

JOURNAL
DE
L'INSTRUCTION PUBLIQUE
1869


QUEBEC
SOCIETY

JOURNAL

DE

L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

(Publié sous la direction du Ministre de l'Instruction Publique.)

LOUIS GIARD, ECR., SECRÉTAIRE AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, RÉDACTEUR,
PIERRE CHAUVEAU, ECR., ASSISTANT RÉDACTEUR.

TREIZIEME VOLUME.

1869.

QUEBEC, PROVINCE DE QUEBEC:
EUSEBE SENECAL, IMPRIMEUR.

TABLE DES MATIERES.





JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XIII. **Québec (Province de Québec), Janvier 1869.** **No. 1.**

LITTERATURE.

POESIE.

SONNET.

LE VIEUX PORTRAIT.

Dans l'ovale du cadre où s'éteint la dorure,
Sous le verre, l'éclat d'un pastel ancien
S'amortit en des tons gris de perle. On voit bien
Qu'il est vieux, et le temps lui fait une parure.

C'est la mémoire encore et ce fut la peinture
D'un homme jeune et fier, et d'un royal maintien.
Le nom qu'eut ce vivant jadis, on n'en sait rien ;
Et l'artiste n'a pas laissé de signature.

Les vieux portraits, ce sont les morts tendres et doux
Qui nous aiment toujours et viennent parmi nous
Réveiller sur leur lèvre endormie un sourire.

Ils ont la gravité des choses d'autrefois....
C'est peut-être un aïeul, et je baisse la voix
De peur de le troubler et de le contredire.

ALBERT MÉRAT.

— *Revue Contemporaine.*

Livres et Bibliothèques. (1)

VII

La principale bibliothèque du Canada est sans contredit celle du gouvernement fédéral, laquelle se trouve, comme on sait, la troisième, sinon la quatrième achetée par les Chambres. Celle-ci date de 1854, la seconde avait été commencée à la suite de l'incendie de 1848. La première remontait seulement au commencement de ce siècle.

Je regrette que l'histoire n'en ait pas été faite. M. Lajoie, par sa position, par ses talents et ses connaissances bibliographiques, pouvait mieux que tout autre nous la donner en tête des catalogues qu'il a préparés. J'aurais aimé à lui voir apprécier l'influence qu'ont exercée sur la formation et le développement de cette institution, car c'en est une, des hommes tels que M. Faribault, les Hons. MM. Papineau et Chauveau ; il ne lui aurait peut-être pas été défendu de se nommer lui-même.

Pour moi, je ne puis ici que noter rapidement les principaux faits. Je parlerai principalement de la bibliothèque de la Chambre d'Assemblée, qui a fini par absorber celle du Conseil Législatif ; mais, dans le principe, celle-ci était séparée et avait été formée à part.

C'est en 1801 que nos députés s'occupèrent pour la première fois de la question d'une bibliothèque à l'usage de la Chambre, en même temps qu'ils passaient la première loi sur l'instruction.

La question était grave et demandait à n'être pas précipitée. Citons les documents officiels qui font foi de la sage lenteur avec laquelle on procédait alors. Le 23 mars 1801, " sur motion de M. Pierre Bedard, secondé par M. Caldwell, il est résolu qu'un Comité de cinq membres, dont trois formeront un *Quorum*, soit appointé pour rapporter quels sont les livres qui peuvent être nécessaires pour l'usage de cette Chambre, et quelle est la manière la plus convenable de se les procurer " MM. Bedard, Lees, Craigie, Planté et Lester formèrent le bureau. Au bout de huit jours, M. Bedard fait connaître l'opinion et les vues de ce bureau ; la Chambre décide de remettre au len-

(1) Une absence de plusieurs jours m'a empêché de surveiller l'impression de la partie de ces notes qui a paru dans le numéro de décembre. Il s'y est glissé quelques fautes que je tiens à corriger.

Le livre de M. Fleming, *Political Annals of Lower Canada*, a été publié à Montréal en 1828.

Il faut lire Lale*mant*, et non Lale*ment*, ni Lale*mand*.

J'aurais voulu prouver par des chiffres que l'instruction élémentaire a toujours été assez répandue en Canada, comme je le donne à entendre page 150. Le temps a manqué ; mais je reviendrai peut-être un jour sur ce fait. Je tiens, cependant, à donner aujourd'hui un relevé que j'ai fait dans le *Registre des Baptêmes, etc., de la Coste du Sud, depuis Villiers, Coste de Lauzon...... jusqu'à la Rivière du Loup*, pour l'année 1681. Sur 121 personnes différentes qui se sont présentées aux actes, soit comme témoins, soit comme parties, 29, ou presque le quart, savaient signer leur nom : le rapport est certainement étonnant, et ce qui m'a frappé davantage, c'est que parmi ces 29 personnes en état d'écrire, il n'y a que 7 femmes.

demain la considération du rapport. Or le rapport se bornait à ce qui suit :

" C'est l'opinion de ce Comité qu'il serait nécessaire que la Chambre d'Assemblée fut pourvue des livres suivants :

Journal des Communes jusqu'à la dernière date.
Journal de la Chambre des Lords, do do
Smith, Richesse des nations.
Commentaires de Blackstone.
Statuts complets (Statutes at large.)
Heywood, Des élections, deux copies.
Siméon, idem idem.
Les Conférences de Bornier.
Le Répertoire de Jurisprudence.
Le grand Commentaire de la Coutume de Paris.
Les débats Parlementaires.
Ferrière, Dictionnaire de Droit.
Furetière, Dictionnaires.
Domat, Loix Civiles.
Lex Parliamentaria, deux copies.
De Lolme, Constitution de l'Angleterre.
Vatel, Lois des nations.
Esprit des Loix par Montesquieu.
Beccaria, Traité des délits et des peines.
Grotius, Droit de la Guerre et de la paix.
Dargou, Institution au Droit François.
Les œuvres de M. Poitier, sur le Droit Civil.
Lois des Etats-Unis.
Lois de la Jamaïque,

" Résolu que c'est l'opinion de ce Comité que ces livres soient pourvus sous la direction de M. l'Orateur.

" Et les dites résolutions ont été lues de nouveau, et la question de concurrence ayant été mise séparément sur chacune, elles ont été accordées par la Chambre.

" Sur motion de M. Pierre Bedard, secondé par M. Tachereau.

" Résolu qu'une humble adresse soit présentée à Son Excellence le Lieutenant Gouverneur, pour le supplier de vouloir bien faire avancer à M. l'Orateur une somme n'excédant pas deux cents livres sterling pour être employée à acheter des livres pour l'usage de l'Assemblée, et que cette Chambre pourvoira au remboursement de cette somme."

Le 7 avril, les Chambres sont informées que l'adresse a été présentée au Lieutenant Gouverneur qui y a répondu d'une manière affirmative.

Au mois de janvier suivant, les livres étaient en partie achetés et livrés à la Chambre. Mais avant qu'on pût les consulter, il y avait des mesures importantes à prendre pour assurer la conservation de ce qui constituait une véritable richesse. Le bureau nommé pour cela le 15 janvier, dépose son rapport le 9 mars, et afin de ne rien précipiter, la Chambre après en avoir entendu la lecture, décide de ne le discuter que le jour suivant. Le 10 mars, M. Bell en proposa l'adoption pure et simple, mais MM. Bedard et Berthelot demandèrent un bureau général de toute la Chambre. Les discussions ne durent pas être très animées, car il ne s'agissait que de formuler un réglement en quatre ou cinq articles dont la substance était : 1o que le greffier inscrirait dans un catalogue le titre, le format, l'édition et le prix de l'ouvrage ; 2o que ces livres seraient placés dans des caisses faciles à transporter dans le cas d'incendie ; 3o que le chef du Gouvernement, les membres des deux Chambres, leurs officiers, les conseillers exécutifs auraient seuls le droit de consulter ces livres ; que le Gouverneur, mais pas d'autre, aurait la permission de les emporter chez lui. On fait les choses plus rondement aujourd'hui : est-ce pour le mieux ? Nos députés, je parle de ceux qui ont une bibliothèque à leur usage, ne paraissent pas aussi soucieux d'en assurer la conservation que leurs devanciers de 1802.

La bibliothèque ainsi commencée s'augmentait lentement. En 1811, 1814, 1815, autant que nous pouvons nous en assurer, elle faisait de nouvelles commandes, qui paraîtraient bien modestes aujourd'hui ; mais les livres étaient alors si chers : les seuls journaux de la chambre de la Jamaïque coûtaient £145 stg.

On commence cependant à acheter les grandes collections, par exemple, Rymer, *Corpus Juris Civilis*, *l'Encyclopédie Méthodique*, *l'Encyclopédie Britannique*, *le Répertoire des Arts* ; les premiers ouvrages sur l'Amérique, Charlevoix et Raynal. Le premier catalogue fut imprimé, je crois, vers 1819 ; il donne 1220 volumes. En 1825, second catalogue, 3266 volumes. A partir de cette époque, les idées s'élargissent, tout s'agrandit. La bibliothèque, qui n'avait été ouverte qu'une fois la semaine, et encore dans les vacances de la Chambre, s'ouvre trois fois ; les juges y sont admis de droit, et tous ceux qui ont un billet d'un député. On a poussé les égards pour les lecteurs jusqu'à mettre à leur disposition des siéges, du papier, de l'encre, des cartes, des globes, des journaux. Il faut savoir gré à nos députés de toutes ces attentions, indice de l'importance qu'ils attachaient aux études sérieuses ; car alors, on n'eut pas osé placer là autre chose que des ouvrages sérieux.

En 1831, le catalogue indique 4,200 volumes. L'histoire du Canada est plus recherchée. On y voit, pour la première fois, Hennepin, La Hontan, Denys, Lafitau, l'Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec. Parmi les publications canadiennes, rares aujourd'hui : *Political Annals of Lower Canada*, *Christie's Political State of Lower Canada*, *Wilcocke, History of the Provincial Parliament of Lower Canada* ; première partie, Québec 1830 ; *Amos' Reports of Trials in the Court of Canada*, Londres, 1820 ; *Bouchette's Official Tour*, Québec 1825. On était sur la voie, et le temps devait naturellement faire comprendre la place importante que l'histoire de notre continent, surtout de l'Amérique anglaise, doit occuper dans nos études. Aussi, commence-t-elle à être cataloguée séparément à partir de 1835. Ce développement ne s'arrêtera plus, et en dépit de tous les accidents, la bibliothèque américaine de notre Chambre sera bientôt une des plus précieuses. Ajoutons que ce mouvement est dû en grande partie au zèle de feu M. Faribault, homme modeste et laborieux, qui occupe une place honorable parmi les bibliographes américains.

A l'époque de l'Union des Canadas, les bibliothèques des deux provinces furent fondues en une seule. Celle du Haut-Canada, après trente ans, ne s'était pas encore relevée des ruines de la guerre de 1812, et ne renfermait environ que 200 volumes, tandis que nous en avions environ 8,000. N'était-il pas juste que notre richesse intellectuelle suivit le reste de la fortune du Bas-Canada? et encore il n'est pas sûr que nos frères du Haut n'aient pas dit qu'on les volait un peu.

A partir de 1844, la bibliothèque augmente rapidement, mais elle est soumise à une espèce de pérégrination, sans exemple dans l'histoire, et que nos neveux, sans doute par respect pour nous, refuseront de croire. A certaines époques, les livres se renfermaient dans des caisses, et on les expédiait à la ville voisine, aussi simplement que le petit mercier fait de sa boutique qu'il va étaler dans le prochain village. Ce singulier système avait pour effet, non pas tant de gâter ou dépareiller quelques exemplaires précieux, que d'exposer tous les livres aux ravages de l'incendie. Car en dépit des accidents arrivés ailleurs, notamment à Washington, la bibliothèque n'occupait partout que des appartements médiocres, nullement à l'épreuve du feu.

VIII

Tout le monde connaît le terrible accident de 1849. Il consuma dans un instant les édifices qui servaient aux Chambres avec tout ce qu'ils renfermaient. Rien ne fut sauvé de la Bibliothèque.

A ne considérer que l'argent payé pour les livres, cela constituait une perte matérielle de $400,000. Cette somme était sans doute considérable pour un jeune pays comme le nôtre ; mais on peut dire que nous n'achetions pas trop cher la victoire sur un fanatisme désormais impuissant. Ce qui était bien plus regrettable c'est la destruction de plusieurs ouvrages rares, des exemplaires uniques à raison des souvenirs qu'ils rappelaient, des manuscrits,

des documents d'un intérêt local, et je ne sais, si aujourd'hui après vingt ans, toutes ces pertes ont été complètement réparées; quoique le catalogue accuse un nombre plus considérable de volumes.

J'emprunte à une notice publiée peu de temps après l'incendie, des extraits qui compléteront les détails que je viens de donner.

" On jugera du degré d'importance que cette bibliothèque avait déjà acquise, et de ce qu'elle aurait pu devenir dans la suite, par l'aperçu suivant du nombre de volumes que renfermaient les grandes et les plus importantes divisions de cette bibliothèque au commencement de l'année 1848; plusieurs autres classes n'y sont pas énumérées :

	VOLS.
Théologie, Religion et Histoire Ecclésiastique	275
Gouvernement, Politique et Législation	430
Economie politique, Commerce et Statistique	195
Droit naturel, Droit des nations, Droit civil et canonique.	175
Droit constitutionnel, parlementaire, et son Histoire	1025
Lois des Statuts, *Common Law*, Traités et Rapports	770
Lois des Colonies	450
Lois Françaises, Traités, Commentaires	910
Sciences physiques, Mathématiques, Philosophie	695
Histoire naturelle, Agriculture, Botanique, Arts mécaniques et Manufactures	750
Belles-Lettres, Classiques, etc	460
Littérature en général	875
Géographie, Voyages de découverte	415
Histoire générale	518
Histoire de l'Europe, Histoire Romaine et des autres peuples	455
Histoire de France, et Mémoires	760
Histoire d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande	710
Autres classes	1355
Addition depuis 1847, environ	1000
Collection sur l'Histoire de l'Amérique	1600

" Les grandes collections sur la législation, telles que les journaux de la Chambre des Lords et ceux de la Chambre des Communes, de 182 vols. in-fol., ainsi que les *Records of Great Britain* 90 vols. in-fol., ne se trouvent plus chez les libraires au complet, et il est douteux qu'on puisse jamais les remplacer. Plusieurs autres ouvrages avaient coûté un grand prix; nous pourrions citer, entr'autres, la *collection d'Audubon, sur l'Ornithologie Américaine*, 4 vols. in-fol., dont les deux exemplaires pour les deux chambres, avaient coûté £500. Les éditions les plus estimées, les plus riches reliures, rien n'avait été épargné pour rendre cette collection digne du pays. Tout récemment la bibliothèque venait de recevoir, par l'entremise de M. Vattemare, de la part du gouvernement français, une généreuse donation de plus de 300 vols; au nombre desquels se trouvait la magnifique collection des *Mémoires inédits sur l'Histoire de France*, en 65 vols. in-4. *Le Mercure de France*, (ouvrage rare) de 1610 à 1640, en 24 volumes. Cette donation était, en outre, accompagnée d'une nombreuse collection de gravures représentant les chefs-d'œuvres des monuments archéologiques de la France ainsi que d'une série de dessins sur les intéressantes découvertes des ruines de l'ancienne Ninive. Cependant, dans l'énumération qui vient d'être faite, il n'a pas encore été parlé de la rare et précieuse collection sur l'histoire de l'Amérique qui a pareillement été enveloppée dans cette destruction. Cette collection formait un département distinct et séparé du corps principal de la bibliothèque de la Chambre, et par son importance, elle mérite ici une mention particulière. M. Faribault, greffier adjoint de la chambre, après plus de dix-huit années de travail et de recherches, et une correspondance incessante par l'intermédiaire de plusieurs libraires éminents de diverses parties de l'Europe, était parvenu à rassembler une collection de 1,600 volumes, embrassant une grande partie de ce qui avait été publié sur l'histoire des deux Amériques, mais plus spécialement les ouvrages qui avaient rapport à l'histoire des premiers temps du Canada, tels que les voyages pour la découverte du pays, l'histoire de sa première colonisation, le commencement de ses établissements civils ou religieux, les travaux de ses premiers fondateurs ainsi que ses premiers missionnaires, les guerres de ses premiers colons avec les sauvages, ainsi que celles qui eurent lieu ensuite entre la France et l'Angleterre pour la possession du pays. On peut dire que dans ce genre cette collection était absolument unique.

" Quant aux archives, nous pensons qu'il n'y a eu de sauvé de l'incendie que les seuls bills grossoyés qui se trouvaient alors dans la salle des séances du Conseil Législatif et qui avaient reçu la sanction royale peu d'heures auparavant. Ainsi tout ce qui existait en fait d'archives et de documents manuscrits de la Législature du Haut-Canada, de même que tous ceux appartenant aux deux chambres de la Législature du Canada, depuis l'Union en 1841, consistant en rapports de comités généraux, dont quelques-uns ne sont pas insérés dans les journaux, des milliers de pétitions présentées aux deux chambres, de nombreux et importants documents, la statistique du pays, tous les projets de bills soumis à la chambre depuis quinze à vingt années et reliés en volumes, avec une masse de journaux, de rapports et de documents séparément imprimés; tout est devenu la proie des flammes, et il ne reste de vestiges des archives de notre Législation que celles de la Législation du Bas-Canada, depuis 1791 jusqu'à ce moment dans le Palais Législatif à Québec, faute d'un local convenable, pour les déposer dans l'édifice qui vient d'être incendié à Montréal."

Disons à l'honneur de notre législature, qu'elle s'occupa aussitôt à réparer cette acte de vandalisme. Déjà, en 1851, plus de 4,000 volumes avaient été réunis; déjà arrivaient les dons offerts par des riches particuliers, les provinces voisines, les Etats-Unis, l'Angleterre et la France: il y avait lieu d'espérer qu'avant longtemps cette bibliothèque rivaliserait avec la première, quand un second incendie consuma le palais législatif à Québec. Les livres furent en partie détruits ou gâtés. Une collection unique en Amérique et bien probablement au monde, celle des Relations des PP. Jésuites fut presque toute brûlée.

Cette collection avait coûté à M. Faribault beaucoup de recherches, et au pays une somme probablement assez considérable, puisque le prix ordinaire de ces volumes varie de 30 à 80 francs: il en est qui peuvent atteindre 150. Elle se composait de 41 volumes, c'est-à-dire qu'elle s'étendait sans interruption de 1632 à 1672. Elle ne comprenait pas, par conséquent, la *Relation* du P. Biard, 1611, ni celle du P. Lalemant, 1626, qui sont les pièces *rarissimes* de cette série si difficile à compléter (1).

On y avait attaché trop peu d'importance jusqu'en 1847. Le Dr. O'Callaghan est le premier qui leur consacra une véritable étude, laquelle fut traduite et augmentée en 1850 par le P. Martin. Ces deux infatigables chercheurs y avaient réuni tout ce que la science bibliographique de l'époque pouvait leur apprendre sur le sujet. Mais telle qu'elle est cette notice est encore imparfaite. M. Viger avait eu l'heureuse idée quelques semaines seulement avant l'incendie de faire la description *de visu* de tous ces précieux volumes. Je crois que ce travail n'a pas été inutile aux PP. de Baker pour leur *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus*.

J'ai dit que notre collection était unique. S'il faut en croire Barbier et Rich, la Bibliothèque impériale ne l'avait pas complète. Aux Etats-Unis, le Collége de Harvard était dans le même cas. Tout le monde semblait ignorer si le nombre de volumes correspondait aux nombres d'années. Le Dr. O'Callaghan et

(1) J'ai dit dans le numéro de décembre, que la série forme 48 volumes. Je m'explique. Le Dr. O'Callaghan, dans sa plaquette de 1853, indique 44 vols. de 1616 à 1672. En y ajoutant Bressany, les Voyages de Marquette publiés par Thevenot, la traduction latine de la *Relation* de 1649, publiée à Inspruck, la réimpression de la même année faite à Lille, nous avons 48 volumes. Mais je crois que la Relation de 1668, *Relatio expeditionis*, quoique indiquée séparément n'a pas été publiée à part.

le P. Martin penchaient pour l'affirmative. On ne connaissait pas toutes les réimpressions et il y avait des années dont aucun exemplaire n'existait ni en Canada ni aux Etats-Unis.

Voilà ce que le fanatisme d'un côté, le manque de précaution de l'autre, nous ont fait perdre, presque au moment où par une singulière coïncidence, on allait imprimer la suite de ces *Relations*, et les autres *Lettres* qui en sont le complément.

L'œuvre de reconstruction était encore à faire, et, en dépit d'un nouvel incendie des édifices destinés aux Chambres, lequel toutefois ne causa qu'une perte matérielle, on s'occupa avec une ardeur plus grande, et une libéralité infatigable à l'acquisition d'une nouvelle bibliothèque pour les deux Chambres, et, en moins de quinze ans, elle est devenue quatre fois plus considérable que la première, dont la formation avait demandé le double de temps. Elle compte aujourd'hui, dit-on, près de 100,000 volumes. Quelques parties ont été formées avec soin ; toutes les branches des connaissances y sont à peu près représentées, mais on voit qu'elle a été formée sans plan primitivement arrêté pour le choix des livres. La préférence a été donnée aux ouvrages modernes, aux éditions récentes. On peut dire en général qu'elle est surtout destinée à la lecture et aux consultations de second ordre. Ce n'est point un reproche que je formule, c'est le fait que je constate. Cette bibliothèque n'est pas précisément fondée pour les chercheurs et les hommes d'études profondes, mais pour l'usage des députés, qui ont besoin d'avoir les renseignements sous la main, et qui aiment à être au courant du mouvement intellectuel.

Toutefois, il est fâcheux que nous n'ayons pas en Canada une bibliothèque, où l'on trouverait, je ne dis pas presque tous les ouvrages publiés, mais ceux auxquels il faut recourir quand on veut travailler soi-même, juger par soi et non par les autres, les ouvrages qui sont, dans chaque branche, la source première, l'origine de tous les autres. " Il n'y a peut-être " pas, disait-on il y a quelques années, devant une association " américaine, il n'y a peut-être pas sur ce continent une seule " bibliothèque qui aurait pu permettre à Gibbon de vérifier les " autorités consultées par lui pour écrire *La Chute de l'Empire Romain*." (1). Il n'y a là rien de bien surprenant, quand on songe qu'il s'agit d'une partie de l'histoire de l'Empire Romain, à laquelle toutes les autres histoires se trouvent liées. Mais j'ai voulu m'assurer si pour la seule *Histoire de la Nouvelle-France* de Charlevoix, la vérification des autorités serait plus facile que pour Gibbon. Je trouve que sur soixante et dix-huit ouvrages imprimés qu'il cite, dix appartenaient à des éditions différentes, et vingt-cinq manquaient complétement à notre bibliothèque en 1862 ; c'est bien près de la moitié. Comment, après cela, contrôler un écrivain, ou entreprendre un travail original ? Aussi sommes-nous trop souvent forcés d'accepter des jugements tout formés, des faits défigurés. De là cette manière d'argumenter presque stéréotypée : " Chateaubriand dit : M. Thiers pense..." Rien, selon moi, ne retarde davantage la véritable indépendance intellectuelle, qu'on remplace assez souvent par une insubordination de seconde main.

Si je semble insister sur ce point, c'est pour répondre aux craintes de quelques personnes qui regardent comme une dépense inutile l'argent que l'Etat paie pour acheter ou faire imprimer des livres.

Pas de bibliothèque importante sans manuscrits. C'est ce qu'on a si bien compris au *British Museum*, qu'aujourd'hui cette institution de date récente rivalise avec les plus riches et les plus anciennes du continent européen. Pour nous, nos prétentions devront être assez modestes sur ce chapitre : aucun manuscrit arabe, syrien, indien, rien qui remonte aux premiers siècles. Notre histoire d'abord, et l'on aura encore à glaner sur un champ assez vaste, et les dépenses paraîtront toujours élevées.

Nous avons à Ottawa quelques manuscrits originaux, une belle suite de copies prises en Angleterre, à Paris et à Rome. Tout cela est important, tout cela est très-utile, grâce au catalogue que M. Lajoie en a fait. Le gouvernement fédéral ne s'arrêtera pas là, il faut l'espérer : il se hâtera même, car chaque jour rend les recherches plus difficiles.

Ce que le gouvernement hésiterait à faire, de simples particuliers l'entreprennent. Aujourd'hui, tout ce qui se rapporte à l'Amérique a le don de passionner les amateurs. Les documents enfouis dans les collections particulières deviennent plus inaccessibles, sans compter que celles-ci sont plus exposées à la destruction.

H. V.

(A continuer.)

(1) Il paraît que J. Quiny Adams avait voulu démentir cette assertion, et réunir toutes les autorités de Gibbon. Je ne sais s'il y est jamais parvenu.

EDUCATION.

Enseignement de la Géographie.

Depuis plus d'un an, l'Exposition universelle de 1867 est close ; déjà ont disparu du Champ-de-Mars les derniers vestiges de ces constructions gigantesques qui ont partagé l'admiration du monde entier avec les merveilles qu'elles abritaient ; de longues et savantes publications ont révélé au public tout ce qu'il y avait là de richesses inconnues, et pourtant le dernier mot n'a pas encore été dit sur les grandes assises du travail. Chaque jour voit éclore de nouveaux travaux destinés à tirer telle ou telle section de l'obscurité relative où son voisinage avec d'autres plus importantes l'avait reléguée. La section de géographie était une de ces déshéritées. En publiant la brochure spéciale dont nous donnons un extrait, M. le baron de Watteville a rendu à l'enseignement de la géographie un service dont tous les amis de la science lui sauront gré.

E.

GLOBES, CARTES, APPAREILS POUR L'ENSEIGNEMENT DE LA GÉOGRAPHIE.

A côté de l'exposition de la classe 13, consacrée à la géographie scientifique et à la cosmographie, la classe 89 se présente avec des collections d'un ordre moins élevé, mais encore dignes d'attirer l'attention, d'exciter l'intérêt. Une section de cette classe, en effet, a été réservée aux globes, cartes, aux atlas destinés à l'enseignement de la géographie, de cette science dont l'importance n'est plus contestée, mais dont malheureusement l'étude, en certains pays, est trop négligée encore.

De tous les appareils qui servent à l'enseignement de la géographie, les plus utiles, sans contredit, sont les globes terrestres. Eux seuls permettent de connaître la configuration exacte de notre planète ; eux seuls donnent une idée vraie de la forme, de la grandeur, des relations des continents et des mers ; eux seuls, enfin, permettent d'apprécier sans erreur les distances qui séparent les différents points de la terre. On ne devrait commencer l'étude de la géographie que par l'étude approfondie de la sphère, pour passer plus tard, et lorsque l'esprit est familiarisé avec les formes vraies, aux cartes de géographie, qui, basées qu'elles sont sur ces fictions ingénieuses, mais jamais exactes, appelées projections, déforment les contours, rapetissent ou agrandissent les surfaces et sont toujours de nature à fausser les idées des élèves.

§ 1.— *Globes.*

Mais un grand obstacle s'est, jusqu'à ce jour, opposé à la vulgarisation de l'enseignement de la géographie par les globes. Cet obstacle, c'est leur prix élevé. Aussi faut-il signaler dans l'exposition française, comme une innovation heureuse, le globe exposé par MM. Larochette, dessinateur au dépôt de la guerre, et Bonnefont, professeur de l'Université. Ce globe a 1 m. 57 de circonférence et 0 m. 50 de diamètre ; il est imprimé en quatre couleurs et colorié au pinceau. Le coloriage est net et cependant assez léger pour ne pas cacher le trait ; la lettre est parfaitement lisible ; il est tenu au courant des découvertes géographiques

les plus récentes ; enfin, monté sur un pied, il ne coûte que 75 francs.

A côté du globe de MM. Larochette et Bonnefont, il faut placer le globe de M. Silbermann, préparateur au collège de France. Tandis que, jusqu'à ce jour, on donnait aux globes la convexité de la terre et que l'on supposait l'observateur placé dans l'espace, examinant la forme de notre planète, M. Silbermann, partant d'un point de vue différent, par un artifice ingénieux, transforme cet convexité en concavité. L'avantage qui résulte de cette disposition, un peu étrange de prime-abord, est grand. Avec le globe convexe, l'œil ne perçoit d'une manière distincte que les points sur lesquels le regard plonge directement. Tout point qui n'est pas perpendiculaire à l'œil fuit; avec le globe concave, au contraire, on peut embrasser d'un seul regard tout un hémisphère. Une fois que l'on est familiarisé avec cette disposition, on est frappé de la perfection de la gravure, de sa netteté, de sa délicatesse, et l'on fait de véritables découvertes, car M. Silbermann a su mettre à profit les travaux les plus récents, entre autres ceux de l'état-major russe et ses tracés des côtes de la Sibérie ; ceux du plateau central de la haute Asie sont en avance sur tous les travaux des cartographes français, anglais et allemands. Si ces hémisphères de M. Silbermann étaient adoptés, ils pourraient se vendre, en gros, à raison de 5 francs chacun. M. Silbermann a exposé également des globes muets de la forme habituelle, donnant avec précision l'orographie et l'hydrographie. Ces globes en plâtre verni ont 1 mètre de circonférence, et peuvent revenir à 6 francs non montés.

Comme tentative ingénieuse, mais seulement comme tentative, il faut signaler le globe divisible de MM. Deshais et Harreaux. Ce globe est creux, il est composé de triangles sphériques s'emboîtant deux à deux pour former des fuseaux. Si l'on enlève un des fuseaux pour examiner l'intérieur, on aperçoit la voûte céleste avec ses constellations, telle qu'elle nous apparaît, sous la forme d'hémisphères concaves. Au centre, le soleil avec son cortége de planètes donne une idée de la mécanique céleste. En replaçant le fuseau enlevé, on a un globe géographique de 1 m. 80 de circonférence, sur lequel les auteurs ont ébauché seulement le tracé des continents. Si ce globe eût été présenté dans un état plus parfait d'exécution devant le Jury, nul doute qu'il n'eût obtenu une récompense honorable.

Appelons enfin l'attention, dans l'exposition française, sur le globe des écoles de MM. Pompée et Château, excellent pour enseigner les éléments de la géographie, et sur celui de M. Le Béalle, qui cependant a encore besoin d'être amélioré.

A l'étranger, l'on peut citer, sous le rapport du bon marché, les globes de la maison Felk, de Prague, qui, pour 3 fr. 50, vend des globes de 0 m. 19 de circonférence. En Prusse, rappelons pour mémoire les globes édités par les maisons D. Reimer, (depuis 7 jusqu'à 350 francs) et E. Schotte, récompensés par la classe 13. Enfin, dans l'exposition des Etats-Unis, il faut signaler les globes de Schedler qui ont près de 2 mètres de circonférence et qui sont à l'échelle de 25,000,000. Ces globes sont très-confus, mais ils sont remarquables par la quantité de renseignements qu'ils fournissent à la navigation et au commerce. Ils sont faits pour répondre aux besoins d'un peuple de négociants et de voyageurs.

§ 2.— *Cartes murales.*

Si, des globes qui donnent en géographie la vérité absolue, nous passons aux cartes qui ne donnent que la vérité relative, conventionnelle, nous aurons à appeler l'attention sur la carte de France par bassins, de MM. Pompée et Mabrun, carte très-claire et très-nette, des plus utiles pour l'enseignement de la géographie physique ; nous aurons à citer aussi les cartes murales de M. Magin, éditées par M. Delagrave ; la carte de France de M. Cortambert, éditée par la maison Andriveau-Goujon. Mais, de toutes les cartes que l'on trouve à l'Exposition, les plus ingénieuses, les plus admirables d'exécution intelligente sont les cartes murales isohypses de Vogel et Delitsch, de Leipzig. Sur une toile cirée, dont le fond bleu figure la mer, les continents sont indiqués par des nuances différentes dont la plus claire représente les terrains qui n'ont que 100 mètres d'altitude. Des tons de plus en plus foncés représentent les terrains qui s'élèvent de 100 à 500, de 500 à 1,200 mètres. Le blanc pur enfin que l'on ne rencontre que sur les hautes montagnes rappelle les neiges éternelles. D'un seul coup d'œil, l'élève se fait donc une idée juste des formes des continents et des accidents, du relief du sol. De plus, comme ces cartes (Europe, Europe centrale, mappemonde) sont en toile cirée et ne donnent que la géographie physique, l'élève peut tracer à la craie toutes les divisions de la géographie politique ou de la géographie historique, et exécuter tous les exercices que lui prescrit un maître intelligent.

D'autres cartes des mêmes éditeurs, toujours imprimées sur toile cirée, ne donnent que le tracé des fleuves ou celui des montagnes, ou même seulement la position des villes principales ; le travail de l'élève consiste alors à dessiner à la craie, soit les accidents de la géographie physique, soit les divisions politiques, etc. Il y aurait, ce nous semble, de grands avantages à vulgariser ces appareils et cette méthode d'enseignement.

La Suède, dans sa maison d'école installée avec tant d'intelligence par M. Fahnehjelm, a exposé des cartes remarquables dressées par M. Von Mentzer. Dans ces cartes, la presqu'île scandinave se montre sous tous ses aspects. Elle est étudiée au point de vue agricole, forestier, métallurgique, industriel ; sur une de ces cartes, M. Von Mentzer indique le relief du terrain par l'épaisseur relative qu'il donne aux degrés de latitude, qui, minces sur le bord de la mer, vont en augmentant jusqu'aux Alpes Scandinaves qu'ils traversent (il y en est fait une coupe réduite) pour aller toujours s'amincissant vers la Norwège et jusqu'au bord de l'Océan.

Enfin, n'oublions pas, avant de terminer, les magnifiques cartes murales de l'Allemagne, par M. Petermann, à l'échelle de $\frac{1}{1,000,000}$; la carte de la Grèce antique, de M. Kiepert, et les trois cartes pour servir à l'étude de l'Ancien et du Nouveau Testament ainsi que des actes des Apôtres, publiées en Angleterre par la Société pour l'avancement de la science chrétienne.

§ 3.— *Cartes en relief.*

A côté des cartes murales, mais pour répondre à des besoins plus restreints, se placent les cartes en relief. La France dans cette catégorie (classe 90) a exposé une des plus belles cartes, c'est celle du massif principal des Vosges, dressée d'après la carte de l'état-major par M. Bürgi, et publiée par la Société industrielle de Mulhouse à l'échelle de $\frac{1}{100000}$, Quiconque a voyagé dans cette région si pittoresque de la France, qui s'étend de Schlestadt, au nord, jusqu'à Ferrette, au sud, de Remiremont, à l'ouest, jusqu'à Ensisheim, à l'est, retrouve sur cette carte les moindres accidents du terrain et même presque l'aspect du paysage. Il serait à souhaiter que la Société industrielle de Mulhouse rencontrât dans notre pays de nombreux imitateurs, et que chaque département pût publier des cartes semblables.

La maison Ernst Schotte, de Berlin, a donné de belles cartes en relief de la France, de l'Allemagne, de la Suisse, de la Palestine. Et, si nous citons la carte de l'Inde, dressée par R. Montgomery, carte immense, mais qui manque absolument de fini dans l'exécution, nous en aurons terminé avec les cartes murales en relief.

§ 4.— *Atlas.*

Après l'examen des cartes murales destinées à l'enseignement simultané, ainsi qu'à l'étude des éléments de la science, l'ordre logique nous conduit aux atlas, plus spécialement réservés aux recherches sérieuses et individuelles. Les atlas sont en grand nombre à l'Exposition. La France peut mettre en ligne le grand atlas de Dufour, publié par la maison Le Chevalier, et dont le succès est légitimement mérité ; l'atlas classique de MM. Drioux et Leroy (éditeur, M. Belin), qui comprend la géographie physique, historique, politique, dont les soixante-dix cartes ne coûtent que 12 francs et sont remarquables par leur exactitude et leur netteté ; l'atlas si complet de la France de MM. Bazin et

Cadet, qui permet d'étudier notre patrie sous mille aspects différents (éditeur, M. Delalain); l'atlas militaire de la France de M. Hubault, avec lequel on peut suivre toutes les campagnes, depuis Charles VIII jusqu'à nos jours, et que l'on peut citer comme un modèle (éditeur, M. Belin); enfin l'atlas de M. Babinet, dressé suivant la projection homalographique et qui mérite également d'être signalé.

En Belgique, l'atlas publié par M. Callewaert, et, en Italie, les atlas édités par la maison Paravia, rappellent à s'y méprendre les atlas français. Comme eux, ils doivent céder le pas aux atlas de l'Allemagne. Bon marché absolu, science profonde, netteté admirable, sans élégance, il est vrai, dans la gravure, sans aspect pittoresque, mais jointe à une abondance de détails précieux que l'on chercherait en vain ailleurs, telles sont les qualités qui distinguent les produits des cartographes allemands. Les splendides atlas de géographie physique de Stieler et celui de Kiepert, l'atlas historique de Spruner, celui de géographie physique de Berghaus sont justement appréciés du monde savant et peuvent servir de preuve à ce que nous venons d'avancer. Mais laissant de côté ces monuments destinés à l'enseignement supérieur, pour ne nous occuper que de ce qui a trait à l'enseignement élémentaire, citons, en Prusse, l'atlas historique du géographe Rhode, édité par Fleming, et dont les 84 cartes ne coûtent que 6 francs (*Historicher Schule-atlas zur alten mittleren und nueren Geschichte*); le petit atlas classique de Diehl (*Kleiner Schule-atlas, Darmstadt*), l'atlas en relief de toutes les parties du monde, de Raaz, qui donne, ainsi que son nom l'indique, à côté de la géographie politique, le relief du terrain nettement accusé par un dessin vigoureux (*Relief-atlas uber alle Theile der Erde fur Schule und Haus*); puis le petit atlas pour le peuple prussien (*Hand-atlas fur preussische Volkschuler*) dont les 11 cartes ne coûtent que un franc. Tous ces atlas parfaitement tenus au courant des changements politiques nous font connaître l'Allemagne telle qu'elle est depuis la dernière guerre.

En Saxe, dans ce pays où l'enseignement et l'instruction sont si développés, il faut citer avec éloges le petit atlas de M. Vogel (*Kleiner Schule-atlas der Elementargeographie*), et l'atlas de géographie universelle de M. Delitsch (*Elementar Atlas der allgemeinen Geographie*). Pour un enseignement plus élevé, on remarque l'atlas universel de Stein, annoté par Otto Delitsch et Brachelli (*Atlas der Ganzen Erde*). Cet atlas est composé de 28 cartes, de 17 tableaux historiques et de 30 tableaux statistiques; il peut être cité comme un des meilleurs de l'Allemagne.

De même qu'en Saxe, nous avons retrouvé en nous occupant des cartes, puis des atlas, le nom de M. Delitsch, de même en Suède, nous voyons reparaître le nom de M. Von Mentzer. On lui doit un excellent atlas de géographie physique et politique (*Fysisk och politisk geografisk Atlas*). Sur un folio, l'auteur donne la géographie physique d'une contrée, sur l'autre et en regard la géographie politique. Les deux cartes se complètent, et la perfection de l'enseignement doit en profiter. A côté de cet excellent atlas viennent se placer l'atlas de l'histoire de Suède, publié par Huldberg (*Atlas till services historia*), et l'atlas historique universel (*Atlas ofver allmanna historia*), de Spuner, Weddel, Kiepert et Barberet.

Pour terminer cette revue des atlas élémentaires de différents pays, il ne reste plus qu'à signaler deux atlas que l'on rencontre dans l'exposition anglaise; tous deux sont publiés par la Société pour la diffusion des connaissances utiles. L'un est un abrégé de l'atlas de Cambridge et est intitulé : *The university atlas of classical and modern geography including all the recent discoveries*; l'autre destiné à l'enseignement primaire a pour titre : Atlas de géographie moderne de Harrow. Ces deux atlas sont remarquables par leur clarté ainsi que par les nombreux et utiles renseignements qu'ils renferment.

A côté des atlas consacrés aux études proprement dites, l'on peut placer une série d'atlas tout nouvellement inventés et consacrés aux exercices. Dans ce genre et sous le titre de cartographie de l'enseignement, M. Gervais a publié, à Paris, un excellent recueil de cartes demi-muettes, qui ne coûtent que 7 à 8 centimes chacune, et que l'élève doit achever, non en copiant, mais en cherchant. Un point essentiel par où pèchent la plupart des cartes faites pour les élèves, c'est ce que, en termes techniques, on appelle la lettre. Pour éviter ce défaut, à l'endroit où doit être écrit le nom de la ville, de la région, du pays, M. Gervais a soin de faire graver deux traits parallèles qui guident l'écolier ignorant.

En Saxe, M. Delitsch dont nous avons déjà parlé, pour appeler l'attention à propos de ses cartes en toile cirée sur lesquelles l'élève peut tracer de nombreux exercices, a publié avec M. Vogel des atlas de cartes canevas (ou muettes) gravées sur papier ciré. Ces cartes peuvent servir à dessiner les différentes contrées d'après les méridiens de l'Ile de Fer, de Paris, de Greenwich ou de Washington. L'atlas de M. Vogel renferme 7 cartes in-4° et coûte 1 fr. 85 c.; celui de M. Delitsch, 10 cartes in-folio et coûte 3 fr. 25. Enfin M. Julius Straubes, en Prusse, a publié un cours complet d'études géographiques divisé en quatre parties. Dans la première, l'élève n'a pour guide que la position des principales villes, il doit dessiner lui-même les contours des continents. Dans la seconde, guidé par le tracé des montagnes, il doit porter sur la carte le cours des fleuves. Dans la troisième, guidé alors par les fleuves, ce sont les montagnes qu'il doit indiquer. Dans la quatrième, avec quelques points de repère, il faut qu'il donne les délimitations politiques ou administratives des Etats.

Après avoir énuméré les méthodes d'enseignement, il faudrait parler des travaux des élèves. Mais autant la section consacrée au dessin est riche sous ce rapport, autant la section géographique est pauvre. Cependant, nous pouvons signaler une carte de France, irréprochable d'exécution et qui fait autant d'honneur à M. Gaulthier, qui l'a dessinée, qu'à son habile et intelligent professeur, M. Barbier, instituteur public à Paris et membre adjoint du Jury de la classe 89.

Justement frappé des reproches consignés dans le Rapport fait à la suite de l'exposition scolaire de 1862 sur les vices de la méthode généralement usitée en France pour l'enseignement élémentaire de la géographie, M. Pompée a voulu montrer, par les travaux de ses élèves, que dans l'établissement professionnel qu'il a fondé à Ivry, comme il l'avait déjà pratiqué à l'école Turgot en 1839, on suit la marche logique et progressive qui doit présider à cet enseignement comme à tous les autres, en allant du connu à l'inconnu, du plus proche au plus éloigné.

Une série de devoirs exécutés par tous les élèves des trois années d'études, d'après les tracés faits aux tableaux par les professeurs et d'après les notes prises à l'amphithéâtre, permet de suivre pas à pas les enseignements si divers que cet instituteur intelligent sait distribuer à l'occasion des plans de la classe, du pensionnat, de l'îlot, du village d'Ivry, de la commune, du canton, de l'arrondissement, du département, des divers quartiers de la capitale et des cartes hydrographiques, orographiques, politiques des bassins de la France, de l'Europe, etc., qui conduisent successivement l'enfant de proche en proche, de sa demeure aux antipodes. Aussi leur fait-il connaître sur sa route les habitants des divers pays, leurs mœurs, leurs institutions, la composition géologique et les produits du sol qu'ils habitent, les industries qui en dérivent, les voies de communication par lesquelles ils écoulent leurs produits et s'en procurent d'autres, et toutes ces notions usuelles enfin, qui ne peuvent trouver place que dans un cours de géographie physique, politique et mathématique, professé d'après ce programme. Il a produit de tels résultats qu'il a été adopté par M. le ministre de l'instruction publique pour l'enseignement spécial.

§ 5.— *Appareils.*

Parmi les méthodes nouvelles qui ont figuré dans l'Exposition, il faut citer comme très-ingénieuse la géographie mnémotechnique de M. Laurecisque : sur cette carte muette de France, à l'aide de pièces mobiles s'enchâssant les unes dans les autres par emboîtement, l'élève peut à volonté reconstituer une France administrative divisée en départements, en cours impériales, en

commandements militaires. Il peut, s'il le désire, avoir immédiatement un tracé complet du réseau des chemins de fer ou l'ensemble du système orographique. Enfin, à l'aide d'autres pièces, il lui est possible de se rendre compte des phénomènes géologiques et de voir se superposer, dans l'ordre déterminé par la science, les divers éléments qui constituent le sol de notre patrie. Sur cette carte muette, il place, à l'aide d'indications précises, les terrains primitifs. Il les complète successivement par les formations secondaires, tertiaires, par le diluvium ; et la longue série des phénomènes géologiques lui passe ainsi rapidement sous les yeux. Cette méthode facilitera aux élèves le travail de l'intelligence, de la mémoire ; aux maîtres, les moyens de démonstration.

Comme appareil pouvant servir à l'enseignement de la géographie, il faut encore citer la table cosmogéographique de M. Jager. Sur une face d'une table est gravée, d'après la projection équatoriale de Postel, l'hémisphère boréal. L'observateur doit supposer qu'il est placé perpendiculairement au pôle nord dans l'espace ; il voit donc cet hémisphère en raccourci.

A la circonférence équatoriale de la table, qui coïncide avec son bord extérieur, sont tracés trois cercles concentriques, dont l'un donne les 360 degrés de la division sexagésimale, l'autre les 400 grades de la division centésimale ; enfin le troisième porte les vingt-quatre heures de la rotation du globe, avec leurs minutes. Une aiguille mobile, divisée en 90 parties égales, qui correspondent aux 90 degrés de latitude du quart du méridien, et un curseur courant sur cette aiguille, qui va du pôle aux cercles gradués dont nous avons parlé, permettent de résoudre immédiatement, sans aucun calcul, toutes les questions d'angles horaires, de différences de temps, de distances des lieux, de latitude et de longitude d'un point déterminé. Une glace, également mobile et sur laquelle sont tracées les constellations, permet, en la mettant à une heure voulue à l'aide du cadran horaire, de déterminer les rapports des constellations avec la terre, et de résoudre tous les problèmes de cosmographie élémentaire et de faire connaître les étoiles qui, à un instant donné, passent au méridien ou au zénith d'un lieu.

L'horloge astronomique de M. Mar rend sensible, à l'aide d'une teinte sombre, toute la partie de la terre qui est plongée dans la nuit, tandis que la partie éclairée par le soleil reste parfaitement distincte. Elle indique d'une manière automatique la latitude, la longitude d'un lieu, le temps moyen, le temps vrai, l'heure constante, ainsi que le passage d'un méridien. Mais nous n'avons pas à nous étendre sur cet appareil non plus que sur celui de M. Sibut (appareil planisphère mobile) quelque ingénieux qu'il soit, bien qu'il aide à résoudre de nombreux problèmes de cosmographie et d'astronomie. Ces sciences sont du ressort de l'enseignement supérieur, et le domaine plus modeste de la classe 89 ne doit pas s'étendre au delà des limites fixées à l'enseignement élémentaire.

Une École Primaire à Madrid.

(ESCUELA DE PARVULOS.)

La maison n'avait pas d'autre enseigne. Mais, à Madrid, dans la classe ouvrière, presque toutes les mères la connaissaient. Voisine du Prado, située dans la partie la plus large de la rue Atocha, elle jurait avec les bâtiments neufs qui l'entouraient, et on se demandait pourquoi, condamnée à disparaître, étayée par de grosses poutres, le seuil enfoncé d'un demi-pied en terre, elle était encore debout. Cependant, malgré sa laideur, elle gardait la grâce que le pauvre vieux rucher emprunte au jeune essaim d'abeilles, car, chaque matin, du Prado, de la place San-Juan, de dix ruelles adjacentes, montaient ou descendaient des nuées d'enfants qui, tous, se dirigeaient vers l'humble masure.

Ceux qu'on amenait, arrivaient, non pas rétifs et pleureurs, mais joyeux, empressés ; ceux qui venaient seuls — et c'était le plus grand nombre — n'avaient garde de s'arrêter en route. Avec ordre, deux par deux, ils se rangeaient à la file sur le large trottoir bordé d'acacias.

Parce que vous les voyez accourir au travail comme à une fête, n'allez pas croire les petits Espagnols plus laborieux que les petits Français. Attendez que huit heures sonnent ; et, la porte ouverte, entrez avec le petit troupeau.

Dans une salle aux murailles garnies de porte-manteaux numérotés, une jeune femme reçoit casquettes et paniers. Elle accroche les unes, elle dépose les autres sur une longue table de sapin, et tout en répondant aux voix enfantines qui, de tous côtés, lui crient : " Bonjour, bonjour, senora Rafaela ! " son œil noir passe la revue du jeune bataillon.

Elle n'a de remarquable que sa fraîcheur, son embonpoint et sa chevelure abondante, très-coquettement disposée. Mais les petits écoliers qui l'entourent la trouvent fort belle. D'humeur gaie, le visage épanoui par la santé, qu'elle approuve ou qu'elle blâme, elle sourit toujours, et ceux qu'elle réprimande n'ont pas l'air bien effrayé.

" Oh ! oh ! dit-elle en désignant du doigt un des plus jeunes enfants, d'où sort cette figure, Manuelito ?... Aurais-tu, par hasard, embrassé un nègre ce matin, mon ami ?... A ma droite, à ma droite, Manuelito !...

" Jésus, qu'est-ce que cette fenêtre à ta blouse, Enrique ?... A ma droite, Rique, à ma droite, comme Manuel !...

" Tiens ! le bonnet du petit Luis réclame à grands cris un successeur. A droite encore, à droite, petit Luis !

" Maintenant, que les autres se rendent sans bruit dans la classe, et à nous quatre, mes mignons ! "

Alors grâce à un peu d'eau, les joues noires de Manuel redeviennent roses ; grâce à une aiguillée de fil, la fenêtre de la blouse se referme ; grâce aux mains prévoyantes qui d'avance ont recueilli et transformé d'inutiles chiffons, le bonnet déchiré du petit Luis fait place à un bonnet neuf.

Satisfaite de son ouvrage : " A la bonne heure ! dit Rafaela, vous voilà enfin présentables... Allez rejoindre vos camarades, et n'oubliez plus que don Ramon, votre maître, veut qu'on garde le décorum. "

Guardar el decoro, pour le Castillan, c'est avoir le respect de soi-même et des autres, endurer la misère sans se plaindre, et conserver, même sous des haillons, le sentiment de la dignité humaine. Mais c'est aussi pousser jusqu'à la puérilité le souci du qu'en dira-t-on, rougir de ne pouvoir payer un commissionnaire, et cacher comme un larcin le pain loyalement gagné qu'on rapporte à la jeune famille.

Volontiers, don Ramon, le maître d'école, aurait cédé son dîner à un malheureux ; mais il eût jeûné plutôt que de s'asseoir au bas bout de la table, pour prendre son repas. Il prétendait descendre d'une noble famille, et avoir pour cousins un évêque et un ministre ; cependant, soit parceque la fortune ne lui avait jamais souri, soit parceque sa jeune femme Rafaela était d'origine très-plébéienne, il négligeait ces illustres relations et en parlait rarement. On le destinait à l'état ecclésiastique, quand la guerre civile l'appela sous les drapeaux. La lutte finie, orphelin, ruiné et ne sachant que faire, il se fit maître d'école. Vingt ans passés dans ces modestes fonctions n'avaient pas effacé en lui le clerc et le soldat. Très-grand, très-maigre, très-grave, il formait avec sa femme un contraste complet, et ne lui ressemblait que par un point : la bonté !... Encore, celle de maître Ramon s'enveloppait-elle d'une certaine raideur ; mais, sous cette froide écorce, les petits enfants, qui sont en général de grands sorciers, la devinaient bien vite ; et pour lui-même, sans avoir besoin de l'associer à sa douce compagne, ils aimaient don Ramon.

Pour mériter les éloges que leur professeur ne prodiguait point, ils apprenaient tout ce que celui-ci leur montrait... Oh ! pas grand'chose. D'abord, le signe de la croix, assez compliqué en Espagne ; puis leurs prières, le catéchisme et les divers tableaux d'un alphabet mural. Quant à la Grammaire; le *gran labirentos*, comme disait don Ramon, ils la récitaient à merveille sans en comprendre un mot.

Ce que, prêchant d'exemple, à son insu peut-être, don Ramon

enseignait le mieux, c'était la ponctualité, la conscience du devoir poussée jusqu'au scrupule ; jamais une minute de retard, une leçon écourtée par le désir de finir un quart d'heure plus tôt; jamais un signe d'impatience, une marque de fatigue, une distraction !

Très-indulgent pour les intelligences ou les mémoires récalcitrantes, don Ramon était inflexible sur la tenue. Quel que fût l'âge de l'élève, tant que durait la classe, il lui fallait rester immobile, bras croisés. Malheur aux petits doigts qui prenaient le chemin du nez ou de la bouche ! la férule se chargeait de les rappeler à l'ordre. Malheur aux grimaces ! On les expiait dans un cachot noir comme un four et hanté par les souris, où l'on serait mort de frayeur, sans la bonne Rafaela.

Trop admiratrice de la fermeté de son mari pour intervenir et solliciter la grâce du coupable, elle se tenait dans le voisinage de la prison ; et, avec cette facilité d'improvisation qui, chez les Espagnols, compense la monotonie du chant, elle avertissait le petit captif de sa présence, l'engageait à ne plus recommencer et charmait les ennuis de sa solitude.

Cette bonne Rafaela, débarbouillant, racommodant, habillant au besoin des écoliers qui payaient une rétribution fort modique, entendait bien mal la spéculation !

Elle l'entendait si mal, que très-souvent, avant le repas, elle visitait les petits paniers, et, dans ceux où elle ne trouvait qu'un morceau de pain sec, elle glissait des noix, des figues ou une orange ! Son mari la surprit un jour distribuant ainsi le dessert de leur futur dîner, et au lieu de la gronder, comme elle se trouvait fort embarrassée, ayant encore deux paniers à pourvoir et plus un seul fruit à partager, il s'en alla, avec un bon sourire, chercher une belle tomate rouge et un superbe oignon cru, disant :

" Bah ! bah ! les petites dents qui les croqueront ne seront pas les plus malheureuses ! "

Jamais ni Ramon, ni Rafaela ne disaient : " les élèves. " Ils disaient toujours : " nos petits ou *nuestros ninos !* " Que voulez-vous, ils n'avaient pas d'enfants, et leur cœur se dédommageait avec les enfants des autres !

Quant aux écoliers, eux se dédommageaient, à la récréation, de la contrainte de la classe. C'étaient alors des cris à réveiller les sourds, des gambades, une gymnastique à croire qu'on avait enfin trouvé le mouvement perpétuel.

Don Ramon surveillait ces ébats, mais n'en modérait point l'essor ; car, à la récréation, sans rien perdre de sa contenance grave, le *maître* devenait subitement l'*ami* qu'on consultait sur le jeu à choisir et qui terminait d'un mot tous les différends.

Aux approches de la Noël, loin d'interdire les études préparatoires du grand vacarme de la *bonne nuit*, don Ramon permettait à chaque élève d'apporter son tambour, et parfois même — vieux souvenir du régiment — il dirigeait les exercices. Mais peut-être ignorez-vous qu'en Espagne, où les fêtes les plus belles sont les plus bruyantes, on célèbre la naissance du Sauveur par un tapage universel. Aussi, près d'un mois à l'avance, on vend, à Madrid, sur la place Santa-Cruz, divers instruments destinés à témoigner sa joie de la façon la plus expressive ! C'est le marché spécial des tambours de basque ; castagnettes, crécelles et *pabos* (parchemin tendu, au centre duquel grince un bâton).

Il y a là encore une variété infinie de vrais tambours, avec des baguettes noires, des baguettes blanches, des caisses dorées, des caisses peintes, où, sur fonds jaune, s'épanouissent des fleurs fantastiques. Il en faut pour tous les goûts, toutes les tailles, toutes les fortunes, car un tambour pour battre le rappel dans les rues, le soir de la *noche buena*, pour battre aux champs à la porte des églises où se célèbre la messe de minuit, c'est, en décembre, l'ambition, la récompense des petits garçons bien sages.

Tous les enfants de l'école d'Anocha l'étaient sans doute, puisqu'un lundi tous arrivèrent munis de leur tambour et d'un nouvel instrument dû à l'esprit inventif du plus âgé d'entre eux. C'était une sorte de couronne, d'où pendaient plusieurs sonnettes ; en sorte qu'il suffisait d'agiter la tête, sans que les mains s'en mêlassent, pour produire un carillon.

Chacun avait exploité, perfectionné à sa guise l'idée du camarade ingénieux. Les plus grands avaient travaillé pour les plus petits ; bref, tout le monde était content. Mais on fut bien désappointé quand on vit que la bonne Rafaela n'était pas dans la salle aux porte-manteaux numérotés. On ne pouvait pas même lui montrer ce qu'on espérait lui faire admirer. Inquiet, on déposa son bagage sur la longue table de sapin ; et, avec un peu moins d'ordre qu'à l'ordinaire, on passa dans la classe. Autre surprise désagréable : un monsieur qu'on ne connaissait pas occupait le siège élevé où, de coutume, s'asseyait don Ramon. Le plus hardi de la bande osa manifester sa surprise.

" Votre professeur est malade, répondit brièvement le monsieur, je le remplace. "

La classe finie, on déjeuna vite, les yeux tournés vers les tambours, puis on s'élança sur le préau, qui s'étendait derrière la maison. Là, convenablement enharnachés, on se rangea sur plusieurs files, et, à un signal donné — il y avait trois commandants en chef — din ! din ! remplanplan !... Soixante tambours et je ne sais combien de sonnettes résonnèrent à la fois. Cette musique formidable émut les chiens du quartier. Ils aboyèrent à l'envi. Le charivari s'annonçait superbe ! Mais voici qu'à une fenêtre, un des jeunes exécutants voit apparaître le visage terrifié de Rafaela, qui, avec un geste d'angoisse indicible, réclame le silence. Il la montre à ses compagnons. Tous s'arrêtent ; et elle, se penchant vers eux :

" O mes chers petits enfants !... je vous en conjure !... votre maître est si malade !... Le calme seul peut le sauver ! "

Ils ne répondirent rien, ne se concertèrent point ; mais, d'un commun accord, ôtèrent tout doucement couronnes et tambours.

" Où les mettre ? demanda l'un.

— Accrochons-les là haut, " dit un autre.

Autour du préau, débris d'un ancient couvent, régnait une suite d'arcades, et sous ces arcades, enfoncés dans la muraille, se trouvaient de longs clous qui jadis supportaient de pieuses images.

" Oui ! oui ! répétèrent d'autres petites voix ; c'est ça ! c'est ça !... accrochons-les là-haut ! "

Et comme le plus grand, se haussant sur la pointe des pieds, n'y pouvait atteindre, on se fit la courte échelle et on appendit, comme des trophées, les beaux tambours neufs et les couronnes à grelots. Chacun aurait certainement pu emporter ses instruments pour continuer ses études à domicile. Nul n'y pensa.

Chose curieuse, le lendemain, cent vingt yeux d'enfants revirent ces soixante tambours, sans qu'une seule, entre ces cent vingt petites mains, eût la tentation d'y toucher. Bien plus, dans ce vaste préau où il faisait si bon sauter, jouer, courir, soixante petits garçons marchèrent à pas comptés, se parlant tout bas. Mais si peu qu'on marche, si bas qu'on parle à soixante, on fait du bruit.

" Nous allons lui faire mal !... dit l'un... Si nous restions assis ?

— Et si nous nous taisions ! renchérit un autre... Notre bon maître !... Je ne veux pas lui faire de mal, moi !

— Ni moi ! ni moi !... "

L'émulation s'en mêlant pendant six récréations consécutives chacun s'efforça de témoigner, par un silence complet, son affection pour son professeur.

Celui-ci sortit enfin de l'état de prostration où le mal l'avait plongé. Un beau jour, il dit à sa femme :

" Midi a sonné à l'horloge de San-Carlos ; les enfants devraient être en récréation.

— Ils y sont, mon ami. "

Don Ramon la regarda d'un air stupéfait.

" Pourquoi me tromper, Rafaela, pourquoi ne pas m'avouer que tu leur as donné congé ?

— Mentir, moi ! fit-elle en se signant. Regarde plutôt. "

Et sans qu'il eût le temps de s'y opposer, elle roula jusqu'à la croisée la couchette où reposait son mari.

Un singulier spectacle s'offrit aux yeux de don Ramon.

La grande cour était vide ; mais sous les arceaux, comme de petits saints dans leurs niches, se tenaient immobiles, silencieux,

une foule de petits chérubins que, sans leurs mines éveillées, on eût pu croire endormis.

Don Ramon se tourna vers sa femme.

" Qu'est-ce que ça signifie ? demanda-t-il.

— Qu'ils te savent souffrant, et craignent de troubler ton sommeil.

— Ainsi, c'est à cause de moi !... pour moi !...

— Pour toi seul... et de leur plein gré encore. Ils avaient apporté les tambours de la Noël et commençaient un sabbat terrible. Je leur ai expliqué qu'il te fallait du calme. Ils sont devenus sages comme des images. Leur pénitence dure depuis lundi.

— Depuis lundi ! " répéta don Ramon, qui connaissait trop bien les enfants, pour ne pas comprendre ce qu'il avait fallu d'énergie à ces jeunes volontés pour imposer, pendant six jours, un repos absolu à ces petites langues, à ces petits pieds, à ces petits bras dont le mouvement est la vie.

" Depuis lundi !... et le plus vieux, à peine, a l'âge de raison ! "

Puis, par un retour sur lui-même :

" Pauvre bonhomme ! aurais-tu jamais pensé qu'ils t'aimaient tant que ça ? "

Alors, oubliant, pour la première fois peut-être, le *decoro*, sans essuyer deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues ridées, en chemise de nuit, en bonnet de coton, il ouvrit la fenêtre et montra sa bonne figure attendrie.

Les écoliers ne le virent pas d'abord. Mais lui, employant une expression que les mères espagnoles prodiguent à leurs bébés :

" Petits pigeons ! cria-t-il, chers petits pigeons ! "

Ils levèrent la tête, et comme de vraies nichées d'oiseaux, de tous les coins de la cour ils s'envolèrent... C'était à qui arriverait le premier sous les yeux de leur vieil ami. Croyez-vous par hazard que le singulier accoutrement de leur professeur les fit sourire?... Non, non, l'affection n'est point moqueuse. Ni sa barbe longue, ni ses cheveux ébouriffés ne les choquèrent, et tous ensemble : " O notre maître, quel bonheur ! Vous êtes donc guéri ! "

Il ne l'était pas assez pour supporter une vive émotion. Au lieu du petit discours qu'il voulait adresser à ses élèves, il dut se borner à leur envoyer de la main un baiser. Mais, quelques jours plus tard, il s'asseyait dans sa chaire à la classe, et, la récréation venue, de la voix dont, sergent, il commandait la manœuvre :

" Décrochez les tambours ! "

Mes gamins ne se le firent pas répéter. En un clin d'œil, le bataillon fut sous les armes. On s'en donna à cœur joie. A entendre pareil tapage, un étranger aurait cru à une révolution, et, la nuit de Noël, il ne se serait jamais douté que ces tambours et ces trompettes qui, frappés, agités sans relâche, ronflaient, tintaient si bien, avaient pu, par un miracle de respectueuse et naïve tendresse, rester muets pendant toute une semaine. — (*)

F. DE SILVA.

Une anecdote sur l'enfance de Berryer.

M. Alfred Nettement vient de publier une brochure qui a pour titre : *Berryer au barreau et à la tribune.* Nous extrayons de ces pages émues une anecdote sur l'enfance du grand orateur dont la France entière porte le deuil : nos lecteurs, nous en sommes convaincus, la liront avec plaisir.

Nous savons peu de chose de l'enfance de Berryer, et il y a peu de chose à savoir de toutes les enfances. Il fut élevé au collége de Juilly, que quelques Pères de l'Oratoire, de retour après la tourmente révolutionnaire, avaient rouvert au commencement du consulat. Je raconterai une anecdote de son enfance, parce que je la lui ai entendu raconter à lui-même.

L'homme qui devait ouvrir un sillon si long et si profond dans la vie, était un enfant paresseux. Ses maîtres avaient de la peine à le ranger à la discipline scolastique : il se refusait à exercer cette mémoire qui devait devenir imperturbable ; il se rebellait contre le thème, secouait le joug de la grammaire, cette maîtresse des rois, et refusait de ployer la tête sous le joug de la version. Ses régents de classe désespéraient de lui ; ils allèrent dire au supérieur de Juilly que cet écolier ne ferait jamais rien, et qu'on ne ferait jamais rien de cet enfant. Le supérieur, qui était un homme de sens, augurait autrement du jeune Berryer. Il le fit venir dans son cabinet et lui dit : " Mon enfant, le travail vous ennuie, et vous pensez que le bonheur consiste à ne rien faire. Eh bien, venez dans mon cabinet, vous me regarderez travailler, cela ne vous fatiguera pas, et vous ne ferez rien, mais entendons-nous bien, rien au monde, ce qui s'appelle rien !" Qui fut ravi, ce fut l'enfant. Le voilà établi dans le cabinet de l'oratorien, qui travaille sans plus s'occuper de lui que s'il était un meuble de l'appartement. La première heure s'écoula au gré de l'écolier : il écoutait les idées mutines qui gazouillaient dans sa tête d'enfant, il narguait de loin son régent de classe et se félicitait de n'avoir ni à ouvrir son dictionnaire ni à apprendre par cœur son rudiment. Au bout d'une heure et demie, il avait suffisamment savouré les félicités de la fainéantise. Il allongea son petit bras pour prendre un livre ; l'oratorien le retira aussitôt.— " Mon enfant, lui dit-il, vous oubliez nos conventions, vous ne devez rien faire ; lire, c'est faire quelque chose. Jouissez de la permission que je vous ai donnée, ne faites rien."

L'enfant commençait à trouver que le plaisir de ne rien faire devient rapidement monotone. Il hasarda quelques questions. L'oratorien ne répondit pas. Puis, quand il fut arrivé au bas de la page qu'il écrivait : " Mon enfant, lui dit-il, chacun a son goût ; vous avez celui de ne rien faire, moi, j'ai celui de travailler ; je ne vous trouble point dans votre repos, ne me troublez pas dans mon travail. "

Le jeune Berryer ne put s'empêcher de se dire intérieurement qu'il lui serait difficile de prendre longtemps son bonheur en patience. Au bout de trois heures, l'oratorien se leva et alla dire son bréviaire sous les beaux ombrages du parc de Juilly. " Bon ! dit l'enfant en lui-même, me voilà relevé de ma faction, je vais m'amuser maintenant." Dès qu'il fut dans le jardin, il voulut quitter l'oratorien et aller se mêler à ses camarades, qui faisaient une joyeuse partie. Le supérieur le retint par le bras. " Mon enfant, lui dit-il, vous ne songez pas à vos conventions : jouer, c'est faire quelque chose. Restez à côté de moi, nous irons et reviendrons d'un bout à l'autre de cette allée ; seulement, vous pourrez vous asseoir si vous êtes fatigué."

Honnête et excellent oratorien, homme de sens et d'esprit à la fois, auquel nous devons peut-être Berryer ! J'ai voulu citer cette anecdote pour l'instruction des pédagogues présents et futurs. Peut-être s'il eut voulu dompter cette ardente nature par la férule et les pensums, n'eût-il réussi qu'à la mettre en état de révolte et à lui rendre le travail encore plus odieux. Au lieu de lui répéter que le travail était aimable, il le lui fit aimer en lui faisant sentir ce qu'il y a d'insupportable dans une vie inoccupée. C'est sur les lèvres de Berryer lui-même que j'ai pris le témoignage que je me plais à rendre à cet excellent maître dont je regrette de ne pouvoir dire le nom.

ALFRED NETTEMENT.

PEDAGOGIE.

Discipline.—Conduite de l'École

SECTION II.

Des punitions et des récompenses en général.—De leur but et de leur esprit.

" Dans nos écoles publiques, on n'a pas assez songé que le moyen d'éducation le plus puissant résulte des punitions et des récompenses, et trop souvent on ne voit dans les unes et les autres que l'avantage de forcer à l'ordre, au silence, au travail (1)."

(1) M. Lebrun. *De l'éducation dans les écoles publiques.*

Ce résultat direct des punitions et des récompenses, l'ordre et le travail dans une classe, ne sera jamais atteint d'une manière certaine ni morale, si on l'envisage exclusivement, ou même principalement. Ce n'est pas seulement sur les manifestations extérieures, c'est sur les intentions et les motifs qu'on doit agir. Il ne faut pas embellir le dehors en dégradant ou corrompant l'intérieur, il ne faut pas, pour régulariser la conduite présente, sacrifier les garanties de la bonne conduite future. Craignons les fruits brillants qui seraient gâtés au cœur. Ayons avant tout en vue l'amélioration morale des enfants: tout ce qui ne s'accorde pas avec ce but, auquel toute l'éducation doit tendre, est nécessairement banni d'une bonne et sage discipline.

Vous n'emploierez les punitions que pour détourner les enfants de faire le mal, et non pour les porter à faire le bien. Vous voyez un élève en battre un autre; punissez l'agresseur; en recevant sa punition, celui-ci rattachera la peine qu'il subit au mal qu'il a causé à son compagnon, et cette association d'idées le détournera à l'avenir de mal faire. Mais supposez que vous ayez exigé d'un enfant quelque bonne action, comme de donner aux pauvres : il refuse, et vous le punissez. Eh bien ! vous unissez dans son esprit l'idée de l'aumône avec celle d'un châtiment ; et de cette fausse association pourront naître des conséquences pernicieuses. Par le même principe, il est toujours dangereux de combattre la paresse des enfants par des punitions: c'est, en général, le moyen d'unir à l'idée du travail et de l'instruction des souvenirs odieux, qui ne feront qu'en éloigner davantage les écoliers. Il faut tâcher d'exciter au travail les enfants paresseux ; mais les y forcer par la crainte est une triste ressource. Employez tous les autres moyens avant d'y avoir recours. Il y a peu à espérer d'un être sur lequel n'auront agi ni l'idée du devoir ni l'émulation, ni l'attrait des récompenses; ce n'est que dans une pareille extrémité qu'on peut essayer de le dompter par les châtiments : il en résultera au moins une habitude de soumission et d'obéissance.

Dans la dispensation des récompenses, le point important, c'est qu'elles produisent une juste et bonne impression sur l'esprit des enfants. Ainsi, il est entendu qu'elles doivent avoir le caractère de *gratification*, et non pas de *paiement*. L'élève qui s'est bien conduit, qui a bien travaillé, doit être convaincu avant tout qu'il a fait son devoir, et rien que son devoir; le maître insistera souvent sur cette idée. Il n'est pas mal pourtant que l'enfant voie les heureux effets de l'accomplissement du devoir, qu'il se persuade de cette vérité, qu'une bonne action porte toujours ses fruits. Mais celui qui n'est accoutumé à bien faire qu'en vue d'obtenir des récompenses, n'est qu'un mercenaire; celui qui ne vise qu'à obtenir les louanges des hommes, est l'esclave de la vanité; celui qui n'agit que pour obtenir le plaisir d'une prétendue supériorité, est victime du défaut le plus déplorable, le plus coupable aux yeux de Dieu, l'orgueil. La divinité qu'un tel homme adore, à qui il offre son encens, dont les faveurs le rendent heureux, c'est lui-même. Ne trouvant de satisfaction que dans ses propres pensées, il se rehausse à ses propres yeux, et se rend hommage à lui-même : il est vraiment idolâtre. On ne saurait trop fortement insister sur ce point; car beaucoup de maîtres s'imaginent que lorsqu'ils ont réprimé les écarts de l'esprit de rivalité et d'ambition, ils ont tout fait. Peut-être, en empêchant ces manifestations, n'ont-ils fait que concentrer le mal, et en rendre les conséquences plus fatales.

Une récompense ne doit être considérée que comme un souvenir agréable d'une bonne action: son objet, c'est de conserver dans l'esprit la mémoire de l'approbation qu'un supérieur a accordée à une bonne conduite. La valeur pécuniaire de la récompense est donc de fort peu d'importance. " Si vous donnez des récompenses, (1) accordez-les seulement à ce qui a véritablement quelque mérite de la part des enfants, et non pas seulement à la capacité physique ou intellectuelle. Celui qui est faible d'esprit ne doit pas être puni pour ce défaut de nature, et les heureuses dispositions que Dieu a données à un enfant ne méritent pas les éloges du maître. Je crois, au reste, qu'il vaudrait mieux s'abstenir de toute récompense, que d'en donner qui ne pussent s'adresser à tous." Mais pourquoi ne le pourraient-elles pas ? Faites en sorte qu'elles soient appréciées beaucoup plus pour les idées qui s'y rattachent, que pour leur valeur matérielle, et il ne sera pas difficile de les rendre assez nombreuses pour exciter l'ardeur et satisfaire les désirs du plus grand nombre. En ce cas, il faudrait qu'elles fussent données à des intervalles assez courts; et certainement la nécessité de cette mesure sera sentie par tous ceux qui connaissent assez le cœur humain pour savoir combien une longue distance affaiblit la crainte comme l'espoir. Si on peut, en outre, éviter de produire dans l'âme des enfants un trop haut dégré d'excitation, un trop vif désir de distinction ; si on leur apprend que le bien en lui-même et de sa nature est partout et toujours ce qui nous donne le plus de bonheur, que le mal, au contraire, est nécessairement nuisible, je ne pense pas que l'emploi des punitions et des récompenses rende l'enfant moins susceptible de bonnes influences, moins docile à la voix de la conscience et du devoir. Les récompenses seules, avec quelque discrétion qu'elles soient employées, ne *préviendront* jamais toutes les fautes, et les fautes commises devront être *réprimées* d'une manière ou d'une autre par des punitions. Les punitions doivent avoir pour principal objet de faire naître dans l'esprit des enfants une liaison entre la peine et le mal. Tout châtiment est stérile, s'il n'a pas ce caractère. Il n'est pas infligé, avons-nous dit, pour porter à faire une bonne action, mais pour empêcher la répétition d'une mauvaise.

A. Rendu.

(*A continuer.*)

(1) M. Hall. *Lectures à l'usage des instituteurs primaires.*

BIOGRAPHIE.

BERNARD OVERBERG.

(*Suite et fin.*)

Il nous reste à raconter en peu de mots, la fin de l'homme dont nous venons d'esquisser la vie extérieure et la vie intime.

Depuis la cruelle maladie qui le fit tant souffrir dans l'année 1818, ses forces diminuèrent insensiblement. Lorsqu'il dut, en 1824, rouvrir son cours à l'École Normale, il était si faible, que cette tâche lui parut impossible. " Essayez," lui dit le médecin. Alors Overberg, rassemblant toute son énergie, commença en effet ses leçons et les continua, car l'amour le soutenait. Toutefois l'âge et son état de souffrance continuelle l'avertissaient plus que jamais de sa fin prochaine. Il écrivit, le 19 août 1824, à son ancien ami Hüffer, curé de Liesborn : " Je crois que les jours de mon pélerinage touchent à leur terme; je remercie le Seigneur qui m'a soutenu si longtemps, il me soutiendra jusqu'au bout. Il est pénible pour la nature de voir ainsi ses forces s'en aller une à une; mais, cher ami, ne faut-il pas mieux être dépouillés peu à peu, que d'être précipités d'un seul coup avec toutes nos forces dans la tombe? Ce dépouillement successif nous apprend à mieux connaître notre fragilité; il nous fait faire des actes d'une humilité véritable sous la puissante main de Dieu, et nous donne l'occasion de lui offrir, l'un après l'autre, de grands sacrifices. — Seigneur, te plaît-il de m'ôter la vue ? je te l'offre volontiers, en te remerciant de me l'avoir donnée, et je te remercie également de daigner accepter de ma part, comme offrande, un de tes dons. Seigneur, veux-tu m'ôter la parole, l'ouie, la force de marcher, la faculté d'écrire ? Que ta volonté soit faite ! "

Overberg sembla aussi vouloir se familiariser avec le lieu où son corps fatigué devait reposer jusqu'au jour de la résurrection. Dans les dernières années de sa vie, on le vit plusieurs fois en été, le matin, au cimetière de la Porte-Neuve, agenouillé et priant sur la place qui bientôt devait le recevoir.

La fondation d'une école normale à Büren fut, pour ses derniers jours, une consolation et une joie toute particulière. Cet excellent établissement s'ouvrit au mois de mai 1825 ; toutefois

le cours des vacances devait encore se faire à l'École Normale de Münster pendant deux ans. Celui de 1826 devait donc être considéré comme le dernier. Vers cette époque, Overberg dit à un ami : " Désormais je puis mourir tranquille, l'École Normale de Büren me remplace." Il professa encore une fois à Münster, dans l'automne de 1826, avec son zèle accoutumé; mais dans le même temps il prenait déjà des dispositions pour quitter ce monde; il revit ses papiers, écrivit ses dernières volontés et régla ses comptes avec lui-même. Ayant fait appeler le vicaire Bullenhar son collègue, il lui dit: " Devant bientôt mourir, j'ai à vous confier plusieurs choses." Comme celui-ci pleurait : " Calmez-vous, dit Overberg, il faut pourtant nous séparer un jour; asseyez-vous près de moi ;" puis il l'entretint de ses dernières volontés. Il remarqua, entre autres choses relatives à leurs fonctions communes, que les maîtres d'école, d'après les nouveaux statuts, devaient encore être examinés tous les trois ans, comme cela s'était jusqu'alors pratiqué.

Overberg continua son cours sans accident jusqu'à la fin. Il le termina le 7 novembre par ces paroles : " Maintenant confions tout au bon Dieu," et il prit congé de ses élèves, qui ne soupçonnaient pas que trois jours après ils le verraient exposé dans un cercueil. A 7 heures et demie, on le trouva encore plus gai et plus dispos que de coutume. A 9 heures il fit la prière du soir, suivant son habitude, avec les séminaristes, et leur dicta le sujet de la méditation pour le lendemain matin. Cette méditation portait sur le devoir imposé aux curés de visiter souvent et soigneusement les écoles de leur paroisse ; et c'est ainsi que, par une coincidence merveilleuse, Overberg trouva, au dernier soir de sa vie, l'occasion de parler de l'éducation religieuse de l'enfance qui avait été, pendant sa vie entière, le but constant de ses efforts. Déjà il avait achevé de développer les propositions dictées, il s'était même levé et voulait s'en aller, lorsqu'il se rassit tout-à-coup et se mit à conter le trait suivant :

" Dans le temps, où j'étais vicaire à Everswinkel, un digne curé du voisinage, qui, outre l'entier accomplissement de ses autres devoirs, s'occupait de l'école de sa paroisse avec un soin particulier et la visitait trois ou quatre fois la semaine, vint à tomber malade. Se croyant près de mourir, il me fit appeler pendant la nuit, non pas pour se confesser, car il avait déjà reçu les sacrements, mais pour avoir un prêtre auprès de lui à sa dernière heure. Son confesseur, vieillard infirme, ne pouvait pas venir le visiter à cet instant. Je le trouvai faible, mais jouissant de toute sa connaissance; il me parla de sa fin imminente et du tribunal de Dieu devant lequel il allait bientôt paraître. J'ai cherché, dit-il, à bien remplir toutes les obligations de mon état, je me fie en la miséricorde de Dieu et je ne redoute pas son jugement. Mais je ne me suis pas occupé de l'école autant qu'il m'était possible, c'est là l'unique chose qui m'effraie. Je tâchai de le tranquilliser en lui disant qu'il la visitait si souvent !—Oui, me répondit-il, mais je n'ai pas rendu mes visites aussi utiles que j'aurais dû et pu le faire, et je suis fort inquiet sur ce point.— L'excellent pasteur recouvra la santé, et vécut encore trois ans pendant lesquels il travailla à réparer les fautes dont il s'était alors accusé. Cet homme, continua Overberg, m'était connu pour un prêtre plein de zèle ; je savais aussi qu'il visitait souvent l'école de sa paroisse; mais comme, malgré tout cela, il se faisait encore des reproches, j'en fus si touché que, dès la nuit même où j'avais été appelé près de lui, je résolus de ne négliger aucune mesure qui me paraîtrait nécessaire ou utile pour le bien des écoles. Le souvenir de ce fait m'a souvent encouragé lorsque l'apparente inutilité des soins donnés par moi aux enfants me portait à l'impatience. Faites de même et tout ira bien.— Bonne nuit."

Le fidèle maître quitta ainsi ses disciples et monta dans sa chambre. Le lendemain matin, le domestique qui devait l'éveiller, le trouva couché sans mouvement, à moitié habillé, sur un canapé et la tête pendante à terre : il le crut mort, appela les séminaristes et, avec leur aide, mit Overberg sur son lit, où il ne tarda pas à reprendre connaissance. Il avait dormi toute la nuit et ne s'était trouvé mal qu'en se levant. On lui demanda comment il allait? Il répondit : " Je suis très-malade." Deux médecins furent appelés et crurent qu'il pouvait en revenir. Le docteur et conseiller Drüffel lui ayant défendu toute méditation fatigante: " Oui, dit Overberg, le temps de philosopher est passé." Vers le soir, il se leva de nouveau, mais il fut pris d'un engourdissement qui dura cinq minutes ; pendant cet intervalle il resta sans respiration apparente, les mains levées, la bouche entr'ouverte et les yeux dirigés vers le ciel. Étant revenu à lui, il se prépara à recevoir les derniers sacrements. Après s'être confessé, il communia avec la piété la plus profonde, suivit à voix basse les prières de l'Eglise, et remercia son confesseur en lui serrant affectueusement la main.

Le 9, il reçut encore des visites et s'occupa des autres avec une tendre sollicitude. Ce jour-là même, qui fut celui de sa mort, il demanda encore à diner et fut d'une sérénité extraordinaire, comme s'il n'avait pu cacher la joie que lui causait l'approche sensible de sa délivrance.

Vers quatre heures du soir, Overberg voulut se lever. La garde-malade s'étant éloignée selon son désir, un de ses amis qui se trouvait là et un jeune prêtre du séminaire l'aidèrent à se mettre dans un fauteuil. Il appuya sur un oreiller sa tête extrêmement affaiblie. Comme on lui demandait s'il souffrait de la tête : " Pas précisément, répondit-il, mais je sens que le vide s'y fait. Il faut aussi en remercier Dieu. Quand les facultés de notre esprit sont entièrement émoussées, nous pouvons avec moins de peine en faire le sacrifice à Dieu, parce que d'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, nous ne pouvons plus nous en servir." La garde-malade l'avertit alors que le lit était prêt : Overberg y monta lui-même aidé de ses deux amis. Ceux-ci ayant pris congé de lui, Overberg dit à la femme qui le veillait de s'asseoir et de travailler près de la fenêtre ; qu'il voulait dormir un peu. A peine venait-elle de s'éloigner, qu'elle remarqua en lui un mouvement d'inquiétude; elle se rapprocha aussitôt du lit et entendit encore ces paroles : " Jésus, je vis pour toi; Jésus, je meurs pour toi." Puis il fit un mouvement avec la main comme pour lui dire adieu. Elle courut à l'École Normale, où les collègues du mourant étaient occupés aux examens, et leur cria : " M. Overberg se meurt !" Ceux qui accoururent le trouvèrent déjà mort. M. Bullenhar annonça aux élèves de l'École encore assemblés la mort de leur maître chéri. Des larmes et des sanglots partis de tous côtés, exprimèrent, mais non dans toute son étendue, une douleur jusque là comprimée par l'espérance. Deux jours auparavant, ils avaient encore vu au milieu d'eux leur père bien-aimé. Tous résolurent de ne quitter Münster qu'après avoir assisté à ses obsèques.

Ce même jour, 9 novembre, fort avant dans la soirée, les séminaristes revêtirent le cher défunt de ses ornements sacerdotaux, et le lendemain, il fut exposé dans la grande salle. Durant trois jours les escaliers et les corridors du séminaire furent remplis de personnes qui venaient contempler encore une fois la dépouille mortelle de cet homme vénéré. Chacun voulait avoir quelque chose qui lui eût appartenu, et plus tard ses livres et ses effets furent vendus le double et le triple de leur valeur.

L'enterrement eut lieu le dimanche 12 novembre. Les séminaristes voulant être encore, dans ce moment, les plus rapprochés de leur père chéri, se pressaient autour de la voiture funèbre. Des personnes de toutes les conditions, depuis les plus élevées jusqu'aux plus humbles, lui donnèrent un témoignage de leur vénération en l'accompagnant à sa dernière demeure. Aux professeurs et aux étudiants de l'Université, se joignaient les maîtres et les enfants des diverses écoles de la ville ; jamais Münster n'avait vu un convoi aussi considérable, un deuil plus spontané et plus sincère. Malgré le mauvais temps, la route du séminaire au cimetière était pleine de gens qui n'étaient pas venus seulement pour voir le cortége, mais aussi pour payer au défunt leur part d'affliction et de regrets. Du reste, les habitants de la ville ne furent pas les seuls à pleurer Overberg. Sa perte fit verser dans tout le pays d'abondantes larmes, des larmes de douleur, d'amour et de reconnaissance.

Le vicaire-général Melchers, vieil ami d'Overberg, orna sa

tombe d'une croix avec l'inscription suivante, sur l'un des côtés: " Le Ciel n'a pas donné aux hommes un autre nom par lequel nous puissions être sauvé. (*Actes des Apôtres*, IV, 12.) "

Sur l'autre côté de la croix, on lit ces mots:

FOI, ESPÉRANCE, CHARITÉ.

AVIS OFFICIELS.



Ministère de l'Instruction Publique.

NOMINATIONS DE COMMISSAIRES D'ÉCOLES.

Il a plu au Lieutenant Gouverneur, par ordre en Conseil, en date du 11 décembre, de nommer les personnes suivantes Commissaires d'écoles pour les Municipalités ci-après désignées:

Grenville, No. 2, Comté d'Argenteuil: MM. Daniel Reeves et James Campbell, en remplacement de MM. James Campbell et du Rév. F. S. Neive.

Grenville, No. 3, Comté d'Argenteuil: M. James McNeil, en remplacement de M. John McCallum.

Chénier, Comté d'Arthabaska: M. Philippe Hébert, en remplacement de M. Joseph Décoteau.

Village de Bagotville, Comté de Chicoutimi: M. Jacques Girard en remplacement du Rév. M. Narcisse Gauvin.

Cranbourne, Comté de Dorchester: Le Rév. M. Patrick Kelly, en remplacement de Messire H. Gagnon.

Ste. Rose, Comté de Laval: M. Jean-Baptiste Dagenais, en remplacement de M. Philippe Gravelle.

St. Paulin, Comté de Maskinongé: M. Honoré Plourde, en remplacement de M. Jean Boucher.

Ste. Sophie de Lacorne, Comté de Terrebonne: M. John Green en remplacement de M. Alexander McDonald.

—

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

BUREAU CATHOLIQUE DE QUÉBEC.

Ecole modèle, 2ème classe F.—Mlle. M. Chaillé.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlles. M. Georgina Gagnon, M. Odile Herménie Lamontagne, M. Sophie Nadeau, et Margaret Cecilia Deehan (A).

Deuxième classe F.— Mlles. Anastasie Allaire, M. Louise Bédard, M. Caroline Gingras, M. Geneviève Lebrun dit Carrier, M. Délima Eléonore Nadeau, Marie Paradis, et Margaret Cecilia Deehan.

3 novembre 1868.

N. Lacasse,
Secrétaire.

BUREAU DES TROIS RIVIÈRES.

Ecole élémentaire, 1ère classe F. et A.— Mlle M. Charlotte P. L. Girard, et Mlle M. E. Pétronille Bourque (A).

22 mai 1868.

Ecole modèle, 1ère classe F.—Mlle Elize Larivière.

Deuxième classe—Mlles M. Lumina Bourbeau et M. Hedwidge Lacerte.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlles Philie Baril, M. Victorine Bourque, M. Césarine Ebacher, M. Emilie Lefebvre, M. Arthémise Lemire, Louise Lescadre, M. A. Egypte Lanouette, M. Clarisse Lottinville, M. Célinie Massé, M. Flore Plante, Flavie Poitras, M. Rose de Lima Picher, M. Delphine Picher, Virginie Rhéau, M. Virginie Robida, Marie Thirza St. Laurent, M. Philie Thiffeau, et M. Clarisse Tourigny.

Deuxième classe—Mlles M. Oliva Bellemare, Julie Boisvert, M. Eugénie Châteauneuf, Léocadie Dubuc, Adéline Faucher, M. Edwidge Lacerte, M. Desneiges Lavigne, et Odile Mathon.

4 août 1868.

Ecole modèle, 1ère classe F.—Mlle M. Dina Ducharme.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.— Mlles M. L. Boudreau, M. Léa Brière, Marie Cloutier, Eléonore Duplessis, M. Emma Germain, M. Emma Germain, M. Emma Lacharité, Marie Leblanc, et M. Célestine Raiche.

Deuxième classe—Mlles Adéline Grimard, et Marie C. Alphonsine Mayrand.

3 novembre 1868.

J. M. Désilets,
Secrétaire.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUEBEC (PROVINCE DE QUEBEC), JANVIER 1869.

Examens du Service Civil.

Nous publions aujourd'hui le règlement qui a été sanctionné par le Lieutenant-Gouverneur en conseil au sujet des examens des candidats aux différentes charges du service civil. Nous y attirons l'attention de nos lecteurs, et particulièrement celle des Professeurs de nos Colléges, Académies et Ecoles Modèles, et des élèves de ces institutions. Ceux qui se destinent à la carrière des emplois doivent voir que les seules conditions *essentielles* à l'admission se rapportent aux diverses branches qui composent une éducation pratique, et que sans l'aptitude requise dans toutes ces branches, l'instruction classique la plus complète ne saurait être d'aucune utilité. D'un autre côté on n'a point manqué d'apprécier les avantages qui résultent des hautes études, et le candidat qui aura satisfait aux conditions nécessaires pourra subir un examen sur toutes les autres branches dans lesquelles il aura acquis des connaissances.

Les certificats portant exactement les résultats obtenus dans toutes les branches d'examen tant facultatives qu'obligatoires, ils seront donc précieux à tous égards pour ceux qui les obtiendront. L'extension qui a été donnée aux examens dans ce nouveau règlement est un moyen pour ceux qui se sont assurés une bonne éducation pratique, et pour ceux qui y ont ajouté une éducation classique, un excellent moyen de faire constater leurs aptitudes et de suppléer à l'absence d'un diplôme universitaire. C'est donc là un progrès dont on doit se réjouir non-seulement au point de vue de l'organisation du service civil, mais encore au point de vue de l'instruction publique elle-même

Règlement concernant les Examens du Service Civil.

I

DEMANDES D'ADMISSION A L'EXAMEN ET CERTIFICATS.

1o. L'aspirant au service civil devra faire parvenir au Bureau du service civil une demande d'admission à l'examen, écrite de sa propre main, mentionnant son âge, le lieu de sa naissance, celui de sa résidence, depuis quand il réside dans la Province de Québec, et la nature de ses occupations antérieures, déclarant qu'il désire entrer dans le service civil et indiquant, s'il le juge à propos, la branche du service pour laquelle il croit avoir le plus d'aptitude.

2o. L'aspirant devra joindre à sa demande des certificats satisfaisants, quant à son âge, à sa santé et à son caractère.

3o. Aucun aspirant ne sera admis à l'examen, avant l'âge de dix-sept ans.

4o. Tout aspirant pour prouver qu'il a l'âge voulu devra produire un extrait des registres de la paroisse où il a été baptisé, et dans le cas où pour des raisons qu'il devra expliquer, à la satisfaction du bureau, il lui serait impossible de le faire, il devra fournir la meilleure preuve possible par les certificats de personnes dignes de foi, à la satisfaction du bureau.

5o. Le certificat de santé devra être conforme à la formule A ci-dessous, être signé par un médecin exerçant, et porter une date qui ne remonte pas au-delà d'un mois, avant la représentation de la demande.

6o. Le certificat de moralité n'empêchera pas le bureau de prendre ou d'obtenir au besoin tous les renseignements nécessaires sur la moralité du candidat et d'agir en conséquence.

7o. L'aspirant qui a déjà été employé dans le service public devra indiquer dans quelle département et combien de temps il a été ainsi employé.

8o. L'aspirant devra être recommandé, par au moins deux personnes, chefs de maison, qui devront, chacune, répondre par écrit aux questions posées dans la formule B et signer ces réponses qui seront transmises avec la demande d'admission. Lorsque l'aspirant aura été antérieurement dans l'emploi de particuliers, de maisons de commerce ou de compagnies, ou dans quelque bureau ou administration tel particulier, ou toute personne au nom de cette maison, compagnie, bureau ou administration devra être un des signataires de la recommandation, et dans le cas où cette condition ne serait point remplie, l'aspirant devra expliquer pour quelles raisons.

9o. Si l'aspirant est sorti de l'école ou d'un collége ou maison d'éducation, dans l'année qui précède sa demande d'admission, le directeur ou l'un des professeurs ou instituteurs de l'école ou institution qu'il a fréquentée en dernier lieu, devra signer les réponses aux questions de la formule B, et si cette condition n'est point remplie l'aspirant devra expliquer pour quelles raisons.

10o. Les articles précédents ne s'appliqueront point aux employés actuels.

11o. On pourra se procurer des formules en s'adressant au secrétaire du bureau.

12o. L'aspirant devra transmettre sa demande et ses certificats avant le troisième mercredi du mois où ils seront examinés, et le secrétaire lui donnera avis des objections, s'il y en a.

II

EXAMENS ET CERTIFICATS.

13o. L'examen se fera partie oralement et partie par écrit.

14o. Le temps donné pour répondre à toute question mise par écrit sera indiqué au bas d'icelle.

15o. Les certificats se diviseront en deux classes, ceux de première classe donneront droit à tous les emplois du service civil, à l'exception de celui de teneur de livres, si l'aspirant n'a point subi un examen satisfaisant sur cette matière ; les certificats de seconde classe ne donneront droit qu'à être employé comme copiste et aussi comme teneur de livres, si l'aspirant a subi un examen satisfaisant pour cette matière.

16o. Pour le certificat de seconde classe l'aspirant devra :

1o. Faire preuve d'une bonne écriture ;

2o. Ecrire correctement à la dictée en français ou en anglais ;

3o. Copier correctement dans ces deux langues ;

4o. Subir un examen, avec succès sur l'arithmétique, jusqu'à la la règle de trois inclusivement. Il pourra aussi, s'il le désire, subir un examen sur la tenue des livres.

17o. Pour le certificat de première classe, l'aspirant devra, en sus de ce qui est requis pour le certificat de seconde classe :

1o. Traduire, par écrit, de l'anglais en français et du français en anglais ;

2o. Ecrire à la dictée dans les deux langues ;

3o. Transcrire et analyser des documents dans les deux langues :

4o. Subir un examen satisfaisant sur les matières suivantes : 1o. L'arithmétique, dans toutes ses branches. 2o. La géographie, 3o. l'histoire d'Angleterre, l'histoire du Canada et les éléments de l'histoire générale. Il pourra aussi, s'il le désire, subir un examen sur la tenue des livres.

18o. Les employés actuels seront exemptés de l'examen sur le No *un* de l'article précédent et ne seront tenus, pour les numéros deux et trois qu'à l'examen dans l'une ou dans l'autre langue.

19o. L'aspirant au diplôme de première classe pourra, s'il le désire, subir un examen plus étendu : mais dans ce cas, il devra dans sa demande d'admission mentionner les autres matières sur lesquelles il devra être interrogé, et le bureau décidera s'il peut convenablement être interrogé, sur ces matières et il lui en sera donné avis en même temps que de la décision du bureau sur ses certificats.

2o. Le certificat d'examen devra contenir au dos une liste de toutes les matières sur lesquelles l'examen aura été subi, avec le No. 1 ou le No. 2, vis-à-vis chacune d'elles ; le numéro 1 indiquant que l'examen sur cette matière a donné un résultat excellent ; le No. 2 indiquant seulement un résultat satisfaisant.

Si le numéro 1o. a été obtenu sur les deux tiers des matières d'examen. il sera fait mention dans le corps du certificat que l'examen a été subi " avec distinction ; " et dans les certificats de première classe, si en sus de cette condition, l'aspirant a subi d'une manière satisfaisante l'examen sur une ou plusieurs matières facultatives, il sera dit que l'examen a été subi " avec grande distinction."

21o. Il sera publié, tous les trois mois, sous la signature du Secrétaire de la Province dans la *Gazette Officielle*, dans le *Journal de l'Instruction Publique* et dans le *Journal of Education*, une liste des aspirants qui auront obtenu des certificats aux trois dernières séances, indiquant exactement la classe et la nature du certificat.

A

Je certifie par ces présentes que j'ai, ce jour, examiné M. et que je le trouve exempt de défants ou de maladies physiques ou mentales qui pourraient l'empêcher de remplir convenablement les fonctions d'employé dans le service civil.

(Signature.)
(Adresse,)
(Date.)

B

Exposé concernant M.
aspirant au service civil de la Province de Québec.

1o. Etes-vous parent de l'aspirant, si vous l'êtes, veuillez dire à quelle degré ?

2o. Connaissez-vous l'aspirant ?

3o. En quelle circonstance l'avez-vous connu ?

4o. Depuis combien de temps le connaissez-vous ?

5o. Est-il strictement honnête, sobre et laborieux ?

6o. Que connaissez-vous de son éducation et de ses capacités ?

7o. En autant que vous pouvez en juger, son caractère est-il de nature à le rendre propre à un emploi public ?

(Signature.)
(Adresse.)
(Date.)

Petite Revue Mensuelle.

Une année vient de se terminer : elle vient de passer, comme le dit la *Revue des Deux Mondes* par une figure qui s'applique très-bien à notre pays, *en tourbillonnant comme les rafales de neige dans nos campagnes.* Elle s'avançait comme un nuage menaçant ; le vent a dispersé le nuage, le temps a emporté l'année. Pour la France, ça été la menace continuelle d'une guerre avec la Prusse, la paix armée ; pour l'Espagne, c'était l'orage préludant peut-être à de plus grandes tempêtes ; enfin pour toute l'Amérique du Sud, c'étaient des guerres acharnées dont on n'a pas encore appris la fin, c'était le tremblement de terre pour le continent, la révolution pour les îles. Cette année, elle n'a plus rien à nous apprendre : ses diverses fortunes nous sont connues ; à quelques peuples elle a apporté la prospérité et la paix ; à d'autres, le malaise, la révolution ou la guerre. Cette année, pour plusieurs personnes, elle sera un souvenir de joie et de bonheur ; à d'autres, elle ne rappellera que des douleurs. Pour tous les peuples, elle sera une page de plus dans l'histoire ; pour chaque homme, un pas de plus dans la vie. Notre pays est peut-être celui qui a le plus à se féliciter des événements de l'année. Nous n'avons pas, comme tant

d'autres peuples, à déplorer une guerre, une révolution, pas même un fléau. L'union, la concorde et la paix n'ont cessé de régner en Canada non-seulement pendant l'année dernière, mais depuis nombre d'années. La Providence a aussi éloigné de nous les maladies contagieuses et ces bouleversements qui ont plongé dans le deuil, dernièrement encore, des nations entières. Si nous ne jouissons pas d'une très-grande opulence, du moins devons-nous être contents d'une prospérité modeste et croissante, qui nous permet de regarder l'avenir sans crainte. Mais qui nous découvrira cet avenir ? qui tirera seulement l'horoscope de l'année commencée ? Déjà le soleil de janvier a lui bien différemment pour un grand nombre; qui peut prévoir ce qu'il est encore destiné à éclairer. En Europe, il se lèvera peut-être un matin sur un bain de sang, car avant longtemps on se battra pour la question d'Orient. En Canada, ses premières lueurs ont éclairé des dispositions plus pacifiques et il jette sa lumière, à l'heure qu'il est, sur les délibérations de notre législature où règnent la concorde et l'harmonie.

La deuxième session du premier parlement de Québec a été ouverte mercredi le 20 du courant, avec la pompe ordinaire. Voici en résumé ce que contient le discours du trône. Le Lieutenant-Gouverneur, après avoir souhaité la bienvenue aux membres des deux Chambres, fait allusion au changement de Gouverneur et espère que pendant l'administration de Sir John Young l'œuvre si bien commencée sous Lord Monck se continuera heureusement. Puis, passant aux mesures qui ont attiré l'attention du gouvernement fédéral, Sir Narcisse Belleau mentionne le chemin de fer intercolonial, surtout la partie du chemin de fer qui traversera la Province de Québec. Le gouvernement a ordonné les travaux d'arpentage nécessaires pour l'établissement des terres incultes. Ces travaux préliminaires ont fait voir qu'une grande étendue de terres cultivables pourra bientôt être défrichée et contribuera au développement de la population et des ressources du pays. Parlant de colonisation, le Gouverneur ajoute que les sommes votées pour cet objet pendant la dernière session ont été promptement employées et que la Législature aura lieu de se féliciter des résultats obtenus. Des réglements ont été faits pour établir une exploitation plus prudente de nos forêts et pour régler la coupe des bois sur les terres de la Couronne. Au sujet de l'immigration, il est dit que le gouvernement de Québec s'est joint à ceux du Nouveau-Brunswick et d'Ontario dans le but d'établir un système propre à favoriser l'immigration pour le plus grand avantage du pays. Le Lieutenant-Gouverneur fait ensuite remarquer les progrès que l'agriculture et l'industrie ont fait dans cette Province, ce qu'il a pu constater en visitant l'Exposition Provinciale de Montréal. Puis, s'adressant aux membres de l'Assemblée Législative, il leur annonce que les comptes publics pour les derniers dix-huit mois leur seront soumis sans retard : on pourra constater que les dépenses sont restées considérablement en deça des sommes accordées au budget. Mais il regrette que, par suite de circonstances qui n'ont pu être contrôlées, l'arbitrage qui doit répartir la dette et les propriétés entre la Province de Québec et celle d'Ontario n'ait pas encore eu lieu. Un projet de code municipal sera soumis aux deux Chambres. Des mesures pour l'administration et la vente des terres de la Couronne, pour le développement de l'agriculture et celui de la colonisation, seront aussi proposées. A la colonisation, à la vente des terres de la Couronne, se rapportent les projets relatifs à la construction des chemins à lisses dont les Chambres devront s'occuper. Le Gouverneur ajoute qu'il sera nécessaire de revoir l'acte des chemins de fer, non-seulement en ce qui concerne cette classe de chemins à lisses, mais encore tous ceux qu'on voudra construire sous l'autorité de chartes provinciales. Enfin, la Législature devra s'occuper aussi de la révision de la loi des jurés de certaines dispositions de nos lois sur l'instruction publique, et de divers autres sujets liés à l'administration de la justice et à l'organisation plus parfaite de notre système de gouvernement provincial.

Comme on le voit, la session promet d'être intéressante. La Législature d'Ontario vient d'être prorogée par le Lieutenant-Gouverneur Howland, qui a donné la sanction royale à 69 actes (*bills.*) Parmi ces bills, un grand nombre étaient d'un caractère privé, mais il y a eu aussi plusieurs mesures importantes et d'un intérêt public. Le bill concernant l'instruction a été renvoyé à l'année prochaine.

Sans les débats parlementaires les nouvelles manqueraient aux journaux du Canada : la chronique languirait. A Montréal cependant on voit régner de l'activité et de la gaieté : dans ce moment on s'y occupe de faire une brillante réception au nouveau Gouverneur-Général. Sir John Young sera à Montréal pendant la première semaine du mois prochain ; déjà on organise des dîners et des bals, on prépare surtout des adresses ; il en *neigera.*

Nos voisins sont aussi très-paisibles. Ils doivent d'autant plus jouir de cette paix que l'année dernière, à pareille époque, ils étaient occupés à renverser leur président et à bouleverser leur constitution. Mais l'œuvre de Washington est trop stable pour eux et leurs efforts ont été inutiles. Au lieu de déplacer leur Président, ils se trouvent maintenant à en avoir deux, un qui vient et un qui s'en va, et ce dernier ne cédera sa place que dans un mois d'ici. Avant de quitter la Maison Blanche, M. Johnson ne s'épargne pas le luxe des discours présidentiels sous forme de proclamations, de messages et de *speeches.* Sous ce rapport le Président qui s'en va est un véritable contraste avec le Président qui vient. Le Général Grant est toujours taciturne ; il pousse la discrétion à un degré qu'on ne rencontre guère, surtout aux Etats Unis ; il ne parle pas plus depuis son élection qu'avant. La question de l'achat de Cuba continue, paraît-il, à occuper l'administration actuelle, on a même dit qu'il ne s'agissait plus que de fixer le prix. Le fait est que cette transaction, même à un prix un peu élevé, serait toujours à l'avantage des Etats-Unis, et pourrait être une compensation pour l'achat de l'Amérique Russe. Mais nous ne pensons pas que le gouvernement espagnol, qui fait tant de dépenses pour arracher cette île aux mains de la révolution, soit décidé à la céder actuellement, même pour de l'argent dont il aurait cependant un si grand besoin. Le protocole pour les conférences des réclamations connues sous le titre " d'Alabama " vient enfin d'être signé et on peut s'attendre à ce que cette question qui, depuis plus de deux ans, tient suspendu une espèce de *casus belli* entre l'Angleterre et les Etats-Unis, soit bientôt réglée selon le droit des nations sans recourir au jugement des armes.

Et maintenant si nous jetons nos regards de l'autre côté de l'Atlantique, nous verrons la France inaugurer la nouvelle année par des conférences qui, plus justement que d'autres, pourraient s'appeler le Congrès de la paix. Le douze de ce mois se réunissaient à Paris les représentants des grandes puissances de l'Europe pour prévenir par la diplomatie un conflit entre la Turquie et la Grèce. On a décidé que cette dernière puissance, dans l'intérêt de la paix européenne, devait ordonner la suppression des bandes et des navires armés destinés à faire des incursions dans l'empire ottoman, et que de son côté la Turquie retirerait l'ultimatum. Aux dernières nouvelles, la Grèce n'avait pas encore répondu aux propositions des grandes puissances; cependant on espère qu'elle se rendra aux vœux de toute l'Europe sans donner suite à une certaine agitation guerrière qui se manifeste en ce moment chez les Hellènes.

Pour le moment en France, les déclarations et les actes du gouvernement semblent être empreints d'un grand désir de voir continuer la paix. L'Empereur, dans ses souhaits de nouvelle année au corps diplomatique, dans son discours à l'ouverture des Chambres, se félicite de la paix qui règne en Europe et il espère qu'elle ne sera pas troublée. S'il désire la paix, ajoute-t-il, ce n'est pas que la France ne soit prête à soutenir la guerre. Non ; " le *vœu impérial* est accompli, et la France est maintenant en état de remplir le rôle qui lui appartient dans les destinées du monde." Ce vœu impérial ne serait-il pas aussi le vœu du peuple? Qui pourrait dire qu'une guerre avec la Prusse, par exemple, ne serait pas populaire en France. Pour nous, il nous semble que les peuples se sont bien promptement familiarisés avec le fusil à aiguille. C'est au point que les poètes de nos jours, pour tout souhait de nouvelle année, ne demandent que la gloire militaire. Qu'on en juge plutôt par les trois strophes suivantes d'une très-jolie chanson de M. Pierre Cauwet que nous trouvons dans le *Courrier de San Francisco.* Ce n'est qu'une chanson, un peu légère pour nous, pensera-t-on ; mais cette chanson, est fine et charmante ; elle respire un pur et chaud patriotisme.

....
....
....

Sire, on dit que ta Majesté
Tout en fumant sa cigarette,
S'habitue à courber la tête.
— Tête basse, front insulté !
On dit que la France est moins fière ;
Que Bismarck, au lieu d'Haguenau,
Rêve Pantin pour sa frontière !
Et ça va mal dans Landernau !

....
....

Sire, on dit que ta Majesté
Ne croit pas aujourd'hui qu'il faille
Lâcher ce cheval de bataille
Qu'un autre empereur a monté !
On dit que le nouveau préfère
Au fier cheval l'humble tonneau
D'un roi d'Yvetot militaire !
Et ça va mal dans Landernau !

Sire, il est faux notre refrain !
Il souhaite, celui qui chante,
A ta Majesté triomphante
Le baptême sacré du Rhin.
Que ton soir vaille ton aurore ;
Que Pantin soutienne Haguenau !
Et que la poudre parle encore,
Et ça f'ra bien dans Landernau !

Nous avons dit que l'année qui commence trouve les peuples essuyant des fortunes différentes, les gouvernements occupés de projets divers. Cependant la France et l'Angleterre ont ceci de commun, qu'elles inaugurent toutes deux des cabinets récemment organisés, ou du moins, des ministres nouveaux. On espère beaucoup de ceux que Napoléon III s'est

choisis : on attend surtout de nouvelles libertés, et le discours de l'Empereur, à l'ouverture des Chambres, porterait à croire qu'en effet il serait décidé à faire encore des concessions, pourvu que le gouvernement demeure assez fort pour réprimer les excès. Car dans l'esprit du souverain, la liberté, dit le *Courrier des Etats-Unis*, doit avoir pour limite le point précis où elle confine au désordre ; c'est ce que le peuple ne veut pas toujours comprendre. Quant à l'Angleterre, les membres du nouveau cabinet ont tous été réélus à l'unanimité par les divisions électorales où ils se sont présentés. Depuis que les nouveaux ministres sont arrivés au pouvoir, ils ont eu à résoudre plusieurs questions importantes. Avec nos voisins, indépendamment de la question de " l'Alabama," il y avait encore la question de *naturalisation*. Le câble transatlantique nous apprend qu'un traité vient d'être signé à Londres qui détruit cette qualité, jusqu'à ce jour ineffaçable, de sujet britannique, et qui statue que tout homme né au Royaume-Uni et naturalisé américain, jouira désormais, s'il retourne dans son pays natal, de la protection et des immunités de citoyen des Etats-Unis. Outre ces deux questions qui nous intéressent particulièrement, le nouveau cabinet a dû s'occuper aussi de la question d'Orient, dans laquelle le dernier mot n'est pas encore dit. Quand au fénianisme, il n'est plus guères sur le tapis : grâce aux sages mesures du gouvernement, tous les troubles sont apaisés et on peut dire que, pour le moment, l'Angleterre donne l'exemple d'une paix profonde et d'un progrès que rien ne vient interrompre.

Il n'en est pas de même en l'Italie. On annonce tous les jours que des troubles surgissent sur plusieurs points du royaume, dans plusieurs villes, au sujet de l'impôt sur la mouture : la dette nationale augmente toujours, et l'on creuse hardiment le gouffre du déficit. Le vote sur le budget a soulevé de grandes discussions dans les Chambres ; on a été jusqu'à demander la suspension du paiement des interêts de la dette pontificale, transférée à l'Italie par la convention du 15 septembre. C'était, dit M. de Mazade dans la *Revue des Deux-Mondes*, un calcul inique, et, de plus, fort mesquin pour plusieurs raisons : d'abord parce que l'obligation de l'Italie dans cette affaire ne résulte pas tant d'une convention diplomatique que des annexions mêmes des provinces pontificales ; ensuite parce qu'on frappait non le Pape ou la France, mais les malheureux créanciers qui n'y peuvent rien, et le général Ménabréa avait bien quelque raison de dire qu'on rirait parfaitement à Rome de ce genre de guerre qui n'aurait d'autre effet que d'ébranler le crédit italien, ou plutôt de le renverser, car il n'est pas déjà trop ferme. Maintenant, quand on considère cette pauvreté très-visible du gouvernement de Florence, quand on considère les impôts qui accablent le peuple, le forcent à se révolter et à organiser ce que l'on a appelé avec raison la *Jacquerie italienne*, on se demande comment quelques journaux osaient écrire dernièrement qu'il n'y avait de pauvreté qu'à Rome, que le gouvernement pontifical ne se soutenait que par des impôts iniques. Rome n'est-elle pas aujourd'hui la ville la plus prospère de l'Italie ? Les Romains se révoltent-ils à cause des impôts ? Nous ignorons jusqu'à quel chiffre se monte la dette publique à Rome, mais ce que nous savons, c'est que les intérêts de cette dette se paient ; ce que nous savons surtout c'est que le gouvernement pontifical ne cherche pas de subterfuges pour suspendre ses paiements.

L'année 1868 a emporté avec elle dans sa course rapide des hommes dont les noms marqueront dans notre siècle. Ses derniers jours ont été des jours de deuil pour la France principalement, comme nous le disions dans notre dernière revue ; car c'est en France que viennent de se fermer les tombes de personnages illustres, tels que Berryer, Rossini, Rothschild, et de plusieurs autres hommes remarquables. La mort ne trouve pas toujours sous ses coups de si nobles victimes ; aussi, s'est-elle donné un moment de répit au commencement de la nouvelle année. Cependant nous avons encore à enregistrer une mort qui a surpris bien du monde à Paris, celle du Vicomte Victor Lanjuinais :

" Nous recevons à l'instant, dit le *Journal des Villes et des Campagnes*, la triste nouvelle que M. Lanjuinais est mort ce matin. M. Lanjuinais, sur le point de quitter Paris, avait retardé son départ pour assister aux obsèques de M. Dufresne, conseiller à la Cour de cassation. Il venait d'arriver dans le salon où les membres de la famille se trouvaient réunis, quand il s'est affaissé tout à coup sur un fauteuil. On s'est empressé autour de lui, mais un médecin, appelé en toute hâte, a reconnu que tous les soins étaient inutiles : la mort avait été instantanée.

" Le Vicomte Victor Lanjuinais était à peine âgé de 67 ans. Après la révolution de 1848, il fut élu à l'Assemblée Constituante par le département des Côtes-du-Nord, et par les électeurs de Paris, à l'Assemblée Législative. Rendu à la vie parlementaire depuis cinq ans, il avait acquis, par l'indépendance de son caractère et sa profonde expérience des affaires, une place considérable dans le Corps Législatif. M. Lanjuinais était chevalier de la Légion d'Honneur depuis 1837."

Ici, en Canada, une de nos plus anciennes et de nos plus florissantes maisons d'éducation vient d'éprouver une perte bien douloureuse. Qu'il nous soit permis d'offrir ici nos condoléances à la communauté religieuse des Dames de la Congrégation, et de rappeler en quelques lignes la carrière toute dévouée à l'instruction d'une des plus dignes filles de Marguerite Bourgeoys.

La Rév. Sœur Ste. Madeleine, née Marie Catherine Huot, de la Paroisse de l'Ange Gardien, dans le diocèse de Québec, le 30 avril 1791, était une femme distinguée par la grandeur de l'âme, la bonté du cœur et la beauté de l'intelligence. Il y avait chez elle comme un reflet céleste de l'esprit vraiment religieux, et le talent de l'enseignement porté à un haut degré. Il est assez difficile de se faire une idée du bien qu'elle a accompli dans les écoles qu'au noviciat et dans la communauté des Sœurs. Qui d'ailleurs n'a pas connu ou n'a pas entendu parler de cette excellente Sœur Ste. Magdeleine ? Sa longue et belle existence fait qu'elle se trouve liée à une suite d'évènements importants dans les annales de sa maison. Nous tenons à enregistrer ceux qui touchent plus spécialement au progrès de l'Instruction Publique dans cette Province. C'est sous son administration que les écoles des Faubourgs se sont fondées à Montréal. C'est par son inspiration et sous sa direction que les Pensionnats de la Congrégation ont pris le développement et ont obtenu le succès qui les élève si haut, dans l'estime non-seulement de nos compatriotes, mais aussi de nos voisins. Enfin, c'est sa main conservatrice qui a relevé plusieurs missions de sa Communauté, que de tristes circonstances forçaient à disparaître. Sa vie était l'exemple de toutes les vertus. Que de simplicité de cœur à côté de tant d'élévation d'esprit ! Que d'abnégation pendant ses nombreuses années de direction ! Toutes ces qualités étaient voilées par une profonde humilité ; la mort seule, dans son impitoyable véracité, a tout découvert ! Nous regretterions vraiment de ne pouvoir en dire davantage si une voix plus autorisée que la nôtre ne s'était pas chargée sur cette tombe encore entr'ouverte, de faire connaître tous les mérites et toutes les vertus de la Rév. Sœur Ste. Madeleine.

L'église de Montréal vient de perdre un de ses prêtres les plus édifiants et les plus estimables : le Rév. Messire F. D. Porlier, né à Contrecœur en 1802, ordonné prêtre en 1824, est mort à la Pointe-aux-Trembles près de Montréal, à l'âge de 66 ans. Il avait été successivement professeur de théologie, curé de plusieurs paroisses importantes du district de Montréal. Il s'est acquis des droits à la reconnaissance de ses paroissiens en aidant à établir et en soutenant par son zèle le Couvent et surtout l'Académie de la Pointe-aux-Trembles dont il peut être considéré comme le fondateur.

P. S.—Une dépêche du câble transatlantique nous apprend au moment de mettre sous presse que le ministère Grec vient de signer le protocole de la Conférence de Paris. Quatre ministres sur sept ont signé : parmi ceux qui n'ont pas donné leur adhésion, on mentionne le premier ministre M. Bulgaris. Si nous ne pouvons pas nous flatter que la question d'Orient soit définitivement réglée, du moins devons-nous nous réjouir qu'elle soit pour le moment écartée.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DES STATISTIQUES.

— *Population du globe.*— Le *Géographiches Jahrbuch* de 1868, (par E. Behm, chez Justus Perthes, Gotha) évalue la population du globe à 1,375,000,000 d'habitants, répartis sur 13,450,644,000 hectares. Sur ce total, l'Europe compte pour 293,000,000 d'habitants sur 980,494,000 hectares ; l'Asie a 4,485,156,000 d'hectares et 805,400,000 habitants ; l'Australie et la Polynésie renferment 4,000,000 seulement d'habitants pour une surface de 887,000,000 d'hectares ; l'Afrique, dont l'étendue est de 2,993,000,000 d'hectares, nourrit 191,000,000 d'hommes ; l'Amérique ne contient que 81,400,000 âmes pour une surface de 4,104,840,000 habitants. —La France ayant environ 54,000,000 d'hectares et 38,000,000 d'habitants, il s'ensuit qu'elle forme la deux cent-cinquantième partie de la terre, mers non comprises, et qu'elle renferme le trente-sixième de la population totale du globe.

Voici maintenant la population des différents pays : chiffre officiel pour toute contrée où il y a des recensements réguliers, approximatifs ou même seulement conjecturaux pour toutes les nations barbares, mais, dans ce dernier cas, appuyé sur les meilleures probabilités et sur les observations des voyageurs les plus dignes de foi. L'importance de ce document en fera pardonner la longueur.

Europe : Confédération allemande du Nord, 29,332,884 habitants ; — Confédération du Sud, 8,524,460 ; — Autriche, 35,292,547 ; — Suisse, 2,510,494 ; — Danemark, 1,608,095 ; — Islande et les îles Feroër, 75,909 ; —Suède, 4,070,061 ; — Norvége, 1,701,478 ; — Hollande, 3,552,665 ; — Grand-Duché de Luxembourg, 206,574 ; — Belgique, 4,984,451 ; — Royaume-Uni, 29,935,404 ; — Helgoland, Gibraltar et Malte, 63,683 ; — France, 38,067,094 ; — République d'Andorre, 12,000 ; — Espagne, 16,302,625 ; — Portugal, 3,987,861 ; —Madère et iles Açores, 363,658 ; — Italie, 24,568,787 ; — États de l'Église, 723,121 ; — République de Saint-Marin, 5,700 ; —Turquie d'Europe, 13,544,000 ; — Moldo-Valachie, 3,864,848 ; — Servie, 1,078,281 ; — Monténégro, 996,238 ; — Grèce, 1,329,200 ; — Russie d'Europe, 67,260,431.

Asie : Russie d'Asie, 9,748,017 ; —Turquie d'Asie, 16,463,000 ; —Arabie, 4,000,000 ; — Perse, 5,000,000 ; — Afghanistan et Hérat, 4,000,000 ; — Béloutchistan, 2,000,000 ; — Khiwa, 1,500,000 ; — Boukhara, 2,500,000 ; —Khokhand, 3,000,000 ; — Maymenes, 100,000 ; —Turcomans, 770,000 ; —Chine, 477,500,000 (plus du tiers du genre humain) ; — Japon, 35,000,000 ; — Inde et Birmanie anglaise, 193,340,414 ; — Ceylan, 2,049,728 ; — Indo-Chine, 20,769,945 ; — Iles de la Sonde, 27,678,804.

Australie et Polynésie : Australie, 1,313,946 européens et 54,000 indigènes ; Iles, 2,823,925, dont : Tasmanie, 95,201, — Nouvelle-Zélande, 201,712 Européens et 35 Maories ; — Iles françaises, 743,397 ; — Nouvelle-Guinée, 1,000,000 ; — Iles Sandwich, 62,959.

Afrique : Maroc, 2,750,000 ; —Algérie, 2,921,246 ; —Tunis, 950,000 : —Tripoli, Barca et Fezzun, 750,000 ; — Égypte et dépendances, 7,465,000 ; — Sahara, 4,000,000 ; — Royaumes mahométans du Soudan central, 38,800,000 ; — Sénégal français, 617,732 ; — Soudan occidental et Haute-Guinée, 38,500,000 ; — Libéria, 717,500 ; — Dahomey, 180,000 ; —Possessions anglaises, 199,966 ; — Possessions portugaises, 1,095 ; — Possessions hollandaises, 120,000 ; – Afrique orientale, 29,700,000 ; — Abyssinie, 3,000,000 ; — Afrique du Sud, 16,000,000 ; — Possessions portugaises sur la côte orientale, 300,000 ; — Possessions portugaises sur la côte occidentale, 9,057,500 ; — Colonie du Cap, 496,381 ; — Cafrérie anglaise, 81,353 ; — Natal, 156,165 ; — Cafrérie indépendante, 100,000 ; — République de l'Orange, 50,000 ; — République du Transvaal, 120,000 ; — Bassoutos, 100,000 ; — Afrique équatoriale, 43,000,000 ; — Iles de l'Atlantique (Iles du Cap-vert, Saint-Thomé et Principe, Fernando-Pô et Anno-Bon, Ascension, Sainte-Hélène, Tristan da Cunha) 115,063 ; — Iles de l'Océan Indien, 5,999,300, dont 5,000,000 pour Madagascar, 340,664 pour Maurice, 205,974 pour la Réunion et 380,000 pour Zanzibar.

Amérique : Groënland, 10,000 ; — Canada, 3,464,766 ; — Iles du Prince Édouard, 84,386 ; — Terre-Neuve, 122,638 ; — Colombie anglaise, 77,000 ; Rivière Rouge, 65,000 ; — Les Bermudes, 11,451 ; — Saint-Pierre et Miquelon, 3,536 ; —Etats-Unis, 34,560,000 ; — Mexique, 8,218,080 ; — en tout pour l'Amérique du Nord, 46,671,816 habitants ; — Amérique centrale, 2,690,635 ; — ainsi répartis : Honduras anglais, 25,635 ; — Guatemala, 1,180,000 ; — San-Salvador, 600,000 ; — Honduras 350,000 ; — Nicaragua, 400,000 ; — Costa-Rica, 135,000 ; — Antilles, 3,992,515, dont 942,601 pour les îles anglaises, 287,004 pour les iles françaises, 1,396,530 ; pour Cuba, 583,308 pour Porto-Rico, et 708,500 pour Saint-Domingue ; — Brésil, 11,780,000 ; — Guyane française 25,137 ; — Guyane hollandaise, 59,078 ; Guyane anglaise, 162,026 ; — Vénézuela, 2,200,000 ; — Nouvelle-Grenade, 2,900,000 ; —Équateur, 1,300,000 ; —Pérou, 2,500,000 ; — Bolive, 1,987,352 ; — Chili, 2,084,960 ; — République argentine, 1,465,000 ; — Paraguay, 1,337,439 ; — Uruguay, 240,965 ; — Iles Falkland, 648.

Irlande : — Du premier mai 1860 au 31 Décembre 1867, l'Irlande a fait passer l'Océan à 1,832,099 émigrants, dont 689,197 de la Province de Munster, 480,777 d'Ulster, 342,015 de Leinster, 219,083 de Connaught ; 79,741 n'ont pas été enregistrés suivant les provinces d'où ils sortaient et 21,286 n'étaient pas Irlandais. Munster qui émigre le plus, renferme 26 pour 100 de la population totale de l'île, Ulster 33 pour 100, Leinster 25 et Connaught 16 pour 100.— Dans l'année qui vient de s'écouler, 81,724 individus ont quitté les ports d'Irlande ; c'est 19,527 de moins qu'en 1866, mais c'est encore les 47 dix-millièmes de la population, 45,861 émigrants relèvent du sexe fort, 35,863 sont femmes ; 60,087 sont compris entre 15 et 35 ans ; 25,268 viennent de Munster, 18,164 d'Ulster, 16,027 le Leinster, 9,752 de Connaught, 11,413 de provinces indéterminées, 1,100 de pays autres que l'Irlande.

—(*Australian and New-Zealand Gazette,*)

— *L'incendie de l'Imprimerie de la Reine.*— A l'heure qu'il est, il n'est sans doute pas un de nos lecteurs qui ignore le désastre que le feu a accompli, dans la nuit de mercredi. Toute la bâtisse connue sous le nom de *Block Desbarats* n'est plus qu'un monceau de ruines.

Le feu s'est déclaré en arrière de l'établisssement de l'imprimerie de la Reine vers une heure du matin environ. L'alarme fut donnée aussi rapidement que possible dans le voisinage, le tocsin fit entendre sa voix lente et lugubre aux quatre coins de la ville, et les pompiers, toujours prêts à courir où le devoir les appelle, ne tardèrent pas à paraître sur le théâtre de l'incendie, avec les engins et tous leurs appareils. Les plus grands efforts furent faits pour maîtriser l'élément destructeur, mais, hélas ! tout fut inutile. Le feu éclata bientôt dans la bâtisse principale, et quelque temps après le corps entier de l'immense édifice ne laissait voir partout que des flammes.

Le *Carleton House*, situé à l'ouest du *Block Desbarats*, fut entièrement consumé. M. Wright était propriétaire de cet hôtel, qui était loué par M. John Graham.

Après les chambres et les ministères, l'édifice dont la cité-capitale s'enorgueillissait le plus, c'était le *Block Desbarats.* Il n'en reste plus que quelques pans de murs délabrés et sinistres.

L'Imprimerie de la Reine était sans contredit, croyons-nous, le plus vaste établissement de cette nature, et le plus riche en matériel de tout genre, dans tout le Canada. Il y avait là six grandes presses à vapeur, trois de Hoe, et trois d'Adams, une machine à adresser et un tour qui servait à reparer le mécanisme des machines qui éprouvaient quelqu'accident. L'engin et la bouilloire, placés dans la chambre voisine de celle des presses, communiquaient avec ces dernières, et tout le mécanisme de l'établissement, jusqu'au troisième étage, au moyen de bandes de cuir.

Au premier étage se trouvaient le bureau des comptes, ceux des commis, et les chambres de papeterie, contenant un approvisionnement considérable de papier ordinaire, et de papier de fantaisie.

Le troisième étage était occupé par les compositeurs, qui étaient en grand nombre. La quantité de caractères, de tous les types et de toutes les formes, que renfermait cette chambre, était énorme. A côté se trouvait la salle des stéréotypeurs.

Au quatrième étage, était l'atelier des relieurs. C'est là d'où sortaient ces splendides ouvrages de reliure, qui ont valu à M. Desbarats une médaille de Paris. C'est là d'où sortait encore un chef-d'œuvre admirable que Mgr. de Montréal est chargé d'offrir au souverain Pontife, en souvenir de l'œuvre des Zouaves Pontificaux en Canada. Dans cette branche comme dans les autres, les travailleurs étaient nombreux.

Une portion du quatrième étage était occupée par M. Joseph Bureau, chef d'atelier du département de l'imprimerie, comme résidence pour lui et sa famille. Tous ont pu se sauver heureusement; mais presque tous leurs meubles, lingeries, habillements, etc., ont dû être abandonnés ; et nous craignons beaucoup qu'il n'y eût pas un sou d'assurance sur tout cela.

Les ouvertures pratiquées dans les planchers des différents étages pour monter ou descendre les différents matériaux, ont dû sans doute accélérer le progrès de l'incendie, car il devait s'établir de violents courants de flamme dans tous ces conduits.

A côté de l'établissement de M. Desbarats, mais toujours dans le même pâté de maison, à l'extrémité Est se trouvait le *Toronto House*, occupé comme restaurant et pension en garni par Mme Trotter. Tout le monde se rappelle que c'est à la porte du *Toronto House* que fut assassiné le pauvre McGee. Jeudi matin, l'on voyait encore la plaque, avec l'inscription placée là par M. Desbarats pour rendre hommage à l'homme d'Etat tombé sous le coup d'un aussi abominable attentat. Mais il ne restait qu'un pan de mur tout lézardé.

Le Maire et le chef de Police s'étaient rendus sur les lieux pour maintenir l'ordre, qui ne cessa point de régner un seul instant.

Maintenant venons-en à la question d'assurance, question d'une extrême importance, comme chacun le comprend.

La bâtisse, évaluée a quarante-huit ou cinquante mille piastres, était assurée au montant de vingt-cinq mille piastres, destribué parmi les compagnies suivantes : la Provinciale, la Royale, la Lancashire, et la *Queen.* C'est la *Lancashire*, qui subira la perte la plus considérable, son risque allant jusqu'à $8,000.

Sur le fonds de commerce et le matériel, il y avait une assurance d'environ quatre mille piastres, divisées entre la *Provinciale, l'Etna, la Home, et la Hartford.*

Déduction faite de soixante-cinq mille piastres couvertes par l'assurance, la perte de M. Desbarats sera environ $100,000.

M. Desbarats est entré de suite en arrangement avec MM. Hunter, Rose et Lemieux, pour continuer les affaires de son établissement.

La perte de M. Desbarats est sans doute considérable. Mais si la sympathie peut être une consolation dans un malheur semblable, à coup sûr, notre ami doit être consolé. Tout le monde est attristé par cette calamité comme si chacun devait en subir le contre-coup. Que de gens nous ont dit, avec des paroles pleines d'émotion : ce n'est pas un désastre particulier, c'est un d'sastre public. Et nous avons vu des yeux se mouiller de larmes en contemplant l'amas de cendre fumantes, de débris calcinés. et ces restes de grands murs, troués, éraillés, à demi écroulés, qui font un champ de deuil là où s'élevait jadis ce somptueux édifice......
....—(*Canada.*)

— *Eruption de l'Etna.*—" On écrit de Messine, le 10 décembre : L'Etna est en feu. Par une remarquable coïncidence, c'est au moment où le Vésuve s'éteignait que le volcan de Sicile se rallumait. Dans les profondeurs de leurs conduits souterrains, les deux montagnes seraient-elles donc en communication ?... Et la lave en fusion, après avoir traversé les régions incandescentes de la croûte terrestre, serait-elle donc poussée nécessairement dans l'un de ces deux cratères, quand l'autre a été obstrué par un de ces cataclysmes intérieurs qui parfois ne laissent pas de traces à la surface de notre sol, d'autres fois y causent les effroyables bouleversements dont la côte occidentale de l'Amérique du sud a offert, il y a deux mois, le terrible spectacle ? C'est le 27 novembre que l'éruption de l'Etna a commencé par une formidable explosion du grand cratère, dont les cendres, entraînées par le vent, couvrirent jusqu'aux terrasses de Messine et de Reggio."

IMPRIMÉ PAR EUSÈBE SENÉCAL, MONTRÉAL.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XIII. **Québec (Province de Québec), Février et Mars 1869.** **Nos. 2 et 3.**

LITTERATURE.

POESIE.

—

LE CHRÉTIEN MOURANT.

Qu'entends-je ? autour de moi l'airain sacré résonne !
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne ?
Pourquoi ce chant funèbre et ce pâle flambeau ?
O mort ! est-ce ta voix qui frappe mon oreille,
Pour la dernière fois ? Hé quoi ! je me réveille
Sur le bord du tombeau !

O toi, d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs ; la mort vient t'affranchir !
Prends ton vol, ô mon âme, et dépouille tes chaînes !
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir ?

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures,
Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir ?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière ;
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir !

Mais qu'entends-je ? au moment où mon âme s'éveille,
Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille !
Compagnons de l'exil, quoi ! vous pleurez ma mort !
Vous pleurez ! et déjà dans la coupe sacrée
J'ai bu l'oubli des maux, et mon âme enivrée
Entre au céleste port.

LAMARTINE.

Les Poètes Canadiens-Français.

Deuxième partie d'une conférence du RÉV. Æ. McD. DAWSON, donnée à l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, et publiée dans le *Journal of Education* de Québec.

(Traduit de l'anglais par M. E. BLAIN DE ST. AUBIN.)

J'ai maintenant à parler des poëmes français écrits au Canada, et qui sont, pour la plupart, les œuvres d'écrivains Canadiens-Français. (Applaudissements.) Après avoir étudié, trop longuement peut-être, les poëtes Anglo-Canadiens, il est juste que je rende hommage à ceux dont l'inspiration et le talent ont produit tant d'œuvres remarquables dans le doux et harmonieux langage de la vieille France. (Applaudissements.) Comme pour les poëtes Anglo-Canadiens, je ne suivrai aucun ordre systématique, ou de préséance, en faisant l'énumération des auteurs français qui se sont distingués par des œuvres poétiques dans les provinces Britanniques de l'Amérique du Nord.

Une observation, en apparence banale mais qui trouve ici sa place, c'est que le génie n'a pas de nationalité. Je dois ajouter que, dans la culture des lettres, les Canadiens ont dû surmonter des difficultés encore plus grandes que celles qui s'offraient à leurs concitoyens d'origine Saxonne. Un premier désavantage, pour les Canadiens-Français, consiste en ce qu'ils ne recrutent point d'hommes de lettres dans les grandes universités de la vieille France, tandis que nombre d'écrivains qui s'étaient déjà signalés dans les écoles célèbres du Royaume-Uni sont venus se fixer au Canada. De plus, à égalité de talent, la langue française offre à l'écrivain qui débute une foule de difficultés inconnues à celui qui étudie la prosodie anglaise. Je ne veux pas dire que le premier venu peut produire un chef-d'œuvre de poésie anglaise, mais je maintiens qu'une certaine perfection est plus difficile à atteindre pour le poëte français que pour le poëte anglais. Aussi, loin de nous étonner que le nombre des poëtes Canadiens-Français soit comparativement si faible, nous devons être surpris d'en trouver même autant. (Applaudissements).

De ce que je ne veux suivre aucun ordre alphabétique, d'ancienneté ou de mérite, il ne faudrait pas conclure que je place M. BENJAMIN SULTE au premier ou au dernier rang parmi les poëtes Canadiens. Son nom et son âge m'ont donné l'idée de vous le présenter comme le *Benjamin* de la famille des poëtes du Canada. (Applaudissements redoublés.) Né aux Trois-Rivières, en 1841, il se distingua de bonne heure par ses goûts littéraires. Pendant son séjour dans sa ville natale, il travailla courageusement à développer les talents que la nature lui a donnés. Tout jeune encore, il fut le fondateur de l'Institut Littéraire des Trois-Rivières, et, sous sa présidence, cette institution devint florissante dès ses débuts. Je ne sache pas que ses écrits aient encore été publiés sous forme de recueil, mais on les trouve disséminés dans plusieurs publications périodiques, telles que la *Revue Canadienne, L'Echo du Cabinet de Lecture paroissial et le Journal de l'Instruction publique.* Nos critiques, et entr'autres M. Hector Fabre, reconnaissent que son style est à la fois simple et

élégant, plein de vigueur et d'idées, et tous prédisent qu'il occupera bientôt une place marquante parmi les littérateurs du Canada. Les hommes de lettres de la capitale ont ratifié ce verdict en lui offrant, à la veille de son départ pour Montréal où il est appelé à occuper une position dans une entreprise commerciale importante, un banquet public présidé par son Honneur le Maire de notre ville. Espérons que les préoccupations commerciales n'éloigneront pas M. Sulte de la société des muses.

Je ne prétends point décider quelle est la meilleure des nombreuses productions de M. Sulte : j'en citerai quelques-unes au hasard.

Le Canada Français à l'Angleterre, tel est le titre d'une pièce de vers qui fut inspirée à M. Sulte par quelques observations peu judicieuses d'un anglais-par trop prétentieux. Dans ces beaux vers, je ne sais vraiment que louer davantage : la juste indignation du patriote, les sentiments généreux d'un cœur haut placé, ou l'élégance poétique de la forme. M. Sulte n'a pas voulu dire, et il aurait eu grand tort de soutenir pareille thèse, que tous les Anglo-Canadiens sont obstinément aveugles en ce qui regarde les véritables intérêts de leurs compatriotes d'origine française ; mais il aurait pu réserver son indignation poétique pour un certain parti arriéré, et nous rappeler comment l'Empire Britannique, arrivé au faite de sa puissance par la chute de Napoléon I, put enfin mettre en pratique les vues larges et éclairées de ses hommes d'état. Je m'aperçois que je parle politique ; j'ai tort, et si je puis réclamer une excuse, c'est que la pièce de vers dont il s'agit est réellement un manifeste politique. Mais je m'en tiendrai là sur ce point, et vous lirai, de préférence, une charmante poésie dont M. Sulte a trouvé le thème dans une ballade anglaise populaire, à laquelle il a su donner, dans sa propre langue, un charme tout gracieux.

LA BELLE MEUNIÈRE.

— Par les chemins, qui donc, ma belle,
Vous attire si bon matin ?—
Et rougissant la jouvencelle
Dit : " Seigneur, je vais au moulin."

— Le cristal bleu de la rivière
A bien moins de limpidité
Que ton joyeux regard, ma chère.
—" Monseigneur est plein de bonté."

— Quel frais minois ! quel port de reine !
Approche, enfant : vrai ! tu me plais !
A tant de grâce souveraine
Il faut pour logis un palais.

Monte en croupe et sois ma maîtresse,
Viens ! je suis chevalier-baron....
....Mais pourquoi cet air de tristesse
Et cet incarnat sur ton front ?

Ne fuyez pas, mademoiselle,
Vous aurez mon titre et mon cœur ;
Je vous conduis à la chapelle.
— " Merci, c'est beaucoup trop d'honneur."

— Qui donc êtes-vous, ma charmante,
Pour refuser un chevalier ?
Quelque dame riche et puissante ?
—" Je suis la fille du meunier."

— Quoi, du meunier !—Dieu me pardonne !
J'en suis marri pour ton bonheur :
Je ne puis t'épouser, ma bonne.
— " Qui vous a demandé, Seigneur ? "

Comme contraste, il faut lire une autre composition, plus dans la manière usuelle de M. Sulte, et où respire une délicieuse mélancolie.

LUCIE.

Je la voyais dans mon enfance,
La blonde enfant aux grands yeux bleus,
Mêlée avec insouciance
Aux bruyants éclats de nos jeux.
" Sa rêverie est singulière,"
Disaient les gens des alentours,
" Pourtant elle est douce et peu fière :
" Lucie, où donc sont tes amours ? "

Dans sa jeunesse radieuse
Je la revis à dix-huit ans,
Bonne, indulgente et gracieuse,
Mais le désespoir des amants !
Son front où rayonne une flamme,
Pensif est le même toujours.
Qui donc préoccupe ton âme ?
Lucie, où donc sont tes amours ?

Pour elle les plaisirs du monde
Remplissent en vain la cité ;
Partout où la misère gronde,
C'est l'ange de la charité !
On dirait que la Providence
Sans elle ne suivrait son cours,
Tant elle est chère à l'indigence....
Lucie, as-tu là tes amours ?

Belle à voiler un marbre antique,
Esprit calme et délicieux,
Couverte d'un reflet mystique,
Qui rêve d'elle songe aux cieux....
Hier, passant au cimetière,
J'entends prier, sitôt j'accours,
Je vois des fleurs sur une bière :
Lucie est avec ses amours.

M. LOUIS HONORÉ FRÉCHETTE, est aussi un poëte à son aurore. Il naquit à Lévis en 1839 et fit son éducation au séminaire de Québec, au collége de St. Anne et au séminaire de Nicolet successivement. Il fut reçu avocat en 1864. M. Fréchette a le rare mérite d'exceller dans le genre lyrique, comme on peut en juger par les compositions de lui qui ont paru dans le *Foyer Canadien* et les *Soirées Canadiennes*. M. Fréchette a, en outre, écrit un drame, de *Félix Poutré, ou l'échappé de la potence*, épisode de la Rébellion de 1838, drame qui a eu un très-grand succès à Québec et à Montréal. Le sujet, il est vrai, était de nature à gagner de suite les sympathies d'un auditoire Canadien-Français, mais cette pièce a aussi le rare mérite d'être écrite dans un style fort remarquable ; c'est, sans doute, ce qui explique son succès. Un critique français, M. Théodore Vibert, dans une revue des écrits de M. Fréchette, dit que "le Canada a produit des écrivains dignes, en tous points, de leur ancienne mère-patrie." Il ajoute que "l'éclat du génie de M. Fréchette, si jeune encore et si éminent, jette un brillant rayon de lumière sur son pays, le Canada." M. Fréchette habite actuellement Chicago.

Je n'ai eu l'avantage de voir que quelques pièces de M. EUSTACHE PRUDHOMME, et j'y ai remarqué une grande aptitude pour le genre descriptif et une vivacité prodigieuse de sentiment. On trouve quelques-unes de ses compositions dans la *Revue Canadienne*, entr'autres, celle qui a pour titre : "*Mon Village.*"

M. EDOUARD SEMPÉ, natif de France, a composé, durant son séjour au Canada, des poésies d'un grand mérite. Sa cantate en l'honneur du Prince de Galles est surtout remarquable, mais il excelle dans ce que j'appellerai les "méditations poétiques." Sa pièce intitulée *Le Cimetière* en est une preuve ; permettez-moi de vous en lire quelques vers.

Que pour l'homme rêvant, dans ses vastes ruines
L'univers est petit et ses pompes mesquines !

Toi, dont le char vainqueur, émule du tonnerre
Sur des monceaux de corps a sillonné la terre,
Homicide géant, où sont tes fiers soldats ?
Comme un éclair a fui ta gloire passagère,
Et tu dors sous un tertre, inutile poussière,
Malgré tes longs combats.

En vain sur tes débris de pompeux mausolées
Elèvent jusqu'aux cieux leurs cimes désolées ;
Sans ranimer ta cendre ils disent ton orgueil ;
La mort te tient captif sous la dalle glacée,
Et d'un nom qui n'est plus la splendeur effacée
Gît au fond d'un cercueil.

Et la pourpre des rois et les lauriers du brave,
Et les haillons du pauvre et les fers de l'esclave,
Tout au sein du sépulcre un jour s'évanouit.
Telle, après avoir un instant battu la rive,
Dans le gouffre des mers la vague fugitive
Se plonge et s'engloutit.

M. ALFRED GARNEAU, fils de l'*Historien du Canada*, est un poëte du plus rare mérite ; M. FABRE, l'éminent et spirituel critique, l'appelle

"*un brillant versificateur.*" A mon avis, c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un jeune poëte. Espérons que cet éloge engagera M. Garneau à redoubler d'efforts! Quand vous voudrez bien lire les productions de M. Garneau, dans diverses publications de Québec et de Montréal, vous verrez que la critique n'a pas été indulgente à son égard.—La critique n'est jamais indulgente.—Je citerai quelques strophes du *Bon Pauvre*, qui se distinguent autant par la saine morale dont elles sont le reflet, que par la richesse de l'expression poétique.

....

Non, jamais je ne dis une parole amère ;
Mon regard troublé par les pleurs,
Ne s'est jamais dressé contre la main sévère
Qui m'a brisé dans les douleurs.

O Christ! devant ton front que les épines ceignent
Je bénis mon sort et ta loi.
N'as-tu pas dit : " Heureux celui dont les pieds saignent
" Sur les ronces derrière moi ?

" Il faut que l'homme souffre en son corps, en son âme ;
" Seule une larme est un trésor.
" Les pauvres brilleront au ciel comme une flamme,
" Et tiendront une palme d'or."

Tu comptes tous nos pas, nos peines infinies ;
Tu le dis, soudain je te crois....
Frappe donc, ô douleur ! redoublez, avanies,
Que je tombe sous votre poids!

Louis Joseph Cyprien Fiset occupe une place marquante au nombre des poëtes canadiens. Dès sa jeunesse, alors qu'il était étudiant à Québec où il est né, il montra un goût remarquable pour la littérature, et ses premières compositions sont la preuve de ce que j'affirme ici. Il étudia le droit et fut reçu avocat, mais les devoirs de sa profession ne l'ont point empêché de se livrer constamment au culte des lettres. M. Fabre lui reconnaît une imagination féconde, laquelle se manifeste par une versification délicate, gracieuse et élégante. Presque toutes ses poésies ont été publiées dans les revues littéraires de Québec et de Montréal. A Québec, sa réputation littéraire est si bien établie, qu'on le pria, en 1860, d'écrire une ode pour saluer l'arrivée du Prince de Galles au Canada. Il est inutile de vous dire que cette composition est un brillant hommage au jeune prince et mérita ses éloges. Je me dispenserai de faire des citations des œuvres de M. Fiset pour vous parler d'un autre poëte éminent du Bas-Canada.

J'ai nommé M. Joseph Lenoir. Cet éminent écrivain dont tous les amis des lettres ont sincèrement déploré la fin prématurée, naquit à Montréal, le 25 septembre 1822. Le 3 septembre 1861, la mort vint briser cette carrière brillante et trop courte pour la gloire de son pays et de la littérature. Son génie poétique se manifesta de bonne heure. On trouve ses compositions principalement dans l'*Avenir* et dans le *Journal de l'Instruction Publique ;* il fut, pendant quelque temps, l'un des rédacteurs de cette dernière publication. Plusieurs de ses compositions ont aussi été recueillies dans le *Répertoire National.* J'y remarque, entr'autres, une pièce de vers qu'on dirait écrite sous le ciel d'Orient, et où la richesse des images, et la vivacité des tons ne sont égalées que par l'harmonie du vers. Le *Huron Mourant* est aussi une pièce très-remarquable ; le Sauvage nous y apparait sous un jour nouveau, et la description des "grands bois" est un chef-d'œuvre de hardiesse et d'élégance. Ces deux compositions donnent une idée assez complète de la manière de M. Lenoir. La *Fête du Peuple* sera toujours lue avec plaisir au Canada, et les personnes étrangères, indifférentes ou même hostiles à la nationalité canadienne, ne pourront s'empêcher de reconnaître le mérite poétique de cette composition. Puissent les populations Canadiennes-Françaises garder longtemps le caractère aimable dépeint avec tant de vérité dans ces lignes!

....
....

L'érable est sa couronne ;
L'écharpe qu'il se donne,
Quoique noble, rayonne
Moins que sa gaîté franche et ses regards sereins!

....
....

Cette bannière qui déploie
Nos couleurs sur l'or et la soie
N'est-elle pas bien belle à voir ?
Qui fait ployer sa lance grise,
Anime son beau castor noir!

Amis! j'ai vu de douces choses,
Des filles, des perles, des roses,
Mais pour se contenter, il faut
Voir ce navire aux pleines voiles,
Disant: " Je voguerai plus haut!"

Quand il a déroulé les plis de ses bannières,
Quand le parvis du temple a brui sous son pied,
Le peuple était sublime !... Oh! j'aime les prières
Et les chants de ce temple où tout homme s'assied!

....

Mais j'ai encore à parler d'une foule d'écrivains remarquables, et je ne dois point me laisser entraîner par des citations trop longues.

L'Hon. Pierre J. O. Chauveau a débuté, dans le monde littéraire, par des essais poétiques. Devenu orateur et homme d'état distingué, il ne dédaignera pas, j'en suis sûr, l'hommage qui lui revient de droit dans une étude sur les poëtes canadiens. Je n'entreprendrai point une revue détaillée des œuvres poétiques de M. Chauveau. Plusieurs de ses premiers essais, d'abord publiés dans le *Canadien* et d'autres journaux, ont été recueillis ensuite dans le *Répertoire National* (1850.) Prosateur à la fois énergique et facile, M. Chauveau a fréquemment eu l'occasion de défendre, par ses écrits, la cause de sa nationalité, et l'histoire dira qu'il a noblement rempli sa tâche. Mais tout en poursuivant son œuvre, il a enrichi de ses élégantes poésies un grand nombre de publications, parmi lesquelles : *Le Castor, le Canadien, le Fantasque, la Revue Canadienne, le Journal de l'Instruction Publique* et *Les Soirées Canadiennes.*

L'Hon. M. Chauveau a été successivement solliciteur-général et secrétaire-Provincial du Bas-Canada sous l'Union, et aujourd'hui, il est Premier-Ministre de la Province de Québec. Je fais cette courte énumération de ses éminents services comme homme public, pour terminer en exprimant le vœu que les devoirs et les soucis de ses hautes fonctions ne l'éloignent pas entièrement du culte des muses. (Applaudissements redoublés.)

J'en arrive à un écrivain dont l'œuvre principale est l'*Histoire du Canada*, mais qui est également distingué comme poëte: vous devinez tous que je veux parler de M. F. X. Garneau. Quand je dis que l'*Histoire du Canada* est son œuvre principale, je ne fais qu'exprimer une opinion généralement admise au Canada par nos premiers littérateurs et le pays tout entier. Quelle satisfaction n'a pas dû éprouver le peuple Canadien en voyant que l'histoire de ses origines et de son existence coloniale, à une époque plus récente, a été si habilement traitée sous la plume élégante et facile d'un des siens! Car, il faut l'admettre, l'*Histoire de Garneau* est le fruit de talents naturels énormes joints à une persévérance, et un esprit de recherche infatigables. On conçoit cependant qu'un talent moins varié que celui de M. Garneau eût pu produire une *Histoire du Canada.* L'éducation première de M. Garneau, ses voyages, ses relations avec les littérateurs les plus éminents d'Europe,—Campbell le poëte, madame Gore, l'historien et statisticien McGregor, le patriote Czartorisky, le poëte Niemcewicz,—et surtout le grand homme d'état et patriote canadien M. Viger, qui l'introduisit dans les sociétés littéraires et scientifiques de la capitale de la France, toutes ces circonstances, combinées avec ses talents supérieurs et son goût pour l'étude, auraient pu en faire un historien. Mais en dehors de tout cela M. Garneau était poëte et, comme tel, ses œuvres le placent encore plus haut que ses travaux historiques. Le talent secondé par l'étude et certaines circonstances favorables, peut produire un orateur, un *essayiste*, un historien. Mais le poëte va chercher plus haut ses inspirations : le poëte en naissant a reçu le don du génie. (Applaudissements.)

Avant de parler de M. Garneau comme poëte, je citerai les appréciations que deux critiques éminents ont faites de son œuvre historique. M. L'abbé Casgrain la juge ainsi :

" C'est dans un élan d'enthousiasme patriotique, de fierté nationale blessée qu'il a conçu la pensée de son livre, que sa vocation d'historien lui est apparue. Ce sentiment qui s'exhalait à mesure qu'il écrivait, a empreint son style d'une beauté mâle, d'une ardeur de conviction, d'une chaleur et d'une vivacité d'expression qui entraînent et passionnent,—surtout le lecteur Canadien. On sent partout que le frisson du patriotisme a passé sur ces pages. "

M. le Comte de Montalembert, ce grand orateur, en même temps *essayiste*, critique, historien et homme d'état, M. le Comte de Montalembert ne peut réprimer le sentiment d'admiration dont il fut frappé en face des travaux historiques de M. Garneau.

" Que les Canadiens, dit-il, soient fidèles à eux-mêmes, et j'ajouterai, qu'ils se consolent d'avoir été séparés par la fortune de la guerre de leur mère-patrie, en songeant que cette séparation leur a donné des libertés et des droits que la France n'a su ni pratiquer, ni conserver, ni regretter!"

Le pays dont M. de Montalembert a parlé en ces termes a certainement sa place marquée dans l'histoire, et aucun écrivain n'a pu encore dignement présager sa future grandeur. (Applaudissements.)

Je ne pense pas émettre une opinion discutable en disant que M. Garneau est le Lamartine du Canada. C'est la même ardeur, le même enthousiasme, la même vigueur de conception, la même richesse d'imagination. Comme les vers de M. Lamartine, ceux de M. Garneau sont hardis, élégants et faciles. Il n'a pas produit autant que le poëte français; mais en sachant se borner, il a laissé des œuvres poétiques dont chacune est un fleuron à sa couronne. (Applaudissements.) Je ne prétends pas décider quelles sont les meilleures compositions de M. Garneau, et encore moins faire ici une critique de ses poésies. Quelques-unes offriront plus d'intérêt que les autres à différentes classes de lecteurs. *Le Rêve du Soldat* est un poëme historique d'un grand mérite. *La Presse*, que j'appellerai une composition politico-philosophique dont le sujet ne semble pas prêter beaucoup à l'imagination, offre néanmoins des beautés poétiques de premier ordre. Je citerai encore: *Les Oiseaux Blancs*, composition remplie des sentiments les plus gracieux; *Louise*, une magnifique légende dans le genre épique; *Les Exilés*, où respire un patriotisme si pur; *L'Hiver*, une délicieuse composition, et *Le Dernier Huron*, que certains critiques placent au premier rang parmi tous les poëmes écrits au Canada. Cette opinion a trouvé des contradicteurs, mais elle a été émise par l'Hon. M. Chauveau dont le jugement est, pour moi, sans appel. Avant de terminer ce que j'ai à dire au sujet de M. Garneau, permettez-moi de vous citer quelques vers de la pièce intitulée: *Au Canada*, où l'auteur nous montre un oracle sinistre ou génie malfaisant qui menace le peuple Canadien.

" ....Laissons tomber ce peuple sans flambeau,
Errant à l'aventure:
Son génie est éteint, et que la nuit obscure
Nous cache son tombeau.

III

Pourquoi te traînes-tu comme un homme à la chaîne,
Loin, oui, bien loin du siècle, où tu vis en oubli?
L'on dirait que vaincu par le temps qui t'entraîne,
A l'ombre de sa faulx tu t'es enseveli?

Vois donc partout dans la carrière,
Les peuples briller tour à tour;
Les arts, les sciences et la guerre
Chez eux signalent chaque jour.

Dans l'histoire de la nature,
Audubon porte le flambeau;
La lyre de Cowper murmure,
Et l'Europe attentive à cette voix si pure
Applaudit ce chantre nouveau.

Enfant de la jeune Amérique,
Les lauriers sont encore verts;
Laisse dans sa route apathique
L'Indien périr dans les déserts.

Mais toi, comme ta mère, élève à ton génie
Un monument qui vive dans les temps;
Il servira de fort à tes enfants,
Faisant par l'étranger respecter leur patrie.

Cependant quand tu vois au milieu des gazons
S'élever une fleur qui devance l'aurore,
Protège-la contre les aquilons
Afin qu'elle puisse éclore.

Honore les talents, prête leur ton appui;
Ils dissiperont la nuit
Qui te cache la carrière:
Chaque génie est un flot de lumière."

Le poëte fait allusion aux grands génies de la Grèce et de Rome, puis il reprend:

" Mais pourquoi rappeler ce sujet dans mes chants?
La coupe des plaisirs efféminе nos âmes;
Le salpêtre étouffé ne jette point de flammes;
Dans l'air se perdent mes accents.

Non, pour nous plus d'espoir, notre étoile s'efface,
Et nous disparaissons du monde inaperçus.
Je vois le temps venir et de sa voix de glace
Dire: il était, mais il n'est plus.

....

Peuple, pas un seul nom n'a surgi de ta cendre;
Pas un, pour conserver tes souvenirs, tes chants;
Ni même pour nous apprendre
S'il existait depuis des siècles ou des ans.
Non! tout dort avec lui, langue, exploits, nom, histoire;
Ses sages, ses héros, ses bardes, sa mémoire,
Tout est enseveli dans ces riches vallons
Où l'on voit se courber, se dresser les moissons.
Rien n'atteste au passant même son existence;
S'il fut, l'oubli le sait et garde le silence."

Ceci est plus que de la poésie: j'y trouve l'expression énergique des profondes convictions de l'auteur, convictions qui l'ont soutenu dans le travail herculéen dont le fruit précieux est l'*Histoire du Canada*, œuvre de toute sa vie, œuvre glorieuse qui arrache à l'oubli les souvenirs, les traditions du peuple et du pays si chers à M. Garneau. (Applaudissements redoublés).

Dans le cadre restreint d'une conférence, il m'est impossible de passer en revue les œuvres d'une foule d'autres écrivains Canadiens-Français dignement appréciés par leurs compatriotes, et dont je dois me borner à citer les noms: Pierre Petitclair, A. S. Soulard, J. T. Loranger, Levêsque, Laviolette, L'Hon. Juge Morin, Jean-Marie Plamondon, Barthe, Derome, Gérin-Lajoie, Arthur Casgrain, Jean Charles Taché, Achille Fréchette, Quesnel, Bibaud, Aubin, Bédard, et, en dernier lieu, bien que peut-être le plus remarquable, Joseph Octave Crémazie.

Je dois dire, au moins, que le prince des critiques du Canada, M. Hector Fabre, place M. Crémazie au premier rang parmi les poëtes français de notre pays. (Applaudissements.)

Enfin, j'ai à parler d'un poëte dont le nom honore à jamais la ville d'Ottawa. Je me transporte un instant à une époque où la future capitale de la Confédération Canadienne était aussi ignorée que l'éminent poëte auquel je veux rendre un juste hommage. M. Léon Pamphile Lemay, (Applaudissements), né à Lotbinière, étudiait alors à Ottawa. Il se destinait au sacerdoce; mais sa santé délicate l'empêcha de suivre cette vocation, et il se livra tout entier à ses goûts littéraires. Les succès ne lui manquèrent pas. Ses premiers essais, qu'on trouve dans diverses publications Canadiennes, furent remarqués, non seulement par nos hommes de lettres, mais en France et aux Etats-Unis, nations jalouses ou indifférentes quand il s'agit de nos gloires, et qui apprirent alors que le génie peut trouver un sûr asile sur les bords du lointain St. Laurent, que dis-je, dans les solitudes alors presque ignorées de la vallée des Outaouais. (Applaudissements). M. Lemay a publié un volume contenant une excellente traduction de *L'Évangéline* de Longfellow, et un nombre considérable de poésies détachées. J'oserai dire, tout d'abord, que la traduction d'*Evangéline* vaut mieux que l'original. On y retrouve tout le charme de l'œuvre de Longfellow, moins la longueur intolérable du vers adopté par le poëte Américain et que M. Lemay, par un effort magique, a su transformer en un rhythme gracieux et facile. (Applaudissements.)

Une composition magnifique de M. Lemay a paru dans la *Revue Canadienne* du mois d'avril 1867. Elle a pour titre: *La Débâcle du St. Laurent.* Des descriptions tracées de main de maître, une inspiration soutenue, une versification irréprochable font de cette composition un chef-d'œuvre dans le genre épique. Qu'on étudie, par exemple, ce tableau des plaisirs du printemps:

" Avril! Avril! ton souffle est plein de volupté!
Tes matins et tes soirs, ô beau mois enchanté,
Naissent dans l'harmonie et les flots de lumière!
Avril, c'est toi qui viens égayer la chaumière,
Dont la bise d'hiver attristait le foyer!
Avril, c'est toi qui fais sous ton souffle ondoyer,
Les flots du St. Laurent redevenus dociles,
Quand tes feux ont fondu leurs cristaux immobiles.

....
....

Mais je dois me borner dans mes citations ; pourtant je ne saurais résister au plaisir de citer les lignes que voici :

................" Un barde jeune et bon,
Doué du plus fatal mais du plus noble don ;
Et pendant qu'il chantait, son œil mélancolique,
Suivait avec ivresse une scène magique :
C'était le St. Laurent qui, las d'être captif,
S'agitait sur son lit comme un coursier rétif,
Secouait le fardeau de ses glaces massives,
En éclats scintillants les poussait sur ses rives,
Les broyait sur son sein avec un bruit affreux
Comme un bruit de volcan par un soir ténébreux,
Ou les traînait au loin dans sa fuite rapide,
Comme au fond des forêts un lion intrépide
Emporte les lambeaux de ces liens honteux,
Qu'un dompteur osa mettre à son pied généreux."

C'est à regret que je m'arrête dans cette étude des poëtes Canadiens-Français. Un brillant avenir leur est réservé, et, parmi eux, craindrai-je de prédire une des plus belles couronnes à M. Lemay! (Vifs applaudissements).

PEDAGOGIE.

De l'Enseignement de l'Arithmétique.

Lecture faite par M. le Professeur Cloutier à la Conférence du 30 mai 1868, à l'École Normale Laval.

M. le Ministre, M. le Président et Messieurs.

Quand une personne veut élever un édifice, la première chose qui doit attirer son attention, c'est de choisir un lieu convenable pour l'asseoir sur une base solide, afin que ni le vent, ni les tempêtes, ni la rigueur des saisons ne puisse en altérer la durée ; négliger cette première précaution, serait commettre la plus grave imprudence. De même, tout enseignement pour être durable doit reposer sur des fondements fermes et solides ; c'est pourquoi, lorsqu'on désire apprendre aux enfants une branche quelconque d'instruction, il est essentiel de bien commencer, il ne faut pas craindre même d'entrer dans tous les plus petits détails qui pourraient être jugés nécessaires à l'intelligence des nouvelles connaissances que nous voulons leur inculquer: on ne doit pas non plus avancer d'un pas avant d'avoir la certitude que les premières explications ont été bien comprises.

L'expérience de tous les jours prouve qu'en agissant autrement on fait un grand tort aux enfants, puisqu'en ne leur faisant pas suivre la marche la plus facile et la plus naturelle, on les expose par là à se décourager dès les premiers pas, et alors, il est très-difficile de regagner le terrain perdu

Cependant il arrive souvent que ce procédé si logique et si rationel qui consiste à faire passer l'éleve du simple au composé par une transition presque insensible, est négligé dans un grand nombre d'écoles, et c'est ce qui explique pourquoi on y obtient si peu de succès.

Néanmoins, doit-on pour cela accuser les instituteurs ou les institutrices de ces écoles de négligence, ou de manquer à leur devoir ? Non ! car ce serait s'exposer à prononcer un jugement erronné. Le plus souvent, ce défaut naît d'un excès de zèle; on a tant à cœur le succès des élèves qu'on néglige quelquefois les premières notions d'une science pour les faire avancer plus rapidement afin de se faire un *nom* auprès des parents et des autorités scolaires : quelquefois aussi, c'est pour égaler, si non surpasser les progrès qui se font dans les autres écoles de la localité où l'on se trouve.

Une telle ligne de conduite est certainement blâmable et propre à compromettre l'enseignement, car, il faut avant tout chercher à obtenir des *succès réels*, sans s'occuper ni de ce qui se fait ailleurs, ni de ce que peuvent penser les parents, et l'instituteur est seul capable de juger cette matière avec confiance. Mais s'il est nécessaire que le maître attache beaucoup d'importance au choix d'une bonne méthode pour le succès de chaque branche qu'il veut enseigner à ses élèves; s'il doit chercher dès le commencement les moyens les plus propres à leur en rendre l'étude agréable, afin de les engager à travailler avec plus d'ardeur, il faut aussi qu'il sache donner tout le soin nécessaire à celles qui sont de première utilité, et de ce nombre, je ne crains pas de nommer l'arithmétique ; car elle doit aller de pair avec la lecture et l'écriture, et pourrait même strictement parlant prendre place avant la grammaire, vû que la plupart des enfants qui fréquentent les écoles seront plus tard ou des cultivateurs, ou des artisans, ou des marchands; or, dans l'agriculture, dans les arts comme dans le *commerce*, on pardonnera bien à un jeune homme de ne pas écrire le français *tout-à-fait correctement*, on lui pardonnera, dis-je, de mettre quelquefois une *s* à la place d'un *t*, mais on ne saurait être aussi indulgent à son égard, si par ignorance, il commet une erreur de calcul et que nos intérêts en soient lésées.

Cette prépondérance que je donne à l'arithmétique sur la grammaire pourra vous paraître étrange, mais permettez-moi de citer ici l'opinion d'un auteur anglais, William Friend, qui en 1806 publiait à Londres un livre ayant pour titre, " *Tangible Arithmétique*."

" Si la science des nombres," dit-il, " n'est pas enseignée aux " enfants dans leur première jeunesse, leur esprit deviendra plus " tard incapable de se ployer aux différentes combinaisons " qu'exige le calcul ; au contraire, la diligence en cette matière " dès les premiers ans, en rendra l'étude facile et agréable." Puis il ajoute, " je ne voudrais pas blâmer l'enseignement " d'aucune science, mais cette préférence que je donne à l'arith- " métique sur toutes les autres est confirmée par le jugement d'un " homme aussi distingué par sa sagesse que par son goût pour " les choses littéraires; c'est le ci-devant Lord Sandwich. Il " avait placé un de ses petits-fils au collége de la Trinity à Cam- " bridge, un peu avant la visite annuelle qu'il avait coutume de " faire à l'un de ses amis chez lequel j'allais souvent passer " d'agréables moments. En nous rendant compte de son voyage " de Cambridge, il nous posa cette question, " Quelle science " pensez-vous que j'ai recommandé d'enseigner plus particulière- " ment à mon pupile ? " Après plusieurs réponses, nous ne " fûmes pas peu surpris d'entendre sa Seigneurie nous déclarer " que c'était l'arithmétique, " car," dit-il, " quand au cours " d'études que l'on suit dans cette maison, je n'ai pas besoin de " recommander aucune branche en particulier ; tout le monde " sait que la plus grande sagesse a présidé à l'arrangement des " différentes sciences qu'on y enseigne, mais aussi, j'ai rencontré " si souvent dans ma vie publique des hommes, qui, après avoir " fait dans nos colléges un cours d'études complet, étaient infé- " rieurs, sous le calcul, aux jeunes gens qui sortent de nos écoles " communes, que je voudrais prévenir, chez mon fils protégé, ce " mal presque irréparable."

Puisque la connaissance de l'arithmétique est indispensable aux jeunes gens, et qu'elle ne peut s'acquérir sans l'emploi d'une bonne méthode, voyons quelle est celle qu'il convient le mieux de suivre pour obtenir les résultats les plus prompts et les plus satisfaisants.

Disons d'abord avec Braun : qu'elle a pour but de développer l'intelligence des enfants ; de former leur jugement en les habituant à réfléchir ; d'éveiller en eux des idées de comparaison ; de leur apprendre à s'exprimer avec clarté, exactitude et précision ; enfin, de leur donner une foule de connaissances utiles qui leur seront plus tard d'un grand secours dans les besoins ordinaires de la vie ; or, ce but ne peut être atteint que par un enseignement convenable et proportionné à leurs jeunes intelligences.

Le premier pas à faire pour enseigner le calcul aux enfants, c'est de leur donner une idée claire et précise des quantités au moyen d'objets matériels ; car lorsqu'ils arrivent à l'école, c'est-à-dire, à l'âge de cinq, six, ou sept ans, la somme des idées qu'ils possèdent est très-minime ; essayer alors de leur apprendre à compter d'une manière abstraite, sans leur présenter quelque-chose de tangible, c'est jeter la confusion dans leur esprit : ce

premier point est donc d'une grande importance ; et pourquoi rencontre-t-on souvent tant de difficulté à enseigner le calcul, si non parceque l'on néglige les procédés simples ? On considère comme futiles certains détails, pourtant indispensables au succès, pour se lancer trop vite dans des régions plus élevées ; on emploie des expressions que des enfants ne sauraient comprendre : on leur fait apprendre par cœur force définitions, afin qu'aux examens, ils puissent répondre savamment, avec de grands mots, et le *but essentiel* est laissé de côté.

" Le moyen le plus naturel" ; dit Braun, " celui auquel les enfants sont généralement portés à avoir recours pour surmonter les premières difficultés, c'est l'emploi de leurs doigts. Il n'est rien qui ne soit autant à la portée de l'enfant, rien qui lui soit plus connu, plus familier que ses doigts ; le pauvre comme le riche porte avec lui ces simples éléments de calcul partout où il peut en éprouver le besoin. On emploie encore pour le même usage des fêves, des grains, des cubes, de petits bâtons que l'on réunit dix par dix, afin de donner aux enfants des idées instructives sur la connaissance des dixaines." Villiaume recommande ce moyen d'une manière toute particulière ; d'autres comme Pestolozzie, Poelmer, proposent des lignes ; Kranke, des points compris entre des triangles.

Tous ces différents moyens conduisent au but, pourvu que l'on veille à ce que l'enfant ne confonde pas le nombre avec la qualité des objets. On pourrait obvier à cette difficulté au moyen d'un compteur. Cet instrument si simple et utile, répandu en Europe depuis longtemps, est, je pense, trop peu connu parmi nous. En France, en Allemagne, en Prusse même, où l'instruction est sur un si bon pied, on s'en sert avec beaucoup d'avantage pour enseigner les rudiments de l'arithmétique, et il est regardé comme indispensable pour aider à vaincre la première difficulté que l'élève y rencontre. Mais il n'est pas besoin d'aller au delà des mers chercher des preuves de l'efficacité de ce moyen ; M. l'Inspecteur Juneau, qui en a fait usage pendant de longues années, en fait les plus grands éloges.

Le compteur, représenté par la figure A. se compose d'un cadre de bois de forme rectangulaire ayant 12 pouces sur 10 et dans lequel sont fixées horizontalement, à égales distances, 12 broches de fer munies chacune de 12 *grains* mobiles.

Voici à peu près de quelle manière on peut se servir du compteur.

1o. Exercice.—Je suppose qu'un maître veuille apprendre à compter à des enfants de 6 à 7 ans et qu'ils n'aient encore aucune idée des quantités. Après les avoir réunis en cercle autour de lui, il commence à compter lui-même sur l'instrument : il déplace le premier grain et dit *un*, le second, et dit *deux*, puis le troisième et dit *trois*, et ainsi de suite jusqu'à *dix*. Il répète cet exercice un nombre de fois suffisant pour rendre familier à l'oreille de ses élèves le son des mots qui servent à nommer les nombres.

2o. Exercice.—Le maître recommence l'exercice précédent et fait compter ses élèves avec lui en ayant soin toutefois de leur bien faire prononcer chaque mot distinctement.

3o. Exercice.—Le maître déplace le premier grain et un élève ou tous les élèves ensemble disent *un*, puis le second, et ils disent *deux*, et ainsi de suite jusqu'à *dix*. Cette opération est répétée jusqu'à ce qu'ils sachent tous les compter jusqu'à *dix*, tant sur l'instrument que par cœur. On peut aussi varier et leur faire compter les enfants qui composent la classe, les sièges de l'école, etc. Le même procédé devrait être suivi pour leur apprendre à compter de *dix* à *vingt*, de *vingt* à *trente*, etc., jusqu'à *cent*, deux cent, etc. Il est temps maintenant de leur enseigner, toujours au moyen du compteur, la table d'addition en commençant par l'unité. Le maître, en déplace le premier et le second grain, dit : *un* et *un*—*l'élève* : font deux.—Le maître déplace le troisième et dit ; et *un*—l'élève : font trois ; puis le quatrième, le cinquième, etc., jusqu'à *vingt*, *trente*, etc. Vient ensuite l'addition de deux unités à la fois. Le maître après avoir déplacé le premier grain, en déplace deux autres et dit : *un* et deux ? l'élève : font trois ; Le maître et *deux* ? l'élève : font cinq ; Le maître : et *deux* ? l'élève : font sept, etc., et le maître continue ainsi en déplaçant toujours deux grains à la fois, jusqu'à *vingt*, *trente*, etc. On continue ainsi en augmentant d'une unité à la fois ; mais il ne faut jamais passer à de nouveaux exercices, avant que les enfants sachent bien ceux qui précèdent. Il est bon aussi de faire de temps à autre une récapitulation générale. On peut par ce moyen, non seulement apprendre à bien compter à de jeunes enfants, mais leur enseigner, en très-peu de temps, les tables des quatre règles fondamentales de l'arithmétique.

D'ailleurs, MM., cette méthode d'apprendre aux enfants à compter au moyen d'objets matériels, n'est pas une invention récente. Overberg, célèbre professeur Allemand qui a enseigné pendant quarante-deux ans à l'Ecole Normale de Munster, la recommande dans son traité de pédagogie publié vers 1795. Voici ce qu'il en dit : " Pour donner aux enfants une idée plus claire du calcul mental et du culcul chiffré, faites en sorte d'avoir toujours sous la main quantité d'objets qu'on peut compter, et opérez avec ces objets ou faites opérer les enfants, comme ils doivent le faire dans leur tête ou au tableau. A cet effet, il me semble que dans une école où l'enseignement est simultané, le meilleur serait de se servir de petits *bâtons* ou morceaux de bois en forme de crayons, dont 10 réunis formeraient une espèce de *gerbe* ; 10 gerbes ou dix dizaines de ces bâtons feraient un faisceau qui contiendrait 100 unités. Une de ces gerbes et le faisceau devraient être liés de manière à pouvoir se défaire aisément lorsqu'on aurait besoin d'en soustraire une partie..........

" Par le moyen de ces bâtons séparés, réunis au nombre de dix et de cent, on pourra expliquer avec clarté aux yeux des élèves tout ce qui leur est d'abord difficile à concevoir ; par exemple, ce qu'on entend par unité, dizaine, centaine ; et puis dixième, centième dont l'idée juste, claire est si avantageuse et si nécessaire aux enfants."

Après avoir enseigné aux enfants au moyen du compteur et mentalement les quatre règles fondamentales de l'arithmétique, il est temps de commencer le calcul écrit, sans cependant négliger de leur donner à apprendre par cœur, à la maison, un ou deux exercices dans l'arithmétique mentale de M. Juneau ; car ce genre de calcul est si utile et nécessaire, qu'on ne saurait le négliger pour aucune raison ; et je dis plus, jamais on ne formera de bons calculateurs sans consacrer plus de temps au calcul de mémoire ou spontané, qu'au calcul écrit.

C'est tout naturellement par la numération qu'il faut commencer puisqu'elle est la base de tout calcul.

Il faut d'abord apprendre aux enfants, par des démonstrations au tableau noir, les différentes combinaisons au moyen desquelles s'expriment tous les nombres possibles, avec les dix caractères conventionnels ; la décomposition de ces mêmes nombres en dizaines, centaines, mille, etc., la connaissance de la valeur absolue et de la valeur relative des chiffres et celle que leur donnent les zéros selon qu'ils sont placés à droite ou à gauche de chacun d'eux ; il est bon aussi de partager les nombres en tranches de trois chiffres dont la première à droite renferme les unités simples, la seconde les mille, et la troisième les millions ; mais avec de jeunes enfants, il n'est pas nécessaire de dépasser les millions.

L'addition peut être commencée en même temps que la numération, car rien n'empêche de faire lire aux enfants les différents nombres qui se trouvent dans les problêmes qu'on leur donne à résoudre, ainsi que le résultat. S'ils savent bien leurs tables d'addition, en peu de temps, ils seront maîtres de l'addition écrite ; on pourra alors leur donner des petits problêmes de pratique, facile d'abord, puis de plus en plus difficiles, mais avec gradation, tout en les leur proposant sous une forme telle qu'ils puissent eux-mêmes trouver le moyen de les résoudre sans trop de difficulté, afin de les accoutumer à appliquer les différentes opérations du calcul que leur position future paraîtra devoir leur rendre indispensables, mais il faudra, par des explications convenables, les diriger de manière qu'ils procèdent par le raisonnement en se rendant exactement compte de leur travail.

Ce procédé qui consiste à faire raisonner les enfants sur tout ce qu'on leur enseigne est d'une bien grande importance; trop souvent on le néglige dans les écoles, puis l'on s'étonne ensuite si après avoir repassé plusieurs fois l'arithmétique, ils échouent sur les plus petits problêmes de pratique. Il est pourtant bien facile de comprendre que si leur jugement n'a pas été graduellement développé, il est impossible d'en faire autre chose que des machines à calculer; or, comme une machine ne saurait fonctionner sans être dirigée par un mécanicien, de même, un enfant qui a appris l'arithmétique sans raisonnement, ne peut résoudre aucun problême à moins que quelqu'un ne lui dise de quelle règle il doit se servir pour baser son opération.

En disant qu'on doit faire raisonner les enfants, je ne prétends pas qu'il faille dépasser le niveau de leur capacité en essayant de leur faire comprendre les termes techniques, en les assujettissant à des démonstrations mathématiques au-dessus de leur portée, non! car ce serait tomber dans un défaut plus grave que celui de ne pas les faire raisonner du tout; mais ce raisonnement doit être simple, facile, et le maître habile seul peut le provoquer au moyen de questions claires et appropriées aux circonstances, par exemple, de les obliger d'expliquer, en termes exacts et concis, la méthode qu'ils ont suivie pour trouver le résultat ; de leur présenter leur problême sous une forme telle qu'ils puissent aisément saisir le rapport qu'il y a entre les quantités connues et la quantité inconnue; de leur faire analyser chaque problême, après l'avoir résolu, de la même manière qu'on leur ferait analyser une phrase de français.

(*A continuer.*)

Discipline.—Conduite de l'École

SECTION II.

Des punitions et des récompenses en général.—De leur but et de leur esprit.

Tout le système des punitions et des récompenses doit inculquer aux enfants cette idée éminemment juste et morale, qu'en dernier résultat le bonheur s'attache au bien, et le malheur au mal.

Il faut que toute punition soit sérieuse. Sinon, elle ne peut avoir que de mauvaises suites. Un châtiment ne peut produire aucun bon effet, s'il ne fait pas impression sur le coupable. Il vaut beaucoup mieux ne pas punir que d'infliger une peine dérisoire.

Prenons garde que la punition ne soit jamais influencée par des mouvements d'humeur. Les enfants ne doivent jamais être autorisés à croire que leur maître, en les corrigeant, cède aux passions qui les ont fait faillir eux mêmes (1). Ainsi, s'il a à punir une injure qui lui est personnelle, qu'il le fasse sans précipitation, avec un extrême sang froid, une constante modération. Autrement les enfants y verraient un esprit de vengeance, et le ressentiment du maître leur fera comprendre qu'au lieu de subir entièrement son action, ils ont aussi sur lui action et pouvoir. Les fautes doivent être corrigées avec pitié, jamais avec colère.

La punition doit être en rapport avec la grandeur du mal, qui est dans l'action même, et non avec les conséquences fâcheuses qui peuvent résulter d'une action, sans qu'elle soit coupable. Si vous ne poursuivez pas l'intention mauvaise, si vous ne frappez qu'en proportion du tort apparent et peut-être involontaire qui a été fait à la classe, vous commettez une injustice, et vous vous exposez certainement à perdre tout à fait l'affection de vos élèves. Il faut que leur conscience leur reproche tout ce que vous punissez en eux.

Ecoutez cette petite anecdote rapportée par le sage Salzman (2).

(1) Fellenberg.

(2) *Art de bien élever les enfants.*

" Une petite fille se promenait dans le jardin de son père, il était " plein de violettes: Oh! s'écria-t-elle en sautant de joie, quelles " jolies petites fleurs! je vais en remplir mon tablier, et j'en " ferai un bouquet pour ma mère. Aussitôt elle se mit à genoux " et cueillit des fleurs avec activité, jusqu'à ce que son tablier fût " plein. Maintenant, dit-elle, je vais le porter à ma bonne mère ; " elle sera contente et elle m'embrassera. Pour embellir un peu " sa petite offrande, elle se glissa dans la salle à manger, y prit " un vase à fleurs, l'orna de son mieux, y mit son bouquet, et, " joyeuse, elle alla chercher sa mère. Mais en montant un esca- " lier elle tomba, le beau vase fut cassé et les fleurs se disper- " sèrent sur le plancher. Sa mère, qui était dans la chambre " voisine entendit du bruit, et accourut aussitôt. Quand elle vit " le vase brisé, sans demander un mot d'explication, elle châtia " sévèrement son enfant. La pauvre petite ne répondit que par " des larmes : mais cette injustice avait douloureusement blessé " son cœur ; et depuis, elle n'apporta plus de bouquet à sa " mère."

" Il ne faut punir que les actions dans lesquelles il y a quelque " malice. Pour toutes les petites fautes qui tiennent à l'âge, si " on laissait au temps et à l'exemple le soin de les corriger, on " épargnerait aux enfants beaucoup de punitions mal appliquées " et tout à fait nuisibles, car les punitions ne peuvent vaincre la " légèreté des enfants ; et alors le soin que l'on prend de les en " corriger à toute heure rend la correction trop familière, et par " conséquent inefficace dans des cas d'une toute autre impor- " tance (1)."

Qu'on ne dise pas que la discipline souffrira de ce système ; pour les fautes de pure légèreté, un avertissement fait autant qu'une punition et a l'avantage de ne pas user un grand moyen d'action. L'expérience prouve que les enfants le plus souvent punis restent toujours les enfants les plus légers.

Un enfant oublie ce que le maître a dit ; il brise quelque chose ; et ne mérite pas de châtiment, à moins qu'on n'y remarque de la mauvaise volonté, et qu'il n'y ait récidive après les avertissements convenables.

Les enfants d'un naturel doux et craintif tombent rarement en faute, et leurs fautes sont peu considérables ; la crainte qu'ils ont naturellement des punitions et l'exemple de ceux qui font bien suffisent pour leur faire faire leur devoir : c'est pourquoi il n'est pas bon en général, de les corriger , il suffit d'un coup d'œil, pour prouver que leur faute n'est pas restée inaperçue.

Quant à ceux qui sont dissipés et légers, il faut peu les châtier, parce qu'ils font peu de réflexion, et qu'aussitôt après avoir été punis, ils retombent dans la même faute ou dans une autre, qui mérite la même peine. On pourra prévenir leurs fautes en leur témoignant de l'affection. Il sera bon de les placer le plus près du maître qu'il sera possible, afin de mieux veiller sur eux ; de les mettre entre deux écoliers d'un esprit posé, et qui ne se font pas souvent reprendre ; enfin, de leur donner de temps en temps quelque récompense : ce sera le moyen de les rendre peu à peu assidus et affectionnés à l'école (2).

La punition est efficace plutôt en raison de sa certitude que de sa sévérité. L'insouciance et la légèreté des enfants est telle, que la pensée des peines les plus sévères ne les arrêtera pas, s'ils n'ont en même temps la ferme conviction que ces peines sont inévitables. Réfléchissez avant d'appliquer une peine ; mais une fois qu'elle est prononcée, maintenez-la. L'habitude contraire est la perte de la discipline. Sauf des cas tout à fait exceptionnels, l'espérance des amnisties est désastreuse. Voici, au reste, un exemple dont tout instituteur peut faire son profit.

" Tandis que le duc de Marlborough et le prince Eugène commandaient les armées alliées, un soldat de la division du prince fut condamné pour avoir été pris en maraude. Cet homme se trouva être le protégé de quelques officiers, qui firent tous leurs efforts pour sauver sa vie, et intercédèrent auprès du prince, qui refusa positivement de leur accorder la grâce du coupable. Alors

(1) Locke.

(2) *Conduite des écoles chrétiennes.*

ils s'adressèsent à Marlborough, qui consentit à venir lui-même prier Eugène de sauver cet homme. Jamais, répondit celui-ci, je n'ai fait et je ne ferai grâce à un maraudeur. Pourquoi cela ? reprit Marlborough : à ce compte, il faudrait fusiller la moitié de l'armée : moi je pardonne à un grand nombre. Eh bien, dit le prince, voilà la raison pour laquelle vos troupes commettent tant de dégats : moi je ne fais jamais grâce, et cependant je ne punis presque personne. Le duc insista plus vivement. Laissez-moi faire une enquête, répondit Eugène ; si avec votre système d'indulgence vous n'avez pas fait exécuter plus de coupables que moi je vous accorde le pardon de celui-ci. On prit aussitôt les renseignements demandés, et le résultat fut complètement favorable au prince Eugène. Vous voyez ce que c'est qu'un exemple, dit le prince ; vous faites grâce souvent, moi je ne fais jamais grâce ; et cependant j'ai très peu de gens punis dans mon armée, parce que fort peu méritent d'être punis."

Un faible châtiment certain fait beaucoup plus qu'un grand châtiment incertain (1).

Soyez lent à punir. Ne vous hâtez jamais de croire qu'un enfant a mal fait. Recherchez avec soin quelle est la vérité, et que vos recherches paraissent animées du désir de trouver l'accusé innocent. S'il est absous avec la preuve de son innocence, il saura gré au maître des recherches qu'il a faites ; s'il est reconnu coupable, il aura au moins la conviction que vous ne le condamnez pas légèrement.

En adressant des reproches n'ayez ni le ton de l'emportement ni celui de l'indifférence. Celui-ci est presque aussi dangereux que le premier. Il persuadera aux enfants que vous n'attachez à la punition d'autre idée qu'au paiement d'une dette, que l'enfant sera maître de contracter quand il sera disposé à l'acquitter. Un ton calme, mais toujours grave et sérieux doit être celui des réprimandes.

N'ayez pas une heure affectée aux punitions, où les enfants viennent subir ensemble la peine qu'ils ont méritée. Sauf des cas particuliers, il vaut mieux pour la discipline qu'elle s'opère sans attirer l'attention générale. Faire connaître tous les châtiments, c'est faire connaître toutes les fautes ; il y a là un scandale qui compense au moins le bien qui peut résulter de l'exemple donné par la punition. D'ailleurs, si chaque petite désobéissance ou chaque petite faute contre la discipline ne pouvait être punie qu'en présence de toute l'école, n'adviendrait-il pas que les enfants blasés sur l'effet des punitions par ce continuel spectacle, s'y habitueraient de manière à les redouter fort peu pour eux-mêmes ? Évitez cet abus, et dans le cas où une faute considérable aura été commise, la punition de l'enfant devant toute l école, étant quelque chose d'extraordinaire, produira un puissant effet. Représentez alors cette punition publique comme une dure nécessité, que vous subissez à regret ; et certainement vous donnerez une leçon utile et salutaire.

Ne déléguez jamais à un autre le soin d'infliger une punition pour une faute commise devant vous ; mais n'acceptez pas non plus la tâche de punir une faute que vous ne connaissez pas. Il arrive dans un trop grand nombre d'écoles, que des parents viennent trouver le maître, en le conjurant de punir leurs enfants pour leur mauvaise conduite à la maison paternelle ; et, chose étrange, il se trouve des instituteurs qui consentent à devenir de cette manière l'objet de la haine et de la terreur des écoliers. D'autres maîtres, et c'est un abus non moins grand, prennent l'habitude, afin d'éviter le désordre et l'ennui que causent les corrections, d'engager les parents à châtier chez eux les enfants pour les fautes qu'ils ont commises à l'école. Il y aura nécessairement de l'arbitraire dans les punitions, si elles sont infligées par des personnes qui n'auront pu apprécier la gravité de l'action coupable (2).

(1) Beccaria.

(2) La plus grande partie de ce chapitre est traduite du *Manuel* de Horner.

SECTION III. (1)

Des différentes espèces de punitions.

C'est d'après les principes que nous venons d'exposer, qu'il faut juger chaque mode de punition pour l'adopter, le choisir ou le rejeter, ou le modifier de manière à le purifier de tout ce qui serait contraire à l'objet moral qu'il doit remplir. " La contrainte qui n'a pas pour fin d'arriver à la conviction, va contre le but même de l'éducation."

Conformément aux prescriptions universitaires, comme au vœu de la sagesse et de la raison, le maître doit s'interdire absolument les punitions corporelles. Voici ce qu'on en disait dans un temps où cependant elles semblaient consacrées par l'usage général : " J'accuse toute violence en l'éducation d'une âme tendre qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a je ne sais quoi de servile en la rigueur et en la contrainte ; et je tiens que ce qui ne peut se faire par la raison, la prudence et l'adresse, ne se fait jamais par la force. Je n'ai vu autre effet aux verges, sinon de rendre les âmes plus lâches et plus malicieusement opiniâtres (2).

" Il n'y a rien de pire que les verges pour corriger les enfants ; car c'est le moyen de renverser toutes les mesures qu'on pourrait prendre pour les bien élever.

" Ces sortes de châtiments ne contribuent pas du tout à nous faire vaincre l'inclination naturelle que nous avons à goûter les plaisirs du corps, mais plutôt nous y encouragent, et confirment ainsi en nous le principe de toutes sortes d'actions méchantes et vicieuses. Par quels autres motifs un enfant agit-il, sinon par amour du plaisir et par aversion pour la peine, lorsque, par la seule crainte d'être battu, il étudie la leçon contre son inclination ? En cela, il n'a en vue que de donner la préférence à un plus grand plaisir physique, ou d'éviter une plus grande peine corporelle. Or, diriger ses actions et sa conduite par de tels motifs, qu'est-ce autre chose qu'entretenir en lui un principe de corruption, que nous devrions nous efforcer de déraciner et de détruire entièrement ?

Cette espèce de corruption produit naturellement, dans l'esprit des enfants, de l'aversion pour les choses que l'instituteur doit s'efforcer de leur faire aimer. Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des enfants concevoir de la haine pour certaines choses aussitôt qu'on les a battus afin de les y contraindre. Et il ne faut pas trouver cela fort étrange puisque des hommes faits ne sauraient obtenir d'eux de prendre de l'inclination pour aucune chose par ces sortes de voies ; car où est l'homme qui ne se dégoûtât de quelque innocent plaisir qui lui serait indifférent en lui-même, si l'on prétendait le lui faire aimer en lui donnant des soufflets, ou en le chargeant d'injures toutes les fois qu'il n'aurait pas envie de goûter ce plaisir ?...

" Enfin, si la sévérité portée jusqu'à employer les fouets et les verges peut prévaloir sur le naturel d'un enfant, et le guérir de ses dérèglements présents, c'est souvent en causant un mal bien plus grand et bien plus dangereux, qui est de lui abrutir l'esprit ; de sorte que, par là, d'un jeune étourdi vous ne faites souvent qu'un idiot." (3).

Ces sages réflexions suffisent pour démontrer les mauvais effets des châtiments, qui n'éloignent que par la crainte de la douleur corporelle, qui tendent à établir dans l'esprit des enfants cette fausse et dangereuse pensée qu'un mal physique est plus à craindre qu'un mal moral.

Une autre idée non moins pernicieuse et plus commune encore, c'est l'idée que la peine n'est que la *compensation* du mal ; qu'en consentant à la recevoir, l'enfant a satisfait à toutes ses obligations, et qu'il peut se permettre toute action dont il ne refuse pas les conséquences. Beaucoup de maîtres accréditent un aussi déplorable préjugé, en présentant sans cesse aux élèves comme deux choses dont le choix leur appartient, ou l'accomplissement de leur devoir, ou la soumission au châtiment. Cette opinion, qui

(1) Nous donnons ce chapitre comme la suite du travail de M. Rendu. Nous ne prétendons pas trancher la question.

(2) Montaigne. *Essais.*

(3) Locke. *De l'Education des enfants.*

n'aura pour résultat, dans l'école, que d'encourager les enfants d'un caractère énergique et opiniâtre à lutter contre toutes les règles, à négliger tous leurs devoirs d'élèves, ne tend à rien moins qu'à autoriser plus tard tous les crimes. Que direz-vous, avec cette doctrine, au libertin qui consent à user sa vie en quelques années, à accepter la dégradation et la mort, pourvu qu'il puisse se livrer aux excès les plus révoltants ? Que direz-vous à l'homme égaré par la vengeance, qui, après avoir commis un homicide ne cherche pas à échapper aux terribles sanctions des lois humaines ? La morale ne semble-t-elle pas changée en un honteux marché, où chaque conscience vient acheter plus ou moins cher le droit de violer toutes les lois ?

Il est un mode de punitions qui tend plus que tous les autres à produire ce mauvais effet : c'est l'usage habituel des *pensums* (1). Aucune punition ne fait moins d'impression sur les élèves ; aucune n'entraîne moins d'idées pénibles et déshonorantes ; il ne s'y attache d'autre pensée que celle d'un ennui à subir. Les pensums, infligés tous les jours à la moitié des élèves de la classe, ne leur font certes pas perdre beaucoup dans l'estime des autres élèves, dont le tour, au surplus, viendra probablement bientôt.

Beaucoup d'écoliers s'adressent chaque jour cette détestable question : Que vaut-il mieux faire, obéir aujourd'hui ou subir un pensum demain ? Et ils se décident suivant l'occurrence. La réponse est faite d'avance, si le plaisir actuel l'emporte dans la balance sur la peine future. Voilà la principale raison pour laquelle on doit proscrire les pensums comme châtiments de la mauvaise conduite des élèves. Faire copier dix ou quinze pages de la grammaire à un enfant coupable d'une désobéissance ou d'un mensonge, quelle manière de donner l'idée du devoir ! C'est encore un fâcheux système que d'augmenter le travail pour punir les enfants de quelque trouble causé dans la classe, de quelque faute d'étourderie. L'étendue de la tâche doit avoir été calculée de telle manière qu'elle remplisse le temps des élèves ; si cette étendue est augmentée ; ils ne pourront y mettre le même soin qu'à l'ordinaire, et nécessairement d'un long devoir mal fait, ils tireront moins de fruit que d'un devoir plus court, mais fait avec conscience. Ce sera donc en nuisant à l'instruction qu'on prétendra corriger la conduite.

Il y a, au reste, un résultat bien autrement à craindre : c'est que ce moyen de discipline, qui fait du travail un châtiment, ne vienne à en dégouter les enfants, comme on se dégoute de tout ce qui est un objet de peine et de douleur. Laissez la parole de Dieu porter ses fruits : il a imposé à l'homme le travail en expiation de sa faute originelle ; le travail sera donc toujours par lui-même assez lourd à supporter. Efforcez-vous de fortifier l'enfant pour qu'il puisse accomplir cette rude tâche de l'humanité ; efforcez-vous de lui montrer qu'en se conformant à la volonté de Dieu, il peut trouver des douceurs dans l'expiation même ; mais ne lui rendez pas la loi plus pénible, ne l'éloignez pas davantage du premier de ses devoirs ; ne hérissez pas d'obstacles une voie où vous aurez tant de peine à le retenir.

Les pensums ne sont pas meilleurs en général, pour corriger de la paresse, au moins employés comme ils le sont d'ordinaire. Parce qu'un enfant n'a pas achevé son devoir, vous le lui faites recopier dix ou vingt fois ; vous augmentez par l'ennui l'apathie de son esprit, sans qu'il en résulte aucun bien. Ce n'est pas un effet de la paresse, une conséquence de ce sentiment mauvais qu'il faut faire disparaître ; c'est le principe lui-même ; c'est le sentiment qu'il faut attaquer. Tâchez, avant tout, de rendre vos leçons intéressantes et le nombre des paresseux diminuera. Mais, pour donner le goût du travail, peut-il y avoir un plus mauvais moyen que celui qui rend le travail odieux ? Sera-ce engager l'enfant à prendre son breuvage, que d'en augmenter l'amertume ? Ce n'est pas que nous voulions proscrire absolument les pensums ; mais voici comment nous les entendons. Quand un élève n'a pas appris sa leçon pendant l'étude, obligez-le à l'apprendre pendant la récréation, en ne lui permettant de se joindre aux jeux de ses camarades que quand il l'aura très-bien récitée. Là, il y a une idée morale à la portée de toute intelligence d'enfant : c'est que, la récréation étant un délassement après le travail, celui qui n'a pas voulu du travail ne saurait y prétendre ; c'est qu'il n'est pas juste de partager une récompense avec ceux dont on n'a pas partagé la peine et les efforts. Exigez de même que l'on prenne sur l'heure du jeu le temps de faire ou d'achever le devoir qui aurait dû être terminé en classe ; encore une fois, rien n'est plus naturel. Il y a déjà une punition suffisante dans cette privation du jeu ; punition qui sera d'autant plus efficace, qu'elle cessera dès que l'enfant aura manifesté un peu de bonne volonté, et que par conséquent elle l'engagera à un prompt repentir.

Voilà comment nous comprenons ces *retenues* dont on fait tant usage. Mais qu'un maître n'aille pas froidement priver, pendant un mois entier, l'enfant si faible et si jeune encore, de ces ébats nécessaires à sa santé, nécessaires à son bien-être moral ; que, sous prétexte de le ranimer, il ne s'expose pas à le plonger dans l'abattement et dans le marasme. Quelquefois, peut-être, il pourra interdire le jeu à l'enfant qui aura troublé la classe par sa mauvaise conduite. Mais qu'il se contente de la peine qui résulte de la privation du jeu ; qu'il tienne l'élève enfermé dans l'école, d'où il entendra, captif, les cris joyeux de ses condisciples en liberté. N'est-ce pas assez pour le châtier rudement ? Il faut bien remplir le temps de la captivité, dira-t-on, et, pour cela, il faut donner un pensum. Bornez-vous à occuper les élèves retenus par une lecture bonne et utile, sans qu'elle soit amusante : puis laissez à leur amour du jeu et de la liberté le soin d'achever la punition.

Usez avec ménagement d'une punition qui, trop souvent répétée, nuirait à la santé des élèves. Surtout prenez garde qu'elle n'ait un résultat plus déplorable encore, la corruption des mœurs. Surveillez toujours ou faites surveiller les enfants que vous avez mis en retenue, et interdisez-vous absolument le système immoral de la séquestration : l'isolement complet, mettant l'enfant dans un cachot aux prises avec un inexprimable ennui, le force, pour ainsi dire, à se laisser aller à de funestes habitudes.

Nous admettons en principe les châtiments qui, en causant de la honte et de la confusion au coupable, lui font sentir que sa faute est une dégradation morale. Le soin de la bonne réputation n'est pas de l'orgueil ; c'est un juste respect pour soi-même, que la religion et la morale permettent et encouragent (1). L'enfant la conservera, l'augmentera par une conduite régulière ; mais ses fautes devront lui en faire perdre quelque chose, et certes, pour une âme qui n'est pas blâsée par des corrections continuelles, c'est une dure punition à subir. " Inspirez aux enfants l'estime d'une bonne renommée ; rendez-les sensibles à la honte et au déshonneur, et vous mettrez dans leur âme un principe qui les portera au bien.........

" Une honnête pudeur ou la crainte de déplaire sont d'excellents moyens de retenir un enfant dans le devoir. Les punitions ne sauraient produire cet effet, si elles revenaient trop souvent ; elles feraient perdre au contraire tout sentiment de honte.

" Quant à la crainte de déplaire, elle deviendra fort inutile, si les maîtres sont trop prompts à s'apaiser. C'est pourquoi, il faut qu'avant toute chose, ils examinent avec soin si les fautes sont assez considérables pour mériter qu'ils en témoignent du mécontentement. Mais lorsque leur déplaisir a une fois éclaté jusqu'à être suivi de quelque punition, il ne faut pas qu'ils quittent tout d'abord de la sévérité de leur air ; ils ne doivent, au contraire, remettre le coupable dans leur bonne grâce qu'avec quelque peine, différer de lui pardonner jusqu'à ce que son application à bien faire, plus forte même qu'à l'ordinaire, ait prouvé la sincérité de son repentir... Autrement la punition deviendra commune et cessera d'inspirer aucune peine et aucune honte. Après une faute commise viendra le châtiment, et aussitôt après, le pardon ;

(1) Nous entendons par *pensum* un *devoir* supplémentaire ; quant aux copies de mots ou de vers détachés, que les enfants transcrivent sans faire la moindre attention au sens, nous pensons qu'il faut absolument les proscrire.

(1) Ayez soin de vous conserver une bonne réputation : c'est un bien plus stable que mille trésors précieux. *Eccles.* c. 1. v. 45.

cela sera aussi naturel et aussi régulier que de voir la nuit et le jour se succéder l'un à l'autre." (1)

A. RENDU.

(*A continuer.*)

BIOGRAPHIE.

LES TROIS LA ROCHEJAQUELEIN.

En sortant, mercredi (25 novembre), du service funèbre du comte Auguste de La Rochejaquelein, je songeais à la destinée de ces héroïques frères dont le dernier vient de nous être enlevé. Certes, sa famille a fait tout ce qui pouvait être fait à Paris pour rendre à l'illustre défunt les honneurs qui lui étaient dus. L'église de Sainte Clotilde avait revêtu les sombres livrées du deuil, sur lesquelles tranchaient les armoiries des La Rochejaquelein, avec les coquilles qui rappellent leur présence aux croisades: la moindre de leur gloire, car ici, la plus éclatante lumière remonte d'une époque voisine de la nôtre, vers un lointain passé, et les ancêtres se trouvent honorés par les descendants. Aux quatre coins du catafalque, entouré d'un brillant luminaire, des statues qui semblent pleurer et les lampes funéraires avec leur triste flamme; tout le clergé paroissial allant au-devant des dépouilles mortelles de ce grand chrétien; dans la nombreuse assistance, des prêtres, des religieuses de Saint-Vincent-de-Paul venant payer la dette des pauvres à celui dont la main était toujours ouverte pour donner; quelques écrivains dont la plume est restée fidèle à la cause que les La Rochejaquelein ont servie de leur épée, les représentants de son nom et ceux des nobles familles qui ont déjà quitté leurs châteaux; enfin, çà et là, quelques figures militaires dans lesquelles on reconnaissait ces officiers de la garde qui ont brisé leur épée en 1830, et auxquels Alfred de Vigny adressait de si éloquents adieux. Sur le drap mortuaire, on ne voyait aucun insigne, la vaillante épée du mort n'y était même point déposée. Le cheval de l'intrépide général de la garde royale ne suivait point le char funèbre sous un caparaçon de deuil. Rien qui rappelât sa carrière militaire; point de tambours battant au champ, point de soldats tenant leurs fusils renversés. La volonté du Balafré avait exilé de son convoi toutes les pompes militaires, parce que celui dont il eût accepté les suprêmes honneurs était en exil.

Touchantes, mais cependant incomplètes funérailles! Ce que Paris n'a pu que commencer, la Vendée l'achèvera; la Vendée qui va se lever pour recevoir le dernier venu dans la tombe des La Rochejaquelein, à Saint-Aubin de Baubigné. Que d'années séparent les journées où moururent ces trois frères, tous trois dévoués à la même cause, trois gentilshommes dignes de leurs blasons, trois chevaliers, trois héros!

Le premier, vous le connaissez! C'est ce glorieux Henri de La Rochejaquelein, dont la France n'oubliera jamais la mémoire, et qui mourut à vingt-deux ans, généralissime des armées de la Vendée, après avoir bravement combattu à Thouars, à Fontenay, à Saumur, et avoir eu l'honneur de voir reculer devant lui cette autre gloire de la France, l'intrépide Kléber, qu'il avait vaincu en bataille rangée. Il avait dit: " Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi!" Et, après avoir acquis en moins de deux ans une gloire immortelle, il tomba sur le champ de bataille en 1794, en faisant grâce à un prisonnier.

Le second, vous le connaissez aussi! Ce fut Louis de la Rochejaquelein. Lorsque, au sortir de la tourmente révolutionnaire, la jeune veuve de Lescure, pressée par sa mère, consentit à sortir de son isolement, elle comprit qu'elle ne pouvait porter qu'un nom après celui de Lescure: celui de La Rochejaquelein; c'étaient les deux plus grands noms de la Vendée. Les temps étaient moins atroces, mais ils étaient difficiles encore. Le marquis et la marquise Louis de La Rochejaquelein, qui habitaient une partie de l'année le château de Citran, dans le Médoc, et l'autre partie le château de Clisson, dans le Poitou, étaient surveillés de près par la police de Fouché. Plusieurs fois on fit des tentatives pour obliger le frère de Henri à entrer au service; il déclina ces offres. On insista; il continua à résister. Enfin vint la démarche plus décisive, tentée par M. de Pradt, qui était alors évêque de Poitiers, et qui vint, dans une visite pastorale, coucher au château de Clisson. Le lendemain, il eut un entretien avec Louis de La Rochejaquelein, et lui dit qu'il fallait qu'il s'attachât au gouvernement impérial.

Comme Louis de La Rochejaquelein paraissait très-peu convaincu de cette nécessité, M. de Pradt ajouta: " Choisissez la place qui vous conviendra, mettez-vous à prix." M. de Pradt, cet homme à qui le sens moral manquait, ne savait point qu'il n'y a point de prix qui vaille l'honneur, lequel vaut plus que la vie. Il insista, mais en vain. Comme Louis de La Rochejaquelein prétextait ses affaires, sa santé, les soins à donner à sa jeune et nombreuse famille (il avait cinq enfants), le corrupteur, qui voyait que les motifs de ce refus descendaient d'une sphère plus haute, s'écria, en élevant tellement la voix que Mme de La Rochejaquelein l'entendit de la chambre voisine; " Vous voulez résister à l'empereur, monsieur. Tombez à ses pieds comme toute l'Europe, vos princes ne sont qu'une vile matière!" Louis de La Rochejaquelein resta debout.

Il resta debout, et quand vint l'année 1814, il accourut à Bordeaux et y prépara le mouvement royaliste qui éclata dans cette ville à l'approche du duc d'Angoulême.

Bientôt après l'avénement de la première Restauration, les Cent-Jours arrivèrent. Louis de La Rochejaquelein se jeta dans la Vendée. Le sentiment qui le poussait à lever le drapeau sur cette terre qui gardait le souvenir de son frère Henri est consigné dans une lettre qu'il écrivit quatre jours seulement avant sa mort: " Mon but, disait-il, est d'éviter à la France une seconde invasion; j'espère que nous serons à Paris avant les étrangers."

Comment il mourut, on ne l'a point oublié. Le 4 juin 1815, Louis de La Rochejaquelein commandait une colonne vendéenne, et marchait contre les troupes impériales occupant une forte position. Par trois fois, il avait chargé à la tête de ses troupes l'ennemi retranché dans la ferme des Mathes, sur les bords du Marais. Voyant les Maraîchers accourir à son aide pour soutenir son attaque, il mit son chapeau à la main, rallia les siens et se précipita une quatrième fois sur la position qu'il n'avait pu enlever. Dans ce moment, un peloton de gendarmerie d'élite prit pour point de mire le général vendéen, que sa haute taille mettait en vue. Louis de La Rochejaquelein tomba pour ne plus se relever.

L'élan qu'il avait donné à sa troupe continuant à l'animer, elle poussa l'ennemi jusqu'à une demi-lieue du terrain où venait de se passer cette action militaire. Ainsi mourut Louis de LaRochejaquelein, 4 juin 1815, vingt-et-un ans après la mort de son frère Henri, sur cette terre de Vendée qui avait déjà bu ce sang généreux. Dans la chaleur du combat, on ne s'était point aperçu de sa chute. Le général Canuel, qui servait comme volontaire dans son corps, proposa au dernier des trois frères, Auguste de La Rochejaquelein, de retourner sur le champ de bataille et dans le Marais, pour s'assurer de ce qu'était devenu le général. " Je partis, dit Canuel, accompagné du chevalier de Poncies, de M. Quériaux, aîné, de M. Foucauld, aide-de-champ du marquis, et de quelques autres officiers. Nous passâmes par Saint-Jean-de-Mont et les Mathes, et nous arrivâmes sur le point où j'avais quitté la veille Louis de La Rochejaquelein.

" Nous questionnâmes les paysans; leurs réponses augmentaient nos angoisses sur la destinée du brave La Rochejaquelein, dont ils ne nous donnaient aucune nouvelle certaine. Ils disaient avoir enterré tous les morts, mais ils ne croyaient pas que Louis de La Rochejaquelein fût du nombre. Cependant, l'un d'eux nous raconta qu'un de ses camarades lui avait dit avoir enterré un homme de haute taille et d'une belle figure, dont le signalement répondait à celui que nous donnions. On envoya chercher cet homme; il arriva et nous conduisit vers une fosse récemment fermée. Pendant qu'on travaillait à l'ouvrir, nous attendions, avec une anxiété facile à comprendre, et dans un morne silence.

(1) Locke. *De l'éducation.*

A chaque pelletée de terre qu'on enlevait, notre cœur battait plus péniblement. Enfin, le cadavre apparut: c'était celui de notre ami!"

Quand on apprit à Auguste de La Rochejaquelein, le dernier survivant des trois frères, cette funeste nouvelle, il envoya chercher le corps de Louis par un peloton de vingt-cinq hommes, sous le commandement d'un officier. Ces tristes restes furent reçus par la division du Marais, qui leur rendit les honneurs militaires. Puis, le corps fut inhumé dans le cimetière, au pied de la croix, au milieu des larmes de tous ceux qui assistèrent à cette triste cérémonie. C'est là que Mme de La Rochejaquelein, deux fois veuve, fit prendre les restes vénérés, qui reçurent leur sépulture définitive à la chapelle mortuaire de Saint-Aubin de Baubigné, ce rendez-vous des La Rochejaquelein qui ne sont plus.

Restait le troisième de ses frères, Auguste de la Rochejaquelein. Celui-ci n'était pas destiné par la Providence à mourir sur le champ de bataille, quoiqu'il ne s'y fût point épargné.

Avant même cette crise de 1815, où il devait combattre valeureusement à côté de son frère Louis, il avait montré, sur un autre et plus grand champ de bataille, que les La Rochejaquelein ont assez de sang pour défrayer toutes les gloires. Sous l'Empire, les prétextes qu'avait fait valoir son frère Louis pour ne point entrer dans l'armée, c'est-à-dire, les liens de la famille, de jeunes enfants qu'on ne pouvait abandonner au foyer, n'existaient pas pour Auguste de La Rochejaquelein, dans toute la fleur et dans toute la force de son ardente jeunesse, et qu'aucun lien ne retenait au manoir paternel. On l'obligea, en 1810, à accepter l'épaulette de sous-lieutenant. Il ne la prit, avec MM. de Talmont et de Castries, que lorsque le ministre, qui l'avait fait mettre en prison, irrité de son opiniâtreté, lui eut formellement déclaré que sa captivité ne cesserait que le jour où il entrerait au service. Alors, le chevaleresque jeune homme, s'étant mis en règle avec ses devoirs envers ses sentiments politiques, alla montrer sur les champs de bataille de l'Empire que le sang des frères de Henry de Larochejaquelein ne s'était pas refroidi dans leurs veines, et rapporta du champ de bataille de la Moskowa, où il était tombé mourant sur un monceau de soldats russes sabrés par sa main, le beau nom de Balafré.

Vous avez vu que, pendant les Cent-Jours, il guerroyait dans la Vendée auprès de son frère aîné. Pendant cette courte campagne, il eut des faits d'armes qui rappelèrent son frère Henri. On peut citer surtout l'attaque du pont de Vrine, défendu par le général Delaage, avec plusieurs milliers d'hommes, et qu'une colonne vendéenne, commandée par Auguste de La Larochejaquelein et par Dupérat, emporta en quelques secondes, malgré le feu des troupes impériales postées sur les hauteurs et sur la route. Souvenir mémorable! vingt-trois ans plus tôt, Henri de La Rochejaquelein et Lescure avaient traversé le même pont au pas de course pour aller, sous le feu du canon, attaquer une barricade. Pendant la seconde Restauration, Auguste de La Rochejaquelein commanda comme colonel le régiment des grenadiers à cheval de la garde, que son frère Louis avait commandé avant les Cent-Jours, et qu'on appelait les grenadiers de La Rochejaquelein. Un grand nombre d'entre eux sortaient de la garde impériale. Ces braves soldats étaient fiers de leur chef, et le chef n'était pas moins fier de son régiment. La bataille de la Moskowa était un lien entre eux. La fraternité du camp rapproche les hommes; dans les temps antiques, quand deux chevaliers voulaient s'unir par un lien indissoluble, ils tiraient quelques gouttes de sang de leurs veines et les mêlaient dans un vase; ici le mélange s'était fait naturellement sous le sabre des Russes. Quand le comte Auguste passait à la tête de cette belle troupe, dont quelques rares survivants, si je ne me trompe, sont venus rendre les derniers devoirs à leur colonel dans la cérémonie de mercredi dernier, on se montrait de proche en proche cet homme de haute taille, sur le mâle visage duquel le sabre des Russes avait laissé sa signature, et l'on répétait à voix basse: "Voilà les grenadiers de La Rochejaquelein! voilà le Balafré!" Plus tard, en 1823, il fit avec honneur la campagne d'Espagne, et ce fut ainsi qu'il conquit son grade de général de la garde royale. La même bonne fortune domestique qui avait comblé les vœux de son frère Louis, lui était échue. La veuve du prince de Talmont, croyant qu'après avoir porté ce nom illustre, on ne pouvait accepter que celui de La Rochejaquelein, était devenue la compagne de sa vie. Compagne de sa vie et de son courage, comme le montra bien cette femme au cœur de lion, dans les événements de 1832.

Les mauvais jours avaient reparu. La révolution de 1830 avait renversé encore une fois le trône des Bourbons, pour lesquels Henri de La Rochejaquelein était mort en 1794 et Louis de La Rochejaquelein en 1815. Le dernier des trois frères ne voulant servir, comme ses deux aînés, que les princes qui avaient son amour et sa foi, suspendit son épée de combat au-dessus de son foyer, et il attendit. La prise d'armes de 1832, semblable à un de ces éclairs qui illuminent un instant l'horizon puis s'évanouissent, ne lui donna pas même le temps d'arriver en Vendée. Les contre-ordres, les malentendus se succédèrent, les rassemblements, à peine formés, furent dispersés. De braves jeunes gens, qui essayèrent de tirailler dans le Bocage, furent bientôt traqués comme des bêtes fauves, tués ou faits prisonniers. Les plus heureux, et Louis de La Rochejaquelein, digne neveu du Balafré, fut du nombre, réussirent à sortir du territoire français, épuisés de fatigues et blessés, après avoir cent fois risqué leur vie.

La comtesse Auguste de La Rochejaquelein était venue dans une de ses propriétés, voisine du théâtre de l'action, avec Mlle Félicie de Fauveau, son amie, pour préparer les voies au général, trop connu dans le pays pour y paraître tant qu'il n'y aurait pas un rassemblement dont il pût prendre le commandement; car il aurait été infailliblement arrêté. Quoique absent, on le cherchait. De tout côté, il y avait des mandats d'amener lancés contre lui. Une colonne militaire envahit la ferme de Roubion, et, poursuivant ses recherches, elle découvrit Mme Auguste de La Rochejaquelein, réfugiée dans un four avec Mlle de Fauveau, son amie.

Toutes deux furent arrêtées. Mais la comtesse Auguste de La Rochejaquelein, avec cette présence d'esprit qui ne l'abandonnait jamais, demanda à passer dans une pièce voisine de celle où on la détenait; en un instant, elle eut revêtu un costume de paysanne, et, chargeant sur sa tête un lourd fardeau, elle traversa d'un pas calme et tranquille la cour remplie de militaires, sans qu'un muscle de son visage trahit aucune émotion, gagna ainsi le jardin, puis la campagne et disparut. On se mit à sa poursuite, mais sans pouvoir la retrouver. Cette courageuse femme avait joué gros jeu; dans ce temps-là, c'était souvent à coups de fusil qu'on arrêtait les prisonniers qui fuyaient: Cathelineau, Bonnechose, le jeune Louis de La Rochejaquelein l'avaient éprouvé.

Mlle de Fauveau fut conduite dans la prison de Fontenay, avec MM. de La Tour-du-Pin-Gouvernet, Jules de Beauregard et de la Pinière.

Ces évènements se passèrent à peu de distance de l'endroit où le jeune de Bonnechose tombait mortellement atteint, Bonnechose, auquel Mlle de Fauveau devait sculpter plus tard un monument, chef-d'œuvre d'art et de sentiment, et où Louis de La Rochejaquelein, dangereusement blessé, n'échappa qu'avec peine à une poursuite acharnée.

Les évènements de 1832 aboutirent à d'innombrables procès. Le comte Auguste de La Rochejaquelein comparut aux assises de Versailles où il fut défendu par Philippe Dupin; la comtesse, devant le jury d'Orléans, où elle fut défendue par M. Janvier. Tous deux maintinrent avec une inébranlable fermeté leurs opinions, tous deux furent acquittés. Une fois encore le Balafré voulut sentir l'odeur de la poudre qu'il ne lui avait pas été donné de respirer dans le dernier soulèvement de la Vendée; il se rendit en Portugal, avec son neveu Louis, et combattit vaillamment pour la cause de don Miguel. Mais le temps où le succès souriait aux défenseurs des causes légitimes semblait avoir fui sans retour. Le Balafré revint seul en rapportant un cercueil,

celui de son neveu Louis, tué le 5 septembre 1832, à l'attaque d'une redoute devant Lisbonne. La veuve de Lescure et de Louis de La Rochejaquelein, sentant toutes les blessures de son cœur se rouvrir, reçut cette chère dépouille à Saint-Aubin-de-Baubigné.

Alors le silence se fit et l'ombre monta autour du Balafré. Étranger aux luttes de tribune et de presse qui retentissaient autour de lui, il regardait couler le temps qui emportait tout ce qu'il aimait, et ne lui apportait que des sujets de tristesse ou d'indignation, et il demandait à Dieu si l'on ne verrait pas enfin se lever l'heure de l'épée. Ce n'était ni un dialecticien, ni un publiciste, ni un orateur, c'était un chevalier. Il étonnait notre temps, et notre temps l'étonnait. Le bruit des villes lui était odieux ; il lui fallait la paix de la campagne et la solitude des grands bois. Tous les ans, le majestueux vieillard ouvrait les chasses de Chambord ; le bruit des cors et les aboiements de la meute ardente plaisaient à son oreille ; sa large poitrine respirait mieux dans cette forêt de Chambord remplie par un grand souvenir. Quand nous le voyions passer, sous le gouvernement de Juillet, avec sa haute taille, que les années n'avaient pu courber, et sa glorieuse cicatrice, nous disions, comme le duc de Berri à la vue du prince de Condé ; " Voici venir notre vieux drapeau blanc ! "

Il attendit longtemps, rien ne parut ; des révolutions se succédèrent, les gouvernements tombèrent et s'élevèrent autour de cet homme, immuable comme la statue de l'antique Honneur. Il demeurait toujours debout, à l'instar des vieux chênes, qui s'élèvent seuls au milieu d'une clairière, derniers représentants d'une forêt disparue. Enfin, la mort, ce noir bûcheron, vient l'abattre d'un coup de sa cognée ; il tombe à quatre-vingt-quatre ans (1), cinquante-trois ans après son frère Louis, soixante-quatorze ans ans après son frère Henri ; il meurt, l'esprit et le cœur entiers, à l'âge de sa belle-sœur, l'illustre veuve de son frère Louis, qu'il va rejoindre dans la tombe où l'immortel Henri de La Rochejaquelein les a précédés.

Que les caveaux de Saint-Aubin-de-Baubigné s'ouvrent encore une fois pour recevoir cette noble dépouille ; que la Vendée se lève pour accueillir ce fils digne d'elle comme elle est digne de lui ; et, si cela est possible, que la voix épiscopale qui souhaita la bienvenue à la marquise de La Rochejaquelein, allant dormir son dernier sommeil parmi les siens, vienne animer les funérailles du Balafré, et fasse parler, pour l'enseignement des générations nouvelles, cette vie droite et inflexible comme la lance de ces chevaliers qui pouvait se briser contre l'obstacle, mais qui ne pliait jamais ! (2).—*Revue de Bretagne et de Vendée.*

ALFRED NETTEMENT.

---

(1) Le dimanche, 22 novembre, dans son hôtel à Paris. — (*Note de la Rédaction.*)

(2) " Après la messe, entendue avec le recueillement le plus profond, Mgr. de Poitiers est monté dans la chaire, et de sa voix éloquente, voilée par la tristesse, a raconté cette noble et sainte vie, d'où ressortaient tant d'admirables enseignements. Choisissant avec un rare bonheur son texte dans les livres saints, le grand et pieux poutife a cité d'abord ces paroles du premier livre des Macchabées : " Vous savez combien nous " avons combattu, mes frères et moi, et toute la maison de mon père, pour " nos lois et pour le temple saint, et en quelles afflictions nous nous " sommes vus pour recouvrer notre liberté. C'est pour cela que tous " mes frères ont péri en voulant sauver Israël ; et je suis demeuré seul. " Mais à Dieu ne plaise que je veuille épargner ma vie, tant que nous " serons dans l'affliction ; car je ne suis pas meilleur que mes frères."

" Le discours tout entier est resté à la hauteur de ces sublimes paroles. Avec un art dont il a seul le secret, Monseigneur de Poitiers a tracé, à l'aide des saints Livres et des Pères, le portrait fidèle de celui dont il racontait la vie. " — Cte DE QUATREBARBES. *Union de l'Ouest*, rendant compte des obsèques à Saint-Aubin, le lundi 30 novembre. — (*Note de la Rédaction.*)

AVIS OFFICIELS.



Ministère de l'Instruction Publique.

NOMINATIONS

COMMISSAIRES D'ÉCOLES.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en Conseil, en date du 30 janvier dernier, faire les nominations suivantes de Commissaires d'écoles :

Ste. Flore, Comté de Champlain : MM. Onésime Désaulniers et Jérôme Deschaines.

St. Germain du Lac Etchemin, Comté de Dorchester : MM. Bélaire Lapierre, Louis Laflamme, Antoine Rancourt, Olivier Rancourt et Narcisse Martin.

Ste. Perpétue, Comté de Nicolet : M. Onésime Rousseau.

Ste. Victoire, Comté de Richelieu : M. Olivier Cournoyer.

St. Polycarpe, Comté de Soulanges : MM. James William Bain, Paul Vincent, Pierre Isaïc Prieur, Nicolas Gallagher et Antoine D'Aout.

ÉRECTION ET ANNEXION DE MUNICIPALITÉS.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par un ordre en Conseil, en date du 30 janvier dernier, 1o. ériger en municipalité scolaire la Mission de St. Germain du Lac Etchemin, dans le comté de Dorchester, comprenant, 1o. une partie du township de Were, savoir : les 1er, 2e, 3e, 4e et 5e rangs : de la Rivière Etchemin à la Rivière Famine pour les 1er et 2e rangs : au 33e lot, pour les 3e et 4e rangs, et au 25e exclusivement pour le 3e rang. 2o. Une partie du township de Standon, savoir : les 1er, 2e, 3e et 4e rangs ; de la Rivière des Fleurs à la Rivière Etchemin. 3o. Une partie du township de Cranbourne les 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e, 10e, 11e, 12e, 13e et 14e rangs ; du 44e lot du 30e exclusivement.

Laterrière.—Annexer de nouveau à Laterrière la moitié nord du No. 5 du rang ouest du township Laterrière, les Nos. 6, 7 et 3 du même rang, ainsi que les lots Nos. 1, 2, 3 et 4 du 2e rang, toutes parties qui en avaient été distraites le 24 juin 1865, pour être annexées à Chicoutimi.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

BUREAU DE GASPÉ.

Ecole élémentaire, 1ère classe A —M. George Gaudin.

2 février 1869.

E. J. FLYNN,
Secrétaire.

BUREAU D'AYLMER.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—Mlle Margaret McMillan ; MM. James Kearney et Malcolm S. Boyd.

Deuxième classe.—Mlle Henrietta Hugg.

2 février 1869.

J. R. WOODS,
Secrétaire.

BUREAU DE SHERBROOKE.

Académie, 1ère classe A.—Mlle Mary A. Rugg.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—Mlles Isabella A. Brown, Phœbe D. Farnsworth et M. William Traynor.

Deuxième classe.—Mlles Hannah E. Rand, Eunice Nash, et Cynthia A. Bowen.

2 février 1869.

S. A. HURD,
Secrétaire.

BUREAU DE PONTIAC.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—MM. Hugh McIver, Malcolm Blakely et Duncan Campbell.

Deuxième classe.—Mlles Hannah Hodgins, Elizabeth Wilson et M. William Fanning.

5 mai 1868.

Ecole élémentaire, 2ème classe A.—Mlle Mary Ann Wilson.
4 août 1868.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—M. Joseph Totton.
Deuxième classe.—M. Robert Robinson.
3 novembre 1868.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—MM. Terence Maverly Shipman, William Hains Boyle et Mlle Janet Graham.
Deuxième classe.—Mlle Ruth Hodgins.
2 février 1869.

Ovide Leblanc,
Secrétaire.

BUREAU DE RIMOUSKI.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlle Arthémise Bélanger.
Deuxième classe.—Mlles Luce Dumont et Annie Brough, A.
2 février 1869.

P. G. Dumas,
Secrétaire.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUEBEC (PROVINCE DE QUEBEC), FEVRIER ET MARS 1869.

Ecoles du Soir à Québec.

De nos jours, quand il s'agit de transmettre à la postérité le nom d'un homme qui a rendu quelque service, on lui élève un monument: c'est en effet un signe évident de la reconnaissance publique; mais on est bien loin de songer que les œuvres de cet homme sont elles-mêmes le monument le plus stable qui rappellera son nom à la reconnaissance des peuples. C'est ce que comprirent cependant, les amis et les admirateurs de M. Fréderic Ozanam, l'illustre fondateur de la Société St. Vincent de Paul, lorsqu'ils se réunirent pour lui élever un monument. Ils n'ont choisi ni le marbre, ni le bronze, mais ses propres écrits. " Leur main fidèle et respectueuse, dit le Rév. P. Lacordaire, a rassemblé ces pages dispersées, et leur a donné, malgré la mort, une unité qu'elles tiennent bien moins de leur disposition posthume que du souffle qui les anime d'un bout à l'autre. L'érudit, l'homme pieux, l'orateur s'y révèlent dans un tissu qui ne faiblit jamais, et cette lecture inspirera toujours ensemble le regret et l'admiration, le regret d'une vie si rare et sitôt tombée, l'admiration de talents si divers dans un même esprit. Pour M. Ozanam ce témoignage d'amitié, quoique très-flatteur, n'était pas nécessaire, son nom passait à la postérité avec l'œuvre de toute sa vie, la St. Vincent de Paul. Et aujourd'hui il n'y a pas de peuple si éloigné, de pays si barbare où cette Société continuant, augmentant même l'œuvre de son fondateur n'ait acquis des droits à l'admiration et à la reconnaissance de tous, philosophes ou croyants, catholiques ou protestants, grands ou petits. Et chaque nouveau service que rend à la société cette œuvre de charité est, comme pour nous aujourd'hui, l'occasion d'un nouveau chant de louange pour son fondateur, un degré de plus à son monument. C'est surtout dans un pays comme le nôtre que cette grande et noble société rencontre des difficultés et des besoins dignes du zèle et de la charité qui anime tous ses membres. C'est surtout pendant le cours de nos longs hivers, lorsque le manque de travail, les rigueurs de la saison, mettent au jour la pauvreté de toute une population de nos villes, que l'on peut apprécier l'utilité de pareilles sociétés et les services qu'elles rendent.

Recevoir l'enfant pauvre, l'instruire, lui donner les soins que réclament ses premières années; mettre à l'abri des intempéries des saisons rigoureuses, venir en aide aux nécessités physiques et morales de l'orphelin, de la veuve, de l'infirme et du vieillard débil, tel a toujours été le but charitable de la Société St. Vincent de Paul depuis sa fondation. Ce but élevé, ce programme héroïque, il a toujours été dicté et suivi par le fondateur lui-même. Que restait-il donc à faire à ses successeurs dans cette magnanime voie de la charité? Comment ces nobles membres de la Société St. Vincent de Paul pouvaient-ils étendre l'œuvre de leur fondateur? St. Vincent de Paul leur patron avait fondé des hôpitaux pour préserver de la mort les petits enfants qu'on exposait dans les rues, il avait de plus établi des hôpitaux pour les insensés, pour les vieillards, pour les galériens, pour les mendiants; enfin la charité qui avait débordé de son cœur avait embrassé le monde entier. Il semblait donc qu'il était impossible d'aller plus loin, on était porté à croire que tout ce qui pouvait être fait pour venir en aide à l'humanité indigente, l'instruire et la consoler, l'avait été par ce grand saint; que ses disciples, comme Ozanam et ses imitateurs, pouvaient à force de zèle continuer son œuvre, mais que les fruits de leur charité ne pouvaient pas s'étendre au-delà.

Cependant on vient de nous prouver le contraire aujourd'hui. Il était donné aux imitateurs d'Ozanam sur ce continent, il était donné à la Société St. Vincent de Paul de Québec de propager encore davantage le feu de la charité, d'étendre ses services au delà des indigents et des mendiants, en faisant donner une instruction gratuite à une classe de la société qui tout en ne manquant de rien n'a cependant pas les moyens ni le temps de s'instruire comme elle le voudrait. " Cette Société a compris qu'entre l'enfant qui réclame les premiers soins et le vieillard nécessiteux, secourus par les Conférences, il existait une classe de jeunes hommes qui méritait à tous les titres un intérêt et une sollicitude toute spéciale. C'est cette foule de jeunes gens commis, employés d'ateliers, de bureaux, apprentis, appartenant pour la plupart à de braves et honnêtes familles de nos campagnes, qui viennent dans nos murs chercher les moyens de se créer un avenir." Donner une instruction chrétienne à ces jeunes gens, compléter leur éducation commerciale, la commencer même si c'était nécessaire, c'est ce qu'a voulu faire et ce qu'a fait la Société St. Vincent de Paul aidée de Monseigneur l'Archevêque de Québec, en fondant et en organisant les écoles gratuites du soir.

Aussitôt que la Société St. Vincent de Paul eut décidé l'établissement de cette école et qu'elle eut reçu l'approbation de l'Archevêque et du Président du Conseil Supérieur, on se mit à organiser un *Bureau de l'Œuvre.* Ce Bureau se compose d'un Président, d'un Secrétaire, d'un Trésorier et d'un Chapelain comme Directeur de l'école. Ces officiers furent choisis parmi les principaux membres des différentes Conférences.

Il fallut ensuite, avant l'ouverture des classes, engager un nombre suffisant de professeurs. Parmi ceux dont on a pu s'assurer les services figurent deux professeurs à l'Ecole Normale Laval, qui ont voulu, tout en acceptant un traitement modique, prendre aussi part à cette grande œuvre de charité. Nous sommes heureux de voir, par le rapport que nous avons sous les yeux, que la Société a tout lieu de se féliciter du zèle et des aptitudes

de ces professeurs. Trois autres professeurs ordinaires complètent le corps enseignant.

Les Révérends Frères des Ecoles Chrétiennes, les Membres d'Education et MM. les Commissaires catholiques de Québec ont aussi été heureux de contribuer à l'établissement de l'école du soir, en mettant pour cet effet à la disposition de la Société St. Vincent de Paul, les grands et spacieux appartements de l'école des Glacis.

Enfin le 2 décembre 1868, jour annoncé pour l'ouverture des classes, une foule d'aspirants se pressaient aux portes, les salles étaient comblées. Si grande était l'assistance, que de toute nécessité il fallut faire un choix (500 et plus se présentaient). Il fut décidé qu'il n'y aurait d'admis que les jeunes gens depuis 15 à 25 ans. Le lendemain les choses commencèrent à fonctionner régulièrement. Le Rapport que nous avons sous les yeux résume ainsi le programme de l'enseignement :

Dans la première classe, on enseigne la tenue des livres en anglais, l'arithmétique, français et anglais, dictée anglaise, avec traduction, et les différentes branches de l'éducation commerciale. Dans la 2de classe, les matières sont les mêmes, mais les élèves sont moins avancés.

Dans la 3ème classe, lecture française et anglaise, conversation anglaise, éléments d'arithmétique et calligraphie, etc.

Dans la 4ème classe, sont enseignés aux commençants les rudiments des langues française et anglaise.

Les classes s'ouvrent à 7 heures, et se ferment à 9 heures par la prière du soir, après laquelle ceux qui ont la volonté et le loisir de le faire, restent à s'occuper pendant quelques instants à la lecture des journaux que les éditeurs des différentes feuilles canadiennes ont envoyé gratuitement. Puis il y a une instruction religieuse, ou une lecture intéressante qui se prolonge jusque vers les 10 heures. Généralement tous sont avides de cette manière agréable de s'instruire ; et ceux qui sont dans la stricte obligation de partir, s'éloignent mais à regret.

Tous les jeudis, de 7 à 8 heures, les classes se réunissent en une seule, et il leur est donné un cours de bonne éducation.

On a cru sage de considérer comme règle l'obligation imposée à chaque élève d'avertir le Directeur quand il doit s'absenter plus de huit jours, sinon, ce laps de temps écoulé, sa place est donnée à un autre.

Des citoyens généreux de cette ville ont déjà montré l'intérêt qu'ils prenaient à cette œuvre charitable en envoyant quelques ouvrages destinés à former le commencement d'une bibliothèque. Nous espérons qu'un si bel exemple ne manquera pas d'être imité, car les avantages d'une bibliothèque dans une institution semblable sont compris de tous.

Le maintien des écoles gratuites du soir de même que leur organisation, est fondé sur le zèle des membres de la Société St. Vincent de Paul, les secours du clergé canadien et la charité des citoyens de cette ville. Cette œuvre ne peut donc que grandir et prospérer comme tout ce qui se fait sous le patronage de la Société St. Vincent de Paul ; car le zèle de ses membres est au-dessus de toute épreuve, de même que le désintéressement du clergé canadien est insurpassable et la charité des citoyens inépuisable. Les vœux que nous formons pour le succès de cette institution ne manqueront donc pas d'être exaucés, et l'établissement produira les fruits qu'on a droit d'en attendre.

En accusant avec reconnaissance réception du document suivant, nous pouvons assurer les personnes à la tête de cette œuvre, qu'elles trouveront toujours dans les colonnes de ce journal le plus cordial appui.

Assemblée des élèves de l'Ecole du Soir, pour voter des remerciements aux journaux français de cette ville.

A une assemblée générale des élèves de l'Ecole du Soir, tenue au Glacis le 23 du courant, M. Philippe Pelletier est prié de présider l'assemblée, et M. Laurent Lestourneau d'agir comme secrétaire.

Proposé par M M Havard, secondé par M. Ludger Dulac ;

Que c'est avec plaisir et intérêt que les élèves de l'Ecole du Soir ont lu, pendant ces trois derniers mois, les journaux dont les noms suivent : le *Canadien*, le *Journal de Québec*, le *Courrier du Canada*, l'*Evènement* et le *Journal de l'Instruction Publique*, ce dernier en français.

Proposé par M. J. B. Gaumont, secondé par M. Alphonse Dion.

Que des remerciements soient votés à MM. les Editeurs du *Canadien*, du *Journal de Québec*, du *Courrier du Canada*, de l'*Evènement*, du *Journal de l'Instruction Publique* et du *Journal of Education* pour la bienveillance qu'ils ont témoignée aux élèves de l'Ecole du Soir, en leur expédiant gratuitement leurs intéressantes feuilles.

Proposé par M. Alfred Dubé, secondé par M. Pierre Dorion ;

Que la copie des présentes résolutions soit expédiée aux Editeurs des feuilles sus-mentionnées.

Philippe Pelletier,
Président.

Laurent Lestourneau,
Secrétaire.

Visite du Gouverneur Général à Villa-Maria.

Hier, à midi, Son Excellence Sir John Young se rendait à Villa-Maria pour visiter cette magnifique maison d'éducation dirigée par les Sœurs de la Congrégation. Il était accompagné par Son Honneur le Maire, l'Hon. John Rose, l'Hon. M. Campbell, l'Hon. J. Young, le Colonel McNeil, A. D. C., le Colonel Duchesnay, Aide de Camp Provincial, et M. Turville, Secrétaire du Gouverneur.

A son arrivée, Son Excellence fut reçue par MM. C. A. Leblanc, C. R., et Louis Beaudry. Entres autres citoyens distingués qui étaient présents, on remarquait MM. A. M. Delisle, Victor Hudon, Dr. Trudel, F. P. Pominville, L. Bétournay, etc.

Il y avait aussi un grand nombre de dames canadiennes et anglaises.

Une brillante musique se faisait entendre lorsque Son Excellence entra dans la vaste salle où étaient réunis et les sœurs et ce joyeux essaim de jeunes demoiselles toutes vêtues en habits de fête.

Le gouverneur fut présenté à toutes les dames présentes ainsi qu'à Melle. McGee, fille du regretté homme d'état, et dont les talents sont riches de promesses.

Mlle. Doyle s'avança alors et lut l'adresse suivante à Son Excellence :

Excellence,

Bien avant votre arrivée dans nos climats, la renommée vous avait fait connaître jusque dans notre solitude de la montagne ; et nous attendions avec anxiété la venue de l'illustre représentant de Sa Très Gracieuse Majesté, de celui qui a tant travaillé non seulement dans sa patrie, mais même sur la terre étrangère et lointaine, pour l'honneur et la gloire de l'empire sur lequel le soleil ne se couche jamais. Vive et sincère a été la bienvenue qu'on a souhaitée à Votre Excellence dans cette noble cité du Mont-Royal. Non moins vive aussi et non moins sincère est celle que nous vous offrons, tandis que nous nous empressons avec orgueil d'inscrire votre nom avec ceux des illustres visiteurs qui ont honoré de leur présence cette villa, autrefois la résidence des Gouverneurs du Canada. L'éloquence a épuisé toutes ses

ressources pour féliciter Votre Excellence à son arrivée en cette cité ; et tous les sentiments de loyauté, de dévouement et de respect trouvent un fidèle écho dans nos jeunes cœurs.

Nous sèmerions volontiers des fleurs sur votre route, comme à l'époque où votre noble prédécesseur et sa gracieuse compagne vinrent au milieu de la belle saison d'été, couronner nos efforts à la fin de l'année scolaire. Mais bien que le rude hiver ait flétri la scène si belle qui brillait naguère, nous pouvons offrir à Votre Excellence des fleurs qui ne se faneront jamais, d'ardents souhaits pour votre bonheur, un avenir non moins brillant que le passé. Que votre nom, Excellence, soit gravé au fond de tous les cœurs Canadiens, et associé à tout ce qu'il y a de plus prospère, de plus grand et de plus glorieux dans l'histoire de cette nouvelle nation, aux destinées de laquelle vous venez présider."

Mlle. M. Leblanc lut ensuite une gracieuse adresse en français et présenta à Son Excellence un magnifique bouquet de fleurs pour être remis à Lady Young.

Voici les paroles de l'adresse :

EXCELLENCE,

Le bocage ne retentit plus, il est vrai, des doux chants des oiseaux ; la froide bise de l'hiver a glacé notre charmant parterre, mais la déesse des fleurs n'a pu nous refuser quelques uns de ses dons pour ce beau jour, et voici qu'elle vient vous présenter ce modeste bouquet en l'honneur de Lady Young. Il lui dira, Excellence, mille choses de gracieux, d'aimable, que nous sentons bien vivement en ce moment, mais que nous ne saurions exprimer. Veuillez l'accepter pour elle, Excellence, avec nos vœux, nos souhaits, notre reconnaissance et nos hommages les plus respectueux.

Son Excellence était visiblement émue lorsqu'elle prit la parole pour répondre aux exquises choses si bien dites par Mlles. Doyle et Leblanc au nom de leurs charmantes compagnes. Voici en quels termes choisis et bienveillants elle s'énonça :

MESDAMES ET MESDEMOISELLES.

Je vous remercie bien cordialement pour les paroles de bienvenue que vous m'avez adressées par la bouche de cette charmante jeune demoiselle, et aussi pour le magnifique bouquet que vous m'avez présenté. Je suis heureux d'avoir eu l'occasion, comme représentant de Sa Majesté, de visiter cette institution destinée à l'éducation de la jeunesse, cette douce et plaisante retraite consacrée à l'étude, à la direction et à la pratique de ces qualités nobles et solides qui font la femme du foyer domestique.

Ici, mesdames, vous pouvez initier vos élèves, dans une sphère plus modeste, à toutes les nobles vertus que notre gracieuse souveraine pratique sur le trône, en donnant un si bel exemple à tout le monde chrétien.

Je conserverai un agréable souvenir des moments que je viens de passer au milieu de vous. Je vous remercie des bons souhaits que vous avez exprimés pour Lady Young ; et je n'oublierai pas de lui en faire part en lui remettant votre beau bouquet.

Je ne saurais trouver une interprétation plus gracieuse et plus fidèle de vos sentiments que celle qui m'est fournie par les belles fleurs qui composent ce bouquet."

L'air national fut alors joué avec accompagnement de l'orgue, du piano, de harpes et guitares, qui unissaient leur harmonieuse mélodie. L'exécution de la musique est due à Melles. M. L. Chaput. G. Doyle, E. Tremblay, G. Leprohon, P. Venner, L. Baner, A. Leblanc, L. Pouliot et E. Massoletti.

Son Excellence était émerveillée du goût et de l'art avec lesquels les Demoiselles faisaient les choses ; à plusieurs reprises elle ne put cacher son admiration. Les ministres du gouvernement fédéral exprimaient le même enthousiasme.

Le Gouverneur et sa suite passèrent ensuite dans le salon où un délicieux goûter était servi. Son Excellence se fit encore remarquer par son affabilité et sa courtoisie ; elle causa agréablement et parla avec beaucoup de bonheur notre belle langue française.

Madame la Supérieure de Villa-Maria conduisit ensuite Son Excellence et ceux qui l'accompagnaient dans toutes les parties intérieures du couvent qu'elle trouva aussi bien disposées que bien finies et adaptées à l'institution. Sir John Young s'intéressait à tout et sur sa demande, les Dames de la Congrégation promirent de lui envoyer la vie de leur sainte fondatrice, la vénérée sœur Bourgeois, dont l'abbé Faillon nous a redit le dévouement dans d'éloquentes pages.

Son Excellence laissait peu de temps après l'antique résidence de Monkland naguère embellie par la présence du bien aimé Lord Elgin, l'un de ses plus estimables prédécesseurs, et transformée aujourd'hui en le couvent de Villa-Maria, dont Sir John Young conservera sans doute les meilleurs souvenirs, comme celles qu'il a honorées de sa visite se rappelleront longtemps son passage au milieu d'elles !

Dans l'après-midi, Son Excellence a fait visite à l'Université McGill, en compagnie du Lieut. Gouverneur Howland, de l'Hon. John Rose, de l'Hon. M. Campbell, de Son Honneur le Maire, etc.

Le Gouverneur fut reçu par les directeurs et les gradués des trois Facultés dans la salle William Molson, qui était remplie d'assistants,

Une adresse lui fut présentée par l'Hon. M. Ferrier, au nom de l'Université, et à laquelle Son Excellence répondit dans les termes les plus heureux.

Le Principal Dawson a pris ensuite la parole en esquissant l'histoire de l'Université.

Après la présentation des directeurs de l'institution et des étudiants à Son Excellence, Sir John Young parla brièvement sur les avantages de l'éducation qu'on ne considérait plus comme un luxe, mais bien comme une nécessité.

Le Gouverneur visita le musée de l'Université, puis se rendit avec sa suite à la société d'histoire naturelle où les mêmes honneurs lui furent rendus.

Visite de Son Excellence le Gouverneur Général aux Ecoles Chrétiennes des Frères de Montréal.

Le 5 Février, à 11 heures, Son Excellence le Gouverneur arrivait à la porte de la maison des Frères, rue Côté, avec son état-major et accompagné des Hons. MM. Campbell et Rose, A. M. Delisle, Ecr., etc. Elle fut reçue à l'entrée par le Président Frère Anthony, directeur, et le Dr. De Bonald, un des médecins des Frères. Son Excellence et les messieurs de sa suite furent immédiatement conduits dans la grande salle d'exercice, où tous les frères et un grand nombre d'élèves étaient réunis. Le corps de musique du Faubourg Québec exécuta l'hymne national, *God save the Queen*, avec beaucoup de goût et d'art, et le *St. Patrick's day* ; deux autres morceaux de musique furent chantés par les élèves dirigés par le frère Flamian du faubourg St. Laurent. Ces jeunes musiciens font honneur à leurs maîtres.

Deux adresses de bienvenue, l'une en anglais, l'autre en français furent lues et présentées par deux élèves ; voici l'adresse française ;

Qu'il plaise à Votre Excellence,

Nous, les élèves des écoles chrétiennes, demandons humblement qu'il nous soit permis de déposer aux pieds de Votre Excellence, en cette circonstance solennelle, nos hommages respectueux et l'expression de notre vive gratitude.

La condescendance dont Votre Excellence use en daignant nous honorer de son aimable présence dans cette enceinte, est

pour nous une preuve convainquante qu'Elle a à cœur le bonheur de notre pays, puisque par là Elle encourage si puissamment l'éducation,—source de nobles jouissances pour l'individu qui la reçoit et moyen de prospérité pour une nation.

Nous prions Votre Excellence de vouloir bien accepter nos sincères remerciments pour le haut et bienveillant intérêt qu'Elle nous porte en ce moment, et d'avoir pour agréables les vœux que nous adressons au Ciel pour le bonheur de Notre Très-Gracieuse Reine, la félicité de Lady Young, et le succès de toutes les nobles entreprises de Votre Excellence pour la gloire et la prospérité de notre belle Province,—perle la plus précieuse de la Couronne Britannique.

Son Excellence répondit en anglais et en français aux adresses qui lui avaient été présentées. Elle s'exprima à peu près en ces termes :

Messieurs et mes Enfants :

J'éprouve un bien sensible plaisir en recevant votre adresse de bienvenue et je sais d'avance qu'elle ne manquera pas de faire éprouver à Lady Young les sentiments et les émotions que je ressens moi-même en ce moment par suite des choses obligeantes que vous m'adressez à son égard. L'esprit de patriotisme qu'elles énoncent, émanant de vos jeunes cœurs, ne me laisse aucun doute que vous ne suiviez fidèlement les sentiers de vos supérieurs dont j'ai déjà reçu durant mon court séjour au milieu de vous, la manifestation de tant de preuves de loyauté envers le Trône et d'attachement aux institutions britanniques.

En temps et lieu les places qu'ils occupent pourront être les vôtres et vos efforts devront être dirigés pour compléter, consolider les institutions dont ils posent maintenant les bâses. Il ne peut y avoir de meilleurs et de plus sûrs préparatifs pour atteindre ce but désirable qu'une bonne éducation chrétienne.

Cette institution, où nous sommes maintenant réunis, vous offre à tous les avantages de pouvoir arriver un jour à occuper des places aussi distinguées.

Je vous engage à vous prévaloir de ces beaux avantages qu'ils offrent à votre jeunesse et que vous possédez maintenant et, je vous en réitère l'avis, que je suis sûr que l'on vous inculque tous les jours ; mais s'il arrivait qu'un mot de ma part put se faire ressentir même chez un seul d'entre vous et fructifier, comme le grain dans une terre fertile, je me considèrerais grandement récompensé en ayant été présent ici ce jour à l'institution des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Son Excellence manifesta ensuite le désir que tous les frères lui fussent présentés individuellement. Elle leur serra cordialement la main à tous. Le Directeur appela l'attention de Son Excellence sur le frère Adelbertus, un des vétérans de l'Institut, et qui est le premier frère qui vint de France en Canada pour former des établissements d'éducation, et il est le dernier des vigoureux pionniers du Vénérable De La Salle qui furent envoyés en Canada, il y a quelque trente-quatre ans, pour défricher le sol de l'intelligence canadienne.

En se retirant, Son Excellence fut accompagnée jusqu'à sa voiture par le Frère Directeur Anthony et le Dr. de Bonald.

Le Frère Visiteur Provincial est actuellement occupé à visiter les établissements de la Province ; il est aujourd'hui à la maison de Ste. Marie de la Beauce.

Le Frère Directeur Anthony, qui le remplace en son absence, a dignement fait les honneurs de la réception de Son Excellence.

La visite d'un Gouverneur aux maisons d'éducation est toujours un événement qui fait époque dans les annales des institutions qui ont eu cet honneur ; l'échange de compliments qui a toujours lieu, ranime le zèle des maîtres et stimule l'application des élèves ; ce n'est donc pas une vaine gloire que cet honneur, mais bien réellement un profit moral. — *Minerve.*

Trente-sixième Conférence de l'Association des Instituteurs de la Circonscription de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, tenue le 29 Janvier 1869.

Présents :—M. l'abbé Verreau, MM. les inspecteurs d'écoles Valade et Caron, MM. M. Emard, président ; J. O. Cassegrain, secrétaire ; D. Boudrias, trésorier ; U. E. Archambault, bibliothécaire ; C. Ferland, conseiller ; MM. les professeurs Fahey et Godin, L. Kérouack, G. Martin, J. E. Roy, J. Guérin, O Gauthier, S. Boutin,, R. Savignac, A. Lanctôt et les élèves de l'École Normale.

Après la lecture et l'adoption du compte-rendu de la dernière conférence, M. Martin lut un essai sur l'*Education* et l'*Instruction*, en appuyant particulièrement sur la nécessité d'une bonne éducation.

En effet ces deux choses sont de la plus grande importance pour l'homme et pour la société ; mais on peut dire avec raison que l'éducation est encore plus nécessaire que l'instruction, puisqu'elle *comprend toute la nature morale* : *l'intelligence, la conscience, la volonté.* L'instruction développe l'intelligence de l'homme ; mais l'éducation grandit son cœur, corrige ses mœurs, et le rend meilleur en lui-même et pour la société. Il suit naturellement que l'homme a besoin d'éducation encore plus que d'instruction, et que c'est surtout dans l'enfance qu'il est nécessaire de le former, de l'*élever*, comme on dit ordinairement.

C'est là d'ailleurs ce que l'expérience nous montre tous les jours. Quelle extrême différence entre les enfants, entre les hommes *bien élevés* et ceux qui ne le sont pas ! Autant les premiers consolent, autant les derniers affligent et deviennent une plaie pour la société. Car l'homme déchu est rempli de mauvais penchants, qu'il faut absolument redresser pendant que la chose est facile. L'enfant est un arbuste dont on peut diriger la croissance : l'homme est un arbre entier qui se tient du côté qu'il a poussé d'abord, et qu'on ne redresse un peu qu'en le mutilant.

Telle est la pensée qui a inspiré la lecture de M. Martin. En se plaçant sur ce terrain solide, il lui a été facile de conclure qu'il ne faudrait pas négliger l'éducation proprement dite dans nos écoles ; mais qu'au contraire, l'éducation doit être leur objet immédiat, leur objet essentiel. Il faut avant tout bien élever les enfants : car, si l'homme instruit est utile, l'homme de bien est nécessaire. C'est l'homme de bien qu'il faut surtout former dans le plus grand intérêt de la société, et pour assurer à l'homme lui-même la plus grande somme de vrai bonheur.

La lecture de M. Martin fut suivie d'une discussion sur la " meilleure méthode d'enseigner l'anglais dans nos écoles françaises, " à laquelle prirent part M. l'abbé Verreau, M. Valade, MM. Boudrias, Fahey-Kérouack, Archambault, Ferland, Roy, Martin et Guérin.

La loi fondamentale de la pédagogie est de passer du *connu* à l'*inconnu* ; c'est la meilleure méthode à suivre, celle que nous indiquent la logique et le simple bon sens. On passe ainsi de l'idiôme que l'on sait à la langue que l'on veut apprendre ; le premier sert à l'autre de moyen de communication.

Les avis furent d'abord partagés sur cette opinion que l'enseignement de l'anglais doit se donner *en anglais.* Elle est discutée avec habileté, et les débats qui peuvant se résumer comme suit, furent des plus animés :

La meilleure marche à suivre dans l'enseignement de l'anglais doit être bâsé sur ce principe : Aux enfants qui ne savent pas un mot de cette langue, il est bien clair qu'il faut commencer par leur enseigner en français : on aura beau leur parler la langue étrangère, il faudra bien leur dire ce que signifient telle et telle expression dans la langue qu'ils savent déjà. Car si les enfants *ne comprennent pas, ou comprennent mal ce que dit le maître, ils finiront par devenir inattentifs et même indifférents aux leçons, et leur intelligence, au lieu de se développer demeurera comme frappée d'inertie.* Il n'est pas de système qui tienne en face de cette absolue nécessité.

Mais si les enfants comprennent déjà assez la langue qu'on veut leur enseigner, qu'ils l'aient apprise à la maison paternelle ou ailleurs, alors c'est chose différente, et il leur est plus avantageux d'étudier dans la langue qu'ils apprennent. Les progrès seront plus rapides ; car ils mettront en pratique ce qu'ils étudient.

La question suivante sera discutée à la prochaine conférence :

" Serait-il à propos d'enseigner l'agriculture et l'horticulture dans nos écoles ? "

Et la séance fut ajournée jusqu'au dernier vendredi de mai prochain, à 9 heures de l'avant-midi.

J. O. Cassegrain,
Secrétaire.

Trente-sixième Conférence de l'Association des Instituteurs de la Circonscription de l'Ecole Normale Laval, tenue le 30 Janvier 1869.

Furent présents : Le Rév. M. Thos. A. Chandonnet, Principal ; MM. les Abbés Carrière et Déziel, M. l'Inspecteur Juneau. MM. L. Lefebvre, vice-président. A. Esnouf, secrétaire ; N. Lacasse, F. X. Toussaint, N. Thibault, J. Bte. Cloutier et McSweeney, professeurs à l'Ecole Normale, MM. J. Létourneau, J. Couture, E. Gauvin, J. B. Dugal, S. Simard, O. Ryan, Labonté, L. T. Dion, Z. Lapierre, S. Fortin, E. Tremblay ; et les élèves de l'Ecole Normale.

En l'absence du président, M. L. Lefebvre, vice-président, prend le fauteuil. Après que le procès-verbal de la dernière séance fût lu et adopté, M. L. Lefebvre fit une *lecture* sur la météorologie ; ensuite vint M. Thibault, qui parla longuement sur l'excellence de la grammaire publiée par M. C. J. L. Lafrance; laquelle a été dernièrement approuvée par le Conseil de l'Instruction Publique.

L'Association s'occupa ensuite du sujet de discussion suivant: Quelles sont les branches d'instruction qui doivent principalement occuper l'Instituteur ? M. l'Inspecteur Juneau et M. le professeur Toussaint parlèrent longtemps sur le sujet, ainsi que plusieurs instituteurs ; mais n'ayant rien décidé, on resolut de continuer la discussion à la prochaiue conférence.

M. N. Thibault propose secondé par M. N. Lacasse.

Que M. le président soit autorisé à écrire à l'honorable M. Chauveau, pour lui demander de vouloir bien accorder à l'Ecole Normale Laval, pour l'usage des élèves-maîtres et des instituteurs, quelques-uns des nombreux volumes de la bibliothèque du Département de l'Education :

Proposé par M. A. Esnouf secondé par M. N. O. Couture :

Que cette association a vu avec plaisir la nomination de Ed. Carrier, Ecr., au poste d'inspecteur des écoles des Comtés de Lévis et de Dorchester ; que cette nomination est une juste récompense des longs services rendus à l'enseignement par ce Monsieur, et est en même temps une preuve que le gouvernement veut faire de cette charge une récompense aux instituteurs qui ont vieilli dans l'enseignement.

M. N. Thibault propose, secondé par M. Bte. Cloutier :

Qu'il ne soit plus, à l'avenir, envoyé de circulaire aux membres de l'association pour les inviter à assister aux conférences, attendu que l'époque où elles ont lieu est fixée par les règlements, et est parfaitement connue des instituteurs.

M. N. Thibault propose, secondé par M. J. Létourneau :

Qu'une humble adresse soit présentée à l'honorable Ministre de l'Instruction Publique, lui exposant :

Que le besoin d'ouvrages sur l'éducation se fait vivement sentir ;

Qu'il est à peu près impossible de s'en procurer en Canada ;

Que dans l'opinion des membres de l'association, le plus sûr moyen de mettre à la portée des instituteurs et des institutriees, les meilleurs traités de pédagogie, publiés à l'étranger, surtout en France, serait d'avoir dans un endroit central, un dépôt d'ouvrages de cette nature.

Qu'en conséquence, cette association croit devoir formuler le vœu qu'un tel dépot soit placé au ministère de l'Instruction publique.

Les Messieurs suivants se sont inscrits comme conférenciers : MM. C. Dufresne, A. Simard et Norbert Thibault.

Ajourné au dernier samedi de Mai prochain.

L. Lefebvre,
Président.

A. Esnouf,
Secrétaire.

Petite Revue Mensuelle.

Il serait assez naturel de commeneer une revue du mois de Février, par discourir du temps, énumérer toutes les tempêtes de neige et compter tous les toits effondrés. Cette année, il y aurait matière pour toute une chronique, et le retard des malles servirait d'excuse pour l'absence d'autres nouvelles. Dans tous les cas, il est impossible de donner les nouvelles du mois sans parler de *neige*. Sir John Young visite Montréal durant une tempête de neige, et pendant son séjour dans cette ville, la neige accumulée sur les toits enfonce la Halle St Patrice, et plusieurs maisons privées ; les membres des deux Chambres, en congé de dix jours se dérobent aux félicitations de leurs électeurs et aux joies de la famille pour aller s'enneiger, en vue peut-être du clocher de la paroisse, et arrivent à Québec trois jours après la fin de la petite vacance. Enfin, si vous aimez la neige, vous pouvez lire, vous en trouverez partout.

Le premier de Février, Son Excellence le Gouverneur-General arrivait à Montréal, où il était reçu avec tous les honneurs et toute la pompe due à son éminente position. Le lendemain Sir John Young était assermenté comme Gouverneur-Général du Canada, par les Honorables Juges demeurant à Montréal. Au nombre des personnes distinguées qui assistaient à la cérémonie, se trouvaient le Lieutenant-Gouverneur Howland, d'Ontario, l'Hon. John Rose, Ministre des Finances, l'Hon. Alexander Campbell, Maître-Général des Postes, et MM. les Sénateurs Hamilton, Ferrier et Ryan. Parmi les militaires, on remarquait le Lieutenant-Général Windham et son état-major, le Major-Général Bisset et son état-major, et le Colonel Dyde, Commandant des Volontaires de Montréal et son état-major. Après la cérémonie, Son Excellence reçut les adresses de la Corporation de la Ville et des Sociétés Nationales. Sir John Young, après avoir répondu séparément à chaque députation, tint un lever auquel ne se présentèrent pas moins de trois cents personnes notables de la ville. Le même jour, au St. Lawrence Hall, il recevait non moins solennellement une députation des deux Chambres Locales.

Pendant son séjour à Montréal, Sir John Young honora de sa visite plusieurs maisons d'éducation, entr'autres l'Université McGill, le Couvent de Villa-Maria et les Ecoles Chrétiennes des Frères ; nous donnons dans d'autres colonnes les adresses qui furent présentées par les élèves de ces diverses institutions, ainsi que les réponses de Son Excellence. Nous regrettons que le manque d'espace ne nous permette pas de rapporter ici au long ces différentes visites, surtout celle de Villa-Maria dont le Gouverneur a paru enchanté.

La Législature de Québec est en pleine session, et des mesures importantes sont devant la Chambre, entr'autres " Le Code Municipal, et un *bill* pour établir des sociétés subventionnées par le Gouvernement, dans le but de favoriser la colonisation et l'immigration." Parmi les discussions qui ont été soulevées se trouve eelle du double mandat ; la proposition de l'abolir a été repoussée par une grande majorité.

La Législature du Nouveau-Brunswiek est aussi en session. Les Chambres ont été ouvertes le quatre du courant par le Lieutenant-Gouverneur Wilmot. Le discours du trône qu'il prononça fut reçu avec d'autant plus de plaisir qu'il l'adressait à des compatriotes.

Maintenant, si nous jettons les yeux sur nos voisins, nous les trouverons occupés de l'inauguration d'un nouveau gouvernement. La carrière présidentielle de M. Johnson est remarquable par l'événement tragique qui y a donné lieu, par les luttes quotidiennes qu'elle a soutenues, par les longs discours, les interminables messages, et les *vetos* qui l'ont signalée ; il ne reste plus qu'un discours et c'est le discours des adieux. Comme le remarque le *Courier des Etats-Unis*, M. Johnson est le troisième Président qui a cru devoir faire ses adieux officiels au peuple américain ; c'est peut-être le seul qui aurait dû s'en dispenser. Cependant on serait tenté d'admirer eette indépendence de caractère qui donne le courage au Président, entouré d'ennemis et sans un seul ami dévoué, de montrer qu'au milieu des difficultés qu'il a traversées, un autre n'aurait pas fait mieux. L'histoire se ehargera peut-être de prouver qu'il dit vrai ; quant à nous, nous croyons fermement que peu d'hommes auraient fait aussi bien que lui, et que dans tous les cas, aucun n'aurait eu de meilleures intentions et ne se serait trompé de meilleure foi. Quant au nouveau président, c'est avec raison qu'on repose en lui les plus grandes espéranees ; la politique indiquée dans son discours d'installation, les ministres dont il s'est entouré, tout fait espérer un régne paeifique et brillant. Les nouveaux ministres sont M. Hamilton Fisk, de New-York, Secrétaire d'Etat ; Geo. S. Boutwell, du Massaehusetts, Trésorier, J. D. Cox, de l'Ohio, Secrétaire de l'Intérieur ; Adolphe Boihrie, de la Pennsylvanie, Secrétaire de la Marine ; le Général John A. Rawlins, Secrétaire de la Guerre ; John A. J. Creswell, du Maryland, Maître-Général des Postes ; et le Juge E. R. Hoar, du Massaehusetts, Procureur-Général. Le Commandement en chef de l'armée, devenu vacant par l'élévation du Général Grant, a été donné au Général Sherman. Toutes ces nominations ont été approuvées à l'unaminité par le Sénat. Les deux Chambres siègent maintenant à Washington.

Ce n'est pas seulement sur le continent américain que les parlements sont assemblés, toute l'Europe délibère : les Chambres auglaises, françaises, prussiennes et italiennes sont à légiférer pour le bonheur ou le malheur des peuples De toutes ces délibérations, les plus importantes sont certainement celles des Cortès d'Espagne, puisqu'il s'agit de fixer la forme du Gouvernement du pays, de ehoisir un président de république ou un roi. Au moment où l'assemblée espagnole s'est trouvée réunie, deux questions certainement des plus graves, quoique préliminaires, se présentaient naturellement. Il fallait d'abord choisir un Président. Contrairement à ce que l'on attendait, M. Rivero a été élu de préférence à M. Olozaga, qui, parait-il, a perdu beaucoup de son influence. La seconde question, plus sérieuse encore, était la formation d'un gouveruement toujours provisoire. On a décidé de laisser eette charge au Maréchal Serrano, ce qui revenait à confirmer le premier gouveruement provisoire, car on n'a pas fait connaître d'autre ehangement. Mais la grande question, celle d'où dépend l'avenir de l'Espagne, n'est pas encore réglée ; c'est à peine si l'on ôse en parler et aussitôt qu'on en a parlé, c'est le signal des luttes et des discussions ; les plus républicains accusent les monarchistes de vouloir couronner le Duc de Montpensier, les monar-

chistes parlent chacun pour leur candidat au trône, et les républicains qui ne sont pas d'accord sur leur futur président, s'attaquent entre eux après avoir combattu les monarchistes : de sorte qu'il est plus difficile que jamais de prévoir ce qui arrivera, de connaître ce que cette montagne enfantera pendant ses éruptions volcaniques.

On avait parlé dernièrement d'une intervention de la France dans les affaires d'Espagne. D'autres assurent que l'Empereur n'avait pas adopté sur cette question une politique qu'il tenait beaucoup à faire réussir. Nous pensons que le cabinet des Tuileries a assez, pour l'occuper, des questions qui surgissent à l'intérieur pendant la session, et de celles qui lui viennent de l'extérieur, surtout de l'Allemagne, sans chercher à intervenir là où il n'a pas, du moins pour le moment, d'intérêt apparent. Au corps législatif français une interpellation sur le droit de réunion, et au sénat une autre sur la liberté de la presse ont donné lieu à de brillantes discussions auxquelles prirent part M. M. Emile Olivier, Baroche, de Benoist, au corps Législatif; et M. Rouher, M. le comte de Sartiges et M. de Maupas au Sénat. Les discussions politiques ont détourné un peu l'attention des français de leurs voisins d'Allemagne, tandis que M. de Bismark travaillait à l'unité allemande et trouvait de nouveaux moyens pour rallier son monde.

Ces moyens, ils sont loin d'être justes, mais le diplomate prussien, peut-être plus que le reste des mortels, s'appuie sur ce proverbe : la fin justifie les moyens. Toujours est-il que rien n'est épargné ; on commence par la douceur et la diplomatie, et on finit par l'usurpation et le séquestre ; on accorde au soldat de la Confédération de grands priviléges et des immunités civiles, et on met la main sur les biens des princes qu'on a dépossédés. Aujourd'hui, c'est le roi de Hanovre et l'électeur de Hesse qui subissent la colère de M. de Bismark ; les autres princes peuvent s'attendre à avoir bientôt leur tour. De plus, pour parvenir à son but, M. de Bismark cherche à mettre la Belgique de son côté, il cherche à faire diminuer ses relations avec la France, il lui fournit des armes, enfin il fait entasser sur les frontières un imposant matériel de guerre. C'est ainsi que les nuages ne se dissipent que pour faire place à d'autres. Hier, c'était la question d'Orient qui était suspendue sur l'Europe ; aujourd'hui, celle d'Allemagne menace de revenir sur la scène. La Grèce a accepté les propositions de la Conférence de Paris, parce qu'elle n'était pas préparée à la guerre. La Prusse semble se donner bien garde d'avoir la même raison pour maintenir la paix de l'Europe. D'ailleurs, de même que la question d'Orient se résoudra infailliblement par une guerre, de même aussi les armées des voisins mettront fin tôt ou tard aux empiétements de la Prusse.

En attendant que ces conflits éclatent, que des guerres meurtrières plongent ces nations dans le deuil, l'attention du monde entier est attirée aujourd'hui sur des pertes aussi grandes sans être aussi désastreuses que celles que causeront nécessairement ces grandes luttes. En attendant que des troubles immenses marquent ses théâtres de guerre, que des combats terribles changent ses plaines fertiles en cimetières, l'Europe peut voir se dresser sur son sein des mausolées nombreux où l'on dépose ses grands hommes, et où on inscrit des noms aussi célèbres que ceux des plus fameux champs de batailles et de victoires.

On a vu disparaître depuis six mois un nombre extraordinaire d'hommes remarquables dans les différentes positions de la vie ; chaque pays a eu ses pertes, mais celles de la France sont plus nombreuses, sans compter Rossini et Rothschild qui ont vécu et sont morts en France quoiqu'ils n'y soient pas nés.

Il nous semble que c'était hier que nous annoncions la mort de Berryer, du comte Waleski et de tant d'autres, et aujourd'hui, il nous faut enrégistrer la perte d'hommes comme Lamartine, Troplong, le marquis de Moustier, le duc Tascher de la Pagerie et Chauveau-Adolphe. De plus, la Belgique pleure la mort du jeune duc de Brabant, l'héritier présomptif du trône, et la Turquie, Fuad-Pacha.

Comme le dit le rédacteur du *Nouveau-Monde* de New-York, la vie de Lamartine n'est pas de celles qu'on peut dicter au compositeur d'imprimerie, un *Vapereau* à la main, car elle se rattache intimement à l'histoire politique et littéraire de la France, pendant près d'un siècle. Les actes et les faits ne sont rien ici, c'est la trace lumineuse laissée dans les esprits des générations contemporaines par ce grand génie qu'il faudrait suivre. Le cadre de cette revue ne nous permet pas de parcourir en détail les différentes phases de la vie de ce grand homme qui fut à la fois poète, orateur, historien, homme d'Etat et militaire au besoin ; cependant nous essaierons de faire connaître sa vie et ses œuvres en peu de mots. Les travaux, qui ne manqueront pas d'être publiés sur M. de Lamartine, nous donneront certainement l'occasion de parler de lui dans d'autres articles.

Alphonse de Lamartine naquit à Mâcon le 21 octobre 1790 ; son nom de famille était *de Prat*. Son père était major d'un régiment de cavalerie sous Louis XVI et sa mère était petite fille de Madame Des Roys, sous-gouvernante des princes d'Orléans. Pendant la Terreur, la famille de M. de Lamartine se retira dans une terre obscure à Milly, où s'écoulèrent les premières années du poète. Les premières impressions, les souvenirs de ces jours paisibles, l'auteur des *Méditations* ne les oublia jamais ; il se rappela toujours l'humble castel de Milly avec ses sept tilleuls, et c'est sous ces tilleuls que sa mère lui apprenait à lire dans la Bible de Royaumont. "Ma mère, dit-il quelque part, avait reçu de sa mère, au lit de mort, une belle Bible de Royaumont, dans laquelle elle m'apprenait à lire, quand j'étais petit enfant. Cette Bible avait des gravures de sujets sacrés à toutes les pages. Quand j'avais lu, à peu près sans faute, une demi-page de l'*Histoire Sainte*, ma mère découvrait la gravure, et tenant le livre ouvert sur ses genoux, me la faisait contempler pour ma récompense." Plus de trente ans après, le souvenir de ce qu'il avait lu dans cette Bible, le désir de voir les lieux où s'étaient accomplis ces grands faits qui avaient impressionné son imagination, lui inspirèrent l'idée de voir l'Orient, "de pleurer sur la montagne où pleura le Christ, de dormir sous le palmier où dormit Jacob." Lamartine acheva son éducation à Belly, chez les *Pères de la Foi* ; là encore l'âme du poète puisa dans la solitude du cloître et dans la vie austère et calme de cette sainte maison les grandes pensées, les nobles idées qu'il sut si bien exprimer plus tard dans le magnifique épisode de *Jocelyn*. Après sa sortie du collège, Lamartine fit un court séjour à Paris et ensuite à Lyon, puis il partit pour un premier voyage d'Italie. A son retour, vers la fin de l'Empire, ne sachant trop de quel côté porter ses pas et ne voulant pas soutenir un régime pour lequel il n'avait que de la haine, il résolut d'attendre pour offrir ses services. Il partagea alors ses heures entre l'étude et les distractions de son âge, s'en allant ; dit Sainte-Beuve, s'ébattre avec Jussieu au bois de Vincennes. Son esprit, incertain, se tourna vers la littérature et le théâtre. Talma qui se plaisait à l'entendre réciter de sa voix vibrante et mélancolique des morceaux de tragédie, accueillit avec bonté ses premiers essais. En 1813, le poète revit l'Italie ; la plupart des *Méditations* furent inspirées par ce beau ciel, ainsi que plusieurs des plus belles pages des *Harmonies*.

A la chute de l'Empire, le jeune gentilhomme vint offrir ses services à la vieille race qui avait eu le sang et l'amour de ses pères et il entra dans une compagnie des gardes-du-corps qu'il ne quitta qu'à la fin des Cent-Jours. C'est de cette époque que datent ses premiers succès littéraires, et voici en quels termes l'auteur des "*Galeries des Contemporains illustres*" fait le portrait du grand poète à cette époque, et comment il apprécie son œuvre, *les Méditations Poétiques*. Les pages écrites par M. de Loménie sont elles-mêmes si belles et si poétiques que nous ne pouvons pas résister à la tentation de les reproduire en entier :

"C'était en 1820, les versificateurs mythologiques, descriptifs et raffinés de l'école voltairienne, avaient si bien tué la poésie que personne n'en voulait plus. Un jeune homme, à peine rétabli d'une cruelle maladie, le visage pâli par la souffrance, et couvert d'un voile de tristesse sur lequel on pouvait lire la perte récente d'un être adoré, s'en allait, colportant timidement de libraire en libraire un pauvre petit cahier de vers trempé de larmes. Partout on éconduisait poliment la poésie et le poète. Enfin, un marchand de livres, mieux avisé, ou séduit peut-être par la grâce infinie du jeune homme, se décida à accepter le manuscrit tant rebuté ; le bienheureux libraire s'appelait, je crois, Nicolle. Merci à vous, M. Nicolle ! la postérité vous doit un souvenir ; qui sait ? sans vous, peut-être, le poète découragé eût livré aux flammes son précieux trésor, et le monde eût perdu Lamartine.

Le livre fut donc imprimé et jeté, sans nom, sans appui, sur cette mer orageuse qui alors, comme aujourd'hui, engloutissait tant de milliers de volumes. Vous souvient-il de ce modeste in-8 tombé peut-être par hazard entre vos mains quand vous aviez quinze ans, de l'espoir dans l'âme et de l'amour au cœur ? pas de nom, pas de préface, pas d'idylle, pas la moindre bucholique, rien de belliqueux et de ronflant : *Méditations Poétiques*, tout court ; vous l'avez ouvert insoucieusement, vous avez lu les deux premiers vers :

Souvent sur la montagne, à l'ombre d'un vieux chêne,
Au coucher du soleil tristement je m'assieds.

Vous avez trouvé que ce n'était pas trop mal ; vous avez continué, vous êtes arrivé à la dernière stance :

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux valons ;
Et moi je suis semblable à la feuille flétrie ;
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

Votre âme s'est émue, vous avez été plus loin ; l'émotion a redoublé ; vous avez été jusqu'au bout, et alors vous avez poussé un long cri d'admiration ; vous avez pleuré, vous avez caché le livre sous votre chevet pour le relire encore ; car cet amour chaste, mélancolique et voilé, c'était le vôtre ; cette rêverie molle et douce, c'était la vôtre ; ce doute rongeur, c'était le vôtre ; cette pensée tantôt riante, tantôt funèbre, passant du désespoir à l'espérance, de l'abattement à l'enthousiasme, du Créateur à la créature, pensée vague, incertaine et flottante, c'était votre pensée à vous, à nous, à tous ; c'était la pensée du siècle, jusque là cachée dans les profondeurs de l'âme, qui venait enfin de trouver une langue, une forme ; et quelle forme ! Un rythme d'une mélodie céleste, un vers assoupli, cadencé et sonore, qui vibre doucement comme une harpe éolienne, frémissante à la brise du soir.

Tout a été dit sur cette première œuvre du poète ; tout le monde sait par cœur l'Ode à Byron, *Le Soir*, *Le Lac*, *L'Automne*, etc. En quatre ans,

quarante-cinq mille exemplaires des *Méditations* se répandirent par le monde. A vingt ans d'intervalle, la voix sublime de René trouvait un harmonieux écho, et d'un seul bond M. de Lamartine se plaçait sur le même piédestal à côté des demi-dieux de l'époque, Châteaubriand, Goëthe et Byron."

Ce chef-d'œuvre littéraire, le plus grand du siècle depuis le *Génie du Christianisme*, ouvrit à l'auteur la carrière diplomatique, et depuis cette époque on le trouve attaché aux légations, à Florence, à Naples ou à Londres En 1825, il revint en Toscane où il s'était marié avec une jeune anglaise, riche et d'une grande éducation artistique et littéraire. Dans l'intervalle, sa fortune, déjà considérable par son mariage, s'accrut encore de l'héritage d'un oncle opulent ; mais ni la diplomatie ni les splendeurs d'une existence aristocratique ne purent arracher M. de Lamartine au culte de la poésie. En 1823 parurent les *Nouvelles Méditations* qui, malgré les beautés de l'*Ode à Bonaparte*, de *Sapho*, du *Poète Mourant*, ne furent pas aussi goûtées du public que leurs aînées, quoique la versification fut plus correcte et plus précise. Ce livre fut suivi de deux petits poëmes remarquables, le premier, par la profondeur philosophique, le second par le mouvement : *La Mort de Socrate* et *Le dernier Chant* du pélérinage de Child-Harold. Dans ces vers destinés à compléter l'épopée de Byron, dit l'auteur déjà cité, le poète terminait ainsi une tirade éloquente sur l'abaissement de l'Italie :

Je vais chercher ailleurs, (pardonne, ombre romaine,)
Des hommes et non pas de la poussière humaine.

Cette apostrophe parut offensante à un officier napolitain, le colonel Pépé, depuis célèbre par sa défence de Venise ; au nom de sa nation, il en demanda raison à M. de Lamartine. Le poète défendit sa poésie avec l'épée et reçut une large blessure qui mit longtemps ses jours en danger. A peine rétabli, il s'empressa d'intercéder auprès du grand-duc en faveur de son adversaire. Plus tard, M. de Lamartine écrivit le *Chant du Sacre*, à l'occasion duquel il fut fait chevalier de la Légion d'honneur. Après diverses poésies détachées, il publia en 1829 les *Harmonies Poétiques et Religieuses*, recueil sublime où l'âme du poète se répand dans sa rêveuse intimité ; c'était la défense de l'autel et du trône. Rentré en France en même temps que paraissaient ces sublimes poésies, M. de Lamartine, après avoir été reçu à l'académie, allait partir comme ministre plénipotentiaire en Grèce, lorsque la Révolution de 1830 éclata. Ce nouveau gouvernement lui offrit la conservation de son titre, mais il refusa.

Alors commença pour M. de Lamartine une ère nouvelle. La poésie cesse d'être dans sa vie la principale affaire, elle n'est plus qu'en quelque sorte un accident. Les deux poëmes de *Jocelyn, La Chute d'un Ange, Les Recueillements Poétiques, La Marseillaise de la Paix* et quelques autres pièces détachées sont, après 1830, les seules productions de sa muse. M. de Lamartine devient homme politique. Il veut, dit-il, rentrer dans les rangs des citoyens, penser, parler, agir, combattre avec la famille des familles, avec le pays." Il apporte les idées généreuses qui sont dans son cœur et il commence par un morceau *contre la peine de mort*. En politique ses premiers pas ne furent pas brillants : Dunkerque et Toulon repoussent tour à tour sa candidature à la députation, et le satirique Barthélemy le frappe de ces vers acérés, comme il savait en faire. Le public gagna à ce duel politique une épître étincelante de beautés, ou, du haut de sa gloire, M. de Lamartine écrasa l'auteur de la *Némésis*. Quelque temps après, il s'était décidé à mettre à exécution le projet de sa vie entière, et le 20 mai 1832, il était à Marseille, prêt à s'embarquer pour l'Asie. Que nous aimerions à le suivre dans cette grande excursion poétique, à assister à son embarquement, à voir ce vaisseau équipé par lui, cet équipage de seize hommes qui appartiennent corps et âme au poète, " cette bibliothèque de cinq cents volumes, cette tente dressée au pied du grand mât, cet arsenal de fusils, de pistolets et de sabres et ces quatre canons chargés à mitraille " pour défendre sa gloire, toute sa fortune, sa femme et sa fille, *ces deux parts de son cœur*. Comme nous aimerions, après l'avoir suivi dans sa traversée à Beyrouth, après l'avoir vu " écrire son livre jour par jour au fond de sa cabine, ou le soir sur le pont au roulis du vaisseau," après l'avoir vu adorer pour ainsi dire sa petite Julia, " se détachant au milieu de toutes ces figures mâles et sévères, les cheveux dénoués et flottants sur sa robe blanche, son beau visage rose, heureux et gai, entouré d'un chapeau de paille de matelot, noué sous son menton," comme nous aimerions, dis-je, à nous diriger avec lui vers Beyrouth, la ville funeste, la ville qui verra mourir Julia, à le voir débarquer, acheter cinq maisons pour sa femme et sa fille, et le voir lui avec sa belle et imposante figure, sa taille haute, élancée, ses armes étincelantes, passer au milieu des Arabes, dans l'admiration devant sa beauté, ses richesses et sa magnificence, voir l'*émir frangi*, entouré de ses vingt cavaliers ; prince français avec sa suite, il se dirige vers Jérusalem après avoir entouré sa femme et sa fille de toutes ces voluptés et ces magnificences de la vie orientale. Mais arrêtons-nous ici, car nonseulement nous apercevons déjà les cadres trop restreints de notre petite revue, mais nous voulons aussi laisser le lecteur comparer cette phase de la vie du poète avec celle que nous a dépeinte l'auteur que nous avons cité là où il décrit la publication des *Méditations Poétiques*. Là vous avez entendu le jeune poète, " pâle et souffrant chantant une rêverie molle et douce," passant à l'abattement, même au désespoir ; ce n'est qu'à la fin que vous avez trouvé l'espérance. Mais ouvrez le *Voyage en Orient*, si vous voulez voir "l'âme du poète heureuse par la gloire, par l'opulence, par le cœur, par les saintes affections du foyer domestique, par les sympathies et l'admiration de la foule." Bientôt, cependant, le voyageur dut songer au retour : aussi, en 1834 on le voit paraître à la chambre des députés, représentant les légitimistes de Bergues qui lui avaient envoyé par de là les mers un mandat législatif. En 1838, il fut député de Mâcon et en 1845 membre du conseil général de Saône et Loire. Ce fut le 4 janvier 1834 qu'il parut pour la première fois à la tribune dans la discussion de l'adresse ; il fut bientôt compté parmi les orateurs les plus brillants de la Chambre. " On se demandait, dit l'auteur déjà cité de la *Galerie Contemporaine*, ce que serait M. de Lamartine en politique : serait-il légitimiste ou radical, centre droit ou centre gauche, tiers-parti ou juste-milieu ? il ne fut rien de tout cela, il aima mieux être M. de Lamartine. Se refusant à toute classification politique, il parla de justice, de morale, de tolérance, d'humanité, avec ce langage à part que Dieu a prêté aux poètes ; les avocats de la Chambre le jugèrent un peu vague, les *spéciaux* le trouvèrent diffus ; les hommes d'Etat le déclarèrent impalpable et pourtant tout le monde l'écouta avec cette émotion que fait naître toujours une noble et harmonieuse parole, quand elle émane du cœur d'un homme de bien." D'abord, conservateur progressif et rallié au gouvernement de Louis-Philippe, M. de Lamartine s'éloigna cependant peu à peu du pouvoir et son *Histoire des Girondins* le plaça franchement dans cette opposition qui devait triompher en février 1848.

La part que prit M de Lamartine à la révolution est trop connue pour que nous ayons besoin de la rappeler ici. Pendant plusieurs jours, dit Vapereau, sa parole fut la seule protection de l'hôtel-de-ville. Ce qu'il dépensa alors de force physique et morale, d'éloquence, de courage, de sang-froid est inconcevable.

On se rappelle sa réponse, le 25 février, aux bandes formidables qui voulaient imposer le drapeau rouge. " Pour ma part, je ne l'adopterai jamais. Car " le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec la République et l'Empire, avec vos libertés et vos gloires, et le drapeau rouge n'a fait que le tour du Champ-de-Mars, traîné dans les flots du sang du peuple." Membre du Gouvernement Provisoire et Ministre des Affaires Etrangères, nommé par dix départements représentant du peuple à l'Assemblée Constituante, puis élu par l'Assemblée un des cinq membres de la Commission Exécutive, M. de Lamartine a joui pendant quelques mois d'une immense popularité. A la réunion de l'Assemblée le 4 mai, son apparition fut un vrai triomphe qui se renouvela pendant les quatre jours suivants. Lamartine était alors l'homme de tous, la bourgeoisie surtout voyait en lui son seul et dernier rempart contre l'anarchie ou la tyrannie des partis et des systèmes, et sa parole qui pacifiait les foules dans Paris, calmait les inquiétudes de la France entière Le nom de M. Lamartine restera uni, dans l'histoire de cette époque, à l'abolition de la peine de mort en matière politique et à l'établissement du suffrage universel.

Si M. de Lamartine fût mort à cette époque, qui fut l'époque de sa gloire, la nouvelle de la perte que faisait la France eût peut-être bouleversé le monde ; mais du moment où il fut renversé du pouvoir avec ses collègues par l'explosion des journées de juin, de ce moment date pour lui le déclin de la gloire, des honneurs et de la fortune. Quoique nous ayions dit que la vie de M. de Lamartine ne soit pas une de celles qu'on doive écrire un *Vapereau* à la main, laissons maintenant parler cet auteur qui nous fait si bien connaître la descente de ce grand homme du piedestal de la gloire. " Rentré sur les bancs de l'assemblée, M. de Lamartine prit une part indépendante à ses travaux et à ses votes ; mais il ne reconquit dans les débats publics et encore moins dans les intrigues qui souvent les dominaient, aucune prépondérance. Au moment de l'élection pour la présidence, il y eut à peine quelqu'agitation autour de son nom dans la presse. M. de Lamartine prouva une fois de plus et avec plus d'évidence que jamais, combien les hommes s'usent vite en France et dans les temps de révolution. Aux élections de 1850, pour la législature, il ne se trouva pas un seul département, même celui de sa ville natale, pour accepter ou soûtenir sa candidature Il fallut qu'à une élection partielle un département auquel il avait été jusque là étranger, celui du Loiret, eut honte d'un tel oubli et de tant d'ingratitude, pour que le fondateur de la République trouvât une place obscure dans la dernière assemblée républicaine. Le Coup d'Etat du 2 décembre le rendit à la vie privée et à la littérature." Depuis cette époque, M de Lamartine vécut dans la retraite se livrant à des travaux littéraires et historiques qui ne pouvaient rien ajouter à sa renommée. Accablé de soucis par suite d'une mauvaise gestion de sa fortune et de dépenses inconsidérées, il a dans ses dernières années fait entendre au monde, au lieu de ses chants d'autrefois des plaintes et des gémissements. Il y a plus de quinze ans, il disait : " Sous de trompeuses apparences, ma vie n'est pas faite pour inspirer l'envie ; je dirai plus, elle est finie : je ne vis pas, je survis. De tous ces hommes multipliés qui vécurent en moi à un certain degré, homme de sentiment, homme de poésie, homme de tribune, homme d'action, rien n'existe plus de moi que l'homme littéraire. L'homme littéraire lui-même n'est pas heureux. Les années ne me pèsent pas encore, mais elles me comptent. Je porte plus péniblement le poids de mon cœur que celui des années. Ces années, comme les fantômes de Macbeth, passant leurs mains pardessus mon

épaule, me montrent du doigt, non des couronnes, mais un sépulcre ; et plût à Dieu que j'y fusse déjà couché."

Sombre aveu ! dit Edmond Texier, lamentations non moins tristes et non moins éloquentes que celles de Job ! Cet homme qui a eu tout en partage, le génie, la richesse, l'admiration de ses contemporains, il est passé au penchant des années, alors que tout le monde pourrait croire que le moment est venu pour lui de se reposer dans sa gloire et dans la paix qui devrait couronner une tâche si magnifiquement accomplie. Malgré l'exploitation de ses œuvres par une société financière, malgré une vaste organisation de souscriptions françaises et étrangères, la ruine de la fortune de M. de Lamartine, au milieu des agitations publiques et des dissipations insouciantes d'une vie d'artiste et de grand seigneur, l'avait condamné à une sorte de travaux forcés littéraires qu'il a subis avec courage et opiniâtreté. Cette lutte a dû contribuer à détruire la santé du poète, car c'était un travail gigantesque et dont la pensée seule effraye ceux qui ont le plus l'habitude du travail intellectuel.

Reprenons, d'après Vapereau, la suite de ses publications depuis les *Girondins*. Voici les principales : Trois mois au pouvoir (1848 in-18) dont les pages d'histoire de la Révolution de février 1848, de M. Louis Blanc ne sont que la réfutation ; Histoire de la Révolution de 1848 (1849, 2 vol. in-8) ; les Confidences (1849, in-8) ; Toussaint Louverture, poème dramatique en cinq actes et en vers, joué à la porte St. Martin (6 août 1850) ; les Nouvelles Confidences (1851, in-8) publiées par la Presse ; Geneviève, mémoire d'une servante (1851, in-8) inséré dans le Constitutionnel ; le Tailleur de Saint-Point (1851, in-8) ; Graziella (1852, in-32) ; Histoire de la Restauration, (1851–1853, 6 vol. in-8) ; Nouveau Voyage en Orient (1853, 2 vol. in-8) ; Visions (1852, in-32) ; Fragment d'un Poème ; Histoire de la Turquie (1854, 6 vol. in-8) ; Histoire de la Russie (1855, 2 vol. in-8), publication donnée en prime par les journaux, etc ; puis une suite d'improvisations périodiques, tour à tour politiques et littéraires, sous les titres de Conseiller du peuple (1849-1850) ; Le Civilisateur (1851) et Familier Cours de Littérature (1856 et suiv.) dont tant d'entretiens ont conquis une juste popularité, malgré quelques défaillances de doctrines, qui lui ont été trop vivement reprochées ; enfin, un nombre considérable de *Discours*, de Brochures, d'Extraits et de Réimpressions qui ne peuvent trouver ici leur place. Quant au *Cours de Littérature*, c'est le dernier ouvrage qu'il a rédigé, puisqu'ici nous recevons la dernière livraison presqu'en même temps que la nouvelle de sa mort. C'est le premier mars que M. de Lamartine a terminé sa longue carrière. Nous avons dit que sa mort, arrivée vingt ans plus tôt, eut peut-être bouleversé le monde, mais nous pensons qu'à cette époque elle aurait difficilement causé un deuil aussi profond et aussi général qu'elle le fait aujourd'hui. La France ne saurait, en effet, marchander ses regrets à l'homme qui a présidé à ses destinées, et les circonstances qui ont précédé la mort du poète, n'ont fait qu'augmenter les sympathies de tout le monde. Heureux, il est mort, comme nous n'en doutons pas, dans les sentiments qui lui inspirèrent la poésie que nous publions en tête de ce numéro, *Le Chrétien Mourant.*

Si M. de Lamartine s'est trouvé à l'apogée de sa gloire et de sa fortune pendant les années qui ont précédé l'Empire actuel, et s'il est tombé en même temps que s'élevait cet empire, il en a été tout différemment de M. Troplong, dont nous devons maintenant parler. M. Troplong a été récompensé des grands services qu'il avait rendus au barreau, à la magistrature, par l'Empereur régnant. Il fut successivement procureur du roi à Sartène, procureur-général à Bastia et avocat général à Nancy, où il jeta les bases de sa réputation. Nommé président de chambre à la même cour, M. Troplong reçut en 1834, la décoration de la Légion d'Honneur et fut, en novembre 1835, appelé à occuper un siège de conseiller à la cour de cassation. Les principaux ouvrages qui valurent à M. Troplong cet avancement rapide, sont : *Le Droit Civil Expliqué*, (1833–1858, 28 vol. in-8) ; *L'Influence du Christianisme sur le droit civil des Romains* (1843, in-8) et *Du Pouvoir de l'Etat sur l'Enseignement* (1844 in-8.) M. Troplong a aussi fourni des articles à la *Gazette des Tribunaux* et à la *Revue de Législation*. Le 4 juillet 1846, il était élevé à la dignité de pair de France. La mort du Baron Séguier ayant laissé vacante la charge de premier président à la Cour de Paris, il y fut appelé par decret du 22 décembre 1849. M. Troplong a été, sous l'empire actuel, nous l'avons dit, l'objet des plus hautes faveurs. Compris le 25 janvier 1852, dans la première promotion du Sénat, il en est devenu, d'abord vice-président, puis président depuis 1854 jusqu'à sa mort. M. Troplong a été nommé le 30 décembre 1854, grand-croix de la Légion d'Honneur. Il est décédé à Paris le 27 février dernier à l'âge de 62 ans.

Le vide se fait de plus en plus autour de l'Empereur, il vient de perdre encore un de ses serviteurs dévoués. M. le Marquis de Moustier, ci-devant ministre des affaires étrangères, est mort le cinq de février. Nous reproduisons du *Courrier des Etats-Unis* la courte notice biographique suivante :

Né au commencement de ce siècle, le Marquis Lionel de Moustier débuta dans la vie politique en 1849, comme membre de l'Assemblée Législative. Après le Coup d'Etat, il se rallia au régime impérial qui l'envoya à Berlin en 1853 comme ministre plénipotentiaire. En 1859, M. de Moustier fut chargé de la tâche délicate et dont il s'acquitta avec beaucoup d'habileté et d'adresse, de renouer les relations diplomatiques de la France avec l'Autriche. En 1861, il occupa le poste d'ambassadeur à Constantinople, d'où il fut rappelé en septembre 1866. Les circonstances dans lesquelles il s'est démis du portefeuille des affaires étrangères, en décembre dernier, sont présentes à toutes les mémoires. M. de Moustier était grand-croix de la Légion d'Honneur et Sénateur.

Un autre des amis de l'Empereur, allié même à sa famille, le duc Tascher de la Pagerie, sénateur, premier chambellan de l'Impératrice, est mort au Palais des Tuileries, le 3 février dernier. Pierre-Claude-Louis-Robert duc Tascher de la Pagerie, né le 1 avril 1787 était le chef de la branche aînée de la famille Tascher, branche qui passa, il y a plus d'un siècle à la Martinique, et y produisit plusieurs rameaux, dont l'un s'éteignit en la personne de l'Impératrice Joséphine. Il prit une part honorable aux campagnes de l'Empire, obtint le grade de lieutenant-colonel et servit en Italie comme aide-de-camp du Prince Eugène ; il l'accompagna plus tard en Bavière, où il vécut avec lui dans l'intimité. A l'avènement de l'Empereur actuel, il a été appelé au Sénat et le premier de service au Palais. Il était grand-croix de la Légion d'Honneur depuis 1856.

Avant de jeter un regard autour de nous pour voir les vides que la mort y a faits, nous désirons dire un mot sur un célèbre jurisconsulte français qui vient de mourir à Toulon. M. Chauveau-Adolphe, né en 1802, reçu avocat à la Cour Royale de Paris en 1833, s'était acquis une réputation honorable au barreau, en écrivant plusieurs ouvrages de droit. Parmi ses travaux, on cite en première ligne sa *Théorie du Code Pénal*, ouvrage qui l'a placé au rang des meilleurs criminalistes français. Après avoir été avocat pendant six ans au conseil d'Etat et à la Cour de cassation, il se devoua, en 1838, à l'enseignement du droit administratif et occupa jusqu'à sa mort la chaire de la Faculté de droit de Toulouse. M. Chauveau portait la croix de la Légion d'Honneur depuis 1842.

Pour ne pas faire perdre à cette revue le titre qu'elle a toujours gardé de *Petite Revue Mensuelle*, et afin de pouvoir consacrer à deux de nos compatriotes les plus respectables, MM. Garnot et Langevin, quelques lignes que leurs amis voudront accepter comme faible expression de nos sympathies, nous sommes obligés de remettre à notre prochain numéro la continuation des nécrologies européennes.

La vie de M. Garnot nous offre le spectacle de l'abnégation et du dévouement patriotique de nos instituteurs canadiens. Né en 1801, M. Garnot prit la soutane en 1819 et commença sa carrière de professeur au collége de Montréal, où il enseigna pendant onze ans. Il fut ensuite professeur au collége de Chambly, puis il rédigea pendant six mois l'*Echo du Pays*. On peut considérer M. Garnot comme un des fondateurs des colléges de Chambly et de l'Assomption, où il alla enseigner la rhétorique et les belles-lettres en 1838. Il est aussi un des fondateurs de l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, où il enseigna depuis sa fondation, en 1853, jusqu'à sa mort, le 15 février dernier. La "Minerve" nous apprend que depuis quelques années, M. Garnot s'était dévoué à l'enseignement des petits enfants, qu'il affectionnait particulièrement. Ce trait fait d'autant plus honneur à sa mémoire, que M. Garnot jouissait d'une instruction vraiment supérieure, dont il pouvait faire part à des élèves plus en état de l'apprécier.

Une de nos premières familles canadiennes, remarquable par la haute position qu'occupe dans le pays la plupart de ses membres, vient d'être plongée dans le deuil par la mort de M. Charles Langevin.

M. Langevin se retira du commerce après avoir, pendant plus de trente ans, joui des plus grands succès à la tête d'une des premières maisons de commerce du pays.

Quelque temps après, M. Lafontaine voulut le nommer conseiller législatif, mais il refusa quoiqu'il eut siégé pendant plusieurs années avant 1837, comme représentant du comté de Hampshire dans la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada. M. Langevin était bien connu dans cette ville, par sa générosité qui ne connaissait pas de bornes ; non-seulement il donnait beaucoup, mais lors des grands incendies qui ont successivement dévasté Québec, il reçut, dans sa propre maison, des familles entières pendant plusieurs mois.

M. Langevin est mort le 14 du courant, à l'âge de 80 ans, et la foule qui a assisté à ses funérailles a prouvé jusqu'à quel point il était aimé et respecté.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— Hier soir, nous assistions à la soirée donnée à la Salle Académique du Collége Ste. Marie, par les Sourds-Muets de l'établissement du Côteau St. Louis. L'assistance était nombreuse et les gens avaient compris qu'on ne peut, tout en faisant la charité, s'amuser plus agréablement que de voir faire la pantomime à ces pauvres enfants que la nature a privés de l'ouïe et de la parole.

La soirée a commencé par une adresse présentée par un des élèves les plus âgés au nom de tous ses compagnons, à Son Honneur le Maire, sous le patronage duquel la soirée avait lieu. Il était curieux et touchant de

voir cet enfant exprimant par ses gestes toutes les pensées dont son cœur était animé. M. le Maire répoudit en anglais, et un des Révérends Pères Jésuites ayant lu la réponse en français, M. Bélanger, directeur des Sourds-Muets la traduisait en même temps par des signes et des gestes aux enfants qui le regardait tous avec une grande attention. Nous ne passerons pas en revue les différents points du programme, nous dirons seulement qu'il a été parfaitement exécuté à la grande satisfaction de tous les assistants, et que la manière dont les enfants s'en sont acquittés prouvent chez eux un degré d'intelligence et beaucoup de culture d'esprit.

Nous ferons seulement une remarque, c'est qu'on ne saurait trop encourager une institution destinée à procurer de l'éducation, c'est-à-dire à rendre moins pénible l'existence de ces pauvres êtres qui comme ils le disaient dans leur adresse au Maire, ne serait guère au-dessus de la brute sans l'enseignement qu'ils sont à même de recevoir. Quand M. l'Abbé de l'Epée fondait en France les premières Ecoles des Sourds-Muets, il faisait là une belle œuvre de philantropie !

Et tous ceux qui suivent ses traces aujourd'hui, qui consacrent leur vie au travail nécessairement ennuyeux de l'instruction des sourds-muets, méritent aussi qu'on reconnaisse leurs efforts et leurs sacrifices.

Le premier soin de ces bons Clercs de St. Viateur qui dirigent l'institution, est de montrer aux enfants à prier Dieu et de les instruire dans les différentes vérités de la religion. Rien de plus touchant que de voir ces muets faire la prière. On sent que ça doit être une grande consolation et un grand bienfait pour eux que de pouvoir dans leur infortune, élever les yeux et les mains vers Celui qui est le consolateur de toutes les misères.

Quant à l'instruction, nous avons pu juger par nous-mêmes du succès qu'obtiennent les professeurs dans leur système d'enseignement. De jeunes enfants de dix à douze ans sont hier soir venus écrire tant en français qu'en anglais. Et les différentes fables qu'on leur a fait représenter ont été rendues avec un naturel et un talent d'imitation incomparables.

La seconde partie du programme a été remplie par les élèves du collége Ste. Marie qui nous ont donné la représentation du *malade imaginaire* de Molière. Inutile de faire l'éloge des élèves du collégc Ste. Marie. Tout le monde sait comment ils font les choses.

Vers 11 heures et demie, la soirée était finie et tout le monde s'en retournait content d'avoir si bien employé la dernière soirée du carnaval. — *Nouveau-Monde.*

— Voici l'adresse présentée à Son Honneur le Maire Workman par l'institution des sourds-muets.

Monsieur le Maire,

Les sourds-muets, à présent élèves de l'Institution du Côteau St. Louis m'ont chargé de remercier votre Honneur, d'avoir bien voulu accepter la présidence de cette soirée. Ils apprécient d'autant plus cette faveur qu'ils savent qu'elle a été uniquement inspirée par ce noble sentiment de paternelle sollicitude qui anime votre Honneur envers tous vos administrés de Montréal et surtout envers ceux qui sont les plus déshérités des dons de la nature. C'est une bien douce consolation de rencontrer au milieu de leur infortune une si grande sympathie, de sentir que votre cœur, et non seulement le vôtre, mais celui de toutes les personnes ici assemblées, compatissent à leur malheur. Car nous ne l'ignorons pas, ce qui réunit ici cette brillante société, ce n'est pas tant le spectacle de nos exercices, que le motif de venir en aide à une institution, utile, sinon nécessaire, devrai-je dire. Oh! M. le Maire, Messieurs, que serions-nous sans l'éducation qu'elle nous donne! Que pourrions-nous être et faire au milieu d'une société à laquelle nous serions étrangers, ne pouvant comprendre et ne pouvant être compris, ne vivant point de la vie intellectuelle, ne connaissant de l'existence que le côté matériel et n'étant élevés qu'à peine de quelques degrés au-dessus des êtres sans raison. Voilà ce que nous serions sans l'éducation, voilà comment nous végéterions, misérables et abandonnés, si vous, âmes charitables, cœurs sensibles et bienfaisants, ne veniez au secours de notre infortune, en fournissant aux maîtres zélés qui se seront dévoués pour nous retirer de notre ignorance, les moyens de pourvoir à l'œuvre si grande, si digne d'intérêt de l'éducation des sourds-muets. Recevez donc, Monsieur le Maire, et vous tous ici présents, l'expression sincère de notre profonde gratitude et croyez que le souvenir de vos bienfaits ne s'effacera jamais de nos cœurs."

Nous traduisons maintenant le petit discours par lequel M. le Maire a terminé cette séance si intéressante et qui fait tant d'honneur au zèle et à l'intelligence des Clercs de St. Viateur.

Mesdames et Messieurs,

La séance de ce soir a pour objet la charité la plus digne, et une classe d'êtres infortunés qui, jusqu'à présent, ont été bien négligés,—les sourds-muets. L'excellente institution dans l'intérêt de laquelle nous nous réunissons, et qui a été le soutien de cette œuvre de charité, fut fondée en 1848, et depuis ce temps a donné l'instruction à environ 150 sourds et muets dont les trois quarts, je crois, ont reçu gratis leur éducation, pension, et vêtements.

Le secours accordé par la législature n'est rien comparé aux dépenses qu'entraîne cette institution, cet octroi ne s'élevant qu'à $1,500 pour les cinq ans écoulés. Comme la plupart des sourds-muets sont issus de la classe pauvre, nous sommes incapables de payer leur éducation, si le peuple et ceux qui le représentent ne tendent une main secourable à cette institution. Dans tous les pays, les institutions de ce genre sont regardées comme des œuvres de charité par excellence.

Sans éducation et négligées, ces pauvres créatures sont à charge à elles-mêmes et à la société. Leur triste état les empêche d'avoir aucune perception morale, aucun sentiment de la propriété et nulle loi pour se guider, nulle connaissance du mal, ni de la vie future.

Beaucoup peuvent dire: ils sont si peu nombreux que le mal ne peut être bien grand, que ce n'est pas en conséquence un mal criant. Ceci est une erreur populaire ; ces infortunés sont bien plus nombreux qu'on ne le croit généralement. Le recensement du Haut-Canada, maintenant Ontario, donne une population de 1,396,000 individus, dont 850 sourds-muets, c'est-à-dire un par 1600 personnes.

La Province de Québec a une population de 1,110,664 âmes, dont au-delà de 900 sourds-muets, environ un par 1300 ; la Nouvelle-Ecosse a 300 sourds muets ; un par 1100 individus ; le Nouveau-Brunswick, 176 ; un par 1500 ; l'Ile du Prince-Edouard 70, un par 1150. Terre-Neuve, 120 ; un par 1000. La proportion moyenne, de toutes les provinces anglaises, y compris les iles du Prince-Edouard et de Terre-Neuve, est donc de un par 1182.

Ainsi dans toutes les provinces de l'Amérique du Nord seulement, il y a environ 2,500 sourds-muets, d'après le dernier recensement, sans éducation ni soins, abandonnés dans la plus déplorable condition.

J'espère que la séance de ce soir, contribuera à répandre la sympathie due à ces pauvres affligés et à améliorer leur position, et vous remerciant de m'avoir donné l'occasion de vous entretenir d'un sujet qui me touche de si près au cœur, je ne vous retiendrai pas plus longtemps.

BULLETIN DES ARTS.

—La séance de vendredi dernier à l'Institut des Artisans Canadiens, salle St. Joseph, a été, malgré les chemins, le temps et la coincidence d'autres soirées publiques, aussi bien fréquentée qu'on pouvait le désirer. Tous les membres de l'Institut et un certain nombre de dames composaient l'auditoire accouru pour entendre le R. P. Thébaud, du Collége Ste. Marie, parler de ce qui constitue le véritable artisan, maître dans son art et bon citoyen dans la société. Le R. Père était accompagné du R. P. Lopinto.

Le zélé président de l'Institut, M. J. B. Rolland, ouvrit la séance par quelques remarques appropriées, et introduisit le R. P. Thébaud à l'assemblée.

Le R. Père commença par féliciter ses auditeurs de leur entreprise et de leur persévérance dans la fondation de l'Institut des Artisans, et leur dit tout le bien qu'ils pouvaient en retirer. Puis, abordant son sujet, il retraça les éléments nécessaires de tout art, et l'obligation de la vertu qui est la base de toute probité dans l'homme. Voici à peu près la substance de ses considérations qui ont été écoutées avec une grande attention de la part de l'auditoire.

Il y a les arts libéraux et les arts mécaniques ; les premiers sont pour le beau et l'agréable ; les seconds pour l'utile et le nécessaire. Quelque nombreux que soient ces derniers, l'individu a deux moyens d'y exceller, par sa vertu et sa probité et par son intelligence. Mais quel parti l'artisan devra-t-il tirer de celle-ci ? Etudier les méthodes empyriques qui sont l'œuvre du temps et de l'expérience, et les méthodes scientifiques qui fournissent les principes sur lesquels celles-là reposent. La méthode empyrique n'est pas autre chose que l'apprentissage ordinaire et la pratique routinière de son art; on fait comme les autres font, et ceux-ci font comme leurs devanciers : le progrès est inconnu où il est très-lent. Ce n'est pas cette méthode exclusivement que doit embrasser l'Institut, mais bien la méthode scientifique qui est le partage de ceux qui veulent être les premiers dans leur travail. La méthode empyrique exige l'observation, l'imitation et l'invention qui consiste, pour l'ouvrier ignorant, mais doué de talents naturels, à se faire des méthodes dans le but d'acquérir de la rapidité dans l'exécution, de la solidité et du bon goût.

La méthode scientifique, de son côté, exige la connaissance des mathématiques, surtout de la géométrie, du dessin, de la chimie, de la physique et des autres sciences naturelles.

Mais, à quoi servirait à l'artisan d'être le plus célèbre de son temps, si les qualités morales lui manquent, si la probité, la sobriété et l'esprit religieux sont pour lui des choses inconnues.

La probité de l'artisan doit être réelle et solide ; c'est même, humainement parlant, pour lui un moyen sûr de réussir en se faisant rechercher : mais la religion est ce qui peut seul donner la vraie probité. Tout le monde comprend qu'un ouvrier soigneux et assidu est toujours préféré à celui qui n'a pas ces vertus. Une autre qualité bien précieuse est celle de se faire, sans bassesse ni indignité, au caractère de ceux avec qui on travaille, on vit et on se trouve. Cette qualité s'acquiert en se rappelant que si tous ont des défauts, tous aussi ont des vertus et des mérites.

———

TABLEAU DE LA DISTRIBUTION DE LA SUBVENTION SUPPLÉMENTAIRE AUX MUNICIPALITÉS PAUVRES POUR 1868.

COMTÉS.	MUNICIPALITÉS.	Motifs qui ont porté à accorder la subvention supplémentaire et qui en ont déterminé le montant.	Montant de la subvention ordinaire.	Montant de la cotisation prélevée.	Montant de la subvention supplémentaire demandée.	Subvention supplémentaire accordée.
Argenteuil	Mille Iles, No. 1	....	21 98	72 00	40 00	......
"	" No. 2	Etablissements nouveaux et pauvres	22 22	67 00	40 00	22 00
"	" No. 3	....	19 36	68 00	40 00	......
"	Harrington, No. 1	Etablissements nouveaux et pauvres	28 82	135 00	40 00	16 00
"	" No. 2	" "	28 22	52 00	40 00	16 00
"	Township Morin (*Diss.*)	" "	8 60	65 00	33 00	16 00
"	Gore et Wentworth	Soutient huit écoles	128 42	324 66	40 00	22 00
"	St. André (*Diss.*)	Population pauvre et dispersée	94 30	238 00	40 00	22 00
L'Assomption	St. Lin (*Diss.*)	Population peu nombreuse et dispersée	41 00	256 00	30 00	16 00
Arthabaska	St. Valère	Nouveau et pauvre, soutient deux écoles	55 28	120 00	30 00	22 00
"	St. Christophe	" " cinq écoles	167 26	207 00	30 00	22 00
"	St. Norbert	" " trois écoles	139 30	208 00	30 00	22 00
"	Blanford	" " trois écoles	57 42	114 00	40 00	22 00
"	Warwick	Soutient six écoles	121 74	600 00	40 00	22 00
"	Chester Ouest	Nouveau et pauvre, soutient cinq écoles	84 90	420 00	60 00	22 00
"	Chester Est	"	88 98	......	......	......
"	Tingwick	" soutient cinq écoles	121 54	230 00	40 00	22 00
"	Victoriaville	Soutient quatre écoles	92 07	337 00	40 00	22 00
"	Cheuier	" huit écoles	160 05	674 00	40 00	22 00
"	Ste. Clotilde	Etablissement tout nouveau, deux écoles	21 36	140 00	100 00	22 00
Bonaventure	Hope	Soutient deux écoles	78 34	270 00	40 00	20 00
"	Ristigouche	" "	58 90	117 15	40 00	20 00
"	Ristigouche (Sauvages)	" "	50 00	20 00	40 00	40 00
"	Matapédiac	" "	35 47	90 00	50 00	20 00
"	Maria	" six écoles dont une école modèle	206 10	256 78	50 00	22 00
"	Port Daniel	" trois écoles	130 58	148 00	40 00	20 00
"	Nouvelle	" une école	59 97	80 00	40 00	16 00
"	Rustico	" deux écoles	43 06	200 00	40 00	22 00
"	New Richmond (*Diss.*)	" "	170 70	200 00	40 00	16 00
"	Hope (*Diss.*)	" "	20 30	200 15	40 00	16 00
Bagot	Acton Vale	" deux écoles supérieures	173 04	735 00	40 00	22 00
"	St. André	" "	47 19	286 00	40 00	22 00
Beauce	St. Côme	" "	62 51	160 00	30 00	22 00
"	St. Frédérick	" six écoles	169 58	263 00	42 00	22 00
"	St. Ephrem	" quatre écoles	104 02	300 00	40 00	22 00
"	St. Victor	" "	130 78	380 00	40 00	22 00
"	Aylmer	" "	53 94	134 00	40 00	22 00
"	Lambton	" "	143 32	425 00	30 00	22 00
"	St. George	" cinq écoles	200 10	315 00	40 00	22 00
"	St. Pierre de Broughton	" "	174 44	742 00	30 00	22 00
Bellechasse	St. Cajetan	Etablissement nouveau, trois écoles	73 26	201 00	100 00	22 00
Brome	Bolton (*Diss.*)	Population pauvre et dispersée	23 58	188 80	120 00	20 00
Châteauguay	Ormstown (*Diss.*)	" " "	42 36	127 14	80 00	20 00
Champlain	St. Narcisse	Soutient quatre écoles et bâtit une maison	110 66	294 80	40 00	22 00
"	Mont Carmel	" deux écoles et bâtit une maison	55 62	271 00	100 00	22 00
"	St. Tite	" "	107 72	147 00	80 00	22 00
Chicoutimi	Hébertville	Etablissement nouveau	109 62	270 00	40 00	22 00
"	St. Joseph	Soutient trois écoles	69 04	156 80	40 00	22 00
"	Harvey	" deux écoles	43 40	215 00	40 00	22 00
"	Jonquière	....	45 34	130 00	40 00	22 00
"	Village de Bagotville	A bâti une maison d'école	48 62	128 00	40 00	30 00
"	St. Alphonse	Soutient six écoles	149 80	483 00	28 00	22 00
"	Anse St. Jean	Etablissement nouveau et pauvre	39 34	50 00	30 00	22 00
"	Laterrière	Soutient quatre écoles	92 26	326 49	26 00	22 00
"	Grande Baie	" trois écoles	147 86	408 00	30 00	22 00
"	Ouiatchouan	....	45 58	151 00	30 00	22 00
Compton	Hereford	Soutient cinq écoles, a bâti deux maisons	41 38	500 00	40 00	22 00
"	Clifton	" " " "	61 50	260 00	50 00	22 00
"	Lingwick	" cinq écoles	63 76	330 00	40 00	22 00
"	Westbury	" trois écoles	33 58	240 00	40 00	22 00
"	St. Romain	Soutient cinq écoles	80 62	312 00	30 00	22 00
"	Whitton	" deux écoles	57 88	85 00	30 00	22 00
"	Clifton (*Diss.*)	....	......	......	30 00	16 00
		Montant rapporté	......	......	......	1286 00

TABLEAU DE LA DISTRIBUTION DE LA SUBVENTION SUPPLÉMENTAIRE AUX MUNICIPALITÉS PAUVRES POUR 1868.

Comtés.	Municipalités.	Motifs qui ont porté à accorder la subvention supplémentaire et qui en ont déterminé le montant.	Montant de la subvention ordinaire.	Montant de la cotisation prélevée.	Montant de la subvention supplémentaire demandée.	Subvention supplémentaire accordée.
		Montant rapporté	......	......	......	1286 00
Compton	Winslow Sud	Soutient six écoles	102 18	214 00	40 00	22 00
Charlevoix	St. Fidèle	" trois écoles	94 52	203 66	30 00	22 00
"	Callières	Etablissement nouveau et très-pauvre, soutient une école	30 86	48 00	30 00	20 00
"	Ste. Agnès	" " soutient quatre écoles	149 68	268 00	30 00	22 00
"	De Sales	" " " une école	45 00	52 00	30 00	20 00
"	St. Irénée	" " " trois bonnes écoles	112 82	240 00	30 00	22 00
"	Settrington	A bâti deux maisons d'école	61 04	160 00	30 00	22 00
"	St. Urbain	A bâti une maison et soutient trois écoles	86 02	143 50	40 00	22 00
"	St. Placide	" " " deux écoles	50 74	100 00	29 00	22 00
"	Petite Rivière	" " " deux écoles	82 30	92 00	30 00	22 00
"	Ile aux Coudres	" " " quatre écoles	79 14	152 00	30 00	22 00
Deux Montagnes	St. Columban	" " " trois écoles	101 30	303 75	40 00	22 00
"	St. Canut No. 2	" " " une école	39 48	100 00	30 00	16 00
Drummond	Grantham	Soutient cinq écoles	55 90	550 00	80 00	22 00
"	St. Fulgence (*Diss.*)	Population peu nombreuse et dispersée	14 78	61 12	30 00	20 00
"	St. Pierre	Soutient dix écoles	198 40	757 00	40 00	22 00
"	St. Germain	" six écoles	177 84	746 00	45 00	22 00
"	St. Bonaventure	" quatre écoles	105 24	748 00	80 00	22 00
"	Wickham	" cinq écoles	71 04	762 00	40 00	22 00
"	Wendower et Simpson	......	65 36	600 00	40 00	22 00
Gaspé	Grande Rivière	Soutient trois écoles dont deux écoles supérieures	149 00	400 00	40 00	20 00
"	Newport	Population pauvre et peu nombreuse	46 92	200 00	40 00	16 00
"	Ile Bonaventure	" " " "	30 00	80 00	30 00	16 00
"	Mont Louis	" " " "	22 62	96 00	30 00	16 00
"	Rivière-au-Renard	" " " "	69 46	270 00	30 00	22 00
"	Douglas	" " " "	111 68	208 00	40 00	22 00
"	Anse-à-Grisfonds	" " " "	31 38	140 00	30 00	16 00
"	Percé	" " " "	169 04	300 00	40 00	22 00
"	Ba re-à-Choir	" " " "	54 87	100 00	30 00	16 00
"	Cap Chatte	" " " "	50 88	60 00	30 00	22 00
"	Cap des Rosiers	" " " "	39 94	108 00	30 00	16 00
"	Malbaie	" " " "	52 54	168 00	30 00	16 00
"	Pabos	" " " "	42 72	288 00	30 00	20 00
"	Cap Désespoir	" " " "	101 80	284 00	30 00	20 00
Hochelaga	Côteau St. Louis (*Diss.*)	......	......	......	......	16 00
Huntingdon	Godmanchester (*Diss.*)	Population pauvre et dispersée	26 20	358 00	60 00	16 00
"	Huntingdon (*Diss.*)	" " " "	23 40	38 00	80 00	22 00
L'Islet	St. Aubert	Soutient six écoles	149 86	789 00	40 00	22 00
"	St. Cyrille	" deux écoles	73 70	134 13	120 00	22 00
Joliette	Ste. Béatrix	" trois écoles	101 18	184 00	40 00	22 00
"	St. Félix de Valois	" quatre écoles et répare ses maisons d'école	305 52	637 00	40 00	22 00
"	St. Jean de Matha	" trois écoles et bâti une maison	152 16	192 00	220 00	22 00
"	St. Côme	Nouvelle municipalité qui a besoin de bâtir deux maisons	......	......	40 00	30 00
"	Ste. Mélanie	Soutient six écoles	158 60	430 00	40 00	22 00
Kamouraska	St. Alexandre	" huit écoles	171 62	294 00	80 00	22 00
"	St. Onésime	" deux écoles très-pauvres	88 60	96 00	40 00	22 00
"	Mont Carmel	" " "	67 60	94 00	40 00	22 00
"	Ste. Hélène	" cinq écoles "	143 58	203 00	40 00	22 00
Lotbinière	St. Edouard	" quatre écoles et a bâti plusieurs maisons	110 56	153 00	40 00	22 00
"	Ste. Agathe No. 2	" trois écoles très-pauvres	51 52	58 00	40 00	22 00
"	St. Agapit	" deux écoles "	63 34	177 00	25 00	22 00
"	St. Flavien	" quatre écoles	115 88	160 00	40 00	22 00
Lévis	St. Etienne	" "	86 14	24 00	40 00	22 00
"	St. Lambert	" cinq écoles dont deux écoles supérieures	186 08	296 00	40 00	50 00
"	Village d'Etchemin	" deux écoles dont une école supérieure.	90 66	160 00	40 00	22 00
Maskinongé	St. Paulin	" trois écoles	120 40	204 00	40 00	22 00
"	Hunterstown	" deux écoles, nouveau et pauvre.	80 38	165 00	80 00	22 00
"	Peterborough	" une école, " "	48 16	48 16	40 00	16 00
"	Ste. Ursule (*Diss.*)	" " peu nombreuse	11 56	40 00	40 00	16 00
Mégantic	Ste. Julie	" sept écoles	158 04	537 32	30 00	22 00
Missisquoi	Stanbridge (*Diss.*)	" huit écoles	250 36	332 00	40 0	22 00
"	Dunham (*Diss.*)	" une école très-pauvre	39 66	40 00	40 00	22 00
		Montant rapporté	......	......	......	2602 00

TABLEAU DE LA DISTRIBUTION DE LA SUBVENTION SUPPLÉMENTAIRE AUX MUNICIPALITÉS PAUVRES POUR 1868.

Comtés.	Municipalités.	Motifs qui ont porté à accorder la subvention supplémentaire et qui en ont déterminé le montant.	Montant de la subvention ordinaire.	Montant de la cotisation prélevée.	Montant de la subvention supplémentaire demandée.	Subvention supplémentaire accordée.
		Montant rapporté	....	....	....	2602 00
Montmagny	St. Paul de Montminy	Municipalité nouvelle et pauvre	67 84	72 00	60 00	22 00
Montmorency	Laval	Peu populeux et pauvre	26 78	84 00	30 00	16 00
"	St. Tite des Caps	" "	38 00	120 00	30 00	16 00
Montcalm	Chertsey	Soutient quatre écoles	103 90	400 00	50 00	22 00
"	Kilkenney	" "	171 54	223 00	40 00	22 00
Nicolet	Ste. Gertrude	" "	160 64	185 00	80 00	22 00
Ottawa	Hartwell	" deux écoles	32 78	90 00	40 00	22 00
"	Monte-Bello	" deux écoles	33 88	241 00	40 00	22 00
"	Ange Gardien	" quatre écoles	101 66	457 00	40 00	22 00
"	Templeton	" six écoles	204 96	924 00	40 00	22 00
"	Ripon	" trois écoles	68 [illegible]4	300 00	40 00	22 00
"	Lowe	" deux écoles	92 92	125 25	40 00	22 00
"	Ste. Angélique	" cinq écoles	154 44	682 22	40 00	22 00
"	St. Joseph de Wakefield	" une école	49 18	150 00	40 00	16 00
Portneuf	Portneuf	" trois écoles dont deux écoles supérieures	210 69	324 00	200 00	22 00
Pontiac	Calumet	" quatre écoles	118 70	424 00	50 00	22 00
"	Leslie	" une école, nouveau et très-pauvre	32 22	....	40 00	22 00
"	Litchfield	" une école, " "	44 69	200 00	40 00	22 00
"	Ste. Elizabeth de Frankton	" deux écoles, " "	61 93	332 00	40 00	22 00
Québec	Stoneham	Nouveau et pauvre	77 88	120 00	40 00	22 00
"	Cap Rouge	Pauvre et soutient une école supérieure	67 50	196 00	30 00	22 00
"	St. Dunstan	Nouveau et pauvre	57 08	80 00	30 00	22 00
"	Ste. Foye	Soutient deux écoles dont une école supérieure	122 66	280 00	40 00	22 00
"	Ancienne Lorette	Pour l'aider à payer une maison d'école, la cotisation pour sa construction ayant été annulée par la Cour	246 80	560 00	30 00	30 00
"	Tewkesbury	Construit une maison $600	....	....	200 00	30 00
"	St. Gabriel de Valcartier	....	....	....	....	22 00
Rimouski	St. Fabien	Soutient cinq écoles	137 46	263 70	30 00	22 00
"	Ste. Félicité	" trois écoles	128 44	132 00	30 00	22 00
"	Métis	" trois écoles	57 08	142 53	28 00	22 00
"	St. Mathieu	" deux écoles	84 10	183 27	28 00	22 00
"	McNider	" cinq écoles	139 62	148 00	30 00	22 00
Richmond	Stoke	" cinq écoles	70 40	527 33	30 00	28 00
Shefford	Granby (*Diss.*)	" six écoles	116 68	210 00	30 00	28 00
"	St. Valérien	" cinq écoles	107 40	217 98	40 00	22 00
"	Ely Nord	" huit écoles	76 98	660 88	40 00	22 00
St. Maurice	Shawinigan	" cinq écoles	114 18	386 00	50 00	26 00
"	St. Sévère	" quatre écoles, une modèle	105 82	166 32	80 00	26 00
Saguenay	Escoumains	" une école, réparation $50	116 34	81 00	30 00	22 00
"	Bergeronnes	" une école, bâtit une maison $120	40 00	68 00	30 00	22 00
"	Tadoussac	" une école	51 78	44 50	30 00	22 00
"	Rivière-aux-Canards	Nouveau et pauvre, une école	....	....	30 00	22 00
"	Ste. Marguerite	Très-pauvre, une école	22 60	....	30 00	22 00
Stanstead	Hatley (*Diss.*)	Peu nombreux, pauvres et dispersés, deux écoles	17 04	87 00	30 00	22 00
"	Barford	Soutient cinq écoles	79 14	300 00	40 00	22 00
Terrebonne	Ste. Agathe	Nouveau et pauvre, deux écoles	90 44	98 18	60 00	28 00
"	St. Sauveur	Soutient cinq écoles	205 86	278 65	80 00	22 00
"	Abercrombie	Nouveau et pauvre, communication difficile	55 96	80 00	26 00	22 00
"	Ste. Adèle	" " soutient deux écoles	140 98	240 84	40 00	22 00
Témiscouata	St. Eloi	Soutient cinq écoles	157 92	204 80	40 00	22 00
"	St. Antonin	" trois écoles	125 24	112 00	40 00	22 00
"	St. Modeste	" deux écoles	70 10	120 00	40 00	22 00
"	Madawaska	Nouveau et pauvre, deux écoles	106 65	120 00	40 00	22 00
"	St. Jean de Dieu	" " une école	23 34	40 00	20 00	26 00
"	St. Epiphane	" " trois écoles	125 04	128 00	30 00	28 00
Wolfe	Wolfestown	" " deux écoles	140 18	300 00	40 00	22 00
"	Ham Nord	" " trois écoles	68 96	160 00	40 00	28 00
"	Weedon	" " six écoles	91 46	612 52	30 00	28 00
"	Weedon (*Diss.*)	" " peu nombreux, une école	....	41 00	55 00	30 00
"	Wotton	" " sept écoles	173 32	402 89	50 00	24 00
"	St. Camille	" " quatre écoles	154 94	200 00	40 00	22 00
Yamaska	St. Zéphirin	" " six écoles	70 72	440 00	30 00	22 00
		Total	....	....	.......$	4000 00

IMPRIMÉ PAR EUSÈBE SENÉCAL, MONTRÉAL.





JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XIII. **Québec (Province de Québec), Avril 1869.** **No. 4.**

LITTERATURE.

POESIE.

PRIÈRE DU LABOUREUR.

Christe, audi nos!
Litanies.

Sur les blés encor verts le soleil vient de luire,
L'alouette s'éveille et monte vers le ciel,
Dans les fleurs on entend les abeilles bruire.
Et la campagne exhale une senteur de miel.

Vous qui venez aux champs pour goûter leurs délices,
Voici venir le jour, hâtez votre réveil :
Venez d'un jour d'été savourer les premices,
Et voir dans sa splendeur renaître le soleil.

Venez.... Depuis longtemps levé pour la prière,
Le pauvre laboureur est debout... Voyez-vous
Là-bas sur le coteau, près de la croix de pierre,
Ces femmes, ces enfants, ces vieillards à genoux ?

De leur chant jusqu'à nous la mélodie arrive,
A travers les sillons, les vergers et les bois.
Le pasteur seul commence, et la foule attentive
Achève le verset avec ses mille voix.

Tous la foi dans le cœur, des pleurs dans la paupière,
Ils implorent le Dieu qui bénit leurs moissons,
Ce fruit de leurs sueurs et d'une année entière
Passée à retourner de pénibles sillons.

—

Oh ! pour qu'un peu d'aisance entoure leur vieillesse !
Qu'ils puissent respirer après un dur labeur,
Sur le seuil entouré d'enfants et d'allégresse :
Exaucez-les, Seigneur !

Pour que le riche oisif se couche sur la soie,
Pour que les voluptés inondent ses palais,
Pour que jamais la faim n'interrompe sa joie
Seigneur, exaucez-les !

Pour que le voyageur, perdu dans la bruyère,
Trouve pour réchauffer ses mains un peu de feu,
Un abri pour la nuit, la table hospitalière,
Exaucez-les, mon Dieu !

Pour que pendant l'hiver, quand le sentier se glace,
Tous les impôts payés, dans leurs mince trésor
Il se trouve un denier pour l'aveugle qui passe,
Exaucez-les encor !

Pour qu'un travail de corps n'étouffe pas leurs âmes,
Pour que ce siècle impie et plein de mauvais jours,
De la foi, leur soutien, n'étouffent pas les flammes,
Exaucez-les toujours !

ADOLPHE ORNIN.

—*Revue de Bretagne et de Vendée.*

SCIENCE

Le Canal de Darien.

Les dernières nouvelles reçues à Washington de l'Amérique centrale annoncent que la mission de M. Caleb Cushing près du gouvernement des Etats-Unis de Colombie, a atteint le but proposé, et que le gouvernement de Bogota a concédé aux Etats-Unis le droit de construire un canal maritime à travers l'isthme de Darien.

On ne saurait trop féliciter le gouvernement des Etats-Unis de l'initiative qu'il vient de prendre et du succès de ses négociations. C'est déjà un pas de fait ; mais le plus difficile reste à faire. Les Etats-Unis sont certainement à la hauteur de la tâche, et peuvent, *s'ils le veulent*, mener l'entreprise à bonne fin. C'est le cas pour eux de donner la mesure de leurs ressources intellectuelles, morales et matérielles, en créant une grande œuvre ; ce sera pour eux un titre sérieux à l'estime du monde ; ils affirmeront ainsi, par une démonstration pratique, leur avènement définitif parmi les nations qui tiennent la tête de la civilisation. Leurs efforts jusqu'ici ont été méritoires ; mais ils n'ont encore contribué qu'à leur propre grandeur ; leur nouvelle entreprise, si elle est menée à bonne fin, sera en même temps qu'une grande spéculation à leur profit, un service rendu à l'humanité.

La réunion de l'Atlantique et du Pacifique au moyen d'un canal interocéanique a sollicité l'attention de toutes les nations depuis la découverte de l'Amérique ; dans le siècle dernier, Jefferson et Pitts s'en sont occupés avec un extrême intérêt. Mais c'est depuis un demi-siècle surtout que l'idée a pris une forme précise, et s'est résolue en plans et en projets définis.

L'espace nous manque pour faire l'histoire de tous les projets conçus et délaissés depuis l'origine ; disons seulement en passant qu'il n'y a pas eu moins de dix-neuf différents tracés de canal, et sept de chemin de fer entre les deux océans. C'est assez dire l'importance du sujet.

Il ne faudrait pourtant pas exagérer cette importance, et c'est ce que font les Américains, quand, avec leur esprit de grossissement ordinaire, ils prétendent que le nouveau canal sera le chemin du commerce entre l'Europe et l'extrême Orient ; que l'Amérique est la traverse de la navigation des deux mondes ; et que " les Puissances Européennes d'une part, la Chine et le Japon de l'autre, se donnent la main sur le Continent Occidental, où ils ont leur véritable Trait d'union (*trade union*)."

On peut admettre à la rigueur cette manière de voir des Américains, qui y trouvent le compte de leur amour-propre national, et qui peuvent avoir intérêt à surfaire la valeur de leur entreprise. Mais pour nous, qui sommes désintéressés dans la question, nous devons dire qu'elle est arriérée. Elle était vraie quand elle a été exprimée avec plus ou moins de développement par une foule de voyageurs et de savants, par Dampier et Water en 1681 ; par Sharp et Funnel en 1703 ; par Ulloa en 1726 ; par Edwards en 1799 ; par Humboldt en 1803 ; par Walton en 1817 ; par Robinson en 1820 ; par Hall en 1827 ; par Purdy en 1824, et par dix autres depuis, y compris Louis Napoléon en 1846. Mais la même idée qui était vraie alors est fausse aujourd'hui.

L'Espagne, par exemple, au temps de ses conquêtes et de sa grandeur commerciale, exportait en Chine l'argent qu'elle extrayait des mines du Mexique ; puis elle rapportait à Acapulco ses riches cargaisons de retour, et les conduisait à travers le continent à Vera Cruz, d'où elle les expédiait directement en Espagne.

Pour le gouvernement espagnol donc, et pour toutes les nations qui trafiquaient ou pensaient à trafiquer avec la Chine, la route du Mexique était la plus courte, presque la seule praticable, et la pensée d'un canal à travers un point de ce continent apparaissait nécessairement comme l'idéal des avantages réalisables. C'est qu'alors on ne connaissait que deux routes maritimes entre l'Europe et l'Asie orientale ; le cap de Bonne-Espérance, l'effroi des navigateurs ; le Cap Horn, plus redouté et plus redoutable encore, tous deux obligeant les navires à un détour aussi long que dangereux.

Mais il n'en est plus ainsi de nos jours. Le canal de Suez a révolutionné le commerce maritime. Le Cap de Bonne-Espérance n'existe plus, et l'on va presqu'en ligne droite de Marseille à Bombay et à Hong-Kong. De Paris à Shang-Haï il y a 120 degrés de longitude par la route de Panama, juste un tiers en plus, et quand les distances se comptent par plusieurs milliers de lieues marines, cela vaut la peine que l'on y regarde. Par quel prodige d'illusion les Américains peuvent-ils donc penser que le commerce de l'Europe avec la Chine et le Japon prendra le chemin de l'isthme de Darien ? Evidemment il y a là une erreur dont il faudra bien que l'on revienne si l'on ne veut pas courir après des déceptions. Si l'on parle de la côte occidentale du continent américain, c'est bien différent ; de même si l'on a en vue le commerce spécial des Etats-Unis. Sans doute un navire parti de New-York ou de Boston pour la Chine, gagnera du temps et de l'espace en se rendant dans le Pacifique par l'isthme au lieu de doubler le cap Horn et de traverser l'Atlantique pour aller prendre la Méditerrannée et le canal de Suez. Mais un bâtiment appartenant à une nation maritime européenne quelconque choisira toujours de préférence cette dernière route, quand il ira directement trafiquer en Orient, sans avoir un intérêt impérieux qui l'appelle en Amérique.

Trève donc d'illusion ou de *humbug*. Il y a un peu d'esprit que l'on s'amuse ici à développer de mille façons ingénieuses, et qui consiste à dire que l'Amérique est le centre du monde, étant à mi-chemin entre les deux extrémités de l'immense continent qui comprend l'Europe, l'Afrique et l'Asie. Le centre d'une sphère est partout, et le centre du monde habité est bien plus à Constantinople qu'à Panama ; et Panama ne se trouve à mi-chemin entre les deux extrêmes qu'à condition de prendre le chemin le plus long de l'un à l'autre.—Ce qui fait que le canal de Panama, ou de Darien, ou de Nicaragua, ou de Tehauntepec n'aura jamais, pour l'ancien continent, l'importance de l'isthme de Suez, et qu'il ne changera que fort peu de chose dans les rapports de l'Europe avec les mers de l'Inde, avec la Chine et le Japon.—(*Courrier des Etats-Unis.*)

EDUCATION.

L'Instruction Publique en France.

L'impulsion donnée à l'instruction primaire ne s'est pas ralentie pendant l'année écoulée.

L'Exposé de la situation de l'empire, signale les diverses applications qu'a reçues la loi du 10 avril 1867 en ce qui touche les écoles de filles, les maîtresses de travaux à l'aiguille, les adjoints, et adjointes, les cours d'adultes, l'extension de la gratuité dans les écoles payantes, les compléments de traitements assurés aux institutrices en fonction, la création des écoles de hameaux, la gratuité absolue de l'enseignement.

En quelques mois, 2,814 communes rurales ont fait ou se sont engagées à faire les sacrifices nécessaires pour établir dans leurs écoles la gratuité absolue que 3,433 villes ont depuis longtemps déjà assurée à leur population ouvrière. Les désirs du pays sont donc bien les mêmes que ceux du législateur de 1867 qui a voulu que la *commune* pauvre pût jouir, moyennant des sacrifices déterminés, du bénéfice de la gratuité scolaire, que le législateur de 1833 et celui de 1850 n'accordaient qu'à *l'individu* pauvre. En secondant le vœu des grands corps de l'Etat et du pays, l'administration de l'instruction publique croit poursuivre une œuvre à la fois humaine et politique, conforme aux traditions de la France.

Le nombre des constructions de maisons d'école va chaque année en augmentant.

Le ministre de l'instruction publique, se conformant à la décision impériale du 4 septembre 1863, a continué de subventionner les communes qui dotent leurs écoles de garçons et de filles d'un mobilier à l'usage personnel des instituteurs et institutrices. Cette mesure épargne aux maîtres des dépenses qui parfois grevaient pour longtemps leur mince budget et qui ne sont nulle part à la charge des instituteurs congréganistes. Elle rend aussi moins onéreux pour eux les frais de déplacement que des nécessités de service ou la récompense de leur zèle obligent de leur imposer.

Le vœu du Corps législatif, d'assurer au moins 1 franc par jour aux vétérans de l'instruction primaire, pourra être réalisé en 1869.

Une commission spéciale chargée d'étudier les questions relatives à l'enseignement de la gymnastique dans les lycées, les colléges, les écoles normales et les écoles primaires, et de préparer les programmes nécessaires à cet ordre d'enseignement, a minutieusement déterminé les exercices gymnastiques, sans instruments ni appareils, qui pourront être introduits dans les écoles primaires dès à présent et sans dépense d'installation.

Le progrès signalé l'année dernière dans la population scolaire des lycées se maintient et s'accroît. Le nombre des élèves, qui était de 36,306 à la rentrée de 1867, a été de 38,001 à la l'époque correspondante de 1868, savoir.

Elèves internes,	20,462
Elèves externes,	17,539

C'est un accroissement de 1,695 élèves, comprenant 478 internes et 1,217 externes.

Cependant il reste quelques perfectionnements de détails à

introduire dans notre système d'études. Les vues de l'administration de l'instruction publique à cet égard ont été exposées dans les conclusions du rapport à l'empereur qui précède la statistique de 1865, publiée depuis quelques mois. Obtenir des élèves la même somme de travail et d'efforts en leur donnant plus d'heures pour leurs jeux et leurs récréations, telle est la difficile question à résoudre. En pareille matière, la prudence commande de ne procéder qu'avec lenteur et en s'appuyant sur les données de l'expérience. Un essai qui se fait au lycée de Versailles pour une meilleure distribution du temps paraît devoir réussir; la nouvelle organisation, qui est aussi provisoirement établie dans plusieurs lycées des départements, sera généralisée, s'il y a lieu, quand l'épreuve aura été complète.

L'article 9 de la loi sur l'armée dispensant d'assister aux exercices de la garde mobile les jeunes gens qui connaîtraient le maniement du fusil et les premières manœuvres, les élèves des classes supérieures mêlent les exercices militaires aux exercices habituels de gymnastique.

L'importance croissante que prend heureusement l'enseignement des langues vivantes dans nos études, exigeait qu'on fît cesser l'infériorité de traitement qui pesait encore sur les professeurs de cet ordre non agrégés. Une décision récente les a complétement assimilés aux autres chargés de cours sous le rapport des émoluments et des heures de travail.

L'intérêt du service demandait que le nombre des maîtres répétiteurs fût accru. Il était désirable, en outre, qu'on leur ménageât le temps et les moyens de développer leurs connaissances, afin de leur rendre plus facile l'accès du professorat. Le décret du 11 janvier 1867, portant création, au chef-lieu de chaque académie, d'écoles normales secondaires, formées de maîtres répétiteurs auxiliaires, répond à ce double besoin et assurera aux colléges et aux classes de grammaire des lycées des professeurs que l'Ecole normale supérieure ne suffisait plus à leur donner.

L'enseignement spécial répond aux besoins de la société moderne. Cependant il y aurait eu à craindre qu'il ne s'établît point d'une manière durable si l'administration ne s'était occupée de former un personnel nouveau pour ce nouvel enseignement. C'est l'idée qui a décidé la création de l'école normale de Cluny. Ce bel établissement, un des plus vastes et des plus complets que possède la France, renferme aujourd'hui 170 élèves maîtres dans l'école et 300 jeunes élèves dans le collége qui y est annexé. Une troisième année d'études, destinée spécialement aux candidats à l'agrégation, y a été instituée à la dernière rentrée; elle comprend 24 élèves. Les résultats des deux premières années d'enseignement ont été constatés à l'école même par une commission composée d'inspecteurs généraux, de membres du conseil d'Etat et de professeurs de faculté, qui ont donné plus de huit jours à cet examen. 45 élèves, après de longues et difficiles épreuves, ont été jugés dignes du brevet de capacité; 9 ont obtenu, quelques mois après, le même diplôme devant le jury de l'académie de Lyon. 50 de ces jeunes gens ont été pourvus, à leur sortie de l'école, de chaires d'enseignement spécial dans les lycées, les colléges et les écoles normales primaires.

Le lycée français que le gouvernement turc vient de fonder à Constantinople, au faubourg de Galata, et pour lequel la France lui a prêté des fonctionnaires et des professeurs, est inauguré depuis quelques mois. Les élèves s'y pressent comme dans nos lycées; il en compte 500 à cette heure; on ne peut que voir avec satisfaction notre enseignement prendre racine dans ces pays lointains.

L'enseignement secondaire des jeunes filles s'est propagé sous le patronage des administrations municipales. Il est accueilli comme une institution utile qui prête aux mères un secours précieux, et il est donné par des professeurs qui ont la double autorité de chefs de famille et de maîtres de la jeunesse. La sagesse de leurs leçons ne s'est trouvée nulle part en défaut, et les nouvelles élèves ont étonné l'expérience de vieux professeurs par leur persévérance et la rapidité de leurs progrès.

La statistique de l'enseignement secondaire qui a coûté deux années de travail, a enfin été publiée dans les premiers mois de 1868. Depuis 1842, il n'avait paru aucun document de ce genre sur ce grand service. Dans une série de trente et un tableaux, cette statistique fournit les renseignements les plus complets sur les lycées et les colléges, au point de vue de l'installation matérielle, de l'organisation intérieure, de l'enseignement, de la population scolaire, de la situation financière et des traitements de professeurs; sur le recrutement du corps enseignant, les divers ordres d'agrégation, l'Ecole normale supérieure, les établissemens libres d'instruction secondaire, etc. Elle contient le relevé des élèves présents dans les lycées et dans les colléges communaux de 1809 à 1815 et permet ainsi de constater les progrès accomplis, qui sont immenses. Elle fait connaître la dépense totale de l'instruction secondaire à la charge de l'Etat, des départements, des communes et des familles, et présente la comparaison des frais d'instruction dans les diverses catégories d'établissements.

De ce rapprochement résulte la preuve de la modicité des prix de pension demandés par l'Etat, malgré les améliorations qui n'ont cessé d'être introduites dans notre système d'éducation publique.

A côté des succès de nos lycées dans les concours pour l'admission aux écoles spéciales du gouvernement, il faut mentionner les travaux particuliers accomplis par les professeurs en dehors de leurs chaires, les services qu'ils rendent à la philosophie, à l'histoire, à la littérature, aux sciences exactes, tantôt dans des recherches intéressantes et neuves, tantôt dans des éditions savantes, et les récompenses si honorables dont plusieurs d'entre eux ont été l'objet dans les distributions de prix de l'Institut.

Le rapport soumis à l'empereur le 31 juillet 1868 expose les motifs qui ont décidé l'organisation de *Laboratoires d'enseignement et de recherches* et celle de *l'Ecole pratique des hautes études*. Il s'agissait de réunir les élèves de nos grands établissements qui se préparent à la licence ou qui montrent une vocation résolue et des aptitudes scientifiques spéciales, pour leur assurer, non-seulement l'enseignement général de la chaire, mais les conseils particuliers des maîtres les plus autorisés, et les moyens de vérifier à chaque instant la théorie par la pratique, ou d'entreprendre des recherches personnelles sur quelques points de la science. Des agrégés ou des docteurs, d'un savoir déjà éprouvé, sont placés à côté des élèves pour suppléer le maître et rendre, en quelque sorte, sa direction toujours présente.

Le chiffre des diplômes délivrés en 1867 s'est élevé à 9,170.

Les traitements des professeurs de facultés ont été augmentés.

Des améliorations matérielles ont été apportées aux exercices pratiques pour les divers ordres d'enseignement, à l'Ecole normale, au Collége de France, à la Sorbonne, au Muséum.

L'école des langues orientales a été transférée dans une partie des bâtiments du Collége de France.

De nouvelles chaires ont été créées dans les écoles préparatoires de médecine.

L'administration ne peut augmenter sans cesse le nombre des chaires, ni multiplier indéfiniment les traitements; mais elle croit de son devoir de favoriser, en dehors de l'enseignement officiel, toutes les manifestations de la pensée dans l'ordre des études supérieures. Dans ce but, elle a ouvert de nouveaux amphithéâtres, rue Gerson, auprès de la Sorbonne; déjà vingt-quatre cours y sont établis.

Ces cours n'engagent ni les finances de l'Etat ni la responsabilité de l'administration et ils ont l'avantage d'apporter dans l'enseignement supérieur une variété qui sera sans doute salutaire, car la vérité dans les sciences naît souvent de la contradiction des idées et de la variété des méthodes.

L'exposé nous fait connaître ensuite les travaux de l'Institut, du bureau des longitudes, de l'Observatoire impérial, des sociétés savantes, du comité des travaux historiques, de la commission chargée de la publication de la carte topographique des Gaules, des missions scientifiques et littéraires.

L'enquête sur l'état des connaissances humaines dans notre pays, depuis vingt ans, n'est pas encore terminée; mais en moins de deux années, vingt-sept rapports ont été publiés; onze restent à paraître.

Le mouvement de renaissance dans les études philosophiques est de plus en plus marqué ; c'est à l'Université que revient l'honneur d'avoir produit les œuvres les plus considérables ; les études archéologiques ont donné lieu à des publications du plus haut intérêt.

Les sciences font de grands progrès, grâce aux travaux de MM. Jaussen, Becquerel, Fizeau, Sainte-Claire-Deville, Wurtz, Pasteur, Milne-Edwards, Claude Bernard et autres savants illustres.

La plupart de ces travaux ne sont connus que d'un cercle de lecteurs peu nombreux ; mais c'est par eux que, chaque année, progresse la science. " L'administration de l'instruction publique accomplit un devoir en montrant aux grands corps de l'Etat ne fût-ce qu'une partie des efforts immenses qui sont faits par la science désintéressée pour percer les ténèbres du passé et découvrir les mystères de la nature, au profit et à l'honneur de la France."— *Courrier des Etats Unis.*

PEDAGOGIE.

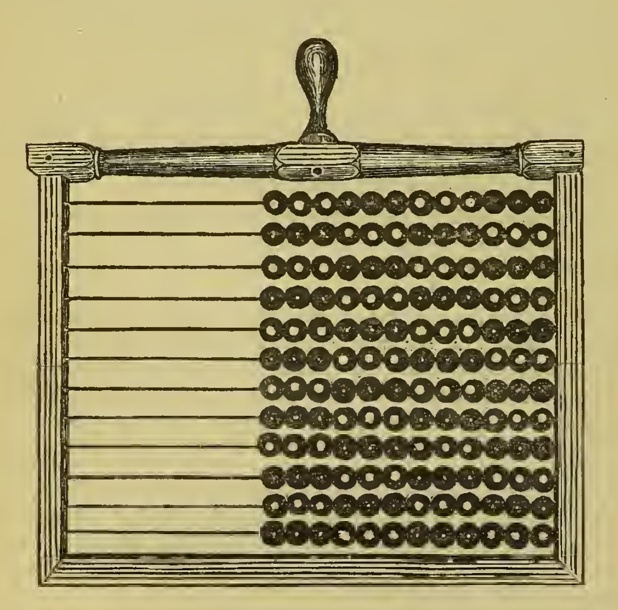
De l'Enseignement de l'Arithmétique.

Lecture faite par M. le Professeur Cloutier à la Conférence du 30 mai 1868, à l'Ecole Normale Laval.

(*Suite et fin.*)

M. le Ministre, M. le Président et Messieurs.

Si l'élève a suivi jusqu'ici la marche progressive que je viens d'indiquer, si sa curiosité a été éveillée, à chaque pas, par des questions habilement posées, si sa mémoire a été convenablement cultivée, les plus grandes difficultés sont maintenant vaincues, et il est temps de lui mettre entre les mains un bon traité d'arithmétique dont l'assistance lui sera d'une grande utilité, si toutefois le maître a soin de lui expliquer à propos les principes qui s'y trouvent développés.



Sur quelles parties de l'arithmétique faut-il le plus insister? Il est très-facile de répondre à cette question, car outre les quatre règles fondamentales, les fractions et les règles composées, les proportions, sur lesquelles sont appuyées toutes les règles de commerce, sont indispensables pour tout homme, quelle que soit la position qu'il occupe dans la société. Sans la connaissance de ces règles, il serait obligé, dans ses transactions journalières, de s'en rapporter à la bonne foi des autres, bien que cet inconvénient pût quelque fois être fatal à ses intérêts.

Pour les jeunes gens qui se destinent au commerce, il faut une préparation toute particulière ; le calcul mental doit surtout leur être enseigné avec beaucoup de soin, et pour les teneurs de livres, c'est sur l'addition, sur les règles d'intérêt qu'il faut appuyer davantage. La première est très facile sans doute lorsque l'on ne veut additionner que quelques lignes seulement ; mais s'il s'agit d'opérer sur des colonnes de chiffres de trente et même de quarante lignes, c'est bien différent, et ce n'est que par une longue habitude que les enfants peuvent s'accoutumer à ce genre de calcul. Aussi, nos voisins des Etats-Unis comprennent tellement la nécessité de développer cette partie que tous leurs récents traités d'arithmétique renferment beaucoup d'exercices sur ce point, et il n'est pas rare de rencontrer chez eux des jeunes gens capables d'additionner deux, et même trois colonnes de chiffres à la fois avec beaucoup de vitesse et de précision. Voici d'ailleurs l'opinion que donne à ce sujet l'auteur d'un traité de tenue des livres à New-York en 1864. " La qualité la plus indispensable à un teneur de livres, c'est la facilité et l'exactitude dans l'addition. L'habileté à additionner de longues colonnes de chiffres avec vitesse et précision est une des principales recommandations qu'un jeune homme puisse offrir pour une position de confiance. Cette qualité est tellement estimée par les hommes d'affaires que lorsqu'elle manque, toutes les autres deviennent relativement insignifiantes. Un comptable *qui ne fait pas d'erreur* est certain d'avoir de l'avancement et d'être bien rémunéré."

Pour habituer les enfants à ce mode de calcul, il faut leur donner à additionner, tantôt sur le *tableau noir* et tantôt sur leurs ardoises, de longues colonnes de chiffres en les faisant d'abord opérer sur une seule colonne, et lorsqu'ils ont acquis une certaine habileté de cette manière, on peut leur faire recommencer ces exercices en additionnant deux et même trois colonnes à la fois.

Manière d'additionner deux colonnes à la fois.

24 et 5, 29, et 30, 59, et 6, 65 et 40, 105, et 2, 107 et 60, 167.	24 35 46 62 —— 167

Manière d'additionner trois colonnes à la fois.

123 et 1, 124 et 30, 154 et 200, 354 et 2, 356 et 10, 366 et 300, 666 et 6, 672 et 50, 722 et 400, 1122.	123 231 312 456 —— 1122

En répétant souvent ces exercices, on peut obtenir des résultats satisfaisants.

Quant à la règle d'intérêt, tout le monde sait qu'elle joue un grand rôle dans le commerce ; elle s'y rencontre tous les jours sous une forme ou sous une autre ; nos principales maisons commerciales font un grand nombre de leurs affaires au moyen de *billets ;* or ces billets portent tantôt un intérêt et tantôt un escompte ; c'est pourquoi l'homme d'affaires doit avoir une connaissance parfaite de tous les différents cas qui peuvent se présenter, afin que d'un coup d'œil il puisse saisir celui qu'il doit résoudre. Mais on s'abuse souvent sur l'étendue des règles d'intérêt, et la plupart des traités d'arithmétique renferment un grand nombre de cas et de problèmes imaginaires qui ne se sont jamais rencontrés et qui ne se rencontreront jamais dans la pratique. Plusieurs même donnent pour les résoudre, plusieurs formules qui ; bien que correctes, ont le tort de surcharger la mémoire des enfants et d'être trop facilement oubliées.

Voici les cas qui se rencontrent le plus souvent dans la pratique :

1o. Chercher l'intérêt d'une somme pour une ou plusieurs années.
2o. " " " " " des mois.
3o. " " " " " des jours.
4o. " " " " des jours et des mois.
5o. " " des années, des mois et des jours,

Dans le premier et le second cas, le moyen de trouver les intérêts est trop facile pour qu'il soit nécessaire d'en parler ici : Quant au calcul de l'intérêt des jours, celui qui se rencontre le plus souvent dans la pratique, je mentionnerai les deux méthodes suivantes comme étant les plus courtes et les plus expéditives. Comme la première méthode à 4 pour cent, se trouve dans Thompson et dans plusieurs de nos ouvrages français, je me bornerai à dire qu'elle est simple, facile, et qu'on peut s'en servir avec avantage dans un grand nombre de cas.

M. le professeur Toussaint donne ici quelques explications sur cette méthode en les appuyant d'exemples sur le tableau noir : il dit que, appliquée à l'année commerciale de 360, elle peut subir les modifications suivantes : l'intérêt de $1 pendant un jour égale, à 4 pour cent, $\frac{4}{360}$, c'est-à-dire, $0.00111 &c.

Ainsi, si l'intérêt de $1 dans un jour est de $0.00111 &c., celui d'une somme quelconque pour le même temps, sera le produit de cette même somme par $0.00111 &c. Pour trouver l'intérêt d'une somme quelconque à 4 pour cent pour un certain nombre de jours, il faut multiplier cette somme par le nombre de jours, puis ajouter à ce produit son dixième, le dixième de ce dixième etc., ensuite retrancher quatre chiffres par un point : les chiffres à gauche du point seront des piastres; et à droite des centins et fractions de centins.

Ex.—Quel est l'intérêt de $768.00 à 4 pour cent pour 15 jours ?

Le même problème par la méthode suivante.

$60 = \frac{1}{100}$	768	$768	
		15	
15 jours $= \frac{1}{4}$	) 7.68		
		3840	
$-\frac{1}{3}$	1.92	768	
	64		
		11520	
	1.28	1152	dixième du produit.
		115	" du dixième.
		11	" "
		$1.27,98	en compensant $1.28.

La méthode suivante est de beaucoup plus avantageuse que la première, car elle a non seulement le mérite d'être plus courte, mais encore celui de s'appliquer au calcul de l'intérêt des années, des mois et des jours. Cette méthode est à 6 par cent.

On sait que $1, mise à intérêt pendant 12 mois à 6 pour cent donnera $\frac{6}{100}$ de $. ou 06c. ; pendant 2 mois ou le $\frac{1}{6}$ de 12 mois, l'intérêt sera de $\frac{1}{100}$ de $. ou 01c, : si l'intérêt de $1, pendant 2 mois est de 01c, dans 100 fois 2 mois, il sera cent fois plus grand, c'est-à-dire, $\frac{100}{100}$ de $ ou $1. : il sera donc alors égal au capital.

Mais puisqu'une somme pendant 200 mois donne un intérêt égal au capital, pendant 200 mois comme représentant le capital, je puis donc former la table suivante.

200 mois ou 16 ans 8 mois	=	1 ou le capital.	
100 " 8 " 4 "	=	$\frac{1}{2}$	du "
50 " 4 " 2 "	=	$\frac{1}{4}$	du "
25 " 2 " 1 "	=	$\frac{1}{8}$	du "
20 " 1 " 8 "	=	$\frac{1}{10}$	du "
$12\frac{1}{2}$ mois, 1 an 15 jours	=	$\frac{1}{16}$	du "
10 "	=	$\frac{1}{20}$	du "
5 "	=	$\frac{1}{40}$	du "
2 "	=	$\frac{1}{100}$	du "
1 " ou 30 jours	=	$\frac{1}{200}$	du "
6 jours ou le $\frac{1}{5}$ de 30	=	$\frac{1}{1000}$	du "

Maintenant, je suppose que je veuille trouver l'intérêt de $240.00 à 6 pour cent pendant 2 ans, 7 mois et 26 jours, au moyen de la table ci-dessus : je dirai, 2 ans et 7 mois 31 mois j'en prends 25 qui égalent $\frac{1}{8}$ de $240, le capital ; il reste 6 mois et 26 jours ; pendant 6 mois 20 jours = 200 jours, j'ai $\frac{1}{30}$ du capital, et pour 6 jours je prends $\frac{1}{1000}$, et la somme de ces trois produits me donne l'intérêt cherché.

ans,	m.	j.			
2	1		=	$\frac{1}{8}$	$240
	6	20	=	$\frac{1}{30}$	30
		6	=	$\frac{1}{100}$	8
					24
2 ans 7 m. 26 j.					
				Rép.	$38.24

Quel est l'intérêt de $896.00 en 6 ans, 10 mois et 21 jours ?

6 8	= 80 mois $= \frac{8}{20} = \frac{4}{10}$		$896
			4
2	=	$\frac{1}{100}$	358.4
	15 jours $\frac{1}{4}$ de 2 mois		8.96
	6 " $\frac{1}{1000}$ du cap.		2.24
			89
6 ans 10 m. 21 j.			
		Rép.	$370.49

Quel est l'intérêt de $527 à 6 par cent en 6 jours ?

6 jours $= \frac{1}{1000}$ du cap.	$527
Rép.	.52

Quel est l'intérêt de $420 à 6 par cent dans 96 jours ?

60 jours $= \frac{1}{100}$ du cap.	$420
30 " $= \frac{1}{2}$ de 60	4.20
6 " $= \frac{1}{1000}$ du cap.	2.10
	42
96 j.	
Rép.	$6.72

Lorsque l'intérêt est à 7 pour cent, on ajoute le $\frac{1}{6}$, s'il est à 8 on ajoute le $\frac{1}{3}$, et s'il est à 9 la moitié.

EXEMPLES.

Quel est l'intérêt de $360 à 7 pour cent en 18 jours ?

6 jours $= \frac{1}{1000}$ du cap.	$360	
	$0.36 =	l'intérêt de 6 jours.
	3	
Ajoutant $\frac{1}{6}$	1.08 =	" de 18 jours.
	18	
Rép.	$1.26	

Quel est l'intérêt de $154 à 8 par cent en 54 jours ?

On trouve aussi l'intérêt à 6 0/0 en multipliant le capital par le $\frac{1}{6}$ du nombre de jours.

60 jours $= \frac{1}{100}$ du cap.	$154	Ou bien	$154
			9
	1.540	$\frac{1}{3}$	1.386
6 jours $= \frac{1}{1000}$	.154		462
Ajoutez $\frac{1}{3}$	1.396		$1.848
	462		
Rép.	$1.848		

Quel est l'intérêt de $718 à 9 par cent pour 70 jours ?

60 jours $= \frac{1}{100}$ du cap.	$718
10 jours $= \frac{1}{6}$ de 60	7.18
	1.19
70	
Ajoutez $\frac{1}{2}$	8.37
	4.18
Rép.	$12.56 en compensant.

Quand l'intérêt est à 5 pour cent on retranche le $\frac{1}{6}$, quand il est à 3, la moitié.

Lorsque l'on considère l'année de 365 jours, il faut retrancher de l'intérêt à 6 pour cent $\frac{1}{73}$—

J'ai multiplié les exemples pour démontrer l'excellence de cette méthode. Elle peut s'appliquer à la généralité des cas qui se rencontrent dans la règle d'intérêt.

Pour éviter au jeune homme de nombreuses difficultés et lui rendre moins sensible la transition de l'école au comptoir, il serait à désirer qu'on lui apprît à connaître toutes les pièces d'argent ayant cours dans le pays ainsi que les billets des différentes banques ; à changer les greenbacks en argent du Canada, *vice versa ;* enfin on devrait, autant que possible, lui rendre familières toutes les différentes transactions qu'il pourrait rencontrer plus tard dans le commerce.

Voilà, Messieurs, ce que j'avais à vous dire sur ce sujet, qui de sa nature est très-aride ; mais j'ajouterai en terminant que dans notre siècle de lumières où tout marche avec une rapidité étonnante vers le progrès, obligés que nous sommes de vivre au milieu de compatriotes d'origines différentes et dont l'aptitude pour le calcul est, pour ainsi dire, proverbiale, ayant des relations commerciales très-fréquentes avec nos voisins des Etats-Unis, il est de la plus grande importance comme de notre plus grand intérêt de nous tenir à leur niveau, si nous ne voulons pas mériter le titre de race inférieure et arriérée ; or, nous ne pourrons maintenir notre position, qu'en autant que notre enseignement sera sur le même pied que le leur, que nos livres d'écoles renfermeront tous les besoins du jour. Ainsi, pour être acceptable, un traité d'arithmétique doit contenir toutes les améliorations les plus récentes, toutes les méthodes les plus simples, les plus courtes et les plus suivies dans les affaires ; car, Messieurs, les principaux éléments ne nous manquent pas ; notre jeunesse est aussi intelligente et a autant de dispositions pour le calcul que celle de toute autre nationalité. C'est donc à nous, Instituteurs Canadiens, qu'incombe le devoir de développer en elle cette précieuse faculté, et j'ai l'intime conviction qu'avec du travail, de l'énergie, de la persévérance, nous réussirons à faire de nos jeunes gens d'excellents calculateurs qui pourront figurer partout avec avantage, et alors, nous aurons rendu un grand service au pays.

J. B. CLOUTIER.

Discipline.—Conduite de l'Ecole.

SECTION III.

Des différentes espèces de punitions.

(*Suite.*)

Commencez donc par avertir d'un ton ferme et sévère l'enfant qui est en faute ; reprenez-le en particulier, lorsque la faute est ignorée de ses camarades ; en public, quand la faute a été connue de tous. Si cela ne suffit pas, faites-le descendre de quelques places sur le banc qu'il occupe, afin de démontrer que celui qui se conduit mal mérite le dernier rang. Vous pouvez lui donner des mauvais points, qui, s'ils arrivent à une certaine mesure, détruiront ses droits à quelque récompense. Occupe-t-il un poste d'honneur ; ôtez-le lui lorsque sa faute est de quelque gravité, pour prouver que l'enfant insoumis et paresseux n'est plus digne de votre confiance, n'est plus digne d'obtenir quelque prééminence sur ses camarades. S'il faut aller plus loin, séparez-le de ses camarades, mettez-le sur un banc à part, banc de déshonneur, comme il peut y avoir un banc d'honneur ; et certainement, si cette mesure est rare, et employée avec quelque solennité, elle produira un véritable effet, et n'aura pas l'inconvénient de priver l'enfant de la leçon, comme dans le cas où on le mettrait à la porte. Obtenez en même temps de votre maire, de votre curé, de fréquentes visites à l'école, et certainement la confusion que les coupables éprouveront, en se trouvant en leur présence à une place qui les humilie, sera un excellent moyen de les engager à ne la plus mériter.

Nous n'avons eu en vue ici que les fautes ordinaires, qui tiennent plus à l'étourderie des enfants, à leur penchant naturel pour l'insubordination, qu'à un cœur mauvais et corrompu. Si un enfant est coupable d'une méchanceté, ce n'est pas une punition commune qui le corrigera ; ce n'est pas avec une retenue ou un mauvais point que vous agirez sur une âme dure et gâtée. Dans une telle circonstance, amenez avec un air ému l'enfant méchant devant tous ses camarades ; adressez-lui non pas des reproches aigres et emportés, mais une exhortation vive et touchante, qui témoigne votre douloureux étonnement, votre profonde pitié pour une perversité si étrangère à son âge. Une semblable correction fera impression sur lui, s'il lui reste encore quelque sensibilité.

Pour les fautes contre les mœurs, on sent assez que toute punition publique produirait un fâcheux scandale. Prenez le coupable à part, montrez-lui toute l'horreur de sa faute, tout le mal qu'il peut faire et aux autres et à lui-même ; puis, surveillez-le avec une extrême attention. S'il retombe dans les mêmes fautes, alors il n'y a pas à hésiter, *renvoyez-le* de l'école. Il faut séparer du corps le membre gangrené qui le corromprait tout entier. Qui ne sait avec quelle funeste facilité les mauvaises habitudes se répandent ? Renvoyez-le sans qu'aucune considération vous arrête ; c'est pour vous un religieux devoir, non pas parce que le vice lui-même est incurable, mais parce que pendant le temps que vous emploieriez à le guérir, il produirait dans l'école de déplorables fruits. Il est vrai que si une telle extrémité est nécessaire en pareil cas, c'est à peu près le seul où il soit permis d'y avoir recours. On peut dire, en général, que le maître est coupable lui-même, quand la paresse, l'insubordination ou l'insolence d'un élève en sont venues au point qu'il n'est plus possible de le supporter dans la classe.

SECTION IV.

Des différentes espèces de récompenses.

" La question de l'utilité et de l'inconvénient des récompenses partage les esprits les plus raisonnables. Les uns, parce que l'application est vicieuse, rejettent même le principe ; et les autres, trouvant le principe excellent, en acceptent les fâcheuses applications, sans y trop regarder. Vos récompenses, disent tous ceux qui n'en veulent pas, rendent l'enfant présomptueux, et font naître des jalousies, des haines ; il n'en faut plus, et l'enfant ne doit être porté au bien que par l'amour du bien lui-même. Admirable théorie ! disent les autres ; il ne lui manque que d'être praticable. Vous raisonnez sur les enfants comme s'ils étaient des êtres pleins de sagesse, et vous leur supposez des qualités et des vertus qu'ils n'ont pas " (1).

Les derniers ont raison, sans doute, en demandant des récompenses, sans lesquelles il est difficile que les enfants aient de l'ardeur pour le travail. Les seconds, malgré la réprobation exagérée dont ils frappent les récompenses, posent cependant un principe vrai : c'est que dans l'instruction primaire surtout, dans cette sphère modeste, où il est si dangereux d'exalter les idées, d'enflammer les ambitions, jamais les récompenses ne doivent être le résultat de luttes, qui seront funestes si elles sont solennelles ; jamais leur distribution ne doit être entourée d'une pompe qui ne peut que gâter l'esprit et le cœur des enfants.

Nous avons proclamé l'émulation utile, nécessaire ; il faut donc mettre de temps en temps les élèves aux prises, et accorder au vainqueur certaines distinctions, qui l'encouragent lui-même, qui excitent les désirs de tous. Mais d'abord, ces luttes doivent être rigoureusement enfermées dans l'enceinte de l'école. Que les maîtres se bornent à faire le bien des enfants qui leur sont confiés ; qu'ils repoussent, comme la plus dangereuse pensée, celle de faire briller leur école au-dessus de toutes les autres, dans un concours où chaque maître enverrait ses élèves les plus instruits. Ce n'est là qu'une pensée de vanité et d'ambition personnelle, mal déguisée sous le prétexte d'exciter le zèle des enfants.

De sages esprits déplorent l'usage des concours dans l'instruction secondaire elle-même ; que serait-ce donc dans l'instruction primaire, sinon un moyen sûr d'égarer de jeunes têtes, et de faire

---

(1) Lebrun. *Écho des écoles primaires.*

prendre en dégoût l'honorable mais obscure carrière de l'agriculteur ?

Des compositions peuvent être faites utilement entre camarades d'école : le résultat seul de ces compositions, connu des enfants et de leurs parents, en est déjà peut-être une récompense suffisante. Le succès, au reste, peut, sans inconvénient, assurer une place d'honneur, ou une fonction particulière à remplir. Dans les écoles organisées de manière à ce que les enfants soient classés sur leurs bancs d'après leur force et leur instruction, on aura un continuel moyen de constater et de récompenser chaque progrès, en faisant avancer l'élève d'une ou de plusieurs places. On peut encore avoir un tableau d'honneur exposé dans l'école, sur lequel sont inscrits les noms des écoliers qui ont obtenu les premières places. Si l'on veut récompenser par des prix les élèves qui se sont le plus souvent distingués, que ces prix leur soient donnés au temps même où ils les ont mérités, sans pompe particulière, sans interruption de la classe. Si vous voulez qu'ils soient mieux appréciés, obtenez de votre maire ou de votre curé qu'ils viennent les donner quelquefois eux-mêmes ; mais ne les réservez pas pour une époque déterminée et solennelle. *Les distributions de prix ne sont pas faites pour les écoles primaires.* Faut-il donc la réunion d'un préfet et de toutes les autorités municipales pour exciter les enfants à apprendre à lire, à écrire, à compter ?

Nous ne saurions trop le redire, les récompenses les meilleures sont celles qui, au lieu d'être réservées, comme les prix ordinaires, à quelques élèves d'élite, peuvent s'adresser à tous. " On n'oubliera pas que le faible a plutôt besoin d'un encouragement pour un demi-succès, que le fort pour des progrès éclatants " (1). Parmi ces récompenses, une des plus simples et des plus efficaces, est l'approbation du maître, quand il sait la donner à propos, mais avec réserve et discrétion. Un sourire bienveillant, une affectueuse poignée de main, un mot d'éloge sincère, suffisent quelquefois pour gagner de jeunes cœurs. Il serait étrange qu'un tel moyen fut impuissant à l'égard des enfants, quand il agit avec force sur les hommes eux-mêmes. " Un capitaine de vaisseau, dit Basil Hall, avait coutume, toutes les fois qu'il se rendait à bord, de faire un examen scrupuleux, dans le seul but de découvrir ce qu'il y avait de mal, de reconnaître autant que possible tous les sujets de blâme. C'était, selon lui, le seul moyen de prévenir les négligences de la part des gens de son équipage, et il agissait toujours d'après ce principe. Un autre capitaine, au contraire, semblait chercher tout ce qui était bien, tout ce qui méritait son approbation. L'un de ces officiers était mécontent quand il ne trouvait pas moyen de faire quelque reproche; l'autre paraissait affligé toutes les fois qu'il avait à adresser une réprimande. Aussi l'équipage du premier faisait son devoir sans ardeur et sans plaisir, parce qu'il savait qu'on ne lui tiendrait pas compte ; l'équipage du second travaillait avec zèle et avec joie, car il était persuadé qu'on lui saurait gré de tous ses efforts : et cependant, chose bien remarquable, quand il s'agissait de punir, l'un n'était pas plus indulgent que l'autre."

Les *bons points*, gages des progrès ou de la bonne conduite des élèves, sont honorables par eux-mêmes pour ceux qui les ont obtenus, et ils peuvent d'ailleurs servir *d'exemptions* pour les punitions que les enfants auraient méritées ensuite. Ces exemptions, dans les circonstances ordinaires, ont un grand avantage moral; elles sauvent les bons élèves des suites d'une légèreté, qui est fort excusable, quand elle n'est pas habituelle ; en même temps, elles épargnent au maître le soupçon de partialité, qui ne manquera pas de s'élever contre lui, si, tenant compte en lui-même de la conduite et du travail antérieurs d'un élève, il s'abstient de le reprendre pour une faute qu'il vient de punir dans un autre enfant. Mais il ne faut jamais que les bons points puissent soustraire à une juste punition ceux qui se sont rendus coupables d'une faute vraiment grave. Que les enfants sachent qu'un zèle et une application soutenus peuvent mériter l'indulgence du maître pour quelques étourderies ; mais aussi, qu'ils se persuadent bien que l'instruction n'est rien à côté de la vertu, et que le travail le plus régulier n'excusera jamais celui qui méconnait les devoirs sacrés de la morale et de la religion.

Les *billets de satisfaction* constatant tous les progrès moraux et intellectuels des élèves, et distribués à la fin de chaque semaine pour être portés dans les familles, ont l'heureux effet d'intéresser chaque parent à la bonne conduite et à l'avancement de ses enfants. Ils lui donnent le moyen de leur témoigner son contentement personnel, et d'accorder, s'il le juge convenable, à leurs succès ou du moins à leurs efforts, quelque légère récompense.

Dans beaucoup d'écoles, les maîtres ont coutume de donner aux enfants qui ont le mieux travaillé de petites croix, qu'ils ont le droit de porter pendant tout le temps que leurs progrès se soutiennent. Cette distinction doit être accordée fort rarement pour l'être avec profit. Elle a ce bon résultat, qu'elle oblige pour ainsi dire l'enfant, qui l'a une fois obtenue, à redoubler de zèle et d'ardeur, afin de ne pas subir la honte d'être dépouillé de sa décoration. Cette marque d'honneur met sans cesse l'élève en face de ses propres succès, excite en lui le désir de se surpasser lui-même, et c'est là la meilleure émulation.

Toutes ces récompenses ont l'avantage de pouvoir être obtenues par tous, et, par conséquent, d'exciter le désir du plus faible aussi bien que du plus fort.

Nous avons parlé de récompenses accordées au succès ou du moins au travail ; une question des plus importantes est celle de savoir si des prix doivent être gagnés également par la bonne conduite et l'avancement moral. Il est certain que restreindre les prix au seul mérite intellectuel, c'est diminuer beaucoup l'encouragement des récompenses pour ceux dont l'intelligence est peu développée, quoique leur conduite puisse être, du reste, parfaitement régulière ; ceci même, peut-être, donnera, aux yeux des enfants, une sorte de supériorité aux facultés de l'entendement sur les qualités du cœur, qui cependant sont bien préférables. Mais adopter le système contraire, c'est s'exposer à gâter le motif qui pourrait porter les enfants à bien agir, à le ravaler au niveau d'une ambition ordinaire, à substituer l'hypocrisie à la vertu. Cette objection, toutefois, ne serait fondée que si un prix de bonne conduite pouvait être obtenu par une tranquillité et une assiduité de quelques heures, de quelques jours, de quelques semaines même. Mais quand il n'est accordé qu'à des intervalles fort éloignés, après la décisive épreuve du temps, il est difficile de supposer qu'un calcul d'intérêt puisse déterminer l'enfant à feindre avec tant de persévérance des dispositions qu'il n'a pas réellement ; dès lors les inconvénients disparaissent. Une autre difficulté reste cependant pour le maître : c'est de bien apprécier les droits des enfants, à cause des mille nuances de leurs caractères et de leurs penchants, et par conséquent du mérite plus ou moins grand de chacun d'eux. On serait tenté de décerner le prix moral à l'élève qui aurait mérité le moins de réprimandes ; mais celui-là serait peut-être un enfant sans énergie, à peu près incapable d'actions généreuses et désintéressées, par conséquent fort peu digne de la plus honorable de toutes les récompenses. Et cela est d'autant plus vrai, qu'en général un certain ridicule est attaché au *prix de sagesse*, par la raison qu'étant décerné d'après la preuve négative que fournit le défaut de punitions, il tombe la plupart du temps sur l'enfant de l'esprit le plus faible et du caractère le plus mou. On a tranché la difficulté dans plusieurs maisons d'éducation, en laissant aux élèves eux-mêmes le soin de proclamer celui d'entre eux qui mérite le mieux le prix de bonne conduite, et l'expérience a prouvé que le choix ainsi fait était généralement bon. Cette méthode, au reste, peut fort bien recevoir des modifications : ainsi le maître peut se borner à faire élire par des élèves un certain nombre de candidats, parmi lesquels il choisira lui-même celui auquel il croit devoir décerner la couronne (1).

(1) Mœder, *Manuel de l'instituteur primaire.*

(1) John Wood.

SECTION V.

Résumé des principes sur les punitions et les récompenses (1)

I. Puisque ce qui est bien doit être fait parce que c'est bien, sans égard aux punitions ni aux récompenses, concluons qu'en général, il ne faut employer les punitions et les récompenses que lorsque d'autres considérations ne suffisent plus pour retenir les élèves dans la voie du devoir.

II. Dans tout le cours de l'éducation et de l'instruction, le maître, en encourageant l'obéissance, l'activité, le développement des facultés, l'amour de l'ordre, parviendra à faire disparaître les occasions d'insubordination et de révolte, et par suite les punitions.

III. C'est seulement le mérite, le zèle, l'application soutenue, et non pas les talents et les dons de la nature, qui peuvent donner des droits à des récompenses. En aucune circonstance, il ne doit y avoir de punitions pour l'incapacité et la faiblesse d'esprit. " Rien ne peut justifier un maître qui se laisse aller à punir un élève, auquel il n'a à reprocher autre chose qu'une intelligence naturellement bornée " (J. Wood). Il n'y a que la négligence, la légèreté, l'indolence et les autres effets d'une volonté mauvaise, qui doivent être punis.

IV. Les récompenses ne doivent pas plaire, exciter et amuser, sans faire naître la vanité, l'orgueil, l'amour-propre. Les châtiments, de leur côté, doivent détourner du mal, mais ne doivent jamais être de nature à détruire le ressort et l'énergie de l'âme. Le maître les infligera toujours comme une pénible nécessité.

V. Les récompenses et les punitions seront mises en usage avec réserve et discrétion, ou elles perdront entièrement leur heureuse influence ; leur emploi trop fréquent rend l'esprit insensible aux émotions qu'elles doivent produire, ou bien il établit cette fausse idée que les hommes, dans toutes leurs actions, ne sont jamais guidés que par la considération de ce qui leur est personnellement utile ou nuisible.

VI. Plus l'homme vit pour le présent et pour lui-même, plus il est jeune et soumis à l'empire des sens, et plus il faut que le châtiment ou la récompense suivent de près ses actions, sinon leur effet est manqué. Au contraire, à mesure que l'enfant avance en âge, il faut l'habituer à attendre la récompense ou la punition, il faut lui enseigner à espérer ou à craindre les conséquences éloignées de ses actions.

VII. L'instituteur ne doit jamais accorder une récompense ou infliger un châtiment avant d'avoir pesé toutes les circonstances avec un esprit exempt de passion et une impartialité entière. Toute méprise, toute erreur, et surtout toute apparence de faveur pour un seul, détruisent dans le cœur des autres enfants le bien que peuvent produire les punitions et les récompenses ; c'est-à-dire, la conscience de leur nécessité et de leur justice.

L'homme passionné est sujet à des erreurs continuelles ; il se méprend sur le bien, et la récompense d'une manière exagérée ; il ne juge pas mieux ce qui est mauvais, il l'attribue aux plus détestables motifs, et le punit avec une excessive sévérité. La punition ne doit jamais être infligée dans la colère, ni surtout avec un air d'insulte, de raillerie ou de triomphe ; elle ne doit être accompagnée que de marques de compassion pour l'enfant coupable. Il faut faire sentir aux élèves que le maître est forcé à une mesure qui lui est désagréable. S'il punit imprudemment, il s'aliène le cœur des enfants, il fait naître en eux des dispositions à la turbulence et à la révolte. Quand le châtiment est convenablement appliqué, il laisse une impression bonne et permanente, et l'instituteur est estimé et chéri comme un père. En règle générale, l'approbation du maître est une récompense suffisante pour la bonne conduite morale. (2)

VIII. " On ne peut arriver au *maximum* de progrès que " quand on est arrivé au *minimum* de punitions. (3) " Une marque certaine d'incapacité dans un maître, c'est la nécessité où il se trouve d'employer plus de moyens de correction qu'un autre pour obtenir le même résultat. C'est, au contraire, pour un instituteur, un beau titre de recommandation que de maintenir son autorité aussi bien que ses confrères, en punissant moins.

Diminuer les châtiments sans nuire à la discipline de l'école, tel est le problème que chaque maître doit s'efforcer de résoudre (J. Wood).

Quant à l'application de ces différentes règles sur les récompenses et les punitions, avons-nous besoin de dire qu'elle doit être constamment inspirée par un véritable esprit de charité et d'humanité chrétienne, qui tempérera la sévérité la plus juste par la commisération, qui apprendra au maître à reconnaître la part qu'il doit s'attribuer presque toujours dans les fautes de ses élèves. N'exigez donc que ce que vous pouvez raisonnablement attendre des êtres si faibles et si légers qui sont confiés à vos soins ; mais surtout, soyez rigoureux envers vous-mêmes autant que patients à l'égard des autres. C'est à nous-mêmes qu'il faut presque toujours demander compte du mal qui se fait autour de nous. " Si quelque désordre a lieu dans mon école, dit Salz- " man, je m'examine moi-même, et je trouve souvent que c'est " par ma propre faute que l'enfant a manqué à son devoir (I)." Sans aller peut-être aussi loin, nous devons toutefois nous persuader que les enfants, essentiellement portés par nature à l'imitation, se conforment, sans s'en douter, à la conduite de ceux qui les dirigent.

L'attention sur soi-même est absolument nécessaire dans l'école, où les maîtres ont autant de surveillants que d'écoliers ; ceux-ci reçoivent et gardent toutes les impressions de la conduite du maître avec d'autant plus de facilité qu'ils sont plus attentifs à l'observer. Un maître doit donc placer au rang de ses principales obligations celle d'édifier ses élèves ; rien n'est plus puissant sur l'esprit des enfants, comme sur celui des hommes faits, que l'exemple. Un instituteur ne doit jamais se permettre une parole qui ne soit une leçon, une démarche qui ne soit un modèle ; et malheur à celui qui, par ses discours ou ses mœurs, serait pour ses écoliers un sujet de scandale (2)."

SECTION VI.

Influence du bon ordre.— Conclusion.

Le résultat de la discipline est l'ordre, c'est-à-dire, le fondement de tout bien, la condition essentielle de toute beauté physique et morale.

" L'ordre porte dans le travail le moyen le plus puissant de succès. Il est, comme le travail, un instituteur muet ; il est un bienfaiteur de l'enfance...

" L'ordre assigne à chaque chose son but, et par conséquent il marque à chaque chose son temps et sa place. Il classe, il distribue, il règle, il proportionne, il enchaîne ; il est l'opposé de la confusion et du hasard ; le définir, c'est en dire tous les bienfaits.

" Voyez comme les simples mouvements du corps deviennent plus faciles par leur régularité ! Observez la marche du soldat, les rapides opérations de l'ouvrier, l'agilité de la danse. Vous y trouverez économie de temps, diminution de fatigue, exécution plus parfaite. Les forces du corps se développent et ses organes acquièrent plus de souplesse et de précision par un exercice bien réglé. La santé elle-même se conserve ou se rétablit beaucoup mieux par un régime de vie bien ordonné que par l'assistance du médecin.

" L'ordre est éminement conservateur. Voulez-vous garantir les objets de la déperdition, en prolonger la durée ? soignez leur arrangement. Voulez-vous les trouver quand vous en avez besoin et les avoir toujours à votre disposition ? arrangez-les. Voulez-vous multiplier vos ressources ? Mettez de l'ordre dans vos affaires. Voulez-vous vous enrichir par l'économie ? mettez un

(1) Extrait du *Manuel* de Horner,

(2) Denzel.

(3) Bell.

(1) *Art de bien élever les enfants.*

(2) *Conduite des écoles chrétiennes.*

ordre sévère dans vos revenus et dans vos dépenses. Voulez-vous économiser votre temps, le plus précieux de tous les trésors ? mettez de l'ordre dans l'emploi de vos moments, dans la distribution de votre journée. Le désordre crée mille difficultés, mille entraves.... Il est la cause la plus ordinaire, de la ruine. L'ordre serait plus nécessaire encore aux conditions peu fortunées ; il est pour elles la condition de l'aisance, de la sécurité : moins on possède, plus il importe de ménager...

" Les enfants puiseront donc dans le goût et l'habitude de l'ordre, les provisions les plus utiles pour leur santé, pour leur carrière industrielle, pour leur bien-être futur (1). "

Non moins essentiel dans la vie intellectuelle que dans la vie physique, l'ordre, qu'on appelle alors *méthode* c'est le plus puissant auxiliaire de tous les efforts de l'esprit comme de tous les travaux du corps. Les idées les plus ordinaires acquièrent du mérite, et produisent quelquefois un grand effet, quand elles sont convenablement disposées, rigoureusement enchaînées : les conceptions les plus hautes, les plus belles, sont stériles la plupart du temps, si elles ne sont pas coordonnées. Mettez un homme de talent aux prises avec un sujet compliqué, difficile : les idées se pressent en lui à mesure qu'il étudie son sujet ; il entrevoit des réponses à toutes les questions, des preuves pour toutes les allégations, des développements pour toutes ses pensées ; s'il ne sait pas classer tous ces matériaux, les prendre l'un après l'autre pour les polir et les adapter à l'ensemble, son esprit allant à l'aventure de l'un à l'autre, commencera tout, ne terminera rien ; ses forces s'épuiseront pour avoir attaqué trop d'obstacles à la fois ; sa vue s'obscurcira pour vouloir embrasser trop d'objets d'un seul coup d'œil, et il ne produira qu'une œuvre tronquée et imparfaite.

Qu'il sache au contraire diviser son sujet, en disposer avec ordre toutes les parties, il appliquera successivement à chacune ses facultés tout entières ; ces difficultés qui toutes ensemble l'accablaient, il en triomphera aisément, s'il les aborde une à une. C'est le faisceau de faibles baguettes, qui, séparées, seraient brisées par un enfant, qui étant réunies, résisteraient à la main la plus robuste. Et d'ailleurs quelle puissance n'acquiert pas la réflexion, lorsque, concentrée sur tel ou tel objet spécial, elle a su écarter toute préoccupation étrangère ! Quelle est l'idée qui ne devient pas féconde, quand, dégagée de toute autre et mise en relief, elle occupe l'esprit tout entier, appelle à elle seule toute son énergie ! S'il s'agit d'émettre ses pensées, de faire comprendre aux autres ce dont on est pénétré soi-même, qui ne sait combien l'ordre est une condition indispensable de la clarté, combien les arguments se fortifient ou s'affaiblissent par la manière plus ou moins habile dont on sait les disposer ? L'ordre dans tout travail intellectuel, c'est presque le succès.

Dans une sphère plus élevée encore, dans la vie morale, l'ordre, c'est le bien à sa perfection ; aussi a-t-il une beauté qui séduit, qui entraîne par elle-même toute âme généreuse, et devient-il un besoin pour ceux qui ont su en apprécier le charme et la grandeur. C'est là l'admirable tableau que présente une vie dont la vertu est le guide, où tout se subordonne à l'idée du devoir, où toutes les actions obéissent à ce seul mobile. Celui qui a pris l'habitude de conformer sa conduite à l'ordre, ne peut plus céder sans quelque répugnance à un mouvement désordonné ; le mal se colore par sa laideur même, comme un faux accord blesse une oreille délicate ; il cherche l'harmonie dans ses actions ; et son *bon goût moral*, à part toute autre considération plus solide, est par lui seul une excellente protection contre les séductions du mal.

Nous en avons dit assez pour faire comprendre à l'instituteur l'importance de l'ordre dans une école. L'ordre matériel, utile par lui-même pour la conduite ordinaire de la vie, est la condition du succès des études, dont il garantit la suite et la régularité ; il est essentiel, pour la conservation des bonnes mœurs, qui ne se maintiennent dans toute réunion d'enfants qu'à la condition de la plus exacte surveillance. C'est en assurant d'abord l'ordre matériel que le maître pourra établir l'ordre intellectuel et moral ; ainsi, il accomplira le triple objet de toute sa vie de travaux, de fatigues, de dévouement : l'éducation du corps, l'éducation de l'esprit, l'éducation du cœur.

A. Rendu.

(1) M. de Gérando. *Cours normal des instituteurs primaires.*

AVIS OFFICIELS.



Ministère de l'Instruction Publique

NOMINATIONS

COMMISSAIRES D'ÉCOLES

Il a plu au Lieutenant-Gouverneur, par ordre en Conseil, en date du 30 mars, de nommer les personnes suivantes Commissaires d'école pour les Municipalités ci-après désignées :

Comté de Bonaventure—Hope : le Révérend M. W. Scott en remplacement du Révd. M. P. Jaque.

Comté de Lotbinière—St. Sylvestre—Nord : MM. Robert Lipsey, Thomas Somerville, John Doonan, John Lowry et Damase Bourgault.

Comté de Maskinongé—St. Justin : M. François Vermette en remplacement de M. Antoine Lafrenière.

Comté d'Ottawa—Eagan Kensington : MM. Charles McArthur, John Kelly, J. P. Patrick Riely, James McDonagh et Joseph Godin.

Comté de Rouville—St. Césaire : MM. Godfroi Lagüe, J. Uldéric Messier, Nazaire Nadeau, Octave Senécal et François Noiseux.

Comté de Saguenay—Bergeronnes : MM. Thadée Couturier et Augustin Bouchard en remplacement de MM Jean Savard et Benjamin Simard.

Comté de Terrebonne — Ste. Marguerite de Wexford : M. Isidore Legault et M. François Cloutier en remplacement de M. Isidore Legault et de M. Isidore Migneron.

Comté de Terrebonne—Terrebonne—(Paroisse) : MM. Joseph Filion, Louis Grenne, Pierre Valiquette, Joachim Lapointe et Joseph Gadbois.

Comté de Trois-Rivières—Banlieue : M. Jean-Baptiste Beauvillier en remplacement de M. Joseph Lafrenière.

INSTITUTEURS DEMANDÉS.

On demande pour la Municipalité Scolaire No. 1 de St. Anicet, deux Instituteurs mariés, munis, l'un d'un diplôme d'Ecole Modèle, l'autre d'un diplôme d'Ecole Elémentaire. Ces messieurs devront pouvoir enseigner l'anglais et le français. Pour les conditions, qui seront libérales, s'adresser à T. J. Crevier, secrétaire-trésorier de la dite municipalité.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUEBEC (PROVINCE DE QUEBEC), AVRIL 1869.

La Nouvelle Loi sur l'Instruction Publique.

Nous publions en entier dans cette livraison la nouvelle loi sur l'Instruction Publique.

Ses dispositions principales sont déjà connues de nos lecteurs, et quelque différence d'opinion qui ait pu exister sur quelques-uns de ses détails, il y a tout lieu d'espérer qu'elle règlera des questions susceptibles d'exciter les passions et de troubler l'harmonie et les bons rapports entre les diverses classes de la population dans toute la province.

Les dispositions de la loi qui ont rapport à la séparation du conseil et du département de l'instructiou publique en deux sections, l'une catholique et l'autre protestante, ne sont que

facultatives et laissées au choix d'une majorité très-prononcée des membres catholiques ou des membres protestants, suivant le cas. La loi a entouré ce pouvoir de précautions sages qui mettent cet acte si important à l'abri d'une surprise ou d'une précipitation que pourrait suivre quelque mécontentement ou quelque désappointement purement temporaire.

Dès à présent, c'est-à-dire pour la prochaine distribution de l'éducation supérieure, cette distribution sera répartie entre les institutions catholiques et les institutions protestantes sur la base de la population. Jusqu'ici, les institutions protestantes avaient reçu plus que leur part d'après la population ; cet état de choses remontait aux premières distributions faites par la législature avant la création du fonds de l'éducation supérieure, et avant que la loi qui l'établit eût conféré au département de l'instruction publique le soin de préparer la répartition d'après les rapports qu'il reçoit de chaque institution.

Dans le cas où le nombre voulu de membres de l'une ou de l'autre section du conseil se déciderait à la séparation, à dater de ce moment, toutes les dépenses du gouvernement pour l'éducation, seront réparties entre les catholiques romains et les protestants d'après la base de la population.

Comme il est probable que plusieurs municipalités souffriront gravement de la disposition qui permet aux propriétaires non-résidents de se déclarer dissidents, la subvention supplémentaire en faveur des municipalités pauvres a été doublée, afin d'aider à remédier à cet inconvénient. La somme de $4000 qui y a été ajoutée, sera principalement destinée à cet objet. Les municipalités qui auront à souffrir de la nouvelle législation feront bien de faire connaître au ministre de l'instruction publique, le plus promptement possible, quelle sera la diminution de leur revenu, afin d'avoir leur part de la subvention supplémentaire.

La nouvelle loi a été imprimée sous forme de brochure. Les municipalités qui s'y trouvent intéressées plus particulièrement et qui ne jugeront pas suffisante la publication que nous en faisons dans cette livraison, peuvent s'adresser au Ministre pour en obtenir un exemplaire. Les secrétaires-trésoriers feront bien de lire avec soin toutes les dispositions qui ont rapport à la dissidence, et dans le cas où ils éprouveraient quelqu'embarras, ils devront écrire de suite au Ministre pour obtenir des explications.

Acte pour amender les Lois concernant l'Education de cette Province.

Sa Majesté par et de l'avis et du consentement de la Législature de Québec, décrète ce qui suit :

1. Dans les quatre mois qui suivront la passation de cette loi, le Lieutenant-Gouverneur en conseil nommera vingt-et-une personnes, dont quatorze catholiques romaines et sept protestantes, pour former le conseil de l'instruction publique pour la Province de Québec avec le Ministre de l'Instruction publique ou le Surintendant de l'Éducation pour la Province, selon le cas, pour le temps d'alors, et jusqu'au moment de cette nomination, les membres actuels du conseil de l'instruction publique resteront en charge.

2. Le dit conseil, aussitôt après sa réorganisation en vertu de cet acte, se divisera en deux comités, l'un d'eux composé des membres catholiques romains, et l'autre des membres protestants, et ce qui est du ressort du dit conseil sera renvoyé à chacun des dits comités respectivement, en autant que les intérêts de l'éducation des catholiques ou des protestants respectivement pourront y être particulièrement concernés, et cela en la manière et en la forme qui sera de temps à autre réglée par le Lieutenant-Gouverneur en conseil sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique ou du Surintendant de l'Éducation. Le Ministre de l'Instruction publique, ou le Surintendant de l'Éducation pour le temps d'alors, sera membre *ex-officio* de chacun des dits comités, mais n'aura droit de voter que dans le comité de la religion à laquelle il appartiendra.

3. Le *quorum* du conseil de l'instruction publique, après sa réorganisation, se composera de neuf membres, et chacun de ses comités fixera son propre *quorum*.

4. La subvention totale aux universités, colléges classiques, colléges industriels, académies et écoles modèles qui sera payée en vertu du chapitre quinze des statuts refondus pour le Bas-Canada, ou de toute autre loi qui pourra être passée, concernant l'éducation supérieure, sera à l'avenir répartie entre la totalité des institutions catholiques et protestantes, respectivement, d'après la proportion relative des populations catholique romaine et protestante de la province d'après le recensement alors dernier.

5. Si à une séance du Conseil de l'Instruction Publique, dix des membres catholiques romains ou cinq des membres protestants nommés par le Lieutenant Gouverneur en conseil, enregistrent leurs votes en faveur d'une proposition déclarant qu'il est désirable que la direction des écoles et des institutions catholiques romaines et protestantes respectivement soit distincte et séparée, il sera du devoir du président du dit conseil, de convoquer une assemblée spéciale du dit conseil pour délibérer de nouveau au sujet de ce vote, laquelle assemblée aura lieu pas plus de soixante jours ni moins de trente jours après celle à laquelle ce vote aura eu lieu.

6. Si à l'assemblée ainsi convoquée le dit vote est confirmé par le même nombre de membres catholiques romains ou de membres protestants, selon le cas, le président du dit conseil transmettra au Lieutenant-Gouverneur une copie des minutes des dites séances et dans un délai de trois mois, les membres catholiques romains et protestants du dit conseil, nommés par le Lieutenant-Gouverneur en conseil, seront continués, par ordre en conseil, en deux conseils d'instruction publique séparés dont les pouvoirs et juridictions seront distincts en ce qui concerne l'éducation catholique et l'éducation protestante respectivement, et définis par le dit ordre en conseil.

7. Si à l'époque de la passation du dit ordre en conseil, ou en aucun temps ci-après, il y a un ministre de l'instruction publique, il sera membre *ex-officio* des deux conseils mais n'aura droit de voter que dans le conseil de la croyance religieuse à laquelle il appartiendra lui-même ; et il sera aussi nommé deux secrétaires du Ministère de l'Instruction publique, et l'un d'eux sera secrétaire du conseil de l'Instruction Publique catholique romain et l'autre sera secrétaire du conseil de l'Instruction Publique protestant, et leurs devoirs sous la direction du Ministre de l'Instruction publique, seront de temps à autre définis par ordre en conseil sur le rapport du ministre.

8. Si, au moment de la division du conseil de l'instruction publique en deux conseils, ou si plus tard il y a un Surintendant de l'Éducation au lieu d'un Ministre de l'Instruction Publique, le dit Surintendant sera membre *ex-officio* du conseil de l'Instruction Publique, de la religion à laquelle il appartiendra lui-même, et il sera nommé deux députés surintendants, et la direction des écoles et des institutions protestantes et catholiques romaines, respectivement, sera divisée entr'eux sous le Surintendant selon qu'il sera réglé par le Lieutenant-Gouverneur en conseil; et ces députés surintendants seront membres, respectivement, du conseil duquel ressortiront les écoles confiées à leur direction respective, et le Lieutenant-Gouverneur en conseil pourra nommer un Secrétaire pour chacun des conseils de l'Instruction Publique, sur la recommandation de chacun des dits conseils.

9. Depuis et après la passation de l'ordre en conseil divisant le conseil de l'Instruction Publique d'après la sixième section de cet acte, la subvention des écoles normales, et toutes autres allocations quelconques, pour les fins de l'éducation, et toutes les dépenses du gouvernement pour les fins de l'éducation seront réparties entre les institutions catholiques romaines et protestantes, et pour l'avantage des catholiques romains et des protestants, respectivement, d'après la proportion des populations catholique romaine et protestante en cette Province, d'après le recensement alors dernier; mais les sommes à être payées aux écoles communes, continueront à être distribuées d'après le chapitre quinze des Statuts Refondus pour le Bas Canada.

10. Les dissidents ne seront assujétis à aucune cotisation ou taxe scolaire qui pourra être imposée par les commissaires d'école, sauf la cotisation de l'année alors courante, ou les cotisations imposées pour la construction de maisons d'école données précédemment à l'entreprise, ou le paiement de dettes précédemment encourues: pourvu toujours que ces cotisations soient prélevées dans les six mois qui suivront la date de la signification du dissentiment mentionné dans la cinquante-cinquième section du dit chapitre, ou de la déclaration ci-après pourvue.

11. Le mot "habitants," partout où il se rencontre dans la cinquante-cinquième section du dit chapitre, sera et est par le présent remplacé par les mots "propriétaires, occupants, locataires ou contribuables."

12. Tout dissident pourra, en aucun temps, déclarer par écrit son intention de cesser de contribuer à l'école dissidente : et la réception de sa déclaration par le président des syndics d'école, et par le président des commissaires d'école respectivement, le replacera sous le contrôle des dits commissaires d'école, sauf cependant les restrictions ci-dessus à l'égard des cotisations.

13. Les commissaires d'école de la majorité dans toute municipalité scolaire auront seuls le pouvoir de prélever des taxes sur les terres et propriétés immobilières des corporations et des compagnies incorporées; mais ils remettront annuellement aux syndics de la minorité une proportion de toutes les taxes prélevées par eux sur ces corporations et compagnies, dans la même proportion que l'allocation du gouvernement pour la même année aura été divisée entre eux et les dits syndics ; et la proportion des taxes prélevées pour la construction de maisons d'école et pour le paiement des dettes, ainsi remise aux syndics susdits, sera réservée par eux pour la construction ou la réparation de leurs propres maisons d'école. Aucune institution ou corporation religieuse, charitable ou d'éducation ne sera taxée pour les fins scolaires, pour les propriétés occupées par elles pour les fins pour lesquelles elles ont été établies, mais les propriétés, possédées par elles pour des fins de revenu seront taxées par les commissaires d'école ou syndics de la majorité ou minorité religieuse à laquelle telles institutions ou corporations appartiendront et au profit exclusif de telle majorité ou minorité ou suivant les déclarations qui seront faites par elle à cet effet, mais dans le cas où la dénomination religieuse à laquelle appartiendront telles corporations ou institutions, ne sera pas apparente et où telle déclaration n'aura pas été faite, alors il en sera des propriétés en dernier lieu mentionnées comme des propriétés des autres corporations ou compagnies incorporées en vertu de cette clause.

Tout propriétaire non résident, pourra déclarer par écrit aux commissaires d'école et aux syndics des écoles dissidentes, son intention de diviser ses taxes entre les écoles de la majorité et celles de la minorité, et dans ce cas, les commissaires d'école continueront à prélever et à recevoir les dites taxes, et paieront aux syndics des écoles dissidentes la part et proportion d'icelles qui leur aura été indiquée par le dit propriétaire.

14. Lorsque les syndics d'école de la minorité dans deux municipalités adjacentes seront incapables d'entretenir une école dans chaque municipalité, il leur sera loisible de s'unir et d'établir et maintenir sous leur administration collective, une école qui sera située aussi près que possible des limites des deux municipalités, de manière à être accessible à toutes deux ; les dits syndics feront conjointement rapport de leurs délibérations au ministre de l'instruction publique, ou surintendant de l'éducation, pour le temps d'alors, suivant le cas, qui remettra la part de l'allocation des écoles communes au secrétaire-trésorier dont le nom se trouvera le premier inscrit sur le rapport.

15. Lorsqu'il n'y aura pas d'école dissidente dans une municipalité, il sera loisible à tout chef de famille y domicilié, professant la croyance religieuse de la minorité de la dite municipalité et ayant des enfants en âge de fréquenter l'école, de déclarer par écrit au président des commissaires d'école qu'il a l'intention de contribuer au soutien d'une école située dans une municipalité voisine, laquelle école ne sera pas éloignée de plus de trois milles de son domicile ; et il devra dès lors payer, sauf les réserves ci-dessus mentionnées, ses taxes aux commissaires ou syndics, selon le cas, auxquels l'administration de la dite école sera confiée ; mais il sera fait dans tous les rapports scolaires une mention spéciale des enfants venant d'une municipalité voisine, et il ne sera tenu aucun compte de ces enfants dans la répartition des allocations scolaires entre les commissaires et les syndics.

16. Lorsque les syndics des écoles dissidentes dans aucune municipalité auront laissé passer une année sans avoir d'école soit dans leur propre municipalité soit conjointement avec d'autres syndics dans une municipalité voisine, et qu'il sera établi qu'ils ne mettent pas de bonne foi la loi scolaire à exécution, et ne prennent aucune mesure pour avoir des écoles, il sera loisible au ministre de l'instruction publique ou au surintendant de l'éducation, pour le temps d'alors, selon le cas, après trois avis consécutifs publiés dans la *Gazette Officielle de Québec*, dans le *Journal de l'Instruction Publique* et dans le *Journal of Education* à cet effet, de recommander au Lieutenant-Gouverneur en conseil, trois mois après la publication du premier de ces avis, que la corporation des syndics des écoles dissidentes pour telle municipalité soit déclarée dissoute ; et les contribuables qui auront été sous le contrôle des dits syndics seront dès lors assujétis à toutes les taxes et cotisations prélevées par les commissaires d'école ; et ils seront de plus tenus de payer aux commissaires une somme égale à leur part et proportion de toutes les taxes scolaires prélevées par les commissaires, pendant tout le temps que les dits syndics dissidents auront négligé d'avoir des écoles ; mais une année après que telle corporation des syndics aura été déclarée dissoute dans la *Gazette Officielle de Québec* aucun nombre de contribuables professant la croyance religieuse de la minorité de telle municipalité pourra élire de nouveau des syndics et former une nouvelle corporation en la manière prescrite par la loi.

17. Les commissaires d'école des bureaux catholiques romains et protestants de commissaires d'écoles des cités de Québec et de Montréal ne resteront en charge que jusqu'au premier de juillet prochain, et avant le dit jour le Lieutenant-Gouverneur en conseil sur la recommandation du Ministre de l'Instruction Publique, nommera pour chacun des dits bureaux trois commissaires qui en feront partie, et les corporations des cités de Québec et de Montréal nommeront également pour chacun des dits bureaux dans leur cité respective trois commissaires qui en feront partie ; et les dits commissaires ainsi nommés entreront en charge le premier jour de juillet prochain ; pourvu toujours que si vingt jours avant le dit jour l'une ou l'autre des dites corporations a négligé de signifier par écrit au Ministre de l'Instruction Publique les nominations qu'elles sont tenues de faire, les dites nominations seront faites par le Lieutenant-Gouverneur en conseil de la manière ci-dessus pourvue.

18. Dans le cas où les nominations ou quelqu'une des nominations à être faites par le Lieutenant-Gouverneur en conseil n'auraient pas été faites avant le dit jour, elles seront faites subséquemment dans le plus court délai possible, et les commissaires d'école ainsi nommés entreront en charge immédiatement après leur nomination.

19. Le premier jour de juillet de chaque année subséquente dans chacun des dits bureaux, un des commissaires d'école nommés par la corporation, et un de ceux nommés par le Lieutenant-Gouverneur en conseil sortiront de charge et seront remplacés selon le mode de leur nomination, et toutes les dispositions ci-dessus s'appliqueront ; et la première et la seconde année, ceux des commissaires dont les noms se seront trouvés les derniers dans les listes de nominations publiées dans la *Gazette Officielle de Québec* sortiront de charge les premiers, et les années suivantes les deux plus anciens commissaires d'après la date de leur nomination sortiront de charge les premiers, de manière à ce qu'après les deux premières années, après la passation de cet acte, chaque commissaire reste en charge pendant trois ans.

20. Toute vacance dans les dits bureaux par mort, absence de la province ou autrement, sera remplie d'après le mode de la nomination du commissaire à remplacer, et le remplaçant ne restera en charge que pendant le temps pendant lequel son prédécesseur eût continué en charge, et lorsqu'une nomination aura été faite par le Lieutenant-Gouverneur en conseil, parceque la corporation aura négligé de la faire, le commissaire ainsi nommé sera censé avoir été nommé par la corporation pour toutes les fins de cette section et de la précédente.

21. La cent trente-troisième section du chapitre quinze des Statuts Refondus pour le Bas-Canada et les trois premières sections du vingt-deuxième chapitre des statuts de cette province passés dans la trente-et-unième année du règne de Sa Majesté sont révoquées.

22. La subvention annuelle pour l'entretien des écoles dans les cités de Québec et de Montréal sous les vingt-quatrième, quatre-vingt-huitième et quatre-vingt-neuvième sections du chapitre quinze des Statuts Refondus pour le Bas-Canada sera en proportion des populations des dites cités, et sera répartie par le Ministre de l'Instruction Publique ou le Surintendant de l'Education pour le temps d'alors, selon le cas, entre les dits bureaux de commissaires d'écoles catholiques romains et protestants dans la proportion relative des populations catholiques romaines et protestantes dans chacune des dites cités d'après le recensement lors dernier.

23. Les corporations des dites cités de Québec et de Montréal paieront pour l'entretien des écoles dans les dites cités une somme triple de la part de l'allocation du gouvernement revenant aux écoles des dites cités d'après les dispositions ci-dessus, et la somme revenant à chacun des bureaux de commissaires d'école catholiques romains et protestants d'après les dispositions suivantes sera payée aux secrétaires-trésoriers des dits bureaux indépendamment du prélèvement de la taxe ci-après pourvue par les dites corporations en deux paiements semi-annuels égaux, le premier de janvier et le premier de juillet de

chaque année, et pourra être recouvrée par les dits bureaux devant toute cour compétente avec intérêt et dépens. Pour la présente année le paiement dû le premier juillet pourra être retardé jusqu'au premier d'août.

24. Les corporations de Québec et de Montréal prélèveront annuellement par cotisation sur la propriété foncière dans les dites cités, une taxe suffisante pour couvrir le montant payable par elles pour l'entretien des écoles en vertu des dispositions précédentes, et la dite taxe sera imposée, prélevée, et recouvrée dans le même temps et en la même manière que les autres taxes de la cité sur la propriété foncière, excepté que si, pour l'année courante, le temps d'imposer et de prélever les dites taxes est passé quand cette loi deviendra en force, la dite taxe n'en sera pas moins imposée et prélevée immédiatement. La dite taxe sera connue sous le nom de "taxe des écoles de la cité."

25. Les propriétés foncières appartenant à des institutions ou corporations religieuses, charitables ou d'éducation, et occupées par les dites institutions ou corporations pour les fins pour lesquelles elles ont été établies et non possédées par elles uniquement pour en retirer un revenu, seront exemptes de la "taxe des écoles de la cité."

26. La dite taxe des écoles de la cité sera payable par les propriétaires de bien-fonds à l'exclusion du locataire, et le locataire ne sera point tenu d'en rembourser le montant au propriétaire, excepté dans le cas d'une stipulation expresse, et la dite taxe ne sera pas censée être comprise dans aucun bail qui sera passé après la passation de cet acte sous le nom de "taxes municipales ou taxes de la cité ou de la corporation," ou sous les mots "toutes les taxes" mais devra être expressément mentionnée sous le nom de "taxe des écoles de la cité." L'usufruitier ou l'occupant en vertu d'un bail emphythéotique sera censé être le propriétaire pour les fins de cet acte, de même que l'occupant dans le cas où le propriétaire sera inconnu.

27. La corporation de la cité de Montréal et le bureau des cotiseurs de la cité de Québec feront faire immédiatement, et aussi feront faire chaque année en même temps et de la même manière que leurs cotisations un état de la propriété foncière dans chacune des dites cités. Les cotiseurs dans les dites cités seront pour les fins de cet acte, en égal nombre, Catholiques Romains et Protestants, un Catholique Romain et un Protestant agissant pour chaque quartier, et les nominations nécessaires pour cet objet sont autorisées par le présent acte.

28. Le dit état portera contre chaque lot ou propriété le montant de son évaluation, le nom du propriétaire et le montant à être prélevé sur icelui pour la taxe des écoles de la cité pour l'année, mais ce dernier renseignement pourra être omis pour la première année s'il y a quelqu'inconvénient.

29. Le dit état sera divisé en quatre listes distinctes, savoir :

1. La liste numéro un comprendra la propriété foncière appartenant exclusivement à des propriétaires catholiques romains.

2. La liste numéro deux comprendra la propriété foncière appartenant exclusivement à des protestants.

3. La liste numéro trois comprendra la propriété foncière appartenant à des corporations, compagnies incorporées, et sujettes à être taxées, en vertu de cet acte, à des personnes qui n'appartiennent ni à la religion catholique romaine ni à la religion protestante, ou dont la religion n'est point connue, ou en partie ou conjointement à des personnes appartenant les unes à la religion Catholique Romaine, et les autres à la religion Protestante, ou à des personnes qui auront déclaré par écrit leur désir que leur propriété soit inscrite sur cette liste, ou enfin à des maisons de commerce ou sociétés de commerce, qui n'auront point déclaré par leur agent, ou un de leurs membres, qu'elles voulaient que leur propriété fut inscrite sur la première ou la seconde liste.

4. La liste numéro quatre comprendra les propriétés foncières exemptées de taxe.

5. Les propriétés possédées pour en retirer un revenu par des institutions ou corporations religieuses, charitables ou d'éducation seront inscrites sur la liste numéro un ou sur la liste numéro deux selon la dénomination religieuse à laquelle appartiendront telles institutions ou corporations, ou suivant les déclarations qui seront faites par elles à cet effet, et si la dénomination religieuse n'est pas apparente et s'il n'est fait aucune telle déclaration, elles seront placées sur la liste numéro trois.

30. Dès que le dit état sera terminé, il sera déposé au bureau du trésorier de la cité, et avis en sera immédiatement donné dans au moins deux journaux français, et dans au moins deux journaux anglais publiés dans les dites cités. Et pendant les trente jours qui suivront la publication du premier avis, il sera permis à toute personne d'examiner les dites listes.

31. Pendant les trente jours, l'un ou l'autre bureau de commissaires d'école ou aucune personne ou corporation dont le nom aura été inscrit erronément ou omis sur aucune des dites listes, ou qui verra que le nom d'une autre personne ou corporation a été inscrit erronément ou a été omis sur aucune des dites listes, pourra signifier toute plainte qu'elle se croira en droit de faire au trésorier de la cité qui amendera et corrigera les dites listes en conséquence, si la chose est nécessaire ; et il y aura appel de sa décision au Recorder dans un délai de trois jours.

32. Après l'expiration du dit délai, les dites listes serviront pour toutes les fins de cet acte pour l'année lors courante, mais pourront être encore corrigées comme ci-après pourvu, et tous comptes pour la dite taxe qui seront envoyés ou délivrés aux contribuables, et les reçus qui leur seront donnés, porteront d'une manière très apparente les mots "liste numéro un, taxe catholique romaine des écoles," "liste numéro deux, taxe protestante des écoles, liste numéro trois, taxe neutre pour les écoles," selon le cas et selon la liste sur laquelle la propriété aura été inscrite. Il sera permis aux dits bureaux de commissaires d'école, ou à toute personne ou corporation, après l'expiration des dits trente jours, mais au moins trente jours avant le second paiement à être fait par la corporation, après que les dites listes auront été faites, de mettre devant le trésorier toute plainte qu'ils pourront avoir à faire au sujet des dites listes en en donnant avis trois jours d'avance au bureau des commissaires d'école dont la part de la somme pourra être diminuée par suite de cette plainte, avec appel au recorder dans les trois jours de la décision du trésorier ou du recorder, suivant le cas, la liste ou les listes seront amendées, et lors du prochain paiement, l'erreur sera réparée pour les deux paiements.

Après le second paiement, il sera loisible à la corporation, si elle le juge à propos, de déclarer que l'état et les listes telles qu'amendées seront en force pour l'espace de trois ans, à compter de leur date, et il ne sera fait aucun autre état ou liste pendant le temps pendant lequel les dits état et listes seront en force.

33. La somme à être payée semi-annuellement pour l'entretien des écoles par la corporation, sera partagée comme suit :

1. Une somme proportionnée à la valeur de la propriété inscrite sur la liste numéro trois sera divisée entre les bureaux de commissaires d'école catholiques romains et protestants dans la proportion relative des population catholiques romaine et protestante dans les dites cités d'après le recensement lors dernier.

2. La balance de la dite somme sera divisée entre les dits bureaux catholiques romains et protestants dans la proportion relative de la valeur de la propriété inscrite sur les listes numéro un et numéro deux respectivement.

34. Il sera permis aux dits bureaux de commissaires d'école d'exiger des parents ou tuteurs des enfants fréquentant leurs écoles (excepté pour ceux qui en seront exemptés pour cause de pauvreté) le paiement d'une rétribution mensuelle n'excédant point vingt-cinq cents pour chaque école élémentaire, cinquante cents pour les écoles modèles et quatre piastres pour les académies, suivant les règles et règlements qui seront faits de temps à autre par les dits commissaires avec l'approbation du Ministre de l'Instruction Publique, et ils mentionneront dans leurs rapports semi-annuels le nombre d'enfants instruits gratuitement et le nombre de ceux payant chaque taux de rétribution ; et les dites rétributions pourront être recouvrées des parents ou tuteurs par poursuite devant le Recorder ou devant tout autre tribunal compétent, mais aucune telle poursuite ne sera intentée pour plus d'une année d'arrérages, ou pour une somme due depuis plus d'un an.

35. Les dits commissaires d'école des dites cités, pendant les vingt années prochaines, auront le pouvoir de mettre à part une portion de leurs revenus, n'excédant pas un quart, pour l'achat de terrains et pour la construction de maisons d'école, sans aucune limitation quant au montant à être dépensé sur chaque maison d'école nonobstant toute loi à ce contraire. Et il sera permis aux dits bureaux de commissaires, avec l'approbation du Lieutenant-Gouverneur en conseil, de faire des emprunts pour cet objet, et de transporter comme garantie de tels emprunts une partie de leurs réclamations annuelles contre la corporation pour les années suivantes, sujet toujours aux restrictions ci-dessus ; et les dits bureaux pourront, avec la dite approbation, prélever des deniers en avance pour les dits objets au moyen de débentures d'un montant d'au moins $100.00 chacune, rachetables dans vingt ans au plus tard, et pour un montant n'excédant pas pour chacun des dits bureaux la somme de $100,000.00, et alors la portion de leur revenu ainsi mise de côté chaque année ou autant d'icelle qu'ils détermineront formera un fonds d'amortissement pour le rachat des dites débentures.

36. Les soixante-et-unième et soixante-et-deuxième sections du

chapitre quinze des Statuts Refondus pour le Bas-Canada ne s'appliqueront point à l'avenir aux secrétaires-trésoriers des commissaires d'écoles des dites cités; et les dits secrétaires-trésoriers transmettront semi-annuellement, le premier de janvier et le premier de juillet, au Ministre de l'Instruction Publique un état des recettes et des dépenses des dits bureaux; ils agiront sous les dits commissaires comme régisseurs et visiteurs des écoles, surveilleront la construction de toutes les maisons d'école qui seront construites par les dits commissaires, prendront les mesures propres à fournir aux dites écoles tout le matériel nécessaire et rendront tous les services qui seront requis d'eux et il leur sera alloué une commission n'excédant point trois pour cent sur les deniers reçus par eux, et n'excédant point en tout une somme annuelle de six cents piastres, le tout sujet à l'approbation du Ministre de l'Instruction Publique.

37. Les dits commissaires d'écoles des cités de Québec et de Montréal pourront posséder des biens immeubles à un montant illimité; nonobstant toutes dispositions législatives à ce contraires.

38. Les mots "majorité religieuse" et "minorité religieuse" dans cet acte et dans toute autre acte en force dans cette province concernant l'instruction publique, voudra dire "la majorité ou la minorité catholique romaine ou protestante" suivant le cas.

39. La somme appropriée annuellement en vertu du chapitre quinze des Statuts Refondus pour le Bas-Canada en aide aux municipalités pauvres sera à l'avenir de huit mille au lieu de quatre mille piastres, et pour cette fin, il sera ajouté et demeurera ajouté une somme de quatre mille piastres à l'allocation des écoles communes permanente et additionnelle, et aussi une somme égale à l'augmentation qui aura lieu en vertu de cet acte dans la part de la dite allocation revenant aux cités de Québec et de Montréal.

Société Littéraire et Historique.

Nous lisons dans le *Courrier du Canada*:

La conférence sur les *Pages oubliées de notre histoire* donnée avant-hier par M. Faucher de St. Maurice dans les salles de la Société Littéraire et Historique de Québec a été un véritable succès. Parmi l'auditoire d'élite qui se pressait dans la salle et qui se composait presqu'entièrement de Canadiens-Français, on remarquait la présence de plusieurs membres du clergé.

A la suite de quelques mots d'introduction par M. J. M. Lemoine qui présidait cette séance, M. Faucher a pris la parole pour lire sa causerie, écrite dans ce style fleuri et pittoresque qui caractérise spécialement et rend si attrayantes les productions littéraires de notre jeune compatriote. Après avoir fait l'histoire des manuscrits importants publiés par la Société Littéraire et Historique depuis 1838, M. Faucher a fait appel aux amis des sciences pour solliciter leur appui afin d'augmenter la précieuse collection des manuscrits que possède la Société. En terminant, il s'est adressé à la jeunesse canadienne pour la mettre en garde contre la doctrine funeste de la libre pensée et contre toute idée d'annexion aux Etats-Unis.

La séance s'est terminée par des remarques très-opportunes, faites par M. Lemoine sur l'étude intéressante que venait de lire M. Faucher, et des éloges bien mérités.

Petite Revue Mensuelle

Ce mois ci, notre chronique menace de devenir une revue parlementaire ou plutôt une revue des Parlements. Que dire autre chose? ouvrez les journaux de tous les pays: les plus grands comme les plus petits vous présentent invariablement en tête de leurs colones le titre pompeux de Revue Parlementaire. C'est à peine si vous en trouverez une seule consacrée aux grandes nouvelles, soit étrangères, comme une lettre de Garibaldi aux Espagnols, ou de Victor Hugo aux Italiens, soit locales, comme le rapport circonstancié d'une course en *vélocipède*. Pour nous, comme nous n'avons pour le moment, du dehors, rien de cette valeur, et qu'il ne siérait peut-être pas à notre gravité habituelle de faire ici l'histoire du vélocipède et de ses progrès, nous nous contenterons de donner un exposé des principales mesures qui ont été discutées dernièrement dans les Chambres de notre pays et dans celles de l'étranger.

Après une session de plus de deux mois, la Législature de Québec a été prorogée le cinq Avril. Près d'une centaine de *Bills* ont été sanctionnés par le Lieutenant Gouverneur. Parmi ces mesures, la loi d'éducation est sans contredit la plus importante, non-seulement à cause des principes qu'elle consacre, mais encore par les discussions qu'elle avait antérieurement soulevées dans le pays. La mesure semble avoir contenté tout le monde par la libéralité dont elle a fait preuve envers la minorité religieuse, sans léser les droits de la majorité. Nous donnons dans d'autres colonnes le texte même de la nouvelle loi précédé de quelques remarques. D'autres, mesures non moins importantes, comme celles qui pourvoient à la création des sociétés de colonisation, et à la construction de chemins à lisses de bois et des chemins de fer, ont aussi été passées pendant cette session. Enfin par l'activité qui y a été déployée et par les intérêts engagés dans les questions qui y ont été discutées, la session qui vient de finir ne le cède en rien à aucune de celles qui ont précédé la Confédération. Notre chambre locale était à peine prorogée que la seconde session du Parlement Fédéral commençait à Ottawa. Sir John Young, le nouveau Gouverneur-Général, a ouvert les Chambres le quinze du courant au milieu d'une pompe et d'un éclat extraordinaire. Le discours du trône, que le Gouverneur-Général a prononcé en anglais et en français, est remarquable par son exorde où il félicite le Parlement "de l'aspect des affaires publiques intérieures et à l'étran-" ger, de l'heureuse influence des conseils de paix entre les nations et des "signes d'harmonies et de tranquillité si favorables au développement du "commerce international et de l'industrie domestiques." Franchement nous n'étions pas habitué à un langage aussi *international*, mais cela nous prouve que par la Confédération, nous avons grandi et que nous avons pris rang parmi les nations. Le discours du trône n'annonce pas un très grand nombre de mesures, en revanche ces mesures sont d'une très-grande importance. Annexion du Territoire de la Baie d'Hudson et de Terreneuve, pacification de la Nouvelle-Ecosse, assimilation du droit criminel dans toutes les province du Canada, révision des lois d'élection, de faillite, de brevets d'invention et de banque: tel est en peu de mots le programme de la session. Aussi s'attend-on a ce qu'elle soit courte, mais bien remplie.

Sir G. E. Cartier et l'Hon M. McDougall, de retour de leur mission en Angleterre, ont pris leurs siéges en Chambre au milieu d'applaudissements unanimes. Le succès qui a couronné les négociations au sujet de l'acquisition du Territoire de la Baie d'Hudson est dû à leur énergie et à leur activité; aussi chacun s'est-il empressé de leur témoigner l'admiration et la reconnaissance qu'ils méritaient. La ville de Montréal surtout a fait à Sir G. E. Cartier une réception imposante et pleine d'enthousiasme.

Quant à la question du Nord Ouest, voici d'après la "Minerve" comment elle a été réglée à notre avantage. "Cette question du Nord Ouest a été décidée d'une manière singulièrement remarquable. Ceux qui demandaient un et deux millions ont été forcés de se contenter de trois cent mille louis, et chose remarquable, la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui aura à payer plus de £100,000 de droits sur les marchandises qu'elle importera aura à payer annuellement au Canada plus que l'intérêt représenté par le montant de £300,000. Elle importe aujourd'hui ses effets dans un de ses ports sans aucune charge quelconque. La Compagnie conserve, il est vrai, une étendue totale de terrains de 50,000 acres autour de chaque station; mais nos ministres canadiens ont prévu que cette réserve qui ne pourra pas gêner la colonisation sur une étendue de 200,000,000 d'acres sera une resource de revenus pour les municipalités qui se formeront et qui auront le droit de se choisir un vingtième de la quantité de terrain que le gouvernement vendra, les délégués ayant compris qu'il importait considérablement que la Compagnie fut intéressée à promouvoir les intérêts de la colonisation. Du moment qu'elle aura à prendre possession de terrains en proportion de ce qui sera colonisé, elle aura à cœur de de seconder le Gouvernement dans son œuvre et même de faire des sacrifices dans ce sens. Enfin nous avons acquis ou nous sommes à même d'acquérir près de 200,000,000 d'acres de terre à trois quarts de cent de l'acre. Qui ne se sentirait fier d'un pareil résultat."

Durant leur séjour en Angleterre, il a été donné à nos délégués d'assister à des séances du Parlement qui marqueront dans l'Histoire du Royaume Uni. L'abolition de l'Eglise d'Irlande par le Parlement Anglais est un de ces faits qui fait époque non seulement dans l'histoire d'une nation, mais dans celle du monde politique tout entier. On le citera comme l'expression la plus marquée des idées libérales de notre siècle, pour constater le progrès de ces idées au milieu d'une nation qui les a longtemps repoussées. Coïncidence remarquable, le jour que dans la Législature de notre Province la majorité catholique venait par le Bill de l'Instruction Publique légiférer de la manière la plus libérale à l'égard de la minorité protestante, ce même jour, les Chambres Anglaises, à l'aide d'une majorité protestante, reconnaissaient les droits si longtemps méconnus d'un pays catholique. Plusieurs journaux ont signalé cette circonstance. Le dénoument de la question était prévu du jour même que le résultat des élections fut connu, mais on ne pouvait peut-être pas prévoir une majorité aussi imposante que celle de 118 voix, et une discussion aussi vive et aussi éloquente, du côté du gouvernement surtout. Après M. Gladstone, le vrai héros de cette lutte parlementaire a été, sans contredit, M. Bright qui a entraîné les communes par sa forte et énergique éloquence, Mr. Disraëli, et après lui le ministre de l'intérieur du dernier cabinet, Mr. Gathorne Hardy ont vigoureusement repoussé la mesure; mais il était évident qu'il se sentaient vaincus avant d'engager la lutte et qu'ils se battaient visiblement pour l'honneur. La victoire qu'a remportée le gouvernement n'est cependant pas définitive et il reste à savoir si à sa troisième lecture, le bill ne subira pas quelque changement, et si une fois voté par les Communes, il recevra le même accueil dans la Chambre des Lords. Mais le principe a triomphé et c'est un calmant pour l'Irlande, et par là-même, un gage de sécurité et de force pour l'Angleterre.

Nos voisins ne montrent pas autant de sagesse. Le Sénat Américain vient de rejeter presqu'à l'unanimité le traité convenu entre Lord Clarendon et M. Reverdy Johnson au sujet des réclamations de l'Alabama. C'est Mr. Sumner qui a pris la parole en cette circonstance. Le traité, dit-il,

n'offre aucune compensation aux Etats-Unis. Ce que le gouvernement doit exiger, ce n'est pas seulement une réparation pour les dommages causés aux individus, mais aussi une réparation nationale. Il porte la note à payer à cent dix millions de dollars. Dans une autre séance, un autre sénateur M. Chandler s'est efforcé de prouver que la seule réparation convenable que le peuple américain pouvait accepter, était la cession des provinces britanniques de l'Amérique du Nord, et il a demandé que le Président fut autorisé à entamer des négociations avec l'Angleterre à ce sujet. Si l'Angleterre refuse, dit-il, faisons la guerre et qu'elle soit rude, courte et décisive. Sur cette question, un peu extravagante, on ne s'est pas contenté de parler, mais on a envoyé cette résolution belliqueuse au comité des affaires étrangères dont M.Sumner est président. Nous ne serions donc pas surpris d'apprendre que la prochaine résolution du Sénat Américain décrète sans plus de façons, que la confédération canadienne est devenue état américain. Mais parlons moins légèrement qu'agissent nos voisins, et disons que leur attitude prise après mure délibération menace de soulever des difficultés que la diplomatie pourra difficilement surmonter.

Mais ce n'est pas tout : nos puissants voisins, non contents d'être en difficulté avec l'Angleterre, voudraient encore exiger des réparations du peuple espagnol. On se rappelle le cordial appui que le gouvernement américain s'est empressé de donner à la révolution espagnole, promettant de la soutenir envers et contre tous; mais voilà que l'intérêt des Etats-Unis non-seulement empêche de mettre ses promesses à exécution, mais encore les tourne contre le peuple espagnol au profit d'une autre révolution Le sénat et le peuple américain non seulement accordent ses plus chaudes sympathies à l'île de Cuba révoltée ; mais demandent de plus réparation nationale, avec indemnité, pour la saisie d'un vaisseau américain par les croiseurs espagnols. D'un autre côté, on dit que l'ambassadeur espagnol est allé trouver le secrétaire d'état et qu'il a insisté pour que le gouvernement des Etats-Unis lançât une proclamation afin de défendre les expéditions flibustières contre Cuba. Mr.Fish a refusé péremptoirement; l'ambassadeur espagnol s'est alors retiré en manifestant sa surprise, puis a renouvelé sa demande par écrit. Il est évident par cela que Grant convoite la possession de Cuba, et par suite de toutes les Antilles, et comme Cuba a donné le signal et appartient à la puissance la moins redoutable, on commencera par cette île si la France et l'Angleterre ne s'y opposent pas. Des dépêches télégraphiques nous apprennent que des notes s'échangent dans ce moment entre les Tuilleries et le cabinet de Saint James, et même qu'un envoyé extraordinaire chargé d'instructions sur les difficultés actuelles vient de laisser Paris. Le nouveau président ne serait pas fâché, à ce que l'on dit, de détourner l'attention publique de sa politique intérieure, laquelle jusqu'ici n'a pas été aussi brillante qu'elle le promettait, pour la reporter sur des difficultés étrangères. Mais il faut avouer que cette distraction coûterait quelque chose au pays, si par là, il se mettait sur les bras les flottes réunies de France, d'Espagne et d'Angleterre.

Comme on le voit, les nuages commencent à obscurcir l'horizon de ce côté-ci de l'Atlantique, sans toutefois disparaître complètement de l'autre côté. Car pendant que le roi de Prusse fait remercier, par son ministre, M. de LaValette pour ses discours pacifiques, il n'en continue pas moins à entasser ses munitions de guerre sur les frontières, à susciter des difficultés à la France, et se prépare énergiquement à toutes éventualités. D'un autre côté, on ne reste pas inactif en France et plus que jamais, on s'efforce de garantir une *paix digne et noble ;* on invente force mitrailleuses, et les militaires en congé sont rappelés. Les dernières dépêches nous annonçaient que les difficultés survenues entre la France et la Belgique, n'étaient pas réglées, malgré le voyage de M. Frère Orban à Paris, et ses nombreuses visites aux Tuileries. Cependant tous les accidents, tous les problèmes divers de la politique, ne préoccupent pas pour le moment le peuple français autant que l'approche des élections générales. Les journaux se trouvent absorbés par la question électorale, les discours dans les Chambres et surtout dans les réunions publiques n'ont pas d'autre sujet. C'est qu'il s'agit pour la France, d'affirmer le régime représentatif et de conquérir autant que possible de nouvelles libertés.

Ces libertés, l'Espagne les a conquises par les évènements de l'automne dernier, si bien qu'il lui sera plus difficile que jamais de se trouver un roi, tant la liberté de ses sujets sera grande. Voici en effet quelques-uns des points les plus importants de la nouvelle constitution espagnole, telle que redigée par les Cortès. Le premier article proclame la forme monarchique, mais le monarque est encore à choisir, ou plutôt à trouver. Le roi des Espagnols n'aura pas le droit de *veto* ; ses ministres seront responsables ; il ne pourra suspendre les Cortès qu'une seule fois par législature, après qu'elles auront siégé quatre mois pour le moins et à condition de les convoquer de nouveau trois mois après. Le roi ne pourra pas, sans l'autorisation des Chambres, engager, céder, échanger ou annexer des territoires, recevoir des troupes étrangères sur le sol de la patrie, signer des alliances ou accorder des amnisties. Enfin, il faudra qu'il compte avec le Parlement pour se marier, lui et son héritier. Mais ce sont surtout les droits individuels et publics qui forment un chapître important; suffrage universel, liberté des cultes avec une religion d'Etat subventionnée, la religion catholique ; liberté de la parole et de la presse, droits de réunion, d'association et de pétition, inviolabilité du domicile et de la correspondance; enfin, tout ce que peut contenir une constitution essentiellement démocratique à la tête de laquelle on voudrait mettre un roi. Et qui sera ce roi, lequel sera moins libre que le moindre de ses sujets? Un jour c'est le duc de Montpensier, le lendemain c'est le roi Don Fernando, mais ce dernier préférant sa tranquillité et sa liberté, refuse, dit-on, absolument.

A part quelques révoltes bientôt apaisées, suites d'ailleurs inévitables d'un long interrègne, on peut dire que rarement on ait vu une révolution aussi pacifique. Cependant, les dépêches télégraphiques nous apprennent que la mise en force de la conscription a soulevé le peuple dans quelques villes de province; mais il y a loin de là aux jours de terreur qu'ont fait naître d'autres révolutions sans avoir les mêmes résultats.

Parlant de révolutions,ajoutons encore qu'on vient de découvrir une conspiration dont les branches s'étendaient dans toute l'Italie ; c'est l'œuvre de Mazzini ; inutile d'ajouter que là aussi, il s'agissait de renverser un trône. Qui pourrait dire ce qu'il en aurait coûté de sang et quelles auraient été les suites d'une révolution italienne ? Nul doute que Rome était en tête du programme, car il est impossible que les coups d'une conspiration ourdie par Mazzini ne soient pas en définitive dirigés vers la capitale du monde catholique. Mais heureusement, Rome et le Pape ont depuis longtemps prouvé que gardés par les catholiques de toutes les parties du monde, ils étaient au-dessus de toutes les attaques. Il y avait cinquante ans le onze de ce mois qu'un jeune prêtre, Jean-Marie Mastaï, maintenant notre Souverain Pontife, disait sa première messe à Rome, en présence du Comte Jérôme Mastaï son père, de Mgr. Prolino Mastaï son oncle, et de jeunes orphelins d'une maison voisine qu'il instruisait dans la foi et qu'il soutenait dans la vie. Depuis ce temps, depuis Pie VII qui régnait alors, Léon XII, Pie VIII, Grégoire XVI, Pie IX se sont succédé sans interruption sur le trône de St. Pierre. Et cependant, combien de révolutions ont-ils vues, combien de longues et de sanglantes guerres en Europe, en Asie, et en Amérique? Ils ont vu tomber des rois puissants, renverser des trônes qui paraissaient bien solides, briser des couronnes qui semblaient si imposantes. De tout temps, ils ont vu la révolution, l'impiété et le brigandage réunis sous les ordres sacriléges des chefs les plus criminels, venir se briser contre la chaire de St. Pierre, obligés de courber leur tête impie et arrogante devant la tiare sacrée. Aussi nous a-t-il été donné de jouir le onze de ce mois d'un spectacle qui a comblé de joie tous les cœurs des catholiques. Ce jour là, Pie IX a dit sa messe à St. Pierre en présence de l'univers entier, car là se trouvaient présents des cardinaux, des évêques, des prêtres, des ambassadeurs et des princes chrétiens et un immense concours de fidèles accourus de toutes les parties du monde. Ce jour-là, l'univers catholique s'est associé *aux noces d'or* du Père commun des fidèles; sur toute la surface du globe des messes ont été dites à l'intention de Pie IX, et tous les cœurs après s'être portés vers Rome, se sont élevés vers Dieu en cantiques d'actions de grâces pour les triomphes de son église. Comme l'a dit un illustre évêque, dont la *Revue des Deux-Mondes* reproduit les paroles : " Depuis quelques années, les enfants de la grande famille avaient eu plus souvent à partager les tristesses que la joie de leur père ; aujourd'hui, saluant le rayon qui perce le nuage, ils sont heureux de se grouper autour de lui, et de voir, dans la consolation qui lui est accordée, le gage de l'invisible protection qui maintient à travers tant d'épreuves la plus faible et la plus attaquée de toutes les royautés ! "

Boileau a dit :

Heureux qui dans ses vers, sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère !

Que ne pouvons-nous être heureux en ce sens dans nos écrits ! Mais quelque légère que soit notre voix, il est difficile de trouver une transition convenable d'un sujet si gai, si joyeux, pour tout cœur catholique, une transition à nos longues listes de nécrologie par lesquelles nous terminons d'ordinaire notre petite revue. Cependant notre espace est restreint, et comme nous avons remis à ce numéro quelques-unes des dernières nécrologies, hâtons-nous de dire un mot de ces morts illustres, avant qu'on les ait complètement oubliés ; on oublie si vite les morts de nos jours.

C'est d'abord un enfant que la Belgique entière a pleuré, car elle reposait en lui toutes ses espérances. L'enfant royal de Belgique, Léopold Ferdinand. Duc de Brabant, est mort le 22 jauvier dernier. C'était l'unique enfant mâle issu du mariage du roi régnant : aussi qui pourra dire les angoisses et les larmes de ses nobles parents ? Une seule chose pouvait être une faible consolation à cette graude douleur : c'est l'anxiété et la tristesse qui a plané sur tout le pays pendant les sept mois de martyre de ce noble enfant, c'est le deuil profond de la nation à la vue de ce petit cercueil où on venait de déposer une des belles couronnes de la terre.

C'est ensuite un homme remarquable par ses talents et ses aptitudes extraordinaires, et par les services qu'il a rendus à son pays, Fuad Michmid Pacha, mort à Nice le 10 février. Faisons connaître à l'aide de Vapereau les points les plus saillants de sa vie. Dès son enfance, il reçut une éducation toute littéraire, même suivant l'exemple de son père qui fut un poète célèbre dans son pays, il commençait à se faire connaître par quelques pièces de poésie, lorsque l'exil de son père et la confiscation des biens de sa famille le forcèrent à prendre une profession. Il choisit la médecine qu'il étudia pendant quatre ans à Galata Serai. En 1834, il fut nommé médecin de l'amirauté sous Tahir Pacha et accompagna le grand amiral dans son expédition à Tripoli. De retour à Constantinople, il quitta brusquement la médecine et entra dans le bureau des interprêtes de la Porte. Il passa plusieurs années à se préparer à la

diplomatie par l'étude de l'histoire, des langues modernes, du droit des gens et de l'économie politique. En 1840, il fut attaché en qualité de premier secrétaire à la mission de Chikil-Effendi, comme ambassadeur à Londres. Depuis lors, il fut chargé de plusieurs missions de courtoisie auprès des différentes cours d'Europe.

Ses manières aisées et galantes, sa connaissance de la langue française, tout le recommandait pour ses fonctions. En 1844, il fut chargé d'aller complimenter la reine d'Espagne sur son avènement ; il sut si bien plaire à la cour de Madrid qu'il revint décoré de l'ordre d'Isabelle la catholique. Chargé plus tard d'une mission semblable auprès de la reine Dona Maria, il reçut le grand cordon de la Tour et de l'Epée. Il rapporta à Constantinople, après une absence de sept ou huit mois, un poëme sur l'Alhambra, que les lettres applaudirent et un rapport au sultan, dont les hommes d'Etat ont loué les vues neuves et intéressantes. Nommé l'année suivante grand interprète de la Porte, il devint en communication journalière avec le Duc de Montpensier, à qui il rendit de grands services qui furent reconnus par l'envoi de la croix de Commandeur de la Légion d'Honneur. Après avoir rempli plusieurs missions importantes en Russie et en Afrique, Fuad fût élevé au poste de *mustechar* du grand-visir, ministre de l'intérieur, puis sous le grand-visirat d'Aali Pacha, il fût nommé ministre des affaires étrangères et reçut plus tard le titre de Pacha. On lui doit le hatticherif du 18 février 1856, la consolidation des rapports extérieurs de la Porte et la création des télégraphes et des phares en Turquie. Nommé membre de l'académie impériale des Sciences et Belles Lettres, lors de sa fondation (1851), Fuad Pacha a publié l'année suivante une grammaire ottomane. En septembre 1857, il devint Président du Conseil du Tanzinat. Nommé de nouveau ministre des Colonies en 1858, il a été chargé en 1860 de la répression des violences commises en Syrie contre les chrétiens et s'acquitta avec honneur de cette mission avec l'office d'un corps expéditionnaire français. Quelque temps avant sa mort, Fuad Pacha était à Paris, comme représentant de la Turquie, à la conférence de la question d'Orient. Fuad Pacha était décoré des principaux ordres civils et militaires, non seulement de son pays ; mais de toute l'Europe.

Ici, le Barreau canadien et la société canadienne toute entière déplorent la perte de deux hommes qui ont su s'attirer toutes les sympathies, Messieurs Norbert Dumas et Godfroi Laflamme.

M. Dumas, dès son admission au Barreau, y prit une place distinguée : ses connaissances et ses talents lui valurent bientôt le titre de Conseiller de la Reine, tandis que son amabilité et ses belles qualités d'esprit lui firent de ses nombreuses connaissances autant d'amis dévoués. Il fut élu membre du Parlement Provincial en 1847, pour le Comté de l'Assomption, qu'il représenta pendant plusieurs années. L'abolition de la Tenure Seigneuriale en faveur de laquelle il vota, fournit à ses amis l'occasion de le charger de l'exécution de la nouvelle loi. Il déploya dans l'accomplissement de cette charge une activité et des aptitudes remarquables. Les travaux de la commission terminée, M. Dumas fut nommé à la position qu'il occupait à sa mort, d'agent en chef du bureau des timbres. M. Dumas est mort le 20 du courant, entouré de sa famille et de ses nombreux amis qui garderont longtemps le souvenir de ses belles qualités.

M. Laflamme a su lui aussi se faire beaucoup d'amis, sans un seul ennemi, et cela au milieu de ces nombreuses *difficultés entre confrères*, difficultés qui semblent inhérentes à la profession d'avocat surtout. Par son travail, ses talents et son activité, M. Laflamme était parvenu à se faire une position distinguée au Barreau de Montréal, lorsque la maladie qui l'a emporté l'a forcé de renoncer à ses affaires professionnelles. Puissent les nombreuses sympathies qui ont été témoignées autour de ces deux tombes, tempérer la douleur profonde des familles et soulager le chagrin des nombreux amis.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIM DES LETTRES.

M. Emilie de Girardin, dans *La Liberté* fait les réflexions suivantes sur certaines démarches qu'on a si vivement reprochées à Lamartine.

" Ceux qui ont connu intimement Lamartine peuvent et doivent lui rendre cette justice que s'il eut le tort, dans ses dernières années, d'entretenir trop souvent le public de sa détresse, ce n'était pas qu'il en souffrit personnellement ; il la supportait sans effort pour lui-même ; il n'en souffrait que pour ses créanciers. qui étaient devenus l'idée fixe de son esprit. Ce travers a pu être une ombre à son génie, mais il n'a jamais été une tache à son caractère, dont le désintéressement est attesté par les actes de toutes une longue vie."— E. de G.

Le 1er mars au Corps Législatif, M. Eugène Pelletan s'est levé et a dit :

" Lamartine aussi vient de mourrir. Il a tenu le pouvoir à une autre époque, et, à ce titre, il me paraît mériter un témoignage de sympathie et de regrets, non-seulement de la Chambre, mais encore du pays tout entier."

M. Glais-bizoin.—Et c'était un grand citoyen !

M. le president Schneider.—La chambre et la France s'associeront à la pensée et aux paroles de M. Pelletan, (Marques nombreuses d'approbation.— Applaudissements sur quelques bancs.)

— L'Angleterre ne s'occupe pas seulement dans l'Inde de construire d'immenses lignes de chemins de fer, de joindre par des canaux magnifiques les grands cours d'eau de ce pays, de développer le système des irrigations pour activer la culture du coton. Elle accomplit en même temps, entre l'Indus et le Gange une œuvre de civilisation dont nous ne saurions méconnaître la haute importance, tout en constatant que l'égoïsme commercial et financier du gouvernement vient jeter malheureusement des ombres larges et tristes sur le tableau brillant du progrès moral et matériel des populations de l'empire indo-britannique.

Si la civilisation peut s'applaudir de l'infusion du génie européen au sein des 200 millions d'Asiatiques placés sous le sceptre de la reine Victoria, il faut rendre aussi à l'Angleterre la justice de dire que la science a énormément profité de ses conquêtes. C'est à la protection toujours efficace accordée par le gouvernement anglais aux orientalistes européens, que nous sommes en grande partie redevables de la découverte, de la traduction, de l'élucidation de tant de manuscrits précieux qui ont complété et souvent transformé nos connaissances dans le vaste domaine de l'ethnographie ; c'est grâce à l'établissement de la puissance anglaise dans l'Indoustan que nous pouvons aujourd'hui remonter jusqu'aux premiers âges de l'humanité, et suivre de siècle en siècle jusqu'aux temps modernes les développements successifs de la pensée humaine et les dogmes religieux qui ont dominé le monde, enfantant simultanément toutes les philosophies.

On pourrait déjà former une bibliothèque entière des livres soit brahmaniques, soit bouddhiques qui ont été recueillis entre l'Indus et le Gange, depuis les hauts plateaux du Thibet jusqu'à Ceylan. Mais combien n'en doit-il pas exister qui ont échappé jusqu'à présent aux investigations des voyageurs et des savants ! Il faut les rechercher, il faut les découvrir, il faut à tout prix les sauver de l'action du temps, des ravages des termites, et de ceux non moins terribles de l'ignorance, incapable de voir, dans un manuscrit qui est parfois un trésor, autre chose qu'une réunion de feuilles sans valeur et sans importance.

Le gouvernement indo-britannique l'a compris et il vient d'ouvrir un crédit considérable pour encourager la recherche de manuscrits sanscrits. Voici ce que nous lisons, au sujet de cette importante mesure, dans un journal anglais :

"Il est non-seulement permis par le gouvernement, mais c'est même son désir formel que toutes les personnes qui s'occupent de littérature aryane et qui ont en vue quelque ouvrage spécial, quelque traité, quelque commentaire rare et de grande valeur, veuillent bien se mettre en rapport avec l'un des centres du département de l'instruction publique à Calcutta, à Madras et à Bombay.

Le désir du gouvernement est de prendre l'initiative d'une recherche complète de tous les monuments de l'ancienne littérature indone qui peuvent êtres ensevelis dans l'obscurité, et il est évident que les savants européens, dans l'intérêt desquels cette mesure éclairée a été prise, peuvent être d'une très-grand secours et donner des renseignements qui seront fort bien accueillis en indiquant d'une manière précise les titres d'ouvrages que l'on ne peut se procurer en ce moment ou que l'on ne peut avoir que d'une manière incomplète.

On ne saurait douter qu'il n'y ait dans l'Inde une masse énorme de manuscrits sanscrits.—Qui sait ce que l'on trouverait si toute l'Inde était fouillée? Une petite relique, une seule fouille de Davanagari, respectée par la mandibule destructive des fourmis blanches, serait capable de régler la grande question de savoir si les peuplades aryanes, avec leur merveilleuse civilisation et leur magnifique langage, sont sorties, oui ou non, de la Babylonie.

Il y a là encore une œuvre à faire qui serait digne d'attirer l'attention du duc d'Argyll et sa libéralité éclairée. Il s'agirait de la traduction des immenses épopées indoues : le Ramayana, le Harivansa, et surtout le Mahabharata, cette œuvre gigantesque en dix-huit livres et 107,389 stances, qu'un Français, M. Hippolyte Fauche, a osé attaquer seul, mais sans pouvoir entreprendre tous les travaux dont le texte sacré pourrait être l'objet. L'histoire oubliera la plupart de nos secrétaires pour les Indes, mais elle n'oubliera pas celui qui fera exécuter la traduction des merveilleuses épopées des Hindous."

Nous partageons complétement l'opinion du journal anglais. *Connais toi toi-même*, voilà le grand principe de la philosophie et le seul moyen que nous ayons de bien régler notre vie et notre conduite. Or, ce principe s'applique à l'homme collectif comme à l'homme isolé. L'humanité a besoin de se bien connaître pour donner à sa marche une direction sûre, en parfaite conformité avec sa nature et ses vraies tendances. Mais comment parviendrait-elle à se connaître si elle ignorait son passé, et si elle ne pouvait profiter, pour l'accomplissement de son œuvre présente et de son œuvre à venir, de toutes les expériences qu'elle a faites à travers les siècles. Le code de Manou, le Rig veda, le Zend-avesta et les livres boudhiques n'expliquent-ils pas les civilisations postérieures et ne jettent-ils pas de vives lumières sur les religious anciennes et modernes.

Félicitons donc le gouvernement indo-britannique de l'intelligente et généreuse initiative qu'il vient de prendre.

BULLETIN DES SCIENCES

— *Tunnel du Mont Cenis.* — Nous trouvons dans la livraison de Janvier des *Annales du Génie civil* d'intéressants détails sur l'état actuel des travaux de percement du Mont-Cenis. D'après les prévisions de l'ingénieur, M. Chauveau des Roches, qui fournit les renseignements dont nous parlons, c'est vers le mois d'avril 1871 que se seront rejointes les deux galeries du tunnel, celle de Bardonnèche et celle de Modane. En 1867, on avait percé 2m 26 par jour du côté de l'Italie, 1m 14 du côté de la France, en totalité 4.40. Mais depuis, la roche a changé de nature ; elle est devenue, à Bardonnèche, d'une dureté égale à celle de Modane, de sorte que le rapport des avancements s'est à peu près renversé. C'est ainsi que dans les trois premiers trimestres de 1868, on a percé par jour, dans la première de ces galeries, 1m 78, 1m 85 1m94. En somme, il restait 3,337m41 à percer à la fin de Septembre dernier, sur les 12,220 mètres de la longueur totale du souterrain. Aujourd'hui, c'est environ 430mètres à ajouter, ce qui réduit à moins de 3 kilomètres, ou au quart environ, la longueur à perforer. En même temps d'ailleurs qu'on ouvre la petite galerie, les travaux d'excavation en grande section du tunnel suivent de près le percement, puis le revêtement en maçonnerie achève le travail de cette œuvre gigantesque. M Chauveau des Roches persiste à croire que le tunnel pourra être livré dans quatre ans à la circulation, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1873.

— *Force Prodigieuse Des Insectes.*— Les insectes sont doués d'une force musculaire énorme relativement à leur petitesse. Tandis que l'homme, par un effort de quelques instants, ne peut soulever que les cinq sixièmes de son propre poids et le cheval à peine les deux tiers du sien, le hanneton traîne un fardeau quatorze fois plus lourd que lui ; le bourdon, seize fois ; l'abeille, vingt fois ; la trichie à bandes, petit scarabée qui vit dans les roses, quarante et une fois !—Ces curieux résultats ont été récemment constatés par un savant belge, M. Félix Plateau.

Walter Scott fait observer que, si l'on place un escarbot sous un chandelier, l'insecte le fera mouvoir pour s'échapper : ce qui est, ajoute-t-il, la même chose que si l'un de nous ébranlait avec son dos la prison de Newgate.

Linnée nous dit qu'un éléphant qui serait relativement aussi fort qu'une lucane ou cerf-volant, renverserait une montagne.

Pour qu'un lion sautât aussi bien qu'une sauterelle ou qu'une puce, on a calculé qu'il faudrait qu'il fît des bonds de 1 Kilomètre.

Ainsi la Providence, dans sa sagesse et sa bonté, a donné aux petits animaux plus de force qu'aux grands, afin de compenser par là le désavantage de leur petitesse.

Tous ceux qui ont tenu un escarbot dans leur main, savent que ses membres sont doués sinon d'une agilité remarquable, du moins d'une force extraordinaire ; mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle allât jusqu'au phénomène dont j'ai été témoin. Lorsqu'on m'apporta l'animal, n'ayant pas de boîte toute prête, j'étais embarrassé pour savoir où le mettre jusqu'au moment de le tuer ; il y avait sur la table une bouteille au *quart* pleine de lait, je mis l'escorbot dessous, le vide du fond de la bouteille lui permettant de se mouvoir. Immédiatement, à ma grande surprise, la bouteille commença à remuer doucement et à glisser sur la table, poussée par la seule force musculaire de l'insecte emprisonné. Elle continua pendant quelque temps à se promener sur la table, au grand étonnement des personnes qui en furent témoins Le poids de la bouteille et de son contenu n'était pas de moins de trois livres et demie (1 kilog. 580), taudis que celui de l'insecte était d'environ une demi-once (environ 14 grammes). Il a donc fait mouvoir un corps pesant 112 fois plus que lui. On appréciera plus facilement l'effort accompli par cet insecte, si l'on remarque que, pour qu'un homme d'un poids ordinaire possédât une force musculaire comparable à celle de l'escarbot, il faudrait qu'il fût capable, en la poussant de l'intérieur, de faire circuler sur un dallage uni la grosse cloche de Saint-Paul, qui pèse quinze mille livres environ. — *L'Ami de la Jeunesse et des Familles.*

(Le Professeur Goss.)

—*Le Tunnel projeté sous la Manche.*— Malgré l'entente cordiale, le traité de commerce, les expositions internationales, la multiplication des voies ferrées et des lignes de steamers, le mouvement des passagers entre l'Angleterre et le continent n'a pas augmenté, il s'en faut de beaucoup, dans la proportion des relations commerciales.

Aller d'Angleterre en France est encore un voyage, une " affaire." Certes, la dépense en est, croyons-nous, aussi modique qu'il est possible avec les moyens actuels de transport ; mais on peut abaisser les tarifs autant qu'on le voudra, la mer est toujours là, qui prélève un tribut bien plus vexatoire que toutes les douanes du monde. Les horreurs de la Manche, dans une nuit d'hiver surtout, n'ont besoin ni de description, ni de commentaire. Ces deux ou trois heures dans le détroit sont souvent les plus mauvaises qu'aient eu à souffrir des voyageurs venus de New-York ou de Calcutta.

Epargner aux voyageurs d'Angleterre en France ces trente kilomètres de pénible navigation, ce serait faire une bonne brèche à cette muraille de Chine qui semble isoler l'Angleterre du reste de l'Europe.

Voilà trois quarts de siècle qu'on a l'idée, voilà trente ans que l'on imagine les moyens d'annuler la Manche en passant au-dessus ou au-dessous d'elle. Mais aujourd'hui, la question semble enfin arrivée à sa période pratique, et ce qui hier était considéré comme une chimère, est à cette heure un plan étudié, et sera demain en cours d'application matérielle.

On sait que l'Empereur des Français porte un intérêt tout particulier aux tentatives qui se font dans cette direction, et qu'il patronne personnellement le projet d'un pont gigantesque et celui d'un tunnel sous marin entre ces deux pays, car chacune de ces deux voies a ses chances et ses partisans. Et au fait, si l'Angleterre peut être reliée ou continent, pourquoi ne le serait-elle pas des deux manieres à la fois ?

Le plan du tunnel sous marin est anglais, comme ses premiers promoteurs. Ses auteurs sont MM. W. Low, Brunless et Hauk-shaw. Ce dernier a fait ses preuves en matières de voies souterraines, et il est actuellement chargé de faire le tunnel projeté entre Marble Arch et la Cité. Il a reçu le meilleur accueil et les encouragements de l'Empereur, auquel il a soumis ses plans ; pareille réception a été faite à M Low.

Lord Richard Grosvenor, qui dès le début a mis son influence sociale au service de cette idée, est maintenant à la tête d'un comité de personnages importants, Français et Anglais, dont pour la plupart il a lui-même cherché et obtenu l'adhésion.

Les ingénieurs estiment le coût de ce tunnel à vingt millions sterling, somme considérable sans doute, mais qui n'est en définitive pas plus forte que celle qui a été dépensée, ou plutôt gaspillée, sur le seul chemin de fer de Londres à Chatham et à Douvres.

Tout ce qu'ils demandent des gouvernements français et Anglais, c'est une garantie d'intérêt, non pas sur ces vingt millions, mais sur le capital préliminaire de deux millions sterling, consacré à pousser d'un rivage à l'autre une galerie souterraine qu'ils croient pouvoir établir à ce prix, et qui démontrerait matériellement la possibilité du grand tunnel.

Reproduit par le *Nouveau Monde.*

BULLETIN DES ARTS.

—*Imprimerie : Tirage de 46,000 feuilles à l'heure.*—On vient, dit le journal anglais le *Times*, d'essayer dans nos ateliers une nouvelle presse qui dépasse tout ce qu'on a inventé jusqu'à ce jour. Le papier destiné à l'impression est placé, sans solution de continuité, sur un rouleau qui le fournit au fur et à mesure des besoins. La machine peut imprimer 46, 000 feuillets, soit 23,000 numéros complets à l'heure. C'est le chiffre le plus élevé qu'on ait jamais obtenu. La même machine coupe le papier, le plie, et le livre avec son numéro d'ordre.

Nous ajouterons, à l'honneur des constructeurs français, que dans les ateliers mêmes du *Moniteur* une machine de ce genre a fonctionné déjà, il y a plus de trois mois, et le premier essai en avait eu lieu devant nous, l'année dernière, pendant l'Exposition universelle.— Extrait du *Cosmos*, 20 juin 1868,)

J'ai eu occasion de visiter aujourd'hui l'imprimerie du *Petit Journal*, et j'y ai contracté le devoir de vous signaler une admirable invention qui place notre mécanique typographique à la tête des industries similaires d'Angleterre, d'Amérique et d'Allemagne. Quand on a lu Baruch, c'est un besoin de conscience de le faire lire aux autres.

Depuis son origine jusqu'à ces derniers temps, le *Petit Journal* était imprimé chez MM. Serrière et Ce, au moyen de dix presses mécaniques qui, à de certains jours, ne pouvaient pas suffire et recevaient du renfort des imprimeries Schiller et Chaix. Au moment où M. Millaud se mettait chez lui en faisant construire l'hôtel et les ateliers de la rue Lafayette, il songea à améliorer son matériel d'impression et demanda à l'industrie étrangère de lui donner plus et mieux que ne l'avait fait l'industrie française. A l'étranger, la plus puissante machine à impression est la machine américaine Hoë, du coût de 120,000 fr., dont le service occupe 17 personnes, et le tirage est de 30,000 exemplaires par heure. Quatre machines étant nécessaires au *Petit Journal*, la dépense totale d'installation eût été de 480,000 fr. Hé bien ! le même travail est fait aujourd'hui, rue Lafayette, par la *Nouvelle presse mécanique à grande vitesse* de M. Hippolyte Marinoni, du coût de 40,000 fr., et dont le service n'occupe que 7 personnes.

Notez encore que le tirage de cette presse, égal à celui de la machine de Hoë, est obtenu avec une fatigue moitié moindre des ouvriers ; car la machine de Hoë imprime en blanc, c'est-à-dire d'un seul côté ; pour qu'elle donne un journal complet, il faut lui présenter deux fois la feuille de papier. Au contraire, la machine de Marinoni fait la retiration, c'est-à-dire qu'elle rend imprimée des deux côtés la feuille qui lui a été livrée une fois. Sur ces quatres machines, le *Petit Journal* a ainsi réalisé une économie d'achat de 320,000 fr., et il réalise tous les jours une économie de main-d'œuvre de 40 ouvriers. Les 10 presses anciennes exigeaient 84 ouvriers, soit 56 de plus que les nouvelles. Ne sont-ce pas là des résultats prodigieux, vertigineux ? 4 presses produisant en une heure 120,000 exemplaires d'un journal avec un service de 28 personnes ! Que j'ai entendu raconter de prétendus miracles au-dessous de cette réalité ! Je vous déclare que le fonctionnement de ces 4 machines, saisissante manifestation du génie de l'homme, est un des beaux spectacles qui se puissent voir. Les machines Marinoni, aussitôt connues, ont commencé à détrôner les machines Hoë jusque-là sans rivales. La *Correspondencia* de Madrid, le journal le plus répandu d'Espagne, a eu, après M. Millaud, l'initiative d'une commande. La grande imprimerie de Londres, Cassel, Peter et Galpin, est venue ensuite. L'imprimeur parisien Dubuisson, qui imprime une dizaine de nos grands journaux, en recevra deux, fin septembre. Ainsi, d'un même coup, l'invention s'est acclimatée en France et

a forcé la porte des marchés étrangers. Honneur à l'inventeur, notre compatriote !

BULLETIN DES BONS EXEMPLES.

A bord d'un vapeur.—On lit dans le *Sun :*

" Il y a deux semaines un petit garçon âgé de neuf ans et couvert de haillons fut découvert à bord d'un vapeur anglais, le quatrième jour après son départ de Liverpool pour New-York, et conduit devant le premier contre-maître, qui était chargé de juger ces sortes d'affaires. Quand on lui demanda pourquoi il s'était ainsi furtivement glissé à bord et qui l'avait amené, l'enfant qui avait une belle figure ouverte et des yeux où se lisait la franchise, répondit que c'était son beau-père qui l'avait amené, parce qu'il ne pouvait le garder, ni payer son passage jusqu'à Halifax, où il avait une tante qui jouissait d'une bonne aisance, et chez laquelle il avait l'intention d'aller. Le contre-maître n'ajouta pas foi à ces explications, en dépit de l'air de candeur, de l'accent et de l'air de franchise de l'enfant. Il en avait trop vu de ces déserteurs (*run aways*) pour se laisser facilement tromper par eux, disait-il, et il était fermement convaincu que l'enfant avait été amené à bord et pourvu de vivres par les matelots. En conséquence le petit garçon fut traité rudement. Tous les jours, il était accablé de questions, auxquelles il opposait invariablement la même réponse. Il ne connaissait pas un seul matelot à bord, et son père seul l'avait caché et lui avait donné la nourriture qu'il mangeait.

" Enfin, le contre-maître, ennuyé de la persistance avec laquelle l'enfant racontait toujours la même histoire, et peut-être un peu poussé par l'envie d'inculper les matelots, le saisit un jour au collet, et le traînant à l'avant, il lui dit que s'il ne confessait pas la vérité dans dix minutes, il le pendrait à une vergue. Il le fit ensuite asseoir sur le pont sous cette vergue. Tout autour de lui se tenaient les passagers et les matelots de quart, et devant lui se tenait l'inexorable contre-maître, avec sa montre dans une main, ayant à ses côtés les autres officiers du bâtiment. C'était dit notre correspondant, un beau spectacle de voir le visage pâle, fier et triste de ce noble enfant, la tête haute, ses beaux yeux brillants des larmes qui les remplissaient. Quand huit minutes se furent écoulées, le contre-maître lui dit qu'il n'avait plus que deux minutes à vivre, et lui conseilla de dire la vérité pour sauver sa vie ; mais l'enfant répondit avec la plus grande simplicité et sincérité, en demandant au contre-maître s'il pouvait prier.

" Ce dernier ne lui dit rien, mais pencha la tête et devint aussi pâle qu'un mort, et se mit à trembler comme un roseau agité par le vent. Et alors, ayant tous les yeux sur lui, le brave et noble petit être, ce pauvre délaissé que la société repoussait, et dont son propre beau-père ne peut prendre soin, se jeta à genoux, joignit les mains et éleva les yeux au ciel, et récita d'une voix intelligible la prière du Seigneur qu'il pria de le prendre en son paradis.

" Notre correspondant ajoute qu'il se passa alors une scène comme celle de la Pentecôte. Les plus forts poussèrent des sanglots, et les cœurs endurcis comme le contre-maître se précipitèrent vers l'enfant, le pressèrent sur leurs poitrines, l'embrassèrent et le bénirent, et lui dirent que maintenant, ils croyaient sincèrement ce qu'il avait raconté, et combien il était heureux d'avoir été assez brave pour affronter la mort, et d'avoir voulu sacrifier sa vie par amour de la vérité."

DOCUMENTS OFFICIELS.

Tableau de la Distribution de la Subvention de l'Education Supérieure pour l'année 1868, en vertu de l'Acte 18 Vict., chap. 54.

Liste No. 1.—Universités.

Nom de l'institution.	Nombre d'élèves.	Subvention annuelle pour 1867.	Subvention annuelle pour 1868.
Collége McGill	260	2221 00	2221 00
" " dépenses contingentes	....	271 00	271 00
Bishop's College	128	1588 00	1588 00
Total	....	$4080 00	4080 00

Liste No. 2.—Colléges Classiques.

Nom de l'institution.	Nombre d'élèves.	Subvention annuelle pour 1867.	Subvention annuelle pour 1868.
Nicolet	217	1588 00	1588 00
St. Hyacinthe	215	1588 00	1588 00
Ste. Thérèse	170	1272 00	1272 00
Ste. Anne Lapocatière	228	1588 00	1588 00
L'Assomption	182	1272 00	1272 00
Ste. Marie, Montréal	284	1272 00	1272 00
High School, Collége McGill, pour l'instruction de trente élèves désignés par le gouvernement	207	1150 00	1128 00
High School de Québec	91	1307 00	1285 00
St. Francis, Richmond	106	953 00	953 00
Trois-Rivières	112	873 00	1000 00
Morrin	27	371 00	600 00
Ste. Marie de Monnoir	164	545 00	650 00
Rimouski	86	650 00	1200 00
Total	...	........$	15396 00

Liste No. 3.—Colléges Industriels.

Nom de l'institution.	Nombre d'élèves.	Subvention annuelle pour 1867.	Subvention annuelle pour 1868.
Joliette	164	781 00	781 00
Lachute	140	300 00	300 00
Laval	122	313 00	313 00
Longueuil	266	317 00	317 00
Masson	227	1000 00	1000 00
Notre-Dame de Lévis	158	781 00	781 00
Rigaud	121	781 00	781 00
Sherbrooke	103	234 00	234 00
St. Laurent	295	462 00	462 00
St. Michel, Bellechasse	130	591 00	591 00
Varennes	60	234 00	234 00
Verchères	133	313 00	313 00
Ste. Marie, Beauce	121	313 00	313 00
Total	....	....	$6420 00

LISTE NO. 4.—ACADÉMIES DE GARÇONS OU MIXTES.

NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvention annuelle pour 1867.	Subvention annuelle pour 1868.
Aylmer, (Catholique)	35	210 00	210 00
Aylmer, (Protestant)	30	210 00	210 00
St. Andrew	120	196 00	93 00
Baie du Febvre	105	140 00	140 00
Baie St. Paul	100	155 00	155 00
Barnston	58	140 00	140 00
Beauharnais	228	210 00	210 00
Bedford	135	148 00	148 00
Belœil	91	312 00	312 00
Berthier	225	312 00	312 00
Bonin, St. André d'Argenteuil	90	210 00	210 00
Buekingham	30	140 00	140 00
Cap Santé	....	140 00	140 00
Cassville	60	140 00	140 00
Chambly	90	164 00	164 00
Charleston	83	282 00	282 00
Clareneeville	62	277 00	277 00
Clarendon	60	140 00	140 00
Coatieook	34	123 00	123 00
St. Columban de Sillery	175	140 00	140 00
Compton	119	140 00	140 00
Cookshire	39	140 00	140 00
St. Cyprien	140	140 00	140 00
Danville	121	210 00	210 00
Dudswell	60	140 00	140 00
Dufresne, St. Thomas Montmagny	57	190 00	190 00
Dunham	146	277 00	277 00
St. Eustaehe	142	210 00	210 00
Eaton	60	74 00	74 00
Farnham, (Catholiques)	227	185 00	185 00
Farnham, (Protestants)	70	210 00	210 00
Ste. Foye	48	140 00	140 00
Freleighsburg	53	185 00	185 00
Gentilly	80	140 00	140 00
Georgeville	39	197 00	143 00
Girouard	255	142 00	142 00
Granby	130	277 00	277 00
St. Grégoire	135	140 00	140 00
Huntingdon	70	310 00	310 00
L'Islet	136	210 00	210 00
St. Jean, (Catholique)	162	371 00	450 00
St. Jean, (Protestant)	140	333 00	333 00
St. Jean, Montmoreney	84	140 00	140 50
Kamouraska	101	310 00	310 00
Knowlton	56	277 00	277 00
Laprairie	170	185 00	185 00
Lotbinière	19	124 00	124 00
Ste. Marthe	96	140 00	140 00
Missisquoi	50	214 00	214 00
Montmagny, St. Thomas	209	232 00	232 00
Montréal, Académie Commereiale Cath.	188	284 00	284 00
Pointe-aux-Trembles, Hochelaga	70	277 00	277 00
Philipsburg	45	197 00	143 00
Québee, Aead. Comm. et Litt., St. Roeh	88	140 00	140 00
Roxton	64	122 00	122 00
Shefford	163	321 00	321 00
Sorel, (Catholique)	360	364 00	364 00
Sorel, (Protestant)	68	124 00	124 00
Stanbridge	85	216 00	216 00
Stanstead	146	496 00	496 00
Sutton	70	175 00	175 00
Sherbrooke	48	307 00	307 00
St. Timothée	115	125 00	204 00
Vaudreuil	88	140 00	140 00
Yamaehiehe	115	210 00	210 00
Prineeville, (académie de garçons)	40	150 00	150 00
Total	....	......	13467 00

LISTE NO. 5.—ACADÉMIES DE FILLES

NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvention annuelle pour 1867.	Subvention annuelle pour 1868.
St. Aimé	180	106 00	106 00
St. Ambroise de Kildare	58	89 00	89 00
Ste. Anne Lapérade	161	126 00	126 00
L'Assomption	172	126 00	126 00
Baie St. Paul	124	106 00	106 00
Belœil	122	89 00	89 00
Berthier	107	96 00	96 00
Boucherville	108	89 00	89 00
Chambly	116	141 00	141 00
St. Charles l'Industrie	327	187 00	187 00
Châteauguay	126	89 00	89 00
Les Cèdres	71	89 00	89 00
St. Césaire	191	119 00	119 00
St. Clément	263	141 00	141 00
Cowansville	107	141 00	141 00
Ste. Croix	78	141 00	141 00
St. Cyprien	166	89 00	89 00
St. Denis	130	89 00	89 00
Ste. Elizabeth	107	187 00	187 00
St. Eustache	113	94 00	94 00
Ste. Famille	66	179 00	179 00
Ste. Geneviève	152	89 00	89 00
St. Grégoiro	56	212 00	212 00
St. Henri de Mascouche	100	89 00	89 00
St. Hilaire	70	89 00	89 00
St. Hugues	80	280 00	280 00
St. Hyaeinthe, Sœurs de charité	188	126 00	126 00
" Sœurs de la Présentation	243	126 00	126 00
L'Islet	75	126 00	126 00
Ile Verte	104	124 00	124 00
St. Jacques de l'Achigan	165	187 00	187 00
St. Jean Dorchester	390	212 00	212 00
St. Joseph de Lévis	250	280 00	280 00
Cacouna	140	157 00	157 00
Kamouraska	96	140 00	140 00
Laprairie	178	89 00	89 00
St. Laurent, Jacques Cartier	169	187 00	187 00
St. Lin	130	89 00	89 00
Longueuil	337	280 00	280 00
Longue Pointe	30	141 00	141 00
Lachine	279	194 00	194 00
Notre-Dame de la Victoire	240	111 00	111 00
Ste. Marie, Beauce	146	157 00	157 00
Ste. Marie de Monnoir	140	141 00	141 00
St. Martin	107	89 00	89 00
St. Michel	122	212 00	212 00
Sourdes Muettes de la Providence	90	418 00	618 00
Académie St. Denis, Congrégation	190	174 00	194 00
St. Nicolas	79	89 00	89 00
St. Paul, Industrie	69	89 00	89 00
Pointe Claire	71	89 00	89 00
Pointe-aux-Trembles, Hochelaga	107	187 00	187 00
" " " Portneuf	90	187 00	187 00
Rimouski	163	212 04	212 00
Rivière Ouelle	84	162 00	162 00
Ste. Scholastique	171	97 00	97 00
Sherbrooke	252	280 00	280 00
Sorel	545	323 00	323 00
Terrebonne	136	89 00	89 00
Ste. Thérèse	156	89 00	89 00
St. Timothée	114	125 00	125 00
St. Thomas de Pierreville	93	141 00	141 00
" de Montmagny	204	212 00	212 00
Trois-Pistoles	100	124 00	124 00
Trois-Rivières	319	212 00	212 00
Vaudreuil	104	89 00	89 00
Varennes	60	157 00	157 00
Yamachiche	126	141 00	141 00
Youville	81	141 00	141 00
Total	....	......	$10468 00

Liste No. 6.—Ecoles Modèles

Nom de l'institution.	Nombre d'élèves.	Subvention annuelle pour 1867.	Subvention annuelle pour 1868.
St. Andrew's School, Québec	80	314 00	314 00
British and Canadian School Society, Montréal	487	624 00	624 00
Colonial School Society, Sherbrooke	96	157 00	157 00
British and Canadian School Society, Québec	244	684 00	684 00
National School, Québec	156	347 00	347 00
Pointe St. Charles, Montréal	156	231 00	231 00
Société d'Education, Québec	545	873 00	873 00
" " Trois-Rivières	374	471 00	471 00
Amer. Presbyterian School Society, Montréal	110	313 00	313 00
Colonial Church School Society, Montréal	959	624 00	624 00
Sauvages de Lorette, garçons	56	150 00	150 00
" " filles		150 00	150 00
St. François	30	156 00	156 00
Infant School, Basse-Ville, Québec	80	156 00	156 00
" " Haute-Ville, "	90	156 00	156 00
St. Jacques, Montréal	510	780 00	780 00
Les Commissaires Catholiques de Québec	....	313 00	313 00
Acton Vale, Couvent	202	73 00	73 00
Arthabaskaville	131	56 00	56 00
Bagotville	72	56 00	56 00
Beaumont	83	73 00	73 00
Beauport	136	73 00	73 00
Berthier, Montmagny	102	73 00	73 00
Bécancour	180	56 00	56 00
Berthier, dissidents	35	56 00	56 00
Boucherville	113	73 00	73 00
Bury	71	73 00	73 00
Baie du Febvre	162	73 00	73 00
Cap St. Ignace	80	73 00	73 00
Cap Rouge	125	56 00	56 00
Carleton	60	103 00	103 00
Châteauguay	64	73 00	73 00
Château Richer, garçons	81	73 00	73 00
" " filles	65	51 00	51 00
Chicoutimi	78	130 00	130 00
Côte des Neiges	70	73 00	73 00
Côteau du Lac, garçons	81	73 00	73 00
" " filles	96	56 00	56 00
Côteau Landing, dissidents	70	56 00	56 00
St. Louis	267	73 00	73 00
Deschambault, garçons	65	140 00	140 00
" filles	85	73 00	73 00
Durham	89	100 00	100 00
Eboulements	62	73 00	73 00
Ecureuils	123	56 00	56 00
Escoumains	68	73 00	73 00
Grande Baie	40	73 00	73 00
Grande Rivière	92	73 00	73 00
Grondines	82	56 00	56 00
Henriville	57	56 00	56 00
" Couvent	158	56 00	56 00
Huntingdon	57	73 00	73 00
Iberville	140	73 00	73 00
Lacadie	95	73 00	73 00
Lacolle	120	73 00	73 00
" dissidents	120	73 00	73 00
Lachine	120	73 00	73 00
" dissidents	70	73 00	73 00
Leeds	91	73 00	73 00
Lotbinière	36	73 00	73 00
Magog	68	74 00	73 00
Maria	48	148 00	73 00
Malbaie	75	73 00	73 00
Matane	73	56 00	56 00
Melbourne, filles	56	73 00	73 00
Montréal, Ecole Protestante, rue Panet	80	73 00	73 00
" Ecole Allemande Protestante	75	56 00	56 00
" Ecole de filles, rue Visitation	1149	73 00	73 00
" Ecole St. Patrice, Pointe St. Charles	104	73 00	73 00
Montant continué	....	........$	10233 00

Liste No. 6.—Écoles Modèles.—(*Suite.*)

Nom de l'institution.	Nombre d'élèves.	Subvention annuelle pour 1867.	Subvention annuelle pour 1868.
Montréal, Ecole St. Mathieu, Pte. St. Charles	80	56 00	56 00
" Ecole Protestante, rue Ste. Anne	181	73 00	73 00
" Académie Ste. Marie	80	73 00	73 00
" Trinity Church School	....	56 00	56 00
Nicolet, filles	106	56 00	56 00
Percé	45	56 00	56 00
Pointe Claire	51	140 00	140 00
Pointe-aux-Trembles, Portneuf	70	73 00	73 00
Pointe du Lac	111	73 00	73 00
Portneuf, garçons	91	56 00	56 00
" filles	57		
Québec, St. Roch, Sud	25	73 00	73 00
" " Couvent	40	73 00	73 00
" Faubourg St. Jean	104	73 00	73 00
Rawdon	46	73 00	73 00
" Couvent	26	73 00	73 00
Rigaud, académie de filles	115	73 00	73 00
Rivière Ouelle	50	73 00	73 00
Rivière des Prairies	36	56 00	56 00
Rivière-du-Loup, Maskinongé	57	73 00	73 00
" " Témiscouata	117	73 00	73 00
Sault-aux-Récollets	63	73 00	73 00
Sherrington	35	89 00	89 00
Somerset	164	140 00	140 00
Stanfold	32	56 00	56 00
St. Aimé	130	73 00	73 00
St. Alexandre, Kamouraska	72	73 00	73 00
St. Anicet	84	56 00	56 00
St. André, Kamouraska	49	73 00	73 00
Ste. Anne Lapérade	63	73 00	73 00
Ste. Anne des Plaines	124	73 00	73 00
Ste. Anne, No. 2, Kamouraska	105	73 00	73 00
St. Anselme, Couvent	105	73 00	73 00
St. Antoine de Tilly	30	73 00	73 00
Ste. Brigide, Iberville	65	56 00	56 00
St. Calixte de Somerset, Couvent	30	73 00	73 00
St. Cécile	189	73 00	73 00
St. Césaire	135	73 00	73 00
St. Charles, Bellechasse, garçons	50	73 00	73 00
" " filles	72	73 00	73 00
St. Charles, St. Hyacinthe	131	73 00	73 00
Ste. Claire	77	73 00	73 00
St. Constant	112	106 00	106 00
St. Denis, Kamouraska	101	73 00	73 00
St. Denis, No. 1, St. Hyacinthe	78	73 00	73 00
St. Edouard, Napierville	120	73 00	73 00
Ste. Famille	47	73 00	73 00
Ste. Foye	100	73 00	73 00
St. François du Lac	124	73 00	73 00
St. Frédérick, Drummond	59	73 00	73 00
Ste. Geneviève de Batiscan	71	73 00	73 00
St. George de Cacouna	45	56 00	56 00
Ste. Gertrude	38	73 00	73 00
St. Gervais, Couvent	74	73 00	73 00
" garçons	42	73 00	73 00
St. Henri de Mascouche	50	73 00	73 00
" Hochelaga	400	73 00	73 00
" Dissidents	....	73 00	73 00
" Couvent	356	56 00	56 00
" de Lauzon	80	73 00	73 00
St. Hermas	115	73 00	73 00
St. Hilaire	82	73 00	73 00
St. Hubert	65	56 00	56 00
Ste. Hélène, Kamouraska	71	56 00	56 00
St. Irénée	65	73 00	73 00
St. Isidore	94	73 00	73 00
St. Jacques d'Achigan	110	73 00	73 00
St Jacquos le Mineur	122	106 00	106 00
Montant continué	....	......$	15119 00

Liste No. 6.—Écoles Modèles.—(*Suite et fin.*)

Nom de l'institution.	Nombre d'élèves.	Subvention annuelle pour 1867.	Subvention annuelle pour 1888.
St. Jean-Baptiste, village	207	73 00	73 00
St. Jean Chrysostôme, Châteauguay	201	56 00	56 00
" " Lévis	51	56 00	56 00
St. Jean Deschaillons	68	73 00	73 00
St. Jean Port Joli, garçons	43	73 00	73 00
" " filles	51	73 00	73 00
St. Jérôme, Couvent	115	73 00	73 00
" garçons	110	56 00	56 00
St. Joachim, Deux-Montagnes	83	73 00	73 00
St. Joseph, Chicoutimi	38	56 00	56 00
" Lévis	170	73 00	73 00
Ste. Julie, Somerset	25	56 00	56 00
St. Lambert	76	97 00	97 00
St. Laurent, Montmorency	94	73 00	73 00
St. Léon	66	56 00	56 00
St. Lin	114	73 00	73 00
St. Louis de Gonzague	122	56 00	56 00
St. Martin	122	73 00	73 00
Ste. Martine, garçons	130	56 00	56 00
" filles	90	56 00	56 00
St. Michel Archange, garçons	80	56 00	56 00
" " filles	137	73 00	73 00
Ste. Monique	84	73 00	73 00
St. Narcisse	75	73 00	73 00
St. Nicolas, Lévis	25	73 00	73 00
St. Pascal	119	73 00	73 00
Ste. Philomène	84	73 00	73 00
St. Philippe	46	73 00	73 00
St. Pierre les Becquets	70	56 00	56 00
St. Placide	96	73 00	73 00
St. Polycarpe	90	73 00	73 00
St. Roch d'Achigan	96	73 00	73 00
St. Romuald de Lévis	127	73 00	73 00
Ste. Rose	108	73 00	73 00
St. Sévère	68	73 00	73 00
Ste. Scholastique	107	73 00	73 00
St. Stanislas, Champlain	133	73 00	73 00
" Beauharnais	96	56 00	56 00
St. Sulpice	100	56 00	56 00
Trois Pistoles	75	73 00	73 00
Ste. Ursule	93	56 00	56 00
St. Valentin	....	56 00	56 00
St. Vincent de Paul, Couvent	150	73 00	73 00
" " garçons (2 ans)	63	56 00	100 00
St. Alexandre, Iberville, Couvent	120	56 00	56 00
St. Angélique, Papineauville	94	56 00	56 00
Ste. Croix	40	56 00	56 00
Ste. Cécile, Couvent	228	56 00	56 00
Chambly, dissidents	51	56 00	56 00
St. Etienne, dissidents	82	56 00	56 00
Iberville	66	56 00	56 00
St. Gabriel de Brandon, Couvent	33	56 00	56 00
St. Louis de Gonzague, Couvent	100	56 00	56 00
St. Zotique	95	56 00	56 00
Trois-Rivières, dissidents	60	56 00	56 00
St. Alexandre, Iberville	52	66 00	73 00
Total	....	....	18816 ..

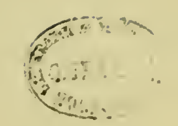
DEMANDES NOUVELLES.

Nom de l'institution.	Nombre d'élèves.	Subvention annuelle pour 1867.	Subvention annuelle pour 1868.
Aylmer, Couvent	47	....	150 00
Ste. Anne des Monts E. N. L	20	....	73 00
Ange Gardien	55	....	73 00
Chicoutimi, Couvent	72	....	150 00
Carleton, St. Jos., Couvent	42	....	150 00
St. David	100	....	100 00
Etchemin, (Village)	220	....	100 00
Ste. Généviève, Jacques Cartier	60	....	56 00
Soulanges (Ecole Modèle)	40	....	73 00
Lotbière, Couvent	83	....	73 00
Lanoraie, E. N. J, C	60	....	73 00
Notre-Dame de Bonsecours, Couvent	135	....	100 00
Notre-Dame de Hull, E. N. J. C	325	....	73 00
Notre-Dame du Portage	54	....	56 00
St. Dunstan	43	....	73 00
St. Ferdinand d'Halifax, E. N. L	49	....	56 00
Ste. Elizabeth, E. N. J. C	63	....	73 00
St. Maurice, (Institutrices)	72	....	56 00
St. Norbert, (Arthabaska) do	76	....	56 00
Rawdon, dissidents	48	....	56 00
St. Polycarpe, Couvent	115	....	73 00
St. Raphaël, E. N. L., Institutrices	92	....	56 00
Victoriaville, Institutrices	125	....	56 00
Iberville, Filles	130	....	56 00
Total	....	....	1911 00

RÉCAPITULATION.

Universités	4080
Collèges Classiques	15396
" Industriels	6420
Académies de garçons ou mixtes	13467
" de filles	10468
Écoles Modèles	18816
Nouvelles Institutions	1911
Grand total	70558





JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XIII. Québec (Province de Québec), Mai et Juin 1869. Nos. 5 et 6.

LITTERATURE.

POESIE.

LE PRINTEMPS.

Le firmament est plein de la vaste clarté ;
Tout est joie, innocence, espoir, bonheur, bonté.
Le beau lac brille au fond du vallon qui le mure ;
Le champ sera fécond, la vigne sera mûre ;
Tout regorge de sève et de vie et de bruit,
De rameaux verts, d'azur frissonnant, d'eau qui luit,
Et de petits oiseaux qui se cherchent querelle.
Qu'a donc le papillon ? qu'a donc la sauterelle ?
La sauterelle a l'herbe, et le papillon l'air ;
Et tous deux ont avril, qui rit dans le ciel clair.
Un refrain joyeux sort de la nature entière ;
Chanson qui doucement monte et devient prière.
Le poussin court, l'enfant joue et danse, l'agneau
Saute, et, laissant tomber goutte à goutte son eau,
Le vieux antre, attendri, pleure comme un visage ;
Le vent lit à quelqu'un d'invisible un passage
Du poëme inouï de la création ;
L'oiseau parle au parfum ; la fleur parle au rayon ;
Les pins sur les étangs dressent leur verte ombrelle ;
Les nids ont chaud ; l'azur trouve la terre belle,
Onde et sphère, à la fois tous les climats flottants ;
Ici l'automne, ici l'été ; là le printemps.
O coteaux ! ô sillons ! souffles, soupirs, haleines !
L'hosanna des forêts, des fleuves et des plaines,
S'élève gravement vers Dieu, père du jour ;
Et toutes les blancheurs sont des strophes d'amour ;
Le cygne dit : Lumière ! et le lys dit : Clémence !
Le ciel s'ouvre à ce chant comme une oreille immense.
Le soir vient ; et le globe à son tour s'éblouit,
Devient un œil énorme et regarde la nuit ;
Il savoure, éperdu, l'immensité sacrée.
La contemplation du splendide empyrée,
Les nuages de crêpe et d'argent, le zénith,
Qui, formidable, brille et flamboie et bruit,
Les constellations, ces hydres étoilées,
Les effluves du sombre et du profond, mêlées
A vos effusions, astres de diamant,
Et toute l'ombre avec tout le rayonnement !
L'infini tout entier d'extase se soulève.
Et, pendant ce temps-là, Satan, l'envieux, s'élève.

V. Hugo.

Humilité et Orgueil.

Au commencement de son Ordre, quand il y avait peu de frères, et qu'il n'y avait pas encore de couvents établis, saint François, pour sa dévotion, alla à Saint-Jacques en Galice, et emmena avec lui quelques frères, entre lesquels était frère Bernard. Et, comme ils allaient ensemble par le chemin, il trouva dans un endroit un pauvre malade, duquel ayant compassion, il dit à frère Bernard : " Mon fils, je veux que tu restes ici à servir ce malade." Et frère Bernard s'agenouilla humblement, et, baissant la tête, il reçut l'ordre du père vénéré, et demeura en ce lieu, pendant que Saint François, avec les autres, allait à Saint-Jacques.

Arrivé là, et se trouvant la nuit en oraison dans l'église de Saint-Jacques, saint François eut révélation de Dieu qu'il devait fonder beaucoup de monastères par le monde, parce que son Ordre devait croitre et s'étendre, et compter une grande multitude de frères ; et, sur cette révélation, il commença d'établir des couvents dans ces contrées. Et Saint François, revenant par le chemin qu'il avait suivi d'abord, retrouva frère Bernard, et le malade avec qui il l'avait laissé parfaitement guéri. C'est pourquoi, l'année suivante, saint François permit à frère Bernard d'aller à Saint-Jacques, et lui s'en retourna dans la vallée de Spolète ; il y demeurait dans nn couvent fort solitaire, avec frère Masséo, frère Elie et d'autres, lesqnels se gardaient fort de troubler et d'interrompre saint François dans ses oraisons ; et ils en usaient ainsi par le grand respect qu'ils lni portaient, et parcequ'ils savaient que Dieu dans l'oraison lui révélait de grandes choses.

Il advint un jour que, Saint François étant en prière dans la forêt, un beau jeune homme, en habit de voyageur, se présenta à la porte du couvent, et frappa avec tant de précipitation et si fort, et pendant

si longtemps que les frères s'étonnèrent beaucoup d'une aussi étrange manière de frapper. Frère Masséo alla, ouvrit la porte, et dit à ce jeune homme : " D'où viens-tu, mon fils ? car, à l'étrange façon dont " tu frappes, il ne semble pas que tu sois jamais venu ici." Le jeune homme répondit : " Et comment donc faut-il frapper ? " Et frère Masséo lui dit : " Frappe lentement trois fois, l'une après l'autre ; " puis attends assez pour que le frère ait le temps de dire un *Pater* " *noster* et d'arriver ; et si dans cet intervalle il ne vient pas, frappe " de nouveau." Le jeune homme répliqua : " J'ai grande hâte, et c'est " pourquoi j'ai frappé si fort ; car j'ai à faire un long voyage, et je " suis venu ici afin de parler à frère François; mais il est à cette heure " en contemplation dans la forêt, et je ne veux pas le troubler. Mais " va, et envoie-moi frère Elie ; car je lui veux faire une question, " ayant ouï dire qu'il est très-sage." Frère Masséo va, et dit à frère Elie de se rendre auprès de ce jeune homme ; mais lui se fâche, et n'y veut point aller. Si bien que frère Masséo ne sait plus que faire ni que répondre à l'étranger ; car, s'il dit que frère Elie ne peut venir, il ment ; et s'il dit que frère Elie est en colère et ne veut point venir, il craint de donner mauvais exemple. Or, comme frère Masséo hésitait à retourner, le jeune homme frappa une seconde fois comme la première, et peu après frère Masséo retourna et dit au jeune homme: " Tu n'as pas observé ma leçon sur la manière de frapper." Le jeune homme répondit : " Frère Elie ne veut pas venir à moi, mais vas et " dis à frère François que je suis venu pour converser avec lui ; et, " comme je ne veux pas interrompre son oraison, dis-lui qu'il m'en- " voie frère Élie." Et frère Masséo s'en alla à saint François, qui priait dans la forêt, le visage tourné vers le ciel, et lui dit le message du jeune homme et la réponse du frère Elie. Or ce jeune homme était l'ange de Dieu sous la figure humaine.

Alors saint François, sans changer de place, sans baisser les yeux, dit à frère Masséo : " Va et dis à frère Elie qu'au nom de la sainte " obéissance il aille incontinent trouver ce jeune homme." Frère Elie, ayant reçu l'ordre de saint François, alla à la porte très-irrité, l'ouvrit avec violence et grand fracas, et dit au jeune homme : " Que veux-tu ?"

Le jeune homme répondit : " Garde bien, frère, que tu ne sois en " colère, comme tu le parais, parce que la colère gêne l'âme et ne lui " laisse pas voir la vérité." Frère Elie répliqua : " Dis ce que tu veux " de moi." Le jeune homme répondit ; " Je te demande s'il est permis " aux observateurs du saint Évangile de manger ce qui est servi devant " eux, selon les paroles du Christ à ses disciples ? et je te demande " encore s'il est permis à aucun homme d'établir rien de contraire à la " liberté évangélique ?" Frère Elie répondit orgueilleusement : " Je " sais bien ce que tu demandes, mais je ne veux pas te répondre. Va " à tes affaires." Le jeune homme dit : " Je saurais mieux que toi " répondre à cette question." Alors frère Elie, irrité, ferma la porte avec violence et s'en fut ; puis il se prit à considérer la question proposée et à douter en lui-même, et il ne la savait pas résoudre. Car il était vicaire de l'ordre, et, par une constitution qui allait au delà de l'Évangile et des règles de saint François, il avait prescrit que nul d'entre les frères ne mangeât de la chair ; de sorte que la question était expressément tournée contre lui. Ne sachant donc s'en éclaircir lui-même, et frappé de l'air modeste du jeune homme, et de ce qu'il lui avait dit qu'il saurait répondre mieux que lui, il retourna à la porte, et l'ouvrit pour demander la réponse. Mais le voyageur avait disparu: car l'orgueil de frère Elie n'était pas digne de converser avec un ange.

Ceci fait, saint François, à qui tout avait été révélé de Dieu, revint de la forêt. Il reprit frère Elie à haute voix et avec force en disant: " Vous faites mal, frère Elie l'orgueilleux, qui chassez de " chez nous les saints anges, lorsqu'ils viennent pour nous instruire. " Je vous déclare que je crains fort que votre orgueil ne vous fasse " finir hors de cet ordre."

Le même jour et à la même heure où l'ange avait disparu, il se montra sous la même forme à frère Bernard, qui revenait de Saint-Jacques et qui était sur la rive d'un grand fleuve. L'ange le salua dans sa langue, et lui dit : " Dieu te donne la paix, ô bon frère ! " Or le bon frère Bernard s'étonna beaucoup, et, considérant la beauté du jeune homme, qui lui donnait le salut de paix avec un joyeux visage et dans le langage de sa patrie, il lui demanda : " D'où viens-tu, beau jeune " homme ? " L'ange répondit : " Je viens de tel couvent, où demeure " saint François, et j'allais pour parler avec lui ; mais je n'ai pu, " parce qu'il était dans la forêt à contempler les choses divines, et je " n'ai pas voulu l'interrompre. En ce couvent demeure frère Masséo, " frère Gilles et frère Elie ; et frère Masséo m'a enseigné à frapper à " la porte selon la coutume des frères. Mais frère Elie n'a pas voulu " répondre à la question que je lui ai proposée ; puis il s'en est " repenti ; il a voulu m'entendre et me voir, et il était trop tard."

Après ces paroles, l'ange dit à frère Bernard : " Pourquoi ne passes- " tu pas le fleuve ? " Frère Bernard repondit : " Parce que je crains de " périr dans les eaux, à cause de la profondeur que je leur vois." L'ange dit : " Passons ensemble et ne crains rien." Et il lui prend la main, et en un clin d'œil le pose de l'autre côte du fleuve. Alors frère Bernard connut que c'était l'ange de Dieu, et avec un grand respect et une grande joie il s'écria : " Ange béni de Dieu, dis-moi quel est " ton nom ?" L'ange répondit : " Pourquoi me demandes-tu mon nom, " qui est mystérieux ? Et, ayant dit ces mots, l'ange disparut, et laissa frère Bernard fort consolé ; si bien qu'il fit tout le chemin, avec allégresse, et il remarqua le jour et l'heure où l'ange lui était apparu : Arrivé au couvent où était saint François avec ses compagnons, dont on a parlé plus haut, il leur raconta toutes choses de point en point, et ils connurent avec certitude que c'était le même ange qui, en ce jour et à cette heure, avait apparu d'abord à eux, ensuite à lui.

HISTOIRE.

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE MGR. DE PONTBRIAND.

La vie de cet illustre et saint Evêque est encore peu connue : jusqu'à présent elle est renfermée dans les courtes notices que nous lisons en tête des *Listes du clergé*. Cependant, après Mgr. de Laval, aucun évêque de Québec, sous la puissance française, ne mérite autant de vivre dans la mémoire des Canadiens, pour lesquels il s'est complètement dépensé, suivant l'expression populaire. Dans l'espoir qu'on écrira un jour sa vie, nous publions les lettres qu'on lira plus bas, et quelques détails qui aideront à les comprendre.

Henri Marie Du Breil de Pontbriand était né en 1709, à Vannes, de l'antique famille des Du Breil, dans laquelle celle de Pontbriand s'était fondue vers 1496. Mais il tenait de ses ancêtres une noblesse plus haute que celle de l'ancienneté et des alliances, la noblesse de la vertu et des mœurs patriarcales. Deux de ses frères embrassèrent comme lui l'état ecclésiastique. L'un d'eux est le fondateur de l'*Œuvre des Petits Savoyards*, dont il a raconté les commencements avec beaucoup de charme et de modestie dans quelques pages intitulées : *Projet d'un établissement ;* l'autre, chanoine de Rennes, a laissé des écrits qui ont un certain cachet littéraire. Une de ses sœurs avait épousé le comte de Nevet, les deux autres se firent religieuses. Une lettre de Mgr. Briand nous apprend qu'elles vivaient encore en 1776. Henri-Marie n'avait que 31 ans et était Docteur de la Sorbonne, grand-vicaire, chanoine de St. Malo, quand il fut nommé évêque de Québec. Il fut préconisé par Benoit XIV en même temps que quelques autres évêques de l'Amérique, et que l'ami intime de son frère, l'abbé de Sales, nommé au siége de Chambéry.

Mgr. de Pontbriand ne perdit pas un instant pour se rendre au milieu de son diocèse, où l'avenir devait se présenter sous un aspect assez sombre. D'un côté, le philosophisme et les mœurs de la cour pénétraient dans quelques classes de la société canadienne ; d'un autre côté, il était évident que l'Angleterre n'avait pas renoncé à ses projets de conquête, et que la lutte allait durer

tant qu'une des parties n'aurait pas remporté sur l'autre une victoire décisive.

En lisant ses lettres, on verra comment le nouvel évêque entendait exercer la charge de premier pasteur.

L'histoire de cette époque est assez connue. Un instant, on put espérer : avec Mgr. de Pontbriand, à la tête de l'Eglise, nous avions Montcalm triomphant, Vaudreuil, l'œil attentif aux événements, tâchant de tout prévoir pour tout surmonter. Soudain Montcalm tombe, et avec lui, Québec : bientôt Montréal sera forcé ; il faudra que le drapeau fleurdelisé disparaisse devant l'étendard anglais ; mais la croix nous restera : en conservant notre évêque, nous conserverons notre religion, c'est presque toute la patrie.

Non ! cet espoir doit encore s'évanouir. Dieu veut rester seul maître des événements et les conduire contre toutes les prévisions des hommes.

Mgr. de Pontbriand meurt, déchiré par la douleur que lui causent les malheurs de la religion et du pays. Il n'avait que 51 ans.

Il repose aujourd'hui au milieu du chœur de l'Eglise paroissiale de Montréal, dans une espèce de crypte formée par les arceaux du caveau de MM. de St. Sulpice.

LETTRES DE MGR. DE PONTBRIAND A SON FRÈRE, M. DE NEVET.

Je ne sais, mon très-cher frère, pourquoi je n'ai pas reçu de vos nouvelles. Vous avez un héritier, je vous en fais mon compliment ainsi qu'à ma sœur. Vous avez en vérité tort de m'oublier ainsi. Mon amitié pour vous est au-dessus de tout. Nous avons eu une disette générale. Je me suis endetté pour soulager les pauvres. Cette année sera encore très-mauvaise ; j'espère pourtant vous payer ce que je vous dois dans un an. Je suis si fort occupé à écrire, à m'arranger dans ma maison, où je demeure depuis cinq jours, si accablé de visites, si détourné par trois malades que je vois tous les jours, si embarrassé pour faire faire les provisions de tout ce qui est nécessaire pendant 8 mois, que je n'ai pas un moment à moi : ainsi ne soyez pas étonné de la brièveté de ma lettre. Croyez que je vous suis, ainsi qu'à ma sœur et à votre famille, très-tendrement, très-irrévocablement attaché.

† H. M. Ev. de Québec.

Ce 30 Octobre, 1743.

DU MÊME A SES SŒURS, RELIGIEUSES DE LA VISITATION.

Je n'ai reçu, mes très-chères sœurs, que deux de vos lettres de janvier et du 15 avril. Je puis vous assurer que mes sentiments pour vous sont au moins aussi ardents et aussi sincères que ceux que vous avez pour moi. Je suis bien charmé d'apprendre que mon frère a terminé avec vous. Il est certain que j'aime et que j'estime les Jésuites, parce que, Dieu merci, ceux que je connais méritent beaucoup. Mais, je vous le répète, je ne suis point attaché à aucun habit en particulier, et je crois que nous devons tous n'envisager que la plus grande gloire de Dieu. Le vaisseau de M. Dessandrais s'est perdu en venant. Aussi je n'ai point reçu ce que vous avez envoyé. Je vous en fais cependant les mêmes remerciements. Je n'ai rien à vous dire de particulier. Ma santé est jusqu'à présent très-bonne. Cette année a été encore plus malheureuse que la précédente. Cela ne m'a point arrangé dans mes affaires. Il faut s'en consoler ; Dieu sait dédommager. Tout est à un prix exhorbitant. La barrique de vin coûte 250 fr. Il faut boire de la petite bière. Je profiterai l'année prochaine de votre avis, et j'écrirai de bonne heure ; les vaisseaux sont arrivés encore plus tard.

† H. M. Ev. de Québec.

Ce 25 Octobre, 1744.

DU MÊME AUX MÊMES.

Vous attendez de moi, mes très-chères sœurs, une dernière lettre, et je profite de mon séjour chez M. le Cte. de Noyon pour cela. Je ne saurais vous dire toutes les politesses de nos respectables hôtes.... Je ne vous dirai rien de mes dispositions présentes.... Elles sont telles que vous savez. Les dangers, pour être près, ne me frappent point, parce que la résolution est prise, et que je dois m'attendre à tout. Vos prières non pour ma conservation, mais pour mon salut, me seront d'un grand secours. C'est la seule chose que je vous prie de demander. Peu importe de mourir demain de telle ou telle manière, pourvu que Dieu ait pitié de moi. Bornez donc, mes chères sœurs, vos vœux, et ne vous embarrassez de ma santé ni de ma vie. Que ma sanctification vous touche !

Je suis avec l'amitié la plus tendre et la plus sincère, mes très-chères sœurs,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

† H. M. Evêque de Québec.

DU MÊME AUX MÊMES.

Je compte au printemps aller baptiser 300 infidèles. Chaque baptême doit durer environ un quart d'heure. Le voyage est pénible, coûteux. Je vous en ferai une relation l'an prochain. Je ne puis dissimuler l'envie que j'aurais de vous voir ; mais je vous prie de ne plus parler de mon voyage. C'est une tentation pour moi : que dis-je ? si vous ne m'en disiez rien, je prendrais peut-être le parti de passer en France pour vous reprocher une espèce d'insensibilité. Parlez-m'en toujours avec force. Mon devoir m'engagera alors à vous convaincre, et, en le faisant, je me convaincrai que l'ennui, la prière, les croix ne furent jamais une raison à un évêque de quitter son troupeau... etc.

† H. M. Ev. de Québec.

Ce 28 Octobre, 1751.

DU MÊME A SON FRÈRE.

On croirait, mon cher frère, que n'ayant à t'écrire qu'une seule fois l'année, on aurait bien des choses à se mander, et il arrive que, quand je prends la plume, je ne trouve rien à dire. On ne s'arrête pas aux compliments... etc. Tout ce que je puis vous dire, c'est que depuis six mois je suis aux Trois-Rivières, logé au plus mal, au milieu de 50 ouvriers de toute espèce, dont je suis le conducteur, le piqueur et le payeur, pour bâtir un hôpital de 200 pieds de long sur 54 de large, et 24 de hauteur. Vous demandez où je prends les fonds ; je fais emprunter des religieuses. Tous mes domestiques travaillent ; je sollicite la cour à payer. On a fait 200 lbs. d'aumônes, etc., croyez pas qu'on bâtisse à grand marché ; chaque toise de maçonne doit coûter où je suis plus de 10 fr. ; j'en ai six cents. Je suis extrêmement fatigué ; je me lève le plus communément à 2 heures pour mes prières et prévoir ce qu'il faut faire. Sans cesse sur les chantiers pour faire travailler mon monde qui est à la journée, je suis devenu d'évêque menuisier, charpentier, manœuvre, porte-bag, porte-oiseau. Ce métier m'ennuie, et je ne crois pas qu'on m'y reprenne. Que je voudrais être au Verger ! C'est ma maison favorite. Je me souviens que dans ma jeunesse, on disait que je vous ressemblais—les yeux—les cheveux blonds, je n'en sais rien. Aussi je crois que je vous aime plus particulièrement que les autres. Mais que dirai-je de la belle-sœur ? Il faut s'en taire, parceque vous lui montreriez la lettre, et elle pourrait en tirer vanité. Voilà bien du verbiage pour ne rien dire.........

† H. M. Evêque de Québec.

DU MÊME A SES SŒURS.

La misère a été extrême cet hiver. Elle n'est guère moindre, et il n'y a aucun moyen de soulager les pauvres, quelque bonne volonté qu'on en ait, parce que les vivres manquent. Nous avons pourtant reçu des vivres en quantité ; mais ils sont nécessaire, pour les opérations militaires, et le peuple ne s'en ressent que très peu. On lui donne seulement, depuis l'arrivée des vaisseauxs un quarteron par jour. J'ai reçu l'anneau de M. le Cte. de la Jarraye, et c'est une relique précieuse pour moi.

† H. M. Ev. de Québec.

Québec, le 17 Juin 1758.

Je me suis acquitté de votre commission auprès de MM. Briant et Juda, ils vous assurent de leurs respects.

Du même aux mêmes.

Voulez-vous savoir notre situation présente ? Pour vivre on ne trouve presque rien ; tout est à un prix exhorbitant. Cette feuille de papier coûte 25d. La barrique de vin coûte 600 fr ; le bœuf 1 fr., les souliers 15 fr. Mon revenu n'est point augmenté. Il m'en coûte en bois seul 4000 fr. ; jugez si le peuple est misérable, et si je puis faire des aumônes. Je retranche mon ordinaire et je m'endette.

Notre situation vis-à-vis l'ennemi n'est pas beaucoup consolante non plus. Il est maître du bas de notre fleuve ayant Louisbourg, Gaspé ; les Anglais doivent venir avec une flotte considérable à Québec. Ils ont une armée de quarante mille hommes dans le haut de la Colonie. Sans un miracle ou des efforts considérables de la part de la France, ou sans la paix, nous sommes pris. Dieu soit béni ! si ces messieurs veulent me laisser au milieu du troupeau, j'y demeurerai avec joie ; s'ils m'obligent à quitter, il faudra céder à la force. Au milieu de nos craintes et de nos frayeurs nous ne sommes pas meilleurs ; nous avons la tranquilité de la religion, et c'est un grand point.

† H. M. Ev. de Québec.

Lettres de M. Montgolfier, supérieur du Séminaire de Montréal.

Monsieur,—C'est avec la plus sensible douleur que je vous annonce la mort de feu M. Henri Marie Dubreil de Pontbriand, évêque de Québec, et votre illustre frère, arrivée le 8 Juin dernier. Toute cette colonie s'attendait à ce coup peut-être plus funeste encore pour elle que la révolution qui vient d'arriver à son gouvernement, et bien plus irréparable. Aussi tout le monde lui a-t-il accordé des larmes bien sincères. Je crois cependant que personne n'en a été plus sensiblement touché que je le suis encore. Cet illustre prélat est mort en saint, entre mes mains et j'ai eu l'honneur de lui fermer les yeux et de recevoir ses dernières paroles.

De son vivant, il m'avait honoré de sa confiance et de la qualité de son grand vicaire, et obligé de fuir de Québec après la destruction et prise de cette ville infortunée, il nous avait fait l'honneur de choisir notre maison pour venir terminer des jours languissants qui lui annonçaient une fin prochaine, mais qui étaient cependant encore bien précieux à un peuple qu'il aimait tendrement et dont il était infiniment chéri et respecté. La précipitation et le tumulte où se trouve aujourd'hui le Canada, dans le moment où les Anglais viennent de s'en rendre les maîtres, ne me permet pas de vous écrire si au long que je le souhaiterais au sujet de la succession de cet illustre défunt ; j'en ai adressé tous les papiers à M. le Supérieur du Séminaire de St. Sulpice à Paris. Je compte qu'il aura l'honneur de vous en faire part.

Votre très-humble et obéissant serviteur,

Montgolfier

Supérieur du Séminaire de St. Sulpice,
Vicaire général à Montréal.

Le 13 Septembre 1760.

Lettre de M. Briant aux dames de Pont-Briand.

Mesdames,—Depuis la mort du très respectable et à jamais regrettable évêque Monseigneur de Pont Briand, votre illustre frère, je n'ai reçu aucune nouvelle de sa famille, quoique j'aie écrit à M. le Cte. de Nevet, à M. l'abbé de St. Mérian et à vous, Mesdames.

La lettre dont vous m'avez honoré cette année m'a surpris, comblé de joie et renouvelé mon ancienne et toujours récente douleur. Je n'entrerai pas dans une plus longue explication qui ne pourrait être qu'affligeante pour vous, mesdames, et pour moi. Quelle chûte horrible ! après M. de Pont-Briand, me voici à Londres à poursuivre sa dignité. J'ai fui, j'ai résisté tant qu'il a été possible sans exposer la religion. Comme je lui avais promis l'obéissance dès le premier jour qu'il m'agréa pour travailler sous ses ordres, j'aime à me représenter qu'il continue du ciel à me charger d'emplois répugnants, comme il le faisait pendant sa vie, et cela par la trop grande bonté que ce digne prélat a toujours eue pour moi.

Les affaires de la religion y ont été remises après la tenue du parlement, je ne sais encore quand je passerai en France et même si on me permettra que j'y passe.

On m'obligera peut-être d'aller dans les états de la reine de Hongrie, car on est ici extrêmement opposé à ce que les Canadiens aient communication avec les Français. C'est un sacrifice à ajouter à bien d'autres. Je vous supplie de m'accorder le suffrage de vos saintes et ferventes prières. Je crois les mériter par les bontés dont m'a honoré jusqu'à la fin et sans interruption Mgr. votre frère.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Mesdames, votre très-humble et obéissant serviteur.

Briant.

Londres, 12 Février 1765.

Du même aux mêmes.

Mesdames,

Me voilà enfin rendu à mon diocèse ; autant avais-je d'abord essuyé de contradictions, autant ai-je été bien reçu à mon retour à Londres. La cour m'a fait la réponse la plus gracieuse et la plus favorable à la religion. Mon voyage sur mer a été court, gracieux et sans incommodités. J'ai été reçu à Québec par les Français et par les Anglais avec les démonstrations de joie et de contentement les plus éclatantes. Les sauvages eux-mêmes sont venus de toute part me complimenter à leur façon et me donner parole qu'ils vivraient mieux qu'ils n'avaient fait depuis la guerre, qu'ils étaient depuis la mort de Mgr. de Pont Briand, leur père, dans les ténèbres, mais que je leur amènerais le jour et la lumière. Il est vrai que plusieurs depuis ce temps-là, ont donné des preuves de changement, mais c'est un peuple si inconstant qu'on ne peut guère s'y fier. Il n'y a pas moins à corriger dans les Français dont les cœurs se sont dérangés pendant les troubles de la guerre. Il me faudrait pour cela des talents dont je suis malheureusement dépourvus. C'est à Dieu qui a permis que je fusse mis à cette place à faire l'ouvrage. L'instrument le plus faible en sa main peut tout, quand il lui plait.

14 Septembre 1766

† J. ol. Evêque de Québec.

Du même aux mêmes.

Tout est ici en paix ; les Anglais me donnent des marques d'estime et m'honorent, le gouvernement paraît m'aimer et avoir en moi une vraie confiance. Ce qui me sert beaucoup vis-à-vis des mauvais. J'ai fini la visite de mon diocèse. J'ai érigé 8 paroisses nouvelles, permis à 3 ou 4 qui commencent, de bâtir des petites chapelles. La colonie depuis la fin de la guerre se multiplie considérablement. J'ai fait la visite aussi de mes sept communautés religieuses. Ma santé a été un peu dérangée. Je suis mieux à présent depuis environ 15 jours. Cette année je ne sortirai pas, j'aurai d'autres occupations non moins essentielles ; plaise au Seigneur de m'aider à bien faire ce qu'il exige de moi. Je vous prie, mesdames, de m'obtenir cette grâce.

Québec, 19 Octobre 1768.

† J. ol. Ev. de Québec.

Lettre de la sœur Marie Charlotte de Ste. Thérèse, Ursuline a Québec.

Mesdames,—J'ai bien des choses à vous mander, de notre pauvre pays.

Il y en a de consolantes et d'autres bien tristes. Les consolantes sont le zèle de notre digne prélat qui a été infatigable dans ce pays de jubilé. Ce digne prélat comptait en revenant de Montréal faire une semblable mission dans la ville des Trois-Rivières qui est à mi-chemin de Montréal, où nos sœurs Ursulines qui y sont établies auraient eu la consolation de l'entendre. Mais

le fâcheux accident qui lui est arrivé l'a privé de ce bien. Deux incendies consécutives ont presque détruit cette ville qui n'est pas fort peuplée. Le premier ne fut que de huit maisons desquelles nos pauvres sœurs étaient, ce qui les a réduit à la dernière misère étant déjà très pauvres. Et deux jours après le feu reprit et brûla encore environ 35 maisons.

Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que dans la première une pauvre dame veuve s'opiniâtrant à sauver son petit butin, demeura dans les flammes et y mourut d'une façon fort cruelle ayant demeuré suspendue à des bois en sorte qu'on ne put la sauver. Monseigneur en descendant voyant ce triste spectacle ne demeura qu'une heure dans la ville. Il la passa presque toute à consoler les pauvres religieuses qu'il voyait avec douleur aller par les rues pour entendre la Sainte Messe, aller laver les petites guenilles à la rivière et pour pourvoir à leurs autres besoins. Cependant il leur a donné une grande consolation en leur permettant de se rétablir. Nous leur avions offert notre maison où Dieu ne saurait pas manquer de faire la multiplication des pains pour les soulager. Mais elles ont préféré de rester où elles sont très-utiles. Les pères Récollets qui ont une maison dans la ville où ils font les fonctions curiales, la leur ont cédée et en ont pris une plus petite qu'un des beaux-frères de la supérieure et de la dépositaire leur a prêtée. On travaille fortement à réparer ce malheur et j'espère que Dieu y donnera sa bénédiction. On a lieu de juger que ce feu a été mis par des soldats de nouvelles recrues qu'on nous a envoyés il y a deux ans, qui sont tous les mauvais garnements de la France. Il y en a en prison, mais on n'a point, dit-on, des preuves assez convainquantes pour les punir comme coupables. Dans le temps que Monseigneur était à Montréal il est arrivé un accident bien tragique. Un homme possédé du démon a massacré d'une manière cruelle un homme et une femme qui étaient ses voisins. Il en voulait faire autant à deux filles qu'ils avaient, mais Dieu les a préservées. Ce meurtrier a été roué vif ces jours passés. Vous ne doutez point, mesdames, que de si grands crimes n'affligent sensiblement le cœur de notre digne prélat, après s'être donné tant de peine pour faire profiter son peuple dans la grâce du jubilé. Mais il faut espérer que Dieu le consolera de ses peines par d'autres voies.

SCIENCE.

Caractères de l'Ancienne Végétation Polaire(1).

La vie organique atteint sous les tropiques son maximum de puissance et d'énergie ; au contraire, elle s'appauvrit graduellement, à mesure qu'on se rapproche des pôles ou qu'on s'élève sur les plus hautes montagnes ; cet amoindrissement des productions de la vie est dû des deux parts à l'abaissement de la température ; mais dans un des cas l'abaissement tient à la raréfaction de l'air, tandis que dans l'autre, il dépend de l'obliquité des rayons solaires, combinée avec la longue durée des nuits d'hiver. En effet, à partir du cercle polaire, les heures de jour pendant la saison froide s'abrégent rapidement, et l'on se trouve en présence d'une nuit absolue de un à plusieurs mois, précédée et suivie d'une série de faibles crépuscules ; plus loin, toute vie organique finit par s'éteindre, et les seuls êtres que l'on rencontre dans les latitudes les plus reculées sont ceux à qui l'émigration est permise, comme les oiseaux et les poissons voyageurs. Les longs jours polaires sont très-loin de balancer l'influence de l'obscurité hibernale ; l'énorme croûte de glace qui recouvre le sol des continents et des îles ne fond jamais qu'imparfaitement ; la chaleur s'établit tard et se manifeste lentement : son effet principal est de détacher et de lancer à la mer des masses flottantes, prolongement inférieur des glaciers qui baignent de toutes parts leur pied dans la mer. Cette chaleur, malgré sa courte durée, ranime aussi chaque année les oasis clair-semés où la végétation se maintient, grâce à d'heureux accidents du sol et à la faveur de certaines expositions. Ce sont des plantes humbles de stature, vivaces pourtant, formant un gazon serré, ensevelies neuf mois sous la neige et la glace, se réveillant chaque année, durant de courtes semaines, pour se hâter de fleurir et de fructifier. La végétation n'existe dans ces parages qu'à la condition de se cacher ; quelques rares espèces frutescentes dépassent çà et là de quelques degrés les limites du cercle polaire ; mais les espèces réellement indigènes, le Bouleau nain, les Saules, les Empétrées et Ericacées, ne sont que des arbustes rampants ; elles donnent lieu à des touffes diffuses et traînantes que le manteau de l'hiver recouvre aisément chaque année. Toutes ces plantes ne s'arrêtent pas à la fois ; quelques-unes s'avancent plus loin que les autres, comme le *Saxifraga oppositifolia* et le *Silene acaulis ;* enfin certains Lichens constituent le dernier terme de la végétation terrestre, aussi bien au sommet des Alpes que vers le pôle. On a comparé très-justement celui-ci à une montagne immense, à laquelle la zone tropicale servirait de base ; en s'élevant en effet vers les hautes latitudes, à travers la zone tempérée, on voit s'arrêter successivement les divers groupes de plantes. Chacun d'eux a sa limite polaire ; les Palmiers, par exemple, deviennent exceptionnels au-delà du 36e degré ; leurs espèces les plus humbles ne dépassent pas le 44e degré, et seulement sur quelques points très-rares. Les Laurinées ne vont guère au-delà de la même limite, pas plus que les Mimosées ; le Charme s'arrête vers le 57e degré ; le Hêtre, un peu plus loin ; le Chêne au 61e degré ; le Frêne, avant le 62e degré ; le Tilleuil, l'Orme, l'Erable, avant le 64e degré ; l'Aune, le Tremble, le Pin et le Sapin, avant le 70e degré. Vers ce point, la végétation frutescente se trouve presque entièrement éteinte, et l'on n'observe plus que la flore polaire, dont beaucoup d'espèces sont les mêmes que celles des régions alpines les plus élevées. Ainsi, sur notre globe, la vie végétale, loin de rencontrer partout les mêmes conditions d'existence, concentre son activité dans la zone périphérique la plus éloignée de l'axe de rotation ; elle languit et meurt dans la direction opposée, où elle prolonge avec peine ses dernières colonies. Il semblerait, en s'arrêtant à l'état apparent des choses, que certaines plantes aient pu seules se plier aux dures conditions de la nature polaire ; plus robustes que les autres, elles s'avanceraient plus ou moins, et les dernières s'arrêteraient enfin devant l'obstacle infranchissable du climat. Les espèces auraient alors marché du sud au nord, de divers points de la zone tempérée, convergeant toutes vers un point central qui serait le pôle. Mais les phénomènes sont en réalité bien plus complexes ; il est aisé de prouver, soit que l'on considère les éléments de la végétation actuelle, soit que l'on remonte par l'observation des plantes fossiles jusqu'aux faits de l'ordre géologique.

En premier lieu, les végétaux ne sont pas distribués à la surface du globe, comme si, partis d'un foyer unique, ils s'étaient répandus de l'équateur vers les pôles ; loin de là, lorsque dans cette direction certaines espèces s'arrêtent, c'est pour être remplacées par d'autres que le regard rencontre pour la première fois ; de plus, les espèces n'ont presque jamais rien d'isolé dans leur maintien ; elles se combinent entre elles de manière à former plusieurs ensembles successifs, placés dans des conditions définies, et habitant une région déterminée. Les frontières indécises de ces régions végétales n'empêchent pas d'en reconnaître l'étendue, et de saisir les traits des associations de plantes propres à chacune d'elles. Quelles que soient les causes premières qui ont autrefois présidé à la constitution de ces divers ensembles, leur existence ne saurait être douteuse ; nous distinguons la flore de la Méditerranée de celle de l'Europe centrale, et celle-ci de la flore arctique. Mais si les flores se divisent par régions, elles se mêlent le plus souvent de manière à se pénétrer mutuellement, comme font les races humaines, malgré leur autonomie, lorsqu'elles disséminent des colonies ou se laissent submerger par d'autres races envahissantes. Il se trouve donc, en négligeant ce qui nous écarterait de notre sujet, que la flore des régions arctiques non-

(1) Analyse raisonnée de l'ouvrage de M. Oswald Heer, intitulé : Flora Fossilis Arctica,—par M. le comte Gaston de Saporta.

seulement possède des espèces qui la distinguent essentiellement, mais qu'une notable proportion de ces espèces reparaît au sommet des Alpes, au-dessus de 1500 mètres d'élévation. Les espèces communes aux Alpes et à la zone arctique sont les plus nombreuses, les plus saillantes et les plus fixes ; et pourtant elles sont maintenant séparées par un grand espace continental peuplé d'espèces différentes. Il est difficile de ne pas admettre un point de départ originaire commun à toutes ces espèces; mais où le placer ? est-ce au nord ou au sud ? En d'autres termes,les espèces alpino-polaires sont-elles parties du centre de l'Europe pour envahir la zone polaire, ou bien ont-elles rayonné de celle-ci pour venir de proche en proche occuper le sommet des Alpes ? C'est là un problême inextricable en apparence, parce qu'il tient à des causes qui n'agissent point sous nos yeux ; toute communication directe est aujourd'hui fermée entre les deux régions, et pour que les plantes en question aient pu passer de l'une à l'autre, il faut nécessairement admettre de grands changements. Ces changements ont eu lieu en effet, et la géologie fournit la clef au problême par la théorie de l'extension des glaciers.

A une époque antérieure à la nôtre, l'Europe centrale et septentrionale était devenue une Baltique immense, bordée sur son périmètre par une série de glaciers gigantesques descendant de tous les sommets. Il est tout simple que la végétation qui couvrait alors le pied des montagnes et s'étendait aux bords des anciens glaciers ait partout revêtu une physionomie uniforme, et se soit trouvée composée des mêmes espèces, sous l'empire de conditions sensiblement égales ; mais d'où venaient ces espèces ? M. Heer, qui examine cette question au début de son ouvrage, nous paraît toucher du doigt la vraie solution, lorsqu'il observe que si les espèces polaires étaient arrivées par le sud, la zone arctique, à laquelle auraient abouti les rayons convergents du mouvement qui les aurait entraînées vers le nord, non-seulement de l'Europe, mais de l'Asie et de l'Amérique, devrait renfermer des formes empruntées à ces divers pays, et distinctes l'une de l'autre par suite de la diversité de leur origine. Or, c'est le contraire qui existe, puisque l'on signale la présence simultanée dans nos Alpes et dans celles des Etats-Unis d'un certain nombre d'espèces, comme le *Silene acaulis*, le *Saxifraga oppositifolia*, etc., qui se retrouvent également dans la végétation arctique. Ainsi le point de départ commun de ces espèces doit être placé dans le nord, et c'est de là, comme d'un foyer qu'elles ont dû s'étendre en rayonnant vers le sud. Sans cela, il faudrait admettre qu'elles sont sorties, revêtues de caractères identiques, de plusieurs centres distincts, hypothèse généralement repoussée.

Si les espèces polaires sont venues du nord, comme d'une région-mère, en s'irradiant à travers les continents dont elles occupent les sommets montagneux, il est naturel de se demander quelle est leur ancienneté dans la zone d'où elles sont sorties, comment elles s'y sont formées, et enfin quel était l'aspect de la végétation arctique dans les âges antérieurs au nôtre. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du globe et à celle de la végétation en particulier savent qu'au milieu des temps tertiaires l'Europe était encore loin de ressembler à ce qu'elle est maintenant. Réunie probablement à l'Amérique, elle était partagée obliquement, de la vallée du Rhône à celle du Danube, par une Méditerranée sinueuse, à qui sont dûs les dépôts connus sous le nom de *mollasse*. Cette mer intérieure, couvrant la plaine suisse, des Alpes au Jura, s'étendait au loin du côté de Vienne pour se prolonger en s'élargissant jusqu'au centre de l'Asie. Essentiellement tempérée,baignant une contrée divisée au sud en plusieurs archipels, coupée de grands lacs, et dominée par des chaînes assez élevées pour rafraîchir l'atmosphère, trop peu pour recevoir des neiges éternelles, cette mer présentait sur ses deux rives le spectacle d'une merveilleuse végétatien adaptée à un climat où l'humidité incessante de l'air et des saisons, sans extrêmes d'aucun genre, favorisait pleinement son essor.

A l'époque où les Palmiers se montraient jusqu'au cœur de l'Allemagne, où les Sapindacées, les Mimosées, les Convolvulacées tropicales, les Diospyrées, de grandes Fougères probablement arborescentes, des Broméliacées épiphytes, habitaient le nord de la Suisse, où des Laurinées, appartenant aux genres *Persea*, *Laurus*, *Cinnamomum*, *Camphora*, s'avançaient jusqu'à la Baltique, quelle pouvait être la végétation de la zone glaciale arctique ? Certainement, en admettant *à priori* une dégradation climatérique analogue à celle de nos jours, la végétation devait s'étendre bien plus loin dans le nord, avant de se trouver réduite aux proportions actuelles. Mais d'autre part, comme dans l'Europe d'alors, à côté des types miocènes de physionomie exotique, il s'en rencontre d'analogues à ceux qui vivent encore sur notre sol ou qui habitent les parties tempérées des continents voisins, on peut se demander si le même mélange existait dans la flore polaire fossile, et si elle ne renfermait pas les prototypes des principales formes qui la distinguent si nettement aujourd'hui. Du reste, ce n'est pas seulement l'abaissement de la température qui sépare les régions polaires des tempérées ; la distribution des heures de lumière et d'obscurité, leur durée relative et par conséquent l'ordre des saisons, n'ont rien de commun avec ce qui existe en Europe ; dès lors, on doit s'attendre à reconnaître les effets de cette différence dans la végétation qui les aurait subis, nonobstant l'élévation présumée de la température à la surface du globe tout entier. Telles sont les questions qu'il est naturel de s'adresser au sujet de la flore polaire fossile ; ou plutôt, jusqu'à ces derniers temps, on était à peine en état d'y songer, car les documents étaient nuls ou mal interprétés, l'ignorance absolue, les voyages difficiles ou même suivis de fréquents désastres ; et l'on pouvait croire que l'intelligence humaine négligerait longtemps de pareilles énigmes, au lieu de se fatiguer à en poursuivre la solution. La persévérance de M. Heer, unie à l'audace de plusieurs voyageurs illustres, et surtout la longue série d'expéditions organisées par les Anglais dans le but de rechercher les traces de sir John Franklin, ont triomphé de tous les obstacles. A travers des fatigues inouïes, et malgré bien des mécomptes, de riches collections d'empreintes fossiles ont été arrachées aux déserts glacés du nord ; mais il fallait les coordonner, en saisir le sens, déchiffrer en un mot les caractères de l'inscription. M. Heer a su mener à bien cette tâche, dont nous essaierons de formuler ici les principaux résultats.

Précisons d'abord certains détails de géographie physique et de géologie.

Les plantes fossiles examinées par M. Heer proviennent de six contrées différentes, qui sont : 1° le Groënland, 2° les îles Melville, 3° le Canada septentrional sur les bords du fleuve Mackensie, 4° la terre de Banks, 5° l'Islande, 6° enfin le Spitzberg. Ces contrées sont situées à de grandes distances l'une de l'autre ; en sorte que la plus orientale, le Spitzberg, placée sur le même méridien que la Scandinavie, se trouve séparée du pays où coule le Mackensie par un demi-cercle de la sphère. La latitude ne varie pas moins, puisque la plupart des plantes d'Islande, aussi bien que celle du Mackensie, proviennent du 65e parallèle, c'est-à-dire de pays placés un peu en dehors du cercle polaire, tandis que les plantes du Groënland ont été recueillies sous le 70e degré, et que celles du Spitzberg ont été rencontrées vers le 78e degré. Les renseignements ainsi obtenus sur l'ancienne flore arctique ne sont pas seulement des indices épars ; ils s'étendent à un espace qui embrasse près de la moitié de la zone arctique, en deçà comme au-delà du cercle polaire, et pénètrent jusqu'à une distance qui n'est séparée du pôle lui-même que d'environ 10 degrés. Tous concordent admirablement, et cette concordance harmonieuse des éléments si variés dont la science dispose, fait encore mieux ressortir l'unité caractéristique de l'ancienne végétation, ainsi que son intime liaison avec celle de l'Europe contemporaine. Il est facile en même temps de constater sa vigueur, sa puissance, la richesse de ses formes ; rien de commun avec ce qu'on observe aujourd'hui aux mêmes lieux. De vastes forêts peuplaient alors l'extrême nord, et s'étendaient probablement jusqu'au pôle. Ce ne sont point les genres ni les formes qui dominent dans la flore arctique actuelle que l'on a sous les yeux, mais plutôt les types européens, et encore mieux ceux d'Amérique. Les espèces tertiaires les mieux connues ne s'arrêtaient pas au voisinage du cercle polaire ; elles le franchis-

saient sans obstacle, et plusieurs parvenaient jusque dans le Spitzberg septentrional ; mais avant de pénétrer plus avant dans cette nature si curieuse, il faut insister quelque peu sur le côté géologique de la question, côté dont l'importance est très-grande, puisqu'il nous découvre l'état physique de ces contrées, dans les temps antérieurs aux nôtres, et les circonstances à la faveur desquelles les anciennes plantes nous ont transmis leurs vestiges.

Grâce aux voyages d'exploration successifs, parmi lesquels ceux de Ross, de Parry, de Franklin, d'Ingefield, tiennent le premier rang, la géographie des terres arctiques, au nord du continent américain, est maintenant bien connue. Ces terres forment une réunion d'archipels de diverses grandeurs, entremêlés de passes étroites, presque toujours glacées, qui séparent les différentes îles, et font communiquer les mers intérieures qui s'étendent entre les principales. A l'occident, la terre du prince Albert et celle de Banks circonscrivent une de ces mers que les îles Patrick, Melville et Bathurst, aux contours profondément déchiquetés, ferment au nord, tandis que la Terre du prince de Galles la borne à l'est. Le détroit de Banks (1) fait communiquer à l'ouest cette mer avec la grande mer Glaciale, tandis que, dans la direction opposée, le détroit de Barrow, continu avec le canal de Lancastre, amène dans la baie de Baffin. Celle-ci, véritable méditerrannée, ouverte au sud par le détroit de Davis, aboutit au nord à la mer polaire par un canal sinueux, exploré par Parry jusqu'au 84e degré. Elle baigne, à l'est, la grande terre du Groënland, qu'on peut regarder comme une sorte de continent polaire ; plus loin, vers l'est, le Spitzberg se rattache au même système, tandis que l'Islande, située presque entièrement en dehors du cercle polaire, s'en sépare à divers points de vue, malgré sa proximité de la côté orientale du Groënland. La plus grande partie du Groënland et les archipels qui l'accompagnent sont compris entre le 67e et le 80e degré de latitude nord. Leur constitution géologique offre une conformité évidente, qui dénote partout la succession des mêmes phénomènes ; partout les roches cristallines et les formations paléozoïques, principalement la silurienne, dominent sur toutes les autres ; elles constituent presque entièrement le sol de ces régions, et montrent qu'une mer, d'abord sans limite, fit bientôt place, comme en Scandinavie, à des étendues de terre ferme que la mer n'a plus recouvertes, à partir de leur première émersion. L'espace occupé par cet élément dut aller en diminuant à partir de la période la plus ancienne, celle dite de transition.

Déjà au temps des houilles, il existait une terre polaire ; mais cette terre, comme le fait remarquer M. Heer, s'étendait plutôt vers le sud, à partir du 76e degré, c'est-à-dire dans la partie méridionale des îles Parry, puisque la partie septentrionale de cet archipel est occupée par le mountainlimestone, formation marine contemporaine du terrain houiller. Des traces de houille et quelques empreintes peu nombreuses sont venues confirmer cette manière de voir. M. Heer est parvenu à déterminer douze espèces dont les principales ont été recueillies à la baie de Skène, dans l'île Melville, par le capitaine MacClintock ; d'autres proviennent de Graham, dans l'île Bathurst, et ce serait les plus curieuses, si elles annonçaient, comme le croit M. Heer, un Pin (*Pinus Bathursti* Heer) caractérisé par des fragments de feuilles articulaires. Le *Thuites Parryanus* Heer, constitue de son côté un type plus analogue à ceux du Jura qu'aux espèces du terrain houiller ; les autres sont des Fougères (*Schizopteris*), des *Lepidodendron*, des *Nœggerathia* réduits, il est vrai, à de très-petits fragments ; mais ils suffisent pour faire voir que la végétation carbonifère de la zone arctique n'avait rien qui la distinguât essentiellement de celle des autres points de notre hémisphère. La terre qui vit s'élever ces premières plantes ne fit ensuite que s'agrandir ; les traces de trias, les dépôts jurassiques moyens très-nettement caractérisés que l'on a observés sur divers points des régions polaires le prouvent surabondamment ; mais il est à croire qu'à partir de la dernière de ces deux époques, il ne s'opéra plus de changements dans la configuration des terres arctiques, peut-être beaucoup plus étendues qu'à présent ou même réunies en un seul continent ; le terrain jurassique supérieur, ni la craie, ni les dépôts marins tertiaires n'y ont laissé de vestiges, tandis que les empreintes végétales nous avertissent du rôle qui était alors dévolu aux plantes terrestres dans cette partie du monde.

Les plus anciennes sont des plantes du terrain crétacé recueillis à Kome, le long de la côte occidentale du Groënland, sur la rivière de Kook, au fond de la baie d'Omenak, localité située un peu au sud d'Upernawik vers le 70e, 2[3o latitude et le 52e degré longitude. Sur le gneiss reposent des lits de grès, alternant plusieurs fois avec des schistes argileux qui renferment des lignites exploités depuis cinquante ans ; les empreintes végétales proviennent de ces schistes et comprennent une réunion de seize espèces dont plusieurs offrent beaucoup d'intérêt. Ce sont des Fougères, une Cycadée (*Zamites arcticus*) et une tige monocotylédone dénotant peut-être un Palmier. Les Conifères présentent un *Sequoia* très-répandu dans la craie d'Europe (*Sequoia Reichenbachi* Gein. — *Cryptomeria primœva* Cord. — *Geinitzia cretacea* Ung. — *Cycadopsis aquigranensis* Deb. ?) Un Pin (*Pinus Peterseni* Heer) un Sapin (*Pinus crameri* Heer), une Cupressinée (*Widdringtonites gracilis* Heer) : ces désignations, il est vrai, ne reposent que sur l'observation de rameaux. Le genre *Gleichenia* domine parmi les Fougères, qui comprennent à elles seules les deux tiers du nombre total. La concordance de cette Flore avec celles du quadersandstein de Bohême, de Moletein en Moravie et de Quetlinburg dans le Harz, est vraiment surprenante. La présence d'une Cycadée, l'absence des Dicotylédones, la prépondérance des Fougères la reculent au-delà de la craie supérieure ; mais si on la place vers la partie moyenne de ce terrain, on constatera aisément la liaison étroite qui la rattache aux autres flores de cet âge. M. Heer fait remarquer que parmi les quatre espèces de *Gleichenia*, l'une est identique avec le *G. Zippei* si répandu dans la craie de Bohême et d'Autriche, tandis que le *G. Rinkiana* Heer se rapproche sensiblement du G. (*Didymosorus*) *comptoniifolia* Deb., de la craie d'Aix-la-Chapelle, et du *G. Kurriana* Heer de celle de Moletein en Moravie. Une autre Fougère du groupe des Marattiées (*Danœites firmus*), entièrement absent comme les types précédents de la végétation européenne actuelle, se trouve représentée dans la craie d'Aix-la-Chapelle par une forme voisine. Le *Sclerophylnali dichotama* ressemble à une espèce wéaldienne, le *S. nervosa* Dkr., et le *Zamites arcticus* au *Z. Lyelli* Dkr. de la même formation. On voit, en réunissant tous ces vestiges, que la florule crétacée de Kome a des ressemblances bien marquées avec la série crétacée européenne, mais qu'à l'âge auquel son étude nous reporte rien ne dénotait dans l'extrême nord la révolution végétale sur le point de s'accomplir par l'introduction des premières Dicotylédones angiospermes. Cette catégorie de plantes, si toutefois il est permis de se prononcer sur d'aussi faibles indices, n'aurait pas devancé près du pôle le moment de son apparition en Europe et en Amérique. Jusqu'ici, c'est au fond de cette dernière contrée, à Sioux-City, dans le Nebraska, que s'est moutrée la plus ancienne des flores caractérisées par la prédominance des Dicotylédones. L'observation des plantes polaires fait voir cependant qu'une très-grande égalité de conditions climatériques s'étendait alors sur notre hémisphère, puisqu'il n'existait aucune différence sensible entre la végétation de l'Europe centrale et celle du Groënland. Cette uniformité a dû persister durant une période incalculable ; quoique déjà moins prononcée, elle existait encore à beaucoup d'égards des siècles après, au milieu de l'époque tertiaire. Tous les changements opérés successivement en Europe avaient eu sans doute leur contre-coup dans le nord ; les alentours du pôle avaient changé d'aspect comme l'Europe elle-même, et les deux contrées étaient demeurées assez étroitement liées pour continuer à posséder en commun de nombreuses espèces d'autant plus faciles à déterminer que les matériaux vont être plus riches et plus abondants. Quoique rien ne trahisse encore la venue de l'état actuel, on commence dès lors à observer certains

(1) Ou de Mac-Clure, selon d'autres cartes.

effets dépendant visiblement de la latitude, et la zone arctique, tout en possédant en partie les mêmes végétaux que l'Europe contemporaine, ne présente plus, relativement à celle-ci, la même uniformité. Ce sont là les traits dont nous allons être frappés, en poursuivant l'examen de la végétation tertiaire arctique.

Il y a plusieurs choses à considérer dans cette végétation, ses gisements, son origine, ses caractères d'ensemble, ses relations, enfin les conséquences que l'on peut retirer de son examen pour rétablir le climat de la zone arctique tertiare et apprécier les changements de toute sorte qui ont dû s'opérer depuis. Nous serons forcés, afin de négliger aucun point essentiel, de glisser rapidement sur tous, en renvoyant au livre lui-même pour ce qui tient aux développements et aux descriptions.

Les gisements se ressemblent d'une manière frappante et se rattachent évidemment à l'influence d'une seule cause générale dont l'action, à un moment donné, a dû être très-énergique. Aux bords du Mackensie, sur la terre de Banks et dans le Groënland, ce sont toujours des formations d'eau douce dans lesquelles les lignites alternent avec des grés, des argiles, mais surtout avec des concrétions presque toujours ferrugineuses dues à l'action puissante et prolongée d'anciennes sources minérales qui ont opéré la fossilisation d'une immense quantité de bois et de tiges, de feuilles et d'organes végétaux de toute nature.

Depuis cette époque, aucune influence physique, aucun dépôt sédimentaire, aucune action érosive, en dehors de celles des glaciers, n'est venu altérer les vestiges de ces phénomènes grandioses. Ces terres vouées au silence et à la solitude sont recouvertes, sur une foule de points, des débris pétrifiés des anciennes forêts dont plusieurs occupent encore leur place naturelle, tandis que d'autres fois les tronçons amoncelés semblent l'œuvre du bûcheron qui les aurait récemment abattus. Les lignites, lorsqu'ils existent, occupent fréquemment la partie inférieure des formations d'eau douce, dont l'épaisseur atteint parfois plusieurs centaines de mètres, et qui paraissent se prolonger sur de vastes étendues. M. Heer fait ressortir l'affinité de composition chimique de ces lignites avec ceux de l'Europe miocéne ; ils renferment fréquemment du succin, et cette circonstance les rapproche de ceux de l'Europe où cette substance est la plus abondante.

Le principal dépôt de plantes fossiles, dans le Groënland, est Atanekerdluk situé vis-à-vis de l'île de Disco, sur la presqu'île de Noursoak qui se trouve séparée du continent par un énorme glacier. Les couches tertiaires forment une montagne conique, de près de onze cents pieds de hauteur, escarpée et difficilement accessible. A ses pieds, on rencontre un ravin profond où affleurent de nombreux lits charbonneux, renfermant des tiges fossiles.

Les principales couches, au nombre de quatre, alternent avec des strates de limon et de grès. En gravissant les flancs de la montagne, vers huit cents pieds de haut, on rencontre une grande quantité de fragments de tiges carbonisées qui semblent occuper encore, au milieu de la roche, leur position naturelle ; ces mêmes couches renferment beaucoup de succin ; un peu plus haut, on rencontre l'assise qui renferme les feuilles fossiles et que surmontent enfin de nombreux lits charbonneux. Je ne puis m'empêcher de faire ressortir l'extrême analogie de cette disposition avec celle que l'on observe dans le dépôt tertiaire de Castellanne (Basses-Alpes), qui contient aussi des bois fossiles. Ces bois, consistant en troncs de toutes grandeurs, en partie carbonisés, en partie convertis en silice, se trouvent dispersés en grand nombre dans des lits de grès marneux et d'argile qui se succèdent sur les flancs d'un escarpement très-abrupt : plusieurs de ces troncs ont conservé leur écorce : seulement, quelle que soit la cause qui les a entraînés au fond des sédiments en voie de formation, ils n'y sont pas implantés comme sur le sol qui les aurait portés, mais comme si un courant les avait accumulés dans les profondeurs d'un lac. Je suis disposé, malgré les apparences contraires, à penser qu'il en a été de même des tiges fossiles d'Atanekerdluk et que leur belle conservation, et peut-être la position verticale prise par quelques-uns de ces bois, a pu seulement faire croire qu'ils avaient été pétrifiés sur place. Quant aux feuilles fossiles trouvées au Groënland, elles sont enveloppées dans une pâte cristalline d'un brun rougeâtre, en grande partie ferrugineuse, mêlée d'une proportion de calcaire ; les unes ont conservé leur substance et tranchent par leur couleur obscure sur le fond de la roche, les autres sont réduites à de simples empreintes. Mais quoi qu'il en soit, l'origine de la roche doit être rapportée, dans les deux cas, à des eaux à la fois ferrugineuses et calcaires qui ont empâté les débris végétaux situés à leur portée.

Ici, se présente une objection qui ne pouvait manquer d'être formulée, et d'après laquelle tous ces débris auraient été apportés de loin, à la manière du bois flotté, par des courants semblables à celui du Gulfstream, qui les auraient rejetés le long des côtes des régions arctiques. M. Heer a examiné avec trop de scrupule peut-être la valeur de cette hypothèse dont il est aisé de prouver l'impossibilité. En effet, non seulement cette végétation fossile, prise dans son ensemble, présente un caractère d'unité qui la montre partout composée des mêmes éléments, mais les feuilles,les graines, les fruits accompagnent presque toujours les fragments de bois et de rameaux encore revêtus de leur écorce, et ces organes se trouvent associés sur les mêmes plaques dans des proportions qui ne varient pas. Les bois d'Abiétinées de la Terre de Banks sont accompagnés de leurs cônes, les Sequoia du Groënland de leurs fruits, les Bouleaux d'Islande de leur bractées et de leurs samares. Tous ces végétaux ont donc vécu, dans les endroits où on les trouve; ils y ont formé de vastes forêts, et d'ailleurs les dépôts dont ils dépendent, loin d'être littoraux, se prolongent dans l'intérieur à de grandes distances. Les glaces seules s'opposent à ce qu'on les suive dans cette direction.

Au Spitzberg et dans l'île de l'Ours, les lignites tertiaires ont été longtemps confondus avec les houilles. La masse de l'Archipel est principalement formée de roches anciennes primitives ou stratifiées, mais sans fossiles(*Hekla-Hook formation*). On voit qu'à l'origine de ces terres s'étendait une mer sans limites et dépourvue d'êtres vivants, qui couvrait encore de grandes surfaces au temps où les houilles se formaient ; le carbonifère marin se trouve représenté par un dépôt fossilifère, dont la puissance atteint jusqu'à quinze cents pieds vers le cap Fanshaws, mais il n'existe aucun vestige authentique de plantes terrestres datant de cette époque ; le trias et le terrain jurassique se trouvent aussi représentés çà et là ; mais le tertiaire est surtout très-répandu ;ce sont des grès, des argiles probablement miocènes, avec des lignites subordonnés. Ces lignites sont certainement tertiaires, et renferment souvent du succin comme ceux du Groënland. Les plantes fossiles ont été recueillies dans trois localités principales par MM. Nordenskiold et Blomstrand, membre de l'expédition suédoise, dans les années1858, 1861 1864. Au détroit de Bellesound, ce sont des grès de teinte et de consistance variables, quelquefois entremêlés de schistes argileux, qui les renferment ; le nord du fiord a fourni onze espèces, la plupart forestières, entre autres, des Aunes, Peupliers, *Taxodium*, Tilleuls. Noisetiers, Hêtres ; mais il faut distinguer parmi elles un *Potanogeton* (P. Nordenskioldi) qui par l'abondance et la forme de ses feuilles flottantes, annonce la présence des eaux douces qui ont formé le dépôt tout entier. Le détroit de Bellesound est situé par les 77e, 50e degrés latitudes. Un peu plus au nord, dans la même direction sur le bord méridional du détroit des Glaces(Eisfiord), sous le 78^{e}degré latitude, l'espèce dominante est le Platane(P. *aceroides*). La troisième localité située au sud de la Baie du Roi (King's Bay) par 78^0 ,56' latitude et 11° , 58' longitude a fourni surtout des empreintes de Peuplier, de Tilleul et une Fougère (*Sphenopteris Bloomstrandi*), souvent confondue avec celles du terrain houiller ; ici, les charbons alternent avec des grès et des argiles schisteuses, et l'ensemble de la formation atteint une puissance très-considérable. En réunissant tous ces débris végétaux, M. Heer est arrivé à un total de dix-neuf espèces.

En Islande, pays placé à peu près sous la même latitude que la Baie Mackensie, la plupart des dépôts de plantes fossiles sont compris entre le 65e 66e parallèle. Comme dans le Groënland et le Spitzberg, elles se rattachent à des lits de charbons feuilletés ou lignites qui prennent ici le nom de *Surturbrand* et présentent, d'après M. Heer, la plus grande affinité de structure avec les

lignites miocènes du bassin rhénan et des montagnes du Dhon.

Les empreintes végétales forment des taches jaunes sur le fond noir des plaques et d'autres fois se détachent en brun sur une roche de couleur claire. Le Surturbrand alterne avec des sédiments blanchâtres mêlés de concrétions, ou passant au tuf, son ensemble atteint parfois une grande épaisseur ; non seulement les feuilles y ont laissé leurs empreintes, mais les ramaux, les tiges, les écorces ont quelquefois conservé leur apparence extérieure ; les organes délicats, les fruits, les semences ailées accompagnent souvent les feuilles, auxquelles s'associent quelquefois des insectes ; aucun doute n'est possible touchant la provenance de ces espèces dont la conservation comme celle de toutes les plantes des terrains tertiaires des régions arctiques, est due à la même cause, c'est-à-dire à l'abondance des eaux douces, exerçant leur action sur une grande échelle et chargées de substances propres à incrusles végétaux tombés dans leur sein ou même à les pétrifier.

(*A continuer.*)

PEDAGOGIE.

Méthode dans l'Enseignement des Langues.

Les instituteurs de la Circonscription de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, dans une de leurs dernières conférences, ont traité cette question, en la renfermant dans le seul cas de l'enseignement de l'anglais. Nous voyons par *l'Educational Times* de Londres, que le Collége des Précepteurs, dans une réunion spéciale le 6 du mois dernier, l'a aussi étudiée, mais dans sa généralité.

Nos lecteurs aimeront sans doute à connaître jusqu'à quel point il peut y avoir eu, des deux côtés de l'Océan Atlantique, uniformité ou divergence d'opinion, entre personnes d'expérience.

La question a été développée par le Professeur Blackie de l'Université d'Edimbourg.

Il y a, dit-il, un sentiment général contre les méthodes suivies dans l'enseignement des langues, et si on compare le temps et les efforts qu'on leur consacre avec les résultats obtenus, on ne saurait dire que ce sentiment est injuste. Cependant M. Blackie pense que le grec, le latin, le français, l'allemand, nous ajouterions l'anglais, peuvent être appris facilement avec une méthode rationelle.

Avant de faire connaître la sienne, le savant professeur pose quelques principes, que personne, à coup sûr, ne lui contestera : par exemple, qu'aucune méthode n'est absolument bonne, tandis qu'il peut y en avoir de complètement mauvaise ; qu'une méthode n'est bonne que pour celui qui sait s'en servir. Mais il sort des banalités. quand il dit :

" Acquérir une langue est un *art* et non pas une *science*. Pour cela, il faut le même travail que pour faire quelques progrès dans le dessin...la musique...la plaidoirie légale, &c. Cet art repose, sans doute, sur des principes scientifiques, qui peuvent jusqu'à un certain point contribuer à son développement. Mais il n'en est pas moins essentiellement un art : il ne peut être acquis que par l'exercice particulier de certains organes du corps, et non par la seule intelligence des principes à laquelle arrive l'entendement. Pour l'art, la pratique dans tous les cas doit précéder la science, et fournir à la faculté d'analyse la matière sur laquelle celle-ci s'exercera plus tard."

Ne pressons pas trop ce principe du professeur d'Edimbourg, car il ne s'agit sans doute que de la connaissance usuelle, mieux, de la pratique d'une langue. Le gamin de Paris parle correctement ; au siècle de Louis XIV, bon nombre de grandes dames et plusieurs seigneurs avaient un très-beau langage qu'ils auraient été embarrassés de justifier : cela peut être l'*art* si l'on veut : on disait en effet, *parler comme la bonne compagnie*, de même qu'on *avait les manières de la bonne compagnie*. Mais pour se rendre maître d'une langue cela suffit-il ? Ne faut-il pas au contraire un ensemble de connaissances, dont quelques-unes sont d'un ordre supérieur et tiennent à la Philosophie ? Nous verrons plus loin M. Blackie amené par la force des choses à considérer une partie scientifique dans l'acquisition des langues. Dans tous les cas, le principe tel que posé, favorise l'opinion des membres de la conférence Jacques-Cartier qui voulaient mettre l'élève immédiatement en face des difficultés de prononciation et de grammaire.

Analysons maintenant la méthode naturelle par laquelle un enfant acquiert la connaissance de la langue maternelle. Nous y reconnaitrons cinq points différents : 1o. L'audition de certains sons s'adressant à l'oreille ; 2o. le rapport distinct, évident entre les sons et les objets *sensibles* définis ; 3o. l'importance et la quasinécessité de ces objets pour l'élève qui doit être familiarisé avec eux ; 4o. l'acte réflexe par lequel l'élève arrive à s'exprimer, la langue n'étant pour ainsi dire que l'instrument par lequel l'esprit saisit l'objet à travers l'expression qui en est inséparable. Le mot n'est plus alors un obstacle qu'il faut enjamber pour arriver à l'objet, mais plutôt le trait d'union entre l'esprit et l'objet ; plus on veut être maître d'une langue, plus cette union doit être complète ; 5o. Répétition fréquente : c'est là un des côtés caractéristiques de la méthode naturelle. Il faut rendre l'esprit tellement familier avec le mot et l'objet qu'ils ne puissent plus se séparer l'un de l'autre.

M. Blackie passe immédiatement à la conclusion de ces principes. Si la conclusion ne paraît pas très-rigoureuse, il en rejette la faute sur la différence qui existe dans la force intellectuelle, entre les enfants et les adultes. N'insistons pas : ces conclusions paraissent vraies en elles-mêmes et en tout point conformes à l'expérience.

" S'il s'agit d'adultes, dit-il, à la méthode naturelle, qui sera toujours notre base, nous pouvons ajouter : 1o tous les avantages du procédé qui passe *du facile au difficile, du simple au composé* ; 2o le secours du raisonnement *qui change la pratique en science*, et qui sait rattacher un grand nombre de faits à des principes intuitifs, en d'autres termes, l'emploi bien entendu des devoirs, et l'application des lois de la philologie comparée et de la linguistique. Mais un enseignement systématique doit aider la nature et non la négliger : celle-ci fera plus chez les adultes que toute démonstration d'une science abstraite."

Il était impossible à nos instituteurs de se mieux rencontrer ; pour s'en convaincre, le lecteur pourra rapprocher cette conclution de celle où en est venue la conférence du 30 Janvier. (*Journal de l'Instruction Publique*, No. de Février.)

M. Blackie dit que si l'élève se trouve dans certaines conditions de nécessité, par exemple, dans un pays étranger, ou d'intérêt, s'il veut se rendre maître d'une science, faire sa fortune, les difficultés de la langue seront bien plus aisément surmontées. Ce fait n'a échappé à personne. Plusieurs en ont tiré la conclusion fausse que l'élève, enfant ou adulte, ne doit entendre autour de lui que la langue étrangère ; c'est ainsi qu'ils lui font malheureusement négliger l'étude de la langue maternelle, abus contre lequel nous devons nous élever plus que jamais en Canada.

Mais en même temps, sachons tirer un enseignement du fait rappelé par M. Blackie. Rendons l'enseignement des langues agréable ; rattachons-le à ce qui peut intéresser les élèves. Il est regrettable, ajoute-il, que trop souvent on suive une méthode diamétralement opposée à celle que la nature nous indique.—" *Prenez votre livre, étudiez votre leçon*—et on laisse l'élève se tirer du mieux qu'il peut des difficultés de grammaire et de prononciation. —Puis : *Vous apprendrez la leçon suivante ;* ou bien on fait lire un livre, page par page, sans établir, du moins sans rappeler continuellement les règles de la prononciation, sans rien faire pour habituer l'oreille aux nuances de cette musique particulière. Faut-il être surpris après cela de rencontrer dégoût et apathie ?"

En terminant, M. Blackie insiste sur un point qui découle de ses prémisses, et qui avait sa place naturelle parmi les autres conclusions. C'est que dans l'enseignement d'une langue, le professeur sache parfois *sortir de son livre* pour se permettre une excursion de *vive voix*, soit dans le domaine de la philologie, soit dans le champ plus vaste et mieux connu des objets sensibles ; ce sera le moyen de compléter des connaissances trop souvent imparfaites, d'habituer aux idiotismes, surtout aux allures plus libres de la langue parlée, sans compter que l'oreille y gagnera

toujours. Pour rendre cet exercice aussi efficace que possible, il faudra ajouter la contre-partie : l'élève fera aussi de *vive voix*, soit après préparation, soit à l'improviste la narration d'un fait, la description d'un objet connu de tous : c'est ce qui se pratique dans de bonnes écoles, et ce que nous avons vu réussir à l'Ecole Normale Jacques-Cartier. Platon pensait que l'usage trop exclusif de livres et d'écritures tend plutôt à affaiblir qu'à fortifier l'action de la mémoire et des autres facultés de l'esprit : c'est dans cette espèce " d'assujétissement de l'esprit au papier" que M. Blackie voit la cause de l'abaissement de l'éloquence de la chaire anglaise.

Les remarques qu'a soulevées ce discours et les éloges qu'il a reçus, font voir que les idées de M. Blackie sont partagées par tous ses confrères.

Direction d'une Ecole.

Me faisant institutrice, je fus frappée de l'importance du silence pendant les classes. Je pris alors la résolution de ne jamais parler lorsqu il serait mieux de se taire, ni de me taire lorsqu'il faudrait parler, persuadée que si mes élèves me voyaient ouvrir la bouche sans motif légitime, ils feraient naturellement la même chose. L'enseignement est toujours une tâche pénible et laborieuse, et je suis convaincue que si je veux remplir mes devoirs honnêtement et fidèlement, il me faut faire beaucoup de sacrifices pour expliquer les leçons, corriger les fautes des élèves, et enseigner le catéchisme. C'est pour moi une règle invariable de dire tout ce qu'il faut, mais pas plus ; car mon but principal est d'éclairer, autant qu'il est en moi, les tendres intelligences confiées à mes soins ; et, pour que mon ouvrage ne faiblisse pas, j'ai toujours présent à l'esprit le caractère sacré de mes fonctions. Je sais aussi qu'en communiquant l'instruction à mes élèves, je dois être pénétrée des vérités que je leur enseigne, afin que mes paroles aient plus de poids. Je m'abstiens également de toute conversation avec mes élèves, avec leurs parents, &c., durant la classe.

Le second but que je me propose, c'est de gagner l'affection de mes élèves, chose que j'obtiens facilement lorsque, de mon côté, je tâche de les convaincre que j'ai pour eux beaucoup d'attachement. Persuadée que l'amour s'achète par l'amour, je fais toujours mon possible pour rendre mes élèves heureux. Lorsque j'apprends qu'il y en a de malades, je vais les voir aussitôt, et je ne manque pas de leur porter quelques douceurs, sachant que ces simples actes de bonté, accomplis dans de semblables circonstances, feront une impressson durable sur l'esprit des parents et des enfants. Souvent, je me considère comme une mère à l'égard de ces enfants, et je sais que plusieurs d'entre eux se reposent sur moi du soin de leur existence future, existence qui leur sera d'autant moins pénible qu'ils auront reçu une meilleure éducation.

Lorsque je corrige mes élèves, je tâche de découvrir s'ils sont du nombre de ceux que la crainte seule peut retenir, ou bien de ceux qui, doués d'une nature douce et facile, se décourageraient s'ils étaient punis, et chercheraient (comme il arrive souvent) des raisons de s'absenter de l'école; par conséquent, c'est toujours à regret et par nécessité que j'inflige des punitions.

En obligeant mes élèves à apprendre tous les jours des leçons de mémoire, j'ai garde de me montrer trop sévère et d'exiger d'eux ce qui serait au dessus de leurs forces. Par exemple, pour les leçons de grammaire, de géographie, de catéchisme, &c., je crois qu'il suffit d'exiger ce que leur mémoire peut retenir sans trop de difficulté ; car il serait presque impossible à des enfants de retenir, sur des sujets donnés, trois ou quatre cents questions.

Des punitions violentes et sévères produisent chez les jeunes enfants une crainte excessive, qui leur inspire une espèce d'horreur et de haine pour l'école. C'est pourquoi, dans mon enseignement, je m'efforce toujours d'inspirer à la fois l'amour et la crainte parce que ce sont de puissants instruments pour donner du courage aux enfants timides et sans expérience. J'accorde aussi des priviléges et des distinctions aux élèves laborieux et de bonne conduite, afin de les engager à persévérer. Enfin, dans l'accomplissement de mes devoirs, je me propose toujours de plaire à Dieu plutôt qu'aux hommes, sachant que les faveurs des hommes sont passagères, tandis que les récompenses de Dieu sont éternelles.

Tels sont les fruits de mon expérience personnelle comme institutrice, dans les écolesn ationales, pendant dix-huit ans.—(Traduit de l'*Irish Teachers Journal* pour le *Journal de l'Instruction Publique.*)

Santé des Instituteurs.

(Lettre du Dr. Holbrook, éditeur du *Herald of Health*, traduite pour le *Journal de l'Instruction Publique.*)

Vous me demandez un article pratique sur la Santé des Instituteurs ; je n'ai nul doute que vous ne soyez plus apte que moi à traiter un pareil sujet ; néanmoins, comme c'est une matière importante et en général très-négligée, je me rendrai volontiers à votre demande.

Un peu d'expérience personnelle comme instituteur me porte à croire que l'enseignement n'est pas incompatible avec la santé. J'ai toujours joui d'une aussi bonne santé dans la salle d'école qu'en dehors ; et je connais plusieurs personnes qui ont enseigné pendant vingt-cinq et même cinquante ans sans que la leur en souffrît, ni que leur physionomie portât l'empreinte d'une vieillesse prématurée. Pour celui qui aime cette carrière, ses rapports continuels avec les enfants doivent, pour ainsi dire, conserver son cœur dans une jeunesse presque indéfinie ; et quand le cœur est jeune, le corps ne saurait vieillir aussi rapidement que lorsque la vie est triste et ennuyeuse. Cependant, en général, la santé des instituteurs n'est ni aussi bonne, ni aussi longue qu'elle pourrait être ; et plusieurs d'entr'eux, instituteurs par état, qui se sont trouvés dans d'excellentes conditions pour constater ce fait, m'ont dit à différentes reprises que dix années passées dans l'enseignement suffisent pour en rendre les fonctions impossibles à la plupart des maîtres, et qu'un grand nombre ne sauraient dépasser la moitié de ce terme. En effet, si on ne leur accordait de longues vacances beaucoup d'instituteurs seraient dans l'impossibilité de suivre cette carrière.

Hier, je visitai deux écoles dans New-York. L'une est confiée à une institutrice modèle, et comprend une classe nombreuse de petits enfants de sept à dix ans. Cette maîtresse aime les enfants et l'enseignement, et tous ses élèves ont pour elle un amour vraiment filial. Le principal de l'école dit qu'elle réussit à merveille. Elle a ce que les physionomistes appellent le tempérament de l'instituteur (*teacher's temperament*). C'est une personne de haute taille, mince, pleine d'activité, et tout occupée des devoirs de sa charge. Ceux qui visitent sa classe restent muets d'étonnement lorsqu'ils considèrent le merveilleux talent qu'elle possède de développer et de cultiver l'intelligence des enfants. Un de mes amis qui était près de moi me dit à demi-voix : " Avec une pareille institutrice dans mon enfance, j'aurais aimé l'école au lieu de la détester." Sa santé cependant s'en va rapidement, bien qu'elle n'ait pas encore enseigné l'espace d'une année ; et sa mère craint beaucoup qu'elle ne soit obligée de quitter l'enseignement. Je crus découvrir la cause de son affaiblissement. Elle ne possède pas assez de force vitale pour que son système nerveux se maintienne à un si haut degré de tension pendant six heures de la journée : car, remarquez-le bien, le principe vital chez l'instituteur qui tient à réussir, se consume rapidement ; puis, comme la mesure de cette force dans chaque individu est très-restreinte, si l'on en consume trop dans le travail de l'intelligence, le corps en manque pour digérer les aliments nécessaires à l'économie, pour maintenir la circulation du sang dans chaque partie du corps et en nourrir tous les tissus, pour entretenir la chaleur animale ; alors, par une conséquence inévitable, les fonctions des organes s'altèrent et finissent par faire complétement défaut. J'ai raison de croire que beaucoup, parmi ceux qui enseignent, sont dans le même cas que cette institutrice.

Le meilleur conseil que je puisse donner à de semblables instituteurs, c'est d'enseigner moins d'heures par jour. Ils ne

doivent pas non plus se mettre à leur besogne avec autant d'enthousiasme, mais prendre les choses tranquillement, avec calme et sang froid, et dormir pendant un temps suffisant; pour eux, huit heures ne sont pas trop. Respirer un air vicié, prendre un exercice trop violent, étudier tard le soir, s'occuper continuellement l'esprit du soin de s'acquitter de leur charge sont autant de causes d'épuisement dont ils doivent s'abstenir. Ces maîtres ont parfois une conscience trop délicate, ils craignent de négliger quelque chose de leurs devoirs, et ce sont eux qui devraient avoir le moins de scrupules à cet endroit. Il leur faudrait au contraire songer davantage à conserver leur santé. Ils doivent voir à ce que l'appareil digestif soit toujours dans un état de fonctionnement parfait, afin qu'ils puissent digérer une nourriture à la fois suffisante et substantielle. Les habits n'exerceront aucune pression sur l'estomac, le foie, le cœur : les poumons, les muscles de la poitrine, des côtés, de l'abdomen et du dos seront mis en jeu au moyen d'exercices de gymnastique ou d'un léger travail de chaque jour ; et les pieds et les jambes tenus chaudement. Tous les jours et au grand air, ces instituteurs feront certains mouvements de gymnastique propres à élargir mécaniquement les parois du throrax, afin que, par cet exercice, qui ouvre les cellules pulmonaires, l'air puisse venir en contact avec le sang. Enfin, ils doivent proportionner leur tâche à leurs forces, ne jamais dépasser cette limite, et profiter du temps des vacances pour se reposer et refaire leur santé. S'ils ne peuvent ou ne veulent tenir compte de ces conseils, il leur faut s'attendre à souffrir et à traîner péniblement les restes d'une santé délabrée.

Mais, outre les instituteurs dont je viens de parler, il en existe encore d'une autre catégorie. Hier, j'en vis une douzaine dans une école. Ils ne travaillent pas la moitié assez, même pour leur propre avantage personnel. A les voir à l'œuvre, on dirait de véritables automates. Ils se placent sur leurs siéges avec beaucoup de dignité, font lire les leçons ; mais ils ne se fatiguent pas le quart autant que la maitresse dont je viens de parler. Bien qu'ils ne soient pas aussi maigres qu'elle, ils ont néanmoins un teint pâle et maladif. Ils éprouvent, disent-ils, des maux de tête et sont dans un état complet d'indifférence et d'inertie. La chose me parait toute naturelle. Leurs salles d'école ne sont point aérées, et leurs habits les gênent tellement qu'ils peuvent à peine respirer assez pour vivre. Ces instituteurs semblent ignorer que l'air est essentiel à la vie et qu'il y a d'autant plus de vie chez nous que nous nous approprions plus d'air. Ils n'ont besoin, pour se bien porter, que de plus d'exercice, de respirer un air plus pur, et de joindre à ces deux choses la sobriété dans leurs repas. Tous les jours, ces instituteurs, vêtus d'un costume spécial, doivent se rendre à un gymnase et y faire des exercices. Ils doivent ouvrir les fenêtres de leurs salles d'école pour que l'air s'y renouvelle. L'usage du bain, au moins trois fois la semaine et dans un appartement réchauffé, leur est nécessaire pour répandre la chaleur par tout leur corps. Je sais qu'il y a beaucoup d'obstacles aux suggestions que je fais ici ; mais, coûte que coûte, personne n'est excusable de négliger les lois de l'hygiène.

Je crois qu'il serait bon qu'à la campagne, dans les beaux jours, les instituteurs avec leurs élèves passassent une partie de la journée en plein air, étudiant les plantes et les minéraux, qui sont en abondance. La santé des uns et des autres y gagnerait également. Un jardin cultivé avec soin serait en même temps une source d'éducation et de santé. Il va sans dire que cela doit se faire avec intelligence pour être avantageux.

Il m'a toujours semblé barbare de bâtir les maisons d'école comme on le fait à la campagne ; je voudrais que l'école fût pour l'instituteur et sa famille une véritable résidence. On devrait aussi garder les mêmes maîtres s'ils remplissent bien leurs devoirs, et non pas en changer une ou deux fois l'année, comme la chose se pratique de nos jours. Mais ces dernières considérations seront l'objet d'un article séparé.

Il existe peu de professions où la santé soit plus essentielle que dans l'enseignement. Le maître bien portant peut diriger sa classe avec succès ; mais quand il souffre, tout souffre également. Les oreilles et le dos de plus d'un élève ont porté l'empreinte de la mauvaise humeur de leur maître, ou bien encore sa faible santé et son bon naturel lui ont fait fermer les yeux sur les fautes les plus graves.

Je suis de plus en plus convaincu, chaque année, que les instituteurs sont peu propres à remplir convenablement leurs fonctions, s'ils ne sont doués d'une constitution robuste, s'ils n'ont reçu une éducation physique complète, et s'ils ignorent la physiologie. Ces qualités, jointes à l'excellent cours d'exercices militaires qui se donne actuellement dans les écoles normales, les séminaires et les colléges, feraient des instituteurs la classe la plus vigoureuse de nos citoyens, tandis que, comme c'est trop souvent le cas aujourd'hui, ils sont nerveux, dyspeptiques, scrofuleux, consomptifs et usés dans leur corps avant d'avoir atteint l'âge mûr.—*Journal d'Education de la Pensylvanie.*

GRAMMAIRE. (1)

1RE. QUESTION.—ERRATA.

Doit-on écrire un ERRATA *ou un* ERRATUM ? *L'Académie ne se prononce pas.*

On appelle *errata* une liste qu'on place au commencement ou à la fin d'un ouvrage, et qui contient les fautes échappées dans l'impression, et quelquefois dans la composition de cet ouvrage, avec l'indication de la manière dont elles doivent être corrigées à la lecture. Ces corrections se faisaient autrefois à la main ; ce fut, dit-on, Henri Estienne, premier du nom, qui introduisit l'usage de les imprimer.

On donne aussi ce nom à un livre qui contient le relevé des erreurs d'un autre livre. Quelqu'un a appelé l'ouvrage du P. Hardouin, sur les médailles, l'*errata* de tous les antiquaires ; mais il est trop plein de choses singulières, hasardées, et quelquefois fausses, pour n'avoir pas besoin lui-même d'un bon *errata*. Les critiques sur l'histoire, par Périzonius, peuvent être, à plus juste titre, appelées l'*errata* des anciens historiens. Le dictionnaire de Bayle a été regardé comme l'*errata* de celui de Moréri ; cependant on y a découvert bien des fautes ; elles sont comme inséparables des ouvrages fort étendus.

Si j'avais à traiter ce sujet au point de vue typographique, j'aurais à rechercher de quelle utilité les *erratas* sont dans les livres, et la place la plus convenable où ils doivent figurer, mais je ne m'en occuperai ici qu'au point de vue grammatical. J'examinerai successivement chacune des questions auxquelles ce mot a donné lieu.

On a demandé d'abord s'il était nécessaire. Il me semble que l'on peut sans hésiter répondre affirmativement. En effet, quand peut-on contester l'utilité d'un mot ? Lorsqu'il vient d'être créé, et que l'usage n'en est pas encore bien établi. *Errata* n'est pas dans ce cas, puisqu'il a plusieurs siècles d'existence.

Mais, quand même il en serait autrement, on devrait se garder de le proscrire de notre langue, parce que c'est une expression dont il est impossible de se passer en imprimerie et en librairie.

Il ne suffit pas d'ailleurs d'affirmer qu'il est inutile, il faut prouver qu'il y a dans la langue un mot unique, plus ancien, exprimant exactement la même idée. Or, ce mot n'existe pas.

On a prétendu que *fautes à corriger* pourrait en tenir lieu. Oui, si l'on voulait se contenter d'un équivalent tel quel, mais il faut observer qu'*errata* est un mot unique, tandis que *fautes à corriger* est une périphrase, et que, dans toutes les langues, on tend à remplacer les périphrases, à moins qu'elles ne soient employées comme ornement.

---

(1) Nous donnons la Thèse qui suit comme un modèle de la manière dont on pourrait traiter les questions soumises aux conférences des Instituteurs. —R. J. I. P.

Un des rédacteurs du *Dictionnaire de Commerce*, 1re édition, me parait moins heureux encore, lorsqu'il prétend que le mot *erreur* vaudrait tout autant que le mot *errata*, et exprimerait avec moins de prétention l'aveu d'une faute que l'on répare. Il n'a pas fait attention que le mot *erreur* ne signifie qu'une faute, tandis qu'*errata* veut dire une liste de fautes avec l'indication de leurs corrections. Est-ce que cette phrase: *il y a beaucoup d'errata dans ce livre*, pourrait être considérée comme l'équivalent de celle-ci: *il y a beaucoup d'erreurs dans ce livre?* Non, évidemment; l'identité de signification n'existant pas, l'une ne peut être substituée à l'autre.

Ce n'est pas l'utilité de ce mot que l'on conteste généralement, c'est plutôt sa forme singulière et plurielle.

Tout le monde convient que ce mot tire son origine du substantif latin *errata*, fautes, pluriel d'*erratum*. Autrefois, lorsque le latin était une espèce de langue universelle, on indiquait les fautes à corriger par ces deux mots latins, *errata corrigenda*, fautes à corriger.

Plus tard, quand on eut presque entièrement renoncé à écrire en latin, l'usage de ces mots s'est conservé, mais, avec le temps, la signification s'en est altérée. Au lieu d'être, comme autrefois, l'équivalent du mot *faute*, il n'a plus désigné qu'une liste de fautes; le singulier latin a donc dû alors être abandonné: dès qu'*errata* a cessé de signifier *faute*, il a fallu dire un *errata*, des *erratas*.

En empruntant ce mot au latin, on a préféré la forme plurielle, parce qu'il est rare qu'un *errata* ne contienne qu'une faute, et, que d'ailleurs, on ne songe plus au mot *faute*, traduction française du mot *erratum*, mais à la table destinée à indiquer les fautes.

Il est vrai que, lorsqu'on introduit des mots latins dans notre langue, on choisit ordinairement la forme singulière, mais il est facile de se rendre compte pourquoi on a agi autrement à l'égard d'*errata*. On dit un *pensum*, parce que le *pensum* est une tâche supplémentaire que l'on donne par punition aux écoliers paresseux ou indociles; un *factum*, parce que le *factum* est un mémoire destiné à exposer un fait ou une série de faits se rattachant à un fait principal; mais on dit et on a dû dire un *errata*, parce que l'*errata* est une liste, une table destinée à indiquer les fautes avec leurs corrections.

D'ailleurs, supposons, pour un moment, que le mot *errata* ait toujours conservé sa signification latine, et qu'il soit encore aujourd'hui l'équivalent du mot *faute*, il n'en résulterait pas encore que l'on devrait dire *erratum* pour une seule faute, car la dénomination d'une chose se tire toujours de son emploi le plus général, et, quelque correct que puisse être un ouvrage, il est bien rare, de nos jours surtout, qu'un livre ne contienne qu'une faute, et, quand ce phénomène se présenterait de temps en temps, pourquoi créer un mot pour exprimer une chose si rare? N'est-il pas bien plus conforme au génie de notre langue d'employer toujours le mot *errata*, quel que soit le nombre de fautes? C'est une extension de signification admise dans toutes les langues.

En disant *erratum* quand il n'y a qu'une seule faute, et *errata* quand il y en a plusieurs, on introduirait dans la langue une étrange anomalie. *Erratum* serait un singulier que l'on emploierait pour désigner une seule faute, *errata* un autre singulier, qui servirait également de pluriel, et dont on ferait usage pour désigner une liste de fautes. Peut on soutenir sérieusement un tel système? Notre langue n'a-t-elle pas déjà assez de bizarreries sans en créer encore une nouvelle, contraire à toutes les règles, et qui n'a pas son analogue dans notre idiome?

Si encore les défenseurs de ce mot pouvaient invoquer l'usage, la chose, bien que contraire au bon sens, présenterait au moins quelque apparence de raison; mais ce prétexte leur fait encore défaut.

C'est en vain que quelques personnes prétendent que l'on doit dire consulter les *errata* d'un livre, pour consulter l'*errata*. Jamais ni un imprimeur, ni un éditeur, ni un auteur ne se sont exprimés ainsi. On a toujours dit consulter l'*errata*, faire un *errata*, quand il n'a été question que d'une de ces listes. Dans le monde, dans les livres, on ne s'exprime pas autrement, excepté un petit nombre de personnes qui, pour se singulariser, se plaisent à hérisser leur langage de mots étrangers.

Les grammairiens, les lexicographes sont à peu près unanimes sur ce point. Le seul grammairien de quelque valeur qui, à ma connaissance, soit d'un avis contraire, c'est M. Vanier. Quelles raisons donne-t-il pour l'appuyer? Aucune. Il se borne à constater le fait, comme si la chose était incontestée et incontestable. C'est une singulière manière d'agir de la part d'un grammairien philosophe, qui a déclaré une si rude guerre aux abus de tout genre; et quand, avec de tels antécédents, on adopte un tel parti, il semblerait convenable de donner des raisons quelconques à l'appui de son opinion.

A toutes ces autorités particulières, on peut ajouter l'opinion de la Société grammaticale. Consultée sur cette question en 1846, elle décida que l'on doit dire *errata* au singulier comme au pluriel. Les membres qui prirent part à cette discussion furent MM. Palla, Boissière, Lambert, Chalamet et Prodhomme. MM. Palla, Lambert et Chalamet parlèrent en faveur d'*erratum*, et MM. Prodhomme et Boissière contre. Ce fut cette dernière opinion qui prévalut.

Mais j'entends autour de moi la foule s'écrier: Que nous importent les décisions particulières de tel ou tel grammairien ou lexicographe plus ou moins obscur? Il y a audessus d'eux tous l'Académie française, cour souveraine, chargée de juger en dernier ressort toutes les difficultés de la langue; son dictionnaire fait loi, et nous ne voulons pas écouter d'autre autorité.

Quoique je sois bien loin d'être un zélé partisan de l'Académie, et que je me sente assez disposé à contester son infaillibilité en cette matière, et même à nier sa compétence, j'engagerai ses enthousiastes admirateurs à se donner la peine d'ouvrir ce dictionnaire, que M. Firmin Didot (son éditeur, notez bien ceci) nous présente comme le *Code de la langue*, comme un ouvrage indispensable à tout Français: qu'y trouveront-ils? D'abord, l'absence complète du mot *erratum*. C'est déjà une assez mauvaise recommandation. Le premier mot nous faisant défaut, cherchons donc le second. Cette fois nous sommes plus heureux, nous lisons: " *Errata*, mot emprunté du latin, liste des fautes survenues dans l'impression d'un ouvrage. Il a marqué ces fautes-là dans l'*errata*. Il a fait un *errata* fort exact. Les *errata* sont nécessaires dans les livres." Que conclure de là? que le mot *errata* doit s'employer au singulier comme au pluriel, aussi bien pour une seule liste que pour plusieurs, et que le mot *erratum* n'est pas en usage, puisqu'il ne figure pas dans la nomenclature académique.

On me dira que ma citation n'est pas complète, et l'on citera d'un air de triomphe la dernière phrase de l'article: " Lorsqu'il ne s'agit que d'une faute à relever, quelques-uns disent *erratum*, prononcez *erratom*."

Rien n'est plus facile que de répondre à cette objection.

Un usage suivi constamment par les lexicographes, c'est de faire figurer dans les colonnes de leurs dictionnaires tous les mots en usage à l'époque où ils les publient. Dès qu'un mot ne figure pas dans la nomenclature, on peut donc en conclure qu'il n'est plus en usage.

Quant à l'Académie, dont le dictionnaire est bien loin d'être universel, on ne peut pas tirer cette conclusion de l'absence d'un mot, car on sait qu'elle tient à écarter de son vocabulaire tous les mots techniques; elle ne fait exception que pour un petit nombre d'entre eux, qui sont devenus d'un usage général.

Errata, qui date déjà de plusieurs siècles, est au nombre de ces mots privilégiés; donc *errata* parait à la docte assemblée un mot d'un fréquent emploi, et *erratum* étant absent est considéré comme un mot d'une origine suspecte, comme une de ces expressions de contrebande, dont il faut se garder de se servir.

Quand un mot a plusieurs formes en usage, et que l'on est encore incertain sur celle à laquelle il faut donner la préférence, tous les dictionnaires particuliers, même celui de l'Académie, font figurer dans leur nomenclature la double ou la triple forme du mot; mais ils ne manquent jamais en même temps de faire connaitre leur préférence. S'agit-il d'un mot qui leur semble d'un

usage très-contesté, ils se contentent de dire, par exemple : *Hermite*, voy. *Ermite*, et c'est à ce dernier mot qu'ils donnent toutes les explications nécessaires. Eh bien ! l'Académie n'a pas même donné au mot *erratum* cette quasi-approbation.

Elle dit simplement à la fin de son article : " Lorsqu'il ne s'agit que d'une seule faute à relever, quelques-uns disent *erratum*. Que devrait-on en conclure tout au plus ? que l'Académie ne prononçant pas une condamnation formelle, *erratum* n'est pas une de ces fautes grossières qui couvrent de honte celui qui les commet.

Mais a-t-on raison de s'en servir ? Non, puisqu'un très-petit nombre de personnes seulement se hasardent à en faire usage. De tels mots, d'une pureté fort équivoque, sont analogues à ces fautes ou même à ces crimes non prévus par le Code pénal, et contre lesquels les tribunaux ne peuvent prononcer aucune peine, bien que la religion et la morale les condamnent.

D'ailleurs, que signifie le mot *quelques-uns* employé par l'Académie ? Désigne-t-il une petite quantité de personnes parmi les plus éclairées, ou une petite quantité de personnes les plus ignorantes, ou du moins d'une instruction très-contestable, des gens, en un mot, qui n'ont pas fait une étude spéciale de leur langue ?

L'expression académique ne pêche pas par excès de clarté. Il me semble cependant que ce serait faire injure aux hôtes du palais Mazarin, que de supposer qu'ayant à choisir entre plusieurs expressions, ils ont choisi précisément celle qui est employée pas les gens dont le langage est le moins pur.

Errata étant le mot nomenclaturé par le Dictionnaire de l'Académie, il est évident que c'est le seul dont doivent se servir ceux qui tiennent à parler purement, et que le mot *erratum* est seulement employé par un petit nombre de personnes dont l'opinion non motivée ne peut pas faire loi.

Quel homme sensé hésiterait un instant, ayant à choisir entre deux mots, l'un appuyé sur de nombreuses et solides raisons et sur un usage à peu près général, et l'autre dont se servent fort peu de personnes sans savoir pourquoi elles l'emploient ? Quel est donc le motif pour lequel on agit autrement à l'égard d'*erratum* ?

Les règles de l'analogie sont d'un grand usage dans les langues : voyons si on les a consultées dans ce cas. Evidemment non, car on dit toujours un *factum*, des *factums*, etc. On ne s'informe pas si le mémoire contient un seul fait ou plusieurs faits ; on ne dit pas *factum* dans le premier cas, et *facta* dans le second, mais on dit toujours *factum* quand il n'est question que d'un seul de ces mémoires, et *factums* quand on parle de plusieurs. Pourquoi en serait-il autrement d'*errata* ?

Est-ce parce que l'on considère *errata* comme un pluriel ?—Oui, me répondront les latinistes renforcés.—Si *errata* est un pluriel, pourquoi donc, messieurs les puristes, faites-vous précéder ce pluriel d'un article singulier, car vous ne craignez pas de dire : l'*errata*, cet *errata* est exact. Pour des hommes aussi sévères, c'est là une singulière licence, il faut en convenir.

Erratum et *errata* seraient tout au plus tolérables si l'on donnait au mot français le sens latin, mais les significations sont changées ; aucun prétexte n'existe donc pour lui conserver sa forme latine.

L'usage, d'ailleurs, a prononcé depuis longtemps. Il n'y a plus à revenir là-dessus, et je suis étonné de voir des gens, toujours disposés à invoquer l'usage le plus général, ne plus vouloir qu'on le leur oppose, dès qu'il est corroboré par tant de fortes raisons.

On insiste cependant encore, et pour justifier l'emploi simultané de *erratum* et *errata*, on invoque la règle des substantifs composés. Il est vrai, dit-on, que *errata* signifie une liste de fautes, mais l'analyse peut aussi bien amener *erratum* qu'*errata*, car il est tout aussi facile de dire : table destinée à indiquer la faute, que les fautes.

D'abord, jamais l'application d'une règle ne fut faite plus à contre-sens, car *erratum* ou *errata* ne peut jamais être considéré comme un substantif composé ; et quand même on pourrait admettre une opinion aussi étrange, il en résulterait toujours que la seule explication raisonnable amènerait le pluriel, car on ne fait pas une table pour un seul article ; et lors même que, par un de ces tours de force si familiers aux grammairiens, on obtiendrait le singulier, le pluriel étant le cas le plus ordinaire, on devrait nécessairement le préférer à l'exception.

Battus sur tous les points, les partisans d'*erratum* se rejettent sur un cas particulier, et prétendent que tout le monde doit être alors de leur avis. Eh bien ! soit, disent-ils, quand il s'agit des ouvrages, nous avouons qu'on peut dire *errata* dans tous les cas ; mais si un journaliste s'aperçoit qu'il a commis une erreur, peut-on le blâmer s'il appelle la rectification de cette faute un *erratum* ?—Oui, certainement, et j'en ai donné les motifs plus haut.

Il me semble, d'après les raisons que je viens d'exposer, que personne ne doit hésiter à rejeter à tout jamais *erratum* de notre langue, et à lui substituer, dans tous les cas, *errata*.

Ceci admis, il restera à décider quelle doit être sa forme plurielle. L'usage général rejette l'emploi du signe du pluriel dans ce mot. Cet usage est-il fondé sur des raisons bien solides ? J'espère prouver que non, et que mes adversaires n'ont pas une seule bonne raison en leur faveur.

Nous avons emprunté un assez grand nombre de mots au latin, et nous avons donné à ces mots tantôt la forme singulière, tantôt la forme plurielle.

La forme singulière a été préférée dans *pensum*, *factum*, etc. J'en ai expliqué plus haut les motifs.

On a adopté, au contraire, la forme plurielle dans *errata*, on sait pourquoi, et dans *agenda*, parce que l'*agenda* est destiné à contenir *negotia agenda*, les choses que l'on doit faire.

Dans le premier cas, on dit toujours le *pensum*, les *pensums* ; le *factum*, les *factums*, pourquoi dirait-on l'*erratum*, les *errata* ?

Dans le second cas, on dit l'*agenda*, les *agendas*, etc. La règle est donc toujours la même.

On m'objectera sans doute l'usage de quelques savants en *us* qui, parlant au milieu du dix-neuvième siècle comme on le faisait en plein moyen âge, n'hésitent nullement à dire le *maximum*, le *minimum* ; les *maxima*, les *minima*, etc.

Quand même cet usage serait généralement admis, et il ne l'est pas, cette règle ne pourrait pas s'appliquer à *errata*, l'usage contraire est trop fortement prononcé, tandis que les *maxima*, les *minima* sont bien loin d'être solidement établis, et si l'on trouve quelquefois cette forme insolite dans quelques traités scientifiques, d'autres auteurs, dont le langage est moins gothique, n'hésitent nullement à dire les *maximums*, les *minimums*.

Ce que je viens de dire pour les mots empruntés au latin s'applique également à certains mots italiens que les musiciens surtout affectent d'employer en français avec leurs formes étrangères, bien que l'on ne craigne pas de dire aujourd'hui des *dilettantes*, des *quintettes*, des *lazzarones*, etc., pluriels beaucoup plus acceptables que des *quintetti*, des *lazzaroni*, etc., tout à fait opposés au génie de notre langue.

Que les amateurs de ces formes hétéroclites réfléchissent d'ailleurs aux désastreux résultats de leurs innovations inconséquentes.

Si les mots latins et italiens doivent conserver leurs pluriels étrangers, ceux des autres langues ne tarderont pas à réclamer le même privilége, et alors on ne pourra plus ni parler notre langue ni l'écrire sans connaitre toutes les langues du monde ; ce sera une véritable tour de Babel.

Il ne suffira même pas de connaitre la syntaxe de toutes les nations du globe, car, dès qu'on admettra l'orthographe étrangère il faudra bien, comme conséquence logique, en admettre la prononciation ; de là à introduire les déclinaisons pour les mots empruntés aux langues à désinences casuelles, il n'y aurait plus qu'un pas, et il ne tarderait pas à être franchi.

Si une telle révolution s'accomplissait, il faudrait dire adieu à la belle langue de Racine, de Fénelon, de Voltaire, etc. Il ne nous resterait plus qu'un jargon informe comparable aux langages grossiers qui se sont formés lors de l'irruption des barbares.

Dieu veuille qu'il n'en soit rien, et qu'une telle monstruosité soit étouffée dans son germe par la proscription impitoyable de

toutes les formes plurielles étrangères! La pureté de notre langue est à ce prix.

On voit beaucoup de personnes qui, sans pousser l'amour des formes étrangères jusque-là, prétendent qu'il n'est pas possible de placer la marque du pluriel à la fin du mot *errata*, parce qu'il est un pluriel latin, et que le *s* ne s'employait jamais dans les pluriels romains.

Oui, ce mot est toujours pluriel, mais en latin, car en français tout le monde le considère tantôt comme un singulier, tantôt comme un pluriel, puisque tantôt on l'emploie avec des adjectifs singuliers, tantôt avec des adjectifs pluriels. En l'introduisant dans notre langue, nous nous sommes écartés de l'usage latin, ce mot doit donc suivre toutes les règles de notre langue.

S'il est choquant d'ajouter un signe de pluralité à un mot indiquant le pluriel, si l'on considère positivement cette finale *a* comme signe de pluralité, pourquoi employer ces mots avec nos articles singuliers? " Rigoureusement parlant, l'*agenda* (sous-entendu *negotia*), un *errata*, etc., ne sont-ils pas des barbarismes, s'il en fut jamais, et ces unions de mots ne doivent-elles pas choquer les latinistes autant que les expressions *une chose à faire*, *une erreur* sont de nature à offenser les Français? " (1).

Ce qui est véritablement choquant pour le génie de notre langue, c'est cette rencontre de nos articles, de nos adjectifs pluriels avec des noms à finales singulières : ce sont réellement des contre-sens comme le seraient *des cheval*, *des bœuf*, etc.

Dès qu'un mot étranger est introduit dans une langue, il doit en subir les règles, comme un étranger naturalisé doit se soumettre aux lois de sa nouvelle patrie, et renoncer tout à fait à celles qu'il a suivies autrefois. Peu importe donc l'origine. Ainsi l'on doit dire des *débets*, des *accessits*, des *récépissés*, etc.; bien qu'en latin ces mots soient des verbes, pour nous ils ne peuvent être que des substantifs.

MM. Bescherelle, auteurs du *Dictionnaire national*, La Loy, auteur de la *Balance grammaticale*, etc., admettent sans hésiter la marque du pluriel dans *errata*.

On dira sans doute qu'un mot étranger ne peut prendre la marque du pluriel que lorsqu'il est déjà ancien, et surtout d'un usage fréquent.

Eh bien! l'ancienneté ne peut être contestée au mot *errata*. Quant au fréquent usage, il s'agirait de savoir ce qu'on entend par là, Excepté les mots servant à exprimer les objets les plus usuels, aucun mot n'est d'un fréquent usage.

Ainsi, par exemple, les mots *oxygène*, *hydrogène*, *carbone*, *azote*, *chlore*, etc., tout à fait inconnus à la foule, sont à chaque instant dans la bouche des chimistes; le mot *errata* n'est employé que par les libraires, les imprimeurs, les auteurs, les éditeurs, etc. Il n'est donc pas possible de déterminer rigoureusement les mots qui sont d'un fréquent usage, ou ceux qui sont peu usités. Pour savoir si un mot doit prendre la marque du pluriel, il faudrait donc examiner simplement si ce mot est employé comme substantif, et ne s'embarrasser nullement de savoir à quelle époque il a été introduit, à quelle langue il a été emprunté, et quel était son usage dans cette langue.

" Qu'on songe enfin que l'invariabilité des substantifs est une source d'obscurité incontestable; on doit donc tendre continuellement à en restreindre l'effet. Il est facile de le sentir. Qu'on suppose l'invariabilité généralement et positivement admise, puis qu'on remarque, par exemple, ces titres, ces annonces : *duo* de Pacini, *quatuor* de Beethoven; divers objets à vendre, tels que *piano*, *album*, *agenda*; *aviso* que l'on charge de cette surveillance etc.; y a-t-il plusieurs *duos*, plusieurs *pianos*, plusieurs *avisos*, etc.? Voilà ce qu'on ne peut savoir avec ce principe d'invariabilité. A défaut d'autres motifs, cette considération seule suffirait pour le faire repousser." (2).

(1). La Loy, *Balance grammaticale.*

(2) La Loy. *Balance grammaticale.*

SOLUTION.

Errata et *erratum* ne peuvent être considérés comme deux mots synonymes.

Erratum n'est pas français.

Bien qu'*errata* ne prenne pas encore généralement la marque du pluriel, on ne doit nullement hésiter à le soumettre à la règle des substantifs ordinaires, aucune raison valable ne s'y opposant.

Cependant l'Académie et ses partisans disent toujours *des errata*.

J.-B. PRODHOMME.

Etymologie et Prononciation.

(Extrait du *Courrier de Vaugelas.*)

Comment expliquer que les mots PAON, LAON (*ville*), *se prononcent* PAN, LAN, *tandis que* TAON *se prononce* TON?

La prononciation des deux premiers *a* est facile à expliquer; elle résulte d'une règle du vieux langage qui nous est signalée dans la grammaire de Du Guez, édition Génin, page 900, règle que voici :

Lorsqu'un mot finit (nous sommes au XVIe siècle) par un *a* et que le suivant commence par un *o*, cette dernière voyelle disparaît pour ne faire entendre que la première; ainsi *pourra on* doit se lire *pourran*, et la même chose a lieu dans tous les cas analogues.

Or, si d'un mot au suivant, *ao* pouvait se changer en *a*, à plus forte raison cela devait-il se faire dans l'intérieur des mots eux-mêmes, et voilà pour quelle raison, sauf erreur, *paon* et *Laon*, dont la prononciation ancienne a persisté, sonnent *pan*, *lan*.

Maintenant pourquoi *taon* fait-il exception?

Je l'ignore.

Tout ce que je puis dire à ce sujet, c'est que, venant de *tabanus*, qui, après la chute du *b*, met deux *a* à la suite l'un de l'autre, il devrait se prononcer *tan*, et qu'en Russie, comme me l'ont assuré des élèves de ce pays,

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

il n'est pas prononcé autrement que le requièrent et son origine et le verbe populaire *tanner*, ennuyer, harceler, qui en est naturellement dérivé.

Je viens d'apprendre dans *Trévoux* que *flan* pour la monnaie s'écrivait autrefois *flaon*. C'est une autre application de la règle qui nous a été révélée par Du Guez. Mais puisque l'on a bien réduit cet *ao* en *a* dans *flaon*, pourquoi n'en a-t-on pas fait autant dans *paon* et *Laon*? Avec plus d'esprit peut-être que de raison, Génin a dit quelque part, que *grammaire* venait de *grimoire*. Des inconséquences comme celle que je relève là, peuvent bien, en effet, suggérer l'idée de cette étymologie.

—

[Sans prétendre justifier ni repousser complètement les assertions du *Courrier de Vaugelas*, nous nous permettrons d'y ajouter quelques remarques.

Bescherelle, dans son Dictionnaire, indique *tan* comme prononciation de *taon*.

D'après M. Le Héricher, ce serait non seulement en Russie, mais encore en Normandie qu'on prononcerait *tan*. (*Glossaire Normand*).

Renaudot, dans son abrégé du *Dictionnaire de Trévoux*, dit qu'on écrivait autrefois *taner*, et non pas *tanner*, et il fait dériver ce mot du "celtique ou bas-breton *tanar*, *gehenne*."

Quelques citations, que nous avons sous la main, viennent à l'appui de ce que Renaudot avance :

Ne m'estuet pas *taner* en tan
Quar le resveil
Me *tane* assez quand je m'esveil

(Œuvres de Rutebeuf, t. 1er p. 16)

Le roi de France estoit aussi tout *tané* de seoir devant la forteresse, etc. (Les chroniques de Sire Jehan Froissard, liv. 1re part. II chap. XXII).

Enfin, Froissard emploie souvent le mot *tanison* dans le sens d'ennui.

Ouvrons une parenthèse pour ajouter que l'autre expression familière *badrer*, employée assez souvent comme synonyme de *tanner*, n'est peut-être pas aussi étrangère à notre langue que quelques-uns le pensent. En bas-breton *bad* signifie *étourdissement, niaiserie, éblouissement* etc. De *bad* à *badrer*, le chemin n'est pas très-long, soit dit sans allusion à la boutade de Furetière. Le mot anglais *bader* aurait la même origine ; et *badrer* et *tanner* nous seraient venus de la Bretagne avec nos ancêtres.

Ce qui peut confirmer cette hypothèse, c'est que les deux mots n'ont pas absolument une signification identique, du moins tels que nous les employons aujourd'hui : *Tanner*, c'est ennuyer avec persistance, jusqu'à la fatigue : *Badrer* emporte simplement l'idée d'importunité ou mieux d'inopportunité. *Tu me tannes avec toutes tes questions.—Voilà vraiment une question un peu badrante.*

Quant à *flan*, que Le Héricher fait dériver de *planus*, et Bescherelle de *flavens* et qu'on pourrait peut-être, avec plus d'apparence de raison, rapporter à *flavus*, en vieux français *flaon* et *flawon*, ce n'est que par extension qu'il signifie une *pièce de métal*, semblable à une galette, comme il signifiait dans le pays de Bray, *assemblée*, sans doute à raison des galettes qu'on y mangeait. En Canada, *flan* indique encore cette pièce de pâtisserie que nos menagères savent si bien préparer. Le mot est entré dans les locutions françaises familières : " Faire des flans," se vanter : " Flans sans œufs, " hâbleries.]

Les Inspecteurs d'Ecoles en Pennsylvanie.

En Pennsylvanie, les inspecteurs d'écoles (*Local superintendents*) sont élus tous les trois ans par les commissaires d'écoles (*School Directors*), qui sont eux-mêmes soumis au vote populaire. Le *Pennsylvania School Journal* remarque que la politique et les intrigues de l'ambition ont pénétré dans les dernières élections ; il n'y a là, certes, rien de bien surprenant. Si le choix de quelques électeurs est regrettable et laisse craindre pour les résultats, " as we sow, so shall we reap," ajoute le même journal, il est bon de constater que plusieurs anciens Inspecteurs, distingués par leur zèle et leur capacité ont été conservés dans leurs charges et même qu'ils ont vu leur salaire augmenté.

Il y a en Pennsylvanie 75 inspecteurs pour 13,300 écoles ; soit, en moyenne, un inspecteur pour 177 écoles. Mais tous ne sont pas également favorisés sous ce rapport : le moins surchargé en a 18 à visiter ; deux en ont 25, vingt-sept en ont 100 et au-dessus ; dix-huit, au-dessus de 200 ; six, audessus de 300 ; deux, au dessus de 400 ; et deux, audessus de cinq-cent.

Le total des salaires des inspecteurs, pour le terme finissant aux dernières élections était de $70,020 ; il vient d'être porté à $78,400. Ces traitements varient de $500, minimum, à $2,500 ; la moyenne est de $1000. Quatre inspecteurs seulement ne reçoivent que $500 ; celui de Pittsburgh, reçoit $2,500 : ceux des comtés de Luzerne, Schuylkill, Allegheny, chacun 2,000, et ainsi de suite. En revanche, les inspecteurs doivent connaître les lois de l'Etat sur l'instruction publique, se mettre au courant des décisions du Bureau de l'Instruction, et des renseignements publiés dans le *School Journal* pendant les trois dernières années. On leur recommande aussi d'étudier les rapports de leurs prédécesseurs afin de mieux connaître le terrain sur lequel ils doivent agir. C'est à eux que les commissaires d'écoles transmettent leurs rapports ; ils doivent les examiner, voir s'ils sont convenablement rédigés pour les transmetre au Surintendant général, ou les faire corriger, s'il y a lieu.

Les inspecteurs font aussi partie des bureaux, qui examinent les instituteurs.

Une conférence d'inspecteurs se tiendra à Harrisburgh le 13 Juillet prochain. " Il s'agit, dit le Journal où nous prenons " ces renseignements, il s'agit de travailler. Le premier objet de " cette conférence doit être de produire quelque chose d'effectif.

" Nous commençons une nouvelle campagne scolaire en Penn-" sylvanie ; nous ne pouvons espérer de succès qu'autant que " nous aurons arrêté un bon programme et que nous l'exécuterons " vigoureusement. Tous les inspecteurs doivent être présents ; " notre ligne de front ne doit présenter aucun vide. "

Et d'ailleurs, " Toute la force de notre système d'instruction dépend de la perfection du système de l'inspection. "

AVIS OFFICIELS.

Ministère de l'Instruction Publique

—

NOMINATIONS

EXAMINATEURS.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par Ordre en Conseil en date du 8 juin, nommer le Rév. M. Napoléon Thivierge, membre du Bureau d'Examinateurs du District de Gaspé, en remplacement du Rév. M. Edouard Guilmet dont la résignation est acceptée.

Il a plu au Lieutenant-Gouverneur par Ordre en Conseil du 10 avril dernier, de nommer les messieurs suivants membres du Bureau des Examinateurs de la Beauce :

Henri Elzéar Taschereau, Ecr., au lieu et place de l'Honorable A. de Léry, dont la résignation est acceptée ;

Le Rév. M. Louis Antoine Martel, au lieu et place du Rév. M. John Nelligan, décédé ;

Zéphirin Vézina, Ecr., au lieu et place du Dr. R. A. Fortier, dont la résignation est acceptée, et le Rév. M. François-Xavier Tessier.

—

COMMISSAIRES D'ÉCOLES

Il a plu au Lieutenant-Gouverneur par Ordre en Conseil en date du 4 Juin courant de nommer, en vertu des pouvoirs qui lui sont conférés par le Statut passé dans la dernière session de la Législature de la Province de Québec, concernant les écoles, les Messieurs suivants pour faire partie du Bureau des Commissaires d'Ecoles Catholiques de la Cité de Montréal, savoir : le Révérend Paul Leblanc, prêtre, Peter S. Murphy et Louis Bélanger, écuiers, conjointement avec le Révérend M. T. Rousselot, prêtre, Edward Murphy et Narcisse Valois, écuiers, nommés par la Corporation de la dite Cité en vertu du susdit Statut.

Le Lieutenant-Gouverneur par un Ordre en Conseil en date du 12 mai dernier a bien voulu nommer les Messieurs suivants commissaires d'écoles pour les différentes municipalités qui suivent :

St. Hélène, Co. de Bagot : M. Jérémie Déry.

St. Canut, No. 1, Co. des Deux-Montagnes : M. Paul Joly.

St. Côme, Co. de Joliette : M. Jules Marion.

Mont-Carmel, Co. de Kamouraska : M. Rémy Lavoie.

Ripon, Co. d'Ottawa : M. Joseph Sabourin.

Mansfield, Co. de Pontiac : MM. George Bryson, John Coble, Thomas Bryson, Patrick Davis et James McNaughton.

Brompton, Co. de Richmond : M. Benjamin Greenlay.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre du Conseil, en date du 19 Juin, 1869, nommer les Messieurs suivants pour former avec les Commissaires élus par la Corporation de la Cité de Mantréal, le Bureau des Commissaires d'écoles protestantes de la Cité de Montréal :

Rév. John Jenkins, D. D.

Rév. Charles Bancroft, D. D.

Rév. Donald Hervey McVicar, D. D.

La Corporation de la Cité de Montréal, à une séance tenue le 25 Mai dernier, a nommé les Messieurs suivants pour être Commissaires d'écoles protestantes, conjointement avec les Messieurs nommés par le Gouverneur :

L'Hon. James Ferrier, Sénateur.

William Lunn, Ecuyer.

F. H. Thompson, Ecuyer.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu approuver les nominations suivantes :

BUREAU DES COMMISSAIRES D'ÉCOLES CATHOLIQUES DE LA CITÉ DE MONTRÉAL.

Le Rév. Paul Leblanc, Ptre.
Peter S. Murphy, Ecr.
Louis Bélanger, Ecr.

BUREAU DES COMMISSAIRES D'ÉCOLES CATHOLIQUES DE QUÉBEC.

Jacques Crémazie, Ecr., L. L. D.
Le Rév. Joseph Auclair, Ptre.
Le Rév. James Neville, Ptre.
Le Rév. Zéphirin Charest, Ptre.
Le Rév. Bernard McGauran, Ptre.
Télesphore Fournier, Ecr.

SYNDICS D'ÉCOLES.

St. Eustache, Co des Deux-Montagnes ; M. Robert Miller.
Côte des Neiges, Co. d'Hochelaga ; M. James Snowdon.
St. Romuald, Co. de Lévis ; M. C. Henry Crawford.
Ste. Foye, Co. de Québec ; M. John Pye.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS

BUREAU CATHOLIQUE DE MONTRÉAL.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlles Philomène Beauchemin, Angèle Bénard, Tharsile Bergeron, Marie Anne Bernier, Philomène Evélina Bertrand, Adèle Brien dit Desrocher, Aglaé Brodeur, Azilda Colin, Eliza Corbeil, Elvina Mélina David, Constance Dupras, Normandie Dutrisac, Euphèbe Frégeau, Malvina Fontaine dit Bienvenue, Marie Gabouriau, Zoé Gaudette, Alphonsine Guérin, Marie Virginie Hemare, Marie Lacas, Rose de Lima Lalancette, Elizabeth Lallier, Octavie Joséphine Lambert, Edwidge Laporte, Appolline Laurence, Glaphire Lauzon, Emma Lefebvre, Hermine Louise Lefebvre, Asilda Noiseux, Elizabeth Perrault, Célina Pinsouneault, Marie Léna-Poitras, Odille Racicot, Léocadie Roberge, Elmire Robert, Rose de Lima Robillard, Emma Sabourin, Emélie Sagala, Mme Bonin, née Adéline Soucis, M. Nectaire Galipeau et Magloire Black (F. & A.)

Deuxième classe.—Mlles Philomène Aubé, Elmire Augé, Cordélia Champoux, Addée Gazaille, Hermine ou Arménie Lachapelle, Emélie Milot, Azilda Pelletier, Marie Christin St. Amour et Henriette Vézina.

4 et 5 mai 1869.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlles Louise Joséphine Aubin, Honorine Beauchamp, Alphonsine Birtz, Gléphire Bloudin, Hermine Brouillard, Marie Chalifoux, Sophie Daigneault, Mme Muir, née Rosalie Dubois, Georgine Gareau, Julie Legault, Célina Limoges, Cordélie Mercier, Célina Ménard, Parmélie Ouellet, Mathilde Pinsonnault, Cordélie Raymond, Emma Riopel, Rose de Lima Robert, Vitaline Vignault et M. Patrick McGuire, (A.).

Deuxième classe.—Mlles Elmire Barrette, Rose de Lima Bricault Lamarche, Mathilde Corbeille, Eveline Chevalier, Lucie Gadoua ou Gadouais, Mme Lamontague, née Olive Hénault, Julie Marion et Caroline Robichaud.

2 février 1869.

F. X. Valade,
Secrétaire.

BUREAU PROTESTANT DE MONTRÉAL.

Ecole modèle, 1ère classe A.—Mlles Janet McNaughton, Janet Muir, et M. William McDermid.

Deuxième classe.—M. David F. Hawley.

Ecole élémentaire, 1ère classe.—Mlles Agnès Cousins, Ellen E. Dean, Augusta A. Derrick, Elizabeth Nicholson, Margaret Nicholson et B. A. Pollica.

Deuxième classe.—Mlles Mary E. Featherstone, Euphemia Ferris, Mary McMartin, Sarah Whiteside ; MM. Robert Graham et George M. Miller.

4 mai 1869.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—Mlles Margaret Muir, F. E. Phillips et Nydia Lestourneau (F. & A.).

Deuxième classe.—MM. Henry G. Brisbin, John Brisbin ; Mlles Julia C. Copeland, Isabella Grant et Sarah Nichols.

2 février 1860.

T. A. Gibson,
Secrétaire.

BUREAU DE KAMOURASKA.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlles Alphonsine Bard, Palmyre Blanchet, Marie Philomène Cloutier, Arthémise Côté, Anaïs Desjardins, Augustine Dionne, Euphémie Dionne, Léa Fournier, Rosalie Frazer, Célestine LeBel, Demerise Levasseur, Justine Lévêque, Adèle Michaud, Eugénie Sirois et Georgina Soucy.

Deuxième classe.—Mlles Hélène Lagacé et Adèle Paré.

4 mai 1869.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlle Henriette Bernier.

Deuxième classe.—Mlles Aurélie Beaulieu, Clémentine Bossé et Hermine Côté.

2 février 1869.

P. Dumais,
Secrétaire.

BUREAU PROTESTANT DE WATERLOO ET SWEETSBURGH.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—Mlles Mathilda J. Armstrong, Emma Abbot, Flora M. Bedee, Anna E. Boothe, Dorothy E. Beathie, Mary J. Clark, Jane O. Gilbert, Emma A. Hunt, Susan C. Hemphill, Sophia E. Johnston, Lucy E. Mills, Ella J. Richard, Sarah Rudd, Eunice Ruler, Margaret Robinson, Hannah Symms, Catherine L. Truax, Sophia Willard, Mrs. Alfred Hill et John E. Lawrence

Deuxième classe.—Mlles Mary L. Barnes, Rebecca Falbraith, Almeda Gardner, Elizabeth Hammond, Rachel Hunt, Susan Lee, Charlotte Reuter, M. Alvin Batcheller, James M. Montle, and George H. Prentice.

4 mai 1869.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—MM. Alexander E. Struthers, Samuel L. Willard ; Mlles Mary S. Knowles et Grata C. Savage.

Deuxième classe.—MM John M. Constable, Alvin Gaines ; Mlles Loranca Burhart et Florence A. Marsh.

2 février 1869.

Wm. Gibson,
Secrétaire.

BUREAU CATHOLIQUE DE SWEETSBURGH ET WATERLOO.

Ecole élémentaire, 1ère classe.—M. N. A. Rivière ; (A. & F.). Mlles Margaret McCaffrey, Mary Ann Seahill, (A.), Julie Goddu, (F.).

Deuxième classe F.—Mlles E. Racicot et Adéline Lévesque.

2 février 1869.

J. F. Leonard.
Secrétaire.

BUREAU PROTESTANT DE RICHMOND.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—Mlles Louisa M. McCullough, Hannah E. Smith, Rebecca F. McKenzie, Frances Ellen Fowne, Eliza A. Atkinson, Elizabeth J Wilson ; MM. Ralph Fraris et Charles E. Andrews.

Deuxième classe.—Mlles Hattie H. Cleveland, Lucinda Wilson, Sarah Carson, Fanny Armstrong et Mary E. Gold.

4 mai 1869.

C. P. Cleveland,
Secrétaire.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—Mlles Philipa White, Mathilda Mulvena et Mary Jane Healy.

Deuxième classe.—Mlles Louise Lodge et Elizabeth Jackson.

5 novembre 1867.

Henry Burnhah,
Secrétaire.

BUREAU CATHOLIQUE DE RICHMOND.

Ecole élémentaire, 1ère classe (F. & A.).—Mlles Marie Esther Bitner, Belzémire Fafard (F.), Marie Hedwidge Hébert, Marie Rose de Lima Laurendeau, Marie Eulalie Lacourse, Delphine Mailhiot, Marie Emma Nolin, Marie Louise Sévérine Richer, Marie Adéline Roy, Emélie Savoie, Marie Délima Savoie et Mary Sinnott (A.).

Deuxième classe F.—Mlles Marie Emélie Cormier, Julie Hébert, Sophie Leclerc et Belzémire Moffatt.

4 mai 1869.

F. A. Brien,
Secrétaire.

BUREAU D'AYLMER.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlle Maria Angelina Landriault.

4 mai 1869.

John R. Woods,
Secrétaire.

BUREAU DE GASPÉ.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlles Anaflette Laliberté et Georgiana Tremblay (A. & F.).

12 mai 1869 (par ajournement).

E. J. Flynn,
Secrétaire.

—

BUREAU DE PONTIAC.

Ecole élémentaire, 2ème classe.—M. Ralph B. Horner; Mlles Sarah Dale, Jessie Argue et Margaret Seaman.

14 juin 1869.

Ovide Leblanc,
Secrétaire.

—

BUREAU DES TROIS RIVIÈRES.

Ecole modèle, 1ère classe F.—Mlles J. C. Rosalie Béliveau, M. Elzire Bourbeau, Julie Beauchemin, M. Anna Chandonnet, M. Délia Demers et M. Léontine Hébert, (F. & A.).

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Melles Philomène Allard, M. Esther Elodie Beaudoin, M. Délima Bergeron, Edwidge Blondin, M. Délima Bergeron, Mathilde Caillé, Marie Célina Côté, Adéline Dupont, Lucie Delphine Gauvin, M. Elise Lanouette, Marie Firmine Leblanc, Marie Julie Moreau, Adélaïde Mélanie Nourri, Philomène Lumina Provencher, M. Clarice *alias* Clara Petit, M. Louise Proteau, Marie Zélie Tessier, M. Agnès Tourigny, Marie Desneiges Veilleux et Célina Vigneau.

Deuxième classe.—Mlles Célina Gervais *dit* Talbot, M. Georgiana Lesieur et M. Zoé Géorgine Lemire.

4 mai 1869.

Ecole élémentaire, 1ére classe F.—Mlles M. Olivine Bergeron, M. A. Gléphise Brière, M. Joséphine Moreaux et M. Délima Veillet.

2 février 1869.

J. M. Désilets,
Secrétaire.

—

BUREAU DE RIMOUSKI.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlles Joséphine Bernier et Marcelline Langis.

Deuxième classe.—Mlles Mathilde Déchène, Françoise Ouellet et Joséphine Parant.

4 mai 1869.

P. Dumas,
Secrétaire.

—

BUREAU DE SHERBROOKE.

Ecole modèle, 1ère classe A.—Mlle Susan Augusta True.

Deuxième classe.—M. Henry E. Rankin.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlle Leonce Barlow.

Deuxième classe A.—Mlles Mary Bottom, Susan Barnard, Maria Hall, Hannah A. Osgood et Marion A. Sommers.

4 mai 1869.

S. A. Hurd,
Secrétaire.

—

BUREAU DE CHARLEVOIX ET SAGUENAY.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlles Eléonore Simard, Marie L. Desbiens, Virginie Martel, Eugénie Boudreau et Marie Vitalie St. Hilaire.

Deuxième classe.—Mlles Lydie Tremblay, Philomène Tremblay et Hermine Duchesne.

4 mai 1869.

M. Boivin,
Secrétaire.

—

BUREAU DE STANSTEAD.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—Mlles Mary J. Lorimer, Hattie L. Blount, Estella A. Kinney, Nancy W. Cushing, Lydia J. Mitson, et Addie Kimpton.

Deuxième classe.—Mlles Maggie Boyle et Florence F. Rexford.

4 mai 1869.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—MM. Leroy D. Hitchcock, Nathan R. Otis, Elwin J. Merry, George H. Brown; Mlles Elma J. Merry, Arina L. Abbott, Viola Taylor, Sarah E. Hill, Alice A. Flanders et Lydia M. Lincoln.

5 novembre 1867.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—MM. Hamilton Corey, James G. Ayer, Milton S. Woodman, Mme Electa B. Oliver et Mlle Jennie E. Harden.

Deuxième classe.—M. Gardner H. Hunt; Mlles Susan A. Flynn, Florence E. Kesar et Emma L. Rexford.

3 novembre 1868.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—MM. Azro F. Davis, Lyman P. Austin, Quincy A. Randall, Amos Johnson Shurtleff; Mlles Mary Jane Smith et Margaret Stevenson.

Deuxième classe.—M. Joseph Willis et Mlle Lucinda F. Call

2 février 1869.

C. A. Richardson,
Secrétaire.

—

BUREAU DE BEAUCE.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlle Eulalie Boivin.

Deuxième classe A.—Mlle Bridget Brennan.

2 février 1869.

J. T. P. Proulx,
Secrétaire.

—

BUREAU DE BONAVENTURE.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—MM. Walter C. Ross, John Little Mlles Philomène Lavoie, Marie Emilie Martin, Angèle Lucas, Marie H Dubé et Angélique Philomène Arcenault, (F.).

6 novembre 1866.

Ecole élémentaire, 1ère classe.—Mlles Agnes McCormick, (A.) et Angeline Gagnier (F.).

2 février 1869.

J. A. LeBel,
Secrétaire.

—

BUREAU CATHOLIQUE DE QUÉBEC.

Ecole élémentaire, 2de classe F.—Mlles Alfredine Celina Garon et Lucie De Varennes.

4 février 1868.

Ecole modèle, 2de classe F. & A.—Mlle M. Alice Davidson.

Ecole élémentaire 2de classe F.—Mlles M. Louise Fiset, M. Louise Pelletier et Mary Stuart (A.).

2 février 1869.

N. Lacasse.
Secrétaire.

ÉCOLE DEMANDÉE

Un monsieur ayant un diplôme d'école élémentaire, et pouvant fournir de bons certificats, désire une école. S'adresser au Ministère de l'Instruction Publique, Québec.

—

DONS FAITS A LA BIBLIOTHÈQUE DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

L'Hon. Ministre de l'Instruction Publique a reçu avec reconnaissance les dons suivants pour la bibliothèque de son Département:

De M. Vidal, Ecr., Représentant du 4e District de la Louisiane.

Rapport annuel du Bureau des Directeurs de l'Institut Smithsonien pour l'année 1867.

Rapport du Commissaire d'Agriculture pour 1867.

Rapport du Secrétaire du Trésor sur l'état des Finances pour 1868.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUEBEC (PROVINCE DE QUEBEC), MAI ET JUIN 1869

Trente-septième Conférence de l'Association des Instituteurs de la Circonscription de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, tenue le 28 Mai 1869.

Présents: M. le Principal Verreau, M. l'inspecteur d'école Grondin, MM. M. Emard, président: J. O. Cassegrain, secrétaire; D. Boudrias, trésorier; U. Archambault, bibliothécaire; J. E. Paradis, E. Ferland, O. Lamarche, A. Dupuis, M. Guérin, A. Gervais, L. Kérouack,

A. Paquin, A. J. A. Roberge, J. C. Girard, T. Simard, C. Martel, C. Leblanc, G. Martin, J. E. Roy, J. Destroismaisons, J. L. Lussier, W. Fahey, et les élèves maîtres de l'Ecole Normale.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière conférence, on fit les élections qui donnèrent le résultat suivant :

MM. J. O. Cassegrain, président, A. Gervais, vice-président, W. Fahey, secrétaire, D. Boudrias, trésorier, U. Archambault, bibliothécaire, J. E. Paradis, C. Ferland, M. Guérin, M. Emard, J. Destroismaisons, et J. E. Roy, conseillers.

M. l'inspecteur Grondin commença ensuite une intéressante lecture sur " l'Education physique des enfants, et sur l'Hygiène dans les écoles."

Ces deux choses, bien que négligées dans la plupart de nos institutions, sont cependant de la plus haute importance, et méritent les plus sérieuses considérations de tous ceux qui s'occupent d'enseignement ; en effet, personne n'ignore que les exercices gymnastiques contribuent fortement au développement des forces physiques, et qu'un bon système d'hygiène est propre à entretenir la santé et à prévenir certaines maladies qui pourraient avoir des suites très-graves. M. l'inspecteur Grondin donnera la seconde partie de sa lecture dans une autre conférence ; il a été prié de vouloir bien la publier dans le *Journal de l'Instruction Publique.*

La lecture de M. Grondin fut suivie d'une discussion sur le sujet suivant : " Serait-il à propos d'introduire dans nos écoles françaises des livres d'épellation à l'instar de ceux qui sont en usage dans les écoles anglaises ?"

M. l'abbé Verreau, MM. Archambault, Grondin, Emard, Paradis et Kérouac prirent part à la discussion, et on reconnut unanimement que l'introduction de livres d'épellation dans nos écoles serait très-opportune, parce que c'est à peu près le seul moyen de faire acquérir l'orthographe usuelle aux enfants.

Cette discussion fut suivie d'une excellente lecture sur " Les devoirs de l'homme et du citoyen," par M. Boudrias, qui traita son sujet au point de vue de la philosophie. Il a promis de le continuer dans une autre conférence.

La question suivante fut alors posée par M. le président : " Serait-il à propos d'enseigner l'agriculture et l'horticulture dans nos écoles ? L'heure étant très-avancée, il fut résolu : " Que ce sujet soit renvoyé à la conférence du mois d'août prochain.

Les motions suivantes furent alors adoptées :

" Que des remerciements soient votés à M. l'abbé Verreau et à M. Grondin pour la sympathie qu'ils ont toujours témoignée à l'Association, et pour les conseils sages et pratiques qu'ils ont bien voulu donner aux Instituteurs.

" Que des remerciements soient votés aux propriétaires de *La Minerve* et de *L'Ordre* pour avoir publié *gratis* les annonces de l'Association.

" Que cette séance s'ajourne au dernier vendredi du mois d'août."

Wm. FAHEY,
Secrétaire.

Trente-septième Conférence de l'Association des Instituteurs de la circonscription de l'Ecole Normale Laval.

SÉANCE DU 29 MAI 1869.

Furent présents : Le Rév. Thos. A. Chandonnet, MM. les Abbés Carrier et Deziel, MM. les inspecteurs, Juneau et Carrier, F. X. Toussaint, président. A. Esnouf, secrétaire, N. Lacasse, Norbert Thibault, J. B. Cloutier, D. McSweeny, Professeurs à l'École Normale. MM. les instituteurs F. Simard, J. Letourneau, J. A. Couture, J. Cloutier, E. Gauvin, C. Cato, L. T. Dion, N. Bouchard et J. B. Dugal.

En l'absence du président et du vice-président, l'association nomma M. F. X. Toussaint pour agir comme président.

Après que le procès-verbal de la dernière séance fut lu et adopté, M. le président résuma en peu de mots le sujet de discussion qui n'avait pas été terminé à la dernière assemblée. MM. les inspecteurs Juneau et Carrier continuèrent la discussion ainsi que plusieurs instituteurs. Après que la discussion fut terminée, Mr. J. Bte. Cloutier proposa le résumé suivant :

D'après les différentes raisons données par les Messieurs qui ont pris part à la discussion, l'Association est d'avis : 1o que l'instruction religieuse, la lecture, l'écriture (calligraphiquement et grammaticalement) et le calcul sont les branches d'instruction qui méritent le plus d'attirer l'attention de l'instituteur ; 2o que l'enseignement de la géographie et de l'Histoire quoique obligatoire par la loi, ne doit pas porter préjudice aux matières de première nécessité ; 3o qu'il serait à désirer que les écoles élémentaires restassent dans les limites de leurs attributions, en ne dépassant jamais les éléments ; 4o que l'Association conseille d'adopter la distribution des matières suivantes, avec le temps assigné à chacune d'elles, comme étant très propre à favoriser les progrès du plus grand nombre des élèves.

A. M.	Lecture	1 heure tous les jours
	Grammaire	1 " "
	Ecriture appliquée	½ " "
P. M.	Calcul	1 " "

Il reste une heure et demie, tous les jours, dont le maître peut disposer de la manière qu'il trouvera la plus avantageuse pour l'enseignement du Cathéchisme, de l'Histoire Sainte, de la Géographie et de l'Histoire du Canada.

Le sujet suivant fut proposé pour être discuté à la prochaine conférence :

" Quel est le moyen de rendre l'enseignement attrayant pour les enfants, afin de les obliger à fréquenter les écoles plus régulièrement."

Le Rév. Thos. A. Chandonnet, Mr. l'Inspecteur Carrier ainsi que MM. Norbert Thibault, C. Dufresne et F. Simard s'inscrivirent comme conférenciers.

Ajourné au dernier samedi d'Aout 1869.
F. X. TOUSSAINT Président.
ALF. ESNOUF, Secrétaire.

Société Historique de Montréal.

SÉANCE DU 28 AVRIL 1869.

Présidence de M. l'abbé Verreau.

Lecture des règlements, qui fixent à cette séance l'élection des officiers de la société pour l'année suivante.

Puis, cette élection ayant lieu, on déclare :
Président : M. l'Abbé H. Verreau,
Vice-Président : M. le Juge Beaudry,
Secrétaire, M. R Bellemare,
Assist.-Secrétaire, M. J. R. Danis,
Trésorier, M. W. Marchand,
Bibliothécaire, M. H. Latour.

M. le Président est autorisé à acheter pour la société des ouvrages sur l'histoire du Canada, que la société n'a pas encore.

M. le Président soumet une notice biographique de M. Dollier de Casson, par l'Abbé Grandet; et un petit livret de notes sur l'histoire du Canada, datant à peu près de l'époque où M. de Maison-neuve quitta ce pays.

M. le Président présente aussi plusieurs autographes : un de Bradstreet, ancien gouverneur du Massachusetts ; un autre de Sir W. Pepperel, Baronnet ; puis un portrait et une lettre autographe du marquis de Vaudreuil. M. le juge Beaudry présente un rapport complet sur les travaux publics du Canada en 1867, et une longue lettre sur l'établissement de Bourbonnais, écrite en 1852, par un émigrant.

La séance est levée.

J. R. Danis.
Assistant-Secrétaire.

Bulletin des Publications et des Réimpressions.

FRANCE.

BULLETIN A L'USAGE DES INSTITUTEURS.

Méthode d'écriture Rationelle et Complète, par Auguste Rivet, ex-professeur au Lycée Napoléon, etc, auteur de plusieurs ouvrages de Calligraphie et de Tenue de Livres. Trois séries de cahiers : 1e série 6 cahiers ; 2e série, 6 cahiers ; 3e série 6 cahiers. Prix de chaque cahier : 10 centimes. A Paris, chez Pierre Gahlliet, rue Christine, 4.

Nous recommandons, dit le *Journal d'Education* de Bordeaux, la méthode Rivet comme une des meilleures que nous connaissions pour *commencer* aussi bien que pour *réformer* l'écriture.

Six Fables de La Fontaine mises en musique avec accompagnement de piano, par Edmond Moreau, Paris, D'Aubel, rue du Cardinal Fesch 18, Prix, 3 francs.

Etudes sur le Rôle de l'accent latin dans la langue française, 130 pages.

L'auteur, M. Gaston Paris, est un ancien élève de l'Ecole des Chartes et on assure qu'il ne tardera pas à être un des maîtres de la philologie française. Dans tous les cas, son opuscule ne peut manquer d'être utile à ceux qui étudient et enseignent la langue française.

CANADA.

Ce printemps a été fécond en fleurs, grâce sans doute à la température favorable et aux fraîches rosées que nous avons eues. Mais il y a fleurs et fleurs; et Mr. l'abbé Nantel, du Petit Séminaire de Ste. Thérèse, a préféré celles de notre Poésie Canadienne. Il les a cueillies dans les divers jardins de nos poëtes les plus estimés. Le bouquet n'est pas gros, ni les fleurs très-variées. La pensée délicate y domine, et l'on s'aperçoit que la terre est nouvelle à ces produits. Encore assure-t-on que des poëtes et des fleurs qui méritaient mieux ont été oubliés. Quoiqu'il en soit, Mr. Nantel a rendu un service à la jeunesse qui s'instruit et aime les fleurs. Il ne propose pas à son admiration de la Grande Epopée, qui naît dans la tête des grands chênes. La tragédie n'est pas non plus dans nos mœurs; et pour la comédie, quoique la moisson soit déjà mûre et abondante, on attend que Molière soit ressuscité. Il ne faut point parler de ressusciter Lafontaine; le bonhomme aimait trop le repos pour n'y pas rester. Les " Fleurs de la Poésie " sont donc dans le genre lyrique, celui qui paraît aller mieux à notre nature, à nos goûts, à nos premiers efforts. Espérons succès pour le bouquet cueilli par M. l'abbé Nautel.

Passons maintenant à ce qu'on pourrait appeler les fleurs de l'éloquence; ce sont trois discours à propos de la grande fête du cinquantenaire.

Le premier a eu lieu à la séance donnée par l'Université Laval, la veille de cette fête, et il suffit de dire qu'il a été fait par l'Honorable M. Chauveau. Cet orateur a parlé de Rome et du St. Père en homme qui a pu les voir, les admirer, et qui en a gardé de profonds et poétiques souvenirs.

Le second de ces beaux discours est celui de Mr. l'abbé Benj. Paquet, prononcé dans la Cathédrale de Québec. L'exorde en est solennel; et quand la suite nous montre Pie IX affermissant, sanctifiant, aggrandissant l'Eglise, tout cela est dit dans un style et une éloquence qui font dignement apprécier de si grandes actions.

M. l'abbé Colin, de St. Sulpice, n'est point canadien, mais compatriote du Père Hyacinthe; cependant il a prouvé que la flamme oratoire ne s'éteint pas en passant sous le froid climat de notre pays. C'est une consolante vérité à laquelle des milliers de personnes se sont empressées de rendre témoignage. L'Eglise de Notre Dame était pleine le dimanche au soir du 11 Avril, comme il arrive chaque fois que l'éloquent abbé se fait entendre. Pie IX est depuis longtemps un grand homme, un grand Pontife et un homme saint, mais il nous a paru que toutes ses gloires avaient encore grandi ce soir-là.

A qui donc de ces trois discours donnerons-nous la palme? Que chacun donne la sienne à celui qu'il préfère; pour nous, nous voudrions bien les avoir tous trois entendus.

Abrégé de l'Histoire du Canada.—Sous ce titre, Mr. l'abbé Laverdière, Bibliothécaire de l'Université Laval, a fait un petit ouvrage fort utile à la jeunesse qui commence à étudier l'histoire de notre pays. La partie française est de beaucoup supérieure à ce que nous avons eu jusqu'ici, car Mr. l'abbé Laverdière a pu ajouter le résultat de ses recherches personnelles à tous les éclaircissements qu'on a faits dans cette partie de nos belles annales. Pour le temps écoulé sous la domination anglaise, on voit que le même travail n'a pas encore eu lieu. Il est vrai que les matériaux pour l'histoire de cette époque sont encore épars de côté et d'autre: quelques-uns même n'ont pas été livrés au public. Il est temps qu'on pense à les réunir, car il y a beaucoup de choses à rechercher, et, dans ce qui a été écrit, passablement à rectifier; et l'on pourra montrer que cette époque, jugée si aride, ne manque pas d'un grand intérêt; Mr. l'abbé Laverdière est plus que bien d'autres en état de nous le prouver.

Notre-Dame de Recouvrance de Québec.—Voila un opuscule qui lève enfin le voile sur un point fort débattu par nos archéologues canadiens. Notre ville de Québec a beau conserver sa tournure primitive, il est clair que la disposition de plusieurs endroits y a subi des changements notables. On ne savait pas au juste, par exemple, où était située la chapelle ancienne de Notre Dame de Recouvrance, bâtie par Champlain. L'abbé Ferland lui-même s'était trompé sur sa position. Enfin la patience savante de Mr. l'abbé Laverdière, déjà préparé par ses recherches heureuses sur le tombeau de Champlain, a cherché la vérité sous terre, non dans un puits, mais dans un solage. Car la vérité est un trésor que la main du temps a caché partout. Cette fois, il avait compté sans le savant bibliothécaire de l'Université, qui sait interroger le passé, et qui a découvert cette antique chapelle qu'on avait cherchée si longtemps en vain. Elle était située derrière la cathédrale actuelle, de manière que les deux chœurs occupent à peu près le même terrain.

Histoire du Montréal.—Cette histoire des premiers temps de Montréal, est attribuée, non sans raison, à M. Dollier de Casson, un des premiers supérieurs de St. Sulpice, et vient d'être publiée en élégante brochure par la " Société Historique de Montréal." Ce document est assurément d'une valeur considérable, et, ce qui ajoute encore à son prix, c'est qu'il est annoté en plusieurs endroits par le grand archéologue canadien, feu le Commandeur Jacques Viger. Enfin cette reproduction a été exactement calquée sur le manuscrit original, dont on a conservé le style, l'orthographe, la ponctuation, et même les fautes, qu'on s'est contenté de noter au besoin. C'est la quatrième publication de ce genre que fait la " Société Historique de Montréal," et elle mérite beaucoup auprès des amis de l'histoire de notre pays.

Bulletin des ventes de Livres.

New-York a vu dans le cours de l'hiver plusieurs ventes importantes de livres, et presque toujours les prix ont été assez élevés. Il y avait sans doute bon nombre de ces livres rares, qui ont le privilége d'exciter la cupidité des amateurs, aux dépens de leurs bourses, bien entendu. Mais assez souvent, de simples réimpressions ont été vivement disputées, parce qu'elles n'avaient été tirées qu'à un petit nombre de copies. Chez les bibliophiles nos voisins, les exemplaires avec des marges très-larges sont presque aussi recherchées que les ouvrages illustrés en Angleterre: on pourrait dire qu'aux Etats-Unis le papier blanc se vend encore plus cher que le papier imprimé. Dans la vente de M. Munsell, je remarque les items suivants:

Watton and Cotton's Angler, illustré, vendu	$ 340.00
Procès de Schuyler, 1778	75.00
" Lee "	70.00
" St. Clair "	65.00
Treaty with the Indians at Lancaster, in fol.	28.00
Smith's Travels, 1630,	50.00
Sabine's General Wolf, modeste brochure illustrée	128.00
Francis' Old New-York, 158 gravures	128.00
Deux almanachs imprimés par Bradford	22.00
Mather, on comets, 1683,	20.00
Mather's Magnalia	65.00

Un exemplaire magnifique de cet ouvrage ne nous a couté à Londres que $25.00.

Federalist, 1ère édition	24.00
Casteby's Carolinia, 2 vol. in-folio	65.00

Le Bureau de l'Instruction s'en est procuré un très-bel exemplaire pour 24.00.

La collection de M. Woodward avait certainement une grande valeur et par le nombre et par le choix des ouvrages. La vente en a duré une semaine; elle a rapporté $11.000. Un de nos amis y a acheté les trois séries complètes des transactions de la Société Historique de Massachusetts, 36 vol, non rognés.......... $ 96.00

Mather's Wonders of the invisible world, Boston, 1693, vendu	290.00
Munsell Historical Series, 10 vol. in 4 to, Albany 1857-61.	115.00
Rich, Catalogues sur l'Amérique, série presque complète.	58.00

Une brochure de 27 pages, mais qui avait été publiée par John Elliot en réponse à un ouvrage contre le baptême des enfants, a été portée jusqu'à $250.00. A ce sujet, M. Sabin fait remarquer que le fameux Bocace, vendu £2260, est comparativement moins cher.

Par contre *Pouchot, Mémoires sur la dernière guerre d'Amérique*, s'est vendu $15, et pourtant il est si rare aux Etats-Unis, paraît-il, que le Dr. Hough, qui vient de le traduire en Anglais, n'avait pu en trouver un seul exemplaire à acheter.

La Bibliothèque Andrade a été vendue à Leipzig dans le cours de janvier.

On a pas oublié que l'empereur Maximilien l'avait achetée pour en faire la bibliothèque impériale de Mexico. A la chûte de l'Empire, on l'avait empaquetée précipitamment et transportée à dos d'âne à Vera Cruz et de là en Europe. Elle fut achetée par deux libraires, qui ont réalisé un joli denier de 50 0/0. Il y avait à Leipzig des représentants de toutes les grandes bibliothèques et de tous les amateurs à qui leur fortune pouvait permettre quelques écarts de bibliomanie. On cite un riche propriétaire de la Californie qui a transmis par le cable, à un agent de Londres, ce simple télégramme: " Achetez-moi des livres pour £1000." C'est presque de l'héroïsme: il faut habiter au pays de l'or pour se donner un pareil luxe. Mais laissons parler M. Sabin, à qui nous empruntons presque tous ces renseignements.

" Le catalogue indiquait les QUATRE PREMIERS LIVRES IMPRIMÉS EN AMÉRIQUE, 1543, 1544, 1546 et 1547. Ces précieux volumes sont près d'un siècle plus anciens que le premier livre imprimé au Nord de Mexico (*Livres des Psaumes*, à Cambridge, 1640): c'était naturellement les bijoux de la collection..... Aussi quand le premier ouvrage, Cumaraga, *Doctrina cristiana*, in 4 to. gothique, très-bien conservé, fut offert aux acheteurs, on vit les enchères se succéder, se presser comme un feu roulant et des plus vifs."

Sabin, de New-York, Tross, de Paris, Asher, de Berlin, étaient les principaux compétiteurs. Le volume eut bientôt atteint 700 thalers (environ $580,00.) La lutte ne se fit plus alors qu'entre Asher et Tross : le premier l'emporta à 805 thalers (plus de $600). Un autre exemplaire du même ouvrage, publié 3 ans plus tard, a obtenu près de $400. Il paraît que les autres volumes les plus anciens avaient été achetés par des Américains, probablement des spéculateurs, qui les ont ensuite revendus au *British Museum*.

Nous faisons grâce à nos lecteurs de la nomenclature des titres et des prix qui sont presque tous très-élevés. Ainsi les *Vues* des Cordilières de Humboldt, qui se vendent ordinairement $22 à $25, adjugées $32 ; Diaz de Castillo $100. Un très bel exemplaire a été payé à Londres $20.

La vente a duré 9 jours. On peut dire que tous ces livres sont maintenant dispersés aux quatre coins du monde. Le Canada en a eu une part : nous savons que l'Hon. M. Chauveau, l'Ecole Normale Jacques-Cartier, M. Faucher de St. Maurice, plusieurs autres personnes sans doute, ont obtenu divers ouvrages. Nous avons sous les yeux la belle collection des cartes de Kunstman, *fac simile* en or et couleur des cartes du XVe et du XVIe siècles, importantes pour l'histoire de la découverte de l'Amérique : plusieurs manuscrits inédits, dont un du célèbre patriote mexicain, Bustamente.

Le succès de cette vente a été tel, qu'on s'est empressé de préparer, *monter* serait peut-être le mot, la vente d'une autre *bibliothèque mexicaine* : celle de l'abbé Fisher, qui a reçu la dernière confession de Maximilien.

La bibliothèque de l'infortuné comte Hastings, dont on connaît la fin passablement tragique, a été mise en vente, *was put under the hammer*, comme disent les Anglais, mais sans grands frais de réclame : ce qui fait mieux l'affaire des spéculateurs de toutes les classes. Les uns y ont découvert les valeurs bibliographiques, amassées peut-être par plusieurs générations, et dont les propriétaires semblent avoir ignoré la valeur. Quaritch, par exemple, a trouvé dans un lot de brochures, qu'il avait achetées, la fameuse *Bible Iroquoise* d'Eliot, dont un exemplaire s'est vendu, l'hiver dernier, $1130 à New York. Il l'offre aujourd'hui en vente pour £120, tandis qu'il n'a probablement payé que 120 pence. Reste à savoir si c'est la première édition. D'autres spéculateurs ont profité de la circonstance pour ajouter à la réclame habituelle de leur catalogue : " Plus, un certain nombre d'ouvrages importants de la bibliothèque du Marquis Hastings "

A Paris, un des événements de la salle Drouot, a été la mise aux enchères d'une partie de la bibliothèque du Baron Pichon. Le catalogue annonçait : " Manuscrits avec miniature, livres imprimés sur vélin, ouvrages rares sur les sciences, les arts, les métiers, " traités sur la chasse, poétes français du XVe et XVIe siècles, " recueils de chansons anciennes, mystères et autres pièces de théâtre, " pièces sur l'histoire de France, magnifiques reliures anciennes, " exemplaires d'amateurs célèbres." M. Pichon semble avoir été un de ces amateurs, comme sa vente a dû en réunir un grand nombre, pour qui l'ouvrage n'est qu'un accessoire, le volume est tout. Ce qu'ils prisent très-haut, ce sont maroquins fins, riches dentelles en argent ou en or, tranches brillantes, doublures élégantes en tabis, dorure, ciselure, reliure artistique, le mot je crois a été employé : tout cela est très luxueux, tout cela surtout coûte très-cher. Vous avez un bijou : mettez-le derrière une vitrine, sous un bocal : mais ce n'est pas un livre, cet ami qu'on promène familièrement sous le bras. Après la reliure, on s'attache beaucoup à la provenance, puis enfin à l'ouvrage lui-même. Tous les livres du Baron Pichon étaient de provenance illustre : ils ont appartenu autrefois à des personnages les plus distingués, tels que Charles IX, Henri III, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Napoléon Ier, Louis XVIII, Louis-Philippe, le Grand Condé, Marie de Médicis, Anne d'Autriche, Marie Antoinette, Bossuet, le Cardinal Fleury, Colbert, le Marquis de Segnelay, le comte d'Hoym, le Cardinal de Rohan, Lamoignon, Mme. de Maintenon, le duc de Montausier ; mais il faut s'arrêter ; il y a de quoi remplir toute une colonne avec ces grands noms. Nous en avons assez donné pour faire voir avec quelle ardeur on s'est disputé ces reliques. Voici quelques prix :

Projet d'un établissement.... pour les petits Savoyards, par l'abbé de Pontbriand, digne frère de notre saint évêque, petit volume de quelques pages, maroquin bleu, large dentelle, tranche dorée, exemplaire aux armes du cardinal de Bleury, 60 francs. Il paraît que c'est un amateur canadien qui l'a acheté.

Oraison funèbre de....Louis de Bourbon, prince de Condé, édition originale en grand papier : exemplaire aux armes de Bossuet, offert par le grand orateur lui-même à la reine de Navarre, 405 fr.

Abrégé chronologique de l'histoire de France, par Mezeray, 7 volumes in 12, 2,000 f. Il faut dire aussi que cet exemplaire, richement relié par Du Seuil, est réglé, orné de nombreuses gravures, en un mot qu'il passe pour le plus bel exemplaire connu. Mais $400.00 ! —Attendez : vous en verrez d'autres.

Laissons *Biblia sacra*, 1652, 10 vol. in 12, vendue 1,200 f. ; *Œuvres de Boileau*, 1701, 2 vol. in 12, 2,100 f. ; Les *Fables de La Fontaine*, 1,360 f., et bien d'autres qui n'atteignent que 3,000 f. Voici *Lettres de St. Augustin*, traduites en français, 1701, 6 vols. in 8, aux armes de Mme. Chamillart, 5,025 f. ; *Le Rommant de la Rose*, 1529, réglé, relié en maroquin bleu avec filets d'or, doublé en maroquin citron avec dentelle et tranche dorées, (reliure de Padeloup) 4,700 f. L'exemplaire est aux armes du comte d'Hoym : il a appartenu successivement à Bonnement, La Vallière, Didot, La Bedoyère. *Œuvres de Racine*, 2 vols. 3e édition, 5,150 ; *Des déduitz de la Chasse*, par Gaston Phebus, première édition, somptueusement relié, 9,900 f. ; *Cy commance le livre du roy Modus*, ouvrage sur la chasse, d'une extrême rareté 10,000 f. ou près de $2,000. Après cela, on peut tirer l'échelle : mentionnons cependant encore un recueil de 34 gravures sur la guerre civile en France, 1559-1573, 10,520 f. ; les desseins originaux, au nombre de trente-quatre, de F. Boucher, pour les œuvres de Molière, 26,900 f.

Petite Revue Mensuelle

La grande fête donnée à Pie IX par le ciel et la terre n'a pas encore fini de produire ses fruits et ses émotions ; les tributs d'amour se continuent encore : les hommages sont venus de toutes les contrées, de l'Orient et de l'Occident, du Midi et du Septentrion. La Turquie a fêté le Pape de l'Eglise de Rome, et parmi les trois cents télégrammes que Pie IX a reçus au jour du cinquantenaire, le moins remarquable n'est pas celui des catholiques Lapons, qui vivent dans les neiges du Nord. L'héroïque porteur de cette dépêche sacrée a dû faire deux cents lieues avant d'arriver à Helsingfors, le bureau télégraphique le plus rapproché de ce pays extrême. Combien est fort l'amour de ces enfants pour leur Père, et comme il prouve bien l'universalité de notre amour et de notre foi. C'est bien là le triomphe le plus beau qu'un homme ait jamais remporté sur la terre. Or Pie IX a voulu consacrer en quelque sorte la gloire personnelle du Chef de l'Eglise en l'unissant au triomphe qui approche pour l'Eglise entière, et le même 11 Avril, il a proclamé un jubilé universel pour préparer les voies au prochain Concile. Car ce Concile doit être un des plus grands événements de notre époque, et comme un rivage qui doit arrêter les flots de la révolution. Il n'est pas encore commencé, et déjà on annonce la reconstruction fondamentale de l'ordre social. L'histoire de notre siècle ne manquera pas de faire à ce sujet un rapprochement remarquable ; ce siècle, en effet, ouvert par un grand homme sur les champs de bataille, aura été virtuellement fermé par un autre grand homme dans un conseil de paix.

Ce n'est pas cependant que tout le monde concourre volontiers à cette fin désirée. Les rois sont inquiets et les démolisseurs s'agitent ; car ils ne voudraient pas qu'on touchât aux immortels principes de 89 qui ont touché à tout, et le Pape ferait bien, selon eux, de se contenter de donner des siéges aux élus dans le Paradis. C'est ainsi qu'on l'exile de tous les royaumes de la terre ; on en est même rendu à voir les puissances catholiques proposer les premières cette proscription étrange de l'Eglise, proscription qu'on demande depuis si longtemps, mais que certainement on n'obtiendra jamais. Tout dernièrement encore, jaloux de s'associer aux destructeurs de l'Italie et à leurs amis d'Autriche et de France, le premier ministre de la Bavière, le prince de Hohenlohe, a fait proposer aux gouvernements catholiques de concerter une action commune pour prévenir " les périls terribles que le Concile va faire courir au monde moderne." On assure néanmoins que l'Empereur Napoléon n'est pas sur ce point du même avis que le premier ministre de la Bavière. En effet, le chef de la France n'aurait pas mérité sa réputation d'habileté s'il n'avait pas vu combien le Concile, et les enseignements qui en sortiront, donneront de stabilité aux trônes des rois et à tout l'édifice social.

Si telle est la pensée de l'Empereur, le monde catholique, et la France la première, doivent certainement s'en réjouir : mais aussi il est clair que Napoléon n'a pas pris l'avis du sire Olosaga, l'un des Don Juan qui malmènent l'Espagne. Celui-ci craint beaucoup le concile, et suggérerait volontiers une coalition de la France, de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal et de la Bavière pour empêcher la ratification du *Syllabus*. Le projet n'est pas dangereux : c'est un château d'Espagne, et celui qu'on est à bâtir en Italie pour le même objet, a du moins le mérite d'être beaucoup plus curieux. Car il s'agit ici d'un Anti-Concile que le Comte Ricciardi propose de réunir à Naples. Victor Hugo l'approuve et y est invité. Il ne répond pas d'y aller, car il lui faudrait peut-être passer par la France : mais il promet que " son âme " y sera, " cette âme humaine qui est divine ; dont le rayonnement est sur la terre et l'étoile aux cieux." " C'est d'ailleurs, ajoute-t-il dans sa lettre, une belle et grande chose d'opposer les faux principes des religions aux vrais principes de la civilisation ; d'amener la vérité face à face avec le mensonge ; de combattre l'idolâtrie avec ses variations par une immense unité de conscience." En vérité, on s'est trompé d'adresse : à Naples, cette lettre sera incompréhensible, on fera mieux d'y passer en articles de foi les chapitres les plus rares de " L'homme qui rit " des " Misérables."

Malheureusement en Italie, on parait disposé plus que jamais, parmi les gens gâtés, à prendre au sérieux les choses ridicules, et à prendre les

choses sérieuses plus que légèrement. C'est ainsi qu'on croit voir un péril dans tout ce qui vient de Rome et de la Papauté : on prend conseil sur conseil, on intrigue, on menace même comme si l'on était fort, et en guise de l'épée qui va mal, on s'arme d'une brochure imprimée à Florence, mais qu'on date de Paris, pour lui donner plus de retentissement. En un mot, le gouvernement ne néglige rien pour montrer son désir d'être nuisible. Il a même, dans ce but, fait passer une loi que répudiaient les barbares qui renversèrent l'empire romain. Et la Révolution française, qui mettait à mort le clergé et les religieux, n'a jamais exigé qu'ils fussent soumis à la conscription. L'Eglise d'Italie proteste en vain. Et pendant ce temps là, on ne voit pas l'abime qu'on aide à creuser sous le trône italien dans les fondements de la société. La conspiration contre la vie du roi siége en permanence. Elle a éclaté à Naples, pendant la visite de Victor-Emmanuel; ce malheureux prince, que tout le monde trahit, qui s'est trahi lui-même, a dû fuir de cette ville précipitamment, et s'en retourner à Florence avant d'avoir encore vu la Sicile, comme il l'avait promis. Précédemment, ses enfants, les héritiers du trône, n'avaient guère été mieux reçus. Aussi annonce-t-on que la réaction bourbonnienne gagne beaucoup de terrain, et que le peuple des Deux-Siciles redemande ses rois, qu'on a tant calomniés pour les dépouiller. Or, cette réaction ne manquera pas d'éclater aussi dans les anciens duchés et dans les provinces enlevées au Pape. Déjà Bologne a eu ses émeutes ; et à Milan, on a découvert une conspiration Mazzinienne, qui se répandait par tout le pays. Beaucoup d'autorités en étaient complices. Le gouvernement a tout fait pour en dissimuler la portée, mais les mesures inusitées qu'il a cru devoir prendre, ont révélé le danger qu'il avait couru. Jusqu'ici Mazzini avait planté sa tente à Lugano, dans le canton suisse du Tessin, et de là, comme dans un nid de hibou, il menaçait tour à tour l'Italie et la France ; mais le gouvernement italien a fait demander son éloignement aux autorités fédérales, qui ont banni Mazzini des Cantons du Tessin, du Valais, et des Grisons, pendant que la France l'a fait bannir également de Vaud, de Neuchâtel, de Génève, de Berne, de Soleure et de Bâle, qui regardent sa frontière. Ainsi chacun se protège, et oublie sans doute que le plus grand mal que puisse faire Mazzini est du côté de Rome, où ces gens de Florence le laisseraient volontiers conspirer. Ne viennent-ils pas en effet de lui donner un nouveau gage d'amitié, en retenant $8\frac{1}{2}$ pour cent sur la dette Pontificale qu'ils avaient assumée? Il est vrai qu'ils ont ouvert aussi le sanctuaire ministériel aux chefs de la ligue des *Permanenti*, et formé avec eux la seizième administration depuis celle de Cavour en 1861. On ne sait pas bien sur quelle base cet accord s'est fait, mais on assure avec vraisemblance que le gouvernement a fait un nouveau pas vers la révolution. Il importe peu maintenant de savoir qui préside au Conseil du Roi : Ricasoli, Rattazzi, Menabrea, Minghetti ou Cambray-Digny, c'est la même chose. Car le trésor est vide, le crédit perdu, et la révolution maitresse des hommes et des choses ; on insulte le roi, et l'on attaque la constitution. Les alliances fictives et les emprunts impossibles ne sauveront rien. Et au lieu de chercher hors du droit un *Modus Vivendi* avec Rome, l'Italie ferait sagement de chercher un *Modus Vivendi* pour ses propres Etats. Il est vrai qu'elle a pour se fortifier la récente amitié du gouvernement d'Autriche, qui, comme elle, brise avec l'Eglise et la saine raison, cite même les Evêques devant la cour de police pour refus d'accepter les lois confessionnelles, et se jette dans un torrent de difficultés. Cette amitié même serait tellement prononcée, dit-on, qu'on annonce comme certain un traité d'alliance complète entre l'Autriche, l'Italie et la France. On ne dit point cependant à quelles conditions précises. On connait seulement que le gouvernement de Florence a demandé encore l'évacuation de Rome par les troupes françaises ; une nouvelle a même fixé le prochain mois de septembre pour cette évacuation. Mais cette nouvelle a été démentie, et M. de la Valette a fait un discours au sénat français dans lequel il espère toujours concilier Rome et l'Italie, mais déclare aussi que l'Etat présent de cette dernière n'inspire pas assez de confiance pour que la France retire ses troupes de Rome. Enfin le *Moniteur* vient de réaffirmer cette même nouvelle, et défie le *Journal Officiel* de le démentir. Qui croire ?

Si l'Italie parait avoir gagné l'amitié de l'Autriche, il ne paraît pas moins qu'elle a perdu pour cela les bonnes grâces de la Prusse ; car la triple alliance dont on parle, serait avant tout, dirigée contre cette dernière puissance. En Prusse, d'ailleurs, le roi a des visées que l'amitié de l'Italie pourrait compromettre. L'Italie est assez bonne quand il s'agit de frapper l'Autriche ; mais le Pape est toujours la puissance suprême qui peut mieux que toute autre donner la couronne d'Empereur d'Allemagne. Aussi pour l'y disposer, il convient de renoncer à l'alliance italienne qui ne vaut plus rien ; il convient même de bien traiter les catholiques du futur empire, d'entrer en négociations pour avoir un Nonce à Berlin, d'envoyer un ambassadeur extraordinaire pour féliciter le Pape au grand jour du cinquantenaire, enfin, de permettre aux hommes de la Landwher de s'enrôler au service du Pape, sans perdre pour cela leur caractère prussien. Ce sont là des avances qui passent pour des bontés, et dont un jour à venir on demandera gracieusement la récompense. Qu'importe après cela que les protestants d'Allemagne rejettent l'invitation du Pape, et ne se rendent point au Concile ? et que M. de Bismark soulève une réprobation universelle en imposant une taxe sur la *lagger beer?* On suit sa destinée, malgré tous les assembleurs de nuages. Voilà ! Est-ce que la Russie ne suit pas la sienne, par exemple, en russifiant la Pologne de plus en plus, en cultivant avec soin l'amitié des Etats-Unis et en transportant sa capitale de St. Pétersbourg à Kiew, le berceau de la Russie, et la ville sainte des Russes bien avant Moscou ? L'ours du nord connait bien son destin quand il va se blottir ainsi au milieu des blés de l'Ukraine. Le bon Lafontaine dirait qu'il va monter à l'assaut de Constantinople, sans plus s'occuper cette fois du commandement du lion.

Nos lecteurs nous pardonneront sans doute si nous passons maintenant de Russie en France, et de France en Espagne ; nous leur promettons que la fatigue ne sera pas grande ; il n'y a plus de Pyrénées, comme ils le savent, et les voies publiques sont bien améliorées depuis le passage de la Bérésina.

Le fait qui domine pour le moment la pensée de la France, c'est le résultat des récentes élections. Ce résultat n'est pas encore facile à apprécier de si loin ; on assure cependant que le gouvernement a remporté une victoire à peu près complète. L'opposition n'a été forte que dans les départements manufacturiers, dans les grandes villes comme Lyons et Marseilles, et surtout à Paris, la tête un peu légère de la France. Dans les districts manufacturiers, c'est le traité de libre-échange avec l'Angleterre qui ruine l'industrie française et soulève de l'opposition. Dans les grandes villes, et la capitale à leur tête, la population est plus condensée, plus misérable, plus savamment ignorante, et plus facilement exploitée par les démagogues. Elle a jeté la pierre à toutes les autorités, voire même à ses idoles les plus républicaines. On annonce même que dans les dernières élections, Paris a tourné le dos aux républicains modérés ; l'opposition élue n'est plus seulement libérale mais radicale. C'est le socialisme éclairé par la *Lanterne* de Mr. Rochefort ; il n'a triomphé si complètement qu'à Paris, mais Paris a déjà tant fait de révolutions pour la France. Ses nouveaux élus s'appellent *irréconciliables*, et le sont en effet avec la dynastie napoléonienne et avec tout ordre social où ils ne seront pas les seuls maîtres. C'est pourquoi on les voit amis du désordre ; et les élections dans quinze villes et surtout à Paris, ont été marquées par des troubles, dans lesquels le sang a coulé. Ces jours-ci encore, on a voulu renouveler à Paris les fameuses journées de juin 1848. Le télégraphe nous a appris que la populace s'est réunie au faubourg Montmartre ; que l'excitation était grande et difficile à apaiser, que les troupes ont paradé jour et nuit, que le général Cluseret a été banni de France, que l'Empereur et l'Impératrice ont parcouru les rues de Paris en carosse découvert sans être molestés, ce qui est encore un bon signe. Un autre bon signe, d'après le télégraphe, c'est que la population principale s'est jointe aux autorités pour rétablir l'ordre. En même temps on apprend que le général Fleury est nommé ambassadeur à Florence, afin de donner quelque satisfaction aux catholiques et aux amis du Pape. Le meilleur remède à ce mal eut été la victoire entière des candidatures catholiques, car elles auraient affermi la foi, la force morale et l'autorité, en assurant le pouvoir temporel du Pape, et la liberté de l'enseignement ; deux choses qui tiennent fortement au droit naturel et à la société. On ignore encore combien les catholiques ont pu élire de représentants dévoués, mais ils peuvent compter désormais sur une influence plus grande ; ils se sont montrés et reconnus, et les amis encore nombreux de la dynastie impériale ne tarderont pas à se rallier bon gré mal gré à leur programme ; car les événements montreront bientôt toute la force que les vrais catholiques apportent pour consolider les empires. Ce sera le résultat des petits triomphes du socialisme. D'ailleurs un souffle réparateur semble ranimer en France les hommes et les choses. Orléans vient de célébrer la fête de Jeanne d'Arc avec une pompe extraordinaire. Sept ou huit évêques s'y étaient rendus A Paris même, où grouille la révolution, on revient hardiment au repos du dimanche qu'on ne connaissait plus ; car à Paris, et dans quelques autres grandes villes, le dimanche n'est que le nom d'un jour, et le septième jour de la semaine ; on a presqu'entièrement oublié que Dieu s'est reposé ce jour-là, et que ceux qui travaillent bien ont besoin de suivre un si grand exemple. Le dimanche à Paris, les ouvriers travaillent, les marchands débitent, les journaux se publient ; c'est même le dimanche, vingt-trois de mai, qu'ont eu lieu les dernières élections. C'est de l'économie à la façon moderne : on économise sur le service de Dieu et sur le bonheur du peuple, pour l'avantage des riches, et des charlatans—

> Charlatans, faiseurs d'horoscope,
> Quittez les cours des *peuples* de l'Europe.

Le bon Lafontaine avait dit "les princes de l'Europe," mais il n'y a plus de princes, et les formules sont changées !

Nos lecteurs nous le pardonneront encore, mais nous ne saurions sortir de France, même pour passer en Espagne, sans regarder en arrière, et voir s'il n'y aurait pas un *point noir* à l'horizon du côté de la Belgique. On se rappelle que la politique a récemment éprouvé sur la frontière belge un accident de chemin de fer qui a failli coûter la vie à beaucoup de monde. On répétait partout : Un cas est arrivé ! et les gazettes assuraient que la Prusse elle-même avait placé des embarras sur la voie ferrée. Ce qu'il y a de plus vrai, c'est que les gens sérieux soupçonnent ce que les gazettes affirment, et qu'une commission mixte de belges et de français doit se réunir à Paris pour régler et écarter cette nouvelle question. La conférence aura lieu prochainement, et s'il n'en sort que du vent on pourra s'attendre à quelque tempête. Quand donc ces conférences politiques réussiront-elles à attacher le grelot ?

L'Espagne fait pitié, dit un correspondant, et la division y arrive à son comble. L'esprit de vertige et d'erreur souffle dans les Cortez et le gouvernement. On ne s'y entend plus ni sur Dieu qu'on blasphème, ni sur la

religion qu'on rejette et qu'on persécute, ni sur la nouvelle constitution qui ne plait pas même à ceux qui l'ont faite, ni enfin sur le roi qu'on cherche de tous les côtés mais qu'on ne peut trouver. Est-ce à dire pourtant qu'il manque de candidat? Oh! non! mais on veut avant tout un roi soliveau, et s'il en est plusieurs qui promettent de l'être, on se trouve encore dans l'embarras du choix. Or, un choix quelconque paraît une chose embarrassante en Espagne : on veut et l'on ne veut pas de Don Carlos ; on veut et l'on veut pas du Prince des Asturies ; le Duc de Montpensier, le prince Amédée de Savoie, le Prince Napoléon, le Prince Alfred d'Angleterre ont eu tour à tour la chance d'être élus et de ne pas l'être. On n'a pas manqué de parler de quelque prince Allemand, et finalement on a demandé le prince Don Fernando, du Portugal. Ce prince est le candidat favori de ceux qui rêvent une union ibérique, et qui accepteraient un roi portugais, dans l'intention de prendre le Portugal lui-même. Mais Don Fernando a tout refusé prudemment; et les Don Juan qui gouvernent l'Espagne, *en leur nom, en attendant un roi*, feraient bien d'adopter un drapeau multicolore avec cette devise donnée par un journal de Londres : On a besoin d'un roi! Pour en finir, on annonce maintenant une candidature inattendue, mais toute nationale ; ce n'est par conséquent ni Prim, ni Serrano, ni Topete, ni Espartero, c'est le duc de Medina-Cœli, qui descend, dit-on, des anciens rois d'Espagne. Tous les vrais Espagnols seraient heureux de retrouver enfin un fils du Cid, et avec lui cet héroïsme qui animait Pélage et les défenseurs de Sarragosse. Dieu qui aime ses peuples et qui châtie l'Espagne ne veut pas sans doute que les écoliers de la Triste-Figure s'appellent les derniers des Espagnols. En attendant que Dieu se lève, les républicains roulent le vieux drapeau de l'Espagne dans celui des Etats-Unis, et boivent à la santé du Président Grant, qui leur en sera peut-être reconnaissant au prix de Cuba.

L'Angleterre, qu'on accuse généralement d'être le pays le plus routinier du monde après celui des Chinois, a prouvé néanmoins dans ces derniers mois, qu'elle peut faire des choses inouies tout comme les autres.

Or, parmi ces choses inouies la plus étonnante et la plus significative est peut-être le compliment que la Reine a fait faire au Pape le grand jour du cinquantenaire. Car il faut remarquer que cet aniversaire était essentiellement religieux, et non pas royal ; et que les souverains d'Angleterre, comme chefs du protestantisme, n'ont jamais fait depuis la Réforme aucune civilité au Pape comme chef de l'Eglise de Rome. Enfin cette démarche de la Reine d'Angleterre est d'autant plus remarquable que dans ce pays constitutionel, elle a dû être conseillée par Mr. Gladstone, l'ancien détracteur du Pape et de la Papauté.

Un autre fait inoui en Angleterre, c'est l'influence considérable qu'a prise de plus en plus le catholicisme dans le public et dans le Parlement anglais, et les idées de justice que cette influence contribue déjà à faire prévaloir. Le Duc d'Argill a présenté dernièrement à la Chambre des Lords un bill d'éducation pour l'Ecosse, dans lequel le noble Duc semblait ignorer que les catholiques sont nombreux et réclament le respect de leurs droits dans ce pays. Eh! bien, il s'est élevé une telle opposition à ce bill parmi les Lords eux-mêmes, que le principe des écoles séparées a triomphé, et que les catholiques ont été soustraits à la domination proposée par cette loi.

Nous n'avons pas la prétention d'annoncer une mesure nouvelle aux lecteurs de la *Petite Revue*, en leur parlant de la loi proposée contre l'Eglise établie d'Irlande, et nous ne voulons pas non plus repasser tous les incidents qui ont signalé les débats sur ce bill important. Qu'il nous suffise de dire que cette mesure grave a été adoptée par la Chambre des Communes avec une majorité de plus de cent voix. Elle est désormais un droit acquis pour l'Irlande, et un aveu formel de l'injustice qu'on lui a faite par l'imposition de l'Eglise Etablie.

Ce n'est pas à dire cependant que cette mesure réparatrice soit déjà un fait accompli, car le protestantisme possède un rempart qui oppose encore une forte résistance. Les vieux Conservateurs de la Chambre des Lords, qui jouent un plus gros jeu en Irlande qu'en Ecosse, se sont réunis et comptés ; ils espèrent pouvoir rejeter ce bill avec une majorité considérable. Quel sera l'effet de la victoire des Lords ? On peut le pressentir au ton des journaux qui la prévoient. Mr. Gladstone conseillerait à la Reine de créer des Pairs parmi les cadets libéraux des familles aristocratiques. Par ce moyen la Chambre des Lords serait modifiée, et la mesure promise emportée. Or les journaux qui prévoient ce résultat, conseillent aux Lords conservateurs de céder plutôt tout de suite ; et ils ajoutent qu'une plus longue résistance serait impolitique de leur part, et achèverait de tourner contre eux l'esprit du peuple anglais. Les lords n'ont déjà que trop perdu de leur influence. Et toutes les tendances démocratiques, que l'Angleterre a favorisées chez les autres peuples, n'ont pu manquer, par un juste retour, de se développer chez elle. On recueille ce qu'on a semé, et déjà la voix publique a proclamé que désormais la puissance Anglaise réside dans les Communes qui représentent le peuple, et non plus chez les lords qui ne représentent qu'une vieille accumulation de richesses territoriales, qu'une grandeur passée. Le peuple, comme on le sait, se porte facilement aux extrêmes, quand il devient maître, et les Lords d'Angleterre ont dû regarder comme un signe du temps, sinon comme un juste retour de la fortune, qu'on ait fait passer le bill de Réforme, qu'on propose ensuite de créer une pairie à vie, qu'on parle même déjà assez haut d'abolir la chambre des Lords complètement. La royauté resterait seule en face de le démocratie, et il est facile de prévoir ce qu'il en adviendrait. En attendant, les Lords ont voté la seconde lecture de la loi proposée à une majorité de trente-trois voix, et se réservent de la combattre et de l'annuler dans ses détails ; ce moyen est plus habile, mais si l'on en abuse, il n'aura pas un meilleur résultat.

Nous aimerions certainement à dire encore beaucoup de choses sur l'Angleterre ; mais nous sommes obligés de hâter un peu notre retour, si nous voulons profiter de l'excellente compagnie de Mr. Reverdy Johnson. C'est un ambassadeur que le plaisir rend communicatif, et nous nous flattons d'apprendre de lui-même ce qu'il pense de son traité de l'*Alabama*, et du sens politique de ses concitoyens. Nous aimerions surtout qu'il nous édifiât sur les discours de MM. Sumner et Chandler. Nous risquerons même une indiscrétion. Ce monsieur a dû lire les Journaux anglais, et le récent discours de Lord Clarendon avec qui il a fait son traité ; eh! bien, nous lui demanderons si ces concitoyens désirent bien la guerre avec l'Angleterre, et à quelle époque ils seront prêts à venir nous voir en Canada : afin que nous puissions nous préparer à les recevoir de notre mieux et comme il convient, surtout entre cousins et bons voisins.

Si nous nous sommes permis de plaisanter un peu sur un sujet qui eut pu devenir très-grave, c'est que nos voisins sont maintenant les premiers à nous en donner l'exemple. S'ils ne pleurent pas leur ardeur trop prompte, ils paraissent du moins la reconnaitre, et ils s'en raillent même impitoyablement. D'ailleurs Mr. Motley, qui est allé remplacer Mr. Johnson, et qui devait, disait-on, allumer la guerre du bout de son cigarre républicain, est descendu sans colère du Capitole, et comme un nouveau Balaam, il n'est entré en Angelterre qu'avec des paroles de bénédiction

Le Gouverneur Sir John Young a clos la deuxième session du premier Parlement Fédéral, à Ottawa, mardi, le vingt-deux courant, après une durée laborieuse de plus de deux mois. Le programme de cette session avait beaucoup promis, et le travail de nos législateurs a produit des fruits mûrs et abondants. Il n'appartient pas à cette *Petite Revue* de les apprécier tous et en détail ; elle ne peut que mentionner les plus graves incidents et les mesures les plus importantes.

La réunion de nos lois criminelles dans un ordre mieux fait, est certainement une chose qui intéresse au plus haut dégré l'ordre public, aussi bien que la liberté et la sécurité de chaque citoyen ; on n'a pas oublié non plus les lois de la procédure criminelle, qui dans cette matière, tiennent de très-près au fonds, et s'il reste encore en ce point des anomalies, elles disparaitront sous l'influence du temps et des idées meilleures. On n'améliore que ce qui est bon.

C'est en vertu de ce principe qu'on cherche depuis longtemps une bonne loi de banqueroute pour ce pays, et qu'on a tâché d'améliorer toutes celles qui nous ont été données tour à tour. C'est encore ce qu'on a voulu faire cette année. La difficulté d'une telle loi parait être de protéger équitablement le débiteur et le créancier, et il arrive parfois que des législateurs, suivant leur état et leurs sympathies, se rangent un peu trop pour l'un ou pour l'autre. L'Angleterre aujourd'hui incline à modeler ses lois de banqueroute sur celles de la France, c'est un exemple à considérer ; mais l'expérience attentive, basée sur les principes du droit, peut mieux que tout le reste surmonter la difficulté, et faire mentir ce méchant jeu de mot, devenu proverbe, qui prétend que *banqueroute* est un mot retourné, qui signifie souvent "le chemin de la banque!" Le temps et l'espace nous manquent pour parler des mesures sur les brevets d'invention, sur l'immigration, sur la Compagnie Canadienne et Européenne de télégraphie, sur la navigation, etc., etc. Chacune a de l'intérêt dans son genre, ainsi que plusieurs autres que nous ne pouvons mentionner. Mais parmi les mesures les plus importantes dont se sont occupés nos législateurs, on ne peut assurément passer sous silenc, celle qui sanctionne les arrangements faits pour l'acquisition de la Terre de Rupert, des terres du Nord-Ouest, et des droits de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Elle pourvoit aussi à l'établissement d'un gouvernement provisoire dans ces contrées si vastes qui seront bientôt livrées à la colonisation. Et qui pourrait oublier cette autre mesure qui, au moyen d'un réajustement financier, doit satisfaire enfin la Nouvelle-Ecosse, et la réconcilier avec la Confédération ? Enfin, on a conclu des arrangements et voté des résolutions pour l'admission prochaine de l'Ile de Terreneuve, et déjà on prévoit le jour où l'Ile du Prince Edouard s'unira à nous. Ainsi nous grandissons, et montrons aux pays puissants le cas que nous faisons de leurs exemples. Nous sommes déjà fiers de nous dire une nation, et les grandes questions qui agitent la politique des plus puissants peuples, ne sont plus étrangères à notre éloquence, si elles le sont encore à notre action. On doit se rappeler le discours hardi de M. Galt après celui du Sénateur américain Summer, et le rejet du Traité de l'*Alabama* ; cette première affirmation de notre politique internationale a produit une vive sensation aux Etats-Unis et en Angleterre. Or, Sir G. E. Cartier a été peut être mieux inspiré encore dans son discours récent à propos de l'Église Etablie d'Irlande. Avec une habileté consommée il a su proclamer énergiquement et concilier tout ensemble les principes catholiques, la justice qu'on doit à l'Irlande, et les égards que nous devons avoir, comme Canadiens-Français, pour des concitoyens d'origine et de foi différentes au milieu desquels nous vivons. Décidément nous sommes entrés dans la voie qui doit nous conduire, assure-t-on, à l'accomplissement de nos destinées.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

— Pie IX vient de donner au Canada plusieurs marques signalées de son amour vraiment royal et paternel, car Sa Sainteté a daigné nommer M. Geo. Muir, de Québec, Commandeur de l'Ordre de St. Grégoire, et Mr. O. Berthelet, de Montréal, Commandeur de l'Ordre de Pie IX. Le Pape a aussi nommé Mr. Ed. L. de Bellefeuille, de Montréal, Chevalier de ce dernier Ordre. Ces faveurs honorent le Canada tout entier, et servent de puissant exemple à notre jeunesse pour l'animer au devoir dans la paix comme dans les combats.

—Nous avons beaucoup de plaisir à constater les succès obtenus cette année par le Collége de Terrebonne,dans le cours d'Études commerciailles qu'il a adopté. Nul n'ignore le besoin de colléges spéciaux qui se fait sentir dans notre pays. Nous sommes comparativement riches en colléges classiques, mais les écoles spéciales nous manquent, ce qui nous fait subir une espèce d'infériorité ; ensuite tous ceux qui s'instruisent ne peuvent pas et ne doivent pas entrer tous dans le sacerdoce et dans les professions. Le Collège de Terrebonne en adoptant son nouveau cours a donc rendu service au pays et à la jeunesse, et les succès qu'il a déjà remportés au dire de personnes compétentes justifient les meilleurs souhaits pour l'avenir. C'est un exemple à suivre et une voie dans laquelle il ne faudrait pas hésiter à marcher.

—Le Collége de l'Assomption à déjà donné vacance à ses élèves, à cause de réparations importantes qu'on se propose de faire à cette florissante maison. Les examens ont été brillants comme de coutume, et chacun s'est bien acquitté de sa tâche. On a remarqué surtout dans les séances publiques deux jolis discours sur le Pape, qui ont mérité par excellence les applaudissements de l'auditoire qui était nombreux.

—*Le Séminaire de Québec à Montréal.*—Tout le séminaire de Québec' Prêtres et professeurs, ecclesiastiques,et écoliers, accompagnés de plusieurs vénérables curés, sont arrivés presqu'inopinément en notre ville, il y a quelques jours. Ce voyage avait bien été annoncé mais pour plus tard. Des amis formaient déjà le projet de réunir les élèves des différentes institutions, afin de rétablir l'union qui existait autrefois entre toutes les personnes instruites, alors qu'il n'y avait que les deux grandes maisons de Québec et de Montréal. Des circonstances imprévues ont empêché la réalisation de ce projet, qui n'est peut-être pas perdu pour l'avenir

Nous donnons quelques extraits du récit de ce voyage qui a laissé, nous sommes heureux de le constater,de vives impressions dans le cœur de nos amis.

" Tout a paru conspirer à donner à ce voyage des charmes capables de contenter les cœurs les plus ardents, de faire pénétrer une délicieuse fraîcheur dans les poitrines les plus haletantes.

" La nature,avec ses éléments, a semblé obéir à nos souhaits ; pendant notre montée, ciel pur et serein, onde calme et polie comme une glace ; à notre descente, quelques nuages au firmament, mais un air frais qui faisait tant de bien à nos membres heureusement fatigués de nos longues courses à travers la ville de Montréal ; je dis *heureusement*, car cette fois nous pûmes goûter le repos si vanté du poète.

Trésor si précieux
Qu'on en faisait jadis le partage des dieux,

mais qui nous avait été dérobé la nuit précédente, tant l'excitation était forte.

" Et maintenant, du côté de l'homme, de quelles faveurs n'avons-nous pas été l'objet ?

" Sur les deux rives du fleuve, nous avons été salués tantôt par des cris de joie, tantôt par des fusillades; ici on hissait des pavillons, là on mettait en branle les cloches qui nous envoyaient leurs volées; ailleurs on chargeait même le canon de nous faire entendre sa voix grave.

" Mais il est surtout trois noms qui méritent d'être proclamés, comme ayant un droit spécial à notre reconnaissance : les MM. du Collège de Trois-Rivières, le Révd. M. Verreau, principal de l'Ecole-Normale Jacques-Cartier et MM. les Sulpiciens.

" Mercredi soir, vers sept heures,nous étions reçus à bras ouverts par le collège des Trois-Rivières.

" Presque toute la ville avait voulu seconder cette institution qui lui fait honneur, et nous souhaiter la bienvenue. Nous allâmes saluer le vénérable Evêque qui, malgré son grand âge, put encore paraître à la fenêtre pour nous donner sa bénédiction. M. le grand vicaire Caron nous remercia de la visite respectueuse que nous venions rendre au digne Evêque. Nos pas se dirigèrent ensuite vers le collège où une adresse pleine de sentiments sympathiques nous fut présentée par MM. les élèves.

" M. le supérieur du Séminaire accueillit cette démonstration avec sensibilité et témoigna combien une telle réception nous allait au cœur.

" Nous visitâmes la magnifique cathédrale et le reste de la ville. A notre retour au collège, avant le départ, l'édifice et ses alentours apparurent à nos regards illuminés avec un goût qui honore nos confrères des Trois-Rivières. Déjà la nuit approchait, il fallut nous séparer, engageant nos généreux hôtes à nous rendre visite. Une foule immense était restée attentive autour de nous, émue de cette entrevue entre deux institutions qui se donnaient les témoignages d'une mutuelle amitié.

" Le corps de musique de MM. les élèves qui nous avait vivement accueillis à notre arrivée salua notre départ, puis un chœur se forma sur les bords mêmes du quai, et une chanson termina un des adieux les plus touchants.

" Le lendemain matin, à quatre heures, nos regards comtemplaient la ville de Montréal sur laquelle se levait un brillant soleil. A six heures et demie, MM. les élèves de l'Ecole-Normale Jacques-Cartier venaient nous rejoindre, bannières en tête. Le corps de musique de MM. les élèves de Saint Sulpice les suivit de près, et bientôt notre marche s'ouvrit vers N. D. de Bonsecours, où nous entendîmes la sainte messe. De nombreux pavillons flottaient sur l'Eglise ; l'intérieur de ce pieux sanctuaire, richement orné pour la circonstance, les paroles chaleureuses du Révérend M. Colin, les accents d'une musique harmonieuse, tout était propre à exalter nos âmes, et formait comme le brillant prélude d'une journée incomparable.

" Le révérend M. Verreau nous attendait après la messe. Nous n'hésitâmes pas à nous remettre tout entier à sa disposition. Après le déjeuner,visite de la ville. C'est alors qu'a commencé à défiler dans les grandes rues ombragées de la cité une longue suite où l'on voyait mêlés les élèves de l'Ecole-Normale et ceux du Séminaire de Québec, fraternisant ensemble et décidés à ne plus se laissser le reste du jour. Plusieurs des MM. de St. Sulpice ont été assez bienveillants pour nous suivre dans nos courses à travers la ville.

" Le Palais de Justice, le carré Viger,l'église de St. Pierre,où un accueil cordial nous a été fait par MM. les Oblats, celle de St. Jacques, l'Hotel-Dieu, les jardins de Guilbault que nous a ouverts la générosité de M. le docteur Trudel, le Gesû, ainsi que quelques salles du collége des Révérends Pères Jésuites, la Cathédrale Anglicane, le réservoir de l'Aqueduc, voilà autant de beautés qui se sont déroulées à nos regards, pendant une marche de quatre heures consécutives qui réellement nous a paru peu fatigante.

" Partis à neuf heures de l'Ecole Normale,nous arrivions à une heure au Séminaire de MM. les Sulpiciens, à la Montagne, où devait se prendre le dîner. Le corps de musique de MM. les élèves était venu à notre rencontre et nous arrivions au bruit des fanfares et des applaudissements du Grand et du Petit Séminaire de Saint-Sulpice.

" Vers une heure et demie,nous nous avancions sous de grands arbres qui servent de bordure au jardin et ombragent un magnifique étang. Devant nous, s'étendaient deux tables immenses, admirables au coup-d'œil et pleines d'espérance pour des excursionnistes. Chaque côté de ces tables offrait des places à 150 convives ; le nombre imposant de 587 voulut faire honneur au festin. Repas à souhait où l'abondance et la délicatesse se rencontraient dans une indicible harmonie avec les désirs ardents que peut provoquer une marche de quatre heures.

" Après le dîner, MM. les élèves de Saint-Sulpice nous présentèrent une adresse où une cordialité sincère, une émouvante affection se traduisaient par des paroles pleines de distinction. M. le Supérieur du Séminaire de Québec, M. E. Méthot, heureux de pouvoir manifester combien tant de marques d'une estime aussi généreuse nous touchaient,exprima le désir que la Communauté qui, pour la seconde fois, nous accueillait avec tant de sympathie, vînt à diriger sa course vers ceux qui allaient emporter les heureuses impressions de leur visite à Montréal. M. le Supérieur Bayle, sans doute pour ne pas donner trop de joie immédiatement à nos cœurs qui débordaient, sourit à l'offre qui lui était faite, sans toutefois nous laisser voir clairement que nos sollicitations seraient satisfaites.

" Avant de quitter le lieu champêtre où nous étions réunis, le chœur des élèves forma un cercle sur les bords de l'étang, et une chanson, dont les paroles dues au Révd. M. Martineau, avaient été inspirées par la circonstance, et que rehaussait un accompagnement d'orchestre, vint faire la plus heureuse suite aux douceurs de la table.

" Déjà, ô rapidité du temps, il faut penser au retour. Nous visitons, au départ, la chapelle tout-à-fait élégante du Séminaire de la Montagne. Ses voûtes résonnent sous les symphonies d'un morceau de chant accompagné d'orchestre.

" Alors le corps de musique de MM. les élèves de Saint-Sulpice en tête, descendent des hauteurs de la Montagne vers la ville les trois communautés qui n'en forment plus qu'une : Saint-Sulpice, l'Ecole Normale, et le le Séminaire de Québec,font une file à perte de vue,difficile à embrasser d'un seul coup d'œil. Nous visitons l'église St. Patrice, puis nous venons assister à la bénédiction du Saint-Sacrement dans l'immense église de Notre-Dame où le gros bourdon nous convoque. Nous sentons que nous sommes sur le point de nous séparer ; nos voix émues se confondent sous les voûtes de la Basilique ; l'orgue, touché par notre organiste, M. Ern. Gagnon, anime tout de ses accents.

" De là, nous arrêtons à Notre-Dame de Pitié,traversons le couvent des révérendes sœurs de la Congrégation, et vers six heures nous mettons le pied dans le bateau, enchantés de la grande ville qui a excité à un haut degré notre admiration, enchanté mille fois plus encore du chaleureux accueil de nos hôtes.

" Vers sept heures et demie, nous sommes à Sorel, ville déjà intéressante, que nous laissons vers huit heures pour revoir Québec à quatre heures, hier matin." (*Journal de Québec*, 12 *Juin*.)

BULLETIN DES SCIENCES ASTRONOMIQUES.

— L'observatoire de l'Université de Vienne a fait l'essai d'un dénombrement et d'une classification des étoiles de l'hémisphère du Nord. D'après ce travail, il serait permis d'évaluer à plus de 2,000 millions le nombre total des étoiles, de première à seizième grandeur, et à près de 4,000 millions celui des étoiles de la voute céleste entière. On suppose que ces corps sont uniformément répartis dans toutes les directions. Il parait toutefois que cette uniformité ne règne que dans le plan de la voie lactée; elle cesserait autour du pôle de ce grand cercle pour les étoiles de treizième à seizième grandeur. Nous ne percevons réellement et isolément qu'environ 20 millions d'étoiles de première à seizième grandeur : ce nombre est encore assez grand pour frapper l'imagination.

—Le P. Secchi, qui continue ses belles observations sur les taches solaires, pense qu'on pourrait en conclure que les vapeurs du calcium, du fer, du magnésium, du sodium, sont, à des hauteurs différentes en proportion très-diverses. L'hydrogène, qui les surmonte toutes, parait renversé; le sodium et le magnésium, plus lourds, sont plus sensibles dans les taches; le calcium et le fer, encore plus lourds, forment une couche plus épaisse au fond des taches. C'est ainsi que nous voyons l'acide carbonique, dans notre atmosphère, se disperser partout et acquérir cependant une densité plus grande dans les bas-fonds.

Le savant Père pense que la variabilité de certaines étoiles peut s'expliquer par les phénomènes qui agissent sur les taches du soleil.

BULLETIN DES SCIENCES PHYSIQUES, ETC.

—Dans une note lue à l'Académie des Sciences, M. Morin a résumé les expériences exécutées au Conservatoire des Arts et Métiers, dans le but d'élucider la question controversée des inconvénients que présentent, pour le chauffage des appartements, les poêles en fer ou en fonte.

Il a reconnu et constaté, soit par l'analyse directe de l'air, soit par l'analyse du sang des animaux introduits dans une atmosphère chauffée de la sorte, qu'il y a production notable d'oxyde de carbone, par le chauffage au rouge de poêles en fer, surtout de ceux en fonte de fer. Le fait étant bien constaté, il est inutile de faire ressortir longuement les inconvénients qui peuvent en résulter pour la salubrité. D'où, la conséquence à tirer, et que M. Morin fait ressortir, c'est la nécessité de modifier les appareils ordinaires de ce genre en les revêtant à l'intérieur, soit de briques, soit de terre réfractaire, pour empêcher le métal de rougir.

Les inconvénients ne proviennent donc pas de ce que les poêles laissent échapper à travers leurs pores l'oxyde de carbone, comme on l'avait pretendu d'abord. Pour éviter l'inconvénient que M. Morin signale, il suffit donc de ne point chauffer le poêle au rouge, ce qui est facile, quand on emploie le bois comme combustible.

—Les *Monitors* sont dépassés. On parle d'un système mixte de bâtiments de combat, lesquels tiendraient le milieu entre les navires cuirassés, qui roulent beaucoup, et les monitors américains qui ne roulent pas, mais qui ne peuvent tenir la mer. D'après le modèle, on aurait un navire très étroit, mais élevé et surmonté de tourelles, établi sur un navire très bas et très large comme les monitors.

— Ceux qui s'occupent d'électricité savent que la décharge électrique peut se faire sous trois formes différentes, l'*étincelle*, l'*aigrette*, l'*auréole*: cette dernière s'observe surtout dans le vide En appliquant le spectroscope à l'observation de l'étincelle, on a reconnu que le spectre de l'étincelle est à raies brillantes, ou du second ordre. L'aigrette et l'auréole, au contraire, donnent le demi-spectre cannelé le plus réfrangible, ainsi que l'a constaté récemment M. Seéhine Kon.

D'un autre côté, on a observé les éclairs au spectroscope. Les éclairs en zigzag ne peuvent guère être observés directement tandis qu'on observait facilement les éclairs superficiels ou diffus. Les premiers ont toujours donné des spectres à raies brillantes, les seconds des spectres cannelés de couleur variable suivant la couleur du météore. Il en faudrait conclure que l'éclair en zigzag est une étincelle ou une décharge électrique à forte tension, tandis que les éclairs superficiels sont produits par des aigrettes ou des décharges à faible tension.

Dans nos expériences, l'étincelle est accompagnée de bruit, l'aigrette est silencieuse. Ainsi s'expliquerait les éclairs qu'on appelle *éclairs de chaleur*, sans qu'il soit nécessaire d'admettre une distance trop grande pour que le son puisse la franchir. Pour confirmer cette théorie, des membres distingués de la société météorologique de France, dans une de leurs dernières réunions, ont cité plusieurs cas d'éclairs sans tonnerre, observés dans des circonstances qui rendent impossible la supposition que l'absence du bruit était due à l'éloignement des nuages électrisés.

BULLETIN DES STATISTIQUES.

— Voici à peu près le développement de l'instruction publique en France depuis un demi-siècle :

En 1829, il existait 30,796 écoles primaires. En 1848, il en existait 63,028. Il en existe aujourd'hui 69,699, indépendamment de 32,000 cours d'adultes.

En 1829, il y avait dans les écoles, 1,372,106 enfants des deux sexes. En 1848, il y en avait 3,530,135. Il y en a aujourd'hui 4,436,470.

En 1829, les salles d'asile commençaient à être connues; mais elles étaient en si petit nombre, qu'elles ne figuraient pas dans les statistiques. En 1848, on en comptait 1,861, qui recevaient 124 287 enfants.

En 1829, la France possédait 38 collèges royaux, peuplés de 15,087 élèves. En 1848, elle en avait 56, que fréquentaient 22,624 élèves. Aujourd'hui elle possède 77 lycées, avec une population de 34,442 élèves.

Les collèges communaux étaient, en 1829, au nombre de 320, et en 1848 au nombre de 314. Il n'en subsiste plus actuellement que 251; mais ils reçoivent 33,000 élèves, tandis qu'ils n'en avaient que 28,000 il y a quarante ans, et 27,000 il y a vingt ans.

En 1829, l'Université se trouvait réduite à 6 facultés des lettres, 7 facultés des sciences, 3 facultés de médecine, 9 facultés de droit, 6 facultés de théologie catholique, 2 facultés de théologie protestante. Aujourd'hui elle possède les mêmes facultés de théologie et les mêmes facultés de médecine qu'il y a quarante ans; mais, de 1829 à 1848, le nombre des facultés des sciences a été porté à 11, et celui des facultés des lettres à 12. De 1848 à 1866, ces deux ordres de facultés ont encore vu leur liste s'étendre,et aujourd'hui, elle comprend 16 établissements. Deux nouvelles facultés de droit ont été créés à Nancy et à Douai.

Ainsi, de 1829 à 1866, la France a gagné 38,903 écoles primaires, 32,000 cours d'adultes, 3,700 salles d'asile, 39 lycées, 21 établissements d'enseignement supérieur. La population scolaire s'est accrue, dans les écoles primaires, de plus de 3 millions d'enfants; dans les salles d'asile, de 400,000; dans les lycées et collèges, de 24,000.

En 1829, la liberté d'enseignement était inconnue en France. En 1848, elle régnait dans l'instruction primaire; mais elle ne s'étendait pas à l'instruction secondaire. Aujourd'hui la liberté existe aussi bien pour l'instruction secondaire que pour l'instruction primaire. Sans autorisation préalable, et aux seules conditions, faciles à remplir, que la loi a définies, tout Français a le droit d'ouvrir une école, où la jeunesse peut se préparer aux grades académiques. On ne compte pas moins de 934 institutions privées, 77,547 élèves, et parmi lesquelles 42 sont dirigées par des communautés religieuses.

Quant à l'enseignement supérieur, il est vrai que la loi ne l'a pas encore affranchi de la tutelle de l'État; mais on voit de tous les côtés s'ouvrir, à la voix du gouvernement lui-même, des conférences et des cours sur les diverses branches des connaissances humaines.

Le fond de l'enseignement est-il resté le même? tandis que ces conditions matérielles étaient améliorées,le cercle de son influence devenait-il de plus en plus large? Nous avons signalé, à son rang, l'ouverture de plusieurs chaires nouvelles, soit dans les établissements d'instruction supérieure, soit dans les lycées. Sans essayer de refaire ici le compte de ces innovations partielles, nous nous bornerons à mentionner la plus récente, celle qui répond aux besoins les plus répandus, savoir l'organisation de l'enseignement secondaire spécial.

Dira-t-on que l'instruction publique n'a été favorisée qu'aux dépens des intérêts d'un ordre plus élevé encore, que la religion représente? Mais en 1829 on ne comptait que 8,186 cures, 24,771 succursales et 5,012 vicariats; aujourd'hui le ministère ecclésiastique est régulièrement rempli. La portion de la dépense des cultes qui est à la charge de l'État s'est élevée de 35 millions à 53 millions.

La religion a donc obtenu en France depuis quarante ans la même protection et le même appui que l'instruction publique. Tous les gouvernements ont travaillé presque sans relâche à développer simultanément ces deux forces, dont l'union n'est pas moins nécessaire à l'Etat qu'aux familles et aux individus.

Nous ne prétendons pas tirer de ce qui précède la conclusion que la situation actuelle de l'instruction publique dans notre pays n'offre pas des côtés tristement défectueux, et qu'il ne reste pas beaucoup à faire pour l'améliorer, soit dans les écoles primaires, soit dans les lycées et colléges, soit dans les établissements d'instruction supérieure. Mais ce qui ressort, selon nous, avec évidence de l'étude impartiale des faits, c'est l'inappréciable valeur des résultats acquis par quarante années de soins et de sacrifices généreux, que ni la pénurie des finances, ni les discordes civiles, ni la guerre étrangère n'ont interrompus. Ces résultats considérables honorent la nation et son gouvernement. Ils sont la garantie infaillible de nouveaux progrès dont ils ont préparé la voie.

IMPRIMÉ PAR EUSÈBE SENÉCAL, MONTRÉAL.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XIII. **Québec (Province de Québec), Juillet 1869.** **No. 7.**

LITTERATURE.

POESIE.

LE CANAL DE SUEZ.

Puissent tous les mortels, en paix dans chaque lieu,
Ne parler qu'une langue et n'adorer qu'un Dieu !

Le rêve est vérité ; le siècle dix-neuvième
A vu résoudre enfin cet antique problème :
L'union de deux Océans,
Dont l'un baigne Suez, les côtes d'Arabie,
Dont l'autre étend ses flots des bords de la Syrie
Vers Gibraltar aux rocs géants.

Gloire à toi, De Lesseps ! en vain de faux oracles
Grossissaient ton projet, et montraient les obstacles
Du désert, des sables mouvants.
Egalant de Colomb l'indomptable énergie,
Tu vainquis le désert, et ton puissant génie
Triompha du sable et des vents.

En marchant vers ton but avec persévérance
Tu proclamas au loin le grand nom de la France
Près des tombeaux des Pharaons.
Aux lieux où nos guerriers s'étaient couverts de gloire
Sur les pas d'un héros conduit par la victoire,
Le premier des Napoléons.

Au combat d'Aboukir, aux pieds des Pyramides,
Bonaparte guidant ses soldats intrépides,
Cueillait de stériles lauriers.
Sur cette même plage où régna Ptolémée,
Lesseps aussi guida sa triomphante armée
Non de soldats, mais d'ouvriers.

Dans ce siècle fameux le courant électrique
Franchit les continents, les Alpes, l'Atlantique,
Messager prompt comme l'éclair.
Les merveilleux tableaux de la photographie
Pour peintre ont le soleil ; jusques en Australie
La vapeur a conquis la mer.

Le canal de Suez, plus merveilleux encore,
Traça pour l'Occident, aux pays de l'Aurore,
Le plus magnifique chemin
Que, depuis six mille ans, depuis la lointaine ère
De la création des cieux et de la terre,
Ait parcouru le genre humain.

Une rapide voie aux marins est ouverte,
Plus sûre que la route autrefois découverte
Par le grand Vasco de Gama.
Lors qu'au-delà du cap qui termine l'Afrique,
Dans l'océan indien, conquérant pacifique,
Au sol d'Asie il aborda.

Gama qui s'est acquis une gloire immortelle,
Fraya, sous d'autres cieux, une route nouvelle
Au commerce de l'univers.
Lesseps dans tes flots bleus, ô Méditerranée,
Suivant l'ancienne voie alors abandonnée,
Enrichira tes ports divers.

L'Egypte, ancien berceau des arts et des sciences,
Où l'on admire encor les ruines immenses
De temples, de vastes cités,
L'Egypte qui compta vingt monarques célèbres,
Mais qui, sous le Croissant, resta dans les ténèbres,
Brise les fers qu'elle a portés.

Que ces lieux sont changés ! des villes, des villages,
Des palais ont surgi déjà sur les rivages
De ce large et profond canal.
Déjà les eaux du Nil en Oasis fertiles
Ont métamorphosé ces parages stériles,
Ecueil aux voyageurs fatal !

Les peuples d'Amérique et d'Europe et d'Asie,
Par l'œuvre gigantesque en ce jour accomplie,
Accroîtront sans fin leurs trésors.
Les fruits de l'industrie et des arts, en échange
Des produits du Japon et des rives du Gange,
Afflueront bientôt sur ces bords.

Cette Egypte foulée autrefois par Moïse
Qui menait les Hébreux à la terre promise,
Offrira le trait d'union
Où le char du progrès, chez les diverses races
Des régions de l'est, imprimera les traces
De la civilisation.

La liberté, le rêve et l'espoir des esclaves,
Qui sourit au commerce et l'affranchit d'entraves,
Ne sera plus un songe vain,
Lorsque les nations que rendaient ennemies
D'injustes préjugés, par la Concorde unies,
Là viendront se donner la main.

De vingt siècles bientôt aura vieilli le monde
Depuis que, pour remplir sa mission féconde,
Ici-bas parut l'Homme-Dieu,
Les apôtres d'alors qu'inspirait sa doctrine,
Afin de propager la vérité divine,
Reçurent les langues de feu.

Apôtres d'aujourd'hi, vaillants missionnaires,
Allez vers ces climats où les martyrs austères
Se sont illustrés autrefois,
Comme eux, illuminés d'une sainte auréole,
Apportez aux païens du Sauveur la parole,
Et le salut avec la Croix.

Les temps sont arrivés où le christianisme
Eclairera les lieux soumis à l'Islamisme,
Aux adorateurs de Bouddah—
Où de la vérité l'invincible Bannière
Doit répandre partout l'éclatante lumière
Du culte saint de Jéhovah !

A. Marsais.

Québec 1er Juin 1869.

De l'utilité de l'étude des Patois.

" Les patois ont le mérite, dit un savant professeur, de conserver beaucoup de locutions délaissées ou rejetées par notre langue officielle, et qui l'enrichiraient beaucoup si elle les reprenait. La plus grande partie justifie sans doute le dédain où ces locutions sont tombées depuis des siècles, mais si tous ces mots considérés comme inutiles ne méritent pas en effet de figurer dans le Dictionnaire de l'Académie française, ils n'en sont pas moins dignes d'être conservés, car ils aident à retrouver la signification des mots qui ont changé de sens et servent à découvrir la valeur de certains termes employés dans les textes du moyen-âge, mais qui ont disparu depuis.

" Ainsi, on ne pourrait expliquer l'origine de *chaise*, qui vient du latin *cathedra*, si on ne savait qu'en Berry on change l'*s* pour l'*r* et qu'on dit *Masie* pour *Marie*, *mèse* pour *mère*, *pèse* pour *père*, etc. *Cathedra* ayant formé *chaiere* (autrefois *chaire*), *chaire* s'est altéré, d'après la règle de prononciation que je viens de signaler, en *chaise*, et les deux mots ont conservé longtemps la même signification. Comme on appelait *cathedra* le fauteuil sur lequel s'asseyait l'évêque, et d'où il parlait aux fidèles, la chaire n'a pas tardé à désigner spécialement le siége épiscopal (*cathedra*, d'où vient le mot *cathédrale*, église où se trouve le siége épiscopal), puis la tribune élevée dans laquelle se placent les orateurs sacrés lorsqu'ils prononcent un sermon.

" Il serait assez difficile de rattacher notre mot *radouber* (raccommoder) au *dub* anglais qui signifie *coup*, si nous n'avions dans les patois la série des sens représentés par ce vieux mot.

Dub, coup, ou plutôt *to dub*, frapper, a formé deux mots français : 1° *dauber*, qui a encore la signification de donner des coups ; 2° *adouber*, qu'on employait autrefois dans cette phrase consacrée : *adouber un chevalier*, c'est-à-dire le frapper du plat de son épée lorsqu'on l'arme ; or un homme *adobé*, en wallon, est un homme qui a reçu des coups. Lorsqu'on frappe une personne ou une chose, on la touche : *adouber*, dans la langue des échecs, a ce sens, et lorsqu'un joueur dit *j'adoube*, il indique à son adversaire qu'il touche une pièce pour l'arranger et non pour la jouer. L'idée de toucher quelque chose se lie assez étroitement à celle d'arranger, de réparer ; or, *adouber* a été aussi employé dans ce sens. En parlant du comte de Charolais, blessé d'un coup d'épée à la gorge, Commines dit : " Et luy fut adoubé sa playe, qu'il avait au col." Le sens de *raccommoder*, d'*arranger*, très-voisin de celui de *garnir*, d'*enduire*, d'*orner*, fit qu'en Normandie les ornements s'appelaient des *adoubs*.

" Enfin, comme *parer* qui a *réparer*, *adouber* eut la forme *radouber*, et nous trouvons encore dans Commines ce passage où l'illustre historien parlant d'un guerrier blessé, dit ; " son médecin le radouba."

" Aujourd'hui, ce ne sont plus les princes, mais les vaisseaux qu'on radoube.

" Le normand *beluette* (quelquefois aussi *berluette*) qui veut dire étincelle ; le bourguignon *brelu*, appliqué à ceux qui ont mauvaise vue ; le berrichon *berlu*, qui signifie louche, et le verbe *berluter* qui, dans le même patois, est synonyme d'éblouir, nous font comprendre ce que c'est qu'*avoir la berlue*. Enfin, nous saisissons mieux la valeur du terme *ébaubi*, lorsque nous savons que *baube* signifie engourdi par le froid.

" D'un autre côté, beaucoup de mots latins qui n'ont pas laissé de trace dans notre langue officielle, se retrouvent dans les patois ; ainsi *faule* (domestique), de *famulus* ; *come* (herbe touffue), de *coma* (chevelure) ; *nore* (bru), de *nurus* ; *crêmer* (brûler), de *cremare* que nous retrouvons dans *crémaillère*, si ce mot ne vient pas du grec *chremastaï*, être suspendu ; *herisu* (velu), de *hirsutus* ; *coffin* (cornet), de *cophinus* (panier) ; *poultre* (jeune cavale de 25 à 30 mois), de *pullitia* : *faseol* (haricot) de *phaseolus*, dont nous avons conservé le diminutif *faseolet*, que nous écrivons à tort *flageolet*, etc., etc.

" On trouve aussi quelques expressions heureuses, comme *arrantèle* (aranæ tela), pour désigner la toile d'araignée ; *arrider*, dans le sens de sourire à quelqu'un ; *s'aramer*, synonyme de se mettre dans les branches ; on dit encore que le *soleil s'arame*, lorsque ses rayons jouent dans le feuillage des arbres.

" Les patois ont également conservé beaucoup de mots de notre langue dans leur ancienne acception. On dit encore *ouailles* pour *brebis*, et nous n'employons plus ce terme que dans le sens religieux. On *jonche* toutes les fois que l'on couvre la terre de *joncs*, et un *petit chapeau* s'appelle encore *chapelet*. Le chapelet était en effet autrefois un petit chapeau de fleurs, autrement dit une couronne. Bientôt le chapelet ne désigna plus que la couronne de roses placée sur la tête de la Sainte-Vierge, et lorsque chaque rose de la couronne virginale devint l'objet d'une prière, on prit l'habitude de désigner cette suite d'oraisons par cette locution : dire son chapelet. Dans le même ordre d'idées, les Italiens ont leur couronne (*corona*), et les Espagnols leur rosaire (*rosario*). "

Ces paroles n'ont pas besoin de commentaires ; elles expliquent suffisamment par elles-mêmes l'immense avantage que les patois peuvent procurer à l'étude de notre langue actuelle.

—

Sans aller jusqu'à demander, comme M. Perquin de Gembloux, qu'on ajoute au programme du baccalauréat " l'explication grammaticale et littéraire des auteurs français antérieurs au XIVe siècle, " je formulerai ici un vœu qui a bien son importance. Je voudrais, pendant qu'il est encore temps, que l'on recueillit soigneusement les termes de tous nos patois ; on en ferait un glossaire général divisé par provinces, et l'on aurait ainsi, pour expliquer la langue française, la source d'information la plus abondante qui eût jamais existé. On m'a dit que la Société archéologique de Chartres venait de faire ce travail pour le département d'Eure-et-Loir ; qu'il plaise à Son Exc. M. le Ministre de l'Instruction Publique de dire un mot, et il sera fait immédiatement pour toute la France.—*Courrier de Vaugelas*

SCIENCE.

Caractère de l'Ancienne Végétation Polaire.

(*Suite.*)

On conçoit très-bien comment, lorsque des accidents orographiques de plus en plus considérables vinrent se produire dans ces contrées, les eaux courantes et en particulier celles de source

durent abonder sur les terres arctiques, encore soustraites à l'influence des glaces. De nos jours, les eaux converties en masse solide remplissent un rôle tout différent ; au lieu d'imbiber le sol à de grandes profondeurs et d'aller jaillir plus loin en nappe inépuisable, au lieu de former au fond des vallées des lagunes tourbeuses ou de vastes bassins, elles descendent lentement des hauteurs en pesant sur le sol et vont atteindre la mer pour y déposer des blocs flottants. Tout a donc changé depuis l'envahissement des glaces ou plutôt des glaciers. D'après ce que l'on sait du rôle prépondérant exercé par l'humidité dans ce phénomène, lorsqu'elle se combine avec une altitude suffisante pour convertir en névé la neige des sommets, on peut croire que cet envahissement a commencé de se reproduire avant même la fin des temps tertiaires, c'est-à-dire à partir du pliocène, dernière formation dont il existe des traces au Spitzberg. Il y aurait eu à cette époque un surexhaussement général dans le relief des terres du nord, surexhaussement dont la formation des glaciers aurait été la conséquence immédiate. Plus tard, M. Heer admet un mouvement contraire, c'est-à-dire un affaissement de toutes les côtes, coïncidant avec ce qui se passait en Scandinavie, et dont le résultat a été de ne laisser au-dessus des eaux de la mer que les parties montagneuses, dès lors recouvertes d'un glacier continu. Ces mouvements divers et successifs tendant à accroître d'abord le relief des terres, pour l'exagérer ensuite et se terminer par un affaissement progressif des côtes, semblent se lier à un phénomène général pour notre continent, et on peut dire pour l'ensemble de notre hémisphère. Il explique la plupart des grands changements qui eurent lieu vers la fin des temps tertiaires, et s'il ne justifie pas à lui seul l'abaissement définitif de la température, on ne peut méconnaître qu'il a dû y contribuer dans une large mesure.

Voici maintenant quelques détails du plus haut intérêt sur les caractères qui distinguent l'ensemble de la végétation tertiaire arctique. Afin de n'affaiblir aucun trait, nous laisserons parler l'auteur lui-même, qui a condensé en un petit nombre de pages, sa composition, ses contrastes et ses affinités.

" En excluant de l'ensemble les Cryptogames cellulaires, nous obtenons 156 plantes vasculaires dont 28 herbacées (12 Fougères ou Équisétacées, 14 Monocotylédones et 2 Dicotylédones) et 128 de consistance ligneuse, si l'on prend pour guide leur analogie avec les espèces vivantes. Parmi ces dernières, 78 espèces étaient probablement arborescentes, 31 simplement frutescentes (49 demeurent douteuses.) Leur présence prouve l'extrême variété qui régnait alors dans la végétation forestière de l'extrême nord. Dans le groupe des Conifères, les *Taxodium*, *Glyptostrobus*, *Salisburia* perdaient leurs feuilles au retour de l'automne, tandis que 27 autres de la même classe les conservaient certainement pendant l'hiver. 56 espèces d'arbres ou arbustes angiospermes avaient des feuilles caduques, tandis que 21 espèces, si l'on en juge par la consistance coriace de leurs organes appendiculaires, demeuraient toujours vertes. Ce sont les suivantes: *Populus sclerophylla*, *P. arctica*, *Myrica acuminata*, *M. borealis*, *Quercus drymeja*. *Q. furcinervis*, *Q. steenstrupiana*, *Daphnogene Kanii*, *Hakea ? arctica*, *Mac-Clintokia dentata*, *M. Lyellii*, *M. trinevris*, *Andromeda protogœa* et *Saportana*, *Diospyros Loveni*, *Magnolia Inglefieldi*, *Ilex longifolia*, *I. reticulata*, *Hedera Mac-Clurii*, *Callistemophyllum Moorii*, *Prunus Scottii*. On voit par là que les régions polaires miocènes étaient plus richement pourvues d'essences à feuilles persistantes que notre zone tempérée actuelle. Pourtant, si l'on excepte le Lierre, cette catégorie de plantes se trouvait restreinte au Groënland.

La connaissance encore imparfaite que nous avons de la Flore polaire miocène infirme les conclusions qu'il serait naturel de formuler, en songeant à l'absence de certaines formes végétales ; pourtant, il est impossible de ne pas remarquer l'exclusion, absolue jusqu'à ce jour, des Palmiers, des Mimosées, des *Cinnamomum*, si fréquents dans l'Europe tertiaire ; point de traces non plus de *Porana*, ni de Sapindacées, tandis que les formes actuellement propres à la zone tempérée sont évidemment les plus saillantes et les plus répandues.

Les arbres et arbustes qui reparaissent le plus souvent dans la Flore arctique sont les suivants : *Taxodium dubium*, *Sequoia Langsdorfii*, *Populus Richardsoni* et *P. arctica*, *Alnus Keffersteinii*, *Corylus Mac-Quarii*, *Fagus Deucaleonis*, *Quercus Olafseni*, *Platanus aceroides ;* ces arbres existaient probablement dans toute l'étendue des régions polaires.

De toutes ces espèces, le Chêne et les deux Peupliers sont les seules qui appartiennent en propre à la zone arctique ; les autres se montraient aussi dans l'Europe centrale et quelques-uns pénétraient même jusque sur les bords de la Méditerranée actuelle. En résumé, l'ensemble comprend 50 espèces déjà connues et 112 nouvelles, qui n'ont été encore observées que dans le Nord. Parmi ces dernières, et en dehors de celles que nous avons citées plus haut comme répandues partout, il faut distinguer particulièrement les suivantes : *Taxodium angustifolium*, *Salisburia borealis*, *Smilax Franklini*, *Potamogeton Nordenskioldi*, *Quercus Groënlandica*, *Q. platania* et *Steenstrupiana*, *Ulmus diptera*, *Daphnogene Kanii*, les *Mac-Clintockia*, l'*Hedera Mac-Clurii*, les *Vitis islandica*, *arctica* et *Olriki*, les *Magnolia*, *Paliurus* et *Ilex*, les Tilleuls et le *Prunus Scottii*. Il n'est cependant par certain que ces espèces aient toutes fait partie au même titre exclusif de la Flore arctique. Nous connaissons jusqu'ici fort peu de chose de la Flore miocène du nord de l'Europe, de celle de l'Amérique et de l'Asie, et ces Flores peuvent nous réserver la surprise de bien des espèces que nous n'avons encore rencontrées que dans l'extrême nord. Le rôle si remarquable dévolu alors aux Peupliers doit être remarqué d'autant plus que les Saules à côté d'eux ne se montrent qu'en échantillons isolés et sans aucune liaison avec ses formes boréales.

Il est en effet bien singulier de n'observer, dans cette foule d'espèces, aucun représentant des formes aujourd'hui exclusivement arctiques, et d'y rencontrer au contraire les analogues de celles qui vivent maintenant dans la zone tempérée, d'où elles remontent jusque dans le voisinage du cercle polaire. Nous pouvons désigner comme faisant partie de cette seconde catégorie les *Pteris Rinkiana* et *œningensis*, *Pinus Mac-Clurii*, *Potamogeton Nordenskioldii*, *Sparganium stygium*, *Populus Richardsonii* et *Zaddachi* *Alnus Keffersteinii*, *Corylus Mac-Quarii*, *Betula* et *Menyanthes*, c'est-à-dire un total de 11 espèces.

En réalité, la plupart des espèces n'ont rien de commun avec celles de la flore polaire actuelle, et leurs affinités les plus étroites les rattachent constamment à des contrées situées plus loin vers le midi. Il y a donc eu depuis lors une révolution complète dans les éléments constitutifs de la végétation du nord ; et nous observons même ici ce singulier mélange de types végétaux, maintenant disséminés sur plusieurs points du monde. En fait de types centro-européens, nous devons signaler les *Pteris œningensis* et *Rinkiana*, les *Equisetum*, *Phragmites*, *Sparganium*, *Potamogeton*, le *Populus Richardsonii*, les *Salix*, l'*Alnus Keffersteinii*, le *Corylus Mac-Quarii*, le *Fagus Deucaleonis*, les *Menyanthes*, *Galium* et *Hedera ;* en fait de types austro-européens : le *Diospyros brachysepala*, les *Paliurus*, *Colutea* et le *Prunus Scottii ;* en fait de types japonais : les *Glyptostrobus*, *Thuiopsis* et *Salisburia :* en fait de types asiatiques proprement dits : les Peupliers à feuilles coriaces, le *Planera Ungeri*, le *Betula prisca*, le *Juglans acuminata* et probablement le *Quercus Steenstrupiana ;* en fait de types américains : l'*Osmunda Heerii*, le *Lastrœa stiriaca*, les *Taxodium* et *Sequoia*, les *Pinus Mac-Clurii*, *Martinsi*, *Steenstrupiana* et *Ingolfiana*, le *Populus Zaddachi*, le *Betula macrophylla*, 4 espèces de Chêne, l'*Ostrya Walkeri*, le Platane, l'*Andromeda protogœa*, les 3 *Vitis*, le *Magnolia* et le Tulipier, le *Juglans bilinica*, le *Tilia Malmgreni*, le *Rhamnus Eridani* et les deux espèces de *Cratœgus*. L'élément américain prédomine dans la Flore fossile du Groënland, de l'Islande et du Spitzberg, comme dans celle de l'Europe miocéne comtemporaine ; et cet élément se manifeste, soit que l'on considère les espèces que l'extrême nord possédait en commun avec nos contrées, soit que l'on n'ait pas encore découvert dans la zone polaire certaines espèces alors répandues dans toute l'Europe miocène; je citerai particulièrement l'*Acer trilobatum*, le *Liquidambar europœum*, les *Populus latior* et *balsamoides ;* des explorations ultérieures le

feront peut-être rencontrer, il faut ajouter cependant qu'elles sont également absentes de la Flore miocène de Dantzig et de celle de Kœnigsberg.

Nous avons réuni à la Flore arctique les plantes d'Islande et des rives du Mackensie, parce que les localités qui les ont fournies se trouvent dans le voisinage immédiat du cercle polaire. En opérant le retranchement de ces espèces, on obtient pour la zone qui s'étend du 70e au 80e degré de latitude, un total de 123 espèces qui manifestent une grande uniformité de caractères, comme si elles avaient autrefois dépendu du même ensemble végétal. Parmi les plantes qui proviennent des deux premiers pays, il ne se trouve aucun type qui, comparé avec ceux du Groënland, puisse devenir l'indice de divergences climatériques entre les deux régions. La Flore de toutes les localités réunies de la zone arctique est empreinte d'un cachet d'uniformité très-remarquable, quoique chaque contrée possède aussi des espèces qui lui sont propres; mais cette dernière particularité tient sans doute à la connaissance imparfaite que nous avons encore de cette végétation fossile.

Il est surprenant, eu égard au voisinage de l'Islande et du Groënland, que le nombre des espèces communes entre ces deux pays ne soit pas plus considérable; ainsi, Atanekerdluk, sur la côte occidentale du Groënland, possède moins d'espèces communes avec l'Islande qu'avec le Spitzberg et les lignites du Mackensie, bien plus éloignés cependant. Il est naturel d'en conclure que le Groënland miocène se trouvait sans doute en liaison directe avec le continent américain d'une part et le Spitzberg de l'autre, tandis que l'Islande en était déjà séparée par la mer. Le Groënland et le Spitzberg possèdent en commun plusieurs espèces particulièrement propres à la zone arctique, tandis qu'à l'exception du seul *Quercus Olafseni* les plantes qui se montrent à la fois en Islande, dans le Groënland et au Spitzberg se retrouvent aussi sur le continent européen, à l'époque miocène. Considérée dans son ensemble, la Flore miocène d'Islande diffère sensiblement de celle des autres localités arctiques; les nombreuses espèces de Bouleaux et de Pins, la fréquence de l'*Acer otopterix* et du *Sequoia Sternbergii*, la présence d'un Ormeau et d'un Tulipier, comme aussi l'absence des Peupliers, communiquèrent à cette Flore une physionomie spéciale. La Flore du Groënland septentrionale se distingue par une merveilleuse profusion de formes. Il suffit de jeter un regard sur la masse de plantes que renferment les roches ferrugineuses d'Atanekerdluck, ou seulement de parcourir les planches de cet ouvrage, pour se convaincre que l'on a sous les yeux les restes ensevelis d'une forêt composée d'une multitude d'arbres et d'arbustes, dans des proportions plus variées que dans aucune des contrées actuelles de l'Europe centrale. Il est déjà possible, en effet, de signaler 76 espèces susceptibles d'en avoir fait partie. Les *Sequoia* et les Peupliers ont dû dominer dans cette forêt, mais à ces arbres se joignaient des Chênes (on en compte 8 espèces dont quelques-unes avaient des feuilles qui atteignaient un demi-pied de longueur), 4 espèces de Hêtres, un Platane, des Plaqueminiers et des Noyers; les Houx aux feuilles coriaces et les Magnolias n'y étaient pas rares, et des Chênes, des Charmes, des *Ostria* leur étaient associés. A ces arbres s'attachaient un Lierre et deux espèces de Vignes au feuillage élégamment découpé, tandis que des Aunes, des Noisetiers, des Andromèdes, des Cornouillers, des Nerpruns et des Alisiers, entremêlés de Fougères aux frondes déliées, constituaient d'épais taillis. Il faut encore citer, au nombre des types les plus remarquables de cette Flore, les *Salisburia*, les *Thuiopsis*, les *Daphnogene*, les remarquables *Mac-Clintockia*, deux espèces de Paliures et de Houx, le Magnolia, les Vignes, un Cerisier à feuilles persistantes, des Chênes-verts et un Noyer. Les espèces les plus saillantes du Mackensie sont le *Glyptostrobus* et un *Smilax*. Parmi celles du Spitzberg, il faut remarquer une Fougère élégante, une Prêle, le *Taxodium* à feuilles étroites et le Tilleul. Il est surprenant de n'y observer aucun Bouleau et de constater aussi que, dans le Groënland, on n'a encore recueilli que des fragments d'écorce et une seule feuille assimilables à celles de ce genre.

Si l'on se base sur le grand nombre d'espèces communes au Canada septentrional, au Groënland et au Spitzberg, pour admettre l'existence d'un vaste continent miocène s'étendant sans discontinuité dans l'intérieur de la zone arctique, il est permis de se demander s'il ne communiquait pas directement avec le continent européen. L'abondance des espèces communes aux deux régions rend cette supposition vraisemblable; mais il s'agirait encore de rechercher dans quelle direction une connexion de ce genre a pu avoir lieu. Une liaison du Spitzberg avec le cap Nord, par l'intermédiaire de l'île de l'Ours, n'aurait rien en soi d'invraisemblable à moins que l'on ne préférât admettre une jonction du Groënland septentrional avec la Laponie. L'absence de tout vestige de plantes fossiles en Scandinavie enlève la possibilité de vérifier si cette hypothèse repose sur quelque fondement; mais peut-être cette lacune sera-t-elle un jour comblée, peut-être aussi une autre liaison a-t-elle existé par le sud du Groënland, et dès lors, on se trouve entraîné vers l'opinion qui soutient l'existence probable de l'Atlantide. J'ai développé moi-même ailleurs cette idée d'une manière trop détaillée pour songer à la discuter de nouveau. Je me contenterai d'observer que la présence des plantes miocènes d'Europe dans la zone arctique et la physionomie américaine de la Flore miocène trouvent dans cette hypothèse une explication des plus naturelles. Si la Flore européenne miocène n'avait compris en fait de types américains que ceux qui se montrent aussi dans la Flore miocène arctique, il en résulterait que la nature végétale n'aurait exercé son action dans les deux mondes que par l'intermédiaire unique de la zone arctique; mais nous observons aussi en Suisse des types américains subtropicaux, comme les Sabals et les Palmiers à frondes pinnées, qui certainement n'ont pu suivre cette route de l'extrême nord pour arriver jusqu'en Europe. "

On voit par ce qui précède que la végétation tertiaire arctique se compose de deux éléments bien distincts : l'un spécial aux régions polaires, l'autre commun à ces régions et à l'Europe miocène. Prenons-les successivement, et tâchons d'en fixer les caractères respectifs; cette étude indispensable servira de base à nos appréciations sur la nature du climat qui régnait alors dans la zone arctique.

La Fougère la plus curieuse est certainement le *Sphenopteris Blomstrandi* de la Baie du Roi (*King's Bay*) au Spitzberg; M. Heer la rapproche du *Gymnogramme calomelanos* Kaulf., espèce de l'Amérique tropicale; mais il serait peut-être plus naturel d'y reconnaitre un *Asplenium* assez semblable à l'*Asplenium Wegmanni* Brugt. parmi les fossiles, et parmi les vivants à notre *Asplenium lenceolatum* Sw. Le *Sphenopteris Miertschingi* du Groënland se rattache évidemment au même groupe.

Parmi les Abiétinées, les Pins proprement dits n'ont laissé que de faibles traces; mais les Sapins offrent sur divers points des spécimens propres à démontrer l'importance qu'ils avaient déjà acquise dans le nord.

L'*Abies Mac-Clurii* de la Terre de Banks présente des cônes presque entiers : ils sont cylindriques, de petite taille, et indiquent, ainsi que les rameaux, une espèce voisine de l'*A. alba* Michx; les cônes que l'on recueille dans la forêt submergée de Norfolk (*Forest bed*) ont une ressemblance singulière avec ceux-ci, bien qu'ils soient plus grands; les uns et les autres sont loin d'égaler ceux de notre *Epicea*, dont ils diffèrent en effet beaucoup.

Le *Pinus microsperma* Heer se rapproche au contraire des *Tsuga*, tandis que les *Pinus Ingolfiana* et *Strenstrupiana* montrent une étroite affinité avec les *Abies Fraseri* et *religiosa*. Il parait donc certain que les principales sections du genre actuel se trouvaient alors représentées dans le nord.

Parmi les Monocotylédones, le *Potamogeton Nordenskioldi* se fait remarquer par la netteté de ses caractères; il est difficile à distinguer du *P. natans* L., aujourd'hui répandu dans les eaux douces du monde entier.

Le plus commun des Chênes arctiques est le *Quercus Olafseni*: les empreintes provenant d'Atanekerdluk sont les seules qui paraissent incontestables; ses feuilles annoncent une espèce analogue au *Quercus prinus* L. d'Amérique. Le *Quercus groenlandica* se rattache plus étroitement encore à ce même type; M. Heer peut à peine signaler, entre la forme ancienne et celle de nos jours,

quelques légères différences dans le contour du limbe et le nombre des principales nervures.

Le *Populus Richardsoni* faisait évidemment partie de la section des *Tremula :* il reproduit le type de notre espèce actuelle dont il diffère surtout par la forme des dentelures qui sont plus nombreuses, plus profondes, et découpées en forme de crénelures. Le *Populus Hookeri* des lignites du Mackensie se range dans la même section ; mais il se rapproche plutôt du *P. trumuloides* Michx par la forme de son contenu et ses crénelures faiblement prononcées.

(*A continuer.*)

EDUCATION.

Un vice dans nos Écoles.

Un fait dont nous avons été à même de constater le côté désavantageux dans nos écoles de la campagne, et que nous aimons à signaler entre plusieurs, c'est l'usage de programmes tracés à l'avance, sur les questions qui doivent être posées aux élèves à l'examen. Rien de plus vicieux et de plus trompeur sur les prétendus progrès des élèves, que ce mode de les questionner sur des choses dont on les croit instruits et dont ils n'ont que la routine.

Il nous est arrivé d'assister à plusieurs examens qui ont eu lieu récemment dans certaines écoles élémentaires. On nous a prié de questionner les élèves sur la grammaire, l'arithmétique et autres branches de l'enseignement primaire. Tant que les questions étaient posées d'après le programme, les élèves répondaient à merveille, mais il ne fallait pas dévier beaucoup la construction du problême pour les mettre dans l'impossibilité de répondre. Il était facile de voir qu'ils ne possédaient que la routine des choses, et non pas l'instruction qu'on aurait pu leur supposer d'après l'ordre et la disposition des programmes.

Un des examinateurs demanda même à un jeune élève s'il pourrait lire aussi bien sur toutes les pages du livre qu'il lisait sur la page mentionnée au programme. Le petit garçon répondit ingénument : non. Depuis un mois et plus, il n'avait lu que cette page du livre et il la lisait si bien qu'il aurait pu la réciter par cœur

Eh ! bien, voilà comment on s'abuse sur les véritables progrès des élèves dans nos écoles. Et l'on est tout surpris de voir un élève sorti de l'école en syntaxe depuis un an à peine, devenir incapable d'écrire un seul mot de français.

Il faudrait remédier à ce vice de notre enseignement. Les élèves devraient apprendre moins de choses à la fois, et les apprendre mieux. Ils s'attendraient à être questionnés aux examens sur des points imprévus et se mettraient, par les soins du maître et beaucoup d'application de leur part, en lieu de répondre à tout sur un sujet donné. Par exemple, ils apprendraient les principes d'une règle d'arithmétique et se mettraient capables de faire toute règle de même nature. En grammaire la même chose. Les élèves sauraient qu'ils doivent apprendre pour répondre à des problêmes difficiles, et il ne leur en coûterait pas d'aller au fond des choses. Le maître pour sa part, prendrait plus de soin à les instruire, parcequ'il saurait que le vrai progrès de son école sera révélé au jour de l'examen et qu'il sera impossible pour lui de faire paraître plus de science chez ses élèves qu'il y en a réellement. Mais tant que nous aurons des programmes d'examen comme aujourd'hui il n'y a pas de progrès possibles.

Cette question a déjà été agitée par un habile instituteur dans l'organe officiel du ministère de l'instruction publique, et si nous y attirons l'attention, c'est afin que les autorités prennent des mesures pour empêcher ces abus nuisibles à un haut degré à l'instruction des enfants du peuple.— *L'Union des Cantons de l'Est*

Enseignement Agricole dans les Ecoles Normales.

Discours de M. l'abbé J. C. Godin à l'École Normale Jacques-Cartier.

—

Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique me faisait, au mois de Décembre dernier, l'honneur de me confier une mission importante en elle-même, mais surtout à cause de ses résultats : la mission d'aller visiter les principaux établissements agricoles en France, en Belgique et en Irlande ; d'en étudier l'organisation, et de constater quel serait le meilleur système à suivre pour développer le goût et l'instruction agricoles dans nos campagnes. Il ne s'agissait pas précisément, qu'il me soit permis de le faire remarquer à cette honorable assemblée, d'aller suivre des cours sur l'agriculture, d'en apprécier les meilleurs modes, d'en faire connaître les dernières améliorations. On voulait, non pas tant savoir comment on cultive les céréales à Grignon, les légumes à Beauvais, les fleurs à Gand, comment on améliore les races en Angleterre et en Irlande ; mais s'assurer comment, étant donné un bon système agricole, on peut le faire connaître à la masse du peuple, le faire goûter et accepter dans toutes les campagnes; en un mot, M. le Ministre voulait s'assurer par quels moyens le petit propriétaire, l'humble fermier peut bénéficier des connaissances et de l'expérience acquises dans les grands établissements agricoles, souvent au prix de très grands frais et de dépenses considérables. La mission que l'on me confiait était donc très-importante, car il me fallait répondre à une confiance que je ne pouvais pas justifier, et à un besoin que tout le monde signale dans le pays officiellement.

En attendant que je fasse le rapport circonstancié de mon voyage, accompagné de tous les documents que j'ai pu recueillir, de tous les chiffres et statistiques qui justifient les dépenses et les résultats des établissements que j'ai visités, j'ai cru qu'il serait agréable à cette respectable assemblée d'en avoir une espèce de résumé et comme une vue d'ensemble, et avec la permission de M. le Ministre de l'Instruction Publique, je me permettrai de vous entretenir de mon voyage.

Avant d'entrer en matière, vous dirai-je un mot des émotions que j'ai éprouvées au moment du départ. Il m'était donc donné de m'embarquer pour l'Europe, de parcourir une partie de la France, notre Mère-Patrie, de fouler peut-être de mes pieds le même sol qu'ont habité autrefois mes aïeux. J'allais visiter Paris, la plus belle ville du monde, Londres, la ville la plus grande et la plus commerçante de l'univers. Je me disais que si la question de l'agriculture n'avait rien à gagner quand je m'occuperais à considérer les monuments de Paris, elle n'aurait rien à y perdre non plus. En traversant les autres villes importantes et les départements de la France, la question agricole ne m'obligeait pas à fermer les yeux. Aussi, j'ai tâché de voir, d'observer et de me rappeler, surtout dans les moments où il me fallait attendre pour arriver jusqu'aux hauts personnages auxquels on avait bien voulu me recommander.

Le souvenir de la visite de M. Chauveau, celui du passage de nos Zouaves Canadiens et la qualité de Canadien-Français me firent trouver partout un accueil des plus bienveillants.

Arrivé à Paris le 24 Décembre au soir, je tombais au milieu des réjouissances et des fêtes officielles. Aussi quand je fus admis auprès du Ministre de l'Instruction Publique, le 5 janvier, je compris qu'on tenait à obliger la Province de Québec et son premier ministre.

On a beaucoup parlé de M. Duruy ; je n'ai pas à juger ce qu'il fait ni ce qu'il veut faire pour l'instruction, mais je dois dire que la manière toute bienveillante dont il a daigné m'accueillir, me mit tout de suite à l'aise, et que de tous les personnages officiels, Son Excellence et le Sous-Directeur de la Division de l'Agriculture, sont ceux qui m'ont témoigné le plus grand empressement à me donner ou à me faire donner les renseignements dont j'avais besoin.

Je n'entreprendrai pas d'énumérer tous les noms des personnes qui se sont empressées de m'obliger. Cependant il en est un que j'aime à faire connaître. C'est celui de M. Rameau. M. Rameau qui a donné tant de preuves de l'intérêt qu'il porte au Canada, dans son ouvrage " La France aux Colonies," et dans ses lectures au Cercle Catholique à Paris, m'a témoigné si souvent qu'il veut encore se rendre utile à notre pays, que j'aime à payer en présence de cette assemblée un tribut de reconnaissance à cet éminent écrivain, à ce véritable ami du Canada.

Il y a dans la France trois grandes écoles d'agriculture, appelées : " Ecoles Impériales d'Agriculture," savoir, celle de Grignon, de La Saulsaie, et de Grandjouan; des fermes-écoles en grand nombre, situées dans différentes parties de la France ; des Ecoles Normales en plus grand nombre encore où l'on enseigne les éléments de la science de l'agriculture et de l'horticulture. Quelques orphelinats et maisons de réformes, où l'on apprend aux jeunes orphelins et aux jeunes délinquants l'art de bien cultiver une ferme. On considère encore comme

appartenant à l'agriculture les Ecoles de Médecine Vétérinaire. Tous ces établissements d'enseignement agricole ont été fondés ou sont patronés par le gouvernement.

Il y a aussi d'autres institutions indépendantes du Gouvernement, établies par des communautés ou des particuliers. Le gouvernement vient en aide à quelques-unes par une subvention annuelle.

De plus des coucours sont ouverts dans les différents départements ou arrondissements de la France, où l'on accorde des primes d'encouragement à ceux qui présentent les plus beaux animaux de boucherie, les vacheries, les porcheries, les bergeries, etc., jugées les meilleures.

Les journaux du Canada ont parlé sans doute du concours ouvert à Chartres, au printemps dernier, où l'Empereur n'a pas cru abaisser sa Majesté Impériale en encourageant par sa présence les efforts des concurrents.

Enfin l'on a établi deux sociétés de Crédit-Foncier, dont le but est de procurer aux Fermiers les moyens faciles d'obtenir quelque argent afin d'augmenter et d'améliorer le mobilier mouvant de la Ferme, de se procurer des grains de semence, etc.

Ces sociétés ne comptent encore que quelques années d'existence.

L'Ecole Impériale de Grignon, qui n'est pas inconnue en Canada, jouit d'une réputation européenne. Partout, quand je faisais connaître le but de ma mission, on me demandait aussitôt si j'avais visité l'école de Grignon. Il est difficile sans doute de ne pas avoir une haute idée d'une maison qui s'est acquis une telle réputation. J'avais moi aussi cette haute idée de Grignon. Je veux bien croire que cette école a formé de savants professeurs d'agriculture, de bons cultivateurs, fermiers, et qu'elle a contribué grandement à répandre la science théorique et pratique de l'agriculture. Je vous avouerai, cependant, que j'ai été grandement désappointé. J'ai trouvé l'école dans une époque de transition, décadence serait peut-être le mot. On y voit bien encore de beaux musées agricoles et horticoles, de riches collections de plantes, de graines, de nombreux outils plus ou moins parfaits, de grandes constructions, des dépendances qui indiquent que l'école était autrefois prospère ou du moins tenue sur un grand pied. Mais aujourd'hui, tout cela est dans un état qui indique un malaise, un état de souffrance dans l'organisation, dans le personnel dirigeant et enseignant, ainsi que parmi les élèves. Ceci tient à des causes qu'il est difficile d'apprécier et que je n'ai pas besoin de faire connaître ici.

Que va-t-il résulter de tout cet état de choses ? Je n'en sais trop rien. Quand je pus faire mes observations, on était au commencement de janvier, et au mois de mai, M. Porlier, sous-directeur de la division agricole, m'écrivait qu'il n'y avait encore rien de décidé par rapport aux changements à introduire dans le programme de l'Ecole de Grignon.

Après avoir quitté Grignon, j'allai visiter l'Institut Normal Agricole de Beauvais.

Il y a à Beauvais dans une même institution, marchant côte à côte, deux cours: un cours Normal Agricole, et un cours Normal Primaire.

" L'Institut Normal Agricole a été fondé en 1855, avec le concours du gouvernement et du Conseil Général de l'Oise.

" Il a pour but:

" 1o. De donner l'instruction théorique et pratique aux jeunes gens de 16 ans au moins, qui désirent embrasser la carrière agricole.

" 2o. De les préparer au professorat agricole.

" 3o De faire naître des vocations agricoles, de les encourager et de populariser les connaissances utiles à l'agriculture.

" L'établissement est sous la direction des Frères des écoles chrétiennes, aidés du concours de professeurs laïques, et sous le patronage de l'administration.

" La durée des études est de trois ans."

Une exploitation agricole est annexée à l'Institut. La ferme exploitée occupe une étendue de 364 arpents. Elle est située à trois-milles environ de l'école. Les Directeurs en ont fait la location pour un terme de 27 ans, si ma mémoire est fidèle, à raison de 31 francs l'arpent.

Une fois ou deux par semaine les élèves se rendent sur la Ferme pour s'initier à la pratique de l'agriculture, et se livrer au travail manuel,

Tout près de l'institution est un jardin d'une assez grande étendue pour permettre aux élèves d'aller tous les jours pendant une heure se livrer à la pratique de l'arboriculture et de la culture potagère, et s'initier à tous les secrets de cet art.

Le cours Normal Primaire a principalement pour but de former des instituteurs pour les écoles primaires, mais il peut aussi préparer au cours agricole. On y enseigne les éléments de l'agriculture et de l'arboriculture.

Cette institution paraît être en état de prospérité, bien que nouvellement fondée, et M. le Sous-Directeur de la division de l'agriculture m'en a parlé avec éloge.

Quatre-vingt-six élèves, en Avril dernier, fréquentaient le Cours Normal Primaire, et 40 le Cours Normal Agricole. Ces derniers sont pour la plupart des jeunes gens de premières familles. Cependant ils sont obligés à tous les travaux de la Ferme, au temps de la pratique, comme les fils de fermiers.

Le gouvernement vient en aide à l'institution par une subvention annuelle de 5,000 francs. Cette somme a toujours été appliquée à la comptabilité de la Ferme et a permis aux Directeurs de réaliser un bénéfice de 3,000 francs en moyenne par an.

" Le but des Fermes-Ecoles est de former d'habiles cultivateurs praticiens, capables soit d'exploiter avec intelligence leur propriété, soit de cultiver la propriété d'autrui, comme fermiers, métayers, régisseurs; soit enfin de devenir de bons aides-ruraux, commis de Ferme, chefs de main-d'œuvre, ou d'attelage, jardiniers et bergers.

" Le temps de séjour à l'école est fixé à trois années." Les élèves doivent être âgés au moins de 16 ans. A chaque jour ils reçoivent un cours de deux heures sur l'agriculture et l'arboriculture tout à fait pratiques. Le reste du temps ils doivent s'occuper aux travaux de la Ferme.

" Les Fermes-Ecoles prenant leurs apprentis parmi les travailleurs ruraux, il a été statué que pendant toute la durée de l'enseignement professionnel, les jeunes gens ne coûteraient rien à leurs parents, et que de plus ils obtiendraient, à titre d'encouragement, une sorte d'équivalent des gages qu'ils recevraient s'ils travaillaient ailleurs. C'est à ces divers titres qu'outre le profit du travail attribué au Directeur, profit qui ne peut entièrement payer les dépenses de nourriture, soins médicaux, blanchissage, éclairage, etc., il est encore alloué par an à celui-ci, pour chaque apprenti présent, une somme de 250 francs, dont 35 frs. servent à couvrir les dépenses auxquelles peut donner lieu l'entretien du trousseau. De cette même somme de 250 francs on retient 40 francs qui entrent dans la composition d'une masse à répartir, à la fin de chaque année par le Directeur aux élèves qui sortent après avoir fait leur cours complet. Le Directeur doit prendre pour base de cette répartition le zèle et la bonne conduite des élèves.

" Chaque année une prime de 400 francs est attribuée à l'apprenti qui ayant terminé le cours complet de ses études aura obtenu le No. 1 dans les examens de la dernière année. "

Le gouvernement pourvoit aux traitements du personnel enseignant par la modique somme de $1400 environ.

La culture de la Ferme-Ecole d'Hétomesnil que j'ai visitée contient 370 hectares ou 1079 arpents environ de terre, jardins, herbages et bois ; tous les bâtiments d'exploitation, construits en pierre et brique, ont été bâtis avec luxe.

Elle est une de celles qui réussissent le mieux ; car bien que le gouvernement paraisse subvenir à tous les frais d'entretien des élèves, moins l'habit, plusieurs Fermes-Ecoles ne réussissent pas, n'ont pas assez d'élèves parce que le gouvernement ne fait pas encore assez pour assurer le progrès de ces institutions. C'est du moins l'opinion qu'ont exprimée les quelques personnes à qui j'ai parlé de ces Fermes-Ecoles.

Il me restait encore à visiter les Ecoles Normales pour voir si j'y trouverais un enseignement qui pût répondre à ce que le gouvernement veut faire ici. Je reçus à propos une lettre de Son Excellence M. le Ministre de l'Instruction Publique de France, qui me désignait celles des Ecoles Normales, où les cours d'agriculture, d'horticulture et d'arboriculture sont le plus complètement organisés. Ce sont celles de Chartres, d'Amiens, de Besançon, de Strasbourg, de Bourgs, du Puy, de Panthenay, de Toulouse, de Rodez, de Montpellier et d'Aix.

A ces Ecoles Normales sont annexés des jardins où l'on enseigne aux élèves la science pratique de l'horticulture et de l'arboriculture. A Bourg, les élèves de 1ère et de 2ème année reçoivent d'abord dans les classes, deux ou trois fois par semaine, des leçons d'une heure chaque fois sur l'horticulture maraîchère et fruitière. Ceux de la troisième année ont une heure de classe par semaine dans laquelle on leur donne des notions générales sur l'agriculture.

Quoiqu'il y ait dans l'enseignement, l'organisation et l'économie de ces écoles, au point de vue de l'agriculture, beaucoup de choses que nous pourrions emprunter avec avantage, ce n'était pas tout ce que je cherchais. Je dirai même que ce n'est pas assez. Mais M. de Gouvello, ami de l'éducation agricole et fondateur de colonies agricoles pour les enfants assistés et les orphelins, et quelques autres personnes que je consultai, me dirent que M. le Ministre de l'Instruction Publique désire annexer des fermes aux écoles normales, et que la difficulté est de se procurer de ces fermes vu le prix élevé des terrains qui avoisinent les villes de France où sont établies la plupart des écoles normales. Puis on ajouta que dans quelques jours devait se tenir une assemblée dans laquelle on s'occuperait de cette question. Et vous avez pu voir par les journaux que M. Duruy s'en est occupé sérieusement. Cependant au mois de Mai, M. le sous-directeur

de la Division de l'Agriculture disait qu'il n'y avait encore rien de décidé.

Avant de quitter la France, je dus à une délicate attention de M. Duruy, la faveur d'assister à l'ouverture du Corps Législatif, faveur à laquelle je ne pouvais m'attendre, sachant qu'elle était recherchée par tout ce qu'il y avait de plus distingué à Paris. Il n'est pas donné à tout le monde de voir, réunis dans une même enceinte, l'Empereur, l'Impératrice, le Prince Impérial, les ambassadeurs et les représentants des grandes nations, les Ministres du Gouvernement, les Sénateurs, les hauts officiers militaires, et tout le Corps Législatif de la France. Je savais bien que pour moi ce spectacle ne me serait pas donné une autre fois dans ma vie. Je pus donc entendre l'Empereur Napoléon, prononcer d'une voix agréable et sonore, le discours d'ouverture des Chambres de Paris. Je pus être témoin de l'admiration qu'excite la présence de l'Impératrice Eugénie lorsqu'elle veut bien apparaître dans ces augustes assemblées, comme lorsqu'elle se montre au milieu du peuple parisien. Je pus assister en un mot, à une de ces assemblées dont l'écho seul crée dans tout Paris, la France, je dirai même l'Europe entière, une certaine excitation qui a du retentissement jusqu'en Canada.

Dans une autre circonstance, il me fut permis d'assister une fois aux délibérations du Corps Législatif. " L'aliénation du domaine de l'Etat " et du domaine public, le rappel du Jury, la liberté de l'imprimerie et " de la librairie", voilà autant de questions qui furent discutées avec une certaine vivacité qui ne manquait pas de grandeur, et qui rendirent cette séance une des plus intéressantes de la session. Plusieurs orateurs distingués prirent la parole, entr'autres MM. Rouher, Ministre d'Etat ; Magne, des Finances ; Baroche, de la Justice ; Forcade de la Roquette, de l'Intérieur, et MM. les députés Marie, Picard, Jules Simon et Pelletan.

Mais laissons là mes impressions, je dois m'arrêter ici. Arrachons-nous à ces souvenirs, le devoir m'entraîne plus loin, je dois me rendre en Belgique.

J'arrivai à Bruxelles la veille au soir de la mort du fils du roi Léopold II. Le deuil de la famille royale, qui regrettait encore beaucoup plus la perte d'un enfant chéri, que celle de l'héritier présomptif du trône, était le deuil de toute la Belgique, qui est très-attachée à son roi, et qui depuis plusieurs semaines souffrait pour ainsi dire des douleurs atroces que ressentait le jeune Prince.

J'assistai aux funérailles. Le roi suivait à pied le cercueil, il était supporté par son frère le Comte de Flandre. Il eut la force après le chant de l'absoute de descendre dans le caveau où sont déposés les restes de son fils, et de placer de ses propres mains une couronne d'immortelles sur sa tombe.

Un ordre royal avait commandé que toute la cérémonie funèbre se fît avec simplicité ; mais cette simplicité relevait même la solennité de la cérémonie funèbre. On y voyait davantage éclater le deuil, la tristesse que causait la mort du premier héritier du trône, l'espoir de la nation belge.

Je ne pus voir les personnes auxquelles l'Honorable M. Chauveau m'avait adressé qu'après les obsèques du Prince Royal. J'obtins une audience de M. de Bellefroid, directeur-général de l'agriculture et de l'industrie. Ce monsieur me fit un accueil plein de bienveillance, et me fournit les renseignements que je demandai.

Nous avons dans la Belgique, me dit-il, quatre institutions principales où l'on enseigne l'agriculture et l'horticulture, et quelques autres sciences qui s'y rattachent. Ce sont l'Institut Agricole de Gembloux, l'Ecole d'Horticulture de Vilvorde, l'Ecole d'Horticulture de Genbrugge près de Gand, et l'Ecole de Médecine Vétérinaire de Cureghem. De plus, dans un grand nombre de localités, des lecteurs payés par le gouvernement donnent des conférences publiques et gratuites sur l'agriculture, l'horticulture et l'arboriculture aux fermiers et jardiniers qui veulent y assister. A la permission que je lui demandai de visiter ces établissements, M. de Bellefroid répondit gracieusement que non-seulement il me permettait de le faire, mais qu'il m'y engageait fortement.

Un institut est fondé aux frais de l'état à Gembloux.

L'enseignement qui y est donné est théorique et pratique.

Le cours est de trois années.

Les élèves sont pensionnaires et externes.

A cet Institut est annexée une ferme-école pour servir à l'instruction des élèves.

L'étendue de cette ferme était en 1861 de 108 arpents de terre, environ, et aujourd'hui elle est de près de 184.

Le gouvernement a loué cette propriété pour un terme de 22 ans à raison de 62 francs l'arpent.

On tient un compte séparé des dépenses et des revenus de la ferme. Elle a donné un revenu net qui a varié de 2100 francs à 9308. On a calculé que si les terrains occupés par les cultures expérimentales, les jardins, les champs des élèves, les étangs, les batiments et routes, les parcs et haies étaient exploités comme le reste de la ferme, les bénéfices auraient augmenté de 2500 francs et le bénéfice annuel aurait été en moyenne pour les six années, de 1861 à 1867, de 6263 francs ou 10/0 du capital engagé, représenté par le mobilier mouvant, savoir, le bétail, engrais, instruments, etc., etc., nécessaires à l'exploitation de la ferme.

Sans être aussi célèbre ni aussi connu, peut-être, que Grignon, l'Institut de Gembloux jouit aussi d'une grande réputation, et aujourd'hui, il est plus intéressant pour le voyageur de visiter l'établissement de Gembloux que celui de Grignon.

Pour ne pas trop prolonger le temps, je ne dirai qu'un mot des écoles d'horticulture de Vilvorde et de Genbrugge.

A Vilvorde, on enseigne et on cultive surtout l'arboriculture. La pépinière où les élèves étudient la pratique de l'arboriculture est considérable et bien tenue. Elle appartient à un particulier de la ville de Vilvorde, et moyennant un contrat passé avec le gouvernement, les élèves peuvent suivre les travaux qu'on y fait et y travailler eux-mêmes, sous la direction de leurs professeurs.

Cette pépinière donne au propriétaire un revenu net qui a varié de 4 à 30,000 francs.

A Genbrugge, près de Gand, c'est particulièrement l'Horticulture de luxe qu'on cultive. Gand peut être appelé la capitale des fleurs. Plusieurs horticulteurs en font un commerce très-étendu. Ils ont des agents et des explorateurs qui parcourent les différentes parties du monde, l'Amérique même et l'Océanie pour y chercher des fleurs, des plantes qu'ils expédient à Gand, et là on tâche de les acclimater, on les cultive, on les multiplie et on les exporte dans les différentes parties de l'Europe. en Russie, par exemple, et jusqu'en Amérique, où nos amateurs reçoivent développées sans doute et perfectionnées, des fleurs qu'il ne tenait qu'à eux d'aller chercher dans leurs propres forêts. Les Etats-Unis et Montréal, si je me le rappelle bien, font venir des graines de plantes et de fleurs de la ville de Gand.

Un de ces grands horticulteurs de la ville de Genbrugge près de Gand, par un bail passé avec le gouvernement de la Belgique, tient une Ecole d'Horticulture, et permet à un certain nombre d'élèves d'étudier la science théorique et pratique de l'horticulture.

Les dépenses du gouvernement pour l'entretien de ces deux institutions s'élèvent annuellement de 19 à 22 mille francs pour l'Ecole de Vilvorde et de 13 à 15,000 francs pour l'Ecole de Genbrugge

Je ne dirai rien ici de l'école de médecine vétérinaire de Cureghem près de Bruxelles, qui reçoit dans ses hôpitaux près de 4,000 animaux malades, donne des consultations gratuites, fait des conférences gratuites aussi; et qui m'a paru en un mot, un des établissements agricoles les plus florissants de la Belgique. Il me tarde d'arriver à une institution dont l'utilité pratique ne peut manquer de frapper tous ceux qui en prennent connaissance. Pour moi je crois que cette institution introduite dans le pays, opérerait avant longtemps un changement notable dans l'agriculture. Je veux parler des conférences gratuites.

Ces conférences publiques et gratuites sur l'Agriculture, l'Arboriculture, l'Horticulture et la maréchalerie, ont été ouvertes d'abord près des établissements dont je viens de parler. Cet exemple a été suivi dans la suite, et plusieurs autres conférences ont été ouvertes, à diverses époques, dans les différentes localités du pays. Enfin la loi du 18 Juillet 1860 a disposé par un article " que des conférences destinées à propager l'Instruction agricole et horticole pourront être organisées dans les localités où l'utilité en sera reconnue."

En 1866 le nombre des localités où l'on donnait des conférences, était de 92. On y a donné 704 conférences auxquelles ont assisté 14.-019 auditeurs.

M. Bellefroid, Directeur général de l'Agriculture et de l'Industrie, les directeurs des établissements que j'ai visités, ainsi que les autres personnes que j'ai consultées disent que ces conférences produisent d'excellents résultats. C'est peut-être le moyen le plus immédiat de répandre la science agricole et horticole parmi les fermiers, et le plus à la portée de tous les cultivateurs.

Avant de quitter la Belgique, qu'il me soit permis de répéter ce que plusieurs ont dit avant moi : le peuple belge est actif, industrieux et intelligent. Les arts et les sciences y sont sur un haut pied. Les campagnes bien cultivées justifient parfaitement le nom de " Jardin de l'Europe," donné à ce petit coin de terre, quoique je l'aie parcouru dans une saison qui ne m'a pas permis d'en admirer toute la beauté ni toute la richesse.

Après la France et la Belgique, il me restait l'Irlande à visiter, mais je ne pouvais m'éloigner du continent sans jeter un regard vers la Ville Eternelle. J'avais vu Mgr. de Montréal et ses compagnons s'y rendant en toute hâte. Les Zouaves y étaient. D'ailleurs on pardonnera bien à un Prêtre, même chargé d'une mission comme la mienne, de continuer sa route à ses frais jusqu'à Rome afin d'aller recevoir la Bénédiction du St. Père, et de pouvoir dire comme St. Paul: Vidi Petrum. ! J'ai vu Pierre, j'ai vu la Ville Eternelle.

Comment dire tout ce que l'on voit à Rome ? *Lapides Clamant*, toutes les pierres parlent, nous rappellent un souvenir, chantent le triomphe

de J. C. sur le démon adoré autrefois sous le nom de Jupiter et des autres Divinités païennes. O Rome ! O Rome ! ton souvenir me fait presque oublier le but de mon voyage : il me semble que c'est pour toi seule que j'ai traversé l'Océan, et surmonté tous les ennuis du voyage. Que dirai-je de la Ville Eternelle et de son immortel Pontife qui n'ait déjà été dit ? Deux fois, il me fut donné de voir Pie IX, d'éprouver cette émotion dont tout le monde parle et que personne ne peut comprendre que ceux qui l'ont ressentie. La seconde fois c'était à l'occasion du cinquantenaire. Mgr. de Montréal qui avait bien voulu nous conduire avec lui a fait le récit de cette audience. Cette fois Pie IX me parut encore plus radieux : il semblait heureux du bonheur de sa famille, comme un bon père qui n'aime à être fêté qu'à cause de la joie qu'éprouvent ses enfants chéris.

Dans la Cour du Vatican, j'aurais encore pu m'instruire et me former une idée assez juste de l'industrie, du travail et des connaissances agricoles de ce peuple romain trop souvent calomnié.

Mais j'avais à visiter un autre peuple, victime de préjugés ; je devais me rendre en Irlande. De Rome à Dublin la route est longue. J'aurais bien voulu m'arrêter en Angleterre, consacrer quelques jours à visiter Londres, mais le temps me pressait, il me fallait arriver à Dublin.

Mgr. Woodlock, le savant et aimable Recteur de l'Université Catholique de Dublin, M. McDonell, un des Directeurs de l'Education en Irlande, et quelques autres à qui l'Honorable M. Chauveau m'avait adressé, me reçurent avec une bienveillance que j'aime à me rappeler. J'ai compris qu'ils tenaient à prouver à l'Honorable Premier de la Province de Québec, les bons souvenirs qu'ils conservent encore de son passage à Dublin.

L'Ecole Normale de Dublin est assez connue, je crois, à l'Ecole Normale Jacques-Cartier, pour qu'il me suffise de ne dire que ce qui a rapport à ma mission. M. Delaney, ancien professeur dans cette maison, et élève diplômé de l'Ecole Normale de Dublin, a pu pendant son enseignement, en donner des notions plus complètes et plus exactes que je ne pourrais le faire ici.

Les Elèves-Instituteurs ou maitres d'école (School-masters) qui désirent être reçus à l'Ecole Normale Nationale, doivent subir un examen d'admission. Leur séjour à l'Ecole Normale est de cinq mois. Ils y étudient pendant ce temps tout ce qui est nécessaire pour former un bon instituteur ; et de plus ils ont à répondre dans un second examen sur la science de l'agriculture.

Leurs connaissances dans cette branche doivent s'étendre aux matières suivantes, savoir :

1o. L'étude des sols et des engrais.

2o. La connaissance des instruments et machines nécessaires à la culture d'une ferme.

3o. L'adoption d'un bon système de culture, système de rotation, qui convient à la nature du sol cultivé et au climat.

4o. L'étude du bétail et des soins à lui donner.

A cette Ecole Normale Nationale est annexée une Institution connue sous le nom de "Institution Albert" ou Ferme Modèle de Glasnevin.

Elle est située hors de la ville de Dublin, à trois milles environ de l'Ecole Normale Nationale, près du village de Glasnevin.

Cette institution, fondée en 1838, par les Commissaires de l'Ecole Normale Nationale de l'Irlande, a pour but d'enseigner la science théorique et pratique de l'Agriculture à des jeunes gens de l'Irlande, et à les rendre capables de devenir Professeurs d'Agriculture, Intendants des travaux d'une ferme, fermiers, etc.

Le personnel de cette institution se compose d'un Directeur-en-chef, qui est aussi surintendant du Département de l'Agriculture, d'un Directeur de la discipline intérieure qui donne en même temps l'instruction élémentaire. Il est aidé d'un assistant, d'un professeur d'agriculture qui donne chaque jour des leçons théoriques et pratiques sur l'agriculture, d'un Intendant des travaux de la ferme. Il y a aussi un professeur d'horticulture qui a l'intendance des jardins, un professeur de Chimie et de Géologie et un professeur de botanique.

Les élèves qui fréquentent cette institution sont de deux classes : les élèves internes et les élèves externes.

Les élèves internes sont des jeunes gens qui se proposent de devenir des intendants fermiers, fermiers, ou professeurs d'agriculture. Ils sont pensionnés, logés et instruits aux frais de l'Etat. Cette faveur n'est accordée qu'à un nombre limité de jeunes gens, environ quatre-vingts. Ils viennent des différentes parties de l'Irlande, le plus grand nombre ont passé par les autres fermes-modèles ou fermes-écoles dont je dirai quelques mots dans la suite.

Les conditions d'admission imposées aux candidats ou aspirants sont bien propres à exciter l'émulation entre eux.

Le cours des études est de deux années.

A la fin des deux années chaque élève reçoit un certificat témoignant de sa conduite générale, de ses progrès dans la science de l'agriculture et dans ses autres études, et surtout de son habileté et de ses connaissances comme agriculteur.

Pour exciter l'émulation et en même temps pour récompenser le mérite et développer les talents, on choisit après leur cours quelques uns des élèves les mieux qualifiés, et on les retient encore six mois en qualité d'intendants travailleurs, après quoi on les envoie, en leur donnant un modique salaire, remplir de semblables fonctions dans les fermes-écoles placées sous la direction des commissaires de l'Ecole Normale Nationale.

L'enseignement est théorique et pratique.

L'enseignement théorique comprend surtout les connaissances élémentaires de la langue maternelle et du calcul.

L'enseignement pratique de l'agriculture et de l'horticulture se donne sur la ferme. Les élèves prennent part aux opérations et aux travaux qui s'y font, aux soins à donner aux animaux ; à l'application et au maniement des différents instruments d'agriculture mus soit par la vapeur soit par les chevaux.

Le professeur d'agriculture de l'Institution Albert se rend le mardi et le jeudi de chaque semaine à l'Ecole Normale Nationale de Dublin pour donner aux élèves-instituteurs des leçons ou lectures sur l'agriculture. Ces leçons durent une heure chaque fois.

Tous les samedis à dix heures ces mêmes élèves-instituteurs se rendent à leur tour et à pied à l'Institution Albert, distance de trois milles. Là, on leur donne une troisième lecture d'une heure, soit sur l'horticulture ou l'agriculture. Le leçon finie, on les envoie par groupes sur la ferme et dans les jardins où les professeurs leur démontrent sur le champ l'application des leçons qu'ils ont reçues précédemment. Cette démonstration se fait par interrogations et par réponses de la part des élèves et des maîtres réciproquement.

Outre les heures consacrées à entendre les leçons et à assister aux démonstrations, les élèves-instituteurs prennent sur leur temps libre, les heures qu'ils croient leur être nécessaires pour acquérir une connaissance suffisante de l'agriculture, et qui est exigée par l'examen qu'ils auront à subir sur cette matière.

Je me permettrai de faire ici quelques observations. Les élèves-instituteurs ne demeurent que peu de temps, au plus cinq mois à l'Ecole Normale Nationale. Ils ne vont qu'une fois par semaine sur la ferme pour s'initier à la partie pratique de l'agriculture. Quelques samedis ils sont nécessairement empêchés par une circonstance ou par une autre, par la pluie, un jour de fête, un jour d'examen, etc. de se rendre sur la ferme pour recevoir les leçons et les démonstrations. De plus, durant les mois de l'hiver, les travaux de la culture sont en partie interrompus ; encore les travaux qui se font en printemps diffèrent de ceux qui se font en automne.

Tout ceci considéré, je suis porté à croire que ces élèves-instituteurs à moins qu'ils ne soient fils de fermiers et déjà initiés à la pratique de l'agriculture, ne peuvent apprendre pendant le temps qu'ils passent à l'Ecole Normale Nationale, une connaissance suffisante de cette partie. J'ai fait cette observation au directeur, et il m'a répondu qu'il croyait qu'il est suffisant de démontrer aux élèves-instituteurs, qui sont presque tous fils de fermiers, en quelques leçons, le vice du mode de culture que suivent plusieurs fermiers de l'Irlande, et leur faire comprendre les avantages d'un autre système. L'inconvénient, du reste, ne seront pas aussi grand en Canada, où les élèves de l'Ecole Normale peuvent fréquenter les cours pendant deux ou trois années consécutives.

La superficie totale de la ferme de Glasnevin est de 178 acres et ¾.

Les commissaires ont loué ce fond de terre pour un terme de 999 ans à raison de £709. 9s. 3d. sterling par an. Elle est divisée comme suit :

	acr.	Ar.	Per.
1o. Bâtiments, allées, parterres, couches-chaudes, serres, jardins fruitiers, etc.	10	0	22
2o. Petite ferme cultivée en partie à la bêche	5	2	37
3o. Ferme d'une étendue moyenne pour servir d'exemple aux fermiers qui n'ont qu'un ou deux chevaux à leur disposition. Elle est appelée ferme intermédiaire	22	3	7
4o. Le reste est appelé la Grande Ferme, et est cultivé à l'aide d'une collection choisie d'instruments modernes	140	0	30

On pratique sur chacune de ces fermes une culture spéciale en rapport avec son étendue, avec les outils et instruments que peuvent et doivent posséder ordinairement ceux qui exploitent des fermes d'une étendue à peu près égale à celles-ci. En un mot ce sont trois fermes distinctes les unes des autres par le système de rotation, le bétail, les instruments et les bâtisses, et par la manière d'exploiter les revenus.

Voici pourquoi on a adopté cette division.

Il y a en Irlande 129,000 fermiers dont les fermes n'excèdent pas une superficie de cinq âcres ; 175,000 cultivent des fermes dont l'étendue varie de cinq à quinze âcres. On compte aussi plusieurs fermes

d'une étendue de vingt à trente âcres. Les grandes fermes sont les moins nombreuses. C'est après avoir considéré ces différentes classes de fermiers qui cultivent le sol de l'Irlande, que les directeurs de Glasnevin ont divisé la ferme en trois autres de différentes étendues. Ils ont voulu que les élèves qui étudient à l'Institution Albert, ainsi que les élèves-instituteurs de l'Ecole Normale Nationale pussent les uns et les autres apprendre à cultiver les petites, moyennes et grandes fermes, et fussent en état d'enseigner au besoin ces différentes espèces de culture.

A la ferme-modèle de Glasnevin sont annexées d'autres fermes modèles ou fermes-écoles situées dans les différentes provinces ou comtés de l'Irlande.

Elles se divisent en trois classes.

1ère classe. Fermes-écoles sous la direction des commissaires du bureau du Gouvernement.

2ème classe. Fermes-écoles sous la direction de la localité.

/ 3ème classe. Fermes-écoles ordinaires d'agriculture, écoles d'horticulture, ou jardins-écoles.

Celles de première classe sont subordonnées à celle de Glasnevin qui en est comme la maison-mère. Le directeur de celle-ci est aussi le directeur-en-chef de toutes les autres. Une école primaire y est annexée.

Le but de ces institutions est 1o. de donner un enseignement élémentaire de l'agriculture aux élèves les plus avancés qui fréquentent les écoles primaires. 2o. D'offrir aux fermiers situés dans le voisinage de la ferme, un modèle d'un bon système de culture qu'ils pourront suivre avec avantage. 3o. De former des jeunes gens qui se destinent à l'art de cultiver la terre, et à en faire de bons fermiers, agronomes, intendants-fermiers et professeurs d'agriculture.

Les élèves sont de deux classes: les élèves payant et les élèves admis gratuitement. Ils sout pensionnés, logés et blanchis dans l'établissement. Ils reçoivent une instruction primaire et suivent un cours théorique et pratique d'agriculture, et sur la ferme ils prennent part à toutes les opérations auxquelles ils sont tenus d'assister afin de s'initier à la pratique, qui est la démonstration et l'application du cours théorique. Le professeur d'agriculture doit donner 3 ou 4 fois par semaine une leçon sur la même matière aux garçons les plus avancés de l'école primaire.

Si dans la ville près de laquelle ces institutions sont établies, se trouve une école-modèle ou une école normale, c'est à la ferme modèle que les élèves-instituteurs sont logés et pensionnés, et chaque jour avant de se rendre à l'Ecole Normale ils reçoivent une leçon sur l'agriculture et l'horticulture.

Au 31 Mars, les directeurs des fermes-modèles envoient un état de compte exact des dépenses et revenus de l'année qui vient de finir, et aussi uu état de compte probable de l'année qui va suivre. Restera à corriger, à la fin de l'année, les imprévus et les mécomptes qui auront pu être amenés par nombre de causes. De plus, à la fin de chaque semaine, les directeurs présentent un semblable état de compte exact et certain pour la semaine qui vient de s'écouler et probable pour la semaine qui va suivre. De cette sorte, le surintendant du département de l'agriculture et les commissaires du bureau du gouvernement sont au courant de tous les travaux, améliorations et détériorations des fermes-modèles de l'Irlande annexées à celle de Glasnevin. Et ils peuvent aussi juger un peu de l'esprit d'administration et du degré de prévoyance des directeurs qui font ces rapports anticipés.

2ème classe. Fermes-écoles sous la direction de la localité.

Le concours des commissaires pour maintenir cette deuxième classe d'institutions agricoles, ne consiste qu'à ériger les bâtisses nécessaires pour l'exploitation de la ferme, mais ne fournit aucune somme d'argent pour l'achat du bétail et des instruments d'agriculture. Ces dépenses sont encourues par la localité.

Des écoles primaires y sont aussi annexées et le directeur de la ferme qui est ordinairement l'instituteur de l'école primaire donne uu enseignement élémentaire de l'agriculture aux garçous les plus avancés qui fréquentent son école.

S'il donne cet enseignement et s'il cultive sa ferme de manière à satisfaire les commissaires du gouvernement, il reçoit un premium de £10 str. par an.

Les cas où le gouvernement donne une subvention plus élevée que celle ci-dessus mentionnée sont des exceptions. On peut citer par exemple la ferme de Lougash. L'agriculteur qui l'exploite reçoit un premium du gouvernement de £50 str. par an. De plus le gouvernement alloue une somme de £45 str. pour subvenir à une partie des frais d'entretien et de pension des élèves.

On appelle écoles ordinaires d'agriculture et d'horticulture les écoles primaires où l'on enseigne à quelques élèves de la classe, l'agriculture et l'horticulture ou seulement l'une de ces deux sciences.

Une petite ferme ou jardin d'une étendue de cinq âcres environ et au-dessous est annexée à plusieurs de ces écoles. L'instituteur le cultive et met en pratique les leçons théoriques qu'il a données spécialement à ses élèves. Dans son enseignement, il doit avoir pour but de faire voir et démontrer d'une manière évidente les défauts du système de culture mis en pratique par un grand nombre de fermiers de l'Irlande, et de tâcher de démontrer la supériorité d'un autre système qu'il faudrait adopter.

Un supplément de £5 str. est accordé au maître d'école qui instruit sa classe et cultive son jardin à la satisfaction des inspecteurs de l'agriculture. Une allouance de 6d par semaine est aussi accordée comme prix d'encouragement à quelques uns des élèves qui travaillent sur la ferme.

Les directeurs de la ferme-modèle de Glasnevin et M. McDonell commissaire du gouvernement, m'ont répété plusieurs fois qu'ils voudraient voir les fermes-écoles ordinaires d'agriculture et d'horticulture répandues dans toutes les parties de l'Irlande et aussi nombreuses que possible. C'est le moyen le plus économique, le plus sûr et le plus efficace, disent-ils, pour répandre la science pratique d'une bonne culture parmi toutes les classes de fermiers. Cette même opinion a été exprimée plusieurs fois par tous les hommes qui se sont occupés des moyens de répandre l'enseignement agricole parmi les fermiers de l'Irlande et d'améliorer par là leur position.

Le système établi en Irlande paraît très bien disposé pour produire de bons résultats. Le jeune homme destiné à l'Agriculture peut suivre depuis l'école élémentaire jusqu'à l'Institution Albert un enseignement théorique et pratique complet en lui-même, et qui se développe à mesure qu'il passe d'un établissement à l'autre. Les propriétaires pauvres, les petits fermiers peuvent avoir ce qu'il est possible d'obtenir dans un coin de terre; de plus ce n'est pas un coin particulier du pays qui a la chance de profiter de l'exemple de l'école d'agriculture. Voilà le beau côté. Mais ce système répond-il aux besoins du pays?

Voici ce que m'ont répondu les Directeurs de l'Institution Albert et d'autres personnes à qui je faisais cette question.

Il y a en Irlande, comme en France, comme en Belgique, (comme nous avons malheureusement en Canada,) des cultivateurs qui paraissent peu soucieux de s'instruire, soit par apathie soit par suffisance. Il faut plutôt s'occuper d'instruire leurs enfants que de chercher à changer leurs idées. Dans tous les cas c'est l'œuvre du temps.

Mais en Irlande plusieurs causes entravent le système de l'instruction agricole, causes qui ne se rencontrent pas ailleurs, et qui sont telles qu'elles auraient dû rendre inutile un système moins bien calculé.

La première de ces causes est la pauvreté. Le père ne peut trop souvent ni pourvoir aux dépenses de son enfant pour lui faire fréquenter l'école, ni se passer de son travail. Souvent même le jeune enfant est obligé de s'engager chez un fermier à l'âge où il profiterait le plus des leçons de l'école.

Une deuxième cause qui nuit au système d'instruction agricole de l'Irlande est celle-ci: l'Ecole Normale Nationale et les Fermes-écoles sont des écoles mixtes. Toute l'Irlande catholique est contre le système des écoles mixtes et demande des écoles séparées. Plusieurs parents ne permettent pas à leurs enfants de fréquenter ces écoles.

Avant de terminer qu'on me permette un dernier mot. En étudiant les systèmes d'enseignement agricole de la France, de la Belgique et de l'Irlande, et dans quelques conversations que j'ai eues avec les personnes qui s'intéressent aux progrès de l'agriculture, j'ai cru remarquer que les gouvernements qui dirigent ces trois pays, de concert avec plusieurs amis de la classe agricole s'occupent fortement et par différents moyens de favoriser les progrès de l'Agriculture, d'améliorer la position des Fermiers, cultivateurs, et d'augmenter par là les richesses de leurs pays. Cependant on trouve qu'ils n'en font pas encore assez.

AVIS OFFICIELS.

Ministère de l'Instruction Publique

—

NOMINATIONS

COMMISSAIRES D'ÉCOLES

Le Lieutenant-Gouverneur, a bien voulu par Ordre en Conseil en date du 19 Juin dernier, nommer pour former le Bureau des Commissaires d'Ecoles Catholiques de la Cité de Québec.

Jacques Crémazie, Ecr., L. L D.

Le Révérend Joseph Auclair, Ptre.

Le Révérend James Neville, Ptre.

Ces nominations étant celles que le gouvernement avait droit de faire dans tous les cas en vertu de la loi passée dans la dernière session de la Législature.

De plus par le même Ordre en Conseil, le Lieutenant-Gouvernueur a bien voulu nommer pour former partie du dit Bureau.

Le Révérend Zéphirin Charest, Prêtre.

Le Révérend Bernard McGauran, Prêtre.
M. Télesphore Fournier, Ecr., Avocat.

Ces dernières nominations étant pour tenir lieu de celles que la Corporation de la Cité de Québec a négligé de faire et de signifier au Ministre de l'Instruction Publique vingt jours avant le premier de Juillet. Toutes ces nominations devant prendre force et effet à dater du premier de Juillet.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu par Ordre en Conseil en date du 19 Juin dernier, nommer pour former le Bureau des Commissaires d'Ecoles Protestantes de la Cité de Québec.

Rév. Charles Hamilton.
William Walker, Esq.
Robert Herbert Smith, Esq.

Ces nominations étant celles que le gouvernement avait droit de faire dans tous les cas en vertu de la loi passée dans la dernière session de la Législature.

De plus par le même Ordre en Conseil, le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu nommer pour former partie du dit Bureau.

Christian Wurtele, Esq.
William Hossack, Esq.
Joseph Whitehead, Esq.

Ces dernières nominations étant pour tenir lieu de celles que la Corporation de la Cité de Québec a négligé de faire et de signifier au Ministre de l'Instruction Publique vingt jours avant le premier de Juillet. Toutes ces nominations devant prendre force et effet à dater du premier de Juillet.

—

MUNICIPALITÉS SCOLAIRES—ÉRECTION ET CHANGEMENTS DE LIMITES.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par Ordre en Conseil en date du 3 courant et en vertu des pouvoirs qui lui sont conférés par la 30ème clause du chap. 15 des Statuts Refondus pour le Bas-Canada, ériger en municipalité scolaire la localité ci-dessous mentionnée, et faire les changements suivants dans les limites des localités ci-après désignées et décrites :

Comté d'Ottawa.—Matham. Séparer de la dite municipalité le territoire dont suit la description : les quarante-trois derniers lots des 1er, 2ème et 3ème rangs, les 16e, 17e, 18e, 19e et 20e, les 41e, 42e, 43e, 44e, 45e, 46e, 47e, 48e, 49e, 50e, 51e, 52e, 53e, 54e, 55e, 56e, 57e et 58e lots du quatrième rang ; les quinze derniers lots des 5e et 6e rangs, les huit derniers lots du septième rang, enfin, les trois derniers lots du huitième rang du dit township, et l'ériger en municipalité scolaire sous le nom de Ste. Cécile de Matham. Cette érection avait déjà été faite le 20 octobre dernier, mais on avait considéré cette localité comme faisant partie du comté de Pontiac au lieu de celui d'Ottawa où elle se trouve située.

Comté de Saguenay.—Réunir la municipalité de la Rivière-au-Renard et la municipalité actuelle de Tadousac pour les fins scolaires, cette réunion étant plus favorable à la bonne administration des affaires scolaires et partant au progrès des écoles.

Comté de Beauce.—Ajouter à la municipalité actuelle d'Aylmer le township de Goghurst qui en fait partie pour les fins civiles.

Louis Giard,
Secrétaire.

—

RÉUNION, ÉRECTION ET SÉPARATION DE MUNICIPALITÉS SCOLAIRES.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par Ordre en Conseil en date du 3 courant et en vertu des pouvoirs qui lui sont conférés par la 30ème clause du chapitre quinze des Statuts Refondus pour le Bas-Canada, faire l'érection de municipalités nouvelles et les changements dans les limites des anciennes dont suivent l'énumération et la description :

Comté de Montmorency.—Réunir l'Ile Laval et la Paroisse de Laval pour les fins scolaires, comme elles sont déjà réunies pour toutes les autres fins.

Comté d'Ottawa.—Eriger en municipalité scolaire les townships d'Eagan et de Kensington avec les mêmes limites qu'ils ont comme townships

Comté de Terrebonne.—Séparer le village de St. Jérôme du reste de la municipalité de ce nom et l'ériger en municipalité scolaire séparée, sous le nom de municipalité du village de St. Jérôme avec les limites suivantes, comprenant, savoir : toutes les propriétés de la concession Nord-Est de la Rivière du Nord, situées entre la route ou montée Montigny et la montée de la côte St. André, renfermant le village de St. Jérôme, à l'exception de cette partie de la terre de Toussaint Lajeunesse, située en dehors des limites du village, et toutes les propriétés de la concession Sud-Ouest de la Rivière du Nord, dont les propriétaires résident sur le chemin public d'*en haut*, comprises entre les terres de Jacques Bruyère et Jules Deschambault, les deux inclusivement, comprenant aussi les îles Langwell et Côté, et la terre entière de Toussaint Trudelle.

Louis Giard,
Secrétaire.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES ÉCOLES NORMALES.

ÉCOLE NORMALE LAVAL.

Pour Ecole Académique.

MM. Chs. Chartré, Jos. Rouleau, Edmond Rousseau, Ls. Dion, Chs. Trudel, Onésime Thibault et Louis Laroche.

Pour Ecole Modèle.

MM. Alphonse Drouin, Marcel Brochu, Ths. Gravel, Théophile Bélanger, Louis Vallée, Cléophas Talbot, Louis Savard, Louis Lamarre, F. X. Grenier, John Ahern et Wilfred Allard.

Pour Ecole Élémentaire.

MM. Eucharisle Audet, Phidime Simard, Séraphin Truchon, Jos. Marquis, Auguste Nadeau, Moïse Laplante, Nérée Levesque, Hippolyte Filteau, Jean Guité, Réné Beaulieu, Louis Marquis, Philéas Blouin et Chs. Ed. Gauvin.

ÉLÈVES INSTITUTRICES.

Ecole Modèle.

Melles. Hermine Bouchard, Emma Beaupré, Marie Levêque, Éléonore Lépine, Catherine Lespérance, Clarisse Monpas, Azélie Caron, Praxède Boulanger, Marie Levasseur, Léontine Dionne, M. Louise Lessard, Caroline Chevalier, Georgiana Verreau, Hedwidge Caron, Henriette Gobeille, Marguerite Maltais, Agnès Lapointe, Antonia De Guise, Amaryllis Blais, Aurélie Blanchet, Georgianna Lavergne et Joséphine Malouin.

Ecole Élémentaire.

Melles. Emma Simard, Olympe Proulx, Odile Côté, Belzémire Marchand, Elizabeth Topping, Philomène Roberge, Aurélie Cormier, Célina Blanchet, Joséphine Vallières, Adéline Rhéaume, Célina Bard, Arthémise Leclerc, Anna Paquet, Eusébie Picard, Odile Simoneau, Hermine Fortin, Joséphine Garneau, Emma Belley, Malvina Langlois, Arthémise Parant, Cath. Smith, Hélène Lapierre, Adéline Pelletier, Orpha Généreux, Georgina Dorion, Odélie Tremblay, Alphonsine Gagné, Belzémire Larose, Joséphine Larose, Délima Bédard et Cordélia Adam.

—

ÉCOLE NORMALE JACQUES-CARTIER.

Pour Ecole Modèle.

MM. Jos. Guérin, H. Boire, N. Paquin, E. Girardot, E. Labelle, M. Ethier et Max. Guérin.

Pour Ecole Elémentaire.

MM. J. Lefebvre, A. Gougeon, E. LeRoy, P. Nantel, J. Miller, W. Guillemette et A. Cléroux.

ÉCOLE NORMALE MCGILL.

Diplôme académique d'après les priviléges accordés aux gradués de l'Université.

M. C. A. Brooks, B. A.

Pour Académie.

Melle Agnes Cairns et Mlle Margaret Bothwell.

Pour Ecoles Modèles

Melles Joséphine Eliza Smith, Helen Watson, Maria J. Cameron, Lilias Watson, Amanda C. Carr, Jessy C. Humphrey, Jane L. Hart, Elizabeth Taylor, Mary Ann McLeod, Mary Agnes Gibson, Elizabeth Alexander, Louisa C. Standin, Sane Luttrell, Sophie Johnston, Margaret Thomson, Clara F. Hicks, Jane McLaughlin.

Pour Ecoles Elémentaires.

Melles Mary Jane Finley, Helen Henrietta Cribb, Jane McFee, Mary Jane Millen, Malvina Anna Marshall, Grace Samuels, Margaret Rodger, Elizabeth Craig, Annie Algar, Eva Antenette Roxford, Caroline Hatton, Janet Ennis, Mary Ann Fairweather, Catherine Joséphine Wood, Maria Gay, Isabella Swan Boa, Kate Shaw, Adelia McMartin, Henrietta Bourne, Mary Ann Keegan, Mary Rodger, Fanny Hutchison, Mary Jane Millan, Susannie Lothian, Arrabella Sutherland, Agnes Stuart.

MM. Charles Ashly Humphrey et William Swift.

—

BUREAU DE PONTIAC.

École élémentaire, 2de classe F.—Mlles Sarah Dale, Jessie Argue, Margaret Seaman et M. Ralph Horner.

4 mai 1869.

Ovide Leblanc.
Secrétaire.

BUREAU CATHOLIQUE DE QUÉBEC.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Melles Lucie Audet *dit* Lapointe, M. Philomène Bouchard, M. Olive Bussière, M. Flavie Labrecque, Marie Talbot (F. & A.), et Anastasie Fitzgerald (A.).

2de classe (F.) —Mlles Emélie Adée Areand, M. Délima Bergeron, M. Adèle Bussière, Virginie Boisvert, M. Mélanie Côté, M. Malvina Chouinard, M. Clara Couture, M. Delphrose Fortin, M. Thérèse Joséphine Gaudreau, Julie Elise Gervais, Mélanie Gonthier, Virginie Labbé, Julie Labbé, M. Flavie Labrecque, Julie Arthémise Lacombe, M. Lainez *dit* Laliberté, Olympiade Leclerc, M. Adéline Lecourt, M. Luce Loof, M. Arsélie Marcoux, M. Célanie Morneau, Joséphine Domitilde Ouellet, Emélie Paradis, Widow J. Parent (M. Josephte Ripper), M. Adélaïde Pelletier, Eulalie Provost, Zélie Richard, Eloïse Sirois, M. Ursule Talbot, Diana Thibodeau, M. Geogiana Turgeon, M. Emélie Vallières et Mr. Hugh Valentine Scallon, (A.)

N. Lacasse.
Secretaire.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUEBEC (PROVINCE DE QUEBEC), JUILLET 1869

Examens publics et distributions de prix dans les Ecoles Normales, Universités, Colléges, Couvents et autres maisons d'Education.

Enfin nous sommes au mois de juillet, ce beau mois que l'écolier a appelé de tous ses désirs et qu'il a vu poindre de bien loin. C'est juillet avec ses palmes, ses couronnes et ses prix pour l'élève laborieux et intelligent, et les Vacances pour tous. C'est juillet qui fait soupirer tous les ans tant de petits cœurs. C'est juillet étourdi par des milliers de voix enfantines qui répètent les gais refrains des chants de Vacances. Pour nous habitants des villes qu'il fait déserter, si nous ne jouissions pas du bonheur qu'il apporte à tant d'autres, et si ces jours ne nous rappelaient pas à nous-mêmes d'agréables souvenirs, nous serions portés à regarder juillet d'un œil bien différent. Chaque année aussi à cette même époque il nous revient la tâche bien lourde quoique agréable de faire le compte-rendu des examens et des distributions de prix qui ont eu lieu dans les principales maisons d'éducation du pays. Si nous avions au moins le loisir d'assister à toutes ces fêtes de l'intelligence et si nous pouvions en faisant ce travail rendre justice par nous-mêmes à chacun et à chaque institution ; mais il nous est impossible d'assister à toutes les séances et il faut nous contenter le plus souvent de reproduire les comptes-rendus des journaux.

Cette année la première séance de distribution de prix a été celle de l'Ecole Normale Laval ; elle a eu lieu Mercredi le 30 Juin. M. le Ministre de l'Instruction Publique présidait ; parmi les personnes présentes on remarquait M. le Grand-Vicaire Cazeau, M. le Consul-Général de France et le Consul-Général d'Espagne, M. le Grand-Vicaire Thibault, M. le Curé de Québec, le Révd. P. Larcher, MM. les Docteurs Meilleur, Landry et Baillargeon, et M. le Lieutenant-Colonel Casault. Cette séance a été agréablement variée par de jolis morceaux de musique vocale, accompagnée du piano et de l'harmonium, et par de remarquables compositions littéraires très-bien déclamées par les élèves. Il n'y a qu'à donner un coup d'œil au programme suivant pour avoir une idée de l'intérêt de cette séance dont toutes les parties ont été aussi bien exécutées que bien choisies.

Prière de Christophe Colomb .... F. David.

Distribution des prix aux élèves de la 3e division.

Ah ! mon fils ! Solo du " Prophète" .... Meyerbeer.
Le Savetier et le Financier (fable déclamée) .... J. B Savard.

Distribution des prix aux élèves de la 2e division.

Chœur et prière de la " Perle du Brésil .... F. David.
Simplice—(déclamé) .... L. Dion.
Trio du " Barbier de Séville " .... Rossini.

Distribution des prix aux élèves de la 1ère division.

Le Docteur Grégoire (chanson) .... N. Mercier.
Un mot d'histoire (composition) .... A. Drouin.
Solo du " Barbier de Séville " .... P. Plamondon.
Discours de G. Canning (déclamé) .... Chs. Chartré.
Titi à " Robert le Diable " .... N. Mercier.
La Côte de Beaupré (composition) .... Ed. Rousseau.
Cavatine de " Robert le Diable " .... Meyerbeer.

Distribution des prix aux élèves de la 1ère division et aux Académiciens.

Chœur, récitatifs et couplets des " Diamants de la Couronne " .. Auber.
Collation des Diplômes ....

Dieu sauve la Reine !

Après l'exécution des diverses parties de ce magnifique programme, M. le Ministre de l'Instruction Publique distribua trente et un diplômes aux élèves dont on trouvera les noms dans une autre colonne, puis il prononça le discours suivant que nous reproduisons du *Courrier du Canada :*

" On devrait, dit-il, retrancher la dernière partie du programme : le discours du Ministre de l'Instruction Publique. Je ne donnerai pas de conseils aux élèves-maîtres : je les renvoie à la collection du *Journal de l'Instruction Publique.* D'habitude, je fais l'historique ou l'éloge des écoles normales : je n'en ferai rien ce soir : je renvoie mes auditeurs au discours que j'ai prononcé en Chambre quand les écoles normales ont été attaquées. Néanmoins, je crois être l'interprête des sentiments et des vœux de l'auditoire, en félicitant M. le Principal sur la variété du programme de la soirée, et les élèves, sur le succès qu'ils ont obtenu dans l'exécution de toutes les parties du programme.

" Je ne puis, a-t-il ajouté, m'empêcher de signaler les progrès des élèves sous le rapport de la prononciation, de l'élocution, de la déclamation et de la composition.

" Ce n'est pas tout : j'ai assisté cette après-midi, a dit M. le Ministre, à la revue militaire des élèves-maîtres. En présence de M. le Colonel Bagot, de M. le Lieutenant-Colonel Casault, de M. le Lieutenant-Colonel Lamontagne, de M. le sénateur Miller, les élèves ont exécuté une foule de mouvements de compagnie et de bataillons qui leur ont attiré de la part de M. le Colonel Bagot des félicitations bien méritées.

" En constatant les progrès en tous genres qu'ont faits MM. les élèves-maîtres ; en voyant le nombreux auditoire qui est venu ce soir témoigner de l'intérêt qu'il porte à l'École Normale-Laval, je dois déclarer, a dit M. le Ministre, en terminant, qu'il est regrettable que le local où se trouve l'Ecole Normale soit si exigu. Je ne puis dire *quand* le gouvernement pourra y porter remède ; mais j'espère, (mon hon. ami M. Dunkin aidant) que bientôt l'on pourra mettre à la disposition de l'Ecole Normale-Laval une bâtisse plus spacieuse, plus commode."

Après M. Chauveau, M. le Grand-Vicaire Cazeau prit la parole et dit à peu près ce qui suit :

" Je n'ai pas, comme mon honorable ami M. Chauveau, l'avantage de pouvoir renvoyer mes auditeurs à la collection de mes écrits : je ne suis pas écrivain ; mais je crois devoir dire que partout dans mes relations de chaque jour, j'ai loué les écoles normales, et au besoin je les ai défendues. Je considère que ce sont d'utiles, de nobles institutions qui ont déjà fait beaucoup de bien et qui marchent sûrement dans la voie du progrès. La soirée à laquelle nous venons d'assister en est une preuve convaincante. Aussi, est-ce un grand plaisir pour moi de féliciter messieurs les élèves-maîtres, ainsi que M. le Principal et messieurs les professeurs."

Ainsi se termina cette séance si intéressante. Comme a su si bien le dire M. le Grand-Vicaire Cazeau, cette soirée a été une preuve de plus de la haute éducation que reçoivent dans nos écoles normales les jeunes gens qui se dévouent à l'enseignement.

Quelques jours plus tard avait lieu la distribution de diplômes et de prix aux élèves institutrices de l'Ecole Normale-Laval. L'auditoire était à peu près le même que celui qui avait été témoin du succès de MM. les élèves-instituteurs. M. le Ministre de l'Instruction Publique qui présidait a accordé 53 diplômes, dont 21 pour écoles modèles et 32 pour écoles élémentaires. Le

programme admirablement bien choisi a été aussi très-bien exécuté. Dans la partie littéraire on a surtout applaudi la déclamation par Melle. Hermine Bouchard d'un morceau intitulé "La dernière œuvre," ainsi que les morceaux déclamés par Mlles. E. Simard et Catherine Lespérance. Dans la partie musicale on a surtout admiré une chanson intitulée "Les Rivales," très-bien rendue par Melles. De Guise et Parent et Melle Emma Beaupré. Après la collation des diplômes, M. le Principal annonça que Melle. Hermine Bouchard avait mérité le prix du Prince de Galles. Deux demoiselles avaient conservé le nombre absolu de points suffisants pour mériter le prix, et Melle. Bouchard ne l'a obtenu que par une différence assez légère sur sa rivale Mademoiselle Emma Beaupré.

M. le Ministre donna la médaille à l'élève victorieuse et adressa ensuite quelques paroles de félicitation aux élèves et aux professeurs qui voyaient se terminer ainsi avec beaucoup de succès les travaux de l'année scolaire.

Pour procéder par ordre chronologique et pour continuer nos compte-rendus des écoles normales, il nous faut maintenant traduire d'un journal anglais de Montréal, le compte-rendu de la distribution des diplômes et des prix aux élèves de l'Ecole Normale McGill. La séance eut lieu le 30 juin, sous la présidence de Peter Redpath, Ecuier; sur l'estrade on remarquait M. le Principal et MM. les Professeurs de l'Ecole, M. le Dr. Miles représentant le Ministère de l'Instruction Publique, les Révds. M. M. Jenkins et Wilkes, MM. les Professeurs Cornish, Howe, et William Dunn, Ecuier.

La séance s'ouvrit par une prière faite par le Rév. M. Wilkes. M. le Principal Dawson se leva ensuite et énuméra les travaux accomplis durant l'année scolaire et fit voir les progrès de l'institution. Il y avait cette année 48 instituteurs qui avaient obtenu des diplômes, sur ces 48, 28 étaient venus de la campagne. Depuis la fondation de l'Ecole Normale McGill 411 diplômes avaient été accordés; sur ces 411 instituteurs munis de diplômes plus de 300 enseignaient dans diverses parties de la Province de Québec. M. le Principal affirma aussi que chaque année voyait sortir des élèves plus instruits que leurs prédécesseurs. Il était difficile de fournir des renseignements exacts sur les instituteurs et institutrices sortis de l'institution, quant aux lieux où ils enseignaient, mais il était, dit-il, évident que l'Ecole Normale McGill avait rendu par ses élèves de grands services à la cause de l'éducation parmi les protestants de la Province de Québec. M. le Principal Dawson fit aussi allusion à la nécessité d'établir dans la ville de Montréal une école supérieure *high school* pour les Demoiselles.

Après que M. Dawson eut fini de parler, M. Miles en l'absence de M. le Ministre de l'Instruction Publique, fut prié de distribuer les récompenses.

Le prix du Prince de Galles fut mérité cette année par Mlle. Joséphine E. Smith, de Danville. En lui donnant la médaille M. Miles exprima le vif plaisir qu'il ressentait en étant chargé de décerner une récompense si bien méritée. Puis on distribua les diplômes aux élèves dont nous donnons les noms dans une autre colonne. Après la collation des diplômes Mlle. Amanda C. Carr lut au nom des élèves sortants, le discours d'adieux. Puis le Dr. Miles, M. le Professeur Robins, le Rév. M. Jenkins, M. le Professeur Cornish et M. le Principal Dawson prirent tour à tour la parole pour féliciter les élèves qui avaient mérité les diplômes et qui quittaient la maison, leur donnèrent de bons conseils et leur souhaitèrent un avenir heureux, et digne de leurs travaux. De magnifiques morceaux de chant et de musique exécutés par les élèves-institutrices sous la direction de M. le Professeur Fowler contribuèrent beaucoup à donner de l'intérêt et de la gaieté à cette séance.

Avant de se retirer, M. le Principal donna quelques avis au sujet de la réouverture des classes et remercia le nombreux auditoire. Puis sur la demande de M. le Président on chanta le *God save the Queen*, et le Rév. M. Jenkins termina la séance par une prière d'actions de grâces.

Lundi, le dix-neuf juillet, l'Ecole Normale Jacques-Cartier a couronné par une belle séance une année d'études bien remplie. Le temps étant très-beau, on avait placé le parterre sous une tente de voiles et de drapeaux, dans la cour de l'ancien château Ramesay, entre deux rangs de jeunes saules et de blanches statues. A côté jaillissait une fontaine, symbole du savoir et des vertus que cette maison répand dans nos campagnes pour préparer de nouvelles moissons d'hommes à notre pays. Aussi qu'il a fait bon de passer là quelques heures en très-bonne compagnie ! La séance était présidée par l'Hon. Procureur-Général Ouimet, ayant près de lui M. C. S. Cherrier, Président du Conseil de l'Instruction Publique, M. le chanoine Lamarche, le Rév. M. Lenoir, directeur du Collége de Montréal, M. le supérieur Tassé du Collége de Ste. Thérèse, le Rév. M. Jos. Aubry, Docteur en théologie de la Sapience, plusieurs Messieurs de St. Sulpice, des PP. Jésuites, des PP. Oblats et un nombreux clergé de la ville et des environs. Toute la tente était remplie par les parents des élèves et les amis de l'éducation.

Comme la séance a débuté par la musique et le chant, nous devons dire tout de suite que ces belles choses ont fort bien réussi sous la direction de M. le Professeur Brauneis.

Avant la distribution des prix M. l'abbé Godin nous a fait une lecture remplie d'intérêt sur son récent voyage en Europe. Ce rapport, qui n'est qu'un abrégé de celui que l'abbé Godin doit faire au gouvernement, nous fait espérer que les remarques judicieuses qu'il renferme ne resteront pas sans fruits pour le Canada. C'est pour aider, s'il est possible, à obtenir ce bon résultat que nous publions ce rapport abrégé dans notre *Journal*.

Après cette lecture, on fit la distribution des prix aux élèves de l'Ecole Modèle; puis M. le Principal voulut bien appeler aux mêmes honneurs MM. les élèves-maîtres de l'Ecole Normale, dont les prix étaient beaux, nombreux et bien mérités. Les élèves-maîtres qui nous en ont paru le plus chargés sont MM. Girardot, Labelle, Lefebvre, Gougeon et Dosithé Godin. Au sujet de ce dernier, M. le Principal a remarqué en passant qu'il suivait l'exemple donné par son frère, aujourd'hui professeur à l'Ecole Normale.

On était ainsi arrivé, bien agréablement, au but principal de la séance, ou pour mieux dire, au but de toutes les études à l'Ecole Normale, et M. le Procureur-Général Ouimet distribua les diplômes qui donnent droit aux élèves d'enseigner comme Instituteurs. MM. E. Girardot, E. Labelle, M. Ethier, Max. Guérin, Jos. Guérin, H. Boire et N. Paquin ont reçu leurs diplômes pour l'Ecole-Modèle, et MM. J. Lefebvre, A. Gougeon, E. Le Roy, P. Nantel, J. Miller, W. Guillemette et A. Cléroux ont reçu des diplômes d'Ecole Elémentaire.

Toutes les personnes présentes ont applaudi ces nouveaux maîtres; et M. le Principal Verreau a rencontré le sentiment général quand il a loué ensuite le travail et la bonne conduite de tous les élèves durant l'année qu'on allait finir. Jamais élèves, a-t-il dit, ne m'ont donné plus de satisfaction depuis que je dirige cette Ecole Normale. Et il s'est empressé de partager le mérite qui lui en revient, avec Messieurs les Professeurs dont il a loué le zèle et le succès. Il en est un surtout que les circonstances l'ont engagé à distinguer particulièrement. C'est M. l'abbé O. Routhier, qui a partagé ses travaux depuis trois ans, et que le Collége de Ste. Thérèse réclame maintenant pour son directeur. Peu s'en est fallu que M. le Principal n'ait accusé de cruauté et *d'annexionisme* M. le Supérieur de Ste. Thérèse pour avoir voulu lui arracher ainsi son *bras droit*.

M. le Supérieur Tassé n'a pas voulu finir la séance sous le coup d'une pareille accusation, et il s'est justifié d'une manière aussi habile que convaincante. Il y a treize ans, dit-il, le Collége de Ste. Thérèse avait un directeur qui en faisait l'ornement. M. Chauveau, qui connaissait son mérite, fut comme jaloux de notre maison, il lui enleva son directeur et se l'*annexa*. Il en a fait, comme vous le savez tous, le Principal de l'Ecole Normale Jacques-Cartier. Comment donc M. le Principal peut-il se plaindre si nous venons à notre tour lui arracher son bras droit ?— Et les assistants furent convaincus que les raisons des deux par-

ties étaient bonnes ! Ah ! si l'on réglait toutes les difficultés avec cet esprit-là, dans quelle paix serait tout le monde.

M. le Procureur-Général a la parole aisée, précise et convaincue. Invité à parler, M. Ouimet a regretté vivement que les adversaires de l'Ecole Normale, s'il y en a encore, ne fussent pas présents à cette séance, car ils auraient pu se convaincre que cette institution est excellente, et même indispensable à notre pays Car elle a pour but de former des instituteurs bons et instruits, qui s'en vont ensuite répandre la bonne éducation dans nos campagnes, et contribuer puissamment à former d'utiles citoyens. Or, l'Ecole Normale s'acquitte de cette grande tâche de manière à faire honneur à notre pays. Il n'ignore pas sans doute les préjugés qui s'attachent encore quelque part à la classe des instituteurs, et par suite aux maisons mêmes qui les forment ; ces préjugés font de l'enseignement une humble carrière où le dévouement n'est pas toujours payé par l'estime et la reconnaissance qu'il mérite. Il est juste de dire cependant que tous les hommes bien pensants, apprécient mieux aujourd'hui les fonctions si utiles et si dignes de l'enseignement, grâce aux institutions qui y préparent et aux instituteurs qui savent ennoblir leur carrière, et dont plusieurs, après l'avoir quittée, ont pu atteindre à des positions importantes dans la société.

C'est donc avec satisfaction qu'il a entendu M. le Principal louer l'application et la bonne conduite de ses élèves. Que ces jeunes messieurs continuent à remplir ainsi leur devoir, ils soutiendront l'honneur de l'Ecole Normale qui les a formés, et feront la gloire du gouvernement qui soutient cette institution.

M. Ouimet a regretté beaucoup que des circonstances incontrolables aient privé l'Hon. Ministre de l'Instruction Publique du plaisir de couronner lui-même et d'entendre louer ainsi ces jeunes élèves au bonheur desquels, tout le monde le sait, il s'intéresse tant. Dans tous les cas, il s'empressera de faire part à M. Chauveau de toutes les bonnes impressions qu'il a reçues.

M. Ouimet a aussi remercié M. l'abbé Godin de l'excellent rapport qu'il a fait de son voyage en Europe, et que tout le monde a écouté avec intérêt ; car l'agriculture est devenue de la plus grande importance pour ce pays, et M. Ouimet ne doute pas que le gouvernement ne profite des observations savantes et pratiques qu'on venait d'entendre, et qu'il ne complète ce qu'il a entrepris en chargeant ce monsieur d'une mission dont il a si bien commencé de s'acquitter.

En terminant, M. le Procureur-Général a remercié M. l'abbé Verreau pour l'invitation qu'il lui a faite de présider à cette belle séance, et il espère que MM. les élèves voudront bien aussi accepter ses meilleurs souhaits et tout l'encouragement qu'un homme dans la vie publique peut leur donner. Je le répète, a-t-il dit, tous les hommes bien pensants rendent maintenant justice à ceux qui dévouent leur vie à la tâche rude et encore trop ingrate de l'enseignement, et pour ma part, je laisserai ce fauteuil avec la conviction que l'Ecole Normale est une institution excellente et nécessaire à notre pays.

M. Cherrier est un ami dévoué de l'éducation et de l'Ecole Normale, et c'est avec plaisir qu'on le voit venir chaque année encourager par la voix de l'expérience les progrès croissants de cette institution. Cette fois M. Cherrier a voulu montrer combien est injuste cet empressement d'un certain monde, qui voyant le progrès matériel marcher à la vapeur, voudrait qu'une institution quelconque ne fût pas plus tôt fondée, qu'on pût déjà cueillir tous les fruits qu'elle promet. On oublie le temps qu'il a toujours fallu pour fonder des choses bonnes et durables. Les institutions sont comme les lois qu'il ne faut pas trop se hâter de faire, ni de détruire avant qu'elles aient pu produire tous les résultats qu'on doit en attendre. D'ailleurs, l'Ecole Normale a donné une réponse victorieuse à ceux qui prétendent qu'on fait trop pour cette institution.

La séance étant terminée, on chanta le *God save the Queen*, et la musique de *Vive la Canadienne* donna le signal de se disperser.

Juillet, qui est le mois des distributions des prix et des vacances, est aussi le mois des voyages et des excursions ; nos lecteurs ne seront donc pas surpris si nous les faisons voyager si lestement de Québec à Montréal *et vice versa.* Transportons-nous donc de nouveau dans l'ancienne Capitale du Canada, pour assister à une séance solennelle de l'Université-Laval qui fera époque dans l'histoire de cette belle institution. Nous donnerons avec l'aide du *Journal de Québec* le compte rendu de cette belle cérémonie. Après la distribution des prix aux élèves du Petit Séminaire de Québec, et au moment où l'on allait distribuer les diplômes aux élèves de l'Université, Son Excellence le Gouverneur-Général et Lady Young, Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur et Lady Belleau, l'Hon. Ministre de l'Instruction Publique et Madame Chauveau entrèrent dans la salle pendant que le corps de musique du Séminaire jouait le *God save the Queen* et au milieu des applaudissements de toute l'assemblée. Sir John Young et Lady Young ainsi que Sir Narcisse Belleau et Lady Belleau prirent place sur une estrade entourée de leur suite, puis M. l'Abbé Méthot, Recteur de l'Université-Laval et Supérieur du Séminaire de Québec, accompagné de tous les professeurs des différentes facultés, s'avança vers son Excellence et lui souhaita la bienvenue dans les termes suivants :

" Excellences,

" Avant d'ouvrir cette séance annuelle de l'Université-Laval, c'est pour moi un bien agréable devoir de vous exprimer en mon nom, et au nom des membres et des professeurs de l'Université, les sentiments de joie et de reconnaissance que nous inspire en ce moment votre présence au milieu de nous.

" Nous ne saurions être que profondément touchés de cette gracieuse démarche.

" A peine vos Excellences sont-elles entrées dans la vieille cité de Champlain qu'elles daignent venir ici visiter l'Université-Laval, donner ainsi un public et éclatant témoignage de leur estime pour les travaux de l'intelligence, pour l'œuvre de l'éducation de la jeunesse, et de leur haute bienveillance pour cette institution, qui doit déjà son existence et ses priviléges à la munificence royale de notre Auguste Souveraine.

" C'est là, Excellences, un fait que l'Université enregistrera avec soin dans ses annales, et dont nous ne manquerons pas de garder un profond et reconnaissant souvenir.

" Je le sais, Excellences, en visitant cette institution, vous n'avez pas trouvé ces splendides édifices, ces riches collections, ces bibliothèques magnifiques qui font l'ornement et la gloire des antiques Universités d'Oxford et de Cambridge, mais du moins vos Excellences ont pu se convaincre, dans cette rapide visite, des efforts par lesquels les fondateurs et les directeurs de l'Université-Laval ont tâché de répondre aux faveurs royales et d'atteindre le but de cette institution.

" Veuillez bien le croire, Excellences, votre présence dans cette solennité littéraire ne pourra que stimuler davantage notre zèle et notre ardeur : elle sera un puissant encouragement et pour les professeurs et pour les élèves.

" Permettez maintenant, Excellences, que nous tenions la séance ordinaire de la fin de l'année."

Après ce discours, M. le Recteur et MM. les Professeurs de l'Université allèrent prendre leurs siéges, et puis sur l'invitation de M. le Recteur, M. Langelier, Avocat et Professeur de droit Civil, lut un travail sur la différence entre les examens actuels des candidats aux professions libérales et celles exigées avant l'établissement de l'Université, puis il fit l'éloge du fondateur de l'Université, M. Casault, qui a ainsi apporté toute une révolution dans les études professionnelles.

Après le discours de M. Langelier, eut lieu la collation des diplômes, et les noms des candidats heureux furent proclamés dans l'ordre suivant :

LICENCIÉS—FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. Paul E. Granbois, avec Grande distinction.
M. Cyrille Lacombe ;
J. B. Bolduc ;
Albert Pouliot ;
Bénoni Guérin-Lafontaine ;
Zotique Rousseau,—avec distinction.

BACHELIERS.—FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. Doherty ;
M. G. Turcotte ;

BACHELIER.—FACULTÉ DE DROIT.

M. Hector Marchildon.

BACHELIERS ÈS-ARTS.

M. Charles Bourque ;
M. Ed. Marcoux.

BACHELIERS ÈS-LETTRES.

M. Henri Têtu ;
Apolinaire Gingras ;
Narcisse Proulx ;
Onésiphore Turgeon.

BACHELIER ÈS-SCIENCES.

Zoël Lambert.

Voici les noms de ceux qui ont remporté le prix Morrin :

Elèves de quatrième année.

1er prix, M. E. Granbois ;
2nd do, M. Archambault.

Elèves de deuxième année.

1er prix, M. Emile Dubé :
2nd do, MM. Malcolm Guay et A. Collet.

M. le Recteur, après avoir remercié Leurs Excellences d'avoir bien voulu assister à la cérémonie, adressa quelques paroles, pleines d'apropos aux élèves qui avaient mérité des récompenses. Il rappela que l'homme, qui embrasse une carrière professionnelle, a une haute mission à remplir. Pour être à la hauteur de sa tâche, il ne suffit point de posséder la science ; il faut, de plus, avoir des vues élevées qui relèvent le caractère de l'homme et lui attirent l'estime et le respect du peuple ; il faut surtout posséder des sentiments religieux bien arrêtés et les traduire par la pratique.

" Vous avez, a ajouté M. le Recteur, toutes ces qualités, j'en ai la ferme conviction. Je suis assuré aussi que vous ne les perdrez jamais, et aussi que votre souvenir se reportera quelquefois vers cette Université, vers cette *Alma Mater*, pour vous rappeler ses enseignements. Vos professeurs ne vous perdront pas de vue. Après vous avoir donné les leçons de la science, ils prendront part à votre œuvre, seront heureux de vos succès, et leurs bons souhaits, leurs vœux ardents pour votre prospérité vous accompagneront et vous suivront toujours."

Son Excellence Sir John Young se leva ensuite et prit la parole en français :

" Je regrette de n'avoir pas répondu de suite à vos bonnes paroles, M. le Recteur, mais arrivé depuis peu à Québec j'ai été accablé d'occupations et il m'a été impossible de me préparer à faire un discours. Mais, permettez-moi de vous dire que je suis très-heureux de me trouver à cette cérémonie. Comme il m'est très-difficile d'improviser un discours en français, permettez-moi maintenant de m'exprimer en Anglais.

Ces paroles de Son Excellence furent couvertes d'applaudissements enthousiastes. Quand le calme se fut rétabli, Sir John Young reprit la suite de son discours en anglais.

" Tout ce que j'ai vu depuis mon entrée dans cette grande institution me touche profondément, je suis étonné de voir ce beau monument élevé à la science, cette preuve éclatante de l'amour du savoir. En face de cette œuvre splendide,je ne puis m'empêcher de rendre un tribut d'hommage mérité à l'homme illustre, qui, il y a deux siècles, posait la base sur laquelle repose aujourd'hui une institution qui fait honneur au pays. Grâce à la puissance de son intelligence, il a triomphé des obstacles semés dans sa carrière. Sa confiance dans l'avenir n'a pas été trompée ; son œuvre continuée par ses successeurs, dignes héritiers de ses vertus, brille aujourd'hui d'un éclat extraordinaire.

" En faisant allusion à Mgr. de Laval, je ne puis oublier les autres institutions de cette ville. J'en connais le grand nombre et sais apprécier l'importance des services qu'elles rendent au peuple. Quand je vois ces colléges, ces communautés où la jeunesse reçoit une éducation soignée, je dois à l'amour de la vérité de dire qu'ils n'ont pas failli à leurs devoirs ceux auxquels la Providence a donné la mission de conduire la nation, de présider à ses destinées, en lui fournissant les moyens d'acquérir des connaissances précieuses, d'apprendre l'obéissance et la science de la vie.

" Tous ceux qui ont pris part à ces travaux méritent les plus grands éloges.

" M. le Recteur, permettez-moi de vous féliciter de diriger, avec tant de bonheur et de succès, dans les voies de la science et de la religion ces jeunes gens réunis, en si grand nombre, autour de vous. Je suis certain qu'ils sauront mettre à profit vos enseignements et se souvenir que la patrie compte sur eux pour la servir plus tard. Je suis sûr que les espérances que l'on fonde sur eux ne seront pas déçues, et que le travail et l'énergie les empêcheront de faillir. Ils savent d'ailleurs qu'ils sont dans l'âge d'or de la vie et que c'est dans cette heureuse époque que l'on prépare l'avenir, en jetant la semence des bons principes, en ornant l'esprit de connaissances et le cœur de vertus.

" Puisse la vacance qu'ils vont prendre réparer leurs forces, leur donner une diversion salutaire, afin qu'ils reviennent, M. le Recteur, se placer encore sous votre direction et continuer des travaux si utiles et si nécessaires."

Ce discours du Gouverneur provoqua des applaudissements réitérés.

On était heureux de voir que Son Excellence avait eu la courtoisie de s'exprimer d'abord en français, de voir surtout que l'intérêt qu'il prenait à la cause de l'éducation le portait non-seulement à honorer nos institutions de sa présence, mais encore à étudier l'histoire de l'instruction publique et ses progrès dans notre pays.

Après l'allocution si bienveillante du Gouverneur-Général, M. le Recteur invita les parents des élèves à se rendre selon la coutume à la Cathédrale où les élèves terminèrent cette belle et imposante cérémonie par le chant du *Te Deum laudamus.*

Le manque d'espace nous force à remettre au prochain numéro la suite de notre article.

A continuer.

Petite Revue Mensuelle.

Ce qui nous embarrasse cette fois, ce n'est pas le manque de nouvelles, mais leur classification. Parlerons-nous de la France d'abord ; il semblerait naturel en effet de faire connaître l'apaisement des esprits que nous avions laissés si excités en terminant notre dernière revue, mais tous nos lecteurs n'ont-ils pas été tenus au courant, par le télégraphe et les journaux, des différentes phases des émeutes et de leur répression ? Dirons-nous de suite que l'Espagne a réussi à se donner une constitution, un autre gouvernement *en attendant*, une régence ? mais qu'est-ce qui nous presse, ils se pressent si peu eux-mêmes, ces Espagnols ! Non, nous préférons commencer par le Canada et voir ce qui se passe autour de nous. Nous sommes au mois de juillet, du moins il faut bien le croire, le calendrier le dit, quoique la température nous laisse croire que nous ne sommes qu'au mois de Mai. Nous nous attendions donc à souffrir de la chaleur et à sécher d'ennui au milieu de notre ville désertée pour la campagne ; mais cette température froide et humide que nous avons eue jusqu'ici nous a trompés et a retardé *cette émigration en masse* de nos citadins.

Bien plus, notre bonne ville que nous redoutions de voir triste et abandonnée vient de reverdir, de se repeupler et de se pavoiser. L'ancienne capitale du Canada a repris son air de fête, le canon tonne du haut de la citadelle, les troupes sont sur pied, on entend de gaies fanfares ; tout annonce une fête ou plutôt une série de fêtes. Sir John Young, notre nouveau Gouverneur-Général et Lady Young viennent faire leur première visite à Québec. Nous craindrions de dépasser les bornes trop restreintes de cette petite revue en donnant les détails de la réception brillante et chaleureuse qu'a eue le nouveau gouverneur-général ; cependant nous ne pouvons pas laisser passer inaperçues tant de fêtes qui ont égayé notre société québecquoise, qui a si bien su montrer sa loyauté et son attachement à la nouvelle constitution.

Son Excellence arriva en cette ville le sept du courant et fut reçue au débarcadère par Sir Narcisse Belleau, le Lieutenant-Gouverneur de la Province, accompagné du premier-ministre, l'Hon. M. Chauveau.

Sir John Young mit pied à terre et Son Honneur le Maire de Québec lui présenta alors l'adresse suivante au nom de la ville.

A Son Excellence le Très-Honorable Sir John Young, K. C. B., etc., etc., Gouverneur-Général de la Puissance du Canada.

Qu'il plaise à Votre Excellence,

Nous, le maire, les échevins et conseillers de la cité de Québec, osons approcher de Votre Excellence et lui offrir la bienvenue cordiale à l'ancienne capitale du Canada.

Nous éprouvons une satisfaction toute particulière en cette occasion, la première qui nous ait été offerte depuis l'arrivée de Votre Excellence en ce pays, de vous offrir nos félicitations les plus respectueuses, sur la nomination de Votre Excellence au poste élevé et important de Gouverneur-Général, auquel il a plu à Sa Majesté de vous placer.

Le succès qui a couronné les travaux de la session du parlement fédéral qui vient de finir, sous l'administration habile de Votre Excellence, prouve qu'en vous confiant les destinées de cette puissance importante, Sa Majesté tenait à faire choix d'un homme d'état dont les heureux antécédents donnaient des garanties de ce que serait sa carrière future.

Les souvenirs historiques de notre ville, sa position particulière qui rend ses points de vue si majestueux et ses alentours si attrayants, induiront, nous en avons du moins l'espoir, Votre Excellence et Lady Young pendant votre séjour au Canada, à établir votre résidence à Québec, dans la saison de l'été, afin de goûter durant le court sursis à vos devoirs officiels le site si classique de Spencer Wood qui a été si estimé par les prédécesseurs de Votre Excellence.

Nous prions aussi Votre Excellence de bien vouloir communiquer à Lady Young l'assurance de nos meilleurs souhaits, et nous espérons que Sa Seigneurie et vous-même jouirez d'un bonheur parfait durant une longue vie.

[L. S.] JOHN LEMESURIER,
Maire de Québec.

L. A. Cannon,
Greffier de la Cité.

Son Excellence répondit à cette adresse dans les termes suivants :

A Son Honneur le Maire, et MM. les échevins et conseillers de la cité de Québec.

M. le Maire et Messieurs,

Je suis infiniment heureux d'être accueilli avec autant de cordialité de votre part et d'avoir entendu les termes bienveillants et chaleureux dans lesquels vous avez parlé de ma nomination au poste élevé et important qui m'a été confié par Sa Majesté.

Je suis charmé de voir que vous avez constaté que les travaux de la session qui vient de se terminer à Ottawa ont été couronnés de succès.

Les travaux faits à cette session sont sans contredit, très-considérables. La législature a sanctionné des mesures qui auront pour effet de rendre durables le bien-être et la prospérité de la Puissance et de consolider sa force aussi bien que d'étendre ses limites.

C'est avec raison et un légitime orgueil que vous avez parlé de l'antique renom de votre cité et des sites splendides qu'elle présente de tous côtés.

Sous l'influence de ces deux sentiments, il me fait plaisir de penser que les deux races se sont unies et fraternisent ensemble sur le théâtre de leurs anciennes luttes pour leur avantage mutuel, dans l'intérêt de la paix et en obéissant aux lois qui les protégent également toutes deux et auxquelles elles sont également attachées.

Lady Young désire vous présenter ses remerciments en échange des bons souhaits que vous avez faits pour son bonheur et pour le mien.

JOHN YOUNG.

Au moment où Son Excellence mettait pied à terre, deux salves d'artillerie ont été simultanément tirées, la première du haut de la citadelle par l'artillerie régulière, et la seconde du Château St. Louis par la batterie de campagne volontaire. Sir John Young et Lady Young, après quelques présentations officielles, prirent place dans la voiture du Lieutenant-Gouverneur et se dirigèrent vers Spencer-Wood, résidence d'été de nos gouverneurs-généraux. Les rues de la ville par où Son Excellence a passé étaient bordées d'arbres et une foule de pavillons aux couleurs nationales flottaient au-dessus de presque tous les édifices. La première fois que Sir John Young reparut ensuite en public fut à la séance de l'Université-Laval, dont nous donnons dans d'autres colonnes un compte-rendu. Son Excellence a montré par là l'intérêt qu'elle prenait aux institutions d'éducation dans ce pays. Le 12 du courant le Gouverneur-Général tint un *lever* à l'hôtel du Gouvernement.

Jamais peut-être n'a-t-on pu voir à Québec une démonstration aussi brillante et aussi imposante ; tout ce que Québec contient de dignitaires civils et militaires, tous les citoyens marquants de cette ville et tous les employés avaient revêtu, les uns de brillants uniformes, d'autres le classique *habit noir*, et tous l'habit de fête et de cérémonie, le *full dress*, pour aller présenter leurs respects au Représentant de Sa Majesté.

Sir John Young a accepté l'invitation à un banquet public donné par le Bureau de Commerce et les citoyens, ainsi qu'un *bal* donné par la ville à Lady Young. Son Excellence se propose de visiter durant son séjour dans cette ville, les principales maisons d'éducation, et il a déjà visité l'Université-Laval et le Couvent des Ursulines. Sir John Young semble s'intéresser beaucoup au progrès de l'éducation dans cette province ; il a souvent exprimé en public son admiration sur l'état dans lequel il trouve nos institutions d'éducation, et il leur a promis son plus cordial appui. Son Excellence doit partir le 2 Août prochain pour visiter les Provinces Maritimes.

Les nouvelles politiques sont sans grande importance et toutes nos nouvelles portent sur des voyages ; c'est en effet la saison.

On s'est occupé du voyage de M. Rose, Ministre des Finances, à Washington. Le but de ce voyage était, à ce que l'on dit, le renouvellement du traité de réciprocité ; mais jusqu'ici rien n'a transpiré sur le succès de la mission. Le Ministre des Finances a pu trouver nos voisins occupés à réprimer les expéditions des flibustiers cubains et à imposer des conditions pour l'atterrissement du câble transatlantique français, qui vient d'être inauguré à Duxbury. L'immense activité de notre siècle, les merveilles de l'industrie, des arts et des sciences combinées qui se déroulent sans nombre sous les yeux de la génération actuelle fait qu'elle assiste maintenant avec indifférence à la création et à l'exécution d'œuvres, qui, il n'y a que quelques années, auraient paru impossibles. C'est ainsi que la pose du câble transatlantique français a passé presqu'inaperçue. Et cependant ce cable ne relie-t-il pas l'Ancien avec le Nouveau-Monde ? n'établit-il pas des communications directes de la France aux Etats-Unis, comme si l'Océan n'existait plus ? Quoique la pose de ce câble soit une entreprise française, nous n'y avons vu figurer jusqu'ici que des noms étrangers, et les vaisseaux qui ont servi à l'immersion étaient des vaisseaux anglais. Les deux concessionnaires de la ligne sont le Baron Emile d'Elanger, de Paris, et Jules Reuter, de Londres, un polonais et un allemand. L'exploration du fond de la mer ainsi que l'immersion du câble de Brest à St. Pierre a été confiée à Sir James Anderson, ci-devant du *Great-Eastern*. Et on sait que c'est ce vaisseau qui a été chargé de dérouler le câble, assisté des navires anglais le *Scandaria*, le *Chiltern*, le *Cary* et le *Hawk*. Le *Great-Eastern*, ce géant des mers, qu'on commençait à regarder comme une grosse inutilité, en est maintenant à la pose d'un troisième câble sous-marin. Car on annonce qu'à son retour de la pose du câble français, il retournera directement en Angleterre pour prendre à son bord le câble des Indes. C'est ainsi que ce monstre marin, trop dispendieux pour le transport des voyageurs, se sera rendu plus utile en transportant les liens qui réunissent les deux mondes et les met en communication. Mais revenons au câble transatlantique français. Il se divise en six sections : 1o. Partie de l'atterrissement de Brest ; 2o. Câble pour la mer jusqu'à St. Pierre ; 3o. Extrémité-ouest de l'atterissement à St. Pierre ; 4o. Atterrissement-est de St. Pierre ; 5o. de St. Pierre à Duxbury ; 6o. Attérissement à Duxbury. Ces différentes sections ont été heureusement posées ; mais après les succès de la science et de l'industrie il y avait une autre difficulté à résoudre, difficulté légale soulevée par le gouvernement américain. En France, la compagnie a par sa charte un privilége exclusif de dix ans, et de son côté le gouvernement français a exigé que le câble ne touchât à aucun autre territoire que les territoires français et américain. Mais aux États-Unis, la compagnie après s'être pourvue d'un permis en forme de la législature du Massachussets, a failli voir ses projets traversés par le gouvernement américain qui prétendait avec raison que seul il avait le droit d'autoriser l'action d'une compagnie qui met les Etats-Unis en rapport avec l'étranger. Or le gouvernement fédéral mettait pour condition du permis d'abord la réciprocité, c'est-à-dire que le gouvernement français permette l'atterrissement sur ses rivages à une compagnie américaine, puis plusieurs autres conditions, entr'autres la liberté de fixer le coût des dépêches des Etats-Unis à la France. La première de ces conditions avait été prévue par le gouvernement français qui n'a accordé le privilége de dix ans à la compagnie que pour la sauvegarder contre l'industrie française, sans l'exclusion d'une compagnie étrangère qui voudrait attacher un câble sur les rivages de France. Quant aux autres conditions, nous pensons que la Compagnie Française a pris l'engagement de se soumettre aux lois des Etats-Unis concernant les lignes télégraphiques étrangères. D'ailleurs, nous comprenons que la partie de la ligne de St. Pierre Miquelon à New-York, passant par Duxbury, Boston, et la ligne Franklin appartient à une compagnie américaine. Toujours est-il que les difficultés sont aplanies, que la ligne est prête à fonctionner de New-York et par conséquent de toutes les parties des Etats-Unis jusqu'à Brest ; nous souhaitons à la compagnie française un grand succès. Il est malheureux que le câble n'ait pas été prêt, une semaine plus tôt, car il aurait pu être inauguré par les dépêches annonçant les libertés parlementaires accordées par l'Empereur des Français.

Tous les esprits étaient calmés, l'émeute disparue des rues s'était transformée en épitres à l'Empereur des Français pour sa conversion politique. A M. de Mackau, Napoléon avait répondu : "que des concessions de " principes sont toujours inefficaces en présence des mouvements popu-" laires et qu'un gouvernement qui se respecte, ne doit céder ni à la pres-" sion, ni à l'entrainement, ni à l'émeute." A M. de Persigny, en attendant que le message de l'Empereur vînt à répondre, le Parisien qui avait repris sa gaiété insolente avec le rétablissement des kiosques, avait répondu par des chansons du genre de la suivante qui peint bien toute la légèreté française.

Un petit ministère
Ferait bien son affaire,
Dam ! il l'a bien mérité
Par sa fidélité,
Son élasticité,
Par son activité,
Sa perspicacité,
Par sa civilité,
Son intrépidité,
Son dévouement sincère !

Refrain.

Nous aurons notre *per*
Nous aurons notre *si* (scie)
Nous aurons notre *Persi* (persil)
Notre Persigny.

Cependant le 18 juillet un nouveau ministère est formé comme suit : on verra que le nom de M. de Persigny n'y figure pas, quoiqu'il l'eût bien mérité par sa fidelité, etc., etc. M. de Forcade la Roquette, Ministre de l'Intérieur ; M. Duvergier, Ministre de la Justice ; M. de la Tour d'Auvergne, Ministre des Affaires Etrangères ; M. Pierre Magne, Ministre des Finances ; M. Alfred Leroux, Ministre du Commerce ; M. Gressier, Ministre des Travaux Publics ; L'Amiral Rigault de Genouilly, Ministre de la Marine ; M. le Maréchal Niel, Ministre de la Guerre ; M. Bourbeau, Ministre de l'Instruction Publique ; M. de Chasseloup-Laubat, Président du Conseil d'Etat et M. le Maréchal Vaillant, Ministre de la Maison de l'Empereur.

Comme on le voit, M. de Persigny triomphait par l'éloignement de M. Rouher et le *changement des hommes*. Un plus grand triomphe cependant était réservé aux désirs du peuple manifestés par les dernières élections. Napoléon crut l'occasion favorable pour satisfaire les demandes de la nation et abdiquer une partie du gouvernement personnel alors que les émeutes avaient disparu. C'est le 12 du courant qu'il envoya au Corps Législatif le célèbre Message suivant, qui fut lu par M. Rouher. Nous reproduisons en entier ce message, car il est destiné à devenir un des documents les plus importants de notre époque.

" Messieurs les députés,

" Par sa déclaration du 28 juin, mon gouvernement vous a fait connaître que, dès l'ouverture de la session ordinaire prochaine, il soumettrait à la haute appréciation des pouvoirs publics les résolutions et les projets qui lui auraient paru les plus propres à réaliser les vœux du pays.

" Cependant, le Corps législatif paraît désirer connaître immédiatement les réformes arrêtées par mon gouvernement.

" Je crois utile d'aller au devant de ses aspirations.

" Ma ferme intention, le Corps législatif doit en être convaincu, est de donner à ses attributions l'extension compatible avec les bases fondamentales de la Constitution, et je viens lui exposer par ce Message les déterminations que j'ai prises en conseil.

" Le Sénat sera convoqué aussitôt que possible pour examiner les questions suivantes :

" 1. Attribution au Corps législatif du droit de faire son réglement et d'élire son bureau.

" 2. Simplification du mode de présentation et d'examen des amendements ;

" 3. Obligation pour le gouvernement de soumettre à l'approbation législative les modifications de tarifs qui seraient, dans l'avenir, stipulées par des traités internationaux ;

" 4. Vote du budget par chapitres, afin de rendre plus complet le contrôle du Corps législatif ;

" 5. Suppression de l'incompatibilité qui existe actuellement entre le mandat de député et certaines fonctions publiques, notamment celle de ministre ;

" 6. Extension de l'exercice du droit d'interpellation.

" Mon gouvernement étudiera aussi les questions qui intéressent les attributions du Sénat.

" La solidarité plus efficace qu'établira entre les chambres et mon gouvernement la faculté d'exercer à la fois les fonctions de ministre et le mandat législatif, la présence de tous les ministres aux Chambres, la délibération en conseil des affaires de l'Etat, une loyale entente avec la majorité constituent pour le pays toutes les garanties que nous recherchons dans notre commune sollicitude.

" J'ai déjà montré plusieurs fois combien j'étais disposé, dans l'intérêt public, à abandonner certaines de mes prérogatives. Les modifications que je suis décidé à proposer sont le développement naturel de celles qui ont été successivement apportées aux institutions de l'Empire ; elles doivent, d'ailleurs, laisser intactes les prérogatives que le peuple m'a plus explicitement confiées et qui sont les conditions essentielles d'un pouvoir, sauvegarde de l'ordre et de la société.

" Fait au palais de Saint-Cloud, le 11 juillet 1869.

" NAPOLÉON."

Inutile de dire que la lecture de ce Message a été souvent interrompue par de chaleureuses approbations, et que M. Rouher a repris son siége au milieu d'applaudissements unanimes.

Dans cette séance mémorable du 12 juillet, la France a plus avancé dans la voie de la liberté qu'elle ne l'a fait depuis nombre d'années, et l'Empereur a accompli un des actes les plus importants de son règne.

La presse entière a applaudi à cette démarche de Napoléon et l'a reçue avec reconnaissance, à l'exception cependant des journaux avancés de la gauche. Rien de surprenant : ne sont-ils pas *irréconciliables ?* La session extraordinaire du Corps législatif a été prorogée le 13 du courant.

A l'extérieur, la politique de la France n'a pas changé, du moins en apparence.

Pendant que la liberté gagne tranquillement du terrain en France, elle semble en perdre de l'autre côte des Pyrénées, pour en avoir trop pris. Il y a à peine un mois que Serrano a été déclaré régent d'Espagne, et déjà il est obligé de recourir aux armes pour maintenir le pouvoir établi. L'insurrection carliste vient d'éclater dans le nord de l'Espagne et menace de devenir générale. Déjà une bataille a été livrée près de Ciudad Real où les insurgés ont été battus ; c'est le prélude d'une guerre fratricide qui fera couler beaucoup de sang et fera perdre à l'Espagne, aux yeux du monde entier, la sympathie acquise par une révolution pacifique.

De tous les pays, celui qui semble marcher avec le plus de fermeté et de bonheur dans la voie de la liberté, c'est l'Angleterre. Le télégraphe ne nous a-t-il pas appris en effet que le bill pour l'abolition de l'Eglise d'Irlande a reçu la sanction royale ? Ainsi a été heureusement réglée cette question politico-religieuse après avoir été incessament débattue depuis deux ans et après avoir failli être mise de côté par les amendements de la Chambre des Lords. Le succès de M. Gladstone dans cette circonstance, c'est le succès de tout homme bien pensant et ami de la liberté, et le citoyen anglais peut dire aujourd'hui que son pays marche à la tête des idées libérales et tolérantes, comme il marche à la tête du progrès.

Nous avons commencé cette petite revue en parlant des fêtes données à Québec à Leurs Excellences Sir John et Lady Young. Quel est celui de nos lecteurs qui ne se rappelle que l'année dernière à pareille époque Québec fêtait aussi l'équipage d'une corvette française, le *d'Estrées*, la seconde qui se soit aventurée dans nos parages depuis la cession du pays. Jeunes, gais, aimables, spirituels, les officiers du *d'Estrées* eurent dans les salons de Québec et de Montréal le plus gracieux accueil. Un an ne s'est pas encore écoulé et déjà la mort a enlevé coup sur coup quatre des sept ou huit marins qui nous avaient quittés, si joyeux et si pleins d'avenir et d'espérances.

La fièvre jaune qui sévit dans les Antilles les a tous enlevés en quelques jours. M. le commandant des Varannes, M. le comte de Cherval, lieutenant, M. Dubois et M. Evrard, chirurgien ont laissé en Canada de bons souvenirs, changés en regrets qu'inspire leur perte prématurée. M. des Varannes était un homme d'un esprit très-distingué ; ainsi que ses collègues il avait su apprécier ce qu'il y a d'intéressant et même de touchant dans cette vieille colonie française, conservant avec amour le culte des ancêtres et les traditions du passé dans ce nouveau monde qui ne semble pourtant s'occuper que de l'avenir.

Québec vient aussi de perdre un de ses plus anciens et de ses plus vénérables citoyens, l'honorable Louis Massue, assistant-percepteur des douanes et ancien Conseiller Législatif, décédé le 5 Juillet à l'âge de 87 ans. M. Massue a été pendant longtemps à la tête d'une des plus grandes maisons de commerce de Québec. Sa probité et sa charité étaient proverbiales. Beau-frère de M. le juge Elzéar Bédard qui avant de revêtir l'hermine avait été un des hommes politiques les plus actifs de cette époque, M. Massue avait pris lui aussi une très-grande part aux luttes constitutionnelles d'avant 1837. En 1841, à la première élection sous l'union, il s'était porté candidat pour la cité de Québec avec M. Burnett contre MM. Black et Gibb. Grâce au défranchisement des faubourgs, le parti de l'opposition ne put faire élire qu'un de ses candidats, M. Burnett qui représenta pendant quelques temps la vieille capitale conjointement avec M. Black. Plus tard M. La Fontaine appela M. Massue au Conseil législatif, où il siégea pendant quelques années. Des revers de fortune l'obligèrent à accepter la situation honorable qu'il occupait encore au bureau des douanes lors de son décès. M. Massue était un des derniers survivants d'une génération forte, courageuse et désintéressée à laquelle le pays doit ses libertés et sa prospérité ; et l'on peut faire en outre de lui le suprême éloge de l'homme de bien : *transiit benefaciendo.*

Bulletin des Publications et Réimpressions les plus récentes.

L'ANNÉE GÉOGRAPHIQUE : revue annuelle des voyages de terre et de mer, des explorations, etc. ; par M. Vivien de Saint-Martin, vice-président de la Société de géographie. Septième Année. 1868. In-18 jésus, xv-478 p. lib. Hachette et Cie. 3 fr. 50.

M. Vivien de Saint-Martin continue avec persévérance sa laborieuse et utile entreprise. A parcourir ces volumes d'une lecture si facile et où toutes les parties du monde fournissent une égale moisson de faits et de renseignements, on admire le travail immense accompli par l'auteur. On sait quel est le système suivi par M. Vivien de Saint-Martin ; son *Année géographique* est une bibliographie méthodique entremêlée de renseignements, de faits et d'extraits. Les cinq parties du monde, divisées en leurs régions les plus importantes, y sont successivement explorées. L'auteur ne mentionne pas seulement les livres français et étrangers qui traitent de géographie (1) ; mais aussi les articles épars dans les revues du monde entier, de la Russie comme de l'Angleterre, des Indes comme des Etats-Unis ; aussi son livre est-il un tableau très-complet du mouvement géographique et est-il apprécié à l'étranger aussi bien qu'en France.

---

1. Que M. Vivien de Saint-Martin nous permette pourtant de lui sinaler quelques travaux importants qui lui ont échappé : un sur l'Abyssinie : *Les Abyssins et les Gallas*, par le P. Le Gall, dans les *Etudes religieuses, historiques et littéraires, par des Pères de la Compagnie de Jésus* (juillet et décembre 1868), un livre sur l'ethnographie de la Grande-Bretagne : *The Pedigre of the English People....* by Th. Nicolas, London, 1868, Longmans, et un intéressant ouvrage de M. Maguire sur le rôle joué par l'émigration irlandaise dans la colonisation du nouveau monde : *The Irish in America* (Londres, 1868, Longmans).

Les événements les plus importants de l'année 1868 ont été l'expédition française du Mé-Kong, l'expédition russe en Boukkarie, le voyage de M. Johnston dans le Turkestan, le voyage de deux bandits dans le Thibet, les recherches de M. Daux sur les sites d'Utique et de Carthage, et la *résurrection* du Dr. Livingstone. La part de l'inconnu diminue de jour en jour dans le monde. La Chine et le Japon s'ouvrent peu à peu aux Européens. M. Vivien de Saint-Martin donne de curieux détails sur ces deux pays. Chemin faisant, il parle ethnographie et économie sociale ; nous recommandons notamment quelques pages curieuses sur l'acclimatement et la transformation aux États-Unis de la race européenne 2 ; sur le développement matériel de la grande république américaine, nouvellement accrue de l'Amérique russe. 1868 a aussi été l'année des expéditions au Pôle : les expéditions allemande et suédoise n'ont pas réussi, celle du capitaine Lambert réussira-t-elle ? Et d'abord, partira-t-il ? La question n'est malheureusement pas encore résolue, et M. Vivien de Saint-Martin ne nous donne que des espérances.

On oublie assez volontiers en France les Français du Canada, bien que ceux-ci n'oublient pas leur insouciante mère-patrie.

"Bons Canadiens! Ils sont Français encore."

Qu'on nous permette de prendre dans le livre de M. Vivien de Saint-Martin (p. 342) un fragment d'un journal Canadien, où sont exposés les avantages que la nouvelle constitution politique du Canada présente à la population française :

"Grâce à la confédération nouvelle et au système de subdivision qui en résulte, l'administration du Bas-Canada est en un sens devenue nationale. Le parlement qui siége à Québec est presque exclusivement une assemblée française. Tous les ministres, sauf deux, sont Français, et le gouverneur lui-même de la province, sir Narcisse Belleau, est d'origine française. Un des orateurs français les plus distingués, M. Chauveau, a été couvert d'applaudissements à Ottawa, et M. Cartier continue d'occuper dans la direction générale des affaires, la position éminente de premier homme d'Etat de l'Amérique anglaise.

"Il n'y a plus actuellement qu'une chose à souhaiter pour les Canadiens français, c'est qu'ils sachent conserver une juste mesure d'activité et de modération, car cette règle de conduite peut seule leur assurer les avantages de la position qui leur est faite. Toute prétention exagérée serait hors de place ; la politique des Canadiens-français doit être de former contre-poids entre les partis, sans paraître jamais vouloir dominer.

"Quand on considère la progression de l'élément français dans le Bas-Canada, on voit qu'il n'est nullement impossible que dans cent ans d'ici il se soit développé dans l'Amérique du Nord un corps de nation française qui ait un rôle considérable dans la civilisation du nouveau monde.

"Quoiqu'il arrive, nous pouvons regarder maintenant cette nationalité comme solidement assise. Il n'est pas aisé de déraciner un million d'hommes, qui présenteront de plus en plus une masse compacte, homogène, inébranlable. Les Yankees eux-mêmes devraient-ils annexer la communauté française du Canada à leur grande république, leur action dissolvante ne pourrait rien sur nous aussi longtemps que nous conserverons le secret de notre force."

Plus heureux que les Français de la métropole, les Français d'Amérique se sont donné des mœurs politiques et libérales. Un voyage au Canada ne pourrait que profiter aux *ultras* de nos différents partis.

L'Année géographique de M. Vivien de Saint-Martin présente un certain danger dont je dois avertir mes lecteurs. On ouvre ce livre avec indifférence ; mais quand on le ferme, le cœur est pris ; on aime la géographie. —*Revue de l'Instruction Publique de Paris.*

DISTRIBUTIONS DE PRIX.

ECOLE NORMALE LAVAL.

DÉPARTEMENT DES ÉLÈVES-INSTITUTEURS, 1868-1869.

ÉLÈVES DE TROISIÈME ANNÉE.

Histoire-universelle, rhétorique, français, latin, mathématiques et philosophie—1er prix Chs. Chartré et Jos. Rouleau ; 2 Edm. Rousseau et Ls. Dion.

ÉLÈVES DE DEUXIÈME ANNÉE.

Excellence—1er pr Alphonse Drouin, 2 Marcel Brochu ; 1er acc Ths. Gravel, 2 Louis Vallée, 3 Louis Savard. Instruction religieuse—1er pr F. X. Grenier, 2 Théophile Bélanger ; 1er acc Alphonse Drouin, 2 Ths. Gravel et Cléophas Talbot. Enseignement théorique et pratique—1er pr Louis Vallée, 2 Ths. Gravel ; 1er acc Alphonse Drouin, 2 John Ahern. Dictée française—1er pr Alphonse Drouin, 2 Marcel Brochu ; 1er acc Ths. Gravel, 2 Cléophas Talbot, 3 Théophile Bélanger. Analyse grammaticale—1er pr Alphonse Drouin, 2 Marcel Brochu ; 1er acc Ths. Gravel, 2 Louis Vallée, 3 Ls. Savard. Analyse logique—1er pr Alphonse Drouin, 2 Marcel Brochu ; 1er acc Ls. Savard, 2 Ls. Lamarre, 3 Louis Vallée. Littérature—1er pr Alphonse Drouin, 2 Cléophas Talbot, 3 Ls. Savard et John Ahern ; 1er acc Théop. Bélanger et Marcel Brochu, 2 Ths. Gravel et F. X. Grenier. Mythologie—1er pr Théop. Bélanger, 2 Cléophas Talbot et A. Drouin ; 1er acc Louis Vallée, 2 John Ahern, 3 F. X. Grenier. Histoire de France—1er pr Ls. Savard et J. Arch. McDonald, 2 Wilfrid Allard ; 1er acc Alphonse Drouin, 2 Théop. Bélanger, 3 Cléophas Talbot et John Ahern. Histoire d'Angleterre—1er pr Théophile Bélanger, 2 Ths. Gravel ; 1er acc Ls. Savard, 2 Alph. Drouin et Ls. Vallée, 3 Ls. Lamarre. Géographie—1er pr Louis Vallée, 2 Théop. Bélanger ; 1er acc Ths. Gravel, 2 John Ahern, 3 F. X. Grenier. Arithmétique—1er pr Thomas Gravel, 2 Louis Vallée ; 1er acc Marcel Brochu, 2 Phidime Simard, 3 John Ahern. Tenue des livres—1er pr Louis Vallée, 2 John Ahern, Théop. Bélanger, Ths. Gravel et Ls. Lamarre ; 1er acc J. Arch. McDonald, 2 F. X. Grenier, 3 Léon Pouliot. Algèbre—1er pr Ths. Gravel, 2 F. X. Grenier ; 1er acc John Ahern, 2 J. Arch. McDonald. Géométrie—1er pr F. X. Grenier, 2 Ths. Gravel ; 1er acc Cléophas Talbot, 2 Wilfrid Allard, 3 Louis Lamarre. Astronomie—1er pr F. X. Grenier et Ls. Lamarre, 2 Alphonse Drouin ; 1er acc Théop. Bélanger et Ls. Vallée, 2 J. Arch. McDonald. Physique—1er pr Théophile Bélanger, 2 John Ahern ; 1er acc J. Arch. McDonald, 2 F. X. Grenier, 3 Cléophas Talbot. Chimie—1er pr Théophile Bélanger, 2 Cléophas Talbot ; 1er acc J. Arch. McDonald et Alph. Drouin, 2 Ls. Savard, 3 John Ahern. Calligraphie—1er pr Alphonse Drouin et M. Brochu, 2 J. Arch. McDonald, Ls. Lamarre et Théop. Bélanger ; 1er acc F. X. Grenier et Cléophas Talbot. Dictée anglaise—1er pr John Ahern, 2 J. Arch. McDonald, 3 Alphonse Drouin ; 1er acc Marcel Brochu, 2 Cléophas Talbot. Grammaire anglaise—1er pr Alphonse Drouin, 2 John Ahern ; 1er acc J. Arch. McDonald, 2 Jos. Marquis, 3 Marcel Brochu. Analyse anglaise—1er pr J. Arch. McDonald, 2 John Ahern, 3 Alphonse Drouin ; 1er acc Marcel Brochu, 2 Télesphore Bélanger. Traduction—1er pr J. Arch. McDonald, 2 Alphonse Drouin, 3 Jos. Marquis ; 1er acc John Ahern, 2 Cléophas Talbot.

ÉLÈVES DE PREMIÈRE ANNÉE.

Excellence—1er pr Jos. Marquis, 2 Auguste Nadeau ; 1er acc Moïse Laplante, 2 Jean Guité, 3 Chs. Ed. Gauvin. Instruction religieuse—1er pr Jos. Marquis, 2 Chs. Ed. Gauvin ; acc Nérée Levêque. Enseignement théorique et pratique—1er pr Auguste Nadeau, 2 Louis Marquis ; 1er acc Nérée Levêque, 2 Jean Guité. Dictée française—1er pr Hippolyte Filteau, 2 Jos Marquis ; 1er acc Moïse Laplante, 2 Auguste Nadeau, 3 Henri Germain. Analyse grammaticale—1er pr Jos. Marquis, 2 Hipp. Filteau et Philéas Blouin ; 1er acc Jean Guité, 2 Daniel Blais, 3 Auguste Nadeau. Histoire sainte—1er pr Jos. Marquis, 2 Chs. Ed. Gauvin ; 1er acc A. Pinard, 2 Jean Guité, 3 Alphonse Lelaidier. Histoire du Canada—1er pr Chs. Ed. Gauvin, 2 Aug. Nadeau et Jos. Marquis ; 1er acc Moïse Laplante, 2 René Beaulieu, 3 Jean Guité. Arithmétique—1er pr René Beaulieu et Jean Guité, 2 Aug. Nadeau et Jos. Marquis ; 1er acc Télesphore Bélanger et Nérée Levêque, 2 Alfred Trudelle, 3 Ls. Marquis. Tenue des livres—1er pr Pierre Lépine, Ls. Marquis et D. Blais, 2 Jean Guité ; 1er acc Auguste Nadeau, 2 Moïse Laplante et Chs. Ed. Gauvin, 3 Jos. Marquis. Géographie—1er pr Jos. Marquis, 2 Aug. Nadeau et Ls. Marquis ; 1er acc Jean Guité, 2 Nérée Levêque, 3 Moïse Laplante. Physique—1er pr Moïse Laplante et A. Nadeau, 2 Jos. Marquis et Philéas Blouin ; 1er acc Jean Guité, 2 Chs. Ed. Gauvin, 3 Alph. Lelaidier. Calligraphie—1er pr Chs. Ed. Gauvin, 2 Alfred Reny ; 1er acc J. Bte. Savard, 2 Pierre Lépine. Progrès remarquables—prix F. X. Bélanger et René Beaulieu. Dictée et traduction anglaise—1er pr Alf. Reny, 2 Nérée Levêque ; acc Ths. Gravel. Lecture et prononciation—1er pr Simon Reny, 2 Ths. Gravel ; 1er acc J. B. Savard, 2 Aristide Pinard.

LA PREMIÈRE ET LA SECONDE DIVISION RÉUNIES.

Piano et harmonium—1ère division—prix Chs. Chartré ; 1er acc Ls. Dion et Edmond Rousseau, 2 J. Arch. McDonald, 3 J. Bte. Sévigny et Onésime Thibault. 2de division—pr Alexis Boivin ; 1er acc Jos. Marquis, 2 Auguste Nadeau, 3 Alphonse Drouin et Moïse Laplante. Chant—Prix J. B. Savard ; acc Marcel Brochu. Plain-chant et solfége.—1ère division—1er pr J. Arch. McDonald, 2 Marcel Brochu ; 1er acc Edmond Fortier, 2 Ls. Savard et Jos. Marquis, 3 Alexis Boivin. 2e division—1er pr Auguste Nadeau, 2 Jean Guité et Alphonse Drouin ; 1er acc Simon Grenier, 2 Séraphin Truchon, 3 Nérée Levesque et J. B. Savard. Art militaire—Escouade—Prix George Mayrand. Compagnie—Prix Jean Guité, Auguste Nadeau, Chs.

2. P. 326, M. Vivien de Saint-Martin donne le nom de *Yankee* comme "une corruption d'*English* dans la bouche des noirs." Cette étymologie est très douteuse. Cf. E. Muller : *Woerterbuch der englischen Sprache*. V° Yankee.

Chartré et Léon Pouliot. Bataillon—1er pr Edmond Fortier, 2 Cléophas Talbot. Enseignement pratique de l'art militaire—Prix Jos. Maltais.

ECOLE NORMALE LAVAL.

DÉPARTEMENT DES ÉLÈVES-MAITRESSES.

ÉLÈVES DE DEUXIÈME CLASSE.

Excellence—1er pr Hermine Bouchard, 2 Emma Beaupré ; 1er acc Marie Lévêque, 2 Eléonore Lépine, 3 Cath. Lespérance. Instruction religieuse—1er pr Hermine Bouchard, 2 Emma Beaupré, 3 Clarisse Monpas ; 1er acc Eléonore Lépine, 2 Marguerite Maltais, 3 Azélie Caron. Enseignement théorique et pratique—1er pr Catherine Lespérance, Hedwidge Caron, Hermine Bouchard, Emma Beaupré et P. Boulanger, 2 Agnès Lapointe, Marie Levasseur, C. Chevalier, Léontine Dionne, Clarisse Monpas et Azélie Caron ; 1er acc Georg. Verreau, Marie Lévêque, M. Lse. Lessard et Eléonore Lépine. Dictée française—1er pr Hermine Bouchard, 2 Emma Beaupré ; 1er acc Eléonore Lépine, 2 Azélie Caron, 3 Catherine Lespérance. Analyse grammaticale—1er pr Emma Beaupré, 2 Hermine Bouchard ; 1er acc Marie Levesque, 2 Caroline Chevalier, 3 Georgianna Verreau. Analyse logique—1er pr Emma Beaupré, 2 Hermine Bouchard et Catherine Lespérance ; 1er acc Eléonore Lépine, 2 Marie Levesque, 3 M. Louise Lessard. Littérature—1er pr Hermine Bouchard, 2 E. Beaupré, 3 Catherine Lespérance ; 1er acc Eléonore Lépine, 2 Praxède Boulanger, 3 Clarisse Monpas. Histoire du Canada—1er pr Clarisse Monpas, 2 Catherine Lespérance et Caroline Chevalier ; 1er acc Marie Levêque, 2 Hermine Bouchard, 3 Emma Beaupré. Histoire de France—1er pr Catherine Lespérance, 2 Clarisse Monpas, et Azélie Caron ; 1er acc Eléonore Lépine, 2 Hermine Bouchard et Léontine Dionne, 3 Emma Beaupré. Histoire d'Angleterre—1er pr Emma Beaupré, 2 Hermine Bouchard, Eléonore Lépine et Catherine Lespérance ; 1er acc Georgianna Lavergne, Léontine Dionne et Praxède Boulanger, 2 Azélie Caron, 3 Agnès Lapointe. Arithmétique—1er pr Hermine Bouchard et Léontine Dionne, 2 Eléonore Lépine ; 1er acc Clarisse Monpas, 2 Emma Beaupré, 3 Caroline Chevalier. Tenue des livres—1er pr Hermine Bouchard, 2 Hedwidge Caron ; 1er acc Praxède Boulanger, 2 M. Lse. Lessard, 3 Eléonore Lépine. Toisé—1er pr Hermine Bouchard et Catherine Lespérance, 2 Eléonore Lépine ; 1er acc Clarisse Monpas, 2 Marie Levasseur, 3 Praxède Boulanger. Géographie—1er pr Catherine Lespérance, 2 Azélie Caron ; 1er acc Emma Beaupré, 2 Clarisse Monpas et Marie Levasseur, 3 Hedwidge Caron. Calligraphie—1er pr Léontine Dionne, Eléonore Lépine, M. Louise Lessard. 2 Caroline Chevalier et Josephte Malouin ; 1er acc Catherine Lespérance et Clarisse Monpas, 2 Hermine Bouchard, Marie Levesque. Dessin des Cartes—1er pr Catherine Lespérance et Amaryllis Blais, 2 Clarisse Monpas ; 1er acc Léontine Dionne, et Josephine Malouin.

ÉLÈVES DE PREMIÈRE ANNÉE.

Excellence—1er pr Belzémire Marchand, 2 Elizabeth Topping ; 1er acc Phil. Roberge, 2 Aurélie Cormier, 3 Célina Blanchet. Instruction religieuse—1er pr Aurélie Cormier, 2 Belz. Marchand ; 1er acc Anna Pâquet, 2 Herm. Fortin. Enseignement théorique et pratique—1er pr Anna Paquet, 2 Eusébie Picard et Célina Blanchet ; 1er acc Célina Bard, 2 Amélie Cormier, 3 Joséphine Garneau. Dictée française—1er pr Belzémire Marchand, 2 Aurélie Cormier ; 1er acc Arthémise Leclerc ; 2 Phil. Roberge, 3 Joséphine Vallières. Analyse grammaticale—1er pr Joséphine Vallières, 2 Elizabeth Topping ; 1er acc Belz. Marchand, 2 Aurélie Cormier, 3 Célina Blanchet. Histoire sainte—1er pr Joséphine Garneau, 2 Belz. Marchand, 1er acc Anna Pâquet, 2 Odile Simoneau. Histoire du Canada—1er pr Georgiana Dorion et Cél. Blanchet, 2 Olympe Mercier ; 1er acc Belz. Marchand, 2 Elyse Lavoie, 3 Arthémise Parent. Arithmétique—1er pr Arthémise Leclerc, 2 Elizabeth Topping ; 1er acc Célina Bard, 2 Belz. Marchand, 3 Malvina Langlais. Tenue des livres—1er pr Aurélie Cormier, Phil. Roberge, Arthémise Leclerc et Belz. Marchand, 4 Eliz. Topping, Jos. Garneau, Geo. Dorion et D. Bédard ; 1er acc Célina Bard, Malvina Langlais, Belz. Larose et Sophie Massée. Géographie—1er pr Philomène Roberge, 2 Célina Blanchet ; 1er acc Belz. Marchand, 2 Odile Simoneau et H. Lapierre, 3 Adéline Rhéaume. Calligraphie—1er pr Georgiana Dorion, 2 El. Topping, Arth. Parent et A. Cormier ; 1er acc Philomène Roberge, 2 Arth. Leclerc et Célina Blanchet, 3 Orpha Généreux. Dessin des cartes—1er pr Odile Simoneau, 2 Philomène Roberge ; 1er acc Hermine Fortin, Emélie Trudel. Progrès remarquables—1er pr Célina Blanchet, 2 Cordélia Adam.

LES ÉLÈVES RÉUNIES.

DESSIN.

Etude des physionomies—1er pr Odile Côté, 2 Antonia De Guise et H. Bouchard ; acc Aurélie Cormier. Paysages—1er pr Philomène Roberge, 2 Célina Bard, 1er acc Adéline Rhéaume, 2 Odélie Tremblay. Piano—1er pr Antonia De Guise, 2 Aurélia Cormier. Chant—1er pr Emma Beaupré, 2 Arthémise Parent, 3 Antonia De Guise.

PREMIÈRE CLASSE ANGLAISE.

Lecture—1er pr Georgiana Dorion, 2 Cordélia Adam ; acc Philomène Roberge et Emélie Brock.—Dictée—1er pr M. Lse. Lessard, 2 Cath. Lespérance ; acc Marie Lévêque et Belz. Marchand. Traduction—1er pr Georgiana Verreau, 2 Henriette Gobeil ; acc Cordélia Adam et Eliz. Topping. Grammaire anglaise—1er pr Emma Beaupré, 2 Joséphine Malouin ; acc Emma Simard et Cath. Lespérance. Grammaire anglaise—1er pr Clarisse Monpas, 2 M. Lse. Lessard ; acc Mary Carroll et Amélie Blanchet. Composition littéraire—1er pr Mary Carroll, 2 Clarisse Monpas ; acc Emma Beaupré et G. Dorion.

SECONDE DIVISION.

Lecture—1er pr Hermine Bouchard, 2 Marguerite Maltais ; acc Azélie Caron et Eléonore Lépine. Dictée—1er pr Léontine Dionne, 2 Anna Gagnon ; acc Hermine Bouchard et Adéline Rhéaume. Traduction—1er pr Léontine Dionne, 2 Marie Levasseur ; acc Caroline Chevalier et Azélie Caron. Récitation—1er pr Caroline Chevalier, 2 Praxède Boulanger ; acc Hedwidge Caron et C. Blanchet.

ECOLE MODELE LAVAL.

Excellence—1er pr Napoléon Parent, 2 Philéas Barbeau ; 1er acc Alfred Dion, 2 Philippe Roux. Instruction religieuse—1er pr Napoléon Parent, 2 Philéas Barbeau et Alfred Dion ; 1er acc F. X. Lapointe et Philippe Roux, 2 Alexis Laliberté. Grammaire française—Dictée—Premier groupe—1er pr Alfred et Napoléon Parent, 2 Philias Barbeau et Philippe Roux. Deuxième groupe—1er pr Paul Blouin, 2 Philéas Marcoux ; 1er acc Daniel McSweeney, 2 Alexis Laliberté, Troisième groupe—1er pr John F. Beresford, 2 Joseph Martel ; 1er acc Joseph Marmen, 2 Alexis Chandonnet. Quatrième groupe—1er pr Louis Brown, 2 Richard McDonald ; 1er acc Louis Langlois, 2 Fortunat Jalbert. Cinquième groupe—1er pr Patrick Walsh, 2 Edward English ; 1er acc Miller, 2 Joseph Hudson. Sixième groupe—1er pr François Julien, 2 Charles Vézina ; 1er acc Aimé Toussaint, 2 Olivier Clouet. Analyse grammaticale—Premier groupe—1er pr Napoléon Parent et Philéas Barbeau, 2 Alfred Dion et Philippe Roux. Deuxième groupe—1er pr Philéas Marcoux, 2 Alexis Laliberté ; 1er acc Pierre Fournier, 2 Thomas Chandonnet. Troisième groupe—1er pr John F. Beresford, 2 Narc. Roy ; 1er acc Joseph Martel, 2 Joseph Cloutier. Quatrième groupe—1er pr Louis Langlois, 2 Louis Brown ; 1er acc Robert McDonald, 2 Fortunat Jalbert. Cinquième groupe—1er pr François Julien, 2 Charles Vézina ; acc Ol. Clouet. Arithmétique—Premier groupe—1er pr Edward English, 2 John F. Beresford et Dan. McSweeney. Deuxième groupe—1er pr Napoléon Parent et Ph. Barbeau, 2 Louis Brown, Alf. Dion et Ph. Roux ; 1er acc Charles McSweeney, 2 F. X. Lapointe. Troisième groupe—1er pr Narcisse Roy et Joseph Cloutier, 2 Alfred Cimon ; 1er acc Joseph Chandonnet, 2 Ludger Parent. Quatrième groupe—1er pr Richard McDonald, 2 James Thomas ; 1er acc Alexis Laliberté, 2 Patrick Walsh. Cinquième groupe—1er pr Louis Langlois, 2 A. Morisset ; acc E. Gosselin. Sixième groupe—1er pr Aimé Toussaint, 2 Fortunat Jalbert ; 1er acc Elzébert Roy, 2 Vézina. Tenue des livres—1er pr Alfred Dion, 2 Ph. Barbeau et Nap. Parent. Géographie—Premier groupe—1er pr Napoléon Parent, 2 Philéas Barbeau ; acc Alfred Dion. Deuxième groupe—1er pr Alfred Cimon, 2 Philippe Roux ; 1er acc Alexis Laliberté, 2 Philéas Marcoux. Troisième groupe— 1er pr Paul Blouin, 2 pr Arthur Chartier ; 1er acc Thomas Chandonnet, 2 Delphis Marceau. Quatrième groupe—1er pr Joseph Cloutier, 2 Ls. Langlois ; 1er acc Richard, 2 F. Julien. Cinquième groupe—1er pr Narcisse Roy, 2 Joseph Martel ; 1er acc Ludger Parent, 2 Ludes Dubé. Sixième groupe—1er pr Daniel McSweeney, 2 Louis Brown ; 1er acc John F. Beresford. 2 Edward English. Septième groupe—1er pr James Thomas et Chs. McSweeney, 2 Patrick Walsh ; 1er acc Jos. Chandonnet, 2 Jos Hudson. Histoire du Canada—Premier groupe—1er pr Nap. Parent, 2 Ph. Barbeau ; acc Alf. Dion. Deuxième groupe—1er pr Daniel McSweeney, 2 John Beresford ; 1er acc Louis Brown, 2 Edward English. Histoire sainte—Premier groupe—1er pr Philippe Roux, 2 Ths. Chandonnet et Alex. Chandonnet ; 1er acc Paul Blouin, 2 Arthur Chartier. Deuxième groupe—1er pr J. Bte. Sirois, 2 F. X. Lapointe ; 1er acc Elzéar Richard, 2 Delphis Marceau. Troisième groupe—1er pr Barthélemy Bergeron, 2 Olivier Clouet ; 1er acc Fortunat Jalbert, 2 Charles Vézina. Quatrième groupe—1er pr Patrick Walsh, 2 Robert McDonald ; 1er acc James Thomas, 2 Charles McSweeney. Calligraphie—Premier groupe—1er pr Edward English et Dan. McSweeney, 2 Alexis Laliberté et F. X. Lapointe ; 1er acc Napoléon Parent, 2 Ph. Barbeau. Deuxième groupe—1er pr Paul Blouin, 2 Pat. Walsh et James

Thomas; 1er acc Art. Chartier, 2 A. Dion et Ph. Roux. Bonne conduite et assiduité—1er pr Ph. Roux, 2 Edw. English. Progrès remarquables—Prix Philippe Roux.

Classe Inférieure.

Instruction religieuse—Premier groupe—1er pr Paul Blouin, 2 Jos. Cloutier; 1er acc Jos. Leclerc, 2 George Fréchette. Deuxième groupe—1er pr Victor Lemieux, 2 Ls. Généreux; 1er acc Arth. Balzaretti, 2 Jos. Rochette. Lecture française et épellation—Premier groupe—1er pr Victor Lemieux, 2 Ls. Généreux; 1er acc Arthur Balzaretti, 2 Joseph Rochette. Deuxième groupe—1er pr Siméon Grondin, 2 M. Henry McSweeney. Troisième groupe—1er pr Robert Cautwell, 2 pr G. Workman; 1er acc Arthur B. Van Felson, 2 Louis Parent. Grammaire française—1er pr Victor Lemieux, 2 Arthur Balzaretti; 1er acc Ls. Généreux, 2 J. Maguire. Arithmétique—Premier groupe—1er pr Ls. Généreux, 2 J. Maguire et Arthur Balzaretti. Deuxième groupe—1er pr Martin Hannon, 2 James Hannon et Victor Lemieux; 1er acc Joseph Gingras, 2 Hector Valin. Troisième groupe—1er pr Ls. Parent, 2 Michael Cantwell; 1er acc George Workman, 2 Chs. Deslauriers.

CLASSE ANGLAISE DES GARÇONS.

Division Supérieure.

Excellence—1er pr John Beresford, 2 Dauiel McSweeney; 1er acc Louis Brown, 2 Edward English. Instruction religieuse—Premier groupe—1er pr John Beresford, 2 Louis Brown; 1er acc Daniel McSweeney, 2 John Ryan. Deuxième groupe—1er pr Charles McSweeney, 2 James Thomas; 1er acc Patrick Walsh, 2 Robert McDonald. Lecture—Troisième groupe—1er pr Alfred Dion, 2 Joseph Chandonnet et Paul Blouin; 1er acc Philéas Barbeau, 2 Arthur Chartier. Quatrième groupe—1er pr Philip Roux, 2 Narcisse Roy et Joseph Cloutier; 1er acc Alexis Chandonnet, 2 Thomas Chandonnet. Cinquième groupe—1er pr Elzébert Roy, 2 Ludger Parent; 1er acc Alfred Cimon, 2 Louis Langlois. Dictée—Premier groupe—1er pr Daniel McSweeney, 2 John Beresford. Deuxième groupe—1er pr Edward English, 2 Robert McDonald; 1er acc Patrick Walsh, 2 Louis Brown. Troisième groupe—1er pr Alfred Dion, 2 Philéas Barbeau; 1er acc Arthur Turcotte, 2 F. X. Lapointe. Quatrième groupe—1er pr Alexis Chandonnet, 2 Narcisse Roy; 1er acc Philip Roux, 2 Thomas Chandonnet. Cinquième groupe—1er pr Ludger Parent et Elzébert Roy, 2 Alfred Cimon; 1er acc Louis Langlois, 2 Elzéar Richard. Traduction—Anglais et français—Premier groupe—1er pr Daniel McSweeney, 2 John Beresford. Deuxième groupe—1er pr Charles McSweeney, 2 Robert McDonald; 1er acc Napoléon Parent, 2 Patrick Walsh. Premier groupe—1er pr Nap. Parent et Alf. Dion, 2 Philéas Barbeau. Deuxième groupe—1er pr F. X. Lapointe, 2 Laliberté. Troisième groupe—1er pr Philip Roux, 2 Alexis Chandonnet; 1er acc Jos. Martel, 2 Jos. Cloutier. Quatrième groupe—1er pr E. Roy, 2 Ludger Parent et Ls. Langlois. Grammaire anglaise—Premier groupe—1er pr John Beresford, 2 Daniel McSweeney. Deuxième groupe—1er pr James Thomas et Patrick Walsh, 2 Louis Brown; 1er acc Charles McSweeney, 2 Robert McDonald. Troisième groupe—1er pr Alfred Dion, 2 Paul Blouin; 1er acc Alexis Laliberté, 2 F. X. Lapointe. Quatrième groupe—1er pr Philip Roux, 2 Joseph Martel et Thomas Chandonnet; 1er acc Alexis Chandonnet, 2 Victor Orieux. Epellation—Premier groupe—1er pr Daniel McSweeney, 2 John Beresford. Deuxième groupe—1er pr Louis Brown, 2 Napoléon Parent; 1er acc Edward English, 2 Robert McDonald. Troisième groupe—1er pr Alfred Dion, 2 Paul Blouin; 1er acc Philéas Barbeau, 2 Alexis Laliberté. Tenue des livres—1er pr Daniel McSweeney, 2 John Beresford; 1er acc Louis Brown, 2 Edward English.

Division Inférieure.

Instruction religieuse—1er pr John Maguire, 2 Joseph Chandonnet; 1er acc Martin Hannon, 2 Alfred Turcot. Lecture et épellation—Premier groupe—1er pr John Maguire, 2 Martin Hannon; 1er acc William Walsh, 2 Louis Généreux. Deuxième groupe—1er pr Victor Lemieux, 2 Henry McSweeney; 1er acc Robert Cantwell, 2 Hector Valin. Troisième groupe—1er pr Eugène Leclerc, 2 Joseph Gingras; 1er acc Joseph Rochette, 2 Siméon Grondin. Quatrième groupe—1er pr Louis Vanfelson, 2 Louis Parent; 1er acc R. Richard, 2 Eugène Deslauriers. Dictée—Premier groupe—1er pr John Maguire, 2 Martin Hannon; 1er acc William Walsh, 2 Louis Généreux. Deuxième groupe—1er pr Victor Lemieux, 2 Henry McSweeney; 1er acc Robert Cantwell, 2 Victor Valin. Vocabulaire—1er pr John Maguire, 2 Arthur Balzaretti; 1er acc Louis Généreux, 2 Martin Hannon.

GRANDE CLASSE ANGLAISE DES FILLES.

PREMIÈRE DIVISION.

Excellence—Catherine Hetherington, 1er acc Mary Ann Quinn, 2 Mary Kelly. Bonne conduite et assiduité—1er pr Catherine Hetherington, 2 Mary Kelly; 1er acc Mary Ryan, 2 Mary Vincent Nolan. Instruction religieuse—1er pr Mary Ann Quinn, 2 Catherine Hetherington; 1er acc Emma Trumble, 2 Mary Kelly. Grammaire et dictée anglaise—1er pr Catherine Hetherington, 2 Emma Trumble; 1er acc Mary Ann Quinn, 2 Mary McEnry. Analyse anglaise—1er pr Margaret Trumble, 2 Mary Kelly; 1er acc Mary Vincent Nolan, 2 Sophia Ross. Arithmétique 1er pr M. A. Quinn et M. V. Nolan, 2 Mary McEnry; 1er acc Emma Trumble, 2 M. Kelly et Bedelia McNamara. Histoire sainte et histoire du Canada—1er pr Emma Trumble, 2 Catherine Hetherington; 1er acc Margaret Trumble, 2 Bedelia McNamara. Géographie—1er pr Bedelia McNamara, 2 Catherine Hetherington; 1er acc Julia McEnry, 2 Mary McEnry. Ecriture—1er pr M. V. Nolan et B. McNamara, 2 Margaret Trumble; 1er acc Catherine Hetherington, 3 Mary Kelly.—Grammaire et dictée française—1er pr Mary McEnry, 2 Mary A. Quinn; 1er acc Emma Trumble, 2 Audélie Audy. Analyse Grammaticale—1er pr Emma Trumble, 2 Mary Kelly; 1er acc Catherine Hetherington, 2 Mary McEnry. Lecture et vocabulaire—1er pr Engénie Bouchard, 2 Mary Kelly; 1er acc M. A. Quinn et M. McEnry, 2 Catherine Hetherington. Traduction—1er pr Catherine Hetherington, 2 M. A. Quinn; 1er acc M. McEury et M. Kelly, 2 Bedelia McNamara.

DEUXIÈME DIVISION.

Bonne conduite et assiduité—1er pr Ellen Nolan, 2 Sophie Dubé; 1er acc Catherine Mylett, 2 M. A. O'Mally. Instruction religieuse—1er pr Mary Ryan, 2 Bridget Hawley; 1er acc Ellen Nolan, 2 Mary Noonan. Grammaire et dictée anglaise—1er pr Catherine Mylett, 2 Annie Proctor; 1er acc Ellen Nolan, 2 Kate Clancy et M. Noonan. Traduction—1er pr Catherine Mylett, 2 M. A. Montgomery; 1er acc Ellen Nolan, 2 Mary Ryan. Géographie—1er pr Mary V. Nolan, 2 Mary Noonan; 1er acc Sarah Newton, 2 Mary Ryan. Grammaire et dictée française—1er pr Julia McEnry, 2 Sophia Ross; 1er acc Mary V. Nolan, 2 Sophie Dubé. Lecture et vocabulaire—1er pr Julia McEnry, 2 Amanda Chandonnet; 1er acc Amanda Déry, Catherine Mylett. Arithmétique—1er pr Ellen Nolan, 2 Audélie Audy et E. Bouchard; 1er acc Mary Noonan, 2 Sophie Dubé et C. Mylett. Histoire sainte—1er pr Ellen Nolan, 2 Annie Proctor; 1er acc Catherine Mylett, 2 Mary Noonan. Ecriture—1er pr Julia McEnry, 3 Bridget Hawley; 1er acc Catherine Mylett, 2 Kate McGobrick.

TROISIÈME DIVISION.

Bonne conduite et assiduité—1er pr Catherine Hogan, 2 Julia O'Mally; 1er acc Margaret Hearn, Margaret Mulcare. Instruction religieuse—1er pr Catherine Hogan, 2 Eliza Jemmings; 1er acc Margaret Mulcare, 2 Margaret McNamara. Grammaire et dictée anglaise—1er pr Catherine Hogan, 2 Kate Proctor; 1er acc Alice Ryan, 2 Adrienne Plamondon. Lecture Anglaise—1er pr Ellen Atherdon, 2 Ellen Murphy; 1er acc Margaret Mulcare, 2 Margaret Hearn. Géographie—1er pr Ellen Nolan, 2 Mary A. O'Mally; 1er acc C. Mylett et M. McNamara, 2 C. Hogan et Kate Clancy. Ecriture—1er pr Eliza Jemmings, 2 Sophie Dubé; 1er acc Margaret Mulcare, 2 Ellen Murphy. Lecture et vocabulaire—1er pr M. A. Montgomery, 2 Mary Noonan; 1er acc Ellen Nolan, 2 Kate Clancy.

QUATRIÈME DIVISION.

Grammaire anglaise—1er pr Margaret Mulcare, 2 Margaret Hearn; 1er acc Susan Mullin, 2 Ellen Murphy. Géographie—1er pr Mary A. Swindel, 2 Elizabeth Denery; 1er acc Sophie Dubé, 2 Susan Mullin. Lecture et vocabulaire—1er pr Kate McGobrick, 2 Susan Mullin; 1er acc Margaret Mulcare, 2 Joanna Walsh. Histoire sainte—1er pr Margaret Hearn, 2 Susan Mullin; 1er acc Kate McGobrick, 2 Joanna Walsh. Arithmétique—1er pr Susan Mullin, 2 Adrienne Plamondon; 1er acc Margaret Hearn, 2 Joanua Walsh.

PETITE CLASSE ANGLAISE.

PREMIÈRE DIVISION.

Bonne conduite—1er pr Annie Workman, 2 Florence Loftus; 1er acc Minnie Noonan, 2 Bridget Walsh. Assiduité—1er pr Florence Loftus et Minnie Noonan, 2 Bridget Walsh. Instruction religieuse—1er pr Jane Hawley, 2 Honorah Reed; 1er acc Florence Loftus, 2 Minnie Noonan. Lecture et épellation anglaise—1er pr Honorah Reed, 3 Margaret Donovan; 1er acc Bridget Walsh, 2 Jane Hawley. Histoire sainte—1er pr Florence Loftus, 2 Annie Workman; 1er acc Minnie Noonan, 2 Honorah Reed. Géographie—1er pr Florance Loftus, 2 Minnie Noonan; 1er acc Isabella Watters, 2 Jane Hawley. Lecture française—1er pr Annie Workman, 2 Minnie Noonan; 1er acc Clarisse Chandonnet, 2 Honorah Reed. Arithmétique—1er pr Bridget Walsh, 2 Isabella Watters; 1er ace Jane Allen, 2 Fanny Walsh. Grammaire anglaise—1er pr Annie Workman, Minnie

Noonan; acc Honorah Reed. Ecriture—1er p. Bridget Walsh, 2 Lizzie Craig; 1er pr Fanny Walsh, 2 Annie Workman.

DEUXIÈME DIVISION.

Bonne conduite—1er pr Ellen Cannon, 2 Louise Mylett; 1er acc Ellen Crotty, 2 Alice Murphy. Assiduité—Eliza Drouin, 2 Lizzie Noonan. Instruction religieuse—1er pr Ellen Crotty, 2 Alice Murphy, acc Lizzie Noonan. Lecture et épellation anglaise—1er pr Ellen Cannon, 2 Louisa Mylett; 1er acc Lizzie Noonan, 2 Alice Murphy. Arithmétique—Lizzie Noonan, 2 Eliza Drouin; acc Louisa Mylett. Histoire et géographie—1er pr Alice Murphy, 2 Eliza Drouin et Ellen Crotty. Ecriture—Rosannah Crahms, 2 Clarisse Chandonnet.

TROISIÈME DIVISION.

Bonne conduite et assiduité.—1er pr Fanny Hogan et Agnes Foley, 2 Ellen Cormady; 1er acc Sarah Hart, 2 Ellen Nolan. Lecture et épellation anglaise—1er pr Ellen Cormady, 2 Jane Donovan; 1er acc Sarah Hart, 2 Ellen Nolan. Histoire sainte—1er pr Ellen Cormady, 2 Sarah Hart; 1er acc Agnes Foley, 2 Margaret Donovan. Arithmétique—1er pr Joannah Collins. Ecriture—1er pr Lizzie Noonan. Instruction religieuse—1er pr Agnes Foley, 2 Ellen Cormady et Fanny Hogan; 1er acc Sarah Hart, 2 Ellen Nolan.

QUATRIÈME DIVISION.

Instruction religieuse—1er pr Julia Dubé, 2 Jane McKlane. Lecture anglaise—Esther Casgrain, 2 Emma Fisher; 1er acc Jane McKlane, 2 Julia Dubé. Arithmétique—1er pr Esther Casgrain, 2 Julia Dubé; acc Emma Fisher. Ecriture—1er pr Jane McKlane, 2 Bridget Hogan, 1er acc Emma Fisher, 2 Jane Donovan.

GRANDE CLASSE FRANÇAISE DES FILLES.

PREMIÈRE DIVISION.

Excellence—1er pr Maria Lemieux, 2 Louise Guirard; acc Malvina Marois. Instruction religieuse—1er pr Maria Lemieux, 2 Marie Motard; 1er acc Sédulie Bergeron, 2 Méthaïde Sansterre. Bonne conduite—1er pr Maria Lemieux, 2 Louise Guirard; 1er acc S. Bergeron et M. Motard, 2 M. Lafrance et Gilbert. Assiduité à l'école—1er pr Louise Guirard, 2 Malvina Lafrance et Emélie Gilbert; 1er acc Malvina Marois, 2 S. Bergeron et M. Pelletier. Grammaire française—Dictée—1er pr Délima Dubois, 2 Malvina Lafrance; 1er acc Malvina Marois, 2 S. Bergeron et M. Motard. Analyse grammaticale et logique—1er pr Malvina Marois et Marie Motard, 2 Délima Dubois; acc Malvina Lafrance et Sédulie Bergeron. Art épistolaire—1er pr Sédulie Bergeron, 2 Malvina Marois; 1er acc Emilie Gilbert, 2 Louise Guirard et Marie Pelletier. Arithmétique—1er pr Sédulie Bergeron, 2 Emélie Gilbert et Malvina Marois; 1er acc Malvina Lafrance, 2 Méthaïde Sansterre. Tenue des livres—1er pr Maria Lemieux, 2 Sédulie Bergeron et Malvina Marois; 1er acc Zoé Larose, 2 Louise Guirard. Histoire du Canada—1er pr Maria Lemieux, 2 Louise Guirard; 1er acc Malvina Lafrance, 2 Emilie Gilbert. Géographie—1er pr Louise Guirard, 2 Maria Lemieux; 1er acc Malvina Lafrance, 2 Malvina Marois. Grammaire anglaise et analyse—prix Louise Guirard et Malvina Lafrance. Lecture et traduction—prix Z. Larose, E. Gilbert et M. Pelletier.

DEUXIÈME DIVISION.

Instruction religieuse—1er pr Célamire Plante, 2 Alphonsine Charland; 1er acc Emma Pichette, 2 Ernestine Robitaille. Bonne conduite—1er pr Célamire Plante, 2 Ernestine Robitaille et Em. Pichette; 1er acc Alexina Souci, 2 Sara Dorval. Grammaire française, analyse et dictée—1er pr Em. Pichette et Ern. Robitaille, 2 Sara Dorval et Alexina Souci; 1er acc Léda Curodeau, 2 Alphonsine Charland. Arithmétique—1er pr Adélaïde Frenette, 2 Joséphine Motard; 1er acc Marie Motard, 2 Sara Dorval. Histoire du Canada—1er pr Léda Curodeau, Ern. Robitaille, 2 Sara Dorval; 1er acc Em. Pichette, 2 Délima Fournier. Géographie—1er pr Marie Pelletier, 2 Joséphine Motard; 1er acc Sédulie Bergeron, 2 Léda Curodeau. Lecture—1er pr Délima Fournier, 2 Léda Curodeau; 1er acc Aurélie Marceau, 2 Alphonsine Charland. Calligraphie—1er pr Alexina Souci, 2 Aurélie Marceau; 1er acc Léda Curodeau, 2 Célamire Plante.

TROISIÈME DIVISION.

Instruction religieuse—1er pr Atala Tanguay, 2 Léda Guirard; 1er acc Alice Montrency, 2 Alphonsine Charland. Bonne conduite—1er pr Olympe Lapierre, 2 Marie Lyonnais; 1er acc Alice Montrency, 2 Caroline Roussel. Grammaire française, analyse et Dictée—1er pr Camille Couillard et A. Tanguay, 2 Adélaïde Frenette; 1er acc Elise Prault, 2 Alme Cloutier et Célina Marticotte. Arithmétique—1er pr Alma Cloutier, 2 Emma Pichette; 1er acc Emilie Lyonnais, 2 Georgiana Dionne. Géographie—1er pr Emma Pichette, 2 Ern. Robitaille et Eug. Bouchard; 1er acc Camille Couillard, 2 Louise Patoine. Histoire sainte—1er pr Alma Cloutier, Cel. Marticotte et Em. Darveau; 1er acc Marie Lyonnais, 2 Eugénie Letellier. Lecture—1er pr Célina Marticotte, 2 Eug. Letellier et Louise Patoine; Alice Montrency. Calligraphie—Prix Eliza Prault et Malvina Drolet.

QUATRIÈME DIVISION.

Instruction religieuse—1er pr Valéda Lortie, 2 Malvina Drolet; 1er acc Adèle Arnest, 2 Joséphine Tanguay. Bonne conduite—1er pr Alice Montrency, 2 Eugénie Pouliot; 1er acc Malvina Drolet, 2 Elmire Lafrance. Grammaire française, analyse et dictée—1er pr Valéda Lortie et Emma Marceau, 2 Alice Montrency; 1er acc Belsémire Lapointe, 2 Caroline Trudelle. Arithmétique—1er pr Belsémire Lapointe, 2 Salomé Drolet; 1er acc Elise Prault, 2 Célina Marticotte. Géographie—1er pr Elmire Lafrance, 2 Georgiana Dionne; 1er acc Belsémire Lapointe, 2 Valéda Lortie. Histoire sainte—1er pr Valéda Lortie, 2 Julia Wayner; 1er acc Caroline Trudelle, 2 Desneiges Langlois. Lecture—1er pr Malvina Drolet, 2 Julia Wayner; 1er acc Valéda Lortie, 2 Adèle Arnest. Calligraphie—1er pr Malvina Godbout, 2 Philomène Fournier; 1er acc Julia Wayner, 2 Caroline Trudelle.

ANGLAIS, DEUXIÈME, TROISIÈME, QUATRIÈME DIVISIONS RÉUNIES.

Grammire et analyse—Prix Emma Pichette et Ernestine Robitaille, Lecture et traduction—Prix Desneiges Langlois, Emilie Lyonnais, Méthaïde Sansterre, Adèle Arnest, Valéda Lortie et Joséphine Tanguay. Assiduité à l'école—Prix Valéda Lortie, Caroline Trudelle, Emélie Lyonnais et Marie Lyonnais.

PETITE CLASSE FRANÇAISE.

PREMIÈRE DIVISON.

Bonne conduite—1er pr Arthémise Moisan, 2 Malvina Brindamour; Délima Trudelle, 2 Rébecca Allaire. Assiduité—1er pr Georgiana Lemieux, 2 Délima Trudelle; 1er acc Eulalie Mathieu, 2 Georgiana Trudelle. Instruction religieuse—1er pr Délima Trudelle, 2 Clara Boisjoly; 1er acc Arthémise Moisan, 2 Eugénie Desroches. Lecture française—1er pr Eugénie Desplats, 2 Louise Pelletier; 1er acc Délima Trudelle, 2 Georgiana Trudelle. Lecture anglaise—1er pr Emma Binet; 1er acc Eugénie Desplats, 2Georgiana Trudelle. Grammaire—1er pr Arthémise Moisan, 2 Virginie Gourge; 1er acc Louisa Pelletier, 2 Emma Binet. Histoire sainte—1er pr Délima Trudelle, 2 Arthémise Moisan; 1er acc Louise Pelletier, 2 Zoé Lacasse. Arithmétique—1er pr Arthémise Moisan, 2 Zoé Lacasse; 1er acc Alphonsine Dupuis, 2 Marie Bergeron, Géographie—Emma Binet, 2 Délima Trudelle; 1er acc Georgiana Trudelle, 2 Mars Bergeron. Ecriture—1er pr Alphonsine Dupuis, 2 Eugénie Desroches; 1er acc Arthémise Moisan, Léonida Dupuis.

DEUXIÈME DIVISION.

Instruction religieuse—1er pr Georgiana Trudelle, 2 Julie Trudelle; 1er acc Louise Pelletier, 2 Léda Charest. Lecture française—1er pr Joséphine Valin, 2 Eléonore Cloutier; 1er acc Malvina Brindamour, 2 Sophie Renaud. Lecture anglaise—Prix Joséphine Valin, 1er acc Léda Charest, 2 Philomène Lapierre. Grammaire—1er pr Malvina Brindamour, 2 Georgiana Dutil; 1er acc Eléonore Cloutier, 2 Joséphine Valin. Histoire sainte—1er pr Joséphine Valin, 2 Rose Allen; 1er acc Sophie Renaud, 2 Malvina Brindamour. Arithmétique—1er pr Malvina Brindamour, Sophie Renaud; 1er acc Joséphine Valin, 2 Julie Trudelle. Géographie—1er pr Malvina Brindamour, 2 Marie Louise Gingras; 1er acc Joséphine Valin, 2 Marie Moisan. Ecriture—1er pr Eulalie Mathieu, 2 Rébecca Allaire; 1er acc M. Louise Gingras, 2 Malvina Brindamour.

TROISIÈME DIVISION.

Instruction religieuse—1er pr M. Louise Gingras, 2 Philomène Lapierre; 1er acc Georgiana Lemieux, 2 Hélène Rouillard. Lecture—1er pr Valérie Déry, 2 Georgiana Lemieux; 1er acc Eulalie Mathieu, 2 Rébecca Allaire. Arithmétique—1er pr Marie Moisan, 2 Emélie Létourneau; 1er acc Eulalie Mathieu, 2 Valérie Déry. Ecriture—1er pr Eulalie Mathieu, 2 Rébecca Allaire; 1er acc M. Louise Gingras, 2 Malvina Brindamour.

QUATRIÈME DIVISION.

Instruction religieuse—1er pr Clarisse Chandonnet, 2 Valérie Déry; 1er acc Césarée Gingras, 2 Anna Thibeau. Lecture—1er pr Célina Gueuet, 2 Anna Thibeau; 1er acc Eugénie Beaulieu, 2 Clara Brindamour.

IMPRIMÉ PAR EUSÈBE SENÉCAL, MONTRÉAL.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XIII. **Québec (Province de Québec), Août et Septembre 1869.** **Nos. 8 et 9.**

LITTERATURE.

POESIE.

LE PORT DE CHAMBLY (1).

O mon vieux fort, reste debout,
Brave l'abandon et l'orage,
Dernier vestige d'un autre âge,
Résiste au temps qui détruit tout !
Le souffle enivrant des batailles
Peut ranimer tes hauts remparts :
C'est un beau champ de funérailles
Pour qui défend ses étendards !

Cueillons la fleur qui s'étiole
Oubliée au pied des débris !
Mon cœur sait connaître le prix
De toute vertu qu'on isole.

Hélas ! un outrageant oubli
Entoure la vieille relique !
Où donc est la race héroïque
Des défenseurs du Fort Chambly ?
Près du torrent couvert d'écume·
Qui gronde son chant cadencé,
Mon enthousiasme s'allume
Au souvenir de son passé !

Cueillons la fleur qui s'étiole
Oubliée au pied des débris !
Mon cœur sait connaître le prix
De toute vertu qu'on isole.

Au temps où les fiers Iroquois,
Poussés d'une ardeur sanguinaire,
Apparaissaient sur la rivière
Avec la hache et le carquois,
Ses murs à ces farouches maîtres
Savaient commander le respect ;
Les ennemis de nos ancêtres
Tremblaient de rage à son aspect.

Cueillons la fleur qui s'étiole
Oubliée au pied des débris !
Mon cœur sait connaître le prix
De toute vertu qu'on isole.

Témoin des combats, des exploits
Qui firent jadis notre gloire,
Il me rappelle la mémoire
Du sang répandu pour nos droits.
Oh ! de nos nobles origines
Aimons les berceaux glorieux :
Sur les tombeaux, dans les ruines
Est le culte des fils pieux !

Cueillons la fleur qui s'étiole
Oubliée au pied des débris !
Mon cœur sait connaître le prix
De toute vertu qu'on isole.

Là furent les germes sacrés
D'où sortirent nos destinées ;
Malgré la trace des années,
Qu'ils soient à jamais vénérés !
Que l'ardente foi de nos pères,
Leur courage au sein du danger,
Dans la paix, les crises, les guerres,
Subsiste pour nous protéger !

(1) Le Fort de Chambly, bâti de bois, en 1666, par ordre de M. de Courcelle, fut reconstruit de pierre, en 1711. Le général américain Sullivan le brûla, en 1775, et depuis cette époque ses ruines sont restées exposées à tous les effets de la température. Lorsque ces vers furent écrits, il y a deux ans, les quatre murs du Fort étaient encore solides et offraient le spectacle d'une ancienne fortification française, bien conservée, en apparence. Le printemps dernier, le pan qui regarde les rapides de Chambly s'est écroulé.

Cueillons la fleur qui s'étiole
Oubliée au pied des débris !
Mon cœur sait connaître le prix
De toute vertu qu'on isole.

Canadien, pour d'autres combats,
Ton intelligence s'apprête.
Ne laisse point courber ta tête,
Ne laisse point fléchir ton bras !
Contemple en ton âme attendrie
La grandeur de tes anciens jours.
Il fut un temps où la patrie
Sans partage avait tes amours !

Cueillons la fleur qui s'étiole
Oubliée au pied des débris !
Mon cœur sait connaître le prix
De toute vertu qu'on isole.

BENJAMIN SULTE.

Septembre, 1867.

Faculté des Arts de l'Université Laval.

RAPPORT SUR LE CONCOURS DE POÉSIE DE L'ANNÉE 1869

Monsieur le recteur,

En établissant, il y a quatre ans, un concours de poésie française, la Faculté des Arts de l'Université Laval s'était proposé un double but : elle voulait stimuler le goût de la poésie et accueillir favorablement les jeunes talents au début de leur carrière, signaler leur mérite aux yeux du public, et les introduire comme par la main dans une société dont ils sont destinés à faire l'ornement. Grâce à ce concours, quelques noms déjà sont sortis de l'obscurité, et le culte des muses voit grossir le nombre de ses adorateurs. Aujourd'hui encore, la faculté est heureuse de rendre hommage à des travaux qu'elle se flatte d'avoir suscités et qui témoignent des efforts constants de nos jeunes littérateurs pour atteindre les hauteurs de la poésie.

Un hymne pour la fête nationale des Canadiens Français : tel est le sujet proposé l'an dernier pour le concours de 1869. Sans être d'un iutérêt moins général que les précédents, il est en quelque sorte plus uational, et présente des séductions auxquelles ne devaient pas rester insensibles, même des poétes dont les talents déjà mûrs n'ont plus besoin d'encouragements, mais dont le cœur ne saurait se dispenser de payer à la patrie le tribut de ses chants.

Comment, en effet, ne pas tenter un sujet si patriotique ; comment ne pas entonner un hymne qui pouvait devenir national, répété par tous les échos du pays, cher à tous les cœurs canadiens ; comment ne pas contribuer pour sa part à la splendeur des solennités de la patrie, en resserrant les liens qui unissent les citoyens par l'expression heureuse de l'admiration pour le passé, de la confiance dans le présent et des espérances de l'avenir ? Le talent poétique, fût-il médiocre, serait souteuu par l'amour de la patrie, et si le but glorieux se dérobait aux généreux efforts, si on n'arrivait pas au succès, on aurait du moins, en essayant de chanter son pays, mesuré ses forces pour un prochain concours.

Il y avait donc, outre l'appât des palmes académiques, toujours enviées, à part même le désir d'obtenir les suffrages d'un public choisi, l'ambition légitime d'attacher son nom à un chant destiné à voler de bouche en bouche et à devenir une partie intégrante de la fête nationale. Mais si les motifs étaient puissants pour engager au concours, la difficulté d'atteindre le but pouvait cependant arrêter l'essor des taleuts généreux qui oseraient l'entreprendre. La facilité des lieux communs dans un sujet déjà touché tant de fois, le danger de n'être que l'écho affaibli de tant de nobles pensées revêtues par nos poëtes de toutes les splendeurs de la poésie, n'étaient pas les moindres écueils que les concurrents devaient redouter.

Aussi quelques-uns n'ont pas su éviter ces écueils semés sur leur route. Malgré de beaux vers qui signalent leur talent, ils n'ont pas cette part d'originalité indispensable au succès. D'autres n'ont pas assez tenu compte de l'énoncé du sujet. En demandant un hymne pour la fête nationale des Canadiens-français, la Faculté indiquait à la fois le genre lyrique et l'espècc du genre. Délaissant les points culminants de la poésie lyrique où les conviait le sujet, ils sont descendus jusqu'au dernier degré du genre, la chanson. Ce u'est pas que cette forme ne puisse se maintenir à une grande hauteur, ni que les pensées nobles, lcs leçons sublimes lui soient étrangères. C'est dans une chanson que Béranger, honnêtement inspiré cette fois, adresse aux enfants de la France cet éloge de la patrie :

Reine du monde, ô France ! ô ma patrie !
Soulève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé. (bis.)
Quand la fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor :
Honneur aux enfants de la France ! (bis.)

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers ;
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre,
Qui se relève et gronde au haut des airs.
Le Rhin, aux bords ravis à ta puissance,
Porte à regret le tribut de ses eaux ;
Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux enfants de la France !

Pour effacer des coursiers du Barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés
Jamais le ciel te fût-il moins avare ?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés.
D'un vol fameux prompts à venger l'offense,
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
Y graver en traits immortels :
Honneur aux enfants de la France !

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé ?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé ?
En vain l'Anglais a mis dans la balance,
L'or que pour vaincre ont mendié les rois,
Des siècles entends-tu la voix ?
Honneur aux enfants de la France !

Dieu qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre et libre pour toujours.
Que tes plaisirs ne soient plus uu entrave :
La liberte doit sourire aux amours.
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance ;
Instruis le monde, et cent peuples divers
Chanteront en brisant leurs fers :
Honneur aux enfants de la France !

Relève-toi, France, reine du monde !
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.
Oui, d'âge en âge une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux. (bis.)
Que près du mien, telle est mon espérance,
Pour la patrie admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour :
Honneur aux enfants de la France ! (bis.)

Assurément cette poésie ne manque ni de grandeur ni de noblesse. Elle a même sur l'hymne l'avantage d'un chemin plus facile pour arriver à la popularité. Mais la chanson conserve toujours, même quand elle échappe le plus à sa nature, un je ne sais quoi de vulgaire et d'uniforme. Le mouvement de ses couplets peut bien paraître quelquefois le vol majestueux de l'aigle qui plane dans l'espace ; mais le refrain la maintient toujours à la même hauteur. Rien n'y rappelle ces coups d'ailes hardis ni ces regards perçants par lesquels le roi des airs affronte les rayons du soleil et domine les nues. Aussi n'est-ce point cette forme populaire de la poésie lyrique que la Faculté demandait pour le concours, (la littérature canadieune offre d'ailleurs plus d'un modèle en ce genre), mais l'hymne avec ses élans sublimes, l'inépuisable variété de son rhythme et ce beau désordre qui résulte des secrets les plus cachés de l'art. C'était donc méconnaître le sujet lui-même que de le traiter sous la forme de la chanson. D'un autre côté, un hymne en l'honneur de St. Jean-Baptiste semble trop restreindre le sujet. La seule louange d'un saint, fût-il le grand précurseur, ne peut être un chant national. Il était cependant naturel, dans un hymne pour la fête nationale des Canadiens-français, de demander au patron du Canada quelques inspirations.

Une pensée providentielle a souvent présidé au choix de ces patrons ou protecteurs des villes et des nations. L'antiquité païenne avait ses grands dieux et ses demi-dieux, et les villes et les peuples étaient sous la protection de quelqu'une de ces divinités tutélaires. Athènes, la ville des arts et des sciences, Athènes enrichie de toutes les merveilles du génie, Athènes était sous la protection de Minerve, et Minerve était la sagesse, la déesse des arts et des sciences. Rome qui subjugua tout le monde connu par une série de victoires rarement interrompue, Rome marchait sous l'égide de Mars, le Dieu de la

guerre, et Romulus était le fils de ce Dieu. Les peuples reproduisaient ainsi les vertus du Dieu qu'ils choisissaient pour patron.

Admettons que ces divinités n'aient été que de simples devises (et elles ont été plus que cela aux yeux du paganisme), c'est à leur fidélité à les observer que les peuples ont dû leur éclat et leur grandeur. Le doute ne saurait exister pour nous sur la puissance de celui qui protége nos destinées ; et peut-être n'était-il pas impossible de trouver, entre les gloires du patron des Canadiens-français et celles de la patrie, quelques rapports qui pussent unir naturellement ces deux objets. Serait-ce une illusion que de voir dans la mission du peuple canadien dans l'Amérique comme un reflet de la mission de Jean-Baptiste dans le monde ? Les luttes de la nation pour la vérité et la justice ne rappellent-elles pas le *non licet* devenu fameux du grand précurseur ? Et à travers les malheurs et les péripéties de notre histoire, ne voyons-nous pas passer dans l'obscurité des événements, comme le fantôme d'une autre Hérodiade ? Montrer ainsi dans l'histoire du peuple canadien comment il a été fidèle à sa mission, comment il a marché sur les traces de son protecteur, c'était à la fois célébrer la gloire de Jean-Baptiste et de la nation qu'il protége. Les vœux et les espérances pour l'avenir devaient naturellement succéder aux gloires du passé et couronner cet hymne en conviant tous les cœurs à s'unir pour achever une mission si auguste, si heureusement commencée, si vaillamment soutenue et qui prouvera dans l'avenir (nous pouvons l'espérer) que les peuples qui combattent et meurent pour la justice savent aussi ressusciter pour la gloire.

On dira peut-être : comment renfermer dans les limites étroites d'un hymne, le passé, le présent et l'avenir d'un peuple ? C'est le secret du talent; c'est l'œuvre du génie qui d'un trait burine sa pensée et, par une image juste, précise et frappante, présente à l'imagination tout un tableau que le lecteur saisit et contemple avec ravissement. La vie de Napoléon 1er, dans le court espace de vingt ans, renferme plus d'événements que l'histoire de tel peuple pendant des siècles ; et cependant tout le monde sait avec quelle concision, quel éclat et quelle énergie les lyriques français ont su résumer tous les exploits du héros et faire passer dans quelques strophes, sous les yeux du lecteur, toute l'histoire de cet homme étonnant. Je ne veux citer que quelques extraits de l'ode de Victor Hugo intitulée : *Les deux îles*. Je choisis l'acclamation et l'imprécation des peuples aux jours de la grandeur et de la chute de Napoléon.

....

ACCLAMATION.

" Gloire à Napoléon ! gloire au maître suprême !
" Dieu même a sur son front posé le diadême !
" Du Nil au Borysthène il règne triomphant.
" Les rois, fils de cent rois, s'inclinent quand il passe,
" Et dans Rome il ne voit d'espace
" Que pour le trône d'un enfant !

" Pour porter son tonnerre aux villes effrayées,
" Ses aigles ont toujours les ailes déployées.
" Il régit le Conclave : il commande au Divan.
" Il mêle à ses drapeaux de sang toujours humides,
" Des croissans pris aux Pyramides,
" Et la croix d'or du grand Yvan !

" Le Mameluk bronzé, le Goth plein de vaillance,
" Le Polonais, qui porte une flamme à sa lance,
" Prêtent leur force aveugle à ses ambitions,
" Ils ont son vœu pour loi, pour foi sa renommée.
" On voit marcher dans son armée
" Tout un peuple de nations !

" Sa main, s'il touche un but où son orgueil aspire,
" Fait à quelque soldat l'aumône d'un empire,
" Ou fait veiller des rois au seuil de son palais,
" Pour qu'il puisse, en quittant les combats et les fêtes,
" Dormir en paix dans ces conquêtes
" Comme un pêcheur sur ses filets !

" Il a bâti si haut son aire impériale
" Qu'il nous semble habiter cette sphère idéale
" Où jamais on n'entend un orage éclater !
" Ce n'est plus qu'à ses pieds que gronde la tempête ;
" Il faudrait pour frapper sa tête,
" Que la foudre pût remonter ! "

" La foudre remonta !—Renversé de son aire,
" Il tomba, tout fumant de cent coups de tonnerre.
" Les rois punirent leur tyran.
" On l'exposa vivant sur un roc solitaire :
" Et le géant captif fut remis par la terre
A la garde de l'Océan.

....

IMPRÉCATION

" Honte ! opprobre ! malheur ! anathème ! vengeance !
" Que la terre et les cieux frappent d'intelligence !
" Enfin nous avons vu le colosse crouler !
" Que puissent retomber, sur ses jours, sur sa cendre,
" Tous les pleurs qu'il a fait répandre,
" Tout le sang qu'il a fait couler !

" Qu'à son nom, du Volga, du Tibre, de la Seine,
" Des murs de l'Alhambra, des fossés de Vincenne
" De Jaffa, du Krimlin qu'il brûla sans remords,
" Des plaines du carnage et des champs de victoire,
" Tonne, comme un écho de sa fatale gloire,
" La malédiction des morts !

" Qu'il voie autour de lui se presser ses victimes ;
" Que tout ce peuple, en foule échappé des abîmes,
" Innombrable, annonçant les secrets du cercueil,
" Mutilé par le fer, sillonné par la foudre,
" Heurtant confusément des os noircis de poudre,
" Lui fasse un Josaphat de Sainte-Hélène en deuil !

" Qu'il vive pour mourir tous les jours, à toute heure !
" Que le fier conquérant baisse les yeux et pleure !
" Sachant sa gloire à peine et riant de ses droits,
" Des geôliers ont chargé d'une chaîne glacée
" Cette main qui s'était lassée
" A courber les têtes des rois !

" Il crut que sa fortune, en victoires féconde,
" Vaincrait le souvenir du peuple roi du monde ;
" Mais Dieu vient, et d'un souffle éteint son noir flambeau,
" Et ne laisse au rival de l'éternelle Rome,
" Que ce qu'il faut de place et de temps à tout homme,
" Pour se coucher dans le tombeau.

" Les mers auront sa tombe, et l'oubli la devance,
" En vain à Saint-Denis il fit parer d'avance
" Un sépulcre de marbre et d'or étincelant ;
" Le ciel n'a pas voulu que de royales ombres,
" Vissent, en revenant pleurer sous ces murs sombres,
" Dormir dans leur tombeau son cadavre insolent!

....

Qu'on se rappelle l'ode si courte *A l'arc de triomphe*, du même auteur ; qu'on relise les odes que Lamartine a consacrées au même héros et l'on concevra comment le talent triomphe des difficultés et comment peut-être il fallait traiter le sujet présenté au concours par la Faculté.

Deux pièces que la Faculté aurait aimé à couronner, ou du moins à mentionner plus honorablement, parce qu'elles indiquent un travail sérieux, ont attiré l'attention du jury. La première inscrite sous le no 8 a pour épigraphe ces mots de M. O. Crémazie :

Sachons garder toujours le brillant héritage
Transmis par nos aieux malgré les jours d'orage :
Notre langue et nos lois.

Malgré des imperfections de style encore nombreuses, des épithètes faibles, des termes et des tours impropres ou prosaïques, quelques images incohérentes, un peu de recherche et de subtilité dans la pensée, elle se recommande cependant par des idées nobles dont un plan mieux conçu aurait sans doute favorisé l'expression, et souvent aussi par un langage vraiment poétique.

La seconde porte pour épigraphe le vieil adage bien connu :

" Rien n'est si beau que son pays. "

A la recherche de ce qu'il y a de plus tendre, de plus harmonieux dans la nature, il était facile de soupçonner dans l'auteur un esprit délicat.

Le papillon, dans ses courses aériennes, ne voltige pas sur des objets plus divers, l'abeille ne butine pas sur des fleurs plus variées. Heureux si, comme l'industrieuse abeille, l'auteur eut su tirer de toutes les fleurs qu'ils a touchées le pur nectar de la poésie ! heureux, surtout, si, dans son vol rapide, il eut dédaigné les sujets rebelles à son talent, *et quœ desperat tractata nitescere posse relinquat*, son ouvrage eût sans doute obtenu les suffrages du jury et une distinction plus honorable. Les auteurs de ces deux pièces reconnaîtront eux-mêmes que leurs ouvrages sont trop étendus. En se renfermant dans les proportions d'un hymne, ils auraient donné à leur style un degré de perfection que la longueur de leurs travaux les ont empêchés d'atteindre.

Le mérite de la brièveté devait se trouver dans deux autres pièces que la Faculté des Arts mentionne avec honneur. L'une a pour

épigraphe ces paroles d'Isaïe : *Florebit et germinabit Israel, et implebit faciem orbis semine.* L'autre, les mots : *Croire et combattre.* Toutes deux joignent à la précision et à la simplicité du câdre, des idées nobles et choisies ; mais le style de la première fléchit quelquefois et la seconde a l'inconvénient de présenter une chanson au lieu d'un hymne demandé par la Faculté. A d'autres égards, ce dernier travail, dû à la plume de M. Emmanuel Marie Blain de St. Aubin, mériterait un succès plus éclatant. M. Napoléon Caron, professeur au collége des Trois-Rivières, est l'auteur de la première pièce.

J'arrive enfin au travail qui a paru au jury, malgré son étendue, réaliser la pensée de la Faculté. Sous l'épigraphe : *Aime Dieu et va ton chemin*, l'auteur, après une courte invocation, invite la nature, les enfants du Canada, les bardes de la patrie, à se livrer à la joie, à entonner un hymne solennel pour la fête qui se prépare. Les grands souvenirs du passé rappelés en traits rapides succèdent à ce début, et relevant avec indignation l'outrage lancé au front de la patrie, l'auteur se demande si les fils de tant de braves sont dégénérés ? Les autels de la religion, la nature luxuriante du Canada, le courage de ses enfants lui répondent que les fils sont dignes de leurs pères. Que les mânes des aïeux, s'écrie-t-il, sortent de leurs tombeaux et voient s'ils ont à rougir de leur postérité. Après ce mouvement inspiré par l'amour de la vérité et de la patrie, l'auteur invite son luth à suspendre ses accords. Je ne veux louer dans cet hymne auquel la Faculté a décerné la médaille d'or, ni la sagesse du plan, ni l'heureuse variété du rhythme, ni l'harmonie soutenue du style, ni les accents d'un patriotisme ému. La lecture que M. Pamphile Lemay va faire lui-même de son ouvrage rend tout détail superflu. Vous l'accueillerez, Messieurs, avec cette faveur qu'il a déjà éprouvée dans cette enceinte. Il n'a besoin que de votre bienveillante attention pour mériter vos suffrages."

M. P. Lemay, couronné pour la seconde fois, par l'Université Laval, lut, avec un accent pénétré, les strophes de l'Hymne national qu'on venait de louer si délicatement. Des applaudissements réitérés ont accueilli cette lecture et ont prouvé à notre poëte l'estime que notre public lui a vouée.

La *médaille d'or* lui a été décernée.

M. le Recteur a fait connaître ensuite l'établissement d'un nouveau concours en prose, dont voici le règlement :

REGLEMENT DU CONCOURS D'ÉLOQUENCE FRANÇAISE.

Art. I. La Faculté des Arts de l'Université Laval ouvre un concours d'éloquence française qui doit alterner avec le concours de poésie. (Celui-ci n'aura plus lieu que de deux ans en deux ans.)

Art. II. Les travaux de ce concours ne doivent pas exiger moins d'une demi-heure de lecture, ni plus d'une heure, à moins qu'une dérogation à cet égard ne soit permise formellement par la Faculté.

Art. III. Trois médailles frappées aux armes de l'Universite Laval, avec l'inscription "Prix d'éloquence" et la date, sont proposées aux lauréats : l'une en or, la seconde en argent, la troisième en bronze.

Art. IV. Ces prix sont donnés au mérite absolu, et proclamés en séance solennelle de l'Université.

Art. V. L'œuvre des concurrents doit être adressée, en double copie et *franco*, au secrétaire de la Faculté des Arts, avant le 30 mai de l'année du concours, et porter une épigraphe ou devise reproduite dans un pli cacheté contenant le nom et la demeure de l'auteur, avec la déclaration signée que l'ouvrage est inédit.

Art. VI. Toutes les pièces envoyées deviennent la propriété de la faculté des arts, qui seule peut permettre de les publier.

Art. VII. Ces pièces sont soumises à l'appréciation d'un jury choisi par cette même faculté.

Art. VIII. Sont exclus du concours : 1o les membres et les officiers de l'Université Laval . 2o les élèves des colléges et des écoles ; 3o tous ceux qui se font connaître directement ou indirectement avant la proclamation des lauréats.

SUJETS PROPOSÉS.

Pour le concours d'éloquence : *Eloge historique de Champlain*—Epoque de rigueur, 30 mai 1870.

Pour le concours de poésie : *Le Concile Œcuménique et le monde*—Epoque de rigueur, 30 mai 1871.

M. le Recteur termina la séance par quelques mots d'éloge à la mémoire du regretté M. Plante. Le Séminaire, en reconnaissance du legs généreux qu'a reçu la bibliothèque de l'Université, mettra le portrait du bienfaiteur à côté des portraits de MM. Faribault, Ferland, et Morin.—(*Journal de Québec.*)

EDUCATION.

Le travail et la douleur.

Il y a quelques jours, mon fils, à la veille d'un examen important, fut saisi de fièvre et de vives douleurs de tête. Dès que la tête s'engage chez les personnes jeunes, le danger est parfois si proche et peut devenir si terrible, que l'effroi me prît, comme ma femme. Le médecin ne nous rassura que le lendemain. Peu à peu, les symptômes inquiétants disparurent, mais la fatigue, la faiblesse, et même un reste du trouble fébrile persistèrent. Cependant le travail était là qui réclamait le convalescent : l'examen avait lieu le surlendemain. Il fallait ou l'ajourner, et détruire par cet ajournement de six mois tout notre plan d'études de l'année, ou travailler malgré la douleur. J'hésitais...... Que lui conseiller ? J'ai toujours eu, au milieu de ma tendresse pour cet enfant, un si vif désir d'en faire un homme, que je recherche volontiers pour lui l'obstacle et la lutte ; mais ici, je reculais devant la responsabilité d'un avis énergique. Les craintes de sa mère m'effrayaient. Les paroles du médecin ne me raffermissaient qu'à demi. "Cette reprise de travail, me disait-il, est, je crois, sans danger réel, mais à la double condition d'un grand effort et d'un effort volontaire. Sans effort vigoureux, votre fils ne pourra pas soulever le poids de fatigue douloureuse qui pèse sur son cerveau ; et si l'initiative ne venait pas de lui, ses forces le trahiraient. J'ai souvent remarqué que l'âme qui s'élance spontanément vers un grand péril ou vers un grand travail, entraîne le corps et le soutient : mais rien de plus dangereux que les énergies factices ou imposées ; il ne faut jamais donner à quelqu'un des conseils plus courageux que lui. Je me résume en deux mots, ajouta la docteur : faites, si vous pouvez, que votre fils veuille travailler, mais ne le faites pas travailler... " Ce conseil était d'accord avec tous mes principes d'éducation. Je pris donc le parti que je prends toujours dans les circonstances critiques, c'est-à-dire de confier à mon fils les rênes de lui-même, lui montrer le but, sans lui dire : "Vas-y ; " susciter sa force d'action sans lui dire : "Agis ; " enfin, lui mettre l'âme en état de courage, comme on la mettrait en état de grâce.

J'entrai donc dans sa chambre ; il était couché, les yeux fermés, la figure assez pâle, la tête affaissée sur son oreiller. Sa mère travaillait à son chevet; je sonnai légèrement pour l'avertir que j'étais là. Il ouvrit les yeux, et sa bonne et tendre figure s'éclaira en me voyant d'un sourire qui faillit m'ôter le courage.

" Que tiens-tu donc là ? Un journal ? me dit-il.

—Oui, un journal ! repris-je en me raffermissant, un journal où j'ai lu hier un trait admirable, que je te lirai certainement quand tu seras mieux.

—Lis-le-moi tout de suite, cela me fera oublier ma douleur de tête. "

Ma femme, avec cet instinct qui n'appartient qu'aux mères, pressentit confusément, à mon attitude, à mon regard, à l'accent de ma voix, qu'il ne s'agissait pas là d'une simple lecture, et me jeta un long coup-d'œil interrogateur. Je feignis de ne pas le voir, et je commençai :

" Il y a quelques jours, un médecin célèbre donnait une consultation dans son cabinet. Le malade semblait tout à la fois inquiet et irrité ; le médecin le rassurait et le gourmandait.—Ce qui m'exaspère dans ma maladie, s'écriait le patient, c'est bien moins la douleur qu'elle me cause, que l'obstacle qu'elle apporte à mes occupations. Je lui pardonne de me faire souffrir, mais je ne lui pardonne pas de m'arrêter.—Pourquoi vous arrêtez-vous ? reprit le docteur d'une voix calme.—Pourquoi ? pourquoi ?... Parce que je suis très-malade.—Je suis plus malade que vous, répondit le médecin, car je suis atteint mortellement, et je serai mort avant un mois. Cela ne m'empêche pas de faire mon métier, et de vous donner une consultation. Hé bien ! imitez-moi ; reprenez vos occupations. Vous n'en mourrez pas huit jours plus tôt, et vous aurez fait ce que vous devez ! "

" C'est admirable ! s'écria mon fils, dont la tête s'était relevée, mais ce médecin était-il réellement mourant ?

Mon fils resta atterré de tant d'énergie. Je repris :

" Ce qui me touche peut-être le plus dans ce trait de courage, c'est qu'il n'est pas aussi exceptionnel que tu pourrais le croire. L'histoire abonde en actes héroïques, en travaux sublimes accomplis au milieu de la douleur. Pascal a trouvé une de ses plus belles lois mathématiques dans l'accès d'une rage de dents de deux jours. Rousseau a écrit un de ses livres parmi les tortures de la néphrétique. Molière vint expirer sur le théâtre pour assurer à ses camarades une recette de plus. Richelieu poursuivait son travail de premier ministre au milieu de perpétuels vomissements de sang. Le maréchal de Saxe a gagné la bataille de Fontenoy, en littière, et tout en roulant dans sa bouche une balle de plomb pour apaiser la soif brûlante qui le dévorait. "

A mesure que je parlais, mon fils se redressait dans son lit, la vie repassait dans ses yeux, et la crainte éclatait dans ceux de sa mère.

" Continue, père ! continue ! "

Je continuai :

" Ne sais-tu pas le trait de cet amiral anglais dont un boulet venait d'emporter les deux jambes ?

—Non ! Que fit-il ?

—Il fit plonger son corps, je devrais dire son tronc, dans un tonneau plein de son pour arrêter l'hémorrhagie, et continua de commander jusqu'à ce qu'il mourût. Lord Chatam, dans un moment de crise politique, paraît à la Chambre des lords enveloppé dans sa robe de chambre de malade, prononce son plus beau discours et meurt à la dernière phrase. Charles-Quint, rongé de goutte, n'en continuait pas moins sa carrière de conquérant, et l'on montre à l'arméria de Madrid, à côté de son armure et du harnais de son cheval de bataille, sa litière de combat. Le grand Frédéric, chargé de travail et accablé de maladies, disait en se mettant à l'ouvrage : Il ne s'agit pas que je vive, mais que je fasse mon métier de roi.

—Le beau mot ! s'éria mon fils, dont la physionomie reprenait peu à peu toute sa vivacité ordinaire.

—J'en sais d'autres qui le valent bien, répliquai-je avec plus d'énergie, et m'animant moi-même à son émotion... Montluc, enfermé dans Sienne qu'il défendait contre les Impériaux, tombe gravement malade. Les habitants, découragés par sa maladie et épuisés par les fatigues du siége, parlent de se rendre. Montluc l'apprend ; il sort de son lit de moribond, il s'habille, au milieu de décembre, d'un brillant habit de gala, prend un verre de vin de Chypre, dont il boit la moitié tandis qu'avec le reste il enlumine sa figure blêmie par la maladie puis il paraît tout à coup au milieu des Siennois en s'écriant : " Le vieux Montluc est mort ! Mais je vous en amène un tout jeune, tout vif, et qui vous conduira contre l'ennemi à la plus rude sortie que vous ayez jamais vue... " Ce qu'il fit !

—Encore !... encore !... me dit mon fils.

—La biographie des hommes de guerre pourrait me fournir plus d'un nouvel exemple d'énergie au milieu de la souffrance, mais je ne veux pas que tu croies qu'ils aient seuls le privilége de ces victoires contre la maladie. Le pape Grégoire le Grand gouverne l'Église, pendant plusieurs années, de son lit de douleur. Saint Vincent de Paul, épuisé, paralysé, se faisait porter mourant près des malades, et soignait ceux qu'il devait précéder dans la mort. N'a-t-on pas vu au XVIIIe siècle, Vauvenargues, phthisique et accablé à trente ans des infirmités de la vieillesse, poursuivre à travers toutes les tortures et toutes les défaillances son métier de penseur ? De nos jours, notre plus illustre historien, Augustin Thierry, n'a-t-il pas accompli son œuvre admirable au milieu des ténèbres de la cécité et des douleurs de la paralysie ? Mais pourquoi aller chercher si loin et si haut d'éclatants modèles ? Chaque jour n'est-il pas témoin de luttes avec la douleur, de triomphes remportés sur la douleur, mille fois plus admirables que ces illustres héroïsmes, car elles n'ont ni la gloire pour récompense, ni la louange pour but, ni la passion pour soutien, et elles s'accomplissent obscurément, silencieusement, froidement pour ainsi dire, sous la simple et austère loi du devoir. Que fait tout le peuple des travailleurs ? que font ces mineurs qui s'enfouissent dans l'atmosphère infecte des houillères ? que font ces femmes qui portent à l'usine leurs corps épuisés par l'allaitement ? que font ces enfants qui se traînent hâves et lymphatiques au travail de la manufacture ? Ils travaillent malgré la douleur ! Ils gagnent leur pain ou celui de leur famille au milieu de la douleur ! Si l'on supprimait de la vie ce qui se fait au milieu de la douleur et en dépit d'elle, on en supprimerait la moitié la plus utile, peut-être la plus belle ! et ce serait rayer souvent du même coup des langues humaines les mots sacrifice, dévouement, devoir... ce serait effacer la plus belle preuve de la supériorité de l'âme sur le corps. "

Ma femme, à mesure que je parlais, avait laissé tomber sa tête sur sa tapisserie, et se taisait. Mon fils, pour toute réponse, se jeta hors de son lit. Un quart d'heure après, il avait repris son travail ; le lendemain il passait vaillamment son examen, le jour suivant il était guéri.

Concluons. Les hommes se croient tour à tour beaucoup plus faibles et beaucoup plus forts qu'ils ne le sont réellement : plus forts quand il s'agit de leurs plaisirs, plus faibles quand il s'agit de leurs devoirs.—*Magasin d'Education et de Récréation.*

E. LEGOUVÉ.

PEDAGOGIE.

Grammaire.—De la Ponctuation.

PRÉLIMINAIRES.

Nous nous proposons de traiter ce sujet dans toute son étendue, parce qu'il est au premier rang de ceux dans lesquels une routine sans intelligence a le plus faussé les règles. Si la langue se meurt chaque jour, si l'orthographe s'en va, c'est bien autre chose de cet art plus délicat, plus négligé, plus incompris, qui consiste à diviser logiquement une phrase par les signes adoptés dans l'écriture et dans la typographie. Nous disons *logiquement :* car c'est affaire de logique et de bon jugement, on le verra ; et on verra en même temps à quel point nos grammaires les plus estimées, celles que préconise l'Université aussi bien que les autres, se sont répandues en erreurs, volontiers dirions-nous " en énormités " à cet endroit.

Cette étude a d'ailleurs son intérêt propre, son charme réel pour un esprit de bon lieu. Ecrire correctement, correctement ponctuer, voilà qui tout d'abord accuse dans un homme une éducation, nous ne dirons pas au-dessus de l'ordinaire, mais attentive et soignée. N'est-il pas à désirer que l'on possède, sur la seconde de ces conditions, des notions et des principes aussi nets que sur la première ?

I.—*Importance de la Ponctuation.*

Le mot *ponctuation* vient du latin *punctum* (point), c'est-à-dire du signe principal dont on y fait usage, et qui sert à marquer la fin d'une proposition, d'une phrase si l'on veut. La ponctuation a pour objet de faire saisir du premier coup-d'œil la distinction des phrases entre elles, des sens partiels qui constituent ces phrases, des différents degrés de subordination qui conviennent à chacun de ces sens. C'est une sorte de charpente extérieure, ou plutôt de dessin au moyen duquel on embrasse avec plus de facilité la pensée enveloppée dans les mots, avec ses diverses nuances, ses restrictions, ses compléments, ses accessoires de tout genre. On pourrait presque lui appliquer ce que M. L. Veuillot écrivait dernièrement de la langue elle-même :—" C'est une belle " et noble langue que le français. On ne sait pas le français, on " ne le parle pas, on ne l'écrit pas, sans savoir quantité d'autres " choses qui font ce que l'on appelait jadis l'*honnête homme.* Le " français porte mal le mensonge : pour parler français, il faut " avoir dans l'âme un fonds de noblesse et de sincérité.....Le beau " français, le grand français, n'est à la main que des honnêtes " gens. Une âme vile, une âme menteuse, une âme jalouse et " même simplement turbulente, ne parlera jamais complétement

" bien cette langue des Bossuet, des Fénelon, des Sévigné, des Cor-" neille, des Racine ; elle possèdera quelques notes, jamais tout " le clavier. Il y aura du mélange, de l'obscurité, de l'emphase. " Quant aux Grimauds, je défie seulement qu'ils s'élèvent jusqu'à " la plate correction. Comment parviendraient-ils à mentir et à " déraisonner sans fausser, gonfler, crever une langue que le " Christianisme a faite pour la logique et la vérité ? Dans ces " écoles, dans ces cuisines, on pille le dictionnaire, et une " ignorance perverse en fait d'horribles fricassées..... "

Assurément, on ne se lancera pas, sur l'humble sujet de la ponctuation, en des considérations d'une portée aussi générale et aussi large ; mais il sera permis de nous en réserver une partie, et d'assurer, par exemple, que, pour ponctuer convenablement et selon les principes, il ne faut rien de moins qu'un fonds de discernement solide, beaucoup d'observation, et surtout beaucoup d'exercice. Cela ne s'apprend point en une semaine, ni même en six mois : à preuve ce que nous voyons chaque jour dans des hommes ayant passé huit années sur les bancs de l'école, quelquefois même une aussi longue période dans les chaires du professorat.

Suétone raconte que le despotisme de Tibère s'exerça jusque sur la grammaire : il ordonnait ou proscrivait l'emploi d'un mot sous peine de mort. Cela devenait sérieux, et les Tibères aujourd'hui auraient de la besogne, dans l'effroyable déluge de néologismes qui nous inonde. Sans aller aussi loin, César, qui se piquait de grammaire autant que d'éloquence et de politique, faisait une guerre sans merci aux locutions vicieuses, aux mots mal autorisés, à la *mauvaise orthographe.* Ce grand homme ne croyait point s'abaisser par cette préoccupation, que bien des esprits médiocres traiteront de puérile. Un barbarisme faisait frissonner le conquérant des Gaules, le vainqueur de Pompée. " Fuyez, répétait-il souvent, fuyez comme un écueil tout mot inouï, tout mot contraire aux règles... " On sait quelles étaient les idées d'Horace là-dessus. Il est vrai qu'il ne pouvait. pour les Romains, être question de ponctuation, par la raison qu'elle n'existait pas encore ; ils eussent, au besoin, tourné de ce côté quelque chose de leur zèle et quelques-uns de leurs préceptes.

La ponctuation, répétons-le, contribue à l'intelligence d'un texte et prévient l'obscurité du style. " Une bonne ponctuation, écrit " Rollin dans son *Traité des. études*, sert à donner au discours de " la clarté, de la grâce, de l'harmonie. Elle soulage les yeux et " l'esprit des lecteurs et des auditeurs, en faisant sentir l'ordre, " la suite, la liaison et la distinction des parties, en rendant la " prononciation naturelle, et en lui prescrivant de justes bornes " et des repos de différentes sortes, selon que le sens le demande."

II.—*Histoire de la Ponctuation.*

Du temps de Cadmus, de longs siècles après lui encore, l'Asie, la Grèce, l'Italie écrivirent les mots les uns à la suite des autres, sans plus de façon : au lecteur de s'en tirer comme bon lui semblait. Le premier progrès fut de séparer les phrases par des blancs, lesquels donnèrent naissance à l'alinéa, dont on était loin de faire abus : car ils sont rares, très-rares, dans les vieilles copies. L'alinéa, comme emploi ordinaire et usuel, ne date guère que de cent ans parmi nous. L'Italie et l'Espagne y ont été plus rebelles. J'ai entre les mains des ouvrages italiens et espagnols de longue haleine, des in-4° considérables, réimprimés assez récemment, qui sont tout d'une pièce, de la première ligne à la dernière, et sans autres coupures que celles des livres et des chapitres. Les discours même n'ont ni guillemets ni tirets, rien qui indique où ils commencent, où ils s'achèvent, où ils sont interrompus par un nouvel interlocuteur. Quoi de plus désagréable, de plus fatigant ? Qu'on ouvre un *Don Quichotte* espagnol quelconque, même ceux qui ont été publiés à Paris depuis vingt-cinq ans, ou les éditions de Barcelone et de Madrid : pas un éditeur n'a eu le bon sens d'introduire cette amélioration. On a donné un ancien exemplaire, tel quel, au compositeur, le compositeur l'a reproduit tel quel, sous les yeux de correcteurs sans goût et sans initiative. C'est pitoyable !—Il est vrai que l'alinéa triomphe dans notre typographie du jour, pour ce qui est de la France. On a couru à l'excès opposé. Sans égard au développement rationnel d'une idée, qui exige son paragraphe ininterrompu, on s'est mis à jeter à droite et à gauche ces séparations solennelles, sans doute afin de se donner l'air de parler à la manière inspirée des prophètes, et de n'avancer que porté sur une armée de scintillants axiomes.—Ces éditions ne sont pas moins insupportables que celles de nos voisins ; c'est une danse de corde, une parade laborieuse, une recherche d'effet qui offusque l'homme sérieux. Les trois grands prêtres de ce culte nous paraissent être MM. de Girardin, Alexandre Dumas, Ponson du Terrail. Que d'alinéas, bon DIEU ! et que d'alinéas...stupides ! Le mot est lâché, je ne le retirerai pas : car on immole là trop audacieusement la logique et le sens commun pour qu'une voix du moins ne proteste pas à son jour.

La cause matérielle et directe en est sans doute moins rare. D'une part, quand on se fait payer à la ligne, plus il y a de lignes plus on perçoit, l'arithmétique le dit ; de l'autre, on arrive à la gloire d'un bon gros volume avec ce qui aurait suffi maigrement pour une humble brochure. Le bénéfice ! nous y sommes : c'est bien l'esprit du temps !

Le P. de Montfaucon attribue au grammairien Aristophane de Byzance, qui vivait deux siècles avant l'ère chrétienne, l'invention de la ponctuation. On est en droit de supposer, cependant, qu'Aristote, plus ancien d'un siècle, connaissait déjà le point, puisqu'il avoue n'avoir osé l'introduire dans une copie du philosophe Héraclite, " par la crainte, dit-il, de choir en quelque contre-sens." En tout cas, et malgré un passage de Cicéron, qui, au traité *De Oratore*, fait également mention de signes destinés à marquer des repos et des mesures (*librariorum notæ*), l'invention ne prospéra guère. On a exhumé des cendres de Pompéi, ensevelis sous les scories du Vésuve l'an de J.-C. 79, un certain nombre de volumes roulés autour d'une tige, suivant l'usage des anciens, qui ne connaissaient point le papier : et dans ces volumes, dont la date de transcription est incertaine, on ne trouve généralement aucune ponctuation ; les vers seuls sont alignés.—On sait que ces précieux livres, noircis et à peu près calcinés, furent pris d'abord pour des charbons, la bibliothèque qui les contenait pour une boutique d'Auvergnat du temps, et en conséquence tous ces trésors jetés à la mer, d'où on eut toutes les peines du monde à en retirer une partie, une fois l'éveil donné. Un ecclésiastique napolitain a découvert le moyen de dérouler peu à peu les feuilles dans des châssis de verre, avec des précautions infinies, car au moindre souffle tout tombe en poussière ; souvent on ne met pas moins d'une année à rentrer en possession de huit ou dix pages, photographiées et dessinées au fur et à mesure. Les caractères sont très-nets, presque tous d'une écriture remarquablement belle, surtout dans les textes grecs ; mais, encore une fois, pas de traces de ponctuation.

Il en est de même des manuscrits de l'époque suivante et jusqu'à Charlemagne. Le savant Alcuin, frappé des inconvénients d'une telle transcription, qui faisait de la plus simple lecture un travail accessible aux seuls érudits. et non sans difficultés pour eux-mêmes (car combien de sens douteux, faute de ce fameux point qui fit perdre à Martin son âne !), Alcuin, dis-je, préconisa le point, qui fit son entrée définitive dans le domaine de l'écriture, où il n'a plus cessé de régner. Le point tenait lieu de tout le reste. Placé au bas de la ligne, dit M. de Vorepierre (*encyclopédie universelle*), il marquait une petite pause ; au milieu de la ligne, il indiquait une pause un peu plus grande, et il s'appelait *membrum* ; mis en haut de la ligne, il terminait un sens.—Les copistes des couvents et des monastères, qui ont sauvé de la barbarie le trésor des connaissances humaines, imaginèrent par la suite divers autres signes, peu commodes pour la plupart, et sans se rattacher à un système régulier, universel. Le point final, au XVe siècle encore, affectait diverses formes : tantôt une petite étoile, tantôt trois points en triangle, comme le pratiquent nos francs-maçons, qui vraisemblablement se figurent faire en cela du neuf. Les parenthèses étaient usitées, de temps en temps aussi le trait horizontal de séparation, qu'on prodigue maintenant, dans certaines imprimeries, au delà du raisonnable. Le point-virgule fut emprunté aux Grecs, qui s'en servaient pour signe d'interrogation, ce qu'ils font encore. Le reste nous est venu depuis l'in-

vention de la typographie, et s'est perfectionné avec le temps, suivant la marche ordinaire des choses humaines.

Il s'ensuit que nous devons être, à cet égard, plus avancés que nos pères, et nous le sommes sans contredit. La ponctuation actuelle tend à une perfection de détail qu'elle n'a jamais eue ; on la raisonne davantage ; une plus générale habitude de précision mathématique lui a servi dans une mesure sensible. Il s'agit, bien entendu, des éditions surveillées par des correcteurs instruits, et non de cette foule de livres désolants où tous les principes sont outragés sans retenue.

III.—*Division de ce Traité.*

Nous donnerons, en premier lieu, le principe général qui doit présider à une bonne ponctuation. Il a besoin d'être expliqué clairement, et justifié. On n'attend pas de nous des notions préliminaires sur le sujet, le verbe, le régime, la préposition, les verbes actifs (nous maintenons *actifs*, et repoussons la désignation nouvelle de *transitifs* ; nous dirons quelque jour pourquoi), les verbes neutres, passifs etc. : il n'est pas un de nos lecteurs qui ne soit familiarisé avec tout cela.

Le principe établi, nous passerons successivement aux divers signes, point-virgule, deux points, guillemets, parenthèses, tirets, etc. Nous commencerons même par le trait-union, qui n'appartient pas absolument à la ponctuation, mais qui y touche de si près que cette excursion sur une terre voisine ne sera point un inopportun détour, d'autant plus que là encore nous aurons à relever quantité d'oublis et d'erreurs dans la dernière édition du *Dictionnaire de* l'*Académie*, plus fautive que les précédentes. Nul, je l'espère, ne nous taxera de présomption quand il aura vu nos preuves et entendu nos raisons. L'Académie est un fort grand seigneur, que nous respectons autant que personne ; c'est même à cause de ce respect qu'il nous semble bon de lui rappeler le vieil adage, par elle oublié dans cette circonstance : " Noblesse oblige. "

V. POSTEL.

(*A continuer.*)

BIOGRAPHIE.

—

LE COMMANDANT DES VARANNES.

Nous empruntons au *Moniteur de la Flotte* l'article suivant, qui rend un juste hommage à la mémoire d'un de nos marins les plus distingués, M. Levesque des Varannes, commandant du batiment de guerre français le d'*Estrées*, dernièrement en station dans les eaux américaines, et qui a laissé en Canada les plus honorables souvenirs.

—

La mort vient d'enlever à la France un esprit d'élite, le commandant Levesque des Varannes. La marine perd en lui un de ses officiers les plus intelligents, le pays un de ses enfants les mieux doués.

Le commandant des Varannes n'avait pas trente-neuf ans. Sorti de l'école navale 1848, il députa dans la marine par une campagne autour du monde, sous les yeux d'un chef qui, après l'avoir vu trois ans à l'œuvre, écrivait au ministre de la marine : " Monsieur des Varennes doit devenir un officier remarquable...... C'est une organisation d'élite." La vie entière du commandant des Varannes justifie cette prédiction de son premier commandant.

La guerre de Crimée le vit aux batteries de siége de la marine devant Sébastopol, il y conquit la croix de la Légion d'honnneur au prix d'une blessure à la tête et après une citation à l'ordre du jour de l'armée.

Quand la campagne d'Italie s'ouvrit, il venait d'être nommé lieutenant de vaisseau ; sa réputation d'énergie et d'entrain le désignait au choix du ministre pour le commandement d'une des canonnières destinées à battre en brèche les murs de Peschiera. La paix de Villafranca le trouve, lui et son équipage, devant Desenzano ; c'est là qu'il leur fallut, bien à contre cœur, abandonner, sans qu'elle eut reçu le baptême de feu, cette canonnière qu'ils voyaient flotter sur le lac de Garde après en avoir promené les morceaux à travers la Lombardie.

Un dédommagement attendait le lieutenant de vaisseau des Varannes. La France et l'Angleterre allaient demander compte à la cour de Pékin de sa trahison devant l'embouchure du Peiho. Il y avait, dans cette campagne à l'extrémité de l'Orient, toute une perspective de dangers à courir, et cette fois l'attrait du pittoresque se joignait, dans le cœur de l'officier, au désir de montrer ses brillantes qualités de marin. C'est comme capitaine de la canonnière no. 13 que le lieutenant de vaisseau des Varannes prend part à l'attaque des forts de Fakou. Il est de ceux qui hivernent dans le Peiho afin de maintenir le gouvernement chinois dans les dispositions que lui ont imposées les succès de nos armes ; et quand la glace a interrompu les communications par mer, que le corps expéditionnaire est privé de toutes relations avec Shangbaï, c'est lui qui obtient l'honneur d'être le pionnier de l'armée, c'est à lui que revient la gloire de rechercher et d inaugurer une route nouvelle.

Arrêterons-nous un instant. Cette page de l'existence du commandant des Varannes mérite qu'on y insiste. Elle peint l'homme; elle montre la trempe de cette nature qui, jetée en dehors de la maritime, reprend son équilibre, même au milieu d'éléments inconnus et lorsque le danger revet des formes nouvelles. L'imprévu surgit à chaque pas. Jamais il ne surprend des Varannes en défaut. Les dispositions des habitants sont douteuses, souvent mauvaises ; il faut lutter et contre les hommes et contre le climat : en quatorze jours, des Varannes fait cent quarante lieues dans la neige et entre à Tchefou à la tête de ses sept compagnons de route, tous matelots de sa canonnière.

Au sortir de ce long hiver dans les glaces de Peiho, commence pour la marine une série d'expéditions glorieuses auxquelles prend part le lieutenant de vaisseau des Varannes. Des bandes de rebelles ont envahi les provinces du Tchekiang et de Kiansu, le commerce de Shanghaï est interrompu. Autour de cette ville, dans un rayon de vingt lieues, toute la population a disparu ; ce qui n'a pas été massacré est venu chercher un abri sous notre drapeau; Ningpo, Kiadine, Soutchéou sont aux mains de l'insurrection.

Il faut reprendre une à une toutes ces anciennes cités commerciales. Aide-de-camp, puis chef d'état-major du commandant en chef, des Varannes est blesssé a la prise de Tsépou ; à Kiadine et à Tsinpou, il est cité comme arrivé le premier sur la brèche : à Nekiao, il reçoit dans ses bras le corps du brave amiral Protet, que la mort vient de frapper au milieu de son triomphe.

A la fin de 1862, le lieutenant de vaisseau des Varannes rentrait en France ; sa brillante conduite dans les cambats meurtriers contre les rebelles chinois lui avait valu la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Officier d'ordonnance du ministre de la marine en 1864, aide de camp du vice-amiral Penaud, commandant en chef l'escadre d'évolution de 1814, il était nommé, à la mort de ce dernier, capitaine de l'aviso le *Croiseur ;* enfin l'empereur, dont l'attention avait été appelée sur les services du lieutenant de vaisseau des Varannes, le choisissait en 1866 pour officier d'ordonnance. L'année suivante, la confiance de sa Majesté lui valait l'intéressante mission d'aller étudier les progrès de notre colonisation en Cochinchine et l'honneur d'en rendre compte.

Promu au grade de capitaine de frégate à son retour de Cochinchine et nommé au commandant du d'*Estrées*, il était depuis dix-huit mois dans la mer des Antilles, depuis un an dans les eaux d'Haïti, avec la mission de suivre les péripéties de la guerre civile et de protéger notre commerce contre les exigences des partis rivaux. C'est là que la mort est venue le frapper. Celui qui l'avait bravée maintes fois à Sébastopol et dans les mers de la Chine, qui avait joué avec le danger pendant vingt ans d'une vie d'agitations et d'aventures, sous les climats les plus dangereux et dans les circonstances les plus critiques, est mort en soldat, sans faiblesse et sans illusion, conservant son énergie jusqu'au dernier moment.

Saisi en mer, le lendemain de son départ de Cuba, des premières atteintes de la fièvre jaune, il a rendu l'âme à Port-au-Prince, dans la demeure et au milieu de la famille de notre consul général M. de Courthial, soigné jusqu'à sa dernière heure par des mains

françaises, pleuré comme un parent par une famille dont les cœurs avaient suivi toutes les phases de sa maladie avec toutes les alternatives de l'espoir et de la douleur, pleuré comme un ami, comme un protecteur, par des comptriotes dont il n'avait cessé de défendre les droits, regretté, enfin, par tous comme un homme d'honneur et de courage, ayant, jusqu'à l'extrême, pratiqué durant sa vie la plus noble des vertus militaires, le sentiment du devoir.

Nous avons retracé succinctement les beaux traits de cette existence de marin, si courte et si brillamment remplie. Mais le commandant des Varannes n'appartenait pas seulement à la marine, il appartenait au pays, car chez lui l'homme était à la hauteur de l'officier. Sa nature, bienveillante et originale à la fois, en faisait une figure sympathique au suprême degré; son esprit si fin inspirait la confiance, parce qu'on sentait qu'il était au service d'idées généreuses.

Il était de ceux qui, au milieu de leurs courses à travers le monde, voient, sentent et se souviennent. S'il négligeait, par modestie, de raconter la part qu'il avait prise à de glorieuses expéditions, il aimait à rendre compte de ce qu'il avait vu faire sous ses yeux, et s'efforçait d'instruire ses camarades en leur montrant les enseignements qu'il fallait tirer, pour l'avenir, des leçons du présent.

La Marine française dans la guerre d'Italie (*Revue des Deux-Mondes*, janvier 1860), *la Chine depuis le traité de Pékin* (*Revue des Deux-Mondes*, avril 1863), n'indiquent pas seulement chez le commandant des Varannes un talent de narrateur. Ces deux écrits montrent l'homme d'études prévoyant ici l'importance que peuvent prendre en Chine les intérêts commerciaux de l'Europe, expliquant là ce que l'on peut attendre, dans une guerre européenne, de l'action combinée de la marine et de l'armée de terre. *La Cochinchine française depuis l'annexion des provinces du Sud* (*Revue des Deux-Mondes*, février 1868), plaidoyer généreux en faveur des compagnons d'armes dont il a partagé les fatigues et les dangers, est en même temps un programme politique et financier, dans lequel sont développées avec lucidité et conviction les espérances que doit nous faire concevoir la possession de notre nouvelle colonie.

Mais le souvenir de tant de précieuses qualités, malgré les douleurs qu'il ravive, ne doit pas nous faire oublier ceux qui nous ont remplacés au pied de ce lit de mort; par affection même pour cette mémoire si chère, qu'il nous soit permis d'adresser un remerciment au consul de France et à sa famille qui, après avoir lutté jusqu'à la dernière heure pour arracher aux étreintes mortelles de la fièvre leurs deux malheureuses victimes, ont recueilli les derniers soupirs du commandant des Varannes et du capitaine du *Curieux*. Et devant les tombes de tant de jeunes hommes moissonnés par la maladie, ne laissons pas nos regrets imposer silence au sentiment légitime d'orgueil que nous impose la conduite de ces vaillants compatriotes de Saint-Domingue, qui n'ont pas craint de braver la fureur de l'épidémie en se dévouant au chevet de nos malheureux marins.

J. Layrle, capitaine de frégate.

AVIS OFFICIELS.

Ministère de l'Instruction Publique

NOMINATIONS

CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Il a plu au Lieutenant-Gouverneur par Ordre en Conseil en date du 5 Août, nommer les personnes suivantes pour former avec le Ministre de l'Instruction Publique le Conseil de l'Instruction Publique de la Province de Québec.

Membres Catholiques-Romains.

Monseigneur Charles Larocque, Evêque de St. Hyacinthe.
Monseigneur Jean Langevin, Evêque de Rimouski.
Côme Séraphin Cherrier, Ecuier, C. R. et L.L.D.
Le Révérend Patrick Dowd, D. D.
Le Révérend Alexandre Elzéar Taschereau, D. C. L., Vicaire Général.
Jacques Crémazie, Ecuier, L.L.D.
Louis Léon Lesieur Desaulniers, Ecuier.
Cyrille Delagrave, Ecuier.
L'Honorable Thomas Ryan, Sénateur.
Le Révérend Olivier Caron, Vicaire Général.
Charles André Leblanc, Ecuier, C. R.
Joseph Lachaine, Ecuier, M. D.
Marc Amable Girard, Ecuier.
Alphonse Basile Routhier, Ecuier.

Membres Protestants.

Le Très-Révérend James William Williams, D.D., Evêque de Québec.
L'Honorable Christopher Dunkin, D.C.L.
Le Révérend John Cook, D.D.
L'Honorable Sir Alexander Tilloch Galt, K.C.M.G.
Le Vénérable Archidiacre William Turnbull Leach, D.C.L., L.L.D.
L'Honorable Charles Dewey Day, L.L.D.
L'Honorable James Ferrier, Sénateur.

—

SECRÉTAIRES DU CONSEIL.

Il a plu au Lieutenant-Gouverneur par Ordre en Conseil en date du 13 Août, de nommer Louis Giard, Ecuier, M. D. et Henry Hopper Miles, Ecuier, L.L.D., Secrétaires conjoints du Conseil de l'Instruction Publique.

—

COMMISSAIRES D'ÉCOLES

Il a plu au Lieutenant-Gouverneur par Ordre en Conseil en date du 13 Août, faire la nomination suivante de commissaires d'écoles :

Comté de Gaspé.—St. Pierre de l'Etang du Nord. MM. Isaïe Godet, Etienne Leblanc, Guillaume Leblanc, Jean-Baptiste Bouffard et Auguste Molaison au lieu de personnes nommées par l'ordre en Conseil du 20 octobre dernier, lequel est révoqué.

Le Soussigné a l'honneur de recommander les messieurs suivants pour être commissaires d'écoles dans les municipalités ci-après designées :

Comté de Bagot.—Acton Vale. M. Hilaire Dubruié en remplacement de M. Eusèbe Dufault qui a quitté définitivement la municipalité, aucune élection n'ayant été faite en temps voulu.

Ste. Hélène. MM. Joachim Poitras et Charles Berthiaume en remplacement de MM. François Dupuy et François Trottier qui ont quitté définitivement la municipalité; aucune élection n'ayant eu lieu au temps voulu.

Comté de Gaspé.—Percé. Le Rév. Narcisse Thivierge en remplacement du Rév. M. E. Guilmet qui a quitté définitivement la municipalité.

Comté d'Iberville.—St. Athanase. M. Jean Bouchard en remplacement de M. Michel Mahé fils, qui a quitté définitivement la municipalité; il n'y a pas eu d'élection au temps voulu.

Comté de Kamouraska.—Ste. Anne de Lapocatière No. 1. MM. Antoine Dionne et Adolphe Roy, en remplacement de MM. Clément Rouleau et Nicolas Aubert sortis de charge, leur temps d'office étant expiré.

Comté d'Ottawa.—Township Ripon. M. Joseph Bissonet en remplacement de M. Léandre Lavigne décédé. Il n'y a pas eu d'élection en temps légal.

Comté de Shefford.—Roxton Falls. M. Patrick Kearney en remplacement de M. Charles Tarte qui a quitté définitivement la municipalité; aucune élection n'ayant eu lieu en temps légal.

Comté de Témiscouata.—St. Antoine. M. Prudent Pinet en remplacement de M. Joseph Bélanger qui a quitté définitivement la municipalité; aucune élection n'ayant été faite dans le temps voulu par la loi.

Comté de Témiscouata.—St. Arsène. MM. Joseph Roy et Georges Derome en remplacement de MM. Frs. Pelletier et Pierre Dumont dont le temps d'office est expiré.

POUR ÊTRE SYNDICS D'ÉCOLES.

Comté de Portneuf.—Ste Jeanne de Neuville. MM. Théophile Mercure, François Bédard, Narcisse Boivin, Fr. Bussière et Pierre Elz. Gingras. Municipalité nouvelle, l'érection demandée ce jour.

Comté de Rimouski.—St. Donat. MM. Didace Morisset, Octave Lavoie, Joseph Reust, Eusèbe Hallée et Godfroi Bérubé. Municipalité nouvelle, l'érection demandée ce jour.

—

ÉRECTIONS, ANNEXIONS, ETC., DE MUNICIPALITÉS SCOLAIRES.

Le Soussigné a l'honneur de recommander que les érections de municipalités scolaires dont suit la liste soient faites et ainsi que les changements dans les limites des anciennes municipalités.

Comté de Bellechasse.—Armagh. Eriger le township d'Armagh en municipalité scolaire avec les limites qu'il a comme township susdit. Cette érection avait été demandée le 8 mars 1861 avec plusieurs autres. Néanmoins elle se trouve avoir été omise dans l'ordre du Conseil du 14 du même mois.

Comté de Châteauguay.—St. Stanislas Kostka. Distraire de la municipalité de Ste. Cécile dans le comté de Beauharnois, cette partie qui en a

été distraite pour les fins religieuses et civiles, bornée au nord-ouest sur le lac St. François à partir de la grande ligne du township de Godmanchester en conservant jusqu'au lot 72 exclusivement, suivant la ligne du dit lot 72 jusqu'à sa jonction avec le trait carré des terres à un rang double, suivant ensuite le dit trait carré jusqu'au lot No. 79, inclus au premier rang, de là jusqu'au lot 45 aussi inclus du second rang et de là par la ligne du dit lot jusqu'au petit canal, puis descendant par le petit canal jusqu'à la rivière St. Louis, remontant ensuite la dite rivière jusqu'au chemin Boque et poursuivant delà par le trait carré des terres du septième rang d'Ormstown, jusqu'à la ligne du township de Godmanchester, et suivant de là la dite ligne jusqu'au lac St François.

Annexer aussi à la dite municipalité cette partie de St. Anicet qui y est déjà annexée pour ses fins religieuses, savoir les treize premiers lots du premier et du second rang du township de Godmanchester.

Comté de Portneuf.—Ste. Jeanne de Neuville. Eriger la nouvelle paroisse de Ste. Jeanne de Neuville en municipalité scolaire, telle qu'elle a été érigée pour les autres fins civiles par proclamation en date du 13 janvier 1868.

Comté de Rimouski.—St. Donat. Eriger la nouvelle paroisse de St. Donat en municipalité scolaire, telle qu'érigée pour les autres fins civiles, en y ajoutant les terres des Sieurs Ignace Clareau, Joachim Paquet, Benjamin Dupont, Ferdinand Gagnon, F. X. Gagnon et Veuve Pierre Béruhé, situées dans le treizième rang de Ste. Luce, les habitants se trouvent dans l'impossibilité d'y envoyer leurs enfants à l'école.

Comté de Champlain.—Ste. Flore. Distraire de la municipalité scolaire de Shawenegan dans le comté de St. Maurice le premier rang de Shawenegan pour l'annexer à celle de Ste. Flore.

Comté de Maskinongé,—St. Justin. Annexer à la municipalité scolaire de Maskinongé tout le terrain de St. Justin, à partir de la propriété de M. Carufel inclusivement, au nord-ouest jusqu'à la ligne seigneuriale qui divise les deux dites municipalités scolaires au sud-est.

—

DIPLOMES OTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

BUREAU PROTESTANT DE QUÉBEC.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—Mlle Dora Brown.

Deuxième classe.—Mlles Margaret Elliot et M. Thomas Parks.

4 mai 1869.

D. Wilkie,
Secrétaire.

—

BUREAU CATHOLIQUE DE MONTRÉAL.

Ecole modèle, 1ère classe F.—Mlles Marie Antoinette Béïque, Marie Chaput et Adéline Richer.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlles Christine Allard, Arzélie Archambault, Alphonsine Barrette, Adèle Beauchemin, Rosalie Bélanger, Marie Bonin, Catherine Brady (A), Olivina Carrières, Rose Délima Clairmont, Célina Croisettière, Virginie Desautels, Hélène Desparais, Exilda Dorval, Eugénie Duteau dit Grandpré, Julia Dwyer (A), Marguerite Filiatreault, Marie Galipeau, Albina Gauthier, Mélina Gauthier, Zoé Giroux, Athelia Goodman (A), Georgina Laforet, Marie Lallande, Mélanie Langevin, Exilda Lapierre, Séraphine Leroux, Valérie Longpré, Célina Mailloux, Adéline Marchessault, Catherine McGarry, Ellen Teresa, McGillis (A), Hermeline Mandor, Mathilde Ouimette, Adèle Perrier, Mr. Léger Provost, Mlles Guilhelmine Raisenne, Nazarine Rivet, Victorine Rouleau, Arménie Salva, Eléonore Thihodeau, Jane Elizabeth Weir (F et A), MM. Etienne Stanislas Lussier et Léger Prévost.

Deuxième classe F.—M. Gilbert Boucher, Mlles Louise Brodeur, Olive Brunet, Anna Bellcrose dit Ménard, Malvina Cadot, Eugénie Charpentier, Malvina Doré ou Dauray, Marie Deeorcy, Perpétue Godin, Virginie Goyer, Joséphine Lachapelle, Adélaïde Lacombe, Célina Laplante, Henriette Laurendeau, Honorine Laporte, Célanie Marois, Alexis Morel, Dorothé Payette, Anne Payette, Marie Olive Perrier, Pameal ou Pamenae Poirier, Virginie Reid (F et A), Elmire Trudeau et Clémence Trudel.

3 et 4 août 1869.

F. X. Valade,
Secrétaire.

—

BUREAU PROTESTANT DE MONTRÉAL.

Ecole modèle, 1ère classe A.—M. David F. Hawley.

Deuxième classe.—M. Thomas Holiday.

Ecole élémentaire, 1ère classe.—Mlles Mathilda A. Cowan, Helen C. Davis, Mary M. Gilmore, Jennie Glasgow et Louisa S. McFee.

Deuxième classe.—Mlles Christiana S. Busby, Mathilde Busière (F), Jane P. Campbell, M. James Cruickshank, Mary M. Finlayson, Joan Gold, Helen Melville, Amelia Reay, Sarah Somerville, Elizabeth Wilson.

3 août 1869.

P. A. Gibson,
Secrétaire.

BUREAU CATHOLIQUE DE RIMOUSKI.

Ecole élémentaire, 2de classe F.—Mlles Caroline Bérubé, Eloïse Desjardins, Malvina Forbès et Cléophée Fontaine.

3 août 1869.

P. G. Dumas.
Secrétaire.

—

BUREAU DE SHERBROOKE.

Ecole modèle, 1ère classe A.—M. Alonzo Lee Holmes et Mlle Sarah Gillies.

Ecole élémentaire, 2de classe.—Mlles Sarah L. Cutter, Margaret Curran (A et F), Christina McLeod et Agnès Wilson.

3 août 1869.

S. A. Hurd,
Secrétaire.

—

BUREAU DE GASPÉ.

Ecole élémentaire 1ère classe F.—Anne Alfred Edmond Brasset.

Deuxième classe F. et A.—M. Joseph Alphonse Chevrier.

21 Juillet 1869.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—Mlle Ellen Maria Coffin.

3 août 1869.

E. J. Flynn,
Secrétaire.

—

BUREAU CATHOLIQUE DE RICHMOND.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—MM. George Allard et Louis H. W. Gill (F et A).

Deuxième classe F.—Mlles Marie Flore Duclos, Marie A. Z. Dumas et Adéline Grégoire.

3 août 1869.

F. A. Brien,
Secrétaire.

—

BUREAU PROTESTANT DE WATERLOO ET SWEETSBURGH.

Ecole élémentaire, 2de classe A.—Mlle Isabella Ainslie.

1ère classe A.—Mlles Ellen Brown, Sophia L. Blake, Ann Eliza Gilbert, Clarinda Joyal, Mde Azariah W. Lawrence et Emma Marston.

Deuxième classe A.—Mlles Marinda Streeter, Philomène Saindon (F), Viola V. Smith, Nancy V. Smith et Isabella Ainslie.

3 août 1869.

Wm. Gibson,
Secrétaire.

—

BUREAU D'AYLMER.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—Mlles Margaret Foran, Elizabeth Symmes et Mary S. Smith.

Deuxième classe F.—Mlle Anisée Phebée Beaudry.

3 août 1869.

John Woods,
Secrétaire.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUEBEC (PROVINCE DE QUEBEC), AOUT ET SEPTEMBRE 1869.

L'ancien et le nouveau Ministre de l'Instruction Publique en France.

Les changements politiques survenus dans le gouvernement de la France, ont nécessité la retraite de M. Duruy, qui a été fait sénateur et a été remplacé comme Ministre de l'Instruction Publique par M. Bourbeau, avocat, ancien professeur à la faculté de droit de Poitiers et maire de cette ville.

M. l'abbé Godin dans l'excellent travail qu'il a lu à la distribution des prix à l'école normale Jacques-Cartier, a parlé avec reconnaissance de l'accueil bienveillant que M. Duruy lui avait fait et de la sympathie qu'il avait témoignée pour notre pays, ajoutant : "je n'ai point ici à juger ce que M. Duruy a fait ou veut faire pour l'instruction publique."

Notre Ministre de l'Instruction Publique, M. Chauveau, a aussi lui exprimé dans son premier rapport à son retour d'Europe, toute la reconnaissance qu'il devait à M. Duruy, qui avait facilité avec la plus grande courtoisie, l'accomplissement de sa mission.

Dans ces circonstances, il ne conviendrait guère à la rédaction de ce journal de formuler un jugement sévère sur une administration qui a fait tant de bruit et provoqué de la part du clergé catholique surtout une résistance si entière et si vigoureuse à laquelle est due en grande partie la retraite du ministre. Nous nous contenterons d'esquisser brièvement des travaux littéraires et administratifs dont personne dans tous les cas ne conteste l'étendue et l'importance, et nous donnerons les principaux faits de la biographie de M. Duruy et de celle de son successeur tels que nous les trouvons rapportés dans les derniers journaux français.

M. Victor Duruy, né à Paris en 1811, débuta dans l'enseignement en 1833 au collége de Reims, d'où il passa au collége d'Henri IV à Paris. En 1853, l'Université lui conféra le doctorat ès lettres. Lorsqu'en 1863, M. Duruy fut chargé par l'Empereur du portefeuille de l'instruction publique, il était surtout connu par de nombreux ouvrages d'enseignement se rapportant à l'histoire et à la géographie, publiés à un très-grand nombre d'exemplaires par la maison Hachette. On assure que l'Empereur s'était procuré la collaboration de M. Duruy pour son histoire de César, et que dans les conférences fréquentes qu'il avait eues avec lui, il avait médité de l'élever à la haute position qu'il a occupée pendant un peu plus de six années révolues.

Appelé ainsi, on peut le dire soudainement, à diriger la vaste organisation dont il faisait lui-même partie, le nouveau ministre fut surtout frappé de l'état de pénurie et d'infériorité sociale dans laquelle se trouvaient la plupart des instituteurs et des institutrices laïques et une série de mesures destinées à l'amélioration de la position des instituteurs primaires et à élever le niveau de l'enseignement, le firent appeler, dit M. Goumy dans la *Revue de l'Instruction Publique*, " le ministre des maîtres d'école. "

La question de l'éducation professionnelle occupa ensuite M. Duruy, et la fondation de l'école de Cluny, destinée à procurer à de nouvelles institutions des professeurs des sciences appliquées aux arts, fut le résultat de ses efforts. L'université dont l'école normale supérieure avait fait des sacrifices pour le développement de l'enseignement scientifique, et avait monté surtout ses musées et ses laboratoires de la manière la plus complète, vit d'un mauvais œil cette nouvelle création du ministre. Celui-ci s'attira bientôt l'animadversion de l'université à un bien plus haut degré en faisant une foule de changements importants dans l'enseignement et en créant " l'école pratique des hautes études " destinée d'après lui, à faire sortir l'université de sa routine séculaire et à la lancer dans une voie plus large et plus conforme aux besoins sociaux de notre époque ; de ce jour, M. Duruy fut presque aussi mal noté dans un certain monde libre penseur qu'il l'était dans le parti religieux. " Un peu plus, dit M. Goumy, et l'Université excommunierait au nom du *Gradus ad Pamassum* et des *Racines grecques !*"

En même temps cependant, il établissait les conférences publiques et gratuites, il se prononçait fortement en faveur de l'instruction gratuite et obligatoire, mesure à laquelle ses collègues ne voulurent pas souscrire et il essayait de fonder l'enseignement supérieur des femmes. Le personnel enseignant de l'université, et les hommes de lettres parmi lesquels furent choisis la plupart des conférenciers étaient parmi les coryphées les plus avancés de cette incrédulité sérieuse et dogmatisante qui a succédé à l'école railleuse et violente de Voltaire et qui n'en est que plus dangereuse ; le clergé s'allarma à bon droit des conséquences que pourrait avoir la diffusion dans les masses des idées dont le régime universitaire n'a que trop imprégné la jeunesse instruite de la France. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que l'enseignement supérieur donné aux femmes dans ce sens et avec ces principes a mis tout naturellement le comble à l'hostilité qu'avaient provoquée les autres mesures du ministre.

Dans la direction générale de l'instruction publique, M. Duruy s'est montré d'une activité infatigable, il n'a épargné ni les études, ni les démarches personnelles, et sa vigilance, son ubiquité que l'on a voulu ridiculiser comme un excès de zèle, ont eu nécessairement un effet salutaire et devaient être d'un bon exemple pour les fonctionnaires subalternes. Sous son administration, de grandes améliorations ont été faites dans le matériel, l'installation des lycées, et de nouveaux établissements ont surgi sur plusieurs points dans des conditions hygiéniques et de comfort bien supérieures à tout ce qui existait jusqu'alors en France : tels sont entr'autres le Lycée du Prince Impérial à Vanvres près de Paris, et le petit collége du Lycée de Lyon près de cette dernière ville.

Le successeur de M. Duruy, M. Bourbeau est né à Poitiers le 2 mars 1811. Nommé maire de Poitiers en 1847, il fut envoyé à l'Assemblée nationale par 45,000 voix sur 60,000 électeurs ; il y siégea au centre gauche.

" A cette époque dit le *Manuel général de l'instruction primaire*, M. Bourbeau attira sur lui l'attention par de nombreux et sérieux travaux, se rapportant pour la plupart à des questions d'enseignement. On signale son rapport au nom du comité de l'instruction publique sur le projet de décret tendant à établir la gratuité de l'entretien et de l'instruction à l'école normale supérieure ; la part qu'il prit à la discussion sur les traitements des inspecteurs généraux de l'Université, sur le rétablissement des chaires supprimées au Collége de France ; son rapport sur l'organisation de l'école d'administration et ses discours sur cette même question. Il reprit en son nom personnel le projet de loi concernant cette école, retiré par le gouvernement.

" M. Bourbeau ne se signala pas moins dans la discussion du projet de loi sur l'organisation judiciaire et sur l'organisation électorale.

" En quittant l'Assemblée nationale, il se consacra tout entier à sa profession d'avocat et aux travaux que lui imposaient ses fonctions de doyen de la Faculté de Poitiers. Il écrivit aussi plusieurs ouvrages de droit. Dans cette situation, l'autorité de M. Bourbeau ne fit que grandir. Aux dernières élections, l'honorable doyen accepta le patronage de l'administration pour la candidature officielle et fut nommé député par 12,000 voix contre 5,600 obtenues par M. Thiers.

" Il était l'un des signataires de l'interpellation des 116 députés du centre gauche, qui a été l'origine de toutes les mesures politiques que nous voyons s'accomplir aujourd'hui."

Examens publics et distributions de prix dans les Ecoles Normales, Universités, Colléges, Couvents et autres maisons d'Education.

(*Suite et Fin.*)

C'est au moment où les vacances touchent à leur fin, ou l'écolier fait sa légère malle pour retourner à ses études que nous sommes obligés de continuer notre compte rendu des examens et distributions de prix et rappeler ainsi bien a regret à la mémoire de l'écolier le beau *jour des vacances* au moment où il se prépare au triste *jour de la rentrée.* Nous sommes au mois de septembre, déjà quelques feuilles dessechées enlevées par un vent puissant et froid sont venues nous annoncer l'approche de l'automne ; tout le monde revient à la hâte de la campagne, ce n'est plus le temps des voyages aussi, laissons là l'ordre chronologique qui nous a transporté jusqu'ici si souvent de Québec à Montréal, et donnons les notes que nous avons pu nous procurer sur les distributions de prix dans chacune des maisons d'éducations de nos principales villes, nous contentant de pousser de temps à autre une excursion dans les environs quand nous serons certains de trouver l'hospitalité d'un collége.

En donnant des détails sur la séance de l'Université Laval, nous avons dit que l'arrivée de Son Excellence le Gouverneur-Général avait été précédée de la distribution des prix aux élèves du Petit Séminaire de Québec. Nous n'avons pas pu assister à cette première partie de la séance ni nous procurer des renseignements. On nous a dit cependant que les prix ont été distribués

simplement, qu'il n'y a pas eu de discours, mais que l'excellent corps de musique des élèves sous une habile direction, exécutait par intervalles des morceaux choisis.

Les applaudissements qui ont éclaté sur les bancs des élèves du Petit Séminaire à l'arrivée de Son Excellence ont prouvé qu'ils estimaient trop l'honneur que leur faisait le représentant de Sa Majesté par sa présence au milieu d'eux, pour regretter les discours et les autres parties ordinaires du programme mises de côté en faveur des ainés d'une même maison, les élèves de l'Université.

La distribution solennelle des prix aux élèves du Couvent des Ursulines de Québec a eu lieu jeudi, le premier juillet. Son Excellence Lady Belleau présidait, ayant à sa droite l'Hon. Ministre de l'Instruction Publique, l'Hon. Président du Sénat, Son Honneur le Juge Bossé et l'Hon. Commissaire des Terres de la Couronne, à sa gauche M. le Maire de Québec, M. le Grand-Vicaire Cazeau et un nombreux clergé. Avant de donner le programme de la séance nous allons emprunter au "Courrier du Canada," quelques chiffres qui montrent les développements qu'a pris cette maison d'éducation et les services qu'elle rend à la société. Le nombre des élèves pensionnaires est de 185. Celui des élèves mi-pensionnaires, de 125. Celui des élèves externes, de 300. Celui des élèves-maîtresses de l'Ecole Normale Laval, de 72. Total 682. Le "Courrier" dit avec raison que ces chiffres ont une éloquence que n'aurait pas le meilleur plaidoyer en faveur de l'institution.

Passons maintenant au programme que nous publions en entier, car autrement on ne pourrait se faire une idée de la belle fête dont rend compte le "Courrier."

Voici donc ce programme:

Marche d'entrée.. KUHE
Harmonium :—Mlle Marie Bossé.
Pianos :—Mlles. L. Neville, C. Roy, M. O'Connor, E. Pouliot, L. Lelièvre, Z. Vézina, E. Cimon, E. Turcotte, J. Clarke, J. Lowe, A. McMullen, C. Tims.

ADRESSE A L'AUDITOIRE, Mlle. E. Renaud.

O Quam Pulchra est....UNE RELIGIEUSE URSULINE DE CLERMONT-FERRAND.
Harmonium :—Mlle Angèle White.
Piano :—Mlle. M. Pennée.

DISTRIBUTION DE PRIX.—D. P.

Yelva.. ASCHER.
Harmonium :—Mlle. M. Pennée.
Mélodéon :—Mlles. A. Walker et S. Matte.
Pianos :—Mlles. M. L. King, A. Létourneau, A. Beaubien, L. Duchesnay, S. Hardy.

DISTRIBUTION DE PRIX.—P.

L'oiseau que je préfère.................. URS. DE CLERMONT-FERRAND.
Chanté par Mlles. C Fréchette et E. Cimon.
Piano :—Mlle. Eveline Peters.

DISTRIBUTION DE PRIX.—P. ET D. P.

Anticipations ;—Souvenirs, (Dialogue).
Mlles. A. Lelièvre, E. Peters, J. McDonald, C. Gauvreau, C. Tims, M. L. King, K. Delany, M. A. O'Reilly.
O to dance on the lawn !......................... MUSIQUE DE CLOVER.
Harmonium :—Mlle. M. E. Peters.
Harpe :—Mlle. M. L. King.
Guitares :—Mlles. C. Gauvreau, S. Hardy, A. Lavoie.

DISTRIBUTION DE PRIX.—P. ET D. P.

Ouverture—Magic Flute.................................. MOZART.
Harmonium—Mlle. M. Pennée.
Pianos—Mlles. A. White, H. Letellier, C. Gauvreau, E. Peters.
Harpe—Mlle. M. L. King.
Mélodéon—Mlle. A. Chapais.
Vingt minutes de récréation à la veille des prix—(Causerie).
Mlles. M. Bossé, M. Pennée, E. Turcotte, L. Neville, A. Chapais, H. Létourneau, M. Andrews, A. White, L. Duchesnay, M. Roy, D. Plamondon, J. Richard, H. Letellier, C. Roy, E. Pouliot, J. Cauchon, A. Beaubien, M. Cimon, C. Fréchette, S. Hardy, Ev. Peters.

Ah ! tressaillez, forêts de l'Amérique......................... BORDÈSE
Piano—Mlle. L. King.
Mon Canada.......................... MUSIQUE DE CONCONE.
Piano—Mlle. A. White.
Les Vacances.......................... MUSIQUE DE BORDÈSE.
Piano—Mlle. M. L. King.
Pie IX [musique et paroles]........................ URS. DE C.-F.
Piano :—Mlle. H. Letellier.

PRIX ET DIPLOMES D'HONNEUR.

Réveil de la lyre pour chanter Marie Immaculée, grand chœur et solo.. URS. DE C.-F.
Harmonium :—Mlle. M. Pennée.
Harpe :—Mlle. M. L. King.
Piano :—Mlle. A. Chapais.

REMERCÎMENT.—Mlles. M. Bossé et M. Pennée.

Marche Finalle.. KETTERER.
Harmonium :—Mlles. A. White et A. Chapais.
Pianos :—Mlles. M. Andrew, Ev. Peters, M. A. O'Reilly, J. Cauchon, C. Fréchette, M. D'Eschambault, H. Michaud, L. Crépault.
Mélodéon :—Mlles. C. Gauvreau et K. Delany.

Les deux causeries intitulées : *Anticipation* et *vingt minutes de récréation à la veille des prix*, ont beaucoup intéressé. Les jeunes élèves qui ont figuré dans ces deux charmants entretiens, se sont très-bien acquittées de leur rôle respectif et ont enlevé à plusieurs reprises, les applaudissements de tout l'auditoire. La partie musicale a été à la hauteur de la partie littéraire. Tout le monde a admiré, pendant l'exécution des différentes parties du programme si varié de la séance, la belle tenue des élèves et leur maintien à la fois modeste et gracieux. Après la distribution des prix et des diplômes d'honneur que Son Excellence Lady Belleau a gracieusement distribués elle-même, M. le Grand-Vicaire Cazeau a félicité les élèves de leurs succès et rendu un hommage bien mérité aux vénérables religieuses pour les services éminents qu'elles ne cessent de rendre à la religion et à la société, en se dévouant avec tant de zèle à l'éducation et à l'instruction des jeunes personnes. L'Hon. Ministre de l'Instruction Publique, M. Chauveau remercia ensuite les élèves au nom de Lady Belleau qui l'avait prié de leur dire combien elle était heureuse d'applaudir à leurs travaux et à leur succès.

Laissons maintenant avec regret la capitale pour la métropole de la province. Je dis avec regret car nous aimerions à parler de plusieurs autres maisons d'éducation tant de la ville que des environs, mais le manque de renseignements et d'espace nous impose des limites un peu restreintes. Arrêtons cependant en passant, aux Trois-Rivières où le "Journal des Trois-Rivières" nous fera assister à la distribution des prix d'une institution qui jeune encore rend, cependant de grands services au pays. La distribution des prix au Collége des Trois-Rivières a eu lieu le 13 juillet sous la présidence de Mgr. D'Anthédon. Un nombreux clergé était présent à la séance, il y avait des représentants de toutes les principales maisons d'éducation de la Province. Parmi les laïques, on remarquait MM. W. McDougall, M.P., F.-X. A. Trudel, avocat de Montréal, et plusieurs autres personnes distinguées. La séance fut ouverte par M. Ulric Barthe qui dans un discours bien écrit et bien dit, souhaita la bienvenue à l'auditoire et lui fit part des sentiments qui animaient le cœur des élèves à la fin d'une année scolaire. Après l'exécution d'une cantate appropriée à la circonstance et très-bien chantée par les élèves, est venue la représentation du *Médecin malgré lui* joué avec beaucoup de succès.

Le drame fini et les prix ayant été distribués aux élèves, Sa Grandeur Mgr. d'Anthédon se leva pour répondre à une adresse que les élèves lui avaient présentée : il leur donna des conseils et les félicita de leurs succès. M. le Grand-Vicaire Raymond prit la parole après Mgr. D'Anthédon et fit l'éloge du programme suivi pour les études du collége.

Deux jours plus tard, avait lieu la distribution des prix aux élèves du Couvent des Ursulines des Trois-Rivières. La salle des examens était remplie par un auditoire distingué sous la présidence de M. le Grand-Vicaire Caron. Mlle. Eugénie Leduc a prononcé le discours d'ouverture d'une manière aisée et gracieuse. Les élèves ont été ensuite interrogées sur les différentes branches d'enseignement suivant les classes : elles répondirent toutes de la manière la plus satisfaisante et donnèrent à l'auditoire une excellente idée des progrès qu'elles avaient accomplis pendant l'année. Les élèves donnèrent de la gaîté à l'examen par l'exécution de morceaux de musique et la récitation de fables et de morceaux de poésie. *Le Rat et son raton débitée* par Mlle. Cadieux, *The Child's wish in June* par Mlle. Corinne Turcotte et l'*Orpheline* par Mlle Flore Duval furent accueillies par les ap-

plaudissements répétés de l'auditoire. Quant à la partie musicale, elle a été des plus belles, des connaisseurs nous ont assuré, dit le *Journal des Trois-Rivières*, que les élèves avaient très-bien exécuté des morceaux considérés comme très difficiles. Un discours d'adieux a été fait en anglais par Mlle. L. Fenwick et un en français par Mlle. E. Lassalle. Tous deux exprimaient les plus beaux sentiments de reconnaissance envers M. le Grand-Vicaire Caron et les religieuses qui se dévouent avec tant de zèle à l'enseignement des jeunes demoiselles au fond de ce cloître. M. le Grand-Vicaire adressa de chaleureuses félicitations aux Dames Ursulines et aux élèves et remercia l'auditoire.

Nous ne pouvons pas passer plus loin sans dire un mot de la distribution des prix au séminaire de Nicolet. Cet établissement est renommé par le grand nombre d'hommes éminents qui y ont reçu leur première éducation. Aussi voit-on tous les ans accourir un auditoire nombreux et distingué. Cette année, la séance de la distribution des prix était présidée par Sa Grandeur Monseigneur Laflèche avant à sa droite Son Honneur le Juge Loranger et à sa gauche M. le Grand-Vicaire Raymond. On remarquait en outre dans l'auditoire M. le Grand-Vicaire Caron et un nombreux clergé; parmi les laïques l'Hon. Geo. Proulx, Conseiller Législatif, M. le Dr. Lacerte, M.P., M. Fortier, M.P. et plusieurs autres personnes distinguées.

Le discours d'ouverture a été prononcé par M. Nérée Beauchemin qui s'est très bien acquitté de cette tâche. Puis les élèves jouèrent un drame en trois actes: *Olivier de Clisson*. La grandeur chevaleresque de ces temps reproduite par ce drame et très bien rendue par les élèves qui ont figuré, ont ravi les applaudissements chaleureux de l'auditoire. Après le drame, les élèves de rhétorique se sont disputé le prix d'élocution qui a été décerné à M. Landry. Un jeune élève M. Boucher fut beaucoup admiré pour des exercices militaires faits sur le théâtre. M. Bary fit le discours d'adieux et le "Journal des Trois-Rivières", à qui nous empruntons ces renseignements. dit que sa parole sensible et émue fit verser plus d'une larme. Mgr. Laflèche adressa ensuite aux élèves quelques paroles de félicitation et d'utiles et sages conseils sur la manière de passer les vacances. Après M. le Juge Loranger qui voulut bien exprimer en termes éloquents ses félicitations aux professeurs et aux élèves, le Rév. M. Narcisse Bellemare, supérieur de la maison, remercia l'auditoire. La séance se termina par des morceaux de musique et de chant, habilement exécutés sous la direction de M. de Chatillon.

Enfin nous sommes à Montréal; occupons-nous de suite de la plus ancienne et plus florissante maison de cette ville. Au Petit Séminaire de Montréal, dit *L'Ordre*, on avait, cette année, mis de côté les expériences de chimie et de physique qui possédaient elles aussi de grands attraits, pour se livrer à un débat littéraire. Les derniers des Romains et les Barbares, le Moyen-Age et la Renaissance et Les Temps Modernes ont servi de thême à trois excellents discours dont MM. D. Major. T. Joynt et T. Harol se sont acquittés avec le plus grand succès. La partie littéraire a prouvé que non-seulement les talents oratoires ne manquent pas aux élèves de cette institution, mais encore qu'on ne néglige aucun moyen pour les perfectionner. Quant à la partie musicale, on a beaucoup admiré l'exécution par les élèves d'un choix de morceaux de musique et de chant ainsi que la composition brillante intitulée: "*Hommage à mon pays*" par M. Oscar Martel et exécutée par lui sur le violon. L'auditoire était nombreux et distingué sous la présidence du Rév. M. Bayle, Supérieur de la Maison de St. Sulpice.

Au Collége Ste. Marie, les membres de l'académie française ont voulu donner au public le spectacle d'une discussion en règle sur une des questions les plus importantes de l'époque, celle de savoir si la presse doit être libre. Dans quatre petits discours aussi brillants par la forme que solides par le fonds, MM. Napoléon Renaud, John Henchey, Edmond Rottot et John McDonald, firent valoir d'excellentes raisons, les deux premiers en faveur de la Presse et les deux seconds contre; M. Henri Pilette qui présidait le débat en l'absence de M. Bellemare décida dans la négative tout en faisant la part de certaines restrictions fort permises. Chacun de ces discours était entremêlé d'agréables morceaux de musique vocale et instrumentale.

Inutile de dire que l'auditoire qui ne fait jamais défaut à ces séances du Collége des Revds. PP. Jésuites, était aussi nombreux que la large salle pouvait contenir. M. l'Administrateur du Diocèse présidait.

Déjà nous apercevons les limites restreintes accordées à cet article et nous voudrions pourtant dire un mot du Séminaire de St. Hyacinthe, et du Séminaire de Ste. Thérèse, des Colléges de Rimouski, St. Laurent, Masson et Terrebonne et plusieurs autres, mais il faut remettre à une autre occasion, et puisqu'il faut finir, finissons par un bouquet. Car nous ne pouvons pas parler du Couvent de Villa-Maria sans nous représenter une très belle maison entourée de jardins. De cette maison, Juillet disperse tous les ans un essaim de jeunes demoiselles qui vont porter au loin non seulement dans le pays mais aussi à l'étranger le doux parfum de l'éducation et de l'instruction chrétiennes. Nous empruntons à la *Minerve* le compte-rendu de la séance, de la distribution des médailles et des prix. La séance a eu lieu mercredi le 30 Juin sous la présidence de M. l'Administrateur du diocèse de Montréal. On remarquait dans l'auditoire plusieurs laïques distingués et un nombreux clergé. La partie musicale a été parfaite; un quatuor par Mlles. Marie-Louise Chaput, Tremblay, Coyle, et Marie-Louise Desbarats a été tout-à-fait remarqué par le brillant de l'exécution. Une operette anglaise avait été composée dans la maison même pour l'occasion. La Sœur Bourgeois et Mlle LeBer y figuraient et trois des actrices représentaient des Indiennes, Mlles. Desbarats, Leprohon et Mignault, qui furent beaucoup applaudies. Mlle. Leblanc comme Sœur Marguerite Bourgeois et Mlle. Doyle comme Mlle. LeBer, ont rempli leur rôle avec beaucoup de succès. Mlles. Kinton, Walsh, Léveillé, Sweeny, Judah, Mullarky, Chrystal, Turner, Orr, Clerk, Cunningham et Murphy figurèrent également avec beaucoup d'avantage. Il y eut divers dialogues, morceaux de chant et de musique avec pianos, harpes et guitares, un appel en faveur des zouaves pontificaux qui se termina par une quête fructueuse.

Voici les noms des élèves finissant leur cours cette année et ayant reçu la médaille d'or: Mlles, Walsh, E. Archambault, Mathilde Leblanc, M. L. Chaput, Marie Doyle, Joséphine Léveillé, Léontine Gauthier, Cornélie Mignault, Kate Kinton, Mary Gordon, et M. L. Joly.

Mlle. Leblanc prononça ensuite le discours d'adieux qui était très-bien fait et qu'elle sut rendre avec aisance et grâce. A la fin de la séance, M. l'Administrateur Truteau, G.-V., adressa d'excellentes paroles aux élèves et rendit à l'établissement le tribut d'hommages qui lui était dû. Nous sommes forcés de terminer ici notre article, nous espérons cependant qu'il nous sera permis de le continuer dans le prochain numéro.

Trente-huitième Conférence de l'Association des Instituteurs de la Circonscription de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, tenue le 27 Aout 1867.

Présents: M. l'Abbé Godin, M. l'Inspecteur d'Ecole Caron: MM. J. O. Cassegrain, président; D. Boudrias, trésorier; U. E. Archambault, C. Ferland, conseillers; C. Gélinas, R. Savignac, O'Donahoe, Taillefer, Malette, O. Lamarche, F. Verner, P. Marcoux, V. Harman, H. Tétrault et Benoit.

Sur motion de M. C. Ferland, secondé par M. U. E. Archambeault, M. D. Boudrias est élu secrétaire-archiviste *pro temp.*

Après lecture et adoption des minutes de la dernière conférence, vint l'intéressante lecture de M. l'inspecteur Caron. "Des réflexions sur la discipline," en furent le sujet, qu'il traita en trois parties: 1o. Vertus et qualités de l'instituteur; 2o. Ce qu'est l'éducation; 3o. Discipline.

Cette lecture fut suivie du sujet de discussion suivant: "Serait-il à propos d'enseigner l'agriculture et l'horticulture dans nos écoles?" M. l'inspecteur Caron et MM. U. E. Archambeault, C. Ferland, Malette, Gélinas et Boudrias prirent part à la discussion, qui fut assez animée.

Entre autres observations, M. Gélinas parla avec beaucoup d'avantage du catéchisme agricole du Rév. P. Leclerc et exprima le désir de le voir introduit dans chaque école-modèle. Il fit aussi mention

qu'il serait très important d'avoir attaché à chaque école-modèle un terrain assez spacieux pour pouvoir donner des leçons pratiques sur l'horticulture et l'agriculture.

M. U. E. Archambeault dit qu'il voyait d'après la tournure de la discussion, qu'on était d'opinion que ces deux matières sont nécessaires à l'enseignement. A l'appui de ces remarques, il cita les paroles de l'honorable Premier Ministre de la Province de Québec lorsqu'il occupait la place de surintendant de l'éducation. Il parla aussi de la direction à donner à l'éducation. Il termina ses observations en parlant d'établissements de fermes-modèles en rapport avec les écoles-normales, comme étant un excellent moyen de développer ces deux branches d'enseignement, et par là, de faire disparaître avec le temps la culture de routine et la remplacer par une culture perfectionnée.

M. l'abbé Godin se leva au milieu des vifs applaudissements de l'assemblée, et dit "que l'opinion de ceux avec qui il a conversé sur ce sujet, en Europe, était que cet enseignement devrait être donné partout, vu qu'il tend à développer dans la jeunesse du goût et de l'aptitude pour ces branches d'enseignement, et l'empêcher d'émigrer en la retenant attachée au sol de son pays, lequel lui fournit d'amples rémunérations chaque fois qu'il cultive d'une manière raisonnée et pratique. Entre autres pays qu'il avait visités, il a remarqué que c'est en Irlande surtout que l'établissement de fermes modèles attachées aux écoles normales est le plus en vigueur et le mieux suivi. Il voyait avec plaisir que cette association s'occupait d'un sujet aussi important et que les membres de cette association lui paraissaient tous désireux d'en voir l'application faite par le gouvernement aussitôt que possible."

Vu l'importance de ce sujet de discussion, il fut encore remis à la prochaine conférence, qui aura lieu le dernier vendredi du mois de janvier prochain.

M. Harman proposa alors, secondé par M. Gélinas, que des remerciements fussent votés à M. l'abbé Godin pour ses paroles d'encouragement et ses bons avis, et aussi à M. Caron pour son intéressante lecture.

Après quoi, sur motion de M. Malette, secondé par M. O'Donahoe, l'assemblée s'ajourna.

D. Boudrias,
Sec., *Pro temp.*

Trente-huitième Conférence des Instituteurs de la Circonscription de l'Ecole Normale Laval, Séance du 27 Aout 1869.

Furent présents: F. E. Juneau et Ed. Carrier, Ecr., Inspecteurs d'écoles, MM. Ls. Lefebvre, vice-président, N. Lacasse, J. B. Cloutier D. McSweeney, B. Pelletier, A. Esnouf, Joseph Prémont, Joseph Pelletier, S. Fortin, J. O. Couture, And. Miller, Ls. Lamarre, G. Labonté, H. Rousseau, Joseph Létourneau et quelques élèves maîtres de de l'Ecole Normale.

Le Secrétaire donna lecture des procédés de la dernière séance qui furent approuvés.

On procéda ensuite à l'élection des officiers pour l'année suivante et le résultat fut comme suit:

Président, M. Louis Lefebvre; Vice-président, M. Bruno Pelletier; Secrétaire, M. Joseph Létourneau; Trésorier, M. J. B. Cloutier; Conseillers, MM. F. X. Toussaint, N. Lacasse, N. Thibault, J. Pelletier, D. McSweeney, Ls. Lamarre, And. Miller et S. Fortin.

M. J. B. Cloutier, professeur à l'Ecole Normale, fit un discours très intéressant sur l'histoire de l'arithmétique, les progrès qui ont été faits dans cette science dans les différents âges depuis l'invention des chiffres par les Arabes.

L'Association discuta le sujet fixé pour cette séance: "Quel est le moyen de rendre l'enseignement attrayant pour les enfants, afin de les engager à fréquenter les écoles plus régulièrement." Après quelques débats auxquels prirent part, MM. les inspecteurs Juneau et Carrier, MM. N. Lacasse, Pelletier, Cloutier, Prémont et Létourneau, un des membres proposa le résumé suivant qui fut adopté:

Pour que l'enseignement soit attrayant et agréable, l'instituteur doit faire en sorte que sa classe ne soit pas considérée comme un temps d'esclavage, de soucis, de crainte, de dégoût.

Tout système d'enseignement qui ferait haïr l'étude, ne peut être bon.

Voici comment on pourrait rendre l'enseignement agréable et attrayant:

1o. Pour les jeunes élèves, leur montrer l'étude sous des couleurs riantes; leur offrir des amusements et non une tâche pénible; leur sourire, les encourager, et ne jamais les maltraiter ni les effrayer; éviter, sur toute chose, qu'ils puissent associer l'idée de l'étude avec celle de l'ennui; en un mot, les instruire en amusant, et les amuser pour les instruire.

2o. Pour les élèves en général, l'émulation employée avec tact et dirigée avec sagesse, contribue plus que toute autre chose à rendre l'étude agréable.

Pour mettre en jeu l'émulation au profit de l'enseignement, il faut:

1o. Laisser agir l'intelligence des enfants, en les questionnant pour leur faire atteindre et saisir d'eux-mêmes ce qui est à leur portée, ne se hâtant pas de leur dire ce qu'ils peuvent découvrir; les questionner quelquefois de manière à leur faire croire qu'ils ont deviné ce qui leur a été enseigné;

2o. Encourager la timidité et réprimer la présomption, en faisant éprouver quelques échecs au fort et en préparant un succès au faible;

3o. Ne récompenser que les élèves qui le méritent, soit par des bons points, des images ou des livres; infliger bien rarement des punitions corporelles;

4o. Egayer de temps en temps ses élèves par des anecdotes instructives et morales, pour les récompenser d'un bon travail, d'une bonne conduite.

Proposé par M. N. Lacasse, secondé par M. J. B. Cloutier il est

Résolu: Que les membres de cette association désirent exprimer à l'Honorable P. J. O. Chauveau, leur plus vive reconnaissance pour avoir fait nommer membre du Conseil de l'Instruction Publique Sa Grandeur Monseigneur Jean Langevin, Evêque de Rimouski.

Que Sa Grandeur Monseigneur Jean Langevin, Ancien Principal de l'Ecole Normale Laval, par son zèle incessant pour l'éducation, par les nombreux services et les conseils paternels que lui doit cette association, s'est assuré la confiance et la gratitude du corps enseignant;

Que Sa Grandeur daigne accepter les félicitations les plus sincères pour sa nomination au poste honorable auquel Elle vient d'être appelée, et qu'en continuant à promouvoir, au Conseil de l'Instruction Publique, les intérêts de l'Education en général, elle daigne s'y occuper particulièrement de l'amélioration du sort des instituteurs, de la caisse d'économie, du choix des livres pour l'usage des écoles communes.

M. l'Inspecteur Juneau présente à l'association un exemplaire d'un ouvrage intitulé, "A compendium of Mental Arithmetic," qui est une traduction de son "Traité de calcul mental."

M. N. Lacasse, secondé par M. J. Létourneau, propose et il est

Résolu: Que cette association accepte avec reconnaissance un exemplaire de cet ouvrage et désire que cette traduction du "Calcul Mental" de M. Juneau, faite par lui-même, soit généralement adoptée dans les écoles où l'on enseigne l'anglais comme ce dernier l'est déjà dans la plupart des écoles françaises.

M. B. Pelletier propose, secondé par M. G. Labonté et il est

Résolu: Que des remerciements soient votés aux officiers sortant de charge.

Il est aussi décidé, qu'à l'avenir, des circulaires seront envoyées aux membres de cette association pour les informer du jour où auront lieu ses séances.

Les sujets suivants seront discutés à la prochaine conférence:

1o. Les caisses d'épargnes en faveur des Instituteurs.

2o. Nos Conférences, moyens d'y attirer un plus grand nombre de membres.

3o. Ecoles de garçons tenues par des institutrices.

F. E. Juneau et Ed. Carrier, Ecr., Inspecteur d'écoles et M. J. Prémont se sont inscrits comme devant traiter le premier sujet, MM. J. Létourneau et B. Pelletier parleront sur le second et M. N. Lacasse sur le troisième.

Les membres de l'Association sont, en général, priés de se préparer à traiter ces différents sujets.

L'assemblée s'ajourna au dernier samedi de Janvier prochain, à neuf heures du matin.

Louis Lefebre,
Président.

Joseph Létourneau,
Secrétaire.

Rapport du Ministre de l'Instruction Publique de la Province de Québec, pour l'année 1867, et en partie pour l'année 1868.

A Son Excellence l'Honorable
Sir Narcisse Fortunat Belleau,
Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

J'ai l'honneur de soumettre à Votre Excellence mon rapport sur l'état de l'Instruction Publique dans la Province de Québec, pour l'année 1867.

A la suite de ce rapport se trouvent ceux des trois écoles normales, celui de l'école d'agriculture du collége de l'Assomption, celui de l'école des arts et Manufactures de Montreal, et les rapports des inspecteurs d'école.

Quelques-uns de ces documents se rapportent à l'année 1868, et bien que toutes les statistiques soient celles de l'anuée 1867, pour laquelle, d'après l'entente qui existait avant la confédération, le rapport devait être plus détaillé, j'aurai souvent occasion de faire allusion à des faits qui se sout passés dans l'année 1868.

La publication d'un rapport *triennal* donuant les statistiques des écoles par muuicipalités, et le détail de tous les renseignements recueillis sur les institutions d'éducation supérieure, ainsi que les rapports des inspecteurs d'école, avait été jugée suffisante par le comité des deux chambres ehargé de surveiller les impressions, et l'on était convenu que dans uu but d'économie, on ne publierait les deux autres années qu'une récapitulation des statistiques. Cette réeapitulation pour l'année 1868 sera prochaiuement publiée.

On verra de plus par le rapport de M. le Principal de l'école normale Laval, que le nombre total des élèves de l'école normale proprement dite s'est élevé cu 1868 à 122 : savoir, 49 à la division des instituteurs, et 73 à la division des institutrices. Les écoles-modèles ont fourni 529 élèves ; de sorte que cette iustitution à donné l'instruction dans l'aunéc 1868 à 651 individus.

J'attirerai l'attention sur les passages suivants des rapports des deux autres écoles normales.

" J'ai le plaisir de vous annoncer, dit M. le Principal de l'école normale Jacques-Cartier, que tous nos iustituteurs muuis de diplômes qui ont terminé leur cours (l'année dernière) enseignent en ce moment."

" Les rapports envoyés à l'école, dit M. le Principal de l'école normale McGill, établissent que 253 des élèves qui ont obtenu des diplômes se livrent aujourd'hui ou se livraient encore tout récemment à l'enseignement ; 12 sont revenus à l'école pour obtenir des diplômes d'un degré plus élevé. Beaucoup d'autres, je n'eu doute pas, ont enseigné sans m'en donner avis."

M. le Principal de l'école normale Laval se plaint avec raisou dans sou rapport de l'insuffisance du local où se trouve entassé le nombre cousidérable d'élèves de cette iustitution. Le Vieux Château qui a déjà servi à deux reprises à l'école normale est uon-seulement un très-vieil édifice ; mais il est encore mal adapté à cette destination. Dès que l'état des fiuances de la Province le permettra, il y aura la plus graude utilité à construire un édifice digne de l'objet important auquel cette institution est destinée.

Le mouvement des écoles normales pendant l'année 1867, et depuis le commencement de leur établissement, se résume dans les tableaux suivants ; le premier indiquant le nombre des élèves, et l'autre celui des diplômes accordés.

TABLEAU du nombre des élèves qui ont fréquenté les écoles normales.

Années scolaires.	Ecole J.-Cartier.	École McGill.			École Laval.			Nombre d'élèves-instituteurs.	Nombre d'élèves-institutrices.	Grand Total.
	Élèves-instituteurs	Elèves-instituteurs	Elèves-institrices.	Total.	Elèves-instituteurs.	Elèves-institutrices.	Total.			
1ère sess. 1857	18	5	25	30	22	....	22	45	25	70
Sess. 1857-1858	46	7	63	70	36	40	76	89	103	192
Sess. 1858-1859	50	7	76	83	34	52	86	91	128	219
Sess. 1859-1860	53	9	72	81	40	54	94	102	126	228
Sess. 1860-1861	52	5	56	61	41	53	94	98	109	207
Sess. 1861-1862	41	10	58	68	39	52	91	90	110	200
Sess. 1862-1863	57	8	72	80	39	52	91	104	124	228
Sess. 1863-1864	56	7	67	74	34	49	83	97	116	213
Sess. 1864-1865	56	5	60	65	43	55	98	104	115	219
Sess. 1865-1866	43	2	73	75	39	57	96	84	130	214
Sess. 1866-1867	35	2	73	75	43	55	98	80	128	208

DIPLOMES octroyés aux Ecoles Normales depuis l'établissement de ces iustitutions.

Genre de diplômes octroyés.	Jacques-Cartier.	McGill.			Laval.			No. d'élèves instituteurs	No. d'élev. institutrices.	Grand Total.
	Elèves-instituteurs.	Elèves Instituteurs	Elèv. Institutrices.	Total.	Elèves Instituteurs	Elèv. Institutrices.	Total.			
Académies	20	12	10	22	13	...	13	45	10	55
Ecoles modèles...	98	15	130	145	81	102	183	194	232	426
Elémentaires	85	28	254	282	36	129	165	149	383	532
Totaux	203	55	394	449	130	231	361	388	625	1013

L'introduction daus les écoles normales d'un enseignement plus complet et plus pratique de l'agriculture, a été recommandée dans uu rapport du comité de l'Assemblée Législative, chargé de s'enquérir de l'agriculture et de la colonisation, et une somme de $12,000 a été votée pour cet objet.

Les résultats obtenus dans quelques parties de la France et de la Belgique par l'enseignement de l'agriculture et de l'horticulture, dans les écoles normales, et surtout le succès des fermes-modèles en rapport avec l'école normale centrale de Dublin, et avec les écoles-modèles des autres grandes villes de l'Irlande, m'ont engagé à recommander l'établissement des fermes-modèles en rapport avec uos écoles normales, comme un des meilleurs moyens de répandre l'instruction agricole. Nul doute alors que les élèves-maîtres des écoles normales, ayant au moins certaines connaissances théoriques et pratiques de l'agriculture et de l'horticulture, ne fussent très-aptes et très-disposés à contribuer puissamment au progrès agricole. Ce n'est point seulement la dissémination des connaissances agricoles qui se ferait par le moyen des écoles dirigées par ces élèves-maîtres, ce n'est point seulement l'importance de cette noble carrière mieux inculquée aux jeunes élèves ; ce serait encore la propagande que chaque maître ferait dans son voisinage, l'influence qu'exerceraient ses avis, et au cas où il lui serait possible de se procurer une petite étendue de terre pour y faire quelque culture, ses exemples.

On a semblé préférer un système de fermes-modèles réparties dans les divers comtés. L'enseignement agricole pratique donné dans les écoles normales, loin d'être un obstacle à cette mesure, y conduirait naturellement. Il est bien permis de penser que les élèves sortis de l'école normale seraient des directeurs tout préparés pour ces institutions ; qu'un certain nombre au moins d'entre eux prendrait un goût particulier à l'agriculture, et que dans le cas même où ils abandonneraient l'enseignement, au lieu d'embrasser quelque profession libérale ou d'émigrer, comme ça été le cas pour quelques-uns des ancieus élèves, ils feraient ici des agriculteurs instruits, et sinon des directeurs de fermes-modèles, des fermiers modèles.

Ces motifs, qui ont décidé le gouvernement et la législature à voter la somme qui a été aiusi allouée, m'ont engagé à m'occuper immédiatement après la dernière session de donner effet à ce vote. Cependaut, comme il s'agissait de faire une expérience nouvelle dans ce pays, le gouvernement a cru devoir consulter avant d'agir, tant sur le mode à suivre que sur ses détails, les membres du conseil de l'Instruction Publique, ceux de la chambre d'agriculture et des agriculteurs pratiques distingués ; et trouvant une grande différence d'opiuion sur plusieurs points importants, en même temps qu'il demandait aux directeurs des écoles normales des rapports spéciaux sur la manière de faire accorder ces études pratiques avec le programme de ces écoles, il a chargé M. l'abbé Godin, ancien directeur de la ferme-modèle du collége de Ste. Thérèse, d'étudier en Europe les institutions analogues et particulièremeut les fermes-modèles qui sont en rapport avec les écoles normales d'Irlande, et il y a tout lieu d'espérer que si la législature veut bien voter de nouveau la somme qui lui avait été demandée l'année dernière, ce projet, auquel j'attache la plus grande importance, pourra être prochainement conduit à maturité.

Le tableau suivant contient un résumé de la statistique générale de l'instruction publique depuis l'année 1853. L'augmentation du nombre total des élèves sur l'année précédente pour l'année 1867, est comme on le voit très peu considérable. Il y a même pour plusieurs districts d'inspection de légères diminutions, dont quelques-unes ne sont cependant qu'apparentes, et résultent d'erreurs dans le rapport précédent. La diminution de 114 institutions sur 1865, n'est aussi en partie qu'apparente, de nouveaux inspecteurs ayant changé la classification des écoles et ayant omis de donner comme écoles séparées, les écoles primaires annexes d'autres institutions.

Tableau du progrès de l'instruction publique dans le Bas-Canada, depuis l'année 1853.

—	1853	1854	1855	1856	1857	1858	1859	1860	1861	1862	1863
Institutions	2352	2795	2868	2919	2946	2995	3199	3264	3345	3501	3552
Elèves	108284	119733	127058	143141	148798	156872	168148	172155	180845	188635	193131
Contributions	165848	238032	249136	406764	424208	459396	498436	503859	526219	542728	564810

Tableau du progrès de l'Instruction Publique dans le Bas-Canada, etc.—*Suite.*

—	1864	1865	1866	1867	Augmentation sur 1853.	Augmentation sur 1856.	Augmentation sur 1858.	Augmentation sur 1865.	Augmentation sur 1866.	Diminution sur 1866.
Institutions	3604	3706	3826	3712	1378	811	745	24	......	114
Elèves	196739	202648	206820	208030	99963	65106	51375	5599	1210	......
Contributions	593964	597448	647067	728494	562646	321730	269098	131046	81426	......

Le tableau suivant indique le mouvement qui se fait dans l'enseignement des branches les plus essentielles; il comprend les institutions d'éducation supérieure tout aussi bien que les écoles primaires. La tenue des livres, l'histoire et la géographie, s'enseignent aujourd'hui dans toutes les écoles modèles et dans un grand nombre d'écoles élémentaires.

Tableau comparé du nombre d'enfants apprenant chaque branche de l'enseignement, depuis l'année 1853.

—	1853	1854	1855	1856	1857	1858	1859	1860	1861	1862	1863	1864	1865	1866*	1867	Augmentation sur 1853.	Augmentation sur 1858.	Augmentation sur 1862.	Augmentation sur 1866.
Elèves lisant bien	27367	32861	43407	46940	48833	52099	64362	67753	75236	77108	77676	75555	96491	98706	101166	73799	49067	24058	2460
Elèves écrivant	50072	47014	58033	60086	61943	65404	80152	81244	87115	92572	97086	99351	107161	111703	112191	62119	47797	20619	488
Apprenant l'arithmétique simple	18281	22897	30631	48359	52845	55847	63514	63341	69519	74518	75719	14197	83930	84201	84544	66263	28697	10026	343
Apprenant l'arithmétique composée	12428	18073	22586	23431	26643	28196	30919	31758	41812	44357	45727	46529	52892	53726	54660	42232	28017	10303	934
Apprenant la tenue des livres	.....	799	1976	5012	5500	6689	7135	7319	9347	9614	9630	9615	10381	10430	10825	10825	4136	1211	395
Apprenant la géographie	12185	13326	17700	30134	33606	37847	45393	49462	55071	56392	60585	66412	64718	64998	65616	53431	27769	9224	618
Apprenant l'histoire	6738	11486	15520	17580	26147	42316	45997	46324	51095	54461	59024	66894	71153	71453	71965	65227	29649	17504	512
Apprenant la grammaire française	15353	17852	23260	29328	39067	43307	53452	54214	50426	61312	63913	68564	76097	76264	76996	61643	33689	15684	732
Apprenant la grammaire anglaise	7066	7097	9004	11824	12074	15348	19773	25073	27904	28464	27358	29428	30453	30648	31748	24682	16400	3284	1100
Apprenant l'analyse grammaticale	4412	9283	16439	26310	34064	40733	44466	46872	49460	50893	52244	60311	66237	66341	68172	63760	27439	17279	1831

Pour la première fois, les rapports des écoles modèles subventionnées sont publiées dans les statistiques de l'éducation supérieure.

Ces institutions quoique faisant naturellement partie des écoles primaires, sont subventionnées sur le fonds de l'éducation supérieure, et transmettent des rapports dans la même forme que ceux des collèges et des académies. Cependant, quoiqu'elles soient inscrites comme cinquième division des écoles secondaires dans le tableau de l'instruction supérieure et de l'instruction secondaire dans la récapitulation générale de toute la statistique de l'instruction publique, les écoles modèles figurent comme elles le doivent parmi les écoles primaires; elles sont en effet l'équivalent de ce que l'on appelle en France "écoles primaires supérieures," n'étant qu'un degré au dessus des simples écoles élémentaires.

Le nombre total des élèves de ces écoles modèles est de 22461.

Un certain nombre d'écoles de charité dans les grandes villes ont été classées parmi ces institutions, quoique le plus grand nombre de leurs élèves n'étudient que les matières requises pour écoles élémentaires. La remarque que j'ai faite à plusieurs reprises dans mes rapports précédents au sujet des classes inférieures des colléges, s'applique à ces écoles; la plus grande partie de leurs élèves devraient être réparties dans la catégorie des écoles élémentaires. Sur le nombre de ces élèves fréquentant les écoles-modèles subventionnées (à proprement parler *écoles primaires supérieures*), il y a 12,442 garçons et 10,019 filles. La plupart de ces écoles sont dirigées par des religieux ou des religieuses, ou par des instituteurs ou des institutrices sortis des écoles normales, ou enfin par des instituteurs ou des institutrices munis du diplôme d'école modèle d'un des bureaux d'examinateurs. La possession d'un diplôme de ce dégré soit de l'école normale, soit d'un de ces bureaux, est toujours exigée des instituteurs et des institutrices laïques; la loi en exempte les ministres du culte, les ecclésiastiques, les religieux et les religieuses. Une grande partie de l'instruction la plus utile et la plus profitable qui se donne avec l'aide du gouvernement, est due à ces écoles au nombre de 194 et réparties dans tous les comtés de la Province. Une classification plus régulière de ces institutions et des académies de filles et de garçons, et une surveillance spéciale de l'exécution d'un programme d'études plus rigoureux et moins varié que celui qui a été suivi jusqu'à présent, seraient fort à désirer.

Le tableau suivant des sommes imposées pour contributions scolaires et des contributions volontaires, montre une augmentation considérable pour l'année, due surtout à l'augmentation dans les cotisations supplémentaires et dans celles pour la construction de maisons d'école. Beaucoup de ces augmentations ont eu lieu dans des paroisses nouvelles et éloignées qui ont fait preuve d'un grand zèle pour l'instruction publique.

Tableau des sommes prélevées pour l'instruction publique dans le Bas-Canada, de 1856 à 1867.

Années.	Cotisation pour égaler la subvention.	Cotisation au delà de la subvention et cotisations spéciales.	Rétribution mensuelle.	Cotisation pour construction d'édifice.	Total prélevé.
	$ cts.	$ cts.	$ cts.	$ cts.	$ cts.
1856..........	113884 87	93897 90	173488 98	25493 80	406765 55
1857..........	113887 08	78791 17	208602 37	22928 63	424209 25
1858..........	115485 09	38372 69	231192 65	24646 22	459396 65
1859..........	115792 51	109151 96	251408 44	22083 57	498436 48
1860..........	114424 76	123939 64	249717 10	15778 23	503859 73
1861..........	113969 29	130560 92	264089 11	17000 00	526219 82
1862..........	110966 75	134033 15	281930 23	15798 84	542728 97
1863..........	110534 25	134888 50	307638 14	11749 76	564810 65
1864..........	112158 34	144515 61	321037 30	15553 12	593264 37
1865..........	112447 09	147158 23	324801 87	13041 57	597448 76
1866..........	113657 35	153732 98	356691 53	22985 32	637067 18
1867..........	113909 64	196098 58	394068 37	24417 46	728494 05

Tableau indiquant les sources d'où provient la différence d'augmentation entre 1o. 1864 et 1863, 1865 et 1864, 3o. entre 1866 et 1865, 4o. entre 1867 et 1866.

—	—	—	—	—	Total de l'augmentation.
	$ cts	$ cts.	$ cts.	$ cts.	$ cts.
Augmentation de 1864 sur 1863..........	1624 09	9627 11	13399 16	3803 36	28453 72
Augmentation de 1865 sur 1864..........	288 75	2642 62	3764 67	....	....
Diminution de 1865 sur 1864	....	....	....	2511 55	4184 39
Augmentation de 1866 sur 1865.....	1210 26	6574 70	31733 36	9943 75	49618 40
Augmentation de 1867 sur 1866..........	252 29	42365 84	37376 84	1434 14	81426 87

Les bureaux d'examinateurs continuent leur tache importante, et il y a lieu d'espérer qu'ils se montreront de plus en plus disposés à une juste sévérité envers ce grand nombre d'aspirants et surtout d'aspirantes à l'enseignement qui, munis d'un diplôme trop facilement obtenu, font ensuite une concurrence déplorable aux instituteurs et institutrices vraiment habiles. Un coup d'œil jeté sur le tableau suivant fera voir que quelques-uns de ces bureaux paraissent encore disposer un peu trop rapidement du nombre de candidats qui se présentent aux examens.

Sommaire Statistique annuel des bureaux d'examinateurs de la Province de Québec pour 1867.

BUREAU DE	Nombre de jours qu'ont duré les séances.	Nombre de candidats examinés.	Nombre moyen d'instituteurs examinés par jour	No. de diplômes octroyés pour académies, 1re classe		Pour académies 2e. classe.		Pour Ecoles modèles, 1re classe		Pour Ecoles modèles, 2e classe.		Pour Ecoles élémentaires, 1re classe		Pour Ecoles élémentaires, 2e classe.		Nombre des candidats admis et degré des diplômes.			Grand Total.	Nombre de candidats rejetés.
				Instituteurs.	Institutrices.	Instituteurs.	Institutrices.	Instituteurs.	Institutrices.	Instituteurs.	Institutrices.	Instituteurs.	Institutrices.	Instituteurs.	Institutrices.	Académies.	Ecoles modèles.	Ecoles élémentaires.		
Montréal (Catholique)............	9	205	23	....	....	....	....	1	....	....	1	3	135	2	46	....	2	186	188	17
Montréal (Protestant)............	6	52	8	....	....	1	....	3	....	1	2	7	14	3	15	1	6	39	46	6
Québec (Catholique)............	5	61	12	....	....	....	....	....	....	....	....	....	11	....	38	....	....	49	49	12
Québec (Protestant)............	5	11	2	....	....	....	....	....	....	....	....	2	2	3	4	....	....	11	11	....
Trois-Rivières..................	4	89	22	....	....	....	....	1	8	....	1	1	39	1	20	....	10	61	71	18
Sherbrooke	4	36	9	....	....	3	....	....	1	1	....	....	9	3	15	3	2	27	32	4
Kamouraska.....................	4	45	11	....	....	....	....	....	....	....	....	....	16	....	18	....	....	34	34	11
Gaspé	3	3	1	....	....	....	....	....	....	....	....	1	....	1	1	....	....	3	3	....
Stanstead......................	4	43	11	....	....	....	....	....	....	....	....	6	15	2	19	....	....	42	42	1
Ottawa.........................	4	19	5	....	....	....	....	....	....	....	....	5	2	2	8	....	....	17	17	2
Beauce.........................	3	18	6	....	....	....	....	....	....	....	....	....	9	....	5	....	....	14	14	4
Chicoutimi.....................	3	10	3	....	....	....	....	....	....	....	....	....	5	....	1	....	....	6	6	4
Rimouski	4	26	6	....	....	....	....	....	....	....	....	7	14	....	1	....	....	22	22	4
Bonaventure....................	3	6	2	....	....	....	....	....	....	....	....	2	3	1	0	....	....	6	6	....
Pontiac	2	4	2	....	....	....	....	2	....	....	....	....	....	....	2	....	....	4	4	....
Richmond.......................	2	21	10	....	....	....	....	....	....	....	....	....	15	2	4	....	....	21	21	....
Waterloo (Catholique)..........	3	22	7	....	....	....	....	....	....	....	....	1	9	....	8	....	....	18	18	4
Waterloo (Protestant)..........	3	15	5	....	....	....	....	....	....	....	....	1	9	....	5	....	....	15	15	....
	71	686	10	....	....	4	....	7	9	2	4	36	307	20	210	4	20	575	599	87

Le tableau suivant indique le nombre d'écoles dissidentes dans chaque district d'inspection. Les écoles protestantes ont une augmentation de 8 et les écoles dissidentes catholiques une diminution de 15.

TABLEAU des écoles dissidentes et de leurs élèves.

No.	Noms des inspecteurs d'écoles.	Ecoles disssidentes. protestantes.	Nombre d'élèves.	Ecoles dissidentes. catholiques.	Nombre d'élèves.
1	J. B. F. Painchaud............	......	......	......	......
2	Rév. R. G. Plees............	6	160	......	......
3	L. Lucier............	2	84	2	75
4	Th. Tremblay............	2	64	......	......
5	Vincent Martin............	......	......	......	......
6	G. Tanguay............	......	......	......	......
7	S. Boivin............	......	......	......	......
8	John Hume............	5	229	1	15
9	P. F. Béland............	1	45	......	....
10	F. E. Juneau............	3	151	......	......
11	J. Crépault............	......	......	......	......
12	P. M. Bardy............	3	122	......	......
13	P. Hubert............	4	145	......	......
14	W. Alexander............	......	......	7	163
15	B. Mauranlt............	......	......	......	......
16	H. Hubard............	7	204	......	......
17	M. Stenson............	......	......	9	270
18	R. Parmelee............	15	386	11	363
19	J. N. A. Archambault............	2	96	......	......
20	Chs. Decazes............	5	114	......	......
21	Michel Caron............	18	545	......	......
22	L. Grondin............	13	521	......	......
23	C. Thompson............	6	330	12	494
24	F. X. Valade............	22	775	......	......
25	A. D. Dorval............	6	177	1	37
26	C. Germain............	7	200	1	37
27	C. B. Rouleau............	......	......	......	......
28	Bolton McGrath............	19	670	......	......
		146	5018	44	1463

Le tableau suivant est celui du mouvemeut de la caisse d'économie des instituteurs depuis son établissement.

CAISSE D'ÉCONOMIE DES INSTITUTEURS.

Années.	Nombre des instituteurs qui se sont inscrits chaque année.	Nombre de pensionnaires chaque année.	Taux de la pension pour chaque année. d'enseignement.	Total des pensions payées.
			$ cts.	$ cts.
1857........	150	63	4 00.	886 90
1858........	74	91	4 00	2211 74
1859........	17	128	4 00	3115 36
1860........	9	130	3 00	2821 57
1861........	9	160	3 00	3603 58
1862........	10	164	1 75	2522 09
1863........	13	171	2 25	3237 00
1864........	7	170	1 75	2727 00
1865........	11	160	1 75	2587 00
1866........	13	173	1 75	2724 00
1867........	5	176	1 75	3036 00

Je forme encore le vœu que la Législature veuille bien augmenter la subvention accordée à cette caisse. Il y a lieu d'espérer que cette augmentation amènerait un plus grand nombre d'abonnés.

Dans tous les cas, il est désirable qu'une pension un peu plus élevée puisse être accordée aux anciens instituteurs et aux anciennes institutrices retirés de l'enseignement, qui ont contribué selon leurs moyens au soutien de leurs confrères, et ont fait cet usage de leurs petites économies.

MM. les curés, MM. les commissaires d'école et MM. les inspecteurs, rendraient un véritable service aux instituteurs en leur faisant connaître les conditions d'abonnement à cette caisse. Malgré tous les avis qui ont été donnés à cet effet dans le *Journal de l'Instruction Publique*, on paraît être sous l'impression qu'il suffit d'avoir enseigné un certain nombre d'années pour avoir le droit d'être pensionné.

Parmi les sujets qui doivent occuper MM. les instituteurs dans les conférences de leurs associations, je prendrai la liberté de leur indiquer celui-là comme un des plus importants.

J'ai ici à exprimer de nouveau le regret qu'un si petit nombre d'instituteurs assistent aux conférences dont l'utilité est si grande et pour lesquelles un certain nombre d'entre eux ainsi que MM. les directeurs et les professeurs des écoles normales, font de si louables efforts.

Le tout respectueusement soumis,

PIERRE J. O. CHAUVEAU,
Ministre de l'Instruction Publique.

Québec, 24 mars 1869.

Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus récentes.

FRANCE.

VIE DE MDE. DE MONTAGU—cinquième édition—Paris, se vend au profit des pauvres, in-12o.

VIE DE MDE. DE LAFAYETTE, par Mde de Lasteyrie sa fille, et VIE DE MDE. D'AYEN, par Mde. de LaFayette—Paris, in-12o.

Voilà de beaux, d'excellents livres que nous recommandons à toutes les bibliothèques, à tous les lecteurs. Les ouvrages d'une haute portée morale en même temps que d'une grande valeur littéraire ne manquent pas à notre époque et nous les voyons avec plaisir se propager. Le journal et les lettres d'Eugénie de Guérin, le Récit d'une Sœur, par Mde. de Craven ont eu de nombreux lecteurs et surtout de nombreuses lectrices dans notre pays ; nous sommes certains que dès qu'ils y seront plus connus, les deux volumes que nous venons d'indiquer auront ici un égal succès. L'histoire de cette noble famille de Noailles qui touche à tous les régimes et aux deux grands partis, celui des légitimistes et celui de la monarchie constitutionnelle, est pleine du plus touchant intérêt. La vie de Mde. de Montagu renferme tout ce qui peut charmer et émouvoir : le style est d'une grâce et d'un naturel parfaits, et à côté des événements les plus tragiques les choses les plus plaisantes se trouvent tout naturellement intercalées, sans effort et sans prétentions ; ce sont de charmants sourires échappés à l'auteur au milieu des larmes comme de beaux rayons de soleil dans un ciel nuageux. La plus douce tolérance s'allie constamment à la doctrine la plus irréprochable ; la piété la plus éclairée se joint à la philosophie la plus vraie et la plus consciencieuse. Les lecteurs de ces deux volumes nous sauront gré de transcrire ici un extrait de l'*Univers* qui leur donnera des nouvelles des descendants de ces familles avec lesquelles ils ont pour bien dire vécu quelque temps dans le passé. M. de Montaignac dont il est question est, nous croyons le marin distingué qui commandait il y a quelques années l'escadre française de Terreneuve et des Antilles et qui fit, si nous avons bonne mémoire une courte visite au Canada.

On lit dans l'*Univers* :

" C'est le 20 juillet qu'à été béni par Mgr. l'Evêque d'Amiens, dans l'Eglise de Grouzel, le mariage de Mlle Henriette de La Moricière avec M. le vicomte François de Maistre, officier d'état-major de l'armée pontificale.

" Autour des jeunes époux se pressaient des parents, des amis, et toute la population villageoise qui avait pu trouver place dans l'Eglise, trop petite pour cette solennité.

" On remarquait, et non sans émotion, Mme. de La Moricière, et sa mère Mme d'Auberville, la fille de cette pieuse et courageuse marquise de Montagu dont la grand'mère et la sœur, la maréchale de Noailles, moururent ensemble sur l'échafaud révolutionnaire, le 22 juillet 1794: nobles et saintes victimes, dont la mort fut si belle, que le prêtre qui en fut le témoin et l'ange consolateur s'en allait en louant Dieu, " comme le faisaient les premiers chrétiens, lorsqu'ils s'en revenaient des portes de la ville tout couverts du sang des martyrs."

" On remarquait encore l'amiral de Montaignac et Mme de Montaignac, Mme. de Maistre, M. E. de Maistre, M. le comte de Mérode, M. le comte de Saint-Aignan, M. de Grammont. La noblesse de Picardie était aussi representée à cette fête par une société choisie.

" Avant de procéder à la bénédiction nuptiale, Mgr. l'Évêque d'Amiens a adressé aux jeunes époux et à l'assistance d'élite qui leur formait une si brillante couronne, une allocution qui, par son charme, sa grâce et ses mille allusions délicates, aussi bien que par l'accent avec lequel elle a été dite, se dérobe à toute analyse et est au-dessus de toute louange.

" Pouvait-on avoir à célébrer plus de gloire et de grandeur ? La France et l'Eglise catholique ne se glorifient-elles pas à divers titres de ces grands noms : le vicomte Fr. de Maistre, soldat pontifical, petit-fils

du comte Joseph de Maistre, l'auteur des *Soirées de Saint Pétersbourg* et du livre du *Pape ;* Henriette de LaMoricière, la fille du grand général, le conquérant de l'Afrique et le vainqueur d'Abel-Kader, le héros de Catelfidardo et d'Ancône ; la petite-fille de ces héroïnes qu'on appelle de Montagu, de Noailles.

" Le Souverain Pontife avait daigné envoyer la bénédiction apostolique aux jeunes époux."

TROGNON—*L'Apôtre Saint Paul*, étude historique in-8 5 p.

Le Saint Paul de Renan comme sa Vie de Jésus et ses Actes des apôtres, aura du moins le mérite de provoquer de savantes études et de mettre plus vigoureusement encore en lumière tout ce qui se rapporte à la première prédication du christianisme. M. Trognon auteur d'une excellente histoire de France vient de publier sur St. Paul un volume qui servira de réfutation aux sophismes et aux paradoxes de l'imitateur, nous allions dire du traducteur français de Strauss, comme tant d'autres ouvrages ont également réfuté sa trop célèbre et trop romanesque *Vie de Jésus*

GIRARD—*France et Chine*, 2 vol. in-8, 15 p.

Cet ouvrage contient la vie publique et privée des Chinois, anciens et modernes, et des considérations sur le passé et l'avenir des relations de la France avec l'extrême Orient.

GOSSIN—Nouveau syllabaire d'après les principes de la Méthode Senéchal, 72 p.—Premier livre de lecture courante à l'usage des plus jeunes élèves primaires rurales, 95 p.—Lectures choisies accompagnées de questionnaires et d'exercices à l'usage des écoles et des familles, 350 p.—Cours gradué de dictées françaises à l'usage des écoles primaires, 104 p. Manuel élémentaire et classique d'agriculture, d'arboriculture et de jardinage, 256 p.—Eléments d'histoire naturelle (zoologie, botanie, minéralogie et géologie) avec de nombreuses applications à l'agriculture et à l'industrie à l'usage des écoles normales et des écoles primaires, 304 p.

GOSSIN ET LANCELIN—Grammaire française avec exemples et exercices se rapportant à l'agriculture, 186 p.

CHARLES (*Emile*)—Histoire de France abrégée contenant l'histoire du travail agricole et industriel, 198 p.

Ces divers ouvrages forment partie du cours complet de l'enseignement classique agricole publié à Paris (1868 et 1869) par Ch. Blériot libraire-éditeur, sous la direction de M. Louis Gossin, cultivateur, chevalier de la légion d'honneur, professeur d'agriculture du département de l'Oise et de l'Institut normal agricole de Beauvais, ancien élève de Grignon. Ils sont approuvés par la commission de l'enseignement agricole et par celle des bibliothèques scolaires. Dans tous ces ouvrages, les exemples ont rapport à l'agriculture et à la vie pratique. Ils sont illustrés de nombreuses gravures intercalées dans le texte et qui en facilitent l'intelligence.

LE CANADA EN 1868.— 36 p. in 12 Paris—Belin, libraire.

Un prêtre de St. Sulpice de Montréal qui se trouve actuellement à Paris est, croyons-nous, l'auteur de cette jolie petite brochure. C'est un témoignage d'intérêt à un pays qu'il aime beaucoup et où il est lui-même justement estimé. Cette bluette historique et statistique aura peut-être plus de chance d'attirer l'attention des légers et dédaigneux lecteurs parisiens qu'un gros volume.

Tous nos lecteurs applaudiront aux épigraphes qu'a choisis l'auteur, et à sa conclusion que nous reproduisons :

" La France semble avoir oublié qu'à des époques funestes de son histoire, elle a abandonné des populations considérables sorties de son sein et *restées*, malgré le malheur des événements, *fidèles à leur origine.*

(M. RAMEAU, *Acadiens et Canadiens.*)

" Quoi de plus pieux que de réveiller ces souvenirs de notre ancienne gloire et de rappeler que c'est la France qui a donné la première, l'impulsion à ce grand et merveilleux développement de civilisation dont l'Amérique du Nord est aujourd'hui le théâtre ?

(M. DUSSIEUX, *le Canada.*)

" Il se pourrait bien sans miracle que dans deux siècles, il se trouverait plus de monde au Canada qu'il n'y en a jamais eu dans toutes les Gaules, qui étaient d'une bien plus grande étendue que la France ne l'est aujourd'hui.

(VAUBAN, *Mémoires de* 1699.)

CONCLUSION

Après avoir vu, dans les pages précédentes, l'importance que la population canadienne a déjà acquise, tout en conservant les qualités qui constituent son caractère national au milieu des autres races, on peut se demander si ce développement extraordinaire doit continuer dans l'avenir et en même temps si ces qualités morales et nationales seront intégralement conservées.

C'est à ces deux questions qu'il nous reste à répondre en terminant.

Quant à la continuation du développement de la population, nous pouvons dire que jusqu'à présent, il est toujours le même et qu'il ne s'est pas ralenti dans les années qui viennent de s'écouler.

Suivant les statistiques les plus exactes comme celles publiées par M. S. Drapeau de Québec, on a vérifié que la progression n'avait rien perdu, puisque dans les dix dernières années qui viennent de s'écouler, elle a suivi les mêmes proportions que dans les cent années précédentes. Donc s'il ne se présente pas d'autres obstacles que ceux éprouvés jusqu'à présent, la population française du Canada pourrait encore doubler dans les vingt prochaines années, et deux fois décupler dans l'espace d'un siècle, ce qui se rapprocherait beaucoup de la prédiction de Vauban, et apporterait une gloire de plus au génie des grands hommes du XVII[e] siècle, Richelieu, Talon et Colbert, qui avaient mis tant d'espoir dans l'établissement de cette belle colonie.

Enfin, on a constaté que l'occupation et le défrichement du territoire ont augmenté dans la même proportion qu'autrefois, c'est-à-dire que, tandis que la population doublait en nombre, l'occupation doublait deux fois en extension, les ressources devenant plus abondantes, à mesure que les moyens devenaient plus puissants.

On ne peut prévoir, il est vrai, la continuation absolue de cette double progression, puisque l'on sait que toute population finit par se fixer à un certain terme d'accroissement, et que sa force d'expansion diminue en raison de sa plus grande extension, mais il y a à tenir compte des circonstances particulières où cette nation naissante se trouve placée ; elle est au centre d'un pays non encore occupé au tiers même de son étendue et, qui plus est, sur les limites de ces territoires immenses du Nord-Ouest où se trouvent, aux mêmes latitudes et dans des conditions les plus favorables, des contrées vastes, riches et fertiles.

Quant à la seconde question que nous avons posée, de savoir si ces qualités morales que les Canadiens ont conservées au milieu de tant d'influences contraires, persisteront avec la même force et la même énergie ; avant tous nous pouvons dire que rien n'est plus à désirer pour la grandeur et le développement de la civilisation en Amérique.

Les Canadiens malgré leur petit nombre, en présence des grandes races qui occupent l'Amérique, ont déjà conquis une influence incontestable, qui ne pourra qu'augmenter dans l'avenir. Tous ceux qui les ont visités ont constaté dans le caractère de leurs mœurs, de leur intelligence, de leurs aptitudes, les points les plus exacts de ressemblance avec leurs anciens compatriotes, tandis qu'ils ont aussi reconnu dans leur influence quelque chose de ce qui a rendu le rôle de la France si important dans l'histoire du monde européen.

C'est la réflexion faite par M. Ampère, M. Marmier, M. de Puibusque et M. Rameau, et cette influence qui s'est déjà montrée d'une manière très-nette et très-précise en bien des circonstances, ne peut que persévérer avec la conservation de ces qualités nationales et même augmenter avec l'accroissement de cette jeune population.

Tout le monde reconnaît les qualités de la race anglo-saxone et admire ce qu'il y a de grand dans son énergie et dans son aptitude pour les conquêtes de l'industrie, du commerce et du travail, mais il ne faut pas oublier ce qui lui manque sous certains rapports pour constituer et établir l'ordre social.

Cette civilisation, qui tend surtout au culte de la matière, est incomplète, et combien est-il nécessaire qu'il y ait dans ce grand continent une autre civilisation non moins puissante, non moins féconde, non moins influente pour l'avenir de ces populations. Il y aura, dit M. Rameau, le rôle de la poétique Marie à côté de Marthe l'affairée, il y aura le génie de *la race Française plus méditative que la race Anglaise, plus pratique que la race Allemande*, comme l'a proclamé l'un des plus grands penseurs du siècle.

Ce génie différent, au milieu des illusions de l'esprit de secte et des préoccupations du mercantilisme, maintiendra dans le Nord de l'Amérique, la foi, le spiritualisme, le goût du vrai et du bien par la vérité religieuse, le sentiment des grandes et belles idées par l'attachement inébranlable à ces hautes études intellectuelles qui, du reste, s'allient mal avec les soucis des intérêts matériels et les âpres désirs de la cupidité.

Les étrangers eux-mêmes reconnaissent la nécessité et l'importance de cette influence : nous avons cité un membre du Parlement, M. Sheridan Hogan, reconnaissant que si les Canadiens ont beaucoup à apprendre des Américains, ils n'ont pas moins à leur enseigner, et qu'il est certain que *tout ce que les Etats-Unis ont à leur apprendre en fait d'entreprise, n'excéderait pas ce qu'ils ont à enseigner à l'Amérique dans ce qui est des plus beaux traits de la civilisation.*

Plusieurs fois, les écrivains américains se sont exprimés de la même manière, et dans la pratique, il est à remarquer que beaucoup de familles considérables des Etats-Unis sont des premières à reconnaître cette influence salutaire en envoyant leurs enfants pour leur éducation en Canada, et quoique protestantes les confient aux institutions religieuses. Enfin, l'on voit aussi des preuves de cette confiance dans l'action qu'exercent aux Etats-Unis et aux Etats Anglais du littoral de l'Atlantique, ces missionnaires et ces religieuses qui sortent annuellement du Canada pour répandre, sur tout le continent, le bienfait de la foi et de l'éducation.

Mais pour que la race française en Amérique ait la gloire d'apporter à cette civilisation naissante, cette part d'influence qui ne sera pas la moins glorieuse et la moins puissante, il faut qu'elle conserve le trésor des vertus morales qu'elle a gardé si religieusement jusqu'à présent et dont cette nouvelle société a surtout besoin.

Sans cela, en s'assimilant trop à la civilisation matérielle qui l'environne, elle n'y ajoutera rien qui n'y soit déjà en surabondance, et l'action qu'elle

aura, n'étant ni morale ni salutaire, sera tout à fait nulle, sans portée et sans gloire.

D'ailleurs nous n'avons pas seulement à démontrer que la société Américaine a besoin de cette intervention morale de la race française du Canada ; ce qui est encore incontestable, c'est que pour le Canada, ces vertus morales et ces qualités intellectuelles qui l'ont distingué jusqu'à présent sont absolument les éléments essentiels de sa vie propre, de son existence, de son indépendance, enfin de tout ce qui constitue le plus complétement sa nationalité.

L'expérience a déjà été faite, dans les années qui ont précédé, de ce qui peut arriver par l'abandon de ces qualités vitales ; d'autres centres de la population française en Amérique ont perdu leur caractère propre, ont oublié l'histoire de leurs pères, ont laissé de côté leurs anciennes gloires, et ont abandonné toute relation morale avec leurs frères de l'ancienne patrie. Or, ceux-là, dans des circonstances plus favorables, sous un climat plus avantageux dans les grandes régions du Mississipi, dans les riches contrées de la Louisiane, non seulement ne se sont pas accrus,mais en sont arrivés à un état d'anéantissement et d'absorption presque complète.

Ce n'est donc pas une question oiseuse que celle qui consiste à examiner si un peuple conservera les qualités qui forment son caractère principal, car c'est de là que dépend l'influence qu'il peut exercer, c'est de là que dépend la conservation de sa propre existence.

Or nous pouvons assurer que jusqu'à ce jour, rien ne fait présumer, pour le Canada, l'abandon de ses qualités caractéristiques et constitutives ; elles se sont conservées parmi les plus grands obstacles, elles pourront se conserver et même produire des fruits plus abondants dans les circonstances actuelles qui sont plus favorables, et avec la perspective qui apparaît chaque jour plus éclatante du rôle glorieux qui est réservé à cette jeune population en Amérique.

Dans les dernières années, cette race canadienne qui s'est établie avec tant de hardiesse au milieu des tribus les plus sauvages, et a occupé avec un climat si rude, des terres jusque-là sans culture, qui a combattu si héroïquement pour maintenir son union avec un gouvernement qui l'avait abandonnée, et depuis sous un régime étranger s'est développée si extraordinairement en nombre, en aisance, et en puissance, et cela sans capitaux, sans aide, sans moyens abondants de culture intellectuelle, sans représentation nationale ; actuellement, grâce à sa constance et à une énergie qui n'a rien de supérieur dans l'histoire, elle a conquis la paix, elle a vaincu les plus puissants obstacles du sol et du climat, elle a obtenu les droits constitutionnels les plus étendus, elle s'est assuré le plus riche capital dans un territoire immense, dans une industrie déjà prospère, mais surtout dans des institutions religieuses, morales et intellectuelles pleines d'avenir.

Et dès lors, comment ne pas espérer qu'avec toutes ces nouvelles conditions de succès, et avec l'expérience des années écoulées, elle ne se conserve, elle ne reste inébranlable et elle n'attache toujours de plus en plus de prix à sa nationalité, et au rôle glorieux qui lui est réservé."

BELGIQUE.

Cadoret—La vie de Christophe Colomb, par l'abbé Eugène Cadoret, Bruxelles 1869, in-12, 416 p. Lacroix, Verbechkoren et Cie.

Navarette et Munoz en Espagne, Bossi et Spotorno en Italie, Washington Irvine en Amérique, Humboldt en Allemagne, Roselly de Lorgues en France ont publié d'importants travaux sur la vie de Christophe Colomb. L'abbé Cadoret venant après tant d'illustres devanciers n'a pu que glaner après eux : ce livre est un résumé intelligent, modeste et sobre des écrits précédents. Il vient bien à son heure au moment où il est plus sérieusement question que jamais de la canonisation de Colomb. M. l'abbé Cadoret est chanoine de St. Denis et aumônier de la marine de France.

Hennebert—Grammaire française, par O. Hennebert, docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée Royal de Bruxelles, 292 p. in-12, Liége, Dessami.

CANADA.

La Terre et l'Univers—Lettre amicale à un pessimiste, 46 p. in-8. Côté.

Cette brochure traite de diverses questions : la terre est-elle le centre de l'univers ou du moins de notre système ? Y a-t-il d'autres globes habités que le nôtre ? L'Écriture s'oppose-t-elle à la négative dans le premier cas, à l'affirmative dans le second ? La brochure est un écho des discussions animées (le mot est en un euphémisme) qui ont eu lieu dans notre presse périodique sur ces questions.

Bédard—Histoire de cinquante ans, (1791-1841). Annales parlementaires et politiques du Bas-Canada depuis la constitution jusqu'à l'union, par T. P. Bédard, in-8, 416 p. Québec. Léger Brousseau.

Cet ouvrage, comme celui de M. Garneau, est écrit franchement et exclusivement au point de vue de la nationalité franco-canadienne, et ceux qui ont trouvé notre grand historien trop intraitable sur ce chapitre seront encore moins contents du jeune écrivain qui fait aujourd'hui ses débuts. M. Garneau n'a consacré à la lutte constitutionnelle de 1791 à 1841 que les quatre derniers des seize livres dont se composent ses trois volumes, et dans cet espace, la guerre de 1812 à 1815, tient encore une très-grande place. M. Bédard a pu entrer dans de plus grands détails sur les discussions parlementaires et sur la législation qui font le sujet principal de son ouvrage. Plein de sympathie pour les premiers champions de nos libertés constitutionnelles, il dit son fait assez carrément à l'ancienne oligarchie et n'y va point par quatre chemins. Cela ne l'empêche cependant pas de voir les fautes commises par notre *chambre d'assemblée* (comme on l'appelait) et il porte sur le tout dans son dernier chapitre un jugement assez impartial que nous reproduisons :

" En parcourant les annales parlementaires et politiques du Bas-Canada, il a été difficile, au milieu d'événements secondaires qui entraient dans le cadre de cet ouvrage de dégager toujours l'idée dominante ou l'esprit qui animait l'assemblée législative, en sorte qu'il convient de jeter un coup-d'œil général sous ses délibérations.

" Dès le début du nouveau régime ce fut la lutte relativement à la langue dans laquelle devait être tenu le compte rendu des délibérations qui fut un sujet de querelle : la chose une fois réglée, il ne semble plus que plus y avoir de divisions. La guerre des Etats-Unis, en inspirant aux Canadiens des sentiments de loyauté qui fit disparaître toute animosité de race, semblait avoir mis fin aux dissentions, quand les abus de pouvoir, les actes arbitraires du gouvernement provincial révoltèrent le sentiment des Canadiens et engagèrent l'assemblée à formuler ses nombreux griefs touchant l'inégilibité des juges, le conseil des emplois, l'incompatibilité d'une situation rétribuée par le gouvernement avec un mandat de représentants, les sinécures et les pensions que le gouvernement provincial prodiguent à ses favoris. Plus tard, et ce fut la dernière cause de discorde, les prétentions de l'assemblée au sujet du contrôle sur le revenu général de la colonie amenèrent cette longue série de récriminations auprès du gouvernement impérial, et le malaise au sein de la population, malaise qui, adroitement entretenu passa au mécontentement et finit par la révolte.

" Certes l'assemblée ne fut pas toujours sage dans ses délibérations, et les nombreuses arrestations qu'elle décréta contre les journalistes au détriment de la liberté, celle le plus arbitraire encore ordonnée, au mépris de l'indépendanee du barreau contre un avocat (M. l'avocat général Hamel) pour une opinion légale donnée sur l'ordre du gouvernement, tous ces actes, disons-nous, ne sont pas de nature à faire croire qu'elle n'a pas abusé de ses pouvoirs.

" Mais d'un autre côté, il régnait parmi ses membres une grande fermeté, et une connaissance approfondie des principes généraux qui régissent le parlementarisme anglais, et c'est ce qui explique la persistance des récriminations relativement à l'inéligibilité des juges et au contrôle exclusif des subsides.

" La suspension de la constitution méditée et amenée par des moyens détournés par l'Angleterre n'avait, il est vrai, d'autre but que de nous réunir au Haut-Canada, mais cette même mesure destinée à nous perdre nous a sauvés, comme l'a dit un de nos publicistes. En effet, au contact d'une nationalité plus nombreuse et qui nous était hostile nous avons senti le besoin de serrer nos rangs ; nous avons profité de l'esprit d'entreprise, de l'énergie et du progrès qui distingue la race anglo-saxonne, et fiers de notre origine, ayant la conscience de nos droits, fidèles à notre culte et à nos mœurs, en dépit de toutes les prévisions contraires et de tous les obstacles nous avons conservé " nos institutions, notre langue et nos lois."

Annuaire de l'Université-Laval pour l'année académique, 1869-70, 84-xxiv p. Québec. Côté.

Outre les matières ordinaires cette annuaire contient " Les Martyrs de la Foi en Canada ", par M. Prud'homme, pièce qui a obtenu la médaille d'argent au concours de poésie de 1868.

Annual Calendar of M'Gill College and University, 103 p. Examination papers of the M'Gill University 1869-70, 200 p. Becket. Montreal.

Nous extrayons de cet annuaire le sommaire statistique suivant : Etudiants en droit du College M'Gill, 46 ; en Médecine, Faculté des Arts, Collége M'Gill 69 ; Collége Morrin, 6 ; Collége St. François 8 ; total 279, à déduire pour les élèves inscrits dans deux facultés 6 ; Reste 273 ; École Normale 74 ; High School 218 ; Ecoles Modèles annexes, de l'Ecole Normale 343 ; grand total 908.

Le Naturaliste Canadien—Nous avons reçu les neuf premières livraisons de cette publication, qui a été subventionnée par le gouvernement : elles contiennent une foule d'articles intéressants dûs la plupart au savant rédacteur M. l'abbé Provencher, à M. Lemoine, au Dr. Crevier et autres collaborateurs. Elle contient aussi des nouvelles scientifiques de sa spécialité ; et quelques gravures. Le prix d'abonnement n'est que de $2 par année. Nous la recommandons aux maisons d'éducation et aux anciens élèves de nos écoles normales qui ne sauraient mieux employer leurs loisirs qu'en perfectionnant leurs études d'histoire naturelle, ni mieux intéresser leurs élèves qu'en leur donnant des notions de cette science sous forme de *leçons de choses*.

La Revue Légale—Recueil de jurisprudence et d'arrêts. Sorel.

MM. Mathieu shérif du district de Richelieu et Germain avocat à Sorel ont fondé cette nouvelle publication mensuelle qui en est à sa quatrième livraison. Outre de nombreuses décisions judiciaires rapportées avec soin elle contient divers travaux importants parmi lesquels nous remarquons

en première ligne des commentaires sur le code civil du Bas-Canada par l'Honorable juge Loranger, et un traité des devoirs des shérifs par M. Mathieu. Les livraisons de cette excellente et utile revue sont de 60 à 70 p., et le prix d'abonnement de $4 par année. Les rédacteurs-propriétaires font là une entreprise aussi difficile que méritoire et ont droit à toute la sympathie et à tout l'encouragement de leurs compatriotes.

TANGUAY.—Répertoire général du Clergé Canadien, par ordre chronologique, depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours, par l'Abbé C. Tanguay, 321, XXIX in 8o, Québec, Darveau.

Ce travail considérable n'est que le prélude d'un autre beaucoup plus vaste auquel se livre M. Tanguay, la généalogie complète des familles françaises du Canada. Les notices biographiques de ce répertoire sont très courtes et de temps à autres relevées par des notes intéressantes. Le dictionnaire du clergé est précédé de notices plus étendues sur tous les évêques de l'Amérique Britannique depuis le temps où ces vastes régions ne formaient qu'un seul diocèse sous l'illustre évêque Plessis au commencement de notre siècle.

En 1820, Mgr. McDonnell fut consacré évêque de Rhésine et suffragant de l'évêque de Québec pour le Haut-Canada; le diocèse de Kingston comprenant toute cette province, fut érigé en 1826 et Mgr. McDonuell en prit possession. Ce fut le premier démembrement de l'immense diocèse de Québec dans les anciennes limites duquel se trouvent aujourd'hui trois archevêchés, vingt diocèses et deux vicariats apostoliques.

“ Le lecteur, dit M. l'abbé Tanguay dans sa préface, ne verra dans ce répertoire qu'une longue liste de martyrs, de généreux apôtres, d'infatigables missionnaires et d'amis zélés de l'éducation, soit pour fonder, soit pour diriger les communautés séculières ou régulières. A côté de ceux qui ont ainsi consacré leur vie et leur fortune au développement intellectuel de leur patrie, nous éprouvons une vive satisfaction à reproduire les noms de ces prêtres, amis de la colonisation qui depuis environ un quart de siècle, le bréviaire et la hache à la main, n'ont pas craint d'affronter les profondeurs de la forêt, pour y jeter les jalons de la colonisation, et y commencer des établissements où l'on compte aujourd'hui nombre de paroisses florissantes. On y trouvera encore plusieurs talents remarquables, soit comme écrivains, soit comme prédicateurs.”

Des notes indiquent en effet au bas des pages presque tous les établissements fondés par nos prêtres, et les ouvrages publiés par eux. On verra qu'ils ont pris une très-large part au mouvement littéraire et intellectuel de notre pays et lui ont même souvent donné l'impulsion. La première partie du répertoire comprend les ecclésiastiques qui ont exercé le ministère avant la conquête : il y a nécessairement un très grand nombre de jésuites, de récollets et de prêtres séculiers, natifs de France. Dans les commencements de la seconde partie, il y a encore un certain nombre de prêtres nés en France, ce sont ceux que la révolution avait jetés sur nos rives : quelle intéressante histoire serait celle de ces émigrés dont la plupart comme les deux MM. Desjardins, M. Orfroi, M Lejamtel, M. Valade, M. Raimbault, le bon et naïf abbé Daulé, ont laissé de si profonds souvenirs ! Un peu plus loin la liste se trouve exclusivement remplie par des prêtres canadiens ; puis vers 1830, commencent à se montrer avec les émigrations irlandaise et écossaise des prêtres de ces deux nations, de la première surtout ; enfin dans ces dernières années, des jésuites, des oblats, des pères de Ste. Croix, des prêtres de St. Viateur, des trappistes, natifs de différents pays de l'Europe, de la France surtout viennent se joindre au clergé séculier indigène, qui s'augmente cependant rapidement malgré les pertes nombreuses qu'il fait par la mort et aussi par les fréquents départs de missionnaires, pour toutes les parties de l'Amérique. Un mouvement commencé par l'évêque de Burlington, Mgr. de Goesbriand et favorisé par les évêques du Canada rendra ces départs encore plus fréquents à l'avenir ; chaque année, plusieurs jeunes prêtres canadiens iront se dévouer au ministère aux Etats-Unis dans les nombreuses paroisses canadiennes qui s'y forment et s'y développent si rapidemeut. Déjà une très grande partie des prêtres des Etats-Unis et presque tous les évêques fondateurs des diocèses sont français ou de langue française, étant français, canadiens ou belges.

LA REVUE CANADIENNE.—Les dernières livraisons de cette publication contiennent un nouvelle iroquoise de Mlle. Chagnon écrite d'un style très châtié ; un article très-bien écrit de M. Faucher ayant pour titre : “ Les pages oubliées de notre histoire” ; d'intéressants récits sur les pionniers Canadiens-Français des Etats-Unis par M. Joseph Tassé ; une poésie intitulée : “ Pie VII et Napoléon à Fontainebleau,” dans laquelle se trouve rendue avec beaucoup de bonheur la célèbre anecdote d'après laquelle le Pape aurait tour à tour traité l'empereur de comédien et de tragédien. Cette pièce est du Révérend Père Thébaud, jésuite.

Nous remarquons dans les mêmes livraisons un travail de M. G. Doutre sur le Code de Procédure Civile, un autre de M. Hubert sur le notariat et un grand nombre de notices bibliographiques. *La Revue Canadienne* a aussi commencé, sous le patronage de la Société Littéraire et Historique de Québec, la publication des manuscrits que possède cette société. Elle a donné l'Histoire de Montréal de M. Dollier de Casson, que la Société Historique de Montréal publiait en même temps dans ses mémoires, et le journal du voyage d'Iberville à la Baie d'Hudson.

Petite Revue Mensuelle.

Rome est tranquille, et cette nouvelle Jérusalem prépare son temple saint pour une auguste soleunité. Son Grand Prêtre craint Dieu, comme Joab, et n'a point d'autre crainte. Si ses collines éternelles sont assiégées, si les portes du temple sont encore menacées par les soldats de l'impie Mathan et d'Athalie, la révolutionnaire, les Lévites s'empressent et le fidèle Abner rassemble les jeunes guerriers. Il en vient encore de toutes les langues et de tous les pays ; le Canada lui-même envoie un nouveau bataillon de ses hommes de cœur. En vérité, c'est un drame social qui est toujours nouveau pour l'observateur, et elle est toujours sublime à voir la sérénité qui règne au sommet de la société quand toutes les fureurs s'attaquent à ses fondements. Cependant, le dénouement est prévu et certain ; déjà même se répand partout

“ ...... cet esprit de vertige et d'erreur
De la chûte *des rois* funeste avant-coureur.”

Or, les rois d'aujourd'hui ne sont pas seulement ceux qu'on voit sur le trône, mais encore et surtout les hommes ambitieux qui voudraient y monter.

Il ne manque pas d'hommes sérieux, par exemple, qui font hommage à cet esprit de l'événement le plus important de ces derniers mois. Ce n'est qu'une opinion, sans doute, et nous la donnons comme telle avec l'espérance qu'elle ne sera pas justifiée. Car la liberté est un droit naturel donné aux nations comme aux individus pour la vérité et le bien. Si les peuples la réclament et que les rois l'accordent pour atteindre ce but, ce n'est qu'un devoir qu'ils remplissent et qu'une réforme salutaire à la société. C'est là, espérons-le, la signification des changements qui viennent de surprendre la France et le monde entier. Aussi plusieurs les appellent réformes, améliorations, progrès, et prennent pour garantie de leur opinion la composition du nouveau ministère, l'éloignement de M. Duruy, et le remplacement du marquis de la Valette par le prince de la Tour d'Auvergne, qui s'est toujours montré plus favorable au St. Siége et aux principes conservateurs.

Cependant tout le moude n'était pas sincère en demandant les réformes qu'on a obtenues Ceux qui ne veulent rien que la révolution, et ils sont trop nombreux, trouvent que l'Empereur n'a pas ouvert la main assez grande ; ils auraient voulu lui voir lâcher tout à fait les rênes du gouvernement et les remettre aux mains de jockies nouveaux, qu'il aurait choisis parmi eux, et qu'il aurait fait asseoir quelques lignes seulement au-dessous de lui. Il aurait régné jusqu'à nouvel ordre, mais il n'aurait plus gouverné. En bons et loyaux sujets britanniques, nous devons avouer que cette mode a fait des merveilles dans la froide et prudente Angleterre, et notre Canada surtout en a tiré des avantages qu'il serait ingrat de ne pas compter. Mais nous parlons de la France et du succès que cette mode pourrait avoir en France. Or, dans ce beau pays, on aime les courses au clocher politique comme en Angleterre, mais on y fait moins attention de ne pas s'aller rompre le cou. Ensuite la France a des traditions monarchiques bien différentes de celles de l'Angleterre. Elle veut d'un souverain qui soit homme, d'un homme qui règne et qui gouverne tout à la fois. La France a lâché en beaucoup de choses la réalité pour l'ombre, mais elle est glorieuse et ne veut pas être représentée par une ombre de roi. Les amis de la révolution n'ont pas manqué de compter sur cet esprit là, qu'ils ont plus d'une fois exploité. Louis-Philippe, entr'autres, en a fait une redoutable expérience, dont les plus prudents voudraient qu'on tirât profit. Mais en politique aujourd'hui les opinions font loi, et comme elles sont bien souvent contraires, il arrive que chacun a sa manière à lui de juger les événements. Ainsi en France, pendant que les plus timides, ou les plus hardis, comme vous voudrez, préféreraient garder le pouvoir personnel et absolu, et redoutent pour Napoléon toute alliance de l'Empire avec la liberté, d'autres, au contraire, disent que quand on prend de la liberté on n'en saurait trop prendre, et assurent que Louis-Philippe s'est perdu—pour n'en avoir pas assez pris ? oh ! pardon ! mais pour n'avoir pas permis qu'on en prît davantage. Aussi leurs exigences sont sans bornes ; ils feignent même de soupçonner que l'Empereur a l'envie de reprendre les rênes et le fouet de cocher qu'il a laissés choir. Un Napoléon, disent-ils, ne peut être qu'un Empereur.... ou un exilé, ajoutent quelques voix criardes, désireuses de se faire entendre et d'organiser à leur profit une grande pêche en eau trouble.

Quoiqu'il en soit, le sénat français s'est réuni le deux du mois d'août, et une commission a été choisie pour préparer un sénatus-consulte destiné peut-être à l'immortalité. On ne pouvait manquer cette très-bonne occasion de faire des discours. Celui du Prince Napoléon a été le plus remarqué ; il s'écarte étrangement de l'éloquence ordinaire du Prince, et après l'avoir lu attentivement il s'est trouvé des hommes experts qui ne savaient pas trop s'ils devaient s'arrêter aux audaces apparentes de ce discours, ou bien aux arrière-pensées qu'il révèle aussi certainement. Le Prince aurait donc le talent de paraître très-clair et de ne pas l'être. Cependant, si on l'examine par-dessus ses voiles, il paraît que le Prince remercie l'Empereur de ce qu'il a fait, car c'est toujours autant de gagné, et lui signifie hardiment que s'il veut régner longtemps en bon empereur, assis tranquillement sur le sac de poudre qu'on appelle le suffrage universel, il doit se hâter de couronner son œuvre en complétant l'octroi de toutes les libertés qu'on demande et qu'on a tout droit d'obtenir. C'est ici surtout que le Prince est vague ; et des esprits railleurs en ont pris occasion de penser que le couronnement de l'œuvre

deviendrait parfait si l'Empereur voulait abdiquer son autorité en faveur du Prince et de son parti. Pour nous, la prudence nous commande de ne rien garantir ; mais tout le monde sait bien quels sont ceux qui se vantent le plus d'avoir arraché un pan du manteau impérial qui couvrait toutes ces libertés. Or, à leur avis, le Prince pourrait dire aussi bien qu'un autre :

Me, me adsum qui feci, *ad* me convertite.... *sceptrum !*

Il est presqu'inutile de dire que le discours du Prince Napoléon a eu les honneurs d'une réponse : nous dirions même plusieurs, si toutes n'étaient pas plus ou moins les échos du gouvernement. Enfin, après une discussion longue et animée, des amendements perdus et d'autres acceptés, des incidents piquants, et même quelques boutades dignes du noble sénat, le rapport de M. Devienne a été adopté, et la commission a remporté une victoire complète.

Un autre événement remarquable en France, c'est l'amnistie générale du quinze août. Elle a été accordée en apparence à l'occasion du centenaire de Napoléon I. C'était, en effet, une belle occasion pour la dynastie de retremper sa force dans la mémoire du peuple français, qui aime toujours la gloire. On sait quelle moisson en a cueillie le grand homme, et combien il a laissé de profonds souvenirs. Ça donc été une pensée habile que celle qui a fait planer sa grande ombre, au jour du centenaire, sur les ennemis de sa dynastie. L'oncle a pardonné avec le neveu ; et l'on se débat en vain contre ce pardon que vous donne la gloire et que vous impose l'habileté. Car on regarde encore cette amnistie comme une conséquence naturelle des réformes libérales que Napoléon III vient de concéder. C'est une branche d'olivier qu'il tend à ses ennemis, comme un gage de paix sincère à l'avenir. Il serait ingrat et malhabile de la refuser.

Prends un siége, Cinna, prends, et sur toute chose
" *Accepte le pardon que ma bonté t'impose !*"

Mais, hélas ! les empereurs comme les poètes, et comme tout le monde, ont bien raison de ne pas trop se fier sur l'avenir, car qui peut savoir les biens ou les maux qu'il nous cache ? Napoléon venait de faire un autre coup d'état, et il avait la satisfaction de voir que la Prusse retenait encore ses applaudissements. Il pouvait croire qu'il avait raffermi son trône. Malheureusement une indisposition est venue tout mettre au bord du danger. On n'a jamais mieux vu de quelle importance peut devenir un homme. L'Europe a craint la perte de son chef politique, et elle s'est arrêtée spontanément devant ce qu'elle a cru être son lit de mort. C'est,en vérité,l'hommage le plus grand et le plus sincère qu'elle pouvait jamais rendre à l'Empereur. En France, chacun s'est empressé de prendre et de donner conseil. Avec la liberté, disaient les uns, on n'a jamais à craindre la mort d'un empereur ; avec un ministère responsable, s'écrièrent d'autres, le roi meurt quand il veut sans que tout le pays en soit bouleversé ; autrefois disaient encore d'autres, le roi était mortel, mais il ne mourait pas ! Le meilleur avis est celui de ceux qui croient que la Providence veille sur les empires qui gardent la justice et qui sont fondés sur la vérité. Elle a soin alors que si l'homme s'en va, il laisse des héritiers qui demeurent.

Mais hâtons-nous de rassurer nos lecteurs, car l'empereur n'est pas mort. Il n'est plus même malade. On annonce du moins qu'il s'est montré à Paris, et que l'Impératrice, rappelée de Corse à St. Cloud, va repartir bientôt pour l'Orient. Elle doit assister aux fêtes du canal de Suez, et peut-être aussi, comme elle passe par Constantinople, va-t-elle achever de réconcilier le Sultan avec son Vice-Roi en Egypte.

Les sages nous assurent qu'un malheur n'arrive pas sans l'autre, et plusieurs philosophes nous affirment aussi que la maladie est un malheur.

C'est pour cela sans doute que si l'Empereur est malade, le Czar, lui, est tombé dans la mélancolie, et que M. de Bismark est toujours indisposé au château de Varzin. Mais cela n'entrave pas encore les destinées manifestes de leurs deux pays. Le Czar travaille toujours à troubler la Turquie, et sa mélancolie profonde, qu'on prétend qu'il a prise aux bords de la Mer Noire, ne l'empêche pas de défendre aux évêques catholiques de se rendre au Concile, ni de supprimer l'université catholique de Varsovie, la seule qui restât encore à la malheureuse Pologne. En Prusse, on veut plus que jamais du Moulin Sans-Souci : on dit même que les meilleurs juges de Berlin ont dû se réfugier en France ! La France deviendrait-elle la Némésis de tous les voleurs de moulins ? Mais si le meunier veut se laisser voler, comme le Grand Duc de Bade ? Peu importe qu'il y consente ; la France le lui défend. Elle peut bien laisser prendre les moulins qui sont loin d'elle, mais toucher à ceux qui sont si près de sa frontière, c'est un *casus belli.*

L'Autriche, l'Italie et l'Espagne tâchent plus que jamais de se montrer dignes sœurs, et toutes trois pratiquent la persécution au nom de la liberté. Or, quand on manque à ce point de logique, il n'y a guère d'égarements où l'on ne soit prêt à tomber ; et comme l'égarement mène tout droit au malheur, il faut bien déplorer le sort que ces vieux pays se préparent. Puisse leur antique vertu réagir contre toutes ces ruines. On a beau craindre et blâmer les réactions, il y en a qui sont nécessaires, et sans elles un peuple ne peut assurer son salut. Aussi, malgré sa déchéance, l'Espagne parait vouloir y penser. Elle s'agite et s'insurge contre elle-même ; elle peut se tromper de moyens, mais ses luttes intérieures indiquent qu'elle ne veut pas de la perte où on la fait courir. Sans doute, ceux qui la mènent à travers les ténèbres n'ont point d'autre flambeau que leur ambition personnelle ; mais qui peut dire que les tiraillements qu'ils lui font éprouver dans sa marche ne la feront pas arriver à un meilleur but ? Elle oppose du moins de nobles résistances à se laisser détruire, et son refus de livrer Cuba pourrait bien, en principe, lui rendre des sympathies qu'on croyait à jamais perdues pour elle. Les Etats-Unis d'ailleurs, ont trop mal déguisé leurs convoitises. En proposant l'indépendance cubaine sous leur protectorat, ils n'ont pas bien caché leurs arrière-pensées d'annexion. Ils ont même failli aux principes qu'ils invoquent avec tant de hauteur contre la France et surtout l'Angleterre, qui en prennent avantage pour elles-mêmes, et se déclarent, assure-t-on, favorables aux droits de l'Espagne.

Aussi les Américains se plaignent-ils d'eux-mêmes, et de leur mauvaise politique. Cette politique les tue, ils ne l'avouent pas à demi. Elle a fait la guerre de la sécession, détruit leur marine, décuplé leurs taxes, surchargé leur trésor. Elle leur a fait fermer leurs chantiers de navires, et le rappel du Traité de Réciprocité lui est encore dû. Leurs journaux avouent tout le tort qu'ils en ont souffert. Ce sont-là des faits que la *Petite Revue* a droit d'enregistrer, afin qu'autant que possible les erreurs des autres soient une leçon de prudence pour notre pays. Si, par exemple, les ouvriers de Québec et de Montréal appréciaient enfin combien les erreurs américaines sont pernicieuses, ils en seraient peut-être un peu moins épris, et la théorie des grèves et des loges secrètes obtiendraient parmi eux moins de faveur.

Nos lecteurs nous pardonneront sans doute d'avoir pris tout à coup un air si sérieux, et s'ils exigent de nous une expiation, nous allons les faire passer mainteuant de plaisir en plaisir.

Le premier en date est la promenade du Gouverneur-Général à Québec et dans les Provinces Maritimes. Nous avons déjà rendu compte de la visite à Québec ; il suffit de la rappeler, et de dire que la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau-Brunswick n'ont pas été moins gracieux que notre vieille cité pour le représentant de notre Souveraine. Halifax, aussi bien que les autres villes, lui a présenté des adresses, et donné un banquet merveilleux qu'on a assaisonné de nombreux et importants discours. L'éloquence et le vin sont généreux : l'Union entre les Provinces et l'Union avec la Métropole ont triomphé dans tous les discours comme dans tous les verres. Aussi les circonstances étaient exceptionnelles. Les hommes politiques les plus importants avaient accompagné Son Excellence ; on allait tenter un sublime effort pour gagner à l'*Union* la Nouvelle-Ecosse, et l'on allait vaincre l'obstiné *Rappel* dans ses derniers retranchements de Colchester. Enfin, comme pour mettre le comble à la solennité, le Prince Arthur, le troisième fils de notre Souveraine, arrivait aussi à Halifax pendant la visite du Gouverneur. Il venait rivaliser avec lui d'amabilité pour les colons.

En effet, dès le 15 septembre, le Prince Arthur, après avoir traversé le pays du Nouveau-Brunswick à la Rivière-du-Loup, débarquait à Québec au bruit d'un salut royal et accueilli par une foule nombreuse. Il a été reçu par le Lieutenant-Gouverneur et les ministres provinciaux. Le maire lui a lu une adresse, la seule qu'il lui fût permis de recevoir.

Son Altesse Royale n'a point perdu de temps dans la vieille cité de Champlain, sa visite a été remplie comme une bonne journée de Titus. Conduite à Spencer Wood, sous des Arcs de triomphe et au milieu des acclamations, elle s'y est reposée juste assez pour en apprécier les délices, et désirer d'y revenir encore. Puis les visites se sont succédé avec un entrain remarquable. Une promenade aux chûtes de Montmorency a ouvert cette longue fête, et une autre aux remparts nouveaux de Lévis l'a couronnée. Dans l'intervalle, le Prince a visité l'Ecole Militaire, l'Ecole-Normale, la Cathédrale, le Séminaire et l'Université-Laval Partout Son Altesse a été reçue avec acclamation, et partout elle a répondu à cet empressement par un bienveillant intérêt. Elle n'a pas manqué non plus de visiter le couvent renommé des Dames Ursulines, dont les élèves ont chargé de fleurs Son Altesse Royale. Quand on est fils de rois ce sont là des couronnes bien faciles à porter ! Nous allions oublier un trait remarquable à propos de ces visites du Prince, c'est que Son Altesse parle très-bien le français, et se fait un plaisir de le parler.

S'il nous fallait entrer dans tous les détails de cette visite royale, nous aurions besoin d'un journal au moins aussi grand que le *Herald* ou que la *Tribune* de New-York. Et alors les anecdotes pleuvraient ; car quelles sont celles que ces grands journaux n'ont point racontées ! Mais la *Petite Revue* est moins ambitieuse, et elle s'honore encore de la discrétion canadienne. Cependant il est juste de dire que Son Altesse a visité aussi le High School, le Collége Morrin, et autres établissements anglais de cette ville. Elle y a été reçue avec la même loyauté que chez nous, et a pris à toutes ces visites le même intérêt. Enfin pour mettre le comble aux jouissances de notre bonne ville, le Lieutenant-Gouverneur a donné en l'honneur du Prince un diner exquis au Club Stadacona, et un grand bal à la Salle de Musique ; puis Lady Belleau a tenu à Spencer Wood un lever officiel où le Prince assistait. Tout ce que Québec a de plus élégant s'y était rendu. Le Prince a paru charmé de toutes ces fêtes.

C'est le 20 de septembre que Son Altesse a laissé Québec pour l'extrémité ouest du Haut-Canada. Elle a déjà visité London et Niagara, et poussé une reconnaissance jusqu'à Buffalo. Hamilton lui prépare une réception brillante, comme toutes celles qui ont déjà eu lieu, et comme toutes celles qui s'annoncent de ville en ville, jusqu'à Montréal où le Prince passera l'hiver. La métropole de l'opulence canadienne aura donc tout le loisir de se distinguer à son tour.

Tel est le côté brillant de toutes ces fêtes. Ont-elles maintenant un côté plus sérieux, et sont-elles aussi fortement liées qu'on l'a dit, à notre avenir ?

La *Petite Revue* n'a point part aux lumières des prophètes, et les meilleurs oracles n'ont pas clairement parlé. C'est une antique habitude qu'ils ont toujours gardée.

D'ailleurs en attendant qu'on songe à couronner d'un dôme notre édifice politique, il est toujours bon d'en compléter les fondements. C'est une œuvre à laquelle le Bas-Canada pour sa part travaille avec ardeur. Il s'attache surtout à cimenter avec soin les pierres angulaires de cette province, qui sont l'éducation, la colonisation et l'agriculture. On sait que la religion, qui en forme la première, est entre bonnes mains.

Dans le cours du mois d'Aout, les Honorables MM. Ouimet et Archambault ont fait une visite jusqu'au Lac St. Jean, et y ont été reçus d'une manière digne de la pensée qui les y conduisait. Ils ont pu se rendre un bon compte des besoins de la colonisation dans cette importante région, et nous espérons que leur visite produira de bons fruits. Un peu plus tard, l'Honorable M. Archambault a fait une visite semblable aux établissements de Messire Provost, sur la Mantawa, d'où il est revenu par les cantons du Comté de Terrebonne. Le Lieutenant-Gouverneur et M. Chauveau, ont aussi visité les travaux du chemin de Québec au lac St. Jean, lequel est maintenant rendu au tiers de la distance et passe jusque sur un territoire propre à la culture. Ces excursions, que nous pourrions appeler patriotiques, les bonnes nouvelles qu'on en a rapportées, et les impressions favorables qu'elles ont produites, ne peuvent manquer de faire un grand bien, et de seconder puissamment le mouvement qui s'accélère partout en faveur de la colonisation.

Deux ministres viennent de prendre leur congé. L'un d'eux, l'Hon. M. McDougall, ne fait à la vérité que se déplacer, car il va continuer son œuvre et bâtir une autre aile dans le nord-ouest. On ne sait pas qui le remplacera. Mais l'autre, l'Hon. M. Rose, nous quitte, assure-t-on, pour toujours, à moins toutefois qu'il ne fasse un jour comme fait aujourd'hui son successeur, car on sait que Sir F. Hincks n'est pas un homme nouveau en Canada. C'est lui qui remplaça feu le juge Lafontaine, comme Premier Ministre, et qui fit cette retraite si mémorable devant la coalition de 1854. Chose curieuse, et qui montre bien les hazards de la vie publique: M. Hincks, alors premier, s'est retiré de la politique devant l'homme même qui, devenu premier à sa place, le fait asseoir à sa droite, mais au second rang.

La mort la plus remarquable de ces derniers mois, est celle du Maréchal Niel, arrivée le 13 d'Aout. Elle a coincidé d'ailleurs avec tant d'événements de grande importance, qu'elle ne pouvait manquer d'être vivement déplorée. Le Maréchal Niel était par excellence un organisateur; c'est lui qui venait de remettre l'armée française au-dessus des exigences de la Prusse, et des suites étonnantes de Sadowa. Il était tellement apprécié qu'il n'a point succombé dans la chûte récente de M. Rouher. On comprenait qu'il avait encore quelque chose à faire, surtout dans ce moment critique où l'empire passant à la liberté, aurait peut-être besoin d'un grand coup d'épée pour maintenir son prestige au-dessus de ces populaires qui venaient de planter une nouvelle épine dans la couronne impériale.

Adolphe Niel, né à Muret en 1802, avait en naissant respiré l'amour de la gloire. Aussi fût-il dans la suite un guerrier valeureux. Il était en Algérie en 1832, et au siége de Rome en 1849. C'est lui qui fut chargé de porter au St. Père, à Gaëte, les clefs de Rome arrachée par la France à la révolution. On assure qu'il a toujours gardé pour le Pape une vénération très-grande. Le Maréchal Niel a joué aussi un rôle éminent dans la guerre de Crimée. Après avoir fait le siége de Bomarsund, dans la mer Baltique, il alla proposer et exécuter l'investissement complet de Sébastopol. C'est lui aussi qui reconnut que cette ville ne pouvait être prise que par la tour de Malakoff. L'événement a prouvé que cette proposition n'était pas tout-à-fait paradoxale. Il se distingua encore à Solférino, et fut fait Maréchal de France après la paix de Villafranca. Chose assez remarquable, c'est aussi à la bataille de Solférino que se distingua le général Leboeuf, celui que le Maréchal a désigné lui-même pour son successeur. Le général Leboeuf à la tête de l'artillerie rayée décida du sort de cette grande bataille.

Le Maréchal Niel, ministre de la guerre depuis 1867, s'était donné la mission de vaincre la Prusse avant de l'avoir combattue. C'était son ennemie personnelle, comme il ne voyait rien de plus sacré pour lui que le dévouement à l'empire et à l'empereur. Ce dévouement ne souffrait ni obstacles ni contradictions, et s'il devenait plus rude qu'éloquent, on le lui pardonnait sans peine, car on en connaissait la raison. Le Maréchal est mort en fervent chrétien; et ce qu'il y a de touchant encore c'est qu'il a préféré au tombeau glorieux des Invalides, l'humble caveau de famille qui est à Muret. C'est là que le Maréchal a été enterré, et qu'il attend au milieu des siens la gloire de la résurrection. C'est d'ailleurs la mort consolante de la plupart des hommes distingués de notre siècle.

Passons maintenant à la nécrologie canadienne.

Monsieur le Curé Harper, de St. Grégoire, était un jeune converti du protestantisme. Il fut aussi un des zélés compagnons de feu Mgr. Provencher, dans les missions lointaines du Nord-ouest. A son retour il fut nommé curé de St. Grégoire, près de Nicolet; c'est là que la force et la douceur de son zèle opéra des merveilles jusqu'à sa mort, arrivée à l'âge de 67 ans. M. Harper était le père de ses paroissiens, et le protecteur éclairé de toutes les œuvres d'éducation.

M. l'abbé Plante est encore un de ces hommes qui font du bien pendant toute leur vie, et qui méritent d'en être loués au moins après leur mort, car alors on ne craint plus de blesser leur modestie. Il était né en 1813 d'une famille ancienne à Québec, et il embrassa l'état ecclésiastique en 1832, après avoir fait ses études au Petit Séminaire de Québec. Mgr. Signay, qui l'estimait particulièrement, en fit son assistant-secrétaire, l'éleva à la prêtrise avant l'âge requis, et le plaça ensuite à la cure de Québec, où l'abbé Plante exerça son zèle pendant plus de 15 ans. L'Archevêque actuel le nomma Chapelain de l'Hôpital-Général en 1851, qu'il a dirigé pendant 18 ans.

M. l'abbé Plante était encore un savant sans vouloir aucunement le paraître: c'était le digne émule de son ami, M. Faribault. Sa bibliothèque était une des plus précieuses que l'on puisse avoir en Canada, et nous apprenons avec plaisir qu'en mourant il en a fait don à l'Université-Laval où elle occupera la place distinguée qui convient à un pareil présent.

Finissons cette liste de regrets par un coup de la mort aussi cruel qu'inattendu. M. Eudore Cauchon, le fils du Président du Sénat, n'avait encore que 24 ans. Il avait brillé au Séminaire de Québec et à l'Université-Laval, et il allait conquérir un avenir brillant dans le journalisme, où s'est tant distingué son père. Un mal de poitrine est venu tout briser. Ni les soins les plus empressés, ni le ciel si doux de l'Europe n'ont pu l'arracher à la mort. La mort même est venue le saisir avant qu'il eût revu la patrie: il est mort sur mer avant de revoir et le Canada qu'il eut voulu servir, et son père qui l'attendait encore avec un juste espoir. Mais toutes ces espérances sont changées en deuil, et le jeune homme repose à côté de sa mère, au cimetière St. Charles. C'est là que, après avoir été béni par notre Archevêque, et regretté par ses professeurs, son père et ses amis sont venus le déposer pour la vie éternelle. M. Eudore Cauchon était un jeune homme aussi plein de vertus que de talents.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DES LETTRES.

Le *Moniteur* du 23 juillet, nous donne la nouvelle suivante :

M. le comte de Montalembert, presque entièrement rétabli de sa cruelle maladie, dont nous avons déjà parlé, a quitté Paris hier soir à huit heures, pour se rendre dans son château de la Roche.

L'illustre académicien, suivi de la Sœur qui le soigne et des principaux membres de sa famille, a pu descendre sans aucune aide le petit escalier de pierre qui dessert ses appartements.

Une spacieuse voiture l'attendait sur le sable de la cour de son pavillon particulier. M. de Montalembert y est monté sans vouloir s'appuyer sur aucun des bras que lui présentaient ses serviteurs.

Et quand le véhicule s'est mis en marche, il a envoyé un adieu à ceux-ci, en disant dans son sympathique sourire :

—Au revoir, mes amis; à mon retour, j'espère vous trouver tous en bonne et vigoureuse santé.

De lui, il ne fut pas question. Le docteur Nélaton lui avait dit du reste, le matin, assuré que le grand air de la campagne achèverait son rétablissement.

Ce matin, le célèbre malade est descendu de waggon un peu fatigué, mais bien portant, dit une dépêche reçue aujourd'hui rue du Bac.

Une voiture construite spécialement pour ce voyage l'attendait, attelée de trois chevaux pour le conduire au château de la Roche.

Le château de la Roche, situé dans la Côte-d'Or, est une demeure princière, entourée d'une immense cordon d'eau, coupé çà et là par des ponts-lévis.

M. de Montalembert se propose d'y demeurer jusqu'au mois d'octobre prochain.

—M. Lemay doit faire imprimer à Paris deux volumes de poésie, l'un contenant son poëme sur la découverte du Canada qui a obtenu la médaille d'or il y a un an au concours de poésie de l'Université Laval, et l'autre sa belle traduction d'Evangeline. Avant le travail de M. Lemay, il n'existait, croyons-nous, qu'une seule traduction française (en prose) d'Evangeline, poëme si bien fait cependant pour mériter les sympathies de la France; cette traduction est de M. Brunelle; mais en ce moment, M. de Ratisbonne, auteur d'une traduction en vers du Dante, vient d'annoncer une traduction d'Evangeline: il sera curieux de comparer l'œuvre du poëte français avec celle du poëte canadien.

Voulant encourager la courageuse entreprise de M. Lemay, M. le Ministre de l'Instruction Publique de cette province en sus de sa souscription personnelle, a souscrit pour le ministère pour cent exemplaires de chacun des ouvrages. M. Lemay vient d'obtenir la médaille d'or au concours de cette année pour un "*Hymne national, du jour de la St. Jean Baptiste.*"

—M. Benjamin Sulte est à la veille de publier un recueil de ses poésies qui aura pour titre *Les Laurentiennes.* M. Sulte est déjà trop bien connu de nos lecteurs pour que nous fassions d'avance l'éloge de son livre dont nous ne manquerons pas de rendre compte.

BULLETIN DES SCIENCES.

— Sans compter celle que prépare en France le capitaine Lambert, il n'y a pas maintenant moins de cinq expéditions en route pour l'extrême Nord, trois allemandes et deux anglaises. Elles comptent ensemble sept navires qui ont surtout en vue des recherches scientifiques.

La première, commandée par le capitaine Hagens, et dont fait partie M. Dorst, se propose d'explorer la mer entre le Groënland et le Spitzberg jusqu'à la terre de Gillis. Elle est partie le 21 février de Bremerhaven.

La deuxième, celle de M. Lamont, se compose de deux vapeurs à hélice d'une construction spéciale. Son chef, membre du Parlement anglais, a une réputation d'habile marin et de bon géologue. Cette expédition se dirige vers le détroit qui sépare le Spitzberg de la Nouvelle-Zemble et espère découvrir la terre de Gillis. Elle a fait voile le 20 avril.

La troisième est celle du capitaine Palliser qui se propese d'explorer la Nouvelle-Zemble. Ayant passé trois mois de 1868 au Spitzberg, le capitaine connaît déjà les mers glaciales. Ses deux navires, une chaloupe à vapeur et un schooner, ont quitté l'Angleterre à la fin d'avril.

Le capitaine Hashageni, chef de la quatrième expédition, commande un steamer à hélice de 700 tonneaux. Il a l'intention de pénétrer aussi loin que possible dans les parages de la terre de Gillis, de suivre la côte de la Sibérie et d'y chercher les gisements de mammanths. Au besoin, il hivernera dans le Nord. Le 23 mai dernier, il appareillait de Bremerhaven.

Enfin vient la seconde expédition allemande au pôle nord, composée de la *Germania*, navire à vapeur, et de la *Hansa*, brick de 200 tonneaux. L'équipage est de trente une personnes dont six savants, plus les capitaines Haldeway et Hegemann. Le but d'exploration de la côteoccidentale du Groënland, la recherche du pôle et la mesure d'un arc de méridien. Elle est partie le 15 juin de Bremerhaven.

On a reçu dernièrement de la première expédition, dont fait partie M. Dorst, et une porte le navire *Bienénkorb*, des nouvelles que nous résumons ici. Le *Bienénkorb* a eu à lutter contre une tempête effroyable qui a duré six semaines. Au moment où il allait se briser sur les côtes de Norvège, une accalmie est survenue et on a pu éviter une perte certaine.

Il y a cette année près de quatre-vingts navires dans l'extrême nord. La plupart s'occupent de la chasse du veau marin et de la baleine. M. Dorst n'avait pas moins de quarante neuf navires en vue ; on voit que la campagne s'annonçait fort bien. C'est vers le 70e dégré que commence la glace.

Malgré les fatigues énormes qu'il a eu a subir, l'équipage se porte à merveille. M. Dorst est satisfait de ses observations. Il a levé plusieurs cartes, dessiné des aurores boréales et fait des recherches sur la physique de la mer.

— Le *Cosmos* raconte en ces termes une mission scientifique confiée à un lettré hindou par le gouvernement de l'Inde :

“ Comme les Européens ne pénètrent dans l'Asie centrale qu'au risque de leur vie, le capitaine Montgomerie, attaché au levé topographique de l'Inde, conçut le projet de faire reconnaître les pays limitrophes des possessions anglaises par des indigènes familiarisés avec l'usage des instruments et des méthodes d'observation. Deux paundits indous furent ainsi chargés de franchir l'Himalaya et de relever la route qui relie Gartok, sur le haut Sutledj, avec Lhassa, capitale de Thibet. Ils commencèrent leur voyage dans le courant de 1865. L'un d'eux fut arrêté au début. L'autre plus énergique, arriva le 30 août sur les bords du Brahmapoutra, et entra à Lhassa au commencement de 1866, d'où il visita successivement plusieurs villes importantes du Thibet, fixant ses itinéraires par des observations précises.

Le paundit ne fut pas médiocrement surpris de voir, à la fin de juin, les hauteurs des environs de Thajung toutes couvertes de neiges. Obligé à de longs détours par ces neiges, le voyageur ne regagna le territoire anglais qu'au prix de dangers inouïs. Il rapportait, avec ses notes de voyage et de nombreuses informations, les données nécessaires pour la détermination de la latitude de 31 points importants, leur élévation au-dessus du niveau de la mer, de nombreuses observations thermométriques, enfin le levé d'une cave représentant une étendue de 1,200 milles, représentant la grande route du Thibet, de Lhassa à Gartok, le cours entier du Brahmapoutra, depuis sa source, près de Mansaraouar, jusqu'à sou confluent avec le fleuve qui passe à Lhassa.

“ Depuis le lac de Mansareouar jusqu'à Lhassa, le paundit suivit la grande route qui longe les frites de l'Himalaya, et lie Lhassa à Gartok, assurant ainsi aux autorités chinoises, dont le Thibet est tributaire, des communications sûres et rapides. La route part de Gartok, à 4,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, descend près du massif du Kaïlas, dans le bassin du Sutledj, côtoie les lacs sacrés de Rakous et de Manfaraouar, et remonte graduellement à plus de 4,500 mètres de latitude au défilé de Maribam-la, qui sépare le bassin de Sutledj de celui du Brahmapoutra, dont elle suit la rive gauche jusqu'à Tadum.

La grande route du Thibet est loin de valoir nos chemins de France. Large sur les plateaux, cette route se resserre et se divise en sentiers étroits toutes les fois que le terrain est très-incliné, de manière à livrer passage seulement à un homme à cheval. Dans les plaines et les hauts plateaux, on a, pour se guider, des pyramides de pierres élevées çà et là, et surmontées d'un drapeau. Chaque voyageur ajoutant une pierre au tas déjà formé, ces pyramides deviennent de véritables monuments que l'œil aperçoit de loin à l'horizon. Le paundit se servit d'elles comme de points fixes pour orienter ses itinéraires.

“ Rien d'ailleurs ne saurait donner une idée de la difficulté avec laquelle ce voyageur intrépide faisait ses observations. Pour éloigner tout soupçon, il dut se servir du chapelet et du moulin à prières en usage chez les dévots boudhistes. Le moulin à prières se compose d'un cylindre de cuivre creux, que traverse, dans sa longueur, un axe terminé par une poignée. A l'intérieur est enroulée une feuille de papier portant une prière, prière dite chaque fois que le croyant à fait faire au cylindre un tour sur son axe. Le paundit s'écartait de la caravanne pour mesurer les angles de la route ; s'il était remarqué ou troublé par des questions importunes, il faisait tourner le cylindre et les indiscrets respectaient sa contemplation pieuse. L'instrument, au lieu de la prière traditionnelle, portait au contraire des feuilles de papier sur lesquelles s'inscrivaient les calculs de triangulation et les distances parcourues. Quant aux distances, le voyageur en évaluait la longueur au pas, laissant couler un grain de son chapelet après chaque parcours de 100 pas.”

— Hier, est arrivé à Montréal, un des plus éminents minéralogistes de France.

C'est un savant distingué dans l'acception la plus étendue du mot. Il est savant parce qu'il réunit les deux qualités sans lesquelles tout homme qui aspire à ce titre ne parvient qu'au ridicule et au mépris public. Ces deux attributs sont la modestie alliée à une vaste étendue de connaissances.

Travailleur infatigable, il veut dévoiler au monde les secrets de la nature ; mais il ne veut pas qu'on le soupçonne de ce bienfait.

On ne compte pas son âge par les années, mais bien par le nombre de volumes qu'il a écrits sur les sciences naturelles.

Depuis longtemps déjà, les illustrations scientifiques d'Europe le comptent pour un des leurs. Dans les Etats-Unis, où il a passé quelques jours les savants avec lesquels il est venu en contact, lui ont fait l'aceueil le plus sympathique, tant il est vrai de dire que la science ne reconnait pas de limites géographiques.

Membre de plusieurs societés savantes de France, il fut aussi un des juges les plus experts de la Commission de Minéralogie à l'Exposition de 1867.

Parmi les nombreux travaux qu'il a déjà complétés, sont plusieurs cartes géologiques départementales ; l'une d'elles lui a coûté douze ans d'un travail assidu et opiniâtre.

Les recherches minutieuses et approfondies sur la géologie comparée des différents sols de l'Est de la France et de la Savoie, le poussèrent naturellement sur le terrain de la science médicale. Il étudia avec succès le goêtre dans ses rapports avec la composition chimique du sol qui le produit généralement, et il arriva à la conclusion, basée sur plus de douze cents observations, que les terrains où le sulfate de fer et la magnésie prédominent, sont ceux où le goêtre est le plus fréquent. La diathère, selon lui, n'est que pour peu ou rien dans l'étrologie de cette affection.

En effet, des étrangers à ces localités goétreuses, et n'ayant d'ailleurs aucune prédisposition scrofuleuse ou strumeuse, ne tardent pas à contracter la maladie s'ils y font un séjour prolongé. Le seul moyen de la guérir, parait-il, est l'éloignement ou l'émigration ; cette immunité, toutefois, n'est pas en faveur des indigènes. Il nous souvient d'avoir écrit quelque part que la matière organisée a, dans toutes ses opérations, une tendance constante à se reproduire semblable à elle-même ; de là vient qu'il est souvent impossible et toujours très difficile de déraciner les maladies héréditaires.

Le mémoire que notre savant ami endossa à l'académie de médecine de Paris, sur le gîche et le critinisme y fut apprécié de la manière la plus flatteuse pour l'auteur : du reste ce n'était point des louanges gratuites. Nous espérons que ces immenses ressources intellectuelles élucideront encore quelques points obscurs de la médecine et de la zoologie comparées.

Le Frère Ogérien, pardon à sa modestie si nous l'avons blessé, à quarante-trois ans ; à 14 ans, il commença à questioner la nature, et il paraît qu'il veut en avoir le dernier mot, à dix-neuf ans il entra dans l'ordre religieux des Frères des Ecoles Chrétiennes. Son mérite individuel s'effaça dès lors pour jeter de l'éclat sur la réputation déjà grande de l'institut.

Bien d'autres hommes d'élite se confondent dans l'uniformité de la robe dure que portent les Frères des Ecoles Chrétiennes, nous ne pûmes nous empêcher d'en faire nous-mêmes l'observation au Supérieur Général un jour que nous eûmes l'honneur de lui être présenté. Rien extérieurement chez lui ne pouvait même le faire distinguer du plus humble des frères, n'eut été sa valeur intrinsèque qui l'avait élevé au rang supérieur de l'ordre.

Le séjour du Frère Ogérien en Amérique doit être d'à-peu près un an pendant lequel il doit faire ses collections de minéraux, de végétaux et d'animaux dans le but de parachever un ouvrage considérable qu'il devra publier à son retour en France ; il recevrait avec plaisir et reconnaissance, les spécimens que des particuliers ou des associations scientifiques voudraient bien avoir l'obligeance de lui faire parvenir.—*Minerve.*

— L'association américaine pour l'avancement des sciences a reçu au nom de ses membres plusieurs canadiens parmi lesquels nous remarquons le Dr. Crevier, naturaliste et médecin distingué de St. Césaire, M l'abbé Provancher de Portneuf, M. l'abbé Brunet, professeur de botanique et d'entomologie, et M. l'abbé Thomas Hamel, professeur des sciences physiques à l'Université Laval.

BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE.

—Le Pape fait restaurer dans les jardins du Quirinal tous les jeux d'eaux qui ont été imaginés et établis du temps de Clément VIII. Sous un vaste monument, qui a la forme intérieure d'un chœur d'église et dont la voûte absidale est décorée de mosaïques représentant les jours de la création et tout ce qui est relatif à l'eau dans l'histoire sainte, la mythologie et l'histoire naturelle, se trouvent incrustées dans le pavé tous ces jeux qui surprennent le visiteur. Au fond est un orgue hydraulique à très beaux sons. Des deux côtés sont représentés en statue de marbre les forges de Vulcain, des faunes et des satyres.

Dans le jardin du Vatican se trouvait une fontaine abandonnée, dont la voûte demeure ornée de mosaïques du temps de Paul V. Sa Sainteté l'a fait transporter en une niche élégante ornée de fleurs naturelles et y a placé une statue de Ste. Germaine Cousin, en grès céramique, exécutée par M. Virabent de Toulouse. La sainte est représentée debout, tenant des fleurs dans son tablier, pour se rappeler le miracle bien connu du pain qu'elle portait aux pauvres et qui fut changé en fleurs afin de la dérober aux fureurs de sa marâtre. Ce fait est d'ailleurs devenu le caractère iconographique de la sainte toulousaine ; elle l'a de commun avec d'autres saints et saintes, tels que le B. Pierre, cardinal de Luxembourg et Ste. Elizabeth, reine de Hongrie.

Sous le vestibule qui conduit à la *scala regia* au Vatican sont exposés à l'occasion de la Fête-Dieu d'admirables gobelins, qui, par leur état parfait de conservation, attirent l'admiration du public. Parmi lesquels nous devons citer les sujets de *Suzanne et les deux vieillards*, d'*Esther et Assuérus*, d'*une audience donnée par Louis XIV à l'ambassadeur d'Espagne.* Il y a des tapisseries d'une égale valeur au palais du Quirinal.

Dans les fouilles exécutées au palais des Césars, sur la partie achetée au roi de Naples par Napoléon III, M Rosa a découvert depuis peu de temps divers objets d'art qui méritent de fixer l'attention : une statuette en basalte vert ;— des chambres peintes à colonnes sur fond rouge avec des personnages dans les entre-colonnements, fresque d'une véritable valeur artistique ; le pavé est en mosaïque de marbres blancs et noirs formant des dessins géométriques ;—deux tableaux qu'on dirait faits de mosaïques de Florence modernes ;—enfin plusieurs pièces d'argent frappées au nom de l'Empereur Lothaire HLOTARIVS. Ceci vient en preuve du séjour de Charlemagne au Palatin, qui était déjà mentionné par les historiens, et de celui de Lothaire lorsqu'il vint se faire couronner. Comme souvenir carlovingien, nous avons encore à Rome la célèbre Bible de Charles-le-Chauve, que certains auteurs croient de Charlemagne, et dont un artiste allemand, M. Schneider, a copié récemment plusieurs vignettes, pour servir de types aux cartons qu'il prépare pour la restauration des mosaïques d'Aix-la-Chapelle.

On nous dit que M. Rosa, directeur des fouilles du palais des Césars, revient de Naples, où il était allé étudier les procédés employés à Pompeï pour la conservation des fresques, afin de les appliquer aux peintures murales importantes qu'il vient de découvrir. Ces peintures ne peuvent se conserver longuement au grand air : bientôt elles pâlissent, se tachent ou se fendent.—*L'Union.*

—Nous apprenons, dit le *Journal de Québec*, que l'on vient d'ériger, sur le sommet du Cap Tourmente, une grande croix que l'on peut voir à l'œil nu à près de deux lieues de distance. Un ami, présent à la fête, a bien voulu nous faire connaître les circonstances qui ont donné lieu à cette touchante cérémonie Mardi de la semaine dernière les élèves du Séminaire de Québec, qui ont terminé leur cours classique en 1844, se réunissaient pour commémorer le 25me anniversaire de leur fin d'étude ; c'étaient ces mêmes élèves qui, en 1844 avaient planté la croix que l'on voyait encore ces années dernières sur le sommet du Cap Tourmente. Avant de se séparer, ils avaient pris la résolution de se réunir au bout de 25 ans, et d'ériger une nouvelle croix sur la cime si l'ancienne avait disparu. Le 5 août, plusieurs de ces confrères, accompagnés d'un grand nombre de prêtres, ecclésiastiques et autres, au nombre de plus de quarante, faisaient l'ascension de la montagne pour assister à la bénédiction de la nouvelle croix. La croix fut bénite par M. le grand vicaire Tachereau supérieure du Séminaire de Québec ; puis on entonna le *Crux Ave.* C'est le moment le plus solennel de la cérémonie. Cette hymne chantée par plus de quarante voix et répétée par les échos de la forêt, était bien propre à laisser dans les cœurs les impressions les plus profondes. A onze heures et demi, la foule silencieuse se remit en marche pour descendre la montagne et les anciens élèves de 1844 furent reçus au château Belle Vue par les messieurs du Séminaire avec cette cordialité que tout le monde leur connait ; ils furent reçus comme des enfants qui viennent revoir le toit paternel après une absence de 25 ans !

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de dire un mot sur l'origine de ce monument érigé sur une montagne dont la hauteur est de plus de 1,850 pieds au-dessus du niveau du St Laurent.

La première croix, fut érigée sur le Cap Tourmente, de 1816 à 1817, c'est-à-dire du temps où tous les élèves pensionnaires du Séminaire passaient leurs vacances à Saint-Joachim. C'était une modeste croix de bois, d'à peu près 12 pieds de hauteur. La seconde, comme nous l'avons dit plus haut, fut planté en 1844 ; elle avait 24 pieds de hauteur avec une largeur de 6 pouces ; elle était couverte en ferblanc.

Celle qui fut érigée la semaine dernière à 25 pieds de hauteur, avec largeur de 14 pouces ; ce qui permet de l'apercevoir à une grande distance. Elle est recouverte en ferblanc et solidement assujettie dans un ouvrage en pierre de huit pieds carrés. Les frais de construction et de transport s'élèvent à près de cent piastres. Cette croix porte l'inscription suivante :

HOC MONUMENTUM

AB ALUMNIS SEMINARII QUEBECENCIS

Absoluto Studiorum Curriculo A. D. MDCCCXLIV

PRIUS ERECTUM

REÆDIFICARUNT SUPERSTITES

SACERDOTES ET LAICI.

A. D. MCCCLXIX

F. BAILLAIRGE.	L. LAHAYE.
O. BRUNET.	F. LANGLOIS.
P. DE VILLERS.	A LEMAY.
B. GODBOUT.	E. LEMIEUX.
P. HUOT.	J. H. MARTES.

Ces élèves sont maintenant : J. Frédéric Baillargé, ingénieur civil ; Ovide Brunet, professeur à l'Université Laval ; Paul de Villers, curé de Sainte-Gertrude ; Bellarmin Godbout, médecin ; Pierre Huot, avocat, membre du parlement ; Léon Lahaye, curé de Saint-Jean Deschaillons ; François Langlois, imprimeur de la Reine ; Antoine Lemay, notaire ; docteur E. Lemieux, professeur à l'Université Laval ; Jean-Baptiste Martel, secrétaire de la commission du Havre.

— Les citoyens de Québec ont résolu de reconstruire autant que possible avec les mêmes matériaux le monument de Wolfe et de Montcalm qui était dans un état pénible à voir. Ce monument ne datait que de 1828 ; il fut commencé le 15 novembre 1827 et la première pierre fut posée ce jour-là par M. Claude Déuéchaud, grand-maître des francs-maçons, en présence de Lord Dalhousie qui en avait conçu l'idée et paya lui-même une grande partie des dépenses La dernière pierre à la pointe de l'obélisque fut posée le 8 septembre 1828 en présence de Lord Dalhousie et de son successeur Sir James Kemp, le jour même du départ de ce gouverneur, par le capitaine Fox Maule, son neveu qui a joué depuis un rôle important.

Le court espace de temps qui s'est écoulé depuis parceque notre climat est loin d'être favorable à la durée des monuments ; mais il faut avouer aussi qu'il en est plus de plus exposés aux vents et aux tempêtes que celui-là. Le travail de démolition est à peu près terminé et l'on vient d'enlever pour les replacer les plaques de marbre sur lesquelles se tiennent les célèbres inscriptions. Celle pour laquelle M. Fisher obtint une médaille d'or au concours est considéré comme un chef d'œuvre du genre. Elles sont toutes reproduites dans notre livraison de novembre 1863 dans un article intitulé " Les Plaines d'Abraham et leurs monuments." On a trouvé dans la pierre angulaire les divers objets qui y avaient été déposés par Lord Dalhousie : on les y replacera soigneusement avec probablement des souvenirs de la restauration qui va se faire. M. Henry Fry, président de la Chambre de commerce est à la tête du comité et recevra avec reconnaissance les offrandes qu'on voudra bien lui adresser, la somme nécessaire pour les travaux et pour entourer le monument d'une grille en fer n'étant pas complètement souscrite.

— On trouve au Vatican, dans une des salles de l'ancien appartement des souverains étrangers (1), le modèle en plâtre d'un monument à élever sur la place de S. Bartolomeo all'Isola, au lieu qu'occupait une colonne de granit récemment renversée par le choc d'un chariot. Le Saint-Père aurait profité de cet accident pour nous donner une nouvelle preuve de sa munificence et de son goût éclairé en ordonnant ce projet, qu'il vient d'approuver.

Le monument à la forme d'un piedestal allongé que surmonte une petite pyramide feuillafié servant de support à la croix. Chacune des faces est ornée d'une statue : en avant S. Jean de Dieu, à cause de l'hôpital de ce nom qui est voisin ; sur l'autre face S. Barthélemy, titulaire de l'église ; sur les côtés S. François d'Assise, comme Patriarche des religieux qui desservent l'église et S. Paulin, évêque de Nole, dont le corps repose sous un des autels latéraux.

Si l'exécution répond au projet, Rome sera enrichie d'un monument d'une rare élégance.—*L'Union*

(1) Dans cette même salle sont déposées de superbes tapisseries que l'on n'expose plus et parmi lesquelles : *La cène* de Léonard de Vinci offerte par François Ier, des *fragments* très-remarquables datant du pontificat de Clément VII et échappés au pillage du Connétable de Bourbon en 1527, un *Couronnement de la Vierge*, du pontificat de Paul III, une *Histoire d'Athalie*, provenant de la manufacture des Gobelins et donnée par Louis XVI, etc, cinq anciens retables en tapisserie de la chapelle Sixtine datant de Clément XIII. Dans une vaste salle, aujourd'hui dortoir (*dormitorio*) des Suisses de Gardes, on voit aussi de belles fresques de Marco de Siena avec des paysages de Paul Brill, deux peintres très employés par Grégoire XIII, Pontife qui a fait la salle royale et laissé, au Vatican, les plus splendides témoignages de l'art de son temps.

IMPRIMÉ PAR EUSÈBE SENÉCAL, MONTRÉAL.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XIII. Québec (Province de Québec), Octobre 1869. No. 10.

LITTERATURE.

POESIE.

L'AUTOMNE.

Vois-tu dans l'air la feuille jaune
Qu'entrainent les vents froids d'automne
La nature nous dit adieu;
Elle quitte sa robe verte,
Ses beaux rayons d'or et de feu ;
Bientôt nous la verrous couverte
De sa blanche robe d'hiver!
Zéphir n'adoucira plus l'air
De son haleine parfumée ;
Le silence, sous la ramée,
Va succéder au doux concert!
Mon cœur se gonfle de tristesse,
Devant la sombre nudité
De ces bois sans verdure épaisse,
Sans couleur vive et sans gaieté !....
Il n'est point d'immortalité....
Et Dieu n'accorde à la jeunesse
Qu'un jour de grâce, de beauté,
Et qu'une heure de volupté!....
C'est la nature qui nous donne
Cette leçon depuis longtemps,
En passant du joyeux printemps
A la mélancolique automne!....

OCTAVE GIRAUD.

Nos prés ont perdu leur fraîcheur;
A peine une fleur isolée
Penche-t-elle un front sans couleur
Dans la solitaire vallée ;
Une obscure et triste vapeur
Voile nos rives désolées ;
Et, sur les forêts ébranlées,
Les vents soufflent avec fureur.
Ah! sous ces forêts sans ombrage,
Le long des coteaux défleuris,
Le soir, au bruit sourd de l'orage,
Marchant sur de tristes débris,
J'irai voir le dernier feuillage
Tomber sur les gazons flétris.
Cédant à la mélancolie,
Là, des amis que j'ai perdus,
J'appellerai l'ombre chérie ;
Et les sens doucement émus,
Je laisserai couler ma vie,
En occupant ma rêverie
Des jours où je ne serai plus.

AIMÉ MARTIN.

L'Histoire des Trois-Rivières.

Parmi les publications, annoncées dans les journaux canadiens, il est un travail historique dû à la patience de M. Benjamin Sulte et à son amour pour nos traditions nationales. Nous avons feuilleté le manuscrit de la première livraison (80 pages, 3 gravures) de l'*Histoire des Trois-Rivières* qui formera, en somme, un volume de 400 pages, bien imprimé et contenant une vingtaine de gravures. C'est le fruit de plusieurs années de recherches appliquées à éclaircir l'histoire particulière de la seconde ville du pays, par sa date de fondation. L'histoire intime des Trois-Rivières s'y trouve décrite à chaque page, nous voulons dire que les moindres détails y prennent un rang, une importance qui montrent combien, avec de l'étude et du travail, il est encore possible d'écrire des choses intéressantes sur un passé qui nous est cher à plus d'un titre. Les fragments que nous donnons ici aux lecteurs, peuvent être considérés comme entièrement inédits.

Jacques Cartier descend de Montréal, en 1535, et monte sur son galion l'*Emérillon* qui l'attendait dans les îles de Sorel. La relation dit :

" Le Mardy, 5 iour dudict moys, nous feismes voylle et appareillasme avec nostre dict gallyon, et barques pour retourner à la prouince de Canada au port de Saincte Croix, ou estaient demourez nosd nauires. Et le 7 iour nous uinsmes poser le trauers d'une riuière qui vient deuers le Nort, sortant audict fleuue : à l'entrée de laquelle y a quatre petites ysles plaines d'arbres : nous nomames icelle riuiere la riuiere de Fouez. Et pource q l'une d'icelles ysles fait face audict fleuue (1), & la veoit on de loing, feist le cappitaine planter vne belle

(1) La réimpression du voyage de 1535, publiée par Tross, porte: *l'une d'icelles isles s'auance au dict fleuue.* R. J. I. P.

grande croix fur la poincte d'icelle, & commanda apprester les barques pour aller auec marée, dedans icelle, pour veoir la nature d'icelle : ce qu'il fut faict, & nagerent celuy iour amond la riuiere. Et parce qu'elle fut trouuée de nulle expérience n'y perfonde, retournerent et apparcillasmes pour aller aual."

Suit le commentaire du nouvel historien :

" Cartier écrit Fouez suivant l'orthographe qu'il s'est plu à imaginer, ou qui était peut-être conforme à la prononciation des gens de sa province. Lescarbot pense qu'il voulait dire *Foix*, nom d'une branche de la première noblesse de France ; cette opinion est généralement adoptée (1).

" Le texte cité plus haut dit que dans l'embouchure de cette rivière il y a quatre îles, quoiqu'en toute exactitude il y en ait six. Les deux très-petites que Cartier ne compte point, sont mentionnées par Champlain 68 ans plus tard.

" Il est difficile de préciser le lieu où Cartier planta une croix. Ce ne peut être, dans tous les cas, que sur la pointe de l'une des deux îles qui s'avancent encore aujourd'hui dans le fleuve et font que les bouches du St. Maurice figurent trois rivières. La tradition locale ne s'accorde pas avec le texte pourtant si clair du grand navigateur ; nous croyons que le débat devrait se borner à vouloir connaître laquelle des deux îles a reçu les marins de l'*Emérillon*. Le fleuve a envahi une bande de terrain de cinq ou six arpents de largeur sur sa rive nord, depuis la Banlieue jusqu'à Batiscan. Les rivages élevés ont été minés et déchiquetés par les eaux, tandis que le sol bas s'est recouvert d'eau graduellement. A la connaissance des vieillards de notre temps, la pointe de l'île de *la Trinité*, qui semblerait être celle dont parle Cartier, a été rongée d'au moins six cents pieds par la charge du courant du fleuve qu'elle reçoit constamment, et par les glaces qui l'assaillissent au printemps. Avec de semblables données, il est permis de croire aussi que l'île de la Potherie, sa voisine, a pu être la plus avancée dans le fleuve, mais l'on peut douter de l'une et de l'autre assertion."

. . . .

Une dizaine de pages plus loin, nous rencontrons le récit de Champlain, dont voici un extrait :

" En cette rivière, il y a six isles, trois desquelles sont fort petites, et les autres quelque cinq à six cents pas de long, fort plaisantes et fertiles pour le peu qu'elles contiennent. Il y en a une au milieu de la dite rivière qui regarde le passage de celle de Canada, et commande aux autres éloignées de la terre, tant d'un côté que de l'autre, de quatre à cinq cents pas. Elle est élevée du côté du sud et va quelque peu en baissant du côté du nord. Ce serait à mon jugement un lieu propre pour habiter, et pourrait-on le fortifier promptement, car sa situation est forte de soi."

Au sujet de cette description, M. Sulte dit :

" L'île située " au milieu " de l'embouchure du St. Maurice, correspond à celle qui porta le nom de *la Trinité*, et que, de nos jours, l'on appelle l'île St. Quentin ou aux cochons, mais elle n'est pas "élevée du côté du sud " ni " abaissée du côté du nord," attendu qu'elle est presqu'aussi plate que les cinq autres, petites et grandes. Le monticule, à peine visible, qui en marque le centre a pu être autrefois le dernier degré d'une pente, disparue avec le sol qui la formait. A partir de cet endroit jusqu'à son extrémité est, l'île est basse et submergée tous les ans. Au temps de Champlain, elle devait s'avancer à une distance considérable dans le fleuve ; il est certain aussi qu'elle a été raccourcie à cette extrémité dans la même proportion qu'elle s'est allongée par sa pointe ouest : elle a fait un pas de recul, sous la pression du courant du fleuve et aidée, d'un autre côté, par les sables que charie la rivière. Il faut croire que la partie rongée par le fleuve comprenait toute l'élévation décrite par Champlain. Si tel était le cas, il y aurait lieu de supposer que Cartier dût choisir de préférence ce petit promontoire pour y planter une croix ; le doute où l'on est à cet égard nous semble éclairci par la comparaison des textes des deux explorateurs.

" L'expression : " élevée du côté du sud " a donné à penser que le cap Métaberotine (2) pourrait bien être le site propre à être fortifié, vu que c'est la seule pointe de terre tournée dans la direction du sud-est , celles des îles la Trinité et la Potherie portant au nord-est. Plusieurs raisons s'opposent à cette croyance : ce cap, comme les îles, fait face à la rive droite du St. Laurent que l'on désigne comme étant *au sud*, il faudrait écrire ou parler avec la plus stricte précision, si, en nommant ces lieux, l'on prenait le soin de faire sentir qu'ils ne s'offrent pas exactement tous à la direction du sud. Ensuite, le cap Métaberotine ne va pas " en baissant quelque peu du côté du nord," il garde son niveau, qui est celui de la rive droite du St. Maurice. Troisièmement, il n'est pas " éloigné de la terre, tant d'un côté que de l'autre, de quatre à cinq cents pas," c'est l'île de la Trinité qui occupe cette position, le mot " terre " signifiant ici terre-ferme.

" L'on a cru que Champlain ne pouvait se tromper aussi grossièrement que de voir un terrain élevé où il n'y a qu'une terre à fleur d'eau; et le zèle pour sa mémoire a voulu faire une ancienne île du cap Métaberotine ou pointe aux Iroquois. Champlain ne s'est pas trompé (1) : il pouvait y avoir un tertre un peu élevé à l'extrémité sud de l'île du Milieu, seulement le fleuve l'a détruit. Mais les admirateurs de Champlain ne se trompent pas, eux non plus : le cap Métaberotine, est une ancienne île, comme le démontre le lit de rivière qui le cotoye à sa droite, ou côté sud-ouest, depuis le cap aux Corneilles jusqu'à sa tombée dans le fleuve. Il serait difficile de dire à quelle époque un bras du St. Maurice a coulé dans ce canal ; pourtant l'on ne saurait se le figurer au temps de Champlain, il n'était pas assez large pour placer le cap actuel au milieu de l'embouchure. et, d'ailleurs, cette disposition aurait fait nommer l'endroit *les Quatre-Rivières* plus tôt que *les Trois-Rivières*. Le changement n'a pas pu s'opérer depuis, car nous en saurions quelque chose par les centaines de témoins qui n'auraient pas manqué de nous en instruire.

" Le lit argileux de ce canal ne pouvait se creuser sous l'action de l'eau aussi facilement que les autres bouches du St. Maurice qui sont sur le sable ; le niveau s'étant détruit de cette manière, le courant a cessé de s'y jeter. Les canots qui, dans les premiers temps du poste, descendaient la *rivière des Trois-Rivières* (2) pour aller en traite à la ville, ne doublaient pas toujours le cap Métaberotine ; souvent ils s'arrêtaient vers le *fond-de-veau*, non loin du cap aux Corneilles, à l'endroit qui porte encore le nom de *Côte aux Sauvages*, et, de là, les pelleteries étaient transportées à dos d'hommes jusqu'au magasin des Français, aux Trois-Rivières. Pour accomplir ce dernier trajet, les Sauvages traversaient le marais, long et assez étroit, que formait alors le lit de l'ancienne rivière ; ils l'appelaient *le Portage*. Par opposition, ils appelaient *la Table*, le terrain sec et élevé qui s'étend entre le grand fleuve, le Platon, la rue St. Pierre, et la ravine qui est en face du couvent. Ce carré, long d'à-peu-près 500 pieds sur le fleuve et de 600 pieds de profondeur, était presqu'inaccessible du côté du nord et de l'ouest, pendant une partie de l'année, à cause des fondrières et des cours d'eau provenant de ce que le lit de l'ancienne rivière s'évase largement dans cette direction.

" Un contrat de l'année 1637, dit que le fief des Jésuites est borné par " le ruisseau Ste. Magdeleine, qui tombe dans le St. Laurent, à la pointe des Iroquois." Ainsi, dès cette époque, ce n'était plus qu'un ruisseau, et le nom de la pointe des Iroquois était adopté, probablement en mémoire de quelque tragédie dont les faits ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Métaberotine, Pointe aux Iroquois, cap des Trois-Rivières, Cap Lieutenant et Pointe des Cheuaux signifient le même cap.

" L'industrie et le commerce tireraient un puissant parti du ruisseau Ste. Magdeleine en le disposant pour prendre dans le St. Maurice, au moyen d'un barrage placé au cap aux Corneilles, un volume d'eau capable de servir de force motrice à plusieurs manufactures. L'endroit où il se décharge dans le fleuve est plus que suffisamment profond pour les grands navires d'outre-mer.

" En lisant la première description de Champlain, l'on voit que, dès 1603, il avait le désir de fonder un poste aux Trois-Rivières, sur l'île du milieu, uniquement pour les avantages de la traite. Afin de mieux connaître la contrée, il se rendit jusqu'à la chûte des Grais, sans pouvoir monter plus haut.

" Dans sa seconde description des Trois-Rivières, Champlain mentionne qu'il y rencontra des Sauvages. Sur sa carte de la même année, 1609, Lescarbot indique comme lieu habité l'endroit où la ville est bâtie, ce qui montre que les Sauvages rencontraient les blancs sur ces terrains et non sur les îles des Trois-Rivières. Les Français, se conformant aux coutumes de ces tribus, ne paraissent pas avoir commercé avec elles ailleurs que sur la terre-ferme.

" Enfin, nous savons que les anciens Iroquois occupaient la partie de la haute-ville qui comprend le *Platon* et la *Table*. Les Algonquins s'y installèrent après leur conquête, et tout porte à croire que les Sauvages, si fidèles aux vieilles coutumes, n'adoptèrent jamais d'autre lieu de rendez-vous."

(1) La famille de Foix était entrée par les femmes, dans celle de Bretagne. A l'époque du voyage de Cartier, le gouverneur de la Bretagne devait avoir épousé une *de Foix*. Le Cardinal *Pierre de Foix*, mort en 1490, avait été évêque de Vannes. Cependant, il n'est peut-être pas impossible de trouver l'étymologie de *Fouez* dans la vieille langue française ou dans le Breton R. J. I.

(2) C'est la pointe qui termine la rive droite de l'embouchure du St. Maurice, du côté de la ville.

(1) Le lecteur aura sans doute été frappé de la ressemblance entre la description de Cartier et celle de Champlain. R. J. I.

(2) Le St. Maurice a porté ce nom, à l'exclusion de tout autre, jusqu'au milieu du siècle dernier.

. . . .

Relativement aux sites qu'occupaient les premières chapelles bâties aux Trois-Rivières, nous lisons dans le même ouvrage :

" Les Pères Jamay, supérieur, et Joseph Le Caron, se rendirent aux Trois-Rivières (1). Ce dernier religieux était plus spécialement chargé de la mission de ce poste ; il y fit élever une petite chapelle et une maison par les Français et les Sauvages qui s'y trouvaient. Ces constructions étaient plutôt temporaires que définitives. Les chapelles de cette époque étaient ordinairement composées de quelques piquets fichés en terre, formant quatre murs, et réunis en haut par une voûte de branchages; le tout, murs et voûte, était recouvert d'écorce. La porte était un rideau d'écorce ou une couverture de laine, l'autel une sorte de table recouverte d'un drap blanc,sur lequel brûlaient quelques chandelles devant un crucifix suspendu à la paroi du fond, entre les images que l'on avait pu se procurer. Tels furent les premiers temples que la vraie religion éleva dans notre pays. Si modestes qu'ils fussent, ils imposaient aux pauvres Sauvages un respect profond pour les mystères du catholicisme et Dieu y était adoré avec ferveur par ces âmes si impressionnables dès qu'elles se laissaient toucher par les vérités religieuses.

" Le Dimanche, 26 Juillet 1615, le Père Le Caron célébra la première messe aux Trois-Rivières. Le Père Leclercq écrit que l'on avait l'intention d'y fonder une mission fixe : cela n'est pas douteux puisque les quatre prêtres n'avaient à se partager, pour le moment, que les postes de Tadoussac, Québec, les Trois-Rivières, et Montréal (1). Mais les agents de la compagnie de Rouen, loin de mettre de la complaisance dans leurs relations avec les Pères, entravèrent les progrès de l'établissement. En conséquence, le Père Le Caron partit après la traite de l'été et alla passer l'hiver au pays des Hurons."

. . . .

" La chapelle dressée par le Père Hult en 1618 remplaçait celle que le Père Le Caron avait bâtie en 1615. C'était évidemment une construction temporaire, comme la première ; le Père Sagard le fait assez voir."

" Une curiosité bien légitime nous porte à nous demander où était cette chapelle. L'on ne peut répondre que par des conjectures. La traite pouvait avoir lieu sur le rivage de la basse-ville ; en ce cas, la chapelle était placée au sommet du Platon, suivant la coutume qu'avaient les Français de bâtir les églises et les chapelles au bord du fleuve et, autant que possible, sur un site élevé. Nous savons cependant que les Sauvages débarquaient plus volontiers sur la Table et sur le haut rivage (2) qui s'étend jusqu'au ruisseau Ste. Magdeleine.

"A cette époque, la grêve, aux pieds de cette côte et de la Table, était très-large (3), on pouvait y commercer comme sur une place publique. La carte de 1704 indique, en face du Couvent, une chapelle et des cabanes sauvages, toutes placées hors de l'enceinte de la ville, près du bord de la côte."

. . . .

Le Fort ou Habitation des Trois-Rivières est fondé le 4 Juillet 1634 ; les Pères Le Jeune et Buteux y fondent la Résidence de la Conception le 8 septembre de la même année et bâtissent aussitôt une chapelle, qui servit d'église paroissiale pendant trente années.

" Les renseignements nous manquent pour désigner avec certitude l'endroit où fut construite cette troisième chapelle. Cependant il est probable qu'elle occupait le site du Boulevard.

" Notre maison, en ce premier commencement, n'était que quelques bûches de bois jointes les unes auprès des autres, enduites par les ouvertures d'un peu de terre, et couvertes d'herbe ; nous avions en tout douze pieds en quarré pour la chapelle et pour notre demeure, attendant qu'un bâtiment de charpente qu'on dressait fut achevé. (4)

" Le 27 du mois de septembre 1634, un élan (orignal) parut de l'autre côté de cette grande rivière (le St. Laurent). Nos Français en donnèrent avis à quelques Sauvages cabanés proche de l'Habitation ; quelques uns d'eux s'en vont attaquer ce grand animal qui se rafraichissait dedans l'eau, l'allant prendre du côté des terres pour le pousser plus avant dans le fleuve ; ils volaient après dans leurs petits canots d'écorce. Ils l'approchèrent à la portée d'un javelot et l'un d'eux lui lança une épée qui le fit bondir et chercher le chemin de la terre pour se sauver, ce qu'il eut fait aisément s'il eut pu aborder ; mais voyant ses ennemis de ce côté-là, il se jette à l'eau, où il fut bientôt lardé de coups d'épée. Comme il tirait à la mort, ils le repoussèrent vers le bord du fleuve et là le mirent en un moment en pièces pour le pouvoir apporter en leur cabane. Nous voyions cette chasse de notre habitation, élevée sur une plate-forme naturelle qui a vue sur la grande rivière. (1)

" Si le mot " plate-forme " était mis ici pour désigner le Platon, où M. de La Violette venait d'établir son fort, le Père Le Jeune ne dirait pas : " Le 5 Novembre (1634) j'allai voir les reliquas d'une bonne palissade, qui a autrefois entouré une bourgade, au lieu même où nos Français ont planté leur Habitation (2). Les Iroquois, ennemis de ces peuples (les Algonquins) ont tout brûlé ; on voit encore le bout des pieux tout noirs (3)." Il y avait donc quelque distance entre le logement des Révérends Pères, qui renfermait leur chapelle, et le Fort de la Compagnie des Cent-Associés. Et puisque de la chapelle, élevée sur une plate-forme qui n'est autre que la Table, l'on voyait ce qui ce passait sur la rive sud du fleuve, il faut croire qu'elle était placée près du bord de la côte. Puis, comme il n'est pas probable que l'on se soit écarté du voisinage du Fort, nous concluons qu'elle occupait la ligne que fait de nos jours la promenade du Boulevard, longue d'environ 500 pieds. Notre conjecture s'appuie d'ailleurs sur un fait assez digne d'attention : à partir de l'année 1637, les Jésuites ont possédé le fief Pachirini qui est précisément le carré formé par les rues St. Louis, Notre-Dame, (rue de l'Evéché), St. Antoine ou du Collége et une partie du Boulevard. Si la mesure de 34 perches de profondeur ne s'y retrouve plus aujourd'hui, c'est parceque la côte a été rongée considérablement par le fleuve, et peut-être l'endroit de la chapelle est-il maintenant en dehors de la balustrade vis-à-vis la maison de feu le Juge Mondelet, appartenant aujourd'hui à M. G. Baptist."

. . . .

Des notes curieuses sur les premières familles qui défrichèrent le sol des Trois-Rivières, se présentent de page en page. Nous citerons la suivante qui se rapporte à un colon établi là vers le temps de la fondation du fort :

" Jean Sauvaget s'établit aux Trois-Rivières avec sa femme Anne Dupuis, veuve de... Benassis. Ils étaient mariés depuis longtemps, puisque la seule fille que nous leur connaissions (4) était âgée de 20 ans en 1634. Elle épousa, en 1656, Elie Bourbeault. Jean Sauvaget fut le premier procureur-fiscal aux Trois-Rivières ; il figure comme tel dans les cahiers de 1656. Cette année, il obtient, de concert avec Etienne Seigneuret, marié à Magdeleine Benassis, petite-fille d'Anne Dupuis, une terre de trois quarts de lieue de front sur deux lieues de profondeur à la Pointe-du-Lac ; c'est une partie du fief Tonnancour ; après sa mort, qui eut lieu vers 1661, Anne Dupuis, sa veuve, agrandit cette concession.

" Etienne Seigneuret étant mort à son tour, voici quel était le personnel de ces deux familles en 1681 : Anne Dupuis, âgée de 80 ans, demeurait, avec sa petite-fille Magdeleine Benassis, âgée de 47 ans, veuve d'Etienne Seigneuret, chez la fille de cette dernière, Marguerite Seigneuret, âgée de 27 ans, veuve de Louis Godefroy de Normanville, en son vivant Procureur-du-Roy aux Trois-Rivières. Marguerite avait un fils, qui fut René Godefroy de Tonnancour, Lieutenant Civil et Criminel de la jurisdiction des Trois-Rivières. Ces quatre personnes, la trisaïeule, l'aïeule, la mère et l'enfant, vivaient dans une maison située où est l'Evêché. La seigneurie de la Pointe-du-Lac passa de cette manière à la branche des Tonnancour, famille de Jean Godefroy.

. . . .

(1) M. Sulte nous pardonnera de lui faire remarquer que le P. LeClercq a confondu l'embouchure de la *Rivière des Prairies* avec *les Trois-Rivières*. Cf. Champlain et le *Mémorial* des RR. PP. Récollets R. J. I. P.

(2) L'*Histoire des Trois-Rivières* renfermera des cartes et des plans qui donnent parfaitement l'intelligence des lieux dont il est parlé dans ce livre.

(3) Cette grêve a servi de place de marché pour la ville des Trois-Rivières jusque vers l'année 1750.

(4) Relation de 1635, p. 6.

(1) Relation de 1635, p. 14.

(2) Nous savons par plus d'une autorité que le Fort français était bâti sur l'emplacement d'un fort algonquin détruit par les Iroquois, sur la pointe du Platon, large environ de 200 pieds.

(3) Relation de 1635, p. 15.

(4) Un grand nombre de noms qui s'altèrent dans le langage parlé finissent par être écrit suivant la prononciation populaire ; cela s'explique, d'autant mieux que les Prêtres et les différents officiers de la colonie n'exerçaient leurs fonctions qu'en passant, pour ainsi dire, et qu'ils couchaient dans leurs registres les noms tels que l'oreille les leur enseignait. Le nom de la femme de Hector de La Rue qui, en 1667, était âgée de 42 ans, est écrit Louise Sauvage, et ailleurs Louise Sauvagesse. Si la postérité de Jean Sauvaget s'est transmise, c'est par François Sauvage, dont nous parlerons au chapitre des Forges St. Maurice.

SCIENCE.

Caractères de l'Ancienne Végétation Polaire.

(*Suite et fin.*)

Au total, il est aisé de reconnaître que la plupart des espèces appartenant en propre à la zone arctique, se rattachent étroitement à des types de la zone tempérée actuelle. Rien chez elles, sauf le genre *Mac-Clintockia*, ne dénote une végétation d'un caractère spécial ; l'examen des espèces communes à la flore polaire et à celle de l'Europe miocène va nous confirmer dans cette idée. Presque toutes celles que comprend cette dernière catégorie correspondent à des espèces de l'époque actuelle, et beaucoup d'entre elles appartiennent à des genres maintenant confinés dans une seule région, et représentés par un petit nombre d'espèces ou par une espèce unique, comme si ces genres, après avoir occupé une vaste étendue, avaient été successivement refoulés vers un seul point et détruits partout ailleurs. Voici la liste de ces principales espèces tertiaires, avec la mention de leur représentant direct dans la nature vivante :

Pteris œningensis *Al. Br*.........	Pteris aquilina *L.*
Osmunda Heerii *Gaud*............	Osmunda spectabilis *W.*
Taxodium dubium *Stb*.............	Taxodium distichum *Rich.*
Glyptostrobus europæus *Brgt*.....	Glyptostrobus heterophyllus *Br.*
Thuiopsis europæa *Sap*...........	Thuiopsis lætevirens *Lindl.*
Sequoia Langsdorfii *Brgt.* (1).....	Sequoia sempervirens *Lamb.*
Sequoia Couttsiæ *Heer*.......... }	Sequoia gigantea *Endl.*
Sequoia Sternbergii *Ung*....... }	
Salisburia adiantoides *Ung*........	Salisburia adiantifolia *Sm.*
Betula macrophylla *Gœpp*........	Betula excelsa *Ait.*
Betula prisca *Ett*................	Betula Bojpaltra *Wall.*
Carpinus grandis *Ung*...........	Carpinus betulus *L.*
Corylus Mac-Quari *Forb*..........	Corylus avellana *L.*
Fagus Deucaleonis *Ung*..........	Fagus sylvatica *L.*
Fagus castaneæfolia *Ung.* (2).....	Castanea vesca *Gærtn.*
Planera Ungeri *Ett*..............	Planera Richardi *Sp.*
Platenus aceroides *Gœpp*.........	Platanus vulgaris *Sp.*
Diospyros brachysepala *A. Br*.....	Diospyros Lotus *L.*
Liriodendron Procaccinii *Ung*.....	Liriodendron tulipifera *L.*
Acer otopterix *Gœpp*.............	
Juglans acuminata *Al. Br*........	Juglans regia *L.*
Juglans bilinica *Ung*.............	Juglans nigra *L.*

Avant d'aborder la question de climat, M. Heer jette un coup d'œil rapide sur l'état actuel de la végétation polaire. Il fait voir que les arbres y sont très-rares et que tous appartiennent à des espèces plus méridionales, qui ne s'avancent vers le Nord qu'en amoindrissant leur stature. On en compte en tout quinze espèces qui dépassent çà et là le cercle polaire, et cinq espèces seulement, un Pin, deux Bouleaux, un Tremble et un Sorbier, qui prolongent leur existence jusqu'aux limites extrêmes de la végétation arborescente. Cette limite ne coïncide pas avec le cercle polaire ; comme les isothermes, elle est tracée par une ligne sinueuse, sujette à bien des irrégularités, puisque d'une part, elle atteint ou dépasse même en Laponie le 70e degré de latitude, tandis que sur le continent américain, elle redescend au 63e, à l'ouest de la baie d'Hudson, et même jusqu'au 58e dans le Labrador ; plus loin, au contraire, vers l'embouchure du fleuve Mackensie, elle remonte au 69e degré, et, après un nouveau circuit, dépasse encore ce même degré dans la région qui s'étend, au nord de l'Asie, entre la Lena et le Jenissei. Il est facile de reconnaître que le tracé de cette ligne coïncide à peu près avec l'isotherme de 10 degrés centigrades, pour la moyenne du mois le plus chaud, quelle que soit d'ailleurs la rigueur de l'hiver. Certaines espèces ligneuses peuvent alors se maintenir, tandis que d'autres terres, où la moyenne annuelle est bien supérieure à 0 degré, en sont totalement dépourvues, parce que si les hivers y sont doux, les étés y sont sans chaleur. Le point le plus avancé vers le pôle où la végétation arborescente se montre encore est le cap Nord ; mais sur ce point, l'hiver est relativement modéré, par suite du Gulf-Stream, et l'été atteint la moyenne voulue pour le mois le plus chaud ; les deux causes se combinent ici pour amener un résultat favorable. Il est donc évident que de tous les facteurs, la chaleur estivale est le plus efficace ; en effet, on conçoit qu'un arbre doit non-seulement produire des fleurs et mûrir ses fruits, comme la plante la plus humble, mais qu'il lui faut encore une certaine durée de chaleur utile pour lui permettre de procéder à la consolation de la couche ligneuse annuelle, opération qui exige plus de temps que les premières. Cette nécessité, d'une saison chaude et lumineuse pour l'existence de la vegétation arborescente, est un élément essentiel qu'il ne faut pas négliger dans la recherche des conditions climatériques de l'ancienne végétation polaire.

N'oublions pas d'ailleurs que l'inégale distribution de la chaleur, dans le sens des latitudes, ne s'est établie que graduellement et tardivement à la surface du globe. La flore crétacée du Groënland ne se distingue encore par aucun caractère sensible de celle qui existait en Europe à la même époque ; mais les effets de la latitude deviennent visibles lorsqu'on aborde le miocène ; il est aisé d'en mesurer l'intensité en comparant les plantes de Kome à celles d'Atanekerdluk ; l'abaissement calorique qui s'est produit dans l'intervalle a été assez marqué pour interdire l'accès des régions du Nord à une portion des types végétaux propres à l'Europe centrale, mais pas assez violent pour les exclure tous. C'est de l'étude de ceux qui persistent à habiter l'intérieur du cercle polaire, ou plutôt des espèces analogues qui les représentent parmi nous, que M. Heer a retiré la formule du climat arctique de cette époque. Pour obtenir ce résultat, il s'attache à considérer trois termes ou points de repère échelonnés à des latitudes différentes : le Spitzberg par 78 degrés latitude, le Groënland par 70 degrés, l'Islande par 65 degrés, comprenant en tout environ 13 degrés de latitude, c'est-à-dire plus de la moitié de la distance du cercle polaire au pôle. Mais il est facile de s'assurer que la végétation arborescente ne s'arrêtait pas à la limite que nous distinguons actuellement, puisque les Pins et les Peupliers que l'on observe au Spitzberg s'y trouvent accompagnés de Tilleuls et de Platanes, et que les premiers de ces genres, dans la nature actuelle, s'avancent vers le nord 6 et 15 degrés plus loin que les derniers. Il est permis de croire qu'il en était de même autrefois, de sorte qu'en admettant, ce qui n'est nullement prouvé, que les Platanes et les Tilleuls ne dépassaient pas le 78e degré, les Peupliers et les Pins ont dû s'étendre jusqu'au pôle, si toutefois la terre ferme se prolongeait jusque-là.

Il n'est pas difficile à M. Heer d'établir pour le Spitsberg miocène, à l'aide du Hêtre, du Platane, du Tilleul et du Cyprès-chauve qui s'y trouvaient alors réunis, un minimum de température estivale de 15 à 16 degrés centigrades, de—4 pour l'hiver, correspondant à une moyenne annuelle d'environ 5 degrés $\frac{1}{2}$ centigrades, c'est-à-dire au climat actuel de la Scanie, où le Hêtre, le Tilleul sont indigènes et où le Platane et le Cyprès-chauve peuvent se cultiver en plein air. Cependant ce minimum semble inférieur à la réalité. En Amérique, le Platane ne dépasse pas le 50e degré latitude, au nord du lac Supérieur, et le *Taxodium distichum* ne franchit pas le 40e degré dans le Delaware. En Europe, ce dernier arbre est cultivé jusqu'à Berlin, où il mûrit (?) quelquefois ses fruits vers le 52e degré latitude. La moyenne annuelle de cette dernière ville, 8°,6 centigrades serait donc à peine acceptable, d'autant plus que rien dans la végétation ancienne du Spitzberg ne dénote une tendance vers le rabougrissement des formes; les feuilles sont larges, les ramules développés; si l'on en juge du reste par les aptitudes des deux essences analogues, elles auraient pu supporter des hivers relativement

(1) Un récent examen de M. Heer portant sur les fruits adultes et les chatons femelles de cette espèce, le porte à admettre l'identification complète de l'espèce fossile avec celle de la Californie ; les différences que l'on pourrait signaler entre les deux formes se trouvant trop faibles pour motiver une distinction spécifique. Il en serait de même du *Taxodium dubium* Stb. qui devrait être réuni au *T. distichum* Rich.

(2) M. Heer vient de recevoir d'Atanekerdluk une involucre pétrifiée, garnie de ses piquants, presque aussi gros que ceux du *Castanea vesca*, et qui ne laisse aucun doute au sujet de l'attribution de cette espèce au genre *Castanea*, opinion déjà formulée par le savant de Zurich.

froids, mais en exigeant pour se développer une chaleur estivale forte et prolongée, comme dans les États-Unis ; la moyenne annuelle du Spitzberg étant de nos jours de—8°,6 centigrades, suivant M. Martins, la différence entre le climat actuel serait de 14 degrés au moins, plus probablement de 17 degrés.

Le Groënland fournit des éléments plus nombreux et plus concluants ; M. Heer retire de leur examen la notion que le climat qui régnait alors sous le 70e degré latitude était au moins égal à celui qui existe maintenant sur les bords du lac de Genève et dont la moyenne annuelle est de 9°,70 centigrades, le mois le plus froid étant—1°,28, le plus chaud 19°,11. C'est là encore, à ce qu'il nous semble, un minimum qui ne saurait être accepté comme l'expression probable de la vérité. Il est basé sur ce que la plupart des espèces analogues à celles du Groënland tertiaire réussissent en plein air aux environs de Lausanne et y mûrissent annuellement leurs fruits. Cependant, comme les tipes dont les affinités méridionales sont les plus accentuées doivent être exclusivement pris en considération, il faut remarquer que les genres *Sequoia*, *Syptosbus*, *Taxodium*, *Thuiopsis*, *Salisburia*, *Diospyros*, *Magnolia* étaient représentés dans le Groënland tertiaire par des formes dont les analogues directs habitent de préférence le midi de la zone tempérée. La culture a bien pu les propager en Europe au delà du 45e degré latitude, en mettant à profit certaines circonstances exceptionnellement favorables, comme l'égalité de température qui est propre à l'ouest de la France et à une partie de l'Angleterre ; mais n'oublions pas qu'il s'agit ici de plantes indigènes, associées de manière à former concurremment de vastes forêts et se reproduisant naturellement. Il faut donc considérer, pour arriver à une juste appréciation des faits, que, dans l'ordre actuel, le *Sequoia sempervirens* ne dépasse pas le 42e degré ; que, même en Provence, il est quelquefois atteint par les froids subits ; qu'en été, il ne souffre de la chaleur que si l'humidité lui fait défaut, condition qui paraît lui être indispensable. Il fleurit de très-bonne heure et ne mûrit ses fruits que dans l'automne avancé. Il en est à peu près de même du *Magnolia grandiflora*, à qui la fraîcheur et le voisinage des eaux courantes sont absolument nécessaires en Provence, mais qui ne souffre pas de la chaleur des étés, même en Italie, quoique dans l'ouest, près de Nantes et d'Angers, il atteint de belles proportions sous l'influence d'une température égale et humide. A Paris déjà, le *Magnolia grandiflora* ne rencontre plus les conditions d'un développement normal. En Amérique, il ne s'étend pas au delà du 40e degré latitude ; le *Glyptostrobus heterophyllus*, le *Salisburia adiantifolia* et les *Thuiopsis* s'arrêtent encore plus bas dans la Chine et au Japon. Toutes ces essences manifestent à peu près les mêmes aptitudes ; capables de supporter un maximum de froid assez élevé, elles exigent en même temps un été chaud ; mais l'humidité du sol, subsidiairement celle de l'air, leur est absolument nécessaire dans cette saison ; enfin, si l'humidité seule leur reste, elles peuvent encore réussir, pourvu que, dans ce dernier cas, le climat soit égal et l'hiver très-doux. Le caractère commun de tous ces arbres, auxquels on peut joindre les Vignes, plusieurs Chênes, les Charmes, les Platanes, Planera, Frênes, et les Cerisiers à feuilles persistantes, qui tous montrent les mêmes tendances, est de supporter sans peine un assez grand écart entre le froid de l'hiver et la chaleur estivale, mais de ne pouvoir se passer de l'humidité du sol, sinon de celle de l'atmosphère. L'abondance des eaux, et par conséquent l'influence d'un ciel pluvieux dans les hautes latitudes, vers le temps miocène, ressort clairement de la puissance et de l'étendue des dépôts d'eau douce, la plupart produits de l'action des sources qui surgissaient de toutes parts sur ces terres aujourd'hui glacées. En pesant ces diverses considérations, on ne sera peut-être pas éloigné d'admettre pour le Groënland miocène une moyenne annuelle plus ou moins voisine de celle que présentent quelques localités de la Provence ou de la France austro-occidentale, mais avec un climat beaucoup plus humide et des saisons plus régulières que dans le premier de ces deux pays. En cherchant à préciser davantage, on pourrait supposer sans invraisemblance que les plus grands froids, tempérés par des brumes épaisses et de fréquentes averses, ne descendaient probablement pas en dessous de 12 à 15 degrés centigrades, tandis que les plus grandes chaleurs pouvaient s'élever à 28 ou 30 degrés centigrades et se maintenir à 25 degrés en moyenne pendant les mois les plus chauds ; la moyenne hivernale aurait été ainsi de 5 degrés centigrades et la moyenne annuelle de 12°,5. Ces données, que nous croyons peu éloignées de la vérité, s'écartent notablement de celles que M. Heer a adoptées, car ce savant se contente d'une moyenne de 9°,6 ; il est vrai que pour lui, nous le répétons, c'est là un minimum que tout annonce avoir été dépassé.

En ce qui concerne l'Islande, le calcul de M. Heer est principalement basé sur l'observation du Tulipier de l'époque tertiaire qui croissait dans cette île et différait à peine de celui de nos jours. Cet arbre, à l'état spontané, ne s'étend guère en Amérique au delà du 40e degré latitude, mais en Europe, il est cultivé à l'air libre jusqu'en Allemagne et même en Scanie. Selon M. Heer, il se contente à Zurich, à Dublin et à Stettin d'une moyenne annuelle de 9 degrés centigrades : mais ici encore, nous croyons cette évaluation trop basse, dès qu'il s'agit d'une espèce livrée à elle-même et par conséquent assez vigoureuse pour lutter avantageusement contre celles qui l'entourent. Le Tulipier, comme le Magnolia à grandes fleurs, est une espèce méridionale, et s'il est exclu de certaines parties du Midi, c'est uniquement par le défaut d'humidité qui lui paraît indispensable. Nous croyons donc qu'il est plus naturel de se rapporter à sa limite géographique actuelle et d'accorder à l'Islande tertiaire une température semblable à celle de l'Ohio, région où, comme dans l'Islande tertiaire, le Platane se trouve associé au Tulipier, et qui correspond aussi aux parties de la Californie habitée par les *Sequoia*. Du reste, les Ormes, les Bouleaux, les Aunes, les Érables, les Peupliers d'Islande, en dénotant une grande humidité dans le climat, ne paraissent pas marquer une plus grande élévation de température que dans le Groënland, malgré la différence que devrait amener une latitude déjà plus méridionale de 5 degrés environ.

Les chiffres adoptés par M. Heer, comme exprimant la moyenne annuelle des principales localités arctiques, à l'époque tertiaire et impliquant une surélévation de 9 degrés centigrades calculée au niveau de la mer, par rapport à l'état actuel, ne concordent du reste ni avec la distribution actuelle des lignes isothermes, ni même avec l'hypothèse de Dove, que la décroissance normale de la température, abstraction faite des irrégularités, doit être de 0°,5 par degré de latitude. Les chiffres de M. Heer sont trop élevés dans le premier cas, trop faibles dans le second, sauf en ce qui concerne le Spitzberg, dont la moyenne supposée de 5°,5 concorderait avec celle du calcul de Dove ; mais nous avons vu que cette moyenne, comme celle attribuée au Groënland, était probablement trop faible. Dès lors, il résulte pour nous de ces divers essais de concordance du passé avec le présent que les climats, en dehors même de l'élévation présumée de la température, se trouvaient autrefois distribués d'après des règles qui ne coïncident pas avec la limite actuelle des lignes isothermes. *A priori*, il était facile de le présumer. Tout a changé depuis lors, la configuration des terres et des mers, la marche des courants, la hauteur et peut-être la direction des montagnes. Les glaces polaires, de même que les neiges perpétuelles et les glaciers, sont des phénomènes d'un âge plus récent que celui dans lequel nous nous sommes transportés ; dès lors, que peut-il y avoir de commun, au point de vue du climat, entre cet âge et le nôtre, puisque toutes ces causes combinées exercent une immense influence pour accroître ou diminuer les sources de chaleur, et que les deux dernières, les plus actives de toutes, n'existaient probablement pas ou se réduisaient encore à des phénomènes insignifiants ? Il faut donc chercher ailleurs la solution des problèmes qui se rattachent à la nature des anciens climats. Pour cela, l'étude des faits géologiques considérés en eux-mêmes, c'est-à-dire de l'aspect du sol, de sa configuration à l'époque que l'on examine, des plantes qui l'habitaient, surtout de celles dont les aptitudes peuvent être le mieux déterminées, doivent être d'un secours très-puissant. C'est en cela surtout que les recherches de M. Heer acquièrent une très-grande importance, en fournissant des éléments sérieux et variés pour atteindre la solution.

Sur bien des points, M. Heer nous semble avoir touché du doigt la réalité, ou du moins, il jette sur elle d'assez vives clartés pour nous permettre de l'entrevoir ; la question qu'il examine se partage d'ailleurs en deux. On peut se demander, en effet, d'une part, quel était le véritable état des choses, c'est-à-dire le vrai caractère de la végétation polaire et les conditions de climat qu'il implique, et, d'autre part, l'élévation de température une fois constatée, quelle est la cause qui explique le mieux son existence. Ces deux questions se lient cependant, car il est impossible de suivre l'extension de la végétation arborescente jusqu'aux environs immédiats du pôle, sans chercher à se représenter la nature du phénomène physique auquel cette extension était due.

Arrêtons-nous d'abord sur la végétation ; les espèces dont elle se composait nous sont maintenant connues, et les aptitudes de celles qui s'en rapprochent le plus dans l'ordre actuel sont assez faciles à déterminer pour nous permettre d'asseoir un jugement. Les plus délicates supportent sans souffrir un minimum de--15 degrés centigrades, pourvu que ce froid ne soit ni trop brusque dans sa venue, ni trop prolongé dans son action ; nous obtenons ainsi la presque certitude que les Magnolias à feuilles caduques, les Tulipiers et les Séquoias arctiques ont dû traverser des hivers bien marqués, et peut-être assez rudes dans leur période la plus prononcée. Il est, de plus, essentiel de rechercher l'époque de toutes ces espèces, parce qu'elle constitue un des meilleurs indices de l'ordre présumé des saisons ; les espèces fossiles arctiques montrent sur ce point un accord remarquable.

Les arbres et arbustes se divisent, sous le rapport de leur floraison, en quatre catégories, qui toutes se rattachent à un mode particulier de développement des organes floraux. Dans la première, la floraison suit immédiatement l'évolution des rameaux dont elle dépend ; les inflorescences sont terminales ou auxiliaires, et disposées sur les pousses nouvelles. Cette floraison peut être nommée estivale; elle donne lieu à des fruits dont la maturité s'achève avant l'hiver, temps de repos absolu pour les végétaux de cette catégorie, que leurs feuilles soient persistantes ou caduques. Les Magnolias, les Tulipiers, les Vignes, les Tilleuls, les *Diospyros*, etc., appartiennent à ce premier groupe, qui jouait évidemment un rôle considérable dans la végétation polaire de l'époque tertiaire.

La seconde catégorie comprend des végétaux dont les inflorescences paraissent, comme les précédentes, sur le bois nouveau et pendant l'été, mais qui, au lieu de se développer immédiatement attendent pour s'épanouir soit l'automne avancé, soit même l'hiver. Beaucoup d'arbres méridionaux sont dans ce cas, entre autres ceux dont la floraison hivernale implique une grande douceur de température pour cette saison. Les Laurinées, si fréquentes dans la végétation de l'Europe miocène, se comportent ainsi, et l'on doit ranger dans le même groupe le Lierre, l'Arbousier, le Laurier-tym, etc. ; les essences à feuilles persistantes y dominent, comme on le voit, et il est à remarquer que le Lierre est la seule plante, parmi les genres qui s'y rapportent, que l'on observe dans la végétation arctique, d'où les Laurinées se trouvent justement exclues ; du reste, le Lierre (1), malgré sa floraison automnale, s'avance encore de nos jours fort loin dans le nord.

La troisième catégorie présente une floraison vernale, mais qui doit nécessairement avoir lieu au premier printemps ; elle comprend des types monoïques, dont les organes sexuels se montrent dès l'été au sommet des pousses nouvelles consolidées, mais ne sont destinées à se développer que vers la fin de l'hiver ; les *Sequoia*, les Bétulacées, les Juglandées, appartiennent à cette section, et l'on conçoit que leur floraison se trouve plus ou moins hâtée, suivant l'intensité et la durée de la saison froide. Enfin il existe un autre mode de floraison vernale, d'après lequel les organes floraux qui doivent se développer au printemps sont séparés ou réunis avec les feuilles, dans des bourgeons écailleux jusqu'au moment de l'évolution ; seulement, suivant la position et la nature des bourgeons floraux, cette évolution peut précéder,accompagner ou suivre celle des feuilles. Les *Taxodium*, *Glyptostrobus*, *Salisburia*, les Chênes, les Platanes, les Frênes, les Érables, la plupart des Pomacées et des Amygdalées appartiennent à cette catégorie, qui se trouve plus spécialement appropriée au climat tempéré, et dominait parmi les végétaux arctiques de l'âge tertiaire. On voit donc que tout dénote, pour le pays où vivaient ceux-ci, l'existence d'une saison de repos complet, suivie d'un printemps qui devait s'établir sans secousse, sans retours partiels de froid et d'assez bonne heure. Par la même raison, l'été devait être chaud, car les types les plus méridionaux de cette époque, les Magnolias, Tulipiers, Plaqueminiers, Sequoias, Jujubiers, Vignes, etc., sont tous des plantes dont les fruits se développent lentement, et ne mûrissent que dans l'automne plus ou moins avancé. Enfin l'humidité est nécessaire à la plupart d'entre eux, et pour résumer ce qu'il y a de plus saillant dans leurs aptitudes, on peut dire que le défaut de chaleur limite actuellement leur extension vers le nord, en empêchant la maturité de leurs fruits, tandis que la sécheresse, bien plus que l'excès de chaleur, les arrête vers le sud.

Nous sommes donc à peu près fixés sur la nature du climat des régions arctiques miocènes ; mais ces conditions sont loin de ressembler à celles qui existent actuellement dans la même zone, en y admettant même un accroissement de chaleur. M. Heer a parfaitement démontré que l'intensité relative de la chaleur estivale était le principal agent qui favorisait l'extension des types arborescents vers le nord, lors même que cette intensité répondait à un extrême de froid pendant l'hiver. Ce sont là les effets d'un climat continental, et, dans ce cas, la stature des arbres qui s'y trouvent exposés s'amoindrit toujours dans une certaine mesure. Dans quelques îles, au contraire, caractérisées par un climat maritime et par une sorte de neutralisation des saisons extrêmes, dans l'île de l'Ours, par exemple, vers le 74[e] degré latitude, les hivers sont relativement doux, et la température estivale s'élève à peine à 2 ou 3 degrés centigrades. Mais dans ce cas l'on n'observe de nos jours aucune trace de végétation arborescente ; en ajoutant même 9 degrés centigrades à la moyenne annuelle d'un pareil climat, on serait encore assez loin de la limite nécessaire pour la prospérité des espèces observées à l'état fossile. Ainsi, dans l'ordre actuel, il n'y a que deux sortes de climats dans la zone arctique : l'un maritime et relativement égal, mais absolument impropre à la végétation des essences ligneuses ; l'autre continental et excessif, mais susceptible, à cause de la chaleur de l'été, d'en admettre un petit nombre.

Cet état résulte de la nature même des choses ; la coïncidence des glaces permanentes sur les terres, et de l'absence de lumière solaire durant une partie de l'année, constitue une cause prépondérante de froid dont rien ne saurait contrebalancer l'intensité ; en effet, en se reportant au milieu des temps tertiaires, si l'on consent à laisser de côté l'influence de la chaleur centrale, qui devait être devenue à peu près nulle bien avant cette époque, il ne reste plus à invoquer que celle des régions chaudes du globe, s'exerçant à l'aide de courants marins ou atmosphériques ; mais si l'on conçoit qu'il puisse résulter de ce fait une certaine atténuation, susceptible de favoriser sur quelques points, comme maintenant, l'extension de la végétation vers le nord, comment concevoir que cette influence ait pu à elle seule neutraliser les effets du rayonnement, arrêter le développement des glaces et suppléer complètement à l'absence de la lumière solaire ? Il existe certainement là une inconnue à dégager ; nous sommes très-loin, il est vrai, de penser que le problème puisse être dès maintenant résolu ; mais nous devons suivre M. Heer dont nous analysons l'œuvre, et l'imiter dans les efforts qu'il fait pour jeter sur cette question les premières clartés.

Après avoir repoussé l'idée que l'action depuis longtemps insensible de la chaleur interne pût encore influer sur le climat de la surface terrestre, à l'époque tertiaire, M. Heer combat avec raison l'opinion de M. Sartorius qui, cherchant le mot de l'énigme dans une autre distribution des terres et des eaux, fait résulter

(1) Il existe à cet égard, en Provence, une différence assez marquée entre le Lierre d'Irlande, *Hedera Helix* var. *hibernica* et le Lierre indigène ; celui-ci épanouit vers la fin d'août les fleurs de ses ombelles les plus précoces ; la floraison du premier est plus tardive et se prolonge jusqu'à l'entrée de l'hiver.

l'ancienne élévation de température de la prédominance d'un climat maritime. Les chiffres auxquels arrive M. Sartorius par sa manière de calculer les isothermes sont tellement en désaccord avec ceux que fournit l'étude des végétaux fossiles, qu'il n'y a pas lieu de s'y arrêter ; ses moyennes sont évidemment inférieures à toutes les conditions que durent exiger pour vivre les anciens végétaux arctiques ; elles ne concordent ni avec le caractère bien connu de la végétation d'Œningen, ni encore moins avec ceux de la flore de l'extrême nord ; et d'ailleurs, comme le fait observer M. Heer, il ne saurait être question ici d'un climat exclusivement maritime, puisque l'âge dont il s'agit a vu les continents actuels déjà en grande partie formés, et les terres circompolaires plus étendues que de nos jours.

M. Heer, recherchant une cause générale, serait plutôt disposé à la voir dans la diversité des milieux, que le système solaire a dû traverser dans sa marche à travers l'espace. L'ancienne élévation de la température, suivie d'un abaissement aussi marqué, serait à ses yeux une des saisons que le cercle immense, parcouru par le soleil autour de l'astre central qui le régit, doit nécessairement amener. La périodicité obligée de ces sortes de saisons concorderait avec le retour des révolutions grandioses dont notre globe a été affecté à tant de reprises ; la vie aurait été ainsi tout à tour éteinte et ranimée, à la suite des hivers et des printemps de cette année incommensurable ; mais ici, il faut le dire, nous naviguons en pleine hypothèse, en formulant une idée que rien ne semble justifier, car rien de périodique ni de vraiment régulier ne se montre dans les phénomènes qui ont successivement agité la surface du globe. Ceux à qui est dû le renouvellement des êtres vivants ressemblent bien plutôt à d'insensibles transformations. L'ensemble de ce qui a vie n'a jamais péri à la fois ; l'homme se fait illusion à lui-même quand il observe un terrain dénué de vestiges organiques, et qu'il en conclut que la vie était à ce moment éteinte sur le globe. Il fait comme celui que l'obscurité porterait à nier l'existence des objets, ou qui, devant un désert, déclarerait la terre privée d'habitants. On ne saurait s'élever avec assez de force contre une pareille pensée, si pleinement en désaccord avec cette chaîne continue, qui fait du passé de notre planète un tout solidaire dans ses diverses parties, dont les intervalles se comblent incessamment, à mesure que l'homme accumule ses découvertes.

Où donc chercher cette cause qui semble échapper à l'analyse ? Nous pensons avec M. Heer qu'on est loin de posséder à cet égard les éléments d'une vraie solution ; cependant il est naturel d'épuiser pour l'obtenir l'étude des phénomènes qui peuvent se produire sur notre globe, avant que de placer cette cause en dehors de lui, dans le fond de l'espace ; elle peut d'ailleurs avoir été d'une nature très-complexe, et c'est là encore ce qui semble le plus probable. L'observation de la nature organique, vers le milieu des temps tertiaires, fait voir qu'alors, à une décroissance moins rapide de la température dans la direction des pôles, se joignait une plus grande humidité atmosphérique. Malgré l'insuffisance des documents empruntés au règne végétal, l'étude des animaux marins et des Mammifères fossiles de l'Inde démontre qu'à la même époque la zone tropicale ne possédait pas un degré de chaleur supérieur à celui qu'elle a de nos jours. Il résulte de tout cela qu'il y avait alors une tendance bien marquée vers l'égalité des climats, quoique l'effet des latitudes fût déjà sensible. En remontant plus loin dans le passé, on voit cette uniformité faire des progrès, puisqu'elle devait être à peu près complète à l'époque de la craie. Ainsi, autant que l'on peut en juger, la marche du phénomène le plus général dont il nous soit donné de saisir la marche, a consisté dans une diversité croissante des climats, au moyen d'une dégradation de plus en plus prononcée de la chaleur terrestre dans le sens des latitudes. Or, la cause déterminante de la diversité des climats et de leur échelonnement sur la ligne des parallèles nous est bien connue ; c'est le résultat direct de l'inclinaison de l'axe terrestre sur le plan de l'orbite, et il faut bien avouer, que les choses étaient autrefois disposées comme si cette inclinaison avait été moindre ou même nulle. A cette cause, si elle a existé, plusieurs autres ont pu se joindre encore ; elles sont au nombre de quatre : une moindre étendue des continents, ou plutôt des continents plus divisés par la mer ; une grande densité de l'atmosphère ; un moindre relief des montagnes ; en dernier lieu, enfin, l'absence de glaces polaires. Il est impossible de calculer jusqu'à quel point ces causes secondaires ont pu contribuer à l'élévation de la température, tandis que le redressement de l'axe la rendait nécessairement plus égale ; mais il est indispensable de remarquer que l'absence de glaces polaires et de neiges permanentes sur les montagnes peut expliquer l'accroissement de l'humidité et l'abondance des eaux douces. Il suffit de réfléchir à l'énorme quantité d'eau qui s'est trouvée par ces deux causes soustraite à l'atmosphère, et fixée par la congélation. Non-seulement ces eaux autrefois retombaient en pluie, mais, à l'état de vapeur ; elles devaient accroître la densité de l'atmosphère, et par conséquent son pouvoir calorique, en diminuant les effets du rayonnement. On voit donc que tout, dans notre série d'hypothèses, concourt au même résultat, et que ce résultat est justement identique avec ceux de l'étude des plantes fossiles. En supposant l'axe terrestre incliné de 10 degrés seulement, le cercle polaire se trouve rejeté au nord du Spitzberg, par conséquent plus d'obscurité de plusieurs mois pour les régions dont M. Heer décrit la végétation ; l'obliquité seule des rayons solaires, compensée pourtant par la longueur relative des jours d'été, y aurait amené un abaissement de température hivernale, assez éloigné des extrêmes qu'on observe maintenant aux mêmes lieux, pour justifier la présence des *Sequoia*, des *Toxodium* et des *Magnolia* d'une part, comme de l'autre l'exclusion des types subtropicaux, assez peu prononcés encore pour expliquer la vigueur des essences polaires et la beauté présumée des anciennes forêts. Ne l'oublions pas cependant, ce qui précède n'est qu'une donnée conjecturale qui a pour elle, il est vrai, le merveilleux accord qu'elle manifeste avec les faits paléontologiques. On peut le dire, en effet, comment comprendre sans elle le rôle des principales espèces tertiaires que l'on suit sans interruption, des bords de la Méditerranée à l'extrémité supérieure du Spitzberg, sur un espace de 40 degrés latitude, et qui semblent avoir rencontré partout des conditions sensiblement pareilles, sinon identiques ? C'est là une vue de plus jetée sur ce monde naguère inconnu, maintenant ouvert aux explorations de la science, grâce à l'initiative infatigable de M. Heer. Répétons-le en terminant, avec le savant professeur de Zurich, il faut abandonner l'œuvre aux travaux communs des géologues et des astronomes ; le temps finira bien par amener la solution du problème.

Le comte GASTON DE SAPORTA.

(*Annales des Sciences Naturelles.*)

PEDAGOGIE.

Grammaire.—De la Ponctuation.

(*Suite*).

§ I.—*Principe général.*

La méthode la plus sûre, et en même temps la plus facile et la plus courte, de traiter une question et de poser des règles, c'est de s'attacher à la logique, lumière suprême dans les choses de l'intelligence, dans celles de la littérature ou de toute autre branche des connaissances humaines, comme de la conduite de la vie. On doit l'adopter pour la Ponctuation.

Deux systèmes, en effet, sont en présence.—L'un, qui paraît avoir été de préférence celui de nos pères, envisage surtout la lecture faite à haute voix, et établit en principe que les signes de ponctuation marquent les repos plus ou moins prolongés du lecteur. MM. Noël et Chapsal ont donné dans cette idée, et ils ne craignent pas d'écrire, p. 203 de leur Grammaire : " La Ponctuation indique les pauses qu'on doit faire en lisant. " D'où il suivrait, d'abord, qu'une pause est nécessaire à chaque virgule et à chaque signe de ponctuation ; en second lieu, et par réci-

procité, que toute pause exigée par une bonne lecture doit être indiquée dans un texte. Or, un pareil système est absolument impraticable si on veut l'observer à la lettre. Je prends au hasard une citation, dans Massillon, par exemple, édition Firmin Didot, 1856. L'éditeur nous avertit qu'il a adopté " jusqu'à la ponctuation des manuscrits du grand orateur, laquelle ponctuation indique très-bien les mouvements et les repos nécessaires à l'orateur. " De deux choses l'une ! ou le lecteur s'arrêtera à cette ponctuation, et il sera inintelligible, insupportable à entendre ; ou dans la généralité des phrases il la négligera, et la règle s'évanouit. J'ouvre le t. I, p. 17, à l'exorde du sermon sur la mort du pécheur.—" Les passions humaines ont toujours quelque chose " d'étonnant et d'incompréhensible. Tous les hommes veulent " vivre ; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs ; " toutes leurs passions les attachent à la vie : et cependant ce " sont leurs passions elles-mêmes qui les poussent sans cesse vers " cette mort pour laquelle ils ont tant d'horreur ; et il semble " qu'ils ne vivent que pour se hâter de mourir..." Cette ponctuation, *à peu près* régulière, ne répond plus du tout à l'énoncé ; elle en est la condamnation. Tout lecteur habile, encore mieux tout orateur de goût, fera les repos que je vais remarquer en ponctuant suivant MM. Chapsal et Didot ;—" Les passions " humaines, ont toujours quelque chose d'étonnant, et d'incom- " préhensible. Tous les hommes veulent vivre ; ils regardent la " mort, comme le dernier des malheurs ; toutes leurs passions, les " attachent à la vie : et cependant ; ce sont leurs passions elles- " mêmes, qui les poussent vers cette mort, pour laquelle ils ont " tant d'horreur, et il semble qu'ils ne vivent, que pour se hâter " de mourir... " Massillon a dû débiter ainsi, évidemment. Or, qui tolérera une ponctuation pareille ?—Cela est encore plus sensible dans les longues énumérations, où chaque mot est suivi d'une virgule, qu'assurément le débit le moins exercé ne respectera pas. Entendez un orateur formé, un bon lecteur, et vous verrez que mille fois, il glissera même sur un point, et fera une pause marquée à une simple virgule. Ce sont des délicatesses, des nuances d'expression, que jamais signe orthographique ne pourra signaler, à moins d'établir dans la ponctuation la valeur musicale des notes, et de dire qu'une virgule représente une croche, le point-virgule une noire, les deux points une blanche, le point une ronde, etc., et alors en cribler le texte. Qui donc soutiendrait cette méthode ? Car enfin, si l'oreille a ses exigences, l'œil n'a-t-il pas les siennes, qui sont les premières à respecter ?

C'est là que nous en voulons venir. La Ponctuation est faite *pour l'œil*, en aucune manière *pour l'oreille*. Non pas qu'elle ne serve aussi, et grandement, à l'oreille, mais indirectement et par voie de conséquence. Le plus grand nombre des écrits, manuscrits ou imprimés, ne sont point destinés à être lus en public ; ils le sont par circonstance, par accident ; c'est à l'œil des lecteurs isolés qu'ils s'adressent avant tout. L'art de la lecture à haute voix est d'ailleurs un art à part, difficile, exigeant un long, un intelligent exercice, auquel rien ne supplée, ni tirets ni virgules ni signes quelconques. Voilà ce qu'il faut entendre, une fois pour toutes.—Ce qu'il y a à faire, en ponctuant, c'est donc d'indiquer clairement, *logiquement*, l'agencement et la composition de la phrase, ses diverses parties, ses incidences, etc. : cette clarté n'aura aucune peine, pour le lecteur pourvu qu'il soit intelligent à trouver les pauses convenables ; mais aussi lui seul peut les trouver ; cela ne s'indique pas.

Ce second système tend à prévaloir aujourd'hui. Il nous paraît le seul raisonnable, le seul acceptable : car c'est celui de la *logique*, et la logique, nous le répétons, est la grande loi en toute chose.—Ainsi, l'art de ponctuer consiste essentiellement, non point à marquer les repos de la voix, mais à indiquer à l'œil, du premier coup, la contexture d'une phrase, l'enchaînement de ses diverses parties et leurs divisions logiques, de manière qu'il ne reste sur tout cela pas une obscurité, pas une confusion.—Le *point* marquera la fin d'un sens complet, la *virgule* une légère coupure qui jamais ne devra séparer un sujet de son verbe (à moins qu'elle ne soit double et serve de parenthèses à une incidente), le *point-virgule* une coupure plus forte, une disjonction ou une opposition ; le *deux-points* une explication qui va se faire immédiatement, etc.—Prenons encore un exemple : le lecteur y verra ce qu'on entend ici par la ponctuation *logique*, et de lui-même observera en quoi elle diffère de la première.

" Les conventionnels, dit Châteaubriand, se piquaient d'être " les plus bénins des hommes. Bons pères, bons fils, bon maris, " ils menaient promener les petits enfants ; ils leur servaient de " nourrices ; ils pleuraient de tendresse à leurs simples jeux ; ils " prenaient doucement dans leurs bras ces petits agneaux, afin " de leur montrer le *dada* des charrettes qui conduisaient les " victimes au supplice. Ils chantaient la nature, la paix, la pitié, " la bienfaisance, la candeur, les vertus domestiques. Ces béats " de philanthropie faisaient couper le cou à leurs voisins avec " une extrême sensibilité, pour le grand bonheur de l'espèce " humaine... " (*Mémoires d'Outre-Tombe*).

Nous ne saurions donc admettre sans réserve les principes de l'illustre Beauzée lui-même, dans l'*Encyclopédie* : " Le choix " des caractères usuels de la Ponctuation devant dépendre de la " proportion qu'il convient d'établir *dans les pauses*, l'art de " ponctuer se réduit à bien connaître les principes de cette pro- " portion. Or, il est évident qu'elle doit se régler sur les besoins " *de la respiration*, combinés néanmoins avec les sens partiels " qui constituent les propositions totales. Si l'on n'avait égard " qu'au besoin de la respiration, le discours devrait se partager " en parties à peu près égales, et souvent on suspendrait mala- " droitement un sens, qui pourrait même par-là devenir inintel- " ligible ; d'autres fois on unirait ensemble des sens tout-à-fait " dissemblables et sans liaison, ou la fin de l'expression d'un sens " avec le commencement d'un autre. Si, au contraire, on ne se propo- " sait que la distinction des sens partiels, sans égard aux besoins de " larespiration chacun placerait ces caractères distinctifs selon qu'il " jugerait convenable d'anatomiser plus ou moins les parties du " discours : l'un le couperait par masses énormes qui mettraient " hors d'haleine ceux qui voudraient les prononcer de suite, " l'autre le réduirait en particules qui feraient de la parole une " espèce de bégayement dans la bouche de ceux qui voudraient " marquer toutes les pauses écrites. " La respiration n'étant pour rien dans l'affaire, attendu que l'œil n'a point à respirer et que c'est pour lui que l'on ponctue, l'argument tombe, dans ce qu'il a de vicieux ; le reste est exact : " l'art de ponctuer se réduit à bien connaître les principes de la proportion des phrases " : il est là. Si l'on s'alarme pour celui qui doit lire en public, cette inquiétude est superflue : car tout texte logiquement ponctué offrira encore plus de pauses qu'on n'en pourra faire.

Il nous reste maintenant à entrer dans le détail et à parcourir les règles de chaque signe en particulier.

§ II.—Le *Trait-d'union*.

On remarquera tout d'abord que nous maintenons ce signe à *trait-d'union* lui-même. Il ne s'agit point là, en effet, d'un trait, d'une anecdote, rappelant quelque beau fait d'*union* entre parents, amis ou associés, mais d'un signe spécial tracé dans une page écrite. Or, le français a, de sa nature, une merveilleuse délicatesse pour indiquer à l'œil ces moindres nuances ; c'est un de ses caractères distinctifs, et il tient à cette clarté que l'Europe entière reconnait et aime dans notre langue. Les équivoques y sont comme impossibles, quand elle est correctement maniée, correctement écrite.

Le *trait-d'union* est une invention fort utile, destinée à marquer l'intime liaison de deux ou de plusieurs mots qui n'en forment qu'un au point de vue du sens. L'incurie de la typographie hâtive de notre temps lui a fait plusieurs injures que je me propose de signaler et de venger. Afin d'aller plus vite (préoccupation à peu près exclusive, en l'an de grâce 1867, de tout ce qui agit ou produit), on l'a biffé d'une foule d'expressions où il n'avait été placé qu'avec d'excellentes raisons et selon les règles. Les journaux, on l'a dit, sont funestes à la langue ; cela est aussi vrai que déplorable : à quels écarts ne se livrent-ils pas chaque matin contre l'orthographe ? Véritable massacre ! L'œil s'habitue à ces anomalies et à ces excès, à force de les voir ; l'A-

cadémie, au lieu de protéger son pupille, s'endort dans un moëlleux fauteuil, et, quand elle se réveille, c'est pour enrégistrer l'incartade et lui concéder droit de cité, autorité de loi.

Il n'y a pas, dans tout le vieux Dictionnaire français, un seul trait-d'union qui n'eût sa raison d'être, et qu'il ne faille rétablir au nom de la logique : et la logique ici n'est autre chose que le secret de l'étymologie. L'étymologie ! on en fait bon marché quand on ne possède des langues qu'une imparfaite teinture. Qu'une langue primitive, *primaire* si l'on veut, écrive au plus court et reproduise par les lettres l'exacte prononciation des lèvres, c'est en elle une perfection, l'écriture étant destinée à fixer les sons. Tel est l'hébreu, tels le grec, le latin même, quoique dans une moindre mesure. Mais il en va tout autrement d'une langue dérivée, de formation secondaire, qui s'approvisionne et s'enrichit à une source déjà connue et définie : il est évident que le cachet de cette source devra apparaître toujours, non-seulement dans la prononciation, mais dans l'écriture, dans l'écriture surtout. Ce sont là les titres de noblesse d'un mot : il a des ancêtres, une origine respectable ; il n'est point un aventurier ni le fils d'une aventure. L'italien et le castillan, à la différence du français, de l'anglais, de l'allemand, du hollandais, se sont écartés de ce principe, et en vérité tout homme lettré qui, pour la première fois, jette un coup-d'œil sur un livre d'au-delà des monts, reste bouleversé de l'accoutrement barbare donné aux substantifs les plus manifestement grecs ou latins : *filosofia*, *teologia*, *idroterapia*, *Cristo*, *Pitagora*, *Filippo* ou *Felipe*, etc. Ce n'est pas ainsi qu'une langue se respecte et s'honore.

Partant de là, nous disons qu'il faut un trait-d'union à *très*, marque du superlatif. On le mettait toujours autrefois, et autrefois on savait ce qu'on faisait., Mais pourquoi cette irrégularité ? objectera-t-on. Il n'y a pas de trait semblable à *plus*, à *moins :* on écrit *plus vaste*, *moins vaste*, pourquoi donc *très-vaste ?* Le voici : Le mot *très* représente un adjectif répété *trois fois*, du mot grec *tris*. " Saint, saint, saint, " ou bien " très-saint " sont identiquement la même chose, d'après les langues anciennes. Or, les Grecs, à qui nous avons emprunté leur *tris* pour en faire notre *très*, l'unissaient à l'adjectif et le confondaient avec lui, sans doute à cause de cette signification précise de *trois fois*, ni plus ni moins. *Plus*, *moins*, peuvent représenter, en addition ou en soustraction, les nombres dix, trente, cinquante ; *très* ne représente que *trois*; il est donc dans une condition exceptionnelle : c'est comme l'*exposant* algébrique de l'adjectif, ne faisant qu'un avec lui. On écrit, en conséquence, *trisagion* (trois fois saint), *trismégiste* (trois fois *très-grand*), *trissyllabe*, *trisaïeul*, *trisannuel*, *trissection*, etc., sans séparer *très* de *agios*, etc. Or, le trait-d'union actuel maintient ce principe, auquel l'Académie paraît n'avoir rien compris. Dans notre vieille langue, le *très* se confondait encore avec l'adjectif. L'empereur Maximilien Ier écrivait, en 1515, le 8 décembre, à sa fille Marguerite d'Autriche, en français : " Trèschière et trèsaimée fille, etc. " Les exemples abondent dans les livres anciens.

Nous aurons bien d'autres occasions de relever les origines et les raisons des moindres observances grammaticales.

V. POSTEL.

(*A continuer.*)

Théorie élémentaire des nombres.

D'APRÈS EULER, LEGENDRE, MM. GAUSS ET CAUCHY.

1. Pour donner plus d'ensemble à cette exposition, nous croyons utile de remonter aux notions et aux propositions primitives. Dans tout ce qui suit, on emploie les lettres pour représenter des nombres *entiers positifs ;* observation essentielle qu'il ne faut jamais perdre de vue.

2. L'*unité*, c'est l'idée abstraite d'un objet quelconque considéré comme existant seul.

3. *Compter*, c'est ajouter l'unité successivement à elle-même et donner un nom à cette agrégation ; le *nombre* est cette agrégation d'unités. L'équation suivante contient la définition du nombre :

$$a.1 = 1.a \qquad (1)$$

Il n'existe pas de dernier nombre.

4. La *numération parlée* est un système limité de signes vocaux (mots) au moyen desquels on peut nommer tous les nombres dont peuvent avoir besoin les sciences, les arts et diverses professions sociales.

5. La *numération écrite* est un système limité de signes graphiques (chiffres) au moyen desquels on peut représenter tous les nombres.

6. La série des nombres *naturels* est la suite des nombres 0, 1, 2, 3...... ∞. Il faut se représenter cette suite comme écrite sur une demi-circonférence de rayon infini, de sorte que $+\infty$ est diamétralement opposé à zéro ; et sur l'autre demi-circonférence, aussi à partir de zéro, on écrit la suite naturelle des nombres négatifs 0, -1, -2...... $-\infty$, de sorte que $+0$ et -0, $+\infty$ et $-\infty$ se confondent. C'est une observation essentielle dont l'oubli entraîne à d'étranges hérésies.

7. La série des nombres naturels donne lieu à deux opérations principales : 1° *compter en avant*, en allant vers $+\infty$, c'est l'*addition ;* 2° *compter en arrière*, en allant vers $-\infty$, c'est la *soustraction.* Quel est le septième nombre après 13 ? *Réponse :* 20. Quel est le treizième nombre après 7 ? *Réponse :* 20 ; et le résultat s'écrit : $13 + 7 = 7 + 13$, et en général.

$a + b = b + a$ (2).

Quel est le septième nombre après 13 en allant vers $-\infty$? *Réponse :* $+6$, ou $13-7 = +6$. Quel est le vingtième nombre après 13 en marchant vers $-\infty$? *Réponse :* -7, ou $13-20 = -7$. L'addition et la soustraction sont deux opérations *inverses* et peuvent servir à se contrôler mutuellement.

8. *Problème* 1. Etant donné le polynôme $a_1 + a_2 + a_3 + \ldots a_n$, les nombres étant positifs ou négatifs, combien y a-t-il de manières d'obtenir le résultat ? Nous donnerons plus bas une solution simple de ce problême difficile (§ 12).

9. Lorsque dans l'*addition* de plusieurs nombres tous les nombres sont égaux, l'opération prend le nom de *multiplication* et le résultat se nomme *produit.*

Théorème 1. $ab = ba$ (3).

Démonstration. On a $a.1 = 1.a$, donc $a.1 + a.1 = 1.a + 1.a$, ou $a(1 + 1) = (1 + 1)a$, et en continuant, on parvient à $ab = ba$. On peut aussi imaginer a rangées de b carrés chacune ; le nombre total de carrés sera représenté par ab et par ba. Le même genre de raisonnement sert à démontrer que les six permutations de abc donnent le même produit : on imagine un assemblage de cubes égaux rangés en forme de parallélipipède, on en compte un nombre a dans le sens de la longueur, un nombre b dans le sens de la largeur, et un nombre c dans le sens de la hauteur ; il y aura six manières, correspondant aux six permutations, de trouver le nombre total des cubes, qui est toujours le même. (Legendre, *Théorie des nombres*, Introduction, § 2.)

10. *Théorème* 2. Dans quelque ordre qu'on effectue les multiplications de n facteurs, on parvient toujours au même produit.

Démonstration. Supposons que le théorème soit vrai pour un nombre de facteurs moindre que n ; de quelque manière qu'on s'y prenne, l'opération se termine toujours par la multiplication de deux facteurs, qui sont généralement eux-mêmes produits de facteurs simples. Soient, pour un de ces modes d'opérer, P_r et P_s deux de ces derniers facteurs composés, les indices r et s indiquent le nombre de facteurs simples qui entrent respectivement dans ces facteurs multiples ; on a évidemment $r + s = n$. Soient $P_{r'}$ et $P_{s'}$ les deux derniers facteurs correspondant à un autre mode d'opérer, on a encore $r' + s' = n$; P_r a nécessairement un certain nombre de facteurs simples en commun avec $P_{r'}$ ou avec $P_{s'}$; admettons le premier eas et désignons par P_t le produit des t facteurs communs : r étant plus petit que n, on peut multiplier d'abord entre eux ces facteurs communs, on a donc

$$P_r = P_{t'}.P_{r-t} \; ; \; P_{r'} = P_{t'}.P_{r'-t} \; ;$$

donc

$$P_r.P_s = P_t.P_{r-t}.P_s$$

$$P_{r'} P_{s'} = P_t \, . \, P_{r'-t} \, . \, P_{s'} \; ;$$

or $P_{r-t} . P_s = P_{r'-t} . P_{s'}$, car ces deux produits renferment les mêmes facteurs simples et en nombre moindre que n ; de quelque manière qu'on effectue le produit, il doit donc, d'après la supposition, rester le même ; donc aussi $P_r.P_s = P_{r'}.P_{s'}$. Or le théorème est vrai pour trois facteurs, il subsiste donc aussi pour quatre facteurs, etc.

11. *Problème* 2. De combien de manières peut-on effectuer le produit de n facteurs inégaux ?

Solution. Désignons par le symbole P_n ce nombre de manières ; et par P_{n+1} ce nombre lorsqu'il survient un nouveau facteur K, et que l'on a $n+1$ facteurs ; cherchons la relation entre P_{n+1} et P_n. De quelque manière qu'on s'y prenne pour effectuer P_n, il faudra toujours exécuter $n-1$ multiplications. Ceci est évident lorsqu'on multiplie le premier facteur par le second ; ce premier produit par le troisième facteur ; ce second produit par le quatrième facteur, et ainsi de suite : il en est encore de même lorsqu'on exécute par groupes. Exemples : soit $n=12$, il faut onze multiplications, par le mode successif ; et si on décompose en trois groupes de trois, quatre et cinq facteurs, le premier groupe nécessite deux multiplications, le second en exige trois et le troisième quatre ; à quoi il faut ajouter deux multiplications pour les trois groupes ; ainsi, en tout, encore onze ; et le même raisonnement s'applique à un nombre quelconque de facteurs.

Cela posé, soient d'abord deux facteurs a, b, on a évidemment $P_2 = 2$, savoir : ab, ba ; prenons un troisième facteur c ; on peut le combiner comme multiplicateur, ou multiplicande avec ab, entièrement effectué, ce qui donne deux manières, cab, abc ; ou bien encore faire intervenir c pendant la multiplication ; ainsi, $ac \times b$, $ca \times b$, $a \times bc$, $a \times cb$, ce qui donne quatre manières, en tout six manières ; raisonnant de même sur ba, on voit que l'on a $P_3 = 12 = 2.6$; prenons un quatrième facteur d, et combinons-le avec le produit abc ; d'abord entièrement effectué, on obtient deux manières $dabc$, $abcd$; ensuite pendant l'opération, abc exige deux multiplications ; en introduisant d pendant la première, celle de a par bc, on obtient quatre manières : $ad.\ bc$, $da.\ bc$, $a.\ dbc$, $a.\ bcd$, et autant pendant la seconde multiplication, celle de ab par c ; en tout dix manières. On en dit autant d'un produit quelconque, d'où $P_4 = 120 = 2.\ 6.\ 10$; on trouverait de même $P_5 = 2.\ 6.\ 10.\ 14$; et ainsi de suite.

En général, soit M une des manières employées pour obtenir le produit de n facteurs. Le nouveau facteur K peut se combiner, multiplicande ou multiplicateur avec M, ce qui donne deux manières ; si on l'introduit pendant l'exécution, il y a $n-1$ multiplications dont chacune donne quatre manières, et en tout $4(n-1)+2=4n-2$: ce qu'on dit pour M peut s'appliquer à toute manière d'obtenir le produit de n facteurs ; donc

$$P_{n+1}=(4n-2)P_n, \text{ ou bien } P_n=(4n-6)\ P_{n-1}.$$

Faisant successivement $n=2, 3, 4, \ldots n$, et considérant que $P_1 = 1$, on a

$$P_2 = 2 ;\ P_3 = 2.6 ;\ P_4 = 2.6.10 ;\ P_5 = 2.6.10.14 :$$
$$P_6 = 2.6.10.14.18 ;$$

et $P_n = 2.6.10 \ldots (4n-6) = 2^{n\ 1}.1.3.5 \ldots (2n-3) = \dfrac{2^n[2n-3]}{2}$;

les crochets désignent un produit continuel.

Observation. Cette ingénieuse solution est due à M. Rodrigues (Olinde). La formule avait été trouvée auparavant par M. Catalan à l'aide de considérations combinatoires. (*Journal* de Liouville, t. III, p. 315 et 549. 1838.)

12. *Problème* 3. De combien de manières peut-on effectuer un produit de n facteurs, lorsqu'il y a des facteurs égaux ?

Solution. Soit $a^a b^b c^c \ldots$, et $a+b+c, \ldots = n$ on aura

$$P_n = \frac{2.6.10 \ldots \ldots (4n-6)}{(1.2.3 \ldots a)\ (1.2.3 \ldots b)\ (1.2.3 \ldots c) \ldots}$$

Cette formule, déduite de la théorie combinatoire est aussi de M. Catalan. (*Journal* de Liouville, t. VI, p. 74. 1841.)

Observation. Ces solutions conviennent aussi au problème 1 (§ 8).

Division, diviseurs, résidus.

13. La division est une opération par laquelle on trouve combien de fois on peut soustraire un nombre d'un autre jusqu'à ce que le reste soit devenu plus petit que le nombre soustrait. Le *dividende* est le nombre duquel on soustrait ; le *diviseur*, le nombre qu'on soustrait ; le *quotient* marque le nombre de soustractions à effectuer ; le *résidu* de deux nombres est le reste de la division du grand nombre par le petit. Ainsi, pour les deux nombres 19 et 5, 19 est le dividende, 5 le diviseur, 3 le quotient et 4 le résidu.

Soient a, dividende ; p, diviseur ; q, quotient ; r, résidu, on a l'identité $a=pq+r$.

Observation. La division et la multiplication sont deux opérations *inverses* et peuvent se contrôler mutuellement.

14. Lorsque le résidu de deux nombres est zéro, le dividende est dit *multiple* du diviseur, et le diviseur est un *sous-multiple* du dividende. On dit aussi, dans un sens restreint, qu'un nombre est *diviseur* d'un autre, lorsque leur résidu est nul ; ainsi 5 est diviseur de 15, et 15 est un multiple de 5. Zéro est divisible par un nombre quelconque.

15. *Notation.* Nous proposons de désigner le multiple quelconque d'un nombre par un point placé sur ce nombre ; ainsi $\dot{5}$, $\dot{p}$ désignent des multiples quelconques de 5 ou de p, et l'équation $a=\dot{p}$ signifie que a est un multiple de p.

Observation. Le point est déjà employé pour désigner une multiplication quand il est placé à côté du nombre.

$E\left(\dfrac{a}{b}\right)$ désigne la partie entière du quotient de a divisé par b ; ainsi $E\left(\dfrac{20}{7}\right)=2$, $E\left(\dfrac{31}{5}\right)=6$.

16. Lorsque le même nombre divise d'autres nombres, on dit qu'il est *diviseur commun* à ces deux nombres ; ainsi 3 est diviseur commun à 15, 21, 36.

Un est diviseur commun à tous les nombres.

17. Un nombre premier est celui qui n'est divisible que par lui-même, 7, 11, 13, 17, etc., sont des nombres premiers ; les autres nombre sont dits non premiers ou composés. 2 est le seul nombre premier pair ; 1.2.3 sont trois nombres premiers consécutifs, il ne saurait y en avoir d'autres aussi consécutifs.

18. Deux nombres sont premiers entre eux lorsqu'ils n'ont d'autres diviseurs communs que l'unité ; ainsi 25 et 36 sont *premiers entre eux.*

Corollaire 1. *Un* est le premier à l'égard de tous les autres nombres.

Corollaire 2. Un nombre premier est nécessairement premier avec tout nombre plus petit ; avec un nombre plus grand, il est premier ou il en est un sous-multiple.

19. *Théorème* 3. La somme algébrique de tant de nombres qu'on voudra, multiples chacun du même nombre, est un multiple de ce nombre.

Ce théorème peut s'écrire ainsi : $a=\dot{p}$, $b=\dot{p}$, $c=\dot{p}$, etc. ; on a $a+b+c+\ldots\ldots=\dot{p}$.

20. *Théorème* 4. La somme algébrique de tant de multiples d'un même nombre qu'on voudra, et affectés chacun d'un coefficient entier, est un multiple de ce même nombre.

Ce théorème peut s'écrire ainsi : $a=\dot{p}$, $b=\dot{p}$, $c=\dot{p}$, etc., on a aussi $ma+nb+rc+\ldots\ldots=\dot{p}$.

Corollaire. Si $a=\dot{p}$, $b=\dot{p}$, $c=\dot{p}\ldots$ on a $a^m b^n c^r \ldots\ldots=\dot{p}$, m, n, r étant des exposants entiers positifs.

Observation. Nous omettons la démonstration trop facile de ces théorèmes.

21. *Théorème* 5. Le diviseur commun à deux nombres est aussi commun à leur résidu.

Démonstration. Ce résidu est égal au dividende, moins le diviseur multiplié par le quotient ; donc...... (théorème 4).

Corollaire. Le résidu de deux nombres premiers entre eux est toujours premier avec le diviseur.

22. *Théorème* 6. Le résidu de la somme algébrique de plusieurs nombres relativement à un même diviseur, est égal à la somme des résidus.

Démonstration. Soit $a = \dot{p} + r$, $b = \dot{p} + s$, $c = \dot{p} + t$, etc. ; p étant le diviseur et r, s, t les résidus, on a

$$a + b + c + \ldots\ldots = \dot{p} + r + s + t + \ldots ;$$

donc, etc.

Observation. Si la somme des résidus surpasse le diviseur p, on prend le résidu de cette somme.

23. *Théorème* 7. Le résidu d'un produit est égal au produit des résidus des facteurs.

Demonstration. Soient a, b, c les facteurs, p un diviseur $a = \dot{p} + r$, $b = \dot{p} + s$, $c = \dot{p} + t$, on a $abc\ldots\ldots = \dot{p} + rst\ldots\ldots$: si $rst\ldots\ldots$ est plus grand que p, on en prend le résidu.

Observation. Les preuves dites par 9 dont on se sert pour contrôler les opérations de l'arithmétique sont fondées sur les deux théorèmes précédents.

24. *Théorème* 8. Le produit de deux facteurs premiers avec un troisième est premier avec ce troisième nombre.

Démonstration. Soient a, b les deux facteurs premiers avec p, et admettons, s'il est possible, que q soit un facteur commun entre ab et p, de sorte qu'on a $ab = \dot{q}$, $p = \dot{q}$. Supposons d'abord $p < a$, on a donc $p = \dot{a} + r$; le résidu r est plus petit que a. Cette équation donne celle-ci : $pb = \dot{ab} + br$; pb et $\dot{ab}$, par hypothèse, ont le facteur commun q ; ce même facteur divise donc br. De ce produit, on déduirait semblablement un produit br' divisible par q, et où $r' < r$, on parviendrait donc enfin à un produit $1 \times b$, divisible par q ; p et b auraient donc le diviseur commun q, ce qui est impossible ; donc ab et p n'ont pas de diviseur commun.

2° Si $a > p$, on a $a = \dot{p} + r$, où r est plus petit que p et premier avec p ; $ab = \dot{bp} + br$; si ab n'est pas premier avec p, alors br ne serait pas non plus premier avec p ; mais r étant plus petit que p, br est nécessairement premier avec p ; donc, etc.

Ce théorème 8 est la proposition 26 du septième livre d'Euclide.

25. *Théorème* 9. Si tous les facteurs d'un produit sont premiers avec le nombre p, le produit sera premier aussi avec ce nombre p.

Ce théorème est un corollaire du précédent ; propositions 16, 17, 18, 19 du neuvième livre d'Euclide.

Corollaire. Si a est premier avec p, a^m est aussi premier avec p ; on en déduit qu'il est impossible que la racine d'un indice quelconque d'un nombre entier soit un nombre fractionnaire, et de là l'existence des quantités irrationnelles.

26. *Théorème* 10. Un nombre composé ne peut se résoudre que d'une seule manière, en facteurs premiers.

Démonstration. Soient a, b, c. d...... les nombres premiers, suivant l'ordre de grandeur, qui divisent le nombre composé N ; ainsi $N = a^a\ b^b\ c^c\ d^d\ldots\ldots$; soit un autre nombre premier a', différent de a, b, c, d...... ; étant premier avec a, b, c, d...... il sera premier avec N ; ainsi N n'admet pas d'autres nombres premiers. Soit donc $N = a^{a'}\ b^{b'}\ c^{c'}\ldots\ldots$, et $a' > a$; on aura $b^{b'}\ c^{c'}\ldots\ldots = a^{a'-a} b^{b'}\ c^{c'}\ldots\ldots$ Mais cette équation est impossible, car le second membre est divisible par a et le premier ne l'est pas ; donc, etc.

27. *Problème* 4. Combien un nombre composé a-t-il de diviseurs, et quelle est la somme de ces diviseurs ?

Solution. Soit comme dans le théorème précédent,

$$N = a^a\ b^b\ c^c\ldots\ldots$$

Effectuant le produit des polynômes

$$(1 + a + a^2 + \ldots\ldots a^a)\ (1 + b + b^2 + \ldots\ldots b^b)\ (1 + \ldots\ldots c^c)\ldots\ldots$$

tous les termes de ce produit sont inégaux ; chacun est diviseur de N, et réciproquement tout diviseur de N est nécessairement un de ces termes ; or le nombre de ces termes est évidemment $(1 + a)$ $(1 + b)$ $(1 + r)$....... tel est donc le nombre des diviseurs de N, l'unité comprise, et la somme de tous ces diviseurs est donc égale à

$$\frac{(a^{a+1}-1)\ (b^{b+1}-1)\ (c^{c+1}-1)\ldots}{(a-1)\ (b-1)\ (c-1)\ \ldots}$$

Coroll. Soit $N = 2^a\ (2^{a+1}-1)$, et supposons que $2^{a+1}-1$ soit un nombre premier ; ainsi $a = 2$; $b = 2^{a+1}-1$; $b = 1$; la la somme de tous les diviseurs est donc, toute réduction faite, égale à 2N ; le nombre, qui jouit de cette propriété d'être égale à la somme de ses diviseurs, est dit un nombre *parfait* ; ces nombres sont ainsi dénommés à raison de leur rareté ; voici les 11 premiers nombres :

Valeurs de a.	Nombres parfaits.
0—	1
1—	6
2—	28
4—	496
6—	8128
12—	33 550 336
16—	85 898 691 328
18—	137 438 691 328
30—	2 305 843 008 139 952 128
40—	2 417 851 639 228 158 837 784 756
46—	9 903 520 314 282 971 830 448 816 128.

Si dans un nombre parfait, on ajoute ensemble tous les chiffres, on obtient un second nombre ; si on a fait de même pour ce second nombre, on obtient un troisième nombre qui est divisible par 10. Observation de Kraft. (M. de Pét^g, 1734—35). Sans démonstration.

Entre 1 et un sextillion, il n'y a que 10 nombres parfaits.

Cette solution se trouve dans Euclide. (Prop. 36, liv 9.)

28. $a + 1$ est un nombre premier ; car, s'il était le produit de deux facteurs mn, alors $2^{mn}-1$ serait divisible par 2^m-1 et par 2^n-1 ; et par conséquent $2^{a+1}-1$ n'étant plus un nombre premier, N ne sera plus un nombre parfait. Faisons $2^a = x$; alors $N = 2x^2 - x$; lorsque $x = 1$, N devient égal à l'unité ; donc $N - 1$ est divisible par $x - 1$; et l'on a $N - 1 = (x-1)\ (2x+1)$; remplaçant x par sa valeur, on a l'identité $N = 2^a(2^{a+1}-1) = (2^a-1)$ $(2^{a+1}+1) + 1$, a est essentiellement pair, et $2^a = (3-1)^a$; donc 2^a est de la forme $\dot{3} + 1$; par conséquent $2^a - 1$ est divisible par 3 ; il en est de même de $2^{a+1} + 1$; donc N est de la forme $\dot{9} + 1$. Soit N la somme des chiffres de N ; N_2 la somme des chiffres de N_1 ; N_3 la somme des chiffres N_2 et ainsi de suite ; tous les nombres, en vertu de la propriété connue du diviseur 9 dans la numération décimale, sont de la forme $\dot{9} + 1$. Ces nombres vont toujours en diminuant ; le dernier de ces nombres est donc l'unité, et l'avant-dernier est dix ou une puissance de dix.

Nous devons à l'obligeance de M. le professeur Wantzel la démonstration de cette observation de Krafft (27).

Le premier chiffre à droite de 2^a étant 4 ou 6, il en résulte que le premier chiffre à droite d'un nombre parfait est 6 ou 8.

(*A continuer.*)

AVIS OFFICIELS.

Ministère de l'Instruction Publique.

NOMINATIONS

COMMISSAIRES D'ECOLES.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en Conseil en date du 19 Octobre dernier, faire les nominations suivantes :

Paspebiac—Comté de Bonaventure.—M. André de Rosbille en remplacement de M. Louis Denis.

Grande-Vallée—Comté de Gaspé.—M. Georges Brousseau en remplacement de M. Joseph Langlois.

Gaspé Nord—Comté de Gaspé.—MM Alexander Aska et Félix Miller en remplacement de MM. William Miller et Robert Aska.

St. Grégoire—Comté de Nicolet.—Le Rév. M. Léandre Tourigny en remplacement du Rév. M. Jean Harper.

St. Roch-Sud—Comté de Québec.—M. George Paquet en remplacement de lui-même, et M. Joseph Leclerc en remplacement de M. François Bélanger.

Tewkesbury No. 2—Comté de Québec, (nouvelle municipalité).—MM. James Whalen, Alexander McKee, James Cullen, Michael Whalen et James McKee.

Asbford—(Nouvelle municipalité), Comté de l'Islet.—Le Rév. M. Alph. Casgrain et MM. Elzéar Pelletier, Louis Fournier, François Lévêque et Jean Baptiste Jean.

—

SYNDIC D'ÉCOLE.

M. William Mead Pattison pour le "*Grammar School*" de Frelighsburg dans le comté de Missisquoi, en remplacement de Jane Freligh.

—

ÉRECTION ET CHANGEMENT DE DÉLIMITATION DE MUNICIPALITÉS SCOLAIRES.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en Conseil en date du 19 Octobre dernier,

1. Eriger en municipalité scolaire le Township d'Ashford dans le Comté de l'Islet, en y comprenant la partie de Ste. Louise, dans le même comté, connue sous le nom de "*Reste du quatrième rang.*"

2. Assigner à la municipalité scolaire de Ste. Louise, dans le comté de l'Islet, les limites telles que décrites dans le décret canonique, en date du douze novembre mil huit cent cinquante-neuf, savoir : 1. la ligne du Chemin de fer du Grand-Tronc formera la séparation entre la desserte de la paroisse de St. Roch des Aulnets et celle de la paroisse de Ste. Louise, depuis la paroisse de St. Jean-Port-Joli, jusqu'à la route qui monte de l'église de la première à celle de la seconde ; 2. depuis la route ci-dessus mentionnée jusqu'à la paroisse de Ste. Anne Lapocatière, la ligne de séparation entre les dites deux dessertes sera la même que celle qui sépare l'une de l'autre les dites paroisses de St. Roch et de Ste. Louise, telle qu'elle est désignée dans le dit décret d'érection de la dite paroisse de Ste. Louise, excepté que les emplacements déjà concédés ou qui le seront à l'avenir au nord de la route de la Haute-Ville, seront desservis à la dite paroisse de Ste. Louise.

—

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

BUREAU DE CHARLEVOIX ET SAGUENAY.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlles Marie Victoire Simard et Lydie Tremblay. Mlle Tremblay a reçu un diplôme de 2de classe le 1er de mai dernier.

25 août 1869.

M. Boivin,
Secrétaire.

—

BUREAU DE KAMOURASKA.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlles Elise Roy et Exorée St. Laurent.

3 août 1869.

P. Dumais,
Secrétaire.

—

BUREAU DE BEAUCE.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlles Marie Olive Vallée et Mathilde Garant.

Deuxième classe F.—Emilie Grondin, Lucie Lessard et Clotilde Lessard.

17 août 1869.

J. T. P. Proulx,
Secrétaire.

—

BUREAU DE PONTIAC.

Ecole élémentaire, 2de classe A.—Mlles Isabella Armstrong et M. John Baird.

6 juillet 1869.

Ovide Leblanc,
Secrétaire.

BUREAU DE SHERBROOKE.

Académie, 1ère classe A.—M. Alonzo Lee Holmes.

Ecole modèle, 1ère classe A.—Mlle Eliza A. Loring.

Ecole élémentaire. 1ère classe A.—Mlle Mary L. Munn et MM. Robert Scholefield et William Robert Ward.

Deuxième classe.—MM. James Broughton et Henry Cunningham.

2 novembre 1869.

S. A. Hurd,
Secrétaire.

—

BUREAU DE GASPÉ.

Ecole élémentaire, 1ère classe F.—Mlle Clémentine Bossé et M. François-Xavier Blouin.

2 novembre 1869.

E. J. Flynn,
Secrétaire.

—

Errata.—Parmi les Avis Officiels dans le dernier numéro, au titre : Nomination de Commissaires d'Ecoles, au lieu de : Le soussigné a l'honneur de recommander, etc , lisez : Il a plu au Lieutenant-Gouverneur par ordre en conseil en date du 4 août de faire les nominations suivantes, etc., etc., etc.

Comté d'Iberville, St. Athanase.—M. Jean Bouchard en remplacement de Michel *Massé* et non Michel Mahé.

Comté de Témiscouata, St. Arsène.—MM. Joseph Roy et Georges *Dionne* et non George Derome.

Au titre Erections, annexions, etc., de Municipalités scolaires, au lieu de : Le soussigné a l'honneur de recommander, etc., lisez : Il a plu au Lieutenant-Gouverneur par ordre en conseil en date du 4 août, faire les changements suivants pour les municipalités ci-après désignées, etc.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUEBEC (PROVINCE DE QUEBEC), OCTOBRE 1869.

Petite Revue Mensuelle.

La *Petite Revue* du mois de septembre a laissé le Prince Arthur dans le Haut-Canada dont les villes ont fait un concert de fêtes à Son Altesse Royale. Rien de plus empressé, ni de plus somptueux. Cependant, Montréal n'a pas encore montré tout son savoir-faire : cette ville tient encore en réserve de bien belles choses, puisqu'elle entend surpasser ce qu'elle a déjà fait. C'est le 8 octobre que le Prince Arthur y est arrivé, après avoir admiré, sur sa route, les beautés du grand fleuve, sauté ses rapides impétueux, et reçu les joyeux hommages des villages nombreux assis sur ses bords.

L'opulente cité avait revêtu ses habits des beaux jours. Les drapeaux abondaient partout, et tous les palais que le commerce s'est bâtis sur la rue Notre-Dame avaient chargé leurs façades de banderolles, de panaches et de riches fourrures. Chaque fenêtre encadrait un groupe de figures joyeuses, des dames et des fleurs.

Le Prince, en débarquant, reçut l'adresse obligée de la Corporation et y répondit très-gracieusement. Ensuite, le long cortége défila par les rues, sous des arcs de triomphe et au milieu d'une foule compacte qui acclamait, et que Son Altesse Royale saluait avec bienveillance. Là s'est bornée la démonstration ; sur un désir exprès, les grandes fêtes officielles sont remises à plus tard. On ne perdra rien pour attendre. Et le Prince, qui s'est montré assez satisfait du début pour en télégraphier à son auguste mère, ne saurait être désappointé. En attendant, Son Altesse a aussi visité la capitale fédérale et toutes les beautés naturelles qui distinguent le haut-Outaouais. Une société choisie l'accompagnait partout. La chasse, la pêche, les excursions, les grands dîners, les levers, les bals, tout a été prodigué en son honneur. Et maintenant, Son Altesse est de retour à Montréal, où elle se repose de toutes ces fêtes en visitant tour à tour les institutions remarquables, en présidant aux jeux à la mode, et en vaquant comme un bon officier aux devoirs de son régiment.

On a dit souvent que la politique n'a pas de loisirs, et ceux qui l'ont dit en parlaient, sans doute, par expérience. Ce que nous savons bien, c'est qu'elle n'en a eu guère dans le mois d'octobre. Jusqu'aux féniens, que tout le monde croyait morts d'inanition, qui se sont permis de venir la troubler ; on l'a dit du moins, quoiqu'on ait mis en cela un peu de mystère et donné occasion à toutes sortes de bruits. On disait que le Prince Arthur allait être enlevé d'Outaouais par les audacieux de la confrérie, et qu'il serait remis aux Etats-Unis comme un gage de l'affranchissement de l'Irlande, des réclamations de l'*Alabama*, et, par conséquent, de l'annexion du Canada à la république ambitieuse. A entendre ce qu'on disait, c'était Bertrand tout pur qui voulait que Raton lui tirât les marrons du feu!

Cependant, il était difficile de croire que nos bons voisins eussent médité, dans un seul coup, ces trois événements, dont un seul suffirait pour illustrer un homme. Enfin, on n'en crut rien, et l'on resta persuadé que si nos quarante mille volontaires s'étaient préparés en vingt-quatre heures à voler au combat, c'était pour faire acte de discipline et de bonne volonté. Les féniens étaient rentrés sous terre comme les bataillons de rats du bon Lafontaine. On ne sait pas même s'ils ont eu les honneurs d'un cri d'alarme. On ne les a point vus.

La politique canadienne n'a donc pas trouvé là le plus laborieux de sa tâche ; mais le plus important comme le plus difficile, pour elle, a bien été de reprendre son œuvre, d'organiser et réorganiser ses gouvernements.

Elle a pourvu d'abord au Nord-Ouest, objet d'oppositions et de sollicitudes. C'est l'honorable M. McDougall qui en a été choisi Lieutenant-Gouverneur Et nous sommes heureux de savoir qu'il aura parmi ses ministres des hommes de mérite, et entr'autres M. Provencher, longtemps rédacteur en chef de *La Minerve*.

Mais, chers lecteurs, dans une horloge politique qui doit remplir ses heures comme il faut, le renouvellement d'un seul rouage entraîne le remaniement de presque tous les autres. Que sera-ce donc s'il en faut renouveler plusieurs? On sait que les honorables MM. Howland et Archibald n'avaient pas été remplacés dans le conseil privé.

L'heureuse élection de Colchester, le départ de MM. Rose et McDougall, et l'arrivée de Sir Francis Hincks, annoncèrent que le temps devenait opportun pour combler tous ces vides.

Sir Francis Hincks, après le refus de Sir Alexander Galt, est devenu Ministre des Finances ; et pour les deux autres portefeuilles alloués à des hommes d'Ontario, il est question de MM. Morris et Benson.

Mais il est encore un choix qui nous touche singulièrement, et qui intéresse à un très-haut point notre chère Province de Québec. C'est la nomination probable de l'Hon. M. Dunkin au département fédéral du Revenu de l'Intérieur. La Province de Québec, qui a su l'apprécier, est heureuse avec nous de le voir à ce nouveau poste. Car, si M. Dunkin va représenter dans le Conseil Privé les intérêts agnlais et protestants du Bas-Canada, nous savons qu'il emporte aussi avec lui l'estime des Canadiens-français, qui pourront compter sur un ami de plus dans le gouvernement fédéral. Quoique l'on n'ait pas encore finalement décidé quel portefeuille serait donné à M. Dunkin, celui-ci en vue de la session toute prochaine du parlement local a déjà résigné son portefeuille, et a été remplacé par l'Hon. M. Robertson, député de Sherbrooke, dont la nomination paraît jusqu'ici rencontrer l'approbation générale.

Une dépêche importante a été communiquée au gouvernement fédéral par le Ministre des Colonies. Cette dépêche est adressée au Lieutenant-Gouverneur Musgrave, et recommande l'entrée de la Colombie qu'il gouverne dans la Confédération canadienne. Le Ministre déclare que cette nouvelle union ferait plaisir au gouvernement anglais, et il ne faut pas douter qu'il en sera de même pour le gouvernement canadien. Il est donc permis de croire qu'elle sera bientôt un fait accompli.

On ne signale rien de particulier dans la politique des Etats-Unis. La mort du général Rawlins a passé presqu'inaperçue, et l'on a fait son éloge en deux mots, en disant qu'il est mort pauvre comme un bon citoyen. C'est un éloge rare aujourd'hui et pour la forme et pour le fond Et l'on a passé outre, comme pour se dédommager. En revanche on s'arrête beaucoup au général Grant, qu'on ne semble pas en train d'épargner. Les nouvelles élections qui se préparent en sont d'ailleurs une très-bonne occasion. Dans la politique extérieure, on ne remarque plus guère que l'amitié croissante avec la Russie, et une grande froideur pour le Danemark, dont M. Seward avait acheté les îles, et que M. Fish ne veut point payer.

L'Angleterre n'a pas envoyé de nouvelle importante dans ce dernier mois, et l'Espagne se contente d'apprendre au monde qu'elle essaie de la guerre civile. Le Régent Serrano a reconstitué son ministère, mais en gardant Prim, son ami, dont il ne peut se débarrasser. Ils se menacent tour à tour de résigner, mais ne se prennent pas au sérieux, et ni l'un ni l'autre ne résigne. Quant aux Espagnols, qui goûteraient volontiers de la tragédie, mais qu'une longue comédie fatigue, ils demandent un roi, coûte que coûte Seulement les princes qui ont quelque chose à perdre, ne se pressent pas de bâtir des châteaux en Espagne. On ne compte plus guère que sur deux candidats de bonne volonté : le duc de Montpensier, qui veut à tout prix s'appeler *Sire*, et le duc de Gênes, cousin de Bertrand et neveu de Victor Emmanuel.

En France il y a toujours du malaise dans toutes les régions. On répète partout qu'elle sommeille, mais il faut convenir que ce sommeil est fort agité. Comment se réveillera-t-elle, et à qui fera-t-elle payer ce triste repos? A la Prusse ? à l'Italie ? au Pape ? où à elle-même ? On ne saurait le dire : cela dépendra du parti qui va triompher. Mais chacun se prépare. Dans les bas-fonds, le socialisme se remue encore ; on fait des assemblées contre l'autorité, la religion et la propriété.

Le communisme est le dernier mot et le complément de tous les succès des agitateurs. Car alors tout étant public, tout deviendra la proie du plus habile ou du plus fort. Toute personne et toute chose lui appartiendront Or, chacun des mille candidats à cette tyrannie se flatte que se sera lui qui l'emportera le dernier, ou que du moins dans la mêlée comme dans un incendie il pourra se nantir de l'objet qu'il voudra. Il est clair qu'avec un tel dessein dans la tête, toute autorité et tout droit quelconques, depuis les plus sacrés jusqu'aux moins conservateurs, doivent être un obstacle et un ennemi à détruire. De plus, cette audace est favorisée par la lâcheté des puissances, et les gardiens de la société se laissent enlever leurs armes. Ce n'est pas rassurant pour la France, qui sait comment arrivent les révolutions. En pareille occasion l'audace n'est pas plus à craindre que l'irrésolution. On ne saurait jamais pardonner à cette demi-vertu que quand elle est l'effet d'un dernier éclair de sagesse. Par exemple, l'opposition française qui porte le drapeau pâle des modérés, avait résolu quelque temps de prêter la main aux audacieux, et de se rendre le vingt-six octobre au Palais Bourbon, pour y censurer le gouvernement "du haut de son gosier," et commencer peut-être un bouleversement dont le profit net n'eut pas été pour eux. Beaucoup redoutaient déjà leur résolution, quand l'irrésolution triompha, et cette fois pour le bien. Les futurs Ratons se convoquèrent en grande assemblée, mais se trouvèrent trop faibles pour garder les marrons qu'ils tireraient du feu. Ils n'en parlèrent plus, et on leur pardonna. Le Corps Législatif s'ouvrira régulièrement à la fin de novembre.

Il ne paraît pas néanmoins que toute inquiétude ait disparu des hautes régions gouvernementales. On sent comme un vent d'orage qui passe et repasse dans l'air. La santé de l'empereur est rétablie, mais on parle de celle du prince impérial ; l'impératrice est bien partie pour l'Orient, mais son voyage a été sujet à des incidents qui n'ont pas paru du meilleur augure. Les esprits inquiets se font peur de tout,—et les fêtes officielles qu'on donne aux souverains ne leur sont plus des gages d'une heureuse destinée. Pourquoi faut-il que les souverains justifient eux-mêmes ces mauvais présages ? Ce n'est pas sans quelque raison que la France catholique et protectrice du droit s'est affligée de voir son impératrice passer par Venise et non point par Rome. Toute l'Italie officielle est venue la complimenter, mais c'est l'Italie que la France a faite et qui la paie en injure et en mauvaise foi.

L'impératrice a été bien reçue à Constantinople, et l'on a ressuscité pour lui plaire toutes les merveilles orientales des "*Mille-et-une-Nuits*." Elle est maintenant rendue en Egypte, dont le Vice-Roi veut lutter de magnificence, comme de puissance, avec le Sultan, son suzerain. Ce n'est toujours pas l'occasion qui lui manquera. On ne bénira pas le Canal de Suez, mais on le fêtera L'Egypte y sera, la Turquie y sera, l'Autriche y sera, la Prusse y sera ; chaque puissance essaiera le canal comme pour voir à qui il conviendrait mieux ! La pomme sera-t-elle donnée à l'Impératrice ? Pour ce moment l'Angleterre se tient à l'écart et n'y prétend pas, mais elle trouvera bien le secret d'utiliser pour elle cet immense ouvrage qui ne lui coûte rien. Quant à la Russie elle s'occupe plutôt de Constantinople, et n'est pas fâchée que l'œuvre de Suez en détourne l'attention. Car si l'Angleterre et la France se mettaient en tête que Constantinople n'est plus important, elles se soucieraient moins de le défendre, et la Russie en aurait beau jeu. Après quoi elle aviserait à bien détromper ces puissances.

La politique européenne a semé encore plusieurs bruits inquiétants sur son passage par le mois d'octobre. Ils pourraient au premier abord sembler contradictoires, mais si l'on considère que les intérêts ont chassé les principes, et qu'il y a en réserve beaucoup d'événements prévus, on pourra trouver dans ces bruits une harmonie qu'on n'y soupçonnerait pas.

D'abord on a craint une nouvelle révolution française, et dans cette vue il y aurait eu un rapprochement marqué entre l'Autriche, la Prusse et la Russie. On ignore qui a pris l'initiative ; mais M. de Beust a vu la Reine de Prusse, et le Prince Royal de Prusse allant en Egypte, a passé par Vienne, où il a été reçu avec les plus amicales démonstrations.

D'un autre côté, on assure que M. de Bismark ne reste si longtemps à Varzin que pour y méditer un grand coup de tonnerre, pour le cas où la France ne remuerait point. Il veut déchirer la dernière page du traité de Prague, et chasser l'Autriche de l'Allemagne entière. Il aurait même dit que c'est une nécessité pour la Prusse, et que si la Prusse ne refait pas l'Allemagne à présent, c'est la république qui s'en chargera—car il faut qu'elle se fasse. De son côté l'Autriche, frappée au flanc gauche, se tourne en menaçant vers la Hongrie qui reprend la prépondérance dans l'Empire, et qui ne veut pas se laisser amoindrir, sans dédommagement. Le voyage de François-Joseph en Turquie, ne serait pas étranger à cette prévision.

Enfin on affirme que la Russie se détacherait de la Prusse pour ce qui regarde ses propres intérêts. Le Prince Gortschakoff en aurait parlé vertement à M. de Bismark, qui aurait "pris un air modeste, une humble contenance," pour ne pas voir gâter tous ses projets. Mais encore une fois, comme il n'y a là qu'une question d'intérêt, tous ces bruits différents peuvent se concilier, car ils indiquent seulement qu'on veut se tenir prêt pour tout événement quelconque.

La mort a fait plusieurs conquêtes importantes dans ce mois d'octobre.

La première en date est celle de Charles Augustin Sainte-Beuve. Il est mort le 12, à l'âge de 65 ans. Il avait commencé par les "Poésies de Joseph Delorme," qui étaient bien faibles ; il a grandi ensuite dans les "Consolations," "l'Histoire de Port-Royal," les "Portraits contemporains," et il est arrivé au faîte de son talent dans ses "Causeries du Lundi." Quand il ne s'agissait que de l'art, son goût était sain, son esprit fin, et sa critique ingénieuse. Mais son cœur était froid et son âme sans convictions. En politique, il a été d'abord républicain, et de nuance en nuance il est devenu sénateur. Il louait l'empire, recevait ses faveurs, mais il ne l'aimait point. Il donnait des banquets le Vendredi-Saint,

se faisait le héros des écoles de médecine, et proclamait son impiété jusqu'en plein Sénat.

Un homme plus important, et dont la mort pourtant a fait moins de bruit, c'est le vieux Lord Derby, de la famille Stanley, anoblie dès le quinzième siècle. Elle remonte à une mère saxonne, et à un père normand, qui prit le nom de sa femme et qui était compagnon de Guillaume le Conquérant. Lord Derby était né en 1799, et avait acquis une belle réputation littéraire à l'Université d'Oxford. Il entra dans la vie publique en 1826, et dès l'année suivante, il était Secrétaire des Colonies dans le Ministère Canning. Il était jeune encore, et montrait, comme on voit, des tendances libérales. Il était aussi un habile orateur. Sa fortune politique, attachée aux whigs, ne cessa dès lors de grandir. Mais en 1842, il se sépara des whigs à propos de l'église établie d'Irlande. C'est alors qu'il entra au parti tory, pour n'en plus sortir Il lui fut même tellement fidèle qu'il brisa avec Sir Robert Peel, quand celui-ci fut assez libéral pour faire abolir les lois sur les céréales. En 1851, Lord Derby succéda au titre de son père, comme chef de la famille Stanley, et en 1852 il fut fait pour la première fois chef du Ministère, poste éminent qu'il a occupé trois fois jusqu'en 1866, où il s'est retiré en faveur de M d'Israëli. Depuis cette époque, il n'a plus guère parlé des autres, ni fait parler de lui. Les colonies lui doivent beaucoup de reconnaissance, car c'est pour elles qu'il a été meilleur. L'Irlande ne lui a pas les mêmes obligations. Car Lord Derby, l'ancien adversaire d'O'Connell, s'est montré contre elle d'une persévérante opposition, et le dernier bill sur l'église d'Irlande n'a trouvé personne plus décidé à le faire échouer. Le comte Derby est mort le 23 octobre. Lord Stanley lui succède à la Chambre des Lords. Le nouveau comte Derby est un peu libéral comme l'avait été son père, et promet de ne lui pas être inférieur comme homme d'Etat.

Le dernier d'octobre est mort aussi à Londres, le très-riche marquis de Westminster, à l'âge de 74 ans. Il était un des nobles les plus riches d'Angleterre. On l'accusait pourtant d'un grain d'avarice, comme s'il eut eu peur de manquer de pain à la fin de ses jours. Il était Chevalier de la Jarretière, et le chef de la famille Grosvenor, plus remarquable par sa fortune que par ses hommes d'Etat. Lord Grosvenor, qui devient Marquis à la place de son père, a fait parler de lui ces années dernières, comme un des principaux parmi les *Adullamites*. Dans tous les cas, s'il n'arrive à rien, ce n'est pas à la pauvreté qu'on s'en prendra.

En Canada, nous devons signaler la mort de M. l'abbé P. L. Billaudèle, grand-vicaire de l'archidiocèse de Québec, et ancien supérieur du séminaire de St. Sulpice.

Il était né à Tourteron, au diocèse de Rheims, en 1795, et il racontait avec beaucoup de charme les épisodes marquants de la révolution française. Il est venu en Canada eu 1837, et dix ans après il a été élu supérieur, à Montréal. Il était pieux, savant, et même éloquent, et il laisse une mémoire douce comme un parfum à ceux qui l'ont connu. M. le Grand-Vicaire Billaudèle n'avait plus que quelques jours à passer sur la terre pour fêter son cinquantenaire de prêtrise. C'eut été une grande joie pour sa communauté et pour ses amis ; mais pour lui, il aimait encore mieux l'aller fêter au ciel. On ne peut douter qu'il y soit allé. Sa mort, assure-t-on, a été un spectacle digne de sa vie. Aux derniers instants, il priait et chantait des psaumes au milieu de ses confrères qui l'entouraient, ravis par sa confiance en Dieu et son courage.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DES LETTRES.

Académie des Inscriptions et belles lettres.—Dans la séance du 23 juillet, M. Guigniaut, en sa qualité de secrétaire perpétuel, a fait le rapport suivant sur les travaux des commissions de publication de l'Académie pendant le 1er semestre de l'année 1869.

" Messieurs, pendant ce premier semestre, je puis le dire avec confiance, la marche de vos travaux a été à la fois soutenue et prudente, sans qu'aucun d'eux soit resté en souffrance, sans que vos ressources, quelque peu proportionnées qu'elles soient aujourd'hui avec l'étendue de vos besoins, avec l'ardeur de votre activité savante, aient été trop engagées. Le ministre qui vient de nous quitter y avait pourvu, plus d'une fois, par des mesures transitoires, dans la pleine connaissance de notre situation et avec la ferme volonté d'y porter un remède durable. J'espère que son successeur, non moins sympathique aux intérêts intellectuels du pays, nous garantira la sécurité qu'ont déjà obtenue deux des Académies de l'Institut.

Je commence, suivant l'usage, ma revue semestrielle par vos grandes collections historiques et diplomatiques, et d'abord par la suite du recueil des *Historiens des Gaules et de la France*. Le tome XXIII, sous presse, a gagné trente feuilles, comme dans les six mois précédents, et il compte aujourd'hui 544 pages tirées ou bonnes à tirer. Six feuilles, en outre, sont en correction, et la copie du reste du volume a été déposée par les éditeurs, MM. N. de Wailly et L. Delisle.

Le tome IV des *Historiens occidentaux des croisades*, confié à MM. H. Wallon et Ad Regnier, s'est avancé de vingt-quatre à trente-huit feuilles tirées : douze sont bonnes à tirer, dix en épreuves ; le reste de la copie est également déposé.

Pour les *Historiens orientaux*, dont la section arabe était depuis longtemps en souffrance, un grand pas a été fait qui nous promet enfin la publication plus ou moins prochaine du tome Ier. Notre confrère, M. de Slane, avec son infatigable ardeur, a pu remettre à l'Imprimerie impériale le texte, avec une traduction nouvelle, faite sur le manuscrit même de l'auteur arabe, des extraits d'Aboûl Féda, qui devaient être repris en sous-œuvre, sur un avis de la commission des travaux littéraires approuvé par l'Académie. M. Defrémery, dont elle vient de reconnaître dignement le savoir et les services, en l'admettant dans son sein, poursuit, de son côté, le travail des corrections et additions nécessaires aux extraits d'Ibn-el-Athîr, qui terminent le volume, tandis que l'introduction qui l'ouvrira, ainsi que la section entière des auteurs arabes, se prépare par les soins de M de Slane.

J'ai pu déposer sur votre bureau, il y a quelques mois, le tome Ier d'une autre section de la division orientale du recueil des croisades, celle des *Historiens arméniens*, texte, traduction, annotations, pièces justificatives de toute sorte, avec le précieux *fac-simile* et d'amples *index*, par M. Delaurier. Ce beau volume in-folio sera, plus tard, suivi d'un second, qui, pour l'histoire de la Petite Arménie, comprendra l'utile complément des actes, soit en latin, soit dans les langues vulgaires, qui existent en grand nombre au Vatican et dans d'autres archives, où notre zélé et savant arméniste se propose de les recueiller, grâce aux encouragements qui ne lui seront pas refusés, nous l'espérons du moins.

Le second volume, sous presse, des *Historiens grecs* des croisades, destiné aux commentaires sur les textes, dont se compose ou se composera le premier, compte dix feuilles bonnes à tirer des notes de du Cange sur Anne Comnène, complétées par celles du nouvel éditeur, M. Miller. Ce travail de savoir sûr et de grande patience, dont la copie entière est à l'Imprimerie impériale, fera bientôt place à celui du même genre que M. Alexandre tient depuis longtemps préparé sur les récits grecs de la seconde croisade.

Nous sommes ramenés à notre histoire proprement nationale par le vaste recueil, pour des années encore sur le métier, qui doit contenir les *Chartes et Diplômes non imprimés*, antérieurs à Philippe-Auguste. M. Siméon Luce, auxiliaire de M. Delisle, a poursuivi la recherche et la transcription dont il est chargé, des pièces qui se trouvent sous formes de *vidimus* dans les registres du Trésor des Chartes, à partir du 71e, et il a conduit ce travail préparatoire jusqu'au 75e.

Quant à la *Table des pièces déjà imprimées* de notre histoire, que M. Laboulaye est chargé de continuer après Bréquigny et Pardessus, le tome VIII et dernier compte aujourd'hui trente-huit feuilles tirées ou bonnes à tirer, et une trentaine de placards sont en épreuves ; la copie ne manque pas.

Le dernier fascicule du tome XVI du *Galia Cristiana* n'a pu être publié dans le semestre qui vient de s'écouler. La rédaction des différents *index* a réclamé plus de temps que ne le supposait M. Hauréau. Cependant ces *index* sont maintenant terminés, on les compose, et quelques feuilles déjà prêtes vont être tirées. L'exact éditeur compte que l'impression ne sera pas un seul moment interrompue jusqu'à l'achèvement de l'ouvrage.

D'un autre côté, la commission de l'*Histoire littéraire de la France* est toujours occupée, nous dit M. Hauréau, de la rédaction des tomes XXVI et XXVII. Elle espère pouvoir bientôt transmettre à la commission des travaux littéraires le plan du tome XXVI, qui contiendra plusieurs notices importantes et étendues.

Je passe à la seconde série de nos publications, en commençant par les *Notices et Extraits des manuscrits* qui s'exécutent, sous la direction de votre commission des travaux littéraires, par le concours de membres de l'Académie et de savants du dehors. Il m'a été permis de vous présenter encore, dans le cours du dernier semestre, un volume in-4° considérable, formé de la seconde partie du tome XXII de cet utile recueil. M. Thurot y a donné une longue suite d'extraits de divers manuscrits latins pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales au moyen âge, documents qui ne sont sans intérêt ni pour la connaissance de la philosophie de cette époque singulière, ni pour les sciences elles-mêmes telles qu'elle les concevait et les cultivait sous le regard de la théologie.

Pour la première partie, ou la partie orientale de ce même tome, le travail annoncé déjà du savant et regrettable M. Wœpcke, sur trois traités arabes touchant le *Compas parfait*, c'est-à-dire l'instrument au moyen duquel on peut tracer toutes les sections coniques, vient d'être imprimé, texte, traduction française et planches à l'appui, sous la direction de M. de Slane, aussi versé dans les sciences que dans l'histoire des Arabes. De courtes mais substantielles notices sur les auteurs des trois traités les feront connaître, en même temps qu'un avant-propos de notre confrère M. Mohl fera vivement regretter la mort prématurée de l'auteur même du Mémoire dont nous lui devons la communication.

Grâce à l'activité et au savoir de M. Dugat, nous posséderons bientôt la *Table orientale* des XIV premiers volumes de cette grande collection des *Notices des manuscrits*, qui en formera, dans son entier, le tome XV, en y joignant la *Table occidentale*, imprimée et publiée depuis plusieurs années. Les lettres A à G. de la Table orientale (partie française), formant vingt et une feuilles, sont tirées ou bonnes à tirer ; les lettres H à R sont composées et en épreuves ; la fin, depuis la lettre S, est en composition. Je rappelle que, dès longtemps, les onze feuilles d'une partie ou

nomenclature proprement orientale attendent cette partie française qui est le corps de la Table.

C'est une vive satisfaction pour moi de pouvoir vous annoncer, en passant à votre recueil des *Savants étrangers*, qu'avant peu de jours sera déposée sur le bureau la première partie du tome VII, 1re série, de ce recueil, comprenant la moitié, que complétera la seconde partie du même tome, du *Syllabaire assyrien*, par M. J. Ménant. Je viens de donner le *visa* des feuilles 55, 56, 57 et dernière, et aujourd'hui même j'adresse à l'Imprimerie impériale, en première épreuve, la courte préface de ce volume tant attendu, et qui, j'aime à le penser, justifiera cette longue attente.

Je devrais vous avoir présenté déjà la première partie du tome VIII, dont soixante-huit feuilles sont tirées depuis plusieurs mois, mais dont les quatorze dernières attendent encore le tirage. Ce volume, considérable à tous égards, n'en sera, je l'espère, que plus apprécié. Je puis dire d'avance, avec une pleine conviction, que les Mémoires de MM. Wescher, Th. H Martin et Oppert, qui le composent, sont des travaux de premier ordre, chacun dans son genre.

La seconde partie de ce même tome VIII des *Savants étrangers* commence à s'imprimer, et quatre Mémoires, d'un intérêt divers, y ont déjà pris place : l'un par M. Abel Desjardins, sur la politique étrangère de Louis XI ; le second de M. Huillards-Bréholles, maintenant notre confrère, sur la rançon du duc de Bourbon Jean Ier ; un troisième, sur une inscription inédite de la ligue arcadienne, par M. Foucart ; le quatrième, sur l'assistance publique chez les Romains, par M le docteur Briau. Ces Mémoires, comme les précédents, ont été admis dans le recueil sur l'avis de la commission des travaux littéraires, toujours si attentive aux progrès des sciences philologiques et historiques, et à l'honneur de la compagnie.

Restent, Messieurs, vos propres Mémoires. Le tome XXVI, deuxième partie, de la nouvelle série du Recueil, est en pleine voie d'impression. Quatre mémoires sont déjà tirés, un cinquième et un sixième ont été envoyés à l'Imprimerie impériale ; trois autres les suivront prochainement. J'ai plus que l'espoir de voir ce volume se terminer cette année même.

J'ai pu, en attendant, vous tenir enfin parole, et joindre, pour ma faible part, au tome XXIII, 1re partie, de votre nouvelle collection, comme un deuxième supplément à l'ancienne, une édition que j'ai tâché de rendre digne de vous et de son illustre auteur du Mémoire de Fréret *sur l'Origine des Français*, c'est-à-dire des Francs, et *sur leur établissement dans la Gaule.* Cette seconde édition a pu être collationnée sur les manuscrits, non pas malheureusement sur le plus ample et le plus achevé de tous, qu'il s'agissait de retrouver dans la première, où il fut si défiguré longtemps après la mort de Fréret et avant la résurrection de l'Académie. Ce grand travail, utilement consulté de nos jours par d'éminents historiens, la reporte presque à ses débuts, et dissipe, avec une critique aussi judicieuse que hardie, les fantômes qui voilaient encore la véritable origine et le lent progrès des fondateurs de la monarchie française."

BULLETIN DES SCIENCES ASTRONOMIQUES.

—*Eclipse du 7 août.*—Les dessins photographiques des phases partielles montrent les diverses taches du soleil visibles à l'instant de l'exposition, au nombre de six, admirablement définies ; les plus grandes sont entourées d'une frange bien marquée de facules Elle montrent, très-distinctement le granulé de la surface générale du soleil. On constate aussi un accroissement de la lumière de la surface solaire, au point où elle est en contact avec le bord de la lune Cette apparence, qui, suivant M. le professeur Challs, semble indiquer la présence d'une atmosphère lunaire très-rare, est si manifeste sur tous les négatifs qu'il est impossible de s'y méprendre ; elle confirme l'observation faite en 1851 et 1860 par M. le professeur Stephen Alexander, qui remarqua le premier cette particularité sur les photographies qui furent alors prises. M. de la Rue observa quelque chose de semblable en 1860, et le considéra comme un phénomène subjectif ; cette explication est impossible dans le cas actuel, où il s'agit évidemment d'un dépôt d'argent et non d'un contraste de lumière et d'ombre.

—*Dessins photographiques de la totalité.*—*Protubérances.*—On a pris en tout, pendant la totalité, treize photographies avec les trois instruments ; six à Burlington, avec des expositions de cinq à sept secondes ; quatre à Ottumwa, avec des expositions de six à seize secondes. Ce sont des négatifs admirables, qui montrent d'abondants détails, et dans quelques cas une grande portion de la couronne. Une des photographies d'Ottumwa, prise au dernier instant avant la totalité, nous donne l'enregistrement photographique du curieux phénomène connu sous le nom des grains de chapelet de Baily ; ce sont simplement les derniers rayons du soleil, découpés en grains irréguliers par les pics des montagnes de la lune. Un des objets dont on désirait ardemment assurer l'impression photographique, si elle était possible, était la couronne ; c'est dans cette intention que l'on a tant prolongé quelques-unes des expositions. L'examen des négatifs montre que cinq secondes d'exposition étaient plus que suffisantes pour fixer tous les détails des protubérances, mais, sans indication décidée de la couronne. Le développement procédait lentement partout, excepté sur certains points où l'on remarquait des protubérances vraiment massives ; de sorte que l'on ne pensa pas alors qu'il fût utile d'essayer des expositions plus courtes ; mais, éclairés par la lumière de l'expérience que nous venons de faire, nous estimons que des expositions de une ou deux secondes, avec des développements persistants, auront de la valeur pour bien mettre en évidence les détails des protubérances rondes et massives qui se montrent sur certains points. C'est une coïncidence curieuse que, dans ce cas, aussi bien que dans les dessins faits par M. de la Rue en 1868, comme aussi dans ceux des expositions allemandes et anglaises de l'année dernière, toutes les protubérances plus intéressantes soient situées sur les bords du soleil les plus éloignées du bord avançant de la lune ; de sorte qu'elles se montrent mieux sur les plaques les premières exposées. La figure ci-jointe représente les protubérances telles qu'elles sont visibles sur les photographies prises pendant la première moitié de la totalité.

La plus remarquable paraît semblable à un épis de blé. Elle est formée d'une masse centrale continue, inclinée de 45° sur la normale à la surface solaire, et partagée, très-près de son extrémité supérieure en trois branches : l'une se rejette en arrière, dans une direction à peu près parallèle à la surface solaire ; la seconde, projetée en avant, continue la direction du tronc ; la troisième, partie d'un peu plus bas, suit à peu près la direction de la seconde. L'aspect du corps principal, dont la forme est celle d'un faisceau contourné en spirale, suggère l'idée qu'un mouvement tourbillonnaire a emporté ces bouffées de matière légère dans les positions qu'elles occupent. Il a semblé à divers observateurs que cette protubérance était animée d'un mouvement rapide, pendant qu'ils l'observaient ; mais, comme elle occupe les mêmes positions dans les huit négatifs différents pris à Burlington et à Ottumwa, on ne saurait révoquer en doute son caractère de fixité. Il paraît cependant certain qu'il existait un mouvement au sein de la lumière qui entourait le soleil, puisque tous les observateurs s'accordent sur ce point ; mais il y a tout lieu de penser que ce mouvement, comme nous le dirons tout à l'heure, avait lieu dans la couronne, et non dans les protubérances, lesquelles évidemment peuvent prendre un aspect mouvementé quand elles sont vues sur un fond de lumière ondulée. Nous reviendrons sur ce point quand nous parlerons de la couronne.

Immédiatement sur la droite de cet *épi de blé*, on voit une bande de lumière douce, du sein de laquelle s'élèvent deux masses, aussi en forme de fuseau, inclinées vers l'épis de blé.

Sur la gauche, apparaît une masse de nuages roulants disposés en beaux filets ou en belles boucles, comme la fumée d'un feu de joie ou d'une prairie en feu. En rapport avec cette masse principale, on aperçoit de petits amas de lumière entièrement détachés, et flottant au-dessus d'elle, comme dans le cas des dessins de M. de la Rue

D'autres masses nodulaires solides se montrent sur d'autres points ; mais la protubérance la plus remarquable, après celles dont il vient d'être question et qui a aussi attiré l'attention de tous les observateurs, est située assez près du bord inférieur du soleil. Elle est plus clairement visible dans la dernière photographie de chacune des stations, sous forme d'une grosse baleine dont le corps est formé d'une matière nuageuse accumulée, avec une longue queue serrant de près le bord du soleil, et s'étendant sur une longueur de 40 000 milles. La longueur de la masse entière est de 110 000 milles ; la hauteur, de sa portion la plus volumineuse est de 28 000 milles ; sa longueur de 70 000 milles ; son volume total, par conséquent, en admettant que la troisième dimension fût égale à la longueur, serait égal à environ 54 880 000 000 000 milles cubes. A la droite de cette protubérance, on aperçoit une masse de matière nuageuse rappelant une chenille chevelue ; elle ne se montre avec toute sa longueur que dans les dernières photographies de chaque série ; elle ressemble beaucoup aux rouleaux continus de vapeur que l'on voit quelquefois courir à la surface des couches d'eau. On voit se dresser vers son extrémité droite une sorte de tête, mais sur le reste de sa longueur, elle rampe le long du bord du soleil, dentelée ou comme rendue ondulée par des anneaux, ce qui lui donne l'aspect d'un ver gigantesque.

—*La couronne.*—Les photographies d'Ottumwa, dont le temps d'exposition a été long, nous présentent seules une idée de la véritable structure de la couronne, et sous ce rapport, elles nous ont donné plus que nous n'aurions osé espérer.

Une d'entre elles, la dernière et la plus longtemps exposée, nous présente cet objet presque dans son plein développement, tel que je me rappelle l'avoir vu à l'œil nu. La structure courbe des rayons, et l'intensité variable avec laquelle ils sont émis sur les divers points, sont très-nettement accusées. Les jets les plus brillants de la lumière de la couronne sont évidemment associés à celle des protubérances qui ont la forme pointue de flammes ; les protubérances, au contraire, qui ont la forme de masses arrondies semblent jeter des ombres sur la couronne, c'est ce qui me semble résulter aussi des dessins de M. de la Rue. Ces faits prennent une signification particulière, quand on les rapproche des observations faites durant cette même éclipse. En premier lieu, M le professeur E.-C. Pickering, de l'Institut technologique de Massachusetts, qui était avec nous à Mount-Pleasant, dans le but de faire des observations physiques, a trouvé que le ciel était fortement polarisé tout à l'entour, jusque très-près du bord supérieur de la couronne, mais que la couronne elle-même n'était pas une source de lumière polarisée. L'instrument employé par lui était un tube muni, à l'une de ses extrémités, d'une large plaque de quartz, et, à l'autre, d'un prisme doublement réfringent de spath d'Islande, construit à la façon du prisme de Rochon. En regardant la couronne à travers ce tube, on avait sa circonférence entière, avec une zone du ciel environnant ; et l'on voyait très distinctement les deux images du champ tout entier ; or, celles de la couronne était absolument incolores, mais elles se projetaient sur un fond coloré, et coloré sur les deux images, de

teintes complémentaires. Ce fait indique avec certitude que la lumière de la couronne n'est pas de la lumière solaire réfléchie. Avec un spectroscope arrangé de manière à analyser la lumière de la phase de totalité, M. le professeur Pickering n'a trouvé aussi aucune raie obscure dans le spectre de la couronne. Cette absence a la même signification que l'absence de polarisation.

Les observations de M. le professeur Young, du collége de Dartmouth, Hanovre, installé à Burlington, sont plus concluantes encore. Il a trouvé dans le spectre de la couronne des raies brillantes correspondantes à celles que montre l'aurore boréale. " Depuis mon retour, m'écrit-il, j'ai vu le dernier numéro (juillet) du *Journal de Silliman*, et, dans ce numéro, les positions assignées par M. Winlock à cinq raies observées par lui dans l'aurore boréale. Vous apprendrez avec intérêt, qu'autant que j'ai pu m'en assurer par une construction graphique, la raie *aurore boréale* marquée 1550 dans la carte de M. Huggins coïncide exactement avec la raie *couronne* solaire 1474 de Kirchhoff. En outre, les raies *aurores boréales* 1280 et 1400 de Huggins coïncident, autant que je puis en juger, avec les raies les plus fines de la *couronne* entre D et E, que j'ai vues et enrégistrées, mais que je n'avais pas eu le temps de mesurer exactement. Peut-être suis-je par trop téméraire dans mes conclusions ; mais, pour le présent, je suis persuadé que la *couronne solaire est une aurore polaire permanente.* Les trois raies de l'aurore sont données par Angstroëm comme des raies de fer. Qu'est-ce que cela signifie ?

Il est donc à peu près certain que la couronne solaire est simplement une décharge électrique, incessante, mais variant sans doute avec une grande rapidité, comme nous le voyons pour l'aurore boréale, et nous pouvons attribuer à ces variations les mouvements apparents des proéminences qui ont été signalés par plusieurs observateurs, et qui n'ont pas d'existence réelle, comme le prouvent invinciblement nos photographies.

—*Apparence d'une pluie météorique.*—M. Zentmayer et M. le professeur Himes ont enregistré une curieuse apparition, observée par eux à la station d'Ottumwa. Pendant les intervalles quelquefois assez longs qui séparaient les photographies des phases partielles, on mettait en place le verre dépoli pour pouvoir saisir les irrégularités du mouvement d'horlogerie, s'il s'en produisait. Vingt-cinq minutes avant la totalité, M. Zentmayer vit paraître sur le verre dépoli quelques objets brillants qui marchaient d'une corne à l'autre du croissant solaire. Chacun de ces objets mettait environ deux secondes à parcourir le diamètre du soleil ; ils suivaient tous des lignes droites, à peu près parallèles et dans le même sens. Ces points très-nettement définis firent naître dans l'esprit de M. Zentmayer, habitué à se servir de la chambre obscure dans un but photographique, l'impression forte qu'ils étaient les images d'objets réels, et non pas seulement des jeux de lumière. Il est certain, en outre, que ces objets, quels qu'ils puissent être, pour produire sur le verre dépoli des images aussi nettement définies, ont dû se trouver à des distances de la lunette égales à plusieurs kilomètres ; car, même un point lumineux situé à une distance plus courte aurait donné naissance à une image agrandie avec des contours nébuleux. Après qu'il eut appelé l'attention de M. le professeur Himes sur ce phénomène, et observé le mouvement de huit ou dix de ces petits corps, M. Zentmayer en vit trois autres venir des limites du champ et disparaître sous le croissant du soleil, mais sans reparaître de l'autre côté. Il est digne de remarque que la direction du mouvement des trois derniers de ces corps correspondait à celle du vent qui soufflait alors, mais qu'il n'en était pas ainsi pour les dix autres ; que ceux-ci, par conséquent, pour cette raison et d'autres encore, ne pouvaient pas être pris pour des graines semblables à celles que le Rév. M. Dawes signalait et décrivait, en 1852, dans les *Monthly Notices* de la Société royale astronomique. Nous avons jugé convenable de prendre note de cette observation faite par notre expédition, d'autant plus que d'autres observateurs, dans des stations très-distantes, ont remarqué des phénomènes qui, autant qu'on peut en juger par les rapports encore vagues qu'ils ont publiés, semblent complétement analogues à ceux que nous venons de décrire ; cette confirmation et les données additionnelles résultant de leurs observations conduiront peut-être à quelques conséquences précieuses. Si les objets étaient des corpuscules météoriques situés entre nous et la lune, et aussi au delà de notre satellite, leur passage devant le disque du soleil aurait présenté probablement les mêmes apparences que ci-dessus.—*Les Mondes.*

BULLETIN DES SCIENCES CHIMIQUES.

—*Moyen d'éviter les dépôts adhérents dans les chaudières à vapeurs, par* M. Cornill Woestyne.—Après le manque d'eau dans les chaudières à vapeur, l'incrustation des dépôts abandonnés par les eaux sur les parois intérieures est sans contredit la cause la plus habituelle des accidents qui viennent trop souvent désoler les usines. Le fabricant doit donc se proposer d'aviser par tous les moyens possibles à réduire ces dépôts à une proportion minime, et faire en sorte que cette faible proportion ne puisse pas nuire à la marche des chaudières.

Depuis huit ans, j'emploie dans la fabrique d'Arlovetz un procédé qui me permet d'atteindre avec succès ce résultat ; l'expérience de plusieurs usines voisines est également venue confirmer l'efficacité de ce système.

Les dépôts que j'ai observés à Arlovetz et dans les autres fabriques de Russie, étaient composés presque exclusivement de carbonate de chaux, comme on peut l'expérimenter facilement en en plongeant un morceau dans de l'acide chlorhydrique ; on voit alors un dégagement abondant d'acide carbonique se produire.

Les calcaires contenus dans les eaux sont des bicarbonates de chaux, maintenus en dissolution par un excès d'acide carbonique ; par suite de l'évaporation de l'eau dans les chaudières, ils abandonnent peu à peu leur acide carbonique, et se déposent graduellement sous forme de carbonate de chaux en cristaux microscopiques sur les parois des chaudières, en y adhérant fortement. La couche va ainsi augmentant tous les jours et s'opposant de plus en plus au passage de la chaleur dans le liquide ; lorsqu'elle a atteint une épaisseur suffisante, elle permet au fer de rougir et de causer par suite des explosions quelquefois terribles.

Pour empêcher ces dépôts d'adhérer aux parois des chaudières, j'ajoute chaque jour dans le réservoir de mes pompes alimentaires, de la lessive que j'obtiens en faisant passer de l'eau chaude sur un petit filtre rempli de cendre ; la lessive ainsi produite mesure un quart Baumé et renferme, comme on sait, des carbonates alcalins ; je la mets journellement et graduellement dans la proportion de 30 litres pour une force de 300 chevaux-vapeur.

Examinons maintenant le rôle bien connu de ces carbonates alcalins en présence des bicarbonates de chaux en dissolution dans l'eau. Ils saturent instantanément l'excès d'acide carbonique qui tenait le calcaire en dissolution à l'état de bicarbonate ; de sorte que le calcaire se précipite immédiatement et reste en suspension dans l'eau en ébullition, sans adhérer à la chaudière ; dans cet état, il ne peut produire aucun effet nuisible ; par l'ébullition, les bicarbonates de potasse et de soude perdent leur excès d'acide et peuvent de nouveau précipiter le carbonate de chaux ; leur action est ainsi continuelle.

Le fond de ce procédé consiste donc à précipiter instantanément le carbonate de chaux contenu dans l'eau, de façon à l'avoir en suspension au lieu de le laisser se déposer peu à peu et adhérer aux parois des chaudières. Bien que ce dépôt pulvérulent en suspension soit inoffensif, il est bon, néanmoins, de l'éliminer de temps à autre pour maintenir la pureté constante dans les chaudières. Chacune d'elles, à cet effet, est munie d'un tube purgeur, qui plonge à 1 décimètre du fond des bouilleurs et qui sert à chasser au dehors le précipité calcaire dont nous avons parlé ; on a soin, quand on veut procéder à ce nettoyage, d'alimenter la chaudière au-dessus de son niveau ordinaire, et d'ouvrir ensuite le robinet qui fait communiquer le tube purgeur avec l'intérieur ; le dépôt en suspension est alors projeté au dehors avec une quantité d'eau égale à l'excès d'alimentation introduit à dessein. On doit examiner avec soin l'eau ainsi expulsée, pour juger de l'opportunité des nettoyages.

Qu'il me soit permis d'insister sur la facilité pratique et sur la minime dépense nécessaire pour l'installation d'un pareil procédé, qui ne nécessite que l'emploi de la cendre que chaque chauffeur trouve à sa disposition.

Après avoir ainsi examiné le moyen de rendre inoffensif le dépôt des matières calcaires dans les chaudières, il convient de dire quelques mots des procédés faciles par lesquels on peut purifier, au moins partiellement, l'eau qu'on emploiera dans l'alimentation des chaudières, et parfaire ainsi le système d'épuration que je viens d'exposer.

1° J'ai soin de réunir toutes les eaux de condensation de vapeur (retour de vapeurs des machines et des vapeurs de chauffage) dans le réservoir des pompes alimentaires.—Ces eaux sont chimiquement pures, de façon qu'en retournant aux chaudières, elles n'y introduisent aucune impureté.

2° L'eau fraîche que j'emploie dans l'alimentation de mes chaudières pour remplacer celle perdue dans le travail, est préalablement passée sur un filtre chargé de noir animal ou de charbon de bois, qui marche durant un mois, et qui, pendant sa durée, enlève en moyenne le tiers du calcaire contenu dans les eaux.—Cette filtration a également l'avantage d'éliminer toutes les matières en suspension dans l'eau.

Ce procédé très-simple me permet de travailler trois mois de suite sans nettoyer l'intérieure de mes chaudières, et, quand je les ouvre après ce laps de temps, elles sont complètement propres ; avant son emploi, j'avais, après deux mois de marche, des dépôts de quatre millimètres d'épaisseur adhérents aux parois.

— On nous communique les renseignements officiels qui suivent sur l'état d'avancement actuel du grand tunnel des Alpes ;

Il a été percé, depuis 1860 jusqu'au mois de mai 1869, une longueur de 9,522 m. 45.

La longueur totale du tunnel à percer étant de 12,200 mètres, la longueur restant à ouvrir est exactement de 2,677 m. 55.

Si le percement se continuait avec cette dernière vitesse, il exigerait encore 658 jours à partir du 1er mai et sera terminé par conséquent vers le mois de mars 1871.

Une difficulté est encore à craindre pour la continuation rapide des travaux.

C'est l'écoulement probable des eaux en pente vers Modane, écoulement qui aura lieu dès que l'attaque de Bardennèche aura dépassé le point milieu du souterrain

Il sera nécessaire, dans ce cas, de ralentir les travaux de percement et d'extraire les eaux par des procédés mécaniques d'épuisement.

Il est intéressant de savoir que les ingénieurs et entrepreneurs du tunnel du mont Cenis ont signé un engagement de livrer le tunnel le 31 décembre 1871.—*Journal officiel de Paris.*

IMPRIMÉ PAR EUSÈBE SENÉCAL, MONTRÉAL.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XIII. Québec (Province de Québec), Novembre 1869. No. 11.

LITTERATURE.

POESIE.

NOVEMBRE.

LE FILS.

Quand le froid des hivers chasse les hirondelles
Loin de notre pays, dis, ma mère, où vont-elles ?

LA MÈRE.

Mon fils, d'un vol rapide elles passent les mers,
Et retrouvent ensemble, après un long voyage,
Un ciel bleu, du soleil et de grands arbres verts.

LE FILS.

Mère, il est donc là-bas un paisible rivage
Où ne grondent jamais les tristes vents du nord ?

LA MÈRE.

Oui.—Là-bas le printemps sourit aux hirondelles ;
Là-bas les jours sont beaux, là-bas les nuits sont belles ;
Là-bas la rose blanche a des fleurs immortelles,
Et la vigne toujours garde ses raisins d'or.

LE FILS.

O ma mère ! si Dieu nous eût donné des ailes,
Nous partirions tous deux comme les hirondelles !—
J'ai froid.—Pour nous bientôt le ciel clair s'éteindra ;
Ma mère, prions Dieu de nous donner des ailes.

LA MÈRE.

Mon fils, console-toi.—Dieu nous en donnera.—

ANDRÉ LEMOYNE.

LE RÊVE.

Je me suis dit, en voyant l'hirondelle
S'enfuir au loin sur des bords plus heureux :
Hélas ! pourquoi ne puis-je pas comme elle
Au vent du soir abandonner mon aile—,
Et m'élancer vers les bornes des cieux ?

Je me suis dit en voyant la nacelle
Se perdre au loin sur les flots bleus des mers :
Hélas ! pourquoi ne puis-je pas comme elle
Au vent rêveur abandonner mon aile,
Et me jouer au sein des flots amers ?

Car je voudrais m'élancer vers un monde
Qui n'eût plus rien de nos sombres douleurs,
Où nos beaux jours coulassent comme l'onde,
Quand elle sort de sa grotte profonde
Et se répand sur des tapis de fleurs !

Où d'un printemps éternel le sourire
Fît à jamais oublier les hivers ;
Où le zéphyr établît son empire,
Où notre cœur ne fût plus qu'une lyre
Toujours vibrante et pleine de concerts.

Que dis-je, hélas ! pour gagner ce rivage
Il ne faut pas les ailes de l'oiseau ;
Il ne faut pas les longs plis d'un nuage ;
Il ne faut que le vent d'orage
Qui nous pousse vers le tombeau !

L. DE M.

Le Foyer.

Dans la maison inhabitée, voyez l'âtre éteint, ces pierres grises devant ce fond noir et béant : cela est laid, cela est triste. Mais que la maison se remplisse d'êtres vivants, quelle transformation s'accomplit ! Sur ces mêmes pierres, au milieu des cendres moelleuses, un gai brasier resplendit, tandis que la flamme hardie, et joyeuse, et chatoyante, lèche et blanchit la sombre paroi du foyer.

Le foyer, c'est l'âme de la maison.

N'est-ce pas près de lui, sur les genoux de sa mère, que l'enfant aimé apprend à aimer à son tour ? Voyez-le jouer et sourire, tandis que son regard ignorant et candide s'arrête sur le regard de ses parents ou de son aïeule, comme pour leur demander la route et le secret de l'avenir. Aux douces clartés du foyer, le premier enseignement qu'il reçoit, c'est l'amour.

Quand il grandit, quand les passions s'éveillent en lui, et que, inexpérimenté, sans force et sans sagesse pour résister aux tentations qui l'assiégent, sa jeune âme peut succomber sans retour peut-être, où

trouvera-t-il du secours ? Encore aux saintes clartés du foyer, dans la sagesse et dans la force de ceux qui l'ont devancé, et qui peuvent lui dire comment on combat et comment on triomphe.

Plus tard, devenu homme, où rencontrera-t-il le repos après sa rude journée de travailleur? où puisera-t-il le courage pour se préparer aux luttes, et, qui sait? aux souffrances du lendemain, si ce n'est près du foyer où, dans les saines joies de la famille, il trouve l'aliment réparateur de l'énergie de son âme ?

Et combien qui, enveloppés des mille réseaux de la tentation, entraînés par les folles attractions du désir, n'ont été retenus sur le bord de l'abîme, ô flamme sanctifiante du foyer domestique, que par ton pur reflet sur un visage de femme ou sur un front d'enfant ! Adorable harmonie des plans de Dieu ! l'être fragile, impuissant, et qui ne saurait vivre une heure sans protection, devient par sa seule innocence l'ange gardien de l'homme fort.

Mais le voici vieilli, cet homme ; ses cheveux ont blanchi, ses membres roidis par l'âge se refusent à la vie active, et c'est encore près du foyer que nous le retrouvons. De quoi lui parle-t-elle maintenant, la sympathique clarté de l'âtre ? Non plus de l'avenir vague et brillant des jeunes âmes, ni de la lutte des cœurs vaillants, mais du passé où ses jours se sont ensevelis l'un après l'autre, où ses espérances déçues avec ses joies réalisées, glissant ensemble des doigts du Temps, sont tombées comme tombe sur le foyer la cendre du bois consumé.

Heureux est-il alors, celui qui dans sa mémoire ne rencontre que des souvenirs purs et exempts de regrets ; celui qui en face du devoir n'a pas faibli, celui qui jamais n'a imposé silence à sa conscience, celui dont le cœur toujours ouvert a beaucoup aimé. Celui-là, dans cette halte près du foyer, entre son œuvre accomplie et la tombe, est en paix, et c'est d'un regard serein et joyeux d'espérance qu'il entrevoit et salue par delà la mort les horisons de la prochaine éternité.—Son foyer est un sanctuaire où ceux qu'il a devancés viennent apprendre comment on doit vivre afin de bien mourrir.

Mais l'homme qui n'a jamais écouté les enseignements du foyer domestique ; l'homme qui a gaspillé sa vie, la jetant sans remords aux choses de la terre ; qui, sacrifiant tout à la soif de posséder, a sans cesse arraché de son cœur ce qui pouvait y germer de pitié ou d'amour ; qui, étouffant en lui toute aspiration élevée et généreuse, n'a écouté que les conseils d'une ambition fausse et mondaine ; en un mot, l'homme qui, méconnaissant l'essence impérissable de son être, a voulu jouir à tout prix : cet homme vieilli, faible, infirme, n'est plus qu'un objet de dégoût. Voyez-le, tout en lui est de la terre ; son regard, si sec et positif, ne s'élève jamais en haut, ne cherche jamais le ciel. C'est avec un intérêt fiévreux qu'il se préoccupe des moindres événements d'un monde qui lui échappe. La vie future, il n'en veut pas ; ici-bas sont toutes ses attractions, toutes ses joies, et la mort est là qui le guette, et, fasciné par cet œil morne qu'il tient fixé sur lui, saisi de terreur, il se cramponne de plus en plus à la terre, de plus en plus à la vie.

La vieillesse, cette royale couronne dont la lumineuse douceur imprime tant de majesté au front de l'homme qui a noblement vécu, n'est chez cet être sans grandeur morale qu'une misère, une abjection de plus.

Quelque brillant, quelque moelleux qu'il soit, le foyer de cet homme est un foyer lugubre près duquel on n'aime pas à s'asseoir.

Le foyer ! qui donc ne garde en son cœur le souvenir de tant d'heures écoulées paisibles, joyeuses, satisfaisantes près de son chaud brasier ?

Et pourtant, il est des hommes, des enfants, des familles qui n'ont pas de foyer.

Il est des pauvres qui grelottent sans feu, dans un logis ouvert au vent, durant les longues soirées d'hiver. Les enfants, que ne réjouit pas la douce chaleur de l'âtre, sommeillent de froid et de tristesse, appuyés contre leur mère, qui, assidue, travaille près d'une lampe à la clarté mélancolique, tandis que le père au dehors poursuit quelque rude labeur. Vie austère ! vie douloureuse ! Et n'est-ce pas miracle que le foyer du cœur brille et réchauffe encore auprès de ce foyer sans feu ! Pitié pour eux !

Dans de somptueux salons égayés par des feux splendides, il est des riches qui ont abandonné le foyer domestique. Vagabonds du plaisir, ils vont errant de fête en fête, et leurs enfants, confiés à des mains mercenaires, s'élèvent et grandissent loin d'eux. Enivrés du désir de jouir et de la vanité d'afficher leur fortune, ils laissent couler leurs jours sans qu'une pensée sérieuse les vienne faire songer à leurs devoirs de famille négligés, à leur foyer désert, à leur mission de riche inaccomplie, à leur vie qui s'enfuit. Pitié pour eux !

Il est des hommes dont la maison jadis était pleine de doux visages, de rires joyeux, de jeunes et caressantes voix ; et maintenant, le soir, à leur retour dans leur demeure, ils ne rencontrent plus que vide et que silence autour de leur foyer éteint. Pitié pour eux !

Oh ! oui, pitié pour tous ces êtres que leur folie, que la misère ou que la mort ont dépouillés des pures et radieuses joies du foyer !

Dans ce moelleux salon ouaté d'épais tapis, fermé de lourds rideaux, quel air de comfort et de paix ! Qu'ils sont doux et brillants, les rayons que laisse tomber la lampe sur le velour cramoisi de la table ! Qu'ils sont souriants et heureux, les visages qui animent ce lieu charmant ! Puis, dans l'élégante cheminée de marbre blanc, quel admirable feu ! Sous la cendre qui le recouvre, le bois entièrement consumé apparaît comme une ruine ardente toute prête à s'écrouler, tandis que partout alentour voltigent ces myriades de flammes bleues qui semblent s'acharner à ce qui n'est plus.

Le père et la mère sont là, jeunes encore, avec un long et paisible avenir devant eux ; sur le front de leur fille mariée, qui brode près de la table, rayonne cette expression de sérénité joyeuse, mais sérieuse, qui parle d'un bonheur concentré et infini. Puis, dans un coin du salon, les enfants jouent sur le tapis, insouciants, mais poursuivis par ce vague fantôme de l'espérance qui accueille chaque homme au berceau pour l'accompagner à travers la vie, afin de le soutenir et de le fortifier de son sourire toujours voilé, mais radieux.

Ici, point d'ombre, point de souci, point de pli sévère au visage. Le passé n'est formé que de doux souvenirs, et l'avenir est rayonnant. Aussi, comme ils battent librement, tous ces cœurs. L'intelligence, que nulle inquiétude ne vient troubler ni froisser, se développe large et entière, ainsi qu'une noble plante, sous les bienfaisants rayons du bonheur. Les hautes questions de la philosophie et de la foi, la poésie et les sciences, ont leur place à ce riant foyer ; c'est en amies qu'elles y viennent et qu'elles y sont accueillies.

La pauvreté n'y est pas oubliée, sans doute. On s'y préoccupe souvent du soulagement de ceux qui souffrent, et c'est avec largesse que le bien-être laisse tomber de ses doigts délicats l'aumône dans la main calleuse de la misère. Mais avec cette aumône donne-t-on aussi son cœur ? Hélas ! nous devons le dire, il est difficile de prêter une entière sympathie à des maux que l'on ne connaît que de nom. Et la lourde tempête qui courbe là-bas la tête des affligés, et la bise glaciale qui perce la porte mal jointe du pauvre, ont-elles jamais traversé les volets si bien clos et les rideaux moelleusement fermés de cette heureuse demeure ? On y parle de ceux qui souffrent, et l'on n'a jamais souffert ; on y parle de ceux qui pleurent et l'on n'a jamais pleuré ; on y parle de ceux qui ont froid et soif et faim, et chez soi l'on possède dans toute leur plénitude le luxe et le comfort de la vie. Que l'on jouisse de ces biens, on en a le droit ; mais, en conscience, a-t-on celui de plaindre le malheureux si l'on n'emploie pas toutes les facultés de son cœur à le soulager ? Si nous ne donnons avec la pitié de nos lèvres que des secours aussi disproportionnés à notre fortune qu'à la misère de nos frères, ne ferions-nous pas mieux de nous abstenir ? La pitié sans l'amour est une insulte pour celui qui en est l'objet. Si nous ne voulons pas prêter aux malheureux notre appui tout entier pour sortir de l'abîme, oh ! ne l'écrasons pas de notre assistance, et laissons-lui au moins, à lui si dépourvu, la noblesse de sa misère.

Hélas ! de ce manque de pitié vraie, de ce manque d'amour, nous en sommes trop coupables. Sans parler du pauvre honteux qui cache loin de nous sa détresse et que nous ne recherchons pas, voyez ce mendiant à la porte : transi, il jette un regard d'envie sur le feu des domestiques ; ce qu'il voudrait, ce serait d'étendre ses doigts glacés, sur la flamme brillante, de reposer un instant ses membres roidis devant le chaud foyer. Mais qui donc songe à cela ? On se débarrasse de lui par quelqu'aumône, et il s'en retourne dans la rue froide et boueuse, cet homme, l'un de ceux dont Jésus-Christ a dit : Ce que vous ferez pour l'un de ces petits qui viennent en mon nom, je l'accepte comme fait pour moi.

Ah ! prenons-y garde, quelque bien disposé que nous soyons à la bienveillance, à la compassion, il y a dans le doux bien-être du foyer un attrait auquel il est difficile de résister, et qui tôt ou tard, si nous nous y laissons aller, finira par détruire en nous les grands instincts de la charité. Il ne faut pas s'y tromper, la famille, c'est soi ; l'amour qu'on porte aux siens, on se le porte à soi-même ; le dévouement qu'on a pour eux, comme l'a fort bien dit quelqu'un, n'est que de l'égoïsme élargi. Et ainsi, une chose bonne, une chose sainte, le foyer, ce doux nid de l'enfant qui bat des ailes vers l'avenir, ce refuge contre l'entraînement du monde, cet asile où les cœurs lassés se reposent, devient un lieu malsain où l'âme s'énerve, s'étiole, s'endort, et, qui sait ? se meurt peut-être, parce qu'elle n'aime plus.

Il en est de même des jouissances intellectuelles. Les délices des hommes cultivés sont un piége auquel il est aisé de se laisser prendre. Précisément parce qu'il s'agit d'intérêt d'un ordre supérieur, on se persuade que donner son esprit à ces choses, c'est satisfaire à toutes les aspirations de son âme ; et, perdu dans les hautes spéculations de l'intelligence, on oublie qu'il est des êtres écrasés par le poids de la vie, et qui souvent n'auraient besoin pour se relever et se sauver que d'une main tendue avec amour, que d'une parole partie du cœur.

Moins doux et moins riant sans doute que le foyer du riche est celui du pauvre, mais plus vivant. Sous le large manteau de la cheminée, la flamme jaillit du fagot de broussailles. Le bois craque et pétille joyeusement, et le long murmure du vent qui passe sous la porte s'élève harmonieux et mélancolique. Sur le feu, la marmite où cuit la soupe, chante sa chanson appétissante, tandis que les enfants assis autour de l'âtre babillent en teillant le chanvre ; d'une main, ils tiennent la touffe bloude et soyeuse de la plante, de l'autre, ils en jettent les débris à la flamme qui bientôt les a dévorés. La mère, occupée des soins du ménage, va et vient dans la cuisine éclairée bien plus par le feu que par la lumière tremblante de la lampe suspendue à la muraille. Et le père ? Peut-être est-il à l'étable, soignant ses bêtes ; peut-être revient-il d'un travail lointain ; peut-être, s'il est marin ou pêcheur, restera-t-il la nuit entière bercé au rouli des vagues.

Mille dangers assiégent le pauvre. Le plus souvent son travail présente une chance de mort, et s'il s'arrête en son labeur, voici venir la misère ; mais Dieu veille, et le pauvre poursuit sa voie gardée par lui.

Autour de son humble foyer, il n'est pas de doux loisirs, pas de conversatious intellectuelles, pas de dissertations savantes. On parle du travail accompli, de l'ouvrage de demain et des faits journaliers de la vie qui s'écoule. Puis on se serre les uns les autres, afin de laisser une place près du feu au vieux voisin malade, à la veuve solitaire, à l'orphelin délaissé, à tous ceux qui sont tristes et sans foyer.—Que le mendiant qui passe franchisse sans crainte le seuil hospitalier ; qu'il se réchauffe à la flamme des broussailles ; il y aura pour lui un pot de soupe et uue gerbe de paille fraîche, tout ce que ces gens simples et bons peuvent donner.

Que le riche aussi, à son heure d'angoisse, vienne hardiment demander ici du secours. S'il s'est égaré dans les bois, si la tourmente l'a surpris sur la route, qu'il s'arrête devant la chétive maison, et qu'il frappe ! Il trouvera chez ces êtres humbles et pauvres, étonnés de pouvoir lui rendre service, une active sollicitude et un dévouement complet. Et, en séchant ses vêtements trempés de pluie devant le feu dout, par respect pour lui, tous se sont écartés, peut être se dira-t-il que ce qui fait l'homme vivant, c'est avant tout un cœur bien disposé.

Certes, nous ne voulons pas dire ici que la réelle charité soit exclue des foyers opulents ; non, car là aussi, et en grand nombre, nous trouvons de ces âmes vaillantes qui se donnent tout entières. Mais ce que nous devons dire, c'est qu'il y a dans la sécurité, dans le bien-être, comme une attraction fatale vers des besoins nouveaux qui entraîne l'homme peu à peu à l'égoïsme et à l'orgueil, tandis que, tout au coutraire, il y a dans les luttes continuelles du pauvre, dans ses appréhensions, dans ses souffrauces, un appel incessant à la sympathie, à la pitié et à l'amour, qui développe à son insu même les germes de vie de son âme.

Or, de tout ce qui précède, voici ce qu'il faut conclure : Sur les somptueux palais des riches, comme sur la misérable hutte du mendiant, s'étend le vaste firmament de Dieu. Après les années si courtes de la vie terrestre qui s'écoule pour les uns douce, facile et brillante, pour les autres morne et désolée, voici venir la grande rémunératiou de l'Éternité. En face du Tout-Puissant et de nos destinées iufinies, qu'est-ce donc qui importe ? Le bien-être, les joies de la fortune, la vie de ce monde ? Hélas ! toutes ces choses qui passent ne sont là que pour nous séduire :—ce sont les grandes tentations qui s'emparent de nos âmes, qui les eudorment et les tuent. Ce qui importe en réalité, c'est de conserver, c'est d'accroître en soi la vie du cœur, la vie de la conscience, la vie de l'âme, c'est de demeurer vivant devant l'Eternel.

Tous donc, riches et pauvres, jeunes et vieux, songeons à ces choses. Et quand l'hiver et la uuit nous ramènent près de la brillante et chaude flamme du foyer, voyons en elle le radieux symbole de nos âmes qui, laissant leur enveloppe de cendre à la terre, s'envoleront bientôt vers leurs destinées immortelles.— *Magasin Pittoresque.*

PEDAGOGIE.

L'Education est l'Art de développer les bons instincts et d'annuler les mauvais.

Un philosophe célèbre a prétendu que l'homme naît bon. C'est une erreur manifeste pour quiconque a observé des enfants, et cette erreur est dangereuse comme toutes les flatteries.

La vérité est que l'enfant a des aspirations au bien, mais aussi des penchants au mal. Or, il est plus difficile de s'élever que de tomber où l'on penche. C'est pourquoi l'éducation est une œuvre laborieuse.

L'enfant, étant doué de conscience, d'intelligence et de cœur, a le germe de toutes les vertus et la disposition à les sentir, à les comprendre et à les aimer. Lors donc que l'on veut obtenir une vertu d'un enfant, il faut s'adresser à sa conscience, à son intelligence et à son cœur ; il faut lui faire remarquer que sa conscience exige cette vertu, que sa raison l'approuve et que son cœur l'aime.

L'enfant est toujours plus avancé qu'on ne le croit ; toutes les facultés de son âme sont formées dès sa naissance aussi bien que ses organes et ses sens. Il ne lui manque que l'expérience. Dès qu'il s'est familiarisé avec les objets qui l'environnent, l'intelligence brille dans ses yeux, la sympathie dans son sourire, son caractère se révèle dans tous ses mouvements. Sans doute, il ne faut pas trop hâter le développement de ses facultés ; et, pour me servir de l'expression vulgaire, l'élever en serre chaude, mais il ne faut pas non plus le traiter comme si ces facultés n'existaient pas : on s'exposerait à les blesser ou à les déformer. On doit les entourer, comme on sait si bien le faire pour son corps, des soins les plus délicats.

Le cœur se développe chez l'enfant avant l'intelligence, parce que celle-ci est beaucoup plus compliquée. Notre sympathie éveille sa sympathie, notre colère excite sa colère. Lors donc que vous voulez lui faire entendre raison, parlez-lui avec bienveillance, il comprendra votre ton, votre accent, lors même qu'il ne comprendrait pas votre langage.

Ne reprenez jamais un enfant lorsqu'il est en colère ou lorsque vous y êtes vous-même, car, au moment où il n'a pas sa raison, comment vous comprendrait-il, et si vous n'avez pas la vôtre, comment le persuaderez-vous ?

L'enfant est imitateur : c'est donc un devoir de pratiquer devant lui toutes les vertus qu'on veut lui inspirer, et de les pratiquer sincèrement ; car l'enfant est doué d'un tact exquis et il reproduira vos vertus telles qu'elles seront, réelles ou simulées.

Efforcez-vous de former vos enfants à la vertu par l'habitude, qui rend toutes choses beaucoup plus faciles.

Préoccupez-vous dans l'éducation beaucoup plus de développer des vertus que de corriger des défauts. Bossuet a dit quelque part que le bien seul existe réellement et que le mal n'est qu'une négation du bien, un pur néant. Quoi qu'il en soit, il est clair qu'en développant une vertu, on annule par cela même le vice contraire ; au lieu qu'en attaquant un défaut par des reproches ou des châtiments, on ne produit nullement la vertu opposée. Ce n'est pas par des coups, mais par une bonne nourriture et des exercices convenables, que l'on fortifie le corps des enfants ; il en est de même de leur âme.

Quelle que soit la bonne volonté d'un enfant, il est faible ; il faut donc être indulgent avec lui, il faut le soutenir et l'aider à travailler, à souffrir et à lutter avec courage, car l'enfant a comme nous ses travaux, ses peines et ses combats.

La première de toutes les vertus que nous devons inspirer aux enfants, c'est l'amour de la vérité, la droiture et l'horreur du mensonge, de la duplicité. De là dépend toute l'éducation, toute la vie. Si l'âme de l'enfant est droite, il suffira de la diriger vers le vrai, le beau et le bon, et elle l'atteindra à coup sûr ; mais si elle est fausse, elle sera semblable à une flèche recourbée qui n'atteint jamais le but.

On se représente généralement l'enfance comme l'âge de la candeur, et le mot même de naïveté par lequel on désigne souvent cette vertu est le plus bel hommage que l'on puisse rendre à l'enfance. On considère l'âme des enfants comme une source limpide qui réfléchit toutes les beautés du monde moral ; mais s'ils laissent troubler leur âme par le mensonge, ce n'est plus qu'une eau bourbeuse qui ne réfléchit plus rien.

L'enfant a une soif inextinguible de la vérité, et ce qui le prouve, c'est l'infinité de questions qu'il adresse à ses parents ; mais combien il est facile et commun de fausser ce noble instinct, soit par l'exemple en trompant les enfants pour se débarrasser de leurs questions et de leurs prières, soit par l'excitation directe au mensonge en abusant de leur sincérité pour les gronder et les punir.

On ne trompe pas impunément les enfants, ils sont plus fins

que nous et ils s'aperçoivent bientôt que l'on n'est pas franc avec eux. Dès lors tout est perdu. La vérité n'est plus autre chose à leurs yeux que l'intérêt de celui qui parle ; la morale tout entière, l'intérêt de celui qui la prêche. L'éducation est anéantie dans sa source même.

Ne punissez ni ne grondez jamais un enfant qui avoue une maladresse ou une faute. Ce serait un manque de générosité et de délicatesse qui l'irriterait nécessairement et troublerait son sens moral. Ce serait une leçon positive de mensonge qui produirait infailliblement des fruits amers.

Il faut faire observer à l'enfant qu'il est content de lui-même lorsqu'il dit la vérité, et mal à l'aise quand il fait un mensonge. Il faut lui expliquer les avantages de la droiture et les inconvénients si connus de la duplicité. Pour leur faire aimer la vérité, la première condition, c'est de ne pas la leur rendre désagréable, de ne pas la faire passer à leurs yeux pour une duperie.

Si vous voulez que l'enfant conserve le sentiment de sa dignité, qui est chez lui d'une vivacité extrême, car la moquerie, l'ironie, l'injure l'exaspèrent, prenez garde de blesser et de détruire vous-même ce sentiment si précieux en traitant votre enfant sans aucune politesse et sans aucun égard ; respectez votre enfant si vous voulez qu'il se respecte lui-même et qu'il vous respecte.

Ne reprenez donc jamais un enfant avec des paroles de moquerie, d'outrage ou de mépris. Ne le reprenez jamais devant aucun témoin. S'il voit que, malgré votre mécontentement, vous ménagez sa dignité, il en sentira le prix et vous saura gré de votre attention. Mais s'il voit que vous-même qui l'aimez faites bon marché de sa dignité, il n'en fera lui-même aucun cas et vous aurez profondément altéré son sens moral.

(*Le Chartier de Sédouy*).

Causeries avec les Enfants.

On a paru croire pendant longtemps que les enfants ne pouvaient rien apprendre qu'avec des livres: le maître ou la maîtresse semblait n'être là que pour en expliquer le contenu et aider plus ou moins à le faire comprendre. La conséquence de cette opinion, c'est que plus l'enfant avait de livres entre les mains et plus il en portait chaque jour sous son bras ou sur son dos en se rendant à l'école, plus il paraissait apprendre. Le savoir se mesurait, pour ainsi dire, au poids des volumes. Celui qui en avait étudié et qui pouvait en réciter le plus grand nombre de pages, passait naturellement pour le plus instruit.

Peu à peu la lumière s'est faite. On a commencé à comprendre qu'avec ce système la mémoire était trop communément la seule faculté exercée, qu'on la fatiguait même en la surchargeant, et qu'en même temps on laissait sans culture une foule de facultés non moins nécessaires à l'homme, puisque c'est à elles qu'il est donné de faire une application utile des faits rappelés par la mémoire. On a reconnu que les livres ne sont qu'une lettre morte, et que la parole du maître peut seule leur donner la vie. Ce qui importe, en effet, ce n'est pas ce que l'élève a appris, mais ce qu'il a compris: or, très-souvent, l'un est en raison inverse de l'autre.

De cette manière plus exacte d'envisager les choses, il s'en est suivi cette conséquence naturelle qu'on a été en accordant de moins en moins d'importance à l'emploi des livres pour les enfants, résultat précieux puisqu'il diminue les frais de l'instruction, et qu'il la met davantage à la portée des familles pour qui la dépense à faire en achat de livres devenait souvent un obstacle, soit qu'elles dussent faire cette dépense elles-mêmes, soit que la commune la prît à sa charge.

Plus tard, on est arrivé aussi à comprendre qu'il y a pour l'enfant des écoles primaires une culture de l'intelligence qui est plus utile pour lui que la science proprement dite, parce que celle-ci ne sert à rien sans celle-là, qu'elle peut même avoir des dangers et conduire l'homme à sa perte. On a reconnu encore qu'il y a beaucoup de choses que l'homme a intérêt à savoir, en dehors de la science qui s'apprend dans les livres, Arithmétique ou Grammaire, Géographie ou Histoire. Cette science qui ne s'étudie pas dans tel ou tel ouvrage, et que cependant chacun doit posséder, c'est la science de tout le monde, la science de la vie, la connaissance du monde où nous vivons et de tout ce qui nous entoure. Pour cette science, point d'ouvrages méthodiques, point de traités plus ou moins élémentaires ou savants, mais seulement des yeux pour observer et une intelligence pour raisonner, avec un guide pour diriger l'enfant dans ses observations et lui apprendre à tirer des conséquences exactes des choses.

Ce guide, c'est le maître ou la maîtresse, qui avec leur supériorité d'intelligence et de savoir, ont en eux-mêmes tout ce qu'il faut pour conduire l'enfant dans un travail où il s'agit simplement de l'habituer à se servir de ses facultés en lui apprenant à en faire un juste usage. Mais l'enfant ne saurait faire usage de ses facultés en restant simple auditeur d'une leçon, c'est-à-dire un auditeur à chaque instant distrait, parce qu'il n'a rien à faire, et, par conséquent, toujours inattentif à un certain degré. Il faut provoquer l'activité de son esprit par une suite continuelle de questions, qui nécessitent un travail de toutes ses facultés, afin d'en obtenir des réponses, qu'on fait suivre d'explications ou de rectifications, et auxquelles on rattache successivement de nouvelles questions. Il faut, en un mot, lui parler et le faire parler.

Parler avec les enfants et les faire parler, voilà par excellence le moyen de développer leur intelligence, en exerçant toutes leurs facultés, moyen dont n'approcheront jamais les leçons faites sur des livres, et encore moins les récitations de pages ou de chapitres appris par cœur. Pourquoi donc n'y a-t-on pas recours plus souvent ? C'est que dans beaucoup d'écoles on regarde encore ces causeries comme une manière de perdre le temps; c'est, paraît-on croire, du temps employé au détriment de la science proprement dite, c'est-à-dire du savoir dont les enfants peuvent faire preuve un jour d'examen, en présence d'un interrogateur inexpérimenté, qui se paie de mots, et qui prend pour une véritable instruction, la répétition machinale mais imperturbable de définitions, de règles et de formules, tout au plus bonnes à témoigner de la mémoire de l'élève, mais sans profit pour son esprit, parce que le plus souvent il les a apprises sans les comprendre.

C'est aussi probablement par défaut d'habitude: les maîtres ne se livrent pas à ces causeries, parce qu'ils n'en ont pas l'habitude; comme ils ne s'y sont point exercés, ils ne commencent pas, parce qu'ils les croient beaucoup plus difficiles que les leçons ordinaires. Rien n'est moins exact. Que faut-il, en effet, dans ces causeries? Parler de ce qu'on sait, et pas autre chose; rien à étudier, rien à apprendre soi-même. Le maître le moins instruit en sait infiniment plus qu'il n'est nécessaire pour apprendre aux enfants une foule de choses, et surtout pour exercer leur intelligence, pour leur apprendre à réfléchir, à observer, à juger, à comparer, à découvrir ce qu'ils ignorent à l'aide de ce qu'ils savent déjà, à déduire les conséquences des faits observés, ou bien à en rechercher les causes.

Sans doute les maîtres qui ont le plus l'habitude de ce genre d'exercice, y réussiront mieux que d'autres; mais elle s'acquiert très-aisément, le tout est de commencer. Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs: les enfants y mettent du leur autant que nous-mêmes. Le plus souvent ils sont nos propres guides, et leurs réponses, même lorsqu'elles sont entachées d'erreurs, nous indiquent quelles questions nouvelles nous devons leur adresser.

Mais, pourrait-on nous demander, quel peut être le sujet de ces causeries ? Tout et rien ; c'est-à-dire, rien de précis, de déterminé, aucun objet de préférence à un autre; mais tout ce qui se présente à nos yeux, tout ce qui nous tombe sous la main: une plume, une épingle, un caillou, un clou, une graine, un ustensile, une plante, un animal, notre corps et ses parties, la pluie et le beau temps, les phénomènes du jour et des saisons, les travaux des champs, les événements de la vie. En d'autres termes, nous avons devant nous un champ illimité, où nous pouvons nous mouvoir en toute liberté. Il suffit de parler des choses qu'on connaît, et dans chacun des sujets qu'on choisit, de s'en

tenir à ce qu'on sait; en se renfermant dans ce cercle, il en restera toujours assez à apprendre aux enfants. Il faudrait plutôt craindre d'en vouloir trop dire, et d'épuiser en quelque sorte un sujet en parlant de tout ce qu'il comporte; car on arriverait presque infailliblement à dépasser la portée de l'intelligence d'une bonne partie des enfants.

Une seule chose importe dans les exercices de ce genre: ce n'est pas ce qu'on apprend directement aux enfants, mais ce qu'on les met en état d'apprendre, par l'usage qu'on leur enseigne à faire de leurs facultés. Les habituer à exprimer des idées justes; et lorsqu'il leur arrive de se tromper, les exercer à reconnaître leur erreur, à en découvrir eux-mêmes la cause, en leur faisant remarquer comment ils ont tiré une conséquence inexacte de ce qu'ils savent, faute d'avoir bien observé les faits ou d'en avoir fait une juste application: voilà le point essentiel.

Au sortir d'un entretien semblable, les élèves paraitront peut-être n'avoir rien appris; ils ne sauront effectivement rien de ce qui leur permettrait de briller aux yeux d'un examinateur routinier, qui ne sait pas sortir de ses règles de Grammaire ou de ses définitions d'Arithmétique. Mais leur esprit se sera ouvert, leur intelligence aura été exercée, et tous ils auront le sentiment d'avoir appris quelque chose, parce qu'ils se sont rendu compte de ce qu'ils savaient; ils se le sont approprié en le comprenant mieux et en s'en formant une idée plus exacte. En même temps, ils ont été vivement intéressés, non pas seulement parce qu'ils ont compris, mais encore parce qu'au lieu d'être auditeurs passifs d'une leçon, à laquelle ils auraient assisté, comme d'ordinaire, plutôt de corps que d'esprit; ils y ont joué véritablement un rôle actif; mettant du leur dans tout ce qui s'est dit, et faisant entrer en jeu toutes leurs facultés.

Il n'y a pas d'enfant qui, après une pareille causerie, ne soit plus satisfait de son maître et de lui-même; de son maître, qui a su l'intéresser, en lui parlant de choses qu'il comprenait, et dont la connaissance lui paraît infiniment plus utile pour lui que des règles le plus souvent inintelligibles; de lui-même, parce qu'il se rend la justice d'avoir travaillé à sa propre instruction par le travail d'esprit qu'il a fait et parce que ce travail lui a prouvé, d'un côté, qu'il sait en réalité beaucoup plus de choses qu'il n'en croyait connaître; et d'un autre côté, qu'en faisant un bon usage de son intelligence, il n'est pas aussi difficile d'apprendre qu'il l'avait supposé jusque-là.—*Journal d'Education de Bordeaux.*

Grammaire.

Dans quelles circonstances est-il permis d'introduire des mots étrangers en français, et à quelles conditions?

L'examen de cette question a pour but de répondre à une des difficultés soulevées par la lettre de M. de Chamerois, insérée dans le dernier numéro.

Avant d'entrer en discussion, je dirai à l'honorable Correspondant qu'il m'est impossible d'approuver les règles par lui posées; il fait de trop larges concessions au néologisme étranger, ce fléau de notre langue, qui la tuera, si l'on n'y prend garde. Qu'il en juge par les extraits suivants, copiés fidèlement d'un article sur les mœurs anglaises, inséré à plusieurs reprises dans une revue hebdomadaire; il verra s'il est possible de pousser l'extravagance plus loin, et si ce dévergondage n'est pas une conséquence nécessaire des concessions faites à la folie du jour.

" Ce n'est autre en effet que *the most honourable the marquess of N.*

" Un des membres du *peerage* anglais.

" Ce noble *lord* possède en Écosse, dans trois ou quatre comtés, plusieurs *manors*, dont un seul suffirait pour assurer à son propriétaire une existence princière.

" C'est un de ces *gentlemen* pur sang qu'on ne voit guère qu'en Angleterre, et tel qu'a pu seul le produire un *breeding in and in*, renouvelé pendant plusieurs générations entre les *lords* chasseurs de renard et des *ladies* de *keepsake*.

" Il a des cheveux *mel-brown*, légèrement bouclés.

" Il a été rompu à toutes les feintes de *boxe* par une célébrité du *ring*.

" Nul ne sait se draper avec plus de distinction dans les plis d'un *tweed* écossais.

" Renommé, même en Angleterre, pour ses cochers, ses *hunters*, ses voitures, ses équipages de chasse, il possède dans ses écuries une véritable merveille de l'art hippique, un *jockey* d'environ 60 *pounds*, uniquement composé d'os et de nerfs.

" Ses domaines sont, pour la grande part, des *tails-fees*, des substitutions *encumbered*, comme on dit en Angleterre, c'est-à-dire, en bons français, grevés de toutes les servitudes et hypothèques légales que la loi anglaise a pu inventer pour entourer la terre d'un culte jaloux et inaliénable, tels que *entails*, *post-obits*, *wardships*, *endowments*.

" On conviendra que chez soi, cet *home* est beaucoup trop vaste pour abriter le bonheur domestique.

" Sa femme n'est pas à lui plus que son temps: elle appartient à l'étiquette. Ses enfants sont si rarement sous ses yeux, qu'il est père comme il est époux *for fashion's sake*, pour la forme.

" Cette hypocondrie incurable, que nos pères nommaient *vapeurs de rate*, et que le laconique anglais nomme tout simplement *la rate* (*spleen*).

" Quoiqu'il méprise les Français, il ne laisse pas de trouver les Parisiens assez *entertaining*.

" Ces mots de gueule, qui ont toujours eu le privilége de réjouir les anglais, et dont ils ont fait autrefois, sous le nom de *flyting*, une sorte de branche du *sport*.

" Le *right honourable lord B.*, un de ses collègues de la Chambre haute.

" *Scholar* distingué de l'Université de Cambridge.

" Classé hors ligne par les *honors* de *parliamentary companion*.

" Quelque chose de dégingandé, ou, comme disent les Anglais, de *swinging in one's gait*, dans toute l'habitude du corps.

" Jusqu'ici, au Parlement, il se contente du rôle de *debater*.

" Sa femme et ses enfants font partie de sa maison, de ses *estates*, comme ses laquais et ses équipages.

" Un capitaine de *riflemen*.

" Appelé, au sortir d'Eton, à choisir dans le double lot des cadets de famille anglais, *arts or arms*, il a suivi résolûment la trace de ses aïeux, la carrière militaire.

Les aînés, en Angleterre, s'élèvent rarement au-dessus des modiques qualités nécessaires pour faire un *fox-hunter* ou un *country-justice*.

" *Sir* Humphrey a, comme tout bon Anglais, son dada, son *hobby horse*.

" Non content d'inventer pour le *rifle* un nouveau système d'amorce, il voudrait faire du soldat anglais un bon tireur à la cible.

" Il est impossible de ne pas remarquer en lui, au second coup d'œil, ce je ne sais quoi d'empesé, de froid, de gourmé, ce *self-respect* outré, qui est le cachet natif de l'aristocratie britannique.

" Il est un des rois du *high life*.

" Une célèbre bohémienne vivait, à Londres, au commencement de ce siècle, sous le nom de *the fair gipsy*.

" Le premier théâtre de ses succès fut d'abord le *ring*, dont il ne tarda pas à franchir l'enceinte de cordes pour se mesurer avec le *rick ward*.

" Inventeur de plusieurs feintes et passes fameuses, telles que le *ducking away* et le terrible *potato top*, il ne tarda pas à succéder à ce dernier dans le titre de *Championship*, d'être honoré de la ceinture qui lui avait été donnée par ses admirateurs, trophée et palme du *fighting* avec le surnom de *the glorious* Jim.

" Bientôt il abandonna le *ring* pour le *turf*.

" Jamais *gentleman-rider* ne porta avec plus de grâce la casaque de soie ou la cape de velours.

" Ce bohême règne aujourd'hui dans tous les lieux publics, au *club*, sur le *turf*, dans le *green room* du théâtre de la Reine.

Sa beauté toute byronienne fait *rush* et scandale parmi les femmes.

" Puisque ce trop fameux Jim a eu le bonheur de naître Anglais, et d'éviter ainsi la potence et le *hard labour*, convenons que jamais homme ne fut mieux doué pour jouer ce rôle.

" Nul ne connaît mieux que lui les mystères du *turf*, ses *trisk*, ses paris et ses glissades.

" L'ancien *fencing master* a la main aussi malheureuse au pistolet qu'à l'épée.

" Il sait prendre alternativement tous les tons, depuis le *flash* des *public-houses* jusqu'au *stant* le plus raffiné.

" Toute cette histoire aura pour dénoûment un duel, ou la balle du *rack-bully*, du *ruffian-spadassin* ira faire mouche sur le front charmant du marquis.

" Sir Charles L...., baronet, *knight of the shire*, juge de son district, président de sa *vestry*.

" Cette *gentry*, colonne de la vieille Angleterre.

" L'objet le plus important de son culte est la terre, le *free soil.*

" Il a élevé chez lui le *high-farming* à la dignité de science.

" Au Parlement, *sir* Charles est un *tory* renforcé, un vieux *tory, high churchman.*

" Jamais électeur influent n'a contesté l'unanimité du *show of hands*, ni élevé sa voix contre l'ovation du *chairing*.

" La seconde femme boit du punch et du porter au lieu du thé, et se permet même quelquefois, *for shame !* au grand scandale de toute la parenté, de petites escapades en habits masculins.

" La troisième emploie ses *hours of idleness* à composer des poëmes.

" Cela lui paraît trop *shoking* pour sa *respectability*.

" L'*old governor* n'a pas partie gagnée.

" Ce journaliste est un ancien *fellow* de l'Université d'Oxford.

" Il a débuté dans sa carrière d'écrivain en tenant la plume rapide du *reporter*.

" Il a la mémoire *full of information.*

" Un *pocket-book.*

" Son *desk* à la main.

" Le style des *reviewers* anglais.

" Le *Times*, retiré, comme un Minotaure, au fond de ses *boards*.

" Le *Times*, cet insatiable *paper*.

" Il est *witty* à la manière de son pays.

" Avec un peu plus de *mawkish sensibility* et de *waggery* pseudo-fantaisiste.

" Sa glaciale indifférence ne voit dans la société que des *hoaxes*, des *humbugs* et des *puffs*, et dans les hommes que des *squibs* et des *snobs*.

" Ses *satirical sketches.*

" Deux ou trois *babies*, frais et potelés.

" *How much* et *does play* sont les seules formules de son catéchisme utilitaire.

" Il vient chez nous, sous prétexte de faire faire à sa femme *a tour in France.*

Ces nombreuses citations, empruntées à un seul écrivain, et puisées dans un seul de ses ouvrages peu étendu, est de nature à donner une idée du degré de corruption et de mauvais goût où est arrivée notre langue.

Si l'invasion étrangère tend de plus en plus à la défigurer, il se trouve encore des écrivains qui cherchent courageusement à élever des digues contre le torrent. Voici, pour le prouver, quelques citations que je suis heureux de mettre sous les yeux de mes lecteurs.

" Nous ne parlions que français jadis à Paris, dit un rédacteur de l'*Illustration*, maintenant tous les jours nous acculons quelques expressions étrangères, auxquelles nous conservons soigneusement leur orthographe. Nous n'oserions plus traiter ces nouveaux venus qui nous arrivent des bords de la Newa, de l'Arno, de l'Elbe et de la Tamise, avec le sans-gêne dont usaient nos pères, quand ils glissaient par hazard dans leur français un mot emprunté aux voisins.

" Nous ne faisons plus bouillir notre thé que dans un *samawar ;* nous n'allons plus sur la glace que dans un *droschki ;* nous ne songeons plus à paresser sans goûter un *dolce far niente ;* un portrait ne nous plaît que s'il a de la *morbidezza ;* nous approuvons où nous blâmons les actes du *zolverein*, et nous commentons les résolutions du *reichsrath.*

" Avant peu, tout le vocabulaire anglais aura passé dans nos dictionnaires. La langue anglaise est, depuis longtemps, celle des courses de chevaux ; elle a toujours été celle des chemins de fer et du whist. Cela ne nous suffit plus : nos gandins auraient honte de se promener sans *stick ;* nos députés ne consentent plus à voter le budget, si les ministres n'ont pas déposé le *blue book* sur le bureau, et nous ne savons plus nous ennuyer, tous tant que nous sommes, qu'en ayant le *spleen.*

" Notre costume n'a pas su mieux se défendre que notre langue. Nous avons accepté avec une docilité parfaite le *tweed*, le *plaid*, le *mac-intosh* et le *mac-farlane*, et nous portons avec une sorte d'orgueil la livrée de notre servitude."

" La langue anglaise, dit M. Jules Clarétie, autre écrivain de l'*Illustration*, lutte avec acharnement contre notre pauvre français, et a quelquefois le dessus. Encore si c'était la langue de Shakespeare ! Ah, bien oui ! Argot de turfiste, parlage de jockey, rien de plus. Ouvrez la petite pièce que M. Emile Villars dirigeait contre le langage contemporain, et qu'il appelait *Précieuses du jour*, vous verrez qu'on ne peut être un galant homme, en 1866, si l'on ne connaît sur le bout du doigt le *worth*, le *sport*, le *bock*, le *match*, le *box*, le *stick*, le *pick*, le *ring*, le *stock*."

" C'est aux Anglais, dit un autre journaliste, que nous devons les *steamers*, les *railways*. Peu s'en faut que nous abandonnions la cuisine française pour le *roast-beef*, le *beef-steak*, le *sandwich*, les *puddings*, la bière, le thé et le *soda-water* des Anglais. Ce sont des chevaux anglais qui viennent courir sur le sol français, qualifié de *turf*, par nos modernes anglomanes, et s'y disputer à nos frais des *handicaps* et des *derbys*. C'est dans des voitures anglaises que se promènent nos dames ; la mode anglaise a fini par régner sous le nom de *fashion ;* nos élégants sont devenus des *dandies ;* nos cercles du bon ton des *jockey-clubs*, dont les membres s'affublent du nom de *gentlemen*, ne pouvant porter celui de *gentilshommes*. Nos soirées sont des *raousts ;* nos repas sont des *luncheons*, et c'est un *steward* qui préside à nos froids ambigus, terminés par des *toasts* en guise de dessert. Il n'est pas jusqu'à nos paillasses de foire qui ne se fassent honneur, aux yeux des badauds, du titre de *clown*. Mais je n'en finirais pas, si je voulais passer en revue tous les emprunts que nous avons faits à l'Angleterre, ou, pour parler avec plus de vérité, les nouvelles habitudes que son ascendant nous impose. Elles ont si bien passé dans nos mœurs, et de là dans notre langue, que les mots qui les désignent fourniraient un supplément anglais au dictionnaire de l'Académie."

M. Génin combat aussi avec vigueur cet ennemi redoutable de notre langue, le néologisme étranger, sans cependant condamner toute espèce de néologisme.

" A la réception de Suard, dit-il, Gresset attaqua le néologisme, mais il manqua de grâce, et son discours n'obtint aucun succès. M. Viennet, en traitant la même question, n'a pas été plus heureux. Au bout du compte, le néologisme n'a pas été plus atteint la seconde fois que la première.

" Le néologisme procède de deux causes, qu'il faut soigneusement distinguer : d'un côté, le mauvais goût et l'envie de se singulariser à tout prix ; de l'autre, la nécessité d'exprimer des idées nouvelles, et l'insuffisance du vocabulaire ancien, insuffisance plus souvent apparente que réelle, et qui n'est au fond, que l'ignorance de ses ressources. A ce mal, quel remède ?

" Dans le premier cas, la raillerie, je le veux bien ; ceux qui parlent de *désubalterniser* la femme, et qui traitent la raison de *pudibarderie*, je les abandonne volontiers aux alexandrins vengeurs de M. Viennet, encore que je ne les estime pas au fond bien dangereux.

" Que Gresset déclame contre les *caracos*, que M. Viennet s'escrime contre le *rococo*, c'est à mon sens, faire trop d'honneur aux inventions saugrenues d'une marchande de modes et d'un loustic du boulevard.

" Mais, dans le second cas, dans le cas d'une ignorance sincère,

et de bonne foi, ce procédé n'est plus de mise. Il est clair qu'il faut ici éclairer et instruire, indiquer les richesses d'une langue mal à propos réputée indigente, et en les remettant dans la circulation, faire honte de l'emprunt.

" M. Viennet a les oreilles déchirées par les mots employés dans les gares de chemins de fer, qui, delà, se répandent forcément dans le monde : le *railway*, le *tunnel*, le *ballast*, le *tender*, *express*, *truck* et *wagons :* une bouche française semble broyer du verre ou mâcher de la braise en les prononçant. Cela est vrai : mais fournissez-en de meilleurs. Si l'Académie ne le peut pas ou ne le veut pas, de quoi se plaint-on ?

" Eh ! s'écrie M. Viennet, qu'avons-nous besoin de tous ces mots bâtards pour peindre ces chemins ?

" Mille pardons ! je vous arrête : il ne s'agit pas de les peindre ; il s'agit, ce qui est bien autrement important, de les desservir, et, pour cet effet, de leur constituer une terminologie claire, brève et euphonique, en remplacement de celle qui vous déplaît.

" Voyons, comment voulez-vous qu'on dise au lieu de *railway* ? Comment ? Ecoutez :

Ce fer qui sur le sable allongeant ses lanières,
En rayons accouplés dessinant ses ornières,
Court sous les monts fendus ou de voûtes parés,
Sur les fleuves soumis, les vallons rehaussés.

Voilà le *railway*, et la preuve, selon M. Viennet, que nous n'avions pas besoin de tous ces mots bâtards.

" Ah ! oui, sans doute, il serait bien désirable que tous les employés de chemins de fer pussent ainsi adopter ce système de synonymes ; mais il en résulterait quelque perte de temps, et ce langage pittoresque ne serait guère en rapport avec la nature de l'objet décrit.

" Se moquer, démolir, c'est bientôt fini, mais remplacer, mettre la correction à la place de la faute, là commence la difficulté. Ce n'est pas que ce baragouin me plaise plus qu'à M. Viennet, ni que j'approuve l'anglomanie, soit dans le langage, soit dans les mœurs. Au fond, la thèse de M. Viennet est bonne ; je trouve seulement qu'il l'a mal défendue, et ne l'a plaidée qu'à moitié.

" Autrefois, en France, on ne souffrait que des mots français, ou du moins vêtus à la française. Les noms propres mêmes devaient se laisser réformer ou traduire. C'était une tradition des Romains, fidèlement suivie chez nous. Mais depuis un temps, on l'a oubliée, et nous voyons notre langue envahie par des myriades de mots à physionomies atroces, mots barbares (au sens latin), qui en ont déjà entamé la belle moitié, défigurent son caractère national, et menacent de la perdre en la corrompant chaque jour davantage.

" Ce que M. Viennet avait à faire, c'était de montrer que nous possédons des équivalents de tous ces mots soi-disant indispensables, et même qu'ils sont ici, pour la plupart, du vieux français travesti. Dès lors, pourquoi ne pas leur restituer leur forme française ?

" Le *tunnel* est notre *tonnel*, *tonneau* ou *tonnelet*, qui subsiste encore dans la *tonnelle*, chérie des buveurs et des chansonniers. le *ballast* est le *lest* de la *balle* ou fardeau ; le *railway* est une voie à *rais*, rayons. On ne doit pas dire les *rails*, mais les rais d'un chemin de fer. *Dérailler*, qui semble le rétrograde de *railler*, comme *décoiffer* l'est de *coiffer*, est un verbe absurde. C'est *dérayer* qu'il faut dire, opposé à *enrayer*, en le reprenant de l'ancien français où il existait, non-seulement au sens propre, mais encore au sens figuré. On en voit un exemple dans Rabelais, *Gargantua*, 1, 27.

" Le tort de M. Viennet, le tort de l'Académie française, est de ne pas réveiller ces souvenirs, de ne pas exercer ces réclamations et ces reprises, et de rendre la France tributaire en apparence de ceux-là mêmes qu'elle a enrichis.

" Autrefois, il y a longtemps, la langue française avait une douane : Tout mot étranger qui se présentait à la barrière payait l'octroi, ou bien il n'entrait pas. Un beau jour on s'avisa de créer un corps exprès pour veiller à cette douane, et préserver la langue française. La chose devait aller bien mieux. Ils ne seront pas distraits : leur unique besogne sera de faire sentinelle, vérifier la marchandise, délivrer des acquits-à-caution, des permis de circuler. A la bonne heure ! On s'y fie, on les laisse agir, ou plutôt ne pas agir, et s'endormir sur leur chaise, dans leur bel uniforme. Mais tout-à-coup un cri se fait entendre. Le Capitole est pris !— Oui, il est pris, mais à qui la faute, s'il vous plaît, sinon à M Viennet et à ses confrères ! Vous avez bonne grâce vraiment de venir aujourd'hui vous plaindre et accuser les autres ! Gardiens négligents, dépositaires infidèles, dites votre *mea culpa*.

" Au lieu de le dire, M. Viennet siffle. Tout siffleur qu'il est, il a de singulières indulgences. Lui, si dur aux *tunnels*, aux *grooms*, aux *steamers*, au *turf* et au *sport*, à tous les substantifs sifflants des Saxons et des Scots, au moment même où il les stigmatise, il ajoute : " Passe encore pour le whist ! " Et pourquoi cette exception ? Il vient des trois royaumes, l'excuse est plaisante ! et les autres d'où viennent-ils donc ? M. Viennet veut bien des mots anglais qui servent à jouer aux cartes, mais il répudie avec indignation ceux qui servent à l'industrie. Si vous permettez le *whist*, quel droit avez-vous d'interdire aux autres le *sport*, le *turf* et même les *clubs ?*

" Cette absence de logique, je dirais presque de raison, est ce qui me frappe le plus dans l'épître de M. Viennet. La raison est cependant la seule arme pour combattre victorieusement les abus ; je veux bien qu'elle s'aide de la plaisanterie, mais qu'est-ce-que des plaisanteries dépourvues de raisons ?

" Chaque art, chaque science, chaque profession a son vocabulaire technique qui lui est indispensable. Mais parce qu'il a plu à l'Académie d'écarter de son dictionnaire français les trois quarts des mots dont on se sert journellement en France, M. Viennet, brouillant et confondant à plaisir les notions les plus élémentaires de la synonymie, enveloppe, sous le nom de *néologisme*, tout ce qui n'est pas de son dictionnaire, l'argot des voleurs et des lorettes, aussi bien que les termes de la langue philosophique. Il raille *objectivité*, *passivité*, *téléologie*, etc., sous prétexte qu'il ne les comprend pas. Belle raison ! Etudiez-les Croyez-vous que le peuple comprenne mieux vos tropes académiques ? M. Viennet, pendant qu'il était en train, devait attaquer aussi la nomenclature chimique, les termes de marine, de médecine, de jurisprudence ; car à son point de vue, tout cela est du néologisme.

" Si M. Viennet, en sa qualité d'académicien français n'est versé ni dans la philosophie, ni dans les sciences, au moins doit-il connaître Horace. " Il est permis, dit ce poëte, et il le sera toujours de fabriquer un mot marqué au coin de la langue en usage." Il y a donc un néologisme légitime. C'est à quoi M. Viennet ne saurait consentir. Il prend le Dictionnaire de l'Académie, il s'enferme dans cet étroit espace, et, confondant, de propos délibéré, l'usage et l'abus du néologisme, il nous rappelle sans cesse à la langue de Pascal, de Corneille et de Molière. Cette langue, à coup sûr beaucoup plus large que le français officiel de l'Académie, n'est pas, comme le repète M. Viennet, suffisante à tout exprimer aujourd'hui. Et la preuve, c'est que M. Viennet, tout en faisant cette leçon aux autres, se sert de mots inconnus à Corneille, à Pascal, à Molière. Où a-t-il vu dans les écrivains du siècle de Louis XIV, *gaz*, *shérif*, *entrain* ? Heureusement que la loi n'astreint personne à suivre les décisions académiques, non pas même les académiciens. Car enfin, si l'Académie ne veut pas marcher, il faudra donc que la nation toute entière s'arrête avec elle, il faudra que les arts, les sciences, l'industrie manquent de termes correspondants à leurs progrès, parce que tel est le bon plaisir de l'Académie ! "

(*A continuer.*)

Théorie élémentaire des nombres.

D'APRÈS EULER, LEGENDRE, MM. GAUSS ET CAUCHY.

(Suite et fin.)

Résidus négatifs ; diviseur commun maximum ; multiple minimum.

29. Dans la division, si la partie entière du quotient est trop faible à moins d'une unité près, on dit que la division se fait *en dedans*, et dans ce cas le résidu est positif; si la partie entière est trop forte à moins d'une unité près, la division est dite *en dehors*, et le résidu est négatif.

L'équation $a = bq + r$ (§ 13,) peut s'écrire

$$a = b\,(q+1) + r - b\,;$$

$q+1$ est le quotient en dehors, et $r-b$ est le résidu négatif correspondant; exemple :

$$15 = 4.3 + 3 = 4.4 - 1\,;$$

ainsi dans la division de 15 par 4, 3 est le résidu positif et -1 le résidu négatif. Les théorèmes 5, 6, 7 ont également lieu pour les résidus négatifs.

30. La somme du résidu positif et du résidu négatif pris positivement, est égale au diviseur ; car $r + (b - r) = b$; donc, lorsqu'un de ces résidus est plus grand que la moitié du diviseur, l'autre est nécessairement plus petit que cette moitié ; ils ne peuvent être égaux que lorsque le diviseur est pair.

31. *Problème* 5. Trouver le plus grand commun diviseur de deux nombres A et B.

1re *solution. Méthode d'Euclide.* Elle est fondée sur le théorème 5; si $A = B$, le diviseur commun maximum est A ; si $A > B$, soit r_1 leur résidu ; ainsi le diviseur, cherché divise r_1 (théor. 5), et *vice versâ*, le diviseur de r_1 et de B divise A ; soit r_2 le résidu de B et de r_1. On démontre de même que le diviseur commun cherché appartient aussi à r_1 et r_2 ; les résidus r_1, r_2, r_3.... allant en diminuant, on parviendra nécessairement à zéro ou à l'unité. Dans le premier cas, le diviseur correspondant au résidu nul est le diviseur commun maximum cherché ; dans le second cas, les deux nombres n'ayant d'autres diviseurs que l'unité, sont premiers entre eux. (Euclide, liv. VII, prop. 2 : liv. X, prop. 3.)

2e *Solution. Méthode de décomposition.* On décompose chaque nombre en ses facteurs premiers. On prend tous les facteurs communs aux deux ; on donne à chacun de ces facteurs le plus petit exposant qu'il a dans les deux nombres ; le produit de ces puissances est le plus grand commun diviseur cherché. Exemple :

$$504 = 2^3.3^2.7 : \quad 2880 = 2^6.3^2.5,$$

ainsi le diviseur commun maximum de 504 et de 2880 est $2^3.\,3^2 = 72$.

32. *Problème* 6. Trouver une limite pour le nombre d'opérations à effectuer dans la recherche du plus grand commun diviseur, par la méthode d'Euclide.

Solution. Soient A et B les deux nombres ; $A > B$; et r_1, r_2, $r_3 \ldots r_n$ les résidus ; n indique le nombres d'opérations et r_n le dernier résidu. On suppose qu'on prend toujours les résidus les plus petits, et au besoin des résidus négatifs. On a donc

$$r_1 < \frac{B}{2}\,;\quad r_2 < \frac{r_1}{2}\,;\; r \ldots r_n < \frac{r_{n-1}}{2}\,;$$

sans exclure l'égalité (30). Donc

$$r_2 < \frac{B}{2^2}\,;\quad r_3 < \frac{B}{2^3}\,;\;\ldots\; r_n < \frac{B}{2^n}\,;$$

or r_n étant un nombre entier, on a nécessairement

$$2^n < B\,;\ \text{ou}\ n < \frac{\log.B}{\log.2}\,;\ \text{or, log 2 étant 0.3, on a}\ \frac{1}{\log.2} < \frac{10}{3}\,;$$

donc

$$n < \frac{10}{3}\log.B\,;$$

si B a m chiffres, alors $m > \log.B$; donc $n < \frac{10}{3}m$.

(Voir plus loin REMARQUE I.)

Le plus souvent, le nombre d'opérations est bien au-dessous de cette limite ; ainsi dès qu'on parvient à un résidu premier avec le diviseur correspondant, l'opération se termine là.

32 (*bis.*) *Théorème de M. Gauss.* Les carrés des modules des termes de la série A, B, r_1, r_2, $r_3 \ldots r_n$ vont toujours en diminuant.

Démonstration. La proposition est évidente quand A et B sont des nombres réels. Si A et B sont imaginaires, soit $\frac{A}{B} = b + ci$, b et c sont réels, et $i = \sqrt{-1}$; soient b' et c' les entiers les plus rapprochés à $\frac{1}{2}$ près de b et c ; de sorte que $(b-b')^2 < \frac{1}{4}$; $(c-c')^2 < \frac{1}{4}$; on a $A = Bq_1 + r_1$. Faisons

$$q_1 = b' + c'i\,;\quad B = h + ki\,;\quad r_1 = f + gi\,;$$

h, k, f, g sont des nombres réels. De ces diverses équations on tire

$$\frac{r_1}{B} = b - b' + i\,(c - c') = \frac{f + gi}{h + ki},$$

et passant aux modules,

$$(b-b')^2 + (c-c')^2 = \frac{f^2 + g^2}{h^2 + k^2}$$

Le premier membre est plus petit que $\frac{1}{2}$; donc $f^2 + g^2$, carré du module de r_1, ne surpasse pas la moitié de $h^2 + k^2$, carré du module de B. Ce qu'il fallait démontrer.

Observation. M. Gauss appelle *norme* le carré d'un module : cette expression abrège beaucoup d'énoncés. Le théorème précédent sert de base à la théorie des racines complexes des équations.

Corollaire. r_n est diviseur commun de A et B, et si l'on a $r = \pm 1$ ou bien $r_n = \pm i$, les nombres A et B n'ont pas de diviseur commun.

33. PROBLÈME 7. Trouver le plus grand commun diviseur des nombre A, B, C, D, etc.

1re *Solution. Méthode d'Euclide.* Soit M le plus grand commun diviseur entre A et B ; on cherche le plus grand commun diviseur entre M et C, et ainsi de suite. (Euclide, liv. VII, prop. 3 ; liv. X, prop. 2-4.)

2e *Solution. Méthode de décomposition.* On prend les facteurs premiers communs, avec leurs plus petits exposants : on en forme un produit qui est le plus grand commun diviseur cherché.

Corollaire. En divisant tous ces nombres par leur plus grand commun diviseur, les quotients n'ont plus de commun diviseur.

34. PROBLÈME 8. Trouver le plus petit multiple de deux nombres A et B.

1re *Solution. Méthode d'Euclide.* Soit D le plus grand commun diviseur, a le quotient de $\frac{A}{D}$ et b le quotient de $\frac{B}{D}$, le plus petit multiple est abD. (Euclide, liv. VII, prop. 36.)

2e *Solution. Méthode de décomposition.* On fait le produit de tous les facteurs premiers élevés chacun au plus haut exposant.

35. PROBLÈME 9. Trouver le plus petit multiple des nombres A, B, C, D......

1re *Solution. Méthode d'Euclide.* Soit M le petit multiple de A et B ; on cherche le plus petit multiple M_1 de M et C, et ainsi de suite. Le dernier plus petit multiple satisfait à la question. (Euclide, liv. VII, prop. 38, seulement pour trois nombres.)

2e *Solution. Méthode de décomposition.* Comme pour le problème précédent.

Observation. Les problèmes 5, 7, 8, 9 servent à simplifier les fractions et à les ramener au moindre dénominateur commun.

Nombres congruents, modules et congruences.

36. *Définition.* Deux nombres sont dits *congruents* relativement à un troisième nombre, lorsque, étant divisés chacun par ce troisième nombre, ils laissent des résidus égaux, et ce troisième nombre est dit le *module* des deux nombres *congruents.*

37. Si a et b sont congruents par rapport au module p, on aura $a-b\dot{=}p$ (th. 6, 16); et réciproquement, si l'on a $a—b\dot{=}p$, a et b sont congruents par rapport au module p. Une telle équation se nomme une *congruence.*

Pour exprimer que $a—b$ n'est pas divisible par p, nous écrirons $a—b\dot{>}p$; et dans ce cas, a et b ne sont pas congruents relativement à p. Ainsi $a\dot{>}p$ signifie que a n'est pas divisible par p. Si $a\dot{>}x$, x désignant un nombre quelconque supérieur à l'unité, a est un nombre premier. (1)

Remarque. Euclide, au livre X, prop. 80, dit qu'une ligne est *congrue* à une autre, lorsqu'elle satisfait à certaine condition de commensurabilité. M. Gauss a transporté cette locution en arithmétique et en a fait la base d'une doctrine qui fait époque dans la théorie des nombres; l'illustre géomètre écrit ainsi les congruences $a\equiv b$ (mod. p); les notations étant purement conventionnelles, lorsqu'elles n'ont pas encore acquis la sanction des siècles, on peut et on doit les changer, s'il y a avantage. Legendre a adopté cette forme $a—b=M(p)$, où M est la lettre initiale du mot *multiplicateur*; quelquefois encore, il emploie cette forme $\frac{a—b}{p}=e$, e étant la lettre initiale du mot *entier.* Nous avons pensé que le point, étant déjà admis pour désigner une multiplication, pourrait par analogie encore servir dans les congruences. On fait ce signe facilement et promptement; ce qui est un avantage pour le caculateur et aussi sous le rapport typographique.

M. Cauchy s'est servi des mots *équivalents* et *équivalence*, pour remplacer les mots *congruents* et *congruence.* Ces nouvelles dénominations ne paraissent pas avoir été adoptées.

Théorie des résidus dans les progressions arithmétiques; congruences du 1[er] degré.

38. Lemme 1. Etant données n quantité quelconques, disposées dans un ordre quelconque sur une ligne horizontale, la dernière moins la première est égale à la somme des $n—1$ restes qu'on obtient en retranchant chaque quantité de celle qui la précède.

Démonstration. Soient a, a_1, a_2, $a_3 \ldots a_{n-1}$, a_n les n quantités, on a l'identité

$$a_n—a=(a_1—a)+(a_2—a_1)+(a_3—a_2)+\ldots(a_n—a_{n-1}).$$

Corrollaire. Si ces différences sont toutes égales, on a

$$a_n—a=(n—1)\ (a_1—a);$$

ce qui a lieu dans les progressions arithmétiques.

Observation. Ce lemme est la base du calcul aux différences finies.

39. Lemme 2. Lorsque les n quantités étant réelles sont écrites suivant leur ordre de grandeur, la différence des quantités extrêmes est plus grande qu'aucune différence entre des quantités intermédiaires.

Démonstration. Soient a_1, a_2, $a_3 \ldots a_p \ldots a_q \ldots a_n$, n quantités écrites suivant un ordre ascendant, on aura

$$a_n—a_1>a_q—a_p;$$

car $a_q—a_p$ est égal à la somme de toutes les différences intermédiaires, et $a_n—a_1$, est égal à cette même somme, plus les différences comprises entre a_p et a_1; et encore entre a_n et a_q. Donc, etc.

40. Lemme 3. Si n nombres inégaux se succèdent suivant un ordre ascendant, deux quelconques de ces nombres ne peuvent être congruents par rapport à un module plus grand que la différense des nombres extrêmes.

Démonstration Le module étant plus grand que la différence des extrêmes, est plus grand *à fortiori* qu'une différence entre deux nombres intermédiaires (lemme 2); le module ne peut donc diviser cette différence; les deux nombres ne sont donc pas congruents.

Corollaire. Divisant donc tous les nombres par ce module, on obtient n restes différents.

41. Théorème 11. n nombres entiers consécutifs étant divisés chacun par n, donnent les résidus 0, 1, 2, 3,....$n—1$, dans un ordre quelconque.

Démonstration. Ce théorème est une conséquence immédiate du lemme précédent. (Disq. arith., sec. 4, §3.)

42. Théorème 12. Soit la progression arithmétique a, $2a$, $3a \ldots (n—1)\ a$, n étant premier avec a; si l'on divise chaque terme par n, on obtient les résidus 1, 2, 3....$n—1$.

Démonstration. La différence de deux termes quelconques est ka, ou $k<n$; et a étant premier avec $n.ka$ n'est donc pas divisible par n. Par conséquent, aucune différence n'est divisible par n; tous les restes sont donc différents et moindres que n, et aucun reste n'est nul. Donc, etc.

Terquem.

[Remarque I. Mais n devant être entier quelque soit m, M. Nievengloski avait cru pouvoir conclure. comme limite, $n<3m$. Il suffit de remarquer que le reste de $\frac{10}{3}$ multiplié par un nombre $m>2$ devient $\dot{3}$. Cependant, la formule donnée par M. Terquem n'est pas, non plus assez exacte. Pour l. p. g. c. d. de 1597 et 957, elle n'indiquerait que 10 opérations: il y en a 14.

Voici la limite à laquelle M. Lamé est arrivé. Son procédé peut faire voir comment on résout ces sortes de questions.

Soient B...,D_5, D_4, D_3, D_2, 1 tous les nombres qui ont servi successivement de diviseurs. Si l'on en prend trois consécutifs, D_5, D_4, D_3, on sait que le 3[e] est le reste de la division du premier par le second. Donc le premier est au moins égal à la somme des deux autres. Donc D_2 égale au moins 2, D_3 = au moins 3, D_4 = au moins 5.........D_6 = au moins 13, D_7 = au moins 21.

On a donc

(1) $D_6>10$; $D_7>10\times 2$. $D_8>10\times 3$......
$D_{11}>10\times 13$. $D_{12}>10\times 21$.

Ou, à plus forte raison,

(2) $D_{11}>10^2$; $D_{12}>10^2\times 2$... $D_{16}>10^3$, $D_{17}>10^3\times 2$

Ou bien encore

$$D_{5+1}>10^1,\ D_{5+2}>10^1 \ldots D_{2.5+1}>10^2,\ D_{2.5+2}>10^2\times 2 \ldots$$
$$D_{3.5+1}>10^3,\ D_{3.5+2}>10^3\times 2.$$

D'une manière générale

$$D_{5n+1}>10^n$$

Mais 10 étant la base de notre système numéral, 10^n renferme $n+1$ chiffres; d'ailleurs $5n+1$ est le nombre total de divisions effectuées quand on prend D_{5n+1} pour B. Donc, quand on effectue plus de $5n$ divisions, B renferme plus de n chiffres, ou autrement:

Le nombre de divisions à effectuer ne peut excéder 5 *fois le nombre de chiffres de* B,

$$n\leqq 5m$$

Remarque II. En d'autres termes a est premièr quand il n'existe aucune quantité entière x qui le divise exactement.

(1) Voir plus loin Remarque II.

Tous les nombres de la suite naturelle 1, 2, 3....9 appartiennent à l'une ou l'autre des deux expressions $a \equiv b$ (mod p) ou $a - b = p$ (ou $a \dot{>} x$.) C'est-à-dire que certains nombres sont produits par sommation et graduation, ex :

$8 = 2 \times 4 = 2 + 6 = 3 + 5$, etc., $10 - 1 = 3 \times 3 = 3 + 3 + 3$, etc. tandis que d'autres ne paraissent produits que par sommation, ex : $5 = 3 + 2$, $5 \dot{>} x$; $11 = 2 + 9 = 2 + 3 + 4 + 2$, = etc., $11 \dot{>} x$.

Jusqu'à présent on n'a pu obtenir l'expression qui détermine directement les nombres premiers, il a fallu les calculer séparément. Les tables de Buckhart s'étendent guères au-delà de 3000000. C'est ce qui a fait dire à Wronski que ces nombres ont un caractère purement *négatif*. Ceux qui sont composés de facteurs ont un caractère *positif* qui les soumet à des lois et leur permet de recevoir une expression générale.

Celle que Wronski a donnée détermine la relation qui existe entre la génération par sommation et la génération par graduation au moyen des nombres quelconques $a_1, a_2, a_3, a_4 \ldots a_n$: on peut la regarder comme la loi fondamentale de la possibilité de la théorie des nombres. Comme elle ne renferme rien de difficile pour ceux qui ont vu les éléments de l'algèbre, (*Combinaisons*, *Binome*, etc.,) nous la donnons ici.

Soient a_1, a_2, $a_3, \ldots a_n$ des nombres quelconques entiers, positifs ou négatifs. Faisons d'abord $a_1 + a_2 + a_3 \ldots + a_n = N_n$.

Combinons ensuite ces mêmes nombres m à m sans permutation, nous aurons

$$a_1^m + a_2^m + a_3^m + \ldots a_n^m + a_1^{m-1} a_2 + a_1^{m-1} a_3 + \ldots$$
$$\ldots + a_1\, a_2\, a_3 \ldots = N_{n,m}.$$

$N_{n,m}$ est une fonction de N_n, laquelle a reçu l'influence réciproque de la sommation et de la graduation, ce qui est un élément essentiel de la question. On aurait pu l'obtenir par la formule du *Binome* $(a + b)^m$ etc., en réduisant à l'unité les coëfficients m, $\frac{m\ (m-1)}{1.2.}$ etc. : ce qu'on peut exprimer de cette manière

$$(a_1 + a_2 + \ldots + a_n)^m = \backsim [N_n]^m$$

Si l'on retranche de N_n des quantités quelconques a_i, a_l, de la suite, on aura

$$\backsim \left[(N_n)^m = (N_n - a_i)^m + a_i(N^n - a_i)^{m-1} + a_i^2 (N_n - a_i)^{m-2} + \ldots + a_i^m\right]$$

$$\text{et} \backsim \left[(N_n)^m = (N_n - a_l)^m + a_l(N_n - a_l)^{m-1} + a_l^2 (N_n - a_l)^{m-2} + \ldots + a_l^m\right]$$

Un peu d'attention fait voir que les seconds membres de ces équations se réduisent à

$$\backsim \left[(N_n - a_i)^m + a_i(N_n)^{m-1}\right]$$

$$\backsim \left[(N_n - a_l)^m + a_l(N_n)^{m-1}\right] :$$

Nous avons donc :

$$\backsim \left[(N_n - a_i)^m + a_i(N_n)^{m-1} = (N_n - a_l)^m + a_l(N_n)^{m-1}\right]$$

Et définitivement

$$\backsim \left[(N_n - a_i)^m - (N_n - a_l)^m = (a_l - a_i)\ (N_n)^{m-1}\right]$$

" Les deux termes du premier membre sont composés d'une manière identique. C'est cette identité qui est le principe premier de la congruence de ces deux quantités par rapport au module $(a_l - a_i)$ et par conséquent toute congruence, car cette loi est générale."

Ainsi on a $a \equiv b$ (mod p) lorsque a et b admettent une génération identique au moyen d'éléments $a_1, a_2, \ldots a_n$, dont deux forment le module p de leur différence.

Disons, en passant, que la solution des équations du second degré et des équations indéterminées, se rattache à la question de la théorie des nombres: il n'est pas nécessaire d'ajouter combien cette théorie tient à l'étude de l'arithmétique.

(*Nouvelles Annales Mathématiques, passim.*)—R. J. I. P.]

AVIS OFFICIELS.



Ministère de l'Instruction Publique.

NOMINATIONS

COMMISSAIRES D'ECOLES.

Il a plu au Lieutenant-Gouverneur par Ordre en Conseil en date du 10e Novembre, faire les nominations suivantes de commissaires d'écoles pour les municipalités ci-après désignées :

Comté de Beauce.—St. Pierre de Broughton. M. Laurent Paquet en remplacement du Révérend Nicolas Mathias Huot.

Comté de Champlain.—St. Stanislas. M. Pierre Trefflé Gouin en remplacement de Messire George Louis Eusèbe Duhault.

Comté de Drummond.—St. Pierre de Durham. M. Ephraïm Charpentier en remplacement de M. William H. Miller.

Comté de Lotbinière.—St. Sylvestre Sud. MM. Clément Payer et William Wilson en remplacement d'eux-mêmes.

Comté d'Ottawa.—Ripon et Hartwell. M. Sévère Desabrais en remplacement de Messire Olivier Boucher.

Comté de Saguenay.—Pointe aux Esquimaux. MM. Julien Boudreault-Vital Gagnon, André Vignon, Vital Boudreault et Charles Lebrun.

Comté de Shefford.—North Ely. M. Noah Brock en remplacement de M. George Hodgeson.

Comté de Verchères.—Belœil (Village). Messire L. H. Lassalle en remplacement de Messire J. B. Dupuy.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par Ordre en Conseil en date du 16 courant, faire les nominations suivantes :

Comté d'Arthabaska.—Arthabaskaville (Village). MM. Calixte Leblanc et Edouard Pouliot en remplacement de MM. Antoine Gagnon et Elisée Martel.

Comté de Dorchester.—Ste. Germaine du Lac Etchemin. MM. Thomas Breton et Laurent Bouchard en remplacement de MM. Olivier Raucourt et Antoine Raucourt.

Comté de Dorchester.—Standon. Le Rév. William Richardson et M. François Gosselin en remplacement de MM. Isaac Holt et John Nicholson, junior.

Comté de Gaspé.—Roseville. MM. David Baby, Senior, et John Lemesurier en remplacement de MM. John Rose et William Mosher.

Comté de Saguenay.—St. Jérôme du Lac St. Jean. MM. Léon Villeneuve, Côme Harvey, Napoléon Baillargon, Edouard Boivin et François Gagnon, (municipalité nouvelle).

SYNDIC D'ECOLE.

Comté de St. Hyacinthe.—St. Hyacinthe. M. Orpheus F. Barnes en remplacement de lui-même.

EXAMINATEUR.

Membres du Bureau d'Examinateurs de Gaspé: Le Rév. Jean Josué Lepage en remplacement du Rév. Alphonse Winter qui a résigné.

ERECTION ET ANNEXION DE MUNICIPALITÉS SCOLAIRES.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par Ordre en Conseil en date du 16 courant, ériger en municipalité scolaire, sous le nom de " St Jérôme du Lac St. Jean," la partie de chacun des townships *Caron* et *Metabetchouan*, dans le Comté de Saguenay, borné comme suit, savoir :

Au nord, par le Lac St. Jean, à l'est, par Hébertville, commençant au vingt cinquième lot, dans les premier, deuxième, troisième et quatrième rangs de Caron, et au soixante-huitième lot, dans les rangs nord et sud du susdit township ; à l'ouest, par la rivière Metabetchouan, et au sud, par les montagnes et terres incultes servant de limites au quatrième rang de Caron.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par Ordre en Conseil, en date du 10 de Novembre et en vertu des pouvoirs qui lui sont conférés par la 30ème clause du Chap. 15 des Statuts Refondus pour le Bas-Canada, annexer pour fins scolaires à la paroisse de St Médard de Warwick, dans le comté d'Arthabaska, les lots numéros onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept et dix-huit du sixième rang de St. Albert de Warwick dans le dit comté.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUEBEC (PROVINCE DE QUEBEC), NOVEMBRE 1869.

Un Rapport d'Inspecteur.

Nous attirons l'attention sur le rapport suivant de M. l'Inspecteur Alexander. Il témoigne d'un grand zèle de sa part: ce que M. Alexander a fait au sujet de la calligraphie et du *Journal de l'Instruction Publique* est digne d'imitation.

A l'Honorable P. J. O. Chauveau,

Ministre de l'Instruction Publique,

Honorable Monsieur,

J'ai l'honneur de vous soumettre mon rapport annuel sur l'état de l'Instruction dans mon district d'inspection, sur les finances de chaque municipalité pour l'année 1869. Joint à ce rapport, vous trouverez aussi les statistiques pour la même année.

J'ai la satisfaction de vous apprendre que l'éducation et l'instruction progressent rapidement dans tout mon district d'inspection. Les commissaires d'école sont généralement mus par un bon esprit. Je me permettrai de vous dire qu'ils ont tous confiance en moi; aussi, je rencontre peu de difficultés de leur côté. Ils paraissent décidés à suivre mes conseils. Les Secrétaires-Trésoriers, à quelques exceptions près, s'acquittent bien de leurs devoirs; aussi les finances des corporations sont plus prospères que par le passé. Le seul reproche que j'ai à faire, c'est que le salaire des instituteurs et des institutrices en général est encore trop faible. Il est vrai que la plupart des municipalités de mon district sont pauvres; de plus, le territoire est très-étendu, et la population disséminée, ce qui occasionne plus d'écoles qu'il n'en faudrait si les habitants étaient plus rapprochés les uns des autres. J'espère cependant, avec de la persévérance, gagner à faire augmenter les salaires. L'assistance aux écoles, de la part des enfants, a été très-irrégulière cette année; c'est dû en grande partie à la quantité énorme de neige qui est tombée l'hiver dernier, et au mauvais état des chemins.

Voyant que l'écriture était la branche la plus négligée dans les écoles de mon district, j'ai établi un concours qui a eu un effet merveilleux. J'ai promis de donner trois prix aux trois élèves de chacun des comtés de mon district qui feraient le plus de progrès dans la calligraphie durant le cours de cette année. J'ai promis de plus de donner un prix au meilleur écrivain de chaque municipalité, et de faire publier dans les journaux les noms des vainqueurs, ainsi que les noms des professeurs dont les élèves auraient remporté ces prix. J'ai donné à entendre aussi que je ferais connaitre ces noms au département de l'Education; c'est pourquoi vous voudrez bien me permettre de les inclure dans ce rapport. Pour constater ces progrès, j'ai réuni une feuille de l'écriture de tous les enfants, écrite au commencement de l'année, et une autre feuille écrite à la fin de l'année. Plusieurs personnes désintéressées m'ont aidé à choisir les meilleures feuilles; elles ont été aussi surprises que moi du résultat de ce concours. Je me propose de continuer ce système pour d'autres matières.

Voici les noms des élèves qui ont remporté les prix, ainsi que les noms des professeurs.

COMTÉ D'ARTHABASKA.

1er Prix: Delphine Malhiot, élève de Delle. Adéline Héon, de Victoriaville.

2me Prix: Léonie Gaudet, élève de Delle. Louise Dubois, de Victoriaville

3me Prix: Symphorose Bernier, de Stanfold, élève de Mr. Noël Pinard.

Le prix pour Stanfold a été mérité par Symphorose Bernier, élève de Mr. Noël Pinard.

Pour St. Norbert, Hélène Paradis, élève de Delle. Danscause.

Pour Chester Est, Octave Demers, élève de Delle. Adélaïde Morrissette.

Pour Chester Ouest, Adélaide Pellerin, élève de Delle. Philomène Champoux.

Pour Arthabaskaville, Marie Louise Dorais, élève de Delle. Marie B. Lacerte.

Pour St. Christophe, Mary Buteau, élève de Delle. Ida Dubois.

Pour Ste. Victoire, Delphine Malhiot, élève de Delle. Adéline Héon.

Pour Ste. Clotilde, St. Albert et St. Valère, Aurélie Gagnon, élève de Delle. Delphine Vigneault, Ste. Clotilde.

Pour St. Médard de Warwick, Célina Vidal, élève de Delle. Georgianna Dargi, et Alida Dorais, élève de Dame Tessier.

Pour Chénier et Tingwick, Elmina Cantin, élève de Dame E. Noël.

COMTÉ DE DRUMMOND.

1er Prix: Jane Picotin, de Drummondville, élève de Delle. Mary Laplante.

2me Prix: Julie Courchène, de St. Pierre de Durham, élève de Delle. Octavie Laplante.

3me Prix: Marie Connolly, de Wickham Est, élève de Delle. Virginie Pinard.

Le prix pour St. Pierre de Durham, a été mérité par Julie Courchène, élève de Delle. Octavie Laplante.

Pour Wickham, Marie Connolly, élève de Delle. Virginie Pinard.

Pour Drummondville, Wendover et Simpson, Jane Picotin, élève de Delle. Mary Laplante.

Pour St. Germain, Eugénie Paré, élève de Delle. Laforce.

Pour St. Guillaume, Rosilda Bayeur, élève de Delle Sidubine Milette.

COMTÉ DE SHEFFORD.

1er Prix: J. B. L'Heureux, de Roxton, élève de Delle. St. Aubin.

2me Prix: Célina Tessier, de North Stukely, élève de Delle. Alvina Sanssouci.

3me Prix: Alphonsine Mitchel, de Roxton, élève de Mr. L. H. Bellerose.

Le prix pour Roxton a été mérité par J. B. L'Heureux, élève de Delle St. Aubin.

Pour Stukely Nord, Célina Tessier, élève de Delle Alvina Sanssouci;

Pour Ely, Nord et Sud, Anastasia Long, élève de Delle Ann Ruddy.

Plusieurs Municipalités ne figurent pas dans la liste qui précède Je ne sais pas pour quelle raison les institutrices de ces localités ne se sont pas rendues à mon invitation. Est-ce la craiute de moutrer le peu de succès obtenu par leurs élèves? Je suis porté à le croire.

Considérant l'avantage qui pourrait en résulter, si le *Journal de l'Instruction Publique* était plus répandu, j'ai cru devoir insister. auprès des commissaires d'école pour qu'ils conseillent aux instituteurs et aux institutrices d'y souscrire. Les commissaires d'école de North Stukely ont de suite décidé que tous leurs professeurs devront recevoir le Journal d'Education. Je vais maintenant vous donner un rapport détaillé des affaires de chaque municipalité.

COMTÉ DE DRUMMOND.

St. Guillaume d'Upton.—Cette municipalité compte sept arrondissements. Une école a fonctionné dans chacun de ces arrondissements. Les écoles des arrondissements No. 3, tenue par Philomène-Savoie; No. 6, tenue par Philomène Chattel, et No. 7, tenue par Liduvine Milette, sont bonnes. Les autres sont passables, moins celle de l'arrondissement No. 1er, où il n'y a eu aucun progrès. Ces écoles ont été fréquentées par 419 enfants. J'ai pu enfin en finir avec les comptes de cette municipalité. Je vous en ai fait rapport dans le temps. Je pense que les affaires monétaires seront mieux administrées à l'avenir. Je n'ai pas à me plaindre quant à l'assiduité des enfants. Le traitement des institutrices varie de $72 à $120 par année.

St. Bonaventure d'Upton.—Il y a quatre arrondissements dans cette municipalité, et 4 écoles en opération, fréquentées par 151 élèves. L'école No. 1er, tenue par Delle. Adéline Caga, est excellente. L'école No. 4, sous la direction de Delle Philomène Drolet, est bonne; les autres sont passables. Les comptes sont bien tenus par M. O. Salois, et les institutrices sont régulièrement payées; cependant leur salaire est encore trop faible; elles reçoivent. une $60, deux, $68 chacune, et une autre $100. Les enfants sont plus assidus que par le passé.

St. Germain.—On compte neuf arrondissements cette année dans St. Germain, et neuf écoles en opération, fréquentées par 380 enfants. L'école où il y a eu le plus de progrès est celle de l'arrondissement No. 3, tenue par Aurore Pinard. Cette demoiselle est entièrement dévouée à l'enseignement. Les autres écoles sont assez bonnes, moins celles des arrondissement No. 4 et 5, dans lesquels les enfants ont perdu leur temps. Les maitresses de ces deux écoles se sont occupées à tout autre chose qu'à l'éducation des enfants confiés à

leurs soins. L'assistance des enfants aux écoles est plus régulière que par le passé. Les comptes sont bien tenus par M. Paré ; cependant, il néglige un peu trop la collection, ce qui cause beaucoup de retard dans le paiement du salaire des institutrices. Leur salaire varie de $80 à $140 par année.

Grantham.—Dans cette municipalité, il y a cinq arrondissements et cinq écoles en opération, fréquentées par 147 élèves. Delle. Mary Laplante a eu la direction de l'école modèle. Les succès obtenus par les enfants de cette école sont très-satisfaisants. Delle Jutras a très bien réussi dans l'école No. 4. Les deux langues anglaise et française sont enseignées dans les écoles No. 1, 2, et 4. Les écoles No. 2 et 3 sont passables. L'école No. 5 ne vaut rien. Les enfants ne fréquentent pas les écoles régulièrement. M. Trefflé Caza tient bien les comptes. La collection se fait avec plus de diligence que par le passé. Le traitement des institutrices pour les écoles élémentaires est de $96 à 116. L'institutrice de l'école modèle ne reçoit que $140. A même leurs salaires, elles sont obligées de se fournir de bois pour le chauffage des écoles. Il me fait peine d'avoir des reproches à adresser aux commissaires d'école de Grantham. Depuis quelque temps, ils paraissent se soucier plus de leur argent que de donner une bonne éducation à leurs enfants. Tout ce qu'ils cherchent, c'est de diminuer le salaire des Institutrices. Ils ne veulent pas rendre justice aux contribuables du village. Le gouvernement donne $72 pour l'école modèle. Le Révérend Messire Marchand, un des commissaires, a fait tout ce qu'il a pu pour avoir une somme raisonnable pour l'école modèle, afin de pouvoir choisir un bon professeur, vu que Delle. Laplante se retirait. Il n'a pu réussir. Aussi, il est dégouté de sa charge, et la première occasion qu'il aura, il se retirera. Les commissaires devraient au moins donner autant pour l'école modèle que pour les autres écoles, ce qui, avec l'octroi, ferait une somme assez raisonnable pour une institutrice bien qualifiée.

Je n'ai pu voir aucun des syndics des dissidents, ni le secrétaire. On m'a assuré qu'ils n'avaient pas entretenu d'école cette année.

Wendover et Simpson.—Les Commissaires d'école de cette municipalité n'ont soutenu que trois écoles cette année. Elles ont été fréquentées par 110 enfants. Les écoles No. 1 et 2, tenues par Delles Larivière et Pellaut, sont bonnes ; l'autre est médiocre. M. Côté tient fidèlement les comptes. Il y a peu d'arrérages de taxes. Les institutrices reçoivent de $80 à $100 par année. Les enfants sont loin d'être assidus aux écoles.

Les Dissidents ont soutenu une école de première classe, M. C. W. Smith en a eu la direction. On peut dire de ce monsieur qu'il est un professeur modèle ; il enseigne avec un grand succès les deux langues. Son traitement est de $350.

Wickham Est.—Cette municipalité est divisée en 4 arrondissements, mais il n'y a eu que trois écoles en opération, vu l'impossibilité de pouvoir se procurer une institutrice anglaise pour l'école No. 2. M. Boisvert a assez bien réussi dans l'école No. 1er. Delle. Virginie Pinard a obtenu un succès complet dans l'arrondissement No. 4. Rien ne s'est fait dans l'autre école. Les finances sont prospères. Les dissidents ont soutenu une école sous la direction de Mr. V. E. Bate. Je ne puis rien dire de ce professeur, parce qu'il venait d'ouvrir son école lors de ma visite. Le salaire des professeurs varie de $80 à $100 par année. Ces écoles ont été fréquentées par 83 enfants.

Wickham Ouest.—Il n'y a eu qu'une école dans cette municipalité, bien qu'il y ait deux arrondissements. Cette école est bien médiocre. Mr. Michael Leonard, comme secrétaire, ne laisse rien à désirer. La perception des souscriptions scolaires se fait bien. Le traitement de l'institutrice est de $80 par année. 28 enfants ont fréquenté cette école.

St. Pierre de Durham.—Dans cette municipalité, il y a sept écoles catholiques fréquentées par 274 enfants. De toutes ces écoles, je ne puis parler avec avantage que de l'école No. 5, tenue par Delle. Octavie Laplante, et l'école No. 11, tenue par Filorum Charpentier. L'école No. 5 est une école modèle. Delle. Marie Anne Richard a tenue une école passable dans l'arrondissement No. 12. Je ne puis rien vous dire sur l'école No. 7, parceque l'hiver dernier il n'y a pas eu d'école dans cet arrondissement, et que lors de ma visite, cet été, l'institutrice se trouvait malade. Les trois autres écoles, Nos. 3, 6 et 10 ne valent rien. Les commissaires ne s'occupent pas assez de l'engagement des institutrices. On laisse ce soin à un régisseur et au secrétaire. J'ai défendu l'engagement de quelques-unes de ces maîtresses, et il paraît que, malgré cette défense, on les aurait engagées. Les maîtres et les maîtresses reçoivent de dix à quinze piastres par mois. Les enfants ne sont pas assidus aux écoles.

Kingsey.—Je suis chargé de l'inspection de cinq écoles dans Kingsey. Les commissaires d'école de cette municipalité se sont entièrement conformés aux instructions que vous leur avez envoyées l'hiver dernier. Voyant que toutes leurs écoles étaient mauvaises, ils ont attendu la nouvelle année pour faire d'autres engagements. Ils ont établi une école modèle au village. Vu leur bonne volonté à se conformer à vos ordres, j'espère que vous leur accorderez un octroi raisonnable pour le soutien de cette école modèle.

Dans Kingsey, il y a un endroit qu'on appelle le village des Bousquet ; ce sont tous des pauvres gens qui l'habitent. Il y a au delà de trente cinq enfants qui pourraient fréquenter l'école. J'ai insisté auprès des commissaires pour qu'ils établissent une école dans cet endroit ; ils me disent que ces habitants sont trop pauvres pour la soutenir. Il fait peine de voir autant d'enfants élevés dans l'ignorance. Ce serait la plus grande charité qui pourrait être faite, si vous pouviez me trouver les moyens d'ouvrir une école pour ces enfants, qui aujourd'hui sont à peine civilisés.

Les finances de la corporation sont prospères. M. Edouard Brown, le secrétaire, tient bien les livres, et rend toujours un compte fidèle des deniers perçus par lui.

St. Fulgence de Durham.—Les dissidents de St. Fulgence soutiennent deux écoles, fréquentées par 52 enfants. Celle de l'arrondissement No. 2 est passable ; l'autre ne vaut rien. Sur mes représentations, les syndics ont congédié l'institutrice de cette dernière école, et ils en ont engagé une bien qualifiée. Les catholiques de cette municipalité sont pauvres ; j'espère que vous leur accorderez autant que possible sur le fonds des municipalités pauvres. Le traitement des maîtresses est de $64 à $100 par année. La collection se fait bien par Mr. F. Préfontaine, le secrétaire. Les livres de la corporation sont bien tenus.

Kingsey Falls.—Dans cette municipalité, je visite les trois écoles qui se trouvent dans la partie du township de Warwick annexée à Kingsey Falls. Ces écoles sont fréquentées par 69 enfants. Les écoles No. 2 et No. 5 sont bien médiocres. L'école No. 6 est commençante. Le salaire des institutrices est de $10 à $12 par mois. Les enfants n'assistent pas régulièrement aux écoles. Ils sont loin d'avoir les livres nécessaires.

COMTÉ D'ARTHABASKA.

Tingwick.—On compte six arrondissements dans Tingwick, mais les commissaires n'ont soutenu que trois écoles une partie de l'année. Je ne puis vous parler que de l'école No. 2. Il n'y avait que trois semaines que cette école était en opération, lors de ma visite. Les enfants qui la fréquentent sont presque tous des commençants. Les deux autres écoles étaient fermées. Les finances sont prospères, bien que les commissaires fussent obligés de payer un montant considérable en vertu d'un jugement obtenu contre eux pour une affaire d'ancienne date. Le traitement des institutrices est de $12 par mois.

Chénier.—Cette municipalité est divisée en huit arrondissements. Dans chacun de ces arrondissements il y a une école, fréquentée par 331 enfants. Je ferai une mention toute particulière de l'école No. 1 tenue par Madame Noël ; cette école est excellente ; les deux langues y sont enseignées avec succès. Les écoles Nos. 2, 4, 6 et 7, tenues par W. H. Tuohey, Delles. Jane Tuohey, Mathilda et Vitalline Bouthillet, donnent de bons résultats ; les trois autres sont médiocres. Je n'ai pu voir le secrétaire, Mr. Noël ; il était absent. L'assistance des enfants aux écoles est passable. Les professeurs reçoivent de $72 à $120. Depuis que le Révérend Messire Bochet et Mr. P. Hébert sont commissaires, les écoles sont mieux visitées.

Chester Ouest.—Dans cette municipalité il y a sept arrondissements. Il n'y a eu que six écoles en opération, fréquentées par 205 élèves. Les écoles No. 1er, tenue par Delle. Philomène Champoux, et No. 3, tenue par Delle. Cérienne Malhiot, ont donné de bons résultats. Les autres écoles sont passables, moins l'école No. 5, dont la maîtresse n'a pas la capacité requise. L'assistance des enfants aux écoles est loin d'être satisfaisante. Il n'y a pas autant d'arrérages de taxes cette année que l'année dernière, bien qu'il y en ait encore trop. Mr. Jacques continue à bien s'acquiter de sa charge de Secrétaire-Trésorier. Le salaire des institutrices est de $72 par année chacune.

Chester Est.—Cette municipalité est divisée en sept arrondissements, mais il n'y a eu que quatre écoles en opération, fréquentées par 164 élèves. Je ferai une mention particulière de l'école No. 5, tenue par Delle. Adélaïde Morrissette. Cette école est une école modèle sous tous les rapports. L'école No. 4 a donné d'assez bons résultats. Les autres sont médiocres. Mr. Fournier fait tout ce qu'il peut pour rétablir les finances de la corporation. Les Commissaires d'école et le Révérend Messire Roy, curé du lieu, se sont fait un devoir de m'accompagner dans mes visites aux écoles. Les enfants sont assidus. Les institutrices reçoivent de $60 à $88 par année.

Warwick (St. Médard).—Dans chacun des sept arrondissements de cette municipalité, il y a une école en opération. Ces écoles sont fréquentées par 278 élèves. Toutes les écoles de Warwick sont bonnes, moins celle des arrondissements No. 1er. et No. 6, qui sont bien médiocres. Les commissaires ont remercié l'institutrice de l'arrondissement No. 1er. J'aurais voulu leur voir faire la même chose pour celle de l'arrondissement No. 6, mais ils ont continué son engagement. Il est de mon devoir de faire une mention toute particulière de l'école No. 3, qui est sous la direction de Dame Tessier. Les deux langues y sont enseignées avec succès. Les finances de la corporation sont prospères. O. Tessier, Ecr, le Secrétaire, comme par le passé remplit bien les devoirs de sa charge. Le Révérend Messire Pothier et les commissaires d'écoles ont bien voulu m'accompagner dans mes visites aux écoles de la paroisse. L'assiduité des enfants est passable. Le traitement des institutrices est de $64 à $120 par année.

Les dissidents ont soutenu une école une partie de l'été. Les enfants qui la fréquentent sont tous des commençants.

St. Albert de Warwick.—Toute cette municipalité ne forme qu'un seul arrondissement. Il n'y a qu'une école, dont la direction a été confiée à Delle. Arthémise Laplante. Les progrès obtenus par les élèves de cette paroisse sont satisfaisants. Plus de la moitié des enfants n'assistent pas à l'école. Le salaire de l'institutrice est de $68 par année. Les finances de la Corporation sont prospères. Les habitants du 6e. rang de St. Albert sont obligés d'envoyer leurs enfants à l'école No. 6 de St. Médard de Warwick ; ils ne peuvent envoyer ailleurs. Il y a près de quinze mois qu'ils vous ont envoyé une requête vous priant de les annexer à cette dernière municipalité pour les fins scolaires. Ils me disent qu'ils n'ont encore reçu aucune réponse à leur requête. "J'aimerais bien les voir appartenir à la municipalité de Warwick, si faire se peut. Ce serait pour le plus grand bien de l'éducation."

St. Christophe.—On compte dans cette municipalité six arrondissements, et dans chaque arrondissement il y a une école ; elles sont fréquentées par 240 enfants. Celles des arrondissements No. 2 et 4, tenues par Delles. Ida Dubois et Julie Anger sont bonnes. L'école No. 1er. a été sous la direction d'une institutrice qui a toujours bien réussi, mais cette année, elle n'a fait faire aucun progrès à ses élèves. Je crois qu'elle a été empêchée de remplir ses devoirs d'institutrice par rapport aux soins qu'elle est obligée de donner à sa famille, car elle est mariée. Les autres écoles sont médiocres. Les affaires monétaires sont dans un bien triste état. La collection ne se fait pas, conséquemment les institutrices sont bien mal payées. Les Commissaires ont changé deux fois de secrétaire dans le cours de l'année ; c'est une des raisons pour lesquelles il y a tant d'arrérages. Le nouveau Secrétaire, Mr. Pepin, m'a bien promis de faire tous ses efforts pour forcer la collection. Les institutrices reçoivent de $64 à $72 par année. L'assiduité des enfants aux écoles est bien médiocre.

Arthabaskaville.—Les commissaires soutiennent une école modèle, divisée en deux départements, et deux écoles élémentaires, fréquentées par 158 élèves. L'école modèle est sous la direction de Delles. Edwidge et Marie B. Lacerte. Les progrès sont satisfaisants. L'école No. 3, tenue par Delle. Delphine Bergeron, est bonne. L'autre est passable, vu le peu d'assiduité de la part des enfants. Je n'ai pas de louange à adresser aux commissaires d'école de cette municipalité. Leur apathie me paraît bien grande. A chacune de mes visites, ils sont invités à m'accompagner aux écoles, jamais ils ne font acte de présence. Il y a un peu trop d'arrérages. Mr. C. Powell, le Secrétaire, tient bien les comptes. L'assiduité des enfants est loin d'être satisfaisante. Le traitement des institutrices est de $72 à $100 par année.

Victoriaville.—Cette municipalité est divisée en 4 arrondissements. Elle a soutenu une école modèle et trois écoles élémentaires, fréquentées par 211 enfants. L'école modèle est divisée en deux départements : elle est confiée aux soins des Delles. Héon. Les progrès obtenus par les élèves de cette école sont surprenants. Ces demoiselles méritent des louanges pour le zèle qu'elles ont déployé dans l'accomplissement de leurs devoirs. L'école No. 2, tenue par Delle. Louise Dubois, est excellente ; les deux autres sont médiocres. Les finances de la corporation sont prospères. Mr. Rainville, le Secrétaire, s'acquitte bien des devoirs de sa charge. Les Delles. Héon reçoivent $200 par année. Les institutrices des écoles élémentaires reçoivent de $64 à $88 par année. Les enfants ne sont pas assidus aux écoles.

St. Norbert.—Je ne puis parler avec avantage d'aucune des écoles de cette municipalité. L'école modèle n'est pas ce qu'elle devrait être. Je vois par les journaux que l'on demande une institutrice capable pour cette école. La collection se fait assez bien. M. G. Crépeau tient bien les comptes. La perte de temps de la part des enfants est considérable. Le traitement des institutrices pour écoles élémentaires est de $72 par année chacune. L'institutrice de l'école modèle ne reçoit que $130 par année. Avec ce faible salaire, elle est même obligée de se fournir de sous-maitresse.

Stanfold.—Cette municipalité est divisée en sept arrondissements. Outre un collége commercial et une école modèle, il y a six écoles élémentaires en opération ; toutes ces institutions sont fréquentées par 444 enfants. Le collége n'a pas eu l'encouragement désirable ; en conséquence les messieurs de Nicolet l'ont abandonné. C'est une chose regrettable, car cette maison pourrait rendre de grands services dans cette partie du pays. Les progrès obtenus par les élèves de M. Pinard sont satisfaisants. Des écoles élémentaires, je ne puis parler avec avantage que des écoles No. 2, tenue par Delle. Clarice Bourbeau, et No. 5, tenue par Delle Célina Paré. Les autres écoles n'ont pas donné des résultats satisfaisants. Les enfants perdent beaucoup de temps. Les finances ne sont pas des plus prospères, bien qu'il y ait moins d'arrérages que par le passé. Les commissaires visitent régulièrement les écoles. Ce que je blâme ici, c'est le désir des commissaires de baisser le salaire des institutrices, parce que le nombre de leurs écoles augmente. Dans ce cas, il devraient augmenter le prélevé pour pouvoir payer un salaire raisonnable. Le professeur de l'école modèle reçoit $240 par année. Autrefois on donnait de $80 à $100 par année aux institutrices ; aujourd'hui leur traitement n'est que de $60 à $80 par année.

St. Valère de Bulstrode.—Il y a trois arrondissements dans St. Valère et une école dans chacun des arrondissements. Elles sont fréquentées par 110 enfants. Ces écoles ne valent rien du tout. Tant que les commissaires ne comprendront pas mieux leurs devoirs, les écoles dans cette paroisse seront toujours mauvaises. Ils ne les visitent jamais, et avec le faible salaire qui est donné aux institutrices, jamais ils ne pourront en avoir de capables. Le principe qui les gouverne, c'est le bon marché. On pourrait payer plus, si on comprenait les avantages de l'éducation. Mr. George Dauth remplit bien la charge de secrétaire-trésorier. Les finances sont en bon état. L'assiduité aux écoles de la part des enfants fait défaut. On donne aux institutrices de $52 à $60 par année.

Ste. Clotilde de Horton.—Il n'y a que deux écoles dans cette paroisse, fréquentées par 47 élèves. Les institutrices de ces écoles n'ont pas eu l'avantage de montrer ce qu'elles auraient pu faire, parce que les enfants n'y ont presque pas assisté. Cela est dû en grande partie à la mauvaise division des arrondissements. Aujourd'hui, il y a un curé résidant dans la paroisse. Il a promis de m'aider à remédier à cet état de choses, à gagner les commissaires à faire de nouvelles divisions, afin de mettre les maisons d'école plus au centre de la population. Le secrétaire, quoique n'ayant pas la capacité requise, accomplit honnêtement les devoirs de sa charge. La collection se fait bien. Le salaire des institutrices est trop faible ; elles ne reçoivent que $64 par année chacune.

COMTÉ DE SHEFFORD.

Roxton.—Cette municipalité est aujourd'hui divisée en deux arrondissements. Les commissaires, outre l'académie, ont soutenu sept écoles élémentaires. Elles sont fréquentées par 452 enfants. Toutes ces écoles sont bonnes, moins celle de l'arrondissement No. 7, qui est bien médiocre. Je ferai une mention particulière de l'école No. 3, tenue par Delle Lumina Lacroix ; cette école est excellente. L'Académie est sous la direction de M. L. Bellerose, élève de l'Ecole Normale Jacques Cartier. Ce monsieur a tout ce qu'il faut pour faire un bon maître ; aussi il réussit très-bien. Il enseigne avec avantage les deux langues anglaise et française. Les enfants assistent régulièrement aux écoles. Les instituteurs et les institutrices sont bien payés, ce qui est une preuve que la collection se fait bien et que le secrétaire, A. O. J. Beauchemin, Ecr., remplit bien les devoirs de sa charge. Le salaire des professeurs est libéral. M. Bellerose reçoit $400 par année. Les institutrices reçoivent $100 par année chacune. Les commissaires d'école sont pleins de zèle et de bonne volonté. Jamais ils n'engagent de professeurs sans me consulter, et ils visitent régulièrement les écoles avec moi.

North Stukely.—Les dix arrondissements de cette municipalité comptent chacun une école en opération. Ces écoles sont fréquentées par 300 enfants. Les écoles No. 4 et 5, tenues par Delles. Esther Gauthier et Advina Sanssouci sont excellentes. Les écoles No. 1 et 3, 6 et 7 sont bonnes ; les autres sont médiocres ; aussi les commissaires n'ont pas hésité, sur ma déclaration, à congédier ces nullités. Ces messieurs sont bien dévoués ; ils ont fait avec moi l'examen public de toutes leurs écoles en juillet dernier. La loi d'éducation fonctionne bien à North Stukely. Mr. Audet, le secrétaire, remplit à

la satisfaction générale les devoirs qui lui incombent. Il y a un peu trop d'arrérages. On m'a assuré que l'on en ferait la collection sous le plus court délai possible. A part de deux arrondissements, les enfants sont assez réguliers à assister à l'école. Le traitement des institutrices varie de $80 à $140 par année.

South Stukely.—Il y a une école dans cette municipalité qui tombe sous mon inspection. Je ne puis rien vous dire quant à la qualité de cette école. A chacune de mes visites, elle se trouvait fermée.

North Ely.—Je visite quatre écoles dans North Ely. Ces écoles sont fréquentées par 115 élèves. Les deux écoles anglaises sont bonnes. Les deux écoles françaises sont bien médiocres. Les finances de la corporation sont prospères. M. Doran, le secrétaire, est actif et fait bien la collection; il tient bien les livres. Les enfants sont loin d'être assidus aux écoles. jusqu'à aujourd'hui, les catholiques et les protestants se sont bien accordés pour tout ce qui regardait l'éducation. Il me fait peine d'avoir à vous annoncer qu'un petit nombre de protestants se sont déclarés dissidents dans l'arrondissement No. 6. Cette dissidence va être cause que ni les protestants ni les catholiques ne pourront soutenir une bonne école. On donne de $12 à $15 par mois aux professeurs.

South Ely.—Bien qu'il y ait sept arrondissements dans cette municipalité, les commissaires n'ont soutenu que trois écoles cette année. Elles sont toutes médiocres. Les affaires monétaires commencent à prendre le dessus. Les dettes sont presque toutes payées. Je pense que les commissaires ouvriront plus d'écoles une autre année. Le salaire des professeurs est de $68 à $125 par année.

St. Valérien de Milton.—Dans cette municipalité, il y a cinq arrondissements et une école dans chaque arrondissement. Ces écoles sont fréquentées par 181 élèves. Les écoles de cette paroisse sont assez bonnes, moins celle de l'arrondissement No. 2, qui est bien médiocre. Les affaires monétaires de la corporation sont des plus prospères. M. Grand-Pré, le secrétaire, continue, comme par le passé, à bien s'acquitter des devoirs de sa charge. Les enfants sont assidus aux écoles. Les institutrices reçoivent de $72 à $100 par année.

Ste. Cécile de Milton.—On compte sept arrondissements dans Ste. Cécile de Milton. Il n'y a eu que cinq écoles en opération, fréquentées par 252 enfants. Ces écoles sont passables, moins l'école No. 3, qui ne vaut rien. Les affaires monétaires ne sont pas plus florissantes que par le passé. Le secrétaire, Mr. Brin, ne fait pas assez d'efforts pour la collection des taxes. Les institutrices sont mal payées. Des poursuites ont été intentées contre les commissaires pour le recouvrement de vieilles dettes. Je suis presque découragé. Je vais faire un nouvel effort à ma prochaine visite pour améliorer les finances de cette municipalité, ce qui permettra d'avoir de meilleures institutrices; leur traitement varie de $68 à $100 par année. Les enfants sont loin d'être assidus aux écoles.

Shefford.—Des quatre écoles que je visite dans Shefford, trois sont passables; celle de l'arrondissement No. 21 ne vaut rien. On me dit que c'est par pitié qu'on garde cette maitresse, vu qu'elle est infirme et que ses parents sont pauvres. C'est une bien pauvre raison que celle-là. Si on veut faire la charité, que ça ne soit pas au détriment de l'éducation des enfants. Le salaire des professeurs est de $100 par année chacun.

Granby, Village, Dissidents.—Les dissidents ne soutiennent qu'une école; elle est bien médiocre. Aussi, avec le faible salaire qui est donné, $60, on ne peut avoir mieux. Je n'ai pu voir les comptes du secrétaire, il était absent.

Granby, Township.—Je ne visite qu'une école sous contrôle des commissaires; elle est passable. Les dissidents n'ont soutenu que quatre écoles cette année; elles sont passables. Il est difficile pour les dissidents de Granby d'avoir des institutrices bien qualifiées, vu leur pauvreté. Mr. Mayotte, le secrétaire, parait bien veiller aux affaires monétaires de la corporation. Les enfants perdent beaucoup de temps. Les institutrices françaises reçoivent de $53 à $60 par année. Le salaire des maîtresses anglaises est de $8.00 par mois et leur pension.

Je crois vous avoir donné tous les détails nécessaires pour vous mettre à même de juger de l'état de l'instruction publique dans tout mon district d'inspection. Si vous aviez besoin d'autres informations, je serai toujours prêt à vous les fournir, si faire se peut.

Le tout vous est humblement soumis.

J'ai l'honneur d'être,
Honorable Monsieur,
Votre Obéissant Serviteur,

W. P. Alexander.
Inspecteur d'Ecole.

Petite Revue Mensuelle.

C'est d'ordinaire en terminant notre revue que nous consacrons les dernières lignes à la mémoire des hommes marquants morts durant le mois; mais, cette fois, nous nous sommes demandé s'il ne serait pas permis d'intervertir l'ordre suivi jusqu'ici en faveur d'un homme qui partout où il a passé a fait immensément pour la cause de l'éducation. Nous voulons consacrer ces premières lignes à la mémoire de George Peabody, de cet homme au cœur grand et généreux, à la charité immense et universelle; de cet homme qui ne connaissait ni distinction de nationalité, ni différence de religion lorsqu'il s'agissait de secourir le pauvre ou de l'instruire.

George Peabody naquit à Danvers, le 18 Février 1795, de parents dont la situation était voisine de la misère et qui ne pouvaient lui faire donner qu'une éducation très-incomplète. George Peabody, c'était alors le nom de sa famille, entra dans la vie active d'abord comme commis dans un magasin d'épiceries de sa ville natale, puis, quelques années plus tard, comme associé d'un de ses frères, marchand de nouveautés à Newburyport. Malheureusement l'incendie dévora l'établissement de son frère, et Georges se trouva sans ressources sur le pavé. Un de ses oncles, négociant, l'appela à lui et lui donna, pendant deux ans, l'occasion de faire briller ses merveilleuses aptitudes pour le commerce. On ne sait quelle raison le porta à s'éloigner de son oncle; mais la guerre de la Grande-Bretagne avec les Etats-Unis le trouva un des premiers à s'armer pour la défense de sa patrie, et Georges faisant partie d'un régiment d'artillerie, fit connaissance d'un riche marchand drapier du nom de Elisha Riggs, avec qui il s'associa et fit commerce, après la cessation des hostilités. En 1826, Mr. Elisha Riggs se retira des affaires, laissant M. Peabody seul chef d'une maison honorable et en pleine prospérité. M. Peabody passa alors pour la première fois en Angleterre pour y faire des achats et, depuis cette époque, jusqu'en 1839, il fit de fréquents voyages en Europe et finit par s'établir à Londres, où il fonda en 1843 une maison de commission et de banque. Ses opérations furent couronnées d'un succès prodigieux, et l'on n'évalue pas à moins de trente millions de dollars la somme dont il augmenta sa fortune déjà considérable. On peut dire que jamais richesses ne tombèrent en d'aussi bonnes mains; car la libéralité de M. Peabody était inépuisable. Ses dons étaient si grands et si multipliés qu'on aurait pu croire que de même que sa libéralité, ses richesses étaient inépuisables et qu'il possédait à lui seul les trésors du monde entier. Citons, par exemple, quelques-uns de ses dons qui sont parvenus à la connaissance du public. Lors de l'Exposition du Palais de Cristal, en 1851, le Congrès Américain lésine et refuse d'allouer la somme nécessaire pour faire dignement représenter l'industrie américaine. Peabody est informé de la situation et fait aussitôt connaître qu'il se charge de toutes les dépenses. L'année suivante, Mr. Henry Grinnel fait équiper un navire pour aller explorer les mers arctiques à la recherche de Franklin: Peabody, sur le refus du Congrès d'indemniser M. Grinnel de ses dépenses, met généreusement à sa disposition la somme de $10,000. En 1852, Peabody reçoit des citoyens de Danvers l'invitation d'assister au centième anniversaire de la fondation de sa ville natale: il ne peut s'y rendre, mais il envoie $20,000 pour contribuer au progrès de l'instruction et de la moralité parmi les habitants de Danvers. Par des dons ultérieurs, cette ville reçut de plus de M. Peabody, en différents temps, jusqu'à concurrence de $200,000. Cinq ans plus tard, il revoit les Etats-Unis et fait des dons publics au montant d'un million cent mille dollars en allouant, entr'autres choses, $300,000 pour la fondation d'un établissement d'éducation à Baltimore. Il nous faudrait trop d'espace pour continuer cette longue énumération de dons princiers, bornons-nous à ceux qui touchent à l'instruction publique. Et cependant combien de millions a-t-il dépensés pour améliorer le sort des pauvres par toute l'Angleterre et surtout à Londres. C'était bien lui qu'on pouvait appeler en toute vérité "le père des pauvres." Aussi, pour reconnaître les grands services rendus à la classe la plus infortunée de ses sujets, la Reine Victoria voulut-elle lui offrir le titre de baronet. Mais Peabody répondit qu'il préfèrerait ne recevoir de Sa Majesté qu'une lettre qu'il pourrait déposer dans sa ville natale comme souvenir de l'un de ses plus fidèles sujets. Conformément à ce désir, la Reine lui envoya une lettre écrite de sa main avec un splendide portrait en miniature de Sa Majesté. En 1866, Peabody s'embarque de nouveau pour les Etats-Unis, après avoir été l'objet d'une grande démonstration publique à Londres. On n'estime pas à moins de trois millions de dollars les dons faits par M. Peabody durant ses différents voyages aux Etats-Unis pour l'établissement de maisons d'éducation, bibliothèques publiques, etc. Ces dons publics n'empêchaient pas d'autres libéralités de moindre importance et la distribution aux membres de sa famille d'un million 500 mille dollars. A son retour en Europe, M. Peabody fut visiter Rome et fit aux institutions charitables de cette ville des dons que l'on évalue à un million de dollars. Ce n'est que l'été dernier que M. Peabody sentit sa santé s'affaiblir. Il était de ce côté-ci de l'Atlantique, mais il désirait finir ses jours en Angleterre, sa patrie d'adoption. Aux premiers indices de la maladie qui devait l'emporter, ce grand homme se hâta donc de faire ses derniers dons aux établissements qu'il avait principalement adoptés, c'est-à-dire à l'Institut Peabody, auquel il fit un dernier don de $500,000, et au fonds d'éducation du Sud, auquel il donna de nouveau un million de dollars, et il s'embarqua pour l'Angleterre. Sa maladie fit de rapides progrès, et ces derniers temps son bulletin de santé était vu avec plus d'anxiété que ceux de beau-

coup de princes de la terre; chacun s'intéressait à l'existencede ce grand homme, et la Reine d'Angleterre envoyait souvent demander de ses nouvelles. Enfin, il succombait ces jours derniers, le 12 de Novembre, laissant des milliers d'infortunés qui pleurent sa perte, laissant surtout des œuvres qui immortaliseront son nom. Le peuple anglais reconnaissant a voulu lui rendre les derniers honneurs, mais son corps sera transporté dans sa patrie où il recevra, nous en sommes certains, tous les honneurs qui lui sont dûs. Quand on songe que cet homme a marqué son séjour dans les différents pays de l'Europe par des dons vraiment princiers, on n'est pas surpris de voir les flottes de France et d'Angleterre s'unir à celle des Etats-Unis pour accompagner sa dépouille mortelle jusqu'à sa dernière demeure. La libéralité de cet homme, quoique la libéralité ne soit pas la marque distinctive de notre siècle, avait cependant ce cachet qui s'imprime à toutes les choses de nos jours, c'est qu'elle s'étendait d'un pays à l'autre. On pourrait dire que Peabody était un des liens qui unissent l'Angleterre aux Etats-Unis.

De nos jours, en effet, plus que jamais les nations tendent à s'unir et à se rapprocher par les liens de la sympathie comme aussi par les liens de l'intérêt. Cette pensée nous rappelle l'heureuse issue des travaux de Mr. Lesseps qui, lui aussi, vient d'attacher l'immortalité à son nom en unissant non-seulement les liens du commerce, mais encore les liens de l'estime et de l'admiration réciproque des vieux peuples chrétiens, avec les habitants les plus reculés de la terre musulmane.

Commencés en 1859, ses travaux viennent enfin de se terminer et de donner lieu à des fêtes dignes des féeries orientales. Ces fêtes, données par le Vice-Roi d'Égypte, ont attiré l'attention du monde entier, car là se trouvaient réunis plusieurs princes qui s'étaient rendus à l'invitation du Khedive pour donner à M. de Lesseps tout le triomphe et l'éclat que méritaient ses travaux. Les eaux de la Méditerrannée et celles de la Mer Rouge se trouvent officiellement réunis à travers l'isthme de Suez, et l'Europe communiquera avec l'Inde, la Chine, le Japon et les Iles de l'Océan Pacifique par une large voie, accessible aux plus grands navires de commerce. C'est le 18 mars 1869 qu'a eu lieu la réunion des eaux de la Méditerrannée et de la Mer Rouge en présence d'une foule immense enthousiasmée par la grandeur du spectacle. Le Vice-Roi d'Egypte y assistait, il donna le signal au moment où les écluses durent être ouvertes pour inonder les lacs amers. Lorsque M. de Lesseps vint le remercier de sa visite, il ouvrit ses bras et embrassa avec effusion le créateur de cette œuvre colossale. Le déversement s'effectue depuis ce temps avec une grande régularité. Ce n'est donc pas précisément l'ouverture du canal qui a eu lieu le vingt de ce mois, mais les fêtes de l'inauguration. Une flotte de 50 steamers en tête desquels était le yatch de S. M. l'Impératrice se rendit de Port Said à Suez au milieu d'ovations et de fêtes continuelles; l'Empereur d'Autriche et des ambassadeurs assistaient aussi à l'inauguration, ainsi qu'une multitude de princes et chefs Egyptiens et autres invités qui s'étaient empressés de se rendre au désir du Vice-Roi. Le 22 a eu lieu l'érection de la statue de Waghorn, l'anglais qui a eu la première idée du canal, et à Port Said on élèvera une autre statue à Ferdinand de Lesseps, le constructeur et le directeur du canal. Le canal doit rester la propriété de la Compagnie du Canal de Suez pendant et après passer aux mains du gouvernement de l'Égypte. Ces statues élevées à deux hommes de nations différentes sur le terrain d'une troisième nation, montre bien, comme nous le disions plus haut, la sympathie et l'estime qui de nos jours unissent les nations entr'elles.

Le Canal de Suez est une des plus grandes merveilles de nos jours, sinon la plus grande. Il n'est donc pas surprenant que tous les esprits s'intéressent à l'heureuse complétion de ces travaux. D'ailleurs, en dehors de la marche plus ou moins régulière de la politique, les événements sont rares ou du moins sans intérêt. En France, c'est à peine si on parle encore du trop fameux Troppman; ce n'est pas qu'il ait reçu le châtiment de ses crimes, mais tel a été le bruit de ces horribles exploits que chaque pays a vu surgir de son sein un Troppman, dont les crimes ne le cèdent en rien aux atrocités du Troppman français. Quand à l'ex-révérend Frère Hyacinthe, si quelque bruit se fait encore autour de son nom, ce n'est que par la simple curiosité de savoir comment il a été reçu de ce côté-ci de l'Atlantique. On ne sera pas surpris d'apprendre qu'il n'y a que les ministres protestants de toutes les dénominations qui l'aient reçu avec un certain enthousiasme, ce qui l'a forcé à répéter à toute heure et sur tous les tons qu'il était encore catholique. En France, tous les esprits sont donc tout entiers à la politique. Mais cette politique est très-embrouillée et menace de s'embrouiller de plus en plus. En effet, les partis aujourd'hui se dessinent davantage. La gauche seule est divisée en deux ou trois camps, comprenant d'un côté les démocrates libéraux, de l'autre les irréconciliables, anciens et nouveaux, qui se divisent eux-mêmes en pacifiques et en révolutionnaires. Aussi, en face de ces différents partis composés d'hommes dont les opinions et les moyens d'action sont encore plus différents, l'Empereur s'est il vu obligé, dans son discours à l'ouverture des chambres, de faire appel aux vrais amis de la liberté, à ceux qui ne veulent revendiquer les droits et les libertés que par des voies constitutionnelles, les assurant qu'il dispose de forces suffisantes pour maintenir la tranquilité et réprimer les désordres Napoléon a dit qu'entre ceux qui ne veulent tout changer et ceux qui refusent toute concession, on peut choisir une glorieuse ligne de conduite. L'Empereur se déclare prêt à accorder de larges réformes et se félicite du bon accord de son gouvernement avec les autres puissances, notamment avec les Etats-Unis dont il parle en termes très-flatteurs.

A propos de nos charmants voisins, qui nous expliquera la raison de ces marques d'amitiés, que les vieux pays d'Europe semblent leur prodiguer, à commencer par la Russie, la Prusse, la France et même l'Angleterre. Quant à l'Angleterre, nous pourrions peut-être l'expliquer par son amour maternel pour ses colonies et pour nous en particulier. Car le fénianisme n'est pas encore tout à fait disparu de l'autre côté de nos frontières, et on ne saurait douter que le renouvellement du traité de réciprocité serait avantageux aux colonies anglaises. A l'heure qu'il est, il est beaucoup question de ce traité au siége du gouvernement de nos voisins, et si les partisans du renouvellement du traité ne sont pas nombreux, du moins il ne sont pas sans espoir de succès.

Les nouvelles qui nous arrivent d'Angleterre sont sans importance; en attendant que les Chambres se réunissent, l'agitation sur la loi agraire pour l'Irlande continue et se mêle aux démonstrations féniennes, faites pour obtenir l'amnistie des prisonniers féniens Mais Mr. Gladstone tient bon, et, comme Napoléon, il ne veut pas céder devant les menaces, persuadé comme lui qu'il dispose de forces suffisantes pour faire respecter l'autorité.

Comme on le voit, toutes ces questions qui se discutent en France, en Angleterre et dans tous les autres grands pays de l'Europe n'ont aujourd'hui qu'un intérêt local: pour voir l'événement mémorable de nos jours, pour assister aux débats des grandes questions qui agitent l'univers catholique, il faut lever les yeux vers Rome, car, c'est du très-petit royaume de l'Église que le monde entier est occupé aujourd'hui, c'est de là que doit jaillir un rayon de lumière céleste qui illuminera tout l'univers. A l'heure qu'il est, Rome possède dans son sein les Vénérables Pères qui doivent composer le Concile Œcuménique du Vatican, la dix-neuvième de ces augustes assemblées que tient l'Eglise depuis sa fondation. Rien ne saurait égaler la splendeur et la majesté des fêtes sacrées qui rendront à jamais célèbres ces grands jours. Le huit décembre dans la plus belle, la plus riche et la plus splendide des églises du monde se trouvera réunie la plus auguste assemblée qu'ait vue notre siècle. Cette assemblée, composée de ce qu'il y a de plus savant comme de plus saint dans le monde entier, sera présidée par l'Evêque des Evêques, le Roi-Pontife. N'y a-t-il pas de quoi faire battre tous les cœurs catholiques et être fier d'être ainsi représenté en face de l'univers. Aussi nous proposons-nous de consacrer à ce grand événement de notre siècle la plus grande partie de notre petite revue du mois de Décembre.

Maintenant que nous avons jeté un regard autour de nous et au loin, on nous permettra bien de nous occuper un peu de nous et de voir ce qui se passe dans notre pays. Les événements que nous avons à enrégistrer ne sont pas de ceux qui, comme celui dont nous venons de parler, intéressent toute la chrétienté, cependant, ils sont pour nous d'une grande importance. Nous devons d'abord dire la perte que vient de faire le cabinet de Québec, par la promotion de l'Honorable Trésorier M. Dunkin, à la haute dignité de Ministre de l'Agriculture dans le Cabinet Fédéral. Homme de talent et d'énergie, M Dunkin a su s'attirer les sympathies et les respects de tous, sans distinction de partis ou de races. Il a été remplacé, comme Trésorier de cette Province, par M Robertson, député de Sherbrooke.

Les Ministres Fédéraux actuels sont donc: Sir John A Macdonald, Ministre de la Justice; Sir Georges E Cartier, Ministre de la Milice; Sir Francis Hincks, Ministre des Finances; M. Campbell, Ministre des Postes; M. Howe, Secrétaire des Provinces; M. Kenny, Président du Conseil; M Tilly, Ministre des Douanes; M Morris, Ministre du Revenu Intérieur; M. Chapais, Receveur-Général; M. Dunkin, Ministre de l'Agriculture; M. Mitchel, Ministre de la Marine. Quant à M. Langevin, le Secrétaire d'Etat actuel, on pense qu'il succédera à M McDougall au Ministère des Travaux Publics.

A propos de M. McDougall, tout le monde a appris avec regret les événements qui ont eu lieu dans le Nord-Ouest, dont il devait être le premier Gouverneur. Les métis se sont révoltés, se sont même emparés par surprise du Fort Garry, et ont refusé à leur futur Gouverneur le droit de s'avancer plus loin sur leur territoire. Une proclamation du Gouverneur de la Baie d'Hudson vient de les exhorter à se soumettre et surtout à ne pas se jeter aveuglément dans une position qui pourrait plus tard devenir pour eux très-désavantageuse Nous voyons avec plaisir que le Gouvernement Fédéral, placé par cette révolte dans une position difficile et délicate, va essayer la persuasion avant de recourir à la force.

Nous sommes plus heureux dans cette Province de Québec et nous jouissons tranquillement des bienfaits de la paix, sans que le moindre nuage menace de troubler notre tranquillité. La métropole commerciale emprunte à la présence d'un des fils de Notre Gracieuse Souveraine, la gaieté et le luxe de la jeunesse et de la richesse, et la bonne vieille ville de Champlain paraît toute gaie et radieuse sous les yeux des députés revenus dans ses murs pour leurs travaux parlementaires. Car, c'est le 23 de ce mois qu'a été ouverte, par le Lieutenant-Gouverneur Sir Narcisse Belleau, la troisième session du premier Parlement de Québec. Malgré le froid et les tempêtes de neige qui nous sont arrivées cette année, encore plus tôt que d'habitude, rien ne manquait à l'éclat et à la pompe accoutumée de l'ouverture des Chambres.

Le discours du trône indique peu de mesures nouvelles, et en joignant à cela le rapprochement du temps fixé pour avis de bills privés, on prévoit une session bien remplie mais courte. Il constate que les lois

élaborées dans les sessions précédentes, commencent à fonctionner avec avantage, entr'autres la dernière loi d'éducation et la loi pour favoriser l'immigration et la colonisation.

Le discours du trône fait aussi allusion au séjour parmi nous de Son Altesse Royale le Prince Arthur, cet heureux évènement donnant occasion aux habitants de ce pays de montrer leur loyauté et leur dévouement à Notre Très Gracieuse Souveraine.

Il nous faut à présent terminer comme nous avons commencé. C'est que la mort frappe incessamment, autour de nous comme à l'étranger. Parmi ceux de nos compatriotes à qui nous devons consacrer ce dernier souvenir, quelques-uns, comme le Dr. Bardy, se sont lentement éteints après avoir parcouru une longue et honorable carrière ; d'autres, comme Mr. le Dr. Hébert, ont été frappés subitement au beau milieu d'une carrière qui promettait d'être des plus brillantes. M. le Dr. Pierre Martial Bardy était né en 1797, et avait fait ses études avec succès au Petit Séminaire de Québec. Après avoir été admis à la pratique de la médecine en 1819, il alla se fixer à St. Roch de Québec, où ses talents ne tardèrent pas à le faire distinguer. En 1834, il fut élu député au parlement par le comté de Rouville. Mais il se fatigua bientôt de la vie publique, et quelques années plus tard, il se donnait de nouveau à sa profession. En 1852, il accepta la charge importante d'Inspecteur d'Ecoles, qu'il remplit pendant plusieurs années avec un zèle et une activité qui lui permit de rendre de grands services à la cause de l'éducation. Ce n'est que l'année dernière que M. Bardy donnait sa démission comme Inspecteur d'Ecoles, charge qui l'obligeait à voyager malgré son âge avancé et sa santé affaiblie. Il fut nommé au département du Registraire de la Province. Pendant cette longue carrière, si bien remplie, M. Bardy se fit connaître et aimer de ses concitoyens. Il se fit connaître par ses talents et son patriotisme, car entr'autres choses que Québec lui doit, c'est la fondation de la société St. Jean-Baptiste, dont il a été le premier Président. Il se fit aimer par son caractère aimable et généreux, tous ceux qui ont été en contact avec lui sont devenus ses amis, et la longue suite de concitoyens qui l'ont accompagné à sa dernière demeure prouve qu'ils étaient nombreux.

Il n'y a que quelques mois, nous disions les derniers adieux au très-regretté fils du Président du Sénat, et lors que nous allâmes au-devant des restes mortels de ce jeune homme accompli, nous nous trouvions à marcher à côté du Dr. Hébert, qui nous parut plus que tout autre impressionné par la touchante cérémonie. Aurait-il eu un pressentiment? Quelque chose lui disait-il qu'il suivrait bientôt cet ami? C'est ce que nous nous demandions sur cette tombe entr'ouverte. M. Hébert a fait ses études au Petit Séminaire de Montréal, où il eut des succès qui ne furent surpassés que par ceux qu'il obtint plus tard à l'Université Laval, où il reçut le degré de Docteur en médecine *avec grande distinction.* L'Université sut reconnaître ses talents extraordinaires ; elle l'envoya en Europe, à ses frais, pour compléter ses études avant de prendre possession d'une de ses chaires les plus importantes de la Faculté de Médecine. C'est au moment où, comme professeur de cette Faculté et comme un des plus habiles de nos médecins, il marchait parmi nous sur la voie de la fortune, des honneurs et des distinctions, qu'il a été frappé par une mort prématurée et presque subite. Cette nouvelle tombe qui renferme un cœur aimable et orné de tous les attraits de l'instruction a été fermée sous les yeux humides de nombreux parents, d'une jeune épouse, et d'un long concours d'amis recrutés parmi toute la jeunesse instruite de cette ville.

Ontario, notre Province sœur, a aussi eu à déplorer la perte d'un de ses hommes les plus éminents. Mr. Vankougnet, Chancelier d'Ontario, a été frappé subitement le 10 du courant. Avant de s'asseoir sur le banc présidentiel de la Cour de Chancellerie, Mr. Vankougnet a joué un rôle politique assez brillant. En 1856, il entrait dans le cabinet MacDonald-Cartier, en qualité de Ministre de l'Agriculture ; en 1858, il échangeait ce porte-feuille pour l'important Ministère des Terres de la Couronne qu'il conserva jusqu'en 1861, époque à laquelle il fut nommé Chancelier. M. Vankougnet est certainement un des hommes dont la Province d'Ontario devait être le plus fière.

Nous apprenons trop tard pour cette petite revue, qui est déjà assez longue, la mort de deux éminents littérateurs français, Messieurs Eugène Forcade et Alfred Nettement. Nous donnerons à nos lecteurs, dans notre prochaine revue, les renseignements que nous pourrons nous procurer sur la vie de ces deux hommes bien connus.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DES SCIENCES HISTORIQUES.

—*Passage de la mer Rouge par les Hébreux.*—Sous ce titre *Les études religieuses des Pères de la Compagnie de Jésus* publient dans leur livraison d'octobre une notice très-intéressante dans laquelle M. Lecointre, ingénieur en chef des forges et chantiers de la Méditeranée, à la suite d'une exploration attentive de l'état actuel et ancien de l'isthme de Suez, croit être parvenu à déterminer le point exact, encore inconnu, où les Hébreux ont traversé la mer Rouge sous la conduite de Moïse. Il place Ethal de la Bible au Serapeum ; les Montagnes de Magdal sont Gebel-Geneffe ; Beelsephon est Chebrewth ; Phihahiroth, la plaine située entre les montagnes et la mer, lieu du campement des Hébreux est la partie de cette plaine située au pied de Chebrewth. La largeur de la plaine, d'environ 4 à 5 kilomètres, a précisément les dimensions qui conviennent pour le campement d'une multitude de trois millions d'hommes. La profondeur de l'eau, 15 à 16 mètres, et la largeur de la mer, 10 à 12 kilomètres, en face de Chebrewth, conviennent également. On ne peut faire à cette solution qu'une seule objection : le lieu indiqué pour le passage au milieu de la mer était naguère encore desséché. L'était-il du temps de Moïse? M. Lecointre prouve, par un grand nombre d'arguments, que la mer Rouge remplissait autrefois les lacs Amers et les dépassait. La plus irrécusable de ces preuves est l'existence, au sein de ces lacs, d'un immense gâteau de sel, il ajoute en terminant : " Cette circonstance rend possible la découverte de quelques débris, soit par l'effet d'un heureux hasard, soit par suite de recherches entreprises dans ce but. Elles seraient faciles en ce moment où il y a dans l'isthme quantité de grandes dragues pouvant travailler à cette profondeur, et grand nombre de dragueurs expérimentés. En organisant des dragages dans les lacs, par le travers de Chebrewth, on retrouverait, je le crois fermement, les ferrures de bronze ou d'autres des chars de Pharaon. Je fais des vœux pour que cette entreprise soit réalisée." Nous la recommandons à l'attention de la Compagnie anglaise de l'exploration du Sinaï.—F. Moigno.

—*Circulation de l'or.*—Peu de semaines avant sa mort, M. Graham adressait au chancelier de l'échiquier, en commun avec le directeur de la Monnaie de Calcutta, un rapport sur l'allocation de fonds nécessaires pour couvrir les dépenses de l'établissement et du maintien de la circulation de l'or. La monnaie d'or en circulation dans les Royaumes-Unis est généralement estimée à environ 80 millions de livres sterling, près de deux milliards ; 68 quatre-vingtièmes en souverains, 12 quatre-vingtièmes en demi-souverains. Le monayage annuel de 10 millions annuels se fait avec 4 millions de monnaie neuve, et six millions de monnaie renouvelée. On peut évaluer à environ 5 centimes le prix auquel sont frappés un souverain ou un demi-souverain. Par l'usure, les souverains tombent au-dessous du poids légal après une circulation de vingt ans, les demi-souverains après dix ans. M. Jevons a calculé que la perte annuelle par usure de 100 souverains est de près de 12 francs ; avec la circulation actuelle mélangée de souverains et de demi-souverains, la perte annuelle par usure est estimée à 875 000 fr. Un certain nombre de monnaies disparaissent de la circulation chaque année, par les naufrages, les incendies, la fusion, la perte ; on estime en outre que 30 millions environ de souverains sont en circulation en pays étrangers, et qu'une partie seulement revient en Angleterre pour y être renouvelée, quand ils sont devenus trop légers. Le résultat de ces calculs est que pour la circulation de 68 millions de souverains et de 12 millions de demi-souverains, il suffira pour chaque 100 livres sterlings (2 500 francs) d'une allocation d'une livre, 13 shellings, 6 deniers (à peu près 30fr.) ; cette allocation suffira pour faire face à toutes les dépenses de première émission, de maintien de la circulation, de renouvellement futur, etc.—*Les Mondes.*

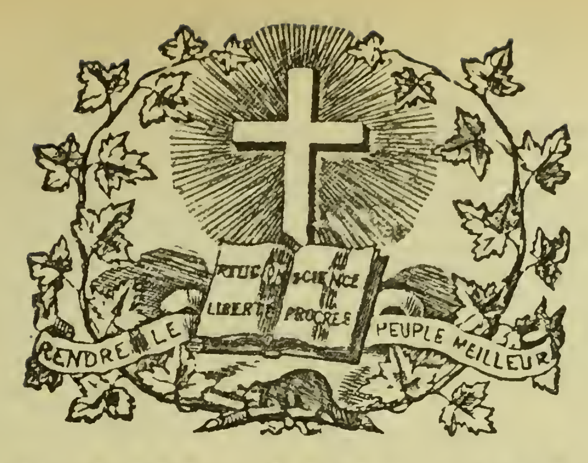
BULLETIN DES SCIENCES NATURELLES.

— *Fossile Animal.*—Dans le cours des excavations qui se poursuivaient au Bic, sur le tracé du chemin de fer, la pioche des travailleurs mit dernièrement à jour le squelette entier d'un animal marin mesurant 13 pieds de longueur. Enfoui dans le sous sol à quatorze pieds de profondeur, le fossile était enveloppé dans une argile extrêmement dure, et l'on ne parvint pas sans peine à le désagréger complètement. Malgré la désarticulation des ossements résultée de cette opération première, il ne sera pas difficile de reposer le squelette et de lui redonner sa forme intégrale.

Des personnes que cette découverte intéressait, ont cru voir dans ces restes les os de quelque poisson dont la tête, pourvue de deux canines ou défenses à la mâchoire supérieure, démontre assez que le sujet dont nous parlons appartient à la famille des *vaches marines*, appelées morses par les naturalistes. Moins la grandeur de la taille et le pelage rousse, ces animaux ont beaucoup de ressemblance avec les phoques (loups-marins) si communs dans les eaux du golfe.

Quant à celui qui nous occupe, la dépouille en a été retrouvée dans un fonds avoisinant la propriété de M. Georges Sylvain. On se demande par suite de quelle révolution sous-marine ou .terrestre, cet individu de l'une des nombreuses espèces qui peuplent les mers du Nord se retrouve-t-il, si loin de ses eaux natales, à cette profondeur de treize pieds et demi sous terre, à distance assez considérable des bords du Saint-Laurent, qu'une montagne élevée sépare du lieu où ses ossements gisaient? Est-ce là un débris ante-diluvien? Serait-ce plutôt un visiteur inattendu de la mer glaciale, s'égarant dans notre fleuve au moment ou survenait le cataclysme de 1653? Bien que nous jugions le problême digne de toute l'attention des archéologues, nous devons cependant en abandonner la solution à d'autres. D'ailleurs, les amis de la science auront plus d'une fois, s'il leur en tient, l'occasion d'examiner ce fossile remarquable, puisque M. le grand-vicaire de ce diocèse en a fait l'acquisition dans la vue tout-à-fait libérale de donner au morse squelette une place d'honneur dans le musée du séminaire de Rimouski.—*Voix du Golfe.*

IMPRIMÉ PAR EUSÈBE SENÉCAL, MONTRÉAL.



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XIII. **Québec (Province de Québec), Décembre 1869.** **No. 12.**

SCIENCE.

Pourquoi et Parce que.

1o. *Qu'est-ce que le vent, et comment en mesure-t-on la vitesse ?*

L'air, comme l'eau, se présente sous deux états : il est mobile ou immobile. Mobile, il semble agité, il court. Les vents sont des courants d'air, comme les rivières des courants d'eau.

La chaleur et la pluie doivent être regardées comme les deux causes les plus générales des vents; encore la pluie n'est elle elle même que le résultat des variations de la température. En effet, qu'une partie de la surface du globe soit fortement échauffée, il en résultera une grande agitation dans les couches d'air qui reposent sur elle. Or l'air froid et l'air chaud, inégalement denses, sont dans le cas du mélange de l'huile et de l'eau ; le plus léger s'élèvera vers les régions supérieures, et cèdera sa place à l'air froid, qui affluera des parties latérales. Supposons en second lieu qu'une quantité considérable de vapeur répandue dans l'atmosphère vienne tout-à-coup à se résoudre en pluie, il se formera un grand vide dans les régions du fluide atmosphérique où cette condensation aura lieu, et l'air des parties latérales se précipitera encore pour le remplir.

On donne au vent, ou à l'air en mouvement, le nom du point de l'horizon d'où il souffle. Ainsi le *vent du sud* vient de la direction du soleil à midi, le *vent du nord* souffle en sens contraire, le *vent d'est* part du point où le soleil se lève, et le *vent d'ouest*, du point où il se couche. Ce sont les quatre vents cardinaux. On divise ensuite chaque intervalle en deux parties, et les directions moyennes portent les noms des directions de droite et de gauche : le vent *sud-est* se trouve compris entre ceux de sud et d'est. Les marins partagent encore les intervalles de ces huit vents chacun en deux parties, en appelant, par exemple, vent de *sud sud-est* celui qui souffle entre les vents de sud et de sud-est. Enfin, ces nouveaux intervalles subissent encore une division égale, et le vent qui souffle dans une direction intermédiaire à celles du sud et du sud-sud-est, par exemple, se nomme vent du *sud-est-quart-est*, parce qu'il se trouve au quart de l'intervalle compris entre les deux vents de sud et de sud-est à partir du premier. De cette manière on obtient 32 directions, dont le tracé s'appelle la *rose des vents ;* chaque intervalle porte le nom de *rumb*, et l'on dit d'un vent qui passe d'une direction à une autre, qu'il change d'un ou de plusieurs rumbs. Mais dans les observations sur terre, on se borne aux huit vents principaux, que l'on reconnait à la direction des girouettes. Sur mer et dans l'absence de tout point fixe, on recourt à la position des astres et aux indications de la boussole.

On distingue deux espèces de vents : ceux qui sont *périodiques* et offrent une certaine régularité, et ceux qui sont *accidentels*. A la première classe se rattachent les brises, les moussons et les vents alizés. Les *brises* soufflent sur les côtes maritimes, le jour, de la mer vers la terre, et la nuit dans une direction opposée. On les observe toute l'année dans la zone torride où elles contribuent beaucoup à tempérer les ardeurs de ces climats brûlants. Dans la zone tempérée, elles règnent seulement en été. La brise du jour, autrement dite du matin, commence quelques heures après le lever du soleil, à huit ou neuf heures. Elle se tait vers quatre ou cinq heures du soir. Alors il y a une interruption jusqu'à l'époque du coucher du soleil. La brise de nuit, ou du soir, se fait ensuite sentir jusqu'au retour de l'aurore. La brise du soir dure plus longtemps que la brise du matin, mais celle-ci est plus forte que la première; on profite de la brise du matin pour entrer dans les ports de mer, et l'on en sort à la faveur de la brise du soir. Les *moussons* règnent en mer et remplacent les brises, qui cessent de se faire sentir à une petite distance des côtes. On désigne par ce mot, qui vient de l'arabe et signifie saison, des vents qui soufflent six mois dans un sens, et six mois en sens opposé. Dans l'hémisphère nord, le mousson du printemps commence en avril, et le mousson d'automne en octobre. Dans l'hémisphère sud, où les saisons sont contraires, c'est le mousson d'automne qui commence en avril, et le mousson du printemps en octobre. Dans les mers ouvertes, telles que l'océan Atlantique, la mer Pacifique, l'océan Indien, et au large des côtes, se présentent enfin les vents *alizés*, qui soufflent perpétuellement suivant la même direction ; aussi leur nom vient-il d'un vieux mot

français qui exprime la constance et l'uniformité. Ils s'étendent de chaque côté de l'équateur jusqu'à 30° de latitude.

Le vent le plus remarquable est le *iémoun* ou *simoun* des Egyptiens. Ce mot signifie poison, et il désigne le météore le plus redoutable pour les caravanes. Il règne sur toute l'étendue du désert de Sahara : sa température s'élève quelquefois jusqu'à 48°. Il communique à tous les objets une teinte jaune, bleue ou violette, qui est celle de la poussière dont il se trouve chargé. Il soulève les sables du désert, et lui donne l'aspect d'une mer en furie, dont les vagues ont souvent plus de six mètres de hauteur. Ecoutons le célèbre voyageur Bruce, témoin de ces affreuses tempêtes :

" Le 14 novembre, à sept heures du matin, nous fûmes tout à la fois surpris et épouvantés par un des spectacles les plus magnifiques qui puissent frapper nos regards ; nous vîmes, à l'ouest et au nord-ouest, s'élever à différentes distances, du sein de l'immense désert que nous traversions, un grand nombre d'énormes colonnes de sable, Elles montaient à une si grande hauteur qu'elles se perdaient dans les nuages ; souvent elles se brisaient très-haut, et ce prodigieux volume se dispersait dans les airs ; quelquefois elles se rompaient dans le milieu, et le bruit qu'elles faisaient alors ressemblait à l'explosion d'une pièce de canon. Vers midi, le vent étant au nord, et soufflant avec violence, les colonnes s'avancèrent rapidement vers nous, et nous en comptâmes onze, rangées à environ une lieue ; le diamètre de la plus grande, me parut, à cette distance, d'environ dix pieds. Heureusement le vent passa au sud-est, et elles s'éloignèrent ; mais elles me laissèrent une impression qu'il est impossible de décrire. C'eût été en vain que nous eussions voulu fuir ; le cheval le plus prompt à la course n'égale point leur célérité.—Le lendemain, 15, nous revîmes des colonnes de sable mouvant ; elles étaient en plus grand nombre, mais moins grandes que celles de la veille ; au lever du soleil, elles parurent comme un bois épais qui obscurcissait le ciel ; puis, les rayons solaires pénétrant au travers, les firent ressembler à de véritables colonnes de feu. Alors tous mes compagnons commencèrent à se désespérer. Je demandai à notre guide s'il avait déjà vu un pareil spectacle ; il me répondit qu'il en avait vu fréquemment d'aussi terribles, mais jamais de plus dangereux, parce que la rougeur de l'air semblait nous présager le simoun. Cependant notre tranquillité se rétablit un peu, les colonnes s'étant évanouies vers le soir.—Le 16, il était onze heures du matin quand notre guide nous cria : " Jetez-vous à terre, voilà le simoun ! " A l'instant je vis venir un nuage aussi rouge que la pourpre de l'arc-en-ciel ; il avait vingt brasses de largeur et était à douze pieds au-dessus du sol ; il avançait avec une extrême rapidité. A peine eus-je le temps de me jeter à terre, que je sentis la chaleur me frapper le visage. Nous restâmes tous la bouche collée sur le sable, comme si nous fussions morts, jusqu'à ce que notre arabe nous avertît que nous pouvions nous relever. Le météore était passé ; mais l'air était encore si chaud que nous courrions risque d'être suffoqués. Je sentis bien que j'en avais respiré une partie, car, dès ce moment je fus attaqué d'une espèce d'asthme, dont je me ressentis pendant deux ans."

Le simoun ne dure jamais plus de sept ou huit minutes ; il donne la mort infailliblement si on ne le prévient comme le firent ces voyageurs. Il n'est pas particulier à l'Egypte ; il se fait sentir dans la Perse, dans la Syrie, dans la Palestine, dans les mois de juin, juillet et août seulement ; en Nubie, il souffle encore pendant les mois de mars, d'avril, de septembre, d'octobre, et de novembre. Thévenot, autre voyageur qui fait autorité, rapporte que les hommes que ce vent a tués deviennent tout noirs en peu de temps et que leur chair se détache de leurs os pour peu qu'on y touche. Le peuple croit que ce vent contient du feu, et on a entendu des malheureux qu'il avait frappés, crier, quand ils en avaient encore la force, qu'ils brûlaient intérieurement. En 1665, suivant le même écrivain, quatre mille personnes périrent par l'effet du simoun dans la ville de Bassora, l'une des places les plus importantes de l'Asie ottomane.

Disons un mot de la propagation du vent et de sa vitesse. Les vents paraissent avoir deux modes de propagation distincts. On dit que le vent se propage par *impulsion*, quand il souffle dans une direction et s'avance dans le même sens ; on dit qu'il se propage par *aspiration* quand il souffle dans un sens, et s'avance dans une direction contraire. Ces deux cas se présentent dans l'air qui s'échappe de la poitrine pendant l'expiration. Ce dernier mode de propagation du vent paraît être fréquent dans l'atmosphère ; ainsi, Franklin observa à Philadelphie un vent violent du nord-est, qui ne se fit sentir que plus tard à Boston, situé néanmoins à quatre cent milles anglais plus au nord. Il supposa que cet ouragan était causé par une raréfaction dans le golfe du Mexique. Un vide avait dû se former dans ces parages, et se trouver rempli de proche en proche comme par aspiration.

Il est fort difficile d'évaluer avec précision la vitesse du vent par un moyen direct ; on n'a qu'une approximation grossière en observant la vitesse d'un corps léger mis en mouvement par l'air ; mais on peut déduire sa vitesse de l'intensité du choc qu'il exerce contre un obstacle L'instrument qu'on emploi pour mesurer cette intensité porte le nom d'*anémomètre ;* on lui a donné des formes très-variées, mais il se compose essentiellement d'une plaque carrée plus longue que large, et qui contient un ressort en hélisse ; ce ressord tend à repousser la tige, mais celle-ci se trouve garnie d'une crémaillière, qui l'empêche de céder à l'action du ressort, et la retient au point où elle s'est enfoncée dans la gaîne. Pour graduer l'instrument, on marque les points de la tige qui correspondent à l'entrée de la gaîne, lorsque la plaque se trouve chargée successivement de poids connus, par exemple, 1 kilogramme, 2 kilogrammes, 3 kilogrammes, etc. ; on conçoit alors que l'instrument étant placé de manière que la plaque soit choquée perpendiculairement par l'air en mouvement, la tige s'enfoncera dans la gaîne, d'une quantité qui fera connaître en poids l'effort exercé par le vent. Quand la force du vent dépasse les limites de la graduation de l'instrument, on peut remplacer la plaque par une autre plus petite, ayant avec la première un rapport simple en surface, le quart par exemple ; il suffit alors de multiplier par quatre les indications de l'instrument, pour les rendre comparables à celles qui sont relatives à la première plaque.

Le vent le plus faible en intensité est celui que les poètes ont nommé *zéphir ;* il ne fait que balancer légèrement le feuillage et les tiges flexibles des plantes. Les marins appellent vent *frais* celui qui parcourt environ 10 mètres par seconde ; *grand frais*, le vent de 15 mètres, et *très-grand frais*, celui de 20 mètres. Quand la vitesse atteint 25 à 30 mètres, on a enfin ce que l'on nomme une *tempête.* Si enfin elle s'élève de 35 à 45 mètres, il en résulte un *ouragan.* Dans ce cas, le vent fait à peu près 120 kilomètres à l'heure ; il est alors capable de déraciner les arbres, de renverser les édifices, et il soulève les flots de la mer avec tant de violence, qu'elle se précipite dans l'intérieur des terres et y cause d'affreux ravages. Le vent, même le plus impétueux, commence rarement avec une grande célérité ; il s'anime ordinairement d'une manière graduelle, et s'apaise par instants pour mugir ensuite avec force ; chacune de ces reprises est ce que l'on nomme *rafale.* Quelquefois cependant il s'élève d'une manière subite : il prend alors le nom de *bourrasque.* Les effets désastreux produits par les ouragans semblent au premier coup d'œil incompréhensibles ; mais on les concevra aisément si l'on remarque que l'air en mouvement gagne par sa vitesse la force que son peu de masse semblerait devoir lui refuser.

Les vents ont, en général, la température des lieux où ils ont pris naissance. Dans notre hémisphère, les vents du sud-est, sud-ouest, ouest, sont des vents chauds ; les vents du nord-ouest, nord, nord-est, est, des vents froids ; en sorte que si l'on tire une ligne de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, cette ligne séparera les vents chauds des vents froids. Les premiers amènent ordinairement la pluie ; quelques-uns des vents froids sont en même temps des vents secs, mais d'autres apportent la neige ou la pluie.

Le vent, malgré les désastres que cause parfois son impétuosité, peut être considéré comme l'un des grands bienfaits de la

nature. C'est lui qui entretient la pureté de l'atmosphère, qui nous apporte ces nuages pluvieux dont l'action est si nécessaire à la végétation, et qui balaye ensuite les vapeurs superflues et ramène la sérénité du ciel. Considéré comme force motrice, il devient l'agent d'une foule de machines utiles; et, malgré la révolution que l'emploi de la vapeur a opérée dans la science maritime, c'est encore lui qui préside à la navigation, transporte d'un hémisphère à l'autre les productions de la nature et les produits des arts, et favorise cette activité commerciale, l'une des premières sources de la prospérité des nations.

2° *Pourquoi le morceau de sucre mis dans une tasse de café n'en augmente t-il pas le volume ?*

Parceque les particules du sucre se logent dans les pores du liquide, de manière que le sucre et l'eau n'occupent pas ensemble plus de place que le café seul.

Si cependant vous essayez de fondre plus de sucre que ces pores ne peuvent en loger, l'excès se déposera dans le fond de la tasse, et, s'emparant d'un espace que le liquide remplissait auparavant, obligera le dernier à déborder.

Répétons ici que la porosité est une propriété générale des corps. Les pores du bois absorbent l'eau, les pores du marbre absorbent l'huile; la peau de l'homme et des animaux laisse passer la sueur; l'eau filtre à travers les fontaines de grès, et le mercure à travers une peau de chamois.

Tous les corps se resserrent par le froid et se dilatent par la chaleur, effets qui ne peuvent s'expliquer qu'en admettant des vides entre leurs molécules. Si l'eau et le verre transmettent le son, ils le doivent uniquement à leur compressibilité et à leur porosité.

A propos tout à la fois de café et de porosité, nous consignerons ici les curieuses remarques déduites des différents phénomènes qui se produisent dans une tasse de café lorsqu'on y met le sucre. Elles sont dues à M. Sauvageon, de Valence.

" Si en sucrant votre café, dit-il, vous laissez le sucre se fondre sans agiter le liquide, les bulles d'air contenues dans le sucre montent à la surface du liquide. Si les bulles forment une masse spumeuse, se maintenant bien au centre de la tasse, vous avez l'indication du beau fixe; si, au contraire, l'écume se rend en anneau au bord du vase, on doit s'attendre à une grande abondance d'eau; l'écume stationnant, mais pas tout-à-fait au centre, annonce un temps variable; si elle se rend vers un seul point du bord de la tasse sans se désagglomérer, il faut se préparer à la pluie. Toutes ces indications, ajoute l'auteur, ont été constatées par comparaison avec celle d'un baromètre métallique Bourdon, et celles d'un baromètre à colonne de mercure."

Ainsi, voilà donc la demi-tasse investie du merveilleux pouvoir de prédire le beau et le mauvais temps. Pour mon compte, j'avoue qu'on ne pouvait donner à tous nos modernes Mathieu Læensberg un plus aimable rival.

3° *A quoi est dû le ronflement d'un poêle ?*

A l'activité de l'appel et du tirage. L'air qui rase, rapide, les fentes de la porte du poële, entre en vibration et produit un bruit plus ou moins intense; ces fentes font, par rapport à l'air l'effet de l'embouchure d'un instrument à vent; vient-on à ouvrir la porte du poële, le bruit perd de son intensité, parce que le tirage est affaibli et le courant d'air moins rapide. D'ailleurs les fentes ne sont plus là pour mettre l'air en vibration.

Un mot sur les courants complètera cette courte réponse.

Les gaz s'échauffent et se refroidissent par des courants intérieurs analogues à ceux des liquides. Il est des circonstances dans lesquelle ces courants se laissent surtout apercevoir. Ainsi, quand le soleil échauffe la terre, il détermine à sa surface, des courants d'air qu'il est facile de voir dans les champs, où, pour cette cause toute la végétation semble tremblottante. Nous signalerons encore le cas d'un appartement accessible à l'air. On sait, en effet, qu'il s'établit dans la pièce deux courants en sens contraire, l'un d'air froid à la partie inférieure, l'autre d'air chaud à la partie supérieure; le premier se dirige vers le foyer, le second s'échappe au dehors. Personne n'ignore qu'étant auprès du feu, on sent sur les jambes un air vif, qui se glisse par dessous les portes: c'est pour l'éviter qu'on dispose des paravents derrière soi. On peut se convaincre de l'existence des deux courants dont nous venons de parler, en plaçant près de la porte, une bougie allumée, sur le plancher, et une autre à la partie supérieure; on verra leurs flammes agitées en sens contraire. Auprès du tuyau d'un poële il y a toujours un mouvement ascendant d'air dilaté; c'est ce courant qui frappe les spirales de papier que les enfants suspendent au tuyau sur des fils de fer et les font tourner.—*L'Ecole Normale.*

FERDINAND PIÉROT-OLBY.

EDUCATION.

Les Bonnes Manières.

Les manières distinguées sont à l'éducation ce que la grâce est à la beauté, ce que la délicatesse est à la probité; c'en est le superlatif.

Maintenant on rencontre beaucoup de gens *instruits*, mais le *savoir-vivre* est devenu rare... Il a pourtant un grand charme ! c'est le poli qui prête au diamant brut son éclat séduisant. La jeunesse en fait trop peu de cas. En sortant du collége, nos jeunes étudiants, couverts des palmes de la science, ont l'esprit rempli d'idées profondes qui décèlent un génie *naissant*...Mais ils auraient encore besoin de faire un cours d'*éducation* avant d'entrer dans le monde; car l'*instruction* et l'*éducation* sont deux choses très-distinctes et indépendantes l'une de l'autre.

Plus un homme a de *savoir*, plus aussi on voudrait, pour son propre intérêt, le voir se distinguer par ses bonnes manières.

Dans l'état présent de la société, on exige, en toutes choses, cette politesse et cette grâce qui indiquent la connaissance des usages de la bonne compagnie. Autrefois on ne la requérait que de l'*aristocratie;* c'était même un privilége qu'elle se réservait, et dont elle était jalouse.

Maintenant qu'on n'admet ni privilège, ni aristocratie *de droit* ou *de classe*, il faut entrer en possession, comme elle, de cet avantage bien réel. D'autres temps, d'autres mœurs. Diogène ferait peu de prosélytes dans les rues de Paris, et aurait peu d'admirateurs.—Ses *bons mots* n'iraient plus à la postérité, s'il était contemporain.—*Journal d'Education.*

MADE. AGLAÉ ADAMSON.

Profession de Foi d'un auteur célèbre.

J'ajouterai seulement à ce que j'ai déjà dit de ma persévérance à cette époque de ma vie, et de l'énergie patiente et soutenue qui commença dès lors à mûrir en moi et que je sais être la partie forte de mon caractère, que, regardant en arrière, j'y trouve la source de mon succès. J'ai été très-heureux en affaires de ce monde. Beaucoup d'hommes ont travaillé davantage et n'ont pas réussi moitié si bien; mais je n'aurais jamais pu faire ce que j'ai fait sans les habitudes d'ordre, de ponctualité, de diligence que j'adoptai alors; sans la détermination de concentrer mes efforts sur un seul objet à la fois, quelque urgent que fût ce qui devait lui succéder. Le ciel m'est témoin que je n'écris pas ceci dans un esprit de vaine complaisance pour moi-même. L'homme qui passe en revue sa vie, comme je fais ici de la mienne, allant de pays en pays, a dû approcher de la perfection s'il échappe aux remords de bien des talents négligés, de bien des occasions perdues, de bien des sentiments égarés, pervertis, constamment en

lutte au-dedans de lui-même, et prenant le dessus. Je n'ai pas reçu d'en haut un seul don naturel dont je n'aie abusé; mais je me dois du moins ce témoignage, que tout ce que j'ai essayé de faire dans ma vie, je me suis de toute mon âme appliqué à le faire *bien ;* que, quoi que j'aie entrepris, je m'y suis dévoué tout entier; que, dans les grands travaux comme dans les petits, j'ai pris les choses au sérieux. Je n'ai jamais cru possible qu'aucun talent naturel ou acquis pût dispenser des qualités solides, fermes, simples, laborieuses, qui font gagner le but. En dehors de ces qualités, il n'existe pas ici-bas de succès durable. Quelque heureux talent, quelque bonne chance, peuvent former les deux montants de l'échelle à gravir; mais les échelons doivent être de nature à résister à l'usure, à la fatigue, au frottement. Rien ne saurait remplacer une ardente, sincère et sérieuse application. Ne jamais mettre la main à l'œuvre que je ne m'y dévouasse tout entier, ne jamais affecter de déprécier ma besogne quelle qu'elle fût, telles ont été les règles d'or qui ont jusqu'ici régi ma vie. (1)

La Civilité.

Il y a une partie de la civilité qui est purement arbitraire et qui varie selon les différents peuples. Les Européens ôtent leur chapeau pour saluer, les Mahométans saluent en gardant leur turban sur la tête ; et dans ces deux cas ce signe extérieur n'a d'autre importance que celle qu'on y attache. Mais il est une autre civilité qui a des fondements plus rationnels, et qui prend sa source dans la plus pure morale. Elle est le sacrifice continuel de soi aux autres, et est aux rapports ordinaires du monde ce qu'est le dévouement dans les rapports intimes de l'amitié. Cette civilité n'a pas besoin d'être apprise, et le cœur la dicte assez. Supporter les défauts des autres avec patience et n'obliger personne à supporter les nôtres, faire au prochain ce que nous voudrions qu'il fît pour nous, telle est en deux mots le secret de cette civilité, qu'on pourrait appeler la charité chrétienne appliquée au commerce de la société. Ne pas la posséder, ce n'est pas seulement prouver qu'on a reçu une mauvaise éducation, mais c'est encore montrer qu'on a un mauvais cœur.

Sur la Lecture.

Si l'homme d'un âge mûr peut se livrer sans grand danger à une lecture trop variée et poussée à l'excès, elle est toujours funeste pour le jeune homme ; elle le rend incapable de tout intérêt vif et durable, et détruit en lui jusqu'au germe de toute perfectibilité. Entraîné par cette passion, il ne recherche que ce qui est nouveau. Il en est de la lecture comme de la société des hommes, il n'y a de profit véritable pour le cœur et l'esprit que dans l'amitié et l'intimité des âmes nobles et éclairées; se livrer sans choix et sans discernement à tout le monde et changer sans cesse d'amis, ce n'est qu'une vaine et dangereuse dissipation.

HEEREN.

Le Devoir.

Quels que soient, sur ce triste chemin de la vie, nos fatigues et nos dégoûts, il faut se redresser pourtant, reprendre son fardeau, et marcher hardiment devant soi. Pourquoi ? me direz-vous. Pour accomplir son œuvre, pour faire un peu de bien, pour rester digne, même, de ces belles et fortes amitiés qu'on a perdues. Oui, tout est là,— *dans le devoir,* sinon le plaisir,— la consolation, du moins, et l'espérance.

THÉOPHILE DUFOUR.

(1) Charles Dickens.

PEDAGOGIE.

Démontrer que trois choses sont nécessaires à l'Instituteur.

SAVOIR,—POUVOIR,—ET VOULOIR.

—

SAVOIR.

Toutes les fonctions de la vie sociale exigent, de la part de ceux qui les remplissent, des connaissances spéciales et des aptitudes requises. En conséquence, l'instituteur doit avoir une instruction solide, supérieure aux besoins de l'enseignement, et le désir perpétuel de s'instruire et de mûrir les connaissances acquises. En prenant la direction d'une école, l'instituteur doit posséder à fond les matières qui doivent y être enseignées ; de plus, la connaissance du programme officiel ne lui suffit pas, attendu que les questions des élèves n'y seront pas toujours renfermées. En outre, l'instruction donne au chef de l'école un cachet particulier qui lui conciliera une grande confiance.

Consacré à l'instruction des autres, l'instituteur doit savoir ce qu'il prétend enseigner et connaître les bonnes méthodes, ainsi que la pédagogie théorique et pratique. La connaissance de cette dernière partie lui permettra de rendre son enseignement sérieux et pratique et de l'approprier aux besoins futurs de la généralité de ses élèves.

Mais ces connaissances que nous appelons éloignées ne suffisent pas, il faut que chaque leçon soit précédée d'une préparation spéciale qui empêche l'instituteur de marcher au hasard et qui permet aux élèves d'apprécier, en quelque sorte par eux-mêmes, les progrès qu'ils font chaque jour.

POUVOIR.

A ce mot se rattachent les qualités physiques et morales de l'instituteur. Au point de vue physique, il faut à l'instituteur une constitution saine et puissante, car la santé de celui qui dirige est la garantie de l'ordre, de la régularité, de la discipline et du progrès de l'école. Ajoutons que l'instituteur doit avoir une conformation régulière, des sens intacts, une certaine facilité d'élocution et un extérieur imposant. Ces différentes qualités ne dépendent pas toujours entièrement de l'instituteur ; néanmoins, avec de la bonne volonté et des exercices appropriés, l'instituteur peut, jusqu'à un certain point, suppléer à ce que la nature lui a refusé.

Au point de vue moral, l'instituteur fera preuve de toutes les qualités d'un homme essentiellement vertueux, et joindra en tout et partout l'exemple au précepte. Dès son entrée en fonctions, il s'armera de beaucoup de dévouement et cherchera à résister aux tentations de la patience. Toutes ses leçons seront données sous l'influence d'une douceur sans faiblesse, d'une sévérité sans injustice, et il travaillera de bonne heure et sans cesse à prendre un ascendant complet sur les enfants, afin que le respect et la soumission deviennent chez eux une habitude.

L'instituteur doit être charitable, impartial et juste, afin de travailler pour le bien-être et le bonheur de ses élèves et d'acquérir la coutume de punir et de récompenser d'une manière uniforme et proportionnelle avec l'intention de bien ou de mal faire de la part des élèves.

La conduite de l'instituteur sera sans reproche. Mandataire des parents et chargé de former des hommes dignes de leurs familles et de la société, il doit s'entourer de cette bonne réputation qui lui mérite la confiance générale, et il doit se pénétrer de l'idée qu'il doit échapper non-seulement aux reproches, mais encore aux soupçons.

L'instituteur doit avoir un sentiment profond de ses devoirs envers lui-même, les enfants, les autorités, la société et Dieu. Ce dernier point constitue l'application des préceptes qu'il communiquera en toutes circonstances à ses élèves.

VOULOIR.

Il ne faut pas croire que le premier venu puisse enseigner. Pour s'acquitter convenablement du ministère de l'instituteur, la première et la plus indispensable des conditions est de se sentir appelé vers cette carrière, d'avoir du goût pour l'enseignement ; en un mot, d'avoir une véritable vocation.

La personne qui se fait instituteur par spéculation, qui ne voit dans ces nobles fonctions qu'un gagne-pain machinal, un métier auquel son cœur ne prend aucune part, et son intelligence une fort médiocre seulement, cette personne, disons-nous, sera un mauvais instituteur. Il faut un homme dévoué, auquel une certaine instruction a suffi pour le convaincre de la nécessité et de la dignité de l'enseignement, et dont le cœur éclairé aspire à en faire connaître l'utilité et à en partager les bienfaits à une foule d'autres individus.

L'instituteur qui n'est pas animé de ces sentiments entrera en classe avec regret, et les heures qu'il y passera seront pour lui un véritable supplice ; son apathie se communiquera aux élèves et bientôt maître et enfants s'ennuieront de concert, et ces derniers ne feront que peu ou point de progrès.

Destiné à voir sa vie s'écouler dans un travail monotone, que le manque d'intelligence de certains élèves, la paresse et la distraction du plus grand nombre rendent plus pénible encore ; destiné à ne rencontrer le plus souvent autour de lui que la plus noire ingratitude de l'ignorance, l'instituteur succomberait infailliblement à sa tâche, s'il n'était soutenu par le sentiment profond de l'importance de ses fonctions, et si le plaisir d'avoir contribué pour quelque peu au bien-être général de la société n'était le digne salaire que lui procure sa conscience.—*Journal d'Education de Bordeaux.*

S. A. MICHOEL, *instituteur.*

Sur les Questions des Enfants.

J'étais assis hier au coin du feu ; mon fils jouait à côté de moi; je lisais attentivement la curieuse relation d'une excursion en Chine, quand l'enfant me tira le bras et me dit : — Père, pourquoi...— Laisse-moi.—Pourquoi, en soufflant le...— Laisse-moi donc ! te dis-je. Mais, lui, avec cette providentielle obstination des enfants : — Pourquoi, en soufflant le feu avec un soufflet, l'allume-t-on ? Réponds-moi, père, dis-le moi...— Je n'en sais rien, repris-je avec une sorte d'impatience, et en le repoussant. Il s'éloigna, chagrin, et je me remis à ma lecture. Mais j'étais distrait ; mon attention, détournée un moment ne pouvait se reprendre au fil du récit ; et, malgré moi, sur ces pages, au milieu des noms étranges de ces contrées lointaines, je voyais toujours les yeux interrogateurs de l'enfant et sa mine évidemment curieuse. Bientôt donc, les rivages de la Chine s'éloignèrent de moi sans que je m'en aperçusse ; et ma pensée dérivant, je me mis à réfléchir à cet admirable *pourquoi*, qui fait le fond du langage de l'enfance.—Quel esprit d'investigation ! me disais-je, comme tout les frappe dans ce monde nouveau pour eux ! Il y avait une peine réelle sur sa petite figure, quand je l'ai repoussé. Et, en effet, comment ai-je pu le repousser ? N'est-ce pas une faute, plus qu'une faute, d'amortir ainsi cette ardeur, qui est comme la faim et la soif de l'intelligence ? N'est-ce pas, en quelque sorte, leur fermer les yeux ? Toujours écartés ils perdent l'habitude de voir ; les objets eux-mêmes n'ont plus pour eux leur signification, et nous plongeons dans la nuit ceux que nous sommes chargés d'éclairer. Mes réflexions devenaient des remords. " Ainsi, tout à l'heure, pourquoi avoir refusé de lui répondre ? pourquoi, lorsqu'il me demandait cette explication, lui avoir dit... " Je ne sais pas ? " A peine avais-je achevé ce mot, que je m'arrêtai, frappé d'un coup subit :—" Pourquoi lui ai-je dit *je ne sais pas ?* repris-je avec lenteur,— par une raison bien impérieuse, bien puissante, bien honteuse... c'est que... je ne le sais pas !"

Le livre me tomba des mains ; mon ignorance m'apparut pour la première fois dans toute son étendue ; et, comme en tombant mon livre s'était ouvert à la première page, je lus sur le titre : *Voyage dans l'Inde et dans la Chine.* Voilà qui est bien étrange ! pensai-je : je me fatigue à apprendre ce qui se passe en Chine, et je ne sais pas pourquoi ce soufflet, dont je me sers à chaque moment, allume le feu qui me chauffe tous les jours ! Que dis-je, ce soufflet ? Mais ce clou qui le supporte, mais ce mur, où est attaché ce clou ; mais ces papiers teints qui recouvrent ce mur, d'où viennent-ils ? Et ce livre où je lis, et ce papier où j'écris, qui les fabrique? Comment ? Où ? Depuis quand ? Les questions abondaient, les pourquoi se multipliaient ; je voyais pour ainsi dire chaque objet s'animer sous mes regards et m'interroger ! Tous ces mystères au milieu desquels j'avais vécu sans les comprendre ni les sonder, et qui se révélaient à moi, m'accablaient sous cet éternel *je ne sais pas*, mon unique et humiliante réponse.

La voix de cet enfant m'a réveillé de mon sommeil d'ignorance. J'en veux sortir pour lui. Je veux étudier ce petit monde qu'on appelle une chambre, pour l'y guider et lui en montrer les principales merveilles. M. Xavier de Maistre, ce délicat esprit, qui appartient au dix-huitième siècle par son badinage, et au nôtre par la rêverie, a écrit son charmant petit livre avec un mélange piquant de scepticisme et de sensibilité ; l'on y sent l'homme qui a vu Voltaire et qui a entrevu Châteaubriand : mais en réalité son *Voyage autour de sa chambre* n'est qu'un aimable prétexte pour en sortir. Moi, c'est dans mon réduit même que je veux concentrer mes pérégrinations ; je pars en pélérinage *pour chez moi !* Et toi, cher interrogateur, toi dont l'obstiné *pourquoi* m'a jeté dans ce nouveau mouvement d'idées, viens avec moi, écoute, regarde, instruis-toi, instruis-moi.—Enfants ! enfants ! nous vous aimons d'une affection bien profonde ; et cependant nous ne savons pas tout ce que vous êtes pour nous. Non-seulement Dieu nous a donné en vous des sources inépuisables de joie, mais vous nous servez d'instituteurs ; vos questions ingénues ouvrent nos yeux ; le besoin de vous instruire nous force à apprendre ou à réapprendre, et nous vous devons tout, même ce que nous vous donnons ! —*Journal d'Education de Bordeaux.*

ERNEST LEGOUVÉ.

Opinion de Socrate sur la Gymnastique.

Voici ce que pense de la Gymnastique le plus grand philosophe de l'antiquité.

Cette belle page des *Mémoires de Socrate, par Xénophon*, traduite par M. Talbot, sera plus éloquente que tous les raisonnements que nous pourrions faire à ce sujet :

" Socrate voyant qu'Epigène, fils d'Antiphon de Céphisie, un de ses disciples les plus assidus, ne prend aucun soin de son corps, lui dit :

" — Quel corps étrange tu as, Epigène !

" — C'est qu'aussi, Socrate, je suis étranger aux exercices.

" — Ecoute, Epigène, nombre d'hommes, à cause de leur mauvaise complexion, périssent dans les périls de la guerre, et souvent aux dépens de l'honneur ; beaucoup pour le même motif sont pris vivants, et là, ils passent le reste de leur vie dans le plus dur esclavage, ou bien réduits à la plus triste des nécessités, payant parfois une rançon supérieure à leur fortune, ils traînent la fin de leur existence, privés du nécessaire et en proie au malheur ; d'autres enfin se font une honteuse réputation fondée sur la faiblesse de leur corps, qui les fait passer pour des lâches.

" Méprises-tu donc les punitions attachées à la faiblesse, et crois-tu pouvoir aisément les supporter ?

" Pour moi, je crois plus facile et plus agréable de se soumettre aux fatigues requises pour se donner un corps vigoureux.

" Ou bien penses-tu qu'une constitution délicate soit plus saine et plus utile, en toute circonstance, qu'une constitution robuste ?

" Cependant tout est bien différent pour ceux qui ont le corps en bon ou en mauvais état. La santé et la vigueur sont le partage de ceux qui ont le corps en bon état. Beaucoup, par ce moyen, se tirent avec honneur des périls guerriers et s'échappent dans des situations dangereuses ; d'autres secourent leurs amis,

rendent service à leur patrie; dont ils obtiennent ainsi la reconnaissance, acquièrent un grand renom, gagnent les plus beaux honneurs, passent le reste de leur vie heureux et considérés.

" Sache que, dans aucun acte de ta vie, tu n'auras à te repentir d'avoir exercé ton corps,

" Il y a plus, dans les fonctions mêmes où tu croirais que le corps a le moins de part, je veux dire celles de l'intelligence, qui ne sait que la pensée commet souvent de grandes fautes, parce que le corps est mal disposé ? Le défaut de mémoire, la lenteur de l'esprit, la paresse, la folie, sont souvent la suite d'une disposition vicieuse du corps, qui atteint l'intelligence au point de nous faire perdre ce que nous savons.

" Si, au contraire, le corps de l'homme est sain, il n'y a pas de danger que l'homme en arrive là."—*Journal d'Education de Bordeaux.*

Grammaire.—De la Ponctuation.

(*Suite.*)

§ II.—*Le trait-d'union.*

L'inintelligence, nous l'avons dit, a présidé à la suppression d'un certain nombre de traits-d'union nécessaires. Cherchons à en donner de nouveaux exemples, après avoir indiqué ceux à qui l'on a daigné faire grâce.

1.—On emploie le trait-d'union entre le verbe et les pronoms personnels *je, tu, il, nous*, etc. : *Qu'ai-je dit? Que faites-vous? Dort-il?* La même chose pour *y, en, ce, on*: *Allez-y. Donnez-m'en, Qu'est-ce? Vient-on?* L'usage en est le seul motif, bien qu'on y découvre peut-être une raison : celle de distinguer ces pronoms du régime direct ou indirect qui peut suivre immédiatement.

2.—Avant et après le *t* euphonique: *Qu'a-t-elle? Viendra-t-on?* Si *en* se présente après un pronom dont il fait élider une voyelle, c'est une apostrophe qu'il faut, et non un trait-d'union: l'apostrophe remplace la voyelle: *Va-t'en;* de même que dans *grand'rue, grand'route, grand'mère,* pour *grande route, grande rue*, etc.

3.—Avant ou après les particules indicatives, *ci* et *là : Celui-ci, celle-là; ci-dessus, ci-contre, là-dessus, là-haut, jusque-là.* Cette règle est admise; elle est, de plus, rationnelle: pourquoi donc les typographes tendent-ils à détruire une partie de ces signes? Déjà ils ont rempli nos livres de *là dessus, là haut, jusque là*, etc.—Il en est de même de *au-dessus, au-dessous, au-dedans, au-delà:* il y faut le trait-d'union, n'en déplaise à la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie.* En effet, ce sont autant d'expressions formant un tout indivisible, deux mots n'en représentant qu'un. De plus, les substantifs *dessus, dessous, dedans*, existent en français: on dit un *dedans*, un *dessus*, un *dessous:* or, attacher un objet, par exemple, *au dessus* d'une cheminée, d'un tableau, n'est pas du tout la même chose que l'attacher *au-dessus*, expression plus vague, qui regarde toute la partie supérieure du mur. Avec un marteau je fais une entaille *au dessus* de cette cheminée, de cette commode: sans trait-d'union, il va de soi que c'est la cheminée, la commode même que j'ai frappée: voilà le substantif *dessus.* Ce sera le substantif *dessous* dans un autre cas: *le dessous* d'un panier, d'un meuble, d'un plafond. *Au-dessous* de la cheminée, du meuble, etc., ne regarde point cette cheminée, ce meuble, mais le mur ou le sol. La nuance est visible, et c'est pour la conserver qu'on faisait jadis la distinction de *au-dessous, au-dessus, au-dedans*, expressions adverbiales, de *au dessous, au dessus, au dedans*, se rapportant au substantif, à un objet précis. L'ignorance ou la légèreté ont, encore ici, tenté de pitoyables réformes.

4.—Le trait-d'union se met entre les pronoms personnels et *même: Moi-même, lui-même, eux-mêmes.*

5.—Il se met dans l'énoncé des nombres: *Dix-neuf, vingt-deux, trente-cinq.* MM. Noël et Chapsal nous disent qu'il remplace alors la conjonction *et:* je n'en crois rien: il unit, voilà tout. Et la preuve c'est que nos pères, de qui nous tenons ce signe, le mettaient tout aussi bien, et à très-bon droit, dans *vingt-et-un, cinquante-et-un, soixante-et-un*, etc. Nous croyons qu'il est bon de l'y maintenir: car ces expressions ne forment pas plus trois expressions que *trente-cinq* n'en forme deux. *Soixante-et-un*, qui assurément se décomposera au besoin, n'est réellement qu'une expression indivisible quand je m'en sers pour compter. J'écrirai donc *vingt-et-un, trente et-un, quarante-et-un*, etc., par le même principe qui me fait écrire *vingt-deux, trente-deux, quarante-deux:* je désigne, dans ce cas comme dans l'autre, une chose unique, par un mot unique, un mot composé je le veux bien, mais, encore une fois, unique dans ma pensée. Dira-t-on que *quatre-vingt-dix-neuf*, pour lequel on a conservé les traits-d'union, forme quatre mots? Non: eh bien, *trente-et-un* n'en forme pas davantage trois. La conjonction *et* est tout simplement euphonique, comme le *t* dans *dira-t-on, pense-t-on*, etc. Or, le *t* euphonique prend le double trait.

6.—MM. Noël et Chapsal disent encore: " Le trait-d'union sert à lier deux ou plusieurs mots qui par le sens n'en font qu'un." C'est précisément ce que nous venons de retourner contre eux. De leur principe, qui est très-vrai, et qui s'exprimerait mieux par "deux *substantifs* n'en formant qu'un," il suit qu'il faut unir *abat-jour, chef-lieu, maître-queux, maître-autel*, etc. De même pour les mots composés, *arc-en-ciel, contre-poison, s'entre-choquer, arc-de-triomphe, hôtel-de-ville*, etc. Ces deux derniers sont au nombre des victimes: l'Académie les a laissé sacrifier par les typographes. Un *arc-de-triomphe* n'est pas plus une chose générale qu'un *arc-en-ciel*: la signification en est précise. Un *hôtel-de-ville* n'est point un hôtel quelconque dans une cité: c'est un bâtiment spécial, qui ne peut se désigner autrement, tandis qu'un riche citadin peut appeler sa maison son *hôtel de ville;* seulement, il n'y glissera pas de trait-d'union — Ainsi de *corps-de-garde:* il est évident qu'un *corps de garde*, ainsi écrit, est un détachement de troupes chargé de protéger, de garder quelques chose, tandis qu'avec les traits-d'union c'est un bâtiment particulier. Eh bien, la négligence, l'incurie, l'ignorance, n'ont pas respecté cette distinction!

7.—Quant au mot *saint*, s'unit-il avec le nom qu'il qualifie? Oui et non. Oui, s'il s'agit d'un lieu ou d'une époque: *Saint-Germain*, la *Saint-Barthélemy;* non, s'il s'agit de la personne même: *S. Germain, S. Barthélemy.*—Ainsi, comme époque on écrira les *Cent-Jours* (il ne s'agit point de cent jours quelconques), la guerre de *Sept-Ans* (ce n'est point une guerre quelconque ayant duré sept années), le Moyen-Age (il ne s'agit point d'un âge moyen, d'une période de la vie humaine, mais d'une époque très-spéciale de l'histoire), le Nouveau-Monde pour désigner l'Amérique (est-ce que les îles du grand Océan, l'Australie surtout, ne sont pas autant de nouveaux mondes)? Ici c'est une indication particulière, je dirai même un nom propre dans une certaine mesure. Or, ouvrez les livres qui s'impriment aujourd'hui, ouvrez le *Dictionnaire de l'Académie:* vous verrez toutes ces expressions défigurées. La délicatesse de notre orthographe n'est plus comprise. On veut aller vite, toujours vite; on jette tout ce qui embarrasse cette marche forcenée.

8.—Trait-d'union aux noms de lieux, de départements, de provinces: *Basse-Bretagne, Haute-Normandie, Charente-Inférieure, Loir-et-Cher, Clermont-Ferrand;* aux noms propres historiques: *Michel-Ange, Marc-Aurèle, Jules-César*; au nom adorable de JÉSUS-CHRIST. Et, qu'on le note bien, ce trait-d'union doit se maintenir, en dépit de l'Académie, dans les noms propres augmentés d'un qualificatif: *Louis-le-Grand, Philippe-le-Bel, Jean-sans-Terre.* Pourquoi? Toujours la même raison: ce n'est point là des noms juxtaposés, mais un seul nom. *Louis le Grand*, ainsi écrit, ne désignerait-il point un M. *Le Grand* qui aurait pour prénom *Louis*? Pourrait-on être compris, si, changeant l'adjectif de place, comme cela doit être permis, on disait " le beau Philippe" pour *Philippe-le-Bel*? *Jean-sans-Terre* n'est pas le premier *Jean* venu, dépouillé de toute propriété territoriale: que de *Jeans sans terre* il y aurait en ce monde! Lorsqu'on a ajouté

au nom du grand *Charles* cette épithète même de *grand*, en a-t-on fait deux mots? Non : on a dit *Charlemagne*. Disons donc de même *Louis-le-Grand*, *Louis-le-Désiré*, *Charles-le-Simple*, etc. Là est la vraie tradition, la tradition raisonnable et raisonnée.

9.—Nous ne concluons pas autrement pour une foule d'expressions du même genre, mutilées aussi, bien à tort.—Un *aide-de-camp* n'est point un *aide* quelconque dans un camp ; c'est un titre, un grade, qui se rend par des mots inséparables.—Un *château-fort* n'est pas simplement un fort château, c'est encore quelque chose de particulier et de tout spécial. Ecrivez, comme fait l'Académie (depuis 1835), comme font MM. les correcteurs à sa suite, " Un château fort ancien ", et dites-moi si vous comprendrez qu'il s'agit d'une citadelle. Vous entendrez un château très-ancien, rien de plus. " Un château fort bien situé " : *fort* se rapporte-t-il à *château* ou à *bien ?* L'équivoque n'est plus possible avec le trait-d'union : " Un *château-fort* ancien ; un *château-fort* bien situé." C'est ainsi qu'on écrivait il y a trente ans, et il y faut revenir.—Un *compte-rendu :* trait-d'union toujours. Qu'un fermier, un homme d'affaires, un gérant, apporte et vérifie son compte, il y aura évidemment *compte rendu :* est-ce ce que nous avons voulu dire ? Non. Un *compte-rendu* n'est point cela ; c'est un travail d'un autre genre, presque toujours littéraire, embrassant toutes les espèces d'actes humains, les productions de l'esprit comme les autres. Si j'écris " un compte rendu exact, " et je puis avoir à écrire quelque chose comme cela tous les jours, qui saura au juste ce que j'ai voulu marquer ? S'agit-il d'un compte qui avait des erreurs et qu'on a rectifié ? C'est possible : alors point de trait-d'union. Mais si je veux dire ce qu'on entend ordinairement par *compte-rendu*, j'écrirai *compte-rendu exact*, et la confusion sera impossible.

10.—Examinons ces trois mots : *Esprit-fort*, *Grand-maître*, *Chêne-vert*. Sur eux aussi l'ignorance a promené son niveau.—Un *esprit-fort* est-il un *fort esprit* ? Non certes : demandez plutôt à La Bruyère et à Bossuet, dans leurs fameux passages, présents à toutes les mémoires. Or, le trait-d'union ajouté là autrefois n'était qu'une charmante ironie, le sel gaulois de nos vieux pères, et nous-mêmes, dans la conversation, nous y attachons la même idée. Écrivez maintenant à la suite de nos habiles niveleurs, " Un esprit fort entêté " : encore une fois à quoi se rapportera *fort ?* qualifie-t-il *esprit ?* marque-t-il le superlatif d'*entêté ?* L'écrivain devra donc insérer une note au bas de la page et dire à son lecteur : " Cher Monsieur, faites-moi la grâce de bien retenir qu'ici j'applique *fort* à *esprit*, non à *entêté* " ; ou réciproquement ? Tous ces quiproquos s'évitent par le simple trait-d'union : *Esprit-fort* : et c'est ainsi que tout connaisseur, tout ami de la langue écrira.—Et *Grand-maître !* La différence est énorme entre un *grand-maître* et un *grand maître*. Raphaël, Titien, Flandrin et Ingres de nos jours, ont été certainement de *grands maîtres*, mais est-ce dans le même genre et au même titre que Pierre d'Aubusson, par exemple, et que tous les *grands-maîtres* de Malte, de Calatrava ou de St.-Jacques ? Qui ne voit la nécessité d'un signe distinctif dans ces expressions ? Ce signe, c'est le trait-d'union, et il est complet. Le *grand maître* Jacques Molay cessera d'être un *grand-maître*, et Michel-Ange ne sera pas davantage un *grand-maître*.—Un *chêne vert* n'est point un *chêne-vert*, Messieurs de l'Académie : malgré votre autorité, nous affirmons que tous les *chênes* sont *verts* dans certaines saisons, sans pour cela devenir des *chênes-verts*, espèce à part qui peut très-bien n'avoir pas un seul représentant dans une forêt entière de chênes en pleine verdure. L'Italie n'a guère que des *chênes-verts*, nos contrées n'ont guère que des *chênes verts* en été, dépouillés en hiver.

Quelques autres observations termineront cet article au prochain numéro. Qu'on veuille bien remarquer que nous n'inventons aucune règle nouvelle : nous plaidons pour le maintien des règles anciennes ; nous réagissons, autant qu'il est en nous, contre une décadence progressive et malheureuse qui découronne notre orthographe et notre langue.

Continuons et achevons aujourd'hui ce qui concerne ce signe.

11.—Si l'adjectif *grand* prend le trait-d'union dans les noms historiques qu'il qualifie, *Alexandre-le-Grand*, *Louis-le-Grand*, etc. (aussi bien que les autres qualificatifs dans *Pépin-le-Bref*, *Charles-le-Bien-Aimé*, *Louis-le-Gros*, etc.), il convient de lui appliquer la règle en plusieurs autres cas analogues. *Grand-séminaire*, par exemple, écrit ainsi, a une signification spéciale, de même que *petit-séminaire*. Un *petit-séminaire* peut être fort *grand* comme bâtiment ; le visiteur dira qu'il a vu " un grand séminaire " : et pourtant est-ce bien ce qu'on appelle un *grand-séminaire ?* Réciproquement, le *grand-séminaire* d'un diocèse est souvent un *fort petit* édifice.—Ainsi de *grand-cordon* désignant une dignité, un grade, et non pas un *cordon* d'une longueur quelconque. Le *Moniteur* lui-même en est à nous dire d'un général ou d'un maréchal qu'on l'a fait *grand cordon* de la Légion d'Honneur : merci du compliment ! Un homme ne saurait passer à l'état de *cordon*, grand ou petit. Si l'on écrit, ainsi que l'orthographe l'exige, *grand-cordon*, je ne vois plus rien que ce qui est dans l'intention du rapporteur, une dignité de premier ordre.—Ainsi encore de *grand-amiral* : on peut être de longues années un amiral célèbre, un " grand amiral ", sans pour cela posséder le grade de *grand-amiral*. En d'autres termes, ce que nous avons remarqué pour *grand maître* (Raphaël) et pour *grand-maître* (Jacques Molay) s'applique ici de tout point.

12.—*Amour propre* s'écrira de deux manières, selon le sens qu'on y attache, sens assez mal défini dans les divers dictionnaires. Si j'entends, comme on le fait le plus communément, une pointe d'estime personnelle et de vanité, je dirai *amour-propre* avec trait-d'union : " Cet homme ne souffre pas une observation, son *amour-propre* se révolte aussitôt." Mais s'il s'agit d'un principe de délicatesse, de mollesse de vie, d'amour pour sa propre personne, le trait disparaît : " Celui qui s'aime trop lui-même, qui cède à un *amour propre* de tous les instants, n'a d'attentions, de préoccupation, de soins, que pour éviter le travail, la peine, le dévoûment aux autres." C'est surtout dans les traités de morale que cette règle trouve son application.

13.—Tout cimetière, tout lieu bénit, est une *terre sainte* : " Il a été inhumé en terre sainte." Pour indiquer la Palestine, je mettrai *Terre-Sainte*, deux majuscules et le trait : c'est alors un nom propre, indivisible.

14.—Même observation pour les noms de baptême. On écrirait mal " Charles, Victor, Auguste Duparc " : il faut Charles-Victor-Auguste ", puisque ce ne sont pas trois personnages différents et qu'on ne fait point là d'énumération. Cette faute se rencontre dans certaines écoles et maisons d'éducation, au tableau des places ou au palmarès.

15.—On met le trait-d'union à *cordon-bleu*, *bas-bleu*, indications spéciales où la question de couleur n'est point pour rien, On le mettra à *commissaire-priseur* : un commissaire des douanes, de la marine, de la police, etc., aura beau savourer son macouba, du matin au soir, il sera bien un *commissaire priseur*, très-priseur, mais c'est tout. Les amateurs de calembours se lanceront, en conversation, dans leurs équivoques chéries ; l'orthographe a d'autres soucis et d'autres devoirs.

16.—Le *parti-pris* ne sera point confondu avec un *parti pris*. " C'est pour vous un *parti-pris* " exprime autre chose que " Le *parti pris* depuis longtemps nous a réussi médiocrement." Dans ce dernier exemple, je vois un substantif et un participe ; le premier me présente un substantif composé, unifié ; ici un état habituel de l'esprit, là une détermination actuelle, spéciale, momentanée le plus souvent. Je puis bien avoir un *parti pris* et déterminé, sans être un homme de *parti-pris :* cela est évident.

17.—Tout cela est si bien dans l'esprit de la langue et de l'orthographe françaises, amoureuse de la clarté avant tout, qu'on a maintenu le trait (une des nombreuses anomalies de l'Académie) dans *c'est-à-dire*, l'expression assurément qui devrait et pourrait le mieux s'en passer. *C'est-à-dire* forme trois mots distincts, séparables si l'on veut : pourquoi donc l'épargner ? C'est que, dans la réalité, ces trois mots sont unis par le sens, sont une sorte de préposition. Nous demandons simplement

qu'on ait pour le reste du dictionnaire les mêmes égards, le même respect.—*Sur-le-champ* a conservé aussi ses signes, et à très-bon droit, parce que cette expression ne doit point être entendue à la lettre. Aller *sur le champ* ou *sur-le-champ* disent tout autre chose. Il paraîtrait qu'on dût traiter de même le mot *coup-d'œil*: il a des droits semblables, égaux à ceux de *sur-le-champ*. En effet, le trait-d'union marque ici une nuance et une réserve, l'œil ne pouvant donner quelque *coup* que ce soit : c'est une image, une figure, et cette figure est indiquée de la sorte. Je dirai bien, en effet, *jeter un regard*, *avoir les regards frappés*, mais jamais que mon œil *a frappé* un objet. *Coup-d'œil*, avec son trait-d'union, maintient une réserve grammaticale sur la hardiesse de l'expression.

18.—Rangeons dans cette catégorie le mot *fleur-de-lys* quand il signifiera les armes de la maison de Bourbon. Une *fleur-de-lys*, dans ce cas, doit-elle se confondre avec une *fleur de lys*, une fleur de jardin ? Non, et d'autant moins que la *fleur-de-lys* ne ressemble en rien à la plante dont elle prend le nom ; elle figure plutôt un fer de lance. Comment donc s'expliquer, pour le dire encore, l'incurie de ce *Dictionnaire de l'Académie* qui n'a rien senti de ces nuances, rien compris de ces détails, mais qui, suivant sans difficulté le mouvement de typographie défectueuse dû à la rapidité de composition des feuilles quotidiennes, s'imagine n'avoir à conserver, pour accomplir sa mission de gardienne de la langue, d'autre attitude que celle de secrétaire dans l'enregistrement officiel des bévues et des négligences des compositeurs ou des correcteurs ? On crée peu de notre temps, on détruit beaucoup : essayons du moins d'enrayer cette marche de décadence qui s'arrêtera on ne peut vraiment prévoir dans quel bas-fond.—Nous aurons à étendre cette remarque, plus tard, à une quantité d'accents supprimés pour les mêmes causes d'ignorance et de négligence : on a dénaturé *idiôme*, *déjeûner*, *arôme*, *vîte*, etc., etc. Le français étant justement la langue la plus indigente comme accent, comme caractère varié de prononciation, lui arracher les quelques longues qu'elle a conservées à grand' peine, quelle inspiration de savant !

19.—*Tout-à-coup*, *tout-à-fait*, exigent le double trait-d'union ; l'Académie a erré en les leur enlevant. Le premier est une expression adverbiale et indivisible. On m'objectera : Vous ne mettez point ces signes à *tout de suite*, à *tout d'un coup*. La différence est grande. Je puis décomposer *tout de suite* et dire *de suite* (avec un sens modifié, cela est vrai) ; je dirai même très-bien *d'un coup*, *d'un seul coup ;* mais coupez donc *tout-à-coup !* dites *à coup :* qu'est-ce que cela signifiera ? *Tout-à-coup* ne se scinde pas, ce ne sont pas trois monosyllabes, c'est un mot, un vrai mot, un seul mot, dont les membres doivent absolument être unis.—Cela est plus sensible peut-être pour *tout-à-fait*. Essayez d'en faire plusieurs mots : qu'est-ce que *à fait ?* rien du tout ; ce n'est ni français ni latin. " Cet homme est *à fait* au courant des choses... Un esprit *à fait* cultivé... Une chose *à fait* claire." Une telle expression ne vient point de notre langue ; le corroboratif *tout* n'en change pas la couleur étrangère : c'est l'italien, le vieux roman, qui nous a transmis *affatto*, entièrement. *Affatto* se dit tous les jours en Italie, nous l'avons traduit par *tout-à-fait*. Que si, malgré l'étymologie, on repousse les traits-d'union, qu'on écrive du moins *tout affait*, traduction régulière de *affatto :* alors sans doute on s'y reconnaîtra. Quant à *tout à fait* ainsi écrit, c'est du barbare, un mot sans origine, sans liaison avec le français, sans explication possible. Eh bien, c'est une des observations qu'on a le plus de mal à faire comprendre aux imprimeurs ; ils sont *tout-à-fait* sourds à cet endroit, excepté le nôtre cependant : nous lui devons ce témoignage.

20.—Voici d'autres déshérités en faveur desquels nous réclamons une information nouvelle, un procès entouré de meilleures lumières : non pas qu'ils aient été entièrement dépouillés encore, mais on y marche, et chacun pourra s'en assurer en parcourant avec attention quelques-uns des innombrables et fautifs volumes que l'on voit briller chaque jour, à titre de nouveautés, aux vitrines de nos libraires.—Un *champ clos* est une propriété entourée de murailles : aller en *champ-clos* n'est plus cela : voyez la valeur d'un simple trait-d'union !—Une *longue vue* est un don de la nature : une *longue-vue* est un instrument d'optique.—Avoir le *sang froid* ou du *sang-froid*, quelle différence ! On écrivait primitivement, dans ce dernier cas, *sens froid*, et je comprends qu'alors le trait-d'union fût inutile : il est indispensable dès que, par une modification singulière, peu justifiée, on a mis le *sang* à la place du *sens*.—*A propos*, *à parté*, *tête à tête*, *terre à terre*, *mot à mot*, *laisser aller*, s'écriront comme je viens de faire dans toutes les circonstances où ils entrent à titre ordinaire et comme complément de pensée dans une phrase : "—J'ai à vous dire, *à propos* de cela... ; Ils se sont entretenus *tête à tête*... ; Cette traduction rend bien les choses *mot à mot*... ; Ce sont des esprits qui n'avancent que *terre à terre*..., etc." Mais, dès qu'on en fait des substantifs composés, ce qui a lieu le plus souvent, ils demandent le trait-d'union :—" C'est un *à-propos* bien trouvé... ; Ils ont fait un long *à-parté*... ; Le *tête-à-tête* a été bien court... ; Je n'aime pas ces intelligences abaissées qui se contentent du *terre-à-terre*... ; Ce *mot-à-mot* fait honneur à l'élève... ; Agir avec tant de *laisser-aller* est une preuve du peu de respect que l'on a pour soi et pour les autres..." C'est du reste, ce que l'on a toujours fait, par exemple, dans *beau-fils*, *belle-fille*, *belle-mère*, *petit-fils*, *grand-père*, *sous-préfet*, *sous-intendant*, où les mots *sous*, *petit*, *grand*, *beau*, *belle*, ne sont point des qualificatifs, mais des explétifs. Croirait-on que nous avons sous les yeux plusieurs livres récents où, dans ces derniers mots, le trait-d'union a été supprimé par les typographes ? Que cet oubli se généralise, que l'abatage inintelligent continue, et je ne doute pas que l'Académie ne s'en fasse solidaire et ne le consacre.—On écrit aussi un *pied-à-terre*.

21.—Nous maintenons encore le trait-d'union dans *maître-d'hôtel* avec le sens d'intendant d'une grande maison ; s'il s'agit du propriétaire de l'hôtel, on le supprimera. Nous le maintenons dans *grand-vicaire* (un simple vicaire ne peut-il être un très-grand vicaire ?), dans *vicaire-général*, *procureur-général*, avocat-général, parce que, encore une fois, ce ne sont point là des adjectifs ajoutés au mot, mais des désignations toutes particulières, qu'on ne rendrait point par un synonyme.

22.—Trait-d'union à *sans-gêne*, *non-sens*, *à-fortiori*, toutes les fois qu'on les emploie comme substantifs. On dira bien : " Cet homme est *sans gêne* " ; mais, avec *un*, l'expression deviendra : " Cet homme est d'un *sans-gêne* surprenant." Ainsi de : " Ceci est un *non-sens*... ; C'est un *à-fortiori* irréfutable..., etc." Tout de même pour *avant-hier* : évidemment, c'est un jour particulier que j'indique, et non un jour quelconque antérieur à celui d'hier.—Trait-d'union à *dès-lors*. Pourquoi celui-ci ? dira-t-on : vous n'écrivez pas *dès-maintenant*, *dès-demain*, *dès-ce soir*. D'accord ; mais veuillez observer que *lors* ici est une abréviation d'*alors ; dès-lors*, veut dire *dès alors*, et le trait tient la place de l'*a* supprimé, dont il représente les droits.

Il eût été facile d'étendre ces observations et de montrer, sur un certain nombre de mots, que l'ancienne orthographe n'agissait point au hasard, que pas un de ses moindres signes n'était sans raison, et en particulier que tous les traits-d'union dont elle faisait usage, représentaient ou une idée, ou une étymologie, ou une règle. C'est qu'alors on étudiait autrement qu'aujourd'hui, que par conséquent on avait de toutes choses des notions plus sûres. Quant à nous, moins instruits, ne voyant qu'à demi, empressés à faire du neuf à tort et à travers, savants aventureux et de surface, nous détruisons ou nous laissons périr. Ce que Beauzée dit de la ponctuation en général, nous l'appliquerons sans crainte à cet humble détail du *trait-d'union :*—" Je me suis " peut-être assez étendu pour paraître prolixe à bien des lecteurs. " Mais ce qu'en ont écrit la plupart des grammairiens actuels m'a " paru si superficiel, si peu approfondi, si vague, que j'ai cru " devoir essayer du moins quelques principes généraux qui " pussent servir de fondement à un art qui n'est rien moins " qu'indifférent, et qui, comme tout autre, a ses finesses.

§ II. – *Les guillemets.*

Cette petite figure est destinée à marquer le commencement, la suite et la fin des discours ou des citations, et quelquefois à appeler l'attention sur un mot au milieu d'une phrase. Les guillemets sont le plus moderne des signes de la ponctuation, et ne remontent pas, croyons-nous, à plus de cent-cinquante ans. Ce fut un Allemand du nom de Guillaume (ou *Wilhem*) qui les imagina et le premier les mit en usage : de là *wilhemet*, *guillemet.* Les guillemets ont eu de la peine à se faire accepter. La France, avec son génie clair et pratique, leur fit bon accueil et assura leur avenir. L'Italie et l'Espagne sont restés à l'égard du guillemet dans une indifférence qui surprend. On a toujours aussi, nous ne savons pourquoi, évité de l'introduire dans les éditions innombrables de l'Ecriture-Sainte, et, le premier des éditeurs, j'en ai doté, en 1866, mon *Novum Testamentum* portatif, accompagné de commentaires, de cartes et de la concordance. Une telle exclusion ne s'explique que par la routine, à laquelle la part est faite trop belle en toutes choses. Si nous réclamons ici, de toute notre énergie, pour le maintien des anciennes règles quand elles ont pour elles la raison, ce culte ne va pas jusqu'à repousser les innovations utiles et sages : nous le disons une fois pour toutes ; et si, suivant le vœu de Beauzée, on perfectionnait davantage les signes qui rendent toute lecture plus intelligible, plus nette à l'œil, nous ne serions point en retard pour l'applaudir. —M. de Lamartine l'a tenté quant au *point*, qu'il distinguait en *petit point* non suivi de majuscule, et en *grand point* l'exigeant : un seul auteur, que nous sachions, s'est rangé à cette méthode, M. Louandre, dans sa traduction de Tacite. Mais, en vérité, l'invention ne méritait pas de vivre ; elle n'avait rien pour elle ; elle est tombée au bout de trois ou quatre volumes.

Les vieux livres, dépourvus de guillemets, offrent donc toute espèce d'embarras pour savoir où finit un discours, un extrait, une citation. L'auteur était réduit, comme on le voit surtout dans les ouvrages espagnols (Louis de Grenade, Louis de Léon, etc.), à terminer ainsi : « Telles sont les paroles de notre témoin...; Ici finit le discours... ; Jusqu'ici la citation, etc. » Le guillemet en dit autant d'un trait de plume.

1.—En commençant, il prend cette forme «, les becs tournés vers le texte ; en finissant, il observe la même règle, becs vers le discours ou la citation, ». Comment doit-il être tourné quand il accompagne, à gauche, le texte dans son développement ? Deux méthodes sont en présence : l'une lui conserve la position du commencement, « ; l'autre le tourne ainsi, ». Nous avouons notre entière préférence pour la seconde, et voici nos raisons. Elles sont historiques d'abord : au début de l'invention du signe, et même longtemps après, les guillemets se plaçaient à la droite de la page, et alors ils étaient tournés en dedans, », cela se conçoit ; quand on les reporta sur la gauche, ils conservèrent la même forme, », et c'est ainsi qu'ils ont été pratiqués constamment et universellement, sauf de rares exceptions. Vers 1820 ou 1825, on voulut les tourner en-dedans, « : de belles éditions de cette époque les portant ainsi. Mais on tarda peu à en voir les inconvénients, et on revint partout aux guillemets en dehors, jusqu'à ces dernières années, où, comme on sait, il a fallu du neuf à tout prix. Seulement, ce neuf, pour les guillemets, n'est pas heureux. Dans une foule de cas, on se trouve gêné pour distinguer ce qui est simplement continuation, de ce qui ne l'est pas, comme, par exemple, lorsque plusieurs textes se suivent ou que l'alinéa qui continue la même pensée n'est cependant pas du même auteur. De plus, il arrive fréquemment que la citation se termine par un mot, une syllabe même, qui ouvre la dernière ligne : ce mot, cette syllabe, encadrés à l'extrémité, semblaient faire citation et bande à part : ce qui heurtera le coup-d'œil de tout homme de goût. Enfin, on conçoit *à priori* qu'il faille un signe distinctif pour ce qui commence et pour ce qui continue ; ainsi, nous mettons une majuscule à l'ouverture d'une phrase, les autres mots de la même phrase, en sont privés : pourquoi les guillemets ne reproduiraient-ils pas cette nuance ? Nous préférons donc, et de beaucoup, l'ancienne méthode, et nous restons persuadés qu'on y reviendra définitivement.

2.—Voici un des cas dans lesquels la typographie fait erreur journellement : c'est pour le signe de ponctuation final. Doit-il être mis avant ou après le dernier guillemet ? Distinguons. A la suite d'une phrase, d'une série de phrases, de tout un discours, c'est après le point ; le guillemet avant, au contraire, si la citation n'est qu'une incidente dans la phrase principale, non guillemetée ; à plus forte raison si les guillemets n'enferment qu'un mot isolé pour le faire ressortir. Exemples :—J'ai toujours entendu dire : « Il est beau de pardonner à ses ennemis. »—Est-ce de lui-même ou après avoir lu la Bible que Platon appelle DIEU « Celui qui est » ? L'interrogation, ici, porte sur la phrase principale, et non sur « Celui qui est ». Cette distinction est parfaitement saisissable et claire : et pourtant, dans la presque totalité des livres imprimés, on n'en fait point de cas. Les typographes se plaignent lorsqu'un auteur intelligent sollicite leur attention sur ce point, et bon nombre ne comprennent même pas ce qu'on veut leur dire.

3.—On a formulé une règle que nous repoussons. Les italiques, a-t-on dit, excluent les guillemets. Et pourquoi, je vous prie ? Que marque le guillemet ? un discours ou une citation : ne puis-je écrire l'un ou l'autre en caractères différents sans qu'ils perdent leur qualité de citation ou de discours ? Je conviens que, si un discours tout entier est en italiques, il se détachera assez de lui-même pour rendre inutiles les guillemets, mais sans les proscrire *par principe.* Cela est frappant surtout dans les extraits dont la traduction est mise à côté du texte, ou dont une partie est en italiques pour attirer davantage l'attention. Exemple :—Un ami qui m'est très-dévoué me disait : « J'ai lu dans l'Ecriture cette parole qui donne à réfléchir : *Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu dans les grandes.* »—Voilà comment il faut guillemeter. Avec la règle que nous combattons, on écrira : " J'ai lu dans l'Ecriture, etc. « : *Celui qui méprise*, etc. : en sorte que la citation même sera exclue des guillemets : n'est-ce pas inadmissible ? Ailleurs, les typographes nous donneront :—« Cette parole de la Bible est bien vraie : Le jeune homme suit jusqu'à la fin sa voie : » *Adolescens, juxtà viam suam, etiam cùm senuerit, non recedet ab eâ.* Qui ne croirait que ce latin n'a rien à faire avec le texte ? cependant c'est le texte même, dont la traduction précède ! Ainsi, le bon sens et le bon goût exigent que les guillemets soient maintenus jusqu'à la fin de la citation, du discours, italiques ou non. Ce n'est pas ce qui se fait, mais ce qu'on doit faire, qui est à considérer.

V. POSTEL.

(*A continuer.*)

Etymologie.

BAS-BLEU.—Il paraît que ce mot remonte à Pope, et qu'il l'appliquait aux bas sales, et non pas réellement de couleur-bleue, de femmes beaux-esprits dont s'entourait la célèbre lady Montagu.

O. D.

—*Blue-stocking*, en anglais. Je cite –Fournier, je crois,—de mémoire.

Vers la fin du siècle dernier, lady Montagu tenait à Londres un petit cercle littéraire ; il suffisait, pour y être admis, d'avoir écrit quelques articles, et surtout de faire parade d'exécrer les auteurs français. Un certain personnage, auquel ses talents, son esprit avaient acquis droit d'admission, hésitant néanmoins à se faire présenter à cause du peu de soin qu'il apportait d'habitude à sa toilette, mistress Montagu leva ses scrupules, répétant que l'habit ne faisait pas le moine, et que, fût-on vêtu comme le dernier hobereau des Cornouailles, portât-on gros souliers et *bas bleus*, l'on serait admis chez elle, pourvu qu'on en fût digne par son intelligence et ses lumières.

Le mot de lady Montagu eut du succès, et le *bas-bleu* passa en proverbe.

TH. PASQUIER.

—Mistress Elisabeth Montague (qu'il ne faut pas confondre avec lady Marie Wertley Montague) avait formé, en Angleterre,

une société littéraire qui, pendant plusieurs années, attira l'attention générale. Un illustre étranger refusa, dit-on, un jour de se faire introduire, en s'excusant qu'il était en habit de voyage, et lady Montague aurait dit à ce sujet qu'il n'était pas besoin de tant de cérémonies, qu'on pouvait se présenter chez elle, même en *bas bleus*. De là l'expression *Club des Bas-Bleus* (*Blue stocking club*), et celle de *bas-bleu* pour désigner une femme bel-esprit.

D'après Rozan (*Petites ignorances de la Conversation*), M. Philarète Chasles a trouvé une autre explication pour expliquer l'origine du sobriquet. Il émanerait d'Alexandre Pope, dans un moment de mauvaise humeur contre lady Montague. " Elle " repoussait les hommages du poëte, qui n'était pas beau, quoique " fort amoureux. Congédié, il s'aperçut de deux choses : que les " mains de la cruelle n'étaient pas toujours soignées, et qu'elle " portait souvent des bas bleus. Il fit à son endroit ce petit " distique :

Mon adorée à l'art de charmer les humains :
Elle n'a pas celui de se laver les mains.

" Puis, il répandit le distique et ne l'appela plus que la dame " aux bas bleus. Le monde adopta le sobriquet, qui passa aux " femmes auteurs."

Dans l'ouvrage de M. Arthur Dinaux, *les Sociétés badines, bachiques, chantantes et littéraires*, édition publiée par la librairie Bachelin-Deflorenne, 2 vol. in 8, 1867, et classée par M. G. Brunet, on trouve quelques renseignements sur la société de mistress Montague. Elle se composait de Pope, Johnson, Goldsmith, Pulteney, depuis lord Bath, Lyttleton, Burke, enfin de tout ce qu'il y avait de grand et d'illustre dans les lettres, en Angleterre.

On trouve aussi dans les *Excentricités du Langage*, de Lorédan Larchey (1re à 4e édition) une explication de J. Janin, du mot bas-bleu. Cet excellent et spirituel volume contient aussi sur le même mot des définitions de L. Reybaud, de Frédéric Soulié, de Balzac, de H. de Viel-Castel. Mais pourquoi le mot bas-bleu a-t-il complétement disparu de la 5e édition ?

Nous engageons aussi M. S. R. à consulter, sur la question, la *Physiologie du Bas-Bleu*, publiée il y a vingt-huit ou trente ans, et la monographie consacrée au *Bas-bleu* dans *les Français peints par eux-mêmes*. Nous citons ces deux publications de mémoire, ne les ayant pas sous la main. (Strasbourg). C. M.

—M. S. R. n'aurait-il donc pas lu, dans *les Français peints par eux-mêmes*, de Curmer (t. V, 1842 ; p. 201 à 231), l'excellent type du *Bas-Bleu*, décrit par M. Jules Janin, " illustré " par M. Pauquet, et qui commence ainsi :

" On cherche encore l'origine de cette très-expressive et très-juste dénomination : le *Bas-Bleu*. D'où vient ce mot et que veut-il dire ? Dans un de ses magnifiques accès de mauvaise humeur, lord Byron s'en est servi pour désigner la race toute moderne des malheureuses créatures féminines qui renonçant à la beauté, à la grâce, à la jeunesse, au bonheur du mariage, aux chastes prévoyances de la maternité, à tout ce qui est le foyer domestique, la famille, le repos au-dedans, la considération au dehors, entreprennent de vivre à la force de leur esprit. On les a appelées *bas-bleus*, pour deux ou trois motifs que Byron n'explique pas mais qu'il est facile d'expliquer.

" Par un temps froid et pluvieux, quand le pavé est humide, quand le ciel est triste, voyez-vous passer dans la rue cet être équivoque, d'un âge douteux comme son sexe, recouvert de tous les lambeaux que peuvent réunir sur une carcasse humaine la faim, l'orgueil et la misère ;—des lambeaux de cachemire et des lambeaux de bure, un chapeau qui a été rose, une robe qui a été neuve, une collerette passée à l'empois au temps jadis ? Rien qu'à voir cette malheureuse femme on se sent mal à l'aise, on a froid, on a faim, on a soif : cela ne ressemble pas à une des misères connues...

"...Voyez-la donc dans la rue, trottant, les coudes serrés contre la taille, la tête haute, regard baissé, un bout de manuscrit sortant de son cabas ; puis regardez à ses pieds ; voyez dans cette vieille chaussure ce bas qui s'enroule ou plutôt qui se déroule, est-ce un bas bleu ?—C'est un bas sale ! Tope là ! Vous avez tout à fait l'origine du mot. C'est la grande habitude et le grand signalement des femmes-hommes de lettres de ne jamais s'occuper de ces minces détails de la vie de chaque jour. Porter à une jambe bien faite des bas blancs et bien tirés ! fi donc ! nous abandonnons ces petits soins aux miêves Parisiennes qui n'ont pas d'autres occupations que de se laisser vivre et être heureuses ; mais, nous autres, qui aspirons à la popularité et à la gloire !—nous autres les grands écrivains du beau sexe, nous les Walter Scott en jupons, les Schakespeare en spencer, les Molière en bonnets fanés, nous n'avons pas le temps de regarder ce qui se passe à nos pieds. Or, voilà tout simplement l'origine du mot *bas-bleus ;* lisez : bas sales et troués. Cette origine est brutale, sans doute, mais elle est juste... etc." N'est-ce pas là, vraiment, du Janin de la belle époque !

Ulric.

(*Intermédiaire des chercheurs et curieux.*)

AVIS OFFICIELS.



Ministère de l'Instruction Publique.

—

NOMINATIONS.

RÉVOCATION DE NOMINATION DE COMMISSAIRES D'ÉCOLES.

Le Lieutenant-Gouverneur a bien voulu, par ordre en Conseil en date du 4 courant, révoquer la nomination des commissaires d'écoles faite le 13 août dernier pour la municipalité de St. Pierre de l'Etang du Nord, dans le comté de Gaspé, une élection ayant eu lieu régulièrement au mois de juillet dernier pour la dite municipalité.

—

RÉVOCATION DE DIPLÔME.

Le Conseil de l'Instruction Publique à sa dernière séance du 10 novembre dernier a révoqué le diplôme de M. Edouard Corbeil, instituteur, en vertu des pouvoirs qui lui sont conférés par la 22ème clause du chapitre quinze des Statuts Refondus du Bas-Canada.

—

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

BUREAU PROTESTANT DE WATERLOO ET SWEETSBURGH.

Ecole élémentaire, 2de classe A.—Mlle Mary J. Bridges ; MM. Charles J. Chandler, Hiram G. Fay, George H. Hulburt et John McNeil.

2 novembre 1869.

William Gibson,
Secrétaire.

—

BUREAU DE PONTIAC.

Ecole élémentaire, 1ère classe A.—Mlle Louisa Howe et Richard Foster.
Ecole élémentaire, 2de classe A.—Mlle Mary Lets.
2 novembre 1869.

Ovide Leblanc,
Secrétaire.

BUREAU DE BONAVENTURE.

Ecole élémentaire, lère classe F. et A.—Mlle Flore Lefebvre.

2 novembre 1869.

J A. Lebel,
Secrétaire.

—

BUREAU D'AYLMER, OTTAWA.

Ecole élémentaire, lère classe F.—MM. Jean Eugène Emile Guérin, Angus Kennedy, Thomas G. Bothwell ; Mlles Mary Theresa Brady, Marie Joséphine Poitras.

Ecole élémentaire, 2de classe F.—Mlle Rebecca Smith.

2 novembre 1869.

J. R. Woods.
Secrétaire.

—

BUREAU DE RIMOUSKI

Ecole élémentaire, lère classe F.—Mlle Joséphine Brisebois.

2 novembre 1868.

P. G. Dumas,
Secrétaire.

—

BUREAU CATHOLIQUE DE RICHMOND.

Ecole élémentaire, lère classe A.—M. Patrick Daly.

2 novembre 1869.

F. A. Brien,
Secrétaire.

—

BUREAU CATHOLIQUE DE QUÉBEC.

Ecole élémentaire, lère classe F.—Mlles M. Zelie Collin, M. Henriette Dugal, M. Hermine Fortin, Marie Guy et M. Jean Garneau.

Deuxième classe F.—Mlles M. Exilda Beaudet, M Henriette Pamela Bernier, M. Rose de Lima Bertrand, M. Agnès Célina Blais, Adéline Boutin, Félicité Léda Bussière, M Léa Bryère, Odile Caron, M. Emélie Côté, Luce Emélie Couillard Després, M. Euphémie Joséphine Fortier, M Philomène Gagnon, M. Adéline Grammont, M. Emma Germain, M. Elmina Grégoire, M. Esther Grénier, Adéline Laverdière, Célina Henriette Leclerc, Rose Délima Leclerc, Marie Athalie Levasseur, M. Alvina Ouellet, Zélie Petit dite St. Pierre, M. Aurélie Roy, Virginie Roy, M. Adèle Roy, M. Clarida Savard, M. Louise Thivierge, Wilhelmine Tremblay, M. Henriette Trépanier et Catherine Fitzgerald (A).

3 août 1869.

Ecole élémentaire, lère classe F. et A —Mlles Elizabeth Neville et M. Anne Mathilde Tardif ; Rose de Lima Boutin, Caroline Alphonsine Gagné, Lse. Alphonsine Huot, M. Luce Michaud, Catherine Adélaïde Paré et M. Patrick Murphy. (A).

Deuxième classe F.—Mlles M Anne Dion, M. Esther Dumont, M. Philomène Cauchon, Adélaïde Paméla Frenette, Julie Sara Landry, Victoire Morin, Henriette Roy et M. Caroline Roy.

2 novembre 1869.

N. Lacasse,
Secrétaire.

—

BUREAU CATHOLIQUE DE MONTRÉAL.

Ecole modèle, lère classe F.—M. Désiré Brodeur et Mlle Thérèse Plamondon.

Deuxième classe F. et A.—M. William Riley.

Ecole élémentaire, lère classe F.—Mlles Marie L. Charlotte Bédard, Mathilde Richer, Marie Salva, Hélène Desjardins, Adéline Girard, Marguerite Adélaïde Hébert, Rosalie Lamoureux, Anne Lanthier, Rachel Alice Leblanc, Mélanie Lefebvre, Malvina Martel, Mélanie Morin, (A. et F.) Helen Nichols et Mary Corcoran.

Deuxième classe F.—Marie Louise Bissonnet, Célina Leclair, Rose de Lima Miron, Célina Pilotte et Malvina Prévost.

2 novembre 1869.

F. X. Valade,
Secrétaire.

—

BUREAU PROTESTANT DE MONTRÉAL.

Académie, lère classe A.—M. F. C. Emberson.

Ecole modèle, lère classe A.—M. James Cruickshank.

Ecole élémentaire, lère classe A.—Mlles Christina Blair, Susanna Cowan, Annie Eliza Moore, Alice Robinson et Mde. Eliza McDonald.

Deuxième classe A.—Mlles Margaret A. Beattie, Eliza Anna Grant, Maria Owens, Jane Remington, Delia Robson et Cynthia Traver.

2 novembre 1869.

T. A. Gibson,
Secrétaire.

JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

QUEBEC (PROVINCE DE QUEBEC), DECEMBRE 1869.

Petite Revue Mensuelle.

Ce dernier mois a été marqué par l'événement le plus important, non seulement de l'année, mais on peut dire de ce siècle. C'est le huit Décembre, jour de l'Immaculée Conception, qu'a été ouvert le dix-neuvième Concile œcuménique, le Concile du Vatican. Déjà, des pays les plus éloignés de la capitale du monde catholique étaient arrivés en foule les Pères de l'Eglise. Sur 994 prélats dont se compose actuellement la hiérarchie de l'Eglise Catholique, 700 s'étaient rendus à l'appel du Souverain Pontife. C'est au milieu de cette auguste assemblée, représentant la plus grande somme de lumières intellectuelles, que le Saint-Père ouvrait les cérémonies du Concile, au bruit des salves des Forts Saint-Ange et du Mont Aventin, pendant que la foule respectueuse, composée d'étrangers de toutes les nations, était plongée dans l'admiration devant l'incomparable éclat de ces fêtes de Rome.

Il ne nous appartient pas, et il n'entre pas non plus dans les cadres de cette revue, de décrire l'aspect que présentait alors l'immense basilique de St. Pierre ; nous n'avons pas non plus à détailler les pompeuses cérémonies des assemblées du Concile : aussi nous contenterons-nous de dire avec tous les correspondants qui ont écrit sur ce sujet, que jamais, de nos jours on n'avait vu splendeur pareille, et qu'aucune des fêtes du dix-neuvième siècle n'était comparable à celle-là. Le monde a vu déjà dix-huit Conciles, mais aucun n'est aussi incontestablement œcuménique que le Concile du Vatican. En effet, les Pères, en si grand nombre, venant des extrémités les plus éloignées, représentant chaque région, chaque province du monde, remplacent avantageusement le nombre des Souverains et la majesté impériale, qui jetait, il est vrai, beaucoup d'éclat sur les cérémonies, mais qui, par contre, jetait aussi beaucoup de trouble dans les délibérations. Pour nous, nous dirons avec le *Tablet* de Londres, l'organe de Mgr. Manning, que cette absence des potentats de la terre, nous fait espérer que l'harmonie la plus parfaite ne cessera d'exister entre les docteurs de l'Eglise. Nous acceptons aussi, avec le même journal, comme un heureux présage, le fait que le Concile a été ouvert le jour même désigné par Pie IX, lorsque, pour la première fois, il annonça la résolution qu'il avait prise de réunir autour de lui les Evêques de l'Eglise Universelle. Le Concile du Vatican, commencé le 8 décembre, poursuit son œuvre : les comités se forment, l'ouvrage est distribué, et le désir du Pape est, dit-on, de clore cette grande assemblée le jour de la fête de St. Pierre, c'est-à-dire le 29 Juin 1870. Le journal que nous avons déjà nommé montre quelle différence il y aura alors entre ce Concile et celui de Trente. Ce dernier, ouvert le 15 Décembre 1545, n'aborda son formidable travail que 27 ans après le jour où la nécessité de sa convocation avait été publiquement proclamée. Léon X, Adrien VI et Clément VII étaient morts dans l'intervalle sans avoir pu porter remède aux maux que tous apercevaient et qui, grâce à ces délais, ne faisaient que s'enraciner davantage. Plus tard, quand Paul III voulut inaugurer le Concile, d'abord à Mantoue, en 1537, puis à Vicence, en 1538, ses desseins furent

traversés par les querelles et les intrigues politiques que lui suscitèrent certains Souverains d'alors, qui sacrifièrent tout à leur ambition et firent verser à flots le sang de leurs propres sujets pour obtenir une suprématie où leurs intérêts personnels étaient seuls engagés. Mais revenons au Concile du Vatican. Nous avons dit qu'il est le plus grand, quant au nombre, et le plus littéralement universel qui ait encore été tenu. En effet, il comptait, le jour de son ouverture, 803 Pères, c'est-à-dire 135 de plus que ceux de Nicée, de Constantinople et d'Ephèse pris ensemble.

Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les grands journaux de tous les pays, pour voir combien on se préoccupe des questions qui sont soumises à l'étude et au jugement des évêques. Pour indiquer la nature de ces questions, nous nous contenterons de citer les paroles mêmes que le St. Père adressait à ceux qu'il appelait à délibérer à ses côtés Nous savons donc que les Pères de l'Eglise se sont assemblés " pour détermi- " ner ce qu'il convient le mieux de faire en des temps si difficiles et si " durs pour la plus grande gloire de Dieu, pour l'intégrité de la foi, pour " l'honneur du culte divin, pour le salut éternel des hommes, pour la " discipline du clergé régulier et séculier, pour son instruction salutaire " et solide, pour l'observance des lois ecclésiastiques, pour la réformation " des mœurs, pour l'éducation chrétienne de la jeunesse, pour la paix " commune et la concorde universelle." Nous avons dit que plusieurs comités étaient déjà organisés, et nous devons ajouter que tous les catholiques de cette Province ont appris avec un légitime orgueil que le nom de l'illustre Archevêque de Québec figure dans un des plus importants.

Parmi les autres nouvelles que le câble transatlantique a transmis touchant le Concile, nous extrayons les suivantes. Le jour de l'ouverture, malgré la pluie, une foule immense s'était échelonnée sur le parcours de la procession et envahissait la grande nef de l'Eglise St. Pierre. Les tribunes de la Salle du Concile étaient occupées d'un côté par le corps diplomatique, et de l'autre par l'Impératrice d'Autriche, la Reine de Wurtemberg, le Roi de Naples et tous les princes et princesses de la famille royale, le Duc et la Duchesse de Parme, le grand Duc et la grande Duchesse de Toscane. Après la séance d'ouverture, il y a eu, les jours suivants, plusieurs séances des congrégations générales, mais la prochaine session est fixée au jour de l'Epiphanie. On y votera et promulguera les décrets élaborés d'ici-là dans les congrégations particulières du Concile.

En face de ce grand événement qui est destiné a donner son nom a notre siècle, les nouvelles politiques des différents pays de l'Europe paraissent bien pâles et perdent beaucoup de leur importance. Cependant, en France, on s'occupe de former un nouveau ministère, et ce soin paraît être dévolu à M. Olivier, qui devra faire connaître son succès ou son impuissance à la réouverture prochaine des Chambres.

L'Angleterre nous a laissé sans nouvelles importantes encore durant ce mois; là aussi on se prépare, comme en France, aux luttes parlementaires, qui ne se feront pas longtemps attendre. L'Espagne après avoir réprimé l'insurrection cubaine, se trouve cependant dans un nouvel embarras par suite du refus du Duc de Gênes de se laisser placer sur le trône. Les Espagnols en sont donc encore à demander un roi, comme les grenouilles de la fable, cependant tout porte à croire qu'ils se contenteraient d'un Président de République. Quant à la Russie, son monarque voulant mettre en pratique ce dicton populaire: que les petits présents entretiennent l'amitié, le czar a échangé avec l'Empereur d'Autriche des décorations qui seront peut-être *des croix* pour les autres puissances de l'Europe. C'est ce que l'année 1870 nous apprendra probablement.

Si maintenant nous jetons un coup d'œil rétrospectif autour de nous, nous verrons ce que nous a donné et surtout ce que nous a enlevé cette année 1869 qui disparaît à son tour. Au milieu d'une tranquillité qui n'a pas été troublée, même par le moindre mouvement de fénien, nous avons vu notre beau pays s'ouvrir et se développer par la colonisation, guidée par la main de la Providence qui ne nous a pas ménagé ses bienfaits. Cependant pendant que nous voyions avec plaisir les habitants de la Nouvelle-Ecosse se soumettre à la constitution qui nous régit, nous apprenions que les métis du Territoire de la Baie d'Hudson la repoussait, et tout au contraire des Espagnols qui demandent un roi, ils ne voulaient pas même d'un gouverneur. Mais chacun s'accorde à reconnaître que ce n'est qu'un retard, et qu'on verra, avant longtemps, triompher la voix de la raison, que vont faire entendre les envoyés du gouvernement.

Il nous a fallu dans le cours de l'année enregistrer la mort du Rév. F. D. Porlier, de la Révérende Sœur Ste. Magdeleine, M. Garnot, M. Charles Langevin, M. Norbert Dumas, M Godfroi Laflamme, L'Hon. Louis Massue, le Rév. Jean Harper, le Rév E. G Plante, M Eudore Cauchon, M. le Grand Vicaire J. L. Billaudèle, M. le Dr. Hébert, M. le Dr. Bardy et l'Hon Philip Vankougnet. Cependant nous devons encore nous associer à la douleur de deux très-respectables familles de notre pays, en déplorant la mort de M. le député Beaudreau et celle de M. D. H. Senécal. M Senécal a été moissonné à la fleur de l'âge, et n'avait que trente-deux ans. A peine sorti du Collége, M. Senécal se fit distinguer par ses goûts littéraires: il fut un des premiers officiers du Cercle Littéraire de Montréal et lut, dans une séance publique de cette société qui venait de s'organiser, un travail sur Pothier qui lui mérita les éloges de nos jurisconsultes les plus connus. M. Senécal était encore un des fondateurs de la *Revue Canadienne* et un de ses collaborateurs les plus actifs. Aussi, nous associant de tout cœur à l'éloge que vient d'écrire le rédacteur de cette Revue, nous ne croyons faire mieux que de nous servir des paroles d'un écrivain qui, l'ayant bien connu, a si bien su l'apprécier. " La qualité des écrits de M. Senécal, dit-il, était une grande correction de langage et un vif amour de la vérité. D'un caractère indépendant, M. Senécal était néanmoins d'un commerce plein de charmes et de politesse. Il était sincère dans l'amitié qu'il cultivait avec un très-petit nombre d'intimes. Sans rechercher cette popularité, que tant d'autres veulent acquérir en flattant tout le monde, il l'avait cependant obtenue par sa franchise, sa libéralité et une grande dignité personnelle."

" M. D. H. Senécal avait ce qui peut rendre un homme heureux icibas, talents, goûts artistiques, avenir brillant, alliance riche, amis dévoués, pourquoi faut-il que la mort soit venue mettre brusquement un terme à tant d'espérance." Cette tombe, qui jette dans le deuil la famille d'un des premiers citoyens de Montréal, M. C. S. Cherrier, Chevalier de St. Grégoire le Grand, Membre du Conseil de l'Instruction Publique de la Province de Québec, s'est fermée sous les yeux d'un grand nombre d'amis qui reconnaissaient en M. Senécal un cœur noble et généreux.

M. le député Joseph Beaudreau est mort le 7 octobre dernier après une courte maladie. M. Beaudreau était membre du Parlement avant la Confédération, il représentait le Comté de Richelieu depuis 1861.

Nous avions remis à cette revue quelques notes sur Messieurs Alfred Nettement et Eugène Forcade, dont nous avions appris la mort durant le mois dernier. Nous espérions trouver soit dans l'*Union* soit dans le *Correspondant* quelques nouveaux renseignements sur les dernières années de ces deux littérateurs et journalistes français; mais jusqu'à présent rien n'a paru, et il faut nous contenter de rappeler leurs œuvres à nos lecteurs, notre Vapereau à la main.

Alfred Nettement naquit à Paris en 1805, reçut son éducation au Collége Rollin et débuta, en 1829, par des articles de critique littéraire dans l'*Universel*. Depuis lors, partageant son temps entre le journalisme et ses ouvrages littéraires, il rédigea d'abord, dans la *Quotidienne*, les *Variétés du Lundi* qui curent beaucoup de vogue, puis abandonnant cette feuille pour cause de dissentiment politique, il fit part de ses écrits tour à tour à la *Gazette de France* et à *La Mode*. En 1848, M. Nettement fonda l'*Opinion Publique*, qui parut jusqu'en décembre 1851. Dans cette feuille, il défendait tout à la fois le principe de la légitimité et ce qui lui semblait acceptable des réformes de 89. Envoyé à l'Assemblée Législative par le Morbihan, il fit partie des représentants qui se réunirent, lors du Coup d'Etat à la mairie du Xe arrondissement et fut incarcéré. Il ne profita plus de sa liberté que pour envoyer quelques correspondances à la *Revue Contemporaine* jusqu'en 1855, temps où ce recueil changeant ses vues politiques en même temps que sa rédaction, M. Nettement lui retira sa collaboration pour la partager tour à tour entre le *Correspondant* et l'*Union*.

Les travaux littéraires de M. Nettement qui ont contribué le plus à sa réputation sont: l'Histoire de la Littérature française sous la royauté de Juillet; l'Histoire de la Révolution de Juillet; l'Histoire de la Littérature française sous la Restauration; Mémoires sur la Duchesse de Berry et Souvenirs de la Restauration. M. Nettement mettant au service des principes qu'il défendait ses talents littéraires, publia souvent des brochures que tout le monde se disputait, c'est ainsi qu'en 1860, en réponse à une brochure intitulée le *Pape et le Congrès*, il publia l'*Appel au bon sens, au droit et à l'histoire*. Dernièrement encore, nous publions dans ce journal un article signé *Alfred Nettement*, sur les trois La Rochejaquelain: nos lecteurs ont pu admirer comme nous la noblesse des idées et l'élévation des sentiments qui respiraient dans cet article. Cette noblesse et cette honnêteté du caractère, Alfred Nettement n'a cessé de les montrer que lorsque son cœur a cessé de battre, que lorsque son nom est venu se joindre à la longue liste des hommes remarquables que la France littéraire pleure cette année.

Quant à M. Eugène Forcade, voici en quels termes la *Revue des Deux-Mondes*, dont il était un des plus actifs collaborateurs, déplore sa perte:

" Nous venons de perdre, des suites d'un de ces coups funestes de la destinée, notre collaborateur, notre pauvre ami, Eugène Forcade. Il a achevé de vivre ces jours derniers; en vérité, depuis près de deux ans, il n'était plus de ce monde; il avait reçu l'irréparable blessure, il était tout entier au malheur de se survivre à lui-même. Nous nous souvenons encore de ce cruel moment où, revenant d'Italie il y a vingt mois, il nous apparut tout-à-coup, portant déjà dans le regard le signe des grands naufrages de l'intelligence. Il se trouvait donc brusquement arrêté dans cette carrière de la politique, où il était fait pour briller. Ce n'est point à tous ceux qui l'ont suivi si longtemps de leur sympathie dans ces pages où il prodiguait l'éclat de son talent, ce n'est point à ceux-là que nous devons dire ce qu'il y avait dans cette nature de dons heureux, de raison ferme et sensée, de verve ingénieuse et piquante, d'élévation unie à la connaissance précise des affaires. Eugène Forcade était certainement un des esprits politiques les mieux doués, une des intelligences les plus libérales de notre temps."

M. Forcade était né à Marseilles en 1820, il y fonda, en 1837, le *Sémaphore*, qu'il rédigea jusqu'en 1840. Alors, il vint à Paris où il débuta

trois ans après dans la *Revue Indépendante*, par un article historique sur le droit de visite. A cette époque aussi, il commença sa collaboration à la *Revue des Deux-Mondes*, collaboration qu'il continua sans interruption jusqu'à près de deux ans avant sa mort. Il écrivait en même temps pour *La Patrie* et pour la *Semaine Financière*. Il était aussi connu comme auteur de plusieurs ouvrages historiques, entr'autres: *Histoire des causes de la Guerre d'Orient* et *Etudes Historiques*.

C'est l'habitude de tous les journaux et c'est l'usage *antique* et *solennel* de terminer l'année par des souhaits aux abonnés et aux lecteurs. Nous ne dérogerons pas à cette vénérable coutume : nous souhaiterons à tous nos amis toute la félicité et tout le bonheur dont la vie est susceptible et nous formerons des vœux pour que l'année 1870 accorde à notre pays un accroissement de prospérité, et à toutes les classes d'hommes si variées qui l'habitent, cet esprit de paix et d'union, qui sont si essentiels, surtout au début d'un nouvel ordre de choses.

Société Historique de Montréal.

SÉANCE DU 27 DÉCEMBRE 1869.

Présidence de M. l'abbé Verreau.

M. le Président annonce à l'assemblée que l'impression du "Voyage de MM. Dollier et de Galinée," publié par la Société Historique, est terminé, et que le volume sera bientôt distribué et mis en vente. En même temps, M. le Président fit une appréciation de cet ouvrage et de son utilité historique. Entre autres choses, il fait remarquer qu'il appuie la prétention qui attribue la découverte du Mississipi à Jolliet.

M. le Président demande ensuite l'approbation de la Société pour la publication d'une nouvelle livraison des "Mémoires," comprenant l'histoire du gouvernement militaire du Canada.

M. le Juge Baudry propose à l'assemblée d'approuver cette suggestion et de remercier M. le Président de la générosité dont il fait preuve en faveur de la Société.—Approuvé.

M. le Juge Baudry propose ensuite que la Société mette $100 à la disposition de M. le Président pour faire copier des manuscrits.

Puis M. le Président montre deux ordonnances que Mgr. de St. Valier, 2e Evêque de Québec, avait fait imprimer à Paris.

M. Danis suggère qu'il serait à propos de signaler et corriger autant que possible les erreurs qui se publient, surtout en France, sur le Canada, au fur et à mesure qu'elles se produisent ou se répètent. Il signale, entre autres, la Géographie de Maltebrun, nouvelle édition, qui nous représente comme un peuple de Métis, etc. La Société concourt dans cette proposition et les membres sont invités à s'occuper de la correction de ces erreurs et à communiquer leurs travaux à la Société.

M. le Juge Baudry présente ensuite à la Société les cartes des bassins sur la rue Craig.

M. L. W. Marchand, Trésorier, soumet un état des dépenses encourues pour impressions et des recettes de la Société.

Puis la séance est levée.

Nécrologie.

Les savants du Canada et des Etats-Unis apprendront avec douleur la mort du très-Cher Frère Ogérien des Ecoles Chrétiennes, arrivée à New-York, mercredi, le 14 décembre à 3¾hs. du matin.

Son passage sur le nouveau continent a été si rapide que l'on pourrait presque l'assimiler à une secousse électrique. Sa mort a été si violente, si inattendue et son séjour parmi nous si court, que nous ne pourrons donner de notre regretté ami qu'une esquisse biographique bien incomplète.

Il était directeur des Ecoles Chrétiennes de Lons-le-Saunier en France. Membre titulaire de l'Institut des Provinces de France ; de la Société Géologique de France ; de la Société Impériale d'Agriculture de France, etc, etc. Auteur de l'histoire naturelle du Jura ; dix-sept fois médaillé par les sciences ; officier d'Académie.

D'après cette longue nomenclature de titres bien mérités, on serait porté à penser que le Cher Frère Ogérien n'a succombé qu'à un âge très-avancé ; il a fini sa carrière à l'âge où la nature semble être le plus solide, à l'âge où les hommes de science, en général, commencent à ériger le monument de leurs œuvres : il avait 43 ans. Son génie avait été d'une précocité exceptionnelle, à 14 ans il avait déjà acquis des connaissances étendues dans les sciences naturelles ; c'est probablement une des causes qui ont précipité sa fin à l'époque la plus exubérante de l'existence humaine. Il était natif de la Franche-Comté, province fertile en illustrations scientifiques et littéraires. A 19 ans, il entrait au noviciat des Frères des Ecoles Chrétiennes à Lyon ; dès ce moment son individualité disparut, et le frère ne travailla désormais qu'au nom de tous les *frères* dans l'intérêt de la société, pour la gloire de Dieu et l'honneur de l'Ordre qui avait le bonheur de le posséder. A peine adolescent, il siégeait avec les vétérans de la science dans les assemblées où étaient discutés les intérêts les plus sérieux du département qu'il habitait. L'expérience n'attend pas le nombre des années, disait le Grand Napoléon aux vieux généraux autrichiens à Campo Formio : le Frère Ogérien en fut un autre exemple, car à 25 ans il posa les assises d'un ouvrage sur les sciences naturelles qui rendra sa mémoire impérissable : nous voulons parler de l'histoire naturelle du Jura en 4 volumes, comprenant la Géologie, la Botanique et la Zoologie. La profondeur et l'étendue de ses connaissances géologiques ont fait un chef-d'œuvre de celui qui traite de cette branche.

Le globe terrestre, dans ses entrailles, ses couches moyennes et sa surface, n'est pas un mystère lorsqu'on a lu ce livre ; il en révèle tous les secrets avec une lucidité, une justesse, une minutie de détails, telle que l'on croirait voir se dérouler devant nos yeux toutes les transformations successives qui ont marqué les différents âges de la terre ; c'est intéressant ; c'est sublime ! surtout lorsque l'auteur nous montre le doigt de Dieu dans l'évolution de toutes ces merveilles.

Notre planète est en incandescence, il en connait la cause ; elle se refroidit, il sait pourquoi ; elle se gerce, se fendille, se crevasse, il en explique les raisons ; les vapeurs atmosphériques se condensent, tombent sur le sol, il nous dit que ce phénomène est dû à une diminution de l'action rayonnante du calorique central ; la croûte superficielle fendillée, divisée, pulvérisée venant en contact avec l'humidité, la végétation commence ; des troubles souterrains surviennent, des soulèvements gigantesques de terres et de laves changent l'aspect uni du globe en montagnes, vallons et cavernes ou grottes : il parcourt ces séjours ténébreux avec un courage, une assurance, une sécurité et une intrépidité qui nous étonnent et nous épouvantent parfois ; le flambeau de la science l'éclaire, il ne peut pas se heurter : les lacs, les rivières, les salles, les corridors, les stallactites, les stalagmites, les colonnes, les voûtes et les êtres qui habitent ces antres où la vie ne verra jamais le jour, lui sont aussi familiers que si son esprit avait toujours hanté ces lieux.

Les autres parties de cet ouvrage n'y sont pas traitées avec moins de talent et d'érudition.

Tant de travaux eurent bientôt épuisé cette organisation à laquelle les facultés intellectuelles ne laissaient point de repos ; une santé si précieuse commença de bonne heure à donner des signes de déclin : son génie n'était cependant pas moins vigoureux, et, emporté par son activité dévorante, il força la nature à le suivre et lui obéir malgré ses souffrances ; c'est ainsi qu'en faisant violence pendant plusieurs années à sa constitution délabrée, il mit le sceau aux cartes géologiques départementales qui lui avaient coûté quatorze années de labeurs.

Un voyage en Amérique paraissait être un excellent moyen de récupérer une santé si affaiblie ; il l'accepta avec d'autant plus d'empressement qu'il voyait dans le Nouveau-Monde un vaste champ où son génie moissonnerait des trésors de science. Il ne se trompait pas, car l'Amérique est la terre promise des *fortes natures*, mais ses forces n'étaient plus en proportion de sa volonté, car, si l'esprit est réfractaire à l'action du temps et des veilles, la matière ne retient pas indéfiniment son autonomie.

Au mois de mai, débarquaient à New-York, le très-cher Frère assistant Facile et le T. C. F. Ogérien ; le premier, invulnérable à toutes les vicissitudes de climats et d'usages, parcourut l'Amérique Septentrionale du nord au sud et de l'est à l'ouest, dans la saison la plus délétère et reprit le chemin de la France aussi robuste qu'il en était parti ; quant au deuxième, il devait nous laisser sa dépouille mortelle.

Au mois d'août, il tomba gravement malade à la maison-mère de Montréal ; les soins assidus et empressés de son ami, le Dr. Bonald, le ramenèrent à la santé. Encore convalescent, il partit pour Salem (Massachusetts) où devait se tenir un congrès scientifique. Quelques jours après, il nous écrivait que quoiqu'encore souffrant, il s'était néanmoins replongé dans les travaux de la minéralogie dont il parachevait une classification. Après quelques pérégrinations dans les Etats-Unis, il revint à New-York mettre la dernière main à sa classification des minéraux. A peine cette œuvre était-elle finie qu'il rendait le dernier soupir.

Il fut pris de vomissements le 13 à 5 heures du soir, perdit presqu'aussitôt connaissance, et ne la recouvra point. 36 heures après il n'était plus de ce monde.

Le T. C. Frère Edward, qui nous a transmis la fatale nouvelle, fait l'éloge du défunt en peu de mots, mais bien appropriés.

" La France nous avait envoyé un de ses hommes, l'Institut un " de ses membres, la science un de ses héros, le génie un de ses " favoris, la religion un de ses élus, la vertu un de ses clients, et à " peine nous a-t-il été montré que la cruelle mort est venue nous " l'enlever."—*Courrier des Etats-Unis.*

Singularités des Bibliomanes.

On a souvent cité, à propos de la singularité des bibliomanes, une épigramme connue :

" J'ai la bonne édition :
" Voilà bien, page cent seize,
" La faute d'impression
" Qui n'est pas dans la mauvaise."

Il n'y a point d'exagération dans cette plaisanterie. On rapporte que le roi Georges III, bibliophile distingué, possédant, ainsi que son ami le duc Roxburghe, *Le Livre de Troye* imprimé par Caxton, fut ravi de découvrir dans son propre exemplaire une faute de pagination corrigée dans celui de Roxburghe, d'où il conclut victorieusement que ce dernier devait être de date plus récente. Les vrais amateurs sont encore exposés à d'autres manies que celles des fautes d'impression. Dibdin se récrie sur le mauvais goût d'un savant bibliographe parisien, qui possédait une édition des *Œuvres de La Fontaine*, tirée à part sur papier jaune. Il semble, en effet, assez bizarre de faire un ornement artistique de ce que l'on regarde volontiers comme une défectuosité et une cause de dépréciation. Néanmoins, c'est le cas de rappeler à Dibdin sa maxime favorite, *de gustibus non est disputandum*, que, par parenthèse, il traduit en français d'une manière un peu britannique : " On ne peut pas disputer pour les goûts."—*Journal d'Education de Bordeaux.*

L. Mézières.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DES SCIENCES.

—*Baliste d'Archimède.*—" Les machines de guerre d'Archimède sont demeurées à l'état de problème légendaire ; le général romain Marcellus regretta la mort du prince des géomètres par ce motif qu'il perdait tout espoir de comprendre ses inventions.

Le miroir avec lequel les vaisseaux romains étaient incendiés dans le port de Syracuse a longtemps préoccupé les savants. Buffon a construit une armature en fer supportant des miroirs plans à réflexion concentrique. Le système d'Archimède était plus simple ; les boucliers des Siciliens et ceux de tous les guerriers d'Orient étaient ronds, plats et revêtus d'une feuille de cuivre. Leurs boucliers, dit l'Ecriture, jettent des éclairs de feu. Ceux des Romains, n'étant qu'une section de cylindre, eussent été impropres à ce service. Or, placez des troupes sur le rampart et qu'elles fassent converger l'éclat réfléchi du soleil au pied du mât d'un vaisseau vous aurez le miroir d'Archimède. Il faut, en outre, faire entrer le soleil de Sicile dans les données du calcul.

La baliste d'Archimède était supérieure à la catapulte des Grecs ; la catapulte devait sa puissance à la tension du ressort de deux madriers, dont la force était nécessairement limitée et ne permettait pas un projectile de plus de 500 livres romaines, tandis que la baliste d'Archimède pouvait projeter deux blocs de rocher du poids chacun de mille kilog.

En outre, elle lançait des nuées de traits et de cailloux avec une rapidité de tir supérieure à celui de la catapulte ; aussi, lorsque les soldats romains voyaient pendre le long des murailles de Syracuse un bout de corde, ils prenaient une frayeur panique et s'enfuyaient.

La baliste d'Archimède se composait de deux bras fermes montés sur un essieu et tenant à leur extrémité, par deux mains de fer, deux quartiers de rochers en équilibre, une force de pression sur l'essieu accumulait le mouvement, et les projectiles étaient détachés des mains de fer dans leur maximum de vitesse. C'est ce qu'on appelle la force centrifuge assez improprement, tandis que ce n'est autre chose qu'une vitesse acquise qui s'échappe en ligne parabolique.

Il restait deux difficultés assez graves (je ne mentionne point celle d'imprimer le mouvement de rotation), il fallait construire des mains de fer contenant un rocher de mille kilo., et se fermant par le moyen d'un déclic, d'une détente, et s'ouvrant par le choc d'une pédale.

Ce problème, qui ne serait rien aujourd'hui, était considérable pour l'époque.

La seconde difficulté, plus grave encore, était la manœuvre : elle exigeait beaucoup d'art et d'étude ; la machine n'était pas sans danger, on pouvait aussi bien faire rouler le projectile en arrière sur sa troupe que le lancer en avant avec une certaine justesse sur l'ennemi. Le pointage était plus difficile que dans le service de la catapulte ; ce sont des difficultés d'organisation qui ont désespéré Marcellus et ses Romains."

—*Le câble de l'Inde Anglaise.*—Le 6 novembre, le *Great Eastern* quittait Portland, en route pour Bombay. Il avait dans ses cales 2,735 milles marins de câble, et le *Chiltern*, l'*Hibernia*, le *Hawk*, qui l'accompagnaient, en portaient 1.225 autres, ce qui fait un total de 3,600 milles nautiques de câble.

On a calculé que cette longueur serait suffisante pour joindre Bombay à Suez, par la voie d'Aden, et compléter ainsi la ligne de télégraphe sous-marin déjà existante entre Alexandrie et Malte.

Un autre câble sera jeté entre Falmouth, Gibraltar et Malte ; et il y aura ainsi une ligne, sans autre interruption de continuité qu'à Suez, qui ralliera l'Angleterre à ses forteresses de la Méditerranée et à son empire de l'Inde. Et l'on parle déjà d'un autre câble qui irait atterrir à Singapore et d'un autre qui toucherait quelque point de l'Australie.

On a conservé dans la construction le même procédé que pour le câble atlantique français, excepté quelques précautions en plus, afin de le préserver du ravage des *lorredos.*

La partie qui approche aux rivages sera protégée d'une enveloppe, pour une longue distance, car l'expérience a démontré que le mouvement du fond de la mer atteint une profondeur beaucoup plus considérable que l'on ne croyait auparavant.

La grosseur du câble varie. Celle entre Aden et Suez est un peu plus forte que celle de la section entre Aden et Bombay. En moyenne, cependant, le câble pèse 180 livres anglaises par mille marin.

La section entre Bombay et Aden est de 1,825 milles. La seconde section, celle de la mer Rouge, est de 1,205 milles.

Le *Great Eastern* partit d'Angleterre ayant à bord 5,512 tonneaux de câble, 3,824 tonneaux d'approvisionnements, 6,499 tonneaux de charbon : un ensemble de 21,000 tonneaux, de la valeur de 75 millions.

Le *Great Eastern* mit le cap sur Saint-Vincent pour y faire du charbon. Il s'arrêta ensuite au Cap, et de là pour Bombay, par le canal de Mozambique. Cela lui fera soixante jours de navigation à vapeur.

Le *Chiltern* le rejoindra à Bombay, l'*Hibernia* s'arrêtera à Aden et le *Hawk* à Suez.

Quand le *Great Eastern* et le *Chiltern* auront renouvelé leur approvisionnement de charbon à Bombay, ils quitteront ce port, et le *Great Eastern* immergera le câble. Ils trouveront l'*Hibernia* à Aden et continueront la route ensemble, pour 335 milles, jusqu'à ce que le *Great Eastern* ait jeté le reste du câble de la section de la mer Rouge. Puis le *Great Eastern* retournera à Aden, et de là en Angleterre, tandis que l'*Hibernia* et le *Chiltern* marcheront vers Suez, jetant chacun son contingent de câble, et tandis que le *Hawk* immergera ses 60 milles de câble de côte, allant à la rencontre du *Chiltern.*

L'immersion se fera à raison de cinq nœuds à l'heure.

Tout est prévu, même le désastre, surtout la rupture du câble et le moyen de le joindre.

Le capitaine Halpin a le commandement du *Great Eastern* et de toute l'expédition. C'est le même capitaine qui dirigea l'immersion du câble atlantique anglais, en 1866, et du câble français l'an dernier.

Equipage, ingénieurs, électriciens, mécaniciens, forment un ensemble de 360 personnes à bord du *Great Eastern.*—*Courrier des Etats-Unis.*

— *Cadran Solairiana.*—Chacun fait ce qu'il peut : il ne m'est possible de venir en aide à M. H. E., que pour un seul cadran solaire. Je l'ai vu longtemps à Troyes, et sa devise m'a toujours semblé heureuse : *Horas non munero nisi serenas.*

Clovis Mx.

— Pardon M. S. D., je crois pouvoir affirmer que le cadran solaire de l'hôtel de ville d'Anet ne porte point *Ora UT te rapiat hora,* mais bien : *Ora NE te raptat hora,* ce qui est bien différent.

J'ai visité Anet en 1863 ; cette épigraphe m'était restée dans la mémoire et je l'avais consignée, dès-lors, sur un carnet où je la retrouve telle que je la donne plus haut.

Sur les murs du château de La Rochefoucault (Charente), reconstruit en grande partie par Antoine Fontan, je me souviens parfaitement d'avoir vu, il y a déjà longtemps, un cadran solaire qui portait ces vers bien connus :

Eheu, fugaces labuntur anni.
Fugit irreparable tempus.

On peut ajouter à ce recueil les sentences qui se trouvent sur beaucoup d'anciennes horloges, et mêmes d'anciennes pendules. J'en possède une, du temps de Louis XIII, dont le cadran en chiffres romains semble supporté à bras tendu par Saturne, figuré en ronde bosse et en cuivre doré. Le dieu est assis sur une sorte d'entablement, sous la frise duquel on lit ces mots : *Solem audet dicere falsum.*

(Bordeaux). CHRISTAGÈNE.

— Au cadran de l'ancienne église des Carmes de la ville de Vic (Meurthe), servant de nos jours de magasin :

Afflictis lentæ, celeres gaudentibus horæ.

Le tribunal est établi dans le couvent, et les prisons sont à côté.

Sur celui de la chapelle du collége (jadis aux R. P. Jésuites) de Saar-Union (Bas-Rhin) :

I. H. S. *Sit nomen Domini benedictum usque ad occasum.* 1758.

La municipalité a fait restaurer dernièrement les figures du Temps et des Génies, qui tiennent cette inscription.

A. BENOIT.

— Si je ne me trompe, M. H. E. a commis ci-dessus un léger *lapsus calami. Gnomon*, à proprement parler, ne vient pas de , sentence ; —il vient directement de , style qui marque les heures, dérivé lui-même de , connaître.

— Il y a deux ou trois ans, j'ai vu à Bayeux (Calvados), sur le pignon d'une ancienne maison située non loin de la manufacture de porcelaine, un vieux cadran solaire fort endommagé par le temps, et autour duquel on pouvait encore, avec un peu d'attention, déchiffrer l'inscription suivante : SINT TIBI LEVES (s. e. *horæ*).

— A Loches,— ou à Cormery (Indre-et-Loire).— En 1866, un ancien cadran placé près du cimetière, portait ces mots :

" STA !
FATALIS HORA VENIET."

— Je détache, à l'intention de M. H. E., le passage suivant, du onzième et dernier volume (hélas !) des *Nouveaux Lundis* de C.-A. Sainte-Beuve.

" Les Viguier, qui étaient de bons bourgeois de Paris, possédaient dans le prolongement de la rue de Rivoli une maison à laquelle ils avaient fait mettre sur la rue un cadran solaire avec une devise. Cette devise, qui était de la composition de M. L. Viguier, lui ressemblait fort : *Vera intuere, media sequere.* Une maxime de Montaigne ou d'Horace. Et il en avait fait lui-même une paraphrase en vers :

Passant, quand le soleil brille à ce méridien,
Contemple le temps vrai, mais n'en fait point usage ;
Le bon sens et la loi suivent le temps moyen.
" Prends l'heure à la paroisse " est un honnête adage
Dont plusieurs font abus, mais qui convient au sage,
Eût-il même du Vrai le miroir en sa main.

ULRIC.

— Sur une plaque d'ardoise très-ornée qui sert de cadran solaire dans le parc de Mortefontaine. est gravé le distique suivant :

Mors, mortis, morti mortem nisi morte dedisset
Cœlorum nobis janua clausa foret.

Ce galimatias doit se comprendre ainsi : " Christ ! s'il n'eût tué la mort en expirant, la porte des cieux nous eût été fermée."

A. D.

— Un cadran solaire du commencement de ce siècle porte : *Unam time*

— Sur le cadran d'un clocher, on lit : *Ultimam timete* ; et : *Nescitis diem neque horam.*

— La lanterne du labyrinthe, au Jardin des Plantes, ne porte-t-elle pas aussi un cadran solaire avec une épigraphe ?

DR. LEJEUNE.

— On lit sur un beau cadran solaire horizontal, dans le parterre-verger de l'ancienne maison seigneuriale de Montois-la-Montagne (Moselle) :

Ce n'est pas, ô mortels, cette ombre-ci qui passe,
Sont vos ans, sont vos jours qui ne font que passer,
Tous les ans, tous les jours, l'ombre passe et repasse,
Mais vos ans et vos jours passent sans repasser.
GERVAISE FECIT. M.D.C.C XXVI.

H. DE S.

— Inscription relevée à Villenauxe (Aube) :

Præcipites validis, tardæ languentibus horæ.

JACOB.

— A Noyers près de Tonnerre, (Côte-d'Or), sur le mur de l'ancien collége des Pères de la Doctrine Chrétienne :

Quis melior vitæ monitor rerumque magister,
Cum doceat rapido quo fugit hora pede.

Autre au même endroit .

Ite reditque viam constans quam suspicis umbra.
Umbra fugax, homines non reditura sumus.
Unam time.

— A l'angle du premier bâtiment de l'Hospice du Mont-Cenis, du côté de l'Italie ;

Tempore nimboso, securi sistite gressum.
Ut mihi, sic vobis, hora quietis erit.

— A Florence, au cadran du cloître de l'Annonciata :

Dum tempus habemus, operemur bonum.

— A Vintimiglia, frontière d'Italie :

Aspiciendo senescis.

— A Nice, boulevard du Midi, sur le derrière du théâtre qui fait face à la plage, est un très-savant cadran solaire indiquant avec force démonstrations la différence du temps vrai et du temps moyen. On y lit aussi cette légende : *Transit hora, lux manet*

— A Berlin, au jardin Zoologique : *Ich zeige nardir heiteren Stunden.— Intermédiaire des chercheurs et curieux.* S. D.

— Au Séminaire de Québec, au-dessus de l'entrée principale, se trouve un cadran solaire avec cette inscription :

Dies nostri quasi umbra.
Cond. 1773. *Rep.* 1867.
(RÉD. DU *Journal de l'Instruction Publique.*)

— *La Mer et sa phosphorescence.*— Dans la séance de l'Académie des Sciences du 2 novembre, il a été donné lecture d'une note reçue de M. Emile Duchemin et qui contient de curieux détails sur les causes de la phosphorescence de la mer.

Pour l'auteur, le phénomène n'est pas dû, comme quelques naturalistes ou physiciens l'ont répété, à l'état électrique des eaux, de l'atmosphère et à la présence de détritus organiques, mais bien à des myriades d'infusoires du genre *notiluca miliaris*, qui présentent, à la simple vue, l'apparence de très-petits œufs de poisson. Plus on agite l'eau de la mer, et plus ces petits êtres semblent s'irriter et devenir phosphorescents. Avec une bouteille d'eau de mer prise quand les vagues sont en feu, on peut ensuite, en l'agitant, reproduire le phénomène de la phosphorescence. Si l'on dépose la bouteille dans de l'eau chaude à 39°, les effets lumineux augmentent d'intensité. Si l'on continue à élever la température l'animalcule meurt à ou vers 41°.

La phosphorescence, continue M. Duchemin, ne survit pas à la mort de l'infusoire, et elle ne peut être régénérée.

Les animalcules supportent le froid fait autour de la bouteille au moyen du chlorhydrate d'ammoniaque et du nitrate de potasse. Le refroidissement semble surexciter les phénomènes lumineux, comme l'élévation de température ou l'agitation du liquide. M Duchemin en conclut pour lui que la mer peut se montrer phosphorescente pendant les plus grands froids.

Les infusoires répandent une lueur très-brillante quand on ajoute à l'eau de mer, soit un acide étendu, soit de l'alcool ; mais la phosphorescence ne survit plus, quand, à l'eau de mer, on substitue l'eau douce, et les excitants ordinaires, alcool, acide, restent sans effet.

L'animalcule soustrait pendant plusieurs jours à la lumière, même pendant quinze jours, conserve après ce laps de temps, sa faculté phosphorescente.

L'électricité agit vivement sur ces petits êtres et accroît leur lumière.

L'auteur se demande par quelle mécanisme étrange ce petit monde d'innombrables êtres apparaît ainsi tout à coup à la surface, pour rendre la mer phosphorescente Il a pris de l'eau de mer et l'a placée sur le rivage, dans de vastes récipients, aux époques où le phénomène paraissait vouloir se produire. L'eau fut filtrée : la phosphorescence ne se manifesta pas. Toutefois, une méduse, déposée dans l'un des récipients, rendit la surface du liquide filtré lumineux. L'effet était simplement dû, comme on le constata ensuite, à la présence des infusoires entraînés par la méduse.

M. Duchemin mentionne encore la singulière éruption que paraissent amener sur la peau les infusoires phosphorescents. Ces petits êtres, dessinés par l'auteur, sont armés d'une trompe microscopique, agissant par succion sur la peau. La plupart des personnes qui se baignent et qui ont la peau fine et délicate, portent ainsi des traces d'exanthème, un peu comme si elles avaient été piquées par des orties.

Comme on le voit par les citations qui précèdent, les détails transmis par M. Duchemin sont intéressants et font souhaiter que ces observations soient poursuivies.—*Journal du Hâvre.*

—*Découverte Merveilleuse.*—Une des grandes lignes volcaniques qui sillonnent la surface du globe s'étend du golfe du Mexique à l'océan Pacifique, à travers l'immense plateau qui, sous la latitude de Mexico, n'a pas moins de 360 milles de large. Le Popocatepetl, l'un des plus hauts de ces cônes, volcans éteints ou dormants, s'élève à 5,400 mètres au-dessus

du niveau de la mer. De mémoire d'homme, il n'a pas été en éruption, mais on voit fréquemment suspendue au-dessus de son cratère une vapeur sulfureuse, et il en sort parfois des jets de fumée. Il existe dans ses replis caverneux d'inépuisables dépôts de soufre, sources de grandes richesses. Un singulier hasard les fit découvrir.

A la suite d'une faillite qui le réduisit au désespoir, un négociant résolut de mettre fin à ses jours dans le cratère du Popocatepelt. Il persuada aux guides de l'y descendre à l'aide de cordes, convaincu que l'aspiration des vapeurs sulfureuses le tuerait sur-le-champ. Mais à peine eut-il franchi l'ouverture du gouffre béant qu'il cessa de se sentir oppressé: il se trouvait dans une vaste salle ornée de colonnes cannelées, d'un éclat vitreux, soutenant un dôme de cristaux jaunes, étincelant à la lueur vacillante d'innombrables jets de gaz. Il se crut un moment transporté dans un autre monde. A l'intérieur de cette caverne tapissée de soufre, l'air était pur, les vapeurs se condensant à l'ouverture du cratère. L'aventureux négociant, grâce à un signal convenu, fut rapidement ramené à la surface. Il avait fait une importante trouvaille. La mine de soufre qui lui avait été si bizarrement révélée suffit à rétablir sa fortune, et en fit un des plus riches négociants de Mexico. Von-Tempski, qui rapporte ce fait, ajoute qu'il vit projetées au-dessus du cratère les perches qui avaient servi à la descente et à l'ascension de ce singulier explorateur: on les y laissait en mémoire de l'événement.

—*Un Phénomène Formidable.*—L'esprit humain possède une heureuse disposition à oublier vite les catastrophes résultat des grandes convulsions qui bouleversent, de temps à autre, quelques points de la surface de sa planète. On n'a pourtant pas eu le temps d'oublier l'affreux désastre qui a récemment englouti sur les côtes de l'Amérique du Sud plusieurs villes florissantes, et donné en quelques minutes la mort à plus de 60,000 personnes. Si quelque chose doit étonner, c'est que le fléau des tremblements de terre ne sévisse pas plus fréqumment sur ces riches contrées. En effet, la grande chaine des Andes ou Cordilières offre deux versants: l'un à pic, avec des pentes d'un escarpement effrayant, faisant face à l'océan Pacifique, l'autre à pentes adoucies, à nombreuses ondulations s'étendant en lignes parallèles dans l'intérieur du continent. Le géologue reconnait facilement, à la simple inspection du versant occidental des Andes du Pérou, la trace d'une rupture violente avec soulèvement de l'écorce solide du globe, trace que nous offrent tout près de nous les roches des Pyrénées, abruptes et à pic du côté de la France, adoucies et prolongées du côté de l'Espagne. Selon toute probabilité, les parties du littoral de l'Amérique méridionale qui correspondent à cette fracture, antérieure aux temps historiques, sont séparées du foyer central par une épaisseur moindre que partout ailleurs: de là la fréquence et la violence des tremblements de terre au Pérou.

Cette fois le tremblement de terre a été accompagné d'un autre phénomène non moins effrayant, qu'on pourrait désigner sous le nom de tremblement de mer. Du centre de la commotion est partie une vague, ou pour mieux dire, un énorme pli de la surface de l'Océan, qui n'avait pas moins de 25 mètres de haut, sur une longueur de 8,000 mètres. D'après les observations les plus exactes, la vitesse de ce pli, qui a parcouru en deux jours toute la largeur de la mer du Sud ponr aller se briser sur les côtes du continent Australien, était de 183 mètre par seconde, soit 658 kilomètres à l'heure. Le flot a rencontré sur son passage une portion des îles innombrables de la Polynésie; il y a causé de graves dégâts. A-t-il aussi rencontré des navires en route? Plusieurs dont on n'a reçu aucune nouvelle ont probablement péri corps et biens, emportés par un flot auquel aucune force humaine ne pouvait résister.

Si l'homme a droit d'être fier du génie qu'il développe parfois pour lutter victorieusement contre les forces brutes de la nature, il doit aussi s'incliner et s'humilier, en présence de ces faits qui lui donnent de temps à autre la mesure de sa faiblesse et de son impuissance. Il pourrait aussi faire son profit de la leçon et s'abstenir de planter sa tente sur le sol qui peut s'ouvrir sous ses pas et l'engloutir d'un moment à l'autre.

A. YSABEAU.

BULLETIN ASTRONOMIQUE.

—*Nombre des Etoiles.*—L'observatoire de l'Université de Vienne a fait l'essai d'un dénombrement et d'une classification des étoiles de l'hémisphère du nord. D'après ce travail, il serait permis d'évaluer à plus de 2,000 millions le nombre total des étoiles, de première à seizième grandeur; et à peu près 4,000 millions celui des étoiles de la voûte céleste entière. On suppose que ces corps sont uniformément répartis dans toutes les directions. Il paraît toutefois que cette uniformité ne règne que dans le plan de la voie lactée; elle cesserait autour du pôle de ce grand cercle pour les étoiles de treizième à seizième grandeur. Nous ne percevons réellement et isolément qu'environ 20 milions d'étoiles de première à seizième grandeur: ce nombre est encore assez grand pour frapper l'imagination.

BULLETIN DES ARTS.

— Une nouvelle séance littéraire de l'Institut des Artisans a eu lieu hier au soir. L'assemblée était comme toujours nombreuse et bien choisie.

M. Dominique Boudrias occupait le fauteuil. En quelques mots bien applaudis, il présenta à l'assistance le Révd. M Desmazures, sulpicien si avantageusement connu parmi notre monde littéraire en cette ville. Le distingué conférencier parla d'un sujet fort approprié, l'application des arts à l'industrie

Il montra l'importance des arts et de l'industrie, combien leur liaison était étroite lorsque la société fut solidement constituée et parla des merveilles que le génie artistique a opérées Il dit qu'on ne devait pas faire de l'art que pour l'art, que celui-ci ne devrait pas avoir seulement le caprice ou la fantaisie pour objectif, mais qu'il devait tendre au beau et à l'utile. Il parla des progrès accomplis sous ce rapport par la France et l'Angleterre depuis les grandes expositions de Londres et de Paris, progrès qui sont vraiment frappants.

Puis parlant de ceux accomplis en Canada, il ajouta les paroles suivantes:

" En ce pays, qui a son industrie et ses fabricants distingués, vous avez donné un témoignage de vos idées et de vos sentiments, en fondant une société d'artisans qui veut chercher à se perfectionner par la pratique et l'étude des arts en rapport avec chaque industrie, et de plus vous avez donné un second signe non moins frappant de vos intentions, en mettant à votre tête, comme président de cette société, celui qui a voué un esprit d'élite et des études approfondies à la noble cause de l'art."

Les titres de l'Eglise à la reconnaissance de l'art et de l'industrie, furent aussi signalés. C'est elle qui a relevé les arts, les a ennoblis et a empêché qu'ils servissent à des fins trop matérialistes. Ce qu'elle a fait au moyen âge le prouve surabondamment. Elle a perfectionné et donné un but tellement élevé aux arts industriels de cette époque que certaines églises à Rome aujourd'hui, sont de véritables musées pleins de beauté et de richesse.

M l'abbé Desmazures fit valoir ensuite l'importance pour l'artisan de connaître le passé de l'art et de se mettre au courant de toutes les nouvelles découvertes en rapport avec l'industrie. Pour en venir à ce but, il faudrait, dit-il, que pour toute industrie, il y eût un foyer d'informations et un courant d'instruction qui ressemblât à ce qui existe maintenant à Montréal pour les architectes, qui presque tous sont à même de consulter les revues et les journaux du constructeur et peuvent être mis au courant de tout ce qui se fait de mieux dans les pays les plus avancés, et de tout ce qui se découvre chaque jour de plus beau dans les œuvres des temps passés. Ces connaissances se répandent dans la ville et quand on visite les cités nouvelles de l'Amérique, non pas seulement New-York, Albany, Buffalo. Boston, mais Montréal, Ottawa, Québec, Toronto, on est assez agréablement affecté, en voyant comme les différents propriétaires et les habiles architectes ont eu à faire un emploi judicieux de toutes les ressources que peuvent leur offrir les livres spéciaux. Ceux-là au moins lisent, et qui plus est savent lire; ils ont compris parce qu'ils ont ouvert les yeux et qu'ils n'ont pas repoussé ces sources précieuses de renseignements, et non-seulement ils ne les ont pas repoussés, mais ils les ont étudiés et appliqués. Un pays commence et s'établit tout à neuf, il n'a pas à se débarrasser d'anciens débris, à rectifier des rues tortueuses, à changer des voies trop étroites, il se couvre de constructions nouvelles qu'il dispose, qu'il oriente, qu'il espace comme il lui plaît, mais il peut les établir du premier coup, de manière qu'elles pourront subsister indéfiniment et grandir dans l'admiration à mesure qu'elles avancent dans les années, non pas comme cela a été réservé seulement aux grands monuments de l'antiquité et aux belles églises des siècles chrétiens, mais comme cela est arrivé pour les maisons particulières de Pompéi, de Rome, de Pise, de Venise et Florence. Voilà donc un immense capital établi sur la terre de la patrie et qui peut avoir dans l'avenir indéfiniment la même valeur, la même importance, sauf la part de circonstances qu'il est impossible de prévoir. Tandis que, sans prendre les mêmes précautions, on bâtit aujourd'hui, on démolit demain, le fils ne veut pas se contenter d'une demeure élevée au pur caprice d'un père respectable, il est vrai, mais qui, dans cette circonstance, s'est cru obligé d'agir et de procéder contre toutes les règles de la tradition, du fait et par conséquent du véritable bon sens.

Les plus grands seigneurs de Rome, de Florence, de Venise et de Milan se regardent comme honorés de pouvoir demeurer dans les demeures de leurs pères, qui ont déjà trois, cinq et six siècles d'existence, et ces demeures à elles seules forment de véritables titres de noblesse, l'orgueil de la patrie, l'admiration et l'envie de tous les étrangers. Et de nos jours on voit souvent l'héritier du tiers ou quart de la fortune paternelle, n'avoir rien de plus pressé que de jeter par terre le doux foyer de famille au grand dommage du bien patrimonial. Pourquoi cela, pourquoi cette différence? Parce que, dans le premier cas, on avait pris de sages mesures pour exécuter quelque chose de noble, de bien approprié, de raisonnable, un échantillon de l'art, et dans le second cas, parce qu'on a dédaigné de feuilleter un livre, de le consulter, de l'examiner. Que de richesses ainsi perdues, que de capitaux dissipés: tout cela, sauf les exigences du temps dont il faut tenir compte. On revient généralement maintenant à de plus sages procédés et dans bien des nouvelles villes, comme à Montréal en particulier, on voit dans une multitude de productions nouvelles, des plus célèbres et belles œuvres du temps passé, qui ont conquis l'admiration pendant des siècles et qui peuvent la conserver encore longtemps

M. l'abbé Desmazures joignit à d'autres considérations de charmantes anecdotes adaptées à son intéressant entretien.

Il termina en rappelant quelques souvenirs de son voyage en Europe, fit en outre une description de la magnifique Eglise de St. François d'Assise, puis parla de l'œuvre de l'Institut des Artisans dans les termes les plus encourageants.—*Minerve.*

IMPRIMÉ PAR EUSÈBE SENÉCAL, MONTRÉAL.

CALENDRIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE POUR 1869.

JANVIER.

Ce mois tire son nom du dieu Janus, auquel il était consacré.

Les instituteurs retirés de l'enseignement doivent faire leur demande de pension entre le 1er de ce mois et le 1er d'avril.

JOURS.		EPHEMERIDES ET AGENDA.
Vendr	1	CIRCONCISION, fête d'obligation.
Samedi	2	RAPPORTS SEMESTRIELS DUS. [illegible] 1814
DIM	3	Octave de St. Jean. Naissance de Cicéron 107 avant J.-C.
Lundi	4	Guerre entre les colonies françaises et anglaises, 1690.
Mardi	5	Vigile de l'Épiphanie. (6) L'armée anglaise capitule à Caboul, 1842
Merc	6	ÉPIPHANIE, d'obligation.
Jeudi	7	[illegible] arrive au Canada 1842
Vendr	8	UNIVERSITÉ-LAVAL, commencement du 2ème terme
Samedi	9	(8) Bataille de la Nouvelle-Orléans, sous Jackson 1815
DIM	10	1er Dimanche après l'Épiphanie
Lundi	11	Onze Canadiens condamnés à mort à Montréal 1839.
Mardi	12	Arrivée des premiers catholiques au Maryland, 1632.
Merc	13	McKenzie évacue Navy-Island 1838.
Jeudi	14	(17) Naissance de Franklin 1706.
Vendr	15	La Convention adopte le drapeau tricolore comme drapeau national 1794.
Samedi	16	L. J. Papineau préside à l'assemblée législative 1847
DIM	17	2ème Dimanche après l'Épiphanie. St. Nom de Jésus.
Lundi	18	Émeute militaire à Madrid 1835. Mort de Mgr Denault 1806
Mardi	19	Occupation de Lyon 1814
Merc	20	Prise de la flotte hollandaise par des hussards français, 1795
Jeudi	21	Sacre de Mgr Lartigue, 1er évêque de Montréal 1821.
Vendr	22	Traité de commerce entre la France et l'Angleterre 1860.
Samedi	23	Mort du duc de Kent, 1820. Mort de William Pitt 1806
DIM	24	Septuagésime. Incendie du Château St. Louis 1834.
Lundi	25	Protestation de l'Acad. Franç. en faveur de la liberté de la presse 1827.
Mardi	26	(30) Émancipation catholique, 1830
Merc	27	Mgr Plessis, évêque de Québec 1806.
Jeudi	28	(29) Arrivée de Lord Elgin 1847.
Vendr	29	**Conférence** des Instituteurs de l'École Normale Jacques-Cartier.
Samedi	30	**Conférence** des Instituteurs de l'École Normale Laval.
DIM	31	*Sexagésime.* Le Cap Horn doublé, 1616.

FEVRIER.

Février, *Februarius*, du mot *Februa*, nom de sacrifices qui avaient lieu dans ce mois se trouvant à la fin de l'année, dans les premiers siècles de Rome, les décemvirs le placèrent après Janvier.

JOURS		EPHEMERIDES ET AGENDA
Lundi	1	Mort de Charlevoix, 1761.
Mardi	2	RÉUNION DES BUREAUX D'EXAMINATEURS.
Merc	3	L'indépendance de la Grèce reconnue, 1830.
Jeudi	4	Première découverte de l'électricité, 1469
Vendr	5	Tremblement de terre général en Canada, 1663
Samedi	6	(3) Occupation de Séville 1810
DIM.	7	*Quinquagésime.* SOL. DE LA CHANDELEUR
Lundi	8	La royauté abolie en Angleterre 1649
Mardi	9	(7) Marie, reine d'Écosse, décapitée, 1587
Merc	10	LES CENDRES.
Jeudi	11	Naissance de Washington 1732.
Vendr.	12	Lewis, arrêté à Prescott, est exécuté à Kingston 1819.
Samedi	13	Révolution en Angleterre 1688.
DIM	14	*1er Dimanche du Carême.*
Lundi	15	Commencement de la dette nationale en Angleterre, 1690
Mardi	16	Hôtel-Dieu fondé à Montréal, 1644
Merc	17	*Jeûne. Quatre-Temps.*
Jeudi	18	Mort de Luther 1546.
Vendr	19	*Jeûne. Quatre-Temps.*
Samedi	20	*Jeûne. Quatre-Temps.*
DIM	21	*2ème Dimanche du Carême.*
Lundi	22	Napoléon s'échappe de l'Île d'Elbe, 1815.
Mardi	23	(21) Création du *Conseil Supérieur* à Québec 1663
Merc	24	(26) Congrès de la paix à Paris, 1856.
Jeudi	25	École des sourds-muets à Québec, 1832.
Vendr	26	Mort de l'Hon. Sir L. H. LaFontaine, 1864.
Samedi	27	Sir J. Colborne administrateur 1838.
DIM.	28	*3ème Dimanche du Carême*

MARS.

Ainsi nommé parce que Romulus l'avait consacré au dieu Mars; ce mois était le premier de l'année romuléenne.

JOURS.		EPHEMERIDES ET AGENDA
Lundi	1	Congrès de Radstadt 1798.
Mardi	2	Mort de Pothier 1772.
Merc	3	Inauguration des écoles normales J.-C. et McGill, 1857.
Jeudi	4	Premier congrès américain, 1789
Vendr	5	Massacre de Boston, 1770.
Samedi	6	(7) L'armée française se rallie à Napoléon, 1815.
DIM	7	*4ème Dimanche du Carême.* Solennité de St. Joseph.
Lundi	8	Confiscation des biens des Jésuites, 1800
Mardi	9	Premières élections du Parlement Uni du Canada, 1841.
Merc	10	Napoléon à Lyon, 1815.
Jeudi	11	Napoléon épouse Marie-Louise 1810.
Vendr	12	Combat de [illegible] près d'Irun, 1810.
Samedi	13	(14) César envahit l'Angleterre 55 avant Jésus-Christ.
DIM	14	*Dimanche de la Passion.*
Lundi	15	Champlain s'embarque pour le Canada 1ère fois, 1603.
Mardi	16	Naissance du Prince Impérial de France, 1856.
Merc	17	SAINT PATRICE.
Jeudi	18	(28) Usage de la poudre à canon, 1380.
Vendr	19	SAINT JOSEPH 1er patron du pays
Samedi	20	(21) Emprisonnement de M. Taschereau, 1810.
DIM	21	*Dimanche des Rameaux*
Lundi	22	Les Récollets en Canada, 1615.
Mardi	23	Révolution de la Grèce 1821.
Merc	24	La Savoie annexée à la France 1860
Jeudi	25	JEUDI-SAINT. Incendie du Grand Séminaire de Québec, 1865
Vendr	26	VENDREDI-SAINT. Établissement du Séminaire de Québec, 1663
Samedi	27	SAMEDI-SAINT. Mort du Duc de Portland, 1854.
DIM	28	PÂQUES. Mort de Sir Edmund Head, 1868.
Lundi	29	(28) Traité de paix entre la France et le Roi de Naples 1801.
Mardi	30	Siège de St. Jean d'Acre 1799.
Merc.	31	Mort de Beethoven, 1827.

AVRIL.

Avril, *Aprilis* dérivé du mot *aperire*, ouvrir, parce que la terre, dans ce mois, semble s'ouvrir à de nouvelles productions.

JOURS		EPHEMERIDES ET AGENDA
Jeudi	1	DÉLAI POUR DEMANDE DE PENSION EXPIRÉ.
Vendr	2	(1) Ouverture de l'Exposition Universelle de Paris, 1867.
Samedi	3	Mort de M. J. Lenoir, officier de ce Département, 1861.
DIM	4	*Quasimodo. 1er Dimanche après Pâques.*
Lundi	5	(6) Départ de Sir G. Prevost 1815.
Mardi	6	UNIVERSITÉ LAVAL, commencement du 3ème terme
Merc.	7	Mort de Th. D'Arcy McGee, 1868.
Jeudi	8	Traité entre la Turquie et la Russie 1826.
Vendr	9	Mgr. de Pontbriand, évêque de Québec, 1741.
Samedi	10	Bombardement du fort Sumpter 1861
DIM.	11	*2ème Dimanche après Pâques.* Ste. Famille J. M. J.
Lundi	12	(11) Établissement des *Omnibus*, à Paris, 1828
Mardi	13	Reddition du fort Sumpter, 1861
Merc.	14	Assassinat du Président Lincoln 1865.
Jeudi	15	Établissement du blocus des ports du Sud, 1861.
Vendr	16	Mort de Franklin, 1790.
Samedi	17	Napoléon III visite l'Angleterre 1855.
DIM.	18	*3ème Dimanche après Pâques.*
Lundi	19	(18) Révolution américaine 1775.
Mardi	20	Premier voyage de Jacques-Cartier, 1534
Merc	21	Congrégation N. D. fondée à Montréal 1650.
Jeudi	22	(25) Passage du Rhin 1800. Reprise du Caire, 1800.
Vendr.	23	SAINT GEORGE
Samedi	24	Destruction du chemin de fer d'Annapolis 1861.
DIM.	25	*4ème Dimanche après Pâques.*
Lundi	26	Ursulines de Trois-Rivières établies, 1677.
Mardi	27	Traité de Paris accordant la souveraineté de l'Île d'Elbe à Napoléon, 1814
Merc.	28	York, aujourd'hui Toronto, pris par les Américains 1813.
Jeudi	29	Franklin, Chase et Carroll à Montréal 1776.
Vendr.	30	La Louisiane cédée aux États-Unis, 1803

MAI.

Ce mois dérive de Maïa, mère de Mercure, messager des dieux.

La répartition de la cotisation se fait entre le 1er de ce mois et le 1er Juillet, et devient exigible après 30 jours d'avis; elle est légale quoique faite en tout autre temps.

JOURS		EPHEMERIDES ET AGENDA.
Samedi	1	Sacre de Mgr Langevin, évêque de Rimouski, 1867.
DIM	2	*5ème Dimanche après Pâques.*
Lundi	3	[illegible] 1er intendant du Canada, 1664.
Mardi	4	RÉUNION DES BUREAUX D'EXAMINATEURS.
Merc	5	[illegible] 1665
Jeudi	6	ASCENSION, d'obligation.
Vendr	7	(5) Mort de Napoléon 1er 1821
Samedi	8	(9) Les Anglais prennent la Jamaïque, 1655.
DIM	9	*Dimanche dans l'Octave de l'Ascension.*
Lundi	10	[illegible] Pontife [illegible] à Rome 1814.
Mardi	11	(10) Arrestation de Jefferson Davis 1865.
Merc	12	1er mariage dans la Nouvelle-Angleterre 1621.
Jeudi	13	(12) Inauguration de l'École Normale Laval 1857.
Vendr	14	Montcalm arrive en Canada 1756.
Samedi	15	*Jeûne.* Mort d'O'Connell, 1847.
DIM	16	PENTECÔTE.
Lundi	17	Grand incendie à St. Hyacinthe, 1854
Mardi	18	Napoléon Empereur 1804.
Merc	19	*Jeûne. Quatre-Temps*
Jeudi	20	Mort de Lafayette, 1834.
Vendr	21	*Jeûne. Quatre-Temps.*
Samedi	22	*Jeûne. Quatre-Temps.*
DIM	23	*1er Dimanche après la Pentecôte.* Ste. Trinité.
Lundi	24	Naissance de la reine Victoria 1819.
Mardi	25	Départ de la flotte française de Toulon, pour l'expédition d'Alger, 1830
Merc.	26	(28) Grand incendie à Québec 1845.
Jeudi	27	FÊTE-DIEU, d'obligation.
Vendr	28	**Conférence** des Inst. de l'É. N. Jacques-Cartier.
Samedi	29	**Conférence** des Inst. de l'École Normale Laval.
DIM	30	*2ème Dimanche après la Pentecôte.*
Lundi	31	Le choléra en Amérique 1832.

JUIN.

Ce mois était consacré à Junon, souveraine des dieux.

Les rapports semestriels des écoles doivent être faits dans le cours de ce mois.

JOURS		EPHEMERIDES ET AGENDA
Mardi	1	Arrivée de l'abbé de Queylus, Grand Vicaire de Rouen, 1644.
Merc.	2	Occupation de Milan 1800
Jeudi	3	Fondation de l'établissement des PP. Récollets à Québec, 1620
Vendr	4	(6) Fort de Sorel bâti, 1665.
Samedi	5	Louis Bonaparte est proclamé roi de Hollande, 1806.
DIM.	6	*3ème Dimanche après la Pentecôte.*
Lundi	7	(6) Bataille de Burlington 1813
Mardi	8	Inauguration de l'Université de Toronto 1843
Merc	9	RÉUNION DU CONSEIL DE L'INSTRUC. PUBLIQUE.
Jeudi	10	Condamnation à mort de Madame Élisabeth, 1794.
Vendr	11	(8) Canonisation des Martyrs Japonais, 1862
Samedi	12	(13) La Corse prise par la France 1746.
DIM	13	*4ème Dimanche après la Pentecôte.*
Lundi	14	Bataille de Marengo 1800
Mardi	15	Bataille de Bunker-Hill, 1775.
Merc	16	Élection de Pie IX, 1846.
Jeudi	17	Les États-Unis déclarent la guerre à l'Angleterre, 1812
Vendr	18	Inauguration du Collège-Victoria, 1836.
Samedi	19	Mort de Maximilien, empereur du Mexique, 1867.
DIM.	20	*5ème Dimanche après la Pentecôte.*
Lundi	21	(20) Départ du Gouverneur Craig 1811
Mardi	22	Champlain arrive à Québec, 1ère fois 1603.
Merc.	23	(22) Abdication de Napoléon 1815.
Jeudi	24	SAINT JEAN-BAPTISTE.
Vendr	25	Entrevue des empereurs Napoléon et Alexandre à Tilsitt, 1807
Samedi	26	Fondation de la 1ère colonie anglaise en Virginie, 1585.
DIM.	27	*6ème Dimanche après la Pentecôte.*
Lundi	28	*Jeûne.* (27) Établissement du Bon-Pasteur, à Montréal, 1841.
Mardi	29	SS. PIERRE ET PAUL, d'obligation.
Merc.	30	Prise de Silistrie par les Russes 1829.

JUILLET.

Ce mois, nommé d'abord *Quintilis*, prit le nom de *Julius* sous le consulat d'Antoine, en mémoire de Jules César.

Élection de commissaires et de syndics d'écoles. Les rapports des collèges et des institutions d'éducation supérieure doivent être faits dans le cours de ce mois.

JOURS		EPHEMERIDES ET AGENDA
Jeudi	1	RAPPORTS SEMESTRIELS ET RAPPORTS DE L'ÉDUC. SUPÉRIEURE DUS.
Vendr	2	(1) Proclam. de la confédération des Prov. Brit. de l'Am. du Nord, 1867.
Samedi	3	Champlain visite Montréal en 1603, fonde Québec en 1608
DIM	4	*7ème Dimanche après la Pentecôte.* Précieux Sang de N. S. J. C.
Lundi	5	(4) Indépendance des États-Unis, 1776.
Mardi	6	Bataille de Wagram, 1809
Merc	7	Prise de l'Isle Bourbon par les Anglais 1810
Jeudi	8	(5) Prise d'Alger par les Français, 1830.
Vendr	9	Départ du prince de Galles pour l'Amérique 1860
Samedi	10	(11) Dédicace de l'église paroissiale, à Québec, 1666.
DIM	11	*8ème Dimanche après la Pentecôte*
Lundi	12	UNIVERSITÉ-LAVAL, fin du 3ème terme.
Mardi	13	Assassinat de Marat par Charlotte Corday, 1793
Merc.	14	Prise de la Bastille, 1789.
Jeudi	15	(11) Arrivée de M. d'Argenson, 1658.
Vendr	16	Reprise de Landrecies, 1794
Samedi	17	Les Acadiens dispersés, 1755
DIM	18	*9ème Dimanche après la Pentecôte.*
Lundi	19	Buenos-Ayres se déclare indépendant, 1816.
Mardi	20	Préliminaires de paix entre la France et la Russie 1806.
Merc.	21	Bataille des Pyramides, 1798. Bataille de Bull-Run, défaite des Fédéraux, 1861
Jeudi	22	(18) Prise de Gaëte, 1806.
Vendr	23	Le prince de Galles à St. Jean de Terreneuve, 1860.
Samedi	24	Bataille d'Aboukir, 1799
DIM.	25	*10ème Dimanche après la Pentecôte*
Lundi	26	1ère messe à Trois-Rivières 1615.
Mardi	27	Commencement de l'insurrection à Paris, 1830.
Merc	28	Mort de l'Hon. Juge Morin, 1865.
Jeudi	29	Québec se rend aux Anglais 1ère fois 1629.
Vendr.	30	Mort de Sir Étienne Paschal Taché 1865.
Samedi	31	DISTRIBUTION de la subvention de l'Éducation Supérieure close.

AOUT.

Ce mois se nommait *Sextilis*, parce qu'il était le 6ème du calendrier romuléen. On lui donna le nom d'*Augustus*, en l'honneur d'Auguste, empereur des Romains.

JOURS		EPHEMERIDES ET AGENDA.
DIM	1	*11ème Dimanche après la Pentecôte*
Lundi	2	(1) Arrivée des Ursulines et des Hospitalières, 1639
Mardi	3	RÉUNION DES BUREAUX D'EXAMINATEURS.
Merc.	4	Le village de Laprairie incendié 1846.
Jeudi	5	Pose du câble transatlantique, 1858.
Vendr.	6	Pie VII rétablit l'ordre des Jésuites, 1814
Samedi	7	(2) Le prince de Galles au Nouveau-Brunswick 1860
DIM.	8	*12ème Dimanche après la Pentecôte.*
Lundi	9	(8) Mort de Canning 1827
Mardi	10	Bataille du lac Champlain, 1814
Merc	11	Bataille de Neresheim (Basse-Souabe), 1796
Jeudi	12	(9) Louis Philippe, roi de France 1830
Vendr	13	La législature de Terreneuve refuse les subsides, 1859.
Samedi	14	*Jeûne.* (12) Le prince de Galles à Gaspé, 1860
DIM	15	*13ème Dimanche après la Pentecôte.* Assomption de la Ste. Vierge.
Lundi	16	(15) Jubilé publié à Québec sous l'autorité de l'archevêque de Rouen, 1653
Mardi	17	M. Olier forme la compagnie de Montréal, 1640.
Merc.	18	Le prince de Galles à Québec, 1860
Jeudi	19	Joseph Napoléon aux États-Unis, 1813.
Vendr.	20	Traité d'Ashburton, 1842.
Samedi	21	(22) Incendie de Constantinople, 1782.
DIM.	22	*14ème Dimanche après la Pentecôte.*
Lundi	23	Luthéranisme en Angleterre, 1534.
Mardi	24	Commencement de la guerre de l'indépendance américaine, 1775
Merc.	25	Inauguration du pont Victoria par le prince de Galles, 1860.
Jeudi	26	(25) Mort de M. Montgolfier au Séminaire de Montréal, 1791.
Vendr.	27	**Conférence** des Instituteurs de l'École Normale Jacques-Cartier.
Samedi	28	**Conférence** des Instituteurs de l'École Normale Laval.
DIM.	29	*15ème Dimanche après la Pentecôte.*
Lundi	30	Clôture du concile de Québec, 1857.
Mardi	31	(27) Révolte en Belgique, 1830.

SEPTEMBRE.

Ce mois était le septième de l'année romuléenne.

Du 1er de ce mois au 1er d'octobre, recensement des enfants en âge de fréquenter les écoles; ce recensement doit être transmis dans les dix jours suivant le 1er d'octobre.

JOURS		EPHEMERIDES ET AGENDA
Merc	1	Cartier découvre le Saguenay, 1535
Jeudi	2	Massacre dans les prisons de Paris 1792.
Vendr.	3	Pose de la 1ère pierre de l'église paroissiale, à Montréal 1823
Samedi	4	(5) 1er congrès à Philadelphie, 1774
DIM.	5	*16ème Dimanche après la Pentecôte*
Lundi	6	[illegible] 1846
Mardi	7	[illegible] 1812
Merc.	8	Capitulation de Montréal, 1760.
Jeudi	9	Grand incendie à Halifax, 1859.
Vendr.	10	Bataille sur le lac Érié, 1813
Samedi	11	(12) Bataille de Baltimore, 1814
DIM	12	*17ème Dimanche après la Pentecôte*
Lundi	13	Bataille des plaines d'Abraham, 1759
Mardi	14	Cartier arrive à Stadaconé 1535
Merc	15	*Jeûne. Quatre-Temps.* UNIVERSITÉ-LAVAL, rentrée des facultés, 1er terme
Jeudi	16	(15) Mgr de Mornay, évêque de Québec 1728
Vendr	17	*Jeûne. Quatre-Temps.* Révolution en Espagne, 1868
Samedi	18	*Jeûne. Quatre-Temps*
DIM	19	*18ème Dimanche après la Pentecôte*
Lundi	20	(17) Réorganisation de l'École polytechnique 1822.
Mardi	21	Inauguration de l'Université-Laval 1854
Merc	22	(20) 1ère réunion du Conseil supérieur à Québec, 1663.
Jeudi	23	(26) Prise de Philadelphie, 1777
Vendr	24	L'Angleterre reconnaît l'indépendance des États-Unis 1783
Samedi	25	Mort de l'archevêque Turgeon, à Québec, 1867.
DIM	26	*19ème Dimanche après la Pentecôte*
Lundi	27	L'Angleterre fait la paix avec les États-Unis, 1783
Mardi	28	Sacre de Mgr Blanchet, évêque de Nesqually 1846
Merc.	29	SAINT MICHEL. Invasion du territoire pontifical par Garibaldi, 1867.
Jeudi	30	Traité entre la France et les États-Unis, 1800.

OCTOBRE.

Ce mois était le huitième de l'année romuléenne. Il reçut, sous Antonin, le nom de *Faustinus*, en l'honneur de Faustine, épouse de ce prince; Commode le nomma *Invictus*, Domitien *Domitianus*, mais on continua de le nommer *October*.

JOURS		EPHEMERIDES ET AGENDA
Vendr	1	Blé semé pour la 1ère fois en Canada, 1603.
Samedi	2	Télégraphe entre Québec et Montréal, 1847
DIM	3	*20ème Dimanche après la Pentecôte.* Sol. de St. Michel.
Lundi	4	(3) Cartier donne le nom de Mont-Réal à Hochelaga, 1535.
Mardi	5	Harrison défait Proctor, dans le Haut-Canada 1813.
Merc.	6	[illegible] de la croix de [illegible], 1641.
Jeudi	7	[illegible] 1er Archevêque de Québec, 1850.
Vendr.	8	Ouverture du Petit-Séminaire de Québec, 1668
Samedi	9	Bataille de la Savannah 1779
DIM	10	*21ème Dimanche après la Pentecôte.* Maternité de la Ste. Vierge.
Lundi	11	RAPPORTS DU RECENSEMENT EXIGIBLES.
Mardi	12	Octroi d'une charte royale au collège Victoria H.-C. 1837.
Merc	13	RÉUNION DU CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.
Jeudi	14	(12) Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb 1492.
Vendr	15	(10) Conférence à Québec pour la conféd. des prov. de l'Am. Brit., 1864.
Samedi	16	Phipps devant Québec 1690.
DIM	17	*22ème Dimanche après la Pentecôte*
Lundi	18	(17) Commencement du siège de Sébastopol 1854
Mardi	19	(20) Mgr. Gaulin, évêque de Kingston, 1833
Merc	20	Départ du prince de Galles de l'Amérique, 1860
Jeudi	21	Bataille de Trafalgar, 1805
Vendr	22	(21) Phipps défait devant Québec 1690
Samedi	23	Sir John Colborne quitte le Canada 1839
DIM	24	*23ème Dimanche après la Pentecôte.*
Lundi	25	(4) 1er baptême en Canada, 1621
Mardi	26	Bataille de Châteauguay, 1813.
Merc	27	Grande chute de neige, à Montréal 1843
Jeudi	28	Tentative d'abolir la langue française au Canada 1796
Vendr.	29	Le gouvernement s'empare des biens des Jésuites, 1800.
Samedi	30	(21) Démembrement de la Pologne, 1795
DIM.	31	*24ème Dimanche après la Pentecôte.*

NOVEMBRE.

Ce mois était le neuvième de l'année romuléenne.

Les demandes de subvention supplémentaire de la part des municipalités indigentes doivent être transmises le 1er de ce mois.

JOURS		EPHEMERIDES ET AGENDA.
Lundi	1	TOUSSAINT, d'obl. DEMANDES DES MUNICIP. INDIGENTES DUES.
Mardi	2	JOUR DES MORTS. RÉUNION DES BUREAUX D'EXAMINATEURS.
Merc.	3	Siège du gouvernement transféré de Kingston à Montréal, 1843.
Jeudi	4	Loi martiale à Montréal, 1838.
Vendr.	5	(6) Combat de Lacolle, 1838.
Samedi	6	Réunion du 1er parlement [illegible] à Ottawa 1867
DIM	7	*25ème Dimanche après la Pentecôte.*
Lundi	8	Mort de Milton, 1674
Mardi	9	Naissance du Prince de Galles, 1841.
Merc	10	Affaire de Beauharnois, 1838.
Jeudi	11	Arrestations à Québec, 1838
Vendr	12	Mort de Rossini, 1868
Samedi	13	Les Américains prennent possession de Montréal, 1775.
DIM	14	*26ème Dimanche après la Pentecôte*
Lundi	15	Arnold débarque à Wolfe's Cove, 1775.
Mardi	16	Affaire de Prescott, 1838.
Merc.	17	(16) Arrivée de la Sœur Bourgeois, 1653.
Jeudi	18	(17) Combat de Longueuil, 1837
Vendr	19	Occupation d'une partie de la Virginie par le général Dix 1861
Samedi	20	Bataille de Chrysler's Farm, 1813
DIM	21	*27ème Dimanche après la Pentecôte.*
Lundi	22	Les Ursulines entrent dans leur couvent, à Québec, 1641.
Mardi	23	Combat de St. Denis, 1837.
Merc.	24	Mason et Slidell enfermés au Fort Warren 1861.
Jeudi	25	(28) Mort de M. de Frontenac 1698
Vendr.	26	Capitulation de Kars, 1855
Samedi	27	Première école à Montréal, (à Bonsecours), 1657
DIM.	28	*1er Dimanche de l'Avent.* Mort de Berryer, 1868.
Lundi	29	(29) La Pologne s'insurge 1830.
Mardi	30	ST. ANDRÉ. DISTRIBUTION AUX MUNICIPALITÉS INDIGENTES CLOSE.

DECEMBRE.

Ce mois était le dixième de l'année romuléenne.

Les rapports semestriels doivent être faits et transmis dans le cours de ce mois.

JOURS		EPHEMERIDES ET AGENDA.
Merc.	1	*Jeûne.* Les insurgés évacuent St. Denis, 1837
Jeudi	2	Rétablissement de l'empire français 1852.
Vendr	3	*Jeûne.* ST. FRANÇOIS-XAVIER, 2ème patron du pays
Samedi	4	Mort de Mgr Plessis, 1825.
DIM.	5	*2ème Dimanche de l'Avent.*
Lundi	6	St. Nicolas, fête des écoliers.
Mardi	7	Combat à Moore's Corner, 1837
Merc	8	*Jeûne.* IMMACULÉE CONCEPTION, d'obligation
Jeudi	9	(8) Sacre de Mgr. de Laval 1658.
Vendr	10	*Jeûne.* Sir John Colborne, gouverneur, 1838
Samedi	11	Plymouth incendié par les Français, 1777
DIM	12	*3ème Dimanche de l'Avent*
Lundi	13	(12) Mgr Panet, évêque de Québec 1825
Mardi	14	Mort du Dr. Chénier, 1837
Merc	15	*Jeûne. Quatre-Temps*
Jeudi	16	Divorce de Napoléon, 1809.
Vendr	17	*Jeûne. Quatre-Temps*
Samedi	18	*Jeûne. Quatre-Temps*
DIM.	19	*4ème Dimanche de l'Avent*
Lundi	20	(14) Maraudeurs confédérés mis en liberté par le Juge Coursol, 1864
Mardi	21	(15) Mort de Bolivar 1830
Merc.	22	*Jeûne.* (26) L'éditeur de l'imprimerie du *Canadien* arrêté 1838
Jeudi	23	(27) Les Dames du Sacré-Cœur à St. Jacques, 1842
Vendr	24	*Jeûne.* UNIVERSITÉ-LAVAL, fin du 1er terme
Samedi	25	NOËL. Mort de Champlain, 1635.
DIM.	26	*Dimanche dans l'Octave de Noël*
Lundi	27	Ouverture des chambres locales des Prov. de Québec et d'Ontario, 1867.
Mardi	28	(26) Condamnation de M. de Lamennais, 1840.
Merc	29	Le vaisseau *La Caroline* incendié par Sir A. MacNab, 1837.
Jeudi	30	Établissement de la Société de Jésus, 1534.
Vendr.	31	Mort et défaite de Montgomery à Québec 1775.

MINISTERE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE LA PROVINCE DE QUEBEC.

Hon. Pierre J. O. Chauveau, Ministre de l'Instruction Publique.

Louis Giard, secrétaire; Henry Hopper Miles, assistant-secrétaire; Pierre Chauveau, clerc de la correspondance française, bibliothécaire et assistant rédacteur du *Journal de l'Instruction Publique*; Patrick Delaney, clerc de la correspondance anglaise et assistant rédacteur du *Lower Canada Journal of Education*; C. A. Thomas, comptable et clerc des statistiques; Léopold Devisme, assistant clerc de la correspondance française; Jacques Lappare, clerc copiste et garde-magasin; Jean-Baptiste Marcoux, assistant clerc des comptes et statistiques; Paul Blouin, messager.

CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Cyrille Seraphin Cherrier, Écuyer, LL. D., président; —l'Hon. P. J. O. Chauveau, LL. D., D. C. L. et L. D., secrétaire provincial et ministre de l'instruction publique; —Sa Grandeur Mgr. Joseph Larocque; —l'Hon. Louis Victor Sicotte, juge de la cour supérieure; —l'Hon. Thomas Jean Jacques Loranger, juge de la cour supérieure; —l'Hon. Christopher Dunkin, trésorier de la province; —le Révérend Pat. k Dowd; —le Révérend John Cook, D. D.; —le Révérend Elzéar Alexandre Taschereau, D. C. L.; —Jacques Crémazie, écuyer, LL. D.; —l'Hon. Alexander Tilloch Galt; —Louis Léon Lesieur Desaulniers, écuyer; —[illegible] Delagrave, écuyer; —le Révérend William Turnbull Leach, D. C. L.; —Henry H. Miles, écuyer, secrétaire-archiviste du Conseil.

ÉCOLE NORMALE JACQUES-CARTIER.—MONTREAL.

M. l'abbé H. Verreau, Principal, professeur ordinaire et directeur du pensionnat; M. l'abbé O. Boulier, préfet de discipline et professeur adjoint; Jos. O. Cassegrain, professeur ordinaire; Dominique Boudreau, instituteur à l'école modèle des garçons et professeur adjoint; Wm. Fahey, instituteur à l'école modèle des garçons et professeur adjoint; François J. V. Regnaud, professeur adjoint; J. C. Brauneis, professeur adjoint; J. Godin, professeur adjoint, et secrétaire-comptable du Principal.

ÉCOLE NORMALE McGILL.—MONTREAL.

J. W. Dawson, LL. D., Principal et professeur adjoint; W. H. Hicks et S. P. Robins, B. A., prof. ordinaires; J. Duncan et R. J. Fowler, professeurs adjoints; P. J. Darey, A. M., professeur adjoint; James McGregor et Jh. Andrew, instituteurs à l'école modèle.

ÉCOLE NORMALE LAVAL.—QUEBEC.

M. l'abbé Thomas Chandonnet, Principal, professeur ordinaire et directeur du pensionnat des garçons; M. l'abbé Télesphore Cartier, préfet de discipline et professeur adjoint; F. X. Toussaint et N. Lacasse, professeurs ordinaires; M. l'abbé L. A. Dézéel, maître d'étude; Ernest Gagnon, professeur adjoint; Norbert Thibault, professeur adjoint; J. B. Cloutier, instituteur à l'école modèle des garçons et professeur adjoint; D. McSweeney, instituteur à l'école modèle des garçons et professeur adjoint; et Fortunat Rouleau, secrétaire du Principal et professeur adjoint.

Les Révérendes Dames Ursulines sont chargées du Pensionnat des élèves-institutrices, d'une partie de l'enseignement normal et de l'école modèle des filles, sous la direction de M. le Principal.

INSPECTEURS D'ECOLE.

Noms des Inspecteurs et leurs districts d'inspection.	Résidence des Inspecteurs.
J. B. F. Painchaud, Isles de la Madeleine, Gaspé	Havre-Aubert, Gaspé.
Ludger Lavoie, comté de Bonaventure	Carleton.
Thomas Tremblay, comté de Gaspé	Grande-Rivière de Gaspé.
Vincent Martin, comté de Chicoutimi	Chicoutimi.
[illegible] Tanguay, comtés de Kamouraska, Rimouski et Témiscouata	St. Hervais.
[illegible] Boivin, comtés de Charlevoix et Saguenay	Baie St. Paul.
John Home, comté de Mégantic	Leeds.
P. F. Béland, comtés de Beauce et Lotbinière	Ste. Julie de Sommerset.
Édouard Carrier, comtés de Lévis et Dorchester	St. Joseph de Lévis.
J. Crépault, comtés de Bellechasse, Montmagny et l'Islet	St. Vallier.
F. E. Juneau, comtés de Québec, Montmorency et Portneuf, et population catholique de la Cité de Québec	Québec.
Rév. R. Plees, population protestante de la cité de Québec	Québec.
P. Hubert, comtés de St. Maurice, Maskinongé et Champlain	Trois-Rivières.
W. J. [illegible], les parties des comtés de Drummond, Bagot, Arthabaska et les écoles catholiques du comté de Shefford	[illegible]
B. Maurault, comtés de Nicolet et Yamaska	Gentilly.
H. Hubbard, écoles protestantes des comtés de Stanstead, Richmond, Compton et partie de Drummond et Arthabaska	Sherbrooke.
M. Stenson, écoles catholiques des comtés de Wolfe, Richmond, Compton et de la ville de Sherbrooke	Wotton.
R. Parmelee, comtés de Missisquoi et de Brome et des protestantes du comté de Shefford	Waterloo.
J. N. A. Archambault, comtés de Richelieu, Verchères et Chambly	Varennes.
[illegible] Delâge, comtés de Bagot, Rouville et St. Hyacinthe	St. Césaire.
Michel Caron, comtés de Napierville, St. Jean et Iberville	St. Jean.
[illegible] Gordon, comtés de Beauharnois, Laprairie et Châteauguay, moins les protestants d'Ormstown et de St. Jean Chrysostôme	Laprairie.
Jno. Thomson, comté de Huntingdon, partie de Châteauguay et d'Argenteuil et la population protestante de la cité de Montréal	Lachute.
F. X. Valade, comtés de Jacques-Cartier, Hochelaga, Vaudreuil et Soulanges, et la population catholique de la cité de Montréal	Longueuil.
A. D. Dorval, comtés de Berthier, Joliette, Montcalm et l'Assomption	L'Assomption.
G. [illegible], comtés de Laval, Terrebonne, Deux-Montagnes et partie d'Argenteuil	St. Vincent-de-Paul.
B. McIntosh, population protestante des comtés d'Outaouais et de Pontiac	Aylmer.
C. B. Rouleau, population catholique des comtés d'Outaouais et de Pontiac	Aylmer.

CONDITIONS D'ADMISSION AUX ECOLES NORMALES.

Le Gouvernement a établi trois Écoles Normales dans la Province de Québec: celle de Laval à Québec, celles de McGill et de Jacques-Cartier à Montréal.

Elles ne sont ouvertes qu'à ceux qui ont l'intention de se livrer à l'enseignement au moins pendant trois ans.

Le cours se partage en trois années de manière que les élèves-maîtres puissent obtenir: 1o. le diplôme élémentaire à la fin de la première; 2o. le diplôme d'école modèle à la fin de la deuxième; 3o. enfin celui d'académie à la fin de la troisième année.

Il y a dans chaque école une bibliothèque, un musée d'histoire naturelle, un laboratoire de chimie, etc. Une école modèle se trouve attachée à chaque École Normale; les élèves-maîtres et maîtresses y vont enseigner tous les jours pour mettre en pratique la théorie qu'ils ont reçue et pour s'initier peu à peu à la connaissance des enfants.

Pour être admis dans une École Normale, il faut:

1o. S'adresser au Principal et lui transmettre en même temps l'acte de baptême qui prouve qu'on a seize ans accomplis, et un certificat de moralité signé par le curé, ou ministre, sous les soins duquel on aura été pendant les derniers six mois.

2o. Subir un examen pour constater qu'on sait au moins les éléments de la langue maternelle, l'arithmétique jusqu'aux règles de *trois* inclusivement et les notions de la géographie.

3o. Si l'examen est favorable, signer en présence de deux témoins qui contresigneront une formule d'engagement et de demande d'admission adressée au Ministre de l'Instruction Publique.

Par cet engagement qu'il doit contracter de bonne foi l'aspirant s'oblige: 1o. à observer les règlements de l'école; 2o. à subir les examens et à faire son possible pour mériter un diplôme; 3o. à enseigner ensuite pendant trois ans; 4o. à payer, dans le cas contraire, tout ce que le Gouvernement aura déboursé pour lui, et en outre une pénalité de quarante piastres.

Les élèves de l'École Normale McGill sont externes et reçoivent de $32 à $46 pour leurs frais de pension. Ceux qui ne logent pas chez leurs parents sont tenus de faire approuver leur résidence.

Dans les Écoles Normales Jacques-Cartier et Laval, il y a des pensionnats et les élèves ne peuvent résider au dehors qu'avec la permission du Principal. Le prix de la pension est de $73 60 pour les élèves-maîtres et de $56 60 pour les élèves-institutrices, payable par quartier et d'avance.

A l'École Normale Laval, [illegible] deux départements: celui des élèves-instituteurs et celui des élèves-institutrices. Le prix de la pension [illegible] de $71.60 pour les premiers et de $55 20 pour les dernières, payable par tiers et d'avance. Les termes entiers sont de $12 pour les maîtres, et de $24 pour les maîtresses.

Le Gouvernement a fondé un certain nombre de bourses dans ces écoles; elles s'accordent aux élèves pauvres, qui prouvent par un certificat de leur curé ou ministre n'avoir point le moyen de payer toute la pension.

On s'abonne pour UNE PIASTRE par année au *Journal de l'Instruction Publique*, publié par le Ministère de l'Instruction Publique, et au *Lower Canada Journal of Education*, aussi pour UNE PIASTRE par année. L'abonnement n'est que d'un ÉCU pour les instituteurs et les institutrices.

Les deux journaux sont envoyés gratuitement à toutes les municipalités du Bas-Canada; presque tous les instituteurs et les institutrices reçoivent soit l'une ou l'autre des deux éditions, sans compter un bon nombre d'autres abonnés. De sorte que les libraires ne pourraient se procurer une meilleure voie pour publier leurs annonces à la campagne.

Le prix des annonces a été réduit considérablement. Pour la première insertion, il ne sera demandé que 7 centins par ligne, et 2 centins par ligne, pour chaque insertion subséquente.

Le Ministère de l'Instruction Publique a toujours en main plusieurs collections complètes des deux journaux reliés, qui se vendent aux prix suivants:

Collection complète des deux journaux, cartonnés ensemble chaque année—élégant cartonnage en toile gauffrée, avec plaque en or sur le plat—formant huit gros volumes $19. Collection anglaise ou française séparée—cartonnage comme ci-dessus $7. Cartonnage simple, $10.

Volumes antérieurs à 1860 séparément.—Les deux journaux cartonnés ensemble $1 50. Journal anglais ou français cartonnage gauffré etc. $2. Journal anglais ou français cartonnage simple $1 60.

Volumes depuis 1860 inclusivement.—Les deux journaux cartonnés ensemble $2 25. Journal anglais ou français cartonnage gauffré etc. $1 25. Journal anglais ou français cartonnage simple, $1.10.

Réduction aux instituteurs 25 pour cent, aux collèges, académies et bibliothèques de paroisse, 12½ pour cent.

Le Journal français se publie à [illegible] exemplaires, le journal anglais à 1500. Ils ont l'un et l'autre une circulation à peu près uniforme dans tout le Bas-Canada, et un grand nombre d'exemplaires s'expédie à l'étranger.

On ne publie que des annonces qui ont rapport à l'instruction publique, aux sciences, aux lettres ou aux beaux-arts.

REGLEMENTS POUR L'EXAMEN DES CANDIDATS AU BREVET OU DIPLOME D'INSTITUTEUR DANS LA PROVINCE DE QUEBEC.

EXTRAITS.

Article premier.—Tous les Bureaux d'Examinateurs s'assembleront les premiers mardis des mois de février, mai, août et novembre de chaque année, et ne s'assembleront dans aucun autre temps. Excepté cependant, que s'il n'y avait point de quorum, les membres présents, ou le secrétaire, pourront ajourner l'assemblée à un jour ultérieur, en moins quinze jours plus tard, et avis de cet ajournement sera donné au moins huit jours d'avance à chacun des membres. Il ne sera point nécessaire de donner d'avis public des assemblées des Bureaux d'Examinateurs dans les journaux.

Article second.—Tout candidat au moins quinze jours avant le jour fixé devra donner avis au secrétaire de son intention de se présenter à l'examen, et les candidats seront inscrits par le secrétaire sur une liste à mesure qu'il recevra leur avis, et le jour de l'examen ils seront appelés dans l'ordre suivant lequel ils auront été inscrits. L'avis du candidat pourra être d'après la formule A.

Article troisième.—Aucun candidat ne sera admis à l'examen sans avoir préalablement déposé entre les mains du secrétaire du Bureau des Examinateurs un certificat de moralité et d'instruction religieuse signé du curé ou du ministre de sa résidence et aussi un extrait des registres de baptêmes ou de l'état civil de son lieu de naissance prouvant que son âge est au moins de dix-huit ans accomplis; et dans le cas où le candidat fera voir qu'il lui est impossible de se procurer son acte de naissance, il suffira qu'il produise un certificat constatant qu'il a l'âge de dix-huit ans. Le candidat devra de plus déclarer par écrit qu'il n'a subi d'examen devant aucun autre bureau d'examinateurs pour obtenir le diplôme d'instituteur dans la Province de Québec depuis six mois.

Article quatrième.—Tout candidat devra d'abord écrire une dictée d'au moins une demi-page du texte imprimé du troisième livre des séries de livres de lecture graduée qui aura été approuvée par le Conseil de l'Instruction Publique; et en attendant qu'il en ait été approuvé dans le *Devoir du Chrétien* ou dans l'*Abrégé de l'Histoire du Canada* de Garneau, approuvés pour les écoles en français et dans le *Ninth Book* du *British Canadian Reader*, en anglais. La page devra être tirée au sort au moment de l'épreuve. La dictée sera sans aucune autre indication que la simple lecture. Si le résultat de cette épreuve contient trop de fautes d'orthographe ou si l'écriture n'est point jugée bonne, le candidat pourra être rejeté sans autre examen. Cette épreuve devra se faire dans les deux langues pour les candidats qui voudraient obtenir un diplôme permettant d'enseigner l'anglais et le français.

Article cinquième.—Le candidat devra ensuite lire à haute voix au moins une demi-page désignée par le sort dans le même livre des séries de livres de lecture approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique, ou dans un des livres désignés dans l'article précédent, et le faire d'une manière qui indique la capacité d'enseigner la lecture; il devra aussi rendre compte de la matière de cette lecture de manière à faire voir qu'il serait en état de l'expliquer à des élèves. Cette épreuve devra être subie dans les deux langues par les candidats qui voudraient obtenir un diplôme permettant d'enseigner dans les deux langues.

Article sixième.—Les diplômes de chaque degré, savoir: pour les écoles élémentaires, pour les écoles modèles et pour les académies, devront se subdiviser en diplômes de première et en diplômes de seconde classe, et constater si le porteur est autorisé à enseigner l'anglais et le français. Ils devront être d'après les formules de la cédule D.

Article septième.—Après que le candidat aura obtenu d'une manière satisfaisante les deux premières épreuves prescrites, le secrétaire inscrira d'après l'ordre du Bureau au feuillet du registre à la colonne à ce destinée, l'un des chiffres 1, 2 ou 3; le chiffre 1 indiquant que l'épreuve a été très satisfaisante, le chiffre 2 qu'elle a été suffisamment bien soutenue et le chiffre 3 indiquant qu'elle n'a point donné un résultat satisfaisant. Il devra être tenu note du résultat de la dictée, quant à l'écriture indépendamment de l'orthographe. Les membres du Bureau devront ensuite procéder à l'examen du candidat sur les diverses branches de la manière indiquée dans l'article suivant, et le secrétaire devra également indiquer d'après l'ordre du Bureau, dans le registre par les chiffres 1, 2 ou 3, le résultat de l'examen sur chaque matière. Pour recevoir le diplôme de seconde classe il faudra avoir au moins le chiffre *deux* sur toutes les épreuves et matières d'examen. Pour obtenir le diplôme de première classe, il faudra avoir obtenu de plus le chiffre un, dans les deux premières épreuves et sur au moins les deux tiers des matières d'examen. Il sera néanmoins permis aux candidats qui n'auront failli que sur deux matières d'examen de demander une nouvelle épreuve sur chacune de ces matières, et le résultat de cette nouvelle épreuve, s'il est favorable, sera substitué à celui de la première.

Article huitième.—Les candidats pour le diplôme d'école élémentaire devront subir un examen sur chacun des programmes de la cédule F: "sur la Grammaire française, la Grammaire anglaise, la Géographie, l'Histoire Sainte, l'Histoire du Canada et la Pédagogie." Les questions seront tirées au sort parmi celles des programmes, et il n'en sera pas posé au candidat moins de quatre sur chaque programme. Ils devront de plus résoudre un problème d'arithmétique sur les fractions et un sur la règle d'intérêt simple. Les candidats pour le diplôme d'école modèle, s'ils n'ont point déjà le diplôme pour école élémentaire, devront subir les épreuves ci-dessus prescrites, et de plus répondre au moins à quatre questions sur chacun des programmes de la cédule G: "sur la Grammaire française, la Grammaire anglaise, la Géographie, l'Histoire Sainte, l'Histoire du Canada, l'Histoire Générale ou l'Histoire de France, et l'Histoire d'Angleterre, sur la Littérature, la Tenue des Livres, les éléments de l'Algèbre et de la Géométrie, la Pédagogie et l'Agriculture," lesquelles seront tirées au sort, et résoudre un problème sur la règle d'intérêt composé, un problème d'algèbre et un problème de mesurage. Ils devront aussi écrire une composition littéraire sur le sujet qui leur sera indiqué, deux heures étant le maximum du temps accordé pour cet exercice, pendant lequel ils ne recevront l'aide de personne et n'auront d'autre livre à leur disposition qu'un dictionnaire. Les candidats au diplôme pour académie, s'ils n'ont point déjà le diplôme pour école modèle, devront subir le même examen que celui requis pour école modèle, et de plus, répondre à quatre questions sur chacun des programmes de la cédule H: "sur la Physique, la Chimie, l'Histoire Naturelle, l'Algèbre, la Géométrie et la Trigonométrie, l'Astronomie, l'Histoire générale, l'Histoire de France et l'Histoire d'Angleterre et la Philosophie intellectuelle et morale," lesquelles seront tirées au sort, et traduire environ une demi-page des commentaires de César, pour le latin, et une des Fables d'Ésope pour le grec, avec analyse grammaticale, les pages devront être également tirées au sort.

TABLEAU DES BUREAUX D'EXAMINATEURS, PAR COMTES.

COMTÉS.	BUREAUX POUR ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES.	BUREAUX POUR ACADÉMIES ET POUR ÉCOLES MODÈLES.
Argenteuil	Montréal.	Montréal.
Arthabaska	Montréal—Québec—Trois-Rivières.	Montréal—Québec—3-Rivières.
Assomption, L'	Montréal.	Montréal.
Bagot	Id.	Id.
Beauce	Québec—Ste. Marie de la Beauce.	Québec.
Beauharnois	Montréal.	Montréal.
Bellechasse	Québec.	Québec.
Berthier	Montréal.	Montréal.
Bonaventure	Québec—Gaspé—New-Carlisle.	Québec.
Brome	Montréal—Sherbrooke—Stanstead—Sweetsburg et Waterloo	Montréal—Sherbrooke.
Chambly	Montréal	Montréal.
Champlain	Montréal—Québec—Trois-Rivières.	Montréal—Québec—3-Rivières.
Charlevoix	Québec—Chicoutimi.	Québec.
Châteauguay	Montréal.	Montréal.
Chicoutimi	Québec—Chicoutimi.	Québec.
Compton	Montréal—Sherbrooke—Stanstead.	Montréal—Sherbrooke.
Deux-Montagnes	Montréal.	Montréal.
Dorchester	Québec.	Québec.
Drummond	Montréal—Québec—Trois-Rivières—Richmond.	Montréal—Québec—3-Rivières.
Gaspé	Québec—Gaspé—New-Carlisle.	Québec.
Hochelaga	Montréal.	Montréal.
Huntingdon	Id.	Id.
Hyacinthe, St.	Id.	Id.
Iberville	Id.	Id.
Islet, L'	Québec.	Québec.
Jacques-Cartier	Montréal.	Montréal.
Jean, St	Id.	Id.
Joliette	Id.	Id.
Kamouraska	Québec—Kamouraska.	Québec.
Laprairie	Montréal.	Montréal.
Laval	Id.	Id.
Lévis	Québec.	Québec.
Lotbinière	Id.	Id.
Maskinongé	Montréal—Québec—Trois-Rivières	Montréal—Québec—3-Rivières.
Maurice, St.	Id. Id. Id	Id. Id. Id.
Mégantic	Id. Id. Id	Id. Id. Id.
Missisquoi	Montréal—Sherbrooke—Stanstead—Sweetsburg et Waterloo	Montréal—Sherbrooke.
Montcalm	Montréal.	Montréal.
Montmagny	Québec.	Québec.
Montmorency	Id.	Id.
Napierville	Montréal.	Montréal.
Nicolet	Montréal—Québec—Trois-Rivières	Montréal—Québec—3-Rivières
Outaouais	Montréal—Outaouais.	Montréal.
Pontiac	Montréal—Outaouais—Pontiac.	Id.
Portneuf	Québec.	Québec.
Québec	Id.	Id.
Richelieu	Montréal.	Montréal.
Richmond	Montréal—Sherbrooke—Stanstead—Richmond	Montréal—Sherbrooke.
Rimouski	Québec—Kamouraska—Rimouski.	Québec.
Rouville	Montréal.	Montréal
Saguenay	Québec—Chicoutimi.	Québec.
Shefford	Montréal—Sherbrooke—Stanstead—Sweetsburg et Waterloo	Montréal—Sherbrooke.
Soulanges	Montréal.	Montréal.
Stanstead	Montréal—Sherbrooke—Stanstead	Montréal—Sherbrooke
Témiscouata	Québec—Kamouraska.	Québec.
Terrebonne	Montréal	Montréal.
Vaudreuil	Id.	Id.
Verchères	Id.	Id.
Wolfe	Montréal—Sherbrooke—Stanstead—Richmond.	Montréal—Sherbrooke.
Yamaska	Montréal.	Montréal.
Charlev. et Sag	Québec—Baie St. Paul.	Québec.

THE

JOURNAL OF EDUCATION

PROVINCE OF QUEBEC.

(Published Under the Direction of the Hon. the Minister of Public Instruction.)

EDITED BY

HENRY H. MILES, Esq., LL.D., D.C.L.,

ASSISTANT-SECRETARY OF THE MINISTRY OF PUBLIC INSTRUCTION,

AND

P. DELANEY, Esq., of the Same Department.

THIRTEENTH VOLUME.

1869

QUEBEC, PROVINCE OF QUEBEC:

EUSEBE SENECAL, PRINTER.

INDEX TO THE THIRTEENTH VOLUME.

(N.B.—The Figures Denote the Page.)



THE

JOURNAL OF EDUCATION.

Devoted to Education, Literature, Science, and the Arts.

Volume XIII. Quebec, Province of Quebec, January, 1869. No. 1.

TABLE OF CONTENTS.

EDUCATION.

Can Science be Taught in our Day Schools?

The following notes, by A. J., in the *Museum and English Journal of Education*, detailing what may and may not be judiciously attempted, based upon what has and has not been done, might contribute a service to teachers beyond that of the private perusal for which they were written.

I have been asked to give an opinion, founded upon my experience in teaching, as to the length of time necessary to prepare a class for the Government annual examination in science, to ensure a pass, yet without detriment to the general school studies. My practice has ranged over many years, during which time I have taught the various branches of physical science and natural philosophy, as well as the elements of mental and moral science, and the diverse subjects of mathematics and practical, plane, and solid geometry. I have taught these subjects to classes of youths and adults, and of both sexes, in day schools and in the evening. By common consent, the classes connected with South Kensington, have arranged their terms from Michaelmas to May, which, deducting a month for Christmas and Easter, gives a period of six months, say 180 days; omitting again Wednesdays and Saturdays as broken days, and Sunday being *dies non*, 104 days remain for the arrangement of science lessons. As a daily lesson in science cannot advantageously extend beyond an hour, this is equivalent to 104 hours, a time in which an efficient teacher, supported by the general good discipline of the school, and supplemented, perhaps, by a few extra hours just preceding the examination, could guarantee to convey so much of elementary science as to ensure his class passing with credit, in *two allied branches*. Thus Animal Physiology and Zoology might be taken together, or Animal and Vegetable Physiology, or Structural, Economic, and Systematic Botany, or two divisions of Natural Philosophy. Similarly Geology links itself with mineralogy, and Physical Geography with Astronomy, or with almost anything; and the alliances could be still further carried out.

To do justice to his functions, therefore, the science teacher demands four hours a week, for half the year, from the thirty hours that his pupils usually attend school. The schoolmaster proper, at the same time, has so many subjects pressing upon his attention, with all the weight of prescription, that, apart from science, his great difficulty is already to apportion his weekly thirty hours to the best advantage. Science also puts forward no secondary pretensions to consideration; nor can it be wedged in to fill up a gap. It claims a primary place in the school routine, and its claims are every day more and more recognized as valid. The skilful administration of our schools will be tested and measured ere long, by the way in which science is introduced into their curriculum. That it can be efficiently taught, and that with positive advantage rather than damage to every other subject, is proved by the practice of the most advanced

modern schools, where it is an integral part of the discipline, from the preparatory classes upwards.

I may be permitted to sketch what I conceive to be the proper place of science in schools. Let me premise that no one knows better than the science teacher, whose science is the acquisition, as it were, of his lifetime, that nothing like completeness of knowledge in any subject of science can be imparted in 104 hours. The number of lessons is given as a brief and direct answer to the question as to the length of time necessary to prepare a class for the Government examination. All that could be accomplished, or even aimed at, in such a course, would be to furnish the pupils' minds with an interesting and important store of scientific facts, as a nucleus for research, and to direct their future tastes. Examination is not the end of science-teaching in schools. Its purpose is mainly mental discipline. The logic of science, practised in its inductions and deductions, calls into exercise the powers of observation and memory, of reflection, of drawing inferences, and of generalization; exercises as invigorating to the mind as physical excercise to the muscles.

As a consequence, science-teaching should be continuous in school, not merely at certain seasons, or confined to one department. The basis should be laid in the infant school, where so much of the instruction is oral in the form of "object lessons." The time, too often lost through the "objectless" character of loose and promiscuous lessons, becomes invaluable in teaching and training where science directs the course. As examples, the elementary principles of well-being, cannot merely be taught, but can be drawn from quite young children, and in a manner exciting their keenest interest, in a series of lessons on "common things," or more correctly "vital things," such as are suggested by the first few pages of Mr. William Ellis's book, "Progressive Lessons in Social Science." In an equally simple manner, the foundation may by laid for an extended knowledge of physiology, connected with the laws of health, and of natural history. Lessons on a "tooth," a "snail-shell," or a "flower," need but to be mentioned to suggest at once, how much there is of scientific interest, without being so called, connected with their structure and functions, which the skilful teacher would, in the most delightful manner, implant in the young mind as a fertile germ of a desire for further scientific knowledge. Thus science, as science, is not the sole purpose served. *The desire to know* grows into the intensest of our pleasures, and makes happiness even of our difficulties. Where this desire is judiciously educated, the "wearisome bitterness of learning" never appears, but all is eager delight. It is self culture from infancy. In these truths lies a solution of the time table difficulty. In the course of such lessons as I have barely shadowed, young children acquire the power of handling the instruments of knowledge, reading, writing, computing, by a happy instinct. By so much therefore, the time has been profitably diverted from the direct teaching of these dry instruments, while the mind has also been strengthened and furnished with truth. Dr. Hodgson, at the late Social Science Congress, related a simple domestic incident that bears on this point. "Papa," said his little boy, four years of age, "Why does my cousin have lessons to do at night?" "Because," answered papa, "her parents wish her to learn." "But don't I learn," pursued the inquisitive child, "by what you talk to me about, papa? and I don't have any lessons." Children thus equipped will obviously be better prepared and turn to better account, school middle-age, where science-teaching would be extended and more formally systematic. The mental discipline, the same in kind but greater in degree, would proceed, and the collateral advantages of science would tell upon the school work still more than before. In the practice of taking "Notes," and reproducing the science lessons, facility in composition, power of expression, correct grammar, are all acquired, while the improved mind is able to turn to better account the diminished number of lessons in the rules of literature proper.

Reaching the highest classes of a school, the subjects of study multiply in one direction more rapidly than they diminish in another. The student, however, has become skilful in the use of his tools, and reading, writing, arithmetic, grammar, geography, history, simply as such, are reduced to the minimum of instruction. Language and science combine to apply and to complete the knowledge of these subjects. The influence of the earlier teaching and training developes itself here, in the self-reliance of the pupils, the resultant of all the forces up to this point, called education. The self-reliance, in its turn, makes the last stage of school life a natural link with the after business of the world, and shades off any abrupt transition from the duties of childhood to those of adolescence. Granting that children, in the way of receiving science instruction, are likely to spend four years at school,—and many to their advantage spend more,—the question remains, as to the best mode of spreading science instruction over this period. I have already given an opinion, that two allied subjects could be profitably taught together. If each alliance occupied a year, *i.e.*, a six months' elementary course and six months' examination course, no less than eight subjects of science would be reasonably well acquired, during the four years of school attendance. Meanwhile the mental discipline will have made the power of investigation strong, and with the power will have come the taste to pursue truth for the love of it.

1st, As a community, we have a right to require that our children should be equipped before leaving school with an insight into the laws of conduct, and social well-being founded thereupon, in the conviction that the possession of such knowledge tends to its being acted upon. 2d, That they should know so much of the structure and functions of their own bodies, as to give them an impulse towards obedience to the laws of health. 3rd, That their minds should have become so far disciplined as to develope a self-reliance in adapting their knowledge to their vocations, and also in the further pursuit of truth as the most elevated of their enjoyments.

Let us dwell for a moment upon the conditions surrounding man from birth. Mere existence is eminently material. His wants may be summarized under the heads of food, the means of warmth, and of rest; involving raw materials,—the gift of nature, and labour,—the energy of man. From raw materials we are naturally led to the consideration of the earth of which they are the produce, and to the study of the laws by which nature is governed.

What a wide field of research does this view of the matter open up! We gather from it the true meaning of object lessons, which, in their full signifiance, should comprise the economic history of produce from the animal, vegetable, and mineral kingdoms, and lay the foundation of the whole range of useful science teaching. Were we to stop short at economic botany, economic zoology, and economic mineralogy, a vast power of usefulness would be put into the possession of our pupils; but we need not stop short. Round such teaching clusters all the physical sciences, and the philosophy of industrial life. Chemistry and familiarity with the microscope, are essential to a real knowledge of a raw substance; and physical geography, the science of sciences, is, as it were, the universal medium,—absorbing and containing both physical science and natural philosophy.

Again, produce, in its raw state, is only at the threshold of its history; processes of manufacture and of after distribution and consumption follow, the methods and reason of which are not less important branches of knowledge than is the nature of the substance itself. Thus we get launched into moral science, for we cannot refer to the subject of human labour, its modes and aims, without confronting the laws of conduct, which enable man to live and labour in communities, and to enjoy the blessings of civilization. In order to vitalize such a science scheme, based upon object lessons and physical geography, every school should be a repository of specimens of raw produce. Man has gained his knowledge of the uses of raw materials by possessing them. No amount of abstract reasoning would have led him to discover the manifold uses of iron, without first seeing, handling,

and examining a piece of iron. We must get our knowledge of things from the things themselves. But as it would be impossible in youth to search over the world, we must learn from specimens brought home to us from the countries where they are indigenous. Books alone could never give this kind of knowledge, but the desire for knowledge, thus acquired, would send students eagerly to books to get more, and by the light shed from the ancillary sciences they would get an insight into nature, unfolding to them, better than any other means, "man's place in creation," and qualifying them to maintain their place. This is to educate the inquiring mind—to lead it into innocent, healthful, and useful pursuits, to the end that a wise habit of mental discipline should control and subdue the mere animal instincts, and justify our claim to be the "lord and king of nature."

I have avoided throughout the ill-chosen term, technical instruction, inasmuch as, applied to schools such as are referred to, it is a misnomer. Except in a few pauper establishments, where there is basket-work, shoemaking, tailoring, marine drill, or other industrial work of the humblest kind, technical instruction properly so-called, is not given in the school room. School life is a preparation, not for special calling, but for every calling. School life, therefore, deals with general principles, and science is taught, not to make surgeons of all our young physiologists, or professors af all our geologists, but for the influence of science teaching upon the mind and character.

Technical schools, such as that for naval architecture, and the school of mines, are really for students who have, in common phrase, left school; and take their ground, much the same as faculties of law, medicine, or divinity, in our colleges. Whether it is desirable to increase the number of these technical schools, is not the question directly presented, although many reasons at once rise up why it is desirable. Even the night classes for artisans, although bearing the character of technical schools, and having a closer relationship to our elementary day schools, are at present beyond our province.

Falling back, then, upon our day schools proper, I have stated what I know, from my own practice and experience, can be done; and at the same time have endeavoured to point out, that while the principles of general science might be taught to school children with unalloyed advantage, technical instruction, strictly so-called, is undesirable in our primary schools, if not impossible.

A First-Class Teacher. (1)

WHAT HE IS WORTH.

We copy a portion of an excellent address, by the Rev. Dr. Moore, delivered some time since in Brooklyn, in aid of the erection of a new building for the Adelphi Academy:

"Having spent some of the best years of my life as an instructor, I think I may, without egotism, claim some knowledge of what a first-class teacher is worth. I think I know something about the difficulties of a teacher's profession. I know something of the delicacy of the material on which he has to work, and of the wonderful results which he is expected to produce. A rare combination of qualities it requires to be a good teacher. I believe it requires a rarer combination of excellencies for a first-class instructor than for any other profession on earth, the ministry of the Gospel not excepted. And when you find a man who has a genuine sympathy with children—especially with boys; who has the ability to enter into their feelings, into their hopes and fears and aspirations, into their boyish pride and boyish sensitiveness, and into all the elements that go to make up boys' life; who has the power to arouse the dormant energies in boys, and awaken their minds to healthful activity; who has the power rightly to direct these energies when awakened; who has the ability to subject boys to a thorough intellectual discipline, while at the same time he is calling up all the finer qualities of the mind and heart, and cultivating their social affections and inspiring them with noble aims and generous sentiments; who has the ability to lead out and symmetrically develop the powers of boys and make their student-life a delight, so that from day to day they go to their tasks with spring and alacrity and bounding joy as to the choicest recreation; when you find a man so endowed that he is able to so develop the minds of boys as to make them beautiful and gentlemanly in their deportment, the elements being so mixed that when they come to manhood all shall rise up and say they are *men*—when you find such a man, you will find one who is not only worth his weight in gold, but who is worth it ten times over—you will find a first-class teacher. And that community, down in the midst of which is dropped such a teacher as that, ought to get on their knees and thank the Great Giver for such a treasure. Such a teacher lays any community under everlasting obligations.

"I speak as a practical teacher. I repeat again, that I know the difficulties which environ a teacher's work; I know how difficult and delicate that work is; and when you know the worth of a finely developed boy—when you know how his development is going to tell upon the value and wealth and blessedness of his life on earth and perhaps in eternity, you can in some measure appreciate the worth of such a teacher. Much as a community may appreciate, and well as they may pay him for his labor, they will forever remain his debtors."—*The Pennsylvania School Journal.*

(1) This article was in type for our December issue but was unavoidably crowded out.

Wasted Energies.

To a careful observer of man in his varied relations to the world and to society, no fact is more apparent than that of the energy on the part of many well-meaning and hard working men, upon objects or pursuits either trivial in themselves, or unfitted in their nature to the talents, the disposition, or the capabilities of those pursuing them. An exhaustive survey of all the trades, callings, and professions incident to human society would, we believe, prove it to be the case that at least half, if not a majority, of those pursuing them are dissatisfied with their lot, and that a great number of these are justly so, and the legitimate result of their natural unfitness for it. What is the cause of this, and in what manner may so great an evil be alleviated, are questions the practical solution of which could not fail to be of great advantage to the world and to individuals, inasmuch as it would tend to prevent the continuance of the evils alluded to, and would prompt thinking men to turn their attention and energy to those pursuits for which they are best fitted. We believe the cause of these mistakes to be, in a greater or less degree, first a false idea of life, and, consequent upon this, a faulty education for children, and a faulty society for men and women, inducing both to strive for the accomplishment of what seems to be the highest good, but of what is in reality but a disguised evil. Our meaning will be more apparent by calling attention to these facts: first, that at the present time success is made the criterion of merit, regardless of the manner of its attainment; second, that the most beneficial pursuits of life are not the ones held in highest esteem; but that, on the contrary, those professions which are the more immediate result of a man's vices and follies are held in far more respect than those callings which tend to supply his wants and improve his physical condition. Thus we find that the lawyer, the divine, and the physician are the pets and admiration of the society whose quarrels, whose sins, and whose imprudences furnish the means of their support; while the artisan, the farmer, and the man of business are accorded at the best but a secondary position in the society of which they are the actual foundations and support, and which, without their continued exertions, would soon perish from the want of the necessities and conveniences of life. This falsity of the world's idea of true worth is shown more fully in the adulation so freely bestowed upon the successful politician. No matter what his previous character, or by what steps of treach-

ery or of dishonesty he may have attained to his position, that positon is his passport to the deepest homage of the world's callous heart; society opens to him her doors; purity, worth, and talent stand abased before him; poets sing his praises, and cringing historians perpetuate to future times the story of the talent, the virtue, and the greatness which his immediate acquaintances know to be a sham and a lie. What is the result? Parents having children to educate, and young men desirous of educating themselves, coveting a quick and brilliant success, or preferring the flattery of society to the possession of sterling manliness and independence, all turn to the professions or to politics as likely to soonest secure them what they desire. The result is that the professions are overstocked with second-rate talent, whose exercise scarcely wins the bare necessaries of life for its possessor; every office in the gift of the people, or of the government is sought by hundreds of aspirants, all but one of whom must necessarily be disappointed. Thus many a good artisan, farmer, or business man is spoiled to make a bar-room politician or a second-rate lawyer, minister, or doctor, each of whom is naturally disappointed and discontented with his lot, and drags on through life, wasting and misapplying energies which, if directed to some pursuit for which nature fitted him, would have made him wealthy, useful, and respected.

It is often the case, on the other hand that talent and intellect, seeing all the avenues of science, of law, and of government, crowded with ignorant pretenders, placed there by the wealth or influence of relatives, turn in disgust from the disgraceful and unequal competition to the pursuit of an humble and more remunerative vocation, sullen and discontented at its unjust lot, and the world loses the energy and research of a master mind, or the country the services of a patriot and a statesman. The remedy, we think, lies in according to the useful branches of industry their proper value, in respecting the man and not his position, and an education which shall develop the natural powers and inclinations of the mind and not attempt to change the natural tastes and force the inclinations of the child. The young man who by business industry, or by managing the details of the manufactory or the plantation, makes himself useful to his employers or puts himself in the way of amassing a competence, is every inch as good as a man as the effeminate devotee of Æsculapius or Blackstone, and should be so considered and so treated. The poor and studious young man who is preparing himself by a thorough mastery of his profession for actual and permanent usefulness, is worthy of, and should receive more, honor than he whose combined impudence and servility have won him position and honors for which he is unfitted. There is in nearly every child a manifestation of those tastes and aptitudes which will indicate to an observing mind the pursuits for which he is best fitted, and the development of these is the only true and natural system of education, and the one which should be followed as near as circumstances will allow. By proper and general attention to these suggestions we believe much might be done to turn into their proper channels the energies of the rising generation, and to relieve it in some degree from the discontents and inconveniences of uncongenial, unnatural, and unsatisfactory callings; the earth needs the fullest and freest energies of all her children, and whatever tends to secure it to them should be the object of society to encourage.—(*New Orleans Price Current*), *Catholic Standard*.

LITERATURE.

British Canadian Poets.

LECTURE BY THE REV. Æ. MCDONELL DAWSON.

(*Continued from our last.*)

MRS. ROSANNA ELEANOR LEPROHON, (née Mullins.) This accomplished lady has won celebrity more by her numereous very beautiful and entertaining tales than by her poetical compositions. None of her poems which are of a high order of poetical excellence, have as yet been published in a separate volume. We are indebted to Mr. Dewart's Selections for some of her best pieces. Her impressions on arriving at the sea-shore from her inland home, are very elegantly conveyed in the following lines:

How oft I've longed to gaze on thee,
Thou proud and mighty deep!
Thy vast horizon, boundless-free
Thy coast so rude and steep;
And now entranced I breathless stand,
Where earth and ocean meet,
Thy billows wash the silver sand,
And break around my feet.

Lovely thou art when dawn's red light,
Sheds o'er thee, its soft hue,
Showing fair ships, a gallant sight,
Upon thy waters blue;
And when the moonbeams softly pour
Their light on wave or glen
And diamond spray leaps on the shore,
How lovely art thou then!

Still as I look, faint shadows steal
O'er thy calm heaving breast,
And there are times I sadly feel
Thou art not thus at rest;
And I bethink me of past tales,
Ships that have left the shore,
And meeting with thy fearful gales,
Have ne'er been heard of more.

They say thy depths hold treasures rare,
Groves of coral—sands of gold—
Pearls fit but for monarch's wear
And gems of worth untold;
But these could not to life restore
The idol of one home,
Nor make brave hearts beat high once more
Who sleep beneath thy foam.

But I must chase such thoughts away,
They mar this happy hour
Remembering thou dost but obey
Thy great Creator's power—
And in my own Canadian home,
Mysterious boundless main,
In dreams I'll see thy snow-white foam
And frowning rocks again.

That literary prodigy, CHARLES HEAVYSEGE of Montreal, may well be classed among Canadian Poets, his works of greatest note having been written and published since he came to settle permanently in Canada. His success is all the more wonderful that his educational advantages were very limited. Such a mind as his could not long be trammelled even by the narrowest education. Nature designed him for a Poet and gifted him accordingly. It remained for him only to cultivate the gift. If it can be said that he owes it to assiduous self-culture, that he is ranked among the Poets of his time, it cannot be averred that he is not endowed with genius far more richly than ever he could have been by the highest worldly fortune. Nor has he dug a pit, as so many do, wherein to bury his talent. He has laboured and not in vain, to render it productive. Whilst on the one hand, he has sought knowledge above all price in the Divine Book, on the other, if we may judge from his productions, Shakspeare has been the chief source of his secular learning. He has endeavoured to penetrate the secret of that fascinating style by which the Bard of Avon has led captive so many generations of his fellow-countrymen. The Muses may well take pride in the care they have bestowed on his initiation, and no Eleusinian or other Mysteries were ever more creditably mastered. The Poem of "SAUL" is the greatest work which Mr. Heavysege has as yet attempted, and it is a bold attempt, but certainly not an unsuccessful one. Hear in regard to it a not unfriendly voice from the *Athens* of our time, but not the athens of King Otho:

"Saul is in three parts, each of five acts,—altogether about 10,000 lines long. In it the greatest subject in the whole range of history for a drama, has been treated with a poetical power and a depth of psycological knowledge which are often quite startling, though we may say, inevitably below the mark of the subject matter, which is too great to be done full justice to, in any but the words in which the original history is related."—(*The North British Review.*)

We cannot fail to be edified by this last remark. And we must always respect the views of those who think that Scripture subjects can be fitly treated only in the language of Scripture. At the same time, we cannot allow ourselves to forget that there are some in the world who have no relish for the higher Poetry of Holy writ. This may be perhaps, (and why not pass on all a favorable judgment?) because it cannot be enjoyed in its pristine beauty of style, measure and harmony. What forbids that such minds should be reached and won by the fascination of verse and rhythm that are suited to the modern ear?

It is impossible to convey an adequate idea of such a Poem as "SAUL," by a short quotation. One might as soon pretend to shew the nice proportions, the solid mason-work and rich architectural decorations of a spacious and elegant edifice, by exhibiting a brick. You will not, however, be displeased if I read a few lines from which you will learn how the Poet represents the unfortunate Monarch contending with his evil genius.

SAUL TO MALZAH.

Creature begone, nor harrow me with horror!
Thine eyes are stars; oh! cover them, oh! wrap
Them up within thy cloudy brows: stand off,
Contend not with me, but say who thou art.
Methinks I know thee,—yes, thou art my demon,
Thou art the demon that tormentest me.
I charge thee, shy, mysterious visitant,
At whose behest thou comest, and for what
Offences deep of mine: nay, nay, stand off:
Confess, malicious goblin, or else leave me;
Leave me oh! goblin, till my hour is come:
I'll meet thee after death; appoint the place;
On Gilead or beside the flowing Jordan;
Or if parts gloomier suit thee, I'll repair
Down Into Hinnon or up to the top
Of Horeb in the wilderness, or to the cloud—
Concealed height of Sinai ascend,
Or dwell with thee 'midst darkness in the grave.

Besides the Poem of "SAUL," Mr. Heavysege has written "COUNT FILIPPO, or THE UNEQUAL MARRIAGE," a drama in five acts, "JEPHTHAH'S DAUGHTER," and "JEZEBEL," which last appeared in the January number, 1868, of the "Dominion Monthly." You will hardly believe that such a poet could descend, if indeed he can be said to descend, from the lofty style of the Drama, to the writing of a sonnet. Such is the fact, however. But he has taken care not to leave his style behind. Hear a specimen:

WINTER NIGHT.

The stars are setting in the frosty sky,
  Numerous as pebbles on a broad sea-coast;
While o'er the vault the cloud-like galaxy
  Has marshalled its innumerable host.
Alive all Heaven seems: with wondrous glow,
  Tenfold refulgent every star appears;
As if some wide celestial gale did blow,
  And thrice illume the ever-kindled spheres.
Orbs with glad orbs rejoicing, burning beam
  Ray-crowned, with lambent lustre in their zones;
Till o'er the blue bespangled spaces seem
  Angels and great archangels on their thrones;—
A host divine, whose eyes are sparkling gems,
  And forms more bright than diamond diadems.

MISS JENNIE E. HAIGHT enjoys great popularity, and not undeservedly among Canadian readers of Poetry. I am not aware that this lady has written any Poem of great length. But her very numerous poetical compositions have appeared in almost all the newspapers of the country as well as other periodical publications. I cannot better impart to you an idea of MISS HAIGHT's merits as a poetess, than by quoting MR. SANGSTER's enlightened appreciation of them.—"There is a genuine womanly sincerity, womanly feeling, and deep sympathy with all that ennobles our nature, in her thoughtful strain; there is a largeness of heart, and a burning desire to assist the fellow-traveller over the rough and intricate paths of the wearisome journey of life." MR. DEWART, no incompetent judge, is also an admirer of MISS HAIGHT's poetry.

MR. DEWART himself (THE REV. EDWARD HARTLEY DEWART) must not be passed over without honorable mention as a poet. The cause of the Muses would be largely indebted to this accomplished gentleman if he had done nothing more than favor the Canadian public with his "SELECTIONS." He has been singularly judicious in his choice of pieces for quotation; and he often adds critical remarks, always in good taste, which tend to complete what his selections, necessarily few, could only in part accomplish,—the important work of leading the uninitiated to a knowledge of Canadian poetry—of imparting the information so much needed in many places, that there are even in Canada, hitherto reputed "*the back-woods,*" at least a few Poets whose compositions would have conquered for them literary renown in lands where letters were in honor centuries before this 'DOMINION' of British North America had a place or name among the peoples of the earth.

I have not had an opportunity of seeing much of MR. DEWART's own Poetry. What I have seen is of a high order—elegant and classic. The volume of poems which he is preparing for publication, will no doubt, confirm this view of his literary accomplishments and poetical ability.

A lady who sometimes uses the *nom de plume* of TIBBIE WALKER, but whose real name I am not at Liberty to communicate to you, has contributed to the Canadian periodical press, some very beautiful pieces of poetry. She possesses the faculty, now rare, of writing in the Scottish dialect as well as in classical modern English. She was awarded the prize a year or two ago, by her fellow-countrymen of Montreal, for her Poem in honor of Hallowe'en when there were, if I remember well, about thirty competitors, and surely not undeservedly whether we consider the versification which is flowing and harmonious, or the fine feeling and elevated sentiments in which the composition abounds. A stanza or two, I am confident, will not prove unacceptable:

....

We'll no repine tho' summer's fled,
  An' loud the tempests blaw;
For ither joys aye tak the place
  O'them that wear awa.
A great assemblage I behold,
  The like O't 's seldom seen;
For Caledonia's sons are met
  To haud their Hollowe'en.

....

Oh Scotia dear, my native land!
  Where-e'er thy bairns may be,
Gin joy or sorrow is their lot,
  Their hearts aye warm to Thee.
Land O' wild glens and heather braes
  Whar kilted clans hae been.
Land O' Romance and droll auld freaks
  That mak a Hallowe'en.

Whar Lassies lilt the legends O'
  Ilk castle stern and gray,
Whar warrior Knichts lang laid at rest,
  Woo'd Leddies fair and gay;
Whar monie a dale an' lonely muir
  Has been a battle scene.
Sic are the aft told stories O
  The land O' Hallowe'en.

An' Canada, we lo'e ye—tho'
  Traditions auld as these,
Ne'er tint wi' varied hues your scenes,
  As Autumn tints your trees

Your plains are broad, your forests deep
  An' happy hames they 've gien
To mony a hardy pioneer
  Wha there hauds Hallowe'en.

Nae Wizard O' the North has yet
  Amang your sons been found,
To tread a while your rugged paths,
  Then leave them classic ground.

Nae, Ploughman Bard has o'er your Lakes
  Thrown Fancy's magic sheen.
Auld superstition shakes her head
  To view our Hallowe'en.

She boasts few records O' the past,
Few deeds O' wondrous Fame;
But Canada's the land O' hope,
She yet will win a name;
An' when her day's O' grandeur come,
(By us they 'll no be seen)
We trust her bairns will ne'er forget
To haud their Hallowe'en.

....

The allusion to the Atlantic Cable is particularly nice and there is something more than patriotic feeling in the concluding lines.

An' now anither link is forged
That binds us to our hame;
Th' Atlantic cable's tethered fast,—
Despite the stormy main,
An' ilka day the news is flashed
The auld an' new world atween;
It micht hae let us ken gin frien's
Are haudin Hallowe'en.

....

We may forget the bonniest face
Tho' it smiled on us yestreen;
But we'll ne'er forget our native land.
Nor dear auld Hallowe'en.

Robert G. Haliburton son of the late celebrated Justice Haliburton M. P. of Nova Scotia, (better known as the author of *Sam Slick*) has an undoubted claim to be classed among our Canadian poets. This accomplished gentleman has written more philosophy than poetry. But, I am far from saying that he is more a philosopher than a Poet. His merits in both capacities are beyond dispute, and will yet be more generally appreciated when he chooses to come more prominently before the public. The very titles of some of his works make it apparent how admirably his mind is adapted for philosophical research, and an attentive perusal of them will show that he has not meditated and enquired to no purpose. No doubt our Christian Faith instructs us as to the unity of the human race. But in these our days, there are not wanting men, and men pretending to science too, who do not accept the testimony of our sacred books. Will they alike reject the witness of all history,—of all antiquity? or, will they be able to set aside the reasoning and the conclusions deduced by such men as Mr. Haliburton, from the customs, convictions and practices universally prevalent in ancient as well as more modern nations? If it be found that there are Kalendars and Festivals, particularly "*The Festival of the Dead*," common to all nations, there are few who will deny that these extraordinary coincidences point to a common origin. It would be no great proof of science to pretend that there are no such things. Nothing will be further from the minds of truly scientific men, than to despise the researches of such a writer as Mr. Haliburton. But it is as a poet only, that I can at present consider this distinguished author. He has not, as yet, written much poetry. But, in what he has written quality makes amends for quantity. And besides, that public, which delights in fine octavos and respectable library volumes, has nothing to do with the matter. Mr. Haliburton has not given any of his poems to the public. And if I am now able to tell you anything about them, it is because I have been favored with a reading of a small collection of some charming compositions which have been printed only for private circulation. When these poems are widely given to the world, critics will discourse learnedly on their elegance, pathos purity of sentiment and correct versification In the meantime, you may take my word for it, that they posssess all these qualities. I shall not attempt to say with what delight I perused them, or how much I regret that they are not more numerous. But a writer who is so obviously endowed with the genius of Poetry, and who is skilled in the art of expressing his poetical conceptions with truly classic taste and accuracy, will not cease to seek the favor of the Muses, until they have placed him in the highest niche of the Temple of Fame. Mr. Haliburton was born in 1833, and may yet have time, (I for one most sincerly hope that he will), to compose a great poem,—an Epic that will do honor to our nascent Literature. The most fastidious critic could not require that, it should be more correct or more beautiful, than those lesser Poems. the secret of which I am communicating to you. There is no kind of verse that Mr. Haliburton does not handle with facility,—none that does not afford ready and apt expression to the inspirations of his muse. The stately numbers of Milton are quite familiar to him. He has used them to good purpose in his most beautiful Poem "*Found Drowned*." The subject of this composition does not, perhaps, admit of the sublimity of Milton; but in pathos, it is certainly not inferior to anything that you or I have ever read:

Found Drowned.

"Glad to death's mystery
Swift to be hurled—
Anywhere, anywhere
Out of the world"
(*Bridge of Sighs.*)

Summer had fled. The autumn tints no more
Could mock the dying forests. Dull decay
Sat brooding o'er the sombre earth. The sky,
Grown strangely drear, its azure mantle doffed
For sad attire. Over the red sun rolled,
Like wintry seas, clouds leaden hued, that merged
The dark'ning Heaven. The fatal wind awoke
Moaning as if from troubled dreams. The leaves,
Like flitting spirits of past summer joys,
Danced in the fleecy air, then sank to sleep
In winter's cold embrace; while o'er the scene
The floating snow its pallid mantle flung,
Until the town's dark roofs, the sombre firs,
The russet barrens crimson-flecked, grown pale,
Fast faded from the view; and all once more
Seemed pure as when the infant earth first woke—
And wond'ring watched the dawn—save where black lakes
Drank up the trembling snow-flakes as they fell
Unnumbered, and still turned unto the sky
Their greedy gaze, like monsters of the deep,
That lurk amid the Ocean's foam, and watch
With ever hungry eyes. Then jealous night,
That with her shadowy mantle from the day
Slow veils the wearied, slumbering earth, in haste,
As if she feared a fairer rival, rushed
Upon the tempest's wings. At intervals
"All's well!" was borne upon the fitful gusts,
That eddying swept the silent streets. The cry
Seemed to excite the storm's wild revelry;
And the snow madly whirled o'er hill and dale,
Far over surging forests and bleak plains,
Wreathing with hoary crown the writhing pines
That strove with their tormentor, and in sport
Wrestling with oaks that struggled in its arms,
And groaned unheard. Again with muffled tones
"All's well!" the watchman cried, and shiv'ring saw
A form that struggled with the deep'ning snow,
And wearily plunged on amid the drifts.
He started as he marked the sullen glare
That lit her sunken eye, the recklessness
That dared the wintry tempest. She passed by;
The wind still howled, and still the mocking sound
"All's well" re-echoed through the lagging hours.

....

The wind may rage without, yet round the hearth
More closely draws the group. The merry chirp
That cheers the farmer's fireside, is heard
More blithely tuning its shrill melody,
As though it strides with feeble strain, to vie
With the loud moaning wind. Absorbed and still,
A child with wonder in its earnest eyes,
Hears oft-told tales beside its grand-dame's knee.
Absent, and gazing on the glimmering fire,
The father silent sits; yet oft he steals
A tearful look at the long-vacant chair,
That none is there to occupy, and oft
The maidens still their mirth, lest it may break
His mournful reverie. At length the clock
Reminds him of the hour for prayer; then low
He bows in supplication, and leads on
The answering group of youthful worshippers;
Now asking Heaven for blessings on the head
Of those that journey far o'er land and sea,
And in compassion to earth's erring ones,
"To raise up them that fall;" but no voice adds
Responsively, "Amen." With breathings hush'd,
Each wond'ring strives to catch once more the sound
Of the deep groan, that brought their prayer-winged thoughts
From Heaven to earth again. They listen long:
Hark! now it comes once more. No! 'Tis the moan
Of the complaining wind. Again he kneels
To urge the earnest prayer, and to invoke
For each around a blessing from on high;

And now his deep voice trembling breathes the name
Of one who is not there, when shrinking close
To its fond mother's breast, the frighten'd child
Hiding its face, in silent terror points
At the strange eyes, that, wildly gazing in,
Glare through the snow-wreathed window.
All look up, and see a haggard, startled face recede,
And vanish in the darkness. From his knees
The father wildly rushes 'mid the storm,
And seeks the wanderer. In vain! The snow
Whirling in chilling wreaths, shuts out the view,
And blinds the eager gaze. He calls her name,
And fondly bids her welcome back again;
But list'ning, hears no answer, save the voice
Of the rude blast that raises up on high
Its howl of mockery. Now when a lull
Comes o'er the tempest's breathings, he again
Wastes his wild cries upon the muffled air:
The dulled tones soon unheard, are drowned beneath
The rising surges of the wind. He sighs,
And silent, long he doubts: "It is not she,
So frail! so gentle! She could never brave
A night like this, when even the forest beasts
Shrink shiv'ring to their deepest lairs. Oh no!
It was a waking dream. The name we breathed,
Has conjured our lost loved one back again;
Or she is not, and her poor spirit seeks
The home of early innocence." He marks
That all around him seemed to strive with death.
The hemlocks shudder 'neath their snowy shroud,
As though they mourn earth's wintry sleep: the firs
Rock to and fro, as though they feel his grief,
And wail the hapless wraith. Reluctantly
He homeward turns his lingering steps; yet oft
He pauses on his way to gaze again
Through the thick night Again he wildly calls
Her name, then listens to the forest din
As the trees battle with the storm. At length
He slowly shuts the door. The drifting sleet
Beats on the frozen windows, and the wind
Still sings its ceaseless dirge.

None heed the form
That struggles down the narrow path and stops
Where the black stream moves silently along
Beneath the forest's bending boughs: none hear
A voice, that mingled with the forest's wail,
Now raised aloft to Heaven, now sinking low
Into a murmuring sigh:

"This is the spot!
I know it well. Fit resting place for me!
I'll lay my load of sin and sorrow here;
And from life's heavy chains at length shall burst,
And free my wearied spirit. Here at length
I'll cease to think—to be. No more I'll sue
For slumber's sweet forgetfulness in vain!
Oh cruel sleep, thou partial visitor!
Unasked thy drowsy wings are wont to fan
Joy's lazy lids, yet shun the aching eyes
Of waking misery. A heaven art thou
To wearied souls whose hell has been on earth.
I will not wait thy wooing, but will burst
Into thy home of endless dreams; no more
Shalt thou escape me; I will hug thee close
For ever to my longing breast. I come!
Welcome, sweet sleep!"

....

The waters closed around
And silently flowed onward. And the wind
Stilled its loud breathings, as though fain to hear
The breaking heart throb 'neath the agony
Of dissolution, and the fevered pulse
Beat wildly as if struggling to elude
Death's cold, congealing hand. Beneath the veil
Of misty clouds, the stars peeped out,
And saw no form amid the darkened deep,
Save their own image. And the Pleiades
Clasped in each other's arms, mused mournfully
Upon earth's erring daughter, and recalled
Their own lost sister, that had strayed and fallen
From 'mid her kindred stars. And now the frost
Breathing upon the stream, with silent chains
Stole o'er the waves, and in their ice-bound depths
Long held the wearied sleeper; and when months
Had rolled upon their course, and the warm winds
Of spring had loosed the waters, a pale form
Was borne far on their bosom, and was laid
By stranger's hands within a nameless grave;
But still the vacant chair, that once was hers,
Is placed beside the hearth; and still the prayer
Is breathed for her, the loved one and the lost.

The late John Breakenridge, a Barrister of the Province of Ontario published a volume of Poetry (327 pages) entitled "*The Crusades and other Poems*" (1).

One of our ablest critics, Mr. Dewart, says that "the compositions of this Author are distinguished by martial and chivalrous sentiments." This is worthy of a Poet, and essential especially to a Poet who undertakes to celebrate the Crusades. I would add that he also shews great power of imagination, and that his versification is flowing and correct, and in the true style of epic Poetry. The following passage from "*Napoleon Bonaparte and the French Revolution*," will enable you to judge for yourselves. The Poet in describing the passage of the Beresina so fatal to the fortunes of Napoleon, concludes with these magnificent lines:

Onward! still on! for now before their view
 The sullen river rolls its darkling flood;
The clang of war behind them bursts anew;
 No time have they o'er sad defeat to brood.
 Onward, o'er dying friends so late who stood
The sharers of their toil—for life, for life,
 The madd'ning race begins! in that dark wave,
With every horror fraught—with danger rife,
 Who dreamt of kindred ties, or felt sweet friendship's power?

And fast, and wild, in gathering crowds they come;
 And shrieks and groans from out that mingling mass
Tell that the anguished spirit wingeth home
 Its weary flight! They win that narrow pass,
 But ever and anon the thund'ring bass
Of guns that, rumbling in the distance, boom—
 Waking to one continuous peal! alas!
Is there no hope for that once victor host?
 The despot's arm, earth's scourge, and Gaul's triumphant boast?

None! For the tempest-breath of heaven awakes,
 And darkly green the swollen waters flow;
The Wintry blast upon them coldly breaks—
 The rear guard yields to the victorious foe!
 It heaves,—it yawns—O God! with one dread throe,
The crowded bridge beneath the pressure shakes,
 And thrice ten thousand souls are hurled below
Into that "hell of waters," fierce and strong,
Whose waves relentless bear the flower of France along!

Ay! and her vine-clad valleys long shall hear
 The voice of mourning for her sons who lie,
Thrown by the sated wave on deserts drear;
 And long shall ring "that agonizing cry,"
 And haunt his dreams when none to soothe is nigh!
And fortune flown shall thunder in his ear
 'Mid Courts and Camps—the worm that ne'er shall die;
And tell to every age like Heaven's own wrath,
The vengeance dire that waits on the invader's path!

That accomplished scholar, Mr. Gane, better known in Canada,

(1) The author himself feels that this title is not the most appropriate; and he does not do himself justice in adopting it. "The Crusades" are not a Poem, but a series of Poems, or detached pieces bearing relation to the great subject of the Crusades, such as "The Battle of Dorylœum," "The Crusader's Hymn before Jerusalem," "The Siege of Antioch," "The Troubadour to the Captive Richard Cœur de Lion," "The Battle of Tiberias," "The Amulet:"—"Orient Pearls," indeed, but, "at random strung," and by no means a consecutive epic poem, although decidedly belonging to the epic style of Poetry. The author in his preface apologizes, for what a too rigid critic might call *setting sail under false* colours, by informing his readers that his greater Poem "Laïza," a Tale of slavery in three Cantos, remained unfinished when the Prospectus was published.

It may be objected to this beautiful Poem, that it is all in octosyllabic lines. It must in justice, however, be admitted that they are the best which have appeared as yet in a Poem of equal length. Now that the Abyssinian expedition has accustomed us to read of things barbaric and Ethiopian, this finely written tale must afford great pleasure to the English reader, and he will be delighted to find that the heroic Laïza meets with a destiny very different from the richly deserved fate of the cruel and blood-thirsty King Theodore.

as *"The Lowe Farmer"* has contributed many elegant and truly classical pieces of verse to the periodical press of these Provinces.

MISS MARY ANN McIVOR of Ottawa, MR. LETT, the City Clerk of the Canadian Capital, and MR. CARROLL RYAN of the Ottawa *Volunteer Review*, a native of Toronto, have given proof of a poetical mind, but have not, as yet, published so extensively as to attract general attention, or to command that of the critics who are, to a certain extent, the exponents of public opinion.

(*The French Canadian Poets in our next.*)

Latin Version of a Popular Song.

We present for the delectation of our classical readers the following stanzas in which a well known and popular song has been rendered into Latin verse. Who the paraphrast is we know not, but he signs himself J. S. W., in the London *Educational Times*, from the December number of which we extract the verses. The moral of the song itself, the words of which we append as now commonly sung by our Canadian Youth, with whom it is a decided favourite, is so excellent that we offer no apology for its reproduction in our columns.

CYMBAM REGAS IPSE TUAM.

Per varios casus mihi contigit usque vagari,
Per varias turbas heu! mala multa tuli;
Sed mihi vita fluit semper gratissima, quando
Mî propriam cymbam propria dextra regit.

2

Haud egeo multis, nec quid mea pectora vexat,
Debita si tantùm solvere cuncta queam;
Et strepitus fugio, commota per æquora vitæ,
Dum propriam cymbam propria dextra regit.

3

Nulla mihi conjux, quæ litibus omnia turbet,
Nullaque, quæ pactam fallat, amica, fidem;
Perque diem totum, dum ridens carmina canto,
Mî propriam cymbam propria dextra regit.

4

Occiduum ad solem, ex horâ quâ surgit alauda,
Assiduâ perago, quæ peragenda, manu;
Non ego divitias cupio, si sit modò robur
Quo propriam cymbam propria dextra regat.

5

Haud nocet interdum certo confidere amico,
Si tibi reverâ certus amicus erit;
At tibi res meliùs multo, mihi crede, gerentur,
Si propriam dextram propria cymba regat.

6

Empta tibi constant, quàm mutua sumpta, minoris:
Hoc vetus est carmen; sed tibi vera canit;
Nunquam tristis eris, si vi conabere summâ
Ut propriam cymbam propria dextra regat.

7

Si consurgat hyems, cùm sol medio axe coruscat,
Et nitidum condunt nubila densa diem,
Tu tamen in rectum pergas, tu lumine certo,
Et propriam cymbam propria dextra regat.

8

Aspice quot flores decorent viridantia rura!
Hæc tibi (sic libeat credere) rura nitent:
Sic tibi spes adsit semper, cura omnis abesto,
Dum propriam cymbam propria dextra regit.

9

Teque ut amas ipsum, tibi sic vicinus ametur,
Mortales inter dum breve tendis iter;
Nec tibi deturpent rugæ, nec lacryma, vultum,
Sed propriam cymbam propria dextra regat.

PADDLE YOUR OWN CANOE.

1

I've travell'd about a bit in my time,
And of troubles I've seen a few,
But I've found it best in every clime
To paddle my own canoe.

2

My wants are small, I care not at all
If my debts are paid when due;
I drive away strife in the ocean of life,
While I paddle my own canoe.

3

I have no wife to bother my life,
No lover to prove untrue,
But the whole day long, with a laugh and a song,
I paddle my own canoe.

4

I rise with the lark, and from daylight till dark
I do what I have to do;
I'm careless of wealth, if I have only health
To paddle my own canoe.

5

'Tis well on a friend now and then to depend,
That is, if you've proved him true;
But you'll find it better by far in the end
To paddle your own canoe.

6

To borrow is dearer by far than to buy,
A maxim, though old, still true;
You never will sigh, if you only will try
To paddle your own canoe.

7

If a hurricane rise in the mid-day skies,
And the sun is lost to view,
Move steadily by, with a steadfast eye,
And paddle your own canoe.

8

The daisies that spring in the bright green fields.
Are blooming so sweet for you;
So hope for the best, and drive care from your breast,
While you paddle your own canoe.

9

And love your neighbour as yourself
While the world you go travelling through,
And never sit down with a tear or a frown,
But paddle your own canoe.

SCIENCE.

The Primeval Flora.

Principal Dawson's Lecture before the American Institute.

The fifth lecture of the course of scientific lectures before the American Institute was delivered by Principal Dawson of the McGill University of Montreal, and was illustrated by a series of charts representing the vegetation in the periods of the earth's history before the creation of man, as revealed by their fossil remains.

Principal Dawson said:—An eminent authority has defined geologists to be a class of amiable and harmless enthusiasts, who are happy and grateful if you will only consent to give them an unlimited quantity of that which to them has perhaps, the most value of all things, namely, past time. I confess to to this definition of geologists, so far as my subject of this evening is concerned, for I shall have to make a large demand upon your faith as to the extent of the past time, and shall have to ask you to give me all of it that you can, reasonably and conscientiously. Geology, indeed, works strange revelations in views of things, new and old. The primitive forests, and even the gray rocks and hills themselves, are things not primitive and unchanging, but things, comparatively, of yesterday, the successors of olden forests and olden rocks that in dim and ghost-like procession recede from our view into the past of an antiquity, compared with which all human antiquities are things

of yesterday. The murmuring pines, and the hemlock, bearded with moss and in garments green, indistinct in the twilight, may stand like Druids of old with voices sad and prophetic, but they belong not to the forest primeval of the earth's younger days, though they may point backwards to perished predecessors of truly old date, of truly primitive and geological antiquity. It is to them that I must try to carry you back in imagination this evening, to awaken those slumbering ages and make them green in your eyes and vocal in your ears. Transferring our thoughts to these old forests, and imagining their strange fantastic forms, and the singular creatures that lived beneath their shade, we shall find ourselves in a new world different from that which we inhabit, and differently peopled. Could we marshal in one view four or five planets, each clothed with the peculiar flora, and inhabited by the peculiar fauna of a distinct geologic period, we should truly have before us so many distinct worlds with nothing to connect them with each other save only certain similarities of plan and conception. But when we view these several worlds as successive, and destined the one to prepare the way for the other, we can perceive relations of the most remarkable and unexpected character, and have presented to us a long, protracted scheme of creation, too vast to be contained on the surface of our planet at any one period, and representing with our present flora all the possibilities of vegetable existence, and all the uses, present and past, which plants can serve. I have selected as the subject of this lecture one small department of peculiar interest as relating to the oldest known plants, and which, as a special and favorite study of my own, I must endeavor to make attractive to you. But I must not rest contented with this, but in justice to the subject must try also to present it in an orderly and systematic manner. I must endeavor to give you something like a connected sketch of that primeval flora which is the subject of this lecture; and 1st, in order to do this, I must say a few words on the relations of their primeval flora to existing plants; 2nd, I shall say something of their relations to the geologic time; 3rd, I shall enter upon the subject proper by describing to you some of the more remarkable plants that flourished in that primeval age; and 4th, I shall conclude with noticing some of the uses of this primeval flora to us, the practical use it serves to our present race; and I shall endeavor to give you if possible, some idea of the light which geology gives us as to the first appearance of plants on our planet, and how far back they can be traced in geologic time. First, then, I shall speak for the benefit of those who may not have pursued the study of botany, of the relations of existing plants, and the relations of the fossil flora to them. Taking the whole of the plants known to us, we shall find upon examination that they may all be divided into two great series: first. the series of plants in which we observe distinct flowers, and fruit containing seeds proper, seeds with the embryo of future plants. These are the highest plants, and constitute the phænogamus plants of the botanist. Then we have a great class of plants of a lower and humbler organization, which are destitute of true flower, and which, instead of producing seed, produce little microscopic spores. These are the cryptogamous plants of the botanist. The whole vegetable kingdom is divided into these two great classes. Now, taking the first, phænogams, we shall find three classes of them. We have, first, that group of plants to which all our trees and shrubs and the greater part of our cultivited plants and weeds belong, — the exogens which have a distinct pith, and wood, and bark. This is the highest group. Then we have a class in which there is no distinction of wood and bark, represented in the tropical regions by the palms, and in our climates by some of the grasses. These are the endogens. And, lastly, we have a class in which the pith, bark, and wood are all composed of similar material, — the gymnosperms, represented here by our pines and in the tropical region by the sago. Thus the phænogams are divided in three groups, represented respectively by the oak or maple tree, the palm tree, and the pine tree. In the cryptogams, we may also make a threefold division,—the acrogens or ferns and club mosses; the anophytes or the common mosses; and the thallophytes or lichens, fungi, and seaweed. Next let us see what relation the primeval flora bears to those of modern times. The relations are possible: First, that the primeval flora may belong to a different classification altogether; and second, which is the true supposition, that the whole flora of the earth, from the earliest geologic times, comes under classification. This shows that, from the beginning of geologic time, one plan has been followed out in the construction of the vegetable kingdom, and that the whole vegetable kingdom, consists not of the plants now living upon the earth, but includes all the plants that have ever lived upon it.

Again, there is another possibility, that the primitive flora may include representatives of all our modern classes of plants, or only some of them. The fact is, that it includes mainly representatives of some of them, and those of a medium grade, neither the lowest nor the highest, so far as the land flora is concerned. The fossil plants are not chiefly exogens or endogens, but gymnosperms. On the other hand, the acrogens, or the highest group of the cryptogamous plants in our day, were then the most abundant. The primeval flora therefore embraced the higher cryptogams and the lower phænogams. If we had known nothing of vegetation but that manifested by the primeval flora, we should not have known the possibilities of the vegetable kingdom, either in its highest ranks or its lowest ranks, but only in the middle of the scale. Next let us glance at the relation of the primeval flora to geologic time. The oldest rocks we know, the eozoic, have afforded no plants at all, so far as we know. The next stratum, the palæozoic, includes the oldest land plants we know. But in the mesozoic period we arrive at a different flora, and in the cainozoic, or modern period, we have two other floras. It is the palæozoic flora only of which I shall speak to-night. During the whole of the palæozoic period, the seaweeds have existed. In the earlier periods the classes of acrogens and gymnosperms far exceeded the exogens and endogens, while the reverse is the fact at the present day. The warm and moist climate of portions of the southern hemisphere at the present day now have a flora more nearly resembling the early epochs than any other portions of the earth. The uniformity of the flora of that early period indicates a temperature nearly uniform throughout the earth. At present we have in our atmosphere but a small quantity of carbonic acid gas. If we had more, it would tend to make the climate more uniform, by preventing the radiation of heat from the earth. The carbon locked up in our coal mines, and then existing in the atmosphere, may therefore have been at least one reason for the uniformity of climate on the earth in the palæozoic period, the flora of that day, indicating a warm and moist climate. Next, looking to the flora of the plants we will turn to the carboniferous period, when there was a vast amount of vegetation, afterwards made fossil and becoming coal. In that moist, warm but unwholesome atmosphere, we find the sigillaria or sea-tree, — one of those most abundant in the swamps of the carboniferous period. Here we have a large tall stalk, without branches, covered with large leaves; or perhaps divided into a few branches. We have remains showing the ribbed structure of the stalk, and the scars of the leaves. There are no trees in our latitude resembling it in structure. We know of the fruit of the sigillaria only by the abundance of a certain nut found around them. Trees of two and three feet in diameter were not uncommon. The root of this tree is more remarkable even than its stem, having attracted the attention of geologists before the stem, and obtained the name of stigmaria. These roots are bifurcated and spread out in a remarkably regular way, all the little rootlets spreading as regularly as leaves. These roots occur very often in the coal formation without the stems; and at first it was supposed that they were the whole of the plant. The first process in the formation of a bed of coal was usually the growth of a forest of sigillaria. The next class of plants is the calamites. Some one called upon a botanist, and said he had been shown his " calamities and felici-

ties." Those calamities were the calamites. They seem to have grown on muddy flats along the margin of the sigillarian woods, resembling brakes or mares' tails; and they are still preserved in coal formations in large numbers. The calamites seemed to have preserved the sigillarian forests from the effects of inundation by causing the mud to settle before the waters passed into the forests. The calamites thus contributed very much to the purity of our coal beds. The next plant is lepidodendron, or scale-tree, of a size equal to the sigillaria, resembling our ground pines or club-mosses. This tree was more plentiful in the earlier coal formations than in later periods. Other plants, also found in beds of coal, were described by Prof. D., and drawings of them shown upon the charts. The plants of the carboniferous period would have presented to our eyes a very monotonous appearance ; for it was characteristic of the flora of that period that there was a large number of species but few genera. There were also some plants more familiar to our eyes. The ferns are to be found in the coal bed, preserved as beautifully as they could have been preserved in an herbarium. They resembled more closely the ferns of New Zealand or the Hebrides than the ferns with which we are familiar. Some of those ferns grew to the dignity and beauty of the palm tree itself. One species was peculiar, having only two leaves at a time. We find sometimes in the coal beds things looking like enormous brooms, which are tree-ferns, with roots sent out to straighten the stems. We also find in the coal formation varieties of pine, the wood of which much resembled our modern pines. It is remarkable that the pine is very widely diffused at the present day; and it is not wonderful, therefore, that they should have existed in the carboniferous period. Those pines have features more nearly resembling those of Australia and New Zealand than those of our climate. When wood is buried in the earth, and its cells filled with water holding silicia or lime in solution, they become filled with stone and the wood becomes coal; and this is the form in which we find these fossil remains. By removing the mineral, we can observe the vegetable structure of the plants, and determine their character. Next to the soil on which we tread, the most valuable substance we have is mineral coal, which is derived from the plants of the carboniferous period. A bed of coal is usually composed of the remains of the trunks and bark of sigillaria trees. Examining coal with a microscope, after preparation, we can see the structure of the wood from which the coal was derived. Of eighty-one distinct seams of coal in Nova Scotia, every one but two or three had sigillaria, either in the coal or immediately above or beneath it. The top of a coal seam is merely the débris of the last forest that grew on the swamp where the coal was produced. Great Britain annually consumes 100, 000,000 tons of coal, and we know of nothing that will supply its place. The consumption of coal in America is already equal to the labor of 150,000,000 horses, and our coal-beds are as yet hardly opened. All this power is extracted from the sunbeams of the palœzoic period. What did these magnificent forests grow for ? There seem to have been no higher animals to enjoy them. We know of no birds that lived among their branches. We know of a few insignificant reptiles that crawled beneath them, but we know of nothing higher in that age. What were they created for? For two great purposes. First to purify the atmosphere, so that it might be made suitable for the higher animals that were to live in a future geologic period; and the very process of purifying the atmosphere was made the means of laying up those enormous stores of fossil fuel upon which so much of our modern civilization is based. See how grand are the economics of nature, preparing far back in geologic periods before men existed, for the existence of the present state of the arts in the world. Next to the coal, in its value, comes iron ; and although we are not so dependent upon the coal formation for iron as we are for coal, still we get an immense quantity of iron from the carboniferous rocks, accumulated by the agency of these very plants; for as they went to decay, and were converted into coal, they helped to gather together the particles of iron out of the clays and sands, and to store them up for us in beds of iron ore. Therefore we owe to the growth of those old forests not only our coal, but a large portion of our iron. And whether we look to the value of the coal in boiling the tea-kettle, of which Prof. Silliman spoke to you in the last lecture, or to the use of the iron which makes our iron horse, and the steam engine of our factories, we owe it all to the primeval plants, or rather to the Maker and Creator of these old plants. Now let me trace these plants a little further back than the period of the coal formation. If we go back from the carboniferous rocks to the Devonian, we shall find a different flora, which no doubt helped to purify the air, and prepare the world for the corboniferous flora. We have in Canada a bed of coal two or three inches thick, belonging to that epoch, and it is the only one I know of in America. In this drawing, some of the plants of that period are represented ; and here you find the sigillaria, the lepidodendron, the calamites, the pines, &c., as in the latter period ; so that you see that the Devonian flora was really not very different from that of the carboniferous period. The species are mostly different; but the generic forms are the same. As a whole the Devonian flora may be characterized as less massive and magnificent, more delicate and slender in its proportions; not less beautiful, but less useful perhaps in the accumulation for us of vast stores of fuel. If we go down below the Devonian rocks into the Silurian, we find a few plants; but in the lower Silurian formation we hardly find any trace of plants. Nearly all the rocks known to us of that age were marine rocks. Prof. D. was not hopeless of the cozoic period even. We have as yet found no plants there; but we have found caroon. We have found plumbago; and even in later formations the remains of plants have sometimes been converted into black-lead. We have immense quantities of graphite or blacklead in the eozoic strata occurring in beds, so much as to resemble the remains of plants. They may have been sea-plants. If they were land-plants we may guess what they were,—anophytes and thallophytes, gigantic mosses and gigantic lichens. If we were to walk among those ancient forests of mosses, if they really did exist, we should be in a world something like what this would appear to an insect creeping upon the mosses of our woods. I have given but a faint outline of a great subject, on which treatises might be and have been written, which would afford the material for a course of lectures more interesting than a single one can possibly be. The chief interest of the subject, no doubt, is to the botanist and geologist. The vegetable kingdom now is the most beautiful and most varied, especially when we look at it as presenting forms of plants adapted to every climate and every situation upon the earth, all of them finding their proper place and there own due season. But the subject before us carries us back into geologic times, and shows us a plan too large to be realized on one earth. The plan of the Creator was so vast that the whole surface of the earth was not big enough to hold it. It required a series of earths, one after the other, to develop it, just as it has required a series of ages to develop the history of the human race. We have in these old plants something that adds enormously to the variety of the vegetable kingdom ; something that shows us how small is our own knowledge, and how great and capable of extension is the plan of the vegetable kingdom. And when we consider further that we know of these fossil plants only what their remnants have taught us, it affords a widening field of wonder and of thought. As it is more interesting to the botanist to go out and collect plants for himself than to study them in the class-books, so this subject is of the deepest interest to those who will examine the primeval flora and the coal formations, who will split open the rocks and see the forms that no one ever saw before, and perhaps make discoveries of facts which the world never knew before concerning that remote period of time. I must plead guilty as a fossil botanist,—I mean a botanist studying fossils, — to having the deepest interest in this subject. And it arises in part from the very fact that different names are sometimes given to the same plant,—as the

tree is called sigillaria, the root stigmaria, and the nut still another name; and it requires much observation and study to discover and to show that these different names all belong to what was really one and the same plant. As our knowledge increases, we may be able to dispense with many of those old names, which is more than can be said for modern botany. What would we have been without these old plants, without this great provision made for us in primitive times before man existed upon the earth? These plants form a part of the same plan to which we belong, and undoubtedly that plan existed at the time these old palæozoic plants grew. And not, I may say, even in this Christmas time, as we gather round the hearth, although our coal fire does not roar and crackle and blaze like the old yule log of our ancestors, yet the trunks of our old sigillaria, burning upon our hearths to-night, send forth a quiet, kindly glow, befitting their great age and long burial in the earth. And the happy hearts that gather around the Christmas fireside may thank God that we have had these great stores prepared for us in the times of old, and that we have hearts and minds fitted to enter somewhat into that great plan which stored them up, and for the enjoyment in a measure even of the beauty of the plants that lived so long ago.—*Daily News.*

ART.

The Albert Memorial Chapel.

Within the last few days several of the grand marble *tableaux* executed in inlaid work by Baron Triqueti, and intended for the decoration of the Albert Memorial Chapel, have arrived at Windsor Castle. Two of these beautiful works of art have been placed in their proper position on the south side of the interior of the chapel. The first to be noticed is that contributed by Her Royal Highness Princess Louis of Hesse (Princess Alice of Great Britain and Ireland.) The subject is Pharaoh creating Joseph Viceroy of Egypt. The Egyptian King and Queen are represented sitting upon a throne in the palace, and the monarch is placing a jewelled chain and badge around the neck of Joseph, while an attendant officer is arraying the newly created Viceroy with a mantle. Under the throne are these words: "According unto thy word shall my people be ruled. Only in the throne will I be greater than thou." The dresses of the four figures and the architecture of the palace show a careful study of the early Egyptian costume and style of building. The picture is set, as it were, in a frame of costly coloured marbles. In the upper part of the border is a beautiful medallion portrait of Princess Louis executed in white marble, and around it, in gold letters upon a black ground, are the words: "Alici ætat. s. XXX." Immediately beneath the *tableau* itself is a medallion representing Joseph in prison, with the motto "Purity and Prudence" below it. The history of Joseph himself is very prettily told in a series of white marble medallions set in other parts of the border; and the portions selected for illustration are those to which the Bible texts, "And they cast him into a pit," "He hanged the chief baker," "He restored the chief butler," and "I am Joseph," refer. Next to Princess Alice's gift is a bas-relief, in white marble, of Ruth gleaning in the fields of Boaz, who stands watching the Moabites gathering the fallen ears. Below the figures is the inscription: "Let her glean even among the sheaves, and let fall also some of the handfuls that she may glean them."—Ruth ii. 15." Underneath the panel is the word "Charity," in golden old English characters. The next tableau, upon the south wall, is the offering of the firstborn of the Queen and the Prince Consort. It is the picture presented by her Royal Highness the Crown Princess of Prussia (Princess Royal of Great Britain and Ireland), who with her Royal husband, Prince Frederick Wilhelm, is now a guest at Windsor Castle. The subject selected for Princess Victoria's tableau is "Jacob blessing the sons of Joseph." There is the tent with the aged patriarch seated. Before him kneel the sons of Joseph, and his hands — for he is in the act of blessing them — rest upon them. This touching scene in the early history of Israel is beautifully rendered. The text attached to the picture is, "Behold, I die, but God shall be with you. — Genesis, xlviii. 21." The story of Jacob is shown in a series of white marble medallions, upon the border. Above the tableau is a marble bas-relief portrait of Her Royal Highness the Princess of Prussia, surrounded by the inscription, "Victoria ætat. s. xxviii," in gold letters upon a black ground, and beneath it is the motto, "Love and Piety." Only a portion of the Princess of Wales's offering has yet reached the Castle. The medallion portrait in white marble has around it the inscription, "Alexandra ætat. s. xxiii." This, with the other portions of the border, has arrived safely, and the tableau itself is shortly expected.

OFFICIAL NOTICES.



Ministry of Public Instruction.

APPOINTMENTS.

The Lieutenant-Governor of the Province of Quebec, by an Order in Council dated 11th December 1868, was pleased to make the following appointments:

SCHOOL COMMISSIONERS.

The following Gentlemen to be School Commissioners for the hereinafter mentioned Municipalities:

Grenville, Co. of Argenteuil: Messrs. Daniel Reeves and James Campbell in the room and stead of Messrs. James Campbell and the Revd. F. S. Neive whose terms of office had expired,—the *election* not having been held within the legal time.

Chénier, Co. of Arthabaska: Mr. Philippe Hébert in the room and stead of Mr. Joseph Décoteau who has finally quitted the Municipality,—the *election* not having taken place within the prescribed time.

Village of Bagotville, Co. of Chicoutimi: Mr. Jacques Girard in the room and stead of the Revd. Mr. Narcisse Gauvin who has finally left the Municipality,—the *election* not having been held within the prescribed time.

Ste. Rose, Co. of Laval: Mr. Jean Baptiste Dagenais in the room and stead of Mr. Philippe Gravelle who has finally left the Municipality,—the *election* not having been held within the legal time.

St. Paulin, Co. of Maskinongé: Mr. Honoré Plourde in the room and stead of Mr. Jean Boucher, deceased,—the *election* not having been held within the legal time.

Ste. Sophie de Lacorne, Co. of Terrebonne: Mr. John Green in the room and stead of Mr. Alexander McDonald who has finally left the Municipality,—the *election* not having been held within the legal time.

Grenville No. 3, Co of Argenteuil: Mr. James McNeal in the room and stead of Mr. John McCallum who has finally left the Municipality,—the *election* not having been held within the legal time.

Cranbourne, Co. of Dorchester: The Revd. Mr. Patrick Kelly in the room and stead of the Revd. Mr. A. Gagnon who has finally left the Municipality,—the *election* not having been held within the prescribed time.

DIPLOMAS GRANTED BY BOARDS OF EXAMINERS.

QUEBEC CATHOLIC BOARD.

Session of November 3rd 1868.

MODEL SCHOOL DIPLOMA, (Fr.) *2nd Class*:—Miss M. Eléas Chaillé.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (Fr.) *1st Class*:— Misses M. Georgina Gagnon, M Odile Hermenie Lamontagne, M. Sophie Nadeau, and Margaret Cecilia Deehan (Eng.).

2nd Class :—Misses Anastasie Allaire, M. Louise Bédard, M. Caroline Gingras, M. Geneviève Lebrun dit Carrier, M. Délima Eléonore Nadeau, Marie Paradis, and Margaret Cecilia Deehan.

N. LACASSE,
Secretary.

—

THREE RIVERS BOARD.

Adjourned Session of May 22nd 1868.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, *1st Class* :—Miss M. Charlotte F. L. Girard (Fr. and Eng.) and Miss M. E. Pétronille Bourque (Eng.).

J. M. DÉSILETS,
Secretary.

—

Session of August 4th 1868.

MODEL SCHOOL DIPLOMA, (Fr.) *1st Class* :—Miss Elise Larivière.

2nd Class :—Misses M. Lumina Bourbeau and M. Hedwidge Lacerte.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (Fr.) *1st Class* :—Misses Philie Baril, M. Victorine Bourk, M. Emma Bourk, M. Césarine Ebacher, M. Emilie Lefebvre, M. Arthémise Lemire, Louise Lescadre, M. A. Egypte Lanouette, M. Clarisse Lottinville, M. Célinie Massé, M. Flore Plante, Flavie Poitras, M. Rose de Lima Picher, M. Delphine Picher, Virginie Rhéau, M. Virginie Robida, Marie Thirza St. Laurent, M. Philie Thiffeau, and M. Clarisse Tourigny.

2nd Class :—Misses M. Oliva Bellemare, Julie Boisvert, M. Eugénie Châteauneuf, Léocadie Dubuc, Adéline Faucher, M. Edwidge Lacerte, M. Desneiges Lavigne, and Odile Mathon.

J. M. DÉSILETS,
Secretary.

—

Session of November 3rd 1868.

MODEL SCHOOL DIPLOMA, (Fr.) *1st Class* :—Miss M. Dina Ducharme.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (Fr.) *1st Class* :—Misses M. L. Boudreau, M. Léa Brière, Marie Cloutier, Eléonore Duplessis, M. Emma Germain, M. Emma Lacharité, Marie Leblanc, and M. Célestine Raiche.

2nd Class :—Misses Adéline Grimard, and M. C. Alphonsine Mayrand.

J. M. DÉSILETS,
Secretary.

THE JOURNAL OF EDUCATION.

QUEBEC, PROVINCE OF QUEBEC, JANUARY, 1869.

Payment of Teachers' Salaries by School Commissioners and School Trustees.

While it is admitted that properly qualified instructors ought to be more liberally renumerated than they generally are, it is obvious that the evil to the teachers themselves must be most vexatiously enhanced when delays occur in the payment of salaries earned. It is difficult to perceive on what grounds School Commissioners and Trustees can set up any rational defence in behalf of a practice which, it is to be feared, is sadly too common, especially in the country municipalities. Sometimes, in defiance of the terms of a perfectly clear and written agreement, the teacher is obliged to wait six months or more for his or her money; and, when at length, the specified amount is forthcoming, it is not unfrequently handed over in *silver*. Complaints often reach the Department of Public Instruction on this subject. We know of cases in which the hopes, long deferred, of receiving just dues, have been over and over again disappointed after express promises, as frequently renewed and broken. It is indeed sad to reflect that after six months of arduous and faithfully performed work in the school room any teacher should feel unable to participate in the pleasures of family reunions, to which all are prone at the season of Christmas and New Year, merely because of the laxity and indifference of School Commissioners and Secretary-Treasurers, who render it impossible for them to pay small travelling expenses out of their own money. Yet even this hardship, together with others attendant upon the delay here referred to, is known to be inflicted.

Every teacher should be promptly paid the stipulated salary at least quarterly. The School Trustees and Commissioners possess ample powers for raising the money required for the support of their schools, including, of course, the payment of their teachers; and, we trust that the observations here made may have some effect and render a more pointed analysis of this subject unnecessary. It is only necessary, at present, to add one remark. The teachers themselves are naturally reluctant to resort to legal proceedings in extreme cases, or even to lodge grievances of this nature with the Departement of Public Instruction, which, they know, would promptly take up their cause, since by so doing they might encounter the enmity of their employers—a consideration which aggravates the evil while it augments the moral responsibility of the School Commissioners and Trustees.

Examination of Candidates for Employment in the Civil Service of the Province of Quebec.

Amongst the clauses of the Act respecting the organization of the Civil Service is one which provides that no person shall be appointed as a permanent employé unless he holds a certificate from the Board of Examiners for the Civil Service. For the information of the readers of the Journal, and more especially of those who may desire to become Candidates, the regulations in full are printed below. In the Official Gazette, also, of which the first issue was published on Saturday the 16th instant, is contained a notice of a meeting of the Board to be held on the 27th of this month.

Regulations for the Government of the Civil Service Board Established in Virtue of the Act 31st. *Vict.*, *ch.* 8.

1. The Board shall meet at the Office of the Secretary of the Province on the fourth Wednesday of every month unless it is a legal holiday, in which case the Board will meet on the following day, and shall commence its deliberations at ten o'clock in the forenoon.

2. Five members of the Board shall form a quorum.

3. The proceedings of the Board shall be, at all its meetings, opened by the reading of the minutes of the last meeting.

4. The Board shall from time to time appoint one of its members as Secretary.

5. The Board may adjourn its meetings from time to time.

6. It shall be the duty of the Chairman to call a meeting of the Board for the examination of the certificates of Candidates (if any have been received) on the Wednesday before such regular monthly meeting; and immediately after such meeting, the Secretary of the Board of Examiners shall notify each Candidate, in writing, of the decision of the Board relative to his certificate.

7. The Chairman shall have power to call special meetings of the Board giving at least two days' notice thereof to each member.

8. The Secretary of the Board of Examiners shall lay before the Board all the applications for admission to examination which shall have been received and all correspondence in reference to the applications and all documents accompanying the same, and shall give preference to the applications made by

bearers of Diplomas from the Incorporated Universities or Normal Schools of this Province.

9. Every proposal, measure, or question to be submitted by the Chairman for the decision of the Board, shall be put in writing.

10. The Chairman shall maintain order at every meeting of the Board, and if during a discussion two members claim at the same time the right of speaking, shall decide which shall be first heard.

11. Every vote as to the granting of certificates to Candidates shall be taken by rising and sitting and the names shall be enregistered.

12. In the event of an equality of votes on the question of granting a certificate the application shall be held to be rejected.

13. In the event of an equality of votes upon all other questions the Chairman in addition to his vote as a member of the Board shall have a casting vote.

14. A summary of the regulations, indicating the days of meeting and the rules to be followed by Candidates shall be published every six months in the Official Gazette, the *Journal de l'Instruction Publique* and *The Journal of Education* of the Province of Quebec.

15. The circulars and other forms necessary for the regulation of the affairs of the Board shall be prepared by the Secretary who is authorized to cause them to be printed after they shall have been approved by the Board.

16. The certificates and diplomas of the Board shall be signed by the Chairman and the Secretary.

Regulations Concerning the Examinations for the Civil Service.

I.

APPLICATIONS FOR ADMISSION TO THE EXAMINATIONS.

1. The Candidate for the Civil Service is required to produce at the office of the Board an application for admission to the examination, in his own handwriting, mentioning his age his place of birth and his present place of residence, the length of time he has been resident in the Province, and the nature of his previous occupation, declaring his desire to enter the Civil Service and indicating if he thinks proper, the branch of the service for which he considers himself best adapted.

2. The application of the Candidate must be accompanied by satisfactory certificates as to age, health and character.

3. No Candidate under seventeen years of age shall be admitted to the examination.

4. Every Candidate in order to show that he is of the required age shall produce an extract from the registers of the parish in which he was baptised, and if, for reasons which he must explain to the satisfaction of the Board, it should be impossible for him to do so, he shall furnish the best proof possible by certificates from credible persons, to the satisfaction of the Board.

5. The certificate of health must be in the subjoined form A signed by a practising Physician, and bearing date within one month of the date of the application for admission to examination.

6. Notwithstanding the production of a certificate of good, character, the Board may require such additional evidence as to the moral character of the Candidate as it may deem expedient and may take action in accordance therewith.

7. Candidates previously employed in the Public Service must state the Department in which they were so employed and the length of time they served.

8. The Candidate must be recommended by at least two persons who must be householders, each of whom shall answer in writing and over his own signature, the questions submitted in form B, which answers shall be produced with application for admission. When the Candidate has been previously in the employment of private individuals, commercial houses or companies or in any office or department, such private individual, or some person on behalf of such house, company, office or department, must be one of those who sign the recommendation, and when this condition is not complied with the Candidate must explain the reason.

9. In the case of a Candidate who has left school or college or other educational establishment in the year preceding his application for admission, the principal or one of the professors or teachers of the school or institution he attended last, must sign the answers to the questions in form B, and if this condition is not complied with satisfactory reasons must be given by the Candidate.

10. The five preceding articles do not apply to the actual employés.

11. Forms may be obtained by application to the Secretary of the Board.

12. The Candidate must produce his application and certificates before the third Wednesday of the month when they will be examined and the Secretary will notify him of any objection that may be made to them.

II.

EXAMINATIONS AND CERTIFICATES.

13. The examinations shall be conducted partly orally and partly in writing.

14. The time allowed for the answer to every written question shall be indicated underneath the same.

15. The certificates shall be divided into two classes, those of the first class will render the holder eligible for any employment in the Civil Service with the exception of that of book-keeper, if the Candidate has not passed a satisfactory examination on that subject: the certificates of the second class only render the holder eligible for employment as copying clerk and also as book-keeper, if the candidate has undergone a satisfactory examination on this subject.

16. In order to obtain a second class certificate the Candidate must:

1. Give proof of good handwriting;
2. Write correctly from dictation in French or in English;
3. Copy correctly in both languages;
4. Pass an examination in Arithmetic as for as the Rule of Three, inclusive. He may also if he desires it undergo an examination in book-keeping.

17. For a first class certificate, the Candidate must in addition to what is required for a second class certificate;

1. Translate in writing from English into French and from French into English;
2. Write from dictation in both languages;
3. Transcribe and make abstracts of documents in both languages;
4. Pass an examination on the following subjects: 1. Arithmetic in all its branches; 2. Geography; 3. History of England, the History of Canada and the Elements of General History; he may also if he desires it undergo an examination in book-keeping.

18. The actual employés shall be exempt from examination in No. *one* of the preceding article and in Nos. *two* and *three* shall only be required to pass an examination in one or other language.

19. A Candidate for a first class diploma may if he desires it, undergo a more extended examination: but in this case he must in his application for admission mention the other subjects upon which he wishes to be interrogated and the board shall decide whether or not he may conveniently be examined upon such subjects and he shall at the same time be notified of the decision of the board on his certificates.

20. There shall be endorsed upon the certificate of examination a list of all the subjects upon which the examination has been held, with number 1 or number 2 opposite each of them: the number 1 indicating that the result of the examination on that subject was excellent, number 2 indicating merely a satisfactory result. If number *one* has been obtained on two thirds

of the subjects of examination it shall be stated in the body of the certificate that the examination has been passed " with distinction," and in the first class certificates if in addition to this, the Candidate has passed in a satisfactory manner an examination on one or more of the optional subjects, it shall be stated that the examination has been passed " with great distinction."

21. There shall be published every three months under the signature of the Secretary of the Province, in the Official Gazette, the *Journal de l'Instruction Publique* and in *The Journal of Education*, a list of the Candidates who have obtained certificates at the three last meetings, indicating exactly the classes and the nature of the certificates.

(FORM A.)

I certify by these presents that I have this day examined Mr. and that I find him free from defects and physical or mental maladies which would prevent him from efficiently discharging the functions of an employé in the Civil Service.

(Signature.)
(Address.)
(Date.)

(FORM B.)

Statement concerning Mr.
a Candidate for the Civil Service of the Province of Quebec :

1. Are you related to the Candidate and if so in what degree ?
2. Are you acquainted with the Candidate ?
3. Under what circumstances did you become acquainted with him ?
4. How long have you been acquainted with him ?
5. Is he strictly honest, sober and laborious ?
6. What do you know concerning his education and his mental capacity ?
7. In so far as you are able to judge of his character, is it such as to render him fit for public employment ?

(Signature.)
(Address.)
(Date.)

Publications Received.

1. Sixth Report of the Board of Education of Victoria, N. S. W., 1867-68, presented to both Houses of the Parliament of Victoria.

2. The Kentucky Journal of Education, devoted to Popular Instruction and Literature, edited and published by Z. F. Smith, Superintendent of Education—Vol. 1, No. 1, January, 1869.

3. Annual Report of the Common, Superior, Academic, and Normal and Model Schools in Nova Scotia, for the School year ended October 31st 1867—By the Superintendent of Education.

4. Leisure Hours, A Monthly Magazine, devoted to History, Biography, Prose, Poetry, Wit, Romance, Reality, and Useful Information— Vol. 1. No. 4, January, 1869, O'Dwyer & Co., Publishers, Pittsburg, Pensylvania.

5. Picciola, Nouvelle Edition, Appleton & Co., New-York, 1869.

6. Ellsworth's Book-Keeping, Single and Double Entry, a Business Manual for Schools, &c., Appleton & Co., 1868.

7. Isaiah, with notes, designed for both Pastors and People by Rev. Henry Cowles, D. D., Appleton & Co., New-York, 1869.

Mem.—Notices of " Cameos of English History " and other books, crowded out of this number of the Journal.

MONTHLY SUMMARY.

EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

— *Institution for the Protestant Deaf Mutes and the Blind of the Province of Quebec* — The undersigned propose to establish an Institution in or near the city of Montreal for the instruction and training of the Protestant and non-Roman Catholic Deaf Mutes and the Blind in the Province of Quebec, and make the present appeal to the public for aid on the following grounds :—

It is estimated that the number at present of the Deaf Mutes alone, whom it is thus proposed to benefit, is at the least 200, who are virtually deprived of the pleasures of social life and of all the enlightening and purifying influences of education and religion, and in consequence the lives of these silent sufferers are sad and well nigh cheerless. The worst feature of their deplorable condition, however, is, that in the vast majority of cases they are left exposed to all the influence of a tendency to evil and to the terrible danger of becoming confirmed in sin, and, consequently, degraded and miserable

An Institution such as it is proposed to establish, for their secular and religious education, will confer upon them incalculable benefit and happiness, will be the means of bringing to their darkened souls what will indeed be " good tidings of great joy," and will thus promote the highest welfare of a large number of our fellow creatures. It is also intented, if it can be accomplished, to extend similar blessings to the Blind, of whom there is a large number in this Province, in the same urgent want of careful education, as those who are deprived of the sense of hearing.

The Committee therefore earnestly request the liberal support of the public of this Province, in order that there may be no longer delay in making provision for the pressing wants of these suffering classes in this community

Some gentlemen of the Committee have undertaken to solicit subscriptions personally, in order to obtain a sufficient amount to purchase a suitable property for the Institution, and the subscribers will be called together hereafter to decide upon the selection of a suitable property.

(Signed) — Mrs. P. Redpath, Mrs. Andrew Allan, Mrs J. W. Dawson, Mrs. Major, Mrs. Bond, Mrs. Cramp, Mrs. Fleet, Mrs. George Moffatt, Mrs. Brydges, Mrs. P. D. Browne, Mrs. E. S. Freer, Mrs. Reddy, Mrs. Thomas Workman, Mrs J. Thompson, Mrs. Dow, Mrs. James Torrance, Mrs G. S. Brown, Miss Frothingham, Mis Day, Miss Matthewson, Miss Stuart, Miss Wood, and Miss Ross.

Thomas Workman, M. P. ; A. M. Foster, Charles Alexander, Thomas Cramp, John Dougall, William Lunn, G. Moffatt, Thomas Morland, J. A. Matthewson, J. H. R. Molson, Hon. J. J. C. Abbott, E. Carter, Q. C., P. D. Browne, W. H. Benyon, J. F. Barnard, John Leeming, S. J. Lyman, and F. Mackenzie.

— On last Thanksgiving-day the Revd. F. W. Beecher made the family the theme of his discourse, and amongst other topics relating thereto touched on the following :

Education and Recreation.—Education is another matter of primary importance in the family, and he would say generally, govern a child so as he will learn to govern himself,—that when the parental government is withdrawn he may suffer from no reaction. Give children every proper liberty in the day-time, but not to stay out in the dark. This is not safe even for grown men. Above all, make home cheerful and attractive to children and join with them in innocent amusement at home. In recreation abroad, always prefer those in which the family can go together. He liked the German beer-gardens for this purpose, but without the beer. The beautiful garden, the delightful music, the low price of admittance, the economical refreshments, the hundreds of families enjoying themselves of a fine evening and going home early,—all appeared to him worthy of imitation except the drinking. For that God's well would never be out of date. It was good enough for us all. The other drinks are ensnaring and debauching. He advocated cheap amusements, but they should all be in clean places, free from intoxicating drinks, and where young men may take their sisters and mothers.

The family idea was so important that all efforts to alleviate human suffering which left it out of view were a mistake. Thanksgiving-day was eminently a family day,—it was not a political holiday like the 4th of July, nor did it commemorate any religious event. It was intended to gather the family together to rejoice over the good gifts of God and thank the Great Giver.

— The Duke of Abercorn has filled up one of the vacancies in the National Board of Education by appointing the Revd. J. H. Jellet, Professor of Natural Philosophy in the University of Dublin.

LITERARY INTELLIGENCE.

—Sir Charles Eastlake's art library, one of the best in existence, has been purchased for the National Gallery, where it is intended to form a reading-room, in the place of the Royal Academy Library.

—The late Archbishop of Canterbury's library was lately brought to the hammer in Chancery lane. While acting as Bishop of Ripon, Bishop of Durham, and Archbishop of York his Grace appears to have collected some valuable works relating to ecclesiastical and other antiquities in the north of England. Amongst those offered for sale this morning were Raine's "North Durham;" "The Roman Wall and Watling-street, in Northumberland," by M'Lauchlan; " Browne's "Church of St Peter, York;" Hutchinson's "Durham," Whittaker's "Deanery of Craven," &c. Amongst other books were Skelton's "Oxonia Antiqua Restaurata" and "Pietas Oxonieusis," Smyth's "Ædes Hartwellianæ," Kennet's "Parochial Antiquities," Hasted's "Kent," the Manx Society's publications the Ecclesiastical History Society's publications, "The Library of the Fathers," "The Library of Anglo-Catholic Theology," Necale's "Westminster Abbey," and the works of the most eminent writers, on theology, ecclesiastical history, church polity, and other subjects, a very carefully selected collection of sermons, charges, and tracts, with standard books on English literature, topographical works, classics and privately printed books.

—The Senate of Glasgow University has conferred the degree of LL. D. on his Grace the Archbishop of Canterbury, the Right Hon. John Inglis, Lord Justice-General and Chancellor of the University of Edinburgh, and John Campbell Shairp, B.A., Principal of the United College of St. Salvator and University of St. Leouard's, St. Andrew's, all distinguished alumni of the University of Glasgow.

SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

(Letter of Capt. Ashe on Celestial Photography.)

As I am asking the Dominion Government to build a "National Observatory," it is but proper that the public should kuow what are the duties to be performed, and the necessity of such an establishment.

Besides carrying on the observations usually taken in an Observatory, I propose to drop "time Balls," at St. John, N. B., Halifax, N. S., and at any other place that the shipping may require, to control all public clocks in the Dominion, (by Jones' patent,) and to take advantage of our beautiful climate to advance science by celestial photography.

When we consider the splendid observatories that are in the Colonies, all of which are advancing our knowledge of the heavens, and also that the finest equatorial in the world is now on its way to "Melbourne," then, it is surely time that British North America should awaken to her duty, and build a "National Observatory."

The principal instruments for such an establishment are already mounted, and it only requires that the present staff should be increased, and buildings erected on the beautiful site given by the late Canadian Government.

The following letter from the Astronomer Royal will shew that with the small means at my disposal, Quebec has attained a position, in the first class of celestial photography—a branch of astronomy that promises the richest results :

Royal Observatory, Greenwich,
LONDON, S. E., Dec. 9, 1868.

DEAR SIR,—I duly received your letter of Sept. 25th, with the "negative photographs" of the sun about the time of the August eclipse. I immediately took measures for procuring good positives from them, and this has been, in some degree, the reason for my delay in acknowledging them, for after they had gone out of my hands I began to doubt whether I had seen on them any mark of North or East, which could fix with precision the places of the spots and faculæ, as possible to be compared with the red prominences.

I have had two positives taken on albumen upon glass; they are very good, but I think that I may obtain better. Meantime, I am well able to see that the negatives are extremely beautiful, and that you are in all probability justified in saying that you can see everything in them which can be seen in a good telescope.

I hope that you will keep up this *invaluable art*, and especially that you will arrange all that is necessary for defining the astronomical position of the objects photographed.

I am, dear sir,
Fathfully yours,
C. B. AIRY.

Capt. ASHE, R. N., &c.

To establish a photoheliograph would cost $2,500, but by the assistance of a clever tinsmith (Kane), and a combination of lenses bought from the burnt-out effects of Mr. Ellison, I have succeeded in fitting the equatorial, so that in one minute I can change it into a photoheliograph, and thus my telescope,

"Contrives a double debt to pay
"An Equatorial by night,
"A Photoheliograh by day."

I am confident, when the country sees that Canada can be of such use in advancing the most noble of sciences, I shall have the public voice in recommending the Government to build a National Observatory.

I am your obdt., &c.,
E. D. ASHE,
Commander, R. N.

ARTS INTELLIGENCE.

— The work of restoring the ancient and beautiful Cathedral of Gloucester, England, formerly the Church of a Benedictine Abbey, and dating back to about A.D., 1047, is going forward successfully The external of the south transept is now completed; the south porch has been begun, and the choir will be forthwith restored, at an expense of some $75,000. The whole restoration will probobly cost $200,000.

— The Court Circular states that the Royal mausoleum at Frogmore is now completed, the granite sarcophagus being placed in the ceutre of the floor of the building, with the marble recumbent statue of His Royal Highness the Prince Consort, by the late Baron Marochetti, resting on its cover. The sarcophagus, which is of Scotch grey granite, stands upon a black marble plinth, with four bronze angels (also the work of Baron Marochetti), one at each angle. The black marble is from Belgium, and the gift of the late and the present King of the Belgians. All that now remains to complete the decorations of the building is to place three more pictures aud three more statues in the vacant nichet.

— The solemn ceremony of removing the remains of the late Prince Consort to their last resting-place in the sarcophagus of polished Aberdeen granite, took place on the 26th ult., in the presence of the principal officials in attendance in the Castle, the architect, and contractor. The mausoleum will be complete very shortly. In the afternoon the Queen and members of the Royal Family visited the mausoleum, and placed wreaths of immortelles on the Prince's tomb.

— One of the most remarkable discoveries in the manner of producing stereotypical printing has just been made in France and bids fair to prove a wonderful progressive step in the arts, which will revolutionize within a short time the whole system of engraving, lithographing, etching and printing. The author of this discovery has passed many years in the abstruse science of measuring light. Being well conversant with the systems of Arago iu France and Brewster in England, he has succeeded in measuring the intensity of the lights and shadows of a countenance and to transfer that with mathematical certainty upon the plate which is to receive the impression. When the plate is ready to be placed in the form an ordinary first-class printer would only be able to draw off from it a wretched piece of work, which in the inventor's hands will produce an engraving which will be taken either for a fine pencil drawing or a photograph. It will enable the public to be in possession of an engraving which shall be most thoroughly artistic at a price of the commonest wood cuts.

—A statue to Charles XII. is to be erected in Stockholm on the one hundred and fiftieth anniversary of his death.

— A monument, destined for the Cathedral of Calcutta, has been executed at the expense of the Government, in memory of the services of the Earl of Elgin and Kincardine. The design is by Professor G. G. Scott, R.A., and the monument has been executed by Mr. J. Birnie Philip, of Hans Place, London, in a manner quite worthy of that gentleman's distinguished reputation. It is a mural monument, Italian Gothic style, raised upon a table, or rather semi-table. The inscription runs thus — "In memory of the Right Honorable James Bruce, Earl of Elgin and Kincardine, K T., G. C. B., Viceroy and Governor General of India, who died in the execution of his office at Dhurmasia, in Northern Iudia, and there lies buried. This is erected by the Government of her Majesty, Queen Victoria, in recognition of the many services rendered by him to his country in Jamaica, Canada, China, and India. Born July 20th, 1811; died Nov. 20th, 1863." The inscription is incised gilt lettering. The cost of the mouument, we understaud, will be about $4,000.

MISCELLANEOUS INTELLIGENCE.

— *The New Baronets.*— Her majesty has been pleased to create several new Baronets. The following notice of each of the objects of this act of royal favour may be welcome :— 1. Sir Francis Arthur Knox-Gore, of Belleekmanor, in the County Mayo, is a gentleman of large property in that County and the adjacent County of Sligo, of which he is Lieutenant and Custos Rotulorum. He is the eldest son of the late Mr. James Knox, M P., of Belleekmanor, (who assumed the additional name of Gore), by Lady Maria Louisa, daughter of Arthur second Earl of Arran. He was born in 1804, and educated at Eton and at Trinity College, Dublin, where he took the degrees of B. A. and M. A. Sir Francis, as we learn from the *County Families*, is also a magistrate for the County Mayo, of which he was High Sheriff in 1840 and he is colonel of the Sligo Rifle Regiment of Militia. He married in 1829, Sarah, daughter of colonel Charles Nesbit. 2. Sir Smith Child, of Newfield and Stallington-hall, Staffordshire, is a gentleman who has just re-entered the House of Commons as M. P.

for West Staffordshire, having represented the Northern division of the same County in Parliament as a strong Conservative from 1851 to 1859. He is a son of the late Mr. John George Child, by Elizabeth, daughter of Mr. T. Parsons, of the United States of America, and was born in 1808. He was educated at St. John's College, Cambridge, where he graduated B. A. in 1831, and proceeded M. A. in 1834. He is a magistrate and Deputy-Lieutenant for Staffordshire, of which County he served as High Sheriff about three years ago. He married in 1835 Sarah, daughter and heir of the late Mr. Richard Clarke Hill, of Stallington-hall, and it is through this marriage that he acquired the Stallington estate. He also owns another property in Argyleshire—Glen Losset, in Islay. 3. Sir Robert John H. Harvey, of Crown Point, Norfolk, is the eldest son of the late General Sir Robert John H. Harvey, C. B., of Mousehold, near Norwich, who was a magistrate and Deputy-Lieutenant for Norfolk, by Charlotte Mary, only daughter and heiress of the late Mr. Robert Harvey, of Watton, Norfolk ; he was born in 1817, and sat in the Conservative interest in the last Parliament for Thetford, which is now disfranchised by Mr. Disraeli's Reform Act. He is a magistrate and Deputy-Lieutenant for Norfolk, of which County he served as High Sheriff in 1862. Soon after coming into his father's property, Sir Robert married in 1845 Lady Henrietta Augusta, eldest daughter of George Viscount Kilcoursie, and sister of the earl of Cavan. 4. Sir James Walker, of Sand Hutton, Yorkshire, and of Beachampton, Buckinghamshire, according to the *County Families*, is the only son of the late Mr. James Walker, of Beverly, Yorkshire, by Jane, only daughter and heiress of Mr. John Porter, of Kingston-upon-Hull. He was born in 1803, educated at Rugby, and at Trinity College, Oxford, where he took his B. A. degree in 1824, and is a magistrate and Deputy-Lieutenant for the East and North Ridings of Yorkshire, of which County he served as High Sheriff in 1846. Sir James has been twice married,—firstly, to Mary, fourth daughter of Mr. Robert Denison, of Kilnwick Percy, Yorkshire; and secondly, to Maria, daughter of the Rev. Robert Stephen Thompson, of Bilbrough, in the same County. His eldest son, by his first marriage, is Mr. James Robert Walker, the late Conservative member for Beverly, who is a magistrate and Deputy-Lieutenant for the North Riding of Yorkshire, and an officer in the Yorkshire Yeomanry Hussars. He was born in 1829, and is married to a daughter of Sir John Heron Faxwell, by whom he has issue. 5. Sir George Etienne Cartier of Montreal, Canada, who has also been recently raised to the honour of a baronetcy in recognition of his services as Minister of Militia in the Privy Council of Canada, is a gentleman of French Canadian extraction. He is a son of the late Mr. Jacques Cartier of St. Antoine by Marguerite, daughter of Mr. Joseph Paradis, and was born in 1814 ; he is a member of the bar of Quebec, and Member of the House of Commons. He married, in 1846, Hortense, daughter of the late Mr. Edouard Raymond Fabre of Montreal.

— The *London Spectator* says of the four gentlemen who received baronetcies from the retiring English Ministry, that " George Etienne Cartier deserves the label for real services, and none of the other gentlemen have done any particular harm."

— The Queen who always devotes the 14th December, which is the anniversary of the Prince Consort's death, to retirement, paid a visit on Monday to the Mausoleum where the remains of the Prince Consort are deposited The Queen was accompanied by all the members of the Royal family at Windsor Castle and Frogmore House.

METEOROLOGICAL INTELLIGENCE.

— Meteorological observations at Quebec—Latitude 46°48′30″ N.; Longitude 71°12′15″ W.; height above St. Lawrence, 230 feet; taken, during the mouth of Dec, 1868, By Sergt. J. Thurling, A. H. C., Quebec.

Barometer, highest reading on the 27th	30 312	inches.
" lowest " 8th	28.592	
" range of pressure	· 1.948	
" mean for month reduced to 32°	29 676	
Thermometer, highest reading on the 7th	31.0	degrees.
" lowest " 25th	–12 0	
" range in month	43.0	
Mean of highest	19.1	
" lowest	7.6	
" daily range	11.5	
" for month	13 3	
Hygrometer, mean of dry bulb	13.8	
" wet bulb	12.5	
" dew point	2 3	
Elastic force of vapour	.049	inches.
Vapour in a cubic foot of air	0.6	grains.
" required to saturate, do	0.4	"
Mean degree of humidity (Sat. 100)	60	
Cloud, mean amount of (0-10)	7.0	"
Ozone " " "	1.0	"
Wind, general direction	North West.	
mean daily horizontal movement	161.0	miles.
Snow, number of days it fell	18	

— *From the Records of the Montreal Observatory*,—lat. 45°31 North ; Long , 4h 54m. 11 sec. West of Greenwich, and 182 feet above mean sea level,—for December, 1868,—by Chas. Smallwood, M.D., LL D., D.C.L.

DAYS.	Barometer corrected at 32°			Temperature of the Air			Direction of Wind			Miles in 24 hours.
	7 a m.	2 p.m.	9 p m.	7 a.m	2 p m	9 p.m.	7 a.m	2 p.m	9 p.m.	
1	29.300	26 355	29.431	14 2	26.3	12.4	w by n	w by n	w by n	80 20*a*
2	.575	.719	.813	7 1	21 1	14 0	w by n	w by n	w by n	24 40
3	.937	.941	.960	14 3	21.2	22.1	w by n	w by n	w by n	47.27
4	30.011	.997	.901	20.0	23.2	18.0	w by n	n by e	w by n	101.23
5	29.870	.811	.784	18 0	21 9	19 4	w by n	n e	n e	61 10
6	.950	952	.951	20.0	24.1	18 1	w by n	w by n	w by n	61.10
7	.749	.351	.025	10 0	24 0	22 7	n e ' e	n e	n e	55.29*b*
8	28 691	28 750	28.900	21.1	20.0	18 9	w	w	w	211.14*c*
9	29.275	29.439	29 500	4.2	8.0	3.1	w	w	w	197.10
10	.500	.524	.576	–0 5	15.1	6.9	w	w by n	w by n	204.24
11	.565	.587	.562	3 8	14.2	9.9	w by n	w	w	191.20
12	.450	.574	.699	6 9	21 7	17.9	w	w	w	97.67*d*
13	.863	.861	.682	17.9	28 0	21 9	w	w	w	101.24
14	.749	.655	.601	20.1	25 0	22.0	w	w	w	97.27*e*
15	.701	.815	.876	17 8	32.1	22.0	w	w	w	55.21
16	.699	.501	.899	20 0	29.0	22.6	s w	s w	s w	61.11
17	28.998	28 849	28.900	24.7	31.0	32.4	s w	s w	s w	54.10*f*
18	29.212	29.463	29.748	21 1	23 8	8.2	n n w	n n w	w	91.74
19	30.112	30.194	30.212	–3 4	12.2	3.1	w	w	w	66 21
20	29.747	29.525	29.854	8.0	20.8	19 7	n e	s w	w	88.24§§
21	.349	.375	.451	19.2	26.7	31 2	s w	w	w	67.10*h*
22	.609	.748	.700	28 9	25.3	24.3	w	w	w	55.17*i*
23	.630	.546	.547	19 1	19 1	11.1	n e	n e	w	61.10*j*
24	.660	.617	.617	–3.9	9 9	–8.1	w	w	w	147.21
25	.442	349	.531	–1.0	–2 0	0.0	n e	n e	w	89 84*k*
26	.850	30.047	30.180	–3.9	15.9	3.0	w	w	w	109 70
27	30.150	29.917	29.889	–9 5	3.0	10.0	n	n e	n e	99.21*
28	29.781	.850	.949	24.7	30.6	28 9	s w	w	w	90.00
29	.691	.636	.700	23.3	28.4	23.0	w	w	w	55.10†
30	30.100	30.055	30.050	5 6	12 2	6 2	n	n e	n e	67.89
31	29.859	29.951	.101	9 2	23 2	8 2	w	w	w	57.29‡

RAIN IN INCHES.—§ Inapp.

SNOW IN INCHES.—*a*, Inapp. ; *b*, 5 21 ; *c*, 3 11 ; *d*, Inapp. ; *e*, 0.20 ; *f*, 1.13 ; § 3.25 ; *h*, 1.20 ; *i*, 0.20 ; *j*, 3 80 ; *k*, 3 21 ; * 3.37 ; † 3.25 ; ‡ Inapp.

The Barometer was marked by several great fluctuations. The highest reading was on the 19th day, and indicated 30.212 inches; the lowest reading occurred at 5 a. m. on the morning of the 8th day, and indicated 28 687 inches, showing a range of 1.525 inches. Another low reading was on the 17th day.

The mean temperature of the month was 16.00 degrees, which is about two degrees lower than the *Isotherm* for Montreal deduced from observations during a series of years.

Rain fell on one day in an inappreciable quantity.

Snow fell on 14 days amounting to 27.96 inches.

Winter fairly set in on the 7th day. The crossing on the St. Lawrence was generally good on Christmas Day.

PRINTED BY EUSÈBE SENÉCAL, MONTREAL.



THE

JOURNAL OF EDUCATION.

Devoted to Education, Literature, Science, and the Arts.

Volume XIII. Quebec, Province of Quebec, February and March, 1869. Nos. 2 and 3.

TABLE OF CONTENTS.

EDUCATION.

John Bright On Education In England.

"We are," said Mr Bright, "according to the admission of all the world, a great nation. We have a population within these islands of thirty millions of people. We control the destinies to a large extent of nearly two hundred millions of men in other and distant portions of the globe. We have wealth which some people believe, and those who levy and decree the taxes appear to believe, to be inexhaustible. We have power which stretches to the ends of the earth. The English language, our English literature, our English morals, and our English freedom, affect the interests of mankind, not in those countries only that are subject to our sway, but in every part of the earth's surface where a civilized man or family exists. But though this is a grand picture, of which we are and ought constantly to be proud, yet, if we look at home, with all our greatness and all our wealth, we find amongst our population a mass of poverty, and of ignorance, and of suffering of which a Christian nation ought to be ashamed. I agree with an opinion which has been frequently expressed by my friend Mr Dixon, that at the basis of this vast mass of suffering which we would relieve is to be found the great ignorance in which two or three, or more millions of our people are brought up. What we want, at the very basis of society, is more intelligence, more instruction, more self-respect, and more hope. There are multitudes amongst us who are born and who live even to old age without apparently the slightest hope of improving their condition. Now, I have been an advocate for Parliamentary Reform especially with this object: that we might call in the great body of the people to frame the Parliament which shall govern us, chiefly for this purpose—that we might devise such a policy and such a means as shall, if possible, lay hold of this vast mass of ignorance and raise it many degrees in the social scale, and remove from amongst us that which is a discredit and a shame to our civilization and to our religion.

"I said that three years would not pass after the householders of the United Kingdom were enfranchised, before we should see some grand effort to give to the lowest, the humblest, the poorest classes of the community, that instruction, and the equal of that, which is given to the children of what are called the middle classes. I am weary, as I travel through the country, of looking upon the vast fabrics that rise up, which are, if you ask their names, poorhouses or lunatic asylums. We ought to have —throughout the length and breadth of a great and intelligent country like this— we ought to have buildings which shall strike the eye of every traveller through the country, and every foreigner who visits it, which shall be consecrated to the greatest

and noblest of all purposes—that of instructing the great mass of the people, and raising them up to the position to which they have a right to aspire, and which God intends them to occupy. Up to thirty years ago, we had no pretence even to a system of general education. The voluntary system, as it is called, because it had no organization, was shewn to have entirely failed. There were many persons who thought it needless or dangerous to educate the working classes. Less than a hundred years ago, Dr. Johnson said something of this kind—that it was a very difficult thing to say how far the education of the masses of the people might be carried with a view to their own advantage, and to the safety of those above them. There was a general impression that some things which men consider venerable, I suppose because they are old, might not be safe if the people were so far instructed as to be able fairly to examine them, and particularly to look at their foundations. But thirty years ago an effort was made—a small and feeble effort. It was small and feeble to a great extent because the party to which we are opposed resisted the attempt. But an attempt was made by the distribution of funds voted by Parliament to establish or encourage the establishment of schools in many parts of the country. The system had one great source of weakness. It proposed only to give money to districts where money was already raised; and, therefore, in those districts which are poorest, in which there are no rich and benevolent men willing to give—to those districts the hand of the Government did not reach; and the poorest of all, the most needy of all, were left unprovided for in this system of Government education. I put it to the heart and head of every man here, whether, during the last thirty years, far less has not been done than should have been done, and whether much more does not remain to be done than has ever yet been attempted. Shall I be mistaken in the prediction, that within three years after the extension of the franchise we should have some attempt to establish a grand system of education throughout the kingdom ?

" Cannot we apply to the ignorance of the people some scheme of great reform, which all men shall think worth attempting and accepting, and which all men shall feel will, if established and adopted, change the whole face and the whole character of large portions of the population, within another or a succeeding generation ? What do people do in other countries ? I will not go into the particulars of some of the German States, or what is done in Prussia, or what is done in Switzerland. But I might say what was done in some of the Australian colonies, and what has been done for generations in the New England States. I will suppose that our counties are too irregular in size and population,—too extensive, many of them,—to form anything like a well-working municipality for purposes of education. Our parishes are so irregular also, in extent and population, that they probably would not be a good division of the country for this purpose. But we have Poor-law unions, which probably might afford a basis for the establishment of such a system as I would recommend. Every ratepayer now in a burgh has a vote; every ratepayer in a poor-law union has, or might have, a vote. What should prevent the passing of a law to enable the ratepayers of every poor law union to elect a certain number of their residents as a school committee, for the purpose of undertaking the great work of establishing in the local district the general system of education to which we are approaching? If a committee were appointed, I presume it would be chosen from the intelligent and earnest men of the district. They could easily have a map of the union. The population is known. Every school now existing might be marked upon this map, and it would easily be seen where there is a deficiency of schools. Then there comes the question of funds. It would be possible for the Act of Parliament to give the school committee so elected power to borrow a sufficient sum of money, within a reasonable time, to put up sufficient buildings for schoolhouses, and to levy from all the property of the district a sufficient rate to repay in time the money borrowed, and at the same time to support the schools. But I shall be asked what I would do with the present schools. I would leave them at present as they are. They would work on, doing their meritorious work, and without interfering with any of the new schools which would be created. But the new system would fill up every gap, would supply every want, would fill up every system which is now meagre and poor to the last degree; and the schools established by this new law would be able to furnish the other schools with all the implements of instruction, such as books and maps, in a manner so complete and so admirable, and the shools thus established would be in all points so good, that gradually all disinclination on the part of friends of the present schools would vanish; and I look to the time,—and not at a remote period,—when all the existing schools,—I am speaking now of schools more for the working classes than for the richer people,—would be given up to the new and general system, until at last the whole education of the country would be placed under the general, broad system of district or municipal management. Every man who paid would have the greatest interest in the school being well managed, and every working man whose children attended the school would look upon it as the very saviour of his family from so many disasters which now happen; and I believe it would be impossible to devise anything which would be of greater and more permanent value to the whole population of the kingdom. I recollect, some years ago, speaking to the American Minister, who was the son and the grandson of Presidents of the United States, and he received his education in their common schools. The material by which their education is conveyed,—their books, and so on,—very far exceed anything we know of. The best school books we have are those prepared by the National Board of Education in Ireland, but the educational school books of New England, which I have examined are, on the whole, superior to them. I do not underrate the difficulty of doing in this country all that we want for education. There is always difficulty in great achievements; there is great difficulty in every great step which the nation makes forward; but, though there be a difficulty, is it one that we cannot surmount ? And if you look forward and behold all the population, brought up two, or three, or four years in good schools of this kind, let me ask you, fathers of families,—and if your wives were here I would ask them, mothers of your families,—whether a better system of instruction for your children would not be of incalculable advantage to them and even to you ? I may be told that the great difficulty is called the religious difficulty. Perhaps it is. But that is a difficulty which every day is lessening. (1)

" Possibly some persons may think that there are rates enough, and to add a school rate would be only to add burden to burden. But let me remind you that, as the school rate would rise if it were well employed, the poor rate and the criminal rate would fall. Every man in the kingdom knows perfectly well that the want of instruction is the cause of a very large amount of the intemperance, the profligacy, the idleness, the poverty, and the crime by which our country is disfigured. Besides, we all know that those who have property would always feel not only that their property was more secure, but that it was more valuable, in the midst of an instructed population. We should not so often hear from judges and from associations established for the purpose of promoting education, with regard to the crime and suffering which are found in our towns. We are a great people now, but how much greater should we be then ! We are a people of great wealth, but how much greater would our wealth, be then ! For every instructed man is twice the instrument for the production of wealth that an uninstructed man is, and the enormous waste which is caused in this country by the recklessness and idleness, and the intemperance of the uninstructed is incalculable. I take this opportunity to make this statement because I feel, I think, a greater responsibility with regard to the course taken by the great constituencies probably than most other men in this country. I am told by my friends that I

(1) Mr. Bright of course refers to England.

have, with more labour, with greater pertinacity, with more elaborate speeches, urged the enfranchisement of my countrymen than any other man. I have not done this that I might be for a moment the favourite or the idol of the multitude. My speeches during the last twenty five years have been as free from flattery of the poor as from submission to the rich. But, feeling this responsibility, and having you before me, and this great constituency about to pronounce a great verdict, I venture to tell you what I think ought to be done, and what the constituency of Birmingham, acting with the other great counstituencies in the kingdom, may soon do, and that you may give the lie to every man who said it was not safe to trust you with the franchise. The great council of the nation is now summoned, and this question of education is one of the greatest and foremost questions which you will be called upon to decide.

" I have proposed to-day a scheme, not with any elaboration, not with any pretence that it is not capable of great improvement, but one which would, I think, be the basis of a scheme by which we should stretch out a hand to the poorest and the humblest, and the most degraded, and the most hopeless, and say, ' Friend and brother, come up to the level on which we stand.' And in taking this course—and it is the course that I have ever taken during my public life—I have appealed, not to the prejudices of my country-men, but to their intelligence and to their virtue; and it is to this great quality that I appeal now, and I have the most undoubting confidence that you will listen to that appeal. The world is a great deal better than it was, and England is a great deal better than it was, and Birmingham is a great deal better than it was. One of our poets has said—and I take comfort in remembering his words—

> ' The time has gone by when oppressions and error,
> Like the mist on the mountains, enveloped the world ;
> The time has gone by when the demon of terror,
> Leagued with wild superstition, his banners unfurled.'

And I can see in the course of this and of other contests that greater and nobler principles are constantly, from year to year, making their way, and taking their seats in the very hearts of this people. Depend upon it that it is not a question between this man and that man: it is a question of great and solemn principles, of great and solemn import to you, and to your families, and to your posterity. We are fighting no mean battle. It is a battle of light as against darkness; it is a battle of justice against selfishness; it is a battle of instruction and intelligence against prejudice and against wrong.—*The Museum.*

The Dignity of the Teacher's Profession.

In the *Western Monthly* published in Chicago, we find an excellent address, entitled " *The Education of the Heart,*" from the pen of *Hon. Schuyler Colfax,* Vice President of the United States, from which we make the following extract:

* * * * * * * * *

" Of all the earthly professions, I know of none more honorable, more useful, wider reaching in its influence, than the profession of the teacher. If faithful in this vocation, they have a right to claim, as JOHN HOWARD did, that their monument should be a sun-dial, not ceasing to be useful even after death. They are to so fill the fountains of the minds committed to their charge, that thence shall ever flow streams fertilizing and beneficent ; and they are to be the exemplars for the young before them in healthful, moral influence, which is the foundation of character.

" As no one is fit to be an officer in war who has not heroic blood in his veins, or to be an artist who has no æsthetic taste, or to be a poet who does not understand the power of rhythm or meter, or to be a historian or a statesman without a broad and comprehensive mind, so no one should be a teacher who has not a heart full of love for the profession, and an energy and enthusiasm willing joyously to confront all its responsibilities. It requires great patience, untiring industry, abounding kindness pure unselfishness, and fidelity to duty and principle. And when happily combined, success is absolutely assured.

" And first let me say, as children resemble their parents in feature, so will they resemble in character the teacher who trains their youthful years. If that teacher has an excess of the gall of bitterness instead of the milk of human kindness, its daily exhibition will assist in the development of the evil side of all who witness it. But if, on the contrary, he or she bring sunshine into the room when they enter — diffuses happiness, by genial conduct, on all around them — plays on the heart-strings of their pupils by the mystic power of love -- the very atmosphere they thus create will be warm with affection and trusting confidence ; and that better nature which is ever struggling in us for the mastery over evil, will be strengthened and developed into an activity which will give it healthful power for all after life.

" It is for this reason the teacher should ever be just what he would have his pupils become, that they may learn by the precept of *example,* as well as by the precept of *instruction.* He should find the way to the heart of every one within his circle, and lead him thereby into the walks of knowledge and virtue, not *driving* by will but *attracting* by love ; and, if he searches faithfully, he will find the heart of the most wayward. It may be overlaid with temper, selfishness, even with wickedness ; but it can be, it *must* be, reached and touched.

" The teacher, too, should be an exemplar in punctuality, order and discipline, for in all these his pupils will copy him. He can only *obtain* obedience by himself obeying the laws he is to enforce. A minister who does not practice what he preaches will find that his most earnest exhortations fall heedless on leaden ears ; and children of both a smaller and larger growth quickly detect similar inconsistencies. Whoever would rightly guide youthful footsteps must lead correctly himself ; and one of our humorous writers has compressed a whole volume into a sentence, when he says, " To train up a child in the way he should go, *walk in it yourself.*"

" Finally, let the teacher, recognizing the true nobility and the far-reaching influence of his profession, stretching beyond mature years, or middle age, or even the last of earth, and beyond the stars to a deathless eternity, pursue his daily duties with ardor, with earnestness of purpose, with tireless energy. And let him feel that as a State is honored by its worthiest sons — as Kentucky enshrines the name of her CLAY, and Tennessee her JACKSON, and Massachusetts her ADAMS, WEBSTER and EVERETT, and Rhode Island her ROGER WILLIAMS, and Pennsylvania her FRANKLIN, and Illinois her LINCOLN, and New York and Virginia their scores of illustrious sons — so will his pupils rise up to honor him if he so trains them as to be worthy of their honor. Success *will* be his if he but deserves it. GOV. BOUTWELL, who added to his fame as chief magistrate of Massachusetts by gracing for years the superintendency of her unrivalled educational system, said truly and tersely, " Those who succeed are the men who believe they can succeed ; and those who fail are those to whom success would have been a surprise. " — *Normal, Ill.*

The Rewards of the Teacher.

THE SHADY SIDE.

Perhaps it is no more than fair to publish, in connection with the preceding article, the comments thereon by the Editor of *The Chicagoan.*

" Now, this is all very fine, and perhaps in the abstract true. But if we look at the veritable relation of our teachers to society, we find that they occupy a very subordinate position. The teacher is, for the most part, simply a servant, who, in a social point of view, stands next above the family nurse. The great

body of our teachers are almost shut out from "society." The groom who drives Madam out for a ride, and sits on the top of the carriage waiting for her to come out of the theatre or the church, is neatly dressed; but the humble teacher who helps Edgar through his Algebra and Greek, wears a threadbare coat all his life. He has spent the years of early manhood in study, He can tell Edgar all about Moses, David, Paul, Homer, Plato, Demosthenes, Cæsar, Heraclitus and Cicero; and can even inspire him with admiration for the songs of Solomon. Yet, with all his learning and his faithfulness in the most honorable of earthly professions, he is always out at the elbows, and is not half as well fed or paid as Madam's milliner. If he happens to be a professor in a college, his prospects are a little brighter, but even then, unless he acquires fame in some other walk besides that of teaching, his reward is usually that good old cheap affair that any body can throw in his face — the reward of well-doing.

"Take the teachers of our public schools in this city, for example: As a class they are not clothed in purple and fine linen, and are seldom seen in "society," though a more laborious, deserving class of workers is seldom to be found. Coming to the "rewards," what have they beyond their meagre pay? What teacher ever worked hard enough, in this noble enterprise, to have a school-house named after him or her? Is there a street in Chicago named in honor of any of the worthy teachers who have for thirty years been laboring, with might and main, in this noble profession? Is there a statue, or even a bust of any of these noble teachers to be found in our library or in any of our public buildings or school houses? Mr. Colfax' address shows how much easier it was for him to remember Mr. Boutwell, the *Governor*, of Massachusetts, than to even mention Horace Mann or Mark Hopkins, eminent *Teachers* of that Commonwealth.

"The fact is, the nobility of teaching is a good subject for declamation; but let no young man or woman be deceived thereby. However noble it may be intrinsically, it is practically the most laborious and thankless of all professions, and is not as apt to lead to wealth, or what the world calls honor, or even to "society," as the business of selling peanuts or popcorn." — *Ib.*

What Every Young Man Should Do.

1. Every young man should make the most of himself, intellectually, morally, socially, and physically.

2. He should depend on his own efforts to accomplish these results.

3. He should be willing to take advice from those competent to give it, and to follow such advice, unless his own judgment or convictions, properly founded, should otherwise direct.

4. If he is unfortunate enough to have a rich and indulgent father, he must do the best he can under the circumstances, which will be to conduct himself very much as though he had not that obstacle to overcome.

5. He should remember that young men, if they live, grow old, and that the habits of youth are oftener than otherwise perpetuated in the mature man; Knowing this fact he should govern himself accordingly.

6. He should never be discouraged by small beginnings, but remember that nearly all great results have been brought out from apparently slight causes.

7. He should never, under any circumstances, be idle. If he cannot find the employment he prefers, let him come as near his desires as possible, he will thus reach the object of his ambition.

8. All young men have "inalienable rights," among which none is greater or more assured than the privilege to be "somebody."—*Exchange.*

Children's Selfishness.

A love of property is generally considered so harmless in a child that it is encouraged rather than controlled. But surely it would be wiser, as well as more in accordance with truth, to bring up a child with the idea that almost all that it enjoys is lent or given to it by others, and that very little is really its own. Out of that little, not out of other people's property, should come the gifts of the child; the constant sharing with others of all which it most enjoys, not being enforced as a painful duty, but permitted as a privilege, without which no good thing would be either truly good or sweet.

There are parents who conscientiously make their children always pick off a little crumb from their cake for the mother, the nurse, or perhaps the elder sister, who has conscientiously received the crumb into their mouths with many grimaces, indicating the immense value and magnitude of the gift, while the little hero who has conferred this vast benefit sits down with satisfaction and gobbles up his huge slice of cake. This is considered to be making the child generous; but alas! how little is this generosity like that which will be required of him afterwards, perhaps at some heart-rending sacrifice, before he can be a truly generous man.

I know of nothing more likely to produce the effect desired with regard to property than the making of an equal distribution, wherever this can be done. The child, I think, should give as much as he takes himself, just as we are required to do in after-life by good manners and good feeling. And here would be another useful lesson, that of teaching the child to share the common lot without complaining, than which there are few lessons more desirable to be learned in early life, few more difficult to learn for the first time in mature age.—*Harper's Weekly.*

Permanent Teachers. (1)

In nearly one-half of our schools, teachers are changed twice a year. This glaring evil of perpetual change claims special attention. In chemistry, in the arts and agriculture, experiments, however expensive, are often necessary and useful. Persevering trials and repeated failures usually precede, and sometimes suggest valuable inventions. But for all experimenting, the most needless, costly, and fruitless, and yet the most common, is the practice of "placing a new hand at the wheel" annually, or even twice a year, in our school-houses. When passing Hurl Gate in a storm, some weeks since, I observed how much the apprehensions of passengers were quieted by the simple statement "Our good captain has run safely on the Sound for forty years." The assurance that an experienced hand guided the helm at once inspired hope and confidence. But if false economy, prejudice, caprice, or favoritism, placed new captains or pilots twice a year on our noble "Sound steamers," how soon would they be condemned and forsaken by an indignant public! And yet not a few committees in our districts, from mere whim or pique, or more often from open nepotism, practice a system of change in teachers which introduces confusion, waste, weakness, discouragement, and often retrogression, in the place of system, economy, efficiency, and progress. This is the prolific source of most serious defects now hindering the usefulness of our schools. True, there has been an encouraging advance for some years in respect to the permanency of teachers. But my own observation convinces me that there is a pressing need of far greater progress in this direction.

There are still many towns which retain the old system of semi-annual changes, male teachers in the winter and female in the summer, and even in each successive summer and winter the same teachers are too seldom reemployed. In such places, I find

(1) Changing, perhaps *twice* a year into *once*, this article applies equally to Canada as to Connecticut; therefore would we call the *earnest attention* of parents, in general, and School Commissioners and Trustees, in particular, to its vital importance.

the schools in the lowest condition, with no uniform methods, or well-arranged plan consistently and persistenly sustained. This system, or rather want of system, is to so great an extent, sacrificing the benefit of experience, and hindering thoroughness of instruction, that the subject demands the consideration of the people. In no other way can the genuine improvement of our schools be so easily and economically secured, as by employing better qualified and more permanent teachers.

It often requires nearly a term to initiate a new teacher into the policy of the school visitors who officially direct his course. He cannot perhaps in less time correct the mistakes and bad habits formed under his predecessor, and get his own plans and processes fully into operation, and the result is very likely to be neglect of system. The conviction that there will not be time to carry out any settled policy, and that, if commenced, it may be wholly counteracted by an incompetent successor, discourages the attempt. It has long been a conceded point among successful teachers that a second term in the same school is worth at least one-third more than the first. The school-room is the most unfortunate place for these experiments which " rotation in office " must here involve—entailing a dead loss of more than thirty per cent of the expenditure made for schools.

A teacher must learn the character of his pupils, intellectual and moral, before be can successfully teach them. He must make each child a study, and discover both the faults and virtues of his heart, and the difficult and easy processes of his mind. He must avail himself of every means to find out his entire character, as a discriminating physician watches closely all the symptoms of his patient, in order to understand what ought to be done for him. Until he knows the peculiarities, the attainments and wants of each pupil, he cannot adapt himself to them, and must work in the dark. There is a great variety of methods of illustrating and simplifying each branch and lesson, and only the teacher who understands both his profession and the character of his pupils can adapt these countless varieties of methods to the endless diversities of mind and character. The difficulty of understanding little children is exceeded only by its importance. The internal history of a child is veiled from us, because it no longer lies within the view of our present consciousness and experience. In our eagerness to " put away childish things," we too soon forget how we " spake as a child," " understood as a child," and " thought as a child." But putting himself in the place of his pupil, and becoming literally childlike, renewing his youth, and by the help of imagination, where memory fails, reproducing his own early feelings, impressions, difficulties, and varying experience, the teacher can best prepare himself to appreciate the instinctive tendencies, danger, weaknesses, wants, and primal aspirations of the juvenile mind and heart. He who can thus come down where children are, and be a child again, instead of growing old in heart with advancing years, will ever maintain that rare grace and beautiful ornament of age, the vernal freshness of youthful feeling. Such vivid reminiscences of childhood, and such knowledge of the juvenile character, bring the teacher into close contact and conscious sympathy with his pupils, open their hearts, secure their confidence, and win their love.

The man who retains a school for a single term only has little opportunity or motive to acquire this accurate discernment of character, this sympathy and sensibility to penetrate the youthful spirit and arouse its dormant faculties, this keen and practised eye to discern what motives to urge upon this pupil, what passions to repress in that, what habits to check in one, what good tendencies to foster in another, what weak points to strengthen here, and what peculiar gifts to develop there. The teacher must thoroughly understand his pupils before he can discover, in each particular case, the best methods to subdue the obstinate, to stimulate the indolent, to arouse the stupid, to make the careless hunger and thirst for knowledge, and to win the confidence and affections of all. Surely, this is a great work, in which the most exalted talent, enriched by the treasures of science and *experience*, will find ample employment for all their resources. However large the school, the teacher should regard an intimate knowledge of each pupil as essential to his thorough instruction. This knowledge cannot be obtained intuitively, nor by the facile process of phrenology. It is the result of patient and long-continued observation of individual children, and it is well worth all the labor it costs. This most valuable acquisition belongs only to the permanent teacher. It is his most available capital. Some days usually pass before a stranger in the school-room learns the names and former classification of his pupils. Weeks or months are gone before he is fully prepared to judge of the propriety of this classification ; and then so little time of his short term remains that it seems inexpedient to introduce any changes, however needful.

How different is the position of the permanent teacher on reopening his school ! He is cordially greeted and welcomed as a friend and benefactor, by the pupils, whose respect and love he has won. He knows every class and every scholar. On the first day, the school is in working order. The teacher and scholars alike enter upon the new term without any abatement of interest, and at the outset he is able to suit his modes of instruction to the character and standing of each pupil. The teacher, for the time being, stands in the place of the parent. And what results would be realized in the family, were a new stepfather or stepmother to be semi-annually invested with parental authority ? The picture of anarchy and alienation which this question suggests needs not here be drawn. The evil is hardly less serious in the school than it would be in the household. What would be the effect of a semi-annual change of clerks and book keepers in our mercantile establishments, or of agents and overseers in our manufactories, or of financiers in our banks, or of masters of our merchantmen, or commanders of our iron-clads, or of doctors in our families, or of pastors in our parishes ? Shrewd men never make such blunders in business matters, although such frequent changes would be less disastrous to worldly enterprises than they are to the best interests of school. Let us not practically deny the value of experience in the most vital interest committed to our charge, the training of our children.—B. G. NORTHROP, *Sec'y State Board of Education, Ct.*

The Most Precious Possession.

I envy no quality of mind or intellect in others, be it genius, power, wit, or fancy ; but if I could choose what would be most delightful, and I believe most useful to me, I should prefer a firm religious belief to every other blessing ; for it makes life a discipline of goodness ; creates new hopes when all earthly hopes vanish ; and throws over the decay, the destruction of existence, the most gorgeous of all lights ; awakens life even in death, and from corruption and decay calls up beauty and divinity ; makes an instrument of torture and shame the ladder of ascent to Paradise ; and, far above all combinations of earthly hopes, calls up the most delightful visions of palms and amaranths, the gardens of the blessed, the security of everlasting joys, where the sensualist and sceptic view only gloom, decay, annihilation and despair. —SIR HUMPHREY DAVY.

The True Life.

The mere lapse of years is not life. To eat, and drink, and sleep ; to be exposed to darkness and the light ; to pace around the mill of habit ; to turn the wheel of wealth ; to make reason our book-keeper, and turn thought into an implement of trade,—this is not life. In all this, but a poor fraction of the consciousness of humanity is awakened ; and the sanctities still slumber which make it most worth while to be.

Knowledge, truth, love, beauty, goodness, faith, alone give vitality to the mechanism of existence. The laugh of mirth which vibrates through the heart ; the tears which freshen the dry wastes within ; the music which brings childhood back ; the

prayer that calls the future near; the doubt which makes us meditate; the death which startles us with mystery; the hardships that force us to struggle; the anxiety that ends in trust, —these are the true nourishments of our natural being.

—*Exchange.*

Enduring Influence of Human Actions.

We see not in this life the end of human actions. Their influence never dies. In ever-widening circles it reaches beyond the grave. Death removes us from this to an eternal world; time determines what shall be our condition in that world. Every morning, when we go forth, we lay the moulding hand to our destiny; and every evening, when we have done, we have left a deathless impression upon our character. We touch not a wire but vibrates in eternity,—we breathe not a thought, but reports at the Throne of God. Let youth especially think of these things; and let every one remember that, in this world, where character is in its formation state, it is a serious thing to think, to speak, to act.—*Ib.*

Why I Want the Boys to Learn Farming.

BY HORACE GREELEY.

Every pursuit or calling that ministers to the sustenance, comfort, or enlightenment of mankind is honorable and laudable. That is a narrow and essentially false conception which regards the farmer as more a benefactor than a beneficiary, and stigmatizes as drones and cormorants all who do not directly contribute to the production and increase of material wealth. The upright, able lawyer; the studious, skilful physician; the pious, loving clergyman, are workingmen, as truly and quite as nobly as though they were wood-choppers or bricklayers. He who, by whatever means, helps to diminish the fearful aggregate of ignorance, sin, and suffering in the world, and diffuse instead knowledge, virtue, and happines, is worthy of all honor, and far from me be the wish to discourage and degrade him. And yet I hold it the duty of every father to look well to the physical and industrial training of his sons and daughters—to see that each of them is early inured to some form of manual labor, and thoroughly trained to efficiency in some pursuit which ministers directly to the material or physical needs of mankind. My reasons for this conviction are summed up as follows:

I. The demand for intellectual labor or its products, and even for mercantile capacity, is exceedingly capricious. In a season of commercial prosperity, a great city affords employment to thousands as clerks, book-keepers, teachers of music, languages, etc., etc., who will nearly all be left high and dry by the ebb of the tide. War, pestilence, a bad harvest, a business revulsion, throws them suddenly out of employment, and no merit or excellence on their part can avert the catastrophe. I would have every one so armed and equipped for the battle of life that, if suddenly unhorsed, he can fight on efficiently and undismayedly on foot.

II. The professions are fearfully overcrowded. A Western village is half peopled by doctors and lawyers, who have rushed in ahead of the expected flood of immigration. Like miners in the Sierra Nevada or Rocky Mountains, they have severally staked out their claims, and are waiting for others to come in and help to develop and work them to mutual profit. But "while the grass grows, the steed starves." Whatever may be their fortune ten or twenty years hence—and events are constantly interposing to blast their sanguine hopes—doctors, lawyers, are often winning but a meagre, precarious support for the present. "I cannot dig; to beg I am ashamed," is the plaint which many would utter if they could afford to be frank and outspoken. Thousands suffer and stagger on, oppressed by want and ever-increasing debt, who would gladly take refuge in productive industry, if they had been trained to familiarity with pitchforks and plough-handles. They would outgrow their present embarrassments if it were not for the *new* doctors and lawyers, annually ground out to compete with them for practice and whose training is as helplessly one-sided as their own. I would qualify the professional men who shall henceforth be trained for a broader and more assured usefulness than that of their elder brethren.

III. New-York City swarms with hungry, needy, shivering, cowering, cringing fellow-mortals, all in eager, imploring, hopeless quest of "something to do." To the reproach of what passes for education, I must say that a majority of these have had considerable money spent in schooling them for lives of usefulness. They are qualified (I presume) to keep books, or copy manuscripts, or teach languages, or act as governesses, or follow some other of the frightfully over-stocked vocations. But when I say to one of them, "The work you seek is positively not to be had, since ten want to do it where one wants it done; you must strike off into the broad, free country, and ask farmer after farmer to give you work till you find it," the general response, "I know nothing of farming," strikes on my ear like a knell. Even at seasons when the farmers were intensely hurried by their summer harvest, and ready to pay largely for any help that was not hindrance, I have known our city to be thronged with weary, sad petitioners for "something to do." If our current education were not a plunder or a fraud, this could not be.

I live when I can in the country, though most of my sleeping and nearly all my waking hours are given to work which calls me to the city. My neighbors are mainly farmers, generally in fair circumstances, whose children are fairly educated, or may be if they will. I regret to say that a majority of them prefer not to follow their father's vocation, but want to live by trade, by office, or something else than farming. And the reason to my mind, is clear: *their education and their whole intellectual culture lead away from the farm.* Their school-books contain nothing calculated to make them love agriculture or qualify them to excel in it; their fireside reading is not of chemistry, geology, and the related sciences, but of knights and fairies, troubadours and tournaments—in short, all things calculated to make them detest farming as a coarse, plodding, hum-drum pursuit, fit only for inveterate dunces and illiterate boors. I protest against this as false, misleading, pernicious, and demand an education and a literature which shall win our farmers' sons to prize and honor the calling of their fathers.

A political economist has observed that labor, unless used at the moment of production, is lost forever. In most vocations, it is impossible to produce beyond the day's needs. The doctor can only cure diseases as they manifest themselves; the best lawyer cannot anticipate next year's legal business; the carpenter and mason cannot build houses except as they are wanted. The farmer, on the contrary, may grow corn or cattle, flax, wool, or cotton in excess of the current demand, and store it against the time of need. Better still: he may drain, and subsoil, and fertilize; may plant trees, and graft, and prune, so as to double his product in the future by a judicious expenditure of effort in the present. If a hundred thousand additional lawyers and doctors were let loose upon the community, I do not feel sure that the net result would be more justice or less disease and death, while I am quite sure that the national wealth would not be increased thereby; but a hundred thousand enlightened, efficient farmers added to those we already have could hardly fail to add one hundred millions per annum to the property which shall be the heritage or our children.

My contrymen! let us each do his best to increase the proportion of useful workers to pestilent idlers in the community. Nay, more; let us try to increase the proportion of producers to exchangers or distributors of wealth. Fences, and padlocks, and policemen, and revenue officers may be necessities of our present condition—I presume them to be so; but we might have our country so well fenced, and padlocked, and policed that we should

all starve to death. There is no shadow of danger that too few will seek to live by law, physic, trade, etc., etc., while there is great danger that trade and the professions will be overcrowded, to the neglect and detriment of productive industry. Let us face the foe that menaces our position, and defeat him if we can.

—*Hearth and Home.*

LITERATURE.

POETRY.

(Written for *The Journal of Education.*)

THE FINDING OF CHRIST IN THE TEMPLE.

By Mrs. Leprohon.

In all its gorgeous splendour the Temple proudly rose,
A source of joy to Israel—of envy to her foes—
Its altars bright with gilding, odorous with rare perfumes,
Rich with the costly fabrics of far famed Tyrian looms.
Yet none gazed on its glories though filled the holy place
With high priests and with Doctors, and the Levite's favoured race,
Old men whose lives pure, blameless, had been passed within those walls,
Whose thoughts had seldom wandered beyond its outer halls.

And there thronged stately Pharisees, skilled in deceptive arts,
Self righteous in their looks and tones, self righteous in their hearts,
Their broad phylacteries round their brows, worn with such boastful pride,
These were not men to learn from a Saviour crucified !
All stood in compact circle, listening in wond'ring awe
To one more deeply learnéd than the Doctors of the law,
Who every doubt refuted—the darkest point made bright,
With a more than earthly wisdom, a more than earthly light.

And He, on whose strange eloquence that crowd suspended hung—
Who words of abstruse science uttered with that silver tongue,
Was a boy of but twelve summers with golden curling hair,
Worn, parted, as by Nazarenes, adown his forehead fair.
His eyes were strangely luminous as with an inward light,
Though the face was that of childhood—his skin its pearly white—
T'was but by his deep Wisdom that He made the power felt
Of the God-head's full perfection that there within Him dwelt.

But softly stealing towards Him see a matron, gentle, fair—
With the same deep orbs, calm, holy,—the same sun-tinted hair,—
Followed by a man, poor, aged, yet of reverend, tranquil mien ;
In their garments, threadbare, worn, their humble rank was seen.
A hard task t'was for Mary to speak out before that crowd
Of priests and doctors hoary, Levites, Scribes, Pharisees proud,
But at length she softly questioned, as courage borrowing,
" Why hast thou done so to us Son ? We have sought thee sorrowing."

Then the boy-God gently answered in tone with music fraught,
As he looked towards his young mother ; "Why have you me thus sought ?
" Know you not ? " —and look more solemn to lips and brow were given,—
" I must be about the business of my Father who's in Heaven ! "
Then rising He went out with them and down the temple hill—
Journeyed into Nazareth and was subject to their will,
He—Saviour and Creator—and the Gospel tells us then,
" He grew in grace and wisdom before angels also men."

Watt Institution and School of Arts.

Some kind, unknown friend sent us the Edinburgh Daily Review of December 1, 1868, containing an abstract of a lecture on "The Study of French," delivered by Monsieur C. A. Schneider, M. R. C. P., before the students of the above named institution,—Dr. Donaldson of the High School occupying the Chair. The following is the address :

STUDY OF FRENCH AN AID TO MENTAL CULTURE.

It is acknowledged by all those most competent to form and to express an opinion on the subject, that there is no means so well adapted as the study of a new language to secure a thorough mental culture. Viewed simply in this light, the study of French has strong claims on your regard. It is not alone that the analysis of the grammatical structure and idiomatic expressions of a foreign language affords the best possible whetstone on which to sharpen the mental faculties ; nor even this other fact, that translating from another language is perhaps the best means of enabling us thoroughly to master our own ; but, in addition to, and beyond all that, the knowledge of a new language brings us into contact with the mind of another nation ; it withdraws us from that narrow and contracted domain of thought within which we would otherwise be confined ; it helps to free us from those partial and one-sided ideas and theories by which we are so often sadly hampered, and the real truth of things so much obscured or distorted — in a word, every language that a man learns multiplies his individual nature, and brings himself one step nearer to the general collective mind of man.

ADAPTABILITY OF FRENCH AS A MEANS OF COMMUNICATION.

The utility of the French language as a branch of education is incontestable. If the industry, the commerce, the navigation of the Anglo-Saxon race have established the language of England among vast populations in distant colonies, so numerous throughout the world that on them the sun never sets, various causes, equally great in their effects, have given to the language of a country within sight of the English shores an extension which has everywhere kept pace with the progress of refined civilization. Voltaire tells us, that of all the modern languages, the French ought to be the most generally spoken, for it is the one most fitted for conversation. In fact, it is distinguished by the clearness, the order, the precision, and purity of its phraseology. It is the language of princes, of their ambassadors, of the great, and of all men throughout Europe whose education has been cultivated with care. Travel where you may out of France, and you will find the French language used for the mutual interchange of thought among well-educated foreigners. To them French is a universal communication, and, in matters of education, they appear to consider it as next in importance to their vernacular tongue. It is not too much to say that French is the language of the Continent : it is the language most commonly used and most generally understood.

ADVANTAGES OF FRENCH.

In travelling, the most efficacious passport is to speak fluently the language of that country which we may happen to visit ; we can then act in a direct manner on the minds of those who surround us, and reap the full advantage from the manifold opportunities of observation and improvement which foreign travel affords.

CHARACTERISTICS OF THE LANGUAGE.

The nature of the French language has been most conducive to the useful purpose of its adoption. Its chief characters are precision and clearness ; and these qualities do not in any way check the freedom of that copious phraseology required in familiar and intimate conversation. With regard to its vocabulary and to certain grammatical forms, the French language is chiefly derived from the Latin tongue.

A RETROSPECTIVE VIEW.

No vestiges of the language spoken by the French people in those dark ages when the kingdom of France first took its rise have been obtained. The earliest national records which bear undoubted authorrity are dated from the subsequent period of Charlemagne, the imperial successor of the decayed Merovingians. Under him France made rapid progress in civilization. He founded public schools, which became the precursors of the University of Paris, and he was the first monarch of France who attempted to organize for the people a system of secular education based on Christian principles.

LATIN AN AID TO THE STUDY OF FRENCH.

A pupil who learns Latin, independent of that thorough drilling of the intellect which results from the labour of mastering its difficult inflections, soon becomes possessed of a vocabulary which serves him for the living languages of Europe. After learning the syntax of the Latin grammar, the student of French descends, as it were, from higher and more difficult constructions, to a simple and easy one. Having pointed out the value of a knowledge of the derivation of words, he proceeded to describe the effect which the Norman rule had upon the language of this country. For a time two languages were spoken in Great Britain — the Norman-French by the upper classes, and the Saxon tongue by the peasantry. In this manner a large number of French words were imported into the language, and the meaning of which could only be understood by an etymological knowledge of their French origin.

USE OF FRENCH IN THE COMMERCIAL WORLD.

In regard to commerce, I need only remind you that French is the language of the continental world; and so much and so justly is the knowledge of French regarded by some mercautile men, that any one absolutely unacquainted with the language would find it difficult to obtain an introduction into their counting-houses. The same language is indispensable if you aspire to a clerkship in a Government office. To the skilled mechanic, also, I should think the language most valuable, affording, as it does, a key not only to a vast storehouse of mechanical and mathematical knowledge, but also to all those mechanical inventions that French ingenuity is daily bringing forth.

FRENCH LITERATURE.

I have scarcely time do no more than allude to what I would be disposed to regard as the strongest stimulus to the student of French—I mean the exceeding value of the literature to which the knowledge of French is the key. It is true that many of those works have been translated into your own language, but allow me to tell you that almost every translation, however good it may be, may be compared to a carpet turned wrong side upwards, if not worse. Before coming into England, I read a good translation of Walter Scott's novels, with which I was much pleased; but reading them a second time in English gave me far more pleasure. And yet the works of Walter Scott are not difficult to translate. In every department of literature, science, and philosophy, the student of French will here find authors who will bear honourable comparison with those of any age or country. I need only refer to the names of Molière, Corneille, Racine, Fénélon, Massillon, Bossuet, Pascal, La Place, Voltaire, d'Alembert, Cousin, Arago, Lamartine, Châteaubriand, Victor Hugo, &c., and a host of others as celebrated, whom even to name would be tedious. The lecturer then read various extracts from some of the more distinguished French writers, both in prose and verse, translating each piece as he proceeded, to the great gratification of the audience. In conclusion, having offered a few words of advice to those about to begin the study of the French language he said—My last words are an earnest appeal to those young students among my auditory. An opportunity is now offered to you to propagate the good of this noble institution, and to disseminate afar its many advantages. Let us unite our energies for the prosperity of the School of Arts. Let us anticipate the day when with grateful recollection you may acknowledge the blessings of the education given and received within these walls.

On the motion of the Chairman, a hearty vote of thanks was awarded to Monsieur Schneider for his excellent lecture.

French Canadian Poets.

Lecture by the Rev. Æneas McDonell Dawson on the Poets of Canada.

(Concluded from our last.)

This audience will not I am sure, be displeased to hear something about those amongst our Poets who have written in French and who are for the most part, of French Canadian origin. It is, indeed, time that after hearing so much about English Poets, you should be invited to listen to some discourse about those sons of Genius and the Muses who have done honor to your own people and tongue,—have done so much by their highly finished compositions, to preserve the sweet and musical language of old France. You will allow me to dispense with any fixed order, (a privilege which I claimed in regard to the English Poets) in enumerating the authors of French Poems who have won for themselves a name in these Provinces. The gift of Genius, it is scarcely necessary to observe, is conferred without reference to nationality. But as regards Literature and Literary pursuits, the French Canadian people have greater difficulties to contend with than their fellow-countrymen of British origin. The chief of these, perhaps, is the circumstance that the ranks of their literary men are not recruited from the Parent Land, whilst British men of letters who have won honors at the Schools and Universities of the United Kingdom, or have attained there to more or less literary distinction, are constantly taking up their abode in Canada. It is, besides, deserving of remark, that the French language, however beautiful when wielded by an accomplished Poet, presents difficulties to the aspiring Bard that are unknown to the composer of English verse. Both languages, indeed, must be handled by a master-hand when there is question of rising to Poetic excellence. But of the two, considered as weapons at the disposal of the Poet, the French is undoubtedly the more difficult. Honor then to the Poets of Canadian origin who have cultivated and enriched the language of their race! In recounting them, we wonder not that they are comparatively so few, but rather that their numbers are so much greater than could well be hoped for.

As I have not decided on any order whether alphabetical or according to merit or seniority, you will not conclude that I consider Mr. Benjamin Sulte as positively the most meritorious of our French Canadian Poets, nor yet that I set him down as in any respect, inferior, and so commence at the foot of the ladder. His name and age suggest that I should present him to you, and I do so with no ordinary pleasure, as the Benjamin of the Poet family.

Born at Three Rivers in 1841, he was early distinguished by his taste for letters. Whilst still a resident of his native city, he laboured assiduously to promote the elevation of Literature amongst his fellow-countrymen. With a view to this noble end, he founded a club known as '*The Three Rivers Literary Institute.*' He became, its first president, and, it flourished under his fostering care. I am not aware that his poems have appeared as yet, in a collected form, but, many elegant compositions from his pen have figured most favorably in the periodicals of the time;—such as *the Revue Canadienne*, the *Echo du Cabinet de Lecture Paroissiale*, and the *Journal de l'Instruction Publique.* The critics, among the rest, Hector Fabre, highly eulogize his style, describing it as at once simple and graceful, vigorous and perspicuous. All agree in foretelling that he will occupy one day, the highest rank among the gifted sons of Genius. The Literary men of Ottawa ratified this verdict and marked their appreciation of the success which he has already achieved as a Poet, by inviting him to a public banquet at which the Mayor of the City filled the chair, on occasion of his departure for Montreal where he was asked to accept the office of Secretary to an important manufacturing company. This need not, and we may rely upon it, will not, sever him from the society of the Muses.

I shall not pretend to say which of all Mr. Sulte's numerous compositions is the best,—his master-piece. I would rather refer to a few pieces selected at random. In his "*Canada Français à l'Angleterre,*" —a Poem in which—it were hard to say whether patriotic indignation combined with the most generous sentiments, or elegant poetic expression, abound the more.

As I must quote something, according to my programme, and still more, according to my inclination when there is question of Mr. Sulte's compositions, I shall ask you to listen for a moment, whilst I read to you that amusing popular ballad:

LA BELLE MEUNIÈRE.

—Par les chemins, qui donc, ma belle,
Vous attire si bon matin?—
Et rougissant la jouvencelle
Dit: "Seigneur, je vais au moulin."

—Le cristal bleu de la rivière
A bien moins de limpidité
Que ton joyeux regard, ma chère.
—"Monseigneur est plein de bonté."

—Quel frais minois! quel port de reine!
Approche, enfant: vrai! tu me plais!
A tant de grâce souveraine
Il faut pour logis un palais.

Monte en croupe et sois ma maîtresse,
Viens! je suis chevalier-baron....
....Mais pourquoi cet air de tristesse
Et cet incarnat sur ton front?

Ne fuyez pas, mademoiselle,
Vous aurez mon titre et mon cœur;
Je vous conduis à la chapelle.
—"Merci, c'est beaucoup trop d'honneur."

—Qui donc êtes-vous, ma charmante,
Pour refuser un chevalier?
Quelque dame riche et puissante?
—"Je suis la fille du meunier."

—Quoi, du meunier!—Dieu me pardonne!
J'en suis marri pour ton bonheur:
Je ne puis t'épouser, ma bonne.
—"Qui vous a demandé, Seigneur?"

At the risk of changing your mirth to sadness, I shall now read a short Poem of a quite different character,—one that is more in keep-

ing with Mr. Sulte's cast of mind. Although not one of his greatest poems, it shews admirably that he is eminently serious, pensive and inclined to melancholy.

LUCIE.

Je la voyais dans mon enfance,
La blonde enfant aux grands yeux bleus,
Mêlée avec insouciance
Aux bruyants éclats de nos jeux.
" Sa rêverie est singulière,"
Disaient les gens des alentours,
" Pourtant elle est douce et peu fière,
" Lucie, où donc sont tes amours?"

Dans sa jeunesse radieuse
Je la revis à dix-huit ans,
Bonne, indulgente et gracieuse,
Mais le désespoir des amants!
Son front où rayonne une flamme,
Pensif est le même toujours.
Qui donc préoccupe ton âme?
Lucie, où donc sont tes amours?

Pour elle les plaisirs du monde
Remplissent en vain la cité;
Partout où la misère gronde,
C'est l'ange de la charité!
On dirait que la Providence
Sans elle ne suivrait son cours,
Tant elle est chère à l'indigence....
Lucie, as-tu là tes amours?

Belle à voiler un marbre antique,
Esprit calme et délicieux,
Couverte d'un reflet mystique,
Qui rêve d'elle songe aux cieux....
Hier, passant au cimetière,
J'entends prier, sitôt j'accours,
Je vois des fleurs sur une bière:
Lucie est avec ses amours.

Louis Honoré Fréchette.—A very young Poet also. He was born at Lévis in 1839. Canada claims him not only for his birth, but also on account of his education. He studied successively at the Seminary of Quebec, St. Ann's College and Nicolet. His profession is that of a lawyer. He was called to the bar of Canada East in 1864. Mr. Fréchette is one of the few who can claim to be a dramatic Poet. Not only has he contributed many lyrical pieces of great merit to the "*Foyer Canadien*" and the "*Soirées Canadiennes*", he has also attempted, and not without success, a dramatic composition. His drama of "*Félix Poutré ou l'échappé de la Potence, Episode de la Révolution de* 1838," has been often publicly performed at Montreal and Quebec. No doubt the subject of this play was highly popular among the French Canadians. But, it could not, if devoid of poetical merit, have appeared so frequently on the stage. *Théodore Vibert* a French critic, in discussing Mr. Fréchette's merits, speaks of Canada as having "given birth to writers worthy in every way of (what he calls) its glorious metropolis," meaning, I suppose, the French Capital. He alludes, moreover, to Mr. Fréchette as "one among a hundred, who on account of his youth and genius, sheds on his Father land a gleam of his own glory." Mr. Fréchette no thanks to his former fellow citizens of either the commercial or the other capital, on whom he shed so much lustre, is now a citizen of Chicago.

Mr. Eustache Prud'homme, in the few pieces from his pen which I have had the good fortune to meet with, shews wonderful descriptive powers and the true feeling of a Poet. Some of his compositions and among the rest, "*Mon Village*" may be seen in the "*Revue Canadienne.*"

Mr. Edouard Sempé, a native of France, has contributed since he came to Canada, many highly meritorious Poems to the news papers and other more important periodicals. His *Cantate* in honor of the Prince of Wales does him much credit as a writer of verse. There is more, however, of the true spirit of Poesy in his sentimental and reflective pieces. His *Cimetière* is very fine.

You will allow me to quote two lines of this poem as a specimen of some very beautiful stanzas:

Que pour l'homme rêvant dans ces vastes ruines
L'Univers est petit et ses pompes mesquines!

There is much power of imagination in the following stanzas:

Toi, dont le char vainqueur, émule du tonnerre,
Sur des monceaux de corps a sillonné la terre,
Homicide géant, où sont tes fiers soldats?
Comme un éclair, a fui ta gloire passagère,
Et tu dors sous un tertre, inutile poussière,
Malgré tes longs combats.

En vain sur tes débris, de pompeux mausolées
Elèvent jusqu'aux cieux leurs cimes désolées;
Sans ranimer ta cendre ils disent ton orgueil;
La mort te tient captif, sous la dalle glacée,
Et d'un nom qui n'est plus la splendeur effacée
Git au fond d'un cercueil.

Et la pourpre des rois et les lauriers du brave,
Et les haillons du pauvre et les fers de l'esclave,
Tout au sein du sépulcre un jour s'évanouit.
Telle, après avoir un instant battu la rive,
Dans le gouffre des mers la vague fugitive
Se plonge et s'engloutit.

Mr. Alfred Garneau must now be mentioned, not as some of you might suppose, on account of his Father's high name who as you are all aware, has won renown as the historian of Canada, but on account of his own merits as a Poet. Fabre, the rigid critic of Lower Canada, speaks of him as a *brilliant versifier*. This is great praise from a critic of confirmed habits, to a young Poet. May it encourage him to greater and more sustained efforts! You will find that the critic was not too indulgent (what critic ever was?) whenever it shall please you to read Mr. Garneau's poetical compositions in the periodicals of Quebec and Montreal. I cannot do more at present, than present to you a few lines from his "*Bon Pauvre*" which appeared in the "Foyer Canadien." You will like myself be at a loss to decide whether sound philosophy or true poetic expression abound the more:

....

Non, jamais je ne dis une parole amère;
Mon regard troublé par les pleurs,
Ne s'est jamais dressé contre la main sévère
Qui m'a brisé dans les douleurs.

O Christ! devant ton front que les épines ceignent
Je bénis mon sort et ta loi.
N'as-tu pas dit: "Heureux celui dont les pieds saignent
" Sur les ronces derrière moi?

" Il faut que l'homme souffre en son corps, en son âme;
" Seule une larme est un trésor.
" Les pauvres brilleront au ciel comme une flamme,
" Et tiendront une palme d'or."

Tu comptes tous nos pas, nos peines infinies
Tu le dis, soudain je te crois....
Frappe donc, ô douleur! redoublez, avanies,
Que je tombe sous votre poids!

Louis Joseph Cyprien Fiset holds a high place among Canadian Poets. At an early age, and whilst yet a student at Quebec his native city, he shewed a remarkable taste for literature, and gave proof by the excellence of his compositions, that he had become perfectly master of his mother tongue. He studied law with success, and became a Barrister. But his professional studies by no means deadened his poetic fire or lessened his liking for literary pursuits. Fabre gives him the praise of fascinating, imaginative power, delicate and graceful expression, elegant versification. Most of his Poems have appeared in the Literary periodicals of Quebec and Montreal. Such was his reputation as a Poet in the former city, that the high honor was done him of being requested to write the Ode of Welcome to the Prince of Wales, on occasion of the Royal Progress through Canada in 1860. It is superfluous to say that this composition by a Poet so highly distinguished, elicited an appropriate eulogium from the Youthful Prince, inspired, no doubt, by the able and learned mentors who surrounded him.

I must refrain from quoting from Mr. Fiset, and proceed to tell you someting about another eminent Poet of Lower Canada.

Mr Joseph Lenoir.—This eminent Canadian Poet whose too early death, all friends of the muses sincerely lamented, was born at St. Henry, Lower Canada, on the 25th September 1822. His death on

3rd September 1861 closed a brilliant, but unfortunately for his country and the cause of letters, a brief career. He studied law and became a Barrister. The severer study which his profession required, did not hinder him from cultivating that poetical genius, and it was of the highest order, of which he gave proof whilst yet at school. He wrote chiefly in "*L'Avenir*" and the "*Journal de l'Instruction Publique.*" Of the latter publication he was for some time assistant editor. Some of his poetical compositions have been selected for publication in the "*Répertoire National.*" Of these an oriental piece, "*Dayelle*", remarkable for its flowing lines, its eastern imagery and ardour; "*The Dying Huron to his Favorite Oak Tree,*" equally flowing, but wherein the Indian does not appear in his usual stoical character; his "*Genius of the Forests*" which combines boldness with elegance,—may be all safely mentioned, I conceive, as fair specimens of the productions of Mr. Lenoir's genius. His "*Fête du Peuple*" will always be read with pleasure in Canada. And they of foreign climes, who mayhap cannot admire its nationality which, however, it sets forth in a very amiable light, will be compelled to acknowledge its poetical merit and its truth of sentiment. This elegant composition pays well deserved homage to the Canadian people. Long may they retain the unsophisticated and amiable character which it so truly ascribes to them!

....
....
L'érable est sa couronne;
L'écharpe qu'il se donne,
Quoique noble, rayonne
Moins que sa gaité franche et ses regards sereins!

....
....
Cette bannière qui déploie
Nos couleurs sur l'or et la soie
N'est-elle pas bien belle à voir?
Dirait-on pas que cette brise
Qui fait ployer sa lance grise
Anime son beau castor noir!

Amis! j'ai vu de douces choses,
Des filles, des perles, des roses,
Mais pour se contenter, il faut
Voir ce navire aux pleines voiles,
Disant: "Je voguerai plus haut!"

Quand il a déroulé les plis de ses bannières,
Quand le parvis du temple a brui sous son pied,
Le peuple était sublime!... Oh! j'aime les prières
Et les chants de ce Temple où tout homme s'assied!

....

Time will not admit of more quotations or a longer review. I must now in obedience to its demands, take leave of MR. LENOIR and proceed to make some mention of other distinguished Poets who have written in French. You will not be surprised to hear that I number among these sons of Canada who have done so much honor to their country, the HON. PIERRE J. O. CHAUVEAU, LL. D., &c. Although this gentleman may be said to have commenced his career as a Poet, and was first known as an author, by his poetical efforts, he has since become so eminent as a parliamentary orator and a statesman, that we can hardly think of him as a writer of verse. And yet, it is in this last capacity only that we can consider him here this evening, and offer him the well won meed of a passing eulogium. I cannot now, it is so late, enter upon a detailed review of Mr. Chauveau's poetical productions. Nor is it necessary that I should do so. His fellow country-men—the most competent judges,—have already pronounced their verdict. I need not say that it is a favorable one, and highly complimentary to his poetical genius. Many of his earlier Poems which appeared in the '*Canadian*,' and other publications, were republished in the 'Répertoire National' (1850),—an undoubted proof of the high appreciation in which they were held. Although an able prose writer, Mr. Chauveau has never ceased to contribute in verse to the peridiocals of the time. '*Le Castor*,' '*Le Canadien*,' '*Le Fantasque*,' '*La Revue Canadienne*,' '*Le Journal de l'Instruction Publique*' and '*Les Soirées Canadiennes*' have all been enriched by his compositions and have become monuments to his fame as a Poet, whilst they shew at the same time, how ably and how elegantly he could wield the powerful weapon of vigorous prose in the cause of his country and his country's Literature.

The Honble. Mr. Chauveau now for the third time, holds high office in the state, as Premier of Quebec, having previously been Solicitor-General for Lower Canada, and Provincial Secretary. I must now conclude, but not without expressing my sincere wish and earnest hope that neither his great honors and arduous labours in the State, nor his important and useful efforts in the cause of Education and the intellectual improvement of his fellow country-men, will ever hinder him from cultivating as he has hitherto so nobly and successfully done, the Society of the Muses.

I shall now invite you to consider the merits, as a Poet, of an author whose principal work is the History of Canada. You already divine that I allude to MR. F. X. GARNEAU. When I mention the History of Canada as the one great literary achievement of this eminent Canadian, I speak more according to the opinion generally prevalent in Canada, than my own judgment. This opinion is no doubt well founded, for it is entertained and expressed by the leading *Litterateurs* of the Country. But it must be acknowledged that the Canadian people, literary men and all, could not fail to be agreeably affected when they found that the tale of their earlier settlement and their more recent colonial existence could be handled by a man of such talent and high culture as Mr. Garneau, and that it came from his elegant and flowing pen—a work of such calibre and importance as to be dignified with the name of History. I am far from denying that it is a History. It is moreover, and surely justice demands this admission, a work which gives proof of wonderful ability as well as of untiring industry. But, it might have been the fruit of less exalted genius than that by which Mr. F. X. Garneau was distinguished. His early education, his travels, his conversations with some of the most eminent literary characters of Europe—with Campbell the Poet, Mrs. Gore, the Historian and Statist, McGregor, the patriotic Czartoriski, the Poet Niemcewicz,—his intimate relations above all, with the Patriot Statesman of Canada, Mr. Viger, who introduced him to the scientific world of the French Capital, together with superior talent and a taste for study, might alone have qualified him to become a writer of history. But none of these things,—not all of them combined could have enabled him to write so much as one of his many beautiful Poems. I ask no excuse therefore, when I claim Mr. F. X. Garneau as a Poet, and maintain that as the author of so many exquisite poetical compositions, he holds a far higher position than as a writer of history. Talent with labour and apportunity makes an Orator, an Essayist, a Historian. The Poet derives his inspirations from a higher source—from genius even, and if there be anything higher he can claim than this high gift, from that also.

Allow me now to give you an idea in a few words, of the opinion which eminent critics have expressed in regard to Mr. Garneau's efforts as a historian. I shall then impart to you my view of his poetical powers. The Rev. Abbé Casgrain alluding to his history says: "C'est dans un élan d'enthousiasme patriotique, de fierté nationale blessée qu'il a conçu la pensée de son livre, que sa vocation d'historien lui est apparue. Ce sentiment qui s'exhalait à mesure qu'il écrivait, a empreint son style d'une beauté mâle, d'une ardeur de conviction, d'une chaleur et d'une vivacité d'expression qui entraînent et passionnent,—surtout le lecteur Canadien. On sent partout que le frisson du patriotisme a passé sur ses pages."

The Count de Montalembert, himself so well known as an Orator, Essayist, Critic, Historian and Statesman, also speaking of Mr. Garneau's historical efforts admits that he was struck with admiration. "Je dirais volontiers, avec ce patriotique écrivain, "Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes, et j'ajouterai qu'ils se consolent d'avoir été séparés par la fortune de la guerre de leur mère-patrie, en songeant que cette séparation leur a donné des libertés et des droits que la France n'a su ni pratiquer, ni conserver, ni regretter!" The country of which such a man as M. de Montalembert could thus speak is surely entitled to its place in history; and it is destined, no doubt, to fill a brighter page than it has been possible as yet to write.

I do not think that my judgment even as regards French Poetry, will be questioned when I pronounce Mr. Garneau the Lamartine of Canada. The same ardour, the same enthusiasm, the same vigour of thought and power of imagination characterize his compositions. His versification like Lamartine's, is bold, but like his also, correct, elegant and flowing. He has not written so much; and in this he has done well, and has left only Poems that do honor to his memory and will secure his fame. I shall not pretend to say which are his more excellent pieces. Such of his poetical works as I have seen, are in point of style beyond any criticism I might think of exercising. But the subjects of some must necessarily interest more than others, and readers generally will make their choice, not rigidly according to merit, but rather according to the memories and associations that will be revived in their minds. The "*Rêve du Soldat*" is a very fine historical Poem; "*La Presse*," a politico-philosophical piece, is nothwithstanding its subject, full of grand poetical ideas and splendid imagery; "*Les Oiseaux Blancs*" is replete with fine feeling expressed as a Poet only can express it. "*Les Exilés*" in addition to being

highly poetical and patriotic, shews how the author could appreciate the love of country; "*L'hiver*" is a charming composition, and "*Le Dernier Huron*" has been pronounced Monsieur Garneau's masterpiece and even more, the masterpiece of Canadian Poetry. There are some who deny it this honor. But as so good a critic and competent judge of French poetry as the Hon. Mr. Chauveau, insists upon such high praise, I am by no means inclined to call it in question. Allow me now before taking leave of Mr. Garneau, to quote a few words from that intensely patriotic Poem: "*Au Canada*." The Poet introduces some sinister oracle or evil genius anathematizing the Canadian people after this fashion:

"........Laissons tomber ce peuple sans flambeau,
Errant à l'aventure;
Son génie est éteint, et que la nuit obscure
Nous cache son tombeau.

III

Pourquoi te traînes-tu comme un homme à la chaîne,
Loin, oui, bien loin du siècle, où tu vis en oubli?
L'on dirait que vaincu par le temps qui t'entraîne,
A l'ombre de sa faulx tu t'es enseveli?

Vois donc partout dans la carrière,
Les peuples briller tour à tour.
Les arts, les sciences et la guerre
Chez eux signalent chaque jour.

Dans l'histoire de la nature,
Audubon porte le flambeau;
La lyre de Cowper murmure,
Et l'Europe attentive à cette voix si pure
Applaudit ce chantre nouveau.

Enfant de la jeune Amérique,
Les lauriers sont encore verts;
Laisse dans sa route apathique
L'Indien périr dans les déserts.

Mais toi, comme ta mère, élève à ton génie
Un monument qui vive dans les temps;
Il servira de fort à tes enfants
Faisant par l'étranger respecter leur patrie:

Cependant quand tu vois au milieu des gazons
S'élever une fleur qui devance l'aurore,
Protége la contre les aquilons
Afin qu'elle puisse éclore.

Honore les talents, prête leur ton appui;
Ils dissiperont la nuit
Qui te cache la carrière:
Chaque génie est un flot de lumière."

The poet now recalls the great intellectual efforts that were made under the ancient civilisations of Rome and Greece, and then resumes his despairing strains:

"Mais pourquoi rappeler ce sujet dans mes chants?
La coupe des plaisirs efféminе nos âmes;
Le salpêtre étouffé ne jette point de flammes;
Dans l'air se perdent mes accents.

Non, pour nous plus d'espoir, notre étoile s'efface,
Et nous disparaissons du monde inaperçus.
Je vois le temps venir et de sa voix de glace
Dire, il était; mais il n'est plus.

....

Peuple, pas un seul nom n'a surgi de ta cendre
Pas un, pour conserver tes souvenirs, tes chants,
Ni même pour nous apprendre
S'il existait depuis des siècles ou des ans.
Non! tout dort avec lui, langue, exploits, nom, histoire;
Ses sages, ses héros, ses bardes, sa mémoire
Tout est enseveli dans ces riches vallons
Où l'on voit se courber, se dresser les moissons.
Rien n'atteste au passant même son existence;
S'il fut, l'oubli le sait et garde le silence."

This is more than poetry. It expresses in such language as the poet only can command, the profound convictions of the author, convictions which impelled him and sustained him in the execution of his herculean task, the labour of his life-time, his history of Canada, which has so nobly given the lie to his melancholy forebodings and snatched from oblivion the memories, the traditions and the people that were so dear to him.

After this lengthened notice of so popular an author and poet as Mr. F. X. Garneau, you would not easily pardon me many details concerning several distinguised poets who however, cannot be passed over in silence. Their names, so well known to their fellow-countrymen of Eastern Canada, must suffice on this occasion. There is not time for biography and critical appreciations of their works. Among these honored names which the Literature of their country has enshrined, are Pierre Petitclair, A. S. Soulard, J. T. Loranger, Levesque, Laviolette, Hon. Justice Morin, Jeanmenne, Plamondon, Barthe, Dérome, Gérin Lajoie, Arthur Casgrain, Jean Charles Taché, Achille Fréchette, Quesnel, Bibaud, Aubin, Bédard, and last, but not least, Joseph Octave Crémazie to whom that Prince of Canadian Critics, Hector Fabre, assigns the highest rank among the Poets of his country. A few extracts from the poetical works of this eminent Poet would no doubt be acceptable. But, I must remember that this is only a Lecture, and shall now hasten to a conclusion. An Ottawa audience would not however easily excuse me, if I closed my remarks, without some allusion to a Poet whose name must ever remain an honor to our City. M. Léon Pamphile Lemay although a native of Lotbinière, Province of Quebec, claims affinity with Ottawa. Whilst he was yet a student unknown to fame, and the City of the woods was no less obscure than the future Poet whose genius was maturing within its walls, Ottawa became for a considerable time, the scene of his persevering studies. He aspired at that time to the Christian Priesthood. But the requisite study and discipline were too much for his delicate health, and after persevering with the most commendable zeal, for no less a period than two years, he devoted himself once more to literary pursuits. In this congenial field of intellectual labour he has met with more than ordinary success. Not only have his earlier poetical compositions which appeared in the literary periodicals of Lower Canada, attracted the notice and elicited the highest eulogiums of the *Literati* of his native Province; they have also been the subjects of eulogistic criticism in France and the United States of America,—thus imparting to distant and jealous lands, a distinct and unmistakeable knowledge of the fact that learning and talent can find an asylum,—an honored home, on the banks of the remote St. Lawrence and the remoter Ottawa.

Mr. Lemay has published a volume containing a highly finished translation of Longfellow's "*Evangeline*," and a considerable number of lesser Poems. You will allow me to say that the translation is an improvement on the original. All the fine feeling of Longfellow is preserved. His lines of intolerable length are changed as if by some magic power, into the elegant and flowing and never tiresome measures of the French Poet.

A very beautiful Poem from the pen of M. Lemay has since appeared in "*La Revue Canadienne*" (No for April 1867,) entitled "*La Débacle du St. Laurent*." This is a composition of some length in the Epic style. It is full of masterly descriptions and breathes, throughout, the finest feeling. Hear how the Poet appreciates the joys of spring.

"Avril! Avril! ton souffle est plein de volupté!
Tes matins et tes soirs, ô beau mois enchanté,
Naissent dans l'harmonie et les flots de lumière!
Avril, c'est toi qui viens égayer la chaumière,
Dont la bise d'hiver attristait le foyer!
Avril, c'est toi qui fais sous ton souffle ondoyer,
Les flots du St. Laurent redevenus dociles,
Quand tes feux ont fendu leurs cristaux immobiles."

....
....

There is no time for a longer quotation. Let these few lines suffice for an introduction to a fine descriptive passage. Whilst he was yet indulging in such strains,

"Un barde jeune et bon,
Doué du plus fatal mais du plus noble don;
Et pendant qu'il chantait, son œil mélancolique,
Suivait avec ivresse une scène magique:
C'était le St. Laurent qui, las d'être captif,
S'agitait sur son lit comme un coursier rétif,

Secouait le fardeau de ses glaces massives,
En éclats scintillants les poussait sur ses rives,
Les broyait sur son sein avec un bruit affreux
Comme un bruit de volcan par un soir ténébreux,
Ou les traînait au loin dans sa fuite rapide,
Comme au fond des forêts un lion intrépide
Emporte les lambeaux de ces liens honteux,
Qu'un dompteur osa mettre à son pied généreux."

I cannot without regret take leave so soon of our gifted fellow-citizen. But my lecture must come to an end. M. Lemay is still young, (born in 1837.) What great things may we not hope for from his genius and well known industry ?

And now, craving your indulgence, and nothing less than a plenary one, for the many omissions of this necessarily hurried discourse—but what do I see? There's old Fadladeen again! will there be no end to cant? Criticism—sound criticism—all must bow to. But the cant thereof! Of all the cants that are canted in this canting world, although indeed, it cannot be denied that the cant of hypocrisy is the worst—the most criminal, the cant of criticism is the most pretentious and the most tormenting It never has been known to be productive of good. Evil only can arise from its application. It is one of those things which appear to exist for no other purpose than the punishment of mankind. By its stolid persistency, it ruffles the sweetest temper, makes the warm current of life grow chill and stagnate in the veins, sours the very soul itself, and like vermin on the expanding buds of spring, seizes with deadly grasp, the most promising seeds of genius the moment they have begun to germinate. It is the "malignant star" under the influence of which the most gifted among the sons of song are doomed, not unfrequently, to wither away and perish. (*The pompous Fadladeen desires to be heard*). Why my Lord Fadladeen, I thought you were gone: "I did not go far. I rejoice in being here, not for any pleasure I have enjoyed, but because it affords me an opportunity of protesting against such lecturing. The dignity of the sublime art of oratory requires a more sustained and formal style. It is completely thrown from its exalted sphere when it descends to the familiar forms of conversation. So great an art was never designed for any less important purposes than to influence the judges of mankind or to move vast assemblies. I grant, indeed, that oratory may be employed in order to inform the minds of men. But when so employed, it must appear in its proper garb. When stripped of its befitting ornaments, and exposed in rags and almost nude, before the rude world, it can no longer be recognised as oratory. It sinks into that contempt which is the well deserved lot of those, who whilst they might be, and ought to be, rich and distinguished, aim at finding happiness in poverty and obscurity. It will be pretended, perhaps, that when oratory becomes conversational and discursive, it is capable of embracing a greater variety of topics and of discussing them more copiously and completely. But it cannot be maintained that any purpose however good and noble, can be sought by means that are unworthy. The diffusion of knowledge no doubt, is a great end. But can it justify the most ignoble means? Ought the divine power of oratory to be sacrificed for the sake of communicating information which may be acquired by reading and in many other ways? Ought the goddess of the sublime gift of speech to be stripped of her garments, torn from her pedestal and dragged in the mud, in order that people may be told in a homely style quite unsuited to godlike eloquence, how many songs have been written for their amusement? "I deny that Poetry is intended only for amusement." "Let me proceed, if you please; you hold that by adopting that undignified conversational manner, you can discourse more freely and impart knowledge which could not be conveyed in the more lofty and appropriate style of oratory. But, what have you done? You have talked only of some poets who, you say, are more distinguished. You have indeed given dates of birth and other circumstances which have their proper place in a Parish register, but which are quite superfluous and irrelevant in a discourse on the noble art of Poetry. It would have been more to the purpose if you had spoken more at large and in language suited to so high a theme, of all our talented youth who have been favored with the divine *afflatus*. It is well known that there are many in this privileged land, where the language of the primitive Bards and Troubadours is still spoken, who are gifted beyond their fellows. It is notorious that there are many such. But who they are is not so generally manifest. To withdraw these sons of genius and the muses from their unmerited obscurity, is a task worthy of the sublimest oratory as well as of that learning which, you say, can be imparted in an undignified *tête-à-tête* fashion, but which, I insist upon it, ought never to be degraded any more than oratory itself, by the trivial and colloquial manner of the drawing room,—a manner, I am sorry to observe, which is passing from the fashionable circles to the lecture room, and must speedily corrupt, if it does not meet with some salutary check, that eloquence which if allowed to appear only in its native grandeur, could not fail to maintain its empire over the minds of men."

Nothwithstanding all this pompous criticism, the Lecturer was honored with a unanimous vote of thanks. He bowed his acknow-nowledgments, and lest even a work of supererogation should go without its reward, he proposed three cheers for that Prince of critics, MY LORD FADLADEEN!

CANADIAN HISTORY.

Memoirs of the Richelieu.

No. 6.—ROUVILLE MOUNTAIN.

The chain of mountains named Rouville, Rougemont, St. Pie, and St. Thérèse is doubtless part of the system in which the White and Green mountains are included. The first of these is a distinctive feature of the Richelieu river, and for that reason, claims our attention in these historic papers. It commands the stream from Rouse's point to Sorel. It is visible in every part of it, and forms in the different windings a variety of views which are one of the peculiar beauties of the Richelieu landscape.

The mountain takes its name from the Sieur Hertel de Rouville, who was the first Seignior of the domain on which it stands.

It is also called *Belœil* or *St. Hilaire* mountain, after the two villages that lie at its base.

Besides being one of the highest elevations in Lower Canada, it has other characteristics which give it a special picturesqueness. Its side from the river is a pricipitous crag of syenitic rock, but its land-sides are beautifully undulated in gradual slopes. It was for a long time famous for its *sucreries*, that is its abundant growth of superior maple, which yield unusual supplies of the saccharine water. In old times, the declivities of Rouville mountain were merry with laughter and song, when the white March sunlight played in among the fair girls that braided St. Catherine's tresses, or in plainer language, made taffy under the bleeding maples,

Rouville Mountain was likewise celebrated for its apple orchards. These have not yet entirely disappeared, but they are not what they used to be, when the *Grise* and *Fameuse* were among the glories of this boreal climate.

The mountain possessess a geological curiosity, which is, of itself, sufficient to deserve a visit. It is a beautiful lake, nearly on its summit, and situated between two slopes. A ramble over the mountain in summer and sailing on this lake, would well repay any tourist in an artistic or scientific point of view.

The history of Rouville Mountain is limited to an imposing religious ceremony, which took place on the 6th October, 1841.

The celebrated preacher, Forbin de Janson, Bishop of Nancy, France, after some missionary labors in Canada, proposed to erect a *Via Crucis* on the slopes of the mountain, and plant a colossal cross on its highest point.

On the day just mentioned, the Catholic Bishops of Montreal, Kingston, Sydime and Nancy left the Seignorial Manor, in the state coach of the Hon. Hertel de Rouville, and commenced the ascent, accompanied by an immense multitude of carriages, horsemen and foot pilgrims. When they reached the mills of the Seignior, the prelates were met by a host of clergymen, who had come from every quarter of the country, and bent their way towards the beautiful lake. There the Bishops put on their Pontifical vestments, then stepped on a raft which had been prepared for the occasion, and launched out some thirty or forty yards from the shore. There an impressive discourse was pronounced by the Missionary Bishop. His audience was immense—some 25 or 30,000 persons all pressed together on the shore, in the trees, on the impending rocks. An old man, who witnessed the scene, assured us he could never forget it. It reminded him of our Blessed Saviour preaching at Lake Tiberias.

After the discourse, the procession formed again for the ascent to the summit. The women led the way, the clergy formed the centre, and the men closed the march. They stopped at every one of the stations of the *Via Crucis*, and recited the appointed prayers, after the blessing by the Bishop.

On the pinnacle of the mountain, a gigantic cross had been erected, one hundred feet high, six wide and four thick. It was fastened in the rock by twelve enormous chains. At the foot of the cross, a chapel, twenty feet square, was built and intended for religious service. There, in that presence, at that height, under these most solemn circumstances, the emblem of our redemption was blessed and a magnificent sermon delivered by Bishop Janson. Among the spectators, was seen a solitary Indian, standing aloft on the angle of a rock and gazing with troubled eye on a spectacle so novel to him. He looked like a mysterious apparition of the past, a representative of those extinct tribes sent by the primitive masters of these realms to inquire into the strange noises that disturbed their slumbers.

For six years from that date, the cross of Rouville Mountain stood there, amid the tempests and the convulsions of the elements like a benediction on the good people of Canada, followers of the Crucified. From the St. Lawrence, the Richelieu, the Yamaska, it could be seen towering in the high heavens, and travellers of every creed, looking up to it, exclaim in the words of the old mediæval chant—

O Crux ! Ave ! Spes Unica !

But the situation of the cross was too much exposed, or else it was not sufficiently well fastened to the crags of the mountain, for in November 1847, it was blown down during a severe storm of thunder and lightning. Nothing remained of it but the pedestal, which it still left standing as a memorial of a beautiful ceremony, and a religious enthusiasm.

The view from the top of Rouville Mountain is unique in the country. It extends over a radius of fifty miles. The whole of Montreal Island, the Ottawa, Lake St. Francis, the whole of the Richelieu Valley from Lake Champlain to Sorel, portions of Vermont, New Hampshire and New York, most of the Eastern Townships, rivers, lakes, forests, villages, towns, cities, stretches of field and prairie, all enter within the marvellous vision.

As a place of summer resort for families, there is none finer in Canada. We wonder that something is not done to utilize it for that purpose, and the more, that mountain scenery is comparatively rare in that part of the country.

The whole mountain is private property. It has passed from the male line of the Rouvilles into the hands of Major Campbell, who resides at St. Hilaire. That gentleman places little or no restriction, however, on travellers who desire to explore the mountain.—*St. John's News.*

SCIENCE.

The Origin of Minute Life.

BY HENRY J. SLACK, F.G.S., SEC. ROYAL MIC. SOC.

Controversies about "spontaneous generation" ought in these days to be replaced by inquiries into the conditions under which organisms of a low character can exist, or become developed. "Spontaneous generation" is a bad term, involving a metaphysical idea not properly belonging to physical science, or to biological science either. The term would indicate that something is generated of its own accord—a notion barely intelligible, and bordering upon absurdity. What one set of investigators meant by it was, that, under certain circumstances, physical and chemical forces aggregated inorganic matter in such a way as to produce organic matter, or an organized being, which had no connection of hereditary descent with previously existing beings of the same species, or of any species whatever. Were it desirable to investigate this belief in an accurate manner, we should have to consider what various writers meant by physical and chemical forces; and by "nature," which was supposed to call them into action, and whether those terms were made to include what vitalists would call vital powers. The notion of life arising from a fortuitous concourse of atoms is an absurdity not contained in any speculations to which we need now pay attention, but there are two schools whose theories continue to exert a practical influence upon experimental inquiries and methods of reasoning. The one, in the words of Pouchet, affirms that, "under the influence of forces still unexplained, and, as Cabanis says, which will remain truly inexplicable, either in animals themselves or elsewhere, there is a manifestation of a plastic force which tends to group molecules together, and impose upon them a special mode of vitality, from which results a new being, corresponding with the medium in which its elements were primitively drawn together (*puiser*)." (1) This plastic force is much like the "vital force" of a recent school of physiologists, but I do not understand where M. Pouchet supposes it to reside; but, however that may be, he says that it does not create an adult being, but operates in the same way as sexual generation.

The second school, at present of importance, adopts the idea of Otho Frederick Müller, cited by Pouchet, to the effect that animals and vegetables decompose into organic particles endowed with vitality, and capable of developing as germs. Pouchet also quotes J. Müller as admitting a spontaneous generation, which is only the result of the decomposition of large organisms, whose molecules dissociating themselves, become animalcules.

A few years ago, Mr. H. J. Clark, of Cambridge, U. S., communicated a paper to the American Academy, which I find published in the "Annual of Scientific Discovery for 1860," in which he states, that a portion of the muscle of a Sagitta in a decomposing state formed vibrios out of its separating fibrillæ. He said that "what would be declared by competent authority to be a living being, and accounted a species of vibrio, is nothing but dead muscle." I have often observed, when soft creatures like freshwater worms, or large infusoria, break up, that some of their molecules behave very much like living beings, but appearances of this description do not give much help in settling the question. Vibrio-like things may result from a physical coalescence of particles, and move by some force quite distinct from vital. Unless they can be *proved* to perform some vital action, it may be unwise to conclude too positively that they are alive.

The experiments of Dr. Montgomery with myeline show how readily certain objects comport themselves like organic cells, although they are really nothing of the kind. To obtain myeline, the yolk of an egg is boiled with about one ounce of alcohol; the liquid is filtered, and the sediment, myeline, collected. Dr. Montgomery states, (2) that the least particle of this myeline sediment will exhibit under the microscope, with the addition of water, the curious spectacle of tubes shooting forth, and wriggling about. When mixed with white of egg, bright globules formed instead of tubes. Very dilute nitric acid, added to the above, coagulated the albumen in the artificial cell, and gave the appearance of mucous nuclei. Blood serum answered better, and the resulting artificial cells are described resembling corpuscles of saliva. In other experiments various cell appearances were obtained, including those multiplications by divisions. I have nothing to do with Dr. Montgomery's reasonings upon these experiments; I adduce them simply for the purpose of showing that things which are not alive may, from physical agencies, go through a series of performances that might easily cause them to be taken for living beings, or for organic units, if that term be preferred, which is, perhaps, advisable.

When a microscopist has to deal with objects of very minute size, it is clear that, unless great caution is used, he may ascribe life to them without sufficient reasons. Even with objects as large as Dr. Montgomery's cells, deceptive appearances would be very likely to mislead. An observer might see a mother cell give rise to daughter cells, and forthwith pronounce them alive. He tells us of "the most splendid examples of 'cells,' in all stages of fissiparous division," resulting from the processes above described. In cases of true living cells, the physical results of absorption of water, or other fluid, the mechanical enlargement of the plastic material, fission, etc., probably takes place in simple accordance with natural laws. The old notions that life controlled and modified chemical and physical laws is exploded by the progress of discovery, especially in organic chemistry, and there is strong evidence that organic sub-

(1) "Heterogenie," pp. 7, 8.

(2) "On the Formation of so-called Cells in Animal Bodies;" by Edmund Montgomery, M.D., late Demonstrator of Morbid Anatomy at St. Thomas's Hospital. Churchill.

stances are formed in living bodies exactly in the same way as the chemist can imitate many of them in his laboratory, although his apparatus is very inferior to that which nature employs.

We conclude a simple plant like the yeast-cell to be truly alive, because it not only changes the food matter with which it comes into contact, but assimilates it, and passes through a real growth. In Dr. Montgomery's experiments his particles of myeline did not transform any adjacent matter. They absorbed water, which enlarged them, and they exhibited purely physical change, varied according to the viscidity or limpidity of the fluids surrounding them. In this there was nothing truly resembling life, though the process may be identical with *some* of the processes which living cells exhibit. When we come to consider what we mean by calling a simple cell *alive* we have to discard all the higher conceptions of life, as it exists in animals, or in man. The yeast-plant, for example, consists of little bladders or cells, containing a substance in which nitrogen figures as a constituent. It takes in surrounding matter, it appropriates it, works a chemical change in it, enlarges itself, and makes offspring, or buds, with one portion of the material, and leaves the rest as the alcohol and carbonic acid which result from fermentation. The chemist can trace the nature of these operations, which differ from his own experiments chiefly in this, that the yeast-plant, which is a chemical apparatus for transforming sugar according to a definite formula, reproduces itself, and gives rise to a numerous progeny, all capable of doing the same work. But the yeast-plant is only one of a series of forms capable of acting as ferments, though not limited to the alcholic kind.

Smaller than the yeast-plant, and the blue moulds, and other forms which belong to the same series, and are more or less convertible one into the other, are the vibrions, bacteriums, and similar organisms. The vibrions are, as most of my readers know, minute beaded chains, more or less spiral, from about 1—430″ to 1—9200, or less, in length, and of proportionate tenuity. Bacteriums are stiff, rod like bodies, equally, and more minute: and spirium is an elegant and very delicate helix, moving with a beautiful screw motion. Many microscopists, especially in France, call these things, or most of them, *animals*, but they are probably either vegetable, or should be arranged in a group by themselves. Little regard can be paid to divisions of them into *species*, if by that is meant that their off-spring will always resemble their parents, but distinct forms have specific powers as ferments. When organic matter is decomposed under ordinary conditions, some of these organisms invariably appear, and they seem to act as the chief agents of the chemical changes that occur. By what means they move is not known. Dujardin and Ehrenberg have ascribed locomotive filaments to some of them, but I have never seen anything of the kind, and conjecture their motions are the consequence of actions of endosmose, exosmose, and contraction and expansion, arising therefrom.

Minute objects of this kind are usually the subjects of discussion when the spontaneous generation controversy crops up, and from their extreme smallness, and the facility with which they appear, it is very difficult to trace either their structure or their origin. A single cell is probably capable of producing them, and that may be so small, that a negative decision as to its existence in any fluid or solid cannot be worth much, except we can satisfy ourselves that we have rendered all life impossible in the *substance* to which reference is made.

M. Pouchet is now the leader of those whom it is the custom in England to call "Spontaneous Generationists," but that term is incorrectly applied to him and to his colleagues, MM. Jolly, Musset, and others. Pouchet adopts the term, "heterogenesis," which, as we have shown, he describes as a method of generation differing from that by means of eggs, or buds, and yet in affinity with it. As an account of Pouchet's theories was given in the "Intellectual Observer" vol. i., p. 85, I need not now describe it at length, but shall advert to one or two points. He says, "If, in our experiments, proto-organisms develope themselves by contact of divers bodies, we must not suppose the cause of their appearance is absolutely under the influence of affinities; this would be to lower creation to the level of chemical attraction;" and he goes on to profess his agreement with Bremser, who alleges "spirit" to be the principal cause of life, which he declares does not arise from such a mingling of substances as the chemist can produce. Pouchet considers that it is "an immense error to regard reproduction as an act accomplished by the mother." The mothér, he says, does not make the egg, which he supposes to be animated with a "vital force" of its own from the moment its two first molecules come together. He considers that fermentations and putrefactions "disengage organic molecules," and prepare the way for fresh combinations. First, he says, may be noticed in infusions a pellicle, which grows thicker, and becomes what he calls the "prolific pellicle." It is, he says, composed of the remains of animalcules, and acts as an improvised ovary, in which others are generated. At first, organizable matter in infusions, according to his views, in a state of solution, but in the course of fifteen or twenty hours, at a sufficient temperature, and under the influence of air, minute corpuscules appear, at first motionless, but afterwards moving in a way that distinguishes them from inorganic particles in molecular motion; they are, he says, monads of the smallest kinds.

Passing from theories of heterogenesis to experiments, the thing to be ascertained is whether any bodies possessing organic life vegetable or animal, are produced in solutions or fluids in which all germs have been destroyed, and from which they are excluded. The opponents of heterogeny and similar hypotheses, explain the appearance of animalcules in solutions exposed to the air, by referring them to germs, or eggs, floating about in the atmosphere, and ready for development if they fall under suitable conditions. M. Pouchet calls those who hold this view "Panspermists," and challenges them to prove the existence of the quantity of diffused germs their theory requires. He likewise continues, year after year, to adduce experiments in which Infusoria appear, although the fluids in which they occur have been boiled, and the only air admitted has been passed through red-hot tubes, or sulphuric acid. In another class of his experiments he obtains special growths under special conditions, and asks if we can believe that the air contains a great variety of germs capable of such varied development. He affirms that, "by varying to infinity the solid substance of an Infusoria, where the same air and water are used, the Infusoria will equally vary infinitely as the character of the solution varies." This may be tested by any microscopist, and I think the result will scarcely correspond with the very wide assertions M. Pouchet makes. One of his experiments in free air is a very pretty one, from his description, but I cannot speak of it from my own experience. He places some paste, made with wheat flour and boiling water, in a flat porcelain trough, so as to form a layer about one centimetre thick. When the paste begins to solidify, he traces letters on it with a brush, dipped in a strong infusion of galls which has been filtered. He covers the vessel over with a plate of glass, and in four days finds the letters in *black*, composed of a microscopic fungus he calls *Aspergillus primigenius*. He tells us that only where the infusion of galls has acted do any organisms appear.

In opposition to a multitude of experiments by M. Pouchet and his companions, MM. Joly, Musset, etc., M. Pasteur adduces a quantity of his own experiments, the result of which is to show that if organisms and germs are destroyed by boiling, and the vessels sealed, or only allowed access to air deprived of germs, no life of any kind appears. M. Pasteur's experiments have been usually regarded as conclusive in this country, and they certainly seem to be more exact than most of those adduced on the other side; but he does not use high powers with his microscope, and it is difficult to reject counter experiments which are alleged to have yielded opposite results, and to have been made with equal care.

Among the most noteworthy of these experiments are those which Dr. Gilbert W. Child has brought before the Royal Society, and which are collected together, with some additional matter, in a volume just published. (1) Dr Child's first set of experiments were made with milk, and fragments of meat and water, placed in glass bulbs about two inches and a half in diameter, and having two narrow and long necks. "In one series the bulbs were filled with air previously passed through a porcelain tube containing fragments of pumice-stone, and heated to vivid redness in a furnace. In the others they were respectively filled with carbonic acid, hydrogen, oxygen, and nitrogen gases." The matter in some bulbs was boiled, and in others not. The joints of the apparatus were formed by nonvulcanized india-rubber tubing and india-rubber corks, previously boiled in a solution of potash. In every case but one, in which the substances had not been boiled, low organisms were found, and the bulb in which these were not seen burst from some fermentation, probably associated with life. In the boiled bulbs, no sign of life appeared in those filled with carbonic acid, or in those filled with hydrogen; but organisms did appear in that filled with the heated air, and in the milk bulb filled with oxygen. The oxygen and meat bulb burst spontaneously.

In another set of experiments Dr. Child used a porcelain tube partly filled with grounded pumice, one end being connected with a gasholder, and the other with the bulb holding the putrescible matter. The bulbs had two necks as before, one connected by means of an india-rubber cork with the porcelain tube, and the other bent and inserted in sulphuric acid. "The central part of the tube con-

(1) "Essays on Physiological Subjects." By Gilbert W. Child, M.D., F.L.S., F.C.S., of Exeter College, Oxford. Longmans.

taining the pumice was heated red hot by a furnace, the bulb joined to it when it attained a vivid heat; the end of the porcelain tube which projects from the furnace being made thoroughly hot immediately before the cork is inserted, the cork itself being taken out of boiling water, and the neck of the bulb heated in a spirit-lamp immediately before it is inserted into the cork." A stream of heated air was passed through the apparatus, and the bulb boiled for ten or fifteen minutes. When cool the bulb was sealed. Peameal, hay, coarse flour, sage-leaves, and celery were the substances employed for the infusion; and Dr. Lionel Beale was present when some of them were examined on September 9. Small organisms were found in a bulb filled May 18 with peamal and water, and also in another filled with hay-water on July 18, and in a similar bulb filled the same day. Some dumb-bell crystals were also seen. In another bulb the result was "unsatisfactory;" even with high powers no certain evidence could be obtained, as was the case in other instances when "minute round spore-like bodies were seen moving about the field." Other series of experiments were undertaken.

Dr. Childs says, "Now, if we omit from these two series of experiments those which I have already shown reason to distrust, we have in all, seven in the first, and six in the second series, which seem fairly to test the question; and these having been examined by Dr. Beale as well as myself, bacteriums were found and seen by both of us in three out of the first seven, and five out of the remaining six."

Dr. Childs ascribes the discrepancy between his results and those of M. Pasteur to the fact of his having employed high powers, Ross's one twelfth and Lealand's one-twenty-fifth; while the French chemist contented himself with a power of three hundred and fifty diameters, which is certainly very insufficient. I have paid considerable attention to the exhibition of minute-headed structures in investigations of various kinds, and I have found the most delicate can only be rendered visible by powers double, treble, and quadruple those used by Pasteur, and by very careful illumination. Further than this the eye must get accustomed to the objects, just as astronomers know is necessary in separating close double stars.

Dr. Childs states that the cloudy appearance of a fluid is no indication of its containing bacteriums, or the reverse. He has now "no doubt of the fact that bacteriums can be produced in hermetically sealed vessels containing an infusion of organic matter, whether animal or vegetable, though supplied only with air passed through a red-hot tube, with all necessary precautions for ensuring the thorough heating of every portion, and though the infusion itself be thoroughly boiled. But how far this affects the question of spontaneous generation is quite another matter." It seems, as Dr. Childs says, that either the germs of bacterium can resist boiling water, that they are spontaneously generated, or that they are not organisms at all. The last he rejects, and there remain the two former, on which he does not decide.

Dr. Childs cites some similar experiments of Dr. Wyman, "in which organisms certainly appear under the same circumstances as they did in his own, and as they never did in M. Pasteur's; yet if the infusion were boiled for six hours no organisms ever appeared." This looks as if the germs were only destructible by prolonged boiling, but it does *prove* all that is wanted. M. Lemaire has shown "that the mere fact of an infusion being enclosed within a hermetically-sealed vessel, even without any application of heat, is in itself sufficient to check the production of organisms, for in such circumstances fermentation begins, but cannot continue." I have observed that if a small piece of organic matter is placed on Professor Smith's growing cell, and covered with thin glass pressed close upon it, though bacteriums appear, they soon die, and do not propagate.

My object in this paper is neither to advocate nor to oppose any theory, but simply to show what experimenters are doing on the subject, and what are their results.

It seems difficult to account for a large class of Pouchet's facts, upon the supposition that organic germs abound in the air, without ascribing to them a far greater minuteness than has hitherto been supposed, and without also presuming that the germs of simple organisms are capable of being developed into whole groups of organisms, commonly reckoned as distinct species. In one passage Pouchet says that air would be as heavy as lead if it contained all the germs the panspermists suppose; and if the phraseology be a little exaggerated, we ought not to discard too summarily the reasoning on which it is based.

M. Pasteur has collected, by means of an aspirator, the minute particles floating in the air, and entangled them in a tuft of gun cotton, which, being dissolved, left them behind, and he raised a crop of organisms from the germs the air contained. These objects were distinguishable with the low powers he employed; but who shall say what is the smallest germ, or what portion of a minute globule to which that name is assigned is the real germ? The question of the size of germs is not altogether unconnected with that of their destruction by heat or acids. Probably the germ of a higher animal or vegetable is a highly complex structure; in fact, a congeries of simple germs arranged in a definite manner. This may be accepted whether Darwin's remarkable theory be correct or not, and heat, or the action of an acid like sulphuric, abstracting water, may destroy the vitality of a compound germ by dispersing the particles, taking away their freedom of motion, or altering the order in which they are arranged. A single germ may be far more indestructible, and may survive a temperature or the action of a re-agent that would be quickly fatal to a complex germ.

Important discoveries always cause a surprise, except to a few minds who have had some prevision of them. To ordinary mortals that which seemed impossible is very likely to be true, and although the mystery of life will probably remain inscrutable, honest researches into the origin of minute forms are sure to reveal striking and unexpected truths. I therefore recommend English observers to enter upon their investigation without compromising themselves by adopting theories upon insufficient grounds.—*The Student.*

Address of Principal Dawson at the Annual Conversazione of the Natural History Society of Montreal, Feb., 1869.

Ladies and Gentlemen.—It is my pleasing duty to bid you welcome to the Seventh Annual Conversazione of this Society—a Society which has not ceased, since its incorporation in 1832, to lal our for the promotion in this city of a taste for natural science and al ied subjects; and this, with marked success. In addition to its Lectures and Meetings, I may mention as a permanent monument of its utility, the issue of nine volumes of its Proceedings, containing more than 4,000 pages of matter of the highest scientific value, and of the utmost importance to the knowledge of nature as it exists in this country, and to the development of our resources. No other institution in Canada can pretend to have made any contribution to the Natural History of this continent approaching this in value and extent. I may also mention its Museum, which has within the last few years made great progress, under the care of Mr. Whiteaves, and by the patient labour of our cabinet-keeper, Mr Hunter. When I look through this museum to day, and observe its admirable arrangement and the great amount of scientific material of real value which it contains, I can scarcely believe that it has grown from the confused and paltry collection which was huddled together in our former rooms in Little St. James street. Nor has its growth ceased. The additions made within the last six months amount to 200 species of vertebrate animals, a large number of invertebrates, and about 200 fossils, besides many other objects. Taking together, the collections of this Society, of the Geological Survey and of the McGill University, Montreal now stands far in advance of any other city of this Dominion in its museums of Natural Science; and thus affords greater facilities than any other to the student of Canadian Natural History and Geology. This is no mean advantage, and is especially appropriate to a commercial and manufacturing metropolis; and it will be far more strongly felt when we shall have in connection with the University, or with any other agency that may be established, Schools of Science for the training of our young men in the practical application of Science to the Arts. In this respect, this Society has all along been in advance of the age; because here, as elsewhere, the accumulation of museums must always precede the establishment in any large and effectual way of the higher grade of scientific schools. A knowledge of this fact, has, I confess stimulated my own efforts in behalf of this museum and that of the university, since I hoped that here, as in the old world, the collection of objects would afford a safe basis for the erection of scientific education. There are some branches of knowledge and culture, and these very valuable in themselves and the training they afford, which require nothing but teachers and books for their successful prosecution. But training in science, to attain to any useful results, must have large preparatory appliances in collections and apparatus. This along with the apathy which naturally exists as to anything of which the public has had no previous experience, is no doubt, a cause of the lamentable fact that Canada has not yet attained to the establishment of one scientific school, while in the mother country, in the various states of the continent of Europe, and also in the United States of America, such schools largely supported and amirably appointed exist in great numbers, and are productive of immense results in the promotion of the scientific arts and manufactures. In the Christmas vacation I enjoyed the pleasure of visiting some of these institutions in the United States, in which the means of old University foundations are made

available, along with modern donations and grants, for the cultivation of practical science. Such institutions are furnished with laboratories, museums, scientific libraries, and apparatus; and their courses of study embrace such subjects as mining, Metallurgy, Agriculture, Botany, Zoology, Geology, Mineralogy, Engineering, Architecture, Drawing, Military Science and Tactics, Practical Mechanics, Astronomy; all eminently practical, and arranged so as to suit the wants of young men entering on a variety of useful trades and professions. Although these institutions are numerous and largely attended, they have not yet reached the limits of the demand for their work, and large grants in their aid have recently been made by Congress, while State Legislatnre and the munificence of private individuals are daily adding to their nnmber and efficiency. It should be a fact that requires but to be mentioned to excite earnest enquiry and effort, that while all the older universities in the United States have scientific schools, and while multitudes of similar schools are supported by the several States and the general government, we have in this Domion four States, certainly equal in resources to any of those in the American Union, without one scientific school. In the mother country the subject is attracting great attention. I have just read a report presented to the House of Commons last year by a select Committee on Scientific Instruction, which, after hearing the evidence of a number of leading Professors, Teachers and Educationists, strongly recommends to Parliament to proced at once to organize the technical education of the country, and to add to the existing means as far as possible; and further, to recognize natural science as an indispensable element in such education. This report will, no doubt, be acted on soon, probably before anything can be done in this country, and we shall have the satisfaction of being another step behind the mother country in this most important matter. It may be asked what connection has all this with this Society, and with the present occasion. One such connection is, that this Soctety would derive aid from every graduate of any Scientific school established here; and on the other hand, it can never attain for its collections their full utility, until there should be such schools. Another is, that while as President of this Society I have its immediate interests in view, I have also at heart the advantage of the young men growing up among us, and whom I should wish to see rising to something higher than the position of subordinates to men trained in other countries; and with this feeling, I propose, on every fitting occasion, and I regard this as one, to insist as strongly as I can on the necessity of schools of practical science to the welfare and progress of this country.

ART.

The New Art of Fresco-Painting.

The art of stereochromy must be considered as involving an entirely new mode of creating durable pictures upon walls, inasmuch as a new binding material is applied, which differs from any employed in the usual modes of mural painting. By this binding material, which is the soluble glass of commerce, the colors become, as it were, silicified; and pictures executed in this way are distinguished by a certain freshness and a power of resisting atmospheric influences which ordinary frescoes do not possess.

In giving an account of this interesting mode of painting, we shall confine ourselves to a general outline of the method by which Kaulbach, the celebrated artist of Munich, and Echter, have executed, in the new museum at Berlin, four large pictures, which are generally acnowledged to exhibit a great advance in the art of mural painting. The wall to be painted is first coated with a layer of ordinary lime-mortar, in order to equalize its unevenness. The sand employed, which may be either silicious or calcareous, must be of even grain and well washed beforehand. Lime must be sparingly employed, so as to render the cement rather poor than otherwise. In this and in all the subseqnent operations, pure rain-water must be used. The plaster, thus prepared, must be well dried and exposed to the air for several days, so as to become entirely carbonated. Caustic lime would decompose the soluble glass. Fuchs, the inventor of stereochromy, recommends the moistening of the wall several times with a solution of carbonate of ammonia, so as to accelerate the saturation of the lime. When dry, it is washed over several times with a moderately diluted solution of the so-called "double water-glass," allowing it to dry each time.

The ground being thus prepared, the upper layer may be soon after added. It consists, like the lower one, of a lime-mortar, and is spread to the thickness of about one tenth of an inch. The sand employed must be well washed, and of a grain not exceeding a certain size. Very fine powder must be rejected; and for this reason it is best to pass it through a sieve. A rough grain is rather advantageous; Kaulbach says "it ought to feel like a rasp." For a picture to be viewed at a great distance, a coarser grain is required than for one designed for closer inspection.

When the coating is perfectly dry, it is sometimes rubbed with a sharp sandstone, in order to remove the layer formed of carbonate of lime. It is better, however, to accomplish this by means of diluted phosphoric acid. The phosphate of lime thus formed binds the soluble glass, a solution of which, when the coat is dry, is spread over the surface. The same is diluted with its equal bulk of water, and the operation is twice repeated. Too much water-glass prevents the ground from taking the colors. The ground being thus prepared, the painting may be at once proceeded with; some delay, however, increases the capacity for absorption. The colors to be used must be ground with pure water, (we will speak of their preparation in a subsequent article,) and the wall has also to be frequently sprinkled with water, in order to displace the air from the pores, and to insure thus the adherence of the colors. Nothing further remains to be done than to fix the colors properly with a solution of the soluble glass referred to, which operation is accomplished by sprinkling the painting in the form of a fine shower or mist, then letting it dry, and repeating the operation until the colors adhere so firmly that they can not be any more rubbed off by the finger.—*The Manufacturer and Builder.* (1)

Imitation-Marble.

It can not be gainsaid that a quality of imitation marble, or "*Hallenenstein*," as it is sometimes called by the German, is now being produced in the arts, which, in comparison to native marble, comes up very nearly to the highest point in the way of perfection. Indeed, in the old Roman times the most beautiful structures were ornamented in their interior parts with pieces of marble which consisted commonly of sand, lime, and gypsum, and which even yet exist. But in order the more to perfect this art, it was necessary that one of the many secrets of nature should be won from her keeping. Some two years ago, a manufacturer in Cassel, of the name of Thiel, succeeded in producing an artificial stone, known under the above name which is said to exceed in its excellences any that have been made heretofore. It is prepared by means of chemico-physical methods, which are known only to the discoverer and a few manufacturers. The writer of an article in the *Polytechnisches Notizblatt*, to whom we are indebted for these facts, states that in one manufactory large four-cornered slabs are made, having a length of ten feet, width of five feet, and a thickness of one foot. After one day of drying, under the influence of an ordinary temperature, these slabs are cut into smaller ones, out of which plates or slabs for the tops of washstands, tables, mantels, etc., are manufactured.

But above all else, however, this material is adapted to building and decorative purposes. It is stated, moreover, that the castle in Brunswick, Germany, which was very much injured by fire not long ago, is to be ornamented with this imitation-marble, as also the new music-hall in Hamburg. Besides these uses, very tasteful mosaic-work can be made from it. This is done by first sketching the figure or figures upon the stone; they are next neatly cut out with fine instruments, and then, finally, filled in again with the same artificial mass of the desired shades of color. The surface is then polished as though it were native marble, until it has taken on a perfect lustre.

In so far as the name "*Hallenenstein*" is coucerned, it may be remarked that the nature of the mass is such that one can imitate, even to the poiut of deception, the most excellent and purest kinds of marble obtained from the Hellenic Mountains of Greece. Nor, as giving rise to quite a new branch of industry, does the imitation, in any respect, fall far behind those rare kinds of Grecian native marble. Slabs for building purposes, cornice-work, etc., are manufactured in large blocks. These are afterwards further wrought by means of steam power, under the circular saw and the planing machine; then, finally, they come into the hands of the worker, who finishes them in accordance with the purposes for which they are designed. *Ib.*

(1) A new candidate for favor which we would take this opportunity of recommending to our readers. It is a marvel of cheapness.

OFFICIAL NOTICES.



Ministry of Public Instruction.

APPOINTMENTS:

SCHOOL COMMISSIONERS.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council, dated the 30th Jan., 1869, was pleased to appoint the following School Commissioners, for the hereinafter mentioned Municipalities:

Ste. Flore, Co. of Champlain: Messrs. Onésime Desaulniers and Jérôme Deschaînes, in the room and stead of Messrs. Fabien Levêque and Jean Baptiste Bélanger, whose terms of office had expired,—the *election* not having been held within the legal time.

St. Germain du Lac Etchemin: Messrs. Bélarmin Lapierre, Louis Laflamme, Antoine Rancourt, Olivier Rancourt, and Narcisse Martin,—New Municipality.

Ste. Perpétue, Co. of Nicolet: Mr. Onésime Rousseau, in the room and stead of Mr. Etienne Rousseau, appointed the 25th September last, but who does not reside in the Municipality.

Ste. Victoire, Co. of Richelieu; Mr. Olivier Cournoyer in the room and stead of Mr. Pierre Laporte who has finally left the Municipality—the *election* not having been held within the legal time.

St. Polycarpe, Co. of Soulanges: Messrs. James William Bain, Paul Vincent, Pierre Isaïe Prieur, Nicholas Gallagher, and Antoine D'Aout—the *elections* of preceding years having been irregular.

ERECTIONS, &c., OF SCHOOL MUNICIPALITIES.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council dated the 30th Jan, 1869, was pleased:

To erect into a School Municipality the " Mission of St. Germain du Lac Etchemin," in the Co. of Dorchester, comprising:

1. A part of the Township of Ware, namely, the 1st, 2nd, 3rd, 4th and 5th Ranges: from River Etchemin to River Famine for the 1st and 2nd Ranges; to the 33rd lot for the 3rd and 4th Ranges, and to the 25th lot exclusively for the 5th Range;

2. A part of the Township of Standon, namely, the 1st, 2nd, 3rd, and 4th Ranges, from the River des Fleurs to the River Etchemin;

3. A part of the township of Cranbourne, namely, the 4th, 5th, 6th, 7th, 8th, 9th, 10th, 11th, 12th, 13th, and 14th Ranges, from the 44th lot to the 30th exclusively.

To reannex, to Laterrière, the Northern half of lot No. 5, and lots 6, 7, and 3 of the Western Range of the Township of Laterrière, and lots 1, 2, 3, and 4 of the 2nd Range, all of which were detached, the 24th June, 1865, to be annexed to Chicoutimi.

DIPLOMAS GRANTED BY BOARDS OF EXAMINERS.

GASPÉ BOARD.

Session of February 2nd 1869.

Elementary School Diploma, (Eng.) *1st Class:*—Mr. George Gaudin.

E. J. Flynn, Secretary.

AYLMER BOARD.

Session of February 2nd 1869.

Elementary School Diploma, (Eng.) *1st Class:*—Miss Margaret McMillan, Messrs. James Kearney and Malcolm S. Boyd.

2nd Class:—Miss Henrietta Hugg.

J. R. Woods, Secretary.

SHERBROOKE BOARD.

Session of February 2nd 1869.

Academy Diploma, (Eng.) *1st Class:*—Miss Mary A. Rugg.

Elementary School Diploma, *1st Class:*—Misses Isabella A. Brown, Phœbe D. Farnsworth, and Mr. William Traynor.

2nd Class:—Misses Hannah E. Rand, Eunice Nash, and Cynthia A. Bowen.

S. A. Hurd, Secretary.

PONTIAC BOARD.

Session of May 5th 1868.

Elementary School Diploma, (Eng.) *1st Class:*—Messrs. Hugh McIver, Malcolm Blakely, and Duncan Campbell.

2nd Class:—Misses Hannah Hodgins, Elizabeth Wilson, and Mr. William Fanning.

Ovide Leblanc, Secretary.

Session of August 4th 1868.

Elementary School Diploma, (Eng.) *2nd Class:*—Miss Mary Ann Wilson.

Ovide Leblanc, Secretary.

Session of November 3rd 1868.

Elementary School Diploma, (Eng.) *1st Class:*—Mr. Joseph Totton.

2nd Class:—Mr. Robert Robinson.

Ovide Leblanc, Secretary.

Session of February 2nd 1869.

Elementary School Diploma, (Eng.) *1st Class:*—Messrs. Terence Maverly Shipman, William Hains Boyle, and Miss Janet Graham.

2nd Class:—Miss Ruth Hodgins.

Ovide Leblanc, Secretary.

RIMOUSKI BOARD.

Session of February 2nd 1869.

Elementary School Diploma, (F.) *1st Class:*—Miss Arthémise Bélanger

2nd Class:—Misses Annie Brough (Eng.), and Luce Dumont (F.).

P. G. Dumas, Secretary.

ASSISTANT TEACHER WANTED.

Wanted for the Boys' Department, Quebec National School, a Male or Female Assistant Teacher, holding an Elementary Diploma.

Salary for Male Teacher, £60. Do. for Female Teacher, £40.

Application till 25th March to be addressed, Rev. Geo. V. Housman, Quebec.

WANTED IMMEDIATELY

A Protestant Teacher able to give a Sound English Education. Stipend, £60 per annum with dwelling and small glebe. Address, with references, George A. Corbin, Secretary-Treasurer School Municipality of Cox, County of Bonaventure, Q.

THE JOURNAL OF EDUCATION.

QUEBEC, PROVINCE OF QUEBEC, FEBRUARY AND MARCH, 1869.

To Our Correspondents.

We are pleased to find that some of our readers have responded to the invitation contained in our issue of last December, relative to original articles of a practical nature and suitable for publication, wholly or in part, in the Journal. Together with Dr. Dawson's address at the annual conversazione of the Montreal Natural History which is printed in the present double number, we have, on hand the following: An Essay read by Archibald Duff, M. A., before the Teachers' Association in connection with McGill Normal School entitled " *Notes on Education in the Eastern Townships;* " a paper read before the same association upon the means of providing for " *The Support and Education of Neglected and Destitute Children,*" by Mr. Todd, Montreal; and a paper on some of the " *Physical Characteristics of the Sun,*" by Capt. Ashe, R. N., Quebec. We cannot, of course, in one limited space undertake always to find room for the whole of each article. At the same time, in availing ourselves of the discretionary powers conceded to us by the contributors of such articles, we shall endeavour to do the best we can both by them and our other readers.

Meeting of American Philologists.

We have been requested to notice a printed circular announcing that a Convention of American Philologists will be held in *Poughkeepsie, N.-Y.*, commencing on Tuesday, July 27, 1869, and continuing in session several days.

Among other business to come before the Convention will be the discussion of a series of questions relating to different collegiate studies, as to their order of precedence, time to be allotted, methods most efficient for prosecuting the Classics, and the English, as well as other Modern languages, pronunciation of Latin and Greek, means of preserving from destruction the languages of the American aborigines, &c., &c.

All Collegiate and other Professors of Language and persons interested in the cultivation of Philological Studies are invited to attend. The invitation is signed by about 100 gentlemen, the majority of whom are Professors, and including several Heads of public institutions of learning, and Superintendents of Education. Those intending to be present are requested to communicate, before July 1st with the Chairman of the Committee on Organization, Prof. G. F. Comfort, Franklin Square, New-York.

Technical Education and Scientific Schools in the United States.

In most European countries the subject of *technical Education* has long received attention. The well known result has been that even England, though at the head of nations in regard to manufacturing importance, yet, neglecting that object in her Educational institutions, found herself falling behind both in the knowledge of the principles upon which the carrying on of the practical arts and manufactures is based, and also in the quality of the products of the skill and industry of her workmen. This disagreeable fact, well established at various competitive exhibitions held in the old world, was, of course, of too momentous a nature to be long disregarded; so that, at present, there is no lack of interest in the way of devising and perfecting remedial measures.

Canada, as is forcibly stated in an address given in another column of this number of our Journal, has not yet accomplished anything towards furnishing her sons with those opportunities of special scientific instruction and training which are indispensably necessary if they are ever to excel, or even to equal the skilled workers of other countries. This remark, it is obvious, applies not only to the exercise of many callings already established in this country, but also to the development of some of our natural resources, lying neglected quite as much through deficiency of capital; and thus our young men must go abroad to qualify themselves and to seek employment.

In the United States our practical neighbours have followed the example of Continental Europe rather than that of England. While attracting skilled workmen from other parts of the world they have provided already such opportunities in their principal centres of population as render it certain that they will hereafter retain for their own citizens a foremost rank for excellence in the arts and manufactures. Some idea of the truth of what is here stated may be derived from the perusal of the following list of *Scientific Schools*, which is taken from a recent number of the *Pennsylvania School Journal.*

The following list of Scientific Schools of the United States was carefully prepared by Prof. Warren of Troy, New York, in 1866, and appeared in the N. Y. Tribune, Aug., 21, 1868 :

1. The Rensselaer Polytechnic Institute (Independent) in Troy, N. Y., was founded 1824. It has courses of Civil Engineering, Mechanical Engineering, Topographical Engineering and Natural Science. The length of each course is four years. The total attendance in 1865 was 150. The age for admission is 16 years. The degrees conferred are C. E., M. E., T. E. and B. S.

2. The scientific course at Union College, Schenectady, N. Y., founded in 1845. Course: Applied Chemistry and Engineering—two years each. Age for admission, 16 years. The attendance in 1865 was 40. The degree conferred is C. E.

3. The Sheffield Scientific School, (one of the professional schools around Yale College,) New Haven, Conn., founded 1847. The courses are: General course—Chemistry and Natural Science, Engineering, Engineering (higher), Agriculture and Mechanic arts. The length of all the courses, except the fourth mentioned, (which is two,) being three years. Age for admission, 16 years. The degrees conferred are Bachelor of Philosophy and C. E. The attendance in 1865 was 57.

4. The Lawrence Scientific School, Cambridge, Mass, (one of the professional schools around Harvard College,) was founded in 1848. The age for admission is 18 years. The courses are: Chemistry, general and technical; Zoology and Geology, Engineering, Botany, Comparative Anatomy and Physiology, Mineralogy—all one year each. The degree conferred is B. S. The attendance in 1864 was 75.

5. The Polytechnic College of Pennsylvania, (Independent,) in Philadelphia, founded in 1852. The age for admission is 16. The courses are: General School, Civil Engineering, Mechanical Engineering, Practical Chemistry, Agriculture, Mines, Architecture—all of which are two years, except the first mentioned, which is one year. The degrees conferred are: Bach. of Civ. Eng., Bach. of Mech. Eng., Bach. of Chem. Eng, Bach. of Agri. Eng., Bach. of Min. Eng, and Bach. of Arch. The total attendance in 1865 was 136.

6. The Chandler Scientific School, (one of the professional schools around Dartmouth College,) Hanover, N. H., founded in 1852. Age for admission not stated. It has four courses, viz: General course, (three years,) Engineering, Commercial, and higher general courses, one year each. The degree conferred is B. S. The total attendance in 1865 was 48.

7. She scientific courses in the University of Michigan, Ann Arbor, Mich., are Civil Engineering in general science course, (three years); Civil Engineering in special course, (one year); Natural History, General and Technical Chemistry, Mines—indefinite. The age for admission is not stated. The degrees conferred are C. E., B. S., and M. E. Total attendance in 1865, 82.

8. "Professional (Scientific) Department." (among the Professional Schools of the University of New York city,) founded in 1856. Courses: Civil Engineering and Architecture, Analytic and Practical Chemistry—the former three and the latter two years. Age for admission not stated. The degrees conferred are C. E., B. S. and Ph. D. Total attendance in 1865, 31.

9. The Scientific Section of Washington University, St. Louis, Mo., founded in 1857, has a General Science and a Technical Course of three years. The age for admission is 16 years. The attendance in 1864 was 7. The degree conferred is B. S.

10. Cooper Union for the advancement of Science and art, (Independent), New York city, founded in 1859, has a Free Night School of Science and a Free Night School of Art, a School of Design for Women, and (to be established) a Scientific (Polytechnic Day) School. For the first two the course is five years; for the latter two, not over four years, The age for admission is 16 years. In the night schools a diploma and medals are given, and in the others degrees are conferred. The attendance at the night schools in 1864 was 1,281; in the School of Design, 173.

11. The Collegiate and Engineering Institute, (Independent), New York city, founded in 1862, has a course of two years. The age for admission is not stated. A diploma is awarded at the end of the course.

12. The School of Mines of Columbia College, New York city, founded 1864, has a course of three years. The age for admission is 16 years. The degrees conferred are: M. E., Ph. B. and Ph. E. The attendance in 1865 was 33.

13. The Massachusetts Institute of Technology, (Independent,) Boston. Founded in 1865. Full course, four years. General course common to all the following special courses, three years: Mechanical Engineering, Civil and Topographical Engineering, Practical Chemistry, Geology and Mining, Building and Architecture, higher General Science, etc.—two years each. The age for admission is 16 years. Degrees are conferred in these several special courses. The attendance in 1865 was 72.

Besides the above mentioned, there are the Worcester County Free Industrial Institute, (Independent,) Worcester, Mass.; the University of the South, Sewanee, Tenn.; the Delaware Literary Institute and Engineering School, Franklin, N. Y., and the School of Mines in conection with Harvard College, Cambridge, Mass., all of which are soon to be put in operation.

In the Brown University at Providence, R. I., there is a department of Chemistry and Engineering; in the Scientific School of the New York Free Academy, founded in 1853, there was an attendance of 482 in 1864. The Brooklyn Collegiate and Polytechnic Institute was founded in 1855. The University of Pensylvania, at Philadelphia, has a department of Mines, Arts and Manufactures, and the Washington College, at Lexington, Va., has a department of practical mechanics, founded in 1866.

Visit of His Excellency Sir John Young to Montreal.

McGill University.—On Wednesday afternoon, (3rd Feb.) His Excellency the Governor-General visited McGill College, accompanied by His Worship the Mayor, Lieut.-Governor Howland, the Hon. John Rose, the Hon. John Young, the Hon. Mr. Campbell, W. H. Lee, Esq., Clerk of the Privy Council, Col. McNeil, A. D. C., Col. Duchesnay, P. A. D. C.; Mr. Turville, Private Secretary, and other gentlemen. He was received by the Governors, Professors, Graduates, and Under-graduates of the three Faculties, in the William Molson Hall, which was well filled on the occasion.

The Governor-General having taken his seat on the dais, the following address was read by the Hon. James Ferrier:—

To His Excellency the Right Hon. Sir John Young, Baronet, K. G. C. B., G. C. M. G., &c., &c.

May it Please Your Excellency:—

We, the Governors, Principal, and Fellows of McGill College, beg leave to approach Your Excellency to express our gratification on account of your present visit to the City of Montreal.

We, in common with all the loyal subjects of Her Majesty the Queen, are happy in the belief that Her Majesty in appointing Your Excellency to preside over the Government of Canada, selected one in all respects well qualified worthily to represent our Gracious Sovereign and to advance the interest of this Dominion.

We may be pardoned on this occasion for alluding to the official connection of Your Excellency with this University as its visitor under the Royal Charter, and for inviting the special attention and countenance of Your Excellency to the important work committed to us in connection with the higher education, the claims of which, as well as its difficulties in this country, Your Excellency, we are persuaded will readily estimate.

We pray that Almighty God may so bless Your Excellency's government that it may yield you much happiness and honour, and be attended with prosperity to this Dominion of Canada.

Dated February, 1869.

His Excellency then read the following

REPLY.

The Governors, Principal and Fellows of McGill College.

Gentlemen,—I beg to tender you my sincere thanks for your loyal address.

As official visitor of your University I freely recognize the several claims which you have to my co-operation, in your endeavours to promote its interest and secure its welfare.

The work in which you are engaged is one the importance of which it is impossible to overrate, and most earnestly do I pray that your efforts may be crowned with the best success, and that this University may be the means of sowing broad-cast the seeds of wisdom which may bear fruit a hundred fold in the general diffusion of knowledge throughout the Dominion.

JOHN YOUNG.

Mr. W. C. BAYNES, B. A., Registrar and Bursar, then announced that the Vice-Chancellor would read the Annual Report.

Principal DAWSON, after alluding to the absence of the Chancellor, Judge Day, gave some interesting facts in connection with the University. He said

May it Please Your Excellency,

We have to regret on this occasion the unavoidable absence of our Chancellor, the Hon. Judge Day, who has taken a leading part in the organization and development of this University. In his absence, I beg leave as Vice-Chancellor to present to your Excellency the annual report of the University, in which at the close of each year it presents its condition and history to the notice of the visitor. In doing so on this occasion, I may notice briefly the origin of McGill University, in 1811 by the bequest of a citizen of Montreal, the Hon. James McGill—so that it is the oldest University in Canada proper. Its growth, however, was slow, and though organized in 1828, and from that time taking an important place in the work of higher education in Lower Canada, it was not till its reorganization under its amended charter in 1852 that its rapid rise began. At that time and shortly after, by aid rendered by the Legislature, and by the increase in value of the McGill estate, and the liberal subscriptions of citizens of Montreal to the amount of £15,000, it was enabled to complete its staff of Professors in the Faculties of Arts, Medicine and Law, and to establish a standard of education equal to that of any University in this country. Subsequently, its liberal benefactor, Mr. William Molson, presented to it the building in which we are now assembled, together with those occupied by the Museum and Chemical Laboratory.

The present position of the University justifies the hopes entertained by its founder, and the subsequent efforts of his fellow citizens for the endowment of a University in Montreal. We now number 26 Professors in the Arts, Law and Medicine, and in the McGill College proper we have in the present session 258 students in these faculties. We have two affiliated colleges, the Morrin College, Quebec, and the St. Francis College, Richmond, each with a number of students. Being Protestant, but not denominational, the University has no Theological Faculty; but under its statutes, it admits Theological Colleges to affiliation. Of these it has now two representing two of the leading religious denominations.

Our High School department, a preparatory school for the University, and one of the oldest classical schools in Canada, has 218 pupils. The Protestant Normal School, for the training of teachers, has been placed under our management, and has 74 teachers in training, while the Model Schools have 343 pupils. There are thus in all more than 900 students and pupils under our care, and of these, at least, 200 are not resident in Montreal, but have resorted thither from various parts of the Dominion to avail themselves of the educational advantages offered by the University.

Even within the last year we have received additional tokens of the liberality and good will of the people of this city. A subscription of $2,000 has enabled us largely to increase our philosophical apparatus. Another subscription of a similar amount has erected for us an extension of our museum. A lady has given for competition as an exhibition an annual sum of $100, and our friend, Mr. Molson, has presented to us Mr. Marshall Wood's Bust of His Royal Highness the Prince of Wales.

Thus aided and supported by the wealth of the commercial metropolis of this country, we may entertain large hopes of usefulness. Yet we are fully aware that in many respects this is an embryo university, and we have been especialy desirous to add to our attractions for students, bursaries and scholarships, similar to those of the Universities of the old world, and to extend our course in the direction of practical and scientific education in its application to the industrial arts. We are now moving in these subjects, and are placing them before the Government of this Province and our friends in Montreal, in the hope that adequate means may be supplied.

It gives us much pleasure to receive Your Excellency so soon after your arrival in this country, and to assure you that we are thoroughly in earnest in exercising, for the benefit of education, the powers graciously conferred on us by our Royal Charter to the utmost extent in our power, and in perfecting that loyalty and patriotism which are inherent in the young men of this country by the refining and ennobling influence of liberal culture.

The following members of the University were now presented to His Excellency:—

Governors.—The Hon. James Ferrier, M.L.C.; William Molson, Esq.; the Hon. John Rose, Q. C., M. P; Peter Redpath, Esq.; George Moffatt, Esq.

Principal.—John William Dawson, LL.D., F. R. S., F. G. S. Vice-Chancellor.

Fellows.—Ven Archdeacon Leach, D. C. L., LL. D., Vice-Principal, and Dean of the Faculty of Arts; Geo. W. Campbell, M.A, M.D, Dean of the Faculty of Medicine; Alexander Johnson, LL. D., Professor of Mathematics and Natural Philosophy, McGill University; Rev. George Cornish, M.A, Professor of Classical Literature, McGill University; W. Fraser, M. A, Professor of Institutes of Medicine, McGill University; P. R. Lafrenaye, B. C. L., Professor of Jurisprudence, McGill University; T. K. Ramsay, Q. C., M. A, Professor of Civil Law, Morrin College; Robert A. Leach, M. A. B.C L.; Robert T. Godfrey, M. D., Dr. Leprohon, Rev. D. H. McVicar.

Secretary, Registrar, and Bursar.—William Craig Baynes' B. A.

The Professors, Doctors of Medicine, Masters of Arts, Bachelors of Civil Law, and Bachelors of Arts.

His EXCELLENCY the Governor-General, on rising said, he was not prepared to make any address on the subject of education, though had he had longer notice he might have done so; the facts which had just been given by the Vice-Chancellor, indeed, scarcely needed a reply. He felt the deepest interest in the progress of education, both as regarded this country and at home. Education had now become not a luxury, but a necessity, for where the franchise was widely diffused, education was absolutely necessary. There was nothing so noxious to freedom as ignorance, and every one that wished well to the country must strive to foster education. The interest of the citizens of Montreal in the University had been shown by the liberal donations frequently repeated, and he trusted that the University would continue to flourish in the future as it had done in the past.

The proceedings were now brought to a close, and the Governor-General and his *suite* were conducted through the museum, and shown other points of interest in the college, after which they took their departure for the Natural History Society.

Museum of the Natural History Society.—A little after four o'clock, His Excellency paid a visit to the museum of the Natural History Society. At the Society's Rooms, His Excellency was received by the President, Principal Dawson, Rev. Dr. DeSola, Hon. Jas. Ferrier, Jas. Ferrier, jr, Dr. J. B. Edwards, Dr. Smallwood, Prof. Darcy, D. R. McCord and others. His Excellency examined, with great care, the collection of Canadian Birds and Mammalia, the more interesting features of which were explained by Principal Dawson and Mr. J. F. Whiteaves. The visit lasted nearly an hour, during which the Governor-General expressed his gratification at the interest taken in the study of Natural History, and the pleasure which the visit had given him.—*Montreal Gazette.*

Monklands.—His Excellency also visited the educational establishment for young ladies conducted by the Sisters of the Congregation, and formerly the residence of Lord Elgin. The morning was somewhat stormy, but thanks to covered sleighs, His Excellency and party reached Monklands very comfortably about noon. His Excellency was accompanied by His Worship the Mayor, the Hon. J. Rose, Hon. Mr. Campbell, Hon. J. Young, Colonel McNeil, A. D. C., Colonel Duchesnay, P. A. D. C. and Mr. Turville, Secretary.

The Governor General on his arrival, was received by Messrs. Leblanc, Pominville, Beaudry, and others. The party were immediately conducted to the large hall, by the Superioress, Sister Nativity. Here they were received by the young ladies standing, while a piece of music was performed by the Misses Tremblay, Leprohon, Pouliot and Vanner on the harp, Miss Chaput on the organ and Miss Coyle at the piano. At the head of the room chairs were provided for the distinguished visitors. Among those present were Mr. Victor Hudon, Dr. Trudelle, Messrs. F. P. Pomminville, Louis Betournay, Chas. A. Leblanc, Louis Beaudry, J. C. Baker, A. M. DeLisle, Mrs. and Miss DeLisle, Mesdames Young, Pominville, Moat, Leblanc, Miss Symes and Miss Des Rivières.

Miss DOYLE now advanced and read (in English) in clear and distinct tones the following address to His Excellency.

Your Excellency : Ere your arrival in our western clime, fame had made you known to us, even on this our mountain solitude, and anxiously did we anticipate, the advent of the illustrious representative of Her Most Gracious Majesty, he who has done so much not only at home, but in distant lands for the honor and glory of the Empire whose sun never sets. Warm and sincere was the welcome which greeted Your Excellency in this noble city of Mount Royal, yet no less warm, no less sincere, is that which we proffer you, when we hasten to inscribe with pride your name amongst those of the illustrious visitors who have honored with their presence this Villa, once the residence of the Governors of Canada. Eloquence has done its best to felicitate Your Excellency on your arrival in this city, and every feeling of loyalty, devotedness and regard, finds a faithful echo in our young hearts.

Fain would we strew the way with flowers, as when your noble Predecessor and his gracious lady came in the lovely summer time to crown our efforts at the termination of the scholastic year, but though stern winter has blighted the fair scenes, we can proffer Your Excellency flowers which shall never fade,—fervent wishes for your happiness—a future no less brilliant than the past. May your name, Excellency, be enshrined in Canadian hearts, associated with all that is most prosperous, great and glorious in the history of this new nation over whose destiny you come to preside.

Miss Leblanc, and Miss Newcombe then advanced towards His Excellency when the former delivered a short extempore address in French congratulating His Excellency on his arrival amongst them, and referring to Lady Young in flattering terms.

Miss Newcombe now approached Sir John Young, and presented him with a bouquet of flowers for Lady Young.

His Excellency then made the following reply:

Mesdames and Mesdemoiselles :

I thank you very cordially for the words of welcome that you have addressed to me by the mouth of that charming young lady, and also for the magnificent bouquet that you have presented me with.

I am happy to have had the opportunity, as representing Her Majesty, of visiting this institution for the education of youth, this sweet and pleasant retreat, consecrated to study and direction, and the practise of those amiable and solid qualities which constitute the angelic domestic woman. Here, ladies, you may learn to imitate in a more modest sphere the domestic virtues of our Gracious Sovereign on the throne, so beautiful an example to the Christian world. I will keep in agreeable remembrance the moments I have enjoyed amongst you. I thank you for the good wishes you have expressed for the happiness of Lady Young, and I will not forget to communicate them to her in remitting to her your handsome bouquet. I do not know any more gracious or more accurate interpretation of your sentiments than that conveyed by the beautiful flowers which compose it.

John Young.

The ceremony, though brief, was a very pretty one. The national anthem now sounded from harp and organ as His Excellency and suite passed down the broad avenue lined by the bright young faces, which it is needless to say were not the least attraction of the scene.

The Governor-General and guests were now conducted to the drawing-room where wine and cake were provided.

The Superioress then conducted the Governor-General and visitors through the dormitories, fairy regions of neatness and order, the beds being arranged end to end down two long well-ventilated corridors. The visit having come to a conclusion His Excellency and suite left in their sleighs.

In point of situation, salubrity and picturesque scenery, this Institution seems unrivalled ; the grounds are extensive, and comprise a delightful grove and lovely little lake. The house for the pupils, being the former residence of Lord Elgin, is large and commodious, and is fitted up in a style of comfort, and in some degree of elegance, not surpassed by any educational establishment of the kind.

One of the best features in the educational course is that in addition to all the branches of a liberal education, the advanced young ladies are instructed in that most neglected of female accomplishments, the culinary art.—*Ib.*

The Christian Brothers.—On Friday, 5th Feb., His Excellency visited the Schools of the Christian Brothers, Coté Street. The Governor was accompanied by His Worship the Mayor, the Hon. J. Rose, the Hon. J. Young, the Hon. M. Campbell, Colonel McNeil, A.D.C., Col. Duchesnay, P.A.D.C., A. M. Delisle, Esq., and Mr. Turville, Private Secretary.

The Governor and his cortege were received at the door by the Rev. Brother Anthony, Director and Dr. DeBonald, one of the physicians to the Institution.

His entrance into the hall, which was crowded with pupils, a number of gentlemen, professors and teachers, was heralded by the juveniles' brass band playing " St. Patricks's Day," and " God Save the Queen."

After His Excellency and suite had taken their seats on the raised *dais*, the singing class under Brother Flamian, Professor of music, sang a couple of national airs with great effect.

Two addresses were then presented to the Governor, one in English and the other in French. James Wilson read the following :—

To His Excellency, the Right Honorable Sir John Young, Bart., G. C. B., &c. &c., Governor General of the Dominion of Canada, &c. &c., &c.

May it Please Your Excellency :—

We the pupils of the Christian Brothers' Schools of Montreal, request Your Excellency to accept the unfeigned sentiments of gratitude that cause our youthful hearts to palpitate with jubilation at the sight of your flattering presence within our Institution.

Long before your foot pressed the soil of our New Dominion, we had been made acquainted with the sterling qualities that distinguish Your Excellency, —qualities which will be, no doubt, one of the main-springs of the prosperity and happiness of the country which has been placed beneath the ægis of your able administration.

We beg to assure Your Excellency that we shall ever consider it an incumbent, but most agreeable, duty to offer up our prayers to the Throne of the Most High, that He may favor Your Excellency with the wisdom and fortitude requisite for those in whose hands the reins

of Government are placed, and on whom the destiny of nations so greatly depends.

On account of the favor conferred on us by the thrice welcome visit of Her Most Gracious Majesty's worthy representative, this day shall ever be cherished among the happiest of our life; and when the halcyon season of our school-days shall be numbered with the past, and we have gone forth to meet 'the rough realities of life,' we will look back with fond recollection to this memorable day.

Might we presume to request Your Excellency to tender Lady Young our most sincere respects and best wishes for her health and happiness.

THE PUPILS OF THE CHRISTIAN BROTHERS' SCHOOLS.

His Excellency responded in French and in English. The following is the English reply:

It has given me much pleasure to receive your kind addresses of welcome, and I am sure they will give equal pleasure to Lady Young when I inform her, as I shall not fail to do, of the kindly mention you make of her name.

The youthful spirit of patriotism which they breathe, amply proves that you are treading in the footsteps of those, your seniors in years, from whom during my short sojourn amongst you, I have already received so many convincing proofs of loyalty to the throne and attachment to British institutions.

In due time their places will be yours, and your task will be to complete and consolidate institutious of which they are wisely laying the foundations.

No fitter preparation for the work can be devised than a good christian education. This, the institution in which we are now assembled offers and places within the reach of each one of you.

To beg of you to avail yourselves of the precious offering, and to entreat you to make good use of the golden hours of youth would only be to reiterate advice which I am sure is daily inculcated; but, if by chance, a passing word of mine should weigh with even one here present and fructify as the seed in the good ground, I shall deem myself more than amply rewarded for my attendance to day at the Institution of the Christian Brothers of Montreal.

JOHN YOUNG.

At the Governor General's request the Director presented to him the Brothers with each of whom he cordially shook hands. He then granted the pupils a holiday which they gladly accepted and in return greeted him with a beautiful chorus.

The band having played "La Canadienne" and "God Save the Queen" His Excellency departed leaving a pleasant impression on all present.—*Gazette.*

Quebec Literary and Historical Society.

The soiree on Saturday evening, (6th. Feb.) in Morrin College Hall, was the first given under the auspices of this institution since their removal to that building.

The audience included many of the prominent citizens of Quebec. The interesting features of the occasion were the addresses which the Hon. Mr. Chauveau, Premier, and the Lord Bishop of Quebec had consented to deliver.

The Hon. Mr. Chauveau began by mentioning an article written on the history of the old Government House in Montreal, by l'Abbé Verreau, which terminated by a quotation from Terentianus Maurus: *Habent sua fata libelli;* with this trifling change "Habent sua fata monumenta"—which could never apply so strikingly as to the old jail converted into a college and literary institution. The speaker then reviewed the many changes which have taken place in the public buildings of this old city, associating in his remarks the memory of those public men, writers and others, who have contributed to the fame of Quebec. He then gave a brief history of the Literary and Historical Society from its foundation, alluding to its founder, the Earl of Dalhousie, Sir Francis Burton, Dr. Wilkie, Chief Justice Sewell, the late Andrew Stuart, M. Roy, M. Vallière de St. Real, the Hon. W. Sheppard, and the many other distinguished men who have taken an active part in its proceedings and written for its transactions. These transactions, he said, were well known in Europe and were a credit to this country. He alluded more particularly to the historical publications of the Society, which were begun under the care of the late lamented Mr. Faribault and which had contributed so much to fostering a general taste for the hitherto unknown treasures of Canadian history. The old books on Canada were now an object of research and competitions among amateurs, and our literary publications besides the numerous historical works which have been published here recently are now finding in these works a source of inspiration. He spoke of those old works, reviewing the style of the authors, Charlevoix, La Mère de l'Incarnation, Sagard, Lescarbot. As an illustration of the pleasant old French of Sagard, he read from his written description of the humming-bird, which he said was written long before Buffon and Mr. Le Moine had given theirs. The garden of the Recollets, where Sagard was admiring the humming birds, was in those days at the place where the General Hospital is now, on the River St. Charles. The honorable gentleman, as one of its oldest members, concluded by congratulating the Society on the beautiful rooms they had now procured, and expressed the hope that they would remain longer in this building than in any of the numerous places where their predecessors had settled down in the many peregrinations of the Society from the time when it had first assembled at the call of Lord Dalhousie in the *Chateau St. Louis*, in the year 1823.

The Lord Bishop addressed the assemblage as follows:—

Mr. President, Ladies and Gentlemen,—Poor old Quebec is going down. It is 365 times, I think, exactly, that this statement has been repeated to me within the last twelve months. And being of an experimental turn. I sallied out one fine afternoon not long ago, to verify the proposition. And as I came down St. Ann street, and marked the change that had come over the dingy old building that used to occupy this site—I could'nt see it. And when I considered that two literary institutions have now their home where once was a gaol—when I realized the fact that the muses have dispossessed the felons—positively I began to think that poor old Quebec was going up. But, sir, joking apart, there is in this welcome to intelligence—in this making of a home for culture—an unquestionable proof of the moral wholesomeness of our state. They have the seeds of progress, the pledge of growth, within them who are imbued with the belief that a man's life consisteth not in the abundance of the things he possesseth, to whom it has been given to see that opportunity for mental cultivation is a public necessity. I do not mean to argue and I do not think — that knowledge is all the same as virtue —or that the diffusion of intelligence is all that is needed for the extirpation of vice. But I do think and I do maintain that a large and liberal culture—the fructifying of thought and the refinement of feeling—tends no less to the advancement of society, than to the happiness of the individual. The mind of the man who, without the liberalizing influence of general culture, is given up to his particular calling or profession will invariably deteriorate. His taste, his sympathy will grow narrow, his understanding small. His understanding small. It may be bright and keen in the confined groove within which it usually works—it will be dull and edgeless out of that groove. The proof of this is over plain. The World is full of people clever and of repute in their profession—ignorant, wrong-headed, and unreasoning out of it.

It is true that some professions do make larger demand upon the intellect—do for their ordinary exercise require and compel the mind to move in a larger circle. And these we therefore call the Liberal Professions. But if you meet with a man of a really flexible understanding—or intellect adjusting itself spontaneously to the appreciation of new circumstances, and new facts—a mind that will work freely, so to speak, in a new material—you may depend upon it, that man knows something, and cares for something outside of his profession; you may depend upon it that this versatility has not been acquired without many a canter on some favorite hobby—many a canter over the fresh and springing turf of some favorite intellectual pursuit—off the hard and dusty road along which he wins his bread. And this many-sidedness it is—this openness to variety of interest, which while it raises a man's mental nature, and enhances the enjoyment of his private hour, this it is that lends to the intercourse of society its charm and its delight—supplies to conversation the elastic spring without which life's most exhilirating refreshment sinks into an infliction and a bore. Well then, ladies and gentlemen, our Literary and Historical Society is an institution admirably calculated as it seems to me to supply those opportunities for mental cultivation which we so much desire. Literature, History, Science—for though the name of science does not appear in our style and title, yet (what is made more to the purpose,) the thing is not absent from our transactions. Science, History, Literature—to bring these about us—to make a home for these among us—this is to surround ourselves with an atmosphere of culture—this is to enable ourselves to breathe the breath of intellectual life. There is no stimulant so potent, no tonic so invigorating for the human mind, as that questioning of nature, that close grapple for truth, which we call science. In the sifting and sorting of nature's facts, in piercing to divine their intent and significance, in penetrating to a perception of nature's forces, so vast in their universal grasp, so minute in the delicacy of their touch, which fashion the snowflake, and uphold the universe—in penetrating to discern beneath nature's

forms, the silent ordinances of God's great law—the unspoken voice of Him in whom we live, move and have our being,—the human mind attains its rarest, ripest skill, the human faculties quicken and develope into their most vigorous, most abounding life.

This may be all very well, I fancy I hear some one saying, for those that like it, but the knowledge we want is a knowledge of life; the knowledge that is most useful—most indispensable—is knowledge of men. I admit this. "The proper study of mankind is man." I admit this. The thoughts, the passions, the characters, the actions of our fellow-men are influences very near to us. They touch us all round. We are immersed in them. It concerns us to comprehend them. We shall miss our mark if we miscalculate them. If we would study men, if we would be good judges of human nature we must—to use the quaint language of Bacon—we must lay aside the *idols of the den*—must come out of the cavern of our individual peculiarities, with its dim distorting lights, and observe mankind under the broad, clear light common to all. And this we shall only do by the aid of history. It is by observing man as he has lived under varied conditions, by tracing the connexion of events, by weighing, testing, estimating the relative strength of the many conflicting, modifying causes and influences by which events have been produced, that we shall so train and restrain, so file and finish what natural gifts we may have or attain to that swiftness of insight, and ripeness of judgement, which we all flatter ourselves that we possess. If we would be good judges of human nature—if we would understand the present, or forecast the future, we must first of all have practised ourselves to reconstruct the past. History then and science entering thus of necessity into all mental cultivation we have in our Literary and Historical society the aids and incitements by which such cultivation is induced, and advanced. We have in our library a large collection of books, and we have in our stated meetings that intellectual co-operation which can make those dry bones live. The organization of the society which promotes the literary habit and invites to original research cannot well be set at a value that is too high for it. It is by trying to do a thing that we learn to know it. I remember to have heard, about the time of the revolution of 1848, how that Mr. Louis Blanc then chiefly known as the great socialist authority on the organization of labor, who, you recollect, was one of the provisional government in Paris, found his office invaded one morning by an excited throng of his disciples, demanding the instant realization of his theories. "What did they want?" "The organization of labor." It was in vain that the philosophical minister assured them that the thing could not be done in a moment. These tumultuous deputations do not wait upon ministers, I believe, in order to listen to reason. They were getting furious; when a great thought came into the statesman's mind. Singling out the most unreasonable of his admirers, he said, "The thing shall be done, and at your dictation. What shall I write?" and taking a pen and a sheet of foolscap, he waited for the word. The man whom he addressed stepped confidently forward. He rejoiced. The hour of the unappreciated was come! "What shall I write?" "The organization of labor." He wrote it. "What next?" "The organization of labor." He wrote it again; and again looked up expectant. The organizer began to get flurried. He took a turn across the room, came back, and, placing his hand to his head, repeated, for the third time, "The organazation of labor—is—is a more difficult matter than I thought it was." There it is: the bending of the mind to original effort, whether it be for the production of a state paper, the composision of a treatise, or the investigation of a phenomenon, cannot fail to teach a man something about his subject and something about himself. The criticism of his friends will probably teach him something more, always supposing that the society to whose criticism his lucubrations are submitted do not descend, as such societies have a tendency to descend, into a mutual admiration society. I may assume, I think, that there is no fear of that with us; but that we shall reap the full benefit of such co-operation, not the least of which arises out of the free discussion and conversation which follow the reading of our papers. These are the very things to keep a man within those bounds of strict and sober statement which in the gush of composition the unaccustomed pen is apt to overleap. The correction of error, however, and the enforcement of accuracy, invaluable as these are, are not the only good purposes which a competent fact to face criticism subserves. In the prompt dealing with novel views, and the prompt handling of new facts necessitated by the exigencies of oral debate, a man acquires, if ever he can acquire, swiftness and precision of mental movement. And he acquires more than that. He acquires mental fecundity. The mind is fertilized by the heat evolved in the play and collision of thought and bears more abundant crops—crops that spring up not from those ideas only which have been implanted from without, but from unsuspected seeds of thought warmed into life within. After all, however, it will be to no purpose that we sharpen our wits if they have nothing to work upon. But this something to work upon is the very thing which our own institution supplies. We have in our library the treasures of theory and fact, the records of observations and reasonings which constitute the knowledge and the wisdom of the past. And in the same library, by the continued accession of new works representatives of modern thought and modern research we enter into intellectual possession of the present. And this is what we are bound to do. It may be all very well to talk, as some people will talk, about the superiority of mother wit over book-learning. But nowhere can a man keep himself abreast of the intelligence of his age without book learning—least of all can we venture to make the experiment here,—we who inhabit a city which with all the beauty of its environments, and all the venerableness—as things go in these parts—all the venerableness of its associations is not, it must at length be conceded, I suppose, quite the centre and source of civilization. Upon libraries then and books, if we would not fall behind in the race, upon libraries and books we must rely as our main means of intellectual culture. Something we have in this way. More we need. And I trust that our funds will so increase that the best thought and freshest knowledge of the day will always be accessible to us and familiar amongst us. And here perhaps I might leave the matter; but in truth I am loath to leave it here. The literary character stands first in the description of our Society. And though the office, I have been assigning to books and libraries is an important and an honorable office, yet it is but a subsidiary and a secondary one. Now I am certainly led by natural disposition—I think I am called by the occasion to take, before I bring these observations to a close, at least one brief glance at the humanizing influence of literature valued and followed for its own sake. And since I have trespassed already too long upon your attention, I shall confine myself in what I say about this influence to this one single consideration,—that the love of literature takes us into good company. Books that live, preserve and perpetuate for our society and conversation the selectest minds of all the ages. No magician's fabled wand was ever mightier to conjure up the dead than is the spell that every student of literature holds in his hand. The world's master-spirits wait upon his will. Addison will come at his call to charm a vacant hour with the exquisite ease, the genial archness of his talk, and the delicate grace of his wit. Bacon, laying aside the cares and the snares of state, will unfold, of a winter's evening, his grand conceptions for the creation of science, or pour into listening ears, with many a quaint proverb and many a sparkling phrase, those wise counsels for the conduct of life which, as he himself says, come home to men's business and bosoms. Or, if his mind be in more imaginative mood—if he be disposed to

"Feed on thoughts that voluntary move
Harmonious numbers,"—

an old man rises to his side—aged before his time—the lines of whose noble countenance betoken one that has been used

"To scorn delights, and live laborious days;"—

A blind old man, to whom it has been given to

"See and tell
Of things invisible to mortal sight;

And, lo! under Milton's guidance he is present in the conclave of the rebellious angels, where,

"High upon a throne of royal state, which far
"Outshone the wealth of Ormus or of Ind,
"Or where the gorgeous East with richest hand
"Showers on her kings barbaric pearl and gold,
"Satan exalted sat, by merit raised
"To that bad eminence."

He hears that high debate, and as he gazes on the grand forms of the fallen angels—

"Majestic though in ruin,"—

He thrills under the weird power of that infernal eloquence, or—still by the spell of this "old man eloquent,"—other sights and other sounds prevail; and he hears

"The merry bells ring round,
"And the jocund rebec sound
"To many a youth and many a maid
"Dancing in the chequered shade
"And young and old come forth to play
"On a sunshine holiday."

Or if his fancy take a different sweep, stepping back some three

thousand years he listens whilst the wandering minstrel tells once more the tale of "Troy divine" or—but the theme is endless—there is not a tone in the whole diapason of the soul's capacities which literature does not evoke. It expands and elevates the mind —it rouses and it soothes. It is a friend always near and always welcome. In the language of its most enthusiastic votary it is at once the strength of youth and the solace of age—the adornment of prosperity—a refuge in distress—solitude's companion and society's delight.

The speakers were frequently applauded, and the historical data given by Mr. Chauveau, and the Bishop's eloquent address, were listened to with rare pleasure.—*Mercury.*

Annual Report of the Superintendent of Education for the Province of Nova Scotia, for the School year ended the 31st October 1868.

The progress of Education in our sister Province, exhibited by this report, must be gratifying to all friends of the cause.

It was our intention to have given a somewhat extended analysis of it, but now find want of space will prevent our doing so. We shall however give a few extracts.

The Report is divided into three parts,—Part I.—General Report; Part II.—Statistical Tables, and Part III.—Appendices. We shall confine our attention to Part I.

The following Summary of the more important statistics for the year present a condensed view of the condition of Education in the Province, as compared with the year 1866:

SCHOOLS AND PUPILS.

No. of Public Schools in operation:	
Winter Term, 1867	1129
Do. 1866	907
Increase	222
Summer Term, 1867	1416
Do. 1866	1170
Increase	246
Pupils Registered:	
Winter Term, 1867	61,718
Do. 1866	45,131
Increase	16,587
Summer Term, 1867	70,075
Do. 1866	56,017
Increase	14,058
Total No. attending Educational Institutions:	
Winter Term, 1867	62,396
Do. 1866	45,768
Increase	16,628
Summer Term, 1867	70,761
Do. 1866	56,676
Increase	14,085
No. of different Pupils *reported* attending the Public Schools during some portion of the school year 1867	83,058
Estimated do. do. 1866	71,059
Increase	11,989
Proportion of the present (1) population of the Province attending Public Schools during some portion of the year 1867	1 in 4.56
Estimated do do. 1866	1 in 5.21
Increase	1 in 31.55 of pop.

(1) Estimated population of the Province in 1867, 378,323, as furnished by John Costley, Esq., Secretary to the Board of Statistics.

No. of pupils daily present at Public Schools on an average:	
Winter Term, 1867	35,091.88
Do. 1866	25,988.86
Increase	9,103.02
Summer Term, 1867	38,993.70
Do. 1866	25,128.93
Increase	13,864.77
No. of pupils daily present per 100 registered:	
Winter Term, 1867	56.86
Do. 1866	57.58
Decrease	0.72
Summer Term, 1867	55.36
Do. 1866	58.00
Decrease	2.64

TEACHERS EMPLOYED.

Total No. Male Teachers:	
Winter Term, 1867	779
Do. 1866	603
Increase	176
Summer Term, 1867	743
Do. 1866	603
Increase	140
Total No. Female Teachers employed:	
Winter Term, 1867	482
Do. 1866	326
Increase	156
Summer Term, 1867	716
Do. 1866	557
Increase	159
Total No. of Licensed Teachers employed:	
Winter Term, 1867	1261
Do. 1866	929
Increase	332
Summer Term, 1867	1459
Do. 1866	1190
Increase	269

SALARIES OF TEACHERS.

Total amount paid for salaries of teachers of public schools	$263,867.97
Do. do. 1866	235,825.67
Increase	$28,042.30

SCHOOL-HOUSES, FURNITURE, ETC.

Amount paid by the Province to aid poor sections in building	$2873.79
Do. do. 1866	2845.29
Increase	$28.50
Amount paid by the Province towards supplying books, maps, and apparatus	$13,388.06
Do. do. 1866	4,855.72
Increase	$8,502.34
Total amount expended by the various sections for all purposes, exclusive of "salaries" and "debt"	$181,876.00
Do. do. 1866	91,024.31
Increase	$90,851.69

TOTAL EXPENDITURE FOR PUBLIC SCHOOLS.

Paid by Government	$145,280.17
Paid by Counties	91,477.14
Raised by various sections	262,912.86
Total 1867	$499,670.17
" 1866	349,811.00
Increase	$149,859.17

SUPERINTENDENT'S REMARKS.

THE SCHOOL LAW.

The Property of Non-Residents.—There is at present no provision in the School Law by which the property held by a Non-Resident of the County can be assessed for Local School purposes. It would be only just to make such property liable to local assessment in the section in which it is situate.

Poll-Tax.—There is one point in connection with School Assessment to which I would call attention In my report of 1864, I recommended that a portion of the Local School Assessment should be levied as a poll-tax. Such a law has since been passed for the City of Halifax, and the Annual School Meeting at Dartmouth has by unanimous vote twice solicited me to press this subject upon the attention of the Legislature. I have learned the views of very many persons upon the subject and find great unanimity in favour of raising a portion of the Local Assessment by poll-tax. Such a mode would tend, on the whole, to equalize the burden of support, by reaching many who ought in all fairness to bear a share, (and who, I believe, would as a general rule, most cheerfully do so), yet having no rateable property, are under the present system, exempt from all share in the cost of educating the community in which they live. It will be evident, moreover, that if such a mode of levying the Local Assessment were adopted by the Legislature, it ought to remove all grounds for complaint which are now entertained by the more aged men throughout the Province. I would respectfully suggest that the Legislature consider the wisdom of enacting that a given proportion of the sectional school tax shall be levied as a poll-tax on all adult male residents.

SCHOOL INSPECTION.

It has been the experience of every country supporting a public or national system of Education that a thorough school inspection is necessary to a wise and vigorous administration of that system. For upwards of three years, the schools in each county of Nova Scotia have been under the special supervision of an Inspector. Through these officers the Superintendent has sought to awaken the interest of every portion of the Province, and render operative the educational enactments of the Legislature. I need not say that this work has required much vigilance and unwearied labour. The school accommodation of the Province has been improved both in extent and kind a hundred per cent, and the attendance of children at school has been doubled. Equal if not greater improvement has been made in the general equipment of the schools with respect to books, maps, and other necessary apparatus; while not less advancement has been made in all matters pertaining to the internal management of the schools. Of all the means placed by the Legislature under the control of the Superintendent for securing these great results, none have been so direct and powerful as the appointment of inspectors. The duties of these officers have been multiform. They have pressed upon the people the just claims of Education, and labored to awaken a favourable response to the provisions of the law. They have instructed the people what steps are necessary to the enjoyment of the highest benefits contemplated by the enactment, what should be the nature and extent of their school accommodation, and how their school affairs might be properly conducted. They have assisted the local Trustees in obtaining suitable teachers for their respective sections; and when local difficulties have arisen they have been directly instrumental in allaying irritations and in settling disputes. The great advancement made both in the accuracy and fullness of educational statistics has been secured through the agency of these officers, and time only is required to perfect by their instrumentality a thoroughly reliable annual exhibit of the educational affairs of the Province. By periodical inspection of the work performed in the school-room, they have already done much towards elevating the character of the instruction given, and in securing well-ordered schools. In short, from the experience of the past few years I am confident that it would be utterly impossible to secure and maintain a discriminating and productive application of our Educational means either provincial or local, material or mental, without an efficient system of inspection. It may be quite true that the foregoing remarks are not applicable in an equal degree to the services rendered by each Inspector, but wherever there has been lack of faithful inspectorial service, the educational interests of the county have manifestly suffered.

A considerable portion of the labour which the Inspectors have hitherto performed has been incident to the establishment of schools and their general management under new conditions. In a majority of the Counties this work may be regarded as nearly accomplished. An educational sentiment has been developed among the inhabitants of the various sections, of a strength sufficient, it is believed, to render the provisions of the law operative in the sustaining of public schools. It now becomes specially necessary that the work of the Inspectors should be brought to bear more directly on the every day work of the schools. The Government and people are appropriating liberally of the means at their command for the maintenance of schools, and it is of the last importance that the methods of instruction and management which obtain in these schools, and the technical knowledge imparted in them, be subjected periodically to the careful review of competent men, and that the results be reported both to the local trustees and the government. I am of the opinion that it would be highly promotive of our Educational interests if the number of the inspectors was now gradually reduced to ten or eleven, possibly to nine. I say *gradually*, for the reduction should be effected only as the different portions of the country are prepared for it, and as thoroughly qualified men could be secured. If this suggestion should approve itself to the Legislature, I would recommend that the Council of Public Instruction be empowered to form territorial Divisions, from time to time, each of a size sufficient to engage the constant employment of an Inspector. This plan would not require any increased expenditure, while by offering constant employment, it would always be possible to secure the services of thoroughly qualified men.

Canadian Publishers and English Authors.

In the *Montreal Daily News* of the 12th Feb., we find an article, reproduced from its own columns, as well as a letter from Mr. John Lovell, (Printer and Publisher, Montreal,) to the Hon. John Rose, on the eve of his departure for England, together with the opinions of the Press of the different sections of the Dominion, on Canadian Publishing,—from which we make a few extracts.

The *Daily News* says:

Under existing circumstances the Canadian publisher is prohibited from publishing English copyright works under penalty of fine and imprisonment, while the American can sell them in this country on payment of 12½ per cent. customs duty. Literary men in Canada are comparatively idle in consequence. There is little or no encouragement given to them, and literary career instead of being as it is in England, a remunerative pursuit, is in this country, in too many instances, only another name for gradual starvation. Still there is abundant evidence to prove that the people of Canada are not by any means deficient in literary genius and literary taste. The fact that at the publishing establishment in which the DAILY NEWS is printed, upwards of 150 persons are employed, shows that even under the present unfavorable regulations there is some encouragement given to literary efforts by the Canadian public. How much greater that encouragement would be were the present restrictions removed, it is almost impossible to say, but it is easy enough to understand that if the publishers of Canada were relieved from those grievances of which with just cause they now complain, they would not only be able to publish all the English works needed by the Canadian public, but would be able to export books to the United States and sell to the Americans at a lower rate than that at which they can at present be supplied by their own publishers. If our publishers were allowed to print English copyright works on payment of 12½ per cent. to the author, (a payment which would most willingly be made), English authors would derive a considerable income from the sale of their works to the Canadian public, for which at present they receive little or no compensation.

But how great would be the benefit which the people of this country would derive. The literary men of Canada would obtain remunerative employment, hundreds of printers, pressmen, canvassing agents, book deliverers, &c., would at once find plenty of work to do, books would be cheaper, knowledge of all kinds would be placed within the reach of all classes of the community, and thus the Dominion and the Empire would be rendered stronger and more prosperous.

Mr. Lovell in his letter says:

In 1849, I believe, the Government of Canada, with the sanction of Her Majesty the Queen, gave United States publishers the right to bring reprints of English copyright books into this country on payment of a Customs duty of 15 per cent., which has since been reduced to 12½ per cent., the proceeds of the duties to be forwarded to the English authors as a compensation for the privileges secured to the American publishers.

The people of the Dominion, and especially the printing and publishing interests, feel that they ought to possess at least equal privileges to those conceded to the foreigner. There are several establishments in the Dominion that would esteem it a great boon to be allowed to reprint English copyrights on the same terms as are now secured to United States publishers, and would gladly pay the 12½ per cent. to the English authors on the total number of copies printed—sure to be very considerable. At present only a few hundred copies pay duty, but many thousands pass into the country without registration and pay nothing at all, thus having the effect of seriously injuring the publishers of Great Britain to the consequent advantage of those in the United States. I may add that, on looking over the Custom House Entries to-day, I found that not a single American reprint of an English copyright (except the Reviews and one or two Magazines) has been entered since the third of April last, though it is notorious that an edition of 1,000 of a popular work coming under that description has been received and sold within the last few days by one bookseller in this city.

It is undeniable that Canadian printers would be enabled to comply with the requisite condition, and produce books—thanks to local advantages—at a much cheaper rate than they can be produced in the States, and so bring about a large export business. This would have the happy effect of bringing back a large number of our skilled workmen, who have been forced to leave the Dominion to find a remunerative field of labor. Indeed it is not too much to say that, as things are at present our very best compositors are constantly leaving with a view to improving their position on the other side of the line. This is a most serious evil, which can only be remedied by a removal of the disabilities under which the Dominion publishing interest languishes.

I feel assured, Sir, that this matter need only be explained to British authors and publishers to ensure their cordial co-operation in the revision of the copyright treaty between England and the States in so far as it affects this country. The number of English editions imported into the Dominion is exceedingly small, entirely through the encouragement so universally extended to the foreigner, and I am persuaded that under the new system of Confederation, offering, as we do, a market of nearly three millions of English speaking people, it will be a matter of serious consideration whether it is not now desirable for the English publishers to produce copyrights in this country independent of the editions emanating from Home presses.

The Toronto Leader says :—

It is rather an anomalous feature of the publishing business in Canada that, as regards reprints of English books, it is placed upon a less advantageous footing than the United States. The foreign State has had concessions made to it which are, as yet, denied to this large appanage of the Empire. It happens in this way :— The United States publishers having a large English-speaking and book-reading population within their reach, are able to find profitable sale for almost any kind of literary production. The best books are, of course, published in Europe. For, although one could not make the enquiry now with the sneer which attached to it a quarter of a century ago, " Who reads an American book ? " it is self-evident that Europe, with its older civilization, its higher development of literary talent, and better education, stands in a commanding position in the world of literature. Literature has been a paying profession in England for a great number of years. There being no international copyright law, as between England and the neighboring Republic, the American publishers, as a class, steal every good book and periodical as fast as they are printed at home, and reprint them in this country, with considerable profit to themselves. Of late years a few of the more enterprising and honest of the American publishers have paid English authors for advance sheets of their productions. But, as a rule, what is published in England is republished in the United States without any profit to the authors. It cannot be that so unsatisfactory a state of things will long continue to exist between two great countries. Mr. Charles Dickens labored earnestly during his recent visit to America to secure the passage of a copyright law by Congress, and had well nigh succeeded, the United States publishers beginning now to see that it would be better for them to be in a position to secure the indisputable right of publishing a particular book, by paying for it, than to have to submit to the keen competition and rivalry which the large profits of the business have created. The bill of last session did not pass, however, and there is no movement in Congress now with a view to securing this equitable form of legislation.

The request of the publishing interest is nothing more than equity demands should be granted to it. It asks no protection against the publishers of the United States. It simply desires to be placed upon the same footing ; and surely a colony is entitled to at least equal privileges with a foreign country. Did Canadian publishers seek for any special protection, they would obtain no support from us. They desire none. What they ask would be but simple justice to themselves, and would be quite fair as regards the British author. We question if the permission to reprint British works in Canada would not give many of them a far greater circulation here than could be obtained in any other way ; and whilst this increased circulation would be for the advantage of our own publishers, the authors would receive the duty out of which they are now often cheated, and which, in any case, they obtain to but a limited extent.

The concession would also give a *status* to the literary profession here, which is now entirely wanting. There is now no recognized literature in Canada, except that of the newspapers, which, however powerful and useful, is not of a permanent character. Men with brains and the education more suited to a literary than any other career would find profitable employment. In the whole business of publishing there would be a marked change for the better.

The *Pictou Standard* says :

We observe that the attention of Publishers throughout the Dominion is attracted to the obstacles which lie in the way of successful publishing under existing circumstances. At present American reprints of British works are admitted into the Dominion, at a duty of 12½ per cent. which is secured to the English authors as a compensation. Publishers here cannot republish English works at all, except with the permission of the author, and the consequence is that the United States press supplies us with these works which might be published here with advantage. The effect of this is that the workmen and others engaged in the publishing business, go to the United States, and thus will draw a large amount of skill, labor and capital from the country. It is contended that the same privilege should be extended to the Publishers of British North American as to those of the States, and that the amount of duty, 12½ per cent, should be secured to the English coppyholder as at present. We think this view is one that will commend itself to every person of sense, and that the General Government should at once take the matter in hand, and endeavor to obtain for the publishers here, the same privileges extended to the foreign publishers. There can be no doubt, if the matter is properly represented, that the British Government wlll be quite ready to grant the privilege, and the subject is so important, not ouly to the publishers but also to the reading public, who would thus be supplied with reading matter at a lower rate than at present, that we hope no efforts will be spared by the authorities to obtain so desirable a boon.

The *Stanstead Journal* says :

The publication of books in Canada is in its infancy. It is true a few original works have been published which are very creditable to both authors and publishers. There is one branch of the business which might be made both profitable to the publisher and the reading public,—we refer to the reprinting of English copyrights. The copyrights secured in Great Britain extend to all her dependencies, of course preventing by law the republication here of such works. American publishers therefore have every advantage— there being no international copyright law,— over the Canadian publisher. As the matter stands at present, British books may be and are reprinted in the United States and sold in Canada with no advantage to the author, while the Canadian publishers willing to pay for the privilege which the Americans appropriate, cannot secure it, on any terms. This privilege is denied to Provincial publishers on the ground that it would interfere with the sales of the English publishers. This is a fallacy, in most cases, inasmuch as Canada is flooded with cheap reprints from the United States, few of which pay duty. But were the duty paid, the American works would still undersell the English edition.

This condition of affairs is a hardship to a large class of persons who would obtain remunerative employment in the reproduction of valuable works at prices which would compete with the American editions were they allowed to reprint upon equitable terms, say 12½ per cent. upon sales, while the owner of the copyright would reap more benefit than he now obtains under the present anomalous state of affairs.

Publications and Exchanges Received.

REPORT OF THE SUPERINTENDENT OF COMMON SCHOOLS OF THE COMMONWEALTH OF PENNSYLVANIA, for the year ending June 1, 1868.

THE CINCINNATI MEDICAL REPERTORY, for Feb. and March 1869, edited by J. A. THACKER, M. D.—Price $1.00 a year in advance.

PACKARD'S MONTHLY, THE YOUNG MEN'S MAGAZINE, for Feb. and March 1869,—Published by S. S. Packard, 937 Broadway, N. Y., at $1.00 per annum.

THE ILLINOIS TEACHER, DEVOTED TO EDUCATION, SCIENCE, AND FREE SCHOOLS,—Vol. XV. Nos. 1 & 2, Jan. and Feb. 1869.—Published Monthly at $1.50 per ann., in advance.

THE CALIFORNIAN TEACHER, A JOURNAL OF SCHOOL AND HOME EDUCATION AND OFFICIAL ORGAN OF THE DEPARTMENT OF PUBLIC INSTRUCTION,—Jan. and Feb. 1869.—Published at 710 Washington St., San Francisco, at $2.00 per annum in advance.

OHIO EDUCATIONAL MONTHLY, A WESTERN SCHOOL JOURNAL—Feb. and March, 1869.—Terms $1.50 in advance.

THE MANUFACTURER AND BUILDER, (1) Vol. 1. Nos. 1 and 3, Jan. and March 1869.—Western & Company, Publishers, 37 Park Row, New-York.

THE SEMINARY MAGAZINE, AN ILLUSTRATED MONTHLY, DEVOTED TO EDUCATION AND LITERATURE, Vol. 1, No. 4, Jan. 1869, published by M. W. Hazlewood, Richmond, Va.

THE PENNSYLVANIA SCHOOL JOURNAL, ORGAN OF THE STATE TEACHERS' ASSOCIATION, AND OF THE COMMON SCHOOLS, for Feb. 1869, published by Wylie and Griest, Lancaster, at $1.00 a year in advance.

HEARTH AND HOME, FOR THE FARM, GARDEN, AND FIRESIDE,—Published weekly, by Pettengill, Bates & Co., 37 Park Row, New-York,—Terms for 1869,—Single copies, $4, invariably in advance; 3 copies, $10; 5 copies, $15.

REPORT OF THE SUPERINTENDENT OF PUBLIC INSTRUCTION for the STATE of ARKANSAS for 1868.

STEWART'S LITERARY QUARTERLY MAGAZINE, DEVOTED TO LIGHT AND ENTERTAINING LITERAEURE, from No. 2, vol. 1 (No. 1 out of print) to No. 4, vol. 2. Price 10 cents a number,—published St. John, N. B.

THE CANADIAN JOURNAL OF SCIENCE, LITERATURE, AND HISTORY,—conducted by the Editing Committee of the Canadian Institute, Toronto, for December, 1868. (This is the first No. we have received since December, 1867.)

THE MASSACHUSETTS TEACHER, Vol. IV., No. 2, Feb. 1869.

THE MAINE JOURNAL OF EDUCATION, Vol. III., Nos. 1, 2 and 3, Jan., Feb. and March 1869.

THE MICHIGAN TEACHER, A MONTHLY JOURNAL DEVOTED TO EDUCATIONAL INTELLIGENCE, &c., &c., Vol. IV., No. 2, Feb. 1869.

WEEKLY SPIRIT OF THE TIMES AND NORTHAMPTON EDUCATOR, Bethelem, Pa. Vol. I., No. 36.

SOME THOUGHTS CONCERNING EDUCATION (2) by JOHN LOCKE:—New-York, J. W. Schermerhorn & Co., 14 Bond St.—Jan. 1869.

THE NEW DOMINION MONTHLY, March 1869.

The Publishers of this Magazine offer to present the volume just closed (from October to March, inclusive), bound and postpaid, to any person who shall remit $3 for three new Subscribers for one year, beginning either with Oct. last or with April next.

REPORT OF THE BOARD OF SCHOOL COMMISSIONERS FOR THE CITY OF HALIFAX FOR THE YEARS 1866 AND 1867.

(1) Feb. No. not received.

(2) An admirable little work for Parents and Teachers.

PRACTICAL PAINTER, VOL. 1, No. 1. OFFICE, 37, PARK ROW, NEW YORK, MARCH, 1869. *Price, 5 cents.*

LEISURE HOURS FOR MARCH (Feb. No. missed)—A MONTHLY DEVOTED TO HISTORY, BIOGRAPHY, PROSE, POETRY, WIT, ROMANCE, REALITY, AND USEFUL INFORMATION, Published by O'Dwyer & Co. 59 Fourth Avenue, Pittsburgh. It is full of agreeable reading to while away a *leisure hour*; and *only* $2.00 *per annum.*

THE INDIANA TEACHER, A MONTHLY JOURNAL DEVOTED TO THE INTERESTS OF COMMON SCHOOLS, Published by John B. Alden, Indianapolis, Indiana, at $1.50 payable in advance. (This is the first No. to hand and have not had time to examine it.)

THE MOUNT AUBURN INDEX, Cincinnati,—Vol. 1, Nos. 4. and 5, Jan. and Feb. 1869.

THE CANADIAN BUILDER AND MECHANIC'S MAGAZINE, London, Ontario, Vol. 1, No. 2, March 1869.

JOURNAL OF EDUCATION, St. Louis, Vol. 1, No. 6, Feb. 1869.

We cordially welcome this monthly. Address J. B. Mervin, 704, Chesnut St., St. Louis, Mo.

EDUCATIONAL GAZETTE,—Philadelphia, Vol. 1, No. 1, March 1869. A new candidate for public favor—certain to be successful.

We shall lay its pages under contribution in our next issue.

THE SAN FRANCISCO NEWS-LETTER AND CALIFORNIA ADVERTISER, Vol. IX, Nos. 3 and 4, Feb. 13th and 20th 1869.

ADVERTISERS GAZETTE,—A MONTHLY JOURNAL DEVOTED TC THE INTERESTS OF ADVERTISERS AND NEWSPAPER PUBLISHERS.

Published, at $2.00 per annum in advance, by Geo. P. Rowell & Co., No. 40 Park Row, New York.

THE NURSERY FOR MARCH AND APRIL 1869,—A richly Illustrated Monthly Magazine for Youngest Readers, now in its third year, is published by John L. Shorey, Boston, Mass., at $1.50 a year. The illustrations alone are worth more than the price.

PETER'S MUSICAL MONTHLY, Vol. III, No. 3. Whole No. 19.

The March number of Peters' Musical Monthly is at hand, and contains some twenty-four pages of Choice New Music, giving selections from the most popular writers, and variety enough to suit the most fastidious. We notice, first, a beautiful little ballad, wiih Chorus, by J. S. Cox, entitled "Left all Alone."

Then follows a Sacred Song by George Leach, entitled "The Lord will Provide."

"Coraline," by the Nation's Song-Writer, Will S. Hays, comes next. This is followed by a sprightly Comic Song, by T. Brigham Bishop, entitled "The Young Widow."

There are also three In trumental pieces, namely: "Pretty as a Pink," Barcarole, by Mack; "Fleur de Thé Galop," by Dressler, and the famous "Grecian Bend March," by Prevot.

In addition to the above, Mr. Peters gives fifteen pages of choice family Reading, and all for the moderate sum of 30 cents, or $3 per year—over $3 worth of New Music appearing in each number. Those of our musical friends who do not subscribe are certainly losing a rich treat, as $40 worth of music cannot be bought every day for such a small sum.

Issued by J. L. Peters, Music Publisher, P. O. Box 5429, New-York.—Sample copies, 30 cents.

MONTHLY SUMMARY.

EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

—*Lady Physicians.*—An important step has been taken by the University of Paris. An American lady has received permission to present herself for the examinations of the Faculty of Medicine in that University, and has already passed the first professional examination. The same permission is granted to English ladies, to whom therefore a fresh avenue to the medical profession is opened. The Paris M. D. degree involves

having passed the examinations for the Baccalauréat et Lettres, and the Baccalauréat et Sciences (or some recognized equivalent), and five medical examinations, besides having spent five years in medical study Permission to attend lectures and hospital practice at Paris is also accorded to women. The programmes relating to the several examinations, may be obtained, by order, from "Jules Delalain et Fils, Rue des Ecoles, Paris." Two foreign Universities, those of Paris and Zurich, being now open to female medical students, those who wish to see women practising as physicians are likely to have their desire fulfilled, irrespective of the action of English medical bodies.

—*The Education of the Merchant.*—Professor Leone Levi, in his introductory lecture at King's College, selected for his subject "The Education of the Merchant." Having shewn the interest taken by that institution in the diffusion of those sciences which are associated with the industrial progress of the country, and the means at its disposal for acting as a complete technical institute, the Professor said that the first condition for the successful technical education for any profession is a mind already prepared by a sound general education, since technical education begins where a good elementary, and sometimes a secondary, education ends. The general education of a student for the mercantile profession should consist of English first and foremost, one or two foreign languages, Latin, arithmetic, and mathematics. Much higher, however, are the requirements of trade, and a good technical education would demand the perfect command of those branches of knowledge, and the addition of many more. The study of statistics is important in order to learn how to procure, arrange, and publish facts in relation to trade. Mathematics and algebra, in connection with the doctrines of probabilities, are especially necessary for the business of insurance. Accountancy is of practical use, since a good knowledge of it often acts as a safeguard against commercial disasters. The principles of commerce and banking, including the history of our commercial policy, a knowledge of facts relating to the articles of trade, the foreign exchanges, and the funds, as well as a good portion of political economy, form the very elements of commercial knowledge. Physical geography is of great value, as it describes the characteristics and productions of different countries with which we are trading; while geology and chemistry are of primary necessity in conection with mining and manufacture. Of still greater utility to all are the commercial laws of this and other countries—or a knowledge of the laws which govern the different relations of trade, and the various instruments of commerce—and international law, which furnishes information respecting the rights of belligerents and neutrals, and the rights and duties of consuls in foreign ports. The tariffs of all countries ought to be studied, and also their weights, measures, and coins. The Professor dwelt on the advantage of the educated over the uneducated merchant, and urged that the apprentice must possess sufficient theoretical knowledge before he can understand and connect the operations of trade which he sees in practice. The student should not form a low idea of the accomplishments necessary for the mercantile profession, which in reality are very great, and far less a low conception of commerce as a calling. To encourage methodical studies for commerce, it would be well if merchants in taking apprentices and clerks, would give the preference, as far as possible, to those adducing evidence of the possession of adequate instruction in the sciences applicable to commerce. Studentships might also be founded in connection with such studies by the leading merchants and City companies, who should do for commerce what Mr Whitworth and Sir David Baxter had nobly done for mechanics and industry. France, Germany, Belgium, Italy, and Switzerland are doing their utmost to extend commercial education; and care should be taken that the British merchant, who enjoys a world-wide celebrity for perspicacity, boldness, and enterprise, shall also stand foremost in intelligence and virtue.

— *Technical Education.*— The eminent engineer, Mr John Scott-Russel, C. E., F. R. S, delivered an address recently at the Birkbeck Institution, Southampton Buildings, upon the subject of technical education. Mr M'Cullagh Torrens, M. P., occupied the chair, and there was a pretty large attendance. Referring to the subject of mechanics' institutions, Mr Scott-Russell attributed their comparative failure in the country, to the fact that they were deficient in the preliminary knowledge which was necessary for them to become popular. The great evil to be deplored was, the low standard which, as a nation, we had been satisfied with for the education of our people It was considered enough to constitute a public school if reading, writing, and arithmetic, were taught within its walls. These things, however, did not constitute knowledge; they were merely the vehicles by which true knowledge was conveyed. The same errors had been committed by other countries; but those countries had long since awoke from their error, while England still lagged behind. Education in England was inadequate for practical purposes, mainly because we did not, in the first instance, lay down a sufficiently broad and distinct foundation upon which afterwards to rear the more special education required for our duties in life. After twenty years' acquaintance with many of the most educated nations of Europe, he was bound to say that the people of those countries received an ordinary and technical education, calculated to fit each man for his own vocation in life, to a degree of profundity and excellence of which we in this country had not yet formed the slightest conception. He would not say whose fault it was that England was not the best educated country in the world. Some persons said it was the fault of the working-classes, who would not educate themselves. This, however, was a fallacy. In no country did the ignorant educate themselves. It was, therefore, the duty of the educated to instruct those who were not. In Switzerland every man had a complete course of technical education calculated to fit him for the duties of life, and a similar state of things he desired to see brought about in England. It was the duty of their governors to help the advancement of technical education, by providing them with the best masters and means whereby to acquire the requisite knowiedge. Let the members of such an institution as the one he was now addressing bring the matter before the Government, and then perhaps the results which he desired to see might be brought about. The proceedings terminated with a vote of thanks.

— *Scientific Education* — The *Ecole Pratique des Hautes Etudes*, described in last No. of the *Museum*, is to begin with a greater number of students than could have been anticipated. On the first October, the inscriptions were,—

Mathematical Department,................	15
Physics and Chemistry,..............	51
Natural History and Physiology............	47
History and Philology,.....................	44

Some have even given up permanent situations in order to join this highest school of scientific research.

Laboratories are being built and furnished both in Paris and in the provinces. At the Sorbonne, laboratories of natural philosophy, of botany, of physiology, and of geology will soon be ready; and a great chemical laboratory is in course of construction. At the College of France, and at the *Ecole Normale Supérieure*, where the teachers of the great public schools of France are trained, laboratories of chemistry, of physiology, and of chemical physiology, are in preparation. And at the Museum, besides the laboratories of zoology and vegetable physiology now ready, others are contemplated for chemistry, botany, and comparative physiology. From the provinces come requests that particular laboratories already in operation may be affilated to the *Ecole Pratique des Hautes Etudes* in Paris; the departmental authorities of Calvados have made a grant to encourage researches in agricultural chemistry by the scientific Faculty at Caen; and the town council of Lille has voted upwards of £400 towards the installation of a chemical laboratory in their *Lycée*, or great public school. Scientific research encouraged above; scientific instruction diffused below: this seems to be the meaning of the above facts.

— *Lord Stanley on Education.*—Lord Stanley's speech to the constituency of Lynn, we may regard as an utterance by authority, and of exceptional interest from one hitherto reticent of his convictions upon the subject:—"I come," he said, "to the large subject of popular education, or rather of popular school teaching, which is a very different thing, but which I always endeavoured to promote. I will tell you briefly my ideas upon that. It is admitted that the present system is defective. There are many parts of the country which it does not reach, and are just the poorest districts where it is most wanted. I am quite ready to support any reasonable plan by which that defect can be remedied. I speak only individually, and not as pledging any one but myself. I think that in the first instance, it would be advisable to take away the management of the Educational Department from the Council Office, with which it has no natural connection, and to appoint a minister for that sole and special purpose. The next step would be to ascertain how far the provision for teaching is inadequate, a point upon which there are the widest divergences of opinion. I should not object to giving powers to towns or to districts to rate themselves if they should think fit for school purposes. Further than that, I see no necessity for going. I would not alter the present system where it is working well, and I object to making education compulsory, because it does not seem to be necessary. We must not be in a hurry, and we must recollect that immense progress has been made in the last twenty-five years. Legal compulsion in private matters is, in this country, exceedingly unpopular and any proposal of that kind would, by the opposition which it would create, throw back the cause rather than advance it. Those who advocate compulsion in such matters are in this dilemma: If popular feeling is against your law, it won't work; if popular feeling is in favour of it, then it is not wanted.

—*Medical Report on the Great Public Schools.*— In March 1867, Dr. Vernois was commissioned to inspect, from the medical point of view, the imperial *lycées*, or great state boarding-schools of France, 78 in number. He has overtaken all of them except two, those of Algiers and Bastia; and his voluminous report is now printed. The first and most considerable part, which describes the facts as he found them, and the improvements required in each case, occupies five folio volumes each of 200 pages. The rest of the report is devoted to a generalization of the facts, and an exposition of hygienic principles in their application to *lycées*.

Here is a summary of the improvements declared to be necessary :—

1. In 32 *lycées*, the building must be enlarged to give proper accommodation to the pupils.

2. In the case of 11 *lycées*, the buildings ought to be renewed in whole or in part, the present ones being in a dangerous condition, or in an unhealthy locality, or ill-planned internally.

4. In 39 *lycées*, foot-bath rooms are wanting ; and in ten others, the arrangements for foot-bathing need improvement.

5. In 28 *lycées*, there is no covered space for gymnastic exercise ; and in 13 others, there is no gymnastic apparatus whatever.

6. In 43 *lycées*, the heating apparatus is defective.

7. Wherever possible, gas should be substituted for oil lamps.

8. A larger allowance of food for the bigger boys in 21 *lycées*.

9. The establishment of wash houses, so that the boys' linen may be washed apart from that of townspeople.

10. In the case of 40 *lycées*, a radical reform in the construction and mode of disinfecting the privies.

11. The abolition of cesspools not water-tight.

Notwithstanding this long catalogue of sanitary deficiencies, the general health of the pupils in the *lycées*, estimated by the death-rate, is far above the average for boys between 10 and 15 years of age throughout France.

To prevent the sanitary condition of the *lycées* from again becoming so unsatisfactory, Dr. Vernois proposes, as usual, more inspection.. Here are the particulars :—

1. Let an Inspectorship general of the imperial *lycées* be established.

2. Let the physician of each *lycées* send annually, in January, to the inspector-general, a report on each of the headings under which Dr. Vernois has classified the whole subject.

3. Let a general report on the sanitary condition of the *lycées* be made up from these, and annually published.

4. Let the physician of each *lycée* have a seat at its Board of Management.

5. Let each rector (*proviseur*) of a *lycée* be informed of the improvements deemed necessary after inspection, and let an exact account be kept of the improvements carried out.

6. Let some academic reward be bestowed on those physicians who become distinguished by long and honourable services.

—*Italy.*— *New Commercial College.* — A great non-classical school, called Technical College of Commerce, has just been organized in Venice, and will be opened immediately under the direction of Signor Ferrara, a distinguished Sicilian gentleman, lately Minister of Public Instruction. This institution is chiefly intented for young men destined for the consular service and for mercantile pursuits. The principal languages of Europe and the East, the various systems of banking, the principles of commerce, of exchange, of book-keeping, and of commercial law will be taught in it.

The city of Venice has granted the magnificent Foscari palace for the installation of the school ; and the following handsome annual subsidies are promised for its maintenance :—

City of Venice	£400
Chamber of Commerce,	320
Venetian Provinces,	1600
Government,	400
	£2720

—*Museum.*

—*The Choice of Pursuits.*—Some distinguished writers on the mind have attempted to maintain that habit and education were principally the inciters of individuals in the choice of their pursuits ; and, further, it has been asserted that they are the source of some, at least, of our mental faculties. But as habit implies exercise, and exercise implies the pre-existence of the thing to be exercised, it follows that habit is the effect of the presence of a faculty and not its precursor. Neither is education the cause of our faculties. Education is the drawing out of faculties that are already in existence It develops and strengthens the faculties but cannot originate any. Yet nothing, indeed, can be truer than the assertion that education and habit have much influence in directing young persons in the choice of their pursuits ; and, for this reason, the judicious educator should be careful to learn, at an early period, the dominant moral and intellectual attributes of his pupils. Supported by this knowledge, he will be able to point out the field in which their talents may be used profitably, and without irksomeness to themselves. How often, in the absence of such information, have talents been fatally misdirected. Yet many men, who were incapable of soaring above mediocrity in those callings which education and habit, and the prejudice of parents, had prescribed for them, have gained high reputations by discoveries in science and art, when proper opportunities of their predominant faculties were presented to their minds ! One notable instance of this it may be interesting to state. The repugnance of Handel's father to his child's indulgence in his passion for music is well known. But nothing could repress the infant's ardour in pursuit of that charming art. To escape his father's vigilance he contrived to conceal a clavichord in a garret, where he used to play when the family retired to rest. The following case is even more to the point than the foregoing. The father of the renowned astronomer, Sir. Wm. Herschel took great pains to render his son an accomplished musician. But although the youth was enthusiastically fond of music, and endeavoured, with unremitting ardour, to attain to excellence in that art, yet he is not now spoken of in connection with music, whilst his fame is scarcely inferior to any man's in astronomy, to which his attention was called by a natural instinct, which prompted him, even at a late period of life to the practical invest gation of the phenomena of that noble science whatever hour he could spare from his professional musical avocations. Such undeniable facts as these are fully capable of setting aside for ever the shortsighted theory, which attributes the origin of our faculties, or even the capability of rendering them efficient, in every case to education and habit.—*Phrenology, and its Application to Education, Insanity, and Prison Discipline, by Dr. Browne.*

LITERARY INTELLIGENCE.

We take the following, from the Publisher's Circular, which gives the amount, numerically, of the works issued in Great Britain during 1868 : Our record of title pages for the past year shows that 4581 new books and new editions have been published in Great Britain during 1868, exclusive of mere reissues and entries of alteration for price, and importation of foreign printed books ; of this number of 4581 no less than one fourth were issued during the last two months of the year, viz., 509 in November and 534 in December ; and adding to this total of 4581 new books and new editions 408 importations of original American books and 103 registrations of alterations in price on reissue, we have a gross total of 3209 works which have passed through our columns during the year, the full transcript of the title page of each being copied verbatim for the guidance of the literary world. A classification of the titles comprising this total gives nearly one fourth of the whole as upon Theological subjects—viz., 984 ; to Education Philology, and Classical Literature, 448 ; Juvenile Works, 524 ; Novels, 408 ; Law, 304; Arts and Sciences and Fine Art books, 429 ; Trade, Commerce and Political Economy, 397 ; Travel and Geographical Research, 238 ; History and Biography, 237 ; Poetry and the Drama, 217 ; Year-Books and annual Publications, 225 ; Medicine and Surgery, 193 ; and Miscellaneous, 418.

—*Free Libraries.*—The report of the Liverpool Free Public Library is suggestive. The libraries are supported by a penny rate, which, provides books for reference and for lending, and a public museum open to all. Besides these a gallery of art will soon be added, to which it is intended to send the valuable works already in possession of the Corporation, and to add to them as rapidly as posible. The reference library is in a central part of Liverpool. Every day during the year there were close on 2,000 readers, who obtained for reference 465,344 volumes. Of these 189,841 were works of fiction; miscellaneous literature, 165,992; history and biography, 37,900; science and art, 36,200; geography, voyages and travels, 31,400, &c. From the lending libraries nearly half a million of volumes were taken out. A very large proportion of these, it is true, consisted of works of fiction, but there was a good selection made of literature of a higher description and of a more improving tendency. The enormous quantity of reading cannot have been without its effect for good. The trustees, it is stated, have been and are very careful in the selection of works for the libraries, so that nothing of an immoral character may be admitted. The large number read at the reference library is a pretty fair index of the vast numbers of young men boarding in the city and unprovided with home comforts, who spend their evenings quietly in a large public library rather than idling their time in " seeing life" throughout the city and it is a good end gained when this is accomplished even though an undue number of works of fiction be absorbed.

—*Purchase of Sanskrit Manuscripts in India.*—The government of India has most liberally sanctioned an annual grant of £2,400 for the cataloguing of Sanskrit manuscripts in India, under such competent editors as Dr. Buhler, of Bombay, Mr. Burnell, of Madras, and Baloo Rajendra Lal Nutta, of Bengal. The catalogues are to be submitted to scholars in Europe for their suggestions as to the manuscripts which should be purchased or transcribed. All scholars, whether in Europe or India, are invited to send lists of desiderata to the government of India—the former through the Secretary of State. Competent scholars are to be sent on tours annually throughout India to examine manuscripts and seek new ones. Work of this kind has hitherto been done only fitfully. Dr. Sprenger, for instance, collected lists and copies of Arabic manuscripts, but the collection is now in Berlin. Dr. M. Haug also made a collection in Bombay.

— According to the *Spectator*, a treasure of priceless value has been found among the stores of the India House. Oriental scholars all over the world will feel their blood quicken at the news that the library of Timour, collected in the course of his conquests, has been discovered. "Among other treasures are documents of extraordinary value connected with the biography of Mahommed." The discovery of this chest may probably cause a large part of Eastern history to be rewritten.

—Although Mr. Tennyson has withdrawn from the house in Dover St., the right of publishing his works in future, he has generously agreed to allow Mrs. Moxon, widow of the late E. Moxon, the handsome sum of £300 per annum during her life. The friends of Mr. Moxon and the literary world will, no doubt admire the Poet Laureate's benevolence.

— The largest library in Germany is that at Munich, consisting of 900,000 volumes, an increase of 100,000 in the last fifteen years. Next is that of Berlin, 700,000, and others follow in this order: Dresden, 500,000; Stuttgart, 450,000; Vienna, 400,000; Darmstadt, 300,000. The University libraries are also immense. That of Gottingen numbers 400,000 volumes; Jena, 300,000; Breslau, 350,000; Heidelberg, 220,000; and there are thirteen other university libraries having upwards of 100,000 volumes. In addition to these there are scores of City, school, and private librairies containing from 50,000 to 200,000 volumes each.

— The following are the ages respectively of several well known literary men and others in England: Henry Kingsley, 39; George Meredith, 41; James Hanney, 42; John Hollingshead, 42; George Augustus Sala, 43; Wilkie Collins, 45: Matthew Arnold, 46; Edward Stephen Dicey, 49; Rev. C. Kingsley, 50; John Ruskin, 51; J. A. Froude, 51; Dr. G. W. Dasent, 51; Captain Mayne Reid, 61; Arthur Helps, 51; G. W. Lewis, 52; Tom Taylor, 52; Charles Darwin, 52; Samuel Smiles, 53; Shirley Brooks, 53; William Howard Russell, 50; Anthony Trollope, 54; Charles Read, 55; John Forster, 57; R. Browning, 57; C. Mackay, 57; Charles Dickens, 57; John Oxenford, 57; A. W. Kinglake, 58; Dr. John Brown, 59; A. Tennyson, 59; John Hill Burton, 60; Lord Houghton, 60; Mark Lemon, 60; Edward Miall, 60; Charles Lever, 62; John Stuart, 62; Lord Lytton, 64; Professor Maurice, 64; Harrison Ainsworth, 64; George Borrow, 65; Robert Chambers, 69; William Chambers, 69; Barry Cornwall, 70; J. B. Planche, 73; Rev. G. B. Gleig, 73; T. Carlyle, 74; W. Howitt, 74; George Grote, 75; Sir John Bowring, 77; Charles Knight, 79; J. P. Collier, 80.

— *Proof-reading.*— There are a good many people who think proof-reading one of the easiest things in the world, and who get very impatient over mistakes in books and news-paper. A writer in the June number of the Galaxy gives some interesting instances of typographical errors. He mentions one edition of the Bible which contains 6,000 mistakes. He gives the following example of the difficulties in the way of getting out a perfect book. Some professors of the University at Edinburg resolved to publish a book which should be a model of typographical accuracy. Six proof-readers were employed, and after it was thought to be perfect, the sheets were pasted up in the hall of the University, and a reward of two hundred and fifty dollars was offered for every mistake that should be discovered. When the book was printed, it was found that it contained several errors, one being in the title page, another in the first line in the first chapter. The only books that are believed to be entirely free from errors, are an Oxford edition of the Bible, a London and Leipsic Horace, and an American reprint of Dante.

SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

— *A Useful Invention.* —The Rev. Abbé Audet, of the Quebec Seminary, and Dr. Larue, of the same place, have completed an invention, for which patents have been taken out in Canada and the United States, that will prove of the greatest value in developing the resources of our iron mines. During the past few years a large number of speculators, and others interested in mining operations, have been engaged in the discovery of what is commonly known as black sand, (magnetic oxide of iron) but the greatest difficulties have been experienced, preparatory to smelting, in separating the iron crystal from the sand. This difficulty may now be considered at an end, judging from the excellent manner in which this new invention performed its duty at the trial in the Laval University. Many of our readers are no doubt familiar with the construction of the Howe cylinder printing press, and the instrument at present under notice resembles it in a great many particulars. The sides are composed of castiron, separated from each other at a distance of four feet three inches, and between which a series of rollers revolve in succession. It is five feet six inches in height, and about six feet in length. Eight hundred powerful magnets or loadstones are fastened upon wooden bars, the magnetic properties of which attract the pure iron as it passes under them upon the rollers, allowing the sand to fall on one side and the iron upon the other. The attraction is through a fine linen which, through the mechanical construction of the machine, separates itself from the magnets, and the iron crystals immediately fall into a receiver. The magnetic oxide when taken from the beach is supposed to contain 33 per cent. of iron, which after passing once through this machine, is found to yield at least 95 per cent, — five per cent. still remaining in the refuse which has escaped magnetic attraction. The inventors propose to pass this refuse again through another machine, built upon the same principle, by which they will be enabled to extract nearly all the pure iron crystals. The machine now on view is supposed to be able to turn out 25 tons pure iron in 24 hours. A number of our most wealthy and influential citizens were present while it was in working operation, and seemed quite pleased with the result. The machine was constructed by M. Larochelle of St. Anselme, and as a piece of perfect and highly finished mechanism reflects the highest credit upon that gentleman.

— *Chronicle.*

— The art of beating ploughshares into swords seems as fascinating as ever. Undoubtedly, the most striking invention of the year belongs to the art of destruction, though, to do it justice, it lends its weight to the defence, and not to the attack. We refer to the Moncrieff gun carriage, which reveals the nearest approach to a new *principle* in mechanics which has been seen for many a-day. Our guns have distinguished themselves by knocking our best targets to pieces, and our targets — somewhat inconsistently — have succesfully defied our most powerful guns, and great is the glory of both. But neither guns nor targets can hold a candle to this splendid invention of Captain Moncrieff, by which a gun is raised above a solid parapet, not weakened by embrasures; is laid and fired by men entirely protected; and is instantly returned to safe cover by the act of firing; while not only are the injurious effects of recoil entirely avoided, but they are actually stored up and utilized in the working of the gun; add to this that any hole in the ground will serve as cover, and that no fortification whatever need be visible to an enemy, and we think we have said enough in favor of the greatest military invention of modern times.

—Ozone, discovered by Schœnbein in 1840, has lately been the subject of numerous researches. It exercises a powerful action upon organic susbtances, and it is this which has recently called it into notice again. It has been shown by Dr. Scharr of Berne, that ozone, as well as substances, impregnated with it, will kill animalcules with certainty and rapidity; and, as recent researches seem to place it beyond a doubt that most epidemics, and cholera among the number, are owing to microsoria great hopes are entertained of its being possible to use ozone in hospitals as a disinfectant; and, perhaps, to extend its use still further. As might have been foreseen, however, from its being a modification of oxygen, it exercises an irritating action on the respiratory organs, a drawback which must necessarily reduce its application to sanitary purposes within narrow limits.

— The *Humboldt Medical Archives* mentions several cases of tetanus (vulgarly named lockjaw) which had been successfully treated by a local application of chloroform to the entire spinal column by means of cloth saturated with it, and evaporation prevented by covering with oiled silk. The application was made just at the approach of paroxysm. As a result of the application the paroxysm was averted, and the patient fell into a calm and natural sleep. On feeling a returning paroxysm the same application was made, and the paroxysm again averted. For forty-eight hours the occasionnally threatening symptoms immediately yielded to the application of chloroform, and the subsequent convalescence was very rapid.

—*Daylight.*—The established doctrine is that heat and light are propelled from the solar orb equally into all parts of surrounding space, and fall upon the earth and other planets just as (and no more than) they do upon any waste part of the sky. And these rays of heat and light, we are told, decrease rapidly alike in number and in power, diminishing with the square of the distance from their source, the sun. But is it so? Ascend in a balloon, and what do we find? Do heat and light increase in intensity as we rise in the air nearer to the sun? By no means. Six miles up, all heat is gone. The Thermometer is at zero, and hoar-frost gathers on every cord of the rigging of the air-ship. How can this be, if heat comes down on us in diminishing force from the sun? If that were true heat ought to increase rapidly as we ascend nearer to the sun, the source of it. Even light, though exceedingly pure,—the air being there free from the aqueous element,—is less intense in those airy altitudes. Look up from the car of the balloon into the abyss of sky above, and what do we see? A bright dazzle comes from the spot in the heavens where the sun is; but he is shorn of his rays.

All around, the sky overhead is of a deep azure, like the color of Prussian blue,—a well known sign of light imperfectly developed; just as we see in the flame of a candle or gas jet, at the part of imperfect combustion,—or, to take a better example, just as the blue flash of the electric machine becomes yellow or white light, when the power of the

machine is increased. There is light in the air at those altitudes; the moment the prism, by the gyrations of the car, is inclined away from the direct rays of the sun, there is no spectrum at all.

Manifestly, then, neither heat nor light comes to us from the sun in the manner supposed,—namely, travelling down to us through the empty waste of space, and decreasing with the square of the distance. For, if this were the fact, both heat and light would increase rapidly with the lessening distance as we ascend, whereas light diminishes, and heat wholly disappears!

Calmly considered, these facts of themselves not only upset the common theory, but suggest the true one. Heat and light are generated, spring into existence, within the sphere of our own planet. No heat or light in the wastes of space. Heat there can be none, seeing that the thermometer falls to zero only six miles above earth's surface. And light, too, evidently fades away into a thin blue luminosity in those upper regions where the terrestrial gases, the exhalations of the solid earth, become attenuated,—where probably they gradually merge into pure hydrogen, and into that most subtile sublimation of matter which we call ether, which is present even in a vacuum of an air-pump.

The daylight, I say, is the offspring of our own planet impregnated (so to speak) by the great solar orb. Our heat and light are generated within the domain of earth itself. A cosmical force, which we call gravitation or attraction,—and which is more or less inherent in all matter,—comes from the sun; and that force or influence becomes light and heat when it enters and acts upon the atmosphere—the gaseous and ethereal, envelope which surrounds the planets.—*Belgravia.*

— An article in the *British Medical Journal* recalls public attention to the subject of poisonous dyes.

The magenta dyes are produced by the action of arsenic upon analine; and, although the arsenic combines with the organic base forming an insoluble compound, yet much of the magenta of commerce contains uncombined arsenic, and, moreover, as the colour fades from the decay of the organic base, the arsenic is set free, and, in the case of articles worn next the skin, such as flannel shirts, it may be absorbed into the system. Moreover the organic part of some of the analine dyes is poisonous, so that, upon the whole, the precaution is not superfluous to reject all articles dyed with the analine colours if those articles are to be worn next the skin.

Sea weeds, according to Dr. Letheby, a celebrated English physician, furnish an abundance of nutritious food, which, by a little management may be made palatable. He asserts that when in moderately dry condition sea-weeds contain from 18 to 26 per cent, of water; and that the nitrogenous constituents amount to from 9½ to 15 per cent, while the starchy matter and sugar average about about 66 per cent, and that these results place sea-weeds among the most nutritious of vegetable substances; in fact, being richer in nitrogenous matter than oatmeal or indian corn.

—*Heat at Great Depth.*— A curious fact has been lately brought to notice in regard to the Nevada silver mines. Heat, not water, is the chief enemy encountered after reaching a great depth, and instead of pumping out water, the companies have to pump in air. A Nevada paper says: "The increase in the heat in our mines is now beginning to give many of our mining companies more trouble, and is proving a greater obstacle to mining operations in those levels lying below a depth of one thousand feet than any veins or 'pocket' deposits of water yet encountered. A number of the leading companies on the Comstock are now engaged in putting in engines to be used expressly for driving fans for furnishing air to the lower levels, forcing it through large tubes of galvanized iron. With this great increase of heat in the mine, comes a great decrease of water; in fact, in our deepest mine, the Bullion, which has attained the depth of twelve hundred feet, not a drop of water is to be seen; it is as dry as a limekiln and as hot as an oven. In the lower workings of the Chollar-Potosi mines, which have a perpendicular depth of eleven hundred feet beneath the surface, the thermometer now stands at one hundred degrees,— a frightful heat to be endured by a human being engaged in a kind of labor calling for severe muscular exertion. Here also, we find the water to have decreased till there is at the present time a very insignificant amount."

ARTS INTELLIGENCE.

— *Glyphography.*—This process has recently been very successfully used for the reproduction of engraved plates from photographs by the editor of the British Journal of Photography, who describes the method of working for the benefit of amateurs. A polished plate of copper is blackened by being washed over with sulphide of potassium, sulphide of ammonium, chloride of platinum or other means. The plate is then washed and dried, and is evenly coated with a mixture of wax, resin, and sulphate of lead, the thickness of the coating not exceeding a thirtieth of an inch. This coating is white and smooth, and the plate when thus prepared is ready for being sketched upon, or for being photographed upon. On the figure thus photographed, or traced by pencil, the artist proceeds to make his drawing with little tools like needle points, fixed in wooden handles. These tools should vary in size, or rather in the thickness of point, according to the nature of the work to be accomplished. It will be found most advantageous to use tools one side of which has been filed flat, and a curve given to them near the point by bending them while heated in the flame of the gas. Every touch or stroke of the artist should penetrate through the waxy varnish to the surface of the plate, which, being black, reveals every touch—the work thus appearing black on a white ground, in the same manner as if it were effected by pen and ink on white paper. When the picture is examined and found to be right, it is dusted over with plumbago, which, by means of a bushy-camel's-hair pencil, is distributed through every line and over every part of the surface. Other conducting substances, such as bronze powder, act better than plumbago, but very beautiful pictures have been produced, in which the coating was the same as above described. The plate thus prepared is immersed in the electrotype cell, and a tin tissue of copper is deposited on it by the battery. When the plate has been immersed at night, in the morning the deposit of copper is found to be sufficiently thick to allow of its being removed. When the battery used is Smeet's, the depositing solution is the sulphate of copper, rendered decidedly acid with sulphuric acid. The cast thus obtained must be backed up with soft metal, and in this state it will, if printed from as a wood engraving, yield an exact fac-simile of the original drawing. If it be required to lower broad masses of white, this can be effected in one or other of the following ways: After the drawing has been finished, and before it is brushed with black lead, paint over the broad masses of white with melted wax, and let the thickness of the mass thus painted on the surface be determined by the area of the white portion, care being taken not to approach too closely to the lines of the drawing. This having been done, proceed with the plumbago as already directed. Another way by which to lower the broad whites is to take a cast in plaster from the original plate, and in this cast to lower any part required by means of a gouge-shaped tool. From the plaster block thus trimmed may be obtained, by means of recasting in plaster and stereotyping any number of metal blocks in a condition ready for printing. Pictures which had been obtained from surface blocks prepared nearly as above described, are so fine and delicate as to warrant any person unacquainted with the method of their production in believing they were printed from engraved copper or steel plates.—*Journal of Applied Chemistry.*

NECROLOGICAL INTELLIGENCE.

— *Obituary of the Year* 1868. — Before the new House of Commons was three weeks old it had lost three of its members through death. First, Captain Calcraft for Wareham, then Sir Thomas Gresley for South Derbyshire, and now Captain Spiers for Renfrewshire, have been removed, at the respective ages of 37, 36 and 28. These ages strongly contrast with those of the Peers who have died in the year.

The death of 24 Lords spiritual and temporal have been recorded, viz., the Archbishop of Canterbury, the Marquises of Downshire, Hastings and Salisbury, the Earls of Abergavenny, Bantry, Cardigan, Shannon, Shrewsberry and Roseberry, the Bishops of Hereford and Peterborough, and Lords Ashburton, Belhaven, Brougham, Byron, Calthorpe, Carington, Cranworth, De Freyne, Dunfermline, Farnham, Howard de Walden and Wensleydale.

From the crowded march of events, of changes, of chances, of loss and gain, of hope and disappointment, of gladness and sorrow, many worthy and notable soldiers have dropped out to their eternal repose — discharged with honour by the great Paymaster death. Art and Letters have lost Baron Marochetti, Mr. Charles Kean, Huhes, the sculptor; Burnet, the engraver; Samuel Lover, Thomas Catermolle, Dean Milman. Science laments the great name of Sir David Brewster, as well as John Davy; Jesse, the naturalist; John Crawford, the Oriental Scholar; the eminent physician, Dr. Elliotson; the geologist and antiquarian Cumming; and the omnivorus intellect of Lord Brougham, not to be classified under any single branch of art or science. Among the general roll must be inscribed Justice Shee and Lord Wensleydale; Anderson, the traveller; Archbishop Longley, Bishop Hampden, Bishop Jeune, and Bishop Sawyer; Sir James Brooke; Ex-President Buchannan, of America; Baron James Rothschild, Lord Cranworth, and Sir Richard Mayne.

Among the distinguished foreigners deceased during the year are: — King Louis I. of Bavaria; the King of Siam; the Queen of Madagascar; the Duke Ernest of Wurtemburg, cousin to the Queen; the Prince Michael Obrenovitch (assassinated); the Prince de la Tour et Taxis; the Princess Cisterna, mother of the Duchess d'Aosta; Marshal Narvaez, Duke of Valencia, Prime Minister of Spain, the Duchess (Dowager) of Alba; the Duke of Valmy; his Excellency the Netherlands Minister (Baron Bentinck); Lorenzo Niccolini, Marquis of Camugliano and Ponsacco, Chevalier de l'Orde Piano; Viscount de Moira, Portuguese Minister Plenipotentiary at St. Petersburgh, and formerly at the Court

of St. James's; his Excellency Don Cristobal de Murietta, Knight Grand Cross of the Spanish Order of Charles III.; Count Crivelli, Austrian Minister at the Papal Court; Count Walewski; Baron Stjerneld, a distinguished statesman in Sweden; Baron de Teissier; Baron James de Rotschild; M. Giocchimo Rossini, the celebrated composer; M. Berryer, the celebrated French advocate; the ex-President of America (Mr. Buchanan), &c. — *Weekly Despatch.*

MISCELLANEOUS INTELLIGENCE.

— *Colonial Knighthood* —The following is the substance of the Official letter of Dec. 8th 1868, of the Duke of Bukingham and Chandos to the Rt. Hon. Sir John Young, Governor-General of Canada, on Colonial Honors.

The Queen has had occasion to observe that the constant progress of the British Empire in population, wealth and enterprise, and the unusual opportunities thus happily afforded to Her subjects of rendering effective services to their Sovereign and their Country, have in some respects outgrown Her Majesty's means of recognizing those services in a fitting manner. You are aware that with the object of supplying that deficiency, it was found requisite in the year 1848 to enlarge and modify the ancient Order of the Bath; and more recently that Her Majesty has been pleased to create a new Order of Knighthood—the Star of India—for the reward of services rendered in relation to Her Majesty's Indian Empire. The sphere of usefulness and eminence which is now opened in the British Colonies is so varied and extensive as to render it, in Her Majesty's judgment, advisable that to them as to India a special form of distinction should be appropriated.

For this purpose, Her Majesty has been graciously pleased to sanction such a modification of the States of the Order of St. Michael and St. George originally instituted by King George III, in connection with His Majesty's Mediterranean possessions, and now presided over by a Prince of the Blood Royal, together with such an enlargement of its numbers as will render it available as a reward of distinguished merit or services in any part of Her Majesty's Colonial Possessions.

I annex, for publication in the colony under your Government, copies of so much of the new Statutes as prescribes the qualifications for admission into the order and the number of the Knights.

The Queen is confident that this measure will be received by Her subjects as an evidence of the importance which Her Majesty attaches to Her Colonial Dominions as integral parts of the British Empire, of Her constant interest in their progress and of Her desire that services of which they are the scene or the occasion may not pass without adequate and appropriate recognition.

Extract from the Statutes of the Most Distinguished Order of St. Michael and St. George, dated the 4th December, 1868.

It is Ordained, that the Most Distinguished Order shall contain Three Classes, as in Our said Letters Patent mentioned, to be styled and designated respectively—

KNIGHTS GRAND CROSS,
KNIGHTS COMMANDERS, and
COMPANIONS.

It is Ordained, that the First Class, or Knights Grand Cross, shall not exceed twentyfive in number.

It is Ordained, that the Second Class, or Knights Commanders, shall not exceed sixty in number.

It is Ordained, that the Third Class, or Companions, shall not exceed one hundred in number.

It is Ordained, that the Persons to be admitted into this Most Distinguished Order, shall be such natural-born Subjects of Our Crown of the United Kingdom of *Great Britain and Ireland*, as may have held, or shall hereafter hold, High and Confidential Offices within any of Our Colonial Possessions, or such other natural-born Subjects of Our Crown of the United Kingdom of *Great Britain and Ireland*, as may have held, or shall hereafter hold, High and Confidential Offices, or may render Extraordinary and important Services to Us as Sovereign of the United Kingdom of *Great Britain and Ireland*, in relation to any of Our Colonial Possessions, or who may become eminently Distinguished therein by their Talents; Merits, Virtues, Loyalty, or Services, or who now are, or hereafter may be, apppointed Officers of this Most Distinguished Order.

— *Premiers of England for a Hundred Years* — The premiership of Mr. Disraeli appears to have lasted 281 days, having commenced February 25, and terminated December 3, 1868. The tenure of office by other Premiers during the last 100 years has been as follows:—Lord North, 12 years, 34 days, terminating March 3, 1782. The Marquis of Rockingham, 132 days, terminating July 13, 1782. The Earl of Shelburne, 266 days, terminating April 5, 1783. The Duke of Portland, 260 days, terminating December 27, 1783. Mr. Pitt, 17 years 80 days, terminating March 17, 1801. Lord Sidmouth, 3 years 56 days, terminating May 12, 1804. Mr. Pitt, (second time) a year, 246 days, terminating January 8, 1806, Lord Granville, 1 year 64 days, terminating March 13, 1807. The Duke of Portland, (second time) 3 years 102 days, terminating June 28, 1810. Mr. Spencer Perceival, 1 year 350 days, terminating June 8, 1812, The Earl of Liverpool, 14 years, 307 days, terminating April 11, 1827. Mr. Canning, 121 days, terminating August 10, 1827. Lord Goderich, 168 days, terminating January 5, 1828. The Duke of Wellington, 2 years 301 days, terminating Nov. 22, 1830, Earl Grey, 3 years 231 days, terminating July 11, 1834. Lord Melbourne, 128 days, terminating November 16, 1834. The Duke of Wellington, second time, 22 days, terminating December 8, 1834. Sir R. Peel, 131 days, terminating April 8, 1835. Lord Melbourne, second time, 6 years 138 days, terminating September 3, 1841. Sir R. Peel, second time, 4 years 97 days, terminating December 10, 1845 Sir R. Peel, third time, 188 days, terminating June 26, 1846. Lord J. Russell, second time, 5 years 239 days, terminating February 22, 1852. The Earl of Derby, 300 days, terminating December 19, 1852. The Earl of Aberdeen, 2 years 45 days, terminating February 5, 1855. Lord Palmerston, 3 years 17 days, terminating February 21, 1858. The Earl of Derby, second time, 1 year 111 days, terminating June 13, 1859. Lord Palmerston, second time, 6 years 128 days, terminating October 20, 1865. Earl Russell, third time, 249 days, terminating June 27, 1866. The Earl of Derby, third time, 1 year 238 days, terminating February 25, 1868; and Mr. Disraeli, 281 days, terminating December 3, 1868.

The list of Mr. George Peabody's public donations now aggregate the enormous sum of over ten million dollars in our money. This sum does not include hundreds of minor gifts that would foot up a large amount. The following list shows how Mr. Peabody has dispensed his benefactions:

To the poor of London	$1,750,000
Baltimore Institute	1,000,000
For education in the South to blacks and whites	2,000,000
For a museum to preserve American relics, Yale College	150,000
For a similar museum in Harvard College	150,000
For Institute and Education at Danvers	250,000
For a free museum at Salem	50,000
To the State of Maryland	250,000
Bishop McIlvain, for Kenyon College	25,000
Kane's Arctic Expedition	10,000
For "Memorial Church" to his mother	100,000
To members of his family	2,000,000
Total	$7,735,000

The above figures represent a gold value, and with the gold premium added, the exact amount in our money will be obtained. But while it is easy to figure up the amount of Mr. Peabody's donations, who will calculate the good they have done? The benefits they have conferred are incalculable. They have caused the name of George Peabody to be revered and venerated wherever the news of his good deeds has gone.

METEOROLOGICAL INTELLIGENCE.

— Meteorological observations at Quebec—Latitude 46°48′30″ N; Longitude 71°12′15″ W.; height above St. Lawrence, 230 feet; taken during the month of Jan., 1869, By Sergt. J. Thurling, A. H. C., Quebec.

Barometer, highest reading on the 1st	30.421	inches.
" lowest " 5th	22.091	
" range of pressure	1.330	
" mean for month reduced to 32°	29.653	
Thermometer, highest reading on the 9th	41.4	degrees.
" lowest " 22nd	−17.0	
" range in month	58.4	
Mean of highest	23.8	
" lowest	9.1	
" daily range	14.7	
" for month	16.4	
Hygrometer, mean of dry bulb	16.5	
" wet bulb	14.8	
" dew point	1.7	
Elastic force of vapour	.047	inches.
Vapour in a cubic foot of air	0 5	grains.
" required to saturate, do	0.6	"
Mean degree of humidity (Sat. 100)	51	
Average weight of a cubic foot of air	578 9	grains.
Cloud, mean amount of (0-10)	7.2	
Ozone " " "	1.0	
Wind, general direction	North West.	
mean daily horizontal movement	155.5	miles.
Rain, number of days it fell	3	
Snow, number of days it fell	20	

— Meteorological Observations taken at Quebec, during the month of February, 1869. By Sergt. J. Thurling, A. H. C., Quebec.

Barometer, highest reading on the 2nd	30.287	inches
" lowest " " 4th	28 887	
" range of pressure	1.400	
" mean for month reduced to 32°	29.631	

Thermometer, highest reading on the 10th	36.0 degrees.
" lowest " " 2nd	–5.2
" range in month	41.2
" mean of highest	26.0
" " lowest	9 9
" " daily range	16.1
" " for month	17.9
Hygrometer, mean of dry bulb	18.5
" " wet bulb	17.0
" " dew point	5.7
" elastic force of vapour	.056
" vapour in a cubic foot of air	0.7 grains.
" " required to saturate do	0.5
" mean degree of humidity (Sat. 100)	56
" average weight of a cubic foot of air	577.1 grains.
Cloud, mean amount of (0-10)	7.2
Ozone, " "	1.0
Wind, general direction	North West.
" mean daily horizontal movement	169.0 miles.
Snow, number of days it fell	20

— *From the Records of the Montreal Observatory*,—Lat. 45°31 North; Long., 4h. 54m. 11 sec. West of Greenwich, and 182 feet above mean sea level,—for January, 1869,—by Chas. Smallwood, M.D., LL.D., D.C.L.

DAYS.	Barometer corrected at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	
1	30.390	30.160	30.246	–4 0	0.0	3.0	N E	N E	N E	97.90*a*
2	.047	29.696	29.625	6.1	14.0	13 6	N E	N E	N E	197.10*b*
3	29.647	.730	.800	23.1	30.9	29.8	W	W	W	79.21
4	.646	.511	.400	32.2	28.0	36.4	S W	S W	S W	66.12*
5	.201	.149	.200	35.7	33.2	29 6	S W	S W	W	59.10
6	.451	.500	.502	22.1	29.0	30.1	W	W	W	91.74*c*
7	.611	.692	.500	28.2	45 9	27.8	W	W	W	199.20
8	.749	.914	.910	33.2	38.1	31.1	W	N E	N E	142.10†*d*
9	.542	.299	.247	32.2	36.1	37.9	S E	S W	W	88.17‡
10	.462	.791	.849	29.1	36.1	22.7	W	W	W	141.10
11	30.001	.910	.847	16.3	19.2	19.5	N E	N E	N E	98.29*e*
12	29.467	.611	.860	19.4	24 6	14.2	N E	N E	W	124.10*f*
13	.951	.911	.799	7.4	22 4	24.0	N E	W S W	W S W	98.29
14	.650	.574	.499	28.0	34.1	31.9	W	W S W	W S W	102.20*g*
15	.451	.447	.449	30.0	35.2	32.0	W	W	W	89.97
16	.711	.802	.849	11.2	32.1	19.0	N by W	W	W	90.00
17	.962	.991	30.020	9.0	19.7	7.3	N E	N E	N E	71.29
18	30.067	.967	.950	–4.0	13.3	3.1	N E	N E	N E	79.74
19	29.820	.717	.600	0.0	19.1	11.7	N E	N E	N E	101.00
20	.221	.374	.502	20.6	30.1	9.9	W S W	W S W	W S W	91.10*h*
21	.501	.434	.550	–1.0	1.0	–0.6	E by N	N E ' E	W	199.24 *i*
22	.749	.747	.726	–3.1	10.1	–2.0	N by E	W	W	219.74
23	.250	.231	.200	6.9	25 2	29 0	W S W	W S W	W S W	191.10*j*
24	.433	.411	.300	14.9	13.0	10.1	N E ' E	N E	N E	99.10*k*
25	.501	898	.710	0.0	10.9	0.0	N E	W	W	129.99
26	.646	.704	.711	1.0	12.9	8.0	W	W	W	109.19 *l*
27	.651	.531	.450	12.0	32.1	23.7	W	W	W	87.24
28	.451	.527	.615	24.0	35.1	34.2	W	W	W	90.00*m*
29	.747	.700	.650	32.9	39.4	35.0	W	W	W	60.52
30	.249	.238	.259	24.1	26.2	23.0	N E	N E	N E	71.11*n*
31	.457	.499	.600	22.1	22.4	21.9	N E	N E	N E	47.27 *o*

Rain in Inches.—*0.088; †Inapp.; ‡0.135.

Snow in Inches.—*a*, 1.70; *b*, 5.79; *c*, 3.20; *d*, 1.30; *e*, 0.30; *f*, 4.80; *g*, 0.10; *h*, 1.90; *i*, 3.50; *j*, 0.24; *k*, 1.02; *l*, Inapp.; *m*, Inapp.; *n*, 3.31; *o*, 1.01.

The highest reading of the Barometer, was on the first day, and indicated 35.390 inches; the lowest reading was on the fifth day, and was 29.149, inches, showing a month's range of 1.241 inches.

The mean temperature of the month was 20.13, shewing an increase of upwards of 5 degrees above the *Isotherm* for Montreal reduced from observations during a long period, and nearly 10° warmer than the monthly mean temperature of last January.

The thermometer was 34h. 35m below zero during the month. The lowest temperature attained was –4.4, and the highest 45 9.

The amount of rain which fell on 3 days amounted to 0.223 inches. The amount of snow which fell on 15 days amounted to 28.17 inches.

A partial eclipse of the moon occurred on the evening of the 27th day, and was unsatisfactory, owing to the presence of clouds and haze, which obscured distinct vision and prevented anything like good results.

— From the Records of the Montreal Observatory, for February 1869. By Chas. Smallwood, M.D., LL.D., D.C.L.

DAYS.	Barometer corrected at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	
1	29.925	29.999	30.150	5.2	22.1	4.0	W	W	W	88.10
2	30.251	30.232	.149	–5.3	12.2	5.8	W	S W	NE'E	67.90
3	29.751	29.547	29.299	8.2	16.0	17.0	N E	N E	N E	59.00*a*
4	28.841	28.849	28.999	16.4	22.1	17.1	N E	N E	W	184.29*b*
5	29.200	29.219	29.499	16 0	20.4	18.1	W	W by N	W	94.21
6	.590	.611	.700	17.3	32.0	28.1	W	S W	S W	82.24*c*
7	30.059	30.099	30.111	12.1	26 2	9.1	N	N	W	78.19
8	29.998	29.881	29.861	–0.5	18.6	16.0	W S W	W S W	W S W	69.79
9	.851	.804	.700	17.0	30.1	26.8	W S W	W S W	W	71.80*d*
10	.711	.706	.700	23.1	32.1	25.7	W	N E	N E	59.29
11	.604	.717	.850	26.1	32.2	32.1	W S W	W	W	60.00 *e*
12	.849	.711	.548	31.2	33.1	32.2	W S W	W S W	W S W	57.10
13	.626	.711	.725	33 2	38.9	32.7	S W	W	W	51.20
14	30.041	30 001	.851	8.4	12.0	11.2	N E	N E	N E	89.01*f*
15	29.482	29.312	.249	20.0	19 7	17.4	N E	N E	N E	191.14*g*
16	.199	.175	.299	16.1	28.0	25.1	N E	W	W	112.10*h*
17	.311	.199	.050	23.0	27.9	29.1	W	S W	S W	89.94 *i*
18	28.901	28.940	.097	27.2	24.0	13.2	N E	W	W	101.19*j*
19	29.083	29.300	.411	8.4	19.0	13.7	W	N E	W by N	79.24*k*
20	.500	.510	.662	16.7	26.2	22.0	S W	W	S W	51.11 *l*
21	.697	.781	.649	11.9	17.1	15.4	N E	N E	W	94.12*m*
22	.561	.584	.600	18.2	28.1	19.2	N E	W	W	101.11
23	.251	28.800	.101	17.9	18.1	16.8	N E	N E	W	99.00*n*
24	.601	29.677	.701	6.4	21.6	19.2	W	W	W	164.10*o*
25	.973	.962	.951	8.4	22.6	18.2	W	S W	W	79 24
26	.784	.671	.448	14 2	29.3	27.2	W	S W	N E	81.27*
27	.089	.179	.350	24.5	30.9	26.2	N E	W	W	91.20†
28	.800	.862	.901	–1.1	19.7	5.8	W	W	W	164.29

Snow in Inches.—*a*, 13.90; *b*, 11.54; *c*, Inapp.; *d*, Inapp.; *e*, 0.35; *f*, 3.16; *g*, 10.10; *h*, 1.64; *i*, 0.70; *j*, 4.70; *k*, Inapp.; *l*, Inapp.; *m*, 2.86; *n*, 11.15; *o*, Inapp.; * 6.75; † 6.91.

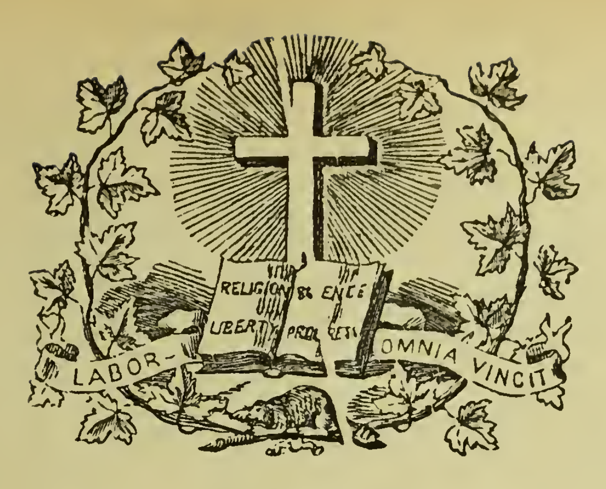
The barometer has indicated several considerable fluctuations during the month. The highest reading was on the 2nd day, and was 30.251 inches; the lowest reading occurred at 7 a. m. on the 4th day, and was 28.841 inches, showing a monthly range of 1.410 inch. Another low reading occurred on the 18th day, and was 28.901 inches. In both cases these low readings were accompanied by heavy snow showers.

The mean temperature of the month was 19.44 degrees, which was 9.84 degrees higher than the mean temperature of last February (1868), and 3·34 degrees higher than the *Isotherm mean*, reduced from observations during a long series of years.

The thermometer was 11h. 49m. below zero during the month.

No rain fell during the month. Snow fell on seventeen days amounting to 73.76 inches, which exceeds by 51.56 inches the amount which fell last February (1868), and is the heaviest fall of snow for the month of February on record. The winter quarter shows the large amount of 129.79 inches.

PRINTED BY EUSÈBE SENÉCAL, MONTREAL.



THE

JOURNAL OF EDUCATION.

Devoted to Education, Literature, Science, and the Arts.

Volume XIII. Quebec, Province of Quebec, April, 1869. No. 4.

TABLE OF CONTENTS.

EDUCATION.

Screwing Down Teachers.

Some parents go to a school, as they would to a shop, to purchase a certain quantity of education, as they would food or clothing at the lowest possible price. They enquire the amount of the fee, and whatever that may be, a guinea or a half-crown, they object and propose an abatement. Their arguments are amusing: "Schooling' is very dear to what it was when they were young—Mr. So-and-so charges far less—teaching is but little trouble," &c., Others, we have heard, claim a reduction because the pupil is very young or very *little*, quite forgetting that there is at least as much trouble in teaching a very young child as one more advanced, and that a greater amount of professional skill is requisite in the former than in the latter case. Parents of a third variety may be found demanding a discount because they have three or four to pay for; and they quietly hint, that if the teacher will not give education to *four* for *three* fees, he shall have none. Would these parties admit such a practice in their own trades or professions? Would a banker lend *four* hundred pounds for the interest of *three?* Would a landlord let *four* houses for the rent of *three*? Would a baker sell *four* loaves for the price of *three?* Again a fourth class will advance many pleas to the same purpose; such as—"The boy joined the class a week after the quarter day; now; there are twelve weeks in a quarter, and the fee is six shillings, therefore sixpence must be deducted!" These people would be astonished, were they informed that the teacher, instead of granting a deduction, would be justified in charging *doubled* fee, as a trifling compensation for the extra trouble caused by his urging the laggard pupil on to overtake the class. They will also plead, "The boy was unwell for *three days and a half*!" In short, each economical father or managing mother believes that every shilling kept off the teacher is a shilling justifiably gained.

Besides these attempts at reduction, which every independent teacher should resist, there are others to which the benevolent must yield. A widow struggling to give her child a good education—a professional brother having a family to bring up on limited means—a merchant, suddenly unfortunate, whose children may have been with the teacher for years - all have claims upon his gratuitous services. Thus, if even those who are the most successful, and hold the most lucrative situations, realize far less than calculators suppose, how great must the privations be to men of very limited incomes, thus cruelly diminished!

In one word, let parents *economise* every where, that they may be generous, or at least *just*, to the most laborious and worst remunerated of all professions.—*Chamber's Edinburgh Journal,*

The Advantages of Great Cities for Professional Study.

In choosing a place of education, whether college or professional school, the advantages of different ones are so evenly balanced, that the decision, in most cases, is made from purely accidental reasons. Intrinsically, there is not a very wide difference among our colleges and our professional schools. With rare exceptions, they are modelled on the same plans, pervaded by the same ideas, officered by the same class of men, and turn out the same average of students. Now, since this is so, it is far better for us to compare their merely external advantages, which make a difference among them well worth considering.

We may assume that for a college where the students are not yet mature, and where the studies can be pursued easily enough with the aid of text-books and a moderate library, the best location is in a country town, apart from the distractions and temptations of city life. But the same argument will not hold good with regard to professional schools. The students are now men, able to take care of themselves, if they ever will be. Moreover, they are just at the age when young men wish, and ought, to see life. Residence in a great city is the next best thing to foreign travel. It does much towards wearing off the rough provincialism and the rawness of youth that are apt to cling to the average student. And this a great city does, even if he merely lives there and goes about his business with little thought of his surroundings; and far more does it do this if he takes pains to get all the civilizing and refining influences that he may have in a metropolis. He meets a great variety of men. He probably will see something of all grades of society, and something of many nationalities. He learns, too, that he is a very small atom in the tide of humanity that ebbs and flows all around him; that his ideas, his opinions, his very existence, are of very small account after all. In short, he gets the conceit taken out of him amazingly, and begins to get that true self-knowledge which is the beginning of all wisdom.

Moreover, in the intense life of a great city he learns to work rapidly and effectively. Truly, if "fifty years of Europe" is better "than a cycle of Cathay," a decade of New-York is worth a century of "Sleepy Hollow:" there is more real work done. The impulse obtained in two or three years of active city life may last a lifetime. Even trade, usually so narrowing to the mind, becomes a liberalizing influence in a city like New-York, by the scale on which it is conducted and the amount of enterprise and capital required to manage it.

Every great city is a centre, not only of business activity, but of intellectual life—at least of a certain kind. Usually, even the highest intellectual life, that which produces literature, is found in the metropolis. But even where this is wholly or partially deficient, there is a certain amount of intellectual life of the lower kinds. The city is the centre of news, and therefore of newspapers; of politics, and therefore of public assemblages. Great men, and notorious men, can be seen on the streets. We need not trust to report so much, for we can see many things with our own eyes. Many illusions are thus dispelled, many errors corrected. Books and Magazines circulate more freely, libraries are more easily reached, and better ones. Lectures are more frequent, and all the machinery of intellectual life runs more rapidly and with more force. And for the study of the fine arts there is scarcely any opportunity except in great cities.

There are great peculiar advantages of city life; but there are in addition certain special advantages possessed by professional schools in a great city. Our professional schools hold the same relative position to our colleges, that the universities of France and Germany do to their colleges and gymnasia. And it has been found that universities thrive best in great cities. All the important universities founded in this century, Berlin, London, Christiana, and many of the most flourishing older ones, like Paris, Edinburgh, Dublin, Copenhagen, Vienna, are in great cities. The same reasons that hold in Europe, hold here. A university without a library, is like a man without a head; and a good library can be collected more easily in a metropolis than elsewhere. Here also, are to be found other great libraries, that supplement the deficiencies of the university collection. Again in a great city, there are collateral advantages for a practical acquaintance with each of the professions;—for the lawyer, in the courts held almost daily; for the clergyman, in the great preachers and great charities; for the physician, in the great hospitals and frequent clinics. But more than all these, the professors are almost sure to be superior men. A country university may keep one great man: a city university will be sure to have several. For, allowing other things to be equal which is not the case usually, the intellectual society of the metropolis, its superior advantages for work in any department of thought, and the wider opportunities for fame and usefulness, continually draw off the great thinkers to the metropolis, and away from the country universities. Here, as elsewhere, the tendency of our age is toward the cities—centripetal, not centrifugal.—*American Educational Monthly.*

Why is Mechanical Labor Objectionable?

We reproduce the following from the Philadelphia *Ledger:*

A few days ago, a gentleman advertised for a clerk. By the close of the first day on which the advertisement appeared there were four hundred and eighteen applicants for the one clerkship. This afforded a very forcible illustration of the extent to which the occupation of clerking and book-keeping is overstocked. But a few months since the head of a business establishment, who wished some help in the way of writing, but in which some literary ability was required, advertised for an assistant at a moderate salary, and having incidentally mentioned that the position might suit a lawyer or physician not in a good practice, got more than a hundred applications, of which fifty-three were from young lawyers and doctors.

Here was another illustration of an over-supply of the professional or "genteel occupations." Another advertiser who wanted a person to take charge of the editorial work of a weekly paper, got fifty-seven applications, not more than half a dozen of the applicants being recognized newspaper writers, but nearly all of them being clerks, book-keepers, and professional men. Still another advertised for two apprentices in a wheelwright and smith shop, in one of the semi-rural wards of the city, requesting applicants to give their address and age. He got three applications, but in every case the applicant was too old, two of them being over eighteen, and one nearly twenty. Still another advertised for an office boy, about fourteen years old, and had so many applicants that his place was crowded for more than five hours, and the applicants were of all ages, from mere children, not more than twelve years old, to full grown men of twenty-one.

These are not very cheerful or encouraging signs. The present generation of young men seem to have a strong aversion to every kind of trade, business, calling, or occupation that requires manual labor, and an equally strong tendency toward some so-called "genteel" employment or profession. The result is seen in such lamentable facts as those above stated—a surplus of book-keepers and clerks of every kind who can get no employment, and are wasting their lives in the vain pursuit of what is not to be had, and terrible over-stock of lawyers without practice and doctors without patients. The passion on the part of boys and young men to be clerks, office attendants, messengers any thing, so that it is not work of the kind that will make them mechanics or tradesmen, is a deplorable sight to those who have full opportunities to see the distressing effect of it in the struggle for such employments by those unfortunates who have put it out of their power to do anything else, by neglecting to learn some permanent trade or business in which trained skill can always be turned to account.

The applications for clerkships and similar positions in large

establishments, are numerous beyond anything that would be thought of by those who have no chance to witness it. Parents and relatives, as well as the boys and young men themselves, seem to be afflicted with the same infatuation. To all such we say, that the worst advice you can give to your boy is to encourage him to be a clerk or a bookkeeper. At the best it is not a well-paid occupation. Very frequently it is among the poorest. This is the case when a clerk is fortunate enough to be employed, but if he should happen to be out of a place, then comes a weary scarcity, the fearful struggle with thousands of others looking for places; the never-ending disappointments, the hope deferred that makes the heart sick, the humiliations that take all the manhood out of poor souls, the privations of those who depend upon the earnings, and who have no resource when he is earning nothing. No father, no mother, no relative should wish to see their boys or kindred wasting their young lives in striving after the genteel positions that bring such trials and privations upon them in after life.

The Power of Attention.

In proportion to a man's power of attention will be the success with which his labor is rewarded. All commencement is difficult, and this is more especially true of intellectual effort. When we turn for the first time our view upon any given object, a hundred other things still retain possession of our thoughts. Our imagination and our memory, to which we must resort for materials with which to illustrate and enliven our new study, accord us their aid unwillingly, indeed only by compulsion. But if we are vigorous enough to pursue our course in spite of obstacles, every step as we advance will be found easier, the mind becomes more animated and energetic, the distractions gradually diminish, the attention is more exclusively concentrated upon its object, the kindred ideas flow with greater freedom and abundance, and afford an easier selection of what is suitable for illustration.

And so the difference between an ordinary mind and the mind of Newton consists principally in this, that the one is capable of a more continuous attention than the other—that a Newton is able, without fatigue, to connect inference with inference in one long series toward a determinate end ; while the man of inferior capacity is soon obliged to break or let fall the thread which he has begun to spin. This is, in fact, what Sir Isaac, with equal modesty and shrewdness, himself admitted. To one who complimented him on his genius, he replied that if he had made any discoveries it was owing more to patient attention that to any other talent. Like Newton, Descartes also arrogated nothing to the force of his intellect ; what he had accomplished more than other men, he attributed to the superiority of his method. Nay, genius itself has been analyzed by the shrewdest observers into a higher capacity of attention. " Genius, " says Helvetius, " is nothing but a continued attention." " Genius," says Buffon, " is only a protracted patience." " In the exact sciences, at least," says Cuvier, " it is the patience of a sound intellect, when invincible, which truly constitutes genius." And Chesterfield has also observed that " the power of applying an attention, steady and undissipated, to a single object, is the sure mark of a superior genius."— *Sir William Hamilton.*

Practical.

The *Massachusetts Teacher* contains the following practical, truthful, and well put suggestions :—

" Too often is it the fact that teachers, after having acquired familiarity with certain branches of study, are content with their acquisitions. Knowing enough, in their own estimation, to carry their pupils through the course assigned, they are careless about increasing their knowledge. They cease to grow ; become mere pedagogues, To this large class of teachers is justly chargeable much of the disrespect with which too many educated people regard the occupation of teaching. A teacher ought to know all that he has occasion to teach and a great deal more. He should possess an ever-increasing store of knowledge from which he may draw at pleasure, and with which he may command the admiration of his pupils and the respect of the community.

We ought to keep ourselves well informed in regard to the various educational movements of the day, that we may have a clear understanding of their purpose, be able to judge wisely of their merits, and be ready to take advantage of such new thoughts and instrumentalities as promise to aid us in the discharge of our duties.

We ought to draw what benefit we can from new educational publications, whether in the form of text-books or of periodicals. As an intelligent mechanic is quick to adopt new and improved tools appropriate to his trade, a teacher should be ever ready to seize upon whatever good thoughts, principles, and methods have been wrought out by other educators. A new book must be poor indeed, if it contain nothing new ; and single, really new and valuable thought is often worth more than the cost of a volume. A teacher needs his library of professional books just as much as a doctor, who is not a quack, needs his works on medecine ; or a clergyman his works on theology and the religious discussions of the times ; or a lawyer, his numerous legal commentaries and reports. It is idle to expect that the business of teaching shall hold a high place among recognized professions until teachers themselves believe, and act as if they believe, that true teaching is both a science and an art, demanding profound and long-continued study, involving principles and methods of great importance, and giving occasion for the exercise of the highest faculties and qualities of the mind and heart. So long as the mass of teachers ignore all professional reading, are content to go in the ruts which they have made or others have made for them, and depend only upon certain stereotyped ways and means, without considering the principles upon which good teaching is based, teachers generally must fail to command that respect which ought to be liberally given to those whose chief work is to develop, instruct, and adorn the intellectual and moral natures of the young."

LITERATURE.

POETRY.

THE CHILDREN.

When the lessons and tasks are all ended,
  And the school for the day is dismissed
And the little ones gather around me
  To bid me good night and be kissed :
O ! the little white arms that encircle
  My neck in a tender embrace ;
O ! the smiles that are halos of heaven,
  Shedding sunshine of love on my face.

And when they are gone I sit dreaming
  Of my childhood, too lovely to last ;
Of love that my heart will remember,
  While it wakes to the pulse of the past,
Ere the world and its wickedness made me
  A partner of sorrow and sin ;
When the Glory of God was about me,
  And the glory of gladness within.

O ! my heart grows weak as a woman's,
  And the fountains of feeling will flow,
When I think of the paths steep and stony,
  Where the feet of the dear ones must go ;
Of the tempest of fate blowing wild ;
O ! there's nothing on earth half so holy
  As the innocent heart of a child.

They are idols of hearts and of households ;
They are angels of God in disguise ;
His sunlight still sleeps in their tresses;
His glory still gleams in their eyes.
O ! those truants from home and from heaven,
They have made me more manly and mild
And I know now how Jesus could liken
The Kingdom of God to a child.

I ask not a life for the dear ones,
All radiant, as others have done ;
But that life may have just enough shadow
To temper the glare of the sun ;
I would pray God to guard them from evil
But my prayer would bound back to myself ;
Ah, a seraph may pray for a sinner,
But a sinner must pray for himself.

The twig is so easily bended,
I have banished the rule and the rod ;
I have taught them the goodness of knowledge,
They have taught me the wisdom of God :—
My heart is a dungeon of darkness,
Where I shut them from breaking a rule ;
My frown is sufficient correction ;
My love is the law of the school.

I shall leave the old house in the autumn,
To traverse its threshold no more ;
Ah ! how I shall sigh for the dear ones,
That meet me each morn at the door !
I shall miss the "good night" and the kisses,
And the gush of their innocent glee,
The group on the green, and the flowers
That are brought every morning to me.

I shall miss them at noon and at eve—
Their song in the school and the street ;
I shall miss the low hum of their voices,
And the tramp of their delicate feet.
When the lessons and tasks are all ended,
And Death says, "The school is dismissed !"
May the little ones gather around me,
To bid me good night and be kissed.

Dickens.

The Mystery of Editing.

The world at large does not understand the mysteries of a newspaper ; and, as in a watch, the hands that are seen are but the passive instruments of the spring, which is never seen ; so, in the newspaper, the most worthy causes of its prosperity are often least observed or known. Who suspects the benefit which the paper derives from the enterprise, the vigilance, and the watchful fidelity of the publisher ? Who pauses to think how much of the pleasure of reading is derived from the skill and care of the printer ? We feel the blemishes of printing, if they exist, but seldom observe the excellences.

We eat a hearty dinner, but do not think of the farmer that raised the materials thereof, or the cook that prepared them with infinite pains and skill. But a cook of vegetables, meat, pastries, and infinite bonbons, has a paradisiacal office in comparison with an editor ! Before him pass in review all the exchange newspapers. He is to know all their contents, to mark for other eyes the matter that requires attention. His scissors are to be alert, to clip with incessant industry all the little items that together form so large an interest in the news department. He passes in review each week every State in the Union, through the newspaper lens. He looks across the ocean, and in strange lands, and following the sun, he searches all around the world for material. It will require but two seconds' time for the readers to take in what two hours' search produced. By him are read the manuscripts that swarm the office like flies in July It is his frown that dooms them. It is his hand that condenses a whole page into a line. It is his sternness that restrains sentimental obituaries, that gives young poets a twig on which to sit and sing their first lays.

And the power behind the throne, in newspapers as in higher places, is sometimes as important as the throne itself. Correspondence, occasional or regular, stands in awe at that silent power which has the last chance at an article, and may send it forth in glory or humility. And, in short, as the body depends upon a good digestion, so the health of a paper depends upon that vigorous digestion which goes on by means of the editor. Ought they not to be honored ? And since little fame attends them, they should at least have their creature comforts multiplied. From that dark and dismal den in which they have so long had purgatorial residence, they are at length translated !— *Henry Ward Beecher.*

Lords and Commons of England.

Legally, no Parliament may endure for more than seven years. If not officially dissolved before the expiration of that time, it expires of itself. The first Parliament was held in France, by that name, about the middle of the Twelfth Century, but cannot be said to have appeared in British law until the early part of the Thirteenth Century. It was certainly a recognized institution in the reign of Edward I.—say the year 1294. The shortest session was of a single day, in 1339, when Richard II. was deposed ; the longest, known as the Long Parliament, sat from 1640 to 1653, when Cromwell roughly dissolved it, bidding his Ironsides "take that bauble away," pointing to the silver-gilt mace. In 1404 lawyers were expressly excluded from the House of Commons. In 1542 members were first protected from arrest. In 1547, the Journals of the Commons were begun. In 1549 Francis Russell, son of the Earl of Bedford, was the first *Peer's* son who sat in the House of *Commons.* In 1649 a peer was elected and sat in the Commons. In 1641 an act was passed providing for the meeting of Parliament at least once in three years. It was repealed in 1664. Another act, limiting the duration of Parliament to at least three years, was passed in 1694, but repealed in 1716, by what is called the Septennial Act, which is still in force and acted upon. Edward I. held one Parliament every two years. From Edward III. until near the close of the reign of Charles I., the statute law was that a new Parliament should be elected once a year. Then (in 1641) the first Triennal Act was passed. In 1840, the members of both Houses voluntarily surrendered the privilege of franking letters which had existed since the year 1660. The Queen did the same and uses the penny "Queen's head" stamps on all her correspondence. Actually, though a Parliament may be continued for seven years, its duration is very much less. In the 66 years since the assemblage of the first Union Parliament (November, 1802), there have been 19 dissolutions, which makes an average of three years and a half for each Parliament. One of the popular demands in England is that annual Parliaments be restored, that at elections the voting shall be by ballot, and that, as formerly was the case, every member of the House of Commons shall receive a stated salary. There are 658 members in all (for England, Ireland, Scotland, and Wales), and only by exercising very rigid economy could a member of the Common's House, contrive to live in London on a less outlay than from £500 to £700 per annum, so heavy are the expenses attending upon being a British legislator. It follows, therefore, that men of moderate means are thereby excluded from the House of Commons, which indeed, with its noblemen, peer's sons, and immediate relatives, baronets, lawyers, naval and military officers, rich merchants, landowners, and officials, has become "the best club in London," into which a poor man has small chance of being admitted. No member of the Houses of Lords or Commons receives the slightest salary, and no perquisite whatever. He may write his letters in the library of the House of which he is a member upon the paper supplied to that House, and use its envelopes, but to do so to any extent would be considered shabby.

The House of Lords is a more ancient body than the Common's House, having been the first summoned by writ in 1205, early in the reign of King John, ten years before he signed Magna Charta at Runnymede. The Commons were not admitted into the Parliament until long after. At each general election a writ of summons is sent to each temporal and spiritual lord. The Bishops are the spiritual lords supposed to hold certain ancient baronies under the sovereign, which gives them the right to sit in the Upper House. Some of the temporal lords sit by descent, some by creation, some by election, since the union of England with Scotland in 1707, and with Ireland in 1801. Thus, Scotland at each general election, choses 16 per cent out of its whole peerage, to represent it in the Lords, and Ireland sends four Bishops (who sit in rotation) and twenty-eight representative peers, elected for life. There are three princes of the Royal family, three archbishops, 20 dukes, 20 marquises, 129 earls, 221 barons, and 28 bishops, or 452 in all, in the House of Lords. A few peers were minors, and could not sit, and several ladies are peeresses in their own right, the title, in most cases, descending to their eldest son. The peers have much increased of late. There were 176 peers at the death of Charles II. : William III., 192 ; Anne, 209 ; George I., 229 ; George III., 339 ; George IV., 396 ; William IV., 456, and in 1868, Victoria *regnante,* about 472 peers. A number of Irish and Scotch peers, who have no

right to sit in the House of Lords, are not included in the above total. An Irish peer may represent any English, Welsh, or Scotch constituency in the House of Commons, but a Scotch Peer is not permitted this privilege. The Bishops are not allowed to vote on any case involving capital punishment. In 1649, the Commons abolished the House of Lords. On the Restoration, in 1660, the upper Chamber was restored. In 1689, the two Houses united in placing Willliam of Orange and Mary Stuart, his wife, upon the throne. In October, 1831, the Lords rejected the Reform bill, but passed it in June 1832. In February, 1856, the Lords successfully opposed the Queen's creation of life-peerages. A patent calling Sir James Park, a retired judge, to the House of Lords, the title to drop on his death, was said to be illegal, whereupon a new patent creating him a baron, in the usual way, was issued immediately after. Peers of Parliament, like members of Commons, are free from all arrest for debt, as being the Sovereign's counsellors, but execution may be taken, for debt, upon their lands and goods. A peer may act as a justice of the peace in any part of the United Kingdom, may vote at, but must not interfere in, any parliamentary election—though his voting has fallen into disuse. Until a few months ago, when the Lords voluntarily abandoned the privilege, a peer could vote by proxy in a number of cases. A nobleman can be tried on a criminal charge only by his peers—as, in 1841 the late Earl of Cardigan was tried by the House of Lords for shooting Capt. Harvey Tuckett in a duel, and acquitted, as Tuckett's identity was not proved. In January, 1765, the fifth Lord Byron, tried by the House of Lords for killing Mr. William Chaworth in a duel, (fought in a room in the Star and Garter Tavern, Pall Mall, London, without any witness) was convicted of manslaughter, but claiming the benefit of an old statute passed in the reign of Edward IV., whereby peers are, in all cases where "benefit of clergy" is allowed, to be dismissed on conviction of a first offence without burning in the hand, loss of inheritance, or corruption of blood, his Lordship was dismissed on payment of his fees.—*Exchange.*

Arctic and Antarctic Oceans.

Among the navigators and scientific men of former times, it was disputed whether salt water was capable of being frozen. Experience — in many cases a stern teacher — has set that question at rest, proving that within the polar circles the sea is, for hundreds of miles, covered with masses of ice, which form a sullen, unyielding barrier to the poles. Maury describes the agencies at work in these terrible solitudes in a famous passage : "There icebergs are framed and glaciers launched ; there the tides have their cradle, the whales their nursery ; there the winds complete their circuits, and the currents of the sea their round in the wonderful system of oceanic circulation ; there the aurora is lighted up, and the trembling needle brought to rest ; and there too, in the mazes of that mystic circle, terrestrial forces of occult power and of vast influence upon the well-being of man are continually at play. Within the arctic circle are the pole of the winds and the poles of the cold ; the pole of the earth and of the magnet. It is a circle of mysteries ; and the desire to enter it — to explore its untrodden wastes and secret chambers, and to study its physical aspects — has grown into a longing."

Marine ice is whitish, opaque, and rough on the surface, and consists of thin flakes of a porous spongy texture. From the quantity of strong brine enclosed in its substance, it is very heavy and dense, and projects only one-fifth above water. When sea-water begins to freeze, it partially deposits its salt, which, thus set free, retards the process of congelation below. Old floes are almost fresh, but a thaw renders them brackish. The polar seas do not congeal until the temperature falls to 28½ degrees of Fahrenheit, which takes place in September in the north, and March in the south ; though even in summer, a slight increase of cold is sufficient to form young ice several inches thich. The sun sets early in November, and the severity of the arctic winter begins in December, continuing to the end of Jan., during which time the thermometer ranges to about 40 degrees below zero. A week or two of milder weather comes on ; but the middle of February brings with it the sun, immediately followed by the most intense cold of the whole winter. After that the sun's influence begins to be felt. And in July the ice breaks up. During the three summer months, the sun never sets, but noon and midnight are equally illumined by brilliant sunshine. A few stars appear in September. The darkest part of the winter is from the middle of December to the middle of January, when the aurora transforms the sky into a vault of fire, and paraselenæ appear, surrounding the moon with blazing crosses, circles, and mockmoons, scarcely surpassed by the wonderful deceptions of the solar rays. The intense cold of February is accompanied by considerable twilight ; and in the latitude of Bank's Land, there is even at the end of January tolerable light from 9.30 A. M. to 2.30 P. M., so much so, that at noon Arcturus is the sole star unquenched by the increasing daylight. The only navigable time is from July to Sept. within the northern, and January, February, and part of March within the southern circle. During the rest of the year, the arctic regions are impenetrably sealed by vast fields of ice, both "floe" and "pack" covering every foot of water, from the shallowest inlet to the wide expanse of Baffin's Bay or Melville Sound.

The interior of Greenland is occupied by vast glaciers which encroach on the coast, filling the deep dark fiords with frozen snow. As summer advances, those portions of the glacier that project into the sea are undermined by the waves, and fall with tremendous noise, rocking in the foaming water till they gain equilibrium, when, perfect icebergs, they float here and there, impelled by winds and currents. Many are borne by the polar current southward. They meet the warm waters of the Gulf-stream in latitude 50 degrees, where they melt, and deposit the loads of earth and stones borrowed from the Greenland soil. According to Maury, this has probably, in course of time, formed the Grand Bank of Newfoundland. They are in incredible numbers. As many as five hundred have been counted in sight together, ranging from fifty to three hundred feet in height, and of all sizes up to a mile in extent. Their appearance is very beautiful and no less extraordinary. Gothic churches, Egyptian temples, aerial palaces with pillars and arched windows festooned with crystal draperies, are only some of the inconceivable varieties of form displayed, while they gleam under the summer sun like mountains of burnished silver, with pinnacles and cliffs of clear sapphire or the palest green, from which rush cataracts of limpid water mingled with fragments of ice. These various hues arise from several causes. Bergs are originally composed of fresh water ice of different ages, but that formed from salt water frequently overlies it in parts. A great deal of snow lies on their summits, and forms large ponds of fresh water, when dissolved by the heat of the sun. Finally, the solar rays, touch the bergs with colors, changing with the position of the spectator. Only one-eighth of their total thickness is seen above water. Frequently bergs capsize in consequence of the sea undermining their base. An ominous rolling motion gives notice of this event ; it continues for some time, and at last the berg heels over and disappears with a terrific plunge, sending up colums of spray. It reappears bottom upwards, balances itself, and floats on with a changed face.

All the antarctic land yet discovered consists of gigantic cliffs without a single opening, three thousand feet high in some places, descending in others to one hundred feet. The whole is faced with ice of enormous thickness, and covered with snow, so that at a glance the eye can scarcely imagine it to be land at all, but for spots showing the dark stone where the cliff is too perpendicular to admit of even ice maintaining its hold. Nothing is so tenacious as the cold of the antarctic regions. In February, the warmest summer month of 1841, the thermometer never rose above 14 degrees at noon near the continent. It is rarely above 30 degrees in the sun at mid-day during summer, and falls in winter more than 50 degrees below zero. The sun stays a week longer north of the equator than it does south, making the winter and night of the antarctic regions longer. South Georgia, in a latitude corresponding with that of Yorkshire in the northern hemisphere, is always covered with frozen snow, and produces scarcely anything but mosses and lichens. The immense preponderance of water south of latitude 50 degrees, allows the fierce westerly winds to blow round and round the world, a perpetual cyclone, keeping the sea in constant agitation.

The two polar circles differ greatly in physical conditions. The antarctic has a marine climate, that is to say, it is equable. Though wet and stormy, it is not subject to extremes of temperature, and it is believed that the south pole must be warmer than the north in winter. Arctic sunshine raises the thermometer to 66 or 70 degrees, and hung in the shade immediately after, the mercury falls to the freezing point. The arctic climate is continental — dry, calm, and variable. The thermometer has a range of about 120 degrees ; and when the round of the seasons brings but little change in the frightful antarctic wastes, nothing can surpass the beauty of the arctic summer —"an endless blaze of light, the air, sea and earth teeming with life," plains glowing with richly tinted flowers, and strange, glittering forms sailing past "in stately and solemn procession." Its currents are strong, and bear large numbers of bergs to meet the warm Gulf-water, and as it is natural to suppose bergs are found to be most numerous where the drift is strongest. The antarctic seas are in direct opposition to this. Not only are its currents sluggish and feeble, but the most powerful of them, Humboldt's Current, carries few bergs along the Chilian coast, while the main icedrift is towards the Falklands on one side, and the Cape of Good Hope on the other, where there is scarcely any motion of the water. This is a fact which no navigators are able to explain, except

perhaps on the supposition that there may be strong submarine currents at a great depth below the surface. Bergs have been observed in Baffin's Bay drifting rapidly to the north where there was a powerful surface-current running against them, showing that in consequence of their weight and immense draft of water (in some instances more than a thousand feet), they must be influenced by some "resistless undertow" yet stronger.— *Chamber's Journal.*

The Whips.

Astonishing as the assertion may seem to the uniniated, Parliamentary government, as at present organized, could not be carried on without the Whips. Upon their exertions very frequently depends the fate of a Ministry, or the triumph of a policy. They are the real autocrats of the House ; without their advice no step is taken ; without their aid no movement would be successful. The plan of the sessional campaign having been fixed by the Cabinet, it is left to the Whips to carry out the details. They it is who choose the battleground, marshal the forces on either side, regulate the hostilities, and decide as to the duration of the fight. They are supreme in every thing but the initiation of measures. The Whips work in darkness. They carry on their operations secretly, and their entire confidence is accorded to none but the chiefs. Their ways are manifold, and their action mysterious. Silence is their only wear. People who take their knowledge from the morning newspaper are apt to imagine that public questions are determined merely by the dictum of the great politicians, and that when Mr. Gladstone or Mr. Disraeli has introduced a Bill upon a particular subject, nothing remains but to let it be debated, and to take the division in due course. This is true enough so far as it goes ; but between the debate and the calling of the division there is a vast gulf fixed, and here it is that the experienced Whip manifests his usefulness.....The Whips not only in a large measure regulate who is to speak, but also the order and sequence of the speaking. They compare their rival notebooks, and arrange the list of succession. Thus, the Conservatives learning that Mr. Lowe is prepared with a slashing onslaught against the Ministry, and that he intends to speak on Thursday night, arrange perhaps to pit against him Lord Stanley, Mr. Gathorne Hardy, or some other of their ablest men, whose opinion shall carry the most influence in the country as against that of the member of Calne. Consequently, if half a dozen of the mediocrities of Conservatism, despising the authority of the Whips, rise at the same time as Lord Stanley or Mr. Hardy, the Speaker, being aware of the arrangement, decides in favour of the noble lord, or the Home Secretary, as the case may be, who would, in Parliamentary etiquette, be held to have caught the presidential eye. The successton of speakers in a great debate is thus regulated, like the figures on a chess-board, according to their weight and worth. The keenest logician on the one side is pitted against the keenest logician on the other ; the greatest lawyer of the Tories is matched against the greatest lawyer of the Whigs ; the finest rhetorician of the Treasury bench is met by him who possesses the gift of eloquence in rarest perfection among the ranks of the Opposition. Thus : Sir Hugh Cairns was always "put up" against Sir Roundell Palmer ; shewed Mr. Henley perhaps against Mr. Bright ; Sir Stafford Northcote against Mr. Hill ; Lord Stanley against Mr. Horsman ; Lord Cranborne against Mr. Lowe—care having been taken, although not always successfully, to match the oppponents as completely as the choice of men permitted. Except during the solitude of the dinner-hour, there is no chance of an ambitious mediocrity breaking through this arrangement. The Speaker being in the confidence of the Whigs, takes care that his eye shall only be "caught" by him for whom the honour has been arranged, although, be it added, this rule is only adhered to upon great occasions. Onerous, however, as are the duties of the Whip in this respect, they form but a tithe of what he has actually to accomplish. He it is who is the medium of communication between the Prime Minister and the Opposition. The former very likely foresees that unless he can disarm somewhat of the virulence of the latter, he may find himself in a minority. Then steps in the faithful Whip, plays his part, and averts the danger ; he hints to some of the more pliable of the Opposition that if a modified motion is proposed, it will be accepted by the head of the Government. He declares that the Treasury have it in contemplation to construct a harbour of refuge at Flamborough, advance a heavy loan for docks at Cardiff, subsidize the university of Little Pedlington, or arrange a new scale of superannuation allowances for the faithful clerks of the Plymouth Custom-house. Waverers are caught by these means, and the edge of wrath turned aside. The support of neutrals is gained by somewhat similar means. The Whip arranges that the Premier shall bow to Brown publicly in the Lobby, and be suave and complimentary ; that the Premier shall inquire of Jones as to the aftermath in the Norfolk meadows, and exchange opinions upon the breadth of turnips and potatoes in the Peak of Derbyshire. The Whip arranges that it shall be hinted at mysteriously that the Premier is much stricken with Robinson's ability, and that stranger things had happened than his selection for the post of Secretary to the Treasury or Admiralty. The Whip arranges that Mrs. Chiltern Hundreds shall be invited to the duke's *salon* or the state banquet. And in this humble diplomatic way much support is gained or opposition disarmed.—*Ib.*

SCIENCE.

On the Physical Constitution of the Sun.

A paper read before the Literary and Historical Society of Quebec, by Capt. Ashe, R. N.

Since I have had my Equatorial fitted for Celestial Photography, I have taken many pictures of the sun and devoted much time to the study of its physical constitution, and I am confirmed in my opinion, that "sun spots," are planetary bodies that have fallen on the sun.

The many photographs that I possess of spots, taken during their transit across the sun's disc, with the umbra in the centre of the penumbra, when seen on either limb and also when seen centrally, convince me that they cannot be cavities.

It seems strange to me that a theory which is based upon mere assumption should be supported by so many distinguished Astronomers ; why are we to suppose that the body of the sun is dark? and why are we to assume that an opening in a luminous envelope should be of a darker color, than the surface?

Is there anything by analogy, that would lead us to suppose, that an opening in a gaseous, or liquid body should have its edges, internally and externally, well defined, and continuing its form for several days? How are we to account for the bridge (which generally divides the umbra) being much brighter than the surface of the Sun?

As I suppose them to be small asteriods that have fallen upon the Sun, there is nothing contrary to analogy, to suppose that a zone or belt of small planets should revolve between Mercury and the Sun, indeed such a zone will account for the perturbations of Mercury, and will perform the duty assigned to Vulcan. And this zone may be the zodiacal light.

Now if these asteriods revolve in orbits, inclined to the sun's equator, varying from 10° to 40°, then as the catastrophe of falling into the Sun, would happen in passing their perihelia; those asteriods that had their perihelia in North Latitude would form the Northern zone of spots, and those having their perihelia in South Latitude would form the Southern zone. And because few of their orbits are inclined to the sun's equator above 40° we have a clear reason, why the Polar regions of the sun are exempt from spots, and because a spot cannot be in perihelia when in the ascending or descending node; we have a reason why the equatorial region is rarely visited by them. Every student of the sun, must have early discovered, the fact, that spots, as a very general rule, are formed on the side of the Sun, farthest from the Earth, and as the sun revolves upon its axis in about twenty-five days, we have conclusive evidence that the sun is passive, and that the earth is active in the cause of spots. If they are planetary bodies, then it is reasonable to suppose that they should pale on the side of the sun opposite to the disturbing body ; but if they are of a meteorological nature, then we might suppose them to be formed on the side nearest the Earth.

It will be very easy to calculate the planetary influence, in disturbing these small bodies, and predict when it is likely to have a maximum or minimum period. I say likely, because there are two things necessary for a solution of the problem, one of which only is known, we should know the period of greatest number of asteriods passing their perihelia, and also the time of maximum disturbing force.

However this we know that if they are planetary bodies, then at periods of maxima, there should be a continuation of disturbing bodies so as to give a maximum effect. We see by the "Researches on Solar Physics," that there was a maximum on or about the 15th July 1860, and by looking at the position of the planets, I find that Mercury, Venus, the Earth and Mars were nearly in a straight line on one side of the sun, and consequently all acting together to draw these asteriods upon the sun opposite to the earth. And upon looking at their positions on the 1st December 1856, when there was a minimum period of spots, I find that the Earth, Venus, Jupiter and Saturn were in four different quarters of the heavens, and that Mercury and Mars were nearly opposite to each other. I am fully persuaded there has been, and always will be, at periods of maxima and minima

of spot frequency, a combination of the planets that will give decisive evidence, that spots are planetary bodies.

Now a planetary body falling on the sun, would soon form a mass of liquid metal, covering a great space, with dross surrounding it. It is very probable that this mass of metal would split in various directions, and that the central part would be thickest for some time. Here we have a reason for the umbra, penumbra, bridge, and nucleus, and all the changes usually seen to take place would be fully and easily accounted for under this suppositiou.

Again if they are planetary bodies, their velocity in passing their perihelia would be greater than the surface of the sun upon which they impinge. Here then we account for the drift, which should always in that case be towards the equator. Under these circumstances I should suppose the equatorial region of the sun to be hotter than the polar—which has been suggested, and also that there would be currents that would distribute the dross over the entire surface of the sun, which assumes a form variously described as grauulations, willow leaves, &c.

Long after the asteriod has fallen, the dross would be displaced by the undulations, formiug what is seen as faculæ, and I should fancy if there is much drift that the faculæ would be seen mostly on the following side of the spot.

The spectroscope tells us that all the known metals are in a state of incaudesceuce in the Sun. And in conclusion no other solution can be giveu to the question, "How is the enormous expenditure of light and heat kept up?" but by supposing that planetary bodies fall into it.

The Materials of the Universe.

A great part of the magnificence of spectrum analysis consists in the extent of its application. Not bounded by the system to which we belong, it carries out its gaze to the utmost limit where light is manifested in sufficient quantity to he comprehended in its grasp. Aud therefore it would only be a natural consequence of our achievement in solar discovery that those remoter strongholds of mystery should be assailed in turn. Too much, of course, ought not to be expected in the result of a proceeding of such extreme delicacy, aud requiring such intense exertion of vision. We have to deal with no glowing disc, no golden shield displaying at once its blazonry, but with points, which the highest effort of the most powerful telescope can invest with no true dimensions; whose apparent magnitude is but an illusion—where light is all. But that light, because it is light, shall be made to tell us of its origin; and if it speak but iu a whisper that whisper shall bear an interpretation of wonder. And what is that interpretation? It will not lead us to "doubt that the stars are fire," flaming with iutrinsic, not visible by reflected light; for their mere aspect, combined with their extreme apparent minuteness, has already excluded that doubt. It will not announce to us as a discovery that they are suns; for such would he the natural inference of any one who considered that, at a sufficient distance from the eye, our sun must necessarily be dwarfed into a star. But it will tell us this fact, utterly undemonstrable in any other way, that those suns are so far identical in chemical constitution with our own, that they have the spectrum of solid or fluid incandescence, interrupted by the bars of developed and reabsorbed light given out hy volatilized elementary matter—that they are so far similar as to contain many of the same elementary lines—that they are so far dissimilar as to exhibit bands corresponding neither with solar nor terrestrial elements and indicating materials utterly unknown and inconceivable. That interpretation tells us, too, how in certain stars the incandescent gases seem to give out their brilliant lines unreversed hy traversing a cooler external shell; and how, in one case at least, a temporary blazing out of light depended upon an actual ignition of a vast volume of hydrogen; it was for the time "a star on fire." Nor is that all. There are, irregularly dispersed throughout the heavens, small patches of a misty aspect, a great proportion of which are proved by the use of powerful telescopes to consist of densely compacted aggregations of extremely minute stars; while others, by their obstinate resistance to this mode of analysis, and the "milky," or to use an artist's term, "sponged out" character of their light indicate some other constitution. Little had that constitution been suspected before the spectroscope of Huggins applied the decisive test. Long ago, indeed, the bold speculations of Sir W. Herschel and Laplace had ascribed to them the combination of mist and fire, and viewed in them the embryo state of future suns and their dependent planetary systems—a hypothesis as captivating to the imagination of some, as unsatisfactory to the mental habits of others. But, whether acceptable or displeasing, this is not so. At a subsequent epoch, indeed, that "nebular theory" had been viewed with less favour, in consequence of the overstraining of a plausible analogy. So many of these cloudy masses, once deemed "irresolvable," had given way before the recent increase of optical power, that it was not unreasonably inferred that instrumental deficiency aloue prevented a similar analysis in every case. Yet appearances were occasionally against that iuference, and this time appearances were right. The spectroscope has taken up the investigation where the telescope could carry it on no longer, and pronounces the nature of many of those bodies to be truly that of a fiery mist, composed, however, not, as had been fancied, of all the uncondensed materials of a future sun and planets, but of a very few gaseous elements, whose insulation in space and incandescent condition, can never cease to be a source of amazement.—*Frazer's Magazine.*

ART.

How Chromos Are Made.

Chromo-Lithography is the art of printing pictures from stone, in colors. The most difficult branch of it—which is now generally implied when chromos are spoken of—is the art of reproducing oil paintings. When a chromo is made by a competent hand, it presents an exact counterpart of the original painting, with the delicate gradation of tints and shades, and with much of the spirit aud tone of a brush and palette.

To understand how chromos are made, the art of lithography must first be briefly explained. The stone used in lithographing is a species of limestone found in Bavaria, and is wrought into thick slabs with finely polished surfaces. The drawing is made upon the slab with a sort of colored scap, which adheres to the stoue, and enters into a chemical combination with it after the application of certain acids and gums. When the drawing is complete, the slab is put on the press, and carefully dampened with a sponge. The oil color (or ink) is then applied with a common printer's roller. Of course, the parts of the slab which contain no drawing, being wet, resist the ink; while the drawing itself being oily, repels the water, but retains the color applied. It is thus that, without a raised surface or incision—as in common printing, wood-cuts and steel engravings—lithography produces printed drawings from a perfectly smooth stone.

In a chromo, the first proof is a light ground tint, covering nearly all the surface. It has only a faint, shadowy resemblance to the completed picture. It is, in fact, rather a shadow than an outline. The next proof, from the second stone, contains all the shades of another color. This process is repeated again and again; occasionally as often as thirty times. We saw one proof, in a visit to Mr. Prang's establishment—a group of cattle—that had passed through the press twelve times; and it still bore a greater resemblance to a spoiled colored photograph than to the charming picture which it subsequently became. The number of impressions, however, does not necessarily indicate the uumber of colors in a paintiug, because the colors and tiuts are greatly multiplied by combinations created in the process of printing one over another. In twenty-five impressions, it is sometimes necessary and possible to produce a hundred distinct shades.

The last impression is made by an engraved stone, which produces that resemblance to canvas noticeable in all of Mr. Prang's finer specimens. English and German chromos, as a rule, do not attempt to give this delicate final touch, although it would seem to be essential in order to make a perfect imitatiou of a painting.

The paper used is white, heavy "plate paper," of the best quality, which has to pass through a heavy press, sheet by sheet, before its surface is fit to receive an impression.

The process thus briefly explained, we need hardly add, requires equally great skill and judgment at every stage. A single error is instantly detected by the practised eye in the finished specimen. The production of a chromo, if it is at all complicated, requires several months—sometimes several years—of careful preparation. The mere drawing of the different and entirely-detached parts on so many different stones is of itself a work that requires an amount of labor and a degree of skill which, to a person unfamiliar with the process, would appear incredible. Still more difficult, and needing still greater skill, is the process of coloring. This demands a knowledge which artists have hitherto almost exclusively monopolized, and, in addition to it, the practical familiarity of a printer with mechanical details. "Drying" and "registering" are as important branches of the art of making chromos, as drawing and coloring. On proper

registering, for example, the entire possibility of producing a picture at every stage of its progress depends. "Registering" is that part of a pressman's work which consists in so arranging the paper in the press, that it shall receive the impression on exactly the same spot of every sheet. In book work, each page must be exactly opposite the page printed on the other side of the sheet, in order that the impression, if on thin paper, may not "show through." In newspaper work this is of less importance, and often is not attended to with any special care. But in chromo-lithography the difference of a hair's breadth would spoil a picture; for it would hopelessly mix up the colors.

After the chromo has passed through the press, it is embossed and varnished, and then put up for the market. These final processes are for the purpose of breaking the glossy light, and of softening the hard outlines which the picture receives from the stone, which imparts to it the resemblance of a painting on canvas.—*Boston Daily Advertiser.*

OFFICIAL NOTICES.



Ministry of Public Instruction

APPOINTMENTS.

SCHOOL COMMISSIONERS.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council dated the 30th ult., was pleased to appoint the following School Commissioners for the hereinafter mentioned Municipalities:

Hope, Co. of Bonaventure: The Revd. Mr. W. Scott in the room and stead of the Revd. Mr. P. Jaque.

St. Sylvestre (North), Co. of Lotbinière: Messrs. Robert Lypsey, Thomas Somerville, John Doonan, John Lowry, and Damase Bourgault.

St. Justin, Co. of Maskinongé: Mr. François Vermette in the room and stead of Mr. Antoine Lafrenière.

Eagan Kensington, Co of Ottawa: Messrs. Charles McArthur, John Kelly, J. P; Patrick Kiely, James McDonagh, and Joseph Godin.

St Césaire, Co of Rouville: Godfroi Lague, J. Uldéric Messier, Nazaire Nadeau, Octave Senécal, and François Noiseux.

Bergeronnes, Co. of Saguenay: Messrs. Thadée Couturier and Augustin Bouchard, in the room and stead of Messrs. Jean Savard and Benjamin Simard.

Ste. Marguerite de Wexford, Co. of Terrebonne: Messrs. Isidore Legault and François Cloutier in the room and stead of Messrs. Isidore Legault and Isidore Migneron.

Terrebonne (Paroisse), Co. of Terrebonne: Messrs. Joseph Filion, Louis Grenne, Pierre Valiquette, Joachim Lapointe, and Joseph Gadbois.

Banlieue, Trois-Rivières: Mr. Jean-Baptiste Beauvillier in the room and stead of Mr. Joseph Lafrenière.

DIPLOMAS GRANTED BY BOARDS OF EXAMINERS.

MONTREAL CATHOLIC BOARD.

Session of February 2nd 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (F.) *1st Class:*—Misses Louise Josephine Aubin, Honorine Beauchamp, Alphonsine Birtz, Gléphire Blandin, Hermine Brouillard, Marie Chalifoux, Sophie Daigneault, Mrs. Muir, *née* Rosalie Dubois, Georgine Gareau, Julie Legault, Célina Limoges, Cordélie Mercier, Célina Ménard, Parmélie Ouellet, Mathilde Pinsonnault, Cordélie Raymond, Emma Riopel, Rose de Lima Robert, Vitaline Vigneault, and Mr. Patrick McGuire, (Eng).

2nd Class:—Misses Elmire Barrette, Rose de Lima Briault Lamarche, Mathilde Corbeille, Eveline Chevalier, Lucie Gadoua *ou* Gadouais, Mrs. Lamontagne, *née* Olive Hénault, Julie Marion, and Caroline Robichaud.

F. X. VALADE,
Secretary.

MONTREAL PROTESTANT BOARD.

Session of February 2nd 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (E.) *1st Class:*—Misses Margaret Muir, F. E. Phillips, and Nydia Lestourneau, (F. & E.)

2nd Class:—Messrs. Henry G. Brisbin, John Brisbin; Misses Julia C. Copeland, Isabella Grant and Sarah Nichols.

T. A. GIBSON,
Secretary.

STANSTEAD BOARD.

Session of November 5th 1867.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (Eng.) *1st Class:*—Messrs. Leroy D. Hitchcock, Nathan R. Otis, Elwin J. Merry, George H. Brown; Misses Elma J. Merry, Arina L. Abbott, Viola Taylor, Sarah E. Hill, Alice A. Flanders and Lydia M. Lincoln.

C. A. RICHARDSON,
Secretary.

Session of November 3rd 1868.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (Eng.) *1st Class:*—Messrs. Hamilton Corey, James G. Ayer, Milton S. Woodman; Mrs. Electa B. Oliver and Miss Jennie E. Harden.

2nd Class:—Mr. Gardner M. Hunt; Misses Susan A. Flynn, Florence E. Kezar and Emma L. Rexford.

C. A. RICHARDSON,
Secretary.

Session of February 2nd 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (Eng.) *1st Class:*—Messrs. Azro F. Davis, Lyman P. Austin, Quincy A. Randall, Amos Johnson Shurtleff; Misses Mary Jane Smith and Margaret Stevenson.

2nd Class:—Mr. Joseph Willis and Miss Lucinda F. Call.

C. A. RICHARDSON,
Secretary.

BEAUCE BOARD.

Session of February 2nd 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (F.) *1st Class:*—Miss Eulalie Boivin.

2nd Class:—(Eng.). Miss Bridget Brennan,

J. T. P. PROULX,
Secretary.

KAMOURASKA BOARD.

Session of February 2nd 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (F.) *1st Class:*—Miss Henriette Bernier.

2nd Class:—Misses Aurélie Beaulieu, Clémentine Bossé and Hermine Côté.

P. DUMAIS,
Secretary.

WATERLOO AND SWEETSBURGH PROTESTANT BOARD.

Session of February 2nd 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (Eng) *1st Class:*—Messrs. Alexander E. Struthers, Samuel L. Willard; Misses Mary S. Knowles, and Grata C. Savage.

2nd Class:—Messrs. John M. Constable, Alvin Gaines; Misses Loranca Burhart, and Florence A. Marsh.

WM. GIBSON,
Secretary.

WATERLOO AND SWEETSBURGH CATHOLIC BOARD.

Session of February 2nd 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, *1st Class:*—Mr. N. A. Rivière; (E. & F.) Misses Margaret McCaffrey, Mary Ann Seahill, (Eng.), Julie Goddu, (F.).

2nd Class:—(F.) Misses Aurélie Ernestine Racicot and Adéline Lévêque.

J. F. LEONARD,
Secretary.

RICHMOND PROTESTANT BOARD.

Session of November 5th 1867.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (Eng.) *1st Class:*—Misses Philippa White, Matilda Mulvena and Mary Jane Healy.

2nd Class:—Misses Louisa Lodge and Elizabeth Jackson.

HENRY BURNHAM,
Secretary.

BONAVENTURE BOARD.

Session of November 6th 1866.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (Eng.) *1st Class*:—Messrs. Walter C. Ross, John Little; Misses Philomène Lavoie, Marie Emilie Martin, Angèle Lucas, Marie H. Dubé and Angélique Philomène Arcenault. (F.)

J. A. LEBEL,
Secretary.

—

Session of February 2nd 1869.

ELEMENTAY SCHOOL DIPLOMA, *1st Class*:—Misses Agnes McCormick, (E.) and Angeline Gagnier (F.).

J. A. LEBEL,
Secretary.

—

QUEBEC CATHOLIC BOARD.

Session of February 4th 1868.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (F.) *2nd Class*: — Misses Alfredine Celma Garon and Lucie De Varennes

N. LACASSE.
Secretary.

Session of February 2nd 1869.

MODEL SCHOOL DIPLOMA, (F. & E.) *2nd Class*:—Miss M. Alice Davidson.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA (F.) *2nd Class*:—Misses M. Louise Fiset, M. Louise Pelletier, and Mary Stuart (Eng.).

N. LACASSE,
Secretary.

THE JOURNAL OF EDUCATION.

QUEBEC, PROVINCE OF QUEBEC, APRIL, 1869.

To Our Readers.

Unwilling to allow the publication, in this issue, of the Tables of the Apportionment of the Grant to Poor School Municipalities and the New Education Bill, passed during last Session of the Quebec Legislature, to interfere with the usual reading matter of our Journal, we have increased the size of our present number by one half. Notwithstanding this, we can only give the text (*pur et simple*) of the Education Bill, but will have something to say on it in our next. We have so arranged the Tables that they may be detached from the Journal, should any one desire to do so.

We would hope the foregoing remarks will be received as an apology for our being unable to acknowledge receipt of our *usual* courteous monthly Exchanges, as well as several new ones and Reports of Superintendents of Education. In the present number, however, will be found some valuable information and statistics selected from a few of the Reports that have been on our table for some time. Next month we hope to pay off all arrears.

———

An Act to Amend the Law Respecting Education in this Province.

HER MAJESTY, by and with the advice and consent of the Legislature of Quebec, enacts as follows:

1. Within four months after the passing of this Act the Lieutenant-Governor in Council shall appoint. to form and constitute the Council of Public Instruction for the Province of Quebec, together with the Minister of Public Instruction or Superintendent of Education for the Province, as the case may be, for the time being, twenty-one persons, fourteen of whom shall be Roman Catholics and seven Protestants, and until such appointment shall take place the Members of the present Council of Public Instruction shall continue in office.

2. The said Council, so soon as reorganized under this Act shall resolve itself into two Committees, the one consisting of the Roman Catholic and the other of the Protestant Members thereof, and the matters and things which by law belong to the said Council shall be referred to the said Committees respectively, in so far as they shall specially affect the interests of Roman Catholic and of Protestant Education respectively, and in such manner and form as the whole shall from time to time be determined by the Lieutenant-Governor in Council on the report of the Minister of Public Instruction, or of the Superintendent of Education. The Minister of Public Instruction or Superintendent of Education, as the case may be, for the time being, shall be a member (*ex-officio*) of each Committee, but shall have the right of voting only in the Committee of the religious faith to which he shall belong.

3. The *quorum* of the Council of Public Instruction thus reorganized shall consist of nine members, and each of the Committees of the same shall fix its own *quorum*.

4. The total aid to Universities, Classical Colleges, Industrial Colleges, Academies and Model Schools, under the provisions of Chapter fifteenth of the Consolidated Statutes for Lower Canada, or of any other law that may be passed concerning Superior Education, shall in future be distributed between the totality of the Roman Catholic and of the Protestant Institutions respectively, in the relative proportion of the respective Roman Catholic and Protestant populations of the Province according to the then last census.

5. If at any meeting of the Council of Public Instruction, ten of the Roman Catholic, or five of the Protestant Members, appointed by the Lieutenant-Governor in Council, do record their votes to the effect that it is advisable that the management of Roman Catholic and of Protestant Schools and Institutions respectively should be distinct and separate, it shall be the duty of the President of the said Council to call a special meeting of the Council to take place within sixty and at least thirty days after the meeting at which such vote shall have been recorded, for the purpose of reconsidering the same.

6. If at the meeting thus called the same vote is confirmed by the same number of the said Roman Catholic or Protestant Members, as the case may be, the President of the said Council shall transmit to the Lieutenant-Governor a copy of the minutes of the said meetings, and within three months the Roman Catholic and Protestant Members of the said Council appointed by the Lieutenant-Governor in Council shall be declared by order in Council to form two separate Councils of Public Instruction, with separate powers and jurisdictions in relation to Protestant and Catholic education respectively, as the whole shall be defined by such Order in Council.

7. If at the time of the passing of such order in Council or at any time thereafter there is a Minister of Public Instruction, he shall be a member (*ex-officio*) of both Councils of Public Instruction, but he shall have the right of voting only in the Council of the religious faith to which he shall belong, and there shall also be appointed two Secretaries of the Department of Public Instruction, and one of them shall be Secretary to the Roman Catholic and the other to the Protestant Council of Public Instruction, and their duties under the direction of the Minister of Public Instruction, shall be defined from time to time by order in Council, on the report of the said Minister.

8. If at the time of the division of the Council of Public Instruction into two separate Councils, or at any time thereafter there is, instead of a Minister of Public Instruction a Superintendent of Education, the said Superintendent shall be (*ex-officio*) a member of the Council of Public Instruction of the religious faith to which he shall belong, and there shall be appointed two Deputy-Superintendents, and the management of the Protestant and Catholic Schools and Institutions, respectively, shall be divided between them under the Superintendent, in such form as the Lieutenant-Governor in Council shall direct and the said Deputy-Superintendents shall be respectively members (*ex-officio*) of the Councils to which shall belong the schools under their respective management, and there may be appointed by the Lieutenant-Governor in Council, on the recommendation of each Council of Public Instruction, a Secretary to each of them.

9. From and after the time of the passing of the Order in Council for the division of the Council of Public Instruction as provided by the sixth Section of this Act, the grants to the Normal Schools and all other grants whatsoever for educational purposes and all expenses

of the government for educational purposes shall be divided between the Roman Catholic and Protestant Institutions, and for the benefit of Roman Catholics and Protestants respectively, in proportion to the Roman Catholic and Protestant populations of the Province, at the then last census; but the sums to be paid to the Common Schools shall continue to be apportioned and distributed in accordance with Chapter fifteen of the Consolidated Statutes for Lower Canada.

10. Dissentients shall not be liable for any assessment or school-rate which may be imposed by the School Commissioners, except for the assessment for the then current year, for assessments for the building of any school-house previously contracted for, or for the payment of debts previously incurred; provided always, that such assessments are levied within six months from the date of the dissent mentioned in the fifty-fifth Section of the fifteenth Chapter of the Consolidated Statutes for Lower Canada, or of the declaration hereinafter mentioned.

11. The word "inhabitants" wherever it occurs in the said 55th Section of the said Chapter shall be and is hereby replaced by the words "proprietors, occupants, tenants or rate-payers."

12. Any dissentient may, at any time, declare in writing his intention of ceasing to support the dissentient school; and the receipt of his declaration by the Chairman of the School Trustees, and by the Chairman of the School Commissioners respectively, shall place him again under the control of the said School Commissioners, subject however to the above restrictions as to assessments.

13. The School Commissioners of the majority in any School Municipality shall alone have the power of levying taxes on the lands and real estate of Corporations and Incorporated Companies; but they shall annually pay over to the Trustees of the minority a proportion of all the taxes levied by them on such Corporations or Companies, in the same ratio as the Government grant for the same year shall have been divided between them and the said Trustees; and the proportion of taxes so levied for the building of school-houses and for the payment of debts, thus paid over to the Trustees aforesaid, shall be set apart by them for the building or the repairing of their own school houses. No religious, charitable or educational Institutions or Corporations shall be taxed for school purposes on the property occupied by them for the objects for which they were instituted, but on all property held by them or any of them, for the purposes of deriving any income therefrom, they shall be taxed by the School Commissioners of the religious majority or minority, to which such Corporations or Institutions belong, and to the exclusive benefit of such majority or minority, in conformity with the declarations which they or each of them may make to that effect, but in the event that the religious body to which such Corporations or Institutions belong is not apparent, and where no such declaration has been made, then such last mentioned properties shall be dealt with in like manner, as the properties ot other Corporations or Incorporated Companies, in virtue of this Section.

Any non-resident proprietor may declare in writing to the School Commissioners and to the Trustees of dissentient schools his intention of dividing his taxes between the schools of the majority and those of the minority and in that case, the School Commissioners shall continue to levy and receive such taxes, and shall pay over to the Trustees of the dissentient schools such part and proportiou thereof as directed by the said proprietor.

14. Whenever the School Trustees of the minority in two adjoining Municipalities shall be unable to support a school in each Municipality, it shall be lawful for them to unite and to establish and maintain under their joint management, a school which shall be situated as near the limits of both Municipalities as possible, so as to be accessible to both; said Trustees shall jointly report their proceedings to the Minister of Public Instruction or to the Superintendent of Education, for the time being as the case may be, who shall remit the share of the Common School grant to the Secretary-Treasurer whose name shall appear first on the return.

15. Whenever there shall be no dissentient school in a Municipality, it shall be lawful for any resident head of a family professing the religious faith of the minority in the said Municipality and having children of school age, to declare in writing to the Chairman of the School Commissioners that he intends to support a school, in a neighbouring Municipality, which school shall not be more than three miles distant from his residence; and he shall thenceforward pay, subject to the restrictions above mentioned, his taxes to the Commissioners or Trustees, as the case may be, by whom such school shall be maintained; but special mention shall be made in all school returns of children coming from a neighbouring Municipality and such children shall not be taken into account in apportioning the school grants between the Commissioners and Trustees.

16. Whenever the Trustees of separate schools in any Municipality shall have been a year without schools, either in their own Municipality or jointly with other Trustees in an adjoining Municipality, and it shall appear that they are not carrying out the school law in good faith, and are taking no steps towards obtaining schools, it shall be lawful for the Minister of Public Instruction or the Superintendent of Education, for the time being, as the case may be, after giving three consecutive notices in the *Quebec Official Gazette*, in *The Journal of Education* and iu the *Journal de l'Instruction Publique* to that effect, to recommend to the Lieutenant-Governor in Council, three months after the publication of the first of the said notices, that the Corporation of Trustees of separate schools for such Municipality be declared extinct; and the ratepayers who shall have been under the control of the said Trustees shall then be subject to all the rates and assessments to be levied by the School Commissioners, and shall be further held to pay to the Commissioners a sum equal to their share of all school taxes levied by the Commissioners during all the time for which the said Trustees of dissentient schools may have neglected to keep their schools in operation; but one year after the time at which such Corporation of Trustees shall have been declared extinct through the *Quebec Official Gazette*, any number of rate-payers professing the religious faith of the minority in such Municipality may again elect Trustees and form a new Corporation as by law provided.

17. The term of office of the School Commissioners of the Roman Catholic and Protestant Boards of School Commissioners of the cities of Quebec and Montreal shall expire on the first of July next, and previous to the said day the Lieutenant-Governor in Council on the recommendation of the Minister of Public Instruction, shall appoint for each of the said Boards, three Commissioners to form part of the same and the Corporations of the cities of Quebec and Montreal shall also appoint for each of the said Boards in their respective cities, three Commissioners to form part of the same; and the said Commissioners then appointed shall come into office on the first day of July next; provided that if twenty days previous to the said day, either of the said Corporations shall have failed to signify in writing to the Minister of Public Instruction, any of the appointments they are required to make, the same shall be made by the Lieutenant-Governor in Council in the manner above provided for.

18. In case any of the appointments to be made by the Lieutenant-Governor in Council shall not have been made previous to the day above named they shall be made with the least possible delay thereafter, and the School Commissioners thus appointed shall come into office immediately after their appointment.

19. On the first day of July of each subsequent year, iu each Board, one of the School Commissioners appointed by the Corporation aud one of those appointed by the Lieutenant-Governor in Council shall go out of office and shall be replaced according to the mode of their appointment; and all the above provisions shall apply; and for the first and second years the last named in the lists of appointments published in the *Quebec Official Gazette*, shall go out of office first, and thenceforward, the two oldest according to the dates of their appointment shall go out first, so that after the two years from the passing of this act each shall serve during three years.

20. Any vacancy in the said Boards by death, absence from the Province or otherwise, shall be filled according to the manner in which the original appointment shall have been made, and the School Commissioners who shall fill such vacancies, shall remain in office only during the unexpired term of office of their predecessors; and whenever a School Commissioner shall have been appointed by the Lieutenant-Governor in Council, by reason of the Corporation having neglected to make the appointment, he shall for the purposes of this and of the foregoing section be deemed to have been appointed by the Corporation.

21. The one hundred and thirty-third Section of Chapter fifteenth of the Consolidated Statutes for Lower Canada and the three first Sections of the twenty-second Chapter of the Statutes of this Province, passed in the thirty-first year of Her Majesty's Reign, are repealed.

22. The annual grant to be paid for the support of schools in the cities of Quebec and of Montreal, under the twenty-fourth, eighty-eighth, and eighty-ninth Sections of the fifteenth Chapter of the Con-

solidated Statutes for Lower Canada, shall be in the proportion of the populations of the said cities, and shall be apportioned by the Minister of Public Instruction, or the Superintendent of Education for the time being, between the Roman Catholic and Protestant Boards of School Commissioners, according to the relative proportions of the Roman Catholic and Protestant populations in the said cities, according to the then last census.

23. The Corporations of the said cities of Quebec and Montreal shall pay for the support of the schools in the said cities a sum equal to three times the amount of the share of the Government grant coming to the said cities under the above provisions, and the sum coming to each of the Roman Catholic and Protestant Boards of School Commissioners under the following provisions shall be paid by the said Corporations to the Secretary-Treasurers of the said Boards irrespective of the collection of the tax thereinafter provided for in two equal semi-annual payments on the first of January and on the first of July of each year, and shall be recoverable by the said Boards before any Court of competent civil jurisdiction with interest and costs. For the present year, the payment due on the first of July may be delayed to the first of August.

24. The Corporations of the cities of Quebec and of Montreal, shall levy annually by assessment on real estate in the said cities, a tax sufficient to cover the amount payable by them for the support of schools under the above provisions, and the said tax shall be laid and collected and recovered at the time and in the manner provided for the other city taxes on real estate, except that if, for the present year, the time for assessing and levying the city taxes is past when this law shall come into force, the said tax shall be forthwith laid and levied notwithstanding. The said tax shall be known as the "City School tax."

25. Property belonging to religious, charitable or education Institutions and Corporations, and occupied by the said Institutions or Corporations for the objects for which they were respectively established and not held by them solely for the purpose of deriving an income therefrom shall be exempted from the said "City School tax."

26. The said "City School tax," shall be payable by the proprietors of real estate to the exclusion of the tenant, and the tenant shall not be bound to reimburse the same to the proprietor, except in the case of special agreement to that effect, and the said tax shall not be deemed to be included in any lease to be made after the passing of this act under the name of "Municipal or City, or Corporation taxes," or the word "all taxes," but shall be mentioned as the "City School tax." The usufructuary or the occupant, under an emphyteutic lease shall be deemed to be the proprietor for the purposes of this act, as also the occupant in case where the proprietor shall be unknown.

27. The Corporation of the city of Montreal, and the Assessment Board in the city of Quebec, shall forthwith cause to be made, and shall hereafter cause to be made every year at the same time as the assessment, and in the same manner, a statement of the real estate in each of the said cities. The Assessors, in the said cities for the purposes of this act shall be in equal number Roman Catholics and Protestants—a Roman Catholie and a Protestant acting for each Ward, and the necessary appointments for that object are hereby authorized.

28. The said statement shall bear against each lot or property the estimated value of the same, the name of the proprictor and the amount of the city School tax to be levied on the same for the year, but the latter head of information may be left out for the first year if more convenient.

29. The said statement shall be divided into four distinct panels:

1. Panel nmber one shall consist of the real estate belonging exclusively to Roman Catholic proprietors.

2. Panel number two shall consist of the real estate belonging exclusively to Protestants.

3. Panel number three shall consist of the real estate belonging to Corporations or Incorporated Companies and subject to taxation under this act, or to persons not belonging to the Roman Catholic or Protestant faith, or whose religious faith shall not have been ascertained, or belonging partly or jointly to persons belonging some to the Roman Catholic and others to the Protestant religion, or to persons who shall have declared in writing their desire of having their property inscribed on said panel, or to Firms and Commercial Partnerships who shall not have declared through their agent, or one of their members, their desire of being placed on the first or on the second panel.

4. Panel number four shall consist of the real estate exempted from taxation.

5. Properties possessed for purposes of revenue by Religious, Charitable or Educational Institutions or Corporations shall be inscribed upon list number one or list number two according to the religious denomination to which such Institutions or Corporations shall belong or in accordance with the declarations made by each of them to that effect, and if the religious denomination is not apparent and if no such declaration has been made they shall be placed upon list number three.

30. The said statement so soon as completed shall be placed in the office of the City Treasurer, and notice thereof shall forthwith be given in at least two newspapers published in the French language, and two published in the English language, in the said cities, and during thirty days after the publication of the first of the said notices, the said panels shall be opened for inspection.

31. During the thirty days it shall be lawful for either Board of School Commissioners or for any Person or Corporation whose name shall have been entered wrongly or omitted on any of the said panels, or who shall find that the name of any other Person or Corporation has been entered wrongly or omitted in any of the said panels, to file any complaint they may have to make with the City Treasurer, who shall accordingly alter and revise the said panels if necessary, and within three days it shall be lawful to appeal from his decision to the Recorder.

32. After the expiring of the said delays, the said panels shall be acted upon for the purposes of this Act for the then current year, but may be further corrected as hereinafter provided. And all accounts for the said tax sent and delivered to the rate payers and the receipts given to the same shall bear conspicuously on their face the words "panel number one, Roman Catholic School tax," "panel number two, Protestant School tax," or "panel number three, neutral School tax" as the case may be according to the panel on which the property shall have been inscribed. It shall be lawful for each Board of School Commissioners or for any Person or Corporation after the expiration of the said thirty days, but at least thirty days before the second payment to be made by the Corporation after the making of the said panels, to bring any complaints they may have in relation to the said panels before the Treasurer after giving three days notice thereof to the Board of School Commissioners, whose share of the sum may be diminished by reason of such complaints, with a right of appeal within three days to the Recorder, and according to the decision of the Treasurer or the Recorder, the panel or panels shall be amended, and on the forthcoming payments the error shall be rectified for both payments.

After the second payment it shall be lawful for the Corporation, if they see fit to declare by resolution that the statement and panels amended shall be in force for three years from the date of the said panels, and in such case no other statement and panels shall be made while such statement and panels are in force.

33. The sum to be paid by the Corporations semi-annually for the support of the schools shall be apportioned as follows:

1 A sum proportionate to the value of the property inscribed on panel number three shall be divided between the Roman Catholic and Protestant Boards in the relative ratio of the Roman Catholic and the Protestant populations in the said cities according to the then last census.

2. The remainder of the said amount shall be divided between the Roman Catholic and Protestant Boards in the relative ratio of the value of the property inscribed on panel number one and on panel number two respectively.

34. It shall be lawful for the said Boards of School Commissioners to require from the parents or tutors of the children attending their schools (except in case of such of them as shall be exempted by reason of their poverty) the payment of a monthly fee not exceeding twenty five cents for the Elementary Schools, fifty cents for the Model Schools and four dollars for the Academies, according to the rules and regulations which shall be made by them from time to time with the approval of the Minister of Public Instruction; and they shall mention in their semi-annual report the number of children educated free of charge and the number paying each rate of fees,

and the said monthly fees shall be recoverable from the said parents or tutors in the Recorder's Court or any other tribunal of competent jurisdiction, but no suit shall be instituted for the same for more than a year in arrear nor more than a year after they shall have become due.

35. The School Commissioners of the said cities, during the next twenty years, shall have the power of laying aside annually a portion of their revenues not exceeding one fourth for the purchase of lots and for the construction of school houses, without any limitation as to the amount to be spent on each school house, any law to the contrary nothwithstanding. And it shall be lawful for the said Boards with the approval of the Lieutenant-Governor in Council to raise loans for the said purposes, and to transfer as security for such loans a part of their annual claims on the Corporation for the following years subject to the above limitation, and the said Board may with the approbation aforesaid raise money in advance for the said purpose by issuing debentures of not less than $100.00 each redeemable in not more than twenty years and for an amount not exceeding in the whole for any one of the said Boards the sum of $100,000, and in such case the portion of their revenue set aside annually as aforesaid or so much thereof as they may determine, shall be applied to the forming of a sinking fund for the redemption of such debentures.

36. Sections sixty-one and sixty-two of the fifteenth Chapter of the Consolidated Statutes for Lower Canada, shall not in future apply to the Secretary-Treasurers of the School Commissioners of the said cities, and the said Secretary-Treasurers shall send semi-annual returns on the first of January and on the first of July to the Minister of Public Instruction, or the Superintendent of Education, as the case may be, of all the receipts and expenses of the said Boards; they shall act, under the Commissioners, as managers and visitors of schools, shall superintend the construction of all school houses built by the said Boards, take steps to supply the schools with proper school furniture and apparatus, and render any service that may be required from them by the School Commissioners in relation to the same; and a percentage not exceeding three per cent on the sums received by them shall be allowed, not to exceed in any case the annual sum of six hundred dollars, as their remuneration; the whole subject to the approval of the Minister of Public Instruction.

37. The said School Commissioners of the cities of Quebec and Montreal shall have a right to hold real estate to any amount notwithstanding any provisions of any law to the contrary.

38. The words "religious majority" and "religious minority" in this and in any other Statute in force concerning Public Instruction shall mean the Roman Catholic or Protestant majority or minority as the case may be.

39. The sum appropriated annually by the fifteenth Chapter of the Consolidated Statutes for Lower Canada to poor Municipalities shall in future be eight thousand instead of four thousand dollars, and for that object a sum of four thousand dollars shall be added and remain added to the Common School grant permanent and additional, as also a sum equal to the increase which will take place by virtue of this act in the share of the said grant coming to the cities of Quebec and of Montreal.

ESSAYS.

1. *Notes on Education in the Eastern Townships, by Archibald Duff, M.A., Montreal.*

2. *A Paper on the Means of Providing for the Support and Education of Neglected Children and the Foundation of Ragged Schools, by Mr. Todd, Montreal.*

Each of these essays, read before the Association of teachers in connection with McGill Normal School, treats of important matters, possessing, at the time, peculiar claims on the attention of the public. While we are assured that our readers will feel interested in the subject as discussed by Mr. Duff, yet, as many of them must be already more or less acquainted with the state of Education in the Eastern Townships, we have thought it necessary, in view of our limited space, to confine ourselves to the duty of presenting a somewhat comprehensive abstract of his essay, including the principal facts and views advanced by him.

Mr. Todd's essay treats of topics probably less familiar to most of our readers and is published in full.

1. *Notes on Education in the Eastern Townships.*—Mr. Duff, states at the outset that his facts were collected in the course of his personal experience as a teacher in the Eastern Townships. He takes up first the subject of Elementary Schools.

"These schools," he says, "form the great body of the educational institutions in the country and deserve the greatest share of. Our attention, our chief energy should be given to efforts to extend and perfect the elementary school system. The discussions held of late years in the Teachers' Conventions in the country have had reference mainly to this end, and much good has been the result.

The attendance on these schools is of a very variable nature. During the summer months, the elder children of many farmers' families are kept at home for work, and the youngest ones only are sent to school, where they may be kept in order, and learn something until their strength is sufficient to be used in farm labour. Some parents know that this is not the wisest plan, but the majority do not understand that a parent's duty is to give to the mind of the child as well as to his body the best education within his reach, and not to draw out of him all the physical exertion possible, under the pretext that his earnings are needed to help in the support of the family. There are many men in the country, who would have been intelligent members of society, thinking and acting independently for the good of the whole community, instead of being toil-worn drudges, or useless loafers, if they had not had drawn out of them so much hard work in their youth, but had been allowed the benefit of all the opportunities of learning within their reach. Is it not our part to educate the people to a knowledge of their duty, in this respect? It is true that many persons must begin early in life to work for their own support, but this is not so wide-spread a disadvantage as it is thought to be.

During the winter months the older children are free to attend school, while the younger ones are kept at home by the severity of the weather and the long heavy roads. Thus the winter attendance is almost entirely different from that in summer. The subjects studied are of course not altogether the same, the winter work being more advanced. Often, at this season, the few more forward scholars, who are eager to learn all they can, in the little time they have and at as little expense as possible, find no great difficulty in persuading the Teacher to form a class in some subject which rightly belongs to our Academy course, as for instance, Algebra.

With the younger scholars, the chief study is reading, most of the time being occupied with this. Elementary Arithmetic, Geography, History of Canada, Writing, and sometimes Grammar, coming next in importance. There is very little home study required, the work of preparation as well as that of reciting being attended to in school."

Next follow some remarks respecting the substitution of female for male teachers in the summer season, and their relative remuneration for services in the Common Schools. Mr. Duff speaks of a frequent change of teachers as "an advantage hard to be seen" and adds, that one of the evil consequences consists in the fact "that very few give themselves *permanently* to the work of teaching."

Respecting teachers generally, and the increasing influence of the Normal School training upon the efficiency of the instruction given in the country parts these observations are made.

"Most of the teachers are young persons who engage for short terms of about four months, and who do not remain longer than three or four years in the work. The rate of remuneration has a great deal to do with this, and it is surprising that so many, even for a short time, continue teaching, while they might, in most cases, be earning more in other occupations.

Very few have had the benefit of a Normal School Training, and thus find the work far more difficult at first than they otherwise would. It is to be feared that there are many who do not even seek, by study of proper works, to improve themselves as they ought. It is a pleasing fact however, and one that does not surprise us, that we

find those who hold Normal School Diplomas ranking among the best Teachers, doing their work thoroughly and carefully, and gaining favour with the people. Familiarity with the field in which they have to work is of course of great importance. Possessing this, they can readily apply the principles they have studied to the particular task allotted to them. Improvement is being made steadily in the standing of teachers generally, and it is to be noted that the number of those who avail themselves of the benefits afforded by Teachers' Associations is increasing. It is more and more felt that the Teacher's work is a peculiar and a difficult one, and one for whose right performance no ordinary effort must be put forth."

The very important subjects of School accommodations, appliances, and internal arrangements for ventilation &c., are next noticed.

"The improvement which is being made in school accommodation is note worthy. A traveller at once notices that the aspect of the exterior of school buildings is much more pleasing than it used to be. That which will attract children as well as benefit them is studied. Such matters are chiefly in the hands of School Commissioners and Trustees, but the Teacher as well can do not a little good. The example of one of our country Teachers is worthy of notice. A little corner of the schoolyard was fenced off by the boys, and the enclosure dug and prepared to receive plants. At a trifling cost the Teacher procured a few seeds and roots, and a little work spent regularly and shared by all kept up a beautiful little garden through the summer, a source of pleasure to the whole school and to passers by as well. The internal arrangements are also fast improving, but here there is more need for the skill of one who has studied carefully the frames of the children who are to live in the schoolroom a great part of the day. In most places there is the right desire to make the schoolroom comfortable, but every one is not acquainted with the results of the study that has been expended on the form and arrangement of desks, the places for recitation, the blackboard, &c., the best method of ventilating the room and maintaining a proper temperature. There still exist in the very backwoods settlements, some of the primitive log-shanty temples of learning, in which the floors and seats are made of planks that have not been sawn but hewn out of the log, and where the chinks between the logs of the wall are stuffed with moss to keep out the cold of winter, and left open for ventilation in summer, when the entire removal of the little window is not enough to let in the fresh air. But the people who have still such houses are but recent settlers, and are unwilling to let these remain long.

In the parts most remote from the larger towns and villages, the settlers are few in number, and a school municipality with only two or three school districts sometimes includes the area of more than one township ten miles square. The children have to walk a long distance in such cases to gain their scanty Education, and as the people are often poor, the clothing of the scholars is not the most comfortable, and school books are scarce.

It is certainly of much importance that we be well acquainted with these facts, with the people and the teachers among them, both for their good and our own. We are apt to judge of parts of the Province which we do not know by countries and institutions far off from them, perhaps across the Atlantic. We are thus unable to sympathize with them in their need."

On the subject of Model Schools and Academies the Essayist expresses himself as follows:

"Let us now turn our attention to the higher grades of Schools, the Model Schools and Academies. Of the first little needs to be said. There are very few of them, and in several cases they are not a benefit. It seems unneccessary to have a grade of schools between the Elementary and the Academy, and in practice the Model Schools do not hold such a place, but fall into one of the other two ranks.

Of the Academies much needs to be said at the present, and that not in congratulation on the good working of an excellent system, but in lamentation over serious defects, in call for immediate improvement, and in suggestion for remedy. A comparison between the work of our Common School system and the system or rather the no-system, of our Academies would lead us to call the former flourishing. The results of the two are very different, for while in general the youth leaving the Common Schools have a very good elementary education, those leaving the Academies have little or nothing more. Moreover the number of lads who enter College, from these Academies is now almost nothing. These two facts may well surprise us, and cause anxiety for the future of the country. Were they known and considered as they ought to be by the people, they would surely not continue to exist. It might be reasonably asked,—what has become of all the public funds that have been expended for the support of these schools? In the most populous counties nearly every township has an Academy; one at least has two, and these within six miles of one another, some have more.

The attendance is very variable, sometimes being under twenty, and at times in particular places going down to half this number, while it seldom reaches sixty. The subjects taught are those styled "Common English" branches which are the same as the subjects of the Elementary School, often next door; the "Higher English" branches including History of other countries besides our own, Algebra, Geometry, &c.; and lastly "Languages." The greatest part of the scholars will be found studying the lowest class of subjects, sometimes with the addition of one of the others. These subjects are sometimes classified by the Trustees, and in some cases by the Teacher at his own discretion. The classification is of most importance as determining the fees paid.

The Teachers of all Academies are now required to be Licentiates of the Normal Schools or of the Board of Examiners for School Diplomas; and a school which engages a teacher not provided with a diploma is liable to be deprived of its aid from the Superior Education Fund.

The rate of remuneration of the Teachers is low. It usually depends on the state of the school, being made up of the greater part of the grant received from the Superior Education Fund and of the amount of tuition fees paid by the scholars; a small portion of these being required for other expenses of the School. The latter part of the revenue of course varies, and cannot be large while the numbers are such as have been described. The former part has been for some years steadily decreasing probably by reason of the increase in number of the institutions receiving aid from the Fund.

The management of Academies is not regulated by any law, and is diverse in the various cases. There is usually a Board of Trustees who hold the school building and other property, and who engage the instructor and may make rules for the working of the School. But the election of these Trustees is not in all cases in the hands of the public, nor even in the hands of the parents of the scholars. It may be held by the persons, or the heirs of those, who origiually contributed to the establishment of the school.

There is no requirement as to the age of those who may attend or their qualifications, or as to examiuations to be held to determine the rank of the scholars and give an opportuuity of judging of the work done. In many cases the Academy is merely the village school, where those able to afford the fees, besides their taxes for common school support may send their children, instead of allowing them to associate with those who must go to the Lower School but who received the very same instruction. Thus there are among the scholars of the Academies youths of all ages, from little children who can hardly read to young men and women who purpose standing examination before the boards of Examiners, and are seeking some preparation.

It has been noticed above that the number of young men who go up from these schools to matriculation at College is very small, and indeed it seems smaller than it was some years ago when the qualifications of teachers were not required to be so high. The fault is not however in the standard of the Teachers' Examination, else we might suppose that the Common Schools were not prospering as well as when their teachers were of lower qualification. Such, however, is not the fact, rather the opposite. The Common Schools are now far more prosperous and useful. The evil is not in the Teachers, but in the schools and the people. The schools are ill-managed, and there is no certainty that a Teacher will be allowed to keep a class of scholars for that length of time, and to give them that attention which will ensure a good result. Further, his remuneration is small, and not fixed. For these reasons men who have spent much valuable time and labour in fitting themselves for the position will not engage in the work. The schools are not able to obtain good men to work constantly in them, and are therefore open only occasionally, and even then with inferior Teachers. The confidence of the people is lost, and many who who would gladly avail themselves of the opportunity to study are discouraged, or go to a distance at considerable expense.

There may be various ways of remedying these evils, but this plan recommends itself,—a reduction in the number of the institutions, and a much better support for each, with a wise and uniform system of management fixed by Statute."

Having discussed somewhat fully the details which he believes would be involved in the carrying out of his suggestion relative to a diminution in the number of Schools of higher grades, the author proceeds to notice the subject of text books. Of these he says that those imported from Britain or from the United States

are not calculated to be so serviceable as works of first class merit would be if prepared by Canadian teachers, suggesting that there are persons " who are still or have been teachers in the Townships, who are well qualified to supply the want. Shall we not make some effort to draw out these ? Such books as have been published in Canada are in very general use in the country, but are hardly equal in worth to those from abroad, and do not receive the preference that might be desired. Montreal is a much more convenient market for the supply of such articles than any town across the border."

After some further remarks upon the work of School Commissioners and Inspectors, Mr. Duff concluded in the following words :

"The writer had the privilege during one summer of journeying for a week with one of the Inspectors on one of his tours. As far as possible the school in each district passed was examined as to the proficiency of the scholars; and in some cases prizes were given to the most deserving. Encouragement and advice were kindly given to Teachers and Scholars, and no doubt much good followed these visits In the far remote districts especially they are highly prized. The statistics of the schools were collected, and the affairs of the municipal officers examined. Where practicable the people too were gathered together, and counselled as to their duty towards their children and their schools.

There are thus many things connected with our Educational system that are very pleasing. Where we can do better, let us go forward with courage. Let us hope that ere long the important offices in the management of Educational affairs will be held by men who have practical experience in the work of Teaching. Then we may expect a greater sympathy between them and the Teachers, a greater desire for advancement. These remarks apply especially to the Boards of Examiners for Diplomas. Their work requires more inspection than it now receives. They are not sufficiently directed in the performance of their duty, and yet in some respects, they are too much bound by narrow rules.

Let us take courage, believing that he who has made the mind of man, endowing it with powers so wonderful, will richly bless every effort put forth for its proper cultivation, and that our work shall not be fruitless.

Let us seek to have all our schools, little, and seemingly weak though they often are, centres whence is diffused the light which shall indeed make men wise for their work in the world; and where, rather than receiving any evil, the youth of the land may be encouraged to seek for themselves that righteousness that exalteth a nation."

---

2. *Essay on the Support and Education of Neglected Children.*

The subject of providing for the support and education of neglected and destitute children, has occupied the attention of the Christian philanthropist for more than half a century. Many attempts had been made but without success. In the year 1845, the Rev. Dr. Guthrie of Edinburgh opened a school for the poor children who lived in the immediate vicinity of his church. None were admitted but those who were unable to pay for their education. The number was small and the attendance was very irregular. To remedy this, he offered to every child who could come a good substantial Breakfast. This had the desired effect. The room in a very short time became too small for the number seeking admission. A large three story building, in every way suitable for the purpose, was offered to him and gladly accepted. The next question that had to be considered was where was he to find the means necessary for feeding the number now seeking admission. He then issued his famous plea for Ragged Schools, which drew the attention of all who were anxious to reclaim these outcasts. Money flowed in from all quarters, and before two years had passed away, not only were the children comfortably provided with three good meals daily, but good clothing was provided for them to wear when in school. The success which had attended his exertions thus far led him to try and get at a class still lower in the scale of humanity, viz., juvenile delinquents. At this time the streets were swarming with beggars and young thieves. The number of convictions of children in the City of Edinburgh was 14 per cent of the criminals who were annually sent to prison. To get at these it was necessary that the officers of the law should be enlisted in the cause. Many excuses were made by them to the repeated applications on Dr. Guthrie's part for their assistance in sending them to the Ragged Schools instead of sending them to prison. After much hesitation a trial was made, and a few noted thieves were sent as an experiment. The success was much greater than was anticipated. These by kindness and careful watching were led to give up their old habits and latterly they became useful members of society. The success which had followed Dr. Guthrie's exertions in the capital led other cities and towns to follow, and before the opening of the World's fair in 1851. There was not a city or town in Scotland where such a School was needed but had one. And now go where you will, you cannot fail to find one of those necessary Institutions which have done more good than can be told and which are looked upon now as more necessary than a Jail or a Poor-house.

As my experience was intimately connected with the Original Ragged Schools for seven years, the following remarks will refer more particularly to them. It was of the utmost importance that in dealing with the class for which the Schools were intended, that none should be admitted but those whose parents were so poor as not to be able to provide for and educate them. All who were known to be beggars were eagerly sought after, and those who had been convicted of stealing were the peculiar care of the Institution.

As the success of the scheme became more widely known, our means increased and with our means so did our influence extend. Subscriptions from all parts of the world were regularly sent us, and many a visit we have had from distinguished foreigners who came, many of them, doubting but went away believing. The Educational department of the Schools was conducted much in the same way as in the Schools here, with this exception that the Bible was the Text Book.

I think these children more easily acquired knowledge than those more highly favoured. They were exceedingly fond of Geography and Arithmetic. When we saw them flagging at their other lessons, a change was made to either of these studies, and they became joyous and happy. One poor half witted boy by dint of sheer perseverance became so good at Geography that the benevolent founder challenged any school in the city to beat him. Poor Pat was never put to the test, but so great was his love for the science that when the others were at their plays, he was always found poring over the maps, or reading of places which he found there. Their knowledge of the Bible also was very great. A benevolent gentleman in London started a Magazine which was specially devoted to Ragged Schools. Six Bible questions were proposed every month, and answers were given in the number for the following month. Our Scholars became competitors for the prizes and until they were ruled out they carried them off regularly. One of the prize takers (a boy) specially deserves to be noticed. When sent to us he had been repeatedly convicted for begging. His father was dead and his mother was a good for nothing creature. After being with us some time he became diligent, took to his lessons kindly and in three years' time he became not only the head of Schools in Scotland but in England also. He carried off more prizes than all the others put together.

The Girls' and Infants' Schools were ably conducted, but there was much more difficulty experienced in reclaiming the Girls than the Boys. This may partly be accounted for in the greater influence which their mothers exercised over them. Little or no difficulty was felt in gaining the affections of those who were orphans. In a very short time after being admitted they took kindly to the officers of the Institution, and very many of them now are respectable members of society, who, but for the Ragged Schools would have led a life of shame and died a miserable death. A few instances will suffice, and these are taken at random :—

B. H. was brought to the School at the age of ten by the police. She was an incorrigible beggar,—for months after her admission, she gave us great trouble, repeatedly deserting, and was by some looked upon as a hopeless case. At last the magistrate thought it best to send her off to prison, but she begged so hard to be sent back to School that another trial was granted her. At this time she was perfectly ignorant of the Alphabet. Her aversion to learning was so great that it was deemed advisable not to force her to learn, she was therefore sent into the kitchen to assist the cook. After having spent some time there, she was brought back to School and after much labour and perseverance on the part of her Teachers, she managed to get through the Alphabet,—this accomplished. her progress in learning was rapid, and she ultimately became one of the prize takers also. When her education was finished she was apprenticed to a Bookbinder where she served her apprenticeship faithfully,—continuing in the same employment, until one of the Boys, (now a man), took her for his wife. Another M. N. an orphan with a brother were found stealing, they were fortunate in being brought before a

magistrate whose large hearted benevolence was known throughout the length and breadth of Scotland, who not only sent them to the School but paid for them while there and was their steady friend and guardian as long as he lived. She became table maid to one of the Directors and was up till very recently in the same situation. Her brother was sent out to New-Brunswick where he is now earning an honest living. J. R., was sent to School when thirteen years of age,—was hopelessly bad—returned to her old habits and at last died in the Lock Hospital. But it would tax your time and patience to give you any more. Suffice it to say that while many of these girls returned to their old haunts and habits, yet over one hundred in my experience have to date their rise in life to the Original Ragged Schools.

While every pains was taken to give them a sound scriptural education, it was necessary that they should be taught habits of industry as well. The Girls were all taught to make and mend their own clothes, cook the food for the Establishment, wash the School clothes and scrub the flours of the buildings twice a week. By these means they were thoroughly traiued to become good servants, and when the time came in many instances they became good frugal wives.

The Infant School was a very important part of the Institution, it was the receiver so to speak of all the infantile vagrant population of the city, and in due time became the feeder to the Boys' and Girls' School. This School was not opened for some time after the Boys' and Girls' School was established. It was very cheering to visit this part of the establishment and see little creatures from four to seven years of age, neatly clothed enjoying the blessings of good food, kind treatment throughout the day, and comfortable beds to lie on at night, if they had no homes to go to,—that we had many such the following cases will show. Two little girls aged respectively four and six years, were found one cold winter day nearly frozen to death by one of our Directors who brought them to the School, they could not tell where they lived or what their mother did; they were taken in and some clothes given them (for they were nearly naked) lodgings procured for them, and every enquiry was made to find out something about them but without success. They suddenly disappeared and were missing for some time, at last they were traced to a miserable hovel in one of the wynds of the High Street, but words fail to give a description of the scene I saw in this miserable den. In it were found five men and as many women all in a beastly state of intoxication,—in a corner lying on a heap of straw were found the little truants, nearly naked, their unnatural mother having pawned for drink the few clothes given to them. This was one of the worst dens I ever visited. After receiving a great deal of abuse, I prevailed upon the mother to let me have the children back. A reluctant consent was given, and the poor little things were once more uuder our care. For a long time the mother kept taking them away, but at last she committed some crime which rid us of her presence and the children of their worst friend.

The daily routine of the Schools was as follows: From 7 till half past 8, chauging clothes, bathing and play; Breakfast from half past 8 till 9; play till 10; 10 to 11, Bible lessons; 11 till 1, ordinary lessons; 1 till 2, play; 2 till half past 2, dinner; 3 to 5 lessons; 5 to 6, work; 6 to 7, supper, changing clothes, and dismissal. The Girls' school had the forenoon devoted entirely to reading, &c. In the afternoon, the more advanced were employed in making and mending their own School dresses and making School shirts for the Boys. Those who were not far enough advanced in their education had a lesson in the afternoon. Rewards by the friends of the Institution were held out to those who excelled in sewing and knitting. These rewards consisted of pieces of dress, which if kept clean they were allowed to wear in the School instead of the School dress. This was considered a great honour and besides being a saving to the Institution, acted as an incentive to others to do their best to win the much coveted prize. Those who were drafted off during the week to assist the cook had two lessous daily. Five girls were always in the kitchen—this came to them in rotation every five weeks. The infants were kept as much as possible in the play ground when not at their lessons. When the girls attained the age of 13, they were sent out as servants,—I am happy to say that the demand was always in excess of the supply. Great care was taken, in finding that the applicants were suitable persons to send them to, but some times we were misled, aud those heartless persons used them very cruelly.

The Industrial Department of the Boys' School consisted of shoemaking (or rather shoemending), tailoring, carpentry, brace making, bag making and box making. The shoemakers were employed in mending the shoes of the children, the tailors in making and mending the School clothes, carpenters in making chests for holding clothes, bracemakers makiug braces for a factory, this was a remunerative employment, six gross of braces being turned out weekly by 24 boys, for which we received 3s. a gross. As all the furnishings were provided by the manufactory there was consequently no outlay.

Box making employed 36 boys,—this work was very attractive, and none could get into this room unless they had been well behaved. This department was more than self sustaining as after paying an experienced workman the ordinary wages, we had a clear profit of sixty pounds to be added to the funds of the Institution.

The number of children on the Roll of the School at all times was 320; of these 120 were in the Boys', 100 in the Girls', and 100 in the Infant School. The average amount of sickness was 12, and the average number absent without leave 10.

The cost of feeding, clothing, lodging and educating a child was £5 per annum, it never exceeded this but was sometimes a little less. This sum was apportioned as follows:

Education £1. 5s.; Industrial Training 15s.; Lodging for the homeless 7s.; Food £1. 7s. 6d.; Clothing 15s.; Coal, water and gas 4s., and the balance was for incidental expenses.

Where good mistresses were found, my experience of the girls was that they made honest, faithful, and obedient servants. The same hours for educational purposes were employed by the boys, with this exception that in the industrial department where work was in demand, we had relays of workers,—for example, the brace makers, box makers, carpenters, tailors and shoemakers, were divided into two gangs, working so many hours per day, then they were changed from the workshops to the school rooms. This system was found to work well, as they were neither overwrought in the one room or overtasked in the other. Rewards in the Boys' school were also given, but of a different kind. Boys who became expert in the work they were engaged on were allowed a small sum weekly which was carefully laid aside for them until they left the school, it was then expended in buying Sunday clothes and other little necessaries which the rules of the Institution did not provide them with. The Boys were allowed to choose the trade they wished to learn, when they were fit to leave the School, but it generally happened that those who had been with the tailors when in School chose that as their trade and so with the others. A good many of the Boys found situations in the country; one of them is now the adopted son of a farmer in Teviotdale; another is gardiner to a retired officer; six of them at the time of the Crimean war volunteered with the navy, and were present at the taking of one of the forts in the Baltic; another was taken out to Australia by a wealthy merchant who on a visit to the School took a fancy to him paid his outfit and passage, the last accounts I heard of him were that he was giving every satisfaction to his kind hearted employer: during the time I was in charge of the Schools, I had only five Boys who lapsed and fell back into their evil courses.

The Boy who was dux of the School became a carriage painter in the west of Scotland, he sent money to pay his mother's rent, but for reasons which it would not do to state here, he refused to live with her,—suffice it to say, that they were good and met with the hearty approval of his best friends.

The Tailor Boys were all more than once convicted of stealing before their admission to the School. One of them J. L. was as often as five times couvicted,—both his parents had been transported. When brought to us he gave us a great deal of trouble, often ran away, but it was no use, he was brought back by the police and at last settled down—having become reconciled to his lot,—was made foreman in the Tailors' shop, and gave all his Teachers every satisfaction. The same tale might be told of the other five—they all belonged to the same gang, and all underwent the same ordeal.

The Australian Boy's case was still worse. He was a child of shame, his mother was the daughter of a respectable farmer, was seduced by a gentleman in her neighbourhood, was deserted by him and became a common prostitute. Five convictions were recorded against him before he was sent to the School and four afterwards,—every thing was done that could be thought of to break him off his evil habits.

The highest post in the School was that of servant to the Superintendent,—this situation had always been filled hitherto by the best boy,—as it was one of responsibility. The boy holding it had a great many privileges,—for example, he did not require to do any work but that of waiting upon his master. His clothes were always of the best and he was allowed two pairs of shoes annually besides many other things, and last but not least he had his hair cut to his own liking and that by a professional barber.

The place became vacant by the removal of the boy who held it, —Robert was promoted to it, it was the turning point in his career, he held it for three years, and during that time he had many opportunities of stealing money and other things, but he maufully resisted all temptations and left the School with a character as good as any of his predecessors.

W. M. the sou of a Sweep, was notorious for playing truant being generally absent half the week. Bribes were held out to him

without effect, punishments were inflicted with the same result. At last he was appointed care-taker of the play grounds which had the desired effect. He became a good scholar, but refused to learn a trade,— said it was no use as he was going to follow his father's profession, which he did, but became a better man,—his only fault when at School was his dirty habits.

The Educational Staff consisted of Superintendent and Head Master, Senior and Junior Teachers for the Boys' School; Teacher and Assistant for the Girls', and Teacher for the Infant School; Music Teacher for all the Schools,—£355.

The Industrial Staff comprised box maker, carpenter, brace maker, tailor, shoemaker, drill sergeant, cook and female atttendant,—£175. A doctor was paid a stipulated sum yearly for his advice. He visited the Schools once a week, or oftener if necessary and visited those who were confined at home.

Every child entering the School was vaccinated, the wisdom of which was proved in the fact that when small pox was raging in the city we had only one case in our School, while Schools of a higher class had to be closed on account of its ravages. The worst enemy we had to contend with in the shape of epidemics was Typhus, which swept off a great number. At the opening of the School two of the Teachers died and others were long laid aside from discharging their arduous duties.

The punishments inflicted were various the most effectual that of cutting their hair short, depriving them of their holidays, or making them do the work out of their turn—this refers only to the girls; the best for the boys was giving them a cold bath, stopping their dinner, or forfeiting their rewards, which were given the more deserving.

To prevent truancy we followed the old plan of set a thief to catch a thief which was in every case successful. There was a squad of boys detailed every evening to hunt up those who had been absent through the day. The chief of this staff was one eyed Davie, one time a noted kipper, and very few, if Davie got a sight of them, could elude him or his staff. Davie had neither father nor mother and was completely friendless. He was apprenticed to a shoemaker and bade fair to be an excellent workman. I have just to mention one other character. M. L. who was of a peculiarly morose disposition, associated with none, had no friends—a perfect Ishmaelite. He was stupid at everything; lessons he cordially hated and work still more. The office of Barber becoming vacant, by the promotion of the boy who held it to a better post, Mike volunteered his services. As this was an office coveted by none, his offer was gladly accepted. It was soon discovered however, that it was not his love for the office or a desire to make himself useful that prompted him to do so, but a spirit of revenge on some of the boys who were in the habit of teasing him in the play ground. As it was absolutely necessary that their hair should be often cut, Mike had it in his power to retaliate on his tormentors which he did and that most effectually, as soon as he had one of them under his hands—the poor boy's head being furrowed like an ill ploughed field. When reprimanded for doing so, he said he has got what he deserves—he wont torment me any more. And so it was for when any of the older boys especially were guilty of breaking any of the rules the performances of Mike upon their devoted heads deterred others from being guilty of like transgressions.

So successful had been our treatment of offenders that the Commissioners of police voted annually to the Institution the sum of two hundred pounds sterling, and a good right they had to do so for in 1847 the number of children under 14 years of age sent to prison in Edinburgh was 14 per cent; in 1850, it was reduced to 9; in 1856, to 5; and in 1868 it was not quite one per cent. The excellent Governor of the prison in a recent report says that he attributes the gradual diminution of crime in the city among the young nearly if not entirely to the efforts of Ragged Schools. And Dr. Guthrie in a speech delivered a few weeks ago, said the Beggars in 1848 swarmed like locusts from the Grassmarket, Cowgate, High Street and Canongate, now he said you may walk the streets of Edinburgh from morning to night and you wont see one.

And now in conclusion, I take this opportunity of saying of the benevolent founder of the Ragged Schools, that had he never preached a sermon, written a book, or procured manses for his less favoured brethren, or done any of the many benevolent acts which he daily did to the poor of his own parish, the establishment of the Original Ragged Schools is the best and noblest deed he ever performed and many will rise up to call him blessed.

Educational Reports.

Limited space obliged us to deal briefly with the following reports. We endeavored however to give the facts and figures we deemed of most interest to our readers.

NEW-BRUNSWICK FOR 1867.

In the first term of the School year, from the end of September 1866, to the beginning of April 1867, there where 797 Schools in operation, or 4 more than in the like period of the preceding year. These 797 Schools employed 815 Teachers, of whom 18 were Assistants, where the daily average attendance of pupils was 40 or upwards. We find also an increase of 11 Teachers during the same period. In the Summer Term, which usually shows the most Schools and the largest attendance of pupils, we find something like a corresponding advance. The Schools then in operation were 847, employing 866 Teachers, of whom 19 were Assistants in large schools.

Of the 815 Teachers employed in the Winter Term of the past year, 584 were of the trained class, against 569 in the like period of the preceding year, showing an increase of 15 in favor of 1867. In Summer the number of the trained Teachers employed was 637, as against 612 in the previous Summer, or an increase of 25 trained Teachers in favor of 1867. The number of the untrained still engaged in both Terms, was respectively 231 and 229.

In the Winter Term, as we have seen, there were employed 815 Teachers, of whom 430 were men, and 385 women. In Summer the whole number engaged was 866, of whom 407 were men, and 459 women. Whilst the whole number just mentioned shows a considerable increase for the year, the proportion of male and female Teachers remains nearly the same as in 1866. It has to be remarked, however, that the demand for male Teachers for some time past has very considerably exceeded the supply at the present rates of remuneration; at the same time the fact is undeniable that female Teachers, especially those of the third class, are not rising in popular estimation. In the first term, male Teachers of the first and second classes have increased in number 4 and 6 respectively; while the returns show 2 less of the lowest grade. On the other hand, there is a decrease of 10 and 3 of female Teachers of the first and second classes, with an increase of 13 of the lowest grade. Coming to the Summer Term we find an increase of 3 men of the first class, with a decrease of 18 and 2 in the second and third grades respectively. The same Term gives a decrease of 8 females of the highest classification, with an increase of 3 and 44 respectively of the second and lowest grades.

These results, as far as they indicate an increase of Teachers, either male or female, of the higher classification, are in my judgment entirely satisfactory; but where we find an increasing influx of the lower classed Teachers, with a corresponding reduction in the number of the higher, we can only express our oft-repeated regrets that the usual remuneration is not sufficient to retain in the profession, for any great length of time, young persons whose talents and education, with equal industry in other pursuits, are certain to ensure them higher rewards.

The sum paid by the Province for salaries of Teachers in the Winter Term of the past year was $39,732.82, or $429.45 less than that paid for the like service in 1866. In the Summer Term, the sum required was $41,019.79, or $12.50 less than was paid in the corresponding term of 1866. The whole amount for the year was therefore $78,752.61.

In the first term the local contributions reached the goodly sum of $53,181.66, or an increase upon the corresponding period of the preceding year of $2,121.56. The second term also shows an increase of $1,822.04, the local support having amounted to $54,259.98. This makes the sum total of the local subscriptions, tuition fees, assessment, and "board," amount to $107,441.64, the largest reported since 1862, and exceeding the Provincial expenditure for the same purpose by $3,953.60.

The number of pupils registered in the Winter Term of the past year was 28,231, or an increase of 422 on the corresponding period in 1866. In Summer, the number on the School Rolls was 30,871, showing an increase of 1,090 on the like Term in the preceding year. Assuming, as has been done in former Reports, that about one-fourth of the registered pupils in Winter are not found at School in Summer, and adding that portion to the Summer attendance, we get 37,929 as a tolerable approximation to the number of pupils at the Common and Superior Schools for longer or shorter periods in 1867. Again adding to these figures the attendance at the Grammar, Madras, Denominational, and a few other Schools not included in the foregoing enumeration, or probably 3,000 pupils, we get 40,929 as the estimated number of pupils receiving instruction at the Public Schools during the past year. It is, however, only fair to ourselves

to add that if instead of one-fourth, we assume, with the Superintendent of Education in Nova Scotia, in his Report for 1866, one-third of the Winter attendance as the number retiring before the Summer Term, our estimate of the whole year's attendance would be increased 2,402, making in all about 42,881.

This result is certainly the best ever yet attained, and is in itself a matter of great satisfaction. It shows that over one in every seven in our population was receiving School instruction during some portion of the past year, and proves that in this respect we are much in advance of many of the old countries of Europe. We will even compare not unfavourably with some of our advanced neighbours on this continent.

We will conclude with a paragraph or two from Mr. Inspector Morrison's report:

According to the Census of 1861, the number of children over 6, and under 16 years of age, in this Province, was 64,880; and assuming 3 per cent, as the mean annual increase, there must be at present, in New Brunswick, more than 76,000, children between 6 and 16 years of age; and we may safely assume that there are 10,000 more between 16 and 18; making altogether 86,000 persons of suitable age to attend School. Probably there were attending School for a longer or shorter period, during last year, about 39,000 pupils of all ages. These figures exhibit the apalling fact, that there are now more than 47,000 of the youth of our Province who do not attend School at all.

It is found in all countries in which much attention is paid to Public Instruction, that the Schools require constant and careful supervision, and that the value of inspection is directly proportional to the frequency of its repetition. When the examination occurs only once in a term, it is clear that the value of it is reduced to a minimum, the Teacher is apt to charge any deficiencies to his predecessor, and before the Inspector returns to see whether his suggestions have been adopted, and whether satisfactory improvement has been made, the Teacher is off to another District, and thus he is able to evade inspection, or to defeat the object of it altogether. If inspections should occur once in three months, they would be much more effectual than they are at present, and they would rectify the evil to which I have just alluded. At all events, there should be two consecutive inspections of the same School previous to the payment of the Provincial money.

PENNSYLVANIA.

In our last issue we acknowledged receipt of the Report of the Superintendent of Common Schools of this State, for the year ending June 1, 1868, and now proceed to give a summary of its more important features.

The number of School Districts in the State is 1918; Schools, 13,666; School directors, 11,698; Superintendents, 75; Teachers, 16,771; Pupils, 800,515; average number of pupils, 508,104; total cost of tuition, building, etc., and contingencies, $6,118,675.19; cost including expenditures of all kinds, $6,200,557.96; estimated value of School property, $10,556,765.00.

Percentage of attendance upon the whole number exclusive of Philadelphia, .657; average cost of tuition per month for each pupil, 90 cents; whole number of male Teachers, 6,935; female Teachers, 8,569; average no. of mills on the dollar, School tax, 7.53; average no. of mills on the dollar, building tax, 5.51; amount of tax levied, $4,019,910.13.

Number of Schools in Philadelphia under Superintendence of the Board, 382; male Teachers, 81; female do, 1,286; number of pupils registered, 134,189; average attendance, 69,781; percentage of attendance, .51; monthly cost per pupil on average attendance, $1.30½. The increase in the average attendance of pupils in 1868 over that in 1867, is 23,786, while the increase in 1867 over that in 1866, was only 1488. Philadelphia expended in building purposes, $355,779.63. Within a fraction of $2,000,000.00 were spent for building purposes during the year.

In the ten years from 1858 to 1868, excluding Philadelphia, the number of male Teachers has diminished by 1256, and the number of female Teachers has increased by 3932. The average monthly salaries of male Teachers have been increased $13.13, and of female Teachers, $11.54. The tax levied for School purposes has very nearly doubled. The cost of building School houses has gone up from $454,343.53 to $1,357,726.79; that is, there was expended in 1868 nearly three times as much money for this purpose as in 1858.

The cost of instruction was almost twice as much, and contingencies almost four times as much the last year as they were ten years ago.

The Teachers' Institutes were attended last year by 10,268 actual Teachers; 2,043 School Directors and other active friends of education were present, and the aggregate number of spectators was 25,505. The provisions of the law in the relation to Teachers' certificates met at first with a considerable opposition, but the good resulting from their operation has justified their wisdom. A large number of professional certificates, unworthily held, has been revoked. As this class of certificates must be renewed every there years, they cannot hereafter stand in the way of progress. Those 282, who have obtained the new *permanent* certificate, constitute the very cream of the profession. The county superintendency proves itself to be the "right arm" of the system.

The Board of controllers of the city of Philadelphia caused an inquiry to be made to ascertain how many children in that city did not attend schools of any kind. The result of this census, taken by the police, under the direction of the Mayor, was the startling fact, that out of about 150,000 children, between the ages of six and eighteen, 20,534 attended neither public nor private schools. Of these 20,534 nearly 11,000 were between the ages of six and twelve, thus showing that they were not kept at home on account of domestic duties. Pittsburgh has undertaken a similar work, and enough is known to warrant the conclusion that quite as large a proportion of children attend no school there, as in her sister city. From these and other facts it is computed that there are at least 75,000 children of school age, in Pennsylvania, whose education may be said to be totally neglected. In addition to this, there are probably 1,000 children, old enough to go to school, in the different almshouses of the commonwealth, in very few of which there is any provision for their instruction. In 1867 there were admitted into the houses of refuge, 536 children, (whose average age was 14½ years) classified as follows:—Did not know the alphabet, 57; knew the alphabet only, 92; could read poorly, 262; read well, 21; could write poorly, 177; write tolerably, 94; could not write, 246. There were in the almshouses of 46 counties in the year 1867, when visited by the county superintendents, 2809 persons over ten years of age. Of these 1187 could not read; 1189, a little; 70, a good education.

There were in the jails of the same counties, 1601 of whom, 434 could not read; good education, 123. In the Eastern Penitentiary, 291 convicts were received in 1867, of whom, 62 were illiterate; 203 could read and write; good education, 2.

In the State Penitentiaries of the States of Ohio, Missouri, Kansas, and Iowa for the year 1867, there were 1,339 convicts, of whom only 28 had received a good education.

A table prepared by John S. Holloway, Esq., Warden of the Eastern Penitentiary, shows, of the 626 convicts then in prison, 350 or 62.50 per cent had attended the public schools; 159 or 25.40 per cent had attended private schools and 77 or 12.30 per cent had never gone to school.

The Normal School system of Pennsylvania, quite comprehensive it its aims, contemplates the establishment of twelve schools, four of which are already in operation, and were atteuded by 2,121 students of whom 1,702 were in the Normal departments, and 419 in the model schools. The four in operation send out yearly about 75 graduates, well prepared, and 1,000 under-graduates partially prepared for the work of teaching.

To sum up there are more than 800,000 pupils enrolled; less than two-thirds attend regularly; average school term less than six months; expended for school purposes, over $6,000,000 per annum; 2,000 school houses unfit for use; scarcely one half the school houses suitably furnished; not one sixth of them have sufficient apparatus to illustrate the branches taught; teachers are so poorly paid, that more than one third of those who were teaching a year ago, have abandoned the profession, mainly because they have found, not more congenial, but more remunerative employment; of those now teaching, 3,297 have attended Normal Schools, and 9,399 have read works on teaching,—a wonderful change, for it is only a few years since Normal Schools were established, and books on teaching became to ordinary teachers more than a myth.

MAINE.

The Superintendent of Education in his Report of the Common Schools of this State for 1868, on page 5, says:—"Excepting in the larger and more vigorous towns, as a State, we are behind the record of fifteen years ago in School matters. Our school houses are no better—only half of them pronounced in good condition; our teachers plodding as ever, with no extra facilities for improvement, excepting the Normal Schools, which by no means counterbalance the loss of the County Teachers' Institutes, their pay not advanced with the increased cost of living; School inspection in no degree more thorough than formerly, parents exhibiting no increased amount of

interest, while the actual percentage of average attendance in the public Schools is less than formerly."

By an analysis of the "Comparative Statement" found on page 65 of the Report, we find that,—In the whole number of Scholars, the decrease from 1858–68 was, 16,683. In the number enrolled in summer Schools, the decrease was, 20,630. In the number enrolled in winter Schools, the decrease was, 30,205. In the average attendance, summer Schools, the decrease was, 15,319. In the average attendance, winter Schools, the decrease was, 25,360. The percentage of average attendance to whole number, .42. Percentage of average attendance of Scholars registered, .77. Aggregate amount expended for Schools, $1,072,498.00.

MISSOURI.

We are indebted to the *Journal of Education*, St. Louis, published by J. B. Merwin, for the following :

Governor Fletcher says :

The whole number of children between the ages of five and twenty-one years in the State is 544,664, of whom 510,183 are white, and 34,481 colored. The number of teachers employed is 7,100. We have 6,040 public school houses in the State.

The permanent school fund now consists of

Missouri 6 per cent bonds	$20,000 00
United States bonds	$1,669,760 00
Total	$1,689,760 00

The interest received in gold on the United States bonds has amounted to $92,793 00. This gold has been sold for the aggregate of $130,991 25 in currency, of which the sum of $92,793 has been distributed to the counties for schools, being 6 per cent. on the original investment, and $83,198 25 reinvested in United States bonds.

The portion of the levy of revenue tax set apart by law for the school fund for the past year is $217,011.69. The amount for distribution for the year, from all sources, is $273,261.30.

About half as many school houses have been built in one year of free Missouri, as was built in a period of forty years, from 1820 to 1860.

Within the last two years a system of "Teachers' Institutes" has been organized. They partake of the character of primary schools of training for the teachers, and exist in every county of the State, with very few exceptions. The pratical good resulting from these meetings of the teachers of each county for consultation and comparison of modes of instruction, commends this feature of our general system of public instruction to the General Assembly for a legal embodiment and support in the the acts governing common schools. This should be done at least until a system of Normal schools shall be established.

Public Instruction should embrace the rudiments of the science of government, at least so far as defines the general rights and duties of the citizen. It should also include the elementary sciences, especially as they relate to nature and the industrial arts. The arts of industry should be supported by the science of the school. Instruction in the general principles of agriculture, of physiology, of botany, of natural history ; in a word, instruction in the direction of future usefulness should be authorized and required in our system of State schools.

The State University is now in a prosperous condition. It has a full corps of Professors, with the Normal department, which was provided for by the last General Assembly in complete and successful operation, and with a military department fully organized, in which military tactics and civil engineering are taught by a distinguished officer of the army, who has been assigned to that duty under a law of the United States, the University begins to assume the proportions contemplated by the framers of the constitution, and may soon be made to take rank among the best educational establishments in the country.

The endowment of the University is as follows, in addition to one and three-fourths per cent on the balance of State revenue after deducting amount for Public Schools :

In United States 5-20 bonds	$100,000 00
Stock in bank at Chillicothe	23,000 00
Money in the State Treasury	707 50
Total	$123,707 50

The income from which amount during the past year, $10,677 50, added to the sum of $11,388 derived from the State revenue, makes the total income for the past year, $22,065 50.

MONTHLY SUMMARY.

EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

— The opening of an Electric Telegraph School of Instruction is announced in London. By means of this Instruction, good manipulators of the telegraph can be turned out to fill the numerous posts that will shortly be open to them, if we may judge from the rapid extension of telegraph projects. The chief feature of this undertaking, however, is that it opens out a new field for female labour, and merits the attention of those who are endeavouring to discover new channels of remunerative occupation of educated women. Should the Post Office authorities, as empowered by special Act of Parliament passed last Session, take possession of all the telegraphs in this country, they will extend the present number of stations by some 600. To all candidates for employment in the Government Civil Service, the knowledge of the practical working of the telegraph must prove of advantage.

— In compliance with a usage which dates from a very remote period, the pupils of the celebrated College of the Propaganda at Rome, placed under the direction of Cardinal Barnabo, gave an interesting sitting of the Polyglot Academy just before the Epiphany. The proceedings, which took place place on Sunday, and were repeated on the following day, drew together, as usual, a numerous and distinguished auditory. Amongst the persons present were cardinals, prelates, princes, and personages belonging to high Roman and foreign society. The intellectual exhibition is assuredly most curious. To hear thirty-two different languages, or idioms, spoken by young men belonging to nearly all the nations of Europe, and a great number of those of Asia, Africa, America, and Oceanica, is not an ordinary enjoyment. This event occurs only in the Eternal City, and is repeated but once a year—always at the same period of the year. The entire universe, so to speak, by the representatives of so many tongues, comes at the Epiphany, as did formely the Magi, to adore the Redeemer, and address to him the homage of its vows. On the present occasion the display was considered unusually successful.—*Ed. Times.*

— A deputation from the London Church Schoolmasters' Association waited upon Earl de Grey, Lord President of the Committee, on Friday, 19th February, to present a memorial praying for certain alterations in in the Revised Code, and in the mode of dealing with school teachers. The memorial stated that the memorialists hailed as an important advance the proposal made in the Government Bill of last session to appoint a Minister of Education, and they suggested that under the supervision of such a Minister a department so organized might be extended so as to embrace the whole field of education, secondary as well as primary. They felt that the Revised Code had produced generally a disastrous influence on education, because it imposed an unfair test of results, which tended to make the instruction mechanical in elementary schools ; had been ruinous to training colleges, and had both diminished the number and lowered the character of pupil teachers. The memorialists hoped the religious element in popular education would be maintained. They hoped the value of the certificate would be rigidly maintained, and that direct payment would be made to masters, as under the old code, for the instruction of pupil teachers. They venture to think that an Act might fairly be introduced into Parliament, which should compel children above six years of age to attend some school until they reached the age at which they may legally be sent to work. The memorialists drew attention to the unsatisfactory nature of the elementary teacher's position, and suggested that the teacher who served longer than fifteen years in an elementary school should be entitled to a pension Earl de Grey and Ripon replied that the Government regretted they could not deal with the general question of education this session, as the work which overshadowed all others would prevent it. But it would be dealt with when the proper time came, and the suggestions of the deputation would be remembered, and perhaps acted upon.—*Ib.*

— FRANCE —*Quinquennial Census.*—This census, taken in 1866, and now published, contains, for the first time, a table shewing to what extent elementary instruction is diffused throughout the population After deducting from the total of fully thirty-eight millions, nearly six million children under eight years of age, and nearly half a million adults, whose instruction could not be verified, there remain about nine million adults unable to read, and about thrirteen millions unable to write. With regard to the sexes, this means that of twelve Frenchmen, three can't read, and four can't write ; and of twelve Frenchwomen, four con't read, and six can't write.

— *Agricultural College.*— It has been calculated that fruits, roots, and vegetables, form one-third of the food of Paris ; consequently, allowing for the greater quantity of meat and bread used in the capital, one half of the food of France generally. And it is obvions that on the production of corn, wine, and oil, the prosperity of France largely depends.

Hence by solicitude of the government for the prosperity of agriculture in all its branches; and because the French government considers that anything whatever is hetter done through knowledge and insigbt, than according to some blind tradition, it has tried to reach agricultural practice through the agricultural mind in the country schools. Already, in six thousand of the country schools special lessons are given on gardening, and more than half of the ordinary Normal schools now send out teachers instructed in the best methods of raising vegetables, fruits and grain. Agriculture is taught in the non-classical secondary schools (*enseignement secondaire spécial*) established in 1865, theoretically by lessons in natural history, farm management, farm accounts, and agricultural chemistry and mechanics; and practically in the school-garden when there is one, and in all cases by inspections of the best examples afforded in the neighhourhood. Moreover, in several departments, teachers of agriculture, besides giving lesson in schools, perambulate the country districts, lecturing on the process of agriculture and on rural economy generally. But not all this, nor any extension or intensification of this is enough for M. Duruy, Education Minister.

In an official report presented to the Emperor, that gentleman says :— " When, sixty years ago, France wished to have a body of men qualified in the highest degree for the direction of whatever operations are based on mathematical principles, she founded the *Ecole Polytechnique.* The immediate object of that great institution was not to form artillery officers, civil or military engineers, but to supply the various practical schools, as the school of mines, that of artillery, that of naval architecture, &c,, with pupils, who having mastered the highest mathematics, were willing to employ their *science* in the promotion of an *art.* The world acknowledges the wisdom of that foundation in the increase of our national wealth. Agriculture now demands a like benefit, a great school where, by the thorough study of the theory, improvement in the practice of agriculture may be assured."

M. Duruy proposes to establish this *école supérieure d'agronomie* in connection with the Natural History Museum at Paris, which possesses collections, a library, and professors, all suitable for the purpose. The lectures are to be on the physiology of plants and animals, whether useful or noxions: the composition of soils, and of the rocks whence they are derived; the nature and succession of the strata forming the crust of the globe; the laws regulating atmospheric phenomena: the chemical analysis of soils, water, manures, plants, &c.; mechanics, law, and architecture in their agricultural relations. In addition to all this, it is proposed to establish an experimental garden in Vincennes Park.

Who Pays the Professors?—There are four hundred professorial chairs in France, and not one of the Professors takes a fee; they are all salaried by government, and to finger a fee would be felt by most of them a degradation. All fees are paid to a government official; and these are so nicely calculated that they amount almost to the total of the salaries paid. In 1866, this was the account:—

Paid by Government	£112,000
Received by do	103,000
Balance taken out of Treasury	£9,000

A simple calculation shews that the average income of a French university professor is under £300 a year.—*Museum.*

— *National Education in Ireland.* — The return moved for by Earl Russell respecting the cost of National Education in Ireland between the 31st March, 1858, and the 1st April, 1868, has just appeared. The first part gives an account of the sums expended out of the Parliamentary rates during that period.

Year ended	Amount voted. £	Amount expended. £	s.	d.
31st March, 1859	223000	257595	15	6
" 1860	249468	256612	13	1
" 1861	270722	292533	1	6
" 1862	285377	294692	2	8
" 1863	290903	313579	9	8
" 1864	306016	319795	2	0
" 1865	316770	337178	15	0
" 1866	325583	348589	15	2
" 1867	336130	360101	9	1
" 1868	344709	380048	0	0
Total	£2948678	£3160726	3	8

Note.—It will be observed that the amount expended exceeds the vote each year. This arises from the estimates being heretofore voted for the net amount required, there being receipts from sales of books, farm produce, and other sources, which supplement the Parliamentary grant. The second part relates, so far as it can be given or estimated, to the sums derived from subscriptions, school pence, or other sources, and spent in each year, in addition to the moneys voted by Parliament.

Year ended 31st Dec.	School Fees. £	s.	d.	Local subscriptions, endowments, &c. £	s.	d.	Total. £	s.	d.
1858	30681	7	4	1674	11	9	32355	19	1
1859	34297	16	2	9506	6	2	43804	2	4
1860	33961	13	1	10000	4	3	43961	17	4
1861	34342	1	9	9930	0	4	44272	2	1
1862	34899	19	10	10968	1	4	45868	1	2
1863	34696	6	3	11537	9	4	46233	15	7
1864	36935	6	8	12054	9	4	48989	16	0
1865	39135	18	2	12338	15	3	51474	13	5
1866	40529	8	2	12341	8	5	52870	16	7
1867	40883	14	5	11986	2	4	52869	16	9
Total	£360363	11	10	£102337	8	6	£462701	0	4

Note.—It will be observed that the return is made out for the years ended 31st December in each case. The information for those periods was available in the records of the office for ready use, whereas considerable delay would have been involved in making this return for the financial years ended the 31st March.

— *Prussia.*—The new school law virtually surrenders the principle of compulsory attendance, since the parents *may*, not *must*, be punished for the absence of their children. Religious instruction and Bible History are yet to have precedence of all other studies. All teachers in a school must belong to the same religious sect. No provision is made for the education of Jewish children.

— The Queen has been pleased to appoint James Stuart Laurie, Esq., formerly one of her Majesty's Inspectors of Schools in England, to be Director of Public Instruction in the Island of Ceylon.

LITERARY INTELLIGENCE.

— *Appreciation of Shakespeare among the Asiatics.*—An exchange states that a translation of Shakespeare's plays and poems in Hindostanee has been published in Bombay.

— *The Press of the United States.*—A recent statistical publication says, that in the United States there are 542 daily papers, 4425 weekly, 277 monthly; total 5144. The number of printing offices exceeds 6000. In addition there are 56 tri-weekly, 63 semi-weekly, 46 semi-monthly, and 24 quarterly, making the total number of all American publications 5734, or, of newspapers proper, a total of 5358.

—*Royal Literary Fund.*—On the 10th ult. the annual meeting of the members of this fund was held at the Chambers of the Corporation, Earl Stanhope, the President, occupying the chair. Mr. W H. Harrison, the senior registrar, read the report of the council, from which it appeared that grants were made last year to 28 males and 11 females, amounting in the whole to £1,356. The authors relieved were thus classified:—History and biography, biblical literature, science and art. periodical literature, topography and travels, classical literature and education, poetry, essays and tales, political economy, law, and miscellaneous. The receipts for the year amounted to £3,026. 16s. 8d., and the disbursements to £1,884. 3s. 8d. The permanent fund produced in dividends £789. The sum of £700 stock was purchased after the payment of the July dividend. The permanent fund, therefore, now amounts to £27,000, producing an annual dividend of £810. The stock of the Newton property consists of £8,167. 15s. 10d. in the Three per Cents. Reduced, producing an annual dividend of £245. 0s. 8d. The total receipts from the Newton estate, at Whitechapel, were £370. Earl Stanhope said the net receipts of their last annual dinner, of which Mr. Disraeli was chairman, amounted to £1,200, which no previous dinner, or indeed very few, had exceeded. At the next dinner, to be given on the 5th of May, Lord Stanley, M. P., would take the chair.

— We have to announce the death of Sir J. E. Tennent, Bart. Deceased was in his sixty-fifth year, and held office under the late Sir Robert Peel as Secretary to the India Board. He was a Conservative M. P. for Belfast from December, 1832, till August, 1845, and for Lisburn from December, 1851, till December, 1852. Numerous works proceeded from his pen, the best known of which are " Travels in Greece in 1825," " Travels in Belgium," " History of Modern Greece," published in 1848; " Account of Ceylon—Physical, Historical, and Topographical;" " Progress of Christianity in Ceylon," published in 1850; and " Sketches of the Natural History of Ceylon," published in 1861. The deceased baronet is succeeded by his son, William Emerson Tennent, of the Board of Trade.

—*Price of Rare Books.*—At the sale of the library of the late Rev. W. Moore Brabazon, at Messrs. Puttick and Simpson's, Leicester-square, the following curious works were sold:—Lot 92. D'Urfey's "Pills to Purge Melancholy," 6 vols., "uncut," sold for £42; another copy, in the last day's sale, in the ordinary state, produced £10. 5s. Lot 310. "Common Prayer," printed by Jugge and Cawood in 1559, being the first edition in Elizabeth's reign, although not quite perfect, sold for £43.

—*It* is stated that on the 4th ult. her Majesty had the pleasure of becoming personally acquainted with two distinguished writers of the age, Mr. Carlyle and Mr. Browning. These eminent men were invited to meet the Queen at the residence of the Dean of Westminster, and the interview was one of a very pleasing and characteristic kind. Mr. and Mrs. Grote were also of the party.

—*Good and Bad Handwriting.*—I have heard illegible writing justified as a mark of genius. That of course is a very flattering theory. I wish I could think it true. But, like most of these flattering theories about disagreeable eccentricities, it has one fatal fault,—it is inconsistent with notorious facts. Men of genius do not, I believe, as a rule scribble. They write legibly. Thackeray, we all know, was a beautiful penman. He prided himself on his writing. He could write the Lord's Prayer in a legible hand on a bit of paper not bigger than a sixpence. I never heard that Charles Dickens had a contribution returned because it was illegible. "Douglas Jerrold's copy was almost as good as copperplate;" and my friend, who, in his own graphic style, is sketching the career of "Christopher Kenrick" in these pages in a masculine, clear, and flexible hand, tells me that one of Jerrold's friends, "Shirley Brooks, writes plainly; and with very little revision." Lord Lytton's manuscript is written in a careless scrawl, but it is not illegible, though from interlineations and corrections, perhaps now and then puzzling to printers; and Mr. Disraeli writes in a large and angular running hand, legible enough if not particularly elegant. And most of our leading politicians are excellent penmen. Mr. Gladstone seems to write as he generally speaks, in a hasty, impetuous manner. But with all his haste and impetuosity his writing is perfectly legible. It is an Oxford hand. Lord Derby writes, what I may perhaps call, au aristocratic hand et once elegant and legible. Lord Rusell writes a lady like hand. It is like everything else about the Earl, small, and occasionally puzzling, but not inelegant. Mr. Bright's letters are as distinctly and regularly formed as this print. Lord Stanley's despatches are as legible as large pica. You may run and read them. Every character is fully formed; every "i" is dotted, every "t" crossed. You will find no sign of haste or slovenliness in his MS. I might go on in this style through a dozen more names. But it is not necessary. I have cited enough cases to prove my point, that illegible hand writing is not a mark of genius, or even of superior intelligence. I know, on the other hand, that there are many men of genius who write and have written execrably. Sir John Bowring is one of these. It is said that Lord Palmerston once sent back an important despatch of Sir John's to China, with a request that it might be copied in a readable handwriting; and Lord Cowley, our late Ambassador at the court of France, wrote so hastily and so illegibly that Lord Granville, I believe, once asked his lordship to keep the originals of his despatches for his own information, and send copies to the Foreign Office. "Lord Lyttleton, who moved a clause to the Reform Bill that nobody should have a vote who could not write a legible hand, writes so illegibly that the clerks at the table could not read the resolution which he handed in;" and Christopher Kenrick adds, that "Tom Taylor writes as if he had wool at the head of his pen." And these men are the types, I fear, of a far larger class than the first set of politicians and authors whom I have enumerated. —*Gentleman's Magazine.*

SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

— Dr. Livingstone has been elected corresponding member of the French Academy of Sciences. There were fifty-six voters, forty-four of whom gave their suffrages in favor of Livingstone.

— Messrs. Salt of Birmingham, have constructed a very ingenious and well-designed apparatus for the vaporization of carbolic acid, by means of which that valuable disinfectant can be diffused through the rooms of a house without any of the disadvantages attending its use in its ordinary liquid state. The apparatus consists of a receptacle for the acid covered by a finely perforated lid. Beneath the receptacle is an air chamber, and beneath this chamber is a recess for a spirit-lamp. Two or three tablespoonfuls or more of carbolic acid, if in the liquid form, or a portion of the crystals having been placed in the upper receptacle, the lamp is lighted, and in a few moments the acid begins to evaporate and the vapour is diffused into the atmosphere of the apartment through the perforated plate. The apparatus will be found an excellent addition to to the sick room where it is found desirable to use carbolic acid as a disinfecting agent. Its great advantage is that it can be so manipulated as to keep the atmosphere charged with a distinct but not unpleasant odour of the acid by increasing or diminishing the supply as may be required, and it will thus be found particularly handy and useful in private houses.

— *Meteorology.*—Meteorology has of late years made great progress in France, so far at least as regards the organisation of a regular system of observation. This, it must be allowed, is in a great measure due to the enlightened exertions of Mr. Duruy, the Minister of Public Instruction, who, in 1864, provided all the primary Normal schools with good instruments, and recommended the pupils to keep registers of barometrical and thermometrical readings, the fall of rain, the state of the weather, &c. The system is now in full activity at all those establishments, where observations are now taken every three hours between 6 a. m and 9 p. m.; but at seventeen of these schools also at midnight and 3 o'clock a. m. The average annual temperature is obtained by eight observations daily. As for the barometrical observations, they have been turned to good account, in obtaining forecasts of the weather, according to Admiral Fitzroy's system, which has been adopted and improved in France. The barometrical readings registered at the normal schools are of great public importance, as every storm announces its proximity by a considerable depression. Nor do these readings stand alone; they are combined with hygrometrical observations, testing for manifestations of ozone, &c. Nothing is omitted, and at the end of each year the loose leaves on which the various data have been registered, are made up into books. Here again there is a decided improvement; that of 1865 only comprising the path of common storms and hurricanes, while that of 1866 also gives the zones visited by hail-storms, and special remarks on the climate of France, and that of 1867 contains a fourth part, consisting of various papers and documents on the general results obtained. The latter are peculiarly interesting; from them we learn that the storms visiting France chiefly come from the Atlantic, with the exception of local ones engendered by the winds of the Mediterranean, when they skim the declivities of the south-eastern co st. Another remarkable result is this: that hail is produced by two clouds, one above the other, with a considerable distance intervening between them. These clouds cross each other at a certain angle; a noise is then heard like the rumbling of a cart, and is immediately followed by a shower of hail. With the straitened means at his disposal, Mr. Duruy has indeed done wonders, and he may well be proud of the result.—*Museum.*

— *Novel Application of Gas.*—Mr. James Allison Hogg, gas engineer, Edinburgh, has discovered a method of producing intense light with coal gas by mixing it with atmospheric air. The mixture of gases is lighted after passing through a tissue of iridio-platina wires at a determined pressure. In a few seconds the metal becomes heated up to a white heat, the flame disappears, and an intense white light is the result. An enlarged picture has been taken by its aid on prepared photographic paper. The light will burn in a gale of wind without any protection round it, and a downpour of rain will not affect it.

— *The Colour of the Sky.*—Professor Tyndall, the *Engineer* says, is now engaged on the chemical action of light upon vapours, and he has quite recently handed in a paper to the Royal Society on the colours of the sky, on the polarization of light by the sky, and by cloudy matter generally. By the condensation of liquids of various kinds into particles so small that their diameters are measured, not by tens of thousandths, but by hundreds of thousandths of an inch, he succeeds in producing a blue which equals, if it does transcend, that of the deepest and purest Italian sky, and this blue exhibits all the effects of polarization which have been hitherto observed in skylight.

—*Curious Production of Cold.*—Dr. Phipson has recently discovered, says the *Scientific Review*, that au intense degree of cold is produced by dissolving sulphocyanate of ammonium in water. Many salts, more especially salts of ammonia lower the temperature of water whilst dissolving; but according to Dr. Phipson, no compound produces this effect in so marvellous a manner as sulphocyanate of ammonium. In one experiment 35 grammes of this salt, dissolved rapidly in 35 cubic centimetres of water at 23 degrees Centigrade, caused the thermometer to descend in a few seconds to — 10 degrees, C. The moisture of the atmosphere instanly condensed itself on the outside of the glass in thin plates of ice.

— *The Right Hand.*—An American curioso asks, with reasonable wonder, why we use the right hand in perference to the left. Nature appears, remarks a writer in *Once a Week*, to have dictated the habit; its universality goes far to prove that it is instinctive; for among existing nations none seem to be gifted as were the Benjamites of old. The left arm is the weaker, but whether naturally or only from disuse remains to be ascertained. It would appear that the difference of strength extends to the organs of locomotion. When we meet an obstacle in walking, it is easier to turn to the right than to the *left*, as if the right leg had the most power and freedom of motion; and it *is* said that if a man lose himself on a plain, without any guide or landmarks, he will, in his efforts to go straightforward, invariably bear to

the left, the dexter limb imperceptibly taking longer strides Even a left-handed man uses his right manual for many purposes; and a right-handed mortal has to train hard to become ambidexterous. Only one suggestion can we afford to account for the general righthandedness; it is that nature has designedly kept the working arm away from the heart, that the violent actions of the one may affect as little as possible the delicate functions of the other.

STATISTICAL INTELLIGENCE.

— *National Debts.*—The public debt of each of the principal foreign countries, and the amount per head of population respectively, is as follows:—Russian Empire in 1866, £274,544,770, and £3 14 1d.; Sweden in 1865, £4,114,888 and £1; Norway in 1865, £1,854,157 and £1. 1s. 10d.; Denmark in 1865, £14,862,465 and £8. 18s 9d.; Prussia, old provinces, in 1866, £42,123,064 and £1. 15s. 8d.; Oldenburg in 1865, £621,585 and £2. 1s. 2d.; Hanover in 1365, £6,423,955 and £3 6s· 3d.; Brunswick in 1863, £1,707,707 and £5 16s. 5d; Bavaria in 1866, £29,66?,267 and £6. 3s 5d; Saxony in 1865, £9,912,049 and £4. 4s. 10d; Wurtemberg in 1866, £7,033,911 and £3. 19s. 6d; Baden in 1866, £9,256,728 and £6. 9s. 6d.; Electoral Hesse in '864, £1,845,892 and £2. 9s. 6d; Ducal Hesse in 1865, £228 916 and 5s. 4d.; Hamburg in 1865, £4,222,897 ann £16. 16s. 5d; Holland in 1866, £81,790,799 and £21. 17s. 10d.; Belgium in 1865, £25,070,021 and £5. 0s. 7d; France in 1866, £566,680,057 and £14. 18s 9d; Portugal in 1865, £42,930,472 and £9. 17s. 4d.; Spain and Balearic Islands in 1865, £103,927,471 and £10. 4s. 6d.; Austria in 1866, £268,965,064 and £7. 5s. 3d.; Italy in 1865, £211,503,298 and £9. 19s. 3d.; Greece in 1867, £14,000,000 and £12. 15s. 3d.; Turkish Empire in 1867-8, £69,142,270 and £1. 19s. 1d.; United States in 1866, £579,880,391 and £18. 8s. 9d.; Brazil in 1866, £30,762,289 and £3. 1s. 3d.; Chili in 1865, £2,932,405 and £1. 15s. The national debt of the United Kingdom in 1866 was £802,842,949, averaging £26. 15s. 9d. per head of population. In the year 1868 it was £749,101,428—viz, funded debt, £741,190,328 (exclusive of the charge of terminable annuities, the estimated capital of which in March, 1868, amounted to £47,930,222).; unfunded debt, £7,911,100.

—According to the quarterly return of the Registrar-General, in the United Kingdom, the births of 252,700 children, and the deaths of 158,399 persons of both sexes, were registered in the three months ending on December 31st. The recorded natural increase was 94,307; the native emigrants were 23,872. The registered number of persons married in the quarter ending September 30 was 106,470. The resident population of the kingdom in the middle of 1868 is estimated at 30,369,345. Altogether, 1,047,859 births and 628,881 deaths were registered in the twelve months, thus making the natural increase 410,978, or, after correction, 1,177 daily. The recorded number of emigrants of home origin was 142,731, or 391 daily. The average price of wheat fell from 67s. 11d. in the autumn of 1867 to 51s. 11d. in the last thirteen weeks of 1868, and had the price of bread fallen in the same proportion, it would have fallen in the proportion of 8d. to 6d. The birth-rate per 1,000 of England proper was 36.31: the death-rate, 22.20. In both cases the rates are slightly above those for the corresponding period of 1867. t

METEOROLOGICAL INTELLIGENCE.

— Meteorological observations at Quebec—Latitude 46°48′30″ N; Longitude 71°12′15″ W.; height above St. Lawrence, 230 feet; taken during the month of March, 1869, By Sgt. J. Thurling, A. H. C., Quebec.

Barometer, highest reading on the 22nd	30.249	inches.
" lowest " 31st	29.333	
" range of pressure	.916	
" mean for month reduced to 32°	29.730	
Thermometer, highest reading on the 28th	52.0	degrees.
" lowest " 5th	–11.0	
" range in month	63.0	
" for month	22.6	
Hygrometer, mean of dry bulb	22.8	
" wet bulb	20.8	
" dew point	7.6	
Elastic force of vapour	.061	inches.
Vapour in a cubic foot of air	0.7	grains.
" required to saturate, do	0.7	"
Mean degree of humidity (Sat. 100)	50	
Average weight of a cubic foot of air	573.4	grains.
Cloud, mean amount of (0-10)	5.7	
Ozone " " (0-10)	1.0	
Wind, general direction	West & N. W.	
mean daily horizontal movement	144.4	miles.
Rain, number of days it fell	3	
amount collected on ground	0.47	inches.
" 10 feet above	0.46	"
Snow, number of days it fell	13	

— *From the Records of the Montreal Observatory*,—Lat. 45°31 North; Long, 4h. 54m. 11 sec. West of Greenwich, and 182 feet above mean sea level,—for March, 1869,—by Chas. Smallwood, M.D., LL.D., D.C.L.

DAYS.	Barometer correcte at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a m.	2 p.m.	9 p m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a m.	2 p.m	9 p.m.	
1	29.989	29 750	29.691	–9.7	20.1	4.0	W	S W	S W	214 12
2	.542	.537	.501	–8.2	13 1	11.3	N	N E	N E	112 10
3	.650	.642	.650	6.2	32.0	24.2	W	W S W	W S W	79 29
4	.425	.579	.760	25.4	24.9	4.1	W S W	W S W	W	67 99*a*
5	.751	.679	.601	–3 4	18.1	8 1	W	S W	W	129.91
6	.469	501	.675	–0.5	21.6	11 9	N E	N E	S W	91.74*b*
7	.998	.927	.890	11.8	24 1	14 3	W by N	W	W	101 24
8	.751	.750	.750	16.1	36.0	24 2	W	W	W	124.10
9	.900	.853	.747	13 1	31 0	28.0	N	S	S	99 24*c*
10	.799	.354	.150	16.1	8.0	12.2	N E	N E	N E	111 00*d*
11	.649	.700	.749	7.9	28.0	19.2	W	W	W	204 20*e*
12	.681	.627	.500	14.4	31 7	16.2	W	W	W	224 11
13	.259	.410	.501	13.1	34 1	21 8	N E	W	W	120 00*f*
14	.449	.204	.402	20.7	31 5	29 6	W S W	S by W	W	82.21*g*
15	.651	.782	.850	20.1	38.0	18.9	W by N	W	W	124.19
16	.900	.811	.799	8.2	21.1	17.9	W	W	W	161 18
17	.800	.794	.761	14 2	31.7	21.9	W	W	W	81.11
18	.862	.810	.849	17 1	33 3	22.0	W	W	W	72 00
19	.812	.711	.547	23.8	43.8	29.1	W	W	W	107 74
20	.300	.411	.455	30 1	34.1	20 2	W	W	N by W	70.10*h*
21	.801	.910	30 040	8.7	26.4	13 9	N by W	W by N	W by N	121 11
22	30.201	30.114	.041	10.0	28.6	19.0	W	S E	S E	140.00
23	29.789	29.741	29.710	24.0	32 1	30.7	S E	W S W	W S W	69.74*i*
24	.700	.774	.852	28.2	41 2	28.0	W S W	W	W	96.47*j*
25	30 087	30 066	30.050	15 2	40.0	28.2	S E	S E	S E	47.11
26	29.921	29.700	29.581	28.0	38.8	16.4	E	E	E	61 27*
27	.453	.611	.700	40.1	44.0	40.1	W	W	W	99.00†
28	.869	.857	.800	36.3	53 2	35 6	N E	N E	N E	79.74
29	.661	.517	.445	32.0	43.6	37.9	N E	N E	N E	120.10‡
30	.165	.132	.100	35.1	39.2	33 7	N E	N E	N E	101.29§
31	.213	.477	.501	33.7	40.2	31.7	N E	W	W	59.20‖

RAIN IN INCHES.—*0.614; †0.241; ‡0.212; §0.027; ‖0.024.

SNOW IN INCHES.—*a*, Inapp.; *b*, Inapp.; *c*, 0 90; *d*, 0.56; *e*, 0.26; *f*, 1.35; *g*, 0.60; *h*, Inapp.; *i*, 2 30; *j*, Inapp.; ‖0.10.

The highest reading of the Barometer was on the 22nd day, and indicated 30.201 inches. The lowest reading was on the 30th day, and was 29.100 inches, giving a monthly range of 1.101 inches.

The highest temperature was on the 28th, viz., 53.2 degrees, and the lowest was on the 1st, 9 9 degrees (below zero.) The mean temperature of the month was 24.06 degrees, and is 2.99 higher than the *Isothermal* for Montreal and 6.34 degrees lower than March, 1868.

Rain fell on 5 days amounting to 1.118 inches. Snow fell on 11 days amounting to 14.07 inches. Total amount up to date, 166.00 inches.

APPORTIONMENT OF THE SUPPLEMENTARY GRANT TO POOR SCHOOL MUNICIPALITIES, FOR 1868.

Counties.	Municipalities.	Reasons for the Grant as well as the Amount.	Amount of Ordinary Grant.	Amount of Assessment Raised.	Amount Asked.	Amount Granted.
Argenteuil	Mille Iles, No. 1	....	21 98	72 00	40 00	....
"	" No. 2	New and poor	22 22	67 00	40 00	22 00
"	" No. 3	....	19 36	68 00	40 00	....
"	Harrington, No. 1	New and poor	28 82	135 00	40 00	16 00
"	" No. 2	" "	28 22	52 00	40 00	16 00
"	Township Morin (*Diss.*)	" "	8 60	65 00	33 00	16 00
"	Gore and Wentworth	Maintains eight schools	128 42	324 66	40 00	22 00
"	St. André (*Diss.*)	Population poor and scattered	94 30	238 00	40 00	22 00
L'Assomption	St. Lin (*Diss.*)	" " "	41 00	256 00	30 00	16 00
Arthabaska	St. Valère	New and poor, maintains two schools	55 28	120 00	30 00	22 00
"	St. Christophe	" " five schools	167 26	207 00	30 00	22 00
"	St. Norbert	" " three schools	139 30	208 00	30 00	22 00
"	Blanford	" " "	57 42	114 00	40 00	22 00
"	Warwick	Maintains six schools	121 74	600 00	40 00	22 00
"	Chester West	New and poor, maintains five schools	84 90	420 00	60 00	22 00
"	Chester East	" "	88 98	....	....	....
"	Tingwick	" " maintains five schools	121 54	230 00	40 00	22 00
"	Victoriaville	Maintains four schools	92 07	337 00	40 00	22 00
"	Chenier	" eight schools	160 05	674 00	40 00	22 00
"	Ste. Clotilde	New settlement, two schools	21 36	140 00	100 00	22 00
Bonaventure	Hope	Maintains " "	78 34	270 00	40 00	20 00
"	Ristigouche	" " "	58 90	117 15	40 00	20 00
"	Ristigouche (Sauvages)	" " "	50 00	20 00	40 00	40 00
"	Matapédiac	" " "	35 47	90 00	50 00	20 00
"	Maria	" six schools, one Model	206 10	256 78	50 00	22 00
"	Port Daniel	" three schools	130 58	148 00	40 00	20 00
"	Nouvelle	" one school	59 97	80 00	40 00	16 00
"	Rustico	" two schools	43 06	200 00	40 00	22 00
"	New Richmond (*Diss.*)	" "	170 70	200 00	40 00	16 00
"	Hope (*Diss.*)	" "	20 30	200 15	40 00	16 00
Bagot	Acton Vale	" two Superior schools	173 04	735 00	40 00	22 00
"	St. André	" "	47 19	286 00	40 00	22 00
Beauce	St. Côme	" "	62 51	160 00	30 00	22 00
"	St. Frédérick	" six schools	169 58	263 00	42 00	22 00
"	St. Ephrem	" four schools	104 02	300 00	40 00	22 00
"	St. Victor	" "	130 78	380 00	40 00	22 00
"	Aylmer	" "	53 94	134 00	40 00	22 00
"	Lambton	" "	143 32	425 00	30 00	22 00
"	St. George	" five schools	200 10	315 00	40 00	22 00
"	St. Pierre de Broughton	" "	174 44	742 00	30 00	22 00
Bellechasse	St. Cajetan	New settlement, three schools	73 26	201 00	100 00	22 00
Brome	Bolton (*Diss.*)	Population poor and scattered	23 58	188 80	120 00	20 00
Châteauguay	Ormstown (*Diss.*)	" " "	42 36	127 14	80 00	20 00
Champlain	St. Narcisse	Maintains four schools and built a new school house	110 66	294 80	40 00	22 00
"	Mont Carmel	" two schools " " "	55 62	271 00	100 00	22 00
"	St. Tite	" " "	107 72	147 00	80 00	22 00
Chicoutimi	Hébertville	New settlement	109 62	270 00	40 00	22 00
"	St. Joseph	Maintains three schools	69 04	156 80	40 00	22 00
"	Harvey	" two schools	43 40	215 00	40 00	22 00
"	Jonquière	....	45 34	130 00	40 00	22 00
"	Village de Bagotville	Has built a new school-house	48 62	128 00	40 00	30 00
"	St. Alphonse	Maintains six schools	149 80	483 00	28 00	22 00
"	Anse St. Jean	New and poor Settlement	39 34	50 00	30 00	22 00
"	Laterrière	Maintains four schools	92 26	326 49	26 00	22 00
"	Grande Baie	" three schools	147 86	408 00	30 00	22 00
"	Ouiatchouan	....	45 58	151 00	30 00	22 00
Compton	Hereford	Maintains five schools, has built two new school-houses	41 38	500 00	40 00	22 00
"	Clifton	" " " " "	61 50	260 00	50 00	22 00
"	Lingwick	" five schools	63 76	330 00	40 00	22 00
"	Westbury	" three schools	33 58	240 00	40 00	22 00
"	St. Romain	" five schools	80 62	312 00	30 00	22 00
"	Whitton	" two schools	57 88	85 00	30 00	22 00
"	Clifton (*Diss.*)	....	....	....	30 00	16 00
		Amount carried over	....	....	....	1286 00

APPORTIONMENT OF THE SUPPLEMENTARY GRANT TO POOR SCHOOL MUNICIPALITIES FOR 1868.—*Continued.*

Counties.	Municipalities.	Reasons for the Grant as well as the Amount.	Amount of Ordinary Grant.	Amount of Assessment Raised.	Amount Asked.	Amount Granted.
		Amount carried over	......	......	......	1286 00
Compton	Winslow South	Maintains six schools	102 18	214 00	40 00	22 00
Charlevoix	St. Fidèle	" three schools	94 52	203 66	30 00	22 00
"	Callières,	New and very poor, maintains one school	30 86	48 00	30 00	20 00
"	Ste. Agnès	New settlement, maintains four schools	149 68	268 00	30 00	22 00
"	De Sales	" " one school	45 00	52 00	30 00	20 00
"	St. Irénée	" " three good schools	112 82	240 00	30 00	22 00
"	Settrington	Has built two new school-houses	61 04	160 00	30 00	22 00
"	St. Urbain	" a new school-house and maintains three schools	86 02	143 50	40 00	22 00
"	St. Placide	" " " " two schools	50 74	100 00	29 00	22 00
"	Petite Rivière	" " " " " "	82 30	92 00	30 00	22 00
"	Ile aux Coudres	" " " " four schools	79 14	152 00	30 00	22 00
Deux Montagnes	St. Columban	" " " " three schools	101 30	303 75	40 00	22 00
"	St. Canut No. 2	" " " " one school	39 48	100 00	30 00	16 00
Drummond	Grantham	Maintains five schools	55 90	550 00	80 00	22 00
"	St. Fulgence (*Diss.*)	Population sparse	14 78	61 12	30 00	20 00
"	St. Pierre	Maintains ten schools	198 40	757 00	40 00	22 00
"	St. Germain	" six schools	177 84	746 00	45 00	22 00
"	St. Bonaventure	" four schools	105 24	748 00	80 00	22 00
"	Wickham	" five schools	71 04	762 00	40 00	22 00
"	Wendosteter et Simpson	......	65 36	600 00	40 00	22 00
Gaspé	Grande Rivière	Maintains three schools of which two are Superior Schools.	149 00	400 00	40 00	20 00
"	Newport	Population poor and sparse	46 92	200 00	40 00	16 00
"	Ile Bonaventure	" " "	30 00	80 00	30 00	16 00
"	Mont Louis	" " "	22 62	96 00	30 00	16 00
"	Rivière-au-Renard	" " "	69 46	270 00	30 00	22 00
"	Douglas	" " "	111 68	208 00	40 00	22 00
"	Anse-à-Grisfonds	" " "	31 38	140 00	30 00	16 00
"	Percé	" " "	169 04	300 00	40 00	22 00
"	Barre-à-Choir	" " "	54 87	100 00	30 00	16 00
"	Cap Chatte	" " "	50 8[illegible]	60 00	30 00	22 00
"	Cap des Rosiers	" " "	39 94	108 00	30 00	16 00
"	Malbaie	" " "	52 5[illegible]	168 00	30 00	16 00
"	Pabos.	" " "	42 7[illegible]	288 00	30 00	20 00
"	Cap Désespoir	" " "	101 8[illegible]	284 00	30 00	20 00
Hochelaga	Côteau St. Louis (*Diss.*)	......	......	......	......	16 00
Huntingdon	Godmanchester (*Diss.*)	Population poor and scattered	26 2[illegible]	358 00	60 00	16 00
"	Huntingdon (*Diss.*)	" " "	23 4[illegible]	38 00	80 00	22 00
L'Islet	St. Aubert	Maintains six schools	149 8[illegible]	789 00	40 00	22 00
"	St. Cyrille	" two schools	73 7[illegible]	134 13	120 00	22 00
Joliette	Ste. Béatrix	" three schools	101 1[illegible]	184 00	40 00	22 00
"	St. Félix de Valois	" four schools and repaired its school-houses	305 5[illegible]	637 00	40 00	22 00
"	St. Jean de Matha	" three schools and built a new school-house	152 1[illegible]	192 00	220 00	22 00
"	St. Côme	New Municipality that wants to build two new sch.-houses.	......	......	40 00	30 00
"	Ste. Mélanie	Maintains six schools	158 6[illegible]	430 00	40 00	22 00
Kamouraska	St. Alexandre	" eight schools	171 6[illegible]	294 00	80 00	22 00
"	St. Onésime	" two schools,—very poor	88 6[illegible]	96 00	40 00	22 00
"	Mont Carmel	" " "	67 6[illegible]	94 00	40 00	22 00
"	Ste. Hélène	" five schools "	143 5[illegible]	203 00	40 00	22 00
Lotbinière	St. Edouard	" four schools and has built several sch.-houses	110 5[illegible]	153 00	40 00	22 00
"	Ste. Agathe No. 2	" three schools very poor	51 5[illegible]	58 00	40 00	22 00
"	St. Agapit	" two schools "	63 3[illegible]	177 00	25 00	22 00
"	St. Flavien	" four schools	115 8[illegible]	160 00	40 00	22 00
Lévis	St. Etienne	" "	86 1[illegible]	24 00	40 00	22 00
"	St. Lambert	" five schools of which two are Superior Schools.	186 0[illegible]	296 00	40 00	50 00
"	Village d'Etchemin	" two schools of which one is a Superior School.	90 6[illegible]	160 00	40 00	22 00
Maskinongé	St. Paulin	" three schools	120 4[illegible]	204 00	40 00	22 00
"	Hunterstown	New and poor, two schools	80 3[illegible]	165 00	80 00	22 00
"	Peterborough	" " one school	48 1[illegible]	48 16	40 00	16 00
"	Ste. Ursule (*Diss.*)	Population sparse, one school	11 5[illegible]	40 00	40 00	16 00
Mégantic	Ste. Julie	Seven schools	158 04	537 32	30 00	22 00
Missisquoi	Stanbridge (*Diss.*)	" eight schools	250 3[illegible]	332 00	40 0[illegible]	22 00
"	Dunham (*Diss.*)	" one very poor school	39 66	40 00	40 00	22 00
		Amount carried over	......	......	......	2602 00

APPORTIONMENT OF THE SUPPLEMENTARY GRANT TO POOR SCHOOL MUNICIPALITIES FOR 1868.—*Concluded.*

Counties.	Municipalities.	Reasons for the Grant as well as the Amount.	Amount of Ordinary Grant.	Amount of Assessment Raised.	Amount Asked.	Amount Granted.
		Amount carried over..	....	....	....	2602 00
Montmagny....	St. Paul de Montminy.....	New and poor	67 84	72 00	60 00	22 00
Montmorency ..	Laval	Population scattered and poor	26 78	84 00	30 00	16 00
"	St. Tite des Caps	" "	38 00	120 00	30 00	16 00
Montcalm	Chertsey	Maintains four schools	103 90	400 00	50 00	22 00
"	Kilkenny	" "	171 54	223 00	40 00	22 00
Nicolet	Ste. Gertrude	" "	160 64	185 00	80 00	22 00
Ottawa	Hartwell	" two schools	32 78	90 00	40 00	22 00
"	Monte-Bello.	" "	33 88	241 00	40 00	22 00
"	Ange Gardien	" four schools	101 66	457 00	40 00	22 00
"	Templeton	" six schools	204 90	924 00	40 00	22 00
"	Ripon	" three schools	68 84	300 00	40 00	22 00
"	Lowe	" two schools	92 92	125 25	40 00	22 00
"	Ste. Angélique	" five schools	154 44	682 22	40 00	22 00
"	St. Joseph de Wakefield...	" one school	49 18	150 00	40 00	16 00
Portneuf	Portneuf	" three schools of which two are Superior schools.	210 69	324 00	200 00	22 00
Pontiac	Calumet	" four schools	118 70	424 00	50 00	22 00
"	Leslie	" one school, new and very poor	32 22	....	40 00	22 00
"	Litchfield	" " " "	44 69	200 00	40 00	22 00
"	Ste. Elizabeth de Frankton.	" " " "	61 93	332 00	40 00	22 00
Québec	Stoneham	" two schools	77 88	120 00	40 00	22 00
"	Cap Rouge	New and poor	67 50	196 00	30 00	22 00
"	St. Dunstan	Poor and maintains a superior school	57 08	80 00	30 00	22 00
"	Ste. Foye	New and poor	122 66	280 00	40 00	22 00
"	Ancienne Lorette	Maintains two schools of which one is a Superior School..	246 80	560 00	30 00	30 00
"	Tewkesbury	To aid in defraying the expense of erecting a sch.-house, the assess. for the erection of which was annulled by the Court.	....	... ...	200 00	30 00
"	St. Gabriel de Valcartier...	Building a new school-house $600	....	.... ..	....	22 00
Rimouski	St. Fabien	....	137 46	263 70	30 00	22 00
"	Ste. Félicité	Maintains five schools	128 44	132 00	30 00	22 00
"	Métis	" three schools	57 08	142 53	28 00	22 00
"	St. Mathieu	" "	84 10	183 27	28 00	22 00
"	McNider	" two schools	139 62	148 00	30 00	22 00
Richmond	Stoke	" five schools	70 40	527 33	30 00	28 00
Shefford	Granby (*Diss.*)	" "	116 68	210 00	30 00	28 00
"	St. Valérien	" six schools	107 40	217 98	40 00	22 00
"	North Ely	" five schools	76 98	660 88	40 00	22 00
St. Maurice	Shawinigan	" eight schools	114 18	386 00	50 00	26 00
"	St. Sévère	" four schools, one a Model	105 82	166 32	80 00	26 00
Saguenay	Escoumains	" one school, (repairs $50)	116 34	81 00	30 00	22 00
"	Bergeronnes	" " built a new school-house $120	40 00	68 00	30 00	22 00
"	Tadoussac	" "	51 78	44 50	30 00	22 00
"	Rivière-aux-Canards	New and poor, one school	......	......	30 00	22 00
"	Ste. Marguerite	Very poor, one school	22 60	......	30 00	22 00
Stanstead	Hatley (*Diss.*)..	Population poor and scattered, two schools	17 04	87 00	30 00	22 00
"	Barford	Maintains five schools	79 14	300 00	40 00	22 00
Terrebonne	Ste. Agathe	New and poor, two schools	90 44	98 18	60 00	28 00
"	St. Sauveur	Maintains five schools	205 86	278 65	80 00	22 00
"	Abercrombie	New and poor, communication difficult	55 96	80 00	26 00	22 00
"	Ste. Adèle	" " maintains two schools	140 98	240 84	40 00	22 00
Témiscouata	St. Eloi	Maintains five schools	157 92	204 80	40 00	22 00
"	St. Antonin	" three schools	125 24	112 00	40 00	22 00
"	St. Modeste	" two schools	70 10	120 00	40 00	22 00
"	Madawaska	New and poor, two schools	106 65	120 00	40 00	22 00
"	St. Jean de Dieu	" " one school	23 34	40 00	20 00	26 00
"	St. Epiphane	" " three schools	125 04	128 00	30 00	28 00
Wolfe	Wolfestown	" " two schools	140 18	300 00	40 00	22 00
"	North Ham	" " three schools	68 96	160 00	40 00	28 00
"	Weedon	" " six schools	91 46	612 52	30 00	28 00
"	Weedon (*Diss.*)	" " sparsely settled, one school	....	41 00	55 00	30 00
"	Wotton	" " seven schools	173 32	402 89	50 00	24 00
"	St. Camille	" " four schools	154 94	200 00	40 00	22 00
Yamaska	St. Zéphirin	" " six schools	70 72	440 00	30 00	22 00
		Total	....	....	......$	4000 00

PRINTED BY EUSÈBE SENÉCAL, MONTREAL.



THE

JOURNAL OF EDUCATION.

Devoted to Education, Literature, Science, and the Arts.

Volume XIII. **Quebec, Province of Quebec, May, 1869.** **No. 5.**

TABLE OF CONTENTS.

EDUCATION.

Infant Education.

Perhaps in the whole round of human employments there is none so full of true enjoyment, if followed as it should be, as that of infant education. The liveliest joy the mother feels is when her infant prattles its first word, calling her by the sweet maternal name. Well might the poet rank amongst the sweet things of the earth,

> " ——— the song of birds—
> The lisp of children and their earliest words."

But to be followed as it should, infant education must be a labour of love. It will not do to make of it a mere dull routine. It will not do to go through it in a listless manner. It will not do to take it up as a mere task. It will not do to weary of it and long for the day to be over. It will not do to bring into any school-room, but more particularly into the infant school-room, which breathes of heaven, the passions and pride of the world. The man or woman who would have a successful infant-school must give to the task their whole mind—must enter into the true spirit of the innocent little ones, whose hearts they have to form while they are still plastic and uncorrupted.

Cowper has written a dissertation on the vast advantages of home education as compared with public school education. We doubt the wisdom of his preference, but at any rate our state of society is every day becoming so artificial that public schools are an absolute necessity even to those moving in the higher ranks of society. What then is to be done with the children of the poor? Are they to be permitted to inhale from their earliest infancy the foul atmosphere of immorality which is the result of our increasing progress in manufacture and commerce? The poor mother is engaged during the day either attending to house-hold duties, or, in too many instances, hard at work to add to the family earnings a small sum so as to be able to supply the house with those things which were formerly looked upon as lux-uries, but which artificial society regards as necessaries. It will not do to delay sending the child to school till its ninth or tenth year, nor is it desirable, where it can be at all avoided, to have children of widely different ages in the same school and receiving instruction from the same teacher. It cramps the efforts of a teacher to be running from an alphabet class of young children to teach a senior draft of advanced pupils; and we speak from experience when we say that it is the general rule in most of our larger schools to neglect the very young children. The teacher feels but little interest in them, for he has elder boys or girls who will very shortly be going into the world to face the battle

of life, and to them he devotes the greater portion of his time and attention. The infants are left to the care of a monitor, perhaps not always the best model they could have before them. But little interest is taken by this embryo teacher of his charge. He, of course, from want of experience, is under the impression that he does his duty if he makes the poor little child learn the names of the few arbitrary signs which it sees before it, and manages to keep his charge from making so much noise as would interfere with the other business of the school. Now, all this is wrong. The business of leading the young mind into the mysteries as reading and writing, and of giving to it its first moral tone should not be entrusted to inexperienced hands. It requires the highest order of adaptability for teaching to implant early impressions on the infant. There is something in it more than a mere mechanical routine. If any occupation requires a knowledge of human nature more than another, it is that of infant teaching. It is an occupation which requires unceasing diligence, a calm temper, a quickness at detecting little moral flaws unseen by the careless eye, a winning manner, and above all a nature full of love for the little ones. These are qualities hard to find, but not impossible. We have seen them, and in the infant school too.

The chief aim of the infant school-teacher should be to try and make the school-room a happy place for the children—to cast around it a halo of enjoyment—to make it in fact a little paradise. Except this is done, the education fails at its very outset. Its chief aim cannot be attained. It becomes a place hateful to the little ones. They long to get out of it, and they go to it with a reluctance amounting to dread. They carry home with them no useful moral lesson, but are left to pick up that commodity on the streets.

Perhaps we may as well say here, as further on, that men should never be employed as infant school-teachers. In saying so it is not to be supposed that we belong to the softer sex. We rank amongst the male *genus*, but nevertheless, we are not of those who would wish to monopolise to the lords of creation any occupation which we believe could be as well or better filled by a woman; and this is one peculiarily adapted to a gentle and loving woman. Women have naturally the very qualities which are most desirable in the infant school. We have been in one or two infant-schools which were presided over by a master, and we could observe a certain amount of harshness of manner in the children which was entirely absent in those conducted by mistresses. Decidedly the best schools of the class we have any acquaintance with are those attached to the District Model schools. The teachers are not hampered with too many forms, but are left to their own judgment in almost every detail of their duties, and so much the better. The moment you begin to lay down rules to the infant school-teacher, that moment you make of her a mere machine. She loses her interest in her occupation, and it becomes to her a mere drudgery. The praise we have accorded does not, however, refer to all the model schools, for we are sorry to say that in some few of them the *surveillance* is somewhat too strict. We mention this, hoping it may catch the eye of some inspectors who, with the best intentions, interfere a little too much in the internal working of the infant schools under their charge. We would, above all things, say to an infant school-mistress—do not attempt to make little prodigies of the tender things committed to your charge;—do not try to force the little intellects, some of which may be, and undoubtedly are, unhealthily precocious;—do not yield to those foolish mothers who are anxious that their little one should shine in the eyes of their acquaintance. If you find precocity, restrain it without seeming to do so, but on no account encourage. There are such things as unhealthy brains—there are such things as children being sent to early graves by a foolish and criminal forcing of their infant intellects. Have we not all seen little prodigies displayed before us? We must confess that in our experience—and it extends over a good many years—we have never known those little geniuses to make any great figure in their after life. The cause is evident. The poor little brain was overworked. Its strings were snapped asunder, if we may so express ourselves, and afterwards yield no sound to the touch. The harmony was gone, and nothing remained but the grosser part of poor humanity.

We would also say to the infant school-mistress—punish as seldom as possible. In fact, we believe that except for a breach of truth, the infant should never receive corporal punishment. Always let your punishments be public. Suspend the business and announce to the whole school what you are going to punish for. Point out the enormity of the crime committed in suitable terms, and you are sure to make an impression on the tender minds.—*The Irish Teachers' Journal.*

The Decoration of School-Rooms.

Hitherto, as far as I know, it has either been so difficult to give all the education we wanted to our lads, that we have been obliged to do it, if at all, with cheap furniture in bare walls; or else we have considered that cheap furniture and bare walls are a proper part of the means of education; and supposed that boys learned best when they sat on hard forms, and had nothing but blank plaster about and above them whereupon to employ their spare attention; also, that it was as well they should be accustomed to rough and ugly conditions of things, partly by way of preparing them for the hardships of life, and partly that there might be the least possible damage done to floors and forms, in the event of their becoming, during the master's absence, the fields or instruments of battle. All this is so far well and necessary, as it relates to the training of country-lads, and the first training of boys in general. But there certainly comes a period in the life of a well-educated youth, in which one of the principal elements of his education is, or ought to be, to give him refinement of habits; and not only to teach him the strong exercises of which his frame is capable, but also to increase his bodily sensibility and refinement, and show him such small matters as the way of handling things properly, and treating them considerately. Not only so, but I believe the notion of fixing the attention by keeping the room empty, is a wholly mistaken one: I think it is just in the emptiest room that the mind wanders most; for it gets restless like a bird for want of a perch, and casts about for any possible means for getting out and away. And even if it be fixed, by an effort, on the business in hand, that business itself becomes repulsive, more than it need be, by the vileness of its association; and many a study appears dull or painful to a boy, when it is pursued on a blotted deal desk, under a wall with nothing on it but scratches and pegs, which would have been pursued pleasantly enough in a curtained corner of his father's library, or at the latticed window of his cottage. Nay, my own belief is, that the best study of all is the most beautiful; and that the quiet glade of a forest or the nook of a lake-shore, are worth all the school-rooms in Christendom, when once you are past the multiplication table; but be that as it may, there is no question at all but that a time ought to come in the life of a well-trained youth, when he can sit at a writing-table, without wanting to throw the inkstand at his neighbor; and when also, he will feel more capable of certain efforts of mind with beautiful and refined forms about him than with ugly ones. When that time comes he ought to be advanced into the decorated schools; and this advance ought to be one of the important and honorable epochs of his life.

I have not time, however, to insist on the mere serviceableness to our youth of refined architectural decorations, as such; for I want you to consider the probable influence of the particular kind of decoration which I wish you to get for them—namely, historical painting. You know we have hitherto been in the habit of conveying all our historical knowledge, such as it is, by the ear only, never by the eye; all our notions of things being ostensibly derived from verbal description, not from sight. Now, I have no doubt that as we grow gradually wiser—and we are doing so every day—we shall discover at last that the eye is

a nobler organ than the ear; and that through the eye we must, in reality, obtain, or put into form, nearly all the useful information we have about this world. Even as the matter stands, you will find that the knowledge which a boy is supposed to receive from verbal description is only available to him so far as in any underhand way he gets a sight of the thing you are talking about. I remember well that, for many years of my life, the only notion I had of the look of a Greek knight, was complicated between the recollection of a small engraving in my pocket Pope's Homer and a reverent study of the Horse-Guards. And though I believe that most boys collect their ideas from more varied sources, and arrange them more carefully than I did, still, whatever sources they seek, must always be ocular: if they are clever boys they will go and look at the Greek vases and sculptures in the British Museum, and at the weapons in our armories,—they will see what real armor is like in lustre, and what Greek armor was like in form, and so put a fairly true image together, but still not, in ordinary cases, a very living or interesting one. Now, the use of your decorative painting would be, in myriads of ways, to animate their history for them, and to put the living aspect of past things before their eyes as faithfully as intelligent invention can; so that the master shall have nothing to do but once to point to the school room walls, and for ever afterward the meaning of any word would be fixed in the boy's mind in the best possible way. Is it a question of classical dress—what a tunic was like, or a chlamys, or a peplus? At this day, you have to point to some wood-cut, in the middle of a dictionary page, representing the thing hung upon a stick; but then, you would point to a hundred figures, wearing the actual dress, in its fiery colors, in all actions of various stateliness of strength; you would understand at once how it fell around the people's limbs as they stood, how it drifted from their shoulders as they went, how it veiled their faces as they wept, how it covered their heads in the day of battle. *Now*, if you want to see what a weapon is like, you refer, in like manner, to a numbered page, in which there are spearheads in rows, and swordhilts in symmetrical groups; and gradually the boy gets a dim mathematical notion how one cimeter is hooked to the right and another to the left, and one javelin has a knob to it, and another none: while one glance at your good picture would show him,—and the first rainy afternoon in the school-room would forever fix in his mind,—the look of the sword and spear as they fell or flew; and how they pierced or bent, or shattered—how men wielded them, and how men died by them. But far more than all this, it is a question not of clothes or weapons, but of men? how can we sufficiently estimate the effect on the mind of a noble youth, at the time when the world opens to him, of having faithful and touching representations put before him of the acts and presence of great men—how many a resolution, which would alter and exalt the whole course of his after-life, might be formed, when in some dreamy twilight, he met, through his own tears, the fixed eyes of those shadows of the great dead, unescapable and calm, piercing to his soul; or fancied that their lips moved in dread reproof or soundless exhortation. And if for but one out of many this were true—if yet, in a few, you could be sure that such influences had indeed changed their thoughts and destinies, and turned the eager and reckless youth, who would have cast away his energies on the race-horse or the gaming-table, to that noble life-race, that holy life-hazard which should win all glory to himself and all good to his country—would not that, to some purpose, be "political economy of art?"—*Ruskin's "Political Economy of Art."*

Truth and Honor in School Training.

—Many teachers believe, and act upon the belief, that their sole duty is to develop, discipline, and store with knowledge their pupils' minds: that the inculcation of right principles of action and the development of character, are not their business or any part of their business. *Life*-culture is set aside by such teachers for *mind*-culture, instead of the two being carried on together; and this is done honestly, with no intentional neglect of duty.

Other teachers—and these form perhaps the larger class—find themselves in schools the working principles of which are such that the teacher has no choice; he is compelled to restrict his efforts to the intellectual culture of his pupils. And there are other schools, in high repute often for thorough discipline and scholarship—wherein great pretence is made, it may be, of giving religious instruction—yet whose machinery is such as to create a most unhealthy moral atmosphere: schools in which the constant discrepancy between promise and performance exerts as constant a corrupting influence upon the general character of the pupils.

Now the conditions of healthful school-life, not to mention life-culture, are as plain and as easily controlled as the conditions of physical health. The difficulty is, they are too little regarded, frequently too little understood by the conductors of schools. The master of Uppingham School, England, in a recent work, entitled "Education and School" (London: Macmillan &Co.), lays great stress upon these conditions, in describing what he calls "the machinery of a first rate school:" having in mind an ideal institution for the training of boys, in which the right thing should always be done at the right time, and in the right way.

There is a double object, he insists, in school training: first, the training of the life; secondly, the training of the intellect and the body: the first, setting the loving and hating on the right track; the second, training the instrumental powers rightly.

The first can be done, he believes, only indirectly; for the formation of character and a right spirit is only in a very slight degree capable of being made a matter of imparted knowledge. Boys or men become brave and hardy and true, not by being told to be so but by being nurtured in a brave and hardy and true way, surrounded with objects likely to excite these feelings in a manner calculated to draw them out unconsciously: for all true feeling is unconscious in proportion to its perfection. And as there is no moment in which habits are not in process of formation, there is nothing whatever which cannot be made to bear on this process; nothing indeed which does not of necessity bear on it. In a school, therefore, it is of the utmost importance that the whole government and machinery should, in its minutest particulars, do this by perfect truth and perfect freedom.

It follows, then, that no falseness in the government, no falseness in the working-plan, in or out of school, can make boys true. Whatever is professed must be done.

If a school professes to teach, then every boy must have his share of teaching. There must be no knowledge-scramble, or the untruth will make itself felt.

If a school professes to train, then every boy must really be known, his wants supplied, and his character consulted, or the untruth will make itself felt.

If a school professes to board boys, then every boy must find proper food and proper lodging, and no meanness; or the untruth will make itself felt.

A sufficient number of masters, a feeling of being known and cared for, a spot free from intrusion, however small, are necessities in a good school: and the want of these, or any of the other real requirements for training and teaching properly, is a sort of acted falsehood; for that which is professed is not done. It does not the least follow that this is the fault of the men engaged in these schools. The constitution and legal status of a very large number of schools absolutely compels this kind of imperfect system. And even where it is not the case, immemorial custom and popular opinion—at least as far as hearty support is an evidence of popular opinion—contribute to maintain such defects, and are almost as strong as law. It is not possible for the wisest or bravest men, individually, to break through the systems in which they find themselves working-units. They can but toil and toil, as they do, to make the best of it, and lament their own helplessness to do more.

But the fact remains, whatever may be the cause; and a lower standard of truth and efficiency must be looked for, wherever the theory of a school is at variance with its practice. It is a certainty that the continual presence of any false influence in a society must have a great effect for evil, even when the cause is not known or suspected. To train the life truly requires a thorough atmosphere of truth. Like mountain air, the lungs should expand to drink it in, and the limbs will feel the freshness: whilst a languid step and feeble breathing are too surely the consequence of living over sewers, however hidden they may be. Poison is not less poison because it is invisible, or life less life for the same reason. Good air is always invisible, and the subtle working of a great principle of life and truth can no more be caught and labelled than the virtue of the air itself. But some of the necessary conditions, in the absence of which truth cannot exist, may be laid down without difficulty.

The training of the life depends on the conditions under which the life is passed, and is affected for good or evil by everything with which the living being is brought in contact. If truth and honor are required in a school, all things must be framed in such a way as to work out the object professed with thorough truth; and any want of truth, anything that is false, will inevitably find its way into the life of the boys and taint it. And no wonder: nothing is detected so soon as inconsistency, and eyes looking upward see sharply. Those who stand low on the ladder, observe the dirt under the boots of those above them, and are apt to care little for preachments dropped down from aloft, telling them to keep clean and good. Those who look up ought to see no dirt. Truth is required to produce truth, and when the machinery is right, and all things are worked truly, truth may be expected in return, and boys may be trusted, and can be trusted safely.

There is no more tendency in boys to betray their friends than there is in men; nay, far less tendency. But then who are their friends? The whole plan and practice of a school must convince the boys that they and their governors truly form one body, and that the government is their friend. The boy-idea, too commonly, has been that there are two rival powers side by side, *masters* and *boys*, with divided interests; and school-life therefore has resolved itself into a match between the two-bodies, in a sort of Spartan fashion—power on the one side, endurance and cunning on the other. So the fox has never left off preying on their vitals as they stand with false appearance of innocence before their masters. And there is a sham nobility in this; if the masters are indeed their enemies, in an enemy's country all things are fair, and war knows no nice distinctions. Supposing, however, that parents love their children and send them to school because they love them, and school is therefore for a time a better place than home, and masters are men who do parents' work better than they can do it themselves, how absurd, how pitiful, this state of warfare is—the antagonism of the boys to those whom their parents trust; an antagonism not of personal dislike merely (very often quite the contrary), but of intention, systematic and overruling feeling: *a principle of opposition.* The marvel is how this can be considered a training for true life, when honor comes to mean liberty to deceive any master, provided the secret society bond is held fast. (1) Theoretically, the masters are training boys to be true, whilst practically, to be false to the trainers of truth becomes the recognized code of honor among the boys who are to be trained; and must do so, as long as there are divided interests. Now there is much excuse for this falsehood. Wherever teaching has got to mean bringing forward the clever, and training enforced obedience to some rigid general laws that fall on all alike, giving, as all general laws do, great opportunity of license to the bad who evade them, combined with great hardship to the good who keep them—where mob-law of this kind is training, and pouring knowledge into troughs is teaching, and other double purposes exist, it seems right for a boy to stick to *his* flag. It is the less of two evils for him to be true to his companions at the expense, if need be, of the powers that deal so strangely with them.

Nothing but truth in the main plain, and thorough completeness in the school machinery, both in-doors and out, can make boys feel that the school is one body, one army; that masters and boys are united in one life, with one standard round which they rally, one battle-cry—truth and honor for all; one object—true progress and true power. But let this be the case, and then the boy-allegiance becomes due to the common standard, not to the traitor who betrays it: to the good cause, not to the mean coward who deserts it: to the true friends and true men who work with him, not to the tap-room heroes whose ideal is a tapster; then the boys will uphold amongst themselves their laws, just as men uphold theirs, and think it no shame to make thieves and traitors know their place.

If there is opposition between the boys and their teachers, there will be similar opposition between work and play, though the two are equally parts of education. No great progress can be made until the conviction of oneness is stamped on the school heart and becomes its creed. Then the antagonism between in-school and out-of-school, between work and play, between body, intellect, and heart, disappears, and all is in harmony. For the young, learning to have faith in the old, believe with them that life is one piece, and each good helps every other good: health of body, health of intellect, health of heart, all uniting to form the true man, and being the common object of teachers and taught.—*The American Educational Monthly.*

1 His honor rooted in dishonor stood,
And faith unfaithful kept him falsely true.
Guinevere. Tennyson.

Corporal Punishment in School.

The teacher of a District School, in Indiana, had occasion, a few weeks since, to whip, severely, an obstinate and incorrigible boy, of some ten or twelve years of age. The boy's father took exception to the punishment, and prosecuted the teacher for an assault and battery. The case was tried at the last term of the Common Pleas Court of Johnson County. The case created a considerable interest among the teachers, for the time – they all being anxious to know whether corporal punishment was to be the *law* in Johnson County. The jury was composed of sturdy old farmers, brought up under the dispensation of "Spare the rod and spoil the child." The verdict of the jury was "not guilty," as a matter of course. The following is the instruction of Judge Woolen to the jury:

"1. A school-teacher, while in the school-room, is responsible for maintaining good order, and he must be the judge to some extent, of the degree and nature of the punishment required when his authority is set at defiance, and although he will be held amenable to the law, for any abuse of this discretion, still he will not be held liable on the ground of excessive punishment, unless the punishment is clearly excessive, and would be held so in the judgement of reasonable men.

"2. A teacher, in the exercise of the power of corporal punishment, must not make such power a pretext for cruelty and oppression; but the cause must be sufficient, the instrument suitable, and the manner and extent of the correction, the part of the person to which it is applied, and the temper in which it is inflicted, should be distinguished with the kindness, prudence and propriety which became the station.

"3. A school-teacher is liable criminally if, in inflicting punishment upon his pupil, he goes beyond the limit of reasonable castigation, and, either in the mode or degree of correction, is guilty of any unreasonable or disproportionate violence of force, and whether the punishment was excessive under the circumstances, is a question for the jury.

"4. A parent is justified in correcting his child by administering corporal punishment, and a school-master, under whose care and instruction a parent has placed his child is equally jus-

tified in similar correction: but the correction in both cases must be moderate and in a proper manner.

"5. As to the spirit in which the punishment must be administered by the teacher, I would say that it should not be done in malice, and for the purpose of gratifying a malicious feeling, but in a proper spirit with the sole object of maintaining his authority and preserving the order and decorum of his school; and even when inflicted in this spirit, it must not be excessive or inhuman; for such excess, the party inflicting it, will be guilty of assault and battery.

"6. In this case, the defendant is presumed to be innocent until proved guilty by evidence beyond a reasonable doubt; and you are the judges of the law and the facts governing the case." —*Indiana Teacher.*

Teachers as Successful Business Men.

The impression is quite prevalent in society that teachers, as a class, are of inferior business capacity — that, in other words, no man is a teacher who can do anything else. This is gradually wearing away; it is true, but it still has a strong hold upon the public mind, and teachers meet it every day and every where. Popular authors have caricatured the teacher, and held him up to the world's laughter; and the very outréness of their delineations has given them a stronger hold upon the mind.

If there was ever any foundation for this, not also pertaining to all other professions and callings,—which we do not believe, — there is none now. It is getting to be understood by business men that the quickness, decision, knowledge of character and accuracy of knowledge requisite for a successful teacher are the very qualifications requisite for a business man. Hence able teachers are continually called away to agencies, etc., that require shrewdness, activity, and honesty. And such persons invariably take the lead in their new positions. We have in mind many such in our own and adjoining states, and all can recall such. We are glad to hear of such cases; for, though we miss them from the profession, they help to break down this disabling prejudice. But it is not confined to agencies alone. Almost all of our lawyers, ministers, physicians, and many of our leading business men, have at some time in their lives been teachers.

Now it is certain that, in all such cases, the better teacher each person was, the better he succeeded in his after calling; and the poorer teacher he was, the less successful. The fact is, it requires the highest order of talent to make an able and successful teacher; and many of those, who now sneer at the teacher and his calling, would find, if places were changed, that it would tax all their powers of body and mind to maintain a respectable standing in their new positions.—*Illinois Teacher.*

Why Do Not Farmers'Boys Stay at Home?

Four fifths of the country-born boys of to-day are planning to leave home just as soon as the law releases them from parental obligation. They propose to go to insurance business, be clerks or book-keepers in some village or city store, conductors or drivers of street railroad-cars, baggage-masters, freight-checkers, or brakesmen—in short, to be one of the million scramblers for some place that they deem preferable to a life on a farm.

Why is this? We attribute it mainly to the unattractiveness of our country homes, and the endless toil and meagre pay that the business of farming seems to involve.

Your restless boy of sixteen occasionally goes to the village or city. He sees in both neat, well-painted, well-kept houses, made more or less attractive and beautiful by a surrounding of fruit and ornamental trees, with here and there a patch of flowers. He sees men that begin their work for the day at seven o'clock and end it at six, reading their daily paper, or chatting on the street, neatly dressed, and apparently in the full enjoyment of a happy and hopeful life. More than this, he sees other boys of his own age, and those older grown, that supply from pockets full of money all the little needs that boys as well as men always have.

At home all is different. The house, inside and out, is unattractive. The parlor has the furniture in it that was a part of his mother's dower, placed there twenty or thirty years ago. Nothing has been added or changed, and, dismal as it is, it is never opened more than two or three times a year. The sitting room is a poor edition of the parlor. Half a dozen stiff, wood-bottomed chairs, standing in exactly the same position, hold silent court on the rag-carpet-covered floor three hundred and sixty-five days in the year. The kitchen, usually the living-room, where the meals are all and always taken, is dingy with smoke and redolent of the fumes of burnt grease or boiled cabbage, and hot from the heat of a cooking-stove and the steam of boiling kettles. His sleeping-room is uncarpeted, unadorned, and utterly unattractive; his bedstead one that his great-great-grandmother had given her out of her great-great-grandfather's portion, that came to him from the division of the household stuff that came over in the Mayflower. There is not a picture, or a pleasant, attractive, or beautiful thing in the whole house.

Outside, the look is little if any better. There are few if any trees; no flowers except marigolds and hollyhocks; no neat door, yard, fence, or spacious lawn—in fact, nothing, inside or out, to attract the boy, born with more or less of the nineteenth century in him, to his country home.

Generally at break of day he his called up. Milking and other chores fill up his time till the breakfast hour—probably before six—and then stern, relentless work till milking and chores again, and then night, with its brief and burdened rest.

If all this toil purchased respite by and by, or the means to gratify some healthy desire or taste, it could be cheerfully endured; but usually the work is all but endless, and when he has some little wants of his own that it would take but a few shillings or a few dollars to satisfy, he is many and most times forced to forego the good or pleasure for lack of funds.

Why should. the boy remain at home? What is there among its belongings or its surroundings to call forth his love? What gratification to-day or hope for to-morrow does it bring him? The truth is, he would be a fool if he did not go.

How can he be kept at home? By giving him there all and more than he can find elsewhere. Begin with the inside of the house. Make the parlor a place of beauty. Paint, and whitewash, and wall-paper, and bordering, and a pretty carpet, and a few chairs, with a few fancy things, and here and there a picture well hung—costing, in all, but a few dollars—will make your stiff and unattractive room something that has about it a cheerful, pleasant look; and when it is thus fixed, at the risk of letting in a particle of dust, let the door sometimes stand ajar, and if your boy occasionally looks in or walks in to read a book for a minute, or look at the pictures, with his dirty boots even, let him. It will not hurt the carpet as much as it will him if he is kept out. And so of the other rooms; give them an air of something above —at least different—from a prison or a dead-house.

And, then, in the matter of eating. Unless your kitchen is large, and suitable, and inviting, set your meals always elsewhere. We know of a family that set their table for at least five months in the year on an ample veranda, shielded only from the outside world by honeysuckle and running roses, and other climbing plants. If you have no veranda, appropriate the shade of your nearest tree, when the weather is inviting, for your dinner, if for no other meal; and if you sit at the table or roll on the grass for an hour or two hours in the middle of a hot day, the time will not be lost. It is these rays of sunshine, shot into the gloom, that make life anywhere endurable, much more to be coveted. As to your child's sleeping-room, make it as pleasant as possible —not with any lavish expenditure of money, but a liberal expenditure of taste.

And, then, as to work. We of the farm do not give ourselves the leisure that the body (and the mind none the less) demands.

Ten hours wisely appropriated in field labor, in this era of labor-saving machines, is all that is ever needed, and as much as should be ever given; and the week's work, when it can be, should be finished by Saturday noon at that. One thing about our houses that we lack is fish-poles, and the last afternoon in the week is a good time to use them.

And, then, in the domain of money. There are better places for it than the savings bank—as much of it, at least, as can be wisely appropriated in satisfying every rational and proper desire. A farmer's boy should have as good clothes as the son of the merchant or mechanic wears. His hands and face will be darker, but they should be, and will be, his glory rather than his shame, if he is his superior in other respects. He should have money, always have it, and be taught its wise and appropriate use.

All this is practical, but it needs thought and plan, and sometimes sacrifice on the parts of parents, who, seeing the good in future, should be content with the present evil. It were better to take a few extra steps now than to be obliged to follow the shadow of an irreparable loss for a lifetime.

To do all this, the farm must be made to yield a better return than it ever has. And that time is coming. The best counsel for to-day is—let every farmer do what he can with the help of his family, and let what they cannot do go undone. Plant fewer acres, and manure them better. Raise grain that does not need so much work with the hoe. Set out fruit-trees. Stock your farm-yard with hens and turkeys, things that are pretty as well as profitable.

Pursuing this plan, you will not be compelled to ceaseless work in order to make your hired man "earn his money," and, what is better, that which you sell will be yours, and not his. Thus, with beauty and comfort in-doors and out, leisure for reading, and plenty of papers and books to read, a good and reliable return for labor done, why should your boy desire to make an exchange that can bring him no greater good or joy, and may involve him in remediless ruin?—*Hearth and Home.*

Liverpool Catholic Training School for Young Women.

The Liverpool Training College for the education of Teachers of Primary Schools, was founded in 1856 under the following circumstances:

The Catholic Poor School-Committee having decided on accepting Government grants for the education of the Catholic poor, it became necessary to fulfil the conditions on which the grants were made to depend. These conditions included the training of teachers who, after a course of five years' apprenticeship in primary schools as pupils, teachers, or monitors, and two years in a Training College as students, were to receive, on passing the required examination, certificates of merit, qualifying them to teach in schools under Government inspection.

On the part of the Privy Council it was agreed that the teachers so trained would be paid during their apprenticeship an annual stipend, and that at the age of eighteen, when their apprenticeship concludes, they should be eligible for Queen's scholarships, and entitled to two years' education in a Training College under inspection.

On the part of the Training College it was agreed that the Queen's scholars would be admitted for a two year's residence, during which time they would be lodged, boarded, and taught, in return for the grants allowed on their behalf. It was further agreed that a Practising School should be attached to the College wherein the Queen's scholars should study and practice the art of teaching, that, at the end of each year, they should be presented to Her Majesty's Inspector for examination in the subjects named by the Privy Council.

It was understood that all the students so trained would devote themselves to the work of teaching in Elementary Schools, for the children of the laboring classes. To secure the fulfilment of the latter part of the agreement, every student is required to sign a paper when she enters, declaring her intention of following her profession as a teacher of the poor. And should any one break her engagement, after leaving the college, her certificate is withheld, and the institution loses all grants on her account.

Under conditions similar to these (for the Revised Code of 1863 introduced some modifications) the Sisters of Notre Dame offered to carry out the training of such candidates as should prove eligible for Queen's scholarships, and desirous of qualifying themselves for Government certificates.

A large and commodious building was erected in 1856 at the expense of the Sisterhood, for the reception of seventy students, and to this were added, a little later, Practising Girls and Infants' Schools, planned and fitted up in such a manner as to render them model institutions of their kind.

The first examination of candidates for admission was held in December 1855 by Her Majesty's Inspector, S. N. Stokes, Esq., and in January 1856, twenty-two Queen's scholars entered the College as resident students. The following year, the number of students was more than doubled, and since then the average number in residence has been seventy.

The students are divided into two classes—the students of the second year and those of the first. Both of these classes have to undergo special examinations to test their efficiency and progress.

1. An examination in Religious Knowledge (viz: Christian doctrine, Scripture and Church History) is held every October by the Ecclesiastical Inspector, appointed by the bishop of the diocese. Passing in this examination entitles a student to a religious certificate issued by the Diocesan Inspector:

2. An examination in Secular Kowledge (viz: in all the subjects described in the Government syllabus) is held every December by Her Majesty's Inspector of schools. Passing in this entitles a student to a certificate of merit from the Privy Council of the first, second, or third class, the issue of which is deferred till the student has completed her course of study, and has taught for two years successfully in a school under inspection.

3. An examination of the students of the second year only, in the practice of teaching is held every September by two of Her Majesty's Inspectors, who hear each student in turn, and give a lesson to a class of children on some prescribed subjects.

4. An examination in Drawing, Perspective and Geometry is held every November by one of the Inspectors from the Department of Science and Art.

The examination to which the Privy Council attaches the greatest importance is that in the Art of teaching. To prepare themselves for this, the students spend a considerable portion of their time in the different Primary schools of Liverpool, taught by the Sisters of Notre Dame. Here their methods of teaching are first formed, then corrected and watched by the mistress in charge. Once or twice a week, model lessons are given in the Practising School to which they listen, and they are expected to give "Criticism Lessons," which are listened to and criticized by the students themselves, under the superintendence of the mistress of method.

The number of students trained at Liverpool since 1856 amounts to 424 (including 29 who are now finishing their course). Of these ninety have entered religion and have carried their certificates to different teaching Orders in England and Scotland. A few have married. Several, after exercising their profession for some years in Poor-schools, have become governesses in Convent boarding schools, and in private families. But the great majority of the students trained are still engaged teaching Catholic poor schools in Great Britain. The last published report in the official Blue Book, 1863, thus testifies to their success:

"To the influence of the Liverpool Female Training College, as far as regards Catholic schools, are mainly due the increase of teachers, the strengthening of teaching communities, the

adoption of the best organization and most successful methods, intelligent accuracy in keeping school records, and the maintenance of a high and generous tone of feeling among school mistresses. My examination does not extend to religion but the manager of schools assures me, that the teaching and example of Liverpool students are as valuable in a religious sense, as I know them to be in all that relates to the secular conduct of schools."—*Catholic Telegraph.*

Education.

It has heen held that *education*, according to its etymology, means a *drawing out* of the faculties of the mind, not a mere accumulation of things in the memory: and this is probably substantially true. But yet the etymology of *education* is not, directly at least, *educere* but *educare.* Again, *education* has been distinguished from *information*, which may well be done, as the word information is now used; but yet the word *informare* at first implied as fundamental an operation on the mind as *educare*,—the forming and giving a defined form and scheme to a mere rude susceptibility of thought in the human mind. Again, we use the word *learn*, both of the teacher and the scholar. (Thus we have, Psalm cxix, 66,71, *Learn me true understanding and knowledge, and I will learn thy laws.*) But the German distinguishes these two aspects of the same fundamental notion by different forms — *lehren* and *leruen ;* and in a more exact stage of English, one of these is replaced by another word, to *teach*, which though it is not the representative of a word used in this sense in German, is connected with the German verb *zeigen*, to show, and *zeichen*, a sign or mark, and thus directs us to the French and other daughters of the Latin language, in which the same action is expressed by *enseigner*, *insegnare*, *ensenar*, which comes from the Latin *insignire*, and are connected with *signum.*—*W. Whewell.*

LITERATURE.

POETRY.

MAY.

BY HERMINE.

With rosy garlands round her feet,
With starry buds above her brow,
With dewy garments perfumed sweet,
The bright-eyed May is with us now.

The fairest link in all the chain
That binds old Winter unto Spring—
Her touch is balm to every pain
And joy to every living thing.

She came as comes an Eastern Queen,
A wreath of beauty round her flung;
The Earth unrolled its banners green,
With gold and crimson tassels hung.

The orange-buds from April's hair
Were thrown as incense round her way;
Her footsteps pressed a mantle rare
As Raleigh gave *his* queen one day.

The wild birds waited in the dell
To hear the music of her tone,
Then tuned their notes her praise to tell,
As minstrels round a monarch's throne.

The violets all their odors hid
From every winsome, wooing breeze,
But opened wide their casket's lid
To waft their fragance to her knees.

The stars above shone forth more bright
When first Queen May at midnight came,
While Earth re-echoed through the night
The music of her Sovereign's name.

The Day-god, as the clouds uprolled,
Looked down with love-enraptured eye,
And Jove-like, sent a shower of gold
To woo her to his arms on high.

Pass on, bright May! We know full soon
Thou'lt leave us for a brighter land,
That even now thy lover, June,
Impatient waits to claim thy hand.

With him thou'lt leave the joys of Spring
To enter Summer's burning clime,
Forget thy sovereignty, to sing
Love's lowliest, tenderest, sweetest rhyme!

This, this is life, and May the token
Of every maiden young and fair,
In whose true heart each tie is broken
When Love assumes his empire there.

The passing year but mirrors life—
Its transient bliss, its fading bloom,
Its early dreams, its later strife,
The morning's glow, the evening's gloom;

Its Spring-time yearns for Summer's crown,
Its Summer envies Autum's gain,
Stern Autumn strives to win renown,
When Winter snaps life's trembling chain!

—*N. O. Morning Star.*

ASCENSION DAY.

BY WADSWORTH.

And the Lord Jesus, after he had spoken to them, was taken up into heaven, and sitteth on the right hand of God.—St. Mark, xvi. 19.

See the Conqueror mounts in triumph,
See the King in royal state,
Riding on the clouds His chariot,
To His heavenly palace-gate;
Hark, the choirs of angel-voices
Joyful Hallelujahs sing!
And the portals high are lifted,
To receive their heavenly King.

Who is This that comes in glory,
With the trump of Jubilee?
Lord of battles, God of armies,
He has gained the victory;
He who on the cross did suffer,
He who frem the grave arose,
He has vanquished sin and Satan,
He by death has spoiled His foes,

Now our heavenly Aaron enters,
With His blood within the veil;
Joshua now is come to Canaan,
And the kings before Him quail;
Now He plants the tribes of Israel
In their promised resting-place;
Now our great Elijah offers
Double portion of His grace.

Thou hast raised our humain nature
On the clouds to God's right hand;
There we sit in heavenly places,
There with Thee in glory stand;
Jesus reigns, adored by angels;
Man with God is on the throne;
Mighty Lord, in Thine Ascension
We by faith behold our own.

Lift us up from earth to heaven,
Give us wings of faith and love,
Gales of holy aspirations
Wafting us to realms above;

That, with hearts and minds uplifted,
We with Christ our Lord may dwell,
Where He sits enthroned in glory
In the heavenly citadel.

So at last, when He appeareth,
We from out our graves may spring,
With our youth renewed like eagles,
Flocking round our heavenly King,
Caught up on the clouds of heaven,
And may meet Him in the air,
Rise to realms where He is reigning,
And may reign for ever there.

CANADIAN HISTORY.

Memoirs of the Richelieu.

No. VII.—St. Charles.

The Richelieu valley from Chambly to Sorel was the centre of insurrection in 1837. The houses of its principal citizens were the rendez-vous of the ringleaders, two of its villages acquired a local renown, by being the scenes of battle and bloodshed, and its forests, mountains and ravines, like Sherwood in the days of the yeoman Robin Hood, were for a long time associated in the imagination of the young with the wanderings, privations and perils of the *patriotes*, on their way to a safe retreat beyond the frontier.

St. Charles is a pretty village, on the right bank of the Richelieu, some twenty-five miles above its mouth. The Seignior of the parish, Mr. Debartzch, connected by marriage with the ancient family of the St. Ours, distinguished himself as one of the principal chiefs of the Canadian party, at the time of the rebellion. A preliminary meeting took place at this mansion, at which the details of a provisional government were agreed upon, in case of success in the martial uprising which was then contemplated. It is charged, however, that he bid against Mr. Papineau for the headship of the new administration, and on being refused by Mr. Viger and others, turned against his former friends. This so incensed his followers that when he took refuge at St. Ours, in the bosom of his wife's family, his life was threatened and he encountered many dangers on the way.

It is well known that Mr. Papineau and Dr. O'Callaghan discountenanced an open appeal to arms. The enemies of the former pretend that this counsel was prompted by his fears, and that like most political leaders he was more of a speaker than a soldier. The same reproach, however, cannot be made to O'Callaghan, editor of the *Vindicator*, who was better acquainted with both sides of the situation, and who saw clearly, as he has since stated, "that the country was not prepared."

The views of Dr. Nelson, T. S. Brown and others prevailed over the masses, and the cry to arms resounded along the lower Richelieu, in the Autumn of 1836. The insurgents rendezvoused chiefly at St. Denis and St. Charles. At the latter village, they were powerfully entrenched. The plan of campaign, on the part of the authorities was a good one, and would have been decisive and probably bloodless, if it had succeeded. Col. Gore was to advance from Sorel with a strong column, and Col. Wetherall, with another from Chambly, was to form a junction with him. Both were to strike together, and, if possible, envelope the enemy on every side.

Col. Wetherall's detachment consisted of 330 men, a few mounted volunteers, and two pieces of artillery. His progress was very slow, for the bridges over the streams were broken down, and he had to feel his way with great caution, owing to the fact that Gore had failed to meet him at the appointed time. As we shall see in our next paper, that veteran officer had been repulsed at St. Denis.

When he reached a point a little above St. Charles, Wetherall was attacked by a party of rebel skirmishers. Driving these before him, he reached the entrenched camp of the *patriotes*. This was situated a little above the village of St. Charles, on land belonging to a certain Kussier and to Mr. Debartzch. The works consisted of an oblong, fenced in with felled trees and covered with earth. The river lay on one wing, a wooded hillock on the other, while the little garrison had a strong *point d'appui* in Debartzch's house and barn. The men, numbering seven hundred, were commanded by Mr. T. S. Brown. Many of them were poorly armed, but many of them had rifles, and the camp contained two pieces of cannon. The key of the position was the wooded hillock just mentioned. If Brown had defended that with sharp-shooters and artillery he would have made a strong fight, but when the first shot from Wetherall's ordnance shrieked through the air and struck the belfry on St. Charles' Church, Brown lost his presence of mind and fled from the camp. Wetherall took possession of the eminence, got his two guns into full play upon the insurgents and created havoc amongst them. His fire, however, was returned with spirit for a whole hour. A sortie was even attempted, with the view of dislodging him from his vantage ground. A select party threw themselves behind trees after the Indian fashion, and poured so galling a fire into Whetherall's flank, that he was obliged to detach a company or two to shake them off from the rear. At length the regulars received orders to fix bayonets and carried the works at one charge, amid great slaughter. The loss of the vanquished was 100 killed and 372 wounded. The camp was destroyed, and so was Debartzch's barn, but his house was spared.

Wetherall then returned to Montreal by way of Chambly and St. Johns–just before crossing the river he dispersed a party of insurgents at Point Olivier. In the *Petit Domaine*, on the spot where the St. Hilaire railway station now stands, a company of *patriotes* under Davignon were ready to intercept the passage of the British forces, but owing to the fears and exaggerations of scouts, they desisted from their attempt and disbanded.

In war, more especially, small events often entail important consequences. This was the case with the engagement at St. Charles. It may be said to have crushed the rebellion of 1837. St. Charles was the headquarters and entrenched camp of the insurgents. If Wetherall had been repulsed as Gore was at Saint Denis, the campaign, especially at so late a season of the year, would have been lost. As it was, the defeat of Brown broke up Nelson's organization, and discouraged thousands from following Cherrier at St. Eustache.

In this view of the case, the battle at St. Charles, November 25th 1837, may be set down as one of the remarkable incidents of Canadian history.—*St. Johns News.*

The Early French Settlers of Canada.

BY THE AUTHOR OF "MAPLE LEAVES."

Very different was the *status* of our early settlers to that of those who settled in other French colonies, or in some of the English ones. Canada never had to build up its fortunes on the success in after life of ex-convicts, ex-garrotters, or ex-ticket-of-leave men. Hardy farmers, industrious mechanics, soldiers, adventurous fishermen landed in crowds on the shores of a country reported to contain something more than fertile fields,—mineral wealth in exhaustless quantities. The first nobles of the French realm vied with one another in finding men and treasure to build up this New France, whose future so flattered the vanity of the great monarch. High-born women, such as the Duchesses de Bouillon, D'Aiguillon, and Madame de La Peltrie, undertook to provide virtuous young girls to go and seek their fortunes and husbands in this favored land. It is astonishing to see with what solicitude these emigrants were watched over before they left France, until they landed in Canada. In some cases, the sligthtest indiscretion caused them to be sent back to where they came from. This is a very different version, let it be remembered, to that circulated by Baron Lahontan; but it is nevertheless the truth.

Many French gentlemen of ancient lineage, but unable to maintain their families in the extravagant splendour which obtained at Court, asked for concessions of Lands in Canada. The progeny of some of these *seigneurs* exist amongst us to this day. At that early period, none but gentlemen could obtain commissions in the French army; and it required Court influence to procure these appointments.

Canada was then singularly fortunate, both under French and under English dominion, in the class of settlers attracted to it. Under the latter, religious and political persecution deposited on its shores the cream of the population of other countries. The war of Independence in the New England provinces drove over our border crowds of the most educated, influential, and refined men, whose descendants exist and exercise a powerful influence amongst us to this day.

The historian Ferland has devoted the first fifteen pages of the second volume of his excellent work to vindicate his countrymen from the aspersions which some ignorant writers, such as Baron Lahontan, had attempted to fasten on them. The antecedents of the early settlers of St. Christopher, one of the West Indies, may have been doubtful; but, on reference to history, nothing of the kind can be imputed to New France. From 1621 to 1641, the emigration came plentifully from Perche, Normandy, Beauce, Ile de France, Saint Onge, Poitou, and le Pays d'Aunis. The Huguenots were not encouraged to settle, for fear of religions strife.

The Company of Rouen, and that of M. de Monts, which had preceded it, were under the control of merchants and traders, who resided chiefly in Normandy. It is, then, not surprising that they selected their *employés* at Rouen, at Dieppe, at Cherbourg, at Fecamp, and at Honfleur. These *employés* became familiarized with the country; and when England returned it to France in 1632, and France appeared inclined to keep it, they enticed over to Canada their friends and relatives, who occasionally sailed for America with their whole families. It was from Dieppe that Champlain, after his return from England, where he had been carried a prisoner by the English, sailed in 1633, with a party of officers, missionaries, and colonists. These pioneers had doubtless been taken from Normandy and the Pays de Caux—*From "New Dominion Monthly," for May.*

Small-Pox and Vaccination.

We copy from the *Pacific Medical and Surgical Journal*, facts upon which the public should be posted at all times.

"Small-pox does not tend to spread extensively in a city or district, unless quickened by an epidemic influence. It may exist in a city constantly, from year to year, a few cases at a time, without displaying an active contagion.

"During an epidemic aggravation *recent vaccination is the only safeguard.* Persons who have had small-pox, or who have been exposed to it in former years with impunity, as nurses and the like, are not secure from attack.

"The duration of an epidemic is from six months to a year. The disease seldom progresses steadily, but fluctuates without relation to the sensible changes of climate. Winter is the season most favorable to its prevalence.

"During an epidemic of small-pox, other diseases are more frequent and more fatal.

"Foul emanations from sewers and so forth have little to do with it. They affect the general health, but do not promote in a marked degree the spread or duration of the epidemic.

"When the disease is not epidemic, the morbific germs emanating from a patient soon lose their vitality. But when an epidemic influence prevails, these germs resist decay and infect the entire atmosphere. They do not cause sickness unless the condition of the individual be favorable to their development. In an infected city, many persons—perhaps most of the inhabitants—receive them in the blood without injury.

"Disinfectants, such as chlorine, carbolic acid, the fumes of sulphur, etc., will not destroy the germs of small-pox, unless they are strong enough to destroy human life. Sunlight, air, and heat are the best desinfectants. Clothing is perfectly desinfected by baking in an oven, or exposure for a short time to a heat at or above that of boiling water.

"The period of most active contagion is after the appearance of the eruption and during the process of scabbing. It is questioned by some good authorities whether the disease is contagious at all prior to the formation of pustules.

"Vaccination will not take perfectly a second time in more than one or two out of every one hundred persons.

"It will take partially, with some resemblance to the genuine cow-pox, in twenty-five per cent of the cases. Here the presumption is that re-vaccination was useful.

"A large scar is no evidence of genuine vaccination, nor is a large and painful sore. A spurious pustule is apt to be worse than the genuine vaccina.

"When re-vaccination is not followed by itching, or any other effect, it should be repeated. The virus may not have been active.

"No other matter should be employed than the lymph or crust from the first vaccination of a healthy child; or that taken from the cow. There is less uncertainty in the former than in the latter.

"The crust should never be kept long after mixing it with water. It develops a virulent poison.

"Evacuation of the pustules is advised not only to prevent pitting, but as possibly serviceable in lessening danger from secondary fever, and as a case in point it is stated thus: An entirely unexpected recovery of a very bad case, was effected by the patient opening of the pustule and wiping away of the matter by the wife of the patient, rapid improvement taking place at the time when the dreaded secondary fever should have set in."

Philology as One of the Sciences.

All great botanists, from Cæsalpinus down to Linné, had probably foreseen the establishment of a natural system, just as all great philologists, from Leibnitz down to Colebrooke, had realized the conception of linguistic families; but in both sciences the final establishment of the theory on a firm and scientific basis was left to others. Bopp in his "Vergleichende Grammatik," Pott in his "Etymologische Forschungen," did for language what was done for botany by Antoine Laurent de Jussieu in his immortal "Genera Plantarum." Borrowing from Magnol and Adanson the plan of arriving at a perfect natural system by means of the points of resemblance suggested by many artificial systems, Jussieu added the immensely important conception of a subordination of characters, and thus advanced the science, both in its structural and its classificatory branches, a long way towards its present position. Now, philology has its various branches no less than botany; its analysis of words corresponds to the study of vegetable structure; its arrangement of linguistic families to botanic classification; its examination of the functions of formative syllabes to organography; even its *Lautlehre*, or study of sounds, to microscopic histology. And in the present stage of these sciences the student who adds anything to our knowledge of one of these branches probably renders a service to them all. This is precisely what has been done by such "fellow-labourers with Hercules" as Bopp, and Grimm, and Pott. By that wide induction which led to the establishment of the laws that dominated alike in the resemblances and divergences of words, they introduced a cosmos of guiding principle into the chaos of multiplex phenomena. For instance, a botanist who was a mere corollist would not have been likely to class in the same natural order of Ranunculaceæ, plants so externally dissimilar as larkspur, columbine, and buttercup; one who based his orders on the superficial distinction between herbs and shrubs would not have put clematis in that order; and one who relied on the number of carpels would have separated from it the baneberry and the pæony. Nothing but a general observation of the resemblances and subordination of the differences would suffice to give a true conception of the order; and the philologist must go through an exactly similar process. Who, for instance, would think of comparing the Gothic *faihu*, "cattle," with the Latin *pecus*, if his etymology were founded on mere appearances? But now every etymologist is aware that the identity of these two words results from laws rigorously established by induction from an immense number of instances, beginning with the very simplest and ending in the most complex. Again, the examination of numerous species often enables botanists to account for an anomaly by proving that there has been some suppression; thus, in the primrose family, contrary to the alternate symmetry in which the different organs of flowers are usually arranged, the stamens are opposite to the petals. This would remain an anomaly, if in one of the species of the family—the samolus or brookweed—we did not find five scales representing five abortive petals which, had they been developed, would have re-established the alternation. This is exactly what the philologist finds. He compares, for instance, two such forms as *δίς* and *bis*, and would be unable to understand the relation between them, if he were not aware that the original *dvis* involves both the *d* and the *b*. Once more, exactly as the botanist assumes a certain ideal symmetry, even when every species of a family deviates from it in one or other particular, so the philologist often assumes a primordial form which alone explains its divergent derivatives. If, for instances, he compares the Sanskrit *vahanti*, "they carry," with *vazenti* (Zend), *ἔχοντι* (Doric), *vehunt* (Latin), *vigand* (Gothic), he is led naturally to see the existence of a primitive form *vaghanti*; nor could he without the intervention of many varying forms conjecture the identity of the words *five* and *quinque*. Often in establishing such affinities he is unexpectedly aided by the discovery of some rare dialectic variety; exactly as the study of "sports" and monstrosities often enables a botanist to understand for the first time the structure of some irregular flower. A single instance of "Peloria" in botany—such, for instance, as that which sometimes elongates into a spur each petal of the toadflax—a single archaic form discovered in an inscription or in the fragments of a lost poet, like the long *a* of *aquila* in the line of Ennius—

"Et densis aquila pennis obnixa volabat,"

often furnishes the only explanation af a whole range of botanical or philological anomalies.—*Macmillan's Magazine.*

The Ruling Class in England, (1).

Several years ago, when the late Earl of Elgin, then Governor-general of Canada, visited Washington, he was entertained at dinner by President Pierce, and made a post-prandial speech, of which a

(1) From an article in the March No. of the "National Quarterly Review" edited by E. I. Sears, LL. D. New-York.

summary found its way into the newspapers. Comparing the government of the United States with that of Great Britain, he remarked that there was little real difference between the position and functions of the President in one country and the Premier in the other. He could observe only a single point of difference—namely, that the English Prime Minister might be said to hold office while he was popular, but that the American President could retain *his* position to the close of the term for which he was elected, unless he had been convicted, on impeachment for some crime against the Constitution; in other words, that our "President is an irremovable Prime Minister." In England, where parliament is supposed to represent "the collective wisdom of the nation," when a government measure of any importance is defeated in the House of Commons, the head of the administration has either to resign office, on the plea that he has lost the confidence of the representatives of the people, or to dissolve the existing parliament and thereby appeal to the nation at large, or to modify the measure objected to—though this is an admission of defeat and weakness—or like William Pitt, in 1784, and Benjamin Disraeli, in 1867–8, carry on the government with apparent nonchalance, as if nothing hostile had occurred.

There is yet another difference between the Head of the American government and the Prime Minister of England. From the beginning to the end of his presidential reign, the inhabitant of the White House at Washington is liable to be besieged with multitudinous solicitations for office — solicitations which, when supported by senators, members of the house of representatives, or powerful partisans, are very much in the nature of demands. In England, on the contrary, the Prime Minister has very little trouble in the dispensing of patronage, except during the anxious time—Mr. Gladstone took only eight or nine days last December—when he is forming his administration. The cabinet ministers are first appointed, after which, on consultation with these colleagues, the Premier proceeds to fill up the offices, many of them of the utmost importance, which are vacant. On a change of administration in England, there is not a general sweeping out of officials of all ranks and grades, as with us. Not more than forty-nine persons had to relinquish office, last December, when Mr. Disraeli made way, by resignation, for Mr. Gladstone, his great antagonist.

Every official appointment in the British Islands, not of a political character, is made during the good conduct of the recipient. The motto, "To the victor belong the spoils," however applicable it has been in this country, ever since the administration of General Jackson, has no practical significance in England, where only principals retire when the Premier resigns. No official can be summarily dismissed in that country, except on cause alleged and proven. Whenever a vacancy occurs, it is filled up by the Head of the particular Department with which the office is connected, and it is not usual to consult the Head of the government on the subject. He naturally claims and exercises the right of appointing to the higher offices. Therefore, whatever else may vex his mind, the pressure from without for appointments to office can scarcely trouble him.

The terms "cabinet" and "cabinet minister" are conventionally used in England, but the law has never formally recognized the organization they indicate. The cabinet is a select body, consisting of members of the Privy Council, in whom, for the time being, the whole of the sovereign's authority is vested. It is a principle of the British constitution, that "the king can do no wrong; and as he is thereby relieved of personal responsibility, his select and acting advisers are responsible, and govern the country. The consultations of the cabinet are always considered confidential and no record is kept of its resolutions of meetings. Its existence has never been recognized by any act of parliament. When the sovereign empowers any gentleman to form an administration, that person places himself at its head, as first lord of the treasury, sometimes combining with it the office of chancellor of the exchequer, as was done by Mr. Pitt in 1734; by Mr. Perceval in 1811; by Mr. Canning in 1827, and by Sir Robert Peel in 1834. He appoints his immediate colleagues. The Gladstone cabinet consists of fifteen persons, namely: Mr. Gladstone, first lord of the treasury; Mr. Robert Lowe, chancellor of the exchequer; Mr. H. A. Bruce, home secretary; Earl of Clarendon, foreign secretary; Earl Granville, colonial secretary; Mr. Edward Cardwell, war secretary; Duke of Argyll, India secretary; Mr. Chichester Fortescue, Irish secretary; Mr. H. C. Childers, first lord of the admiralty; Lord Hatherly, lord chancellor; Earl de Grey, president of the council; Earl of Kimberley, lord privy seal; Marquis of Hartington, post-master general; Mr. J. G. Goschen, president of the poor law board; and Mr. John Bright, president of the board of trade.

The highest salary paid to any cabinet minister is £10,000 per annum, to the lord chancellor. The first lord of the treasury, the secretaries of state, and the chancellor of the exchequer, each receives £5,000 a year. In 1817, each of these salaries were as high as £6,000. When the first lord of the treasury is also chancellor of the exchequer, he receives £7,500 a year. These are high rates of renumeration, compared with ours; but it has been ascertained by exact calculation, that the salary of the first lord of the treasury is equivalent in value to a life annuity of about £338, commencing at the age of 21. Taking into account the uncertainties of success, the expenses of elections, the cost of living in London to attend parliament, and the average brief tenure of office, (three years,) it will be granted that the value of a successful statesman's salary is not considerable. In 1848, when Lord John Russell, then at the head of the government, was examined on salaries by a Committee of the House of Commons, he deposed that he had never been in debt until he became Prime Minister—so far did the expenses of that dignified station exceed its emoluments.

The salaries of the fifteen cabinet ministers now in office amount to £64,000 per annum, or, excluding the lord chancellor, who receives £10,000 per annum, (£6,000 as first equity judge, and £4,000 as speaker of the House of Lords,) to £54,000, divided thus: first lord of the treasury, home secretary, foreign secretary, colonial secretary, war secretary, India secretary, and chancellor of the exchequer, each £5,000 per annum; first lord of the admiralty, £4,500; chief secretary for Ireland, £4,000; post-master-general, £2,500; lord-president of the council, lord privy seal, president of the board of trade, and president of the poor law board, each £2,000 per annum. There are seventeen other leading ministers, political under-secretaries, not in the cabinet, who receive £27,000 a year. These are, first commissioner of works; vice-president of council of education; joint secretaries of the treasury; chancellor of the duchy of Lancaster; parliamentary secretary of the admiralty, and judge advocate-general, each £2,000 a year; five parliamentary under-secretaries of state and of board of trade, each £1,500; three junior lords of the treasury and secretary of poor law board, each £1,000 per annum. In every public department there is a permanent under-secretary, who carries on the actual work.

The lord lieutenant of Ireland receives £20,000 a year, which rarely covers the expenses of that vice-regal but costly office. The Irish lord-chancellor has £8,000. The Scottish ministers and the lord-advocate, virtually acting secretary of state, at £2,388, and the solicitor-general, £955; the attorney general and solicitor-general of England are paid by fees, estimated respectively at £15,000 and £8,000 per annum. The corresponding law-officers of Ireland, paid in the same way, may probably receive £5,000 and £3,000 a year. Out of the civil list or state allowance (1) to the queen, ten of the

(1) £385,000 per annum which sum many people have an idea is actually paid to the Queen every year. Such is not the case. The civil list is divided into six classes, to each of which we will briefly refer. Class 1, really represents the amount of money paid to her Majesty for her private use. This amount is £60,000, which is payable in monthly instalments so long as her Majesty lives. Class 2, which appropriates £131,260, is for the payment of the salaries of her Majesty's household. This busines is conducted by an official called the Paymaster of the Household; and when it is considered what a multiplicity of offices there are connected with the Court—from the lord of the bedchamber to the page of the backstairs—it can readily be imagined how easily the sum is expended. Class 3, appropriates a still higher sum of £172,500, and is for the expenses of the household. Royal housekeeping and royal parties and balls must be kept up on a royal scale, and any one who has visited the Buckingham Palace mews and the Windsor stables—not to mention the royal kitchen—will not wonder that this sum finds plenty of channels for its disposal. The amount of class 4 is small, and its purposes are almost entirely charitable. Out of the sum of £13,200, £9,000 is devoted to the payment of what are termed "Royal bounty grants," and special service awards." Grants from the royal bounty fund, which are in the gift of the Premier, are generally made to distressed literary men or women, or to the necessitous relations of deceased military or naval officers, or to others who have claims on the Government. "Special service" covers extraordinary payments, such, for instance, as the award made to the officer who first landed in England with the Abyssinian despatches from General Napier. The alms, or "Maunday" money, also come from Class 4, and to the amount of £2,000 are distributed by the Bishop of Oxford as Lord High Almoner. A further item of £1,200 is devoted to the payment of pensions to distressed ladies. These pensions, as they fall in through death, are in the gift of the wife of the Prime Minister for the time being. Class 5, which consists of the payments made as pensions to deserving literary and scientific persons, or to any that have deserved the gratitude of their country, does not come out of the £385,000 but by a special clause in the act before referred to the sum of £1,200 is set apart from the consolidated fund in each year of the Sovereign's reign for this purposes. The civil list pensions now amount to £17,000 after allowing for deaths. Class 6, may be regarded as a sort of reserve fund. The amount of it is £8,040, and it may be used towards meeting a deficiency in any of the other classes.—*Ed.*

chief officers, of her Majesty's household, namely: master of the horse, lord-steward, treasurer, comptroller of the household, captain of the corps of gentlemen-at-arms, captain of the yeomen of the guard, lord-chamberlain, vice-chamberlain, master of the buckhounds, and mistress of the robes—receive £15,638 a year.

The result is that, on a change of ministry in England, only 49 persons have to leave office. Thus:

15 cabinet ministers receive............	£64,000 per ann.
17 principal ministers and under-secretaries	27,000
2 Irish ministers......................	28,000
10 officers of Queen's household........	15,638
	£134,638

Added to this is the estimate of fees received by the four law-officers of the crown in England and Ireland—say £31,000, and there are 49 persons, and no more, who make "their exits and their entrances," with the prime minister, when he relinquishes or accepts office. The salaries of these amount to £168,981 per annum, giving an average of nearly £3509 to each person. But the higher classes of professional men in England earn considerably larger incomes, with the advantage of their steady continuance, if not increase. Large as the ministerial salaries are, they are scarcely equal, except by a stricter economy than their recipients have leisure to practise, to support the outlay which is considered necessary for maintaining the dignity of high political stations.

SCIENCE.

Scientific Education in England.

(REPORT OF SELECT COMMITTEE OF THE HOUSE OF COMMONS, 1868.)

Communicated by DR. DAWSON.

On the 15th of July, 1868, the House of Commons ordered the printing of a blue book, of 480 pages, containing the report of a Select Committee to inquire into the provisions for giving instruction in Theoretical and Applied Science to the industrial classes. The Committee had called before it witnesses representing the "Department of Science and Art," the "Committee of Council on Education," the Government Colleges of Science and Naval Architecture," several of the Universities and Colleges in England, Scotland and Ireland and a great number of humbler schools, as well as of the great staple industries of the principal manufacturing town and districts. Out of the immense mass of information thus collected, a few points may be gleaned as of interest or importance here in Canada.

The "Science and Art Department" is a noble effort on the part of the British Government to diffuse practical knowledge and training among working men. It aids some 300 schools, scattered all over the Kingdom and on the fair and enlightened principle of paying for "results," as ascertained by rigorous examination of the pupils. Its funds are not squandered at the asking of political influence, but given as the earnings of the hard and profitable work of the teacher and pupil. Fourteen thousand pupils attend the schools, which are in great part evening schools, accessible to actual working people. For this work, the Department paid, in the year ending March, 1868, £144,158; but of this only £13,500 were in direct payment to teachers, the remainder being for buildings, books, museums, examinations, &c. The subjects taught were such as mathematics, chemistry, natural philosophy, botany, zoology, physiology, geology, mechanics, navigation, mining, metallurgy, civil engineering, drawing, painting and modelling.

One curious point in the evidence on this subject bears on the difficulty of procuring good teachers. The reason is that "the demand for anybody who appears above the horizon with any scientific knowledge applicable to industry is so great that few of these people, comparatively speaking, turn into teachers." The witnesses examined ably maintain the practical value to the country of all the subjects above named, and distinctly state that they do not consider "technical instruction" in science schools, as including the teaching of trades. These can better be learned in the work-shop. The business of the science school is thus stated in the words of Lord Rosse's commission on the Science School of Dublin: "We do not consider that the practical applications of Science to industry or the arts themselves, should be undertaken by the college of science, as the special part of its teaching; its aim should rather be to impart a general and thorough knowledge of those branches of science which may be so applied, leaving it to the student subsequently to specialise his knowledge, and turn his attention in the direction he may find most suitable; but practical subjects, when capable of being rendered illustrative of scientific principles should in all cases be introduced into the course of instruction." Exception is, however, made in favor of such subjects as engineering mining, and navigation, which can be practically taught in schools. The object is not directly the work, but "the intelligence of the man in his work." Small aids are given under judicious conditions, to localities erecting suitable buildings for science schools, and any teacher who for two years has "passed" thirty students a year, is allowed a free trip to London at the expense of the Department," that he may visit the schools and museums in London and see what is going on."

Very varied results have attended the establishment of Science Schools; some have been ephemeral and of little value, others in the highest degree successful, and some of the largest and wealthiest manufacturing places have shown the utmost indifference to these schools, while others of less note have put forth the most energetic efforts in their behalf. Birmingham, it seems, is one of the former class, and the remark of one of the witnesses "so much the worse for Birmingham," is curiously illustrated in the appendix by a list of some scores of kinds of "Brummagem" goods which have, within the last few years, been wholly driven from the foreign and Colonial markets by the competition of the better educated artisans of France, Germany, and America.

Dr. Lyon Playfair brings out some curious points. One of these, in which he corroborates the statements of a previous witness, is that the iron girders for the Kensington Museum itself had been imported from Belgium, the manufacturers of that country bringing "more science" to their aid, and so selling cheaper than those of England.

The Science Schools of Switzerland are spoken of as a "typical system." They have "the best Elementary Schools, finishing "on half time work," and "special industrial schools, where students may be educated in the sciences bearing on their professions." Scotland takes the lead in Great Britain in science education in the Universities. "The four Scotch Universities for very many years have given much more science instruction than the Universities of England, and the effect has been that they have got a great hold of the population." "There are more university students, in proportion to the population, in Scotland than in any other part of the world; there is one university student for every 866 of the Scotch population, while there is only one university student for every 5,445 of the population of England and one to every 2,894 of the population of Ireland, so that it will be seen that in Scotland we have got much more hold on the people on account mainly of our teaching subjects which relate to their future vocations in life." In connexion with this, it is stated that a chair of Civil Engineering has recently been established, a sum of £6,000 having been given by Sir David Baxter, and a like sum by the Government. An engineering workshop is also to be established, and the Government has spent £40,000 on the magnificent industrial museum connected with the University. The Government have further offered to double the size of the museum if the City Corporation undertakes to widen the street leading to it. The old Chair of Agriculture has also been put on an efficient footing. The Laboratories of Practical Chemistry in London, Manchester, and Edinburgh, are it appears too small to accommodate the students desiring access to them, and Dr. Playfair would "like to see the government give aid to two or three good laboratories throughout the country." Prussia has lately built two, one in Berlin and one in Bonn, at a cost of £50,000 each.

The school of mines in Jermyn street, London, an outgrowth of the geological survey of the United Kingdom is the leading institution of that class in Great Britain. It has lectures on geology, palæontology, natural philosophy, chemistry, mineralogy, metallurgy and mechanical drawing. It has 89 students of whom only 18 take the whole course; and it also delivers popular lectures and lectures to working men. Its comparatively limited number of students is attributed to apathy on the part of the mining people, to want of an educational head to the institution, to the too limited character of the course, its not being near the mining districts, and other causes. The students actually educated are said to have been eminently successful and useful. The cost of the school for teaching purposes is only £2,400 annually; and it is the opinion of witnesses examined that extention in various directions is required to bring out the full utility of the institution. More especially it requires more commodious rooms, the services of tutors, and additional professorships. Professor Huxley, however, claims that it cannot be regarded as a failure, its success being really great, in training highly useful men, and when tested with relation to the means employed.

Prof. Huxley's examination brought out incidentally, some strong opinions in regard to the neglect of science education in the older Universities, more especially Oxford and Cambridge. He regards

their courses of study as the reverse of the proper order, which according to him would be science first, and literature afterwards. He does not think that these Universities as at present constituted, will ever do any good with scientific education. The Professors of science are able, but no adequate encouragements are given, and the atmosphere of the Universities and their modes of study are uncongenial to science. He does not hesitate to say "I think that the spirit of the teaching at our older Universities is opposed to the spirit of scientific thought." Every scientific man knows there is some truth in this, in so far as college education is supposed to be a process of "reading" without the study of facts and things, and from the remnants of the old prejudice that education should be limited to training, merely in the sense of intellectual gymnastics, without reference to any practical results. Still Prof. Huxley is, as he himself admits, rather "revolutionary" in his ideas on this subject.

Prof. Huxley bears willing testimony to the value of the science teaching in the schools, already mentioned under the "Department of Science and Art. He has for several years been an examiner in physiology and Zoology, and states :—"I may say that there is now a very considerable amount of sound physiological knowledge displayed by the people who send up their answers to these examinations. I believe that this is a very great step, but it would be a pity that we should remain satisfied with this commencement, for I conceive there is a great and almost unlimited improvement possible in science teaching, and that, with regard to both of the objects which I have mentioned as being the great objects of science teaching, that is to say science on the one hand as knowledge, and on the other hand as educational discipline. The chief condition of that improvement is the development of the teaching power of the instructors. A great majority of the teachers now teach very much from books, because they do not understand that getting up books is by no means a good method of bringing about a knowledge of science. The consequence is that even the best of the teaching shows more or fewer of the defects of book teaching." The teachers require themselves to be taught the true character of the natural sciences as results of observation, experiment and comparison, rather than of "reading up," as the cant of the class-room phrases it.

The University of London has introduced with great success the degrees of Bachelor and Doctor of Science. Edinburgh has set the example of giving degrees in Agriculture, Engineering and Veterinary Science. Dr. Carpenter adds his testimony to that of Prof. Huxley as to the Education of men in schools and even colleges in which the Natural Sciences are not taught, leaving the mind in a state perfectly helpless in relation to the study of objects and phenomena. This effect of "book knowledge," without applied science, is one well worthy of consideration, and to which too little attention has been given.

Owen's College, Manchester, is one of the newer institutions affiliated to the University of London, and much employed in science teaching. It was founded by John Owens, a merchant of Manchester, who bequeathed to it nearly £100,000. Its students, at first few, have risen to 173. It has also 324 students in evening classes, intended for the benefit of those who must work during the day. Since the foundation of the College, £20,000 has been left to it in benefactions of various kinds, chiefly for founding scholarships and building the laboratory. An endowment is being subscribed to establish a Chair of Engineering in this College, and this by members of the Engineering profession itself, who have given nearly £10,000 to this object already. It is considered desirable to raise a fund of £200,000 to extend the buildings of the College." Government has promised to give a sum equal to the subscription, and £60,000 has been already raised, with the hope that it will be increased to £100,000. It may be remarked here that the British Government have displayed equal liberality in the case of the University of Glasgow, having given £120,000 to its building fund, the people subscribing with a generosity which does them the utmost credit, £150,000, so that the Government which had promised to give a sum equal to that which the people might raise, was obliged to hold its hand on reaching the sum above stated.

Professor Jenkin, of the Institute of Civil Engineers, gives in his evidence some details as to the *Ecole des Ponts et Chaussées* at Paris. The students have to enter the Polytechnic School after an examination so rigorous that few men could pass it "who would not also be competent to take honours at Cambridge." There are about 900 candidates for 150 received. They remain in the school two years, receiving a severe training in mathematics and physics. They then pass by a further examination into the "Ecole des Ponts et Chaussées," where they must study not only all the branches of ordinary engineering, but maritime works, architecture, telegraphy, photography, &c. This is merely a specimen of French Schools of applied Science. The "Ecoles des Mines" is another of the most important, and the "Ecole Centrale," a school of arts and manufactures, has no fewer than 490 students. In France the graduates of these schools are received into public employments, so that a great competition is at once established.

A large amount of testimony of an important character was obtained from manufacturers and merchants. One of these gentlemen, extensively engaged in the Birmingham hardware trade, testifies very strongly to the good effects of general diffusion of elementary education in the United States of America, where he had travelled extensively, and the manufacturers of which he proves to be successful competitors with those of Birmingham, even in the markets of India and China. His description of the difference between the American and English artisan, whether or not it be accepted as true in the particular case, is a graphic and accurate picture of the contrast between the educated and the uneducated workman. The subject is the relative facilities for improving and adapting articles of trade to special circumstances and wants. "The Englishman has not got the ductility of mind and the readiness of apprehension for a new thing which is required; he is unwilling to change the methods which he had been used to, and if he does change them he makes demands of price, by trade rules, which oppose the change of article. An American understands everything you say to him as well as a man from a college in England would; he helps the employer by his own acuteness and intelligence. On the one hand, I have a man who readily assists me on the road I am going, knowing some things which I do not know myself; and on the other hand, I have a man who stops me on the road, who puts his own ignorance in the way of my knowledge, exhausting me by the efforts I am forced to make to get past him, while he stands before me in the middle of the path."

It is to be observed, also, that this witness, who is the Chairman of the Chamber of Commerce at Birmingham, and evidently a thoughtful and observant man, regards the diffusion of a sound elementary education in America as equivalent to scientific education, inasmuch as it produces habits of observation, reading, and thought, which lead to the acquisition of knowledge of science. It thus supplies the want of direct scientific teaching. He also traces by conclusive evidence the decadence of many branches of manufacture in Birmingham to the competition of more highly educated minds in America and the Continent of Europe. We who stand in presence of the active and educated mind of the United States, should profit by this lesson, else it will be "so much the worse" for Canada.

The mine of educational knowledge in this Report could scarcely be exhausted in a dozen such articles as the present, but the lesson which it teaches as to the necessity of scientific education, both for the artisan and the higher classes, may readily be gathered from the extracts which have been given; and in conclusion we may quote the following summary of the recommendations of the report, which are necessarily limited to that department of the subject specially referred to the committee, namely, "the scientific education of the working-man." Parliament, they say, should be urged without delay — (1) "To organize secondary education," that is technical education of a practical character. (2) "To recognize instruction in natural science as an indispensable element in such education." (3) "To provide for the central, general and local administration of existing funds, with due regard to the wants and capabilities of each branch of industry." (4) "To press forward further measures for primary education." They also recommend the extension of higher schools and colleges of science and the granting of degrees in science in the older Universities.

The appointment of this Committee is itself an evidence that thinking men in England have become stirred with the conviction of the necessity of still further efforts in science education in that country. The present report will strengthen this conviction and indicate the means of carrying it into practical effect. May we not hope that some effects of this movement will extend to this country, and stir up even the somewhat sluggish public opinion of Canada to appreciate the necessity of that higher scientific culture, without which we shall aim in vain at the attainment of an honorable and prosperous nationality.

If we are asked how this may be best done, the answer is furnished by this report. Supposing that we have or can obtain good elementary and higher schools and colleges, we may introduce in the cities evening classes in science for artisans, the teachers paid, in part at least, according to results. Our commissioners of Schools are competent to do this, especially if they could have some special aid from Government. Science teaching should also be introduced to a greater extent than at present into our high schools and academies,—in the latter it might specially refer to agriculture and a reward might be held out to the teacher, by giving a fixed sum for each pupil who would pass the required examinations, while other aids could be given to the more able and successful in apparatus and other appliances.

Lastly, we might have special schools of science attached to our universities, and fitted to carry such instruction to that high level of scientific attainment and practical application reached in the polytechnic institutions, schools of mines and engineering and scientific colleges of more advanced countries. All this would cost some money, but if Canadian mind is to be cultivated as one of the great resources of the country, the money must be found and the more the better. Our Universities and other institutions already can supply many of the men required, and already possess large means in collections and apparatus waiting to be utilized, and by means of which the cost of scientific education might be much reduced. All that is needed is an energetic movement on the part of the government and the people.

ART.

The Uses of Paper.

There are very few articles applied to so many useful and ornamental purposes as paper, and although it may be remarked that we are behind some of the Oriental Nations, China and Japan, for instance in such application, yet, judging by the progress we have made within a few years, we may be expected soon to be in advance of those semi-civilized people whom we seem to be copying after. The opinion has been expressed that, at no very distant period, houses, and even large ships, may be made in greater part or wholly of paper. Japan produces excellent water-proof clothing from paper, and with proper treatment, this material may be rendered sufficiently tenacious, and, imbued with water-proof qualities, may be a better covering for naval purposes than the wooden planks or iron sheets now used.

In looking over the uses the Orientals have made of paper, we find that, besides serving for books and writing material, it is employed in the fabrication of screens and partition walls, for trunks, boxes, cases, clothing, handkerchiefs, twine, etc. It is fabricated to resemble leather, and is so used for saddles.

We have imitated those nations in some of our applications; for instance, since the price of leather has been so much enhanced, paper has become to some extent a substitute in the manufacture of travelling trunks, and forms so good an imitation that the deception is almost complete.

An establishment in Massachusetts is now engaged in the manufacture of paper belting as a substitute for the leather machine belts formerly used, and it is stated that one paper belt, 75 feet long and 8 inches wide, has been in use for several months, and shows good service. As substitutes for wood we find that paper has been for some time used in roofing, for boxes and table-tops; and more recently for pails, buckets, and barrels, which are claimed to be superior in many, if not in all respects, to the material they displace, and are represented as resisting wear and tear, and the action of the elements better than wood or iron.

The high price and also scarcity of cotton, not long ago, induced us to follow out an Oriental idea, and we had quite a passable twine, with which to tie up parcels contained in paper wrappers, made of the same material as the wrapper itself. A chemical preparation gives us a paper that takes the place of parchment, which it so strongly resembles that it takes the name of "parchment paper."

In lieu of cloth, we have used ornamental paper for tapestry and carpets, for curtains, and in our clothing, we employ it in cuffs, collars, bosoms, and buttons, hats and bonets, and it has been gravely proposed to substitute it in the manufacture of shirts, skirts, hosiery, and other under-clothing. It has also entered into the manufacture of boots and shoes.

In building houses it has become a common practice for the builders to buy the doors aud windows already made. It is now proposed to supply them in like manner with the walls and ceilings, in the form of slabs, to be used as a substitute for lath and plaster. These slabs are made of cane fibre,—a cheap material obtained from the cane of the Southern canebrakes, by disintegration effected by the explosive force of steam, and costing about $10 a ton, mixed with clay, resin, size, and other cheap materials. The cane fibre is also made into paper of various kinds.

The following advantages are claimed for this new building material. In a few hours all the walls and ceilings of a house can be put up by nailing them to the ordinary battens upon which the laths are nailed. The work can be done as well in winter as in summer time, and no drying is required. The fibrous slabs do not warp, crack, break, peel, shell, crumble, nor decay; and they keep out damp, heat, and cold, better than lath and plaster. They are somewhat similar, but asserted to be superior to the panels or wainscoting found in many palaces and mansions in England. Their cost is said to be less then half the cost of common lath and plaster. It is proposed to make them fire-proof and water-proof, that they may serve for the roofs and outer walls of houses better than clapboards and shingles.

According to estimates which have been made, the cost of an ordinary cottage house will be very much less than the present cost of a frame house of the same size; and it is claimed fibrous slab houses can be erected in less than one-fourth of the time now required to erect other houses.

One of the late uses of paper is its application in the manufacture of pails, wash-basins, pans, spittoons, etc.; and, strange as it may seem, it is neverthcles true that the above articles—as made by the American Papier Maché Manufacturing Company of Green Point, L. I., from a chemically prepared paper—are superior in many respects to any others before made. The paper from which these articles are manufactured is rendered impervious to the action of water or acids; the utensils can be placed in an oven till water will boil in them; placed in the sun at the hottest season, or exposed to the severest cold, without the slightest effect on them. Where wood would rot and iron rust, these articles are unaffected, and with proper usage would be as good as new. In pails, there is an advantage that water will not taste of the material and will never soak, and they will not fall in pieces; they are lighter than the wooden pail, and, being a non-conductor of heat, will keep water cool. The articles are coated with a vegetable composition which, even if it does wear off, does not affect their durability, and does not injure them except in appearance.—*American Artisan.*

The Portland "Argus" says, Walter Brown has brought home a new paper boat, of the Waters' patent, from a model of his own. This boat is 31½ feet long, 12 inches wide, and weighs but 22 pounds The lightest wooden boat ever built of similar dimensions weighed 41 pounds. The most singular part of the matter is that the boat is more than four times stronger than one of wood. All of it, save where the sculler sits, is gas-tight, so that in the event of a race sufficient gas may be taken into it to reduce its weight to 8 pounds. The displacement of water by such a craft will be very much less than that of a wooden boat, and the same exertion will propel it proportionately faster. Its strenght is also a great advantage.

OFFICIAL NOTICES.

Ministry of Public Instruction.

APPOINTMENTS.

BOARD OF EXAMINERS.

The Lieutenant-Governor was pleased on the 10th ult., by an Order in Council, to appoint the following Gentlemen members of the Beauce Board of Examiners:

Henri Elzéar Taschereau, Esq., in the room and stead of the Honorable A. De Léry, whose resignation has been accepted;

The Rev. Mr. Louis Antoine Martel, in the room and stead of the Rev. Mr. John Nelligan, deceased;

Zéphirin Vézina, Esq., in the room and stead of Dr. R. A. Fortier, whose resignation has been accepted, and

The Rev. Mr. François Xavier Tessier.

—

DIPLOMAS GRANTED BY BOARDS OF EXAMINERS.

THREE RIVERS BOARD.

Session of February 2nd 1869.

Elementary School Diploma, (F.) 1*st Class*:—Misses M. Olivine Bergeron, M. A. Glèphise Brière, M. Joséphine Moreaux, and M. Délima Veillet

J. M. Désilets,
Secretary.

—

Session of May 4th 1869.

Model School Diploma, (F.) 1*st Class*:—Misses J. C. Rosalie Béliveau, M. Elzire Bourbeau, Julie Beauchemin, M. Anna Chandonnet, M. Délia. Demers, aud M. Léontine Hébert, (F. & E.)

Elementary School Diploma, (F.) *1st Class*:— Misses Philomène Allard, M. Esther Elodie Beaudoin, M. Délima Bergeron, Edwige Blondin, M. Délima Bergeron, Mathilde Caillé, Marie Célina Côté, Adéline Dupont, Lucie Delphiue Gauvin, M. Elise Lanouette, Marie Firmine Leblanc, Marie Julie Moreau, Adélaïde Mélanie Nourri, Philomène Lumina Provencher, M. Clarice *(alias* Clara) Petit, M. Louise Proteau, Marie Zélie Tessier, M. Agnès Tourigny, Marie Desneiges Veilleux, and Célina Vigneau.

2nd Class:—Misses Célina Gervais *dit* Talbot, M. Georgianna Lesieur, and M. Zoé Géorgine Lemire.

J. M. Désilets, Secretary.

RIMOUSKI BOARD.

Session of May 4th 1869.

Elementary School Diploma, (F.) *1st Class*: — Misses Joséphine Bernier and Marcelline Langis.

2nd Class:—Misses Mathilde Déchène, Françoise Ouellet, and Joséphine Parant.

P. Dumas, Secretary.

SHERBROOKE BOARD.

Session of May 4th 1869.

Model School Diploma, (E.) *1st Class*:—Miss Susan Augusta True.

2nd Class:—Mr. Henry E. Rankin.

Elementary School Diploma, (F.) *1st Class*:—Miss Leonce Barlow.

2nd Class:—(E.) Misses Mary Bottom, Susan Barnard, Maria Hall, Hannah A. Osgood, and Marion A. Sommers.

S. A. Hurd, Secretary.

RICHMOND CATHOLIC BOARD.

Session of May 4th 1869.

Elementary School Diploma, (E. & F.) *1st Class*.—Misses Marie Esther Bitner, Belzémire Fafard (F.), Marie Hedwidge Hebert, Marie Rose de Lima Laurendeau, Marie Eulalie Lacourse, Delphine Mailhiot, Marie Emma Nolin, Marie Louise Sévèrine Richer, Marie Adéline Roy, Emélie Savoie, Marie Délima Savoie, and Mary Sinnott (E.).

2nd Class:—(F.) Misses Marie Emelie Cormier, Julie Hebert, Sophie Leclerc, and Belzémire Moffatt.

F. A. Brien, Secretary.

CHARLEVOIX AND SAGUENAY BOARD.

Session of May 4th 1869.

Elementary School Diploma, (F.) *1st Class*: — Misses Eléonore Simard, Marie L. Desbiens, Virginie Martel, Eugénie Boudreau, and Marie Vitaline St. Hilaire.

2nd Class:—(F.) Misses Lydie Tremblay, Philomène Tremblay, and Hermine Duchesne.

M. Boivin, Secretary.

STANSTEAD BOARD.

Session of May 4th 1869.

Elementary School Diploma, (E.) *1st Class*:—Misses Mary J. Lorimer, Hattie L. Blount, Estella A. Kinney, Nancy W. Cushing, Lydia J. Mitson, and Addie Kimpton.

2nd Class:—(E.) Misses Maggie Boyle and Florence E. Rexford.

C. A. Richardson, Secretary.

SITUATION WANTED

By 1st June next, by a Young Lady of the Episcopal Church, holding McGill Normal School Diploma and satisfactory references. Address: Dr. Miles, Education Office, Quebec.

WANTED.

A Catholic Teacher, with an Elementary School Diploma, competent to teach English and French.—Salary: £50 0d. per annum; half cash, and half country produce. Apply until 15th July next, to William Gray, Secretary-Treasurer, Shoolbred, Co. of Bonaventure, Q.

DONATIONS TO THE LIBRARY OF THE DEPARTMENT OF PUBLIC INSTRUCTION.

The Hon. the Minister of Public Instruction acknowledges with thanks, from T. Laurie & Co., Edinburgh, the following donation presented to the library of the Department.

Maxwell's First Lessons in Geography.
Curries Rudimentary English Grammar.
First Steps in English Composition.
Henry's First History of England.
Laurie's Catologue of Class Books, Apparatus &c.

THE JOURNAL OF EDUCATION.

QUEBEC, PROVINCE OF QUEBEC, MAY, 1869.

The New Education Bill.

As we published in our last number the Act amending the law relating to Education in this Province, its principal provisions must by this time be familiar to our readers.

Whatever difference of opinion may exist about its details, there is every reason to hope that it will set at rest those questions which were likely to disturb the harmony and good feeling existing among the different classes of the population of the Province.

The clauses which have reference to a separation of the Council of the Department of Public Instruction into two sections, Catholic and Protestant,—are optional,—and left to the choice of a majority of the Catholic or Protestant Members, as the case may be. The law has wisely provided that this power cannot be exercised at the caprice of any malcontent, or merely on account of some disappointment purely temporary.

In case the prescribed number of Members of one or other section of the Council decide on a separation,—to date from that moment,—all the expenses of the Government for education, will be divided between Catholics and Protestants according to population.

Henceforward the distribution of the Grant for Superior Education, between Catholic and Protestant Institutions, will be on the basis of population. Hitherto, Protestant Institutions have received more than their share according to population; this state of things dates as far back as the first distribution made by the Legislature, before the creation of a Fund for Superior Education, and before the law which establisbed it had conferred on the Department of Public Instruction, the power of making the distribution according to the returns furnished by each institution.

As it is probable that many Municipalities may suffer from the clause which permits non-resident proprietors to declare themselves dissentients, the Supplementary Grant in favour of Poor-School Municipalities has been doubled in order to remedy this inconvenience. The sum of $4000 which has been added will be principally devoted to this end. Any Municipalities that may suffer from the operations of the New Act will do well to make known, to the Minister of Public Instruction, as promptly as possible, what will be the diminution of their revenue, in order to have their share of the Supplementary Grant.

The new Act has been printed in pamphlet form, and Municipalities particularly interested—and not finding the pub-

lication in our last number sufficient—may have a copy on application to the Minister of Public Instruction. Secretary-Treasurers would do well to read carefully the clauses which relate to dissent, and in case they have any doubts, they should at once write to the Department for instructions.

Annual Convocation--McGill University.

The members of Convocation assembled in the William Molson Hall, on Monday, May 3rd, at 3 p.m. Prayers were read by the Venerable Archdeacon Leach, after which the Honours, Prizes and Standing awarded to Students were announced by the Dean of the Faculty of Arts as follows:

FACULTY OF ARTS.

PASSED FOR THE DEGREE OF B. A.

McGill College

In Honours.—Wallace Clarke, Montreal; Edward B. Greenshields, Moutreal; Bernard J. Harrington, St. Andrews; Montgomery Jones, Montreal; Frederick A. Kahler, Moutreal; Albert R. Lewis, Nunda, N. Y.; Robert A. Mackenzie, Montreal; Brcadalbaue McLaen, Stayner, Ont.

Ordinary.—Frank O. Wood, Montreal; Thos. Franklin Wood, Dunham.

Morrin College.

Ordinary.—Archibald Hay Cook, Quebec; John Fraser, Quebec; Henry Russell, Quebec.

PASSED IN THE INTERMEDIATE EXAMINATION

McGill College.

Class I.—John D. Cline, Cornwall; James Cameron, Lancaster; Fredk. W. Kelly, Stewiacke, N. S.; Edward T. Torrance, Montreal; William J. Day, Kenyon, Ont.—*Class II.*—Hutcheson, James S. Tupper, Halifax, N. S.; Duncan McGregor, Hamilton, Ont.—*Class III.*—Gustavus Munro, Lancaster, Out.

Morrin College.

Class III.—Henry Russell, Quebec.

BACHELORS OF ARTS TAKING THE DEGREE OF M. A. IN COURSE.

Bethune, Meredith Blenkarne; Hart, Lewis A.; Perrigo, James; Tabb, Silas Everett; Wotherspoon, Ivan Tolkien.

Graduating Class.

B. A. Honours in Classics.—Kahler Frederick A.—First Rank Honours and *Chapman Gold Medal*; McLean, Breadalbane S.—Second Rank Honours.—*B. A. Honours in Mental and Moral Philosophy.*—Greenshields, Edward B.—First Rank Honours and *Prince of Wales Medal*; Mackenzie Robert.—First Rank Honours.—*B. A. Honours in Natural Science.*—Harrington, Bernard G.—First Rank Honours aud *Logan Gold Medal.*—*B. A. Honours in English Literature.*—Clark, Wallace—First Rank Honours and *Shakespeare Gold Medal.*—Lewis, Albert R.—First Rank Honours; Jones, Montgomery.—First Rank Honours.

SESSIONAL EXAMINATIONS, 1868–69.

CLASSIFICATION OF STUDENTS IN THE SEVERAL SUBJECTS.

GREEK.

Ordinary B. A.—Class I.—McLean, Kahler. *Class II.*—None. *Class III.*—Nonc.—*Third Year.—Class I.*—Robertson, (prize); Johnston, Joseph, Morrison, McLennan. *Class II.*—None. *Class III.*—Major. *Second Year.—Class I.*—Cline, Torrance, Cameron, Hutchinson. *Class II.*—Kelly, McGregor, Tupper, Day. *Class III.* Munro, McLeod. *First Year.—Class I.*—Hodge, (prize); Cross, Naylor, Maxwell, Crothers, Allworth. *Class II.*—Torrance, (John Fraser); Thomson and Shepherd, equal; Taylor, Muuroe; Christie and Whillans, equal. *Class III.*—McIntyre, Geddes; Claris and Windham, equal.

LATIN.

Ordinary B. A.—Class I.—Kahler, McLean. *Class II.*—None. *Class III.*—None. *Third Year.—Class I.*—Joseph, McLennan and Robertson, equal; Morrison. *Class II.*—Johnston and Major, equal. *Class III.*—None. *Second Year.—Class I.*—Cline; Cameron and Torrance, (E. F.) equal; Kelley, Hutchinson, Tupper. *Class II.*—McGregor, Dcy, Farish, Munro. *Class III.*—None. *First Year.*—*Class I.*—Hodge, (prize); Crothers and Naylor, equal; Maxwell, Thomson, Allworth, Torrance, (Jno. Fraser). *Class II.*—Cross; Shepherd and Taylor, equal; Christie and Whillans, equal; Munro. *Class III.*—Wales, Windham, Claris.

HISTORY.

Ordinary B. A.—Class I.—Lewis, Clarke, Jones. *Class II.*—None. *Class III.*—None. *First Year.—Class I.*—Hodge, (prize); Thomson and Torrance, equal; Maxwell; Naylor and Allworth, equal. *Class II.*—Windham; Cross, Munro and Whillans, equal; Crothers, Shepherd, Mitchell. *Class III.*—Christie, Wales, Claris, Taylor, Balch.

LOGIC, MENTAL AND MORAL PHILOSOPHY AND ENGLISH LITERATURE.

B. A. Ordinary Examination.—(Mental and Moral Philosophy.) *Class I.*—Greenshields, McKenzie.—*B. A. Ordinary Examination.*—(English Literature.)—*Class I.*—Clarke, Lewis Jones.

Governor General's Entrance Scholarships.—Maxwell (John); Naylor (Wm. Herbert); Torrance (John Fraser).—*Chapman prize in Clasics.*—Blackadder (Alexander D).—*Shakespeare prize in English Literature.*—Clarke (Wallace).—*Second Year.—Mathematical Prize.*—(Surplus of Anne Molson Medal Fund.) Cline (J. D.)—*Jane Redpath Exhibition* ($100)—Blackadder (Alexander D.)

Mr. Montgomery Jones, of Montreal, read the Valedictory on behalf of his fellow graduates in Arts. The Rev. Dr. DeSola then addressed the Graduates, but we regret space will uot permit us to give it.

The Rev. John Cook, D.D., Principal of Morin College, Quebec, then delivered the following address, for a report of which we are iudebted to the *Chronicle.*

I do not know that I have anything to say which would entitle me to take up the time of the Convocation, but as I have beeu called upon, I may at least express the pleasure with which I have witnessed the proceedings of this day. It is pleasant to fiud that in this great commercial city, there are halls set apart for the quiet pursuits of literature and science—that there are men able and zealous in imparting, and youth earnest and ardent in receiving instruction in the higher branches of education. It is pleasant to see so many of the alumni of former days acknowledging their *Alma Mater*, and leaving their ordinary pursuits, to gather within her walls, and witness the honors she confers on her youngest sons. It is pleasant to fancy the home histories connected with each of these honors, and the happy feelings of mothers and sisters on the occasion; and he must be cold-hearted indeed, who does not sympathise with the youths themselves, receiving the academic stamp of approval, for diligence and success in their studies. There is one of the graduates from this city, whose appearance to-day, and the special houors couferred on him, I may be permitted to say, I regard with special interest and satisfaction, though, as is the case with most human things, those feelings are unavoidably mingled with others of a sadder kind—with wishes that are vain, and regrets that can only be soothed and softened by unfaltering trust in that Divine Providence, who doth all things well.

The young men who have this day received degrees will not, I am sure, imagine that, having obtained them, they may stay further proceedings in mental cultivation, and in the acquisition of knowledge. They who have profited most by academic training will see most clearly how short a way they have yet proceeded towards all which is attainable in any department of human knowledge. It is much if they have acquired that amount of general information which will enable them henceforth to apprehend and to appreciate the results of ampler knowledge, and more profound research. Though in the battle of life, under the pressure of its necessities, and in the enjoyment of its pleasures, they should never advance further, it is much to be able to render to those whose tastes and talents aud opportunities enable them to give to the world the results of scientific investigation, and learned labor, the stimulus and the reward of an intelligent sympathy. A university canuot make all its graduates men of learning and science; but it may be expected to raise up a public, ever increasing in number, capable of appreciating both; and there is uo way in which either can be more effectually advanced. The philosophic mind like others craves sympathy, and rejoices in it when it is cordial and intelligent. The astronomer calculating the courses of the heavens; the metaphysician in his most abstruse investigations into the science of mind and being; the geologist, reading with as sharp and clear an eye as his who presides over this University, the history of past ages, which God has written on the crust of the earth, have all a desire for the sympathy of their fellows, and are cheered by the thought that even in the busy walks of commercial life there are those, who can understand and enjoy the fruit of their labor.

But while this much may be expected of all who leave these walls, with such honors as a university confers, it may be expected of some, it may be expected of not a few, that they have found special departments of human knowledge suited to their peculiar tastes and capacities, and to advance in which they will, as opportunity serves, continue to devote themselves. A taste for intellectual occupation and attainment, is both in itself a source of pure and refined gratification, and as against sundry temptations to which all are subject, it is an additional safeguard to moral principle, and religious feeling. It would be a miserable termination to an academic course for a student having attained his degree to consider himself entitled to throw aside his books and to become thenceforth indifferent to the charm of ancient learning, or the progress of modern science. The education of the mind, as a matter of choice and wise consideration should be an object throughout all life.

And there is always room and scope for such education. There is not one of the multifarious departments of human knowledge which might not furnish the materials for a life work, and which materials even a life work would leave unexhausted. I think of all feelings, in professor or student, the most natural, as it is certainly the most reasonable, is humility. A little learning may sometimes make a man proud—though even a little learning should extend a man's knowledge of his ignorance. A little more would certainly do it, and give rise to a very humble sense of the limit put upon human attainments, even in the line of what is known, or knowable. Any of the subjects of the curriculum may illustrate this. Take what may seem the simplest—the English language. One cannot enter seriously on the study of it without having to deal with many questions—questions in regard to the origin of language—questions in regard to the history of language in general, and of the English language in particular—questions curious as matters of antiquarian research—questions interesting to the metaphysician, as affecting the influence of mental working and affections on language—and the subtler and more recondite influence, which words in return exercise on the actings of the mind—questions interesting to the moralist, as shewing the progress in moral apprehension at different periods, and in different stages of the world's progress—questions which it would take not a portion of an academic session, but a life time to be moderately versed in. And it is the same with other subjects—in the consideration of which, the reflection, that there is so much to be learned while the power of acquiring and the time and opportunity for acquiring are so limited, may seem fitted not only to humble the pride of intellect, but to discourage exertion.

But then it is to be remembered this life is not all. On the instinctive expectation of mankind, and the conclusions which reason has ventured timidly to draw in regard of a future life, Christianity, with the full weight of its special evidence and authority has set its seal, affirming the continuity of moral and intelligent life, notwithstanding the shock of death, and the termination of all sensible communion here with the departed. I am fain to believe in this continuity, and to hold to the conviction, that intellectual and moral progress, however it may be stimulated by new circumstances. will go on, according to much the same laws and principles, which obtain here. The capacity of progress is man's chief attribute. It will not surely be taken away in the higher state, to which he is taught to aspire. And there will be scope for it for ever, in an ever advancing knowledge of the works and ways of God. A good Bishop of the Church of England thought the source of the heavenly happiness would be holy love, aud holy music—a true description, so far—and extensive also, if by the first of these, we understand all good affectious increased, and increasing in strength, and directed in the right measure and degree to every suitable object—and by the second, the capacity of giving a right, complete and harmonious expression to them. But it left out the intellect, which is as much a constituent part of man, and for which there will doubtless be provided never ending occupation, and larger enjoyments and nobler triumphs than can be gained now.

I shall now conclude, with expressing my hearty wishes for the prosperity of McGill University; and the pleasure with which I see you presiding here, having recently had experience that you are an earnest friend of superior education. It would be honorable to the Provincial Goverment, and tend to conciliate a numerous and important class of the community, if consulting the necessities of the case, rather than standing on the principle of numbers, it were prepared to yield to the University a generous support, for which it would in time receive an ample recompense. But if that may not be, it is to be hoped that as the University owes its origin not to public, but private munificence, it may also continue to be nourished and extended by the same, and ever have its share in the growing wealth and prosperity of the city.

Principal Dawson, LL. D., then delivered the following address, which was warmly received:

Mr. President and Gentlemen of Convocation,

In referring as usual to the educational history of the University in the past year, I have to state, in the first place, that we cannot boast of any increase in the number of our students. In the present session, the total number of students in the three faculties of McGill College is 259. Those of our two affiliated Colleges raise this number to 275, and if we add the teachers in traiuing in the Normal School, who may fairly be reckoned as professional students, our total number will reach 350. In addition to these, there are 218 boys in the High School Departement, and 343 pupils in the Model School connected with the Normal School, making a total number of more than 900 students and pupils, of whom, at least, 200 are persons not resident in Montreal, but attracted to it by the educational advantages which we offer.

The number of degrees granted in the past session has been large. We shall confer in the present meeting of Convocation 72 ordinary degrees, viz. 15 in law, 39 in medecine, and 18 in arts, beside two degrees *ad eundem.*

At our last meeting, I announced that a subscription was in progress for the erection of a fire proof building for the Carpenter Collection of Shells. The building has been erected, and is now being furnished with cases. The collection will be placed in it before the beginning of next session and I flatter myself that it will be a model of neatness, economy, and utility in its arrangements. The whole amount required for its completion has not yet been subscribed; but there can be no doubt that the balance will be furnished by the liberality of some of our many friends. I have the further satisfaction of stating to those who have aided in this work that the additional space secured will enable us to extend and better display our geological collections, more especially those of fossils and economic geology;. and that before next session, we hope to have a teaching collection in natural science, unsurpassed, if equalled, in this country, the whole accumulated without any expense to the general funds of the University.

The still more important subject of scholarships and other aids to deserving students was also referred to at our last meeting, and I have now much pleasure in mentioning the fact that we have already received two benefactions of this kind, and have the near prospect of a third. The honour of taking the lead in this matter belongs to Mrs. Redpath, of Terrace Bank, whose liberal gift of $100 annually for an Exhibition in the faculty of arts, will head, what I hope will be in the future, the long roll of exhibitions, scholarships, and fellowships in this University. The example thus set has been promptly followed by the members of the Board of Governors, who, by a private subscription among themselves, have established a scholarship of similar amount. A few weeks ago I was much gratified by receiving from one of our graduates a cheque for $100, as an offering of gratitude to his *alma mater*, from his first professional earnings, with the request that it might be employed in the manner most likely to be useful. The idea was suggested by another graduate that it might be made the nucleus of a graduates' Exhibition. This is being followed up, and if successful, it may, I think, be regarded as marking an era in the history of the University—that in which its own sons will return to pour into its treasury the tribute of their affection and gratitude.

Turning from these pleasing and encouraging features of the past year, I have to notice with regret the fact that the Legislature of this Province has in its recent session adopted, with reference to the grants to superior education, a principle at once unjust and discreditable, and which will probably still further diminish the slender aids received by this University under the former Constitution of Canada. The fourth clause of the new Educational Act, paraded in certain quarters as an instance of wonderful liberality, enacts the strange provision that all state aids to superior education shall, in the first instance, be divided into two portions, according to population, as between Roman Catholics and Protestants, instead of distributing these sums as common sense and justice and the practice of other countries would dictate in proportion to the nature of the education given and the results attaiued. Under this arrangement, the English and Protestant minority, who have more important and useful institutions relatively to their members, though not relatively to their wealth and intelligence and to the amount which they contribute to the revenue, will receive very little assistance from the annual grants, while all the large public endowments, granted by the liberality of past governments remain in the hands of the majority. I do not deprecate this result for our own sakes, so much as for the sake of the country, to which we have for so many years,—

thanks to James McGill and the wealthy merchants of Montreal,—offered the inestimable benefits of a liberal education, and for which, with added means, we could do so much more good. If need be, there are friends of education in this Province who are able and willing to make up for the short-comings of the state.

Perhaps of all the educational wants of Canada at the present moment, the most pressing is that of schools of practical science. During the thirteen years in which I have been connected with this University, I have never ceased to urge the importance of this subject, and its close connection with our College work; and the University has steadily continued to extend its appliances for such work, in the hope that the time would come to render them useful. We have also endeavoured to establish courses in agriculture, engineering, and practical chemistry; and were I to enter into the details of the efforts we have put forth, and the sacrifices we have made, it would be easy to show that if we have been successful only to a limited extent, the blame rests not with us. In the meantime, the Mother Country, the United States, and the various nations of the continent of Europe, have been vieing with each other in the effort to establish and extend science schools, and aids have poured in to these institutions from the liberality of the state and of private benefactors, while crowds of young men have flocked to their classes. How to train mind for the practical work of life in the higher departments of art and industry, is the great educational question of the day in every country claiming to be civilized. Had means been given, we might have taken a leading place in this march of practical science. The question now is, how can we avoid being hopelessly distanced in the race? We cannot hope that either natural resources or legislative enactments promotive of arts and manufactures, will be of much service to us until we give a higher and more general scientific training to our young men. Nor is there any need here of any difference of opinion between the promoters of literary and scientific education. Both exist in this country in a condition which invites mutual aid rather than controversy. No academical institution can safely afford to disregard practical science, and any attempt to establish scientific schools of high grade can attain success only by taking advantage of what the academical institutions have already done. Hence there is no room for those controversies which have raged elsewhere; but on the contrary, every inducement to union of effort on the part of all who truly love our country and desire its prosperity. In all such efforts, the authorities of this University are most ready to co-operate, and freely to give all the great educational means and appliances which we have accumulated. I sincerely trust that the time is fast approaching when the reproach of wanting altogether practical schools of science will be removed from Canada, and when our young men will be able to receive at home not only a thorough academical training, but that culture in applied science which shall fit them to take leading parts in the development of our material resources.—*Daily News*.

Books and Current Exchanges Received.

Annual Report of the Superintendent of Public Instruction for the State of Wisconsin, for the year ending August 31, 1868.

Sixteenth Report of the Superintendent of Public Instrction for the State of Indiana, for tbe years ending respectively 31st August, 1867 and 1868.

Thirty-Second Annual Report of the Board of Education for the State of Massachusetts, together with tbe Thirty-Second Annual Report of the Secretary of the Board.

Report of the State Superintendent of Public Education for the State of Louisiana, for 1867 and 1868.

" Emigration to Canada."—A pamphlet published by the Department of Agriculture and Public Works, Ontario, pp. 39 with maps.

Twenty-sixth Annual Report of the Public Schools of Rochester.

The R. I. Schoolmaster, Vol. XIV., for May.

Educational Gazette, (No. 2) Philadelphia, for April

The California Teacher, Nos. 9 and 10 for March and April.

The Missouri Dental Journal, Vol 1, No. 3 for March. [The only one received.]

Kentucky Journal of Education, Vol. 1, No. 3 for March.

Leisure Hours for April. A very readable number.

The Minnesota Teacher and Journal of Education for Marcb and April

The Michigan Teacher for March and April.

The Pennsylvania School Journal for April.

The Massachusetts Teacher for March, April and May.

The Indiana Teacher for Marcb, April and May.

Packard's Monthly for Marcb, April and May.

The Illinois Teacher for March and April.

The Young Crusader for January, February, March, April and May,—being the only Nos. yet published. Its reading matter is very suitable for youth.

The Maine Journal of Education for April.

The National Normal, edited and publisbed by R. H. Holbrook, 176 Elm st., Cincinati, O., Nos. 1, 2, 3, 4, 5 and 6. This is a new competitor for fame and is sure to earn it.

The Manufacturer and Builder, (April and May.) A Practical Journal of Industrial Progress. Every Manufacturer, Builder, Architect, Mason, Carpenter, Blacksmith, Operative, Mechanic, Painter, Plumber, Reading Room, and Library should have it.—Only $1.50 a year. Clubs of more than twenty, $1.00 per year.

American Educational Monthly for March, April, May and June. One of our best Exchanges.

Peters' Musical Monthly far May comes to us overflowing witb Choice New Music. There are four New Songs, by Hays, Thomas, Danks and Eaton; three Piano Pieces; and we notice a new feature in tbe shape of six pages of Quartet Music, which will prove a valuable addition; also, a dozen or more pages of Biographical Sketches and Reviews of New Music, that will be of interest to all Musicians. Being largely engaged in the publication of Sheet Music, Mr. Peters bas always a fresh stock from whicb to make his selections, and seems nothing loath to draw from his resources to any required extent to make the Monthly what it should be. Besides tbe Musical Sketches and Reviews of New Music, each number contains no less than tbirty full-sized pages of New Music by the best writers in the country.

When Music is furnisbed so cheap, wbat Musician can afford to be without such a publication? $4 worth of good Music cannot be picked up every day for 30 cents, and we feel justified in saying that a subscription of $3 will give as mucb Music (and good Music, too,) as you can buy for $50.

This valuable Magazine is published by J. L. Peters, 198 Broadway, New-York, (P. C. Box 5429.)

The Nursery for May.

Hearth and Home, up to the latest date.

The Mount Auburn Index for April and May.

We bave also received some Poetry by Miss Emily Bacon, Teacher, Hatley.

MONTHLY SUMMARY.

EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

— A curious work bas been published at Breslau, Prussia, giving tbe result of an examination of the eyes of ten thousand and sixty school children. The proportion of sbort-sighted children was 17.1 per cent., or seventeen hundred and thirty among ten thousand and sixty. No village children were found to be short-sighted until they had been some time at school—at least half a year. There were, in proportion, four times as many sbort-sigbted children in the town (Breslau) as in tbe country, and short-sightedness increased generally with tbe demands made upon the children. Tbe autbor of tbe work attributes the evil in a great measure to tbe bad construction of school benches, wbicb force the children to read with tbeir books close before their eyes, and with their beads beld downwards.

— S. Augustus Mitchell, tbe author of a series of scbool Geographies deservedly popular, died in Philadelphia a few weeks ago. Mr. Mitchell bad been engaged in Geographical pursuits for more tban forty years, and his works bear witness to tbe assiduity and care wbich were displayed by bim.

— Tbe cause of equal education for women seems to be nearer its accomplishment in Iowa than elsewhere. By a constitutional provision, women are admitted on the same terms as men into the University, and a large number have presented tbemselves for admission.

— The Elmira *Gazette* says: "The entire gift of Ezra Cornell to the University will amount to about $2,200,000. Twenty years or so ago, Ezra could not pay his grocer's bill!"

— The Senate of the London University have accepted a gift of £2,000 from Dr. Neil Arnott, to found an exhibition in Physical Science to bear his name.

—Miss Baxter, of Balgaries, sister to Sir David Baxter, has given £2,500 in furtherance of the wishes of her late sister, to found two scholarships at Edinburgh University, in connection with the High-school of Dundee, to be named the Miss Baxter Scholarships.

— Lord Stanley was, on the 1st ult., installed as Lord Rector of Glasgow University, and delivered his inaugural address in the City Hall, where, besides the students, there was a large assemblage of the general public. His Lordship was warmly received, spoke about an hour, giving the students practical advice as to the spirit in which they should prosecute their studies.

— The Boston Latin School is the oldest educational institution in the country, having been founded 234 years ago, three years before Harvard College. It has graduated many celebrated men, among others John Hancock and five of his fellow-signers of the Declaration of Independence. It is a free school, and for grounding boys in classics has perhaps no equal in the country.

— Dr. Butler, the Head Master of Harrow School, is about to establish there a "modern" department, which he thus describes in a circular to the parents of his scholars:—"It may interest you to know that we propose in September next to establish at Harrow a 'modern side,' for the benefit of boys for whom, from various causes, an advanced classical training seems undesirable. The principal subjects of instruction on the 'modern side' will be Mathematics, French, German, Latin, History, English Literature, and Physical Science. The requirements of boys not intended for the Universities will be specially kept in view, including the case of those who are candidates for Woolwich or the Indian Civil Service. It is hoped that this provision may obviate the supposed necessity for removing boys to a private tutor, precisely at an age when the influences of public school life are most powerful and most salutary. Except for purposes of instruction, there will be no distinction whatever between boys on the 'modern side' and boys on the classical side. No boy will, for the present be admitted to the modern side unless he has been in the school for at least a year, and has hitherto shown diligence and made fair progress. The chief direction of the teaching of the modern side will be intrusted to Mr. E. E. Bowen, who has for several years been an assistant master of the School. From him, from any of the tutors, or from myself boys will be able, after Wednesday April 14th, to obtain information as to the conditions of admission to the modern side."

— *The Education of Women in Scotland.*—The movement for the higher education of women is very active in Scotland. Last winter professor Masson delivered a course of lectures in Edinburgh on English literature, to ladies whose ages ranged from 22 to 35. Out of a class of 265, there were 94 who obtained certificates for written essays and answers at an examination. A similar course was delivered at Glasgow; and this year, three courses of forty lectures each, are going on in Edinburgh: one by Professor Masson on English literature; another by Professor Fraser, on logic and mental philosophy; and the third on experimental physics, by Professor Tait. From such cultivation a harvest of happy results may be reasonably anticipated.—*Athenæum.*

— *Dr. Froude on Scotland.*—On March 19, Mr. Froude, the historian, was installed as Rector of the University of St. Andrews, and made a Doctor of Laws; then invested in his robes of office, which it will be remembered Carlyle threw carelessly on the chair, at a like installation. Dr. Froude delivered one of the most admirable addresses, that have lately been given. Honesty and hard work, not mere dilettante literature, were to be the aim of the student; the principal object in life was bread-earning in honour and honesty. Dr. Froude touched a hundred subjects, but, as the morning sun touches the spires of Milan Cathedral, there was not one point which he touched which he did not gild and adorn.

LITERARY INTELLIGENCE.

— Her Majesty has been pleased, at the instance of the Premier to grant a pension of £100 a year to the widow of the late William Carleton, the Irish Novelist.

—*A New Trade Magazine*—Commerce now-a-days patronises literature. Moses keeps a poet, and now we see announced a new journal which, under the peculiar and rather awkward title of 5 *Bowchurchyard Magazine*, seeks to record the doings of the several societies established in connection with the house of Messrs Copestake, Moore, Crampton & Co., the wholesale hosiers and haberdashers.

—*The Laureate.*—The *Court Journal* informs us (on what authority we know not) that Mr Alfred Tennyson "has again refused a peerage." We heard some time ago that Mr Tennyson had refused a baronetcy, and, on the authority of the Editor of "Debrett's Peerage," the Lauruate contradicted the rumour. There is probably as much truth in the last report as there was in the first.

—*New Magazine*—Messrs Hodder & Stoughton will publish on May 1, price one shilling, to be completed in 9 montly parts, the *World of Anecdote* and accumulation of Facts, Incidents, and Illustrations, historical and biographical, from Books and Time, recent and remote, by Paxton Hood, author of "Lamps, Pitchers, and Trumpets," and formerly Editor of that once excellent monthly, the *Eclectic.*

—*Sir Walter Scott and his Factor.*—From an article in the *Gentleman's Magazine* for April, called "Abbotsford Notanda" we extract the following:—"December 1825.—My dear William,—The money market in London is in a tremendous state, so much so that whatever good reason I have, and I have the best, for knowing that Constable and his allied, Hurst and Robinson, are in perfect force, yet I hold it wise and necessary to prepare myself for making good my engagements, which might come back on me suddenly, or by taking up those which I hold good security for. For this purpose I have resolved to exercise my reserve faculty to burthen Abbotsford with 8,000*l.* or 10,000*l.* I can easily get the money, and having no other debts, and these well secured, I hold it better to 'put money in my purse,' and be a debtor on my land for a year or two, till the credit of the public is restored. I may not want the money, in which case I will buy into the funds, and make some cash by it. But I think it would be most necessary, and even improper not to be fully prepared . . . . By all I can learn, this is just such an embarrassment as may arise when pickpockets cry 'Fire!' in a crowd, and honest men get trampled to death. Thank God, I can clear myself of the *melée* and am not afraid of the slightest injury. If the money horizon does not clear up in a month or two I will abridge my farming, &c. I cannot find there is any real cause for this; but an imaginary one will do equal mischief. I need not say this is confidential.—Yours truly WALTER SCOOT," "December 16, Edinburgh.—The confusion of 1814 is a joke to this. I have no debts of my own. On the contrary, 3,000*l.* and more lying out on interest, &c. It is a little hard that, making about 7,000*l.* a-year, and working hard f r it, I should have this botheration. But it arises out of the nature of the same connection which gives and has given, me a fortune, and, therefore, I am not entitled to grumble."

SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

— *Dimensions of the New Suspension Bridge at Niagara Falls.*—The span from rock to rock is 1,190 feet.

The span between the centres of the towers is 1,268 feet.

The length of the suspended platform is 1,240 feet.

Height above the surface of the river 190 feet.

The length of the central portion resting on cables is 645 feet.

The length of the platform supported by stays and cables is 605 feet.

The deflection of cables at centre—in Summer 91 and in Winter 88 feet, making the rise and fall of the bridge from changes of temperature three feet.

The length of the cables between the points of suspension in medium temperature is 1,286 feet.

The length of the cables between anchorages is 1,828 feet.

Length of cables and anchors 1,888 feet. Height of towers above rock on Canada side 105 feet, and on American side 100 feet. Base of towers 28 feet square, and top four feet square.

The surface of the rock on the American side is five feet above that on the Canada side.

The height of the roadway above the rock on both sides is 7½ feet.

The depth of the anchor pits below the surface of the ground is 18 feet, and the length of the anchor chains under the ground is 30 feet. The anchors are set in solid rock on the Canada side, and in masonry on the American side.

The width of the roadway between the parapets is 10 feet, depth of side truss 6½ feet, and height of parapet above floor 4½ feet.

The bridge is supported by two cables, composed of seven wire ropes each, which contain respectively 133 No. 9 wires.

The weight of these wire ropes per lineal foot is 9 pounds, and the diameter of the cable is seven inches.

The total weight of the suspended portion of the cables is 82 tons nett.

There are 48 stays weighing fifteen tons nett.

There are fifty-two guys connected with the bridge.

The aggregate breaking strain of the cable is 1,680 tons nett, and that of the stays 1,320 tons nett, making the total supporting strength of the cables and stays 3,000 tons.

The number of suspenders used is 480, with an aggregate strength of 4,800 tons.

The weight of the suspended roadway, including weight of cables and stays, is 250 tons. The ordinary working load is 95 tons and the maximum load is 100 tons; permanent and transitory load 300 tons.—*Buffalo Express.*

— At a recent meeting of the French Academy, Mr. Dumas presented a note by Professor Graham on the metallic nature of hydrogen—a view

which Mr. Dumas has always held. Professor Graham has been continuing his researches on hydrogen and palladium, and here is one of the results, which has already been laid before English physicists :—If we link a palladium wire 489 millimètres long, and connect it with the hydrogen pole of a battery, it becomes saturated with hydrogen, absorbing from 950 to 980 times its volume, which corresponds to one equivalent of hydrogen for one of palladium, and the wire increases in length by eight millimètres; heat rapidly removes the hydrogen, and then the wire is found to be shorter than it was at the beginning of the experiment. Professor Graham sees in this evidence that the palladium and hydrogen form an alloy, and he finds that, in accordance with this view, the combination displays new tenacity, electric conductibility, and heat conductivity, though the degree of this latter has not been stated. On the presentation of the above note, Mr. Wurtz reminded the Academy of the fact that he had discovered, twenty years ago, a compound of copper and hydrogen, Cu_2H, in treating sulphate of copper by hypophosphorous acid. Having tried the experiment with other metals, he always failed save in the case of palladium, the chloride of which, treated with hypophosphorous acid, gave a pulverulent *hydruret* of palladium, but, as this compound very soon gave off its hydrogen, Mr. Wurtz neglected to record it. Professor Graham, he said, was more fortunate, because he had employed solid pure palladium.

— *New Direct Vision Spectroscope.*—At the soirée of the Royal Society, Mr. Browing exhibited a direct vision spectroscope, small enough to be carried in the pocket, yet so powerful, that it shows the D lines widely separated. The instrument contains ten prisms; four of these were of the great specific gravity 4.5. This is the densest glass that has been made for optical use in England. Although it contains a great quantity of lead, it seems to preserve a good surface. But in Mr. Browing's arrangement of the prisms the oxidizable surfaces are so completely protected from the action of the atmosphere, that the spectroscope might be used in a chemical laboratory.

— *The Transit of Venus and the Astronomer Royal.*—Mr. Proctor has been engaged in some investigations which impugn the accuracy of the Astronomer Royal, who stated that the transit of 1874 is useless, so far as the mode of observation applied to the transit of 1769 is concerned, and suggested a mode of observation less perfect in itself, requiring many precautions, and little to be affected by chronometer errors. Mr. Proctor affirms that the transit of 1874, so far from being useless as respects the simpler mode of observation, is more valuable than the transit of 1882. If Mr. Proctor is right, the Astronomer Royal has been led into error by adopting an unsound method of testing the value of particular transits. We understand that Mr. Proctor has sent a paper on this subject to the Royal Astronomical Society, and, as some of the first mathematicians belong to that learned body, their decision as to who is right will be looked for with interest.—*The Student.*

— *Heat of the Stars.*—Mr. Huggins has laid before the Royal Society (in "Proc.") experiments made with his 8-inch refractor and a delicate thermopile, on the heat of stars. He obtained deflections of the needle with Arcturus 3° in fifteen minutes; Sirius 2°; no effect from Castor; Regulus 3°.

— The *Lancet* draws attention to a new cure for the poisonous effects of the bites of venomous animals, which has been discovered by Prof. Halford of the University of Melbourne. The subject has attracted a large amount of attention in Australia, owing to the Professor having employed his remedy—a solution of ammonia injected into the veins—with success in the case of a man exhibiting all the appearance of snake poisoning in a dangerous degree. The beneficial effect was immediate. From an almost pulseless state, and from a stupor verging on death, the patient speedily became conscious.

He has been steadily recovering since, and he is now reported to be nearly well. Ammonia is not a new remedy for the snake-bites, but Prof. Halford has unquestionably the credit of having first applied it in a direct way, by injection into the blood, so that its effect should be immediate and general. The discovery was not fortuitous, but resulted from a consideration of the microscopical alterations which he found taking place in the blood-vessels of animals subjected to the snake poison. To carry out the treatment, a solution of ammonia, of the strength of one part of the strongest *liquor ammoniæ* to two parts of distilled water, and an ordinary hypodermic syringe are required. The ammonia is thrown directly, but gradually, into the blood by puncturing any superficial vein, and may be repeated as its beneficial operation ceases.

— *A Cure for Cataract.*—The Paris papers mention the discovery, by Dr. Tavignot, of cure of partial or total blindness from cataract, without a surgical operation. He merely instills into the eye an oil containing a small quantity of phophorus. The latter substance is said to have the property of dissolving the obscured crystalline and to form a new one. Experiments made at the Government Veterinary School of Alfort, upon horses and cattle, have satisfactorily proved the reality of the discovery.

— *The Flow of the Great Lakes. Interesting Experiments.*—The Detroit *Post*, in an article on the various methods that have been tried from time to time to solve the mystery of the supply and outflow of the Great Lakes, gives an account of a new and successful apparatus just completed, for the purpose of measuring accurately the velocity of the currents in their tidal flow into and out of the lakes. The *Post* says:

"It is now two years since the newspapers of the West began to discuss whether the great lakes are fed by subaqueous springs, or have hidden outlets. The party who favored the theory of subaqueous springs asserted that more water flowed out of the St. Lawrence than could be poured in by all the sources of supply known to exist, while the upholders of the idea of hidden outlets contended that evaporation and the visible outflow could not account for all the water which the lakes received aud distributed.

"General W. F. Reynolds, Superintendent of the Lake Survey, determined to give this subject such consideration as, in the West, could only be afforded by the engineers employed on that work, and, accordingly, for the past two summers, observations have been made in the St. Mary's, St. Clair, Detroit, Niagara and St. Lawrence rivers for the purpose of ascertaining the exact amount of outflow of the lakes. The river-guaging has, from the start, been entrusted to Assistant D. Farrand Henry, of Detroit, and the apparatus used is one of his own invention. This apparatus is so much more delicate and accurate than any previously tried that the results are of great value.

"To calculate the amount of outflow of any stream, it is necessary to have the area of the body of water, and its mean velocity, at any point. These two quantities multiplied together give the discharge. The first is easily obtained by making frequent soundings across the stream on a known line. The second is more difficult. The only practical methods heretofore in use, for the determination of the velocity are, first, by the time of passage of floats past a known line; second, by the difference in the height at which water will stand in two tubes, one of which is bent toward the current at the bottom and the other is straight; and, third, by water mills, as they are termed, which consist of float wheels exposed to the current, the number of revolutions being recorded by a system of decimal gears or telltale. Of these methods the first is the only one which has been used in deep water."

Mr. Henry was dissatisfied with these methods, and devised a "Telegraphic Current Meter," which he has used with perfect success during the past season.

"This meter consists of a propeller, or float wheel, which has on its hub an eccentric, and on the axle an ivory lever, which has one end kept on the eccentric by a light spring, while into the other end a hole is drilled, meeting another hole, drilled at an angle with it, near the centre of the bottom side. Into these holes a platinum wire is forced, so that the lever rests on the point of the wire coming out of the centre hole. Under this point a small platinum plate is fastened to the axle. The other end of the wire is connected by a hinge joint to a long copper wire, which is fastened to the axle, but insulated from it. At the rear end of the axle are two vanes, at right angles to each other, sufficiently large to keep the wheel in the thread of the current. The whole is suspended by a yoke which has two small eyes on its side.

"The method of using the meter is as follows: A boat being anchored in the stream at the point where the current is to be tested, a weight with a copper wire attached is let down from the stern. The upper end of this wire is fastened to a spring pole, which takes up most of the motion of the boat. This wire is passed through the eyes on the side of the yoke in the meter, a measured cord is fastened to a swivel ring in the upper, and a weight to one in the lower end of the yoke. The meter may now be lowered to any depth, sliding down the anchored wire, the upper end of this wire and of that fastened to the platinum point, being connected with a battery in the boat; then at every revolution of the wheel the circuit will be opened and closed by the eccentric, raising the ivory lever, and thus breaking the connection between the platinum point and plate. If now a Morse's paper register be placed in the circuit, at every revolution of the wheel a dot will be made on the moving paper, and thus the number of revolutions in any given time can be ascertained.

"The observations in the rivers were taken on a known line, one hundred feet apart, and at each five feet of depth. One of the first things noticed was the irregularity of the beat of the counter, showing that the current pulsated.

"The pulsations are not regular, the common maximums being from one-half to one and a-half minutes apart, with every five or ten minutes a greater increase or decrease. They are least in the maximum current, and increase toward the bottom and sides of the stream.

"The maximum velocity of the current was found to be at or a little below the surface, and the velocity at the bottom is probably not over two-thirds the maximum.

"The following approximate velocities and discharges of the different rivers is taken from the computations of the work last year. The quantities for the Detroit River are accurately computed;

RIVER.	Maximum velocity. Feet per second.	Miles per hour.	Mean velocity. Feet per second.	Miles per hour.	Disch'ge cubic ft. per second.
St. Mary's	1·921	1·30	0·967	0 66	90,783
St. Clair	4·544	3·09	3·514	2.39	233,726
Detroit	4 800	2·71	3 000	2·04	236,000
Niagara	3.370	2·32	2·258	1·54	242,494
St. Lawrence	1·462	1·00	0·954	0 65	319,943

American Journal of Science and Arts.

ARTS INTELLIGENCE.

— *The Wallace Monument.*—A meeting of Scotsmen resident in London was held in the Scottish Corporation Hall, Crane-court, Fleet-street, on the evening of Friday, Dr. W. F. Ramsay, of Inveresk, in the chair. The object of the meeting was to devise measures to relieve the building committee of the Wallace Monument from their present financial difficulties. Mr. W. Burns, a delegate from the building committee, explained that the committee required about £1,000 in order to complete operations. About £12,000 had already been expended. The meeting thanked the delegate for his address and resolved to make a vigorous effort to raise among their fellow-countrymen in London the sum still needed. A committee, consisting of Dr. Ramsay, Robert Crawford, Esq , the Rev. Dr. Rogers, Dr. Halley, Councillor McGeorge, R. Hephurn, Esq , C. R. Brown, Esq., L. C. Alexander, Esq., and others, was appointed to organize a movement in London. The meeting awarded a hearty vote of thanks to the Rev. Dr. Rogers and Mr. C R. Brown, the originators of the monument, and through whose exertions the enterprise had for many years been prosperously carried on.

— *Relics of Mary Queen of Scots.*—An interesting bequest to the Queen was despatched last week from Wishaw House to Windsor Castle, which Her Majesty, from her acknowledged love for Scotland and everything Scottish, will, no doubt, highly prize. It would appear from a letter written and left by the late Lord Belhaven, that the relics, of which the bequest is composed, were placed at the disposal of the Queen, and her Majesty has been graciously pleased to signify her acceptance of them. Relic No. 1 consists of a cabinet made of ebony, richly ornamented in front with designs in tortoiseshell, height 5 feet 2 inches, width 4 feet 2 inches, depth 1 foot 9 inches. The front opens with folding doors. In the centre also are two small folding doors, which, on being opened, reveal a small recess, with tesselated pavement and roof with side mirrors. The inner folding doors are also surroundedd with drawers. The Scottish Queen brought this cabinet with her from France on her return to Scotland to begin her eventful career. This souvenir of the ill-fated Mary must therefore be some three hundred years old, but it is in wonderfully good preservation. Queen Mary presented it to the Earl of Mar. The Earl afterwards make a gift of it to a favourite granddaughter, who married one of the ancestors of the late Lord Belhaven, and the cabinet has continued in the possession of the Belhaven family ever since. Relic No. 2 is a purse (the work of Queen Mary's own hands), beautifully wrought with a crown, sceptre, and sword in gold, with the words, "God save King James." There is also a lock of Mary's hair, which is of a light colour. The original letter addressed by the late Lord Belhaven, placing these interesting souvenirs at the disposal of the Queen, was locked up in one of the drawers of the cabinet.

— Evening schools of art, fifty in number, with upwards of four thousand pupils, are maintained in Paris. Prizes for proficiency are given by the military authorities, and, where the skill of the pupil is very remarkable, rewards are bestowed by the Emperor.

— Earl Cowper has been appointed a trustee of the National Portrait Gallery.

— At a recent sitting of the Court of Common Council, London, Alderman Canston gave notice of a motion to the effect that a statue to the late Prince Consort be erected by the Corporation, at a cost of 3,000 guineas.

— The Annual Report of the Director of the National Gallery for 1868 has been published, and gives some interesting particulars of the progress of that institution. Four pictures have been purchased during the year:—(1) The Exhumation of St. Hubert of Liege, by D. Bouts, which was formerly in the possession of Mr. Beckford, at Fonthill, and then called "The Burial of a Bishop," by J. Van Eyck; (2) A large altar piece, in three stages and thirteen compartments, by Carlo Crivelli, representing "The Virgin and Child Enthroned, surrounded by Saints;" (3) Copley's sketch for "The Siege and Relief of Gibraltar;" (4) "The Entombment of Christ," ascribed to Michael Angelo. The bequests to the Gallery during the past year have been—(1) A portrait of Mr. W. Siddons, by Opie, bequeathed by Mrs. C. Coombe, Mrs. Siddons' daughter; (2) Portrait of Mrs. Sarah Siddons, by Sir T. Lawrence, also bequeathed by Mrs. C. Coombe; (3) Portraits of Mr. John Baillie, of Ealing, his wife and four children, received 1868, for want of space not yet exhibited The following selection of twelve oil pictures and drawings in water colours has been bequeathed to the National Gallery by the late Mr. Charles Frazer, of 15 Lancaster Gate; to remain in the possession of his nephew, S. J. G. Frazer, Esq., during his life:—Drawings—W. Hunt, (1) Grapes, Plums, Peaches, Apricots, &c.; (2) A Man's Head; (3) A Peasant Girl; (4) A Water-Carrier; (5) Apples, the contrast—Russets and Green; S. Prout, A Street in Antwerp; and six other works.

MISCELLANEOUS INTELLIGENCE.

— *Prince Arthur in Dublin.*—His Royal Highness Prince Arthur, whose visit was looked forward to with expectant interest as a token of Her Majesty's favour and sympathy with her Irish subjects, arrived in Dublin on April 5, and received a respectful and loyal welcome. The circumstances under which the third son of the Queen has come to Ireland make (says the *Times'* correspondent) an essential difference between this occasion and that of the Royal visit last year. "Then the Heir to the Throne came accompanied by his fair Princess, whose gracious presence irresistibly appealed to the gallantry as well as hospitality of the people. There was all the pomp and circumstance of a State progress to give imposing splendour to the event. Those who know how much the multitude are impressed by beauty and pageantry can easily understand why they were less demonstrative in their reception of the youthful Prince who entered the city with so little ostentation. The absence of a military display, for which Dublin possesses such ample resources, was noticed, with regret, and was no doubt a disappointment to the populace, who expected to see Royalty invested with great magnificence. It is due to them to say, however, that they appreciated the modest yet gallant bearing of the Royal visitor, and testified their pleasure by cordial manifestations. But such expressions of public feeling are not to be contrasted with the outburst of popular enthusiasm which is only reserved for some political idol. The masses of the people have almost forgotten how to cheer. Their greatest efforts are poor and faint compared with the ringing acclamations which they were wont to raise when listening to some favourite orator, or stirred by some great political excitement." The Prince received and replied to an Address presented by the Lord Mayor on behalf of the Corporation; and then proceeded to the Viceregal Lodge. Three carriages of his Excellency the Lord-Lieutenant were in waiting to convey the Prince and the members of the Household. In the first his Royal Highness took his place; beside him sat his Excellency, Lord Spencer; and occupying the opposite seats were Colonel Elphinstone, R. E., and Captain Campbell. A.D.C. In the next carriage were Mr. Pickard, R H A. and V.C.; Colonel Forster, Mr. Sterling, A.D.C., and Mr. Courtnay Boyle. A third Viceregal carriage contained the Hon. H. Leeson, Major Boyle, and Captain Villiers. The procession was closed by the carriages of the Lord Mayor and members of the Corporation, and was escorted by a squadron of Hussars. The *cortége* drove through Leinster Street, Nassau Street, Grafton Street, Dame Street, and Parliament Street, to the Phœnix Park. Along the route, which was embellished with flags at various points, his Royal Highness was warmly greeted, and cordially acknowledged the salutations he received. Shortly after one o'clock, the Royal party arrived at the Viceregal Lodge, where his Royal Highness received a hospitable welcome from the Countess Spencer. Prince Arthur, accompanied by the Lord-Lieutenant and a numerous suite, attended the Punchestown races on April 6 and 7. The reception of his Royal Highness was of a most gratifying character. The Prince of Wales's Cup was won by Fertullagh. Amongt the guests at the Viceregal Lodge in the evening was Cardinal Cullen.

METEOROLOGICAL INTELLIGENCE.

— Meteorological observations taken at Quebec during the month of April, 1869—Lat. 46°48′30″ North; Longitude 71°12′15″ West; height above St. Lawrence, 230 feet, by Sergt. John Thurling.

Barometer, highest reading on the 23rd	30.023	inches
,, lowest ,, 31st	29.055	
,, range of pressure	0.968	
,, mean for month reduced to 32°	29.545	
Thermometer, highest reading on the 28th	61.2	degrees.
,, lowest ,, 5th	18.0	
,, range in month	43.2	
,, for month	37.9	
,, mean of maximum in sun's-rays, black bulb	81.2	
,, mean of minimum on grass	28.8	
Hygrometer, mean of dry bulb	35.8	
,, wet bulb	39.2	
,, dew point	31.3	
Elastic force of vapour	.176	inches.
Vapour in a cubic foot of air	2.0	grains.
,, required to saturate, do	0.8	,,
Mean degree of humidity (Sat. 100)	73	
Average weight of a cubic foot of air	549.0	grains.
Cloud, mean amount of (0-10)	7.2	
Ozone ,, ,, (0-10)	1.0	
Wind, general direction	East & West.	
Rain, number of days it fell	11	
amount collected on ground	1.99	inches.
,, 10 feet above	1.95	,,
Snow, number of days it fell	10	

— From the Records of the Montreal Observatory, Lat. 45° 31′ North; Long. 4h. 54m. 11sec. West of Greenwich, and 182 feet above mean sea level for April, 1869.—By Charles Smallwood, M.D., LL.D., D.C.L.

DAYS.	Barometer corrected at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	
1	29.601	29.579	29.551	25.0	39.6	31.2	wby N	w s w	w	69.74
2	.389	.404	.400	31.0	38.9	34.1	N E	N E	s w	81.44*a*
3	.331	.337	.349	33.0	29.6	24.2	w	w	w	107.29*b*
4	.350	.347	.310	19.7	27.0	24.3	w	w	w	79.24*g*
5	.150	.111	.044	24.2	41.9	38 0	wby s	wby s	w by s	81.11*h*
6	.051	.151	.362	37.4	39.9	33 3	wby s	wby s	w	50.49
7	.364	.407	.4'9	31.1	46.1	34.2	w	s w	s w	84.21
8	.451	.400	.497	29.7	47.1	33.4	s w	s w	w	71.10*i*
9	.500	.561	.580	33.0	53.9	38.4	wby N	w	w	61.11
10	.622	.633	.649	32.0	52.1	37.7	wby N	wby N	w	94.29
11	.661	.589	.600	34.4	54 1	39.1	wby N	wby N	w	77.10*j*
12	.561	.560	.562	38.0	50.4	38.3	wby N	w	w	69.24
13	.561	.577	.600	32.9	50.2	37 9	wby N	s w	w	74.21
14	.671	.727	.749	32.4	53 6	40.1	N E	N E	N E	66.20
15	.899	.864	.881	33 0	56.2	39.1	N W	Nby W	w	70.04
16	.741	.674	.551	37.0	56.2	49.7	w s w	w	w	114.10
17	.257	.321	.464	46 1	47.2	40.6	s w	w	w	69.90*c*
18	.500	.559	.650	38.9	56.0	42.1	w	w	w	109.24
19	.410	.397	.343	33.1	33.2	34.7	N E	N E	N E	118.14*d*
20	.351	.217	.148	35.1	50.4	37.2	N E	N E	N E	91.11*e*
21	.042	.070	.200	36 4	44.2	38 0	w	w	w	98.74*f*
22	.451	.689	.792	37.9	54.2	42.1	w	w	w	124.10
23	.967	.899	.751	36 9	46.2	39.7	Nby W	s	w by s	99.24
24	.462	.513	.547	39.2	66.2	47.2	w s w	s w	s w	89.99
25	.562	.531	.498	44.1	64 0	49.2	N E	w	w	104.00
26	.431	.517	.549	43.4	59.7	50.0	w	w	w	88.29
27	.700	.624	.551	39.7	59.0	48.1	N E	N E	N E	99.44
28	.467	.455	.451	44.6	60.2	46.1	N E	N E	N E	104.10
29	.574	.597	.611	33.1	52.6	37 6	N E	N E	N E	204.16
30	.612	.654	.661	35.4	60.6	41.2	N	w	w	109.29

Rain in Inches.—*a*, 0.047; *b*, 0.090; *c*, 0.096; *d*, 0.174; *e*, 0.284; *f*, 0.416.

Snow in Inches.—*b*, 1.33; *g*, Inapp.; *h*, Inapp.; *i*, Inapp.; *j*, Inapp.

The highest reading of the Barometer occurred on the 23rd day, and indicated 29.967 inches; the lowest reading was on the 21st day, and was 29.042 inches, giving a monthly range of 0.925 inches.

The mean temperature of the month was 41° degrees, which is about the usual mean temperature for April at Montreal.

Rain fell on 6 days, amounting to 1.107 inches. Snow fell on 5 days, amounting to 1.33 inches.

The ice left the river St. Lawrence, in front of the city, on the 23rd.

OFFICIAL DOCUMENTS.

Table of the Distribution of the Grant for Superior Education for the year 1868, in virtue of the Act 18th Vict., chap. 54.

List No. 1.—Universities.

NAME OF INSTITUTION.	Number of Pupils.	Annual Grant for 1867.	Annual Grant for 1868.
McGill University	260	2221 00	2221 00
" " contingencies	....	271 00	271 00
Bishop's College	128	1588 00	1588 00
Total	....	$4080 00	4080 00

List No. 2.—Classical Colleges.

NAME OF INSTITUTION.	Number of Pupils.	Annual Grant for 1867.	Annual Grant for 1868.
Nicolet	217	1588 00	1588 00
St. Hyacinthe	215	1588 00	1588 00
Ste. Thérèse	170	1272 00	1272 00
Ste. Anne Lapocatière	228	1588 00	1588 00
L'Assomption	182	1272 00	1272 00
Ste. Marie, Montreal	284	1272 00	1272 00
High School of McGill College for the Education of thirty boys named by the Government	207	1150 00	1128 00
Quebec High School	91	1307 00	1285 00
St. Francis, Richmond	106	953 00	953 00
Trois-Rivières	112	873 00	1000 00
Morrin	27	371 00	600 00
Ste. Marie de Monnoir	164	545 00	650 00
Rimouski	86	650 00	1200 00
Total	...	.......$	15396 00

List No. 3.—Commercial Colleges.

NAME OF INSTITUTION.	Number of Pupils.	Annual Grant for 1867.	Annual Grant for 1868.
Joliette	164	781 00	781 00
Lachute	140	300 00	300 00
Laval	122	313 00	313 00
Longueuil	266	317 00	317 00
Masson	227	1000 00	1000 00
Notre-Dame de Lévis	158	781 00	781 00
Rigaud	121	781 00	781 00
Sherbrooke	103	234 00	234 00
St. Laurent	295	462 00	462 00
St. Michel, Bellechasse	130	591 00	591 00
Varennes	60	234 00	234 00
Verchères	133	313 00	313 00
Ste. Marie, Beauce	121	313 00	313 00
Total	....	....	$6420 00

List No. 4.—Academies for Boys or Mixed.

Name of Institution.	Number of Pupils.	Annual Grant for 1867.	Annual Grant for 1868.
Aylmer, (Catholic)	35	210 00	210 00
Aylmer, (Protestant)	30	210 00	210 00
St. Andrew	120	196 00	93 00
Baie du Febvre	105	140 00	140 00
Baie St. Paul	100	155 00	155 00
Barnston	58	140 00	140 00
Beauharnais	228	210 00	210 00
Bedford	135	148 00	148 00
Belœil	91	312 00	312 00
Berthier	225	312 00	312 00
Bonin, St. André d'Argenteuil	90	210 00	210 00
Buckingham	30	140 00	140 00
Cap Santé	....	140 00	140 00
Cassville	60	140 00	140 00
Chambly	90	164 00	164 00
Charleston	83	282 00	282 00
Clarenceville	62	277 00	277 00
Clarendon	60	140 00	140 00
Coaticook	34	123 00	123 00
St. Columban de Sillery	175	140 00	140 00
Compton	119	140 00	140 00
Cookshire	39	140 00	140 00
St. Cyprien	140	140 00	140 00
Danville	121	210 00	210 00
Dudswell	60	140 00	140 00
Dufresne, St. Thomas Montmagny	57	190 00	190 00
Dunham	146	277 00	277 00
St. Eustache	142	210 00	210 00
Eaton	60	74 00	74 00
Farnham, (Catholic)	227	185 00	185 00
Farnham, (Protestant)	70	210 00	210 00
Ste. Foye	48	140 00	140 00
Freleighsburg	53	185 00	185 00
Gentilly	80	140 00	140 00
Georgeville	39	197 00	143 00
Girouard	255	142 00	142 00
Granby	130	277 00	277 00
St. Grégoire	135	140 00	140 00
Huntingdon	70	310 00	310 00
L'Islet	136	210 00	210 00
St. Jean, (Catholic)	162	371 00	450 00
St. Jean, (Protestant)	140	333 00	333 00
St. Jean, Montmorency	84	140 00	140 50
Kamouraska	101	310 00	310 00
Knowlton	56	277 00	277 00
Laprairie	170	185 00	185 00
Lotbinière	19	124 00	124 00
Ste. Marthe	96	140 00	140 00
Missisquoi	50	214 00	214 00
Montmagny, St. Thomas	209	232 00	232 00
Montreal Commercial Academy (Cath.)	188	284 00	284 00
Pointe-aux-Trembles, Hochelaga	70	277 00	277 00
Philipsburg	45	197 00	143 00
Quebec, Comm. and Lit., Acad. St. Roch.	88	140 00	140 00
Roxton	64	122 00	122 00
Shefford	163	321 00	321 00
Sorel, (Catholic)	360	364 00	364 00
Sorel, (Protestant)	68	124 00	124 00
Stanbridge	8[illegible]	216 00	216 00
Stanstead	140	496 0[illegible]	496 00
Sutton	70	175 0[illegible]	175 00
Sherbrooke	48	307 0	307 00
St. Timothée	115	125	204 00
Vaudreuil	88	140	140 00
Yamachiche	115	210	210 00
Princeville	40	150 00	150 00
Total	....	....	13467 00

List No. 5.—Academies for Girls.

Name of Institution.	Number of Girls.	Annual Grant for 1867.	Annual Grant for 1868.
St. Aimé	180	106 00	106 00
St. Ambroise de Kildare	58	89 00	89 00
Ste. Anne Lapérade	161	126 00	126 00
L'Assomption	172	126 00	126 00
Baie St. Paul	124	106 00	106 00
Belœil	122	89 00	89 00
Berthier	107	96 00	96 00
Boucherville	108	89 00	89 00
Chambly	116	141 00	141 00
St. Charles l'Industrie	327	187 00	187 00
Châteauguay	126	89 00	89 00
Les Cèdres	71	89 00	89 00
St. Césaire	191	119 00	119 00
St. Clément	263	141 00	141 00
Cowansville	107	141 00	141 00
Ste. Croix	78	141 00	141 00
St. Cyprien	166	89 00	89 00
St. Denis	130	89 00	89 00
Ste. Elizabeth	107	187 00	187 00
St. Eustache	113	94 00	94 00
Ste. Famille	66	179 00	179 00
Ste. Geneviève	152	89 00	89 00
St. Grégoire	56	212 00	212 00
St. Henri de Mascouche	100	89 00	89 00
St. Hilaire	70	89 00	89 00
St. Hugues	80	280 00	280 00
St. Hyacinthe, (Sisters of Charity)	188	126 00	126 00
(Sisters of the Presentation)	243	126 00	126 00
L'Islet	75	126 00	126 00
Ile Verte	104	124 00	124 00
St. Jacques de l'Achigan	165	187 00	187 00
St. Jean Dorchester	390	212 00	212 00
St. Joseph de Lévis	250	280 00	280 00
Cacouna	140	157 00	157 00
Kamouraska	96	140 00	140 00
Laprairie	178	89 00	89 00
St. Laurent, Jacques Cartier	169	187 00	187 00
St. Lin	130	89 00	89 00
Longueuil	337	280 00	280 00
Longue Pointe	30	141 00	141 00
Lachine	279	194 00	194 00
Notre-Dame de la Victoire	240	111 00	111 00
Ste. Marie, Beauce	146	157 00	157 00
Ste. Marie de Monnoir	140	141 00	141 00
St. Martin	107	89 00	89 00
St. Michel	122	212 00	212 00
Deaf Mutes (Sisters of Providence)	90	418 00	618 00
St. Denis Academy, (Congregation Nuns)	190	174 00	194 00
St. Nicolas	79	89 00	89 00
St. Paul, Industrie	69	89 00	89 00
Pointe Claire	71	89 00	89 00
Pointe-aux-Trembles, Hochelaga	107	187 00	187 00
" " " Portneuf	90	187 00	187 00
Rimouski	163	212 04	212 00
Rivière Ouelle	84	162 00	162 00
Ste. Scholastique	171	97 00	97 00
Sherbrooke	252	280 00	280 00
Sorel	545	323 00	323 00
Terrebonne	136	89 00	89 00
Ste. Thérèse	156	89 00	89 00
St. Timothée	114	125 00	125 00
St. Thomas de Pierreville	93	141 00	141 00
" de Montmagny	204	212 00	212 00
Trois-Pistoles	100	124 00	124 00
Trois-Rivières	319	212 00	212 00
Vaudreuil	104	89 00	89 00
Varennes	60	157 00	157 00
Yamachiche	126	141 00	141 00
Youville	81	141 00	141 00
Total	....	.......$	10468 00

LIST No. 6.—MODEL SCHOOLS

NAME OF INSTITUTION.	Number of Pupils.	Annual Grant for 1867.	Annual Grant for 1868.
St. Andrew's School, Quebec	80	314 00	314 00
British and Canadian School Society, Montreal.	487	624 00	624 00
Colonial School Society, Sherbrooke	96	157 00	157 00
British and Canadian School Society, Quebec.	244	684 00	684 00
National School, Quebec	156	347 00	347 00
Point St. Charles, Montreal.	156	231 00	231 00
Education Society, Québec	545	873 00	873 00
" " Trois-Rivières	374	471 00	471 00
Amer. Presbyterian School Society, Montreal.	110	313 00	313 00
Colonial Church School Society, Montreal	959	624 00	624 00
Lorette Indians, (boys)	56	150 00	150 00
" " (girls)		150 00	150 00
St. François	30	156 00	156 00
Infant School, Lower Town, Quebec	80	156 00	156 00
" " Upper Town, "	90	156 00	156 00
St. Jacques, Montreal	510	780 00	780 00
Catholic Commissioners of Quebec	....	313 00	313 00
Acton Vale, Convent	202	73 00	73 00
Arthabaskaville	131	56 00	56 00
Bagotville	72	56 00	56 00
Beaumont	83	73 00	73 00
Beauport	136	73 00	73 00
Berthier, Montmagny	102	73 00	73 00
Bécancour	180	56 00	56 00
Berthier, dissentients	35	56 00	56 00
Boucherville	113	73 00	73 00
Bury	71	73 00	73 00
Baie du Febvre	162	73 00	73 00
Cap St. Ignace	80	73 00	73 00
Cap Rouge	125	56 00	56 00
Carleton	60	103 00	103 00
Châteauguay	64	73 00	73 00
Château Richer, Boys	81	73 00	73 00
" " Girls	65	51 00	51 00
Chicoutimi	78	130 00	130 00
Côte des Neiges	70	73 00	73 00
Côteau du Lac, Boys	81	73 00	73 00
" " Girls	96	56 00	56 00
Côteau Landing, dissentients	70	56 00	56 00
St. Louis	267	73 00	73 00
Deschambault, Boys	65	140 00	140 00
" Girls	85	73 00	73 00
Durham	89	100 00	100 00
Eboulements	62	73 00	73 00
Ecureuils	123	56 00	56 00
Escoumains	68	73 00	73 00
Grande Baie	40	73 00	73 00
Grande Rivière	92	73 00	73 00
Grondines	82	56 00	56 00
Henriville	57	56 00	56 00
" Convent	158	56 00	56 00
Huntingdon	57	73 00	73 00
Iberville	140	73 00	73 00
Lacadie	95	73 00	73 00
Lacolle	120	73 00	73 00
" dissentients	120	73 00	73 00
Lachine	120	73 00	73 00
" dissentients	70	73 00	73 00
Leeds	91	73 00	73 00
Lotbinière	36	73 00	73 00
Magog	68	74 00	73 00
Maria	48	148 00	73 00
Malbaie	75	73 00	73 00
Matane	73	56 00	56 00
Melbourne, Girls	56	73 00	73 00
Montreal Protestant School, Panet Street	80	73 00	73 00
" German School (Protestant)	75	56 00	56 00
" Girl's School, Visitation Street	1149	73 00	73 00
" St. Patrick's School, Point St. Charles	104	73 00	73 00
Amt. forward	....	.......$	10233 00

LIST No. 6.—MODEL SCHOOLS.

NAME OF INSTITUTION.	Number of Pupils.	Annual Grant for 1867.	Annual Grant for 1868.
Montreal, St. Mathew's School, Pt. St. Charles	80	56 00	56 00
" Protestant School, St. Ann Street	181	73 00	73 00
" St. Mary Academy	80	73 00	73 00
" Trinity Church School	....	56 00	56 00
Nicolet, Girls	106	56 00	56 00
Percé	45	56 00	56 00
Pointe Claire	51	140 00	140 00
Pointe-aux-Trembles, Portneuf	70	73 00	73 00
Pointe du Lac	111	73 00	73 00
Portneuf, Boys	91	56 00	56 00
" Girls	57		
Quebec, St. Roch, South	25	73 00	73 00
" " Convent	40	73 00	73 00
" St. John's Suburb's	104	73 00	73 00
Rawdon	46	73 00	73 00
" Convent	26	73 00	73 00
Rigaud, Female Academy	115	73 00	73 00
Rivière Ouelle	50	73 00	73 00
Rivière des Prairies	36	56 00	56 00
Rivière-du-Loup, Maskinongé	57	73 00	73 00
" " Témiscouata	117	73 00	73 00
Sault-aux-Récollets	63	73 00	73 00
Sherrington	35	89 00	89 00
Somerset	164	140 00	140 00
Stanfold	32	56 00	56 00
St. Aimé	130	73 00	73 00
St. Alexandre, Kamouraska	72	73 00	73 00
St. Anicet	84	56 00	56 00
St. André, Kamouraska	49	73 00	73 00
Ste. Anne Lapérade	63	73 00	73 00
Ste. Anne des Plaines	124	73 00	73 00
Ste. Anne, No. 2, Kamouraska	105	73 00	73 00
St. Anselme, Cnovent	105	73 00	73 00
St. Antoine de Tilly	30	73 00	73 00
Ste. Brigide, Iberville	65	56 00	56 00
St. Calixte de Somerset, Convent	30	73 00	73 00
St. Cécile	189	73 00	73 00
St. Césaire	135	73 00	73 00
St. Charles, Bellechasse, Boys	50	73 00	73 00
" " Girls	72	73 00	73 00
St. Charles, St. Hyacinthe	131	73 00	73 00
Ste. Claire	77	73 00	73 00
St. Constant	112	106 00	106 00
St. Denis, Kamouraska	101	73 00	73 00
St. Denis, No. 1, St. Hyacinthe	78	73 00	73 00
St. Edouard, Napierville	120	73 00	73 00
Ste. Famille	47	73 00	73 00
Ste. Foye	100	73 00	73 00
St. François du Lac	124	73 00	73 00
St. Frédérick, Drummond	59	73 00	73 00
Ste. Geneviève de Batiscan	71	73 00	73 00
St. George de Cacouna	45	56 00	56 00
Ste. Gertrude	38	73 00	73 00
St. Gervais, Convent	74	73 00	73 00
" Boys	42	73 00	73 00
St. Henri de Mascouche	50	73 00	73 00
" Hochelaga	400	73 00	73 00
" " dissentients	....	73 00	73 00
" Convent	356	56 00	56 00
" de Lauzon	80	73 00	73 00
St. Hermas	115	73 00	73 00
St. Hilaire	82	73 00	73 00
St. Hubert	65	56 00	56 00
Ste. Hélène, Kamouraska	71	56 00	56 00
St. Irénée	65	73 00	73 00
St. Isidore	94	73 00	73 00
St Jacques d'Achigan	110	73 00	73 00
St. Jacques le Mineur	122	106 00	106 00
Amt. forward	....	.......$	15119 00

LIST NO. 6.—MODEL SCHOOLS.—(*Continued.*)

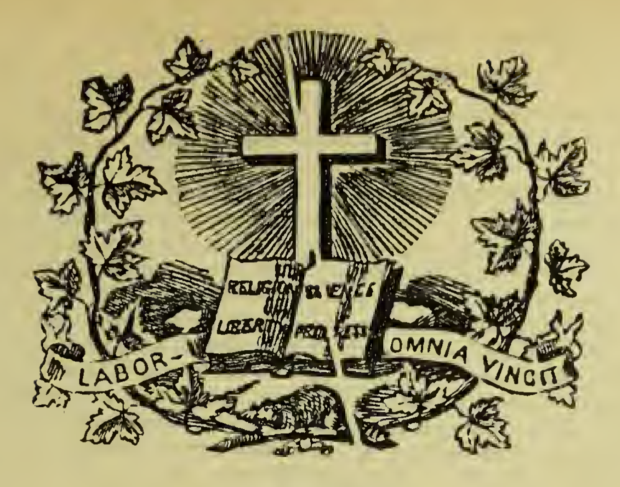
NAME OF INSTITUTION.	Number of Pupils.	Annual Grant for 1867.	Annual Grant for 1888.
St. Jean-Baptiste, village	207	73 00	73 00
St. Jean Chrysostôme, Châteauguay	201	56 00	56 00
" " Lévis	51	56 00	56 00
St. Jean Deschaillons	68	73 00	73 00
St. Jean Port Joli,	43	73 00	73 00
" "	51	73 00	73 00
St. Jérôme, Convent	115	73 00	73 00
"	110	56 00	56 00
St. Joachim, Two-Mountains	83	73 00	73 00
St. Joseph, Chicoutimi	38	56 00	56 00
" Lévis	170	73 00	73 00
Ste. Julie, Somerset	25	56 00	56 00
St. Lambert	76	97 00	97 00
St. Laurent, Montmorency	94	73 00	73 00
St. Léon	66	56 00	56 00
St. Lin	114	73 00	73 00
St. Louis de Gonzague	122	56 00	56 00
St. Martin	122	73 00	73 00
Ste. Martine,	130	56 00	56 00
"	90	56 00	56 00
St. Michel Archange,	80	56 00	56 00
" "	137	73 00	73 00
Ste. Monique	84	73 00	73 00
St. Narcisse	75	73 00	73 00
St. Nicolas, Lévis	25	73 00	73 00
St. Pascal	119	73 00	73 00
Ste. Philomène	84	73 00	73 00
St. Philippe	46	73 00	73 00
St. Pierre les Becquets	70	56 00	56 00
St. Placide	96	73 00	73 00
St. Polycarpe	90	73 00	73 00
St. Roch d'Achigan	96	73 00	73 00
St. Romuald de Lévis	127	73 00	73 00
Ste. Rose	108	73 00	73 00
St. Sévère	68	73 00	73 00
Ste. Scholastique	107	73 00	73 00
St. Stanislas, Champlain	133	73 00	73 00
" Beauharnais	96	56 00	56 00
St. Sulpice	100	56 00	56 00
Trois Pistoles	75	73 00	73 00
Ste. Ursule	93	56 00	56 00
St. Valentin	....	56 00	56 00
St. Vincent de Paul, Convent	150	73 00	73 00
" " boys (2 years)	63	56 00	100 00
St. Alexandre, Iberville, Convent	120	56 00	56 00
St. Angélique, Papineauville	94	56 00	56 00
Ste. Croix	40	56 00	56 00
Ste. Cécile, Convent	228	56 00	56 00
Chambly, dis	51	56 00	56 00
St. Etienne, dis	82	56 00	56 00
Iberville	66	56 00	56 00
St. Gabriel de Brandon, Convent	33	56 00	56 00
St. Louis de Gonzague, Convent	100	56 00	56 00
St. Zotique	95	56 00	56 00
Trois-Rivières, dis	60	56 00	56 00
St. Alexandre, Iberville	52	66 00	73 00
Total	....	....	18816 ..

NEW APPLICANTS.

NAME OF INSTITUTION.	Number of Pupils.	Annual Grant for 1867.	Annual Grant for 1868.
Aylmer, Convent	47	....	150 00
Ste. Anne des Monts E. N. L	20	....	73 00
Ange Gardien	55	....	73 00
Chicoutimi, Convent	72	....	150 00
Carleton, St. Jos., Convent	42	....	150 00
St. David	100	....	100 00
Etchemin, (Village)	220	....	100 00
Ste Geneviève, Jacques Cartier	60	....	56 00
Soulanges	40	....	73 00
Lotbinière, Convent	83	....	73 00
Lanoraie, E. N. J, C	60	....	73 00
Notre-Dame de Bonsecours, Convent	135	....	100 00
Notre-Dame de Hull, E. N. J. C	325	....	73 00
Notre-Dame du Portage	54	....	56 00
St. Dunstan	43	....	73 00
St. Ferdinand d'Halifax, E. N. L	49	....	56 00
Ste. Elizabeth, E. N. J. C	63	....	73 00
St. Maurice,	72	....	56 00
St. Norbert, (Arthabaska) do	76	....	56 00
Rawdon, dis	48	....	56 00
St. Polycarpe, Couvent	115	....	73 00
St. Raphaël, E. N. L.,	92	....	56 00
Victoriaville,	125	....	56 00
Iberville	130	....	56 00
Total	....	....	1911 00

RECAPITULATION.

Universities	4086
Classical Colleges	15391
Industrial "	6420
Academies for Boys or Mixed	13467
" for Girls	10468
Model Schools	18816
New Institutions	1911
Total	70558



THE
JOURNAL OF EDUCATION.

Devoted to Education, Literature, Science, and the Arts.

Volume XIII. Quebec, Province of Quebec, June, 1869. No. 6.

TABLE OF CONTENTS.

EDUCATION.

The Teacher is the Book.

That the Teacher is the school, we find to be true in more than one sense; of course not in the full sense of the word, there being, besides the teacher, some more constituents necessary for the full reality of a school—as, for instance, the pupils, the building, the school system, and its administration. But that the teacher ought to be the text book, is true in the proper sense of the word. The best school is that which makes the least use of text-books, the teacher filling their place.

The term text-book does not here apply to reading-books of whatever kind; no school can do away with these. But it applies to all other kinds of books which are commonly used in schools. Of these we hold that they ought to be replaced by oral teaching, and recitations by oral repetitions. It is no new theory which we here proclaim; it is the Pestalozzian system, as spread all over Germany and Switzerland, and tried and proved in half a century's practice of the reformed schools there.

On the other hand, the Anglo-Saxon system of teaching as practised in Great Britain and the United States, is book-teaching. Whenever any of the Sciences is to be taught in school, the teacher singles out a chapter of the text book introduced for learning by heart. The better class of teachers will, on this occasion, explain the contents of the chapter, or they will do the same thing after recitation—which is worse yet. The pupil has to recite his task, and a new chapter is committed to memory; and so on till the book is gone through. If there are practical examples given in the book, as for instance in all books of arithmetic, the pupil has to solve them, as well as he can, with, or without, the aid of the teacher—in a few cases in school, but on the whole at home. It strikes us that the teacher plays here a very subordinate part, and a machine might be invented to supplant him, in most cases; for hearing a recitation, and pronouncing a judgment on its perfection or imperfections, might generally be just as well performed by the better pupils of the class. The text-book here is almost everything, the teacher almost nothing or nobody. The pupil is passive and merely receptive; he is not guided to reproducing the matter to be mastered out of himself, to becoming active and independent. The matter is not developed in his mind, nor his mind developed through, and with the matter. It is only the best talent, a very small percentage of boys and girls, who will in this way become tolerably proficient in the science to be acquired; because only a very few have the mental capacity which is self-instructive, which digests mental food in whatsoever sauce served up. The balance of the pupils

will, after the lapse of a few months, have forgotten every particle of the truths thus received, but not assimilated. At least this is our experience.

In that system which makes a text-book of the teacher, the latter is, of course, required to be master of the science to be taught, to have it at his fingers' ends, thoroughly understood, and ready for communication. When he begins his instruction, it must be well prepared, and all he says on the subject must be calculated to inspire the learners with love for the science to be mastered, and its objects. Wherever it is posssible to illustrate the subject by presenting it to ocular inspection, he will do it; each of his lessons is more or less an object-lesson. Whatever he can forego teaching himself, by eliciting it from the class through adroit questions, and by rendering thus the pupil self-active, he will make them see, and, in general examine with their own senses, what is to be seen or examined in the objects presented, and lead them to express their observations, when correct and complete, in proper language. The less he speaks himself, making the pupils speak instead, the better.

If he succeeds, in this way, in making them discover for themselves the priuciples and laws underlying the phœnomena, he may depend on their never forgetting the chapter of science thus presented and illustrated. Thus he sharpens their perceptive powers, quickens their wits, their reflection, presence of mind, and attention,—he interests them in the objects presented to such a degree, that they acquire knowledge almost imperceptibly and without severe efforts. Learning becomes pleasure, and is accompanied with the same intense satisfaction which accompanies every kind of growth and perfect assimilation. Such a teacher is sure to attract and advance every single pupil of his class; and although learning in such a thorough manner must needs be slow and gradual from the outset, a great deal of time is gained in the end by the rapid mental growth of the pupils, and by their self-activity. Beginning slowly, he may make rapid strides in the end, because his pupils meet him half-way with keen mental appetites and ready assimilating powers. There is, of course, in every science a number of facts which are not mastered by simple reflection, but must, at the same time, be impressed upon the memory for immediate practical use. The teacher will further this work of memory either by dictating, at the en l of the lesson, a short paragraph containing those facts, and by repeating the same with the class properly; or he will set the pupils themselves, when far enough advanced, to commit these facts to writing, and have the contents properly repeated; or he will, if a reading-book is at hand containing the facts, refer the class to their book, and repeat them from it. Thus the pupils will, in time, become living text-books, like the teacher, and what they have acquired will be their imperishable property, ready for any application in practical life. The science appropriated in this way will be alive in the scholars, and shed light on all cognate subjects. This is the Pestalozzian system of instruction, as compared with the Anglo-Saxon.

Now it will be easily seen that the system in which the teacher *is* the text-book, has great advantages over the other system, in which the teacher *has* a text-book, and the text-book is the real teacher. How superior soever be the text-book you may devise, they are dead teachers, and cannot engender life in the majority of the pupils. Besides, the pupils, if they advance materially by the aid of their books, will be grateful for this result, not to their teacher, but to their books. And if they do not advance, they will blame for this result not the book but the teacher. Thus the Anglo-Saxon system loosens, if it does not indeed destroy, the moral connection between the teacher and his pupils. The Pestalozzian teacher, on the contrary is very potent for good; there is a boundless confidence in his pupils, in him, and his office. They feel that they owe their rapid mental growth to him exclusively, and he is implicity believed and obeyed. He sways their whole being as with a magic wand; he exerts over them an enormous moral influence for all educational purposes. He is to them the impersonation of truth, dignity, and moral worth; and he must have very little moral character if he does not feel exalted by their appreciation of him, and stimulated to work out his own moral bearing into a model for them.

Now it may be pleaded in excuse for the Anglo-Saxon system, that there is in a country with a rapdily increasing population a great lack of competent teachers, and that, therefore, good text-books are to make up for this want, at least to some degree. Grant this is so, it is an evil to be overcome. Incompetent teachers lessen the respect due to science and education, thus doing almost more harm than good. The sooner you get rid of them the better. The radical reform is also, in this respect, the cheapest and most practicable of all. Besides that the text-books are, with scanty exceptions, faulty enough, and it is infinitely more difficult to prepare perfect text-books (nay, it is impossible, because the understanding and the wants of every individual learner are different) than to raise a generation of true and good teachers, who know how to accommodate themselves to the individual wants of every pupil. Finally, the text-books, need revision almost from year to year, science is now progressing in such a way as to revolutionize many old established truths, and it is opening new views in an unprecedented manner. But a live teacher may always control his science according to the latest discoveries, and conform his teachings to the modern improvements in knowledge and philosophy. He will be to the times, text-books never are.
—*Am. Ed. Monthly.*

Mr. Froude's Inaugural Address at St. Andrew's University.

Those who have not had a university education, and those, also, who have to regret that, while at College, they neglected their opportunities, are receiving much comfort from very competent authorities. Mr. Anthony Froude cannot but know a good deal about it. On the one hand he went through all the successive stages of that process by which a well-born lad in these days is converted into an Educated English gentleman—that is, a person supposed to know enough about everything, to have received a capacity far learning more, and to be equal to most probable emergencies. Mr. Froude obtained honours, a fellowship, literary friends, and a start in life......

The comfort he offers to persons of no education, or what is called neglected education, and to those who, by their own neglect, have thwarted the intentions of their friends, is that the best of an education is that which teaches a man to earn his bread, to be honest and true, to know just as much as he can be quite sure of and will certainly be of use to him. It may naturally be asked to whom it is that Mr. Froude addresses considerations with so good a basis in truth, but so contrary to the all-knowing, all-reaching, spirit of this age. Mr. Froude has just been elected Rector of the University of St. Andrew's, and they are to be found in his inaugural address.

We are always coming back to Dame Nature at last, and, when we have wandered into mazes of our own making, the best philosophy is that which brings us home again. Mr. Froude recalls us to those first and universal instincts and necessities which shape our lives, and ought to rule our studies. There is no education, he says, like doing—doing something good and useful, doing anything allowable so as it be doing. Our forefathers taught every child to do something or other. There was profit in doing, and progress in doing. Body, mind, and heart, friends and estate, all prospered in doing. For doing something must be known, and that indicates the knowledge to be acquired. When the world went mad after intellectual theories and transcendental dogmas, there came hordes of scholars and students, multitudinous schools and universities, in which poverty and actual mendicancy were very properly associated with knowledge by which nobody could live a day, and which added nothing to the common stock of the world. The present form of the delusion which dissociates knowledge from use, and mistakes for a finality that which should be only the means, is "cramming," and that which goes with it

—a servile cherishing of old-world thought and information. A man is now expected to know all the 'ologies, all countries, all histories, all languages, or at least something about everything there is, or ever has been, under the sun. It is quite impossible, Mr. Froude says, that any one man can possess very much and profitable knowledge of all things, or even many things. He is a bit of an historian himself ; that or nothing ; and upon glancing over an examination-paper in history for young men at college, he found one or two questions that perhaps he could answer. To minds engaged in the process of accumulation, all statements become verbal formulas, without life or meaning. Upon that other knowledge, which deals neither with men nor with things, but which professes to define the infinite and express the unknown, Mr. Froude is evidently sure of the full sympathy and concurrence of his northern hearers. A keen air has invigorated his mind, and he tells . . . the admirers of Knox, and the near descendants of Convenanters that all the matters with which the mind can deal belong to the age, that one controversy and one trial only succeeds another, and that the good and true man who would have been brought to the stake three or four centuries ago, has now to undergo a similar ordeal of mental perplexities, battle with prejudices and entanglement with human inventions.

There are several praises it would be impossible to deny to this address. It is really interesting. It throws the light of experience, of wit, and even of genius, on the folly of trying to teach a youth everything while he can do nothing, and while he really knows nothing. He exhibits the man stuffed with words and ideas hardly better than words, possessed with the conceit of universal knowledge and universal capacity, when a slight change of place and circumstances would bring out the lamentable truth that he can do nothing but break stones on the road — if, indeed, physical strength has survived his educational training. The world is full of such wrecks, and the addition of more studies and more subjects to the old, narrow routine, has not imparted to the education of an English gentleman either greater certainty of knowledge or more practical power. Mr. Froude evidently feels himself competent to measure, at least on one subject, the ignorance prevailing in the educated, or what should be the educated classes. They know nothing ; or what they do know they know wrong, and to no good purpose Meanwhile the world, while it flies from ignorance, attempts to learn still more ; and they who know nothing well must show a smattering of every thing. All this is true, too true. It must be so, when Mr. Froude tells us so, for he ought to know ; and it confirms our sad suspicion.—*Times.*

Individual *versus* Class Teaching.

When Lancaster, under high patronage, and with liberal support, introduced the monitorial, or mutual instruction system into these countries, a crase of admiration pervaded all classes interested in the progress of popular education, the most stupendous results were confidently predicted from its operation, and every partial success was received as incontestable proof of its universal adaptability. The ancient philosopher informed his prince that there was no royal road to the mathematics, but here was a *republican* road to the whole circle of the sciences ; the master's labour was reduced to the minimum of mere superintendence, and according to the theory it did not much matter whether he himself was very deeply versed in the subjects to be learned or not. Some few who would have gone a little way with the system but could not be made to perceive all the results anticipated from it, were contemptuously regarded as narrow minded obstructives, old-world fogies whose mental vision was too contracted to permit of their sharing in the larger views of their contemporaries. A sufficently long experience of the system, however, had the effect of very considerably moderating the enthusiasm of some of its most ardent supporters ; it was found to fail in realising the great things expected from it, while its author, with those who still believed in it, attributed each failure to want of capacity or of confidence on the part of those who had tried it in their schools. We believe the Lancasterian system, pure and simple, is still adhered to in a very few schools under local boards or committees, particularly in England ; but though all that was good in it has been generally retained, no body of persons having a large control over popular education would now recommend the adoption of it in its entirety.

There are men however, at the present day, quite as much wedded to theories in education, and quite as jealous of any deviation from their favourite system as the most enthusiastic disciples of Lancanster were in respect of his. A large number of persons from whose minds the memory of the primary school, or the fire side, where they were instructed in the first rudiments, has faded away, remember only the lecture hall, or the class room, where the Professor, not held in the slightest degree accountable for those who *will* not learn, finds it as easy to impart instruction to one hundred adults, in the main attentive pupils, as to one. Conscious, for the time, only of how much of a subject they have mastered at a single lecture simultaneously with dozens of others, they are apt to forget how much at an earlier age, they have acquired from individual teaching nay, the amount of individual teaching they must have given to themselves in preparing for the lecture, and without which the Professor's labour would be comparatively fruitless. Seeing the decided advantage in schools and seminaries for advanced pupils, of simultaneous instruction, many are apt to rush to the conclusion that under all circumstances, and from the alphabet up to the sciences and humanities (inclusive), it must be the best, and, in fact, the only mode in which instruction should be imparted. So strongly is this idea impressed on the minds of some, that in the smallest primary school, they would not allow the least deviation from it ; and the consequence is, under such strict and constant surveillance that he dares not venture an occasional departure from it, although a fair proportion of the more intelligent and attentive children will, in a reasonable time and with a hard working teacher, be found to have made fair progress, a large number of the slower and less attentive will, after perhaps a lengthened period of attendance, leave the school little better than they entered ; and this is the experience of perhaps a greater number of teachers than are willing to acknowledge it.

In the National Board's " First Book " in use a few years ago, there was a preface the principle of which was deemed of so much importance that at their examinations by both Professors and Inspectors, the teachers were usually required to repeat it from memory ; in that preface, teachers were enjoined " never to advance a child to any lesson till he had completely mastered the preceding one." The writer of that preface seems to have understood the requirements of the class for which the book was intended : but, as it could not have been meant that a child who had mastered a lesson should be kept back for days, or perhaps weeks, until the duller or idler of his class or draft had come to a level with him, it necessarily—as far at least as that book was concerned — implied individual lessons ; hence, perhaps, its omission from the present book.

Plume ourselves as we may on the superiority of our present over former systems, or, as we would call them, no systems, of education, numbers who are old enough to bear testimony in the matter know that in former years, fluent readers were made with more ease *and in a shorter time* than at present ; and that such was the result of the nature and arrangement of the lessons in the reading books then in use, and to the universal practice of the then unwritten principle of the preface alluded to above of individual lessons, and of thoroughly learning at least the mechanical reading of one lesson before proceeding to another. We think we see Theoricus and Egotus, those two great oracles in matters educational, start at the bare mention of the word " mechanical " in relation to the teaching art ; but we say, even with the aid of Dean Switf's laputan literary machine, make your pupils

fluent readers and good arithmeticians, and you arm them with a power of mental development which all the intellectual manipulation you can possibly bestow on them in your school will never give them. But to our subject.

Let us take, as an example, a school in a rural district or small town, where there are eighty or ninety on the rolls, and an average attendance of perhaps not more than forty. Whatever number of sections a class is divided into, the pupils of each separate draft must, according to the strict application of the rule, be reading the one lesson; some of the children from natural slowness, some from irregularity of attendance or other causes, do not keep pace with the quicker or more attentive pupils; the master advances them slowly according as a fair number has mastered each lesson —he cannot wait for the laggards—until as much of the book as is intended that section should read has been gone over; the draft is then examined, and from some perhaps having forgotten the earlier lessons, some having never learned them, it may be that less than one fourth are found fit for promotion to a higher section. But what of the other three-fourths? Why, they must be "put back," and the labour of working them up to the same point again re-commenced. Now, there are few teachers who do not feel how much children are disgusted and discouraged in the labour of learning by this process "turning back;" if they could maintain their footing in that part of the book to which they had been advanced—and to which they never should have been advanced if they were not capable of doing so—it would be an encouragement to them to labour still, no matter how slow, their progress; but they recommence their sisyphian task with a listless, apathetic indifference, and with the dispiriting consciousness that at the end of the course they will be again left behind by many younger children, but of quicker parts, who are now admitted to their draft. This "turning back" is also a cause of much vexation to parents, many of whom, after a couple of such operations, lose all confidence in the system, and in some instances withdraw their children from the school, to which perhaps, they never return.

The remedy for this seems to be, that while class teaching, in every branch and at every stage where it is practically useful, should be strictly adhered to, individual lessons, in particular branches and at certain stages should be the rule. The writer once knew a very painstaking and successful teacher, one whose heart was in his business that adopted a system of the kind, and a sketch of his plan in one important branch—that of reading—will best indicate the object of this paper. His first and second book classes were each divided into sections—though the attendance was sometimes large, his plan rendered a greater number of divisions unnecessary. It was only in the first or lower sections that individual teaching was practised, and in them each child has his own particular lesson from which he was not advanced until he had mastered every word of it. The course of individual lessons in the first book extended to about one-half, and in the second, to something better than one-third of the book. At the time for reading lessons one or two of the more advanced boys were sent to teach and examine each of these sections, the children of which were occasionally encouraged to assist each other in their lessons; the temporary monitor placed those who had "their lessons" at the head of the draft, so that when the master came round he had no trouble or loss of time in picking them out, but was enabled by a few rapid and judicious questions to test in each case the correctness of the monitor's judgment; any of the other children who thought themselves unfairly passed over were encouraged to inform the master that they had their lessons, and were examined accordingly; but whether passed by the monitor or not the missing of a single word prevented any child getting a "new lesson."

The advantages of such a plan must be obvious; the child from hearing constantly read lessons in advance of his own is in some measure prepared to grapple with their difficulties when he arrives at them; and in the same way he is continually kept *en rapport* with the lessons he has already passed, so that whatever way he has made his footing is secure, and the discouraging process of "turning back" is rendered perfectly unnecessary.

On this system, our friend made the best readers in the district; but it is to be regretted that on one occasion he came to grief. A new Inspector who happened to be a martinet, entered his school one morning while those two very drafts were under manipulation, and stood aghast with horror at finding all the the children in one draft with a different lesson; the poor teacher's attempts at explanation were indignantly scouted and he was soundly rated, *in presence of the children*, for such a daring infringement of the law as laid down by Theoricus and Egotus, and intrepeted by him, the Inspector. The examination of the school showed that while in no branch was it below the best, in reading and arithmetic IT WAS SUPERIOR TO ANY OTHER SCHOOL IN THE DISTRICT; but the "results," though patent, had not been arrived at by the legitimate road, and in a week after, the Manager of the School received a formidable looking document "On Her Majesty's Service," requiring him "severely to reprimand, &c. The reprimand was duly administered, and of course the teacher, as by necessity bound, expressed proper contrition for his fault, but in turning away could not help repeating to himself, in the spirit of Galileo, "My system is right for all that."—*Irish Teachers' Journal.*

An Error Illustrated.

The feeling has been quite too common that any one could "keep school;" so that many schools, have been *kept*, while but few have been well *taught;* they have been kept *from* true knowledge, and not in garnering up for future usefulness. Hence, mere striplings, or men of maturer age with no fixed views or plans, engage in "keeping school," though they never teach, because themselves untaught. They can neither discipline nor instruct, because they have never themselves been properly disciplined and instructed.

When Dinter was school-counsellor in Prussia, a military man of great influence urged him to recommend a disabled soldier, in whom he was interested, as a school teacher,. "I will do so," said Dinter, "if he can sustain the requisite examination." "Oh," said the Colonel, "he does not know aught about school-teaching; but he is a good, moral, steady man, and I hope you will recommend him, to oblige me." "Oh, yes," said Dinter, "to oblige you, if you, in your turn, will do me a favor." "And what favor can I do you?" asked the Colonel. "Why, get me appointed drum-major in your regiment," said Dinter. "It is true that I can neither beat a drum nor play a fife; but I am a good, moral, steady man as ever lived.—*Northend's "Teacher and Parent."*

Compound Words.

It is surprising with what frequency hyphens are omitted between the parts of compound words, and inserted where the purpose would be answered as well without. Persons are apt to write glass-house a house where glass is manufactured, for glass house, a house made of glass; paper-box, a box to put paper in, for paper box, a box made of paper, and *vice versa.* Other examples are the expressions live-oaks, and live oaks; the former meaning a species of oak, as the live oaks of Texas, the latter growing or thriving oaks. Honey-moon and honey moon are so different in meaning, that while the former refers to the first month after marriage, the latter, almost meaningless, means a moon of honey. Black-lead, black-grass, black-gum (for which see definitions in Webster Dictionary) are perceptibly changed in meaning by omitting the hyphen. Black lead means lead of a black colour; black grass means grass of a black hue; black gum means gum of a black color. High-sounding literature is a term implying a sort of pompous literature, or writing; but high sounding literature has hardly any meaning. Well-informed means intelligent, possessed of an accurate knowledge of things;

well informed means correctly informed; or so as not to admit of doubts. Several rules are laid down for this purpose, which are found quite important. Words:—Silk gown, salt mine, gold pen, no hyphen. Rule 1. "Omit the hyphen when the first substantive serves the purpose of an adjective, expressing the matter or substance of which the second thing is composed, and may be placed after it with *of* (not denoting possession.)" Words:—Laundry-maid, grog-shop, cork-screw, school-master, with hyphen. Rule 2. "When the first word does not express the matter or substance of the second, and may be placed after it with *of* (denoting possession,) or with *for*, or *belonging to*, the hyphen should be inserted." *Eclaircissement.* Rule 1. Silk gown means a gown of silk. The first substantive, by designating the substance of which the second consists, serves the purpose of an adjective, and may be placed after the second with *of* (not denoting possession.) Salt mine and gold pen, ditto. Rule 2. Laundry-maid, means a maid for the laundry; grog-shop means a shop for grog, —more distinctly, a place where grog is sold; school-master means a master of a school, &c. The first words do not express the matter or substance of the second, and may be placed after them with *for* or *of* (denoting possession.)

Of the many words, however, coming to our notice in the form of compounds, at least one fourth were better, if not more correctly, not hyphened. The frequent and long use of them certainly sanctions the omission of the hyphen. The following are words of this class: Inkstand, schoolhouse, schoolroom, schoolmaster, statesman, journeyman, bookstore, bookseller, fisherman, loghouse, honeysuckle, hummingbird, mockingbird, bumblebee, &c., &c. Most, if not all, of these, however, are often written by good writers, with the hyphen inserted.—*Anon. in Northampton Educator.*

Language and Grammar.

The proper studies of boyhood may be classified under three heads,—language, mathematics, and science, both natural and exact. Without going into much detail, we wish, first, to consider what the training of all boys whose parents can afford to let them study until they are twenty-one should be in each of these principal subdivisions up to about the seventeenth year.

In language, the first thing which a child should study with persistence and thoroughness is his native tongue; and this, not through its formal grammar, but by reading aloud, by committing to memory choice bits, and by listening to a good teacher's commentary upon passages selected from standard authors on purpose to illustrate the capacities and varieties of the English sentence, the nature of its parts, the significance of the order of words, and the use of epithets, A child can drink in and instinctively appreciate the beauties of a refined or noble style years before he can understand grammar and rhetoric, just as he admires the flaming woods of Autumn long before he even thinks to inquire into the elements and explanations of their sudden glory. The mother tongue should come to a child by unconscious imitation of good examples, by impregnation unawares with the idiomatic essence of the native speech. But to this end the best examples, in prose and poetry, must be kept constantly before him from the time when he can first commit to memory a bit of poetry (not doggerel) or a verse of the Bible. Almost all American schools utterly neglect this kind of training. French and German boys study their own languages in the manner above indicated early and late; but in England and the United States the study of formal grammar has unfortunatetely replaced the true study of English. When a boy has learned by imitation to know and use his mother tongue, it will be time enough for him to look at it as an instrument of thought; and before this time comes, it is to be hoped that he will have studied grammar in some other language than his own. English literature should be the first which an American boy studies. It is a shame that so many boys of seventeen read the Georgics before the Midsummer Night's Dream, Horace before Milton, and Xenophon before Napier. The boys' school ought to teach English systematically and amply, so that no child's knowledge of his native language should be left to the chance influences of his home, the street, and the newspaper.—*From the Atlantic Monthly.*

Homes.

Recreation is a necessity of our hard-working, overstrained life. Men and women need it, and will have it. But should they go from home to find it? Is home nothing but a place to sleep, eat and drudge in? a place to be escaped from, as from a prison, whenever enjoyment is to be sought? Plainly false and injurious as is such a view, it seems to be that which generally prevails among us. The members of our households seek their recreation abroad. Yielding to different tastes, or controlled by different circumstances, they seek it in different places. Husbands and wives, parents and children, thus separate from one another in their associations, the family unity disappears, and the seeds of discord are planted in the home circle. Under this false and fatal idea, that it is necessary to go abroad to seek after enjoyments, society has become a travelling association of pleasure-hunters, as if pleasure could be found by thus hunting for it. The old, happy home-life is disappearing — we had almost sadly said, has disappeared; and with it is vanishing not only the truest enjoyment, but also the greatest safe-guard of our social state. Miserable or guilty is that man who quits his home to find enjoyment. Lost is that woman who does it. Unhappy is the son or daughter who does not find home the happiest spot on earth. The family *circle* is a misnomer, as applied to the members of households thus separate in their associations and pleasures. With them there can be no golden chain of holy affection strengthened and kept bright by loving association and the communion of the innocent joys and sacred sorrows of the family. Home should be the dearest, happiest spot on earth to every individual. There the weary man of business should find his needed rest. There the wife and mother should find her purest, deepest pleasure. And there children should find attractions stronger than all the world can present.

We tinker away at the evils of society, and go on making new "societies" to amuse, instruct or restrain our people, when the great want is *homes!*—*Spectator.*

The Result of Application.

Seek to acquire the power of continuous application, without which you cannot expect success. If you do this, you will be able to perceive the distance which it creates between you and those who have not such habits. You will not count yourself nor will they count you, as one of them. Thus you will find yourself emerging into the higher regions of intellectual and earnest men—men who are capable of making a place for themselves, instead of standing idly gaping desiring a place without the power to command it. Keep on striving to accomplish more and more every day, and thus enlarge constantly the range of your intellectual ability. If you learn to do as much work in one day as you used to do in two or three days, you are as good as two or three such men as you formerly were, boiled down to one.—*Dr. Wayland.*

Manners.

Manners are much with all, but most with teachers. Children *live* with them several years. They catch their ways. Postures, changes of countenance, tone of voice, minutest matters, are taken and transmitted, and go through generations. Teachers should think of these things. Carelessness in dress, language, position, carriage, are all noticed, often imitated, always ridiculed. *Teachers should have no tricks.*—*Bishop Doane.*

LITERATURE.

POETRY.

DISMISSED.

" *Tecum, vivere amem; tecum obeam lubens.*"

I have stood the last time in my school-room,
And have said that the school was dismissed,
My loved ones have gathered around me
To bid me good-bye and be kissed.
In the emerald lanes and the meadows
Their musical voices depart;
There is silence at last in my school-room,
A silence that saddens my heart.

Alone, all alone, in my school-room,
Where three happy winters I've been,
Alone, all alone, in my school-room,
Where I shall be never again;
And, methinks, as the lengthening shadows
Obscure the old maps with their gloom,
That some of life's sunniest hours
May close with the door of my room.

Hours spent with the gentle and loving,
Too bright and too blissful to last,
Yet leaving a mellower twilight
To fade with the dawn of the past.
Hours bright with the footsteps of angels,
And pure as the regions above,
'Tis sweet to be loved by the many,
'Tis sweet to have many to love.

Yes, I have been happy this winter,—
Wherever my lot may be cast,
My mind will go back in its dreamings
To the beautiful light of the past.
To the school-house that stood by the meadow,
To the play-ground, the pond, and the swing,
And memory find in the Autumn
The gentle aroma of Spring.

They go from their books and their study,
They go from their pastime and play,
From a band that was tender and loving,
Uncertain their lot and their way;
Their faces all bright with the sunset,
As they leave the old house in their tears;
May their faces be bright with the sunset,
When turned to the valley of years.

I have set no examples of passion
For them to embitter their lot;
I've appealed to their gentler nature,
And taught them what Jesus had taught;—
And if, in their moments unguarded,
Their errors suggested the rod,
I've gone with my burden of sorrow
To them and the presence of God.

I would pray for the loved ones departing,
That God would direct them aright,
Till the bells of the school-room of glory
Ring out from the portals of light.
That they may go forth in their beauty,
As in childhood and youth unbeguiled,
And meet for that heavenly kingdom,
Which Jesus compared to a child.

My life shall be wiser and calmer
By the lessons I've learned from the young,—
I ask not for riches and honor,
Nor love that the poets have sung;
But, when, in life's wearisome journey,
My lot is less pleasant and mild,
I solace would seek from the children,
My sorrows would tell to a child.

—*Boston Recorder.*

IF ?

If our path were strewn with roses
That concealed no stinging thorn;
If the hour when one joy closes
Saw another newly-born—
If our dreams were full of beauty,
And our waking hours of peace,
Would we feel for those whose duty
Never gives their hearts release?

If our dwelling were a palace,
Where we knew no pang or pain.
Where the red wine in life's chalice
Bore no bitterness, no bane,
Would our sympathies awaken,
Would our velvet hands be spread
For the outcast, the forsaken,
Who has neither home nor bread ?

If our raiment were the fairest
That the Indies could afford ;
If the daintiest food and rarest,
Daily crowned our glittering board,
Could our full hearts know the sorrow
Of the patient, toiling poor,
Who tremble lest to-morrow
Bring gaunt famine to their door ?

If we knew no lack, no losses,
Disappointment, toil, or care,
Would we succor him whose crosses
Are too wearisome to bear ?
If we slept on silken couches
Prankt with costly gems, and gold,
Would we pity him who crouches
By the wayside in the cold ?

If the world were juster, truer,
In its censure and its praise—
If our doubts and fears were fewer ;
Fewer weary nights and days.
If there were no graves behind us
Where the loved and lost ones sleep,
No sweet memories to bind us,
Would we weep with those who weep ?

If our hopes were never blasted—
If our love grew never cold,
If our strength and beauty lasted
Till a hundred years were told,
Would our hearts be humbly given
To the giver of such bliss—
Would we ever think of heaven
As a better place than this ?

From Round Table.

CANADIAN HISTORY.

Memoirs of the Richelieu.

No. VIII.—St. Denis.

Who has not heard of the battle of St. Denis ? It is, perhaps, the chief incident of the rebellion of 1837, and, as such, has given a celebrity to the village of that name, that it would otherwise not have. St. Denis is situated on the right bank of the Richelieu, five miles below St. Charles, and twenty above the mouth of the river. It does not differ from any of the neighboring hamlets, except that it is one of the largest.

When the insurrection had fairly broken out, St. Charles and St. Denis, expecially the former, were chosen as the head-quarters of the *Patriotes*, in the district southeast of the St. Lawrence. Dr. Wolfred Nelson, one of the principal leaders, being a resident of St. Denis, most of his partisans naturally joined him there. As we mentioned in our last paper, Cols. Gore and Wetherall were despatched against him. We have already seen how Wetherall succeeded at St. Charles. We are now to relate how Gore was foiled in his mission.

He started from Sorel with a force of 300 regulars, a few cavalry

and one field-piece. He was accompanied also by a company of volunteers, but it appears that these proceeded no farther than St. Ours and did not come under fire. Instead of following the line of the river. Gore passed through the country roads, meeting with no obstacle till he reached the southern outskirts of St. Denis village. There Dr. Nelson determined to oppose his march, and prevent him, if possible, from forming a junction with Wetherall, at St. Charles. The insurgent commander had about 800 men under his orders, only 120 of whom were provided with muskets, the rest being armed with pikes, pitchforks and bludgeons. Nelson barricaded himself, with a number of these, in a large stone house on the river bank. This house, known as that of Mad. St. Germain, still stands, a monument of the battle. Those who were provided with fire-arms were stationed in the upper story, while those who had no muskets, kept guard below with all kind of utensils. It was a very unsoldierly arrangement, for if Gore had been able to surround the house, it would have become a slaughter pen. Luckily for themselves, the insurgents abandoned this position after receiving a few volleys which brought down five of their number. The troops, in their turn, took possession of several adjoining houses, which manœuvre enabled them to keep up a rolling fire at the insurgents, without being much exposed. Though the artillery was also brought to play, Col. Gore perceived that he was making very little progress. He ordered Capt Markham to assault a distillery defended by some fifteen or twenty Canadians. This attack was likewise fruitless, Markham himself was severely wounded, and several of his men were killed.

In the early part of the afternoon, when the inhabitants of the surrounding country discovered that their companions were still holding their own in the village, many of them plucked up courage and joined the insurgent camp. The reinforcement raised the number of those who bore fire-arms to 206. Nelson immediately resolved on assuming the offensive. After a great deal of dodging about fences and walls, he succeeded in dislodging a considerable part of the troops who were firing upon them from behind a barn.

The engagement soon became general throughout the southern portion of the village, but after a contest of two hours, the veteran Gore, an officer who had fought in the Peninsula and at Waterloo, was obliged to sound the retreat. He left his field-piece, part of his ammunition, and many of his wounded in the hands of his enemy. Nelson pursued him a little way, without however doing any further damage.

The leaders Papineau and O'Callaghan took no part in the fight. There was an amusing controversy carried on in 1848, in regard to the former gentleman's behavior on this occasion. Some pretended that he showed the white feather when the hour of danger appeared, while his friends maintain that he was persuaded by Nelson himself to escape before St. Denis was attacked.

If November 23, 1837, was a day of glory for the insurgents, it was stained by a crime, for which their leaders were not responsible, and which the *patriotes* themselves reprobated in open terms. The night before the battle a handsome young officer, Lieutenant Ware, was taken prisoner at St. Denis. He was bearer of a despath from Gore to Wetherall. Nelson ordered four of his men to transport him to the entrenched camp at St Charles, and on the way, he asked to be relieved of his handcuffs, giving his word that he would not attempt to escape. This favor was granted, but the prisoner finding a chance to abscond forgot his pledge and jumped out of the waggon. Mignault, one of his guards, seized him by the collar and could easily have mastered him, but a cry was raised in the village to cut him down. Two or three fell upon him and inhumanly cleft his skull. The poor youth made signs to them to despatch him as soon as possible, and one of them acceded to his request. The body was then thrown on the river bank and left there during the whole day of the battle while some one or two of those who had participated in his murder, strutted through the streets, boasting of their crime.

The grave of Lieut. Ware could be seen up to lately, in the soldier's cemetery on the Papineau road at Montreal.—*St. Johns News.*

The Queen's Pedigree.

The royal house springs from three stems—Saxon, Norman, and Scotch—though it has never repudiated the Conquest, and dates itself we believe, only from the bastard son of Duke Robert, heir of Rollo, the Viking who conquered Normandy from Charles the Simple, and married the French King's daughter Gila. The Conqueror's son, Henry the First, married Matilda, daughter of Malcolm III., of Scotland, and Margaret, grand-daughter of Edmund Ironsides, and representative, after the death of Edgar Atheling, of the old Saxon line. Their daughter, another Matilda, was mother of Henry the Second and from his accession the Plantagenets represented both Norman and Saxon lines, and were entitled, on the principles now held by legitimists, to the loyalty of both races—the conquering and the subject one. This House continued unbroken till the death of Edward the Third, when the abstract right fell for a century into dispute. The "legitimate" claim, in modern parlance, was with the House of York, which inherited direct from Edmund, third son of Edward the Third, and was therefore the nearest male branch. The fourth son, however, John of Gaunt, "time-honoured Lancaster," had married Blanche of Lancaster, representative of the second son of Henry the Third, and therefore of an elder, though female, branch. Both Roses, however, were descended from the Plantagenet stock, and each, in default of the other, was admitted to be unquestioned heir of the throne. Henry the Seventh, the direct representative of Lancaster, fortunately married Elizabeth, heiress of York, and Henry the Eighth therefore united every possible claim—was, in fact, the strict lineal representative of the Plantagenets, and therefore of both Saxon and Norman dynasties. The name of Tudor became that of the family, because the Countess of Richmond, mother of Henry the Seventh, and heiress of the Lancastrian claim, had married a Welsh squire of that name. The three next Sovereigns, Edward the Sixth, Mary and Elizabeth, are out of the line of succession, all dying, fortunately for Great Britain, childless. Henry the Seventh's daughter Margaret, however, whose claim was as perfect as that of her brother, Henry the Eighth, had married James the Fourth of Scotland (killed at Flodden,) and the Scotch House, then called Stewart, on Elizabeth's death, ascended the English throne as representative of every English line.

This House had become regal in Scotland in 1418, Marjory, sole child of Robert the Bruce (of Bannockburn,) having married Walter, eighth Lord Steward of Scotland, and, like herself, a descendant of Kenneth the Second, stem of all Scotch royalty.

The Stewards, the Stewarts, or Stuarts, were therefore "legitimate" Sovereigns both in Scotland and England, and neither the Rebellion nor Revolution, strange, to say, broke up the line. They accepted descendants of the daughter of James the First, instead of descendants of his son. This daughter, Elizabeth of Bohemia, was the mother of the Electress Sophia, and grand mother of George the First, from whom the reigning Sovereign is directly descended. Hers is not, it is true, the most direct branch of the Stuarts, for, on the failure of the Pretender's line—which expired in the Cardinal of York—the "legitimate" claim reverted to the children of Henrietta daughter of Charles the First, and ancestress of the "legitime" Bourbons, and of the House of Savoy, the latter being the nearer to the succession. Neverthless, though not heiress, the Queen is the direct descendant of the Stuarts, and it is a mistake in this sense, to call the royal house a purely German one. No English house in existence is nearer the ancient stock. The great points in the pedigree, the junctions, as it were, which alone it is necessary to remember, are Henry the Second, who inherited from his mother the representation of both Norman and Saxon lines; Margaret, of Lancaster-*cum*-York, who united all the fibres of title derivable from the Plantagenets, and, therefore, from Henry the Second; James the First, who inherited her rights and those of the Scotch throne; and George the First, through his daughter Elizabeth. The Queen is, therefore, by a curious series of circumstances, the only Protestant with a claim to be heir to every family which has occupied the British throne since the Seven Kingdoms were united, and though there are descendants nearer to Charles the First, they, like her, claim through the female line, and her ancestress is the one furthest back on the tree. The inquiry may seem, to modern ideas, to involve some waste of time, but England owes much of her special character, her fixed dislike to break with the past, to the fact that she had never been forced either to import a new dynasty, as the French have done, or to give up the hereditary principle altogether.

The royal title to Ireland, and some other portions of the Isles, rests on a different foundation. Ireland, unluckily for us all, had no regal house to bring to its rulers the advantage of a title by admitted descent. The Channel Islands are the last relic of the old Norman Dukedom, and belong, therefore, rather to the dynasty than the kingdom; the Orkneys came from Norway through Margaret, wife of James the Third,—the King of Norway, unable to pay her portion, having offered the islands in pawn for the amount; and the sovereignty over the Isle of Man was bought during our own day from the representatives of the house of Stanley.—*Spectator.*

Foreign Faces.

Beranger had a beautiful face; it beamed with a genial and fatherly spirit; Lamennais, with his immense brow and piereing eyes, looked like a converted Mephistopheles still troubled with questions, the most purely intellectual and intense of human faces,—to me a terrible face; then there was the extraordinary face of Michael, the advocate, described by George Sand in " Histoire de Ma Vie, " looking as if he had two craniums, one soldered upon the other; the sign of all the high faculties of the soul not more prominent at the prow than the generous instincts were at the stern of the strong vessel. At the first glauce, although but thirty, he looked sixty years old. When you enter the French Chamber of Deputies you are struck with the resemblance to American faces, but they are more refined. The men of state all over the world have the same general traits. It is only by watching the play of emotion and the movement of thought that you notice the difference. Then you see that they have thoughts that are not our thoughts, and are qualified by fine and exquisite things. In one word, they have a refined scale of emotions uuknown to us. It is a great misfortune to be pre-occupied with vulgar or trival things; they cannot make the heroic face. The reason that poets have such beautiful faces, in spite of habits like Burn's and Poe's is that they contemplate beautiful things and think grand and generous thoughts. All the great painters have been handsome and remarkable looking men; Titian and Raphael and Rubens and Vandyke readily illustrate my statement. Tiutoret had a solemn and grand face; Da Vinci, a noble and beautiful face; Rembrandt, a sagacious, honest, profound face. Our fiue sculptors Brown, Ward, Palmer, and Thompson—have something continental about their faces, and do not look narrow, but as if illuminated by a ray of the ideal. The finest faces in Europe were the faces of Shakspeare, Molière, and Goethe. Their faces prove to us that just in the measure that we escape sordid thoughts and material cares, and occupy our minds with the beauty of nature, the wit of men, the poetry of life, we set to work a skilful sculptor, who day by day models with an imperceptible and sure hand the heavy, expressionless clay; and in time the rude features become almost grand with goodness like Lincoln's, beautiful with tranquillity like Washington's, or Titanic like Webster's. Let us imitate the Greeks, the most beautiful of all the historic races, or the Etruscans, who were the most elegant, and recommend to the women of the land to place in their houses the statues of antique heroes the pictures of beautiful women. Each generation should be the perfected illustration of all that we admire or ought to admire. But let us dispense with cast-iron dogs, deer, and nymphs, manufactured by enterprising Americans for our country homes. The worse than barbarous taste showu in these hideous imitations of reality must make a lover of the beautiful despair. We have got to learn that statues and fountains and vases cannot be made as we make sewiug-machines and steam-ploughs; that a cast-iron dog, from a poor model, does not take the place of the antique boar of the Tuileries or the lion of Barye. It is because poets and painters and men of science are admitted iuto the universal life that their faces lose mean local traits aud resemble each other. The noblest men are not national, but universal. When we think great actions we look them; when we entertain dreams and have seutiment we look it, as Hawthorne, as Shelley as Keats. The face betrays the thought. What would Whittier's face be without the poetry that has flown over it? What is any face that has not been touched, shaped, developed by those invisible influences which eome to us from the ideal world and nature, which we call art, science, music? If we spend our days monotonously, like fabricators of pins, we must drain our faces of even what we bring from our anterior life; and how soou most of us lose the traces of that life which in childhood gives such a magic and innocent depth to the eye, which remains sometimes in boyhood and youth,—a wide-eyed, bewildered expression, as if to say the soul does not yet understand why it is subjected to the enormous pressure of prosaic and deadening circumstances accumulated by the machinery of social life—*Atlantic Monthly.*

How to Retain a Good Face.

A correspondent has some fair ideas on the importauce of mental activity in retaining a good face. He says: " We were speaking of handsome men the other evening, and I was wondering why K. had lost the beauty for which five years ago he was so famous. " Oh, it's because he never did anything," said B.; " he uever worked, thought, or suffered. You must have the mind chiseling away at the features, if you want handsome middle-aged men. " Since hearing that remark, I have been on the watch to see whether it is generally true and it is. A handsome man who does nothing but eat and drink, grows flabby, and the fine lines of his features are lost; but the hard thinker has an admirable sculptor at work, keeping his fine lines in repair, and constantly going over his face to improve the original design. "—*Penn. S. Journal.*

SCIENCE.

Progress of Astronomy in 1868.

BY W. T. LYNN, B.A., F.R.A.S.

Of the Royal Observatory, Greenwich.

The Sun.—The principal point of interest in regard to the great central luminary of our system, has been the observation of the total solar eclipse last August. British, French, Prussian, and Austrian expeditions were sent out, and were all, more or less, successful. The accounts of the English observers, Major Tennant, Lieutenant Herschel, and their colleagues, will be found referred to in November number of *The Student*, which also contains a translation of the account of Dr. Weiss, who had charge of the Austrian expedition. The German observations were made at Aden; the French, in Hindostan and in the Malayan peninsula, by M. Janssen and by M. Stephan respectively. A couclusion of great importance resulted from the observations. The rose-coloured protuberances of prominences, eoncerning which there has been so much discussion, were definitely determined to consist of gaseous matter in a state of ignition. The thought occurred to M. Janssen to endeavour to see the spectrum produced by the protuberances after the eclipse, when the protuberances themselves were not visible. And accordingly, the next day, August 19, very early in the morning, he succeeded in seeing the bright lines, which he now knew were due to their presence, and was thus enabled to study the region and extent of the prominences more at leisure, than in the short space of time allowed by the duration of the eclipse. Frequent and great changes were shown in their distribution, and the presence of hydrogen fully proved. On the 4th of September, further observations were made, and M. Janssen considered that he had completely established as facts, " that the luminous prominences are formed of incandescent hydrogen, the gas, which, at least, predominates in them, if they are not exclusively composed of it; and that they are the seat of movements of which no terrestrial phenomenon can afford any idea; masses of matter, the volume of which is many hundred times greater than that of the earth, eompletely ehanging their position and form in the space of some minutes." Not long after Janssen's observations, an observer in England, Mr. Lockyer, also succeeded, on the 20th of October, in seeing the spectrum of the prominences at a time when there was no eclipse to make the prominences themselves visible. The idea had indeed been suggested some time before, and Mr. Huggins had also searched for the lines given by the prominences, but without suecess. Mr. Lockyer, however, had the advantage of a new spectroscope, specially adapted for the purpose, and obtained evidence of the existence of protuberantial matter completely surrounding the Sun like an envelope. Indeed, many of the observations made during total eclipses, had made it pro hable that the so-called prominences were local heapings-up of matter which, to a less extent, surrounded or nearly so the whole body of the sun. It may now, therefore, be considered as proved, that it is enveloped all round by a considerable thickness of gaseous matter, in a state of ignition. The spectral observations made at the late eclipse, show also that beyond this envelope is a far larger one, consisting of non-luminous gaseous or vaporized matter, made visible by refleeting the solar light, and forming the corona.

Another very interesting discovery resulting from the August total eclipse (which will always be a memorable one in the history of astronomy) was the *spiral* conformation of the protuberances, indicating a rotatory motion in the ignited gaseous matter composing them. This was shown by the photographs made under the direction of Major Tennant, and also by the changes of form of the same prominence, as seen at successive times along different parts of the line of totality.

In speaking of the Sun, we must not omit to mention the satisfaetory investigation of the transit of Venus, across his disc, in 1769, which was made last year by Mr. Stone, and of which an account was given in considerable detail in the December and January numbers of *The Student.* Its result was completely to eonfirm the recent measures of the Sun's mean distance, which all methods are now proved to unite in determining to be about 91,500,000 miles. Of eourse this decides also the distance of all the planets, the periods of which are well known, and these periods accurately giving the relative distance by Kepler's third law.

The Planets.—Not much new has transpired in regard to the planets that is worthy of special remark. A larger number of the so-called Minor Planets, forming the group between Mars and Jupiter, was discovered in 1868 than in any previous year. That number amounted to eleven, making the whole number of planets in the group 106. The latest four were discovered by Professor Watson, of Ann Arbor, Michigan. Some further use has been made of these minute bodies in physical astronomy, Professor Hansen, of Gotha, having redetermined the mass of Jupiter by means of the perturbations produced by him on the motions of Egeria. The result agrees pretty nearly with previous determinations.

Comets.—In cometary astronomy, something has been added to our knowledge. The periodical comets of Encke (1) and Brorsen have returned according to prediction, and been well observed. A new comet was discovered by Dr. Winnecke on June 13th, and became for a short time just visible to the naked eye. Its orbit was parabolic, so that it is not periodic. The new powerful agent in astronomical research, spectrum analysis, has again been applied to comets with success. Mr. Huggins examined the spectrum of the new comet just mentioned (which is denominated II. 1868), and found a close agreement between it and the spectrum of carbon. It would appear, therefore, that carbon is a constituent in the composition of comets. The identity of orbit which has been proved to exist between some comets and the more remarkable groups of meteors, has led to some speculation on a possible identity or similarity of constitution. The existence of carbon in comets does not militate against this, as that element has also been found in several masses of meteoric matter which have fallen to the earth. Perhaps the fact may even not be without some suggestiveness that the substance in question enters, on the earth, so largely into the composition of *organic* matter.

Mr. Huggins, and Father Secchi, at Rome, also examined Brorsen's comet with the spectroscope, as they had previously done some others, with the view of ascertaining how far they were either self-luminous or visible by reflected light. The conclusion was that the nucleus alone (with sometimes part of the surrounding nebulous matter), shines with its own proper luminosity, whilst the greater part of the coma and envelopes derive their light from the Sun.. Mr. Huggins made formerly a valuable suggestion on this head, viz., that as the comæ and tails appear to be formed of matter thrown off from the nucleus, which gradually condenses afterwards into a cloud-like mass, there must be an intermediate state in which the matter ceases to be self-luminous, but yet retains its gaseous state and reflects but little light. Thus would be explained the existence of the dark spaces which, in some comets, separate the cloud-like envelopes from the nucleus and from each other.

Meteoric Observations.—These now form a branch of astronomy, and one too of high interest. An account of a very valuable paper, by Dr. Weiss, was given in *The Student* for October (p. 199). It refers more particularly to the curious identity of orbit which exists between some comets and meteors, which was first called attention to by Signor Schiaparelli, in the case of the August meteors. This was afterwards shown to be true also of the November meteors, the orbit of which agrees very closely with that of Comet I. 1866, as that of the August meteors does with the orbit of Comet III. 1862. Dr. Weiss's calculations make it probable that the group of meteors seen about April 20th, move in the same orbit with Comet I. 1861 ; and that another, which has been found to appear about November 28th, has the same path with the comet of Biela, which has been seen only once since its separation into two parts in 1846. He also found that Comet III. 1853, had a remarkable similarity of orbit with a group of meteors seen about August 11th (somewhat later than the Perseides or Principal group of that month), excepting in the element of perihelion distance ; and concluded that it was possible he had hit upon a case in which the tail of the Comet extended over the Earth's orbit, and originated a stream of meteors of considerable length in radial, though small in tangential, direction. If comets really are the original bodies, the gradual dispersion of which, through the feeble cohesion of their parts, produces those meteoric rings, the appearances of which have for some years formed so diligent a subject of investigation, it is undoubtedly a very interesting circumstance, and one from which we may look for further increase in our knowledge of their constitution. But the subject is still in its infancy, and there can be no doubt that comets are bodies of widely different conformation, since any matter existing in space which comes within the sphere ot the Sun's attraction, must necessarily be drawn into an orbit of some kind (permanent only if elliptic) round him. No perfectly satisfactory theory of the tails, by which they are frequently accompanied has yet been brought forward. Too little, moreover, is known of the actual position and curvature of form of these to expect any positive manifestation of their existence, as shown in other phenomena.

Dr. Weiss is of opinion that it deserves more attention than has yet been given to it, that the meteors belonging to different streams possess, to a great extent, distinct peculiarities of colour, appearance of train when such exists, and other particulars. Thus, the meteors belonging to the Perseides constantly increase in apparent brightness as they pass along their path in the sky, being most conspicuous at the time of their disappearance. On the other hand, those which appear about the same time of the year (mentioned just now as possibly due to the tail of the Comet III. 1853), and radiate from the neighbourhood of the pole-star, have a whitish colour, a much less intense light, and exhibit no change in apparent brightness during their course, moving indeed for the most part with such velocity as to leave the impression of mere phosphoric lines.

He goes on to show that the actual height at which meteors appear and disappear is connected with the velocity of their motion, being greatest for those which move fastest. An instance of this is furnished by the well-known August and November showers (the Perseides and Leonides), the latter of which move much more rapidly, and are seen at greater elevations, than the former. Dr. Weiss thinks that it is desirable to ascertain for every known group of meteors, as far as possible, the mean height of appearance and disappearance. At present this can only be done with any certainty in the case of the Perseides, which are first seen at an elevation of about seventy miles, and vanish from sight when about fifty-five miles in height.

The observation of shooting-stars has been well continued during 1868, but all the results are not yet known. Those of last November gave a very brilliant display, even in many parts of Europe. It was most conspicuous about six o'clock on the morning of the 14th, which being several hours after we expected to be in the middle of the stream, proves that its thickness and extent is greater than had been supposed. It was well seen at Rome by Secchi, and at Madrid by Aguilar, and partly also by some observers in this country and elsewhere. A very interesting account of the display, as seen in Canada by Mr. Elvins, and Professor Kingston, at Toronto, was contributed by the former gentleman to the last number of THE STUDENT (p. 467.). The discussion of the observations will doubtless lead to improved knowledge of the constitution of the ring of meteors composing the so-called Leonides.

The Fixed Stars and Nebulæ.—In the wide field of stellar astronomy, observers have been, during 1868, by no means idle. But, partly by reason of the vastness of the field, it is only at distant intervals that results appear which materially affect the extent of our knowledge. A few special points may be just named, whilst the reader is reminded that material is being constantly accumulated which will doubtless hereafter be productive of abundant fruit. Dr. Schmidt, at Athens, and Professor Schonfeld, at Mannheim, have been vigorously following up the subject of variable stars. It is now one of great extent, as well as interest, and its continued prosecution exceedingly desirable. Constant and diligent observation will probably here, as in so many other fields of study, lead in time to a clearer understanding of the true nature and causes of the phenomena seen.

We may mention here that Mr. Birmingham, of Milbrook, who was, we believe, the first to detect the extraordinary outburst of light in a small star in Corona in 1866, discovered also a similar one, but somewhat less conspicuous, in Ursa Major last year. The small star known as 83 Ursæ Majoris, which is barely visible to the naked eye, was seen by him on the night of August 6th, equal in brightness to δ of that constellation, or of the third magnitude. It afterwards gradually faded away again to its ordinary size. So far as we know, Mr. Birmingham was the only observer of this remarkable fact, which affords another instance that naked-eye observing is even still sometimes not unproductive.

Professor D'Arrest, of Copenhagen, has been prosecuting his nebula observations with his magnificent refractor. We mentioned, in the April (1868) number of THE STUDENT (p. 213), his additional interesting observations of the great nebula in Orion (now known to be gaseous in constitution) and its connections.

We gave also an account, in the number for May (p. 284), of a re-investigation, by Dr. Schur, of Berlin, of the orbit of the double star 70 Ophiuchi, which appeared to reconcile all the observations better

1. In addition to the observations of Encke's comet, mentioned in our last number, a good series made at Lund, in Sweden, by Professor Möller and his assistant Herr Dunér, between July 28 and August 30, 1868, has since been published ("Astronomische Nachrichten," No. 1728). I have been informed by Mr. H Wortham, F. R. A. S., of Royston, Herts, and by Mr. T. W. Backhouse, of Sunderland, that they both obtained a view of the comet on more than one occasion, though they did not make any accurate observations of it.

than the calculations of his predecessors. The result was that the one star revolved round the other in the space of ninety-four years: also using Kruger's previous determination of the parallax (which gave a distance of the star from the solar system amounting to about 120 billions of miles), that the mass of 70 Ophiuchi is about three times as great as that of the Sun, and that the distance of the two stars composing it from each other is about thirty times that of the Earth from the Sun. Double-star observations generally continue, and will doubtless long continue, to be an interesting field of research.

Another determination of the parallax and distance of a fixed star has been published, and is referred to in the June number of THE STUDENT (p. 377). The star is α Centauri, in the southern hemisphere already known to be the nearest of all the fixed stars. Professor Moesta, Director of the Observatory at Santiago in Chili, discussed a large number of observations made by him and came to the conclusion that the parallax was 0″88. Comparing this with other determinations, it may, we think, be safely inferred that this quantity is really about nine-tenths of a second, and consequently the distance a little more than twenty billions of miles.

From the above hasty and imperfect sketch, it will be seen that the progress of astronomy during the past year has been far from unsatisfactory. And we may hope that during the present it will at least be not less so.—*The Student.*

The Coming Transits of Venus.

The London Herald says: The Astronomer Royal is doing good service in preparing betimes for the greatest astronomical events of the century. The transits of Venus will take place in 1874 and 1882. Though it may seem a long time to look forward to, to those who are unacquainted with the amount of preparation required for such observation, those who know the difficulty of procuring a large number of first-rate instruments, unless plenty of time is allowed, will know that there is really no time to be lost, especially if, as we should hope would be the case, all the expeditions sent out are provided with precisely similar instruments and apparatus. If any amount of failure takes place, it will not be from want of preparation on Mr. Airy's part. At the late meeting of the Royal Astronomical Society, he showed that there was nothing indefinite about his ideas; he had already prepared careful maps both for observing the ingress and the egress of the planet. He showed the importance of sending expeditions to several places, because, among other considerations, a thousand obstacles might interfere with the observations in any particular place.

There are places which, if weather, etc., are favorable, will be admirable for all purposes, but, as in the case of Kerguelen Land, the chances are very much against a clear atmosphere. Captain Toynbee said this Land is seldom to be found on account of the fog. If practicable, no expedition will be of the importance of one sent to the South Pole, *i. e.*, as near to it as possible. At the South Pole the effect of parallax will be greatest, that is to say, the position of Venus will vary to the greatest extent on the sun's disc. The Astronomer Royal in his maps suggests two points, one in Enderby's Land but here the sun would be too low for it to be a certainly advantageous position—he greatly preferred a point in the Antarctic Continent, where Sir James Ross landed.

As a place for observation nothing could be better. The only point is, will the severity of the climate admit of the expedition? Captain Richards the hydrographer to the Amiralty, spoke well upon it. He showed that if properly fitted out and provided with good huts, clothing and food, there would be no further objection to the place than must stand in the way of any arctic expedition. Those, however, who joined in it would have to make up their minds to one thing, namely, that they would have to spend a year upon the spot; because it was unapproachable at anything near the time when the transit will take place. To show, however, that he did not consider this any way fatal to the position as a station for observation, he said that he should much like to be one of the party himself. In this he was fully borne out by Captain Davis, who landed there with Sir James Ross. So that we may hope that this, at least, will be one station, and that the government will not postpone till too late the preparations to make it as favorable for the comfort of the spirited observers who will join in the expedition as for the objects of the enterprise. It may possibly be advisable to send out an exploring party previously, though Captain Davis did not seem to think it would be necessary.

The first great difficulty in all places will be to get the absolute longtitude. No ordinary nautical longtitude will be of the slightest value. Observations necessary can be made at any places easily accessible, as far as England is concerned, as at Alexandria, where the telegraph will be of great use; at many places too in the United-States, where we can safely leave the work to the Americans. We may especially do the same in the case of the Russians, where the exact longitude of Orsk, the extremity of the great arc of longitude extending from that place to Valencia, is known to a millionth part of a second, or in other words, to absolute certainty. The other places which are recommended to the English Government are—Mauritius for one season, and Madagascar for another. If, however, it should be thought unnecessary to fix on both of these spots, then an intermediate station, viz., on the Island of Bourbon, would be preferable. If the Astronomer Royal can show that the two stations would be of a considerable advantage we hope no financial reasons will prevent his wishes being carried out. Above all things we would urge upon the authorities the importance of making up their minds as to the instruments to be used, and in losing no time in having them put in hand. There is one more point worth noticing. How far photography can be depended upon as to accuracy in helping to discover the sun's distance is not easy to answer off-hand, but certainly it is not to be doubted that much useful and interesting information may be secured by its means.

ART.

New Uses Of Aniline.

Coal, a substance which we take up with tongs in order not to soil our fingers, is not only concentrated heat and light, but is the producer of the most beautiful coloring substances with which we are acquainted.

It has long been known that the aniline colors extracted from coal are used by the dyer, but it is much less generally known that they are applicable to many other purposes.

Since the year 1862, large quantities of aniline colors have been employed by paper manufacturers for the coloring of their paper pulp, or for the azuring of the surface of the paper after its final manufacture.

Aniline has here replaced ultramarine, metallic oxides, and dye woods. It is introduced in aqueous solution into the pulp or at the period of sizing.

The various kinds of shades for windows, lamps, etc., made to imitate fine porcelain, are covered by aniline. A design is printed on paper by means of an aniline lake, dissolved in a solution of a salt of aniline. This is then laid on damp albuminous paper. The color is taken up and fixed by the albumen, and the whole design is reproduced on the paper in a beautiful manner.

Wafers, sand for drying ink, etc., are colored by means of aniline.

Red and violet writing inks are prepared with salt of rosaniline.

Typographical inks are made by dissolving the colors in alcohol holding a resinous substance in solution, and which are precipitated by the addition of water. The precipitate, when dry, is pulverized and mixed with varnish and with ground barytes or white zinc. Instead of barytes or zinc, starch colored by aniline may be rubbed into the varnish.

The same aniline colors are utilized for the coloring of hanging papers, aquarelles, photographs, etc. Photographs obtained by this process are very remarkable for their transparency and delicacy of tint.

Refuse of wool, in the shape of dust colored by aniline, is employed to manufacture the "velvet coated" papers.

Lakes on wood, with splendid matallic lustre are obtained by steeping the wood in hot concentrated solutions of aniline colors, drying rapidly in a current of heated air, and coating with a transparent varnish of copal dissolved in ether. The same operation applies to the coloring of straw hats, and to the production of artificial leaves.

Beads and false enamels are colored with aniline.

The colored globes used for public illuminations are also stained in the same way. For this purpose, they are steeped in a solution of albumen, dried, and thrown into the aniline solution. By this simple process, globes are obtained more splendid even than by the use of the solution of gold or Cassius purple.

Artificial stones, mother-of-pearl, and ivory are treated in an identical manner.

Soap, cold cream, pomatum, cosmetic powders, candles, and lucifer matches are colored by aniline.

The aniline blues and violets are at present of great benefit to the micrographer and anatomist for the dyeing of tissues which they color diversely according to the nature of their parts. For this purpose, they have advantageously replaced carmine and ammonia, which often corroded and destroyed delicate membranes.

The red, blue and violet with collodion form the best kind of liquid for the anatomical injection of capillaries and other minutes vessels. After being thus injected, they may be indefinitely preserved in glycerine.

Aniline colors derived from coal were discovered in 1856, a date which must ever be memorable in the annals of technology.—*Scientific American.*

Photographs in Quinin

A salt well known to pharmaceutists called the "*citrate of iron and quinine.*" This is essentially a compound resulting from the combination of per-citrate of iron (containing some proto salt) with citrate of the well known vegetable alkaloid, quinine. As usually sold, it presents the appearance of a mass of fine greenish-yellow scales, which have been long known to be somewhat sensitive, when dry, to the action of light. The compound is so very soluble in water that it cannot be obtained in crystals; hence the solution of the substance is evaporated to dryness, and the residue sold as the citrate of iron and quinine.

But in this part of the manufacture of the compound, a peculiarity has been introduced. The solution of the citrate of iron and quinine, after its preparation, is evaporated to a sirupy consistence; and now, instead of carrying the evaporation further in an ordinary dish, the sirupy liquid is painted over glass or porcelain plates, and the remaining moisture driven off in a hot-air chamber. When perfectly dry, the compound is removed in greenish-yellow scales by scraping each plate with a knife. This is the general mode of making "scaled" preparations-

Mr Wood, in preparing some of the citrate of iron and quinine in scales, conducted the final evaporation in the full light of an April sun instead of in the dark hot-chamber; as the desiccation proceeded the salt decomposed easily under the influence of the solar rays, those parts of the plate crossed by shadows of bottles, &c., placed in a window, not giving evidence of any reduction. The change observed was simply a whitening of those parts which had been acted upon by light. The salt was now placed in water, and it was found that, instead of dissolving very rapidly as usual, a white residue was left on treatment with water, and this white substance subsequently dissolved very slowly.

The question may now be asked—What is the white insoluble substance resulting from the action of the light on the double citrate of iron and quinine? Mr. Wood, believes that this white substance is *citrate of quinine,* no doubt accompanied by some proto-salt of iron.

If this be true, a photograph is, therefore, obtainable, in which a salt of quinine constitutes the lights of the picture; and so the title which we have given to this article is justified.

But our object in drawing attention to the matter here is to point out the curious and interesting fact (if it be so) that the simple destruction of a solvent, *i. e.*, solution of nitrate of iron, appears here to be the prime cause of the production of the quinine photograph; thus affording us a more extended view of possible processes than we would otherwise have had, while the experiment alone is interesting as touching the manufacture of a beautiful compound of per-citrate of iron—a substance which has long since attracted attention in consequence of the facility with which it is acted upon by light.—*British Journal of Photography.*

OFFICIAL NOTICES.



Ministry of Public Instruction

APPOINTMENTS.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council dated the 12th ult., was pleased to appoint the following School Commissioners and Trustees for the following Municipalities:

SCHOOL COMMISSIONERS.

St. Hélène, Co. of Bagot: Mr. Jérémie Déry.

St. Canut, No. 1, Co. of Two Mountains: M. Paul Joly.

St. Côme, Co. of Joliette: Mr. Jules Marion.

Mont-Carmel, Co. of Kamouraska: Mr. Rémy Lavoie.

Ripon, Co. of Ottawa: Mr. Joseph Sabourin.

Mansfield, Co. of Pontiac: Messrs. George Bryson, John Coble, Thomas Bryson, Patrick Davis, and James McNaughton.

Brompton, Co. of Richmond: Mr. Benjamin Greenlay.

TRUSTEES.

St. Eustache, Co. of Two Mountains: Mr. Robert Miller.

Côte des Neiges, Co. of Hochelaga: Mr. James Snowdon.

St. Romuald, Co. of Lévis: Mr. C. Henry Crawford.

Ste. Foye, Co. of Quebec: Mr. John Pye.

The Lieutenant Governor by an Order in Council dated the 4th inst., in virtue of the powers conferred on him by the Statute concerning Schools, passed in the last session of the Legislature, has been pleased to appoint the following Gentlemen to form part of the Board of School Commissioners for the City of Montreal, namely: the Revd. Paul Leblanc, and Peter S. Murphy and Louis Bélanger, Esqs., conjointly with the Revd. Mr. T. Rousselot, and Edward Murphy and Narcisse Valois, Esqs, appointed by the City Council, in virtue of said Statute.

DIPLOMAS GRANTED BY BOARDS OF EXAMINERS.

KAMOURASKA BOARD.

Session of May 4th, 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (F.) *1st Class*:—Misses Alphonsine Bard, Palmyre Blanchet, Marie Philomène Cloutier, Arthémise Côté Anaïs Desjardins, Augustine Dionne, Euphémie Dionne, Léa Fournier Rosalie Fraser, Célestine LeBel, Demerise Levasseur, Justine Lévêque Adèle Michaud, Eugénie Sirois, and Georgina Soucy.

2nd Class:—Misses Hélène Lagacé, and Adèle Paré.

P. DUMAIS,
Secretary.

WATERLOO AND SWEETSBURGH PROTESTANT BOARD.

Session of May 4th, 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (E.) *1st Class*:—Misses Matilda J. Armstrong, Emma Abbot, Flora M. Bedee, Anna E. Boothe, Dorothy E. Beattie, Mary J. Clark, Jane O. Gilbert, Edna A. Hunt, Susan C. Hemphill, Sophia E. Johnston, Lucy E. Mills, Ella J. Rhicard, Sarah Rudd, Eunice Reuter, Margaret Robinson, Hannah Symms, Catherine L. Truax, Sophia Willard, Messrs. Alfred Hill and John E. Lawrence.

2nd Class:—Misses Mary L. Barnes, Rebecca Galbraith, Almeda Gardner, Elizabeth Hammond, Rachel Hunt, Susan Lee, Charlotte Reuter, Messrs. Alvin Batcheller, James M. Montle and George H. Prentice.

WM. GIBSON,
Secretary.

RICHMOND PROTESTANT BOARD.

Session of May 4th, 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA (E.) *1st Class*:—Misses Louisa M. McCullough, Hannah E. Smith, Rebecca F. McKenzie, Frances Ellen Towne, Eliza A. Atkinson, Elizabeth J. Wilson, Messrs. Ralph Travis and Charles E. Andrews.

2nd Class:—Misses Hattie H. Cleveland, Lucinda Wilson, Sarah Carson Fanny Armstrong, and Mary E. Gold.

C. P. CLEVELAND.
Secretary.

AYLMER BOARD.

Session of May 4th, 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (F.) *2nd Class*:—Miss Maria Angelina Landriault.

JOHN R. WOODS,
Secretary.

GASPÉ BOARD

Adjourned Session of May 13th, 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (F.) *1st Class*:—Misses Anaflette Laliberté and Georgiana Tremblay (E. & F.)

E. J. FLYNN,
Secretary.

—

MONTREAL PROTESTANT BOARD.

Session of May 4th, 1869.

MODEL SCHOOL DIPLOMA, (E.) *1st Class*:—Misses Janet McNaughton, Janet Muir, and Mr. William McDermid.

2nd Class:—Mr. David F. Hawley.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (E.) *1st Class*:—Misses Agnes Cousins, Ellen E. Dean, Augusta A. Derrick, Elizabeth Nicholson, Margaret Nicholson, and Bunnie A. Pollica.

2nd Class:—Misses Mary E. Featherstone, Euphemia Ferris, Mary McMartin, Sarah Whiteside, Messrs. Robert Graham, and George M. Miller.

T. A. GIBSON,
Secretary.

—

MONTREAL CATHOLIC BOARD.

Session of May 4th and 5th, 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (F.) *1st Class*:—Misses Philomène Beauchemin, Angèle Bénard, Tharsile Bergeron, Marie Anne Bernier, Philomène Evélina Bertrand, Adèle Brien dit Desrochers, Aglaë Brodeur, Azilda Colin, Eliza Corbeil, Elvina Mélina David, Constance Dupras, Normandie Dutrisac, Euphéb e Frégeau, Malvina Fontaine dit Bienvenue, Marie Gabouriau, Zoé Gaudette, Alphonsine Guérin, Marie Virginie Hémare, Marie Lacas, Rose de Lima Lalancette, Elizabeth Lallier, Octavie Joséphine Lambert, Edwidge Laporte, Apolline Laurence, Gléphire Lauzon, Emma Lefebvre, Hermine Louise Lefebvre, Azilda Noiseux, Elizabeth Perrault, Célina Pinsonneault, Marie Léna Poitras, Odille Racicot, Léocadie Roberge, Elmire Robert, Rose de Lima Robillard, Emma Sabourin, Emélie Sagala, Aurélie Tétrault, Louise Mélina Villeneuve, Mrs. Bonin, (*née* Adeline Soucis), Messrs. Nectaire Galipeau, and Magloire Black (E. & F.).

2nd Class:—Misses Philomène Aubé, Elmire Augé, Cordélia Champoux, Adée Gazaille, Hermine or Arménie Lachapelle, Emélie Milot, Azilda Pelletier, Marie Christin St. Amour, and Henriette Vezina.

F. X. VALADE,
Secretary.

—

WANTED.

A school by a gentleman furnished with an Elementary School Diploma and good testimonials. Address Ministry of Public Instruction, Quebec.

—

DONATION TO THE LIBRARY OF THE DEPARTMENT OF PUBLIC INSTRUCTION.

The Hon. the Minister of Public Instruction acknowledges, with thanks, the following donation to the Library of the Department:

From M. Vidal, Esq., Representative for the *Fourth District* of Louisiana:—

Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution for the year 1867.
Report of the Commissioner of Agriculture for the year 1867.
Report of the Secretary of the Treasury on the State of the Finances for the year 1868.

THE JOURNAL OF EDUCATION.

QUEBEC, PROVINCE OF QUEBEC, JUNE, 1869.

The Gilchrist Scholarships.

Our readers are aware that the late Mr. Gilchrist bequeathed funds for endowing scholarships, tenable by competitors to whom they might be awarded, at the London University and several other Collegiate Institutions in Great Britain. Of these one has been assigned to be competed for by the youth of the Dominion of Canada.

Last year it was gained by a young man belonging to the Province of Ontario, there being only one candidate for that of Quebec, who, it would appear, was not eligible on account of his age exceeding 22 years.

This year, it is believed, there will be five or six candidates in the Province of Quebec, who are to compete for the Scholarships on the 28th instant, and following days, in the cities of Montreal and Quebec respectively. The sub-examiners for the city of Quebec are Dr. Miles, of the department, and Dr. Chandonnet of the Laval Normal School, and, for Montreal, Professor Robins of the McGill Normal School, and Mr. Archambault.

The prize to be contended for is £100 sterling per annum for each year of a collegiate course to be attended by the successful candidate in the London University, England, or such other of certain designated Universities as may be preferred at the option of the successful candidate.

It is likely that the interest taken in this competition will increase from year to year, and we hope that, in this and following years, the educated youth of the Province of Quebec will not be found to be behind those of the other Provinces of the Dominion in the race for academical distinction. It will, in any case, be an honor worth contending for, even if the successful candidate may not choose, eventually, to expatriate himself for the purpose of attending upon a collegiate course, during three or four years, in a British University. We shall duly chronicle the results of the competition for this year, when they become known.

Educational Reports.

We would hereby tender our thanks to the following Gentlemen,—Hon. A. J. Craig, Superintendent of Public Instruction, State of Wisconsin; Hon. Oramel Hosford, Superintendent of Public Instruction, State of Michigan; Hon. J. P. Wickersham, Superintendent of Common Schools, State of Pennsylvania; Hon. E. A. Apgar, Superintendent of Public Instruction, State of New Jersey; J. D. Philbrick, Esq., Superintendent Boston City Schools; B. C. Hobbs, Esq., Superintendent of Public Instruction, State of Indiana; T. H. Rand, Esq., Superintendent of Education, Nova Scotia; Revd. T. W. Conway, Superintendent of Public Education, State of Louisiana; B. G. Northrop, Esq., Secretary State Board of Education, Connecticut; Commissioner Norris of Ohio, the Superintendent of Public Schools of the City Rochester, and John Haddon, Esq., Inspector of Protestant Schools, New Foundland,—who have kindly favored us with their late Reports on the State of Education in their respective States, Cities, and Provinces. A few of these have been on our table for some time; and others have come to hand quite recently.

In our April number we gave a condensed analysis of the Reports for New-Brunswick for 1867, Pennsylvania, Maine and Missouri for 1868, and promised to pay off arrears in May, but were unable. In our present issue we have confined our attention to a synopsis of the *statistical* portions only of the Reports for Massachusetts, Michigan, Wisconsin, New Jersey, Connecticut, Indiana, and Ohio. In a future number we hope to give the remaining ones in the same order, and afterwards some

extracts frome these Reports on Normal Schools, Teachers' Institutes, District Superintendency, etc.

MASSACHUSETTS, 1868.

The Board say:—"At no previous time in the history of the country, has there been in the public mind so deep a conviction of the value and need of the best education for the people.

The sum expended on the Public Schools, exclusive of expense of erecting new school houses and of school books, exceeds that of last year by nearly a third of a million of dollars. Nearly one hundred new public schools have been established during the year, and the number of scholars has increased in the public and decreased in the private schools.

No statute limits the amount that may be raised by taxation for the support of schools. Good men can be found every where who will supervise the schools, and for adequate compensation, good teachers can be procured and retained. With wise supervision, good teachers and liberal appropriations, the schools cannot fail to flourish.

Upon the Teacher, however, rests the responsibility of imparting thorough instruction, without which all other means and helps are of little avail. Hence every movement made and every dollar spent for the purpose of multiplying good teachers is evidently in the right direction, and it is mainly to their proper education, and to the elevation of teaching to the dignity of a distinct profession, offering as strong inducements as any other, that we must look for permanent improvement in our Public Schools.

The Board of Education long since felt the importance of establishing professional schools, for the instruction of teachers in the *Art* of teaching, and, in the face of much opposition which has mostly died away, succeeded in founding those grand institutions the Normal Schools which the people of the Commonwealth have learned to regard with a just pride. As a proof of the confidence bestowed upon these schools, we need only state, that there are now more pupils in them than at any former period, and two of them have more pupils them they can well accommodate. The demand for graduates from these schools has been greater than the supply for some years past.

In 1858, 76 per cent of all the teachers employed in the Public Schools were females; and, in 1868, they had increased to 87 per cent; a gain of 11 per cent in ten years. It is a gratifying fact that, while they have so largely taken possession of the Public Schools, they have also recognized the necessity of preparing themselves in the Normal Schools for the work of teaching."

The Secretary's Report furnishes the following:—Number of School Districts, 1834; School-houses, 3,350; Public Schools, 4957; number of persons in the State between five and fifteen years of age, 266,745; number of Scholars of all ages in all the Public Schools in summer, 242,760; in winter, 243,425; average attendance in summer, 195,216; in winter, 199,228; ratio of mean average attendance for all between five and fifteen, .74; number under five attending Public Schools, 3,450; number over fifteen, 25,347; number of male teachers during the year, 939; females, 6,862; average length of school year, 8 mos. 5 d.; average salary of male teachers per month, $72. 93; females $27. 84; amount raised by taxes for the support of Public Schools, $2, 635,774. 06; increase for the year, $280,268. 10; amount paid for Superintendence of Schools and printing of School Reports, $88,496. 96; aggregate return as expended on Public Schools alone, exclusive of repairing and erecting School houses, and of School-books $2,850,704.52; increase for the year $318,903.90; estimated value of Public School-houses in 1867, as returned, $9,603,674.24; amount paid in 1867, for erecting and repairing School-houses for Public Schools $1,495,573.78.

Amount expended on Public Schools alone, including the interest on money, invested in School-houses, including also the expense of erecting and repairing, as returned for 1867, and the estimated annual cost of School-books, is about five millions of dollars per annum, or $18.70 for every person in the State between five and fifteen. The whole amount expended on Schools and academies in Massachusetts, exclusive of Colleges and Professional Schools, is *five millions five hundred and fifty thousand* per annum, or $20.75 per scholar in the State, between five and fifteen years of age.

Brookline appropriates $29.82 for every child between five and fifteen; Nahant, $21.62; Arlington, $20.54; Newton, $20.00; Milton, $19.80; Boston, $17.71; and so on descending as low as $1.13. Boston raised by taxes for the support of Schools 1867–68, $638;450.00 for 36,030 children between five and fifteen. Population of Boston,—State census of 1865,—192,324; Valuation (1865), $378,303,357; no. of Schools, 283; School-houses, 77; estimated value of do., $1,776,176.26; cost of erecting in 1867, $203,883.81; average salary of teachers per mouth, including the value of board, males, $242,69; females, $86.43; the Principal's salary of High-School, is $4,000.00 per annum; there are 56 unincorporated Academics and Private Schools, with an average attendance of 2,180, paying tuition fees, $186,173.00.

MICHIGAN, 1868.

The Statistics furnished by the Inspectors' Reports, afford gratifying evidence of progress. Although errors abound, there is still a vast improvement over any previous year, — which is to be attributed very much to the county supervision. The number of towns and cities reported, is 778; districts 4843; the number of children reported between five and twenty years of age, is 354,-950; a gain of 16,756; the number attending School is reported at 249,920; 6,637 of these, under five or over twenty; the number of male teachers was 2,086; females, 7,522; 78 per cent of the teaching is done by females; average length of School year six and one-fifth months; number of School-houses 4,694; there are not less than 200 districts without houses; the value of School-houses and sites reported, is $4,285,627; number of graded schools, 207; average salary of teachers, per month,—males $47.78; females $21.92; the number of visits by County Superintendents, was 5,243; of directors 9,575, an increase of 2,142,—an improvement in the attention of executive, officers, attributable directly to the influence of County Superintendency. In 1857, the whole no. of children was 215,928; attending School 162,936; no. of male teachers 2,131; females 4,605; average of School year 5.7 mos.; salaries of teachers $425, 129.22; raised by rate $121,650.14; for building and repairing $161,350.91;—for 1868 respectively 353,838; 249,920; 2,086; 7,522; $1,038,131,38; $110,654.97, and $805, 382.41.

WISCONSIN, 1868.

From a perusal of the report for 1868 we find that in every particular, there seems to have been a slight gain on the record of the preceding year, though not more than the natural growth of the State would warrant. The whole number of districts in the State is 3,881; number of children over four and under twenty, in the State, 386,640; attending School, 246,105; total no. who have attended Public Schools during the year, 249,007; average number of days School was maintained, 141½; number of pupils who have atteuded Private Schools 14,679; number of teachers required 5,267; number employed during the year, 8,566; average monthly salary of male teachers $42.97; females $27.18; number of Schools visited by the County Superintendent, 4,177; Public Schools in the State, 4,646; no. of Pupils they will accommodate 271,009; total valuation of School-houses $2,573,393.99; expended for building and repairing, $452,419.08; expended for furniture, registers and records $68,897.-75; total expended $1,791,940.52; expended for each person of School age $4.64; for each pupil registered $7.19; the ratio of apportionment last year was 48 cents per scholar.

NEW JERSEY, 1868.

The following is the amount of money received from various sources for the support of Public Education during the School year ending August 31, 1868, $1,313,358.02.

The whole number of children in the State between five and eighteen years of age is 240,870, an increase over last year of 9,852. The amount of voluntary school tax paid in 1857 was $317,184.93; in 1868 $1,140,142.33; the total increase from 1857 to 1866 ten (years) was $189, 477.67; the increase of 1868 over 1867 is $355,411.91. The amount of School tax raised this year is more than double the amount ever raised in one year previous to 1867, and the increase since last year is nearly double the total increase for the ten years preceding 1866. The amount paid, in 1854, for building and repairing School-houses was $44, 925.99,—this year it is $805,581.01—a sum greater than the total amount raised during the fast fourteen years. The total valuation of the School property in the State is returned at $2,114,509.87. According to reports made 104,506 children have attended the public schools some time during the year; 16,755 have attended private schools, and 32,189 attended no school,—leaving 86,290; of which 67 per cent attended the public schools 11 per cent, the private schools and 22 per cent no school. Taking this percentage on the whole number of children in the State, there are 161,048 attending Public Schools, 26,441 attending Private Schools, and 52,881 attending no school; making 240,370 the whole number in the State. Taking the percentage of attendance for the different periods on the whole number estimated to have attended the public schools, there are 19,230 who have attended 10 months; 21,633, betwen 8 and 10 months; 26,441, between 6 and 8 months; 33,652, between 4 and 6 months, and 60,092 for a period less than 4 months, a total of 161,048.

CONNECTICUT, 1868.

Number of School Districts in the State, 1,572 ; nnmber of common or Public Schools, 1,640 ; number of departments in Public Schools, 2,140 ; number of children betwen four and sixteen years of age, January, 1868, 123,650 ; number of children between four and sixteen years of age, January, 1869, 129,082 ; average number in each district between four and sixteen gears of age, January, 1869, 79 ; average length of Public Schools for the year, 8 months, 3 days ; number of Scholars over sixteen year of age in Public Schools, 2,644 ; number of teachers in winter ; males, 645 ; females, 1,580, total, 2,225 ; number of teachers in summer ; males, 150 ; females, 2,057, total, 2,207 ; number of teachers of the same School two or more successive terms, 1,453 ; number of teachers who never taught before, 651 ; average wages per month of male teachers, including board, $56.64 ; averages wages per month of female teachers, including board, $26.93 ; capital of the School Fund, $2,046,108.87 ; dividend per child from School Fund, 1869, $1.00 ; amount raised for Schools by town tax, $160,347.35 ; increase for the year, $10,666.36 ; amount raised for Schools by district tax, $467,804.77 ; increase for the year, $872.87 ; total amount received for Public Schools from all sources, $1,048,086.71 ; increase for the year, $59,280.39 ; amount received for each child enumerated $8.44 ; increase for the year, .30 ; amount expended for teachers' wages, $609,658.05 ; increase for the year, $52,464.83 ; amount expended for new buildings,$276,901.14; increase for the year,$80,447.86 ; amount expended for repairs, $51,781.32 ; amount expended for libraries and apparatus, $3,898.87 ; increase for the year, $1,095.94 ; amount expended for other objects, $97,746.85 ; increase for the year, $5,546.10 ; total amount expended for Public Schools,$1,102,170.19 ; increase for the year, $139,441.98.

INDIANA, 1868.

Whole number of children between 6 and 21 years of age, 591,661 ; number of School Districts in the State, 8594 ; number of Districts in which Schools were taught within the year, 8,453 ; Pupils attending Primary Schools, 275,746 ; Pupils attending High Schools, 10,991 ; average daily attendance in Primary Schools, 275,745 ; average daily attendauce in High Schools, 7,595 ; average length of Schools in days, 87 ; number of Male Teachers employed, 6,462 ; number of Female Teachers employed, 4,236 ; number of Male Teachers licensed, 4,588 ; number of Female Teachers licensed, 3,108 ; average monthly compensation of Male Teachers in Primary Schools, $37.00 ; average monthly eompensation of Female Teachers in Primary Schools, $28.40 ; average monthly compensation of Male Teachers in High Schools, $64.60 ; average monthly compensation of Female Teachers in High Schools, $42.00 ; average cost of Tuition per pupil, per month, in both grades, $1.20 ; amount expended for tuition, $1,474,832.49 ; number of School Houses built within the year, 424 ; total value of School Property, $5,228,501.00 ; number of Frame School Houses in the State, 6,906 ; number of Log School Houses in the State, 831 ; total number of School Houses, 8,403 : amount of Special School Revenue expended within the year, $1,050,139.03 ; number of volumes of Township Library, 282,802 ; number of volumes taken out of Township Library for use during the year, 140,279 ; amouut paid Trustees for managing educational matters, $43,598.39.

By an expenditure of $1,474,000, the schools throughout the State have been kept in operation for an average of eighty-seven days,—or a little less than four and half months.

OHIO, 1868.

The leading facts and transactions in the administration of the school system of this State in the past year may be summed up as follows :

At the beginning of the School year (September 1st, 1867) there were in the State 1,019,292 youth legally entitled to admission to the Public Schools ; 672,053 of whom were residents of the sub-districts, and the remaining number, 347,139, were resideuts of the separate districts (cities, towns and villages).

At the same date, there were in the State 11,353 school-houses, the valne of which, together with the grounds and out-buildings, as estimated by local school anthorities, was 9,072,443 dollars.

It appears that in the sub-districts there was one school-house to every sixty-three resident youth of School-age. For the schooling of the 1,019,192 youths to be provided for, 11,784 schools, located within easy reach of the homes of the pupils,affording accommodations for all, and requiring constantly 14,070 teachers, were opened and sustained, on an average, 27.81 weeks, or 139 days. The number of persons actually employed in the schools in the capacity of teaehers was 21,592. The number of youths whose names were entered on the school registers was 731,772, the average daily attendance being 410,721. From these facts it appears that of the School opportunities offered, considerably less than one-half was accepted, the average attendance to each youth of legal School age being only eleven weeks and two days, or fifty-seven days.

To provide School revenues, in addition to those arising from the "irreducible School Funds of the State," the maximum rates of levy authorised by law were as follows : "on each dollar of taxable property in the State, as valued and entered on the grand list," for the year, one mill and three-tenths ; on the dollar valuation of the property of each township, five mills ; and on the dollar valuation of the property of each separate district, seven mills. The rates of levy actually assessed for School and School-House purposes were as follows : by the State authorities on the grand list, one mill and three-tenths ; by the local authorities, in townships, three mills and twenty-eight hundredths, and in the separate districts, six mills and fifty-seven hundredths. The total receipts from these sources, including the balances from the year preceding, amounted to 7,395,231 dollars. Of this amount, 4,060,880 dollars were expendend in payment of teachers' wages, and in defraying the contingent expenses of the schools, and 1,644,176 dollars in the purchase of School-House sites, the erection of new buildings and the repair of old ones, leaving a net balance in the treasuries, at the beginning of the current year, of 1,690,175 dollars.

Exclusive of State Officials, the whole number of School Officers required by law in the general administration and local management of the Schools, was 38,905.

The appropriations for the purchase of sites and the erection of new School-buildings have been liberal beyond precedent, and the work of providing substantial and commodious buildings have been prosecuted with unexampled vigor and intelligence. The whole number of School-houses erected or completed within the year, was 635. Of the number (574) erected in the sub-districts, 427 are framed and 147 are brick buildings. The average cost of these buildings was $931, the aggregate cost being $534,577. The remaining number, sixty-one, were erected in the separate districts at an average cost of $10,556, the aggregate cost being $643,934. Of these, nine are framed and fifty-two brick buildings. They are almost without exception, large, substantially built and pleasantly located, many of them beiug models of architectural beauty, well lighted, and provided with the most approved methods of heating and ventilation. One noticeable and most commendable feature in providing new school-buildings in the separate districts is, the increasd attention given to the selection of suitable sites. As a rule, the new buildings are not located near the business centres of the towns and villages, but may be found in the most healthy, sightly and quiet localities within the limits of the districts. The school-grounds adjacent to these buildings rarely, except in the cities, consist of less than one and one-half acres of land, often consist of from three to five, and in some instances of from five to eight acres. Increased attention is also given to the embellishment of these grounds, with a view, of course, to the cultivation of taste, and the promotion of good order, habits of cleanliness, aud social refinement among the pupils.

Books and Current Exchanges Received.

From Dawson Bros., Montreal : The OLD TESTAMENT HISTORY, from the Creation to the Return of the Jews from Captivity, with maps and woodcuts : Edited by William Smith, LL. D., Classical Examiner in the University of London.

POPE'S POETICAL WORKS, with a Biographical Notice : Edited by the Revd. H. F. Cary, M. A.

COMPLETE POETICAL WORKS of H. K. White, wlth a Life of the Author.

A COMPENDIUM OF MENTAL ARITHMETIC, for the use of Schools, by F. E. Juneau, Esq., Inspector of Schools.

ANNUAL REPORT of the Board of Education of the State of Connecticut together with the Annual Report of the Secretary of the Board for the year ending August 31, 1868.

FIFTEENTH ANNUAL REPORT of the State Commissioner of Common Schools of the State of Ohio for the School year ending August 31, 1868.

THIRTY-SECOND ANNUAL REPORT of the Sneprintendent of Public Instruction for the State of Michigan for the year 1868.

AN ACT AND ACTS Amendatory thereto to Establish and Maintain a System of Free Common Schools for the State of Arkansas.

ANNUAL REPORT of the Jersey State Board of Education with the Report of the State Superintendent of Public Instruction for the School year ending August 31, 1868.

Twenty-Sixth Annual Report of the Public Schools of the City of Rochester.

Annual Report of the Common, Superior, Academic, and Normal and Model Schools in Nova Scotia for the school year ended October 31st 1868,—by the Superintendent of Education.

Report upon the Inspection of Protestant Schools in Newfoundland for 1859, 1864, and 1867; For which we are indebted to John Haddon, Esq., Protestaut Inspector of Schools, N. F. (1)

Journal of Education, (St. Louis) for June.

Ohio Educational Monthly, a Western School Journal, (July.)

The Maine Journal of Education for June.

The California Teacher for June.

The Pennsylvania School Journal for June.

The Minnesota Teacher and Journal of Education for May and June.

The Young Crusader for June. - Just the thing for youth.

The Printer, a Monthly Newspaper devoted to the interests of the "Art Preservative of all Arts," No. 1 for April; published by John Greason, 75, Gold Street, N. Y. Price $2.00 per annum in advance.

The Manufacturer and Builder for June.

Educational Gazette for May and June. Both good.

Leizure Hours, a monthly Magazine, devoted to History, Biography, Prose, Poetry, Wit, Romance, Reality, and Useful Information, for June. This is an excellent number.

Advertisers Gazette, (June) Journal Devoted to the Interests of Advertisers and Newspaper Publishers;—Issued monthly at 40 Park Row, New-York.

Peter' Musical Monthly, for June, contains I'm still a friend to you; Carrie Vaughan; Darling Linnie Dorn; " Those Dark Eyes;" Pet Schottisch; Rêve Angélique—Valse Brillante; Golden Chimes; Hattie Bell; My Southern Sunny Home; Ellanore, besides a great deal of most agreeable reading.

American Educational Monthly; Devoted to Popular Instruction and Literature, for July; published by J. W. Schermerhorn & Co., 14, Bond St., New-York, $1 50 per annum. This Journal is one of our great favorites,—not only for the vigour with which its articles are written but for their freshness of treatment.

The Illinois Teacher; Devoted to Education, Science, and Free Schools, for June.

The Cincinnati Medical Repertory, edited by J. A. Thacker, M. D., one dollar a year in advance. (2)

The National Normal for June.

The Nursery, (July) a Monthly Magazine for Youngest Readers,—beautifully illustrated, and only $1.50 a year.

The Mount Auburn Index, for June.

The National Normal, (June). An Educational Monthly, edited and published by R. H. Holbrook, 176, Elm St., Cincinnati, O. The articles are varied and good.

The Indiana Teacher, (June). A Monthly Journal, devoted to the interests of Common Schools. $1.50 per annum.

Dayton Weekly Ledger, Dayton, O. June 10th, 1869.

Journal of Education, Province of Ontario, for April and May.

The Albion, a Weekly Journal of Literature, Art, Politics, Finance, and News;—Kinahan Cornwallis, Editor and Proprietor, No. 39, Park Row, N. Y. Subscription for one year, with any two of the large-sized Albion steel engravings, in addition to a small one of the Prince of Wales, free and prepaid by mail, six dollars in advance.

Hearth and Home, for the Farm, Garden, and Fireside, July 3rd, 1869, is received and well sustains its established character as a family paper.

The Weekly Spirit of the Times, and Northampton Educator is to hand for May 1st. We have only received in all about four Nos. of this Journal.

Southern Illinois Teacher for May. Glad to see the face of our old friend, who Phœnix like has arisen from its ashes

Packard's Monthly for June and July.

---

(1) We have to thank Mr. Haddon not only for his Reports, but for his very kind note. We are pleased to earn the favorable opinions of such men as Mr. Haddon.

(2) We never received Nos. 1, 4 and 5 of this valuable exchange.

MONTHLY SUMMARY.

EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

—A curious work has been published at Breslau, Prussia, giving the result of an examination of the eyes of ten thousand and sixty school children. The proportion of short-sighted children was 17.1 per cent, or seventeen hundred and thirty among ten thousand and sixty. No village children were found to be short-sighted until they had been some time at school—at least half a year. There were, in proportion, four times as many short-sighted children in the town (Breslau) as the country, and short-sightedness increased generally with the demands made upon the children. The author of the work attributes the evil in a great measure to the bad construction of school benches, which force the children to read with their books close before their eyes, and with their heads held downwards.

—*Expenses at Cambridge University.*—All students dine in hall, a certain number of dinners there per week being compulsory. The charge for this varies in the different colleges from 1s. 6d. to 2s. 6d. per day. This comprises a certain dinner, and anything had which is not comprised in the college provision is supplied from the kitchen and charged for separately. As regards breakfast and tea, the student may supply himself, if he pleases, from shops in the town; but more usually bread, butter, and milk are dealt out from the college butteries every morning to the various gyps for their respective masters. Other things will be kept in stock by the student himself. To sum up briefly the annual expense while at Cambridge, and taking rather a low estimate, we may compute them as follows:—For a pensioner—Tuition, £18; rooms, £8; attendance, gyp aud wife, £4. 10s.; coals, about £3; cost of living for 25 weeks, at 25s. per week, £31. 5s.; sundries, about £5: shoe-cleaning, £1. 1s; extras, £3; total, £73. 16s. Under the heading "extras" are included all fines, library payments, &c. A sizar's expenditure will be diminished by £12 in the tuition, by £1. 10s. in the gyp, and possibly by £3 in the rooms, making the total about £57. 6s. This, again, is a very low estimate, and does not include private tuition, clothing, pocket-money, the cook's bill, or any expenses except those which are absolutely necessary during a residence of twenty-five weeks at the University. Taking every thing into consideration, except the expenses of living while away from Cambridge, we should say the lowest amount upon which a man can live with any thing like comfort is £140 for a pensioner, and £120 for a sizar. A syndicate of the University have just presented a report on a scheme for enabling students to be members of the University and obtain a degree without being members of a college. This will probably materially diminish the expenses of residence.—*Caseell's New Popular Educator.*

—*Proposed Examination of Schoolmasters.*—The Syndicate of the Senate appointed by the University of Cambridge, December 10, 1868, to consider a memorial from the Scholastic Registration Association on the subject of instituting an Examination for Schoolmasters, reported on April 14th, that in accordance with the terms of the reference, they had directed their attentions to two points (1), whether the University can undertake to test the acquirements and intellectual ability of Schoolmasters; (2), whether it can provide the means of testing their professional ability and power of teaching. With regard to the first point the Syndicate are of opinion that it is not desirable to institute any new examination, as such an examination must embrace a wide range of subjects, in order to meet the requirements of different Schoolmasters. They are further of opinion that the Local Examinations, though embracing to a certain extent such a range, are not suited to the object of ihe memorialists. But they consider that Schoolmasters may be admitted, under certain conditions, to many of the examiuations at present held within the University, with much benefit to the Scholastic profession, and to the public at large.

The Vice-Chancellor convened a meeting of Members of the Seuate to consider this subject on the 16th, when it came on for discussion accordingly. No opposition was offered to the scheme.

—*Cambridge Examination for Schoolmasters.*—It was with sincere pleasure that we read the announcement that the University of Cambridge resolved to admit Schoolmasters of a certain standing to the regular University Examinations, without requiring them to be resident. We are sure that the Syndicate, i.e. Committee of the Senate, appointed to consider the petition of the Scholastic Registration Society, to whom the credit is due of having originated the proposal, did not recommend the measure without having given it most anxious attention; but their recommeudation of it was so decisive that the Senate adopted their opinion almost without discussion. This is fresh evidence of the large liberal spirit for which Cambridge has so long been conspicuous, which leads her, while not omitting her primary duty of directing the highest education of the country, to sympathise with every judicious effort to improve the education given in the schools of England. Conjointly with Oxford she now, as every body is aware, administers the Local Examinations. It may not be so well known that in 1862 a grace was also passed by the Senate authorising the Syndicate already charged with the adminis-

tration of the Local Examination Scheme 'to entertain applications for the appointment of one or more persons that should examine the scholars of the school that makes the application,' in other words authorising them to send down an Examiner, to examine and report upon any school which shall desire to have the efficacy of its general work thus tested. Now it offers to give credentials of ability, which all must recognise as conferring a real claim to public confidence, to any Schoolmaster who upon examination reaches that standard of attainment which the University now recognises as conferring on residents the title to a Degree. We are sure that many, who having been educated in our Training Colleges, have since qualified themselves by self-denying labour, for taking posts in higher schools, will most gladly take advantage of this offer. Hitherto they must have often felt that their claims in their new position on the confidence of their chief, their colleagues, and the parents, in some respects lacked support. Their Certificates might stand for much, but it did not guarantee knowledge of all the subjects, it might be, which they were called upon to teach. Dublin University has long been ready to grant degrees to non-residents, but Dublin is a long way off, and there are comparitively few Graduates of Dublin holding assistant masterships in English schools. Now to have passed the Cambridge Degree Examination is to take rank in point of attainments at the least, with the University men working in the same school. We suppose that most of our readers are to some extent aware of these Examinations, which are now open to them. We can assure them that but for the Latin and Greek, which after all will not take them into such very deep water, the ordinary A.B. examination may be succesfully passed on a year's reading (very possibly on less) by any man who at the end of his second year at a Training College has been placed in the first class. The 'Honour' examination is of course another matter altogether. But here there is a fine field open to any man of ability who has worked hard at any favourite subject. The mysteries of the 'Classical Tripos,' the 'Mathematical Tripos,' the 'Natural Science Tripos,' the 'Moral Science Tripos' must be learnt from the 'Cambridge Calendar,' if possible, illuminated by the comments of some friend who has *lately* left Cambridge. We promise to give our readers some assistance in this matter on a future occasion. At present we will do no more than recommend all certificated teachers, who are present or paulo-post-future masters in classical schools, to present themselves for examination at Cambridge at the earliest opportunity, convinced as we are that it will give them stability and gain them respect in those positions, and impressed as we are profoundly with the belief that, whether it stands alone, or is merged shortly in some larger scheme of Scholastic Registration to be initiated by Mr. Forster's Bill, this recognition by the University of scholastic attainments, as such, is a measure which will tend most powerfully to the advantage of our secondary schools, to the improvement of the schoolmaster's social position, and to the ultimate confusion of charlatanry.—*Papers for the Schoolmaster.*

METEOROLOGICAL INTELLIGENCE.

— Meteorological observations taken at Quebec during the month of May, 1869—Lat. 46°48'30" North; Longitude 71°12'15" West; height above St. Lawrence, 230 feet, by Sergt. John Thurling. (1)

Barometer, highest reading on the 28th..............	29.945 inches.
,, lowest ,, 3rd...............	29.017
,, range of pressure.....................	0.928
,, mean for month reduced to 32°...........	29.530
Thermometer, highest reading on the 25th............	81.2 degrees.
,, lowest ,, 1st............	27.0
,, range in month.....	54.2
,, for month................................	50.1
,, mean of maximum in sun's-rays, black bulb..	94.1
,, mean of minimum on grass.................	39.1
Hygrometer, mean of dry bulb.......................	52.7
,, wet bulb........................	46.9
,, dew point......................	40.5
Elastic force of vapour..............................	.252 inches.
Vapour in a cubic foot of air........................	2.8 grains.
,, required to saturate, do..................	1.6 ,,
Mean degree of humidity (Sat. 100)..................	63
Average weight of a cubic foot of air.................	534.6 grains.
Cloud, mean amount of (0-10)........................	6.8
Ozone ,, ,, (0-10)........................	1.0
Wind, general direction.............................	E. and S. E.
Mean daily horizontal movement...........	128.7 miles.
Rain, number of days it fell..........................	13
amount collected on ground.................	2.74 inches.

(1) *Correction of error in May number* :—

Barometer — read lowest on 21 instead of 31.
Hygrometer— read mean of dry bulb 39.2 instead 35.8.
,, read mean of wet bulb 35.8 instead of 39.2.

— From the Records of the Montreal Observatory, Lat. 45° 31' North; Long. 4h. 54m. 11sec. West of Greenwich, and 182 feet above mean sea level for May, 1869.—By Charles Smallwood, M.D., LL.D., D.C.L.

DAYS.	Barometer corrected at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	
1	29.574	29.557	29.451	33.4	54.6	42.1	W	S W	S W	89.74
2	.225	.149	.050	41.2	39.7	33.0	N E	E	E	97.70
3	28.875	28.842	.043	33.1	40.2	37.7	N	N	N	88.24
4	29.151	29.301	.325	38.0	42.1	40.2	W	N E	N E	69.74
5	.451	.518	.649	40.0	56.2	41.7	N E	N E	N E	99.84
6	.700	.627	.541	36 1	66.2	53.0	N E	N E	N E	101.10
7	.626	.637	.650	50.1	73.7	54.2	N E	N E	W	91.11
8	.626	.600	.551	47 8	76.4	56.2	N E	W	W	86.74
9	.500	.459	.499	52.8	61.1	53 9	N E	N E	N E	104.10
10	.531	.517	.462	47.3	76 2	56.7	N E	W	W	97.97
11	.349	.347	.350	52.0	78 9	54.7	W S W	W S W	W S W	67.24
12	.449	.479	.501	50.2	52.7	46.2	N E	N E	N E	211.04
13	.422	.414	.310	44.9	54.1	43.3	N E	N E	N E	191.10
14	.112	.109	.111	47.0	56.0	47.0	N E	N E	N E	211.21
15	.111	.174	.200	46.0	49.2	44.9	N E	N E	N E	247.16
16	.151	.109	.041	46.9	52.6	47.0	N E	N E	N E	279.94
17	.050	.197	.208	47.2	49.2	47.9	N E	N N	N E	141.10
18	.361	.362	.450	46.9	48.4	48.0	W	W	W	97.90
19	.450	.411	.362	50.0	52.6	53.0	W	W	W	101.10
20	.411	.442	.511	54.1	56.1	49.9	N E	W	W	98.12
21	.550	.537	.500	44.2	55.0	48.7	W	N E	N E	71.12
22	.451	.449	.449	46.3	58.4	52.2	N E	N E	N E	81.10
23	.401	.462	.449	52.1	71.2	59.6	W	W	W	107.24
24	.502	.501	.449	53.9	78.4	66.2	W S W	W S W	W S W	117.19
25	.498	.462	.420	59.7	78.0	67.9	W	W	W	204.12
26	.525	.447	.650	57.0	44.1	42.0	N E	N E	W	119.10
27	.702	.722	.747	38.2	58.6	54.7	N	N	N E	199.74
28	.812	.657	.611	47.3	70.1	52.8	N E	S W	S W	101 00
29	.601	.619	.675	54.4	73.5	58.0	S W	S	W	88.24
30	.701	.602	.560	57.9	78.6	63.3	W	W	W	91.11
31	.551	.499	.478	63.1	72.2	65.8	W	W S W	W S W	88.24

REMARKS.

The highest reading of the Barometer was on the 27th day, and was 29.747 inches; and the lowest reading was on the 3rd day, and indicated 28.842 inches, giving a monthly range of 0.905 inches. The highest reading of the Thermometer was on the 30th day, and was 78°6; the lowest reading was on the 1st day, and was 32°9, showing a monthly range of 45°7. The mean temperature of the month was 52°96, which is a trifle lower than the *Isotherm* of the month of May, for Montreal, reduced from observation during a long series of years.

Rain fell on 13 days, amounting to 2.855 inches. Snow fell on 2 days, amounting to 3.14 inches; making a total amount of 170.53 inches for the winter 1868-'9.

PRINTED BY EUSÈBE SENÉCAL, MONTREAL.



THE JOURNAL OF EDUCATION.

Devoted to Education, Literature, Science, and the Arts.

Volume XIII. Quebec, Province of Quebec, July, 1869. No. 7.

TABLE OF CONTENTS.

EDUCATION.

Address to Young Teachers (1)

I respond to the call, made by your esteemeed and able rector, to say a few words of advice to the students leaving Moray House. I do so, not from any sense of my ability to say anything valuable, but from my desire to renew my acquaintance with an institution in which I spent many of the most profitable and valuable years of my educational life. To say anything new, or even unusual, to young men and women who have been ransacking works on method, or or mental or moral training, who have been the special objects of exhaustive lectures on such subjects for the last two years, and who have just risen from a Government examination, well up in all details, is a hopeless task. In fact, I very much fear that if I were to be examined by my audience on these matters, they would have little difficulty in concluding that I had a slender claim to authority in regard to them. Still, I know the students of Moray House from several years' acquaintance with them. It is somewhat over ten years since I left Moray House, and I had then been some years in the Normal Department. I must confess that I never dealt with students who had a keener relish for knowledge, or who were more prepared to sacrifice ease and enjoyment to acquire it. And the subsequent career of many of them has more than borne out the promise they then gave. I have no doubt the qualities of those now before me fully maintain this former reputation, and give as ample promise for the future. I feel, however, a disadvantage on the present occasion, as compared with my former position. I then allowed no one to differ from me ; and if a student did not say as I said, or did not prove as I proved, he was cut down fearfully in his examination papers. Now, in the few remarks I make at present, I do not wish to occupy the lofty dogmatical position I then held ; I do not now play the lecturer, and no evil consequences, either in respect of examinations or any thing else, can follow those who differ from me. I would only speak conversationally, as I would do to a young friend of my own who was beginning his career as a teacher, being at the same time convinced that his own judgment and experience might be as good as mine. I feel sure that you will be prepared to listen to me in this light.

In the first place, I would congratulate you on your entrance into a really pleasant, useful, and honourable profession. You will have to discharge functions of the utmost value to the community, which to the kindred mind is fraught with many and lasting pleasures. To see the young mind growing under your care, acquiring its marvellous powers under your direction, and

(1) Delivered, before the students of Moray House Free Church Training College, at their parting soiree, by Dr. Ferguson of the Edinburgh Institution.

perhaps taking a bent that it will keep for life, is both gratifying and rewarding. In what other profession or occupation have you such noble work? With the exception of the preaching of the blessed word, there is no position in life where you can have higher aims or purer motives. But you may say, Does society generally hold it in this light? Is not the teacher's task an ill requited and ill-remunerated one? There may be, and there is no doubt truth in this objection; but I venture to say that, in the opinion of all those whose opinion is worth repeating, it holds the esteem it ought to hold. Besides, if a profession is in itself eminently respectable, its not being fully recognized, or fully remunerated, is merely a temporary drawback, and its essential worth will inevitably place it, in the long run, in its right place in the social fabric. It is better to belong to a profession that is lightly esteemed, but is destined to obtain the highest repute, than to belong to one of high estimation, with little ground for its being so. In our own day, the position and emoluments of the schoolmaster have been immensely enhanced, and we have by no means come to the end. In foreign countries, the schoolmaster of even an elementary school is a man of acknowledged respectability. I lately took up a French A-B-C book, whose author had been decorated by the cross of the legion of honour for what by some may be considered his humble authorship. The French Government thereby acknowledge that the man who writes an excellent primer, stands on the same level in the useful social scale with one who storms a battery, or who administers law or medicine. The old maxim that to be respected you must be yourself respectable, holds in our profession with great force; and if you are respectable, you will have little cause to complain of want of respect.

I am one of those who consider that there are only two requisites for a teacher,—to know what he has to teach, and to be possessed of common sense. This last is considered essential to the successful dealing with our fellow-men, and I do not see that it can be otherwise in our dealings with the younger members of our race. To know when to cajole or to threaten, when to induce or to force, when to denounce or to praise, when to stand firm or to give way, when to pity or to punish, and when to be patient or to resent, is pretty much what makes the successful men of the world, and the same discernment cannot fail in our dealings with the young. To fancy, as some practically do, that they have a divine right to teach, independent of their personal merits and sensible behaviour, is to occupy a ridiculous and impossible position. The Normal Schools give the knowledge you require, and most valuable hints as to the best and easiest way of communicating it, but they cannot make you sensible, if you are not so already. A man who is not as careful, as just, as reasonable, and as kind in his dealings with the most inconsiderable of his pupils as he is with his fellow-man, will not make a good teacher. Without the requisite knowledge and attainments, the would-be teacher is an empiric; without the requisite common sense, he is a bungler.

But common sense, as applied to teaching, is a very vague term, and under it might be included all kinds of possibles. One or two instances taken from practice may illustrate what this common sense is. I would not, for instance, have any arrangement in a class or school that was not in itself reasonable, and commended itself to the pupils themselves. They observe it, because they think it proper and right, as well as commanded by the teacher. The course of study is manifestly entirely at the judgment of the master, and pupils will have no hesitation in implicitly following what he requires; it is only in parts of it that they can discover the design of the instructor. But what I refer to is the regulations for carrying out this course, the length of the lessons, and the injunctions as to order, which are quite within their judgment. Nowhere is the distinction between the real master and the would-be-one more palpable than in the absence of endless petty and really ineffectual regulations. The order is perfect, and yet scarcely a word is said about it. The half-order man legislates as follows: " No speaking," and then he frames a long list of punishments according to the frequency of the offence; " No trifling with pencils and knives, or other things, and then an equally complicated arrangement; " You must look at me, or a stated misfortune will befall you; If you laugh, I'll flog you, " and such like regulations, which one would think, from the result, were intended more to suggest than to cure the evils complained of. Then follows a long list of expostulations: " Did I not tell you so and so? if you do it again, I'll punish you. " In the midst of a perfect uproar, the loud but ineffectual deliverance is given, " The next boy I find speaking, I'll do so and so to him, " but the noise is thereby not a whit abated. Now, common sense would tell us that if a master has earnestly impressed his class with the importance of the work, and of his determination to do it, all these petty rules might be dispensed with. Boys are as good judges as the master as to what will hinder it, and will, without specification, avoid all such. The mention of them is almost a confession that the master expects them, and cannot prevent them, and that as the spirit of order is wanting, he will endeavour to make up by the letter of it. The power to impress a class with the necessity, pleasure, or importance of work, is the *sine qua non* of a teacher, and if he lacks it, he has manifestly mistaken his profession, for no amount of regulation and expostulation, or even of flogging, will supply its place.

Judging from my recollection of myself when I began teaching I should say that young teachers have an exaggerated notion of their own importance and dignity. They are always falling foul of this bit of mischief and that bit of carelessness, as an indignity specially aimed at them, and they must resent it with a high hand. The somewhat undignified, but very expressive phrase, " Grin and bear it, " does not enter into their philosophy, but to each offence, real or imaginary, must be meted out its condign punishment. I can fancy such a scene as this in my early experience. A boy might say somewhat ill-naturedly, " It is not fair,', at which I flared up and asked, " Do you know who I am? How dare you speak in that way? I'll teach you, sir, to shew proper respect? " Observe the word sir, it is a grand monosyllable when a man is in the heroics. The end of the matter was that I vented my superfluous energy on his unfortunate palms, and after all he may have been right. Now if I had to deal with such a case, I should smile and ask how he thought so, listen patiently to what he said, shew him how it was fair if it was so, or apologize and rectify matters if it was not. I venture to say, that though the latter treatment is not so heroic, it is much more sensible, and the expression is less likely to occur again, from improvement on both sides. The fact is, that the less of such fiery dignity the master has, the safer is the dignity that he really has. If the boys have to deal with a man who asks nothing but would be given to the most unpretending, rebellion is impossible and unreasonable, and can excite no sympathy among their companions. A good-natured laugh, or a smart repartee, can do more to maintain a teacher's real dignity and usefulness, than getting into high-flown heroics. By such treatment of even genuine impudence, he shews himself a man far above the weakness and frivolity of the young; whereas, when he is thin-skinned, he places himself on the same platform.

I would say, also, that the young teacher is apt to punish too much and too severely; he has yet to learn that things will come right if he will only wait a bit. Understanding everything clearly himself, and giving what he considers a perfectly clear explanation of the various difficulties, he is apt to regard the boy who does not pick them up at once, as guilty of culpable stupidity and negligence. Now, such an accusation should be entertained with the greatest caution. It is not until you have given explanation after explanation, and illustration, that you can reasonably act on it. The fairness of such conduct is illustrated by what we find among those of larger growth. I remember when I was attending the late Dr. George Wilson's classes, a story illustrating this was told by that distinguished professor. He had been delivering a lecture on the diamond at the Philosophical Institution, which was illustrated, as all his lectures were, with a

wealth of experimental and literary illustration. He was certainly the clearest and happiest lecturer of our time. He possessed, in fact, the very genius of exposition. A night or two afterwards, in one of the drawing-rooms in town, an interesting knot of ladies, young and old, were discussing the merits of the lecture. Delightful lecture; a most brilliant lecture; a dear man is Dr. George, was echoed on all sides. " Did he not explain so clearly," said a bright-eyed Miss, " the singular properties of that wonderful mineral. " " What stupid you are ! " was shouted by several voices, " Why the object of his lecture was to shew that the diamond was a vegetable substance; " and as the discussion was proceeding in a lively way among the younger members of the party, an aged dowager broke in with, " Why, my dears, if he proved anything at all, it was that the diamond was an animal substance. " Now, suppose the Professor had here made his appearance, would he have spoken as I am certain I should have done in my earlier days ? " Now ladies this is intolerable, it is really shocking, after all the pains I have taken, you know nothing, I won't stand it any longer. " Such certainly would not have been his voice on the subject. From what I know of him, and of the spirit in which he took the joke, he would have spoken thus. " Ladies, I am delighted to find you so interested in my lecture, possibly I may not have made one important point clear enough. The diamond as we find it, must be classed among minerals, but there is a great diversity of opinion in regard to its origin. Some maintain that it has been formed by a vegetable; and some even account for it by an animal origin. " You can easily fancy that after such a speech, the ladies would inwardly set down the genial professor as a dear clever little man. Now, if we find such misunderstanding with a perfect master of exposition, and with those who have finished their education, as the phrase goes, what allowance must be made with ordinary expounding powers, and with minds having all the feebleness and ignorance of childhood ?

The vexed question of corporal punishment, is one constantly agitated. For my own part, I lean to the side of total abolition, and I never inflict it myself. At the same time, it must be admitted, that an aid to training the young so old and so sanctified by use, must have something valuable in it, and cannot be lightly thrown aside. " He that spareth the rod hateth the child, " is the expression of Holy writ, but the limitation is also given, " a rod for the fool's back. " I have often seen a careless little fellow, a little fool in fact, brought to his senses by such an application, and whenever vice or wickedness is displayed, corporal punishment may not only be justifiable, but highly effective. In such a case, I would not hesitate to apply it myself, disagreeable as the task would be, but one should endeavour to save a boy even by a means distasteful to himself. But while I make this admission, I must say that I altogether disapprove of the promiscuous use of the taws as part and parcel of the daily discipline of the school, in which case they are a cruel and undignified and ineffectual weapon. There is such a temptation to the teacher to make the taws a substitute for patience, skill, and tact, and to make up for his own imperfections by the liberal use of them. I have often seen a teacher, for instance, needlessly late for his class, and when he entered the room, make a vigorous use of them upon all those who had been improving the passing minutes in jumping, shouting, and other unscholarly actions; but if justice had been meted out, the master should have got the taws and not the boys. The taws are too often administered where the offence that incurred them was but the reflection of the listlessness or carelessness of the master. The punishments of ordinary work should be extremely light and of easy application. The turning down a place or two sharply done, a pœna of a few lines, and keeping in for five or ten minutes, are amply sufficient.

In our treatment of boobies we should be considerate. Thrashing and opprobrious epithets are utterly thrown away on them. They only make them worse boobies than ever. I remember when I began to teach here with the second division of the highest class, some half a dozen boys at the bottom of the class got their daily dollop of palmies, and bad names; and well thrashed, and well maligned as they were, they never got a bit better. Now I have changed all that. My boobies lead an easy life of it. I am quite contented with the least I can get from them, and praise them, and encourage them, whenever I can get the slighest reason, and I generally find that in the end, the boobies begin slowly to do something. I do not expect the full shilling from them as from the rest, but if they pay their penny it is better than nothing, and if they can pay that, they will never be satisfied till they pay more. Genuine boobies are rare phenomena. God in his goodness gives almost all rational men enough to do their turn in this world, and what we call boobies are only those whose springs of knowing we are unable to unlock, and which are prepared to work if we could only set them free. If we thoroughly fail, and it is rarely that the earnest teacher will, he should recommend the booby to be sent elsewhere; and it is nothing derogatory to do so, as one may be able to solve many a similar problem which another cannot. Look kindly therefore on your boobies. When they meet you in after life, they will like you better than many of your duxes. The latter have sometimes such conceit of themselves, that they have no regard left for you, while the boobies, alive to their former deficiencies and to your considerate kindness, will be inclined to cherish towards you the liveliest esteem.

Before concluding, allow me to say a word or two as to our conduct in general society. Many a young teacher, and sometimes even an old one, is nervously anxious that no inaccuracy or even familiarism should creep into promiscuous conversation. If any thing does not accurately square with the strict rules of grammar or of logic, it is instantly pounced upon and made the subject of criticism. Should a date, a year or two wrong come above board, our educational friend, with mistaken earnestness, puts it right. A garbled quotation he is great upon, and he gives the true version, with all its proper antecedents and consequents. He becomes general censor and instructor without any call, and he seems to fancy that any error committed in his presence, is a challenge for him to display superior knowledge. Now, it is only sometimes that people like to be put right; and at all times, they hate to be put right in a captious way. Men in other walks of life are quite contented to leave their business behind them. Accuracy is our business, but let us ply it only when it is wanted. The doctor does not give his advice gratis, nor does the lawyer communicate of his experience without fee; and why should we be so liberal of our gifts? We should be contented like other folks to take a second rate, or any position, in a promiscuous company. The advice given by an old minister to his son, might not inaptly be given to some of our school and college men. It is told that the minister's son came into the church one day a little after the service had begun, and fussed about before finding his seat. " Now, John, " said the minister, " we have all seen your new coat, and ye can just sit down like other folk. " So, also, when the young teacher has sufficiently aired his Literature, his Algebra, and his Latin, he must be prepared to sit quietly down among his neighbours in other walks of life.

The temptation to the young teacher to be pedantic and censorious is but a minor one in his career. He may be positive, captious, and a little vain of his knowledge, and withal be a thoroughly useful and respectable member of society. There is another temptation to which sometimes even the more generous spirits are exposed, which is indefiinitely more dangerous. The talented and discerning young man is inclined to laugh at the foibles of education, and, if possible, to affect the very opposite. He is anxious to shine in society by his natural wit, and this will be all the more enhanced by the neglect of dominical littleness and prudery. He wishes, in fact, to earn the reputation of a jolly fellow. Now, of all valueless and dangerous reputations, this is what the young man has most to guard against. Of what consequence is it to you in life to be the admired centre of a circle who appreciate you, not for your worth and usefulness, but for your power to raise a laugh or say smart things. Such is not the standard of excellence with your school managers or your

patrons. It is your sober earnestness, your pains-taking devotion to your work, your general intelligence and attainment, that they regard; and it is on these you have to build your hopes of future success. Not unfrequently do you see a young man begin life with a Normal School or College reputation, a most able and interesting teacher, and the very life of a company. He works admirably in his school, and he is a great attraction at an evening party or a jovial supper. And if he could only stop there, it would be all very well. He might still spend many a quiet evening in healthful and improving study. By-and-bye, however, the excitement of the jovial board, and the insidious influence of social drinking, seduce him wholly from his quiet evenings, and his keen relish for knowledge yields in enjoyment to the funny story or tid-bit of gossip. He may stop here, and get no worse; but he is no longer an advancing man. Too frequently, however, be abandons himself to jollity. His work may be done at school, one might say well, but still it has lost the spring which it once had. The teacher gets occasionally absent-minded, his thoughts and his pleasures are elsewhere. Late hours, and the effects of liquor, perhaps never indulged in to brutal excess, conjoined with the tear-and-wear of school work, render him listless or undermine his constitution; and too frequently such a careeer closes with an utter wreck of worldly prospects, or possibly with an untimely death, and all for the bubble reputation of the supper table or the tavern. Social intercourse and social enjoyment are gifts of a good and kind Providence, but none require to be more discreetly handled. We should never forget that pleasures are kept sweet and fresh by self-denial, and that self-restraint to-day is only postponing enjoyment till to-morrow.

In conclusion, I would only say that you may think my remarks somewhat censorious. I have acted on the principle, however, that the exuberance of youth needs more to be pruned than to be forced. If my memory does not fail me, the severest of my remarks are mildness itself, compared with what you have heard from your rector and masters. Possibly, if I had had the advantage before I began that you have now of special instruction in the work of teaching, many of the experiences I have made would have been prevented. From the instruction you get here, you can begin as young men with all the wisdom of those who have grown wise in their profession through years of practice. Still, from what I found in my own case, and in that of many young teachers, much that I have said is well worthy of your consideration; and if I have only given a good parting knock to drive it still further into your memory, my few rambling words will not be in vain.

Beginning life as you do, with all the confidence of talent, well trained and carefully cultivated, you should never forget that the race is not always to the swift, nor the battle to the strong. The disposal of your lot is in the hands of the Lord. You should temper, therefore, your high hopes and noble self-reliance with the modesty and trust of the Christian, and ever reverently praying, "Thy will be done on earth it is in heaven," be prepared to run with moderation or with courage the career appointed you.—*The Museum.*

Habit Stronger Than Principle.

We have some where read the paradox "Good principles are a good thing, but good, strong, well-grounded habits are a better"; and, as we have thought upon it, it has appeared to us more and more as involving a valuable truth, and one especially worthy the attention of teachers. In one point of view principles are of the highest importance: looking God-ward, or even to the highest earthly development of character, they are the essential foundation and ground-work; but looking rather to the average man and woman of society, it may well be questioned whether such are not governed more by habit than by firm, fixed principle.

Habit's iron bonds hold us all firmer than we are aware, and they are not easily broken. All men know better than they do, and often, when wishing and earnestly desiring to do otherwise, they are led captive by habits that they cannot break away from. No drunkard ever justifies the use of the intoxicating cup; no user of tobacco desires his child to use it also; and yet, in both cases, the habit formed is the master of the weak will.

To the great law of habit, undoubtedly, Solomon refers when he says "Train up a child in the way he should go," etc. Theoretically, as teachers, we know all this: practically, we apply it very little.

How many teachers even—we blush to say it—can we find, who can talk eloquently to their boys against the use of tobacco, and yet do not refrain from it themselves! How many can 'analyze and parse' the most uncouth and intricate sentences, who yet, from the force of life-long habit, violate all the rules of grammar in their ordinary daily conversation! How many can descant long and learnedly upon the laws of health, physiology and hygiene, ventilation, and the influence of bad postures upon the young and growing body, who still transgress all hygienic laws, neglect all ventilation, and take no note of the postures of the children before them! Intellectual training is all they propose to themselves, forgetting that this is, after all, but a part, and it may be a very small part, of their duty as teachers,—their highest duty being to make the best and noblest and most perfect men and women possible out of the material intrusted to their care.

It is of comparatively small moment whether a man knows that a verb agrees with its nominative case in number and person, but it is of great moment that he does not in his conversation say 'they is' or 'I are'; but little to be able to give the rules for the use of auxiliary verbs and participles, but much whether he say 'I done it' or 'I have n't saw it'.

To name all the bones in the body is well, but it is far better to keep that body upright and all its powers under command. It is very desirable that a child should be a proficient in his arithmetic, but much more that he have health and strength, a sound body and a sound mind, wherewith to fight the battles of life. —*Illinois Teacher.*

Little Ignorances.

A few boys and girls acquire the art by some process which seems intuitive, and spell perfectly years before they can by possibility have read half the words they are ultimately required to use...... Printers all know how very little the spelling even of the best educated is to be trusted, and we have reason to believe that if English journalists were weeded by an examination in which etymological accuracy was the *sine quâ non*, the profession would lose some very competent members. One occasional contributor to this journal, a man whose education has been of a singularly perfect kind, and who is a true scholar in his way, never sends in a contribution without half a dozen etymological errors, and there are double-firsts who would rather trust themselves to Greek than English without a pocket dictionary. It is a curious proof of the accuracy of this view, that the commercial schools, which profess to teach, and do teach, spelling, do not turn out spellers half as accurate as the public schools, which profess to teach nothing of the kind, and that hundreds of persons learn to spell, or rather begin to spell well habitually, only in manhood, that is, when the attention has at last been aroused. Whether the extreme case, that of a man of high culture, who absolutely *could* not learn to spell ever happened, we are uncertain; but almost all men who have to read much manuscript believe it, and a kindred inability, that of recollecting dates and figures, certainly does exist. But an inability to spell, arising from a certain failure of interest in words, is a distinct characteristic of English minds, and one which it requires extraordinary effort to eradicate, more especially among women.

Spelling, however, is not the only deficiency of this kind, though it is, of course, the one most observed, and owing to the curious caste feeling mentioned above, a feeling entirely absent a hundred years ago, it is the one most resented. The ignorance of

many cultivated men of Arithmetic is frequently astounding. We feel sure, from our own experience, that hundreds of what are called well-educated men, and thousands of accomplished women, could not do a Rule-of-Three sum if their fortunes depended upon it; while a number, presumably less, but still very large, cannot do any calculation on paper at all. We venture to say the majority of middle and upper class women are worried by the simplest question about interest, and to a very large proportion the simple adding-up of household accounts is a wearisome labour very inaccurately performed, while if the calculation is in foreign money they are hopelessly bewildered. They do not understand compound addition, while as to compound division, or any problem of any sort involving fractions, they frankly decline to make the attempt. We have personally known a lady, mistress not only of four languages, but of their literatures, give up the effort to discover what the fourth of a seventh was as something wholly beyond her capacity, and ten minutes after discuss a foreign budget with keen intelligence; and that is not an extreme case. The most extreme we ever knew was that of an Oxford M.A., Head-Master of a Grammar-School, and an almost unrivalled master of Greek lyrical poetry, who was honestly unable, and confessed himself unable, to do the simplest sum in simple addition—who, to get an account right, would put the actual coins on the table, and always called a boy to verify the weekly statistics of the school. There must have been some odd loathing for figures in him, as well as want of interest, resembling the loathing some lads have for Euclid; but we should like to try the House of Peers with a stiff bit of notation. Not one in six would put down the figures right, and of their wives, not one in sixty; yet they and all those we have mentioned have, at some time or other, learned these things, and are ignorant of them only because their interest has never been excited. It is just the same with geography, of which educated and competent men often do not know the simplest facts, though they have all learned them in a way, as one usually learns things of no interest, that is, without learning them. They have to learn them again when they want them, and meanwhile are just as ignorant as medical students are of spelling. We should just like to make the English members in the House of Commons draw each for himself a skeleton map of Ireland, and see how many of the maps bore a fair resemblance to the truth. Yet they were taught about Ireland as well as England, and at the same time. No doubt, the English method of teaching geography, even in the very best schools, is ludicrously bad, very few masters ever thinking that distances and areas ought to enter into their teaching, and leaving pupils under a happy belief that they know all about Arabia if they can draw its outline, though they do not know whether it is as big as Yorkshire or as Europe. But still, most educated men once knew much more of geography as lads than they do as men, the reason being want of interest in the subject. To test them on it would not be fair to the schools, wretchedly bad as their system is, any more than it would be to test most girls' schools by their old pupils' knowledge of figures. They may have been taught them fairly enough, but the memory, unstimulated by any interest, refuses to retain its loads. The real failure is not in these things, but in the entire absence of any attempt to secure the main end of teaching, which is not the communication of knowledge, but the development of the powers of the mind. Half an hour's chat by a shrewd, good-tempered arithmetician with a lad on the Rule of Three, its principle and its management, will give the student a more perfect control of that invaluable machine than years of "sums" done by cram rules without the smallest notion why those rules yield accurate results. We know a child of eight, a girl, whose acquaintance with geography is far greater then that of most men, whose study of the subject was induced by the accidental awakening of an interest in the shapes of the different countries on the map, arising originally from some grotesque remark about the likeness of Britain to an old lady dandling Ireland on her lap. The teachers even in commercial schools are not such bad machines as they are described; but then they usually are machines, and we need intelligent teachers instead. Mere practice will not even enable boys to spell, and it is practice only which is required of them—*Spectator*.

Phases of Intellectual Discussion.

A dispute is being at present carried on between two opposite sets of opinions in the intellectual world, which has agitated it from the remotest ages, and which it is probable will continue to agitate it to the end of time. The extremes of these opinions may be represented on the one part by that which asserts that intellectual culture should be carried on for its own sake alone, and that any utility which follows therefrom is rather to be despised than commended; on the other by the one which maintains that mental improvement is, *per se*, of no value, and that those branches of instruction only should be attended to which produce money or money's worth, or at least some physical or material advantage. In the time of Plato and Aristotle these opinions, though in many instances not openly expressed, or perhaps understood, were pretty evenly matched. The hard and rigorous catechism of Socrates, his perpetual *cui bono*, were powerful weapons in the hands of the utilitarians of that age; while their excesses met the best refutation in the lofty speculations and glowing language of his brilliant disciple. Plato, in fact, both by word and example, gave such an impulse to the intellectual energies of his age that they retained the one direction for nearly twenty centuries. Buried for a time by the barbarism of the middle ages, his works and those of his disciples or imitators, when at length resuscitated by the dawning intelligence of a modern epoch, gave the stamp and impress of his nature to the tone of thought which characterized the writers of that period; and the same impulse which moulded and directed the cultivated intellects of Athens and of Rome exerted a still stronger influence upon the minds of their less polished successors. Like all things human, however, when pushed to extremes it did not fail to produce a large proportion of evil; and the subtile and trivial disputations of the schoolmen, exaggerated as their character has been by unscrupulous opponents, remain at once a monument of perverted ingenuity and a standing argument for triumphant materialists. In obedience to the never-failing laws of nature, reaction succeeded the excess of mental speculation; and first Ramus, and afterwards Bacon, gave a new direction to the spirit of mental and physical investigation. The characteristics which distinguished the latter we need not stop to enumerate; but we may say that while his example and his writings oppose strongly all merely intellectual displays, they by no means bear out the assertion of his would be lauders, viz., that the father of modern philosophy was nothing but an advanced utilitarian. The old opinions, in spite of what was supposed to be his teaching, still held their ground, as they ever will; and the old battle was fought, sometimes in regular campaigns, more frequently in incidental skirmishes, with varying success; and the combatants turn up at the present day almost in the same array as when the conflict was waged in the walks of the Academy or the halls of the Sorbonne. Utilitarianism, or rather the opinions which arrogate to themselves that title, partly on account of the advantages attendant on that assumption, and partly on account of the unscrupulous and shallow assertions of its advocates, seems to the unthinking mind to have much the best of the warfare. Rampant in the mouths of platform orators, or from the pens of sophistical writers, careless as to the solidity of the arguments they advance, and merely wishing to have a flashy article, which their fond admirers term brilliant, appearing under their hands from week to week, or from month to month, it seems to reign triumphant. At one end of the educational scale, it endeavours to exclude the study of classics, or of any other merely intellectual branch, from colleges or high class academies; and, at the other, it seeks to enforce what is termed "payment by results" in our primary schools. "I pay a carpenter so much for making me one table; and double that amount if he manufacture two; I treat my tailor and my shoemaker in the same manner; why should not you, O

schoolmaster, work according to the same method, and depend for your wages on the same result? Teach me one scholar; instruct him well in the three "R.'s," and I'll pay you so much; turn out two or three in the same manner, and I'll pay you double or treble that amount. Can anything be fairer?" So far Mr. Bounderby and his admirers; and then, with an approving slap to the breeches pocket, they triumphantly appeal to all "practical men," (taking care, of course, to limit that denomination to those of their own way of thinking and treating the opinions of all others as mere rubbish) whether they have not finally settled the question. In the meantime their intellectual equals—somewhat superior in education—cry aloud "What is the use of this nonsense of Greek, and Latin, and poetry? What good is your University curriculum, except to turn out specious idlers, bookworms, or declaimers? Give us geometry and trigonometry; I can thus have my land surveyor up to his business; and let us have mechanics or hydrostatics, because they are of use to our artisans or engineers." Optics, because of its utility in navigation, they barely tolerate: any reference to the ideas which should be excited by the contemplation of the wonders of the heavens being received with a contemptuous shrug. And the cause of both classes is served by the errors of some of their opponents. For example: Instead of merely asserting that Greek and Latin versification is an elegant accomplishment, and a proof of scholarship as regards these languages, they shudder at a false quantity, and imagine the turning out a set of good alcaics should have the principal weight in deciding the merits of the Tripos examination. Lower down we find some primary teachers holding equally absurd opinions. They believe that grammar and geography should form integral portions of the programmes of first and second classes; and that education is of no avail unless rules and exceptions regarding all manner of things can be repeated with literal exactness. Meanwhile most educational bodies, with the exception of some government departments, proceed in their course, undisturbed by the din, and avoiding both kinds of error. The examining bodies for degrees or licenses to practice physic, surgery, or law in either of its branches, require from all candidates proof that, besides being proficient in the technical portions of their respective subjects, they are also well grounded in the elements of a liberal education; properly recognizing the fact that each branch of study serves, in its own degree, to expand the intellect, and that the cultivation of each, when kept in due subordination to the main business of the profession, tends to give better effect to the knowledge of the technical portions of that profession. The Civil Service Commissioners, likewise, expunge or degrade no branch of education; and even the Committee of Council, finding their nostrum of the three R.'s to fail, in to them an unaccountable manner, add grammar, geography, and history to their programme of examination. Believing the source of all the errors, pratical and theoretical, which attend the consideration of educational questions at the present day to proceed from a want of duly estimating the exact effect of each branch of study upon the mental powers and tastes, we intend in a future paper to dwell upon a few salient points regarding them. And we believe we can render their discussion more intelligible by taking in turn those two subjects which are generally considered to be, if not opposed, at least most remote from each other in the educational scale, namely, literature and science, and considering at some length the effect of each upon the human intellect.—*Irish Teachers' Journal.*

Professor Fawcett, M. P., On Education.

Professor Fawcett, in the course of a speech at a meeting held on May 14, at Brighton, to witness the distribution of the prizes and certificates gained at the last University Local Examinations, said:—There is a school growing up—if more prominently represented by one man than other it is by the present Chancellor of the Exchequer—whose tone of thought is to esteem knowledge by its practical worth; and I know it is sometimes said to a boy or a young man who distinguishes himself in mathematics, in Greek or in Latin, what will be the use of mathematics, or of Greek, or of Latin to you in after life? Now I think it is most important to keep steadily in view the practical use of knowledge; but what I should venture to say would be this, that after all the highest and the greatest aim of education is to train the mind. You cannot say that this boy ought to be taught certain things, and another boy ought to be taught the same things. But the great mistake that is made in education—it has been made by the universities—is to make every boy and every young man go through the same stereotyped system, based on the assumption that what is good for some must be good for all. Now it seems to me that the great end and aim of the teacher should be to discover the mental character and the intellectual capacity of the boy and the girl, and then to devote his chief attention to teaching that boy or girl those branches of knowledge which will develope the reasoning powers of the mind, and give a completeness and harmony to the mental faculties. Do not ever commit the fatal mistake of estimating knowledge by simply what is said to be its practical use. I remember the speech which was made by Mr. Lowe at Edinburgh. It was one of the most dangerous and mischievous speeches I ever read in my life. Mr. Lowe is an accomplished man; he is a learned man; and when he spoke to an audience of working men who had not enjoyed the same blessings of mental cultivation that he had, he ought to have raised them up to the desire of obtaining mental cultivation and obtaining more knowledge; but instead of doing this, he tried to sneer at knowledge and throw contempt upon it. He said, 'What is the use of mathematics?' or he said, 'How very few there are who use mathematics in after life.' He said, 'What is the use of Greek and Latin? How very few people in after life will be required to translate Greek or Latin, or read Greek and Latin prose.' That is perfectly true; but, then, he ought to have mentioned this further fact, that to some minds there is no branch of knowledge that acts one quarter so effectively in training the mental faculty as mathematics, and Greek and Latin. Then, again, although they have no practical use—perhaps you cannot turn them to pounds, shillings, and pence—they have this practical advantage, that they give you an amount of pleasure and happiness in after life that no amount of wealth can possibly secure. How can you place a pecuniary estimate upon that knowledge, which is derived from mathematics, which will enable you to contemplate some of the hidden mysteries and marvels of the heavenly bodies? How can you place a pecuniary price upon having your mind cultivated to such an extent as to enable you to comprehend the exquisite beauty of those laws by which the motion of every star and every planet is governed? How can you set a monetary value upon that knowledge of a language which will bring you in contact with the life of one of the most remarkable civilizations that ever existed in the world, and bring you into intellectual harmony and unison with the thoughts and words of some of the greatest writers, poets, and orators who ever thought or spoke? No; all knowledge has a practical value. If you are brought up so some trade, you may not be able to use that particular knowledge. But whatever may be your future walk in life, you cannot occupy a position in which a well-trained mind and a development of the reasoning powers are not of the utmost possible advantage to you. Again, I would say when you are going through the drudgery of learning the rudiments of some branch of knowledge, you may think you shall never be adequately repaid for your trouble; but however great a man's wealth may be in after life, however deeply he may have drunk of all worldly enjoyments, if he is an honest man he will tell you that the greatest pleasure which he has ever enjoyed is the pleasure which he has derived from intellectual cultivation. It will bring you an amount of pleasure which it is impossible now adequately to estimate; and you will find, year after year as you live, that one of the greatest truths to keep steadily in view is this—that knowledge ought to be loved for knowledge' sake.—*Papers for the Schoolmaster.*

Physical Geography.

DISTRIBUTION OF FOREST-REGIONS, PRAIRIES, AND DESERTS.

The laws of the winds are the basis of the distribution of sterility and fertility.

1. The warm tropical winds, or trades, are moist winds; and blowing against cooler land, or meeting cooler currents of air, they drop the moisture in rain or snow. Consequently, the sides of the continents or of an island struck by them, that is the eastern, is the moister side.
2. The cool extra tropical winds from the westward and high latitudes are only moderately moist (for the capacity for moisture depends on the temperature); blowing against a coast, and bending towards the equator, they become warmer, and continue to take up more moisture as they heat up; and hence they are drying winds. Consequently, the side of a continent struck by these westerly currents, that is the western, is the drier side.

There is, therefore, double reason for the difference in moisture between the opposite sides of a continent.

Consequently, the annual amount of rain falling in tropical South America is 116 inches, while on the opposite side of the Atlantic it is 76 inches. In the temperate zone of the United States east of the Mississippi, the average fall is about 44 inches, in Europe only 32. America is hence, as styled by Professor Guyot, the Forest Continent; and where the moisture is not quite sufficient for forests, she has her great prairies or pampas.

For particular latitudes of western coasts most affected by the drying westerly winds, those between 28° and 32° are sometimes excessively arid, and sometimes true deserts.

The desert of Atacama, between Chili and Peru, the semi-desert of California, the desert of Sahara, and the arid plains of Australia lie in these latitudes. The aridity on the North American coast is felt even beyond Oregon through half the year. The snowy peak of Mount St. Helen's, 16,000 feet high, in latitude 43°, stands for weeks together without a cloud. The region of the Sacramento has rain ordinarily only during three or four months of the year.

As the first high lands struck by moist winds usually take away the moisture, these winds afterwards have little or none for the lands beyond. Here is the second great source of desert regions. For this reason, the region of the eastern Rocky Mountains' slope and the summits of these mountains are dry and barren; and, on the same principle, an island like Hawaii has its wet side and its excessively dry side.

Under the influence of the two causes, Sahara is continued in an arid country across from Africa over Arabia and Persia to Mongolia, or the Desert of Gobi, in Central Asia.

It is well for America that her great mountains stand in the far west, instead of on her eastern borders, to intercept the atmospheric moisture and pour it immediately back into the ocean. The waters of the great Gulf of Mexico (which has almost the area of the United States east of the Mississippi), and those of the Mediterranean, are a provision against drought for the continents adjoining. It is bad for Africa that her loftiest mountains are on her eastern border.

It is thus seen that prairies, forest regions, and deserts are located by the winds and temperature in connection with the general configuration of the land.

The movements of the atmosphere and oceans' waters, and the surface arrangements of heat and cold, drought and moisture, sand plains, and verdure, have a comprehensive disposing cause in the simple rotation of the earth. Besides giving an east and west to the globe, and zones from the poles to the equator, this rotation has made an east and west to the atmospheric and oceanic movements, and thence to the continents, causing the eastern borders of the oceans and land to differ in various ways from the western, and producing corresponding peculiarities over their broad surface. The continents, though in nearly the same latitudes on the same sphere, have thence derived many of those diversities of climate and surface which, through all epochs to the present, have impressed on each an individual character, an individuality apparent even in its plants and animals. The study of the existing fauna and flora of the earth brings out this distinctive character of each with great force; but the review of geological history makes it still more evident, by exhibiting the truth in a continued succession of faunas and floras, giving this individuality a history looking back to 'the beginning.'

The great truth is taught by the air and waters, as well as by the lands, that the diversity about us, which seems endless and without order, is an exhibition of perfect system under law. If the earth has its barren ice fields about the poles, and its deserts, no less barren, towards the equator, they are not accidents in the making, but results involved in the scheme from its foundation. —*Dana's Manual of Geology*.

LITERATURE.

POETRY.

YOUR MISSION.

BY ELLEN H. GATES.

If you are too weak to journey
  Up the mountain, steep and high,
You can stand within the valley,
  While the multitudes go by.
You can chant in happy measure,
  As they slowly pass along;
Though they may forget the singer,
  They will not forget the song.

If you have not gold and silver
  Ever ready to command;
If you cannot toward the needy
  Reach an ever open hand;
You can visit the afflicted,
  O'er the erring you can weep,
You can be a true disciple
  Sitting at the Saviour's feet.

If you cannot in the harvest
  Garner up the richest sheaves,
Many a grain both ripe and golden
  Will the careless reapers leave.
Go and glean among the briars,
  Growing rank against the wall,
For it may be that their shadow
  Hides the heaviest of all.

If you cannot in the conflict
  Prove yourself, a soldier true—
If where fire and smoke are thickest,
  There's no work for you to do;
When the battle-field is silent,
  You can go with careful tread,
You can bear away the wounded,
  You can cover up the dead.

Do not, then, stand idly waiting
  For some great work to do;
Fortune is a lazy goddess—
  She will never come to you.
Go and toil in any vineyard,
  Do not fear to do or dare;
If you want a field of labor,
  You can find it anywhere.

A HYMN OF PEACE.

(To the music of Keller's "American Hymn.")

Dr. Holmes wrote the following hymn for the Peace Jubilee in Boston:—

Angel of Peace, thou hast wandered too long!
  Spread thy white wings to the sunshine of love!
Come while our voices are blended in song—
  Fly to our ark like the storm-beaten dove!

Fly to our ark on the wings of the dove,—
Speed o'er the far sounding billows of song,
Crowned with thine olive-leaf garland of love—
Angel of Peace, thou hast waited too long!

Brothers we meet, on this altar of thine
Mingling the gifts we have gather'd for thee,
Sweet with the odors of myrtle and pine,
Breeze of the prairie and breath of the sea,—
Meadow and mountain and forest and sea!
Sweet is the fragrance of myrtle and pine,
Sweeter the incense we offer to thee,
Brothers once more round this altar of thine!

Angels of Bethlehem, answer the strain!
Hark! a new birth song is filling the sky!
Loud as the storm-wind that tumbles the main
Bid the full breath of the organ reply,—
Let the loud tempest of voices reply,—
Roll its long surge like the earth-shaking main
Swell the vast song till it mounts to the sky!
Angels of Bethlehem, echo the strain!

THE SISTER OF CHARITY.

Sister of Charity, gentle and dutiful,
Loving as seraphim, tender, and mild;
In humbleness strong and in purity beautiful,
In spirit heroic, in manners a child;
Ever thy love like an angel reposes,
With hovering wings o'er the sufferer here.
Till the arrows of death are half hidden in roses,
And hope-speaking prophecy smiles on the bier.

When life, like a vapor, is slowly retiring,
As clouds in the dawning to Heav'n uprolled,
Thy prayer, like a herald, precedes him expiring,
And the cross on thy bosom his last looks behold,
And O! as the Spouse to thy words of love listens
What hundred fold blessings descend on thee then—
Thus the flower-absorbed dew in the bright iris glistens,
And returns to the lilies more richly again.

Sister of Charity, child of the holiest,
O, for thy loving soul, ardent as pure—
Mother of orphans, and friend of the lowliest—
Stay of the wretched, the guilty, the poor;
The embrace of the Godhead so plainly enfolds thee,
Sanctity's halo so shrines thee around,
Daring the eye that unshrinking beholds thee,
Nor droops in thy presence abashed to the ground.

Dim is the fire of the sunniest blushes,
Burning the breast of the maidenly rose;
To the exquisite bloom that thy pale beauty flushes
When the incense ascend and the sanctuary glows;
And the music, that seemed Heaven's language is pealing—
Adoration has bowed him in silence and sighs.
And man, intermingling with angels, is feeling
The passionless rapture that comes from the skies.

O, that this heart, whose unspeakable treasure
Of love hath been wasted so vainly on clay,
Like thine, unallured by the phantom of pleasure,
Could rend ev'ry earthly affection away.
And, yet in thy presence, the billows subsiding
Obey the strong effort of reason and will,
And my soul in her pristine tranquillity gliding,
Is calm as when God bade the ocean be still.

Thy soothing, how gentle! thy pity, how tender!
Choir-music thy voice is—thy step angel grace,
And thy union with deity shrines in a splendor
Subdued, but unearthly, thy spiritual face.
When the frail chains are broken,—a captive that bound thee
Afar from thy home in the prison of clay,
Bride of the Lamb, and earth's shadows around thee
Disperse in the blaze of eternity's day.

Still mindful as now, of the sufferer's story,
Arresting the thunders of wrath ere they roll,
Intervene as a cloud between us and His glory
And shield from His lightnings the shuddering soul.
As mild as the moonbeam in autumn descending
That lightning extinguished by Mercy, shall fall;
While He hears with the wail of a penitent blending
Thy prayer, Holy Daughter of Vincent de Paul.

CANADIAN HISTORY.

Memoirs of the Richelieu.

(Concluded.)

No. IX.—St. Ours.

The village of St. Ours reminds one of a European hamlet more than any other in the valley of the Richelieu. Its seigniorial manor, embowered in secular trees, its shady walks, its old-fashioned houses give it a peculiar air of antiquarian grace. It derives its name from the family of the St. Ours, which enjoyed a local celebrity in France though famed for no historical exploits. The offshoots of that family, as indeed all the aristocracy who came over to Canada in the early days of Champlain and Maisonneuve, did not belong to the *grande noblesse*. Hence, the affectation of certain parties claiming descent from the titled nobility of France, on the strength of the picturesque names which they bear, is very ridiculous to those who are acquainted with the facts of Canadian colonization. Canada is a country of hard-working men—of men who explored the wild, fought with Indians, traded in furs, and there is no aristocracy here, except that of character and soul. All men are equal, and it is gratifying to know that the degrading farce of seigniories so long tolerated in Canada, is at length done away with.

The village of St. Ours was often the scene of rendez-vous for parties of pioneers who were on the look-out for Indians. In the days of the Iroquois, it was made a kind of outpost by these savage warriors in their attacks on Sorel and the lower St. Lawrence.

During the American Revolution, it also figured as the head-quarters of the Americans who were despatched by Montgomery to sow discontent and disloyalty among the Canadians, and invite as many of them as possible to take up arms against Great Britain. The celebrated Ethan Allen, renowned among our American neighbours—Vermonters more especially—as the hero of Ticonderoga, was at the head of the movement. He set out from St. Johns and scoured the Richelieu as far as St. Ours for recruits. In a short time, he had some two hundred and fifty Canadians under arms. With these he proposed to commence active operations, and even offered Montgomery to assist in the siege of St. Johns which was then progressing. He left St. Ours, crossed over to the east side of the St. Lawrence, and when midway between Longueuil and Laprairie fell in with Major Brown and a company of Canadians and Americans. With this officer, Allen concerted a sudden attack on Montreal. Brown was to cross above the town and attack it there, while, simultaneously, Allen would cross below. The adventurous Vermonter chose eighty of his Canadians and thirty Americans with whom he passed from the east to the west bank of the St. Lawrence during a stormy autumn night. At daybreak he expected to hear the signal of Brown, but this failing, he tried to retreat across the river. But the canoes being few, he had not effected his purpose, when he was discovered. Forty British regulars, two hundred Canadians, and some Indians fell on him and overpowered him, after a fierce combat. Allen himself was taken prisoner and transported to England. This fool-hardy attack took place on September 24, 1775. It did much to break up the recruiting among Canadians.

During the rebellion of 1837, St. Ours was ardent in the insurgent interest, but the *patriotes* who had organized there did not take part in any of the engagements. When the fight came on at St. Denis, they were summoned for reinforcements, but refused to stir.—*St.-Johns News.*

No. X.—Sorel.

The town of Sorel situate at the mouth of the Richelieu, derives its name from a French engineer who built a fort there in the primitive time of the Indian wars. It is sometimes, also, called William Henry, in honor of the English Prince of that title who visited the country after the conquest.

Sorel is connected with the earliest history of Canada. Champlain was the first white man who set his foot on its present site. In 1609, when he made his campaign against the Iroquois, as we have already described in the first paper of this series, he stopped there with his party, in order to hold a council of war and take in a supply of pro-

visions. On his return he stopped again, before descending to his head-quarters at Quebec.

In 1610, a battle took place there, or rather in an island opposite the mouth of the Richelieu. Champlain at the head of a party of Montagnais attacked a strong force of Iroquois. After a furious combat, in which the founder of Quebec was wounded by an arrow, the Iroquois were compelled to retire. A Frenchman, named DesPrairies, contributed to this victory by his almost superhuman courage.

In 1642, M. de Montmagny, at that time Governor of New France, appreciating the military importance of Sorel as a barrier against the terrible invasions of the Iroquois, built a fort there. On the 13th, August of that year, he arrived in person from Quebec with three boats bearing workmen, soldiers and cannon. Seven days later, as his men where setting up their palisades, a party of Mohawks prepared an ambuscade in the neighbouring forests. The French fled to arms, and the Governor whose vessel was still moored in the stream landed and headed the onslaught against the Indians. The enemy was not routed, however. They retreated in tolerably good order to a sheltered spot, some three miles above the fort.

In 1645, Fort Richelieu, as it was then called, was the scene of a bloody encounter between the Algonquins and the Iroquois. A party of the former came up from Three Rivers and in the dead of night attacked a band of the latter who were lying in wait around the fort. Victory declared in favor of the Algonquins.

Life at this fort was very precarious during these fierce Indian wars. Any one of the garrison who had the misfortune to stray away in the neighboring woods, either in search of game, or for the purpose of procuring fuel, was sure to be attacked by the prowling savages. Several were killed in this way; others taken prisoners.

In 1646, a missionary named De Noue perished within a few miles of the fort, while in the discharge of his official duties. He had left Three Rivers on snow-shoes for Fort Richelieu, accompanied by one Huron and two Frenchmen. His intention was to minister to the spiritual wants of the soldiers at the garrison. The first night, they slept in the snow, and early in the morning, by the favor of moonlight, the missionary pursued his way alone. He wandered right and left in the snow-drift and finally perished of cold. His body was discovered by a soldier and two Hurons at the mouth of a pit, which he had dug out with his snow-shoes. He was in a kneeling-posture and his hands were crossed upon his breast in the attitude of prayer.

Fort Richelieu was always kept garrisoned during the whole time of the French occupation of the country, but since the conquest by the English, it has lost somewhat of its importance. The fortresses of Chambly and St. Johns, as we have seen, were retained, but that of Sorel was not considered so necessary for frontier defence.

After the capture of St. Johns, in 1775, the American General, Montgomery, marched against Montreal, which he entered in triumph, without striking a blow. Carleton had evacuated the city and proposed to retreat with all his force to Quebec, to await the decisive engagement of the campaign. But Montgomery forestalled him. He despatched Col. Easton with a sufficient force of continental troops, cannon and armed gondolas or rafts to Sorel, with orders to intercept the British fleet at all hazards. Easton disposed of his squadron to such advantage that he succeeded in carying out the order of his commander. General Prescott leader of the retreating expedition, several officers, members of the Canadian Council and one hundred and twenty private soldiers, with all the vessels, were obliged to capitulate. There were eleven sail of vessels. Their contents were 760 barrels of flour, 675 barrels of beef, 376 firkins of butter, 3 barrels of powder, 4 nine and six pounders, cartridges and ball, 2380 musket cartridges, 8 chests of arms, 200 pairs of shoes and a quantity of intrenching tools. Easton was very anxious to secure the person of Governor Carleton himself, whose talents and influence he dreaded very much, but the wily soldier, taking advantage of a dark night and secret way, escaped through the American lines at Sorel, with muffled oars and arrived in safety at Three Rivers.

Sorel is at present more distinguished as a commercial emporium than as a military station. Its shipping interest is very great, and is the centre of business of the prosperous Richelieu company. A large proportion of its inhabitants are watermen of some kind or other.

With this notice of Sorel, we close our series of historical sketches. Having descended the Richelieu from its rise to its mouth, we have noted the chief facts of interest and importance which connect it in any way with the annals of the country. We shall conclude by inviting any of our friends who have the documents at hand, to do for our neighboring counties and townships, what we have done for the whole valley of the Richelieu.—*Ib.*

Why We Sleep.

It is related that a Chinese merchant, having been convicted of murdering his wife, the judges determined to punish him in such a manner as to inflict the utmost amount of suffering, and, at the same time, strike terror into the hearts of all those who might entertain the idea of following his example. He was, accordingly, condemned to die by being deprived of sleep. The prisoner was placed in confinement under the care of three of the police guard, who relieved each other every alternate hour, and were instructed to supply him with a full allowance of food and drink, but who prevented his falling asleep night or day. At first the condemned man congratulated himself on the mildness of his punishment, and was rather disposed to regard the whole matter as a joke. The excitement of his situation tended to keep him awake, and for a day or so his guards had little to do. By the third day, however, he began to feel uncomfortable. His eyes were red, his mouth parched, his skin dry and hot, and his head ached. These symptoms continued to increase in intensity, and at the commencement of the eighth day, his sufferings were so acute that he was at times delirious. In his moments of reason he begged the authorities to put an end to his torture. He implored them to grant him the blessed opportunity of being strangled, guillotined, burned to death, drowned, garroted. shot, quartered, blown up with gunpowder, cut into small pieces, or killed in any conceivable way their humanity or ferocity might suggest. All was in vain—his tormenters coolly did their work till there was no occasion for their interference. A period was reached at which he could not have slept even if let alone. The brain was feeding on the products of its own disintegration, and sleep was impossible. He was now entirely insane. Illusions of his sight and hearing were almost constant, and erroneous fancies filled his thoughts. At one moment he fought his guards with all the fury of a maniac; at the next he cowered with terror before some imaginary monster, and then, relapsing into calmness, would smile with delight at some enchanting vision which flitted through his mind. Finally, nature gave way altogether. He lay upon the floor of his prison, breathing slowly and heavily, stupor ensued, and on the nine-teenth day, death released him from his sufferings.

The story is probably founded on fact, for, of all the nations who have cultivated the subject of punishments as a science, the Chinese stand among the first.

And the question arises, Why should the mere deprivation of sleep be productive of such a degree of torture as to make the victim beg for some more speedy and apparently more horrible death? The answer involves certain facts connected with the physiology of sleep, which, if generally understood and acted upon by those who make much use of their brains, would do a great deal toward lessening the population of our insane asylums.

The brain is the organ which evolves the mind. To perform its function, it requires to be supplied with a sufficient quantity of good blood. In this respect it does not differ from any other organ of the body. If the liver be deprived of blood, the secretion of bile stops; if the vital fluid be cut off from the stomach, there will be no more gastric juice; if the renal vessels be tied or divided, the action of the kidneys is at once arrested.

Now, within certain limits, the more blood there is in the brain, the more energetically does it work in the production of mind. If the proper limit, however, be passed, and especially if the blood be "black" or non-aërated, the manifestations of mental action become abnormal, and may altogether cease through the stupor caused by congestion. In all these respects the brain is subjected to the same laws that govern the other organs. A moderate increase in the activity of the circulation in the gastric vessels leads to an augmentation in the quantity of gastric juice, and thus digestion is accelerated. A like cause acting upon the liver promotes the secretion of bile, and so on for the other organs. Let the Rubicon of healthy activity be passed, and the vessels become unduly overloaded, and we have bad gastric juice or bile, as the case may be, and, perhaps, none at all.

Mankind have found out certain ways of increasing the amount of blood in their organs, and thus of producing results which they deem beneficial or necessary. Thus, to help digestion, we eat cayenne pepper, mustard, and other condiments, or follow Paul's advice to Timothy, and take a little wine for our stomach's sake. When the mother's breast fails in nourishment for her babe, we employ medicines which have the effect of reopening the fountains, simply by their influence on the circulation of the blood; where it is deemed necessary to increase the amount of saliva, and thus to eliminate certain poisons from the system, we "salivate" our patients with mercury,—or, rather, we did; few of us do so now. The glands become enlarged by the increased amount of blood in their tissues, and the saliva is poured out in torrents.

We know, too, how to increase the amount of blood in our brains,

and thus to add to the number and brilliancy of our thoughts. A glass of wine by its action upon the heart, causes it to beat with more force and frequency, and appears especially to act upon the cerebral circulation. Eugene Sue never wrote without a bottle of champagne by his side, from which he imbibed a great part of his genius. Others take opium for the same purpose; and others again resort to still more dangerous means. One of the most effectual and safest is a cup of strong coffee. Sydney Smith said, "If you want to improve your understanding, drink coffee;" and Sir James Mackintosh used to declare that he believed the difference between one man and another was produced by the quantity of coffee they drank.

Then, again, the quantity of blood in the brain is increased by those portions of the body which mechanically favor its entrance into the cranium, or retard its exit. Many persons have noticed the influence of position on the activity of thought. Pope used to lie awake at night thinking, and, when a particularly brilliant thought occurred, would ring for pens, ink, and paper, in order that he might record it ere it was lost. The engineer Brindly used to retire to bed for a day or two, when he was reflecting on a grand or scientific project. Sir Walter Scott has said that the half hour passed in bed, after waking in the morning, was the part ot the day during which he conceived bis best thoughts. Tissot states that a gentleman, remarkable for his accuracy in calculation, for a wager, lay down in a bed and wrought by mere strength of memory a question in geometrical progression, while another person in another apartment performed the same operation with pen and ink. When both had finished, the one who had worked it mentally repeated his product, which amounted to sixteen figures, and, insisting that the other gentleman was wrong, desired him to read over his different products. On this being done, he pointed out the place where the first mistake lay, and which had run through the whole. He paid very dearly, however, for gaining his wager, as for a considerable time be had swimming in his head, pains in his eyes, and severe headaches upon attempting any mathematical labor. A gentleman has recently told the author that, whenever he is at a loss for ideas in his literary compositions, he lies down on a lounge, and always with good results.

But the blood in the brain may be increased by its own action. Intense and long-continued thought, anxiety, grief, and other emotions, have this effect. It may be laid down as a law admitting of no exception, that, when an organ is kept in a condition of great activity, there is an augmented flow of blood to its substance; and the organ, whatever it is, increases some-what in size when an increase is possible. Take, for example, the arm of a blacksmith, the leg of a ballet-dancer. Here the excessive use to which the muscles are put causes an increased flow of blood to the part, and the consequent formation of new matter in greater proportion than it is consumed.

There can be no muscular action, except as the consequence of the desintegration of a certain amount of muscular tissue. No gland can act without its substance becoming decomposed to some extent, and no thought can be conceived by the brain without the destruction of a definite amount of the cerebral matter.

During wakefulness, the brain is constantly in action. There is not a moment during which it is entirely quiescent. If our thoughts are active, or if strong emotions act upon us, the blood flows in increased amount to the head, in order that new matter may be deposited to take the place of that which has been used. For all new substance, whether of the heart or the lungs, or the brain, or the nerves, comes from the blood.

In the ordinary course of our lives the supply is equal to the demand. But it is possible so to use our brains that the substance is destroyed in a greater proportion than the blood can supply. Men engaged in the feverish and anxious occupations of life rarely stop to think that they are using their brain capital, instead of merely consuming the interest, as they ought to do. The end for all such is not far distant. It is as certain as the result of spending a pecuniary capital instead of living upon the income. The one will inevitably lead to insanity or a lunatic asylum; the other to pauperism and the alms-house.

Now, what has all this to do with the question, Why do we sleep? Simply this: sleep is the rest of the body, and especially of the brain. During this condition, the brain is at its minimum of activity. Certain faculties, such as the imagination, appear to be in full operation, but it is in appearance only, for those faculties which regulate it when we are awake have their action suspended. All other organs have their periods of rest during wakefulness, except the brain. Sleep is essentially the condition in which the noblest organ of the body reposes from its labors. It is then that the blood deposits new cerebral matter faster than it is used, and thus prepares the brain for its new duties when we awake.

If we take the hours which should be devoted to sleep and use them in mental activity, we are robbing our brains of the opportunity for regeneration which the condition of sleep affords. We are surely consuming our capital, brain—and intellectual bankruptcy is the certain result. If we persevere, the time is reached when we cannot sleep. For the cerebral vessels become so permanently distended that sleep is an impossibility.

It used to be thought that during sleep there was an increase in the quantity of blood circulating through the brain, but very exact observations have satisfied us that the reverse is the case. Wakefulness, therefore, keeps the cerebral vessels distended, a state of congestion is thus induced, the blood is not rich enough in the substances the brain requires to supply its wants, and this organ accordingly consumes its tissue for the restoration of mind, without the possibility of sufficient deposits being made to compensate for the loss.

Is it a matter for surprise that, under such circumstances, the brain should act badly, and that the manifestations of mental action should exhibit irregularity and disorder? Is it a wonder that a man who has passed a sleepless night should be unable to transact his business properly the next day, or even to add up a column of figures correctly? Is it strange that his head should feel dull and heavy, that he cannot collect his thoughts, or even concentrate his attention upon matters requiring deliberation? Let this go on night after night, and organic diseases of the brain, such as insanity, inflammation, or softening, are certain to result. We sleep, therefore, mainly to give the brain rest. One-third of our lives should be devoted to this purpose. If this is done, it matters not how constantly or intensely we employ the organ which, in its noblest proportions and in its fullest vigor, makes man what he is.—*Appleton's Journal.*

Reading and Writing.

A British author of considerable fame has furnished his readers with the following advice upon the kindred subjects of reading and writing:

"Reading without purpose is sauntering, not exercise. More is got from one book on which the thought settles for a definite end in knowledge, than from libraries skimmed over by a wandering eye. A cottage flower gives honey to the bee, a king's garden none to the butterfly.

Youths who are destined for active careers, or ambitious of distinction in such forms of literature as require freshness of invention or originality of thought, should avoid the habit of intense study for many hours at a stretch. There is a point in all tension of the intellect beyond which effort is only waste of strength. Fresh ideas do not readily spring up within a weary brain; and whatever exhausts the mind not only enfeebles its power, but narrows its scope. We often see men who have over-read at college entering upon life as languidly as if they were to leave it. They have not the vigor to cope with their own generation; for their own generation is young, and they have wasted their nervous energy which supplies the sinews of war to youth in its contests for fame or fortune.

Study with regularity, at settled hours. Those in the forenoon are the best, if they can be secured. The man who has acquired the habit of study, though for only one hour every day in the year, and keeps to the one thing studied till it is mastered, will be startled to see the way he has made at the end of a twelve month.

He is seldom overworked who can contrive to be in advance of his work. If you have three weeks before you to learn something which a man of average quickness could learn in a week, learn it in the first week and not the third. Business despatched is business well done, but business hurried is business ill done.

In learning what others have thought, it is well to keep in practice the power to think for one's self; when an author has added to your knowledge, pause and consider if you can add nothing to his.

Be not contented to have learned a problem by heart; try and deduce from it a corollary not in the book.

Spare no pains in collecting details before you generalize; but it is only when details are generalized that a truth is grasped. The tendency to generalize is universal with all men who achieve great success, whether in art, literature, or action. The habit of generalizing, though at first gained with care and caution, secures by practice, a comprehensiveness of judgement and a promptitude of decision which seem to the crowd like the intuition of genius. And, indeed, nothing more distinguishes the man of genius from the mere man of talent than the facility of generalizing the various details, each of which demands the aptitude of a special talent, but all of which can be only gathered into a single whole by the grasp of a mind which may have no special aptitude for any.

Invention implies the power of generalization, for an invention is but the combining of many details known before into a new whole, and for new results.

Upon any given point, contradictory evidence seldom puzzles the

man who has mastered the laws of evidence, but he knows little of the laws of evidence who has not studied the unwritten law of the human heart; and without this last knowledge, a man of action will not attain to the practical, nor will a poet achieve the ideal.

He who has no sympathy never knows the human heart; but the obtrusive parade of sympathy is incompatible with dignity of style in a writer. Of all the virtues necessary to the completion of the perfect man, there is none to be more delicately implied and less ostentatiously vaunted than that of exquisite feeling or universal benevolence.

In science, address the few; in literature, the many. In science, the few must dictate opinion to the many; in literature the many, sooner or later, force their judgement on the few. But the few and the many are not necessarily the few and the many of the present time; for discoverers in science have not unoften, in their own day, had the few against them, and writers the most permanently popular not unfrequently found, in their own day, a frigid reception from the many.

By the few, I mean those who must ever remain the few, from whose dicta we, the multitude, take fame upon trust; by the many, I mean those who constitute the multitude in the long run. We take the fame of a Harvey or a Newton upon trust, from the verdict of the few in successive generations; but the few could never persuade us to take poets and novelists on trust. We, the many, judge for ourselves of Shakespeare and Cervantes.

He who addresses the abstract reason addresses an audience that must forever be limited to the few; he who addresses the passions, the feelings, the humors, which we all have in common, addresses an audience that must forever compose the many. But either writer, in proportion to his ultimate renown, embodies some new truth, and new truths require new generations for cordial welcome. This much I would say meanwhile, doubt the parmanent fame of any work of science which takes immediate reputation with the ignorant multitude; doubt the parmanent fame of any work of imagination which is at once applauded by a conventional clique that styles itself "the critical few."

The Advertisement.

The advertisement can sell millions of yards of shoddy for broad cloth! The advertisement can import millions of chests of tea direct from China, and sell cheaper than sloe-leaves and carpet-sweepings! The advertisement can bring millions of tons of all Wallsend coals from Newcastle to London, and let the Cockneys burn at no more cost than Welsh, Midland, or Anthracite! The advertisement can supply millions upon millions of miscellaneous articles, from halfpenny toys and cheap Jacks, to newbuilt houses and shiploads of invaluable merchandise, all the firstrate class, and at an incredible reduction of price! The advertisement can not only import millions of bales of the finest Georgian cotton, but change millions of bales of other cotton into Island, and by its dexterity, pass the whole, in a manufactured state, into alpaca, flax, wool, silk, or other produce, and by its simple process, at the enhanced cost of far more expensive fabrics! The advertisement can cleanse the Augean stable of millions of boxes and bottles of quack medicine, and induce millions of fools to anoint their bodies with, or swallow their contents! The advertisement can make as many fools believe that spurious and adulterated concoctions of hardly less poisonous trash—unhealthy, nasty, and injurious materials of every sort contributive to imposition—are really generous wines, neat as imported (and that, too, come to be a taxing pull), and of genuine spirits and beer, from the vine, sugarcane, and John Barleycorn, to be drunk on the premises or anywhere else, *con gusto*, accordingly. The advertisement can carry under its ostensibly feeble little arms, thousands of miles of railroad, with tens of thousands of passengers and prodigious traffic, by means of common, fast, and pleasure trains, about to realize enormous profits; and admirable to relate for its care and humanity, never having been known to wound seriously or to kill even one of the well assured multitude who trust their lives to consequences so satisfactorily accredited. The advertisement can bear the entire burden of hundreds of bubble companies, with many millions of (their) capital, resting solely on its veracity and responsibility. This advertisement is equally stout in the support it can afford to foreign loans; for example, see its Archimedean capacity in the Greek, and its Herculean vigour in the country where one of Hercules' pillar is reported to be still standing. The advertisement can lend millions of money (flash) at once on mere personal security, without inconvenient inquiries or reference on either side, at almost nominal interest, without expenses, and repayable by instalments at pleasure, &c. The weight of the nuggets (query, called ingots? of old) is not so very ponderous, but there is a good deal to stoop under so as to gull hundreds of thousands of idiots into disastrous loss or utter ruin. The advertisement can keep up, for hundreds of nights without intermission, the heaviest tomfoolery and outrageous performances at the theatres (though amenable to fall by every law of gravitation), as if they were light and entertaining, instead of not being worth an old song. The advertisement can support and circulate tenfold more matchless magazines and other periodicals, good, bad, and indifferent, than could find existence but for its mighty help; and as for sensationalism, spiritualism, ritualism, political associations, monster meetings, nonsense, trash, rubbish, imposture, and poison of every possible kind, millions of reams of paper are inadequate to demonstrate its infinite capability. The advertisement can maintain the greatest manufacturers in the world as original dispensers of intelligence and useful knowledge; thousands of semi-professors, lecturers, and professsionals, *en masse*, retailing superfluous nothings to ignorant audiences; inspired writers for the press, and millions of other classes of retail dealers laden with every article of want or luxury in life and society and all "guaranteed" just as affirmatively and with as free a conscience as if the whole were the very truth, and simple matter of course.—*Fraser's Magazine.*

SCIENCE.

The Total Eclipse of the Sun.

Total eclipses of the sun, for a given locality on the earth, are of a very rare occurrence. Thus, in London, not a single total eclipse of the sun happened between 1140 and 1715; that is, in a space of 575 years. In Paris only one eclipse occurred in the whole of the 18th century, while during the 19th century not one happened or will happen in that locality.

Total eclipses of the sun can last no longer than 7 minutes and 58 seconds. This greatest possible duration happens only when the centres of the sun, moon, and earth lie exactly in a straight line, and at the same time the sun is at his greatest distance (apogee) and the moon at her least distance (perigee) from the earth; and even then the duration of 7 minutes and 58 seconds obtains only on the equator. A coincidence of these conditions has not happened since the creation of man.

The observations which are made in eclipses of the sun may be divided into two kinds: first, those which refer to the time of the motions of the earth and moon; and second, those which refer to the nature of the sunlight. In regard to the former, we may remark here, that *every* eclipse of the sun will serve for a correction of the *elements of the orbits.* The time when the moon enters the disc of the sun, the duration of the eclipse, and the time when the last trace of the moon leaves the edge of the sun, have been calculated beforehand with the utmost minuteness, even for the twentieth part of a second, thanks to the accurate knowledge which our astronomers have of the motions of the earth and of the infinitely more complicated motion of the moon. Now, if the mentioned pheuomena happen exactly at the time calculated, they evidently confirm the correctness of the calculations, and of the supposed motions and distances of these heavenly bodies. But if there is a discrepancy even of the twentieth part of a second, the previous calculations must be corrected, and thus every new observation will furnish either a new proof for the absolute correctness of the astronomical calculations, or lead to corrections which finally must approximate this part of astronomical knowledge to a state of absolute perfection.

But by far the most important part of the observations, which will be made in this eclipse, refers to the *nature of the sunlight.* There is a very widely-spread opinion that in a total eclipse of the sun a total darkness prevails, and the stars become visible. This opinion, though repeated by our astronomical handbooks, is entirely erroneous. Only the very brightest stars become visible. Thus, in the total eclipse of July 18, 1860, the four planets, Mercury, Venus, Jupiter, and Saturn were seen near the sun with the naked eye, and in the total eclipse of July 28, 1851, in Dantzic,—Mercury, Venus, Jupiter, Procyon, Regulus and Spica were visible; but it was in vain that Galle tried to find Castor and Pollux. The fact that during a total eclipse there is only a twilight, but by no means darkness, is easily explained when we consider that the atmosphere in places next to the total eclipse will *reflect* the sunlight in all directions, and that by this reflected light those parts of the atmosphere which lie within the total eclipse are illuminated, though feebly.

But there is another phenomenon which, in the moment of the total eclipse, is presented to the eyes of the observers, so glorious and wonderful that no description can give an adequate idea of it. This is the Corona, which suddenly appears in the moment when the

last ray of the sun disappears behind the deep black cover of the moon; a shining wreath of beams, surrounding the totally eclipsed sun to a distance of about one-third of the apparent diameter of the moon, and so bright at its inner edge that we may doubt whether really the sun is obscured and then fading away imperceptibly in the vast space of heaven. The Corona does not always present the same appearance; it is either of a silvery-white or of a reddish tinge, according to the state of our atmosphere, and sometimes colored rays or pencils of light are seen issuing from it. The halo with which the painters surround the heads of saints gives perhaps the best idea of it. It disappears with the first apppearing ray of the sun, as if by magic.

What is the cause of this phenomenon? It must be either in the sun or in the moon. The moon could produce it only if she had an atmosphere capable of refracting the rays of the sun. But since it has been proved that the moon is without an atmosphere, it follows that the cause of the phenomenon must be found in the sun himself.

The following theory was adopted by the best astronomers before the discovery of the spectrum analysis:

If we observe the sun through a good telescope, we see black spots on its surface, irregulary formed and surrounded with a penumbra, that is, an inner ring, which is less dark, and of an ashy-grey color. These spots often combine into a single, larger spot, or separate into different smaller ones, passing over the disc from east to west in periods of nearly two weeks. Sir W. Herschel, and after him most astronomers, believed these spots to be openings in a luminous atmosphere of the sun, which alone is the cause of the sunlight, and that the sun, whose body those very openings allow us to see, is dark; that this luminous atmosphere (photosphere) is seperated from the body of the sun by an inner atmosphere, tending to intercept or to soften the heat and light of the photosphere, and that the penumbra is produced by this inner atmosphere.

But there are several important objections against this theory. Thus, it has been observed that the spots, although moving around the surface of the sun, nevertheless retain their shapes often for a long time. But by Sporer's investigation, it has been proved that the surface of the sun is perpetually agitated by the most violent and tremendous storms, moving near the equator in a westerly, in higher latitudes in an easterly direction. But how can the spots, if mere interruptions of a gaseous atmosphere, retain their shape, when this atmosphere itself is driven over many thousands of miles in the most violent convulsion? Again, several astronomers have observed that both the spots and their penumbras are traversed by streaks and veins of sunlight. W. Carrington, in Redhill, saw on the 1st September, 1859, an intense white light, brighter than that on the surface of the sun, suddenly emerging from the centre of a large spot. The phenomenon lasted five minutes, and after its disappearance the spot remained unchanged. The same astronomer inspected some days later the photographic magnetic records in Kew, in respect to declination, inclination, and intensity,and found in each of these the traces of a vast disturbance which had occurred exactly at the time of the phenomenon described above. In 1862 the astronomer Nasmyth stated that he had observed in the peuumbra of the solar spots things looking like willow-leaves, which placed themselves over each other, like bridges over bridges. In 1863 other astronomers observed the willow-leaves of Nasmyth, and ventured to assert — especially Sir John Herschel—that they might be living beings developing light and electricity. Even the earth was affected by this phenomenon; for at all observatories magnetic storms were observed, all telegraph wires were overloaded, and an aurora borealis trembled on the sky.

It is evident that the hypothesis which we have stated in regard to the solar spots is unable to explain any of this phenomena. Much less can the appearance of the Corona be explained by it. In order to account for the Corona astronomers have resorted to a new hypothesis, the existence of a *third* atmosphere around the sun—a cloudy sphere. This sphere, they say, is invisible under ordinary circumstances, in consequence of the brighter photosphere; but during a total eclipse it will appear as Corona, either with its own light or by reflecting the rays of the photosphere.

But the Corona is not the only, not even the most remarkable phenomenon of a solar eclipse. For at the moment when the last ray of light has vanished, we suddenly behold on the edge of the dark moon strange conglomerations of a pale reddish lustre, which some observers have compared to glaciers, illuminated by the rising or setting sun, others to reddish mountain peaks, others to immovable flames. These protuberances—so they are called — are not always connected with the edge of the moon or of the sun, but often are separated from it by a considerable distance (up to 2½ minutes). Some, when the moon is about to glide over them, suddenly change their colors, or seem to grow in height, and then new protuberances will make their appearance. These protuberances have especially been seen near those places on the edge, where solar spots had been perceived before the obscuration.

These protuberances were several times observed during the last century, first in 1733 by Bassemius in Gothenburg. But they did not engage the attention which they deserve till Schumacher made his admirable observations in Vienna, on the 8th of July, 1845; since that time, they have been observed by all astronomers with the most minute care during all total eclipses—in 1850 in Honolulu, 1851 in Sweeden and Prussia, 1858 in Peru and Brazil, 1860 in Spain. It is for the sake of getting photographic likenesses of the protuberances and the Corona that the host of astronomers, who have resorted to the scene of the present eclipse, have provided themselves with photographic instruments, which, by the skill of Warren De la Rue and Secchi, produced surprising results on the occasion of the last eclipse.

Some astronomers think that the protuberances bear the same relation to the outer or cloudly atmosphere of the sun as the terrestrial clouds do to our atmosphere. Others consider them as volcanic masses, formed in or below the photosphere, which have penetrated through the openings that appear as solar spots, and perhaps have caused these openings. Others suppose them to be optical phenomena produced by refraction of light. Some have even considered them as real mountains, which, however, according to their apparent size, would have a height of about 200 miles, if they were on the moon, and of about of 60,000 miles if on the sun.

All these problems have entered a new phase since Bunsen and Kirchhoff, ten years ago, discovered the analysis of the spectrum. We will endeavour to give to the reader a brief outline of this splendid discovery, one of the most important of this century, and especially distined to revolutionize the science of chemistry.

Newton discovered that if a beam of solar light be admitted to a dark room through a small aperture and intercepted by a triangular glass-prism, the rays of the sun will be *dispersed* into an oblong colored figure, which—especially when observed through a telescope —looks like a piece cut from a rainbow, with the known succession of the seven colors, viz: red, orange, yellow, green, blue, indigo, violet. This figure is called the prismatic solar spectrum. The spectra of the planets, but not those of the fixed stars, show exactly the same succession of colors. In the year 1814 Frauenhofer found that the colors of the solar spectrum are not exactly contiguous, but separated by a number of black parallel lines, which are vertical to the length of the spectrum. These lines, whose number is now known to be nearly 2,000 always appear exactly at the same places of the spectrum, however much the angle of the prism may be altered, so that we may consider them as the regular borders of the several groups and shades of colors.

Scientists were in the dark concerning the origin and nature of these lines until recent peculiar discoveries shed an unexpected light on the subject. These discoveries were made by comparing spectra not having their origin in the sunlight. Thus it was found that in the spectrum of chloride of sodium (common salt) the colors appear much darkened, with a very bright *yellow* line at the place were the red color changes into orange. This yellow line is a characteristic proof of the presence of sodium in any body in a state of combustion. *Electric* light does not show any dark lines in the spectrum at all. But if a flame of alcohol, the wick being saturated with sodium, is interposed between the prism and the electric light, a dark line will appear in the place of the bright yellow line. Now, Bunsen and Kirchhoff discovered that the mentioned dark line exactly coincides with one of the lines of Frauenhofer in the solar spectrum, and that the same phenomenon is repeated in innumerable other cases. To each chemical element; treated in this way, corresponds a dark line or a series of dark lines; and if several elements are combined, the corresponding dark lines appear separated without the slightest confusion.

By this discovery an entirely new way of chemical analysis was found. By means of the spectrum may be recognized the presence of the very minutest particles of elements in terrestrial bodies, particles so minute, that by no other method can even a remote approximation to this delicacy be obtained. Thus, the spectrum analysis has disclosed the presence of *one trillionth* of a pound of sodium by means of the characteristic yellow line in the spectrum. We may imagine how enormous will be the result of Bunsen and Kirchhoff's discovery in chemical science. But it is hardly of less importance in astronomy. For the same scholars also made the discovery that there is an essential difference between the spectra of solid and liquid and those of gaseous bodies. Solid or liquid bodies brought to a state of white-heat produce a *continuous* spectrum, in which all the colors are contained without the interposition of dark lines. But gaseous bodies produce bright lines interrupted by dark intervals. Now, when the flame of a gaseous body is interposed between the prism and a white-hot solid or liquid body, the spectrum of the latter at once

receives the dark lines of Frauenhofer exactly at the places where the spectrum of the gaseous body has shown the bright lines, while the dark intervals of the latter coincide with the colors of the spectrum.

The inferences which may be made from these facts are palpable. For it evidently follows that the sun must be a white-hot solid or liquid body, surrounded by a gaseous atmosphere, in which a number of elements, some of which are also found on our earth, are in a state of combustion. The body of the sun without this atmosphere would produce a spectrum without black lines. But since we see in the solar spectrum a number of black lines corresponding to the spectra of certain terrestrial bodies, as iron, chromium, nickle, zinc, etc., it follows that these bodies must be present on the surface of the sun, and must be in a state of combustion in his atmosphere. On the other hand, some terrestrial elements, as gold, silver, quicksilver, etc., cannot be present on the surface of the sun, since the lines, formed by their spectra, are not found in the spectrum of the sun. Many experiments have also been made, consisting in the artificial production of new lines in the solar spectrum. Thus, for instance, we find in the spectrum of *lithium* a peculiar red line. If we interpose a lithium-flame between a sunbeam and a prism, a dark line will appear on the same place; where before the red lithium line was found, and which did not exist before in the spectrum of the sun. We infer from this that lithium is *not* contained in the surface of the sun.

We may now explain the solar spots, the protuberances and the Corona. The solar spots are most probably identical with the protuberances, and both are nothing but clouds, swimming in the atmosphere of the sun similar to our clouds, which so often appear on the distant horizon as fantastic formation, like the protuberances. The Corona is nothing but this very atmosphere of the sun, of which, under ordinary circumstances, we cannot see anything, since its light is too weak to be perceived next to the intense light of the sun.

We have spoken here only of the importance of the spectrum analysis in regard to a more accurate knowledge of the *sun*. But we may remark that the spectrum analysis is just beginning to enlarge our knowledge of the other stars in an entirely unexpected manner. Thus, we know that in nearly all stars, several of the elements of the sun must be present, as, for instance, iron, sodium, magnesium, hydrogen. But there appears also a difference. Thus, in the brightest star of Orion no hydrogen exists, while in Aldebaran the presence of quicksilver is certain, which is wanting on the sun. In the spectrum of Sirius, lines have been found which cannot be produced by any known terrestrial body. We know at the same time, by the most recent discoveries, that the planetary nebulæ cannot be clusters of stars, as Sir John Herschel thought to have proved by Rosse's large reflecting telescope, but immense masses of gas without a nucleus; for their spectra do not show dark lines on a bright ground, but bright lines with dark intervals.

What a progress of science! How long ago is it that we learned to measure the heavenly bodies? Scarcely a quarter of a century have we known how to find their distances, and not much longer than we have known how to weigh them, as though we could place them in a scale. Now we discover the matter of which they are made, the metals which lie on their surface. We decompose them, as if we held them in our hands—had placed particles of them in the alembics of our laboratories.—*Kentucky Journal of Education.*

The moon's shadow will strike the earth in Siberia at 3:37 P. M. (Washington time), in latitude 58° north, and longitude 165° west of Washington, pass over the town of Okhotsh, in Siberia, at 3:43 P.M., cross Behring's Strait at 4:15 P. M., and pass through Alaska and the British Possessions striking the nothern boundary of the United States in longitude 31° west of Washington. After reaching the settled parts of the country, it will pass over or near the following cities and towns, in all of which the eclipse will be total:

In Iowa—at Cherokee, New Munich, Lake City, Boonesboro', Des Moines, Newton, Knoxville, Oskaloosa, Ottumwa, Fairfield, Mount Pleasant, Burlington.

In Illinois—at Macomb, Springfield, Decatur, Shelbyville, Mattoon, Robinson.

In Indiana—at Vincennes, Washington, Leavenworth, New Albany.

In Kentucky—at Louisville, Shepardsville, Frankfort, Danville, Mount Vernon, Mount Pleasant.

In West Virginia—at Estilville.

In Tennessee—at Blountsville, Taylorsville.

In North Carolina—at Wilkesboro', Salisbury, Greensboro', Raleigh, Fayetteville, Goldsboro', Leesburg and Wilmington, passing into the Atlantic Ocean at New River Inlet, between Beaufort and Wilmington. The cities and towns mentioned are all on railroad lines, and are easily accessible.—*Mount Auburn Index.*

The Eclipse as seen at Montreal and Quebec will exhibit an obscuration of about seven-tenths of the sun's disc.—(Ed.)

(1) A total eclipse of the sun will occur on the 7th of August next. It will be visible as a partial eclipse throughout the whole of North America.

ART.

Metallochromy.

By metallochromy, we understand the coloring of metals by means of galvanism. It is an invention of Nobili, and consists in depositing thin films of a metal on metallic bodies by means of a galvanic battery, so as to form a number of rings, and in afterward exposing the object to heat. As the deposited rings, called after the inventor Nobili's rings, are not everywhere of the same thicknes, as might be inferred from the manner of their formation, they expand unequally in heating, and thus produce elevations and depressions, though not visible to the naked eye, nevertheless cause a refraction to the rays of light, thus giving rise to the same colors that are seen in thin films of varnish, fissures in the ice on window-glass that has been partially decomposed by atmospheric action, in soap-bubbles, pearls, and which also show themselves very beautifully in heating bismuth and other fusible metals.

Nobili obtained the figures called after the name by immersing polished silver, gold, or platinum plates in a solution of acetate of copper or lead, and then connecting the two wires of a galvanic battery with them. Fechner obtained the figures by simply touching the plate with a zinc rod; thus a slight electric current was established, which reduced the metal from its solution. Elsner in pursuing the same subject, soon discovered that similar figures can be produced on steel, which takes on thereby the appearance of marbleized paper.

The longer the zinc rod remains in contact with the metallic plate, the larger becomes the rings. If the plate is then dried with linen, after having been rinsed in pure water, and held over the flame of an alcohol lamp, it will be noticed that very pleasing colors begin to make their appearance. When the color desired shows itself, the plate must, of course, be with-drawn; but the colors adhere so firmly that they bear considerable rubbing. The tints are mostly gold-yellow, steel-blue or orange-red, violet, and bronze-colored. If first a lead and then a copper solution is employed, a certain diversity may be brought into this galvanic coloration. Larger veins, sometimes similar to peacock's eyes, are obtained by using zinc rods or cylinders of a corresponding diameter; and in case the steel-plate is steeped in dilute muriatic acid, and then washed with water before being laid into the metallic bath, the colors become considerably duller. They appear most beautifully on silver and platinum; on the latter, a green color is often noticed. Dilute aqua fortis, however, destroys at once all this irridiscence, that reminds us sometimes of the hues of the wings of tropical insects.

By employing a solution of a copper salt and chloride of ammonium, Boettger produced a great variety of dark shaded colors. They too, present a handsome appearance. He found that if the zinc rod, instead of being held only for an instant over the surface, was allowed to remain in contact with the same for some time, the copper was not deposited with its peculiar red, but rather with a dark color. The previously formed red film, in disappearing, gives rise, then, to the production of the most varied hues of yellow, red, green, brown, and particularly of black. These colors remain perfectly firm by simply allowing the object to dry in the open air.

Many articles colored by the method described were first brought to the notice of the public at the German Industrial Exhibition, held in Berlin, in the year 1845. At that time, they astonished every one. Since then, the French physicist Becquered has busied himself considerably in this branch of art, and has so far succeeded in perfecting it as to obtain durable deposits of nearly every kind of metal on objects of diverse kinds and shapes. It is especially in Nuremburg and Fuerth, in Bavaria, the two most celebrated places in the world for the manufacture of toys, that this industry is carried on. In order to color iron, steel, yellow and red brass, the following process is largely employed; Seven ounces Troy weight of caustic potassa, or five and a half of caustic soda, are dissolved in half a gallon of pure water; into this four ounces of finely divided litharge is stirred, and the whole boiled for half an hour in a porcelain dish, with a frequent replacement of the evaporated water. The liquid is then allowed to settle, and is thereafter decanted from the residue. The precipate which first appears is again taken up, and the liquid assumes a deep blue tint.

It is now used as above directed. It may also be employed for coloring bell-metal, on which it produces beautiful blue and violet tints. These colors are, however, not as durable as those obtained by the solution of litharge.—*Manufacturer and Builder.*

The Restoration of Old Prints and Engravings.

This process, discovered by Professor Gorup-Besancz, of Erlangen, Germany, is based upon the application of ozone. Old prints, wood-cuts, and copper engravings, which have become dark brown by age, or printed over, or by any means soiled, may by its use be restored and made as white as if they had just left the press. The print itself is thereby not in the least changed. Gorup-Besancz, obtained a book which was published in tho sixteenth century, and in which some pages were besmeared with a glossy black pigment so that they were perfectly illegible. Indeed, the marks were similar to the censor-strokes, of a Russian Gazette. If our printing ink had been used by the monks of the sixteenth century, any attempts to remove it would most certainly have been in vain. However, on treating the book with ozone for thirty-six hours the color disappeared entirely, so that the most careful observer would not have been able to detect the least trace of the marks referred to. A wood engraving of Durer, which had been painted over with a dark yellow pigment, was also perfectly restored. The process in question is so easy that any person with a little experience in experimental chemistry, may convince himself of its efficiency. The professor even makes use of it as an experimental demonstration in his lectures on ozone. Ink is so perfectly removed by ozone that the paper appears as it it had never been profaned by the pen, and it acts more quicly than chlorine. The paper which had been thus cleaned must afterward be drawn through water acidulated with a few drops of muriatic acid, in order that the iron of the ink, which is left behind, may also be removed. Printing ink is not attacked by ozone unless after a considerable time. Oily spots or stains produced by damp also remain unchanged. Colors with a metallic or earthy base remain unaltered, while vegetable pigments are entirely removed.

In order to perform the experiment, take a capacious glass flask with a wide neck, introduce a piece of phosphorus three inches in length and half an inch in diameter, pour water heated to eighty-five, degrees Farenheit into the flask until the phosphorus is half covered close the flask loosely with a cork, aud let it stand in a moderatly cool place for twelve or eighteen hours. It will then be filled with ozone. Wheu the water has been poured on the phosphorus, the papers to be bleached are rolled up, fastened to a platinum wire moistened, and hung up in the flask. It will soon be noticed that the paper is surrouuded by a column of a white smoke which arises from the phosphorus, and the stains will disappear gradually, the time varying from one to three days, according to their nature. Prints which had become brown by age, or were soiled with coffee, became pure and white after one day's treatment.

When the spots have disappeared, the paper yields an acid reaction; consequently, if it were dried at once, it would not only become brittle, but would again darken. In order to obviate this, the acid must be removed, which is done by first rinsing the paper with pure water until blue litmus-paper is only slightly reddened, then passing it through water to which a few drops of a soda solution have been added, aud finally spreading it on inclined glass plates, upon which a thin stream of water is allowed to flow. When litmus remains unaltered by the water running from the glass, the paper may be allowed to dry, and pressing it between sheets of blotting paper will restore its smoothness. It is evideut that the process described is not applicable on a large scale, but it certaintly requires but little ingenuity to modify it. Neither will it restore darkened oil-paintings. It is true that they get somewhat brighter, but they nevertheless remain dull, and often become stained, probably because the action does not take place uniformly.

It has, however, been ascertained that oxygenized water is well adapted for clearing up pictures. This is a compound of hydrogen and oxygen, containing twice as much of the latter as of the former. The surplus is set free by simple contact with various metals and metallic oxides, and acts very powerfully. The darkening of oil-paintings results from the white lead, or other lead compounds which have been used, being converted into the black sulphide of lead by the absorption of sulphureted hydrogen from the atmosphere. If such a painting is washed over with a solution of two parts of oxygenized water in one hundred parts of spring water, the black sulphide of lead is converted into the white sulphate of lead, and thus the former appearance of the painting is regained.—*Ib.*

OFFICIAL NOTICES.



Ministry of Public Instruction

APPOINTMENTS.

SCHOOL COMMISSIONERS.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council dated the 19th June 1869, was pleased to appoint the following Gentlemen to form,—with the Commissioners appointed by the Corporation of the City of Montreal, the Protestant Board of School Commissioners for the City of Montreal, to date from the 1st. July next. :—

Revd. John Jenkins, D. D.
" Charles Bancroft, D. D.
" Donald Hervey Vicar, D. D.

The Corporation of the City of Montreal, at a Meeting held the 25th May last, appointed the following Gentlemen to form,—conjointly with the foregoing named by the Lieutenant-Governor,—the Protestant Board of School Commissioners for the City of Montreal :—

The Hon. James Ferrier, Senator.
William Lunn, Esq.
F. H. Thompson, Esq.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council dated the 19th June, 1869, was pleased to appoint the following Gentlemen to form part of the Catholic Board of School Commissioners for the City of Quebec, viz :—

Jacques Crémazie, Esq , LL. D.
Revd. Joseph Auclair
Revd. James Neville.

By the same Order in Council the Lieutenant-Governor was pleased to appoint,—in *lieu* of those whom the Corporation of the City of Quebec should have named twenty days before the 1st July, 1869,—the following Gentlemen to form the remaining part of the Catholic Board of School Commissioners for the City of Quebec :
The Revd. Zéphirin Charest.
The Revd. Bernard McGauran.
Telesphore Fournier, Esq., Advocate.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council dated the 3rd inst., has been pleased to appoint the following Gentlemen to form the Protestant Board of School Commissionuers for the City of Québec :—

The Revd Charles Hamilton,
William Walker, Esq ,
Robert Herbert Smith, Esq.

And to form that part of the Board, which the Corporation of the City should have named twenty days before the 1st July, 1869 :—

Christian Wurtele, Esq.,
William Hossack, Esq.,
Joseph Whitehead, Esq.

ERECTIONS, SEPARATIONS, &c., OF SCHOOL MUNICIPALITIES.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council dated 3rd, inst, has been pleased

To unite Ile Laval and the Parish of Laval, (both in the Co. of Montmorency,) for School purposes, as they already are for other purposes;—

To erect into a School Municipality the Townships of Eagan and Kensington (both in the Co. of Ottawa,) with the same limits that they have as Townships;—

To detach the village of St. Jerome, Co. of Terrebonne, from the Municipality of the same name, and to erect it into a separate School Municipality, under the name of the School Municipality of the " Village of St. Jerome," with the following limits, namely :—all the lands of the Concession North-East of the North River, situated between the road Montigny and the road Côte St. André, comprising the village St. Jerome, with the exception of that part of the lands of Toussaint Lajeunesse lying outside the limits of the village ; and all the lands of the Concession South-West of the North River, the proprietors of which live on the public Road (*d'en haut*), between the lands of Jacques Bruyère and Jules Deschambault, inclusively, comprising also the Isles Longwell and Côté, and all the lands of Toussaint Trudelle ;—

To separate from the Municipality of Masham, Co. of Ottawa, the following, namely :—the 43 last lots of the 1, 2, and 3rd ranges ; the 10, 17, 18, 19, 20, and 21st; the 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, and 58th lots of the 4th range ; the 5 last lots of the 5 and 6th ranges; the 8 last lots of the 7th range, finally the 3 last lots of the 8th range of said Townships, and

To erect them into a separate School Municipality, under the name of "Ste. Cecile de Masham." This erection took place the 28th October last, but the locality was considered as forming part of the County of Pontiac instead of the Co. of Ottawa in which it is situated ;—

To annex the Municipality of Rivière au Renard to the Municipality of Tadousac, (both in the Co. of Saguenay) for School purposes,—this annexation being more favorable to the proper administration of School affairs and to the progress of education ; and

To annex to the Municipality of Aylmer the Township of Gayhurst, (both in the Co. of Beauce), of which it forms part for civil purposes.

—

DIPLOMAS GRANTED BY BOARDS OF EXAMINERS.

PONTIAC BOARD.

Session of May 4th, 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (E.) *2nd Class:*—Misses Sarah Dale, Jessie Argue, Margaret Seaman, and Mr. Ralph Horner.

OVIDE LEBLANC,
Secretary.

—

QUEBEC CATHOLIC BOARD.

Session of May 4th, 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (F.) *1st Class*—Misses Lucie Audet *dit* Lapointe, M. Philomène Bouchard, M. Olive Bussière, M. Flavie Labrecque, Marie Talbot (F. & E.), and Anastasie Fitzgerald (E.).

2nd Class (F.)—Misses Emélie Adée Arcand, M. Délima Bergeron, M. Adèle Bussière, Virginie Boisvert, M. Mélanie Côté, M. Malvina Chouinard, M. Clara Couture, M. Delphrose Fortin, M. Thérèse Joséphine Gaudreau, Julie Elise Gervais, Mélanie Gonthier, Virginie Labbé, Julie Labbé, M. Flavie Labrecque, Julie Arthémise Lacombe, Lainez *dit* Laliherté, Olympiade Leclerc, M. Adéline Lecourt, M. Luce Loof, M. Arsélie Marcoux, M. Célanie Morneau, Joséphine Domitilde Ouellet, Emélie Paradis, Widow J. Parent (M. Josephte Ripper), M. Adélaïde Pelletier, Eulalie Provost, Zélie Richard, Eloïse Sirois, M. Ursule Talbot, Diana Thibodeau, M. Georiana Turgeon, M. Emélie Vallières and Mr. Hugh Valentine Scallon, (E.)

N. LACASSE.
Secretary.

—

DIPLOMAS GRANTED BY McGILL NORMAL SCHOOL, JUNE 30th, 1869.

ACADEMY DIPLOMA : Misses Agnes Cairns, Margaret Bothwell, and Mr. C. A. Brooks, B. A., McGill College.

MODEL SCHOOL DIPLOMA : Misses Josephine Eliza Smith, Helen Watson, Maria J. Cameron, Lilias Watson, Amanda C. Carr, Jessy C. Humphrey, Jane L. Hart, Elizabeth Taylor, Mary Ann McLeod, Mary Agnes Gibson, Elizabeth Alexander, Louisa C. Standin, Jane Luttrell, Sophie Johnston, Margaret Thompson, Clara F. Hicks, and Jane McLaughlin.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA : Misses Mary Jane Finley, Helen Henrietta Cribb, Jane McFee, Mary Jane Millen, Malvina Anna Marshall, Grace Samuels, Margaret Rodger, Elizabeth Craig, Annie Algar, Eoa Antenette Rexford, Caroline Hatton, Janet Ennis, Mary Ann Fairweather, Catherine Josephine Wood, Maria Gay, Isabella Swan Boa, Kate Shaw, Adelia McMartin, Henrietta Bourne, Mary Ann Keegan, Mary Rodger, Fanny Hutchinson, Mary Jane Millan, Susannie Lothian, Annabella Sutherland, Agnes Stuart, and Messrs. Charles Ashley Humphrey and William Swift.

—

THE JOURNAL OF EDUCATION.

QUEBEC, PROVINCE OF QUEBEC, JULY, 1869.

To Our Readers.

Our readers will be glad to find in our present number the reports of the annual examinations and closing exercises of some of the principal educational institutions of the Province. To have given these in full would have rendered it necessary to make this a double number ; nor could we find space for the condensed reports given without extending it to one of twenty-four pages.

The article on total eclipses of the Sun will also be found interesting at this moment, when the scientific world is so anxiously looking forward to that which is to take place on the 7th of August next.

In addition to the usual meteorological tables for Quebec and Montreal for the month of June, we have the pleasure of presenting a summary of observations taken during last March at a meteorological station in Queensland, Australia, together with a table of results for the same month in each of the preceding seven years. The reader need scarcely be reminded that the month of March in Australia corresponds with that of September in the Northern Hemisphere.

Among the advertisements given in this number is the notice of a Prize Essay for the gold medal of a Club founded in honor of the late Richard Cobden—subject "Free trade in its relation to the Colonies and Dependencies of Great Britain."

Provincial Association of Protestant Teachers, P. Q.

We are requested to state for the information of Teachers, School Commissioners, School Secretaries, Boards of Examiners, and all interested in Educational Work, that the Annual Convention of the Provincial Association of Protestant Teachers, of this Province, will be held in Waterloo, Quebec, on Wednesday and Thursday, the 25th and 26th of August next. It is expected that this gathering will be very interesting and useful, and all Teachers should endeavour to attend. Any offers of Essays to be read, or proposals of subjects to be discussed at the Convention, will be gadly received for the consideration of the Central Executive Committee, by R. W. Laing, Esq. of Waterloo, Chairman of Local Committee of Arrangements, or by Archibald Duff, Jr. of Montreal, Secretary of the Provincial Association.

Breaking Up for the Midsummer Holidays.

Before this number of the Journal comes into the hands of our readers the educational Institutions of the Province will have completed another scholastic year.

The annual examinations and closing exercises of most of the leading ones have already been reported in the news papers. In this article we reproduce a summary account of such as have reached us.

First, in the order of time, we have the High Schools of Quebec and Montreal, whose annual examinations closed on the 25th and 26th of June, respectively.

Next, on the 30th, the Normal Schools of McGill and Laval held their annual meetings for conferring diplomas upon the Teachers entitled to receive these testimonials of qualification. On the same days also the Convocation of the University of Bishop's College, at Lenoxville, and the closing exercises, at St. Francis College, Richmond, took place.

Some of the reports belonging to a later date are necessarily reserved for notice in our next issue.

HIGH SCHOOL OF QUEBEC.

(From the *Quebec Daily Mercury* of June 26th.)

The annual examination of the Quebec High School terminated yesterday. The *séances* were held in the lofty and spacious hall attatched to the institution. The attendance, though not so large as it might have been, was yet respectable, and the audience throughout appeared thoroughly appreciative of the proceedings; we should have been glad to see more of the Directors present. The examination was in part conducted by Dr. Miles, of the Educational Department, by the Rev. Dr. Cook, Principal of the Morrin College, and by others from among those present, who kindly volunteered their assistance. The staff of the school, comprising, with Mr. Wilkie the Rector, Mr. M. Miller, Professor of Classics, and the Rev. Mr. Tanner, Professor of French, superintended the routine part of the programme, and went through the customary readings and exercises, in the order of the various subjects of examination.

The first, or junior class, was examined on the forenoon of Thursday. The subjects were, in succession, English reading from Collier's History and the Poetical Reader; Elementary Arithmetic, to long division, inclusively; French, Ahn's method, from lesson 1st to 43rd; and Latin Grammar, to the end of the fourth conjugation of regular verbs. A few recitations then followed, given with great spirit and correctness:—"Exile of Erin," by J. Laird; "Young Lochinvar," by B. Whitehead; "Douglas's account of himself," by Wm. Brown; "Hohinlinden," by E. Walker; and "Cleon," by S. Oliver.

The second class then took up the following branches, in their respective order:– English Reading; History, Collier's James I.; English Grammar; Geography, map of Europe; Arithmetic, Reduction, Practice, Interest, Rule of Three, together with the theory and drawing up of Commercial Accounts, Sales, Invoices, etc. Three recitations were then given—"The Exile of Erin", by Henderson; "Three black Crows," by Thompson; and the "Newcastle Apothecary," by Ricken: all well rendered and deservedly applauded, the comic pieces being honored with an *encore*.

The proceedings of Friday commenced with the examination of the third class. Subjects as follows:—Arithmetic, Vulgar Fractions and Decimals; French, Fasquelle's Course, lessons 4 to 41, and translation of French Prose and Poetry; Latin, Ceasar's Gallic War, chap. 1 to 39; Geography of Canada (together with the fourth class.)

On the afternoon of Friday, the fourth or senior class came forward. The subjects were:—Arithmetic, as in the third, with Commercial Accounts, Invoices and Sales; Algebra, Fractions and Simple Equations; Euclid, the first book; French, Fasquelle's Course, lessons 60 to 84, and the translation of Lamartine's Colombe; Latin, Livy, 21st book, chap. 1 to 28; and Greek, Xenophon's Anabasis, 1., chapters 1 and 2. The proceedings were then closed, with brief and appropriate addresses by the Rector and by the leading examiners, all parties expressing their gratification at the result attained.

It was pleasing to find, during the two days' exercises, so much attention bestowed on the department of English reading, a branch of education too frequently overlooked. It was with justice observed by the Reverend Principal of Morrin College that too much stress could scarcely be laid on this very important part of elementary instruction. It would be difficult indeed to find a more correct enunciation, or a more graceful delivery, than was found among the pupils of the second class.

In reference to the Latin and Greek, it may be observed that the examination shewed the thorough training the pupils had received in these languages. Every word was parsed, every construction noted, every idiomatic form explained and analysed with a clearness and precision that left nothing to be desired. In French, also, in this country an indispensable requisite, the exhibition was not less satisfactory; the students had evidently been most carefully grounded in the principles of the language, pronouncing with correctness, and translating with ease and fluency. It is somewhat to be regretted that this part of the proceedings was not dwelt upon at greater length. The audience would willingly have heard more. With us, the study of French is no longer a mere accomplishment; it has become a necessity.

In history and geography the pupils shewed they had obtained very considerable proficiency under the the teaching of the worthy Rector himself, who examined them on these subjects. He is manifestly and deservedly a favorite with the boys. Most pleasing was it to see the life and kindliness and animation thrown into this part of the proceedings. The questions were answered as speedily as given. Boundaries were defined, localities pointed out, and rivers traced with accuracy from their source to their outlet; while due attention was given to the water-sheds and others features of physical geography. In history, the Rector has, we find, wisely advocated the utility of genealogical charts, some very handsome specimens of which, the work of students, were suspended on the walls. When it is considered how many of the incidents of history are based on family descent and connection, and how much the memory is strengthened and the mental perception cleared, by charts of this kind, their importance and usefulness must be evident to all. In their way they are as indispensable in these branches of research as topographical maps are in theirs.

Several fine specimens of penmanship were also exhibited. One of the most remarkable was an admirable series of copies written with the left hand. We were glad to see that in all the copy-books, a good, flowing, commercial hand appeared to be the object always aimed at, and almost invariably attained.

We subjoin a statement furnished by the High School authorities, shewing the order of merit, or actual standing of the leading pupils in their respective classes and subjects:

HIGH SCHOOL—ORDER OF MERIT.

(June 25th, 1869.)

IV. Class:
Latin: Joseph, Cassels, Falck, Hume.
Greek: Joseph, Falck, Cassels.
English, upper division: Hume, Joseph; 2nd do., Greig, Thompson.
Algebra, upper division: Hume, Joseph; 2nd do., Armitage, Thompson.
Practical Geometry: Hume, Armitage, Joseph.
Arithmetic: Hume, Joseph, Cassels.
Geography and History: Hume, Cassels, Joseph.
English Composition: Hume, Joseph, Falck.
French: Hume, Joseph, Thompson.
Writing: Elliot, Falck.
Commercial Accounts: Joseph, Falck.

III. Class:
Latin: Elliot, Gillard, Lloyd.
Greek: Elliot, R. Myles, Gillard.
Arithmetic: L. Whitehead, Elliot, Patton.
Geography and History: L. Whitehead, Hy. Miles, Rt. Myles.
English Composition: L. Whitehead, Hy. Miles, Gillard.
French: Gillard, Loyd, Kelly.
Writing: Hood, Rt. Myles.
Commercial Accounts: Rt. Myles, Elliot, Hood.

II. Class:
Latin: Lennon, F. Webster, Thompson.
Arithmetic: Lennon, Rickon, Bennett.
English: Rickon, Lennon, G. Webster.
Geography and History: G. Webster, Rickon, R. Sewel.
Recitation: Rickon, Thompson, Henderson.
Reading: G. Webster.
French: Blanchet, Hill, Thom, H. Oliver.
Writing: Lennon, F. Webster.
Commercial Accounts: F. Webster, Lennon.

I. Class:
Latin: E. Langlois, Parke, A. Wurtele.
Arithmetic: A. Wurtele, E. Langlois, Drummond.
English: Drummond, Stewart, Oliver, B. Whitehead.
Geography and History: Musson, B. Whitehead.
Recitation: S. Oliver, Brown, E. Walker.
French: B. Whitehead, Plamondon, A. Wurtele.
Writing: Hunter, G. Walker, E. Walker.
Commercial Accounts: G. Walker.

—

HIGH SCHOOL, MONTREAL.

(From the *Montreal Gazette* of June 28th.)

On Saturday afternoon the annual presentation of prizes to the boys of the High School, took place in the hall of the school.. The

attendance was as usual, large and among those on the platform, besides the Chairman, Mr. George Moffatt, were Rev. Canon Ellegoode, Rev. Dr. Wilkes, Mr. Handyside, Mr. John H. R. Molson, Principal Dawson, Mr. Peter Redpath, Rev. Prof. Cornish, M. A., W. C. Baynes, B.A., and A. Robertson, Esq., Q. C.

Rev. Canon Ellegoode opened proceedings with an appropriate prayer.

Mr. H. Aspinwall Howe, the Rector, after a few remarks, read the following

LIST OF PRIZES AND HONORS FOR 1868-9.

PREPARATORY FORM—30 PUPILS.

Dux: James Russell A. Murray, son of George Murray, B. A., Montreal.

1, Murray, 3,765 marks.
2, Smith, 3,616 „
3, Reid, 2,998 „
4, Bernard, 2,458 „

Latin Roots—1, Murray; 2, Reid; 3, Smith; 4 Innes.
English Grammar—1, Murray; 2, Smith; 3, Reid; 4, Bernard.
Reading and spelling—1, Smith; 2, Murray; 3, Reid; 4, Bernard.
Geography—1, Darey; 2, Murray; 3, Smith; 4, Reid.
Arithmetic—1, Davis; 2, Lovell; 3, Gliddon; 4, Bernard.
Scripture Lessons—1, Smith; 2, Dary; 3, Murray; 4, Bernard.
Writing—1, Reid; 2, Smith; 3, Esdaile; 4, Loveil.
Drill and Gymuastics—1, Lovell; 2, Darey; 3, Murray; 5, Cameron.
Punctuality—Lovell.
Good Conduct—Reid.

FIRST FORM—48 PUPILS.

Dux: Henry John Cowie, son of Mrs. L. Cowie, Montreal.

1, Cowie, 3,914 marks.
2, Orr, 3,418 „
3, Roy, 2,900 „
4, Robertson, 2,806 „
5, Hubbell, 2,721 „

Latin—1, Cowie; 2, Smith; 3, Robertson; 4, Dawson; 5, Orr.
English—1, Orr; 2, Roy; 3, Robertson; 4, Dawson; 5, Cowie.
Elocution—1, Baker; 2, Hamilton, mi; 3, Brush; 4, Robertson; 5, Roy.
History—1, Hubbell; 2, Cowie; 3, Muir; 4, McFarlane; 5, Orr.
Geography—1, Dawson; 2, Orr; 3, Goodhugh; 4, Cowie; 5, Shaw.
Scripture Lessons—1, Orr; 2. McFarlane and Hubbell equal; 4, Roy; 5, Kirby.
Arithmetic—1, Shaw; 2, Brush; 3, Cowie; 4, Roy; 5, McFarlane.
Writing—1, Christian; 2, Shaw; 3, Roy.
Drilling and Gymnastics—1, Brush; 2, Lovell; 3, Goodhugh; 4, Shaw.
Punctuality—Glass.
Good Conduct—McFarlane.

SECOND FORM—37 PUPILS.

Dux: Charles Henry Gould, son of Mr. Joseph Gould, Montreal.

1, Gould, 5570 marks.
2, Abbott, 3387 „
3, Edwards, 3078 „
4, Fair, 3062 „
5, Parker, 2686 „

Latin—1, Gould; 2, Taylor and Fair; 4, Abbott.
English—1, Gould; 2, Abbott; 3, Parker; 4, Fair.
Elocution—1, Gould; 2, Edwards; 3, Abbott; 4, Lindsay.
History—1, Gould; 2, Edwards; 3, Atwater; 4, Parker.
Geography—1, Gould; 2, Abbott; 3, Muir; 4, Thomas.
Arithmetic—1, Edwards; 2, Lindsay; 3, Gould; 4, Atwater.
Writing—1, Gould; 2, Rudolf; 3, Edwards.
Drill and Gymnastics—1, Lindsay; 2, Brush; 3, Thomas.
Punctuality—Muir.
Good Conduct—Fair.

THIRD FORM—26 PUPILS.

Dux: George Macdonald, grand-son of George Macdonald, Montreal.

1, Macdonald, 4,382 marks.
2, Childs, 4,049 „
3, Glass, 3,341 „
4, Campbell, mi, 3,049 „

Latin—1, Childs; 2, Macdonald; 3, Glass.
English—1, Campbell, mi; 2, Glass; 3, Macdonald; 4, Abbott.
Elocution—1, Prince; 2, Campbell, mi,; 3, Claxton.
French—1, McIver; 2, Abbott; 3, Childs; 4, Glass.
Geography—1, MacDonald; 2, Glass; 3, Childs; 4, Campbell, mi.; 5, Parkin.
Arithmetic—1, Macdonald; 2, Glass; 3, Childs; 4, Mitchell; 5, Campbell, mi.; 6, Parkin.
Bible Lessons—1, Macdonald; 2, Campbell, mi.; 3, Campbell, ma.; 4, Childs.
Writing—1, McIver; 2, Campbell, mi.; 3, Abbott; 4, Macfarlane; 5, Mitchell.
Punctuality—1, Glass.
Good Conduct—1, Glass.
Special Prize for Map drawing, Campbell, mi.

FOURTH FORM—30 PUPILS.

Dux: George Alexander Mooney, son of Mr. John H. Mooney, Montreal.

1, Mooney, 5,239 marks.
2, Ritchie, 4,105 „
3, Fraser, 3,388 „
4, Burland, 2,760 „

Latin—1, Mooney; 2, Ritchie; 3, Fraser; 4 Burland.
Greek—1, Ritchie and Mooney, equal; 3, Fraser, 4, Burland.
English—1, Mooney; 2, Burland; 3, Ritchie; 4, Fraser.
Elocution—1, Reid; 2, Robertson; 3, Young; 4, Mooney.
French—1, Fraser; 2, Mooney; 3, Ritchie; 4, Walker.
History—1, Mooney; 2, Ritchie; 3, Fraser.
Geography—1, Mooney; 2, Fraser; 3, Burland; 4, Ritchie.
Arithmetic—1, Fraser; 2, Mooney; 3, Burland; 4, Stanway.
Geometry—1, Robertson; 2, Mooney and Fraser, equal, 4, Ritchie.
Bible History—1, Mooney; 2, Burland and Platt, equal; 4, Walker.
Writing—1, Fraser; 2, Empey; 3, Young; 4, Platt.
Drilling and Gymnastics—1, Cushing; 2, Fraser; 3, Robertson.
Pnnctuality—1, Walker.
Good Conduct—1, Barnston.

FIFTH FORM—34 PUPILS.

Dux: Archibald Taylor, son of Mr. T. M. Taylor, Montreal.

1, Taylor, 4,539 marks.
2, Ferres, 4,213 „
3, Dawson, 1,923 „
4, Stephens, mi., 1,666 „
5, Greenshields, 1,466 „

Latin—1, Ferres; 2, Taylor; 3, Greenshields; 4, Stephens mi.
Greek 1, Taylor; 2, Ferres; 3, Walsh; 4, Stephens, mi.
English—1, Mitchell; 2, Taylor; 3, Smith; 4, Huntingdon.
French—1, Ferres; 2, Taylor; 3, Smith; 4, Jones.
History—1, Robertson; 2, Ferres; 3, Smith; 4, Taylor.
Geography—1, Taylor; 2, Dawson; 3, Shepherd; 4 Walsh.
Arithmetic—1, Ferres; 2, Taylor; 3, Walsh; 4, Dawson and Stephens, mi., equal.
Algebra—1, Dawson; 2, Walsh; 3, Ferres; 4 Taylor.
Geometry—1, Dawson; 2, Taylor; 3, Greenshields; 4, Ferres.
Bible Lessons—1, Taylor; 2, Macduff; 3, Smith; 4 Walsh.
Drilling and Gymnastics—1, Dawson; 2, Cowan; 3, Campbell.
Writing—1, Muir; 2, Jones.
Punctuality—1, Campbell.
Good Conduct—1, Capron.

SIXTH FORM—14 PUPILS.

Dux: Simon John Tunstall, son of Mr. Gabriel C. Tunstall, Montreal.

1, Tunstall, 4,914 marks. (Davidson Medal.)
2, Ritchie, 4,670 „ (Dr. Dawson's Prize.)
3, Irving, 2,744 „
4, Baynes, 2,043 „

Latin—1, Ritchie; 2, Irving; 3, Tunstall.
Greek—1, Irving; 2, Tuustall; 3, Ritchie.
English—1, Tnustall; 2, Fleet; 3, Ritchie.
French—1, Tuustall; 2, De Sola; 3, Ritchie.
German—1, De Sola.
History—1, Tunstall; 2, Ritchie; 3, Fleet.
Geography—1, Irving; 2, Tunstall; 3, Miller.
Arithmetic—1, Ritchie; 2, Tunstall; 3, De Sola.
Algebra—1, Tunstall; 2, Ritchie; 3, Baynes.
Geometry and Trignometry—1, Tunstall; 2 Ritchie; 3, Baynes.
Natural Philosophy—1, Ritchie.
Bible Lessons—1, Tunstall; 2, Baynes; 3, Ritchie.
Writing and Rook keeping—1, Roy.
Drilling and Gymnastics—1, Baynes; 2, Kay; 3, Tunstall.
Puntuality—Irving.
Good Conduct—Irving.

The reading of the list was varied by recitations and readings. Hamilton, of the Preparatory Form, recited "The Street Musician" very nicely. Handyside and Campbell, of the first form, effectively rendered a scene from "Julius Cæsar," Campbell taking the part of Brutus and Handyside that of Cassius. Abbott, Edwards and Gould, of the Second, gave the "Motley" scene from "As You Like It," causing a great deal of laughter. Smith related the just fate of "The Wicked Bishop," and Handyside and Leishman sympathized with Parkin, as he told of his "day of misfortunes." Baynes read from Pickwick that old gentleman's adventure in a wheelbarrow, and in the pound. The best piece, however, was Campbell's Sir John Falstaff, as he told Prince Hal (Prince) and Poins (Leishman) of the fight with the men in Buckram.

After reading the list Mr. Howe announced that the following ten boys had gained the school certificate offered by the University:—Ritchie, Tunstall, Baynes, De Sola, Fleet, Caldwell, Mitchell, Kay, and Green.

Mr. HOWE, in addressing the boys and the gathering, said the education given in this and similar schools might, perhaps, give rise to some degree of disappointment when it came to be considered how little that education was applied in after life. Few of the pupils, except those who entered upon a professional career that in some degree compelled them to bring their knowledge of Greek and Latin into use, ever opened their classic books again, and learned to apply what they had been there taught of these languages to the translation of any quotation or extract they might meet in reading a review or a newspaper. This was the same of Algebra and Geometry. How many of the boys who have completed their school course in after life apply their studies so as to prove whether or not a benefit society is really paying its members; or how many square feet he has in the lot he has purchased in McGill street; or even to find the quantity of carpet necessary to give his room a new covering. Even studies called "practical,"—English and French and Arithmetic,—are limited in their application; French becomes a commercial *patois* necessary in dealing with *habitans*; the English becomes limited to the forms of commercial correspondence, and the arithmetic to the calculations of dollars and cents. We cannot be held responsible for the future except in so far as we may have failed to inspire a love for study. But it is not by these only that our work, is to be judged. We endeavour to give our pupils such studies as will cause them to develope their moral and intellectual faculties. If we have succeeded in awakening their minds to an appreciation of what is right and true then progress has been made though their young memories may prove treacherous, and the information imparted to them may be forgotten. But when they understand why they are wrong and why right be sure their education is advancing. If we merely fill the mind with information; however useful, it will be, as an ancient writer says: "like a granary stored with corn, incapable of giving back more grain than it has received, instead of being like a a fruitful field, which returns a hundred fold every grain put into it." It is mental training afforded by a course of study in higher education which is the great object.

We can carry on this discipline without weariness to the pupils simply by a change of study. A lesson in Geometry may be a good mental preparation for Latin or Greek. The mathematical University of Cambridge has produced more accurate classical scholars, than the classical Oxford. Mr. Howe then related a conversation he had had with a merchant who held that his employees who had not received a good education were more active and efficient than those who had superior educational advantages; but the merchant admitted that in his own case,feeling his deficiencies he had improved himself by attending evening schools. In conclusion, the merchant stated that uneducated youths made fortunes,the educated dissipated them. All this was a matter of every day observation, but he did not hold that the only duty of life was that of making money; and asked how many rich men there were in this city who would give half their fortune could they go back to school and remove the deficiencies of which their wealth and position make them painfully sensible. As to dissipation, the uneducated and ignorant dissipate quite as much as the educated. The educated would not seek those animal enjoyments which the ignorant chiefly pursue. He believed however, that the possession of a wealthy and luxurious home did not conduce to success in business of boys. He strongly urged those boys who intended to go into business,not to be above their work because they were well educated. Their employers were not to be expected to take their knowledge of Greek or Trigonometry as an excuse for not doing the rough work of the warehouse. Their knowledge was not so very great after all; and if they had any conceit on that score, it would not be much learning but little had made them mad. But he did not think they would be so foolish for the boys of this school were spoken of in the most favorable terms by those merchants to whom he had recommended them for situations. He advised them whatever they put their hand to do, to do it with all their might, and they would be sure to be successful. To those four or five boys who were going to McGill College, Professor Cornish would have a few words of encouragement. He exhorted all to endeavour to win prizes, not for the sake of the prizes, merely, but for the sake of the knowledge which would be useful in after life. There were two classes of dunces, one kind who would not master knowledge because of the natural difficulty, they have in encountering it. For these, he felt the greatest sympathy and always gave them encouragement and assistance in their patient, earnest endeavors to learn; and any master who would not do so, and would neglect the dunce, of his class, had better go out and find some other occupation. (Cheers.) With the other kind who were idle we had no sympathy whatever. Those boys who were idle were not doing their duty either to God or to their neighbour. They were injuring the reputation of the school and preventing industrious boys from getting on as fast as they would otherwise. There had been too much of idleness the past year,and he would ask parents not to take the work off the teachers' shoulders; but to do all in their power to induce boys to get their lessons. They should get their lessons first and play afterwards. Referring to the past year Professor Howe said it had not been marked by any thing unusual, two of the former pupils, Greenshields and Clarke, had won medals at the University. The numbers of the school have been rather more than last year by about twelve; they had had 220 boys in the school. the revenue was likely to be diminished because of the recent educational act which will probably reduce the grant which the school has been receiving from the government. He might therefore ask their friends to interest themselves actively in behalf of the school and endeavour to procure additional pupils.

The Rev. Dr. Wilkes and Professor Cornish then addressed the boys, after which the chairman called for three cheers, for the Rector and Masters of the High School.

The proceedings terminated with the benediction, pronounced by Rev. Dr. Wilkes.

—

ANNUAL MEETING OF McGILL NORMAL SCHOOL, MONTREAL.

This meeting was held at the Normal School House, Belmont street on Wednesday, the 30th ult., at 3 p. m.

The chair was taken by Robert Redpath, Esq. On the platform were the Principal and professors of the Normal School, Dr. Miles representing the Department of Public Instruction, the Rev. Drs. Jenkins and Wilkes, Professors Cornish and Howe, Wm. Lunn, Esq., &c., &c,,

The Principal, Dr. Dawson, then made a detailed statement of the work of the institution during the past year, and of the result of the late examination. There were, on the present occasion, 48 teachers entitled to diplomas, of whom 28 were from the country parts. Altogether, since the foundation of the McGill Normal School, 411 qualified teachers had been sent out from the institution, of whom upwards of 300 were at work in various schools, &c., in the Province of Quebec. Dr. Dawson also stated that each succeeding year brought out a batch of trained teachers in advance of those of former years. It was difficult to furnish complete statistics relative to those who had gone out, their places of employments, &c., but he had good reason for believing that the institution, through those it had sent forth, had already exercised a perceptible influence on the progress of education amongst the Protestants of the Province of Quebec. The Doctor also alluded to the want of a superior place of education or high school for girls in the city of Montreal.

Dr. Miles, in the absence of the Minister of Public Instruction, was then called upon to distribute the awards.

The Prince of Wales' medallist was a Miss Josephine E. Smith, of Danville, P. Q. In presenting the medal to her, Dr. Miles expressed his gratification in being the instrument to convey to her the well-earned testimonial. The diplomas were then handed to those entitled to receive them, each being called up in turn.

Mr. C.H. Brooks, B.A.,of McGill College received an Academy Diploma under the regulations in favour of Graduates of Universities.

The following is the List of Diplomas taken by the Teachers in training.

ACADEMY DIPLOMA.

1. Agnes Cairns, Montreal, honourable mention in Geology, Trigonometry, Algebra, Geometry, Mechanics, Natural Philosophy and Elocution.
2. Margaret Bothwell, Durham, honourable mention in Algebra, Geometry, and Elocution.

MODEL SCHOOL DIPLOMA.

1. Josephine Eliza Smith, Danville, honourable mention in Geography, English Literature, English Grammar, Composition, Mensuration, Arithmetic, Algebra, Geometry, Natural Philosophy, Geology Agricultural Chemistry, Latin, and Prince of Wales prize and Medal.
2. Helen Watson, Melbourne, honourable mention in Art of Teaching, History, English Grammar, Composition, English Literature, Algebra, Natural Philosophy, Geology, and Agricultural Chemistry.
3. Maria J. Cameron, Cookshire, honourable mention in Art of Teaching, History, Composition, English Literature, French, Geometry, and Instrumental Music.
4. Lilias Watson, Melbourne, honourable mention in English Grammar, English Literature, Book-keeping, Algebra and Geometry.
5. Amanda C. Carr, Compton, honourable mention in Art of Teaching, English Composition, English Literature, Elocution, and Book-keeping.
6. Jessy C. Humphrey, Ottawa, honourable mention in Instrumental Music.
7. Jane L. Hart, St. Jean Chrysostom, honourable mention in Elocution, Arithmetic and Book-keeping,
8. Elizabeth Taylor, Montreal.
9. Mary Ann McLeod, Montreal, honourable mention in Vocal and Instrumental Music.
10. Mary Agnes Gibson, Montreal, honourable mention in Instrumental Music.
11. Elizabeth Alexander, Durham.
12. Louisa C. Standin, Edenden, N. C., honourable mention in Drawing.
13. Jane Luttrell, Montreal, honourable mention in English Literature.
14. Sophie Johnston, Montreal.
15. Margaret Thomson, Montreal, honourable mention in Vocal Music.
16. Clara F. Hicks, Montreal, honourable mention in Composition and English Literature.
17. Jane McLaughlin, Montreal.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA.

1. Mary Jane Finley, Bowmanville, honourable mention in Geography, English Grammar, English Literature, French, Algebra and Geometry.
2. Helen Henrietta Cribb, Montreal, honourable mention in Geography, English Grammar, Arithmetic and Algebra.
3. Jane McFee, Hemmingford, honourable mentin in Book-keeping Geometry, and Art of Teaching.
4. Mary Jane Millen, Montreal, honourable mention in English Grammar, Elocution, Arithmetic, Algebra and Geometry.
5. Malvina Anna Marshall, Quebec, honourable mention in English Grammar.
6. Grace Samuels, Montreal.
7. Margaret Rodger, Lachute, honourable mention in Zoology and Algebra.
8. Elizabeth Craig, Montreal, honourable mention in Elocution.
9. Annie Algar, Roxburgh, honourable mention in Geometry.
10. Eoa Antenette Rexford, South Bolton.
11. Caroline Hatton, St. Paschal.
12. Janet Ennis, Montreal.
13. Mary Ann Fairweather, Bowmanville, honourable mention in Reading.
14. Catherine Josephine Wood, Beauharnois.
15. Charles Ashley Humphrey, Dunham.
16. William Swift, Rawdon,.
17. Maria Gay, Tanneries.
18. Isabella Swan Boa, St. Laurent.
19. Kate Shaw, Warwick.
20. Adelia McMartin, Montreal.
21. Henrietta Bourne, Montreal, honourable mention in Algebra.
22. Mary Ann Keegan, Montreal.
26. Mary Rodger, St. Andrews.
24. Fanny Hutchison, Montreal.
25. Mary Jane Millan, Montreal.
26. Susannie Lothian, Breadalbane.
27. Annabella Sutherland, Thurso.
28. Agnes Stuart, St. Louis-de-Gonzague.

Miss Amanda C. Carr, of Compton then read the valedictory.

Addresses consisting mainly of words of counsel and kindly encouragement to the out-going teachers, were made by Dr. Miles, Professor Robins, the Rev. Dr. Jenkins, Professor Cornish, and Dr. Dawson.

The business of the meeting was enlivened, at intervals, by music and singing, Professor Fowler presiding over the choir composed of lady teachers. The Principal made some announcements relative to the re-opening of the Normal School, after which, at the Chairman's request, the national anthem was sung.

The proceedings closed with the benediction, pronounced by the Rev. Dr. Jenkins.

—

CONVOCATION OF BISHOPS' COLLEGE (LENNOXVILLE.)

(From the *Gazette*, Montreal, July 3rd.)

The Convocation of the University of Bishops' College, was held in the College Hall, Lennoxville, Wednesday last.

The Convocation Sermon was preached by the Rev. Mr. Foster, a graduate of the College. In the afternoon, the usual ceremonies took place in the Hall of the College.

The Chancellor, Hon- Mr. Hale, presided.

The Lord Bishop of Quebec, Rev. Geo. Slack, Rural Dean, Hon. A. T. Galt, Rev. W. B. Curran, Geo. Moffatt, Esq., Montreal, Rev. Mr. Innes, and others were present. There was also a large attendance of ladies and gentlemen, parents and friends of the boys.

The CHANCELLOR, in his opening address, after expressing the pleasure with which he again met the friends of the University at Convocation, said the first matter to which he had to call their attention was one which devolved upon him, under the providence of God, upon all occasions when he had the honor to preside. The first duty had been unfortunately to allude to the lamented dead. An occurrence in a body such as this composed largely of men advanced in years is an event which will probably increase as years advance. The present sad event to which he had to allude was the death of the revered and Most Reverend, the Metropolitan of Canada. He was a friend to this institution from the first, a friend to the Diocese of which he was the distinguished head, and we can only entertain the trembling hope that we may find for him a successor equal to him. He might enlarge upon this interesting and sad subject but that he knew words would be addressed to them upon this occasion with reference to the melancholy event which would be more valuable than any words which could fall from him.

The Rev. Principal NICOLLS presented the following candidates, upon whom were conferred the following degrees:—

Rev. G. M. Innes, M. A., *honoris causa ;* G. O. Moffatt, Esq., a Trustee of Bishops' College, M. A., *honoris causa* ; Maxfield Sheppard, Esq., a Trustee of Bishop's College, M. A., *honoris causa* ; Rev. W. H. Prideaux, M. A., Lincoln College, Oxford, M. A., *ad eundem* ; Rev. W. B. Curran, M. A., in due course ; E. A. King, Esq., M. A., in due course.

R. D. Mills, B. A. ; A. J. Balfour, B. A. ; H. Kittson, B. A. ; H. Stuart, B. A.

For Matriculation—Wadleigh, J. Allan, G. Allan, H. H. Morris, W. G. Moak.

The Chancellor called upon the Bishop of Quebec, who presented the following scholarships to the winners :—The Mountain Jubilee Scholarship, A. J. Balfour ; Prince of Wales Scholarship R. D. Mills ; Society for the Propagation of the Gospel Scholarships, R D. Mills and A. J. Balfour.

The oath of allegiance was administered to Mr. Wadleigh, the only matriculant, who had not previously taken it.

The Chancellor requested the Bishop of Quebec to address the Convocation.

The BISHOP OF QUEBEC said he was not prepared to make a speech, and he ought perhaps to apologize for occupying the time of the Convocation without having made preparation. His apology was that he had a communication to make, which he thought the Convocation would be pleased to receive. They were gathered as a Convocation of Bishops' College, and of those he saw before him, there were very few who were not directly or indirectly interested in the prosperity and efficiency of Bishops' College School. He had lately examined that school, and proposed now to lay the results of the examination before the Convocation. The report should properly go first before the Corporation, but in accordance with the saying, " the greatest good to the greatest number," he would read the report, and apologize to the Corporation for not being exactly in order :—

REPORT TO THE CORPORATION OF BISHOPS' COLLEGE, JUNE 28, 1869.

Gentlemen,— At the request of the Rector, I have examined Bishops' College School, and for the information of the Corporation have the honour to submit the following report:

My examination occupied the whole of my time for three days, during which I examined in some subjects, either *viva voce* or upon paper, every boy in the school.

The first form I examined *viva voce* in Latin. The form is a small one. The boys are learning the rudiments of Grammar, and learning it well.

The second form I examined *viva voce* in Latin. The boys in this form have been well taught. A foundation for accurate scholarship is here being laid, which cannot fail to tell hereafter in the higher part of the school.

The third form I also examined *viva voce* in Latin, and found the boys carefully and intelligently taught.

The fourth form I examined upon paper in Cæsar; the translations were good, the parsing and the power of illustrating and explaining the allusions of the text not so good.

The fifth form I examined on paper in Virgil. The translations were good; that by Nicolls was very good. The grammar and parsing were weak.

The sixth form I examined on paper in Latin composition in Homer and in Shakespeare (Henry VIII, Acts i, and ii.) and *viva voce* in the Greek Testament and in Church History.

Of those who have been for some time in the form, the Composition gives decided promise. None have yet attained to sustained excellence, but the papers indicate that several, with diligence, will attain it. The translations of Homer were good. That by Ward was very good. The grammar might have been better. The papers on Shakespeare showed a careful study of the portions read. The Greek Testament and Church History were very well done.

The power of translation into English through the school is mutually high, and, as the quantities read are large, those boys who remain for any length of time in the higher part of the school, make some real acquaintance with the literature they study, and, while I have pointed out a deficiency in minuteness of grammatical study, it is right to remember that facility in translating out of ancient authors into English, in which the school excels, is held by an increasing number of thoughful men to be the best result of classical education, and indeed the only result at which we ought, in these days, to aim.

In my judgment the school is thoroughly organized, the work well laid out, and due attention given to all the forms.

The masters are thoroughly efficient, and, so far as I see from my short experience of the demeanour of the boys, the tone of the school is high and honorable.

The Bishop then spoke at some length on the subjects of popular, scientific and classical education. Respecting scientific education, His Lordship said he looked upon it as of great value, but could not forget the value of the present old fashioned, perhaps some what despised, system of classical teaching. With the following beautiful peroration, His Lordship closed his remarks:

There was one point however, upon which, before he sat down he would like to address them. When last they assembled within these walls, one was with them whose words of hope and unabated confidence, as they fell from his lips, cheered the hearts aud revived the spirits of all who were engaged in the arduous work of building up the fortunes of this institution. One, the loftiness of whose character was a tower of strength to them against their enemies, secure in which they might smile at the howlings of their calumnious pestilential blast. That noble presence, that kindly presence, will grace our gatherings no more. But he is not all gone, for in this life such men as he do not wholly die, for "being dead, he yet speaketh." He believed, he trusted, that his spirit still lives and long will live among them. The noblest monument they could raise to his memory was to walk in his footsteps, and that monument would he trusted be raised to his memory. His generous fairness, his unfailing cheerfulness, his unflinching determination, come what might, to do right would lead many to walk in the light of his example. When next they met, he hoped to address them in the presence of one of whom it would now be sufficient to say that they had every reason to believe in him they would see no unworthy successor of Bishop Fulford. (Applause.)"

The meeting was then addressed in succession by the Chancellor, the Rector of the College School, and the Rev. Mr. Innes.

Mr. Balfour read a brief valedictory.

The regular proceedings of Convocation closed with the usual announcement relative to the re-opening of the College in September,

The Chancellor then distributed the prizes, making very happy remarks to each boy in doing so. This ceremony was the occasion of a great deal of enthusiasm among the boys.

PRIZES.

Sixth form—1 Ingaham, 2 Ward.

Fifth form—1 Macdonnell, 2 Sewell. For mathematics, Anderson; French, Ingham

Fourth Form—1, O'Grady; extra prize, Cummins; mathematics, Hankey; French, Meredith.

Third Form—1, C. Clark, 2, F. Rhodes; mathematics, Seagraft.

Second Form—1, Hooper, 2, Rhodes; arithmetic, S. Sheppard (given by Mr. Heneker); history, R. Rhodes (given by the Rev. W. Prideaux).

First Form—Kerry.

The Chancellor closed the proceedings by adjourning uutil the 5th of September.

CONVERSAZIONE.

In the evening there was a conversazione in the dining hall of the College. The attendance was large, although the weather was threatening, and no doubt kept a good many away. A few hours were very pleasantly spent. Mr. Jarvis presided at the piano and several of the pupils and a number of ladies entertained the audience with songs. Rev. Mr. Tambs sang a Norwegian song, and being vociferously encouraged sang a Norse war song. The band of the College Rifle Corps played a number of selections in a very creditable manner Master Balch recited Modern Logic, and was loudly applauded. The Chancellor presented the following prizes to the winners in the College Rifle Match, the match being at 105 and 250 yards, short Enfields:—1st, Corporal Slater, Ottawa, double barrelled gun; 2nd, Corporal J. H. Stotesbury, fishing rod; 3rd. Private Anderson, opera glass; 4th. Private Thomas, a flask. Songs, music and conversation followed, until the time for saying good bye arrived, and then there were many poutings. The midnight train for Montreal brought np a good many of the boys.

ANNUAL MEETING OF THE ALUMNI.

The annual meeting of the Alumni Assoeiation of the University of Bishops' College was held on Wednesday and Thursday. There was a good attendance, especially of the oldest of the alumni. On Wednesday morning they breakfasted together, and afterwards attended chapel. The following officers were elected for the ensuing year:—Rev. J. Fortin, M. A., President;——Fulton, M. A-, and G. B. Baker, M. A., Vice-Presidents; Ernest A. W. King, M. A., Secretary-Treasurer.

The report of the Alumni Mathematical Tutor gave great satisfaction. Members of the Alumni who had been on the spot during the year, testified to the ability and thorough efficiency with which the Rev. R. C. Tambs, M. A., the Mathematical tutor had discharged his duties. A similar opinion was expressed by the President. In the course of the year, during four days of the week, Mr. Tambs delivered 526 lectures; and in addition to this during the remaining three days of the week, he did a great deal of church work in the adjacent parishes. Mr. Tambs was unanimously re-elected Mathematical Tutor for the ensuing year.

—

ST. FRANCIS COLLEGE, RICHMOND.

(From the *Gazette*, Montreal.)

The session of 1868–69, of the Grammar School of the St. Francis College, Richmond, Quebec, closed on the evening of Wednesday, the 30th ult.

The assembly was large, admissiou procurable by ticket.

A very pleasing, and admirably executed programme of vocal and instrumental music, by a large number of ladies and gentlemen, constituted a prominent part of the evening's entertainment.

Reports of the examinations were interspersed by the Principal, and recitations and colloquies by the students, whose elocutionary studies were received with more than ordinary applause.

There have been over one hundred students of the Grammar School pursuing commercial, mechanical, agricultural, and other business and professional studies with marked success.

There have also been nine students in the Matriculating Class, five of whom were admitted into the Faculty of Arts. Others of the

class were absent at manual labour during the last quarter of the academic year.

During the hours allotted to recreation, it has not been an unusual thing to see a part of the students on the play-ground, engaged in cricket, base ball, &c., while others were sawing wood, gardening, or working at mechanical or other labour, to aid in supporting themselves at the School or College, and oftentimes the poorest man or boy is found at the head of his classes, and equally esteemed by his companions as if he were from the wealthiest family. (1)

MEM.—Not having received, in time for this number of the Journal, full reports of the distribution of prizes and diplomas at the Laval and Jacques-Cartier Normal and Model Schools, we hope to furnish these in our next. We could procure no report of McGill Model Schools.

Vice-Regal Visit.

His Excellency the Governor General having kindly accepted the invitation of M. Chabert, Ottawa, to visit his institution of fine arts in its industrial application, the ladies of the Congregation de Notre Dame, to whose educational establishment M. Chabert's institute has lately been removed, prevailed on his Excelleucy to visit them at the same time. Accordingly the visit to M. Chabert having been appointed for the hour of five o'clock on Wednesday afternoon, half past four was appointed for the "Congregation." At the hour his Excellency, Sir John, and Lady Young, with their suite, arrived, and were received at the door by Hon. Sir George E. Cartier, Bart., Father Collins, his Worship the Mayor, and a number of other gentlemen. The distinguished party were then ushered up stairs to a large room, where a select audience of invited guests had assembled. Here they were received by the ladies. The young lady pupils dressed in white were ranged on a raised platform, the back rows elevated, and the whole were so disposed as to form a beautiful *tableau*.

Six young ladies, at two pianos, played a trio very prettily, as his Excellency and party entered. Miss Mary Cotton, one of the junior pupils, then came from the front of the platform, where she stood, spoke with a clear articulation, and in correct tones, a very pretty address of welcome, after this a song of welcome was sung in chorus by all the pupils. Miss Louisa Bury, a fine, noble looking girl, then read a long address in good style. Another song—"We come from the hill side"—was sung, a party of the pupils entering with green garlands, and Mdle. Adele Kimber also delivered, in an elegant manner, a well written address in French. Then Mdle. Fabiola Pellant placed a beautiful bouquet, in a silver holder, in the hand of a pretty little daughter of the late Mayor Friel, and led her up to Lady Yonng, to whom she presented it, and both were rewarded with a kiss. His Excellency then rose, and, after some complimentary remarks, wished the pupils a happy time in their holidays. As the party were going out, four pupils, on two pianos, played God save the Queen and *Vive la Canadienne.* After going through other parts of the establishment, the party proceeded to the Institute.

INSTITUTE OF FINE ARTS.

His Excellency and party were received here by M. Chabert, Le Chevalier Smith, and M. Blain de St. Aubin. The room was filled by ladies and gentlemen, who attended by special invitation. Amongst them were Sir. George E. Cartier, Bart., the Mayor, and many other distinguished persons. The walls were covered with drawings, most of which were the works of. M. Chabert's pupils. We also observed a model of an infant's head and bust, by Mr. Burns, all of which were greatly admired. The Governor-General and Lady Young walked round, and took special interest in the works, which were pointed out by the director. The inspection having been completed, his Excellency and lady Young took their seats with Sir George on the platform, when Mr. Chabert, after some remarks, read a long and able address, at the close of which His Excellency rose and said—he was not aware that he should be expected to address the audience. He fully appreciated the value of such an institution to the industrial progress of the country. The introduction of schools of design in England, he believed, was due to Prince Albert, and the necessity for them was clearly shown at the first national exhibition in London. There, though the material and intrinsic value of British manufactured articles were quite equal to those of continental manufacture, yet in beauty of design they were inferior. Since the establishment of those schools articles of British manufacture had greatly improved. It had been long ago remarked that articles of plate, &c., manufactured in Dublin, were superior in artistic design to similar articles manufactured in England, and this was found to be in consequence of the school of design, established a hundred years ago, in the Royal Dublin Academy. He thought that the best models should be placed before the mechanic, that he might be able to investigate the principles of correct taste. Art does not better genius, but shows it the right path in which to proceed.

A short address and bouquets were presented to Lady Young by three of the young lady pupils of M. Chabert. The address being presented by Mdle. Placidie Grison, and the bouquets by Miss Eliza Armstrong and Miss Mary Ann Trotter.—*Ottawa Times.*

1 No list accompanied this report.

Books and Exchanges Received. (1)

The Pennsylvania School Journal for July.
Indiana School Journal and Teacher for July.
Journal of Education, Province of Ontario, for June.
The Young Crusader, No. 8, for August.
The Canadian Messenger, Devoted to Temperance, Agriculture, Science, and Education, for June.

Report of the Fifth Annual Convention of the Provincial Association of Protestant Teachers of the Province of Quebec, held in Richmond, August 27th and 28th, 1868.

The Manufacturer and Builder for July.

Peters' Musical Monthly for July, contains "I Kissed Her at the Gate," —song and chorus; "She waits by the River for Me"; "Daisy O'Lynn," —song and chorus; "O, Let me Kiss the Baby;" "The Loving face that won me;" "Home, Sweet Home;" Congenial Hearts,"—Polka de Salon; "Good Humour Waltz;" "Rain on the Roof,"—Quartet for mixed voices, with Piano or Melodeon accompaniment; "Little Maud," —Quartet for mixed voices, with Piano and Melodeon accompaniment; "Our Daily Toil is over now,"—Sacred Quartet for mixed voices, with Piano or Melodeon accompaniment; "Say, Sinner hath a Voice,"—Qnartet for mixed voices; and "Praise the Lord; Ye Heavens! Adore Him!" If this, independently of half a dozen pages of reading matter, is not enough for 30 cents, we should like to be informed of where there is more to be had. Send to J. L. Peters, Publisher, 198 Broadway, N. Y., for a copy.

The Massachusetts Teacher for July and August.

The National Normal for July. Edited and Published by R. H. Holbrook, 176 Elm St., Cincinnati, O.

The Minnesota Teacher and Journal of Education for July.

Advertisers Gazette for July.

The Cincinnati Medical Repertory for July;—Edited by J. A. Thacker, Esq., M. D.

Kentucky Journal of Education for June and July.

The Maine Journal of Education for July.

Hearth and Home (July 17th 1869) contains the song for which a Prize of $100 was offered by the publishers and paid to Wm. Rankin on the award of Miss Alice Cary, Bayard Taylor, Esq, and C. A. Dana, Esq.

The Mount Auburn Index for July

American Educational Monthly, August, 1869.

Southern Illinois Teacher for July.

"*Tommy Try, and what he did in Science*"—This is a very well got up book of 300 pages written by Charles O. G. Napier, F. G. S. a member of the celebrated *Merchiston* family. Like the other works of this author, Tommy Try will be found to be a delightful introduction to the study of a number of branches of popular science. It is written in familiar language, without sacrifice of accuracy in description or setting aside the necessary use of technical expressions, which, after all are the best that can be employed, although, in a work intended to be attractive and serviceable to young people their skilful introduction requires something more than mere scientific knowledge on the part of a writer or teacher.

Amongst the objects brought under the notice of the reader are Museums, Botany, Birds and Birds' Eggs, Chemistry, Insects, Shells, Fossils, Aquaria, &c. The book is full of anecdotes, which with various incidents of the life of Tommy Try, from a tender age up to that of sixteen years, will be found well calculated to sustain the interest of the youthful mind.

There are forty-six good illustrations.

"*Appleten's Journal*" Monthly parts Nos. 1 and 2 have been received. This work is devoted to Literature, Science and Art—and is abundantly illustrated with wood cuts.

The type, paper, and execution of the illustrations are all very good, and the articles on various subjects of literary and scientific interest.

This periodical is sure to take a high stand among the periodicals published in the U. S.

N. B.—The above two works are introduced by the enterprising house of Dawson Brothers, Montreal.

(1) Press of matter prevents our doing more than simply acknowledging receipt of the above-named.

MONTHLY SUMMARY.

EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

—*Pensions to Aged School Teachers.*—The Lord President and Vice-President received a deputation, on May 8, at the Council Office, of teachers, both Churchmen and Dissenters, to explain the particulars of a proposed scheme for granting annuities to aged teachers. The deputation was introduced by Mr. Whitwell, M. P., Mr. Akroyd, M. P., and Mr. E. Chadwick. Mr. Whitwell having explained the object of the visit, a memorial embodying the views of the applicants was presented by Mr. Akroyd. It was explained that the scheme merely proposed that a small percentage of the annual grant now dispensed to schools and training colleges by the Privy Council might be devoted to making a provision for old age and infirmity, by way of annuity. Mr. Lawson, the secretary of the London Association of Church Schoolmasters added that a detailed scheme drawn up by Mr. Hill, the master of the British Schools at Kendal, estimated that a deduction of 1 per cent, from the annual government grants would provide pensions of £30 a year each for about 200 disabled teachers, which was a larger number than was likely to require them, at all events, at present. Mr. Mansfield, the Secretary of the Wesleyan Training College, having spoken, Mr. Day presented a memorial from the north-eastern district, and other members of the deputation handed in similar memorials from other localities. In reply to questions put by Earl De Grey and Ripon and Mr. Forster, it was stated that the teachers did not contemplate any claim to pension until after twenty years' service in one or more elementary schools, and were prepared to sacrifice the slight deduction that might be made from their salaries during service if the full period of 20 years should not be completed. It was anticipated that the number of claims would for some years be so limited that a reserve might be formed out of the surplus sufficient to provide amply for any increase that might arise hereafter. Earl De Grey and Ripon could not hold out any hope that this question would be taken up separately from that of education generally, in respect to which the views of the Government would, he hoped, be laid before Parliament next year. He, however, promised on behalf of himself and his right hon. friend the Vice-President, the most careful considerations of the representations made to them by the memorialists and the gentlemen who had addressed them.—*Paper for the Schoolmaster.*

—*Deputation of the National Teachers of Ireland to His Excellency the Lord Lieutenant.*—A deputation from the national teachers of Ireland waited on His Excellency, the Lord Lieutenant, at the Viceregal Lodge, on the 31st March, for the purpose of presenting a memorial praying his Excellency to use his influence with the Government to obtain a redress of their grievances.

Mr. Vere Foster having introduced the other members of the deputation to his Excellency, stated the object of the deputation, and then handed to his Excellency the memorial, which had affixed to it 3,385 signatures.

Mr. John Harte then called attention to the three points contained in the memorial, first the shameful inadequacy of the class salaries of the national school teachers of Ireland; second, the absolute want of retiring pensions for our teachers, the same as for all other public servants under the crown, when rendered unfit by age or other infirmity from effectually discharging their duties; third—the utter ruin which the 'payment by result' system would be certain to entail on the national school teachers of Ireland in the absence of compulsory attendance of the pupils. Mr. Harte then dwelt with much force and ability upon the present miserable condition of the national teachers, and urged that, even for this year, Parliamant should vote such a liberal sum as a supplement to the already forwarded estimate for national education in Ireland, as would enable the Commissioners to largely increase the pittance now received by the Irish national school teacher, that the income from all sources (at present that income averages for the 8,326 literary teachers in the Board's service, at end of year 1867, just twelve shillings and eight pence a week) of the third (or lowest) class teacher might compare with that now received by the stonemason, the carpenter, or the bricklayer.

Mr. Foster then said that in consequence of insufficiency of salary, it was annually becoming more difficult to obtain qualified teachers; that 35 years' experience had demonstrated the futility of expecting any considerable amount of voluntary local contribution; that even in England according to a report published a few years ago by the Royal Commissioner there were 10,000 parishes which had failed, not through want of will to qualify by local contributious for the Government grant. If that were the case in rich England, what could be expected in poor Ireland? Parliament he confessed, had acted with more liberality towards England, and as the Commissioners of National Education had always administered the funds at their disposal in a generous spirit towards the teachers, it would therefore, perhaps, be unreasonable to expect an increase of the Parliamentary grant. He agreed in the view taken by the Government on the establishment of a national system, that the schools should be supported in a considerable degree by local contributions, but believed that the only prospect of obtaining such local aid was by means of a compulsory local rate. In his opinion, and in that of the majority of the national teachers, salaries should depend chiefly, say four-fifths, on classification, and one-fifth on the proficiency of the school, the former portion possessing the necessary element of certainty, while the latter portion would be sufficient to act as a stimulant to the teachers.

Earl Spencer promised the deputation that their views would be considered attentively by Her Majesty's Government.—*Ib.*

LITERARY INTELLIGENCE.

—*Lambeth Library.*—The Ven. Archdeacon Hale has accepted the honorary curatorship of the Archiepiscopal Library at Lambeth. This is good news for literatnre. In his care facility of access and accommodation for consultation may be relied upon. Literary men should feel indebted to the Archdeacon for taking an office which can have no recommendation, unless it can be found in a desire to render the library an honour to the see and an advantage to men of letters.—*Notes and Queries.*

—*The Rev. D. Silvan Evans,*—Rector of Llanymawddwy, Merionethshire, is preparing "A Dictionary of the Welsh language, from Original Sources."

—*The French Academy,* has awarded a prize of 3,000 francs to M. Edouard Grenier for a poem on "The Jews in the East."

—*A Brazilian Present to the Poet J. G. Whittier.*—A curious present has been sent to the American poet Whittier from Brazil. One of the poet's most beautiful pieces is the "Cry of a Lost Soul," founded on a tradition of Northern Brazil, to the effect that the lonely nocturnal cry of the bird called by the people of the Amazon the *Alma de Coboclo*, or *Alma perdida* (the Soul of the Indian, or the Lost Soul), is not the cry of a bird, but of—

> "The pained soul of some infidel
> Or cursed heritic that cries from hell."

This poem so interested the Emperor of Brazil that he translated it very faithfully and poetically into Portuguese, and sent an autograph copy to Whittier. It was also translated by Pedro Linz, a Brazilian poet, and published widely in South America. The Emperor further-more sent to Mr. Whittier two fine stuffed specimens of the *Alma Perdida* (the *Piaya Cayena*, Lin.), but through the *honesty* of the captain of the vessel, or of the New-York Custom-house, the birds never reached Amesbury. A few weeks ago two other unstuffed specimens were sent from Brazil to the poet, and have recently been "set up" here, and have attracted much attention.—*Boston Transcript.*

—Literary merit has lately been recognized by Spain, the Provisional Government at Madrid having conferred a Knight Commander's Cross of the distinguished Order of Charles III, upon Mr, Frederick W. Cozens, of Clapham Park. The diploma, signed by Marshal Serrano, was granted for services rendered to the literature and arts, as well as to the commerce of the country. This distinction is the first which the present Spanish Ministry have awarded to a foreigner; and the honour is well deserved. —*Athenæum*

METEOROLOGICAL INTELLIGENCE.

— Meteorological observations taken at Quebec during the month of June, 1869—Lat. 46°48′30″ North; Longitude 71°12′15″ West, height above St. Lawrence, 230 feet,—by Sergt. John Thurling, A.H.C.

Barometer, highest reading on the 9th	30.165 inches.
,, lowest ,, 5th	29.305
,, range of pressure	0.860
,, mean for month reduced to 32°	29.643
Thermometer, highest reading on the 4th	86.2 degrees;
,, lowest ,, 7th	39.0
,, range in month	47.2
,, mean for month	62.7
,, mean of maximum in sun's-rays, black bulb	112.8
,, mean of minimum on grass	50.3
Hygrometer, mean of dry bulb	65.0
,, wet bulb	56.9
,, dew point	50.3
Elastic force of vapour	.365 inches.
Vapour in a cubic foot of air	4.1 grains.
,, required to saturate, do	2.7 ,,
Mean degree of humidity (Sat. 100)	59
Average weight of a cubic foot of air	522.5 grains.
Cloud, mean amount of (0-10)	6.3
Ozone ,, ,, (0-10)	1.2
Wind, general direction	N. E. and W.
Mean daily horizontal movement	120.9 miles.
Rain, number of days it fell	17
Amount collected on ground	7.27 inches.

General Post Office,
Brisbane, Queensland, 3rd April, 1869.

The following SUMMARY of OBSERVATIONS taken at the METEOROLOGICAL STATION, BRISBANE, during the Month of March, 1869, is published for general information.

By His Excellency's Command.
J. DOUGLAS.

SUMMARY OF METEOROLOGICAL OBSERVATIONS TAKEN AT BRISBANE, DURING THE MONTH OF MARCH, 1869.

LATITUDE, 27° 5′ S.; LONGITUDE, 153° E.; HEIGHT OF OBSERVATORY ABOVE MEAN SEA LEVEL, 140 FEET.

—	Barometer (corrected to 32° Fahrenheit and reduced to mean sea level.) Inches.			Thermometer. Temperature of Air.			Thermometer. Temperature of Evaporation			Hygrometer. Elastic Force of Vapor.			Hygrometer. Humidity.			Self-registering Thermometers.					Rain	Wind.				Cloud. 0–10.				Ozone.	
	9 a.m.	3 p.m.	9 p.m.	9 a.m.	3 p.m.	9 p.m.	9 a.m.	3 p.m.	9 p.m.	9 a.m.	3 p.m.	9 p.m.	9 a.m.	3 p.m.	9 p.m.	Maximum Sun.	Minimum Grass.	Maximum Shade.	Minimum Shade.	Diurnal Range.	In 24 hours.	Average Pressure in lbs. during previous 24 hours. 9. a.m.	Summary of Direction. 9 a.m.	Summary of Direction. 3 p.m.	Summary of Direction. 9 p.m.	9 a.m.	3 p.m.	9 p.m.	Evaporation in Inches.	12 Hours. (Day).	24 Hours.
Maximum......	30·226	30·151	30·186	82·0	90·0	75·5	76·0	79·0	93·0	·790	·840	·800	·72	·74	·72	137·0	70·5	98·5	73·5	25·0	1·940	·305	N O. NW 4.	N O. NW O.	N O. NWO.	10	10	10	·360	5	8
Mean......	30·032	29·932	29·992	76·1	80·6	71·5	71·6	73·1	69·2	·697	·698	·678	·69	·68	·67	114·7	65·0	84·6	64·1	17·3	·291	·118	W 2. SWO. S 8. SE 8.	WO. SW O. S 3. SE. 8.	W O. SWO. S 9. SE 9.	6·5	5·9	5·0	·186	3·6	6·5
Minimum......	29·894	29·767	29·845	68·0	69·0	66·0	67·0	67·5	65·0	·605	·590	·590	·64	·64	·63	83·0	59·5	74·0	62·0	8·0	·010	·032	E. 5. NE 4.	E 8. NE 11.	E 7. NE 10.	0	0	0	·060	2	5

Summary of March, 1869.. Mean Temperature, 76·0 degrees. Rain fell on 19 days. Total Rainfall, 9·02 inches. Evaporation, 5·770 inches. Electrical Observation—13 Positive; 80 Negative

" " 1868..	" " 75·3 "	" " 9 "	" 0·60 "	" 4·365 "	" " 51 "	42 "
" " 1867..	" " 74·6 "	" " 18 "	" 5.37 "	" 3·395 "	" " 19 "	74 "
" " 1866..	" " 76·5 "	" " 10 "	" 0·81 "	" 6·842 "	" " 63 "	30 "
" " 1865..	" " 76·2 "	" " 2 "	" 0·70 "	" 5·836 "	" " 78 "	15 "
" " 1864..	" " 75 3 "	" " 12 "	" 10 54 "	" 4·923 "	" " 25 "	68 "
" " 1863..	" " 76·1 "	" " 23 "	" 14·36 "	" 3·937 "	" " 22 "	71 "
" " 1862..	" " 76·2 "	" " 15 "	" 6.87 "	" 5 544 "	" " 38 "	55 "

The rainfall has been greater than that of any previous month since February, 1867, when 12·66 inches fell. Rain has fallen on 19 days—a distribution over a greater number of days than any month since March, 1863, when 14·36 inches fell in 23 days. A severe storm took place on the 5th, commencing from W. at 10 p.m., changing by midnight to S., and ending at 2 p.m. from E. During the storm, 1·25 inches rain fell. Large lunar halos were visible on 26th and 27th.

E. MACDONNELL,
Meteorological Observer.

— From the Records of the Montreal Observatory, Lat. 45° 31′ North; Long. 4h. 54m. 11sec. West of Greenwich, and 182 feet above mean sea level for June, 1869,—By Charles Smallwood, M.D., LL.D., D.C.L.

DAYS.	Barometer corrected at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	
1	29.501	29.552	29.651	64.7	80.0	63.0	w	w	w	124.10
2	.800	.792	.790	57.3	78.9	66.2	w	w	w	229.11
3	.787	.744	.700	62.1	80.3	70.4	w	w	w	101.17
4	.680	.517	.451	66.2	78.9	67.4	w	wby N	w	94.74
5	.298	.312	.400	66.0	71.8	50.1	w	w	w	104.10
6	.790	.877	.901	48.0	56.1	50.9	w	wby N	wby N	198.24
7	.982	.904	.949	46.7	58.4	52.0	w	w	w	124.10
8	.950	30.061	30.110	51.7	68.3	56.0	N E	N E	N E	89.74
9	30.201	.117	.001	53 2	73.1	58.0	N E	N E	w	84.29
10	29.861	29.742	29.689	55.3	68.3	48.3	w	s w	s w	94.00
11	.511	.507	.499	47.8	60.2	50.1	w	w	w	127.10
12	.670	.674	.689	52.0	65 2	56.1	w	w	w	97.44
13	.602	.531	.390	57.2	70.0	63.4	s	s	s	90.10
14	.301	.309	.311	64.0	66.9	62.2	w s w	w s w	w	101.24
15	.352	.379	.451	60.1	70.0	54.8	w	w s w	s w	198.22
16	.604	.600	.106	54.0	54.0	54.3	w s w	w s w	w s w	247.10
17	.749	.844	.900	55.1	71.7	60.2	w	w	w	211.20
18	.901	.704	.702	57.0	56.1	54.2	w	s w	s w	99.10
19	.843	.850	.861	56.0	69.4	63.0	s w	s w	s w	104.21
20	.747	.600	.600	58.1	59.1	56.8	E by s	E by s	E by s	88.11
21	.701	.700	.699	59.7	74.9	64.1	E by s	w s w	w s w	101.24
22	.650	.647	.701	62.4	63.5	57.4	s w	s	s w	85 24
23	.675	.631	.730	55.1	65.0	60.1	s w	s w	w	109.20
24	.851	.817	.759	58.1	76.1	62.9	w	w	w	211.44
25	.951	.954	.960	56.1	75.9	60.2	w	wby N	wby N	204.00
26	.961	.906	.811	51.3	75.2	64.1	wby N	w	w	197.11
27	.775	.747	.711	62.0	81.0	66.2	w	w	w	97.19
28	.549	.501	.499	66.0	67.1	59.7	w	s w	s w	88 20
29	.680	.669	.701	59.7	79.4	67.7	w	w	w	94.44
30	.500	.611	.701	62.1	64.0	55.6	N E	N E	N E	104.00

REMARKS.

The highest reading of the Barometer was on the 9th day, and indicated 30.201 inches; the lowest reading was on the 5th day, and was 29.298 inches, giving a monthly range of 0.903 inches.

The highest reading of the Thermometer was 81°, and the lowest 45° 2′, showing a range or climatic difference of 34° 8′. The mean temperature of the month was 58° 84, which is nearly 9° lower than the *Isotherm* for Montreal, for the month of June reduced from observation during a long series of years.

Rain fell on 12 days; amounting to inches; it was accompanied by thunder on one day.

Light frost occurred on the morning of the 7th day.

THE JOURNAL OF EDUCATION FOR THE PROVINCE OF QUEBEC

The Journal of Education,—published under the direction of the Hon. the Minister of Public Instruction and edited by H. H. MILES Esq., LL.D. D.C.L. and P. DELANEY Esq., of that Department,—offers an advantageous medium for advertising on matters appertaining exclusively to Education or the Arts and Sciences.

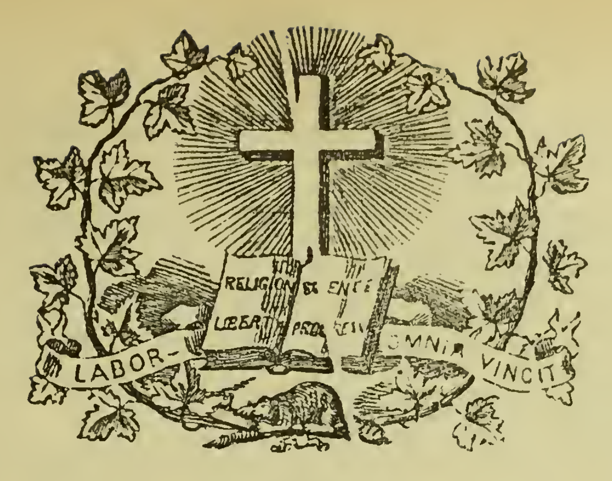
TERMS.—Subscription per annum $1.00; Public School Teachers *half price*; School-Boards &c., *free.*

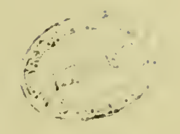
Advertising.—One insertion, 8 lines or less $1.00, over 8 lines, 10 cents per line; Standing advertisements at reduced charges, according to circumstances, but not less than $10 per annum.

Public School Teachers advertising for situations, *free.* School-Boards &c., *free.*

All communications relating to the *Journal* to be addressed to the Editors.

PRINTED BY EUSÈBE SENÉCAL, MONTREAL.





THE

JOURNAL OF EDUCATION.

Devoted to Education, Literature, Science, and the Arts.

Volume XIII. Quebec, Province of Quebec, August and September, 1869. Nos. 8 and 9.

TABLE OF CONTENTS

EDUCATION.

Study.

Few things are so important in a race as a good start, with a full perception of the distance to be run. Striking the right key is essential to harmony. Let us endeavour to make a good start by setting forth to our minds the characteristic of the race to which our subject invites us. Let us, at the outset, strike the right note. By study is meant *work*—brain work—yet real downright work. To study is to bend all the energies of the mind to the attainment of knowledge; it is to put forth all its powers in the pursuit of truth. The habit of study is the practice of being thus engaged whenever the mind is not occupied by those engagements which enter into the ordinary routine of life. By a student is understood, either one who is acquiring this habit, or in a fuller sense, one who has acquired it. The habit is not a natural one any more than is a taste for vinegar, or a liking for tobacco. In forming the habit the natural repugnance of the mind to intense and sustained exertion has to be overcome, and the habit cannot be acquired but at the expense of much labour, and as the result of a strong and determined will. For the mind has inertia like matter, that is, it opposes resistance to a change of condition. It dislikes being disturbed, and it requires a strong force to get it to move, and to keep it moving. 'Tis true that activity, incessant activity, is one of the characteristics of mind. Mind would cease to be mind, the moment it ceased to be active; yet, to the direction of all that activity into one channel, to the continuance of it for a length of time in one direction, to the bending of its energies, and to the controlling of its laws by a determined will, the mind offers more or less resistance. Although perhaps it would be nearer the truth to say, that the resistance is in the mind's servant, the brain, rather than in the mind itself,—the brain, without whose instrumentality the mind in our present state does no conscious work.

In setting forth work as the prime feature of study, and in contending that the mind requires pressure to engage therein, it is well, nevertheless, to remember that pleasure is the invariable concomitant of this work, and is one of its most frequent rewards. Nay, we may go further, and maintain that—always excepting

communion with God—the pleasure of a human being as such is in the exercise of his mind, and that the more mind is mind, the more is joy the condition of its existence. And not only is pleasure thus the invariable attendant on mental exertion, but some of the highest and most exquisite enjoyments are amongst its most frequent rewards. Let me refer you to three facts illustrative of my meaning. Can you doubt the ecstatic state of Archimedes when he jumped from the bath and ran home, oblivious of his nudity, crying Eureka? Or is it to be doubted that Franklin felt something of the same kind when he identified lightning with electricity, and when his friends had to force him away from his experiment lest the fluid should strike its devotee to the ground? And must we not say that Kepler was thrilled with joy and with awe, when, establishing the truth of his conceptions his celebrated laws, by rigid mathematical demonstration, he exclaimed, 'O God, I think thy thoughts after thee!'

Some young men, especially if they possess a little more than ordinary ability, take up the notion that minds of genius—as it is called—have no need to work as ordinary men have; and, carried away by this notion, they do not work, lest forsooth their friends should give them no credit for genius. But a greater mistake was never made than to think that any mind can grow, or become great, or possess the use of its powers, without work. For while the fact is undoubted that some minds have greater native vigour than others, and while it is also undoubted that some are superior to others, not because of any inherent difference of mind, but because of the difference in the weight, that is the quantity, or in the quality of their brain, or both; it is still more undoubted, by all whose opinions on the subject are worth anything, that no mind, however great its power, or however high the eminence it attained, ever reached this eminence at a bound, or ever possessed the use of its powers without arduous labour. No doubt there have been cases in which men have suddenly burst upon the world, in a blaze of brilliant dazzling light; but though sudden to the world, the secret history of such men has invariably disclosed the fact that the fire had been long kindling, and the combustibles long in gathering. Do not then, ye young men, fritter away the morning of your life, or waste your opportunities, from supposing that you can ever attain anything worth possessing without habits of study, or these without arduous and incessant work.

We shall get a clearer conception of our subject if we set forth to our minds the design of study, that is, what are the ends it should attain. So far as we have got the conception that it is work, we have made an advance; still the notion is but vague. For there is much work that cannot be distinguished as study because worthless, and there are workers who are nevertheless but laborious triflers. The primitive meaning of study is to pursue, and as to pursue implies an object of pursuit, the very term involves that to study is to set before the mind some object and steadily pursue it. If, again, we look at the conventional or current use we shall find that it embodies this primary fact. To study, in common parlance, is to apply the mind to some subject till it is mastered. It is to examine and con in order to learn, and it is also to convince ourselves by investigation and thought of the truth or falsehood of any subject to which we apply ourselves. But if we were to rest here we should still have but obscure notions of our subject. Let us then more minutely examine it, so as to be able to answer what we mean by study, and what is the character of a student. Now this, it strikes one, will appear from considering its fourfold design.

The lowest aim of study is by the application of attention and memory to furnish the mind with knowledge, and with the materials of a higher culture. By attention is meant the withdrawing of the mind from other things to the one thing it is intended to learn. In learning this thing, whatever it may be, there will be employed various faculties of the mind, or, if it please you better, the mind will engage in several distinct operations. Now, attention is simply the condition of the faculty at the moment of its exercise. In other words, it is to say that the faculty is doing its work at the moment. The next moment some other faculty may be required, and if it is forthcoming at the right moment in its right order, then we say that it too is in the state of attention, and if this goes on consecutively and completely to the end, then we say that the mind has been in the state of attention. When a subject has been thus acquired, it is the office of the memory to retain it, and to have it forthcoming whenever required. Now, in such an act of study as this, the test that we apply to its value is the amount of knowledge that has been acquired. It is true that such a continuance of effort secures to the mind itself a certain advantage, but it is not this advantage that is the aim, but the possession of knowledge. And this we regard as the lowest result of study.

A higher design, with a corresponding result, of true study, is the discipline of the mind itself. Such discipline when complete includes three things.

The first mark of a disciplined mind is the mastery it has of its several powers. These powers are entirely under the control of the will, and they can be bent at any time to any work, and for any length of time, as far as physical conditions will admit. They are also so under control that a subject of thought can be taken up and pursued day by day, for months together, each day commencing at the point of suspension of the preceding day. The second mark of a disciplined mind is the condition of the faculties themselves. Each has been rendered more acute, each has been endued with greater vigour. There has been nothing one-sided in its development, but the mind can not only control its operations, but can strenuously exert its several powers. The third mark of a disciplined mind is its power of original thinking. The mind generally is occupied with the labours of other minds, a very valuable thing truly, but that mind gives up its birthright that yields itself solely to this, and does not itself exercise an originating or creative power.

Now this design of study is more important both in its nature and results than the former. Not that you can accomplish it without the former, nor can you secure the former without, to some extent, securing the latter. Still, of two students, the one who measures his progress by ascertainable results, that is, by the knowledge he possesses, is not such a student, and has not as valuable an estate as he who measures it by what he can *do*. Two persons may go through the same amount of muscular exertion in a day, one in breaking stones, and the other in well-directed gymnastics. But they are not in the same state at the end of the day. 'Tis true, the one can point to a heap of stones, though that is not all the result, only that which is measurable, and the other cannot. But can any one doubt that for the purpose of life, activity, vigour, and command of his limbs, the latter is the better of the two?

Another design of study is to give a right tone and direction to the ordinary current of thought and feeling, and to make the mind the master and not the servant of the brain. This design is really involved in the other two, but it requires a distinct notice because of its importance. At Greenwich Observatory there is a table on which is placed some prepared paper, and this paper is under the point of an instrument, which by its ever-varying motion, records the direction and force of the magnetic current of the earth for every instant of time. Now, suppose that a similar process could be applied to mind. Suppose that an infallible transcript could be made of the varying currents of idea and sentiment and thought and feeling which ordinarily occupy a mind not under the control of a vigorous will, nor endued with habits of study. What a poor, paltry, meagre, contemptible condition it would depict! Or, to change the illustration, suppose that by some mode of mental photography every successive phase of the mind could be pictured, what poor shrivelled pigmies would most men be found! 'Doth any man doubt,' says the father of modern science, 'that if there were taken out of men's minds vain opinions, flattering hopes, false valuations, imaginations as one would, and the like, but it would leave the minds of a number of men poor shrunken things?'

The highest result of study is to place the mind under law, and to set it free—under the law of wise, constant, and ennobling thought—free from all that is debasing and grovelling in association and habits. Our fathers well understood this value of study by calling their schools 'free;' not because they had no fees to pay, but because they had learned that learning, study, and education alone make men free.

Papers for the Schoolmaster.

Essay on Teaching Reading, Writing and Arithmetic.

READING.

Words are already familiar to the child. Before he comes to school he has learned a considerable portion of his mother tongue; chiefly names of surrounding objects and their qualities, and is able to form little sentences to express his wants and actions. Learning to read is, therefore, learning to recognise in signs, words already known to the ear in spoken language. From this view it follows, sense should all through accompany forms and sounds.

The organs of voice must first be made to utter correctly elementary sounds: this we have already assumed to have been done at home by the child's parents. If they have failed to do this fully, conversational lessons are necessary, for the teacher to correct any errors of utterance that may occur. The earliest lessons should be about familiar objects and actions; and the words, of a class with those he is acquainted with. A picture of some familiar animal may be presented to the eye and short sentences formed about it. The lessons ought to be composed of sentences, as they convey a sense which he is to comprehend, and with which he is to be made familiar. A good plan is to talk of the 'cow,' or whatever may be the subject of the lesson in the easy language of childhood, calling his attention to any words new to him.

Alphabet or Signs.—As the signs are reducible to a few elements, it seems more rational to teach these elements or letters, than to try to make the eye familiar with each word as a distinctive picture, as in the 'Look-and-Say,' or 'Reading-without-Spelling' system. In teaching the letters the writing of them on a slate should go hand in hand.

The plan of teaching the letters in groups seems to be the best, as in our First Book; but some would recommend the groups to be chosen from those letters formed of the same elements; as b, d, p, q; m, n; v, w. The objection to this plan is, that they do not form words and short sentences so easily. A box of letter cards for the formation of words at this stage is most useful.

Reading.—Tablet lessons are required, or a primer with somewhat larger type than that used in our First Book. A few words only in each lesson. Those formed of two letters are generally the first used, as the eye can the more readily take in the two characters or signs at one look. This, in point of fact, seems the first great difficulty with beginners in reading. The eye is engaged with each separate letter, and is not yet sufficiently trained to adapt its view, or extend its sphere of vision to a whole word. After the eye is familiar with words, the same extension of sight is required for parts of sentences. When these two difficulties are overcome the mechanical part of reading is accomplished.

In giving the earlier lessons the teacher points to the letters of each little word, the pupils spell individually, or, in the case of a larger class, simultaneously; the teacher pronouncing the words for them—such as, we, go, up. Then he points to each word till the pupils read it without spelling. When they can read the sentences as they stand, he points to the words in another order, which tests the pupil's knowledge of the words, and prevents reading by rote. It is better in selecting the words promiscuously to form little sentences, than to read them without sense in detached order. This test is given to find out if the pupils are reading by rote, but does not in itself make an examination in a reading lesson; as there is a sequence in the arrangements of the words of any language which aids the eye in following the words, and which should not be constantly violated.

After a little time, sentences may be introduced, printed in smaller type. New words may be brought in which rhyme together. Children are very fond of rhyming words together, as we may conclude from the favourite nonsense of the nursery which children delight in, and this disposition may be taken advantage of—at, pat, bat, fat; dog, bog, &c. One evil must be avoided at this stage, which is, the tendency to go on spelling even words which children know. They should be broken off this habit as soon as possible for it fosters a contraction of view which, as already observed, is to be carefully avoided. Spelling being for the most part a habit of the eye, it follows from reading, and does not precede it: the learning of the letters of a word from the commencement, helping rather the eye in its view of the letters in the whole word, and so, making a picture distinct in its outline to the vision, than as a means of learning to spell; which, as before stated, is the result of extensive reading. The attention of the class is again and again fixed on the new words. The black-board may be called in as a powerful auxiliary in teaching elementary reading. New sentences are made out of each lesson, by a new arrangement of its words.

The pupil at the next stage commences to read. He now has more words under his eye at once, and attention must be sustained. He is now carefully watched. This is the critical time. He moves from word to word in as quick succession as possible, and by degrees, accustoms his eye to catch two or more words together at one view. The book should be read over several times till small sentences are read with some degree of rapidity. A more advanced book then follows, not leading too rapidly into difficulties. This may be accomplished at the end of a year, if the pupil is diligent and attentive, and he may now be said to have learned to read.

The teacher may be here reminded that no system, even the most perfect, will be successful if he is not kind and sympathetic with childhood, and even the worst system may succeed, where the teacher's ready will determines on success. Children require tact in dealing with them; and here we may remark, that female teachers are in general more successful in dealing with the young, at least so far as the elementary branches are concerned.

Good Reading next follows. It is generally defined as *distinct* which has reference to the sounds of consonants that end the majority of English words; *pure*, referring to the vowel sounds: *correct in accent*, which is giving the syllables of a word their relative force; *emphatic*, for contrasted words; and *slow;* for the last there is no rule. One man reads slowly, yet well; another much faster, yet clear and distinct. Temperament seems to have a good deal to do with this. *Modulation* is natural to us, as when pained, surprised or alarmed. There are many varieties of tone in the humen voice, suited to every subject we speak of, grave or gay; to every command given, or question asked, there is an appropriate tone; and yet, how rarely do we hear this variety in reading, or in fact, any near approach to it. *Fluency* proceeds from familiarity of the eye with the words, and the mind with the sense intended to be conveyed, and results from *practice.*

Intelligent Reading.—The best general rule seems to be the familiar one, "Understand what you read, and read it as if you understood it." The language of books is strange and unintelligible to young people. They read words which they seldom or ever hear used, and whose application is to them indistinct and misty. To remedy this, and to introduce the higher class of words, not in common use, but forming a large part of book literature, conversation on the subject of a new lesson previous to its being read, will be found very useful. The parsing and analysis will also help, as pointing out where pauses should intervene, although no stops are marked. From this it

follows that reading should be last after explanation and interrogation on the subject matter. *Purity of utterance.* Provincialisms are difficult of removal and are best eradicated by attention to the pupil's speech, and by a careful supervision in the earlier lessons. *Indistinctness* may be considerably checked by teaching them to use the teeth, lips, and tongue, and not slur the sounds together. Modulation is taught with much difficulty to the usual class of children attending our national schools. Social circumstances are against them, and home influences, which are to the higher classes elevating, often undo the teacher's work. The conversation engaged in at home confirms them in local sounds and incorrectnesses, which it is the labour of the teachers to eradicate. Good reading is the result of imitation after mechanical difficulties have been overcome. Good speech and good reading are indissolubly connected. The teacher must use a good style of speech himself. When he is a distinct speaker the whole school is influenced by it. He reads a passage to show how it should be read. The pupils observe his modulations and imitate him: this is both pleasant and profitable. Practice alone, although it enables the eye to follow the words with rapidity, will not make good readers, and may only confirm a bad style instead of forming a good one. Continuous reading is necessary: not merely short passages. Reading is required to be a *distinct* lesson. Our present reading books give great variety, especially in poetry. Some teachers would recognise a greater number of stages in progress, and recommend more graduation. Our fourth book is considered difficult by some, but when we remember that the great majority of our scholars do not go beyond this book, it is well to introduce them to the average style of composition to be found in our newspapers.

As reading is the means by which pupils afterwards instruct themselves when they are becoming men and women, its importance cannot be over estimated. The school knowledge they have is but the groundwork of education, on which they themselves must erect the superstructure. If fluency in reading is not carried from school, the likelihood is, that its practice will be given up, intelligence will flag, and contact with information cease. Let the teacher then, without aiming at too high a standard, which may be impossible under existing circumstances, as an elementary instructor in a country district generally, endeavour to reach some standard of proficiency which will leave his pupil with such a skill, as will materially be the means of extending his education beyond the short period of school life.

WRITING.

Writing is a compromise with printed characters. Printed forms are too round and detached to be made with rapidity, and writing, which is neither too rounded or too sharp, as in Mr. Vere Foster's head lines, is most practical for use. A sloping style being easier to the hand is preferred to the upright. Proportion is necessary to prevent indistinctness. The lines forming the letters should be of nearly uniform thickness, *a la Palmerston*, which aids legibility. Fine lines make a "scratch." Some writers adopt a third plan of jerking on the pen, leaving blotches of ink throughout, as if to let off a superfluity of fluid. The beauty of writing is chiefly owing to the curved line, but a portion of this beauty may be sacrificed in order to gain quickness of acquirement. The stright line is not in itself beautiful. The chief curve is the oval or ellipse. Rapidity is a test of writing, but can only be applied in the more advanced pupils. In the earlier stages they are engaged for the most part in watching and imitating the shapes of the letters, and rapidity would be ruinous. The teacher aims at being himself a good writer, as it has a great influence on his success in teaching it.

Aids in Teaching Writing.—A good desk, not too much sloped, sufficiently wide; the light in front. Desks should be graduated to size of pupils. In sitting at desks, the breast should not lean against them, but should partly rest on left arm. This position must be insisted on in the earlier lessons, and will then become a habit. Paper should be smooth. That supplied in the national school copy book is generally too rough. Thanks to Mr. Foster, smooth can now be had as cheap as the rough. The best pens we have found to be the 'Waverley,' which has a turned point, and which gives the hair lines nearly as thick as the others. The 'Owl' pen may be used for finer writing, if it be required. The teacher should keep a supply always ready and not depend on the pupils taking care of them. The holding of the pen is now taught; between first and second fingers, and at a distance from the nib, sufficient to prevent the fingers being inked. As in reading, the pupil commences with larger characters than he will afterwards require. Large hand is not necessary, as was taught by the teachers of a bygone generation, but the hand sufficiently large to let the eye easily see the formation of the letters. Some recommend pencilling, afterwards to be gone over with ink, others decompose the characters into their elements; then synthetically the child combines these into letters, and writing is taught. As a child has little sympathy with portions of letters, many do not consider the plan interesting, and therefore not advisable. Writing is a species of drawing, and the pupil, some argue, can imitate a letter or word at once without decomposing it into elements, which present no interesting features to him. The usual way is to write parts of letters, then words and sentences. These different methods may be successful in practice according to the zeal of their advocates. As before remarked, earnestness combined with cheerfulness and judicious management, will bring success to almost any method. The elements of success in writing appear to be, *imitation* combined with *intelligence*, *gradation*, then freedom, and afterwards sufficient application of writing to useful purposes. In imitation, the pupil may be allowed to copy the outlines of letters and simple words, with a black-lead pencil; the premature use of ink is often discouraging. Half-text seems about the size which shows the exact form of the letters accurately, and not too large for young hands deficient in firmness. Small hand comes soon after and needs not be too long deferred, in which size alone it is useful as applied to other instruction. Common letters, as in reading, are taken up before capitals.

The elements are the straight line, the straight line with the curve, the full curve as in O, the simple line and loop as in g. As more interest is attached to words they should be formed as soon as possible, also simple sentences. The capitals are afterwards introduced. Their elements first as in Mr. Foster's copy books. As young hands are easilv fatigued, two short lessons for junior classes are to be preferred to one long one. The black-board may be freely used, as giving full scope to exhibit proportion and distance. Copy-books with head lines are now generally preferred. The argument against them is, that pupils imitate the first line or so, and gradually imitate their own writing towards the end. To remedy this a second head-line has been introduced in the middle of the page. Another suggestion is to have fewer lines and these longer.

Instruction.—The teacher gives instruction aided by the head-line and black-board, as models; and questions the children as to relative lengths, &c. During writing lessons he must be vigilant as to faults, pointing to the model before them and guiding the hand if necessary. Collective demonstration and individual correction are always necessary in class teaching.

It has been urged that the writing exercises be not too formal, but that the scholar should now apply what he has learned to a useful purpose.

Transcribing and dictation may be employed with the more advanced; not only to teach spelling but to produce facility in writing. Small hand may now be introduced.

Business Hand.—The school hand must now be applied to business. Rapidity is necessary, but not at the expense of legibility. The pupil may be gradually broken into this by causing him to write whole words without lifting the pen. The change must be gradual, or the hand may be broken down and spoiled. Writing without lines can afterwards be introduced.

As writing is a species of drawing, and the teaching of drawing is said to be 'educating the eye to observe and the hand to execute with correctness and gracefulness,' and writing being a branch of instruction in form, the instruction in both may proceed *pari passu* for some distance.

ARITHMETIC.

The conception of *numerical value* and *operation* should be first awakened. Number the pupil early observes, and small operations in it are familiar. Rules may be given at first. The teacher shows him numbers on the ball-frame differing one from the other, and by this means children get ideas relative to value. We take numbers the learner is acquainted with, increase or decrease them, and thus infer *operation*. Concrete number alone to be used at first: the pupil is not yet able to abstract number from things. He knows what four marbles are but cannot reason about the number four. He must be carried to the abstract through the concrete.

NUMERATION.—With numeration, addition and substraction are connected. We add one each time to reckon upwards, and subtract one to reckon downwards. This is called counting, and after it is learned up to a hundred we may begin to add two numbers together, keeping the added number constant, as, 2 and 2, 3 and 2, 4 and 2; or the receiviug number constant, as, 2 and 2, 2 and 3, 2 and 4, &c.; then the adding of more than two numbers; then the adding of tens and tens, and tens and units. Subtraction may be taken in two ways: by varying the minuend and keeping the subtrahend constant, as, 2 from 3, 2 from 4, 2 from 5; or from 10 take 1, 10 take 2, &c.

MULTICATION is best illustrated by addition, first taking small numbers, the multiplier being constant; then with the multiplicand constant. The multiplication table is thus gradually comitted to memory. Iu division, keep divisor constant and proceed by numbers which give no remainder: afterwards with those giving remainders. The four fundamental operations may be thus illustrated in a very elementary way, and afterwards questions given involving them. For these purposes the ball-frame is quite sufficient, taking care that the eyes of the class follow the manipulations.

The standard measure or tables were generally the most uninteresting 'tasks' of early school years, chiefly for this reason, that abstract matter was too soon presented to the scholar, not illustrated by concrete examples. Instead of being so, they can be made most inviting. Three things have to be learned; the value of the units of measurement; their relation to each other; and their application to practical purposes. He learns the first by showing him the real weights and measures and making him handle them. The second he learns by comparing the units one with the other. The third by actual measurements of the objects about him in the school-room. The teacher can have all the weights and measures of the country among his apparatus. The committal of tables to memory will now be a work of little difficulty.

Arithmetic is one of those branches which has a distinct value in the business of life, apart from that which it has in an educative sense. Though the immediate object of its being taught is the former, it may also be made a process of mental cultivation. The teaching of this branch can be carried on with two objects in view; for practical skill, and to strengthen the mental powers. Theory and practice must be combined. The principle on which arithmetic should be taught, appears to be, to infer theory from practice. The teacher gives the pupils examples within their experience and leads them to see what operations are required, and then evolves the general procedure. The four primary rules arise out of the relation of numbers as expressed by our notation. Addition and subtraction directly, multiplication and division indirectly. Combinations of these rules solve all problems. First principles in all cases determine each step. Applied questions may be introduced from the beginning, carefully graduated.

Notation and Numeration may be taught together. The first difficulty to a child is the number 10. In speaking of the first nine numbers it is better to call them two units, three-units, &c. The numbers being afterwards applied elliptically to various groups may create confusion. The use of the cypher may now be explained as distinguishing between the 1 from unity and the 1 from ten. The number 100 is treated as 10 was. The next difficulty is 101, which the child thinks is 10 and 1. The cypher here used for keeping figures in their relative position is explained The pupil may be exercised in finding out pages in a book, and to write down numbers when shown them on the ball-frame. When children have learned to read and write so far as a hundred, the further extension of notation and numeration is easy. The following short rule for notation I have found most successful. *Three* figures follow thousands, *six* figures follow millions. This shows at once that three places go to thousands. It is seldom necessary to go beyond millions for practical purposes. I have found after teaching notation as far as a hundred, this short rule produce good teaching results. The importance of numeration and notation may be assumed, when we consider, "that all numerical operations whatever have their basis in the system of numeration which is assumed, and cannot be understood even in the slightest degree, without a clear perception of the principles of that system."

ADDITION is first thougth from the conerete; thus, John has 37 marbles, James 36, and Peter 44; how many have they all? This cannot be added by one step as small numbers can. It must be added by successive steps, and then the partial results combined. The rule may be stated with reference to the steps of the operation, and then committed to memory.

SUBTRACTION.—The same explanation and gradation apply. The addition of an axiom is necessary to explain the 'carrying' process., 'The difference of two numbers is not altered if both are equally increased.' Illustrated thus; John is 6d. richer than James, he has still as much richer if both get a penny additional. The illustration from money is a good one; we must change a shilling, when we take away 4d., suppose, and have no coppers; a pound is changed when we want silver to give away. The principles on which these two rules depend are: 'when we add a series of numbers the sum should be the same in whatever order we add them,' and 'what we take away from a thing and what is left of it make up the whole thing.' Mental practice should be continued simultaneously with the written, for the sake of facility. Some recommend compound addition and subtraction with the simple rules, because of the interest which money sums have for children.

MULTIPLICATION, which is a short-hand process of addition, is illustrated by that rule. The multiplication table is the basis of both multiplication and division. Perceptive illustration from ball-frame will show what is meant by "times" or "number of times." Multiply first by the units in succession; then by the tens in succession; then by such a number as 46. The product by 4 must be explained by showing that is it 40 you are multiplying by.

DIVISION table, which is the reverse of multiplication table, has been already learned. Short division is the same as long, one being an elliptical form of the other. Long division explains short, and should be taken before it with easy numbers. In long division the system of 'trial and error' may be followed, as in the example, 9128 divided by 29; two into 9 goes four times and 1 over, will 9 go into 11 four times? No. It is then seen to be contained 3 times. Beginners lose time with experimental quotients.

REDUCTION —The pupil can construct tables for himself, from his knowledge acquired by actual examination of the standards of weights and measures used in the school. He is called on to state why he multiplies by 20 in reducing pouuds to shillings; the answer to which is 'because there are 20s. in a pound we

shall have 20 times as many shillings as there are pounds.' And so throughout the other weights and measures. Miscellaneous applied exercises now follow. In all cases the *rationale* of the process is explained.

Practice.—This rule may be explained on the principle of 'partial payments;' thus, if for one acre I pay a pound, then 5s., then 6d., what do I pay in all? The name 'Practice' being new, the pupil thinks he is encountering new difficulties, whereas he is only applying 'first principles.' The first exercises in this rule may be given in full, in order to make the process clear; thus.

5128 articles at £3 5s. 10d. each.

			s.	d.			5128		
5128	at	£3	0	0		=	3		
							15384		
"	at	0	5	0	= $\frac{1}{4}$		1282		
"	at	0	0	10	= $\frac{1}{6}$		213	13	4
							£16879	13	4 answer.

Vulgar Fractions.—Visible illustration again required. Divided lines are marked on black-board, and the pupil asked to write the fractions indicated and to draw lines indicating fractions written down. To prove that a fraction is not altered in value when its terms are each multiplied or divided by the same number; a line may be divided into three parts and then each part subdivided thus:

The working of addition and subtraction of fractions depends on this principle here illustrated. Fractions are so prepared for these two rules by reduction to equivalent ones. Mental exercises are required, such as $\frac{4}{9}$ and $\frac{3}{9}$, which bear the same names, and should be as easy added as 4 apples and 3 apples. In multiplication and division of fractions the same remark is applicable.

Proportion. It is difficult to children to conceive the relation of four numbers in a proportion. We may begin, thus 2 is the half of 4, and 4 is the half of 8, which is written as 2 : 4 : : 4 : 8. By induction from examples it is shown that the product of the means is equal to the product of the extremes. The higher rules are in general best studied by the help of *formulæ*. Cornwell's and Fitch's arithmetic is recommended as using *formulæ* for all, from the simplest operations.

To gain facility *practice* is necessary, into which mental arithmetic must largely enter. Exercises systematically given will strengthen the memory of the principles upon which the rule is based. During slate exercises a degree of watchfulness is required, to prevent whispering or copying. There are three criterions, correctness first, then rapidity, then neatness.

Thomas Cumming.
In *Irish Teachers' Journal.*

Passing of the Endowed Schools Bill Through Committee.

Despite the paramount interest created by the Lords' debate, the Endowed School Bill made good progress yesterday evening in committee of the Lower House. In answer to an appeal from Mr. Mowbray, the Premier pledged himself to announce at an early period the names of the Commissioners to be appointed under the Act; and after Mr. Forster had passed a well-deserved eulogy on the City of London School, Mr. Chambers agreed to withdraw his amendment to clause 11, which, if it had been adopted, would have practically exempted all civic schools from the operation of the Act. But the real interest of the discussion centered upon clause 12, which instructs the Commissoners, in making any arrangements for the redistribution of endowments, to consider how far they can be conveniently extended to girls. The proviso, which had been the subject of much discussion in the select committee, was intended to impress upon the commission the importance of promoting female education; but by the more advanced advocates of the principle the clause was not thought sufficient for its purpose; and consequently Mr. Winterbotham had proposed to add to the clause the words, "equally with boys"—an addition which he advocated in a speech of singular force and earnestness. He dwelt upon the fact, that while some three to four hundred thousand pounds, derived from endowments in this kingdom, are spent annually in the education of about forty thousand scholars, less than a hundredth part of that amount is devoted to the tuition of girls. He urged, with much truth, that the principle of free trade in education, which may safely be applied in the case of boys, to whom learning represents direct money's worth, is not equally applicable in the case of girls. Two millions of women, he stated, are already employed in this country in scholastic and industrial pursuits; and he showed that the necessity of providing some better system of education for these women is a matter not so much of individual as of national interest. The strength of his powerful appeal was somewhat marred at the close by the introduction of certain sentimental considerations as to the efficacy of home influences; but the evident sincerity of the speaker caused the House to overlook the defect in the strict logic; and the counter-argument advanced by the Vice-President for not acceding to the amendment was virtually an apology for not complying with Mr. Winterbotham's demands. Mr. Forster pointed out that the clause, as amended, would necessarily be inoperative. Taking things as they stand, and making allowance for the force of national habits and institutions, it would be impossible to divide all endowments equally between the two sexes; and yet the enunciation of an abstract principle of equality would infallibly give rise to expectations that could never be realized. Warned, by leading members on both sides, that the success of his amendment would entail the appearance of defeat on a cause which they had at heart equally with himself, Mr. Winterbotham gave way; but not without drawing forth an acknowledgment, from almost every speaker in the debate, to the effect that to promote a higher standard of education among women was one of the most pressing duties of the State.—*Daily Telegraph,* June 15.

In order to obviate the objections which present themselves to any national system of education in which the denominational element is found, a clause has been introduced enabling parents to obtain for their children exemption from attendance at prayers or lessons of a religious character, and not the least important portion of this clause provides that no scholar shall, by reason of such exemption be deprived of any advantage or emolument to which he would otherwise have been entitled. It is also provided that no person shall be disqualified by reason of his religious opinions from being a member of the governing body of any endowed school. The other features of this measure, which may be described as the first serious attempt made of late years at establishing in this country a truly national system of education, have previously been dwelt upon in these columns. The general effect, when it becomes law, will be to utilize to the utmost the vast sums which are now, though nominally devoted to educational purposes, uselessly squandered. The whole system under which educational endowments are now turned to account will be harmonized, and those who are best entitled to benefit by them will be enabled to do so. Placed under the supervision of one central authority, and compelled, as the governing bodies will be, to conform to the general principles enunciated in the present measure, the sectarianism, the favouritism, the peculation, and the jobbery which has so long disgraced the management of these endowments will, it is to be hoped, speedily and finally disappear.—*Morning Post,* June 15.

Precepts for Youth.

As, in the succession of the seasons, each, by the invariable laws of Nature, affects the productions of what is next in course;

so, in human life, every period of our age, according as it is well or ill spent, influences the happiness of that which is to follow. Virtuous youth gradually brings forward accomplished and flourishing manhood; and such manhood passes of itself, without uneasiness, into respectable and tranquil old age. But when nature is turned out of its regular course, disorder takes place in the moral just as in the vegetable world. If the spring put forth no blossoms, in Summer there will be no beauty, and in Autumn no fruit. So, if youth be trifled away without improvement, manhood will be contemptible, and old age miserable. If the beginnings of life have been " vanity," its latter end can be no other than " vexation of spirit."

* * * * * * *

The self-conceit of the young is the great source of those dangers to which they are exposed; and it is peculiarly unfortunate, that the age which stands most in need of the counsel of the wise should be the most prone to contemn it. Confident in the opinions which they adopt, and in the measures which they pursue, they seem as if they understood Solomon to say, not, " Who knoweth, " but, Who is ignorant of, " what is good for man all the days of his life ? " The bliss to be aimed at is, in their opinion, fully apparent. It is not the danger of mistake, but the failure of success, which they dread. Activity to seize, not sagacity to discern, is the only requisite which they value.—How long shall it be, ere the fate of your predecessors in the same course teach you wisdom ? How long shall the experience of all ages continue to lift its voice to you in vain ? Beholding the ocean on which you are embarked covered with wrecks, are not those fatal signals sufficient to admonish you of the hidden rock ? If, in paradise itself, there was a tree which bare fruit fair to the eye, but mortal in its effects, how much more, in this fallen state, may such deceiving appearances be expected to abound ! The whole state of nature is now become a scene of delusion to the sensual mind. Hardly any thing is what it appears to be. And what flatters most is always farthest from reality. There are voices which sing around you, but whose strains allure to ruin. There is a banquet spread, where poison is in every dish. There is a couch invites you to repose; but to slumber upon it is death. In such a situation, " be not high-minded, but fear. " Let sobriety temper your unwary ardour. Let modesty check your rash presumption. Let wisdom be the offspring of reflection now, rather than the fruit of bitter experience hereafter.

* * * * * * *

Of all the follies incident to youth, there are none which either deform its present appearance, or blast the propect of its future prosperity, more than self-conceit, presumption, and obstinacy. By checking its natural progress in improvement, they fix it in long immaturity; and frequently produce mischiefs, which can never be repaired. Yet these are vices too commonly found among the young. Big with enterprise, and elated by hope, they resolve to trust for success to none but themselves. Full of their own abilities, they deride the admonitions which are given them by their friends, as the timorous suggestions of age. Too wise to learn, too impatient to deliberate, too forward to be restrained, they plunge, with precipitant indiscretion, into the midst of all the dangers with which life abounds. " Seest thou a young man wise in his own conceit ? There is more hope of a fool than of him."

* * * * * * * *

In order to render yourselves amiable in society, correct every appearance of harshness in behaviour. Let that courtesy distinguish your demeanour, which springs not so much from studied politeness, as from a mild and gentle heart. Follow the customs of the world in matters indifferent, but stop when they become sinful. Let your manners be simple and natural; and of course they will be engaging. Affectation is certain deformity. By forming themselves on fantastic models, and vying with one another in every reigning folly, the young begin with being ridiculous, and end in being vicious and immoral.

* * * * * * *

It is necessary to recommend to you sincerity and truth. This is the basis of every virtue. That darkness of character, where we can see no heart, those foldings of art, through which no native affection is allowed to penetrate, present an object, unamiable in every season of life, but particularly odious in youth. If, at an age when the heart is warm, when the emotions are strong, and when nature is expected to show itself free and open, you can already smile and deceive, what are we to look for when you shall be longer hackneyed in the ways of men ; when interest shall have completed the obduration of your heart, and experience shall have improved you in all the arts of guile ? Dissimulation in youth is the forerunner of perfidy in old age. Its first appearance is the fatal omen of growing depravity, and future shame. It degrades parts and learning, obscures the lustre of every accomplishment, and sinks you into contempt with God and man.—Blair.

Normal Schools.

We are here to inquire how the schools of Illinois can be made better : not the schools of the cities and towns alone, but those of the prairies, the cross-roads, and the country neighbourhoods. Our graded and high schools can take care of themselves. Located generally, at the centres of wealth and population, they have the money to secure the best talent. Out of our army of 20,000 Illinois teachers they select the generals. They place them in noble buildings, and surround them with every aid and appliance of the teacher's profession. They expect, in return for their liberality, rich results; and they ought not to be, and are not, disappointed.

We are here to plead for the high privates of the army; for those who toil in cheerless, inconvenient and unfurnished rooms—who do the most work, at the greatest disadvantage, for the least pay. We are here to ask that an opportunlty to earn promotion may look every teacher in the face, throughout the length and breadth of the state. We are here to inquire if our free-school system ought not to confer, as far as possible, equal advantages upon the children of the country as upon those of the town ; to inquire if it is right to educate at the public expense a class of teachers who, from their limited number, command such salaries as only wealthy districts can pay, to the exclusion of others, not less enterprising, but only less fortunate ; and to press the inquiry why, if teachers are so much better by professionl training, measures ought not to be at once taken to give to all its advantages.

The majority of our teachers are doubtless faithful, energetic, and earnest. They do the best they can. If they fail; it is not through negligence, but from the simple want of knowing what to do, or how to do it. Their education has had in view, mainly, the acquisition of knowledge. They have sought their own personal improvement. They have studied their own development. Their training has been of that general character best calculated, perhaps, to provide for the common wants of society, but without reference to any special calling or profession. They may have been students; but when the student becomes a teacher, he finds that his knowledge is by no means all that is necessary for his success. He realizes that this is the foundation only, and that the superstructure is yet to be built.

A thorough teacher must be a thorough scholar. But thorough scholarship does not always imply success in the school-room. Our college-graduates make many sad failures. They overshoot the mark. They deal with little children as they would with grown-up men. They want them to think before they know how to see. They appeal to their intellects when they ought to be training their senses. They violate Nature's law, and chagrin and disappointment are the penalties. How much greater the failure when both scholarship and a knowledge of the philosophy of education are wanting. It is through the teachers that we must reach the schools. " A stream can rise no higher than its fountain." Poor teachers proverbially make poor scholars; and the reverse is equally true. Take two adjoining districts. If, at the end of a year, the character of one school is good and of the other bad, if one is called hard to govern and the other easy, you have but to

change teachers, and before the close of the next year the schools will have changed characters.

How can we increase the number of *efficient teachers?* is, then a vital question; and the hopes of the earnest friends of common schools rest in the answer. We have the material: what preparation does it need? The future educators of Illinois are now pupils attending schools. How shall their education be directed, to make them better than their predecessors?

The first thought will be, if the present generation of teachers lack professional training, that *this*, at least, should be supplied to the next. And the conclusion immediately follows that whatever means is best adapted for supplying this deficiency ought to be within the reach of every one who aspires to the profession.

The question of the utility of Normal Schools, happily, at this day, requires but brief consideration. Introduced as an experiment by the advanced friends of popular education, they have demonstrated their usefulness in every community in which they have been established. They are no longer experiments. Suggested originally, doubtless, by the special schools for the other learned professions, they needed only a trial to prove their equal relative value. It would be singular, if the doctor must have his diploma from a medical college, if a lawyer must work his slow way through an office or a law-school, if the minister must have his theology revised and approved by a seminary, that the teacher alone should draw from a common fountain, open to all and partaken of by all, the knowledge, graces and accomplishments adequate to his weighty responsibilities. Men of thought and judgment said No. If one profession requires special culture, so does another; and *that* profession more than *all* others upon which hang the destinies of the world.

It is the province of the Normal School to give this special culture; to place before its students the results of the experience of the past; to furnish them, at the commencement of their career, with the rich stores of practical knowledge that others have acquired only by years of painful toil and experiment; to open the door and explain how the noisy, boisterous group of children, brimful of fun and vitality, shall be organized, classified, and converted into a quiet, orderly, hardworking school; to investigate the laws of mental development, and thereby deduce a natural order and system of education; to teach how to observe, how to think, how to study; to go beneath the rules and formulas of the text-books, to the principles from which they spring; to examine by theory and practice methods of instruction,—criticising those that are faulty and recommending those that are correct, showing what is wrong and why, and what is right and why. It is the province of the Normal School to push aside the veil, and, as far as possible, examine the hidden springs of human actions, for it is the knowledge of these that furnishes the chart of school government: to analyze the motives that prompt to good or bad deeds; to lay bare the key-board of the passions, upon which the fingers of the teacher, playing like a skilful musician, may evolve peace, order, harmony, or noise, discord, and confusion.

There can be no doubt as to the effect of such a course of instruction. There are, and will be, good teachers who have never attended a Normal School; just as there are self-made men who have become great, not in consequence but in spite of surrounding circumstances. But these exceptions furnish no argument. Native talent, however bright, will gain additional lustre by cultivation. The best teachers in the world might have been better by the advice, knowledge and experience of their brethren.

But we are not left to conjecture or the conclusions of argument alone for the demonstration of the value of normal training. We have it as a matter of fact, right here in the State of Illinois a patent fact, ' known and read of all men '. If there were no other normal school in existence, our own noble University would, with its brief experience, furnish ample proof of the worth and success of special culture. Its pupils have given in many school-rooms practical illustrations of their superiority. They have brought to their work enlarged views, correct theories, and hearty enthusiasm. Nor has their usefulness been confined to their individual spheres of action. A spirit of healthy emulation has been engendered in other teachers. Watching closely the labors of their profession, they have compared them with their own, adopting what was approved, and neglecting what was condemned. They have thereby been led to *think*, and earnest thought in the right direction is the key that unlocks the door of success to every teacher. The people, too, the patrons and supporters of our schools, upon whose aid, sympathy and approbation we all must rely, have felt and answered the quickened zeal of their teachers, by increased interest and enlarged liberality. We venture the assertion that, in no single instance within our state where a well-qualified normal graduate has had charge of the schools of a town or village for the period of one year has the cause of common-school education failed to be invigorated, strengthened, and elevated.

But we are not confined to our own state for this positive testimony. Horace Mann, whose judment no one will dispute, pronounced the success of the normal schools in Massachusetts " a practical demonstration of their high value as agencies for supplying the common schools with competent teachers, " and emphatically declared them indispensable for carrying forward a system of common schools." In his Eleventh Annual Report as Secretary of the State Board of Education, he says, speaking of Normal Schools, " these institutions are steadily fulfilling their great mission." " They are gradually revolutionizing the methods and process of instruction, improving its quality, and enlarging its quantity, throughout the state." Hon. Edgerton Ryerson, Chief Superintendent of Public Instruction of Upper Canada, says, " Wherever Normal Schools have been established, it has been found that the demand for regularly-trained teachers has exceeded the supply which the Normal Schools have been able to provide. This is so in the United States, and in France. It is most painfully and pressingly so in England, Ireland, and Scotland. I was told by the head-masters of the of the great Normal Schools in London, in Dublin, in Glasgow, and Edinburgh, that such was the demand for pupils of the Normal Schools as teachers that, in many instances, they found it impossible to retain them in the Normals Schools during the prescribed course, even when it was limited to a year." Mr. Northrop, whose acquaintance with the actual work of normal teachers is equal to if not greater than that of any other man in America, declares, " The more I visit schools and observe their methods and results, the stronger is my conviction of the necessity and usefulness of Normal Schools. They have greatly elevated the standard of qualification for teaching, both among teachers and the popular estimate. The graduates, as a general fact, have shown greater thoroughness, more system in the arrangement of studies and in the programme of daily duties, more enthusiasm in their work, and devotion to their profession." The Board of Trustees of the State Normal School of Rhode Island report to the Assembly " that the almost uniform testimony is in favor of the marked superiority of teachers from Normal Schools." Equally favorable testimony is given concerning the State Normal School of Connecticut. Indeed, so concordant and so full is the evidence, that the Hon. E. E. White, Commissioner of Common Schools for the State of Ohio, in 1865, in response to a resolution of the General Assembly inquiring as to the practical results of normal schools and their success as agencies in the preparation of teachers, declares, upon a review of the whole subject, " that the only difficulty in answering these inquiries arises from the abundance and high character of the testimony on hand." He adds, " The experiment of specially training persons for the teacher's officice has been tried on a scale so wide, under such a diversity of conditions, and with such a uniformity of results, that the evedence of its success is not only manifold, but superabundant for citation as testimony."

As we intimated before, we do not mean to deny that there are many teachers in our state, who have never attended a normal school, equally as competent and successful as those who have. We do not mean to say that the normal school is a universal panacea for all the teacher's ailments. We do not mean to say that

all normal teachers, or even all normal graduates, are good teachers. We do not mean to say that the best of them are free from faults. On the contrary, we think that the majority are prone at first to some slight errors, and those, too, errors that are, perhaps, incidents to their course of training. We think they are a little inclined, some times, to make ' great whales of some very small fishes '—a fault, however, that is soon eradicated by common sense and actual experience. But we do mean to say that, every thing else being equal, those who have had the advantage of special culture are the superiors of those who have not, and that they are just as much superior as our judgment would lead us to believe that time, thought and study given to any work would render one more capable of doing that work speedily, thoroughly, and satisfactorily.

If these conclusions, then, are correct, it is certainly of the highest importance to so extend our normal facilities that the greatest number of teachers may share their advantages. The state has assumed the education of its youth. It compels the payment of taxes for the support of schools. It has shouldered the responsibility and can not shirk the consequences. Its graded and high schools have taken the places of seminaries and academies, or have only left one here and there as a kind of hospital for young ladies of weak intellects, or a quasi reform-school for boys of incorrigible habits. The state has driven private enterprise from the field: it must give us something better in its place. No standard short of the highest can be adopted. We may not reach it in a day, but it must be ever kept in view and steadily pursued. If we believe that the schools of the state would to-day, be more useful, more efficient, and of a higher grade, if every teacher employed for the last five years had received a normal education, it is our imperative duty to see that, for the future, a policy shall be adopted, liberal and permanent, that will be adequate to the accomplishment of this great object.

Through what agencies can the work be done? Either by a system of State Normal Schools, or by a system of County Normal Schools. We think best by a system of County Normal Schools. One, two or three universities will not be sufficient. Our army of teachers falls but little short of twenty thousand. Its ranks must be annually reinforced. Few, comparatively, remain in the profession all their lives. Young men are looking for something more lucrative, and young women *will* get married. Ambition and matrimony have robbed the school-room of many an ornament. The best we can do is to be prepared to fill the vacancies. If all are to be specially educated who intend to teach, nothing less would suffice than a normal school as extensive as our present university in every congressional district. Can we expect this? Is there any probability that any legislature will establish such a system of schools? or, if once established, that every succeeding legislature would appropriate the necessary funds for carrying them on? We all know something of the working of legislative bodies. These annual grants would be next to impossible, or, if given, would be tainted by what rings, what steals, what corruption. No! to our mind, this plan is neither feasible nor desirable. If facilities for normal instruction are offered to all teachers, it much be a gradual work, and can be done no faster than the people are persuaded of its necessity.

Let the the legislature pass an enabling Act, by which each county, at its pleasure, through its board of supervisors, if adopting township organization, or if not, through its county court, may establish a county normal. These bodies directly represent the people. They are composed of men from different parts of the county, who are in daily contact with those interested in schools. Their action is not apt to be premature, but, on the contrary, deliberate, and well advised. There will be but little opportunity for corruption, as they are directly under the eyes of their constituents. The authority to establish these schools will not be exercised by the legistature, which, from the size of the state, can but imperfectly legislate for our local wants, but will be transferred to the counties, virtually handed back to the people, in whom resides all authority. All the legislature will have to do will be to legalize agencies through which the people can act.

Another reason for the establishment of county normal schools is that they will be attended by a larger proportion of teachers than can be induced to attend state or district universities. As a proof of this statement, out of the forty pupils who were enrolled in our Peoria County Normal School during the term just closed (Dec. 24th), but one purposed attending the State Normal. In the Cook County Normal, out of sixty-seven, only five, and in the Bureau County Normal, out of forty-five, not one, so far as can be ascertained, would have attended our State School. The reasons are obvious. These county schools will be at home. The cost of travelling is avoided. The proximity to their relatives, for self-boarders, materially reduces their expenses. Young men and young women attending are under the supervision of their parents at a time in life when parental care and advice are most valuable. The schools will be emphatically home institutions, brought to the doors of those preparing to teach and of those who employ teachers. To the one they will leave no excuse for the want of proper preparation; to the other they will constantly suggest the feasibility of securing qualified teachers. Directors will say, If we have a normal school in our county, why not have a normal teacher for our school? Our district helps to pay the tax, and it ought to reap some of the advantages. The result must be an elevation of the standard of qualifications for teaching. The tax-payers will demand it, because they are paying for it. The teachers will acquiesce cheerfuly. Professional pride, pecuniary emolument, the pressure of the people, and the desire for personal improvement, will be motives strong enough to induce them to prepare for any reasonable standard that may be required.

But how shall these schools be supported? We answer, either by direct taxation,imposed as other taxes are, by whatever counties may establish the schools, or, indirectly, by authorizing such counties to apply a portion of the school-fund annually distributed to them upon the auditor's warrant. There could be no impropriety in this use of the State Fund, as, after its distribution, it belongs to the different counties severally, and each would act for itself. Its application to the support of a normal school would be voluntary with the county, and would inure to the benefit of the whole county. As it is now, each district receives a small sum from the State Fund for supporting its schools. If a part of the fund were diverted to the support of a normal, any district that saw fit could supply the deficiency by an increased levy, or could shorten proportionately their school-terms. Even by the latter course they would be ultimately the gainers, for it is quality, and not quantity, that tells in a school; or, if the method by direct tax be preferred, the amount and the manner of collecting could be fixed by the body determining other matters of county revenue.

How shall they be organized, and by whom controlled? Let the Board of Supervisors or County Court, as the case may be, appoint a Board of Trustees. Let them have the entire management of the school, subject to such restrictions as the enabling Act may impose. Their terms of office should not expire at the same time. For instance they would be elected at first for one, two and three years: thereafter let one-third be elected annually, for three years. In this way the complexion of the board could not be changed at every annual election. They would still, by the power of election, be ultimately responsible to the Board of Supervisors or County Court, and yet would be free from the effect of any sudden whim or caprice of these bodies.

Provision should also be made by the enabling Act for the union of two or more counties when unable singly to support a school. As before intimated, County Normals have been already organized in three counties—Cook, Bureau, and Peoria. In the two latter counties no new buildings have been required: am accommodation, ready for use, have been tendered, and are occupied free of expense. In Cook county bids for the perma location of the school have been made, ranging in value $10,000 to $60,000. Judging from the action of these cou

and from the advantages, both educational and pecuniary, that must accrue to any town securing the location, it is safe to presume that the cost of buildings and grounds is an element that may in most cases be left out of the calculation. This leaves, then, only the outlay for actual current expenses, of which we subjoin the following estimate.

Salary of Principal	$2,000
" " Assistant	1,000
" " Principal of Training Department	1,000
Fuel, Repairs, Janitor, etc	500
Total	$4,500

This supposes the school to be continued for ten months. With the aid of the older pupils, to whom the practice in conducting more advanced recitations, in addition to the regular course in the training department, would be valuable, this corps of teachers would be sufficient, ordinarily, for one hundred scholars.

The County of Peoria pays $75,000 annually to teachers alone. Her Normal School costs about $3,500 per year. Can there be any doubt that an outlay of this amount, or of even $50,000 annually, for the support of a normal school that would, after an existence of a few years, furnish trained teachers for all the schools of the county, would be not only productive of the greatest good, but, measured by its results, would be positive economy?

We believe that the great want of our common schools, to-day, is more competent teachers. We believe the best way to supply that want is to give every teacher an education that will fit him for the profession. We believe the surest and the quickest to accomplish this is by the establishment of County Normal Schools. We would do nothing in any way to weaken our present noble University: on the contrary, we would build it up, strengthen it, extend its course of instruction, make it the pride of the state and a model for the nation. The county schools would be in no way antagonistic: the contrary, a central university, whose course of instruction is wide, deep, thorough, whose professors are men of culture, scholarship, and prestige, would be more than ever needed to furnish principals and teachers for the county schools. The University would be the fountain, the County Schools the rills through which its influence would reach every school-district in the commonwealth. The University would be the Alma Mater, the County School the healthy offspring, reflecting honor on their cherished mother. Towns and cities would no longer hold their monopoly of special culture and trained talent; but teachers educated for their profession, enthusiastic in their profession, and proud of their profession, would be within the reach of every enterprising district, whether on the prairies or in the city throughout the state.

N. E. Worthington.
Co. Superintendent, Peoria, Ill.
Illinois Teacher.

On Teaching Arithmetic.

Hardly any subject connected with school work has been more fully discussed than that of teaching arithmetic. That more time is devoted to this study than can well be afforded, it is hard to deny; and yet the results attained are far from satisfactory. More can be accomplished in less time only by improved methods.

Arithmetic should be taught as a science first, leaving its various applications in commercial arithmetic for subsequent treatment. However true it may be that every science had its root in its corresponding art, as "knowledge must be possessed before it can be organized," in teaching we must make it our aim to give our pupils a firm grasp of scientific principles; and this once assured, but little difficulty will remain. When our course of instruction is decided by the scientific character rather than by the practical applications of the subject taught, the work is greatly simplified. Numbers are susceptible only of increase and decrease. Accepting for a definition of arithmetic the statement that it is the *calculus of numerical values*, we find the various operations of arithmetic reduced to these: to find the *sum or difference, product or quotient, power or root*, of members entire and fractional. It is possible to add but two to these three pairs of operations, and these two are never involved in ordinary arithmetical calculations. Purely arithmetical instruction, then, is confined to training the pupil to a perfect mastery, theoretical and practical, of these various operations as performed upon all classes of numbers. It should be especially borne in mind that the teacher's work is not done when the pupil thoroughly understands and can perfectly explain an operation; he must be able to perform it with the utmost correctness, ease, and speed. This end can be accomplished only by much practice in computation, and this practice should be carried on apart from the theoretical instruction. Ten or fifteen minutes of rapid work per day will suffice, and in most of this work the whole school should be the class.

This comprises all that is peculiar to arithmetic; but in arithmetic, as in other branches of the science which has for its end "to determine certain magnitudes from others by means of the precise relations existing between them," we have, in any problem, first to determine the relations between the given magnitudes; in other words, we must *form* the equation before we can *solve* it. And if written arithmetic, as in algebra, the equation should be formed and stated before commencing the calculation. This course should be pursued from an early period of instruction, all the operations being indicated in the exact logical order. In no other way have I ever succeeded in developing so much logical power in a class as in this. Much time, too, is thus saved.

A scholar will often spend an hour in "working out" an intricate problem, and find the result incorrect; a careful revision of the work shows no error; the teacher's aid is called in, and, after wading through a wilderness of figures, he discovers that the difficulty lies in a misunderstanding of some of the conditions of the question. Time and labor would have been saved by previously putting the question into an equation.

This method is of not less value in facilitating class-work. In a few minutes, at the beginning of a recitation, it can be determined whether every member of the class understands the lesson, and difficulties can be rapidly cleared up when it is known just what they are It is well to have much exercise in merely putting questions into equations, for the ability to discern the relations between the numbers in any given problem can be developed only by exercise; and unless the pupil possess this ability, his arithmetical education can be of but little practical use to him.

Especial attention should be paid to methods of proof. The pupil should be so trained in the application of tests and checks to his work, as to be perfectly sure that no error undetected remains in his computations.

When the work now indicated is thoroughly done, the difficulties in arithmetic are at an end; for the applications of the science in the various businesses of life will be nothing but a matter of the plainest common sense.

Throughout the whole course of instruction the teacher must never lose sight of those cardinal principles in education, to proceed from the simple to the complex, from the concrete to the abstract. Illustrative examples should be drawn from transactions, occurrences, phenomena, within the child's most familiar experience. In what I have said as to deferring the applications of arithmetic to practical business until the principles of the science are well understood throughout, I shall not, of course, be understood to exclude the consideration of such questions as these. And I would add, that in the above course I have presupposed such a knowledge of the simplest facts of the science as can be obtained from a good primary arithmetic. There are various well-constructed books of this kind, by the faithful use

of which a good foundation can be laid, though the better way is to depend very largely upon oral teaching, in the earlier period of instruction, as well as throughout the course.

It is very desirable to cultivate the power of generalization as far as possible. The teacher should not fear to use letters as general representives of quantity. Algebra is in part, in our day, what Newton held it to be entirely in his *universal arithmetic*, and arithmetical instruction is much facilitated by calling to one's aid the simpler principles of algebraic notation. Any bright scholar, who has done his work in arithmetic well, should be able to begin any ordinary algebra at about the middle.

Examples in arithmetic should be very largely of a different character. Instead of confining the pupil to the fluctuations in the prices of putty, he should be taught very much in regard to the quantitative relations which have been revealed by the long line of discoverers in every branch of physical science. These questions furnish just as good practice as any other, and the facts thus learned are of permanent value.

One thing more. The *use* of logarithms should be taught to classes in arithmetic. They would save much laborious computation in the business of life, and ability to use them can be very easily acquired. A four-figure table for pratice can be printed on a card eight inches by ten inches, and would cost only a few cents. Will not some printer give us such a table?—C. C. R., *In Maine Journal of Education.*

LITERATURE.

POETRY.

NOBODY'S CHILD.

Alone in the dreary, pitiless street,
With my torn old dress, my bare, cold feet,
All day I have wandered to and fro,
Hungry and shivering, and nowhere to go,
The night's coming on in darkness and dread,
And the chill sleet beating upon my bare head.
Oh! why does the wind blow upon me so wild?
It is because I am nobody's child.

Just over the way there is a flood of light,
And warmth and beauty, and all things bright;
Beautiful children in robes so fair,
Are carolling songs in rapture there.
I wonder if they, in their blissful glee,
Would pity a poor little beggar like me,
Wandering alone in the merciless street,
Naked and shivering, with nothing to eat.

Oh! what shall I do when the night comes down,
In its terrible blackness all over the town?
Shall I lay me down 'neath the angry sky,
On the cold, hard pavement, alone to die?
When the beautiful children their prayers have said,
And mammas have tucked them snugly in bed;
No dear mother ever upon ME smiled;
Why is it, I wonder? I'm nobody's child!

No father, no sister, no mother, not one
In all the world loves me,—e'en the little dogs run
When I wander too near them—'tis wondrous to see
How everything shrinks from a beggar like me!
Perhaps 'tis a dream; but sometimes when I lie
Gazing far up in the dark blue sky,
Watching for hours some large, bright star,
I fancy the beautiful gates are ajar.

And a host of white robed, nameless things
Come fluttering o'er me in gilded wings;
A hand that is strangely soft and fair
Caresses gently my tangled hair.
And a voice like the carol of some bird—
The sweetest voice that was ever heard—
Calls me many a dear pet name,
Till my heart and spirit are all aflame.

BE KIND TO THE ERRING.

Be kind to the erring, the humble, the meek,
'Tis the coward alone would trample the weak;
Ye know not how deeply the past they deplore—
In charity cover their sins evermore.

Be kind to the erring, the lowly, the sad;
Oft circumstance ruleth, whose chain driveth mad,
Ah! boast not thy virtue, but con thy heart o'er—
Communion with self crusheth pride evermore.

Commune with thyself, think how reckless thou art,
Enriching thy coffers to wither thine heart;
Take warning by thousands on yonder dark shore—
Remember, thy soul must exist evermore.

Cherish good for itself, nor measure thy gain;
Such motives are sordidly selfish and vain;
In deeds blessing all, and with heart gushing o'er,
Flowing on to the ocean of love evermore.

Religion is nought, all pretensions are vain,
If works are still wanting, ah! where is thy gain?
As bark cast away on some desolate shore,
As wreck on the deep, thou art gone evermore.

Thy days fled away as a meteor's gleam;
Flashing bright for a moment they fade as a dream;
Yea, dream though it be, yet on far distant shore,
Shall in thunders re-echo the past evermore.

As flower dost thou blossom, mere thing of a day,
As breath of the flower thou wilt vanish away,
Let love be thy motto this weary life o'er,
Then in sunshine of love wilt thou bask evermore.

THE WORLD IS WHAT WE MAKE IT.

BY W. H. SHELDON.

Oh! call not this a vale of tears,
A world of gloom and sorrow;
One half the grief that o'er us comes,
From self we often borrow,
The earth is beautiful and good;
How long will man mistake it?
The folly is within ourselves;
"This world is what we make it."

Did we but strive to make the best,
Of troubles that befall us,
Instead of meeting cares half-way,
They would not so appal us.
Earth has a spell for loving hearts;
Why should we seek to break it?
Let's scatter flowers instead of thorns—
"The world is what we make it."

If truth, and love, and gentle words,
We took the pains to nourish,
The seeds of discontent would die,
And peace and concord flourish.
Oh! has not each some kindly thought?
Then let's at once awake it;
Believing that for good or ill,
"The world is what we make it."

Concerning Signs and Cognizances.

The great lawyers who have been created peers exhibit a remarkable variety of choice in the mottoes they have adopted. Brougham took the old "Pro rege, lege, grege" (For the king, the law, and the people); while of the other law-lords, "I flourish" is Cairns's; "Spes es fortuna" (Hope and fortune), Chelmsford's; "Trial by Jury," Erskine's; "Persevere," Romilly's; "Labore vinces" (By labour thou shalt conquer), St. Leonard's; "Justitiæ soror fides" (Fidelity is the sister of justice), Thurlow's; "Equalibiter et diligenter" (Steadily and diligently), Truro's; "Audacter et aperte"

(Boldly and plainly), Campbell's. The records of the Baronetages are no less interesting than those of the Peers; and, indeed, they may well be so, for what else should we look for in the histories of the *barones*, the free men, most ancient and independent of adherents—boldest and most powerful of leaders? Most of us have read the admirable preface to "Rob Roy," in which Sir Walter Scott gives such a graphic account of the MacGregors, and in Debrett we learn how the arms and motto borne by the present family originated. An ancestor of the present baronet, in the twelfth century, named Sir Malcolm, was a man of great strength; being of the retinue of the King of Scotland (whose great-niece he had married), he was at a hunting party with the monarch, and his Majesty having attacked a wild boar, or some other beast of prey, was in danger of his life. Sir Malcolm, coming up, requested permission to encounter the animal. The King having replied, "E'en do, and spair nocht," Sir Malcolm tore up an oak sapling, and, throwing himself between his Majesty and the fierce assailant, with the oak in one hand, kept the animal at bay, till; with the other he was able to despatch it by running it through the heart with his sword. In consequence, the king was pleased to raise him to the peerage by the little of Lord MacGregor; and to perpetuate the memory of this brave action, gave him the motto above-mentioned, and an oak-tree eradicate, proper, in the place of the pine, or Scotch fir, which his family had hitherto borne on their shield. "E'en do, and spair nocht," is their motto. The crest of the Johustones—a spur with wings—is thus accounted for:—One of the ancestors of this family) the Johnstone of his day), while at the Scotch court, hearing of the English king's meditated treachery in favour of Baliol, and to get rid of Bruce, who was at that time at the English court, sent him a spur with a feather tied to it to indicate "Flight with speed." Bruce acted on the hint, and, when King of Scotland, conferred the crest on the Johnstone family. These are some of the accounts which, together with some equally amusing, if less heroic, stories, make up the attractive volumes published under the name of Debrett. The portion of the work containing all necessary information respecting the members of the House of Commons is scarcely less interesting, and may be more acceptable to some readers on the ground of its eminently useful character for reference during a period of strong political affinities, or the reverse. It may safely be maintained, however, that when Richard the Third, who himself so greatly contributed to the destruction of the power previously wielded by the barons, instituted a College of Heraldry, and so, as it might have seemed, dismissed what had previously been a living power to the domains of a dead sience, he did not really destroy or even supersede the true life that belonged to these symbols of historical and personal events, since they were the records of the deeds of live men, and their influence is still felt among us whenever we trace the stories that they are intended to commemorate.—*The Broadway*.

The Lion and the Unicorn.

The most prominent feature about the royal arms is what heralds call the supporters—the lion and the unicorn. Of these the lion is the badge of England, the unicorn of Scotland; and their position is intended, as the ingenious reader will conjecture, to symbolize the fact that the sovereign is maintained by the union of these two countries. The unitiated observer would describe the unicorn as placed on the *right* side of the shield, and the lion on the *left* but heralds apply the terms right and left to a coat of arms with reference not to the spectator, but to the supposed bearer of the shield, who is, of course, behind it. Thus they reverse the ordinary use of the words, and the reader must therefore remember that the lion is the *right*, or *dexter* supporter of the English arms (the place of honour being conceded to England from its superior importance), and the unicorn is the left or *sinister* supporter. The reader will at once infer that these supporters could only have come into use at the union of England and Scotland under James I., and the inference is perfectly just. Ever since 1603 the royal arms have been supported as now by the English lion and the Scottish unicorn. What were the supporters previously? the reader asks. Well, they were very various: Elizabeth and Mary and their father had a lion and a greyhound for supporters. Henry VII., a lion and a dragon; Richard III., a lion and a boar; Edward IV., a lion and a bull; Henry V., a lion and an antelope; Henry IV., an antelope and a swan; Edward III., a lion and an eagle. The use of supporters began with Edward III., so that the reader has thus a complete list of the supporters of the royal arms of England. The lion, it will be seen, had almost invariably been used as one supporter (the *dexter*); the other had varied, the different sovereigns usually introducing some family badge as the supporter on the *sinister* side. The Scotch arms had always been supported by two unicorns, and hence, on the accession of James I. to the English throne, it was determined that the national supporters should thenceforward be the lion of England and the unicorn of Scotland.—*Leisure Hour*.

Wasted Lives.

What bright anticipations and bitter disappointments, lofty hopes and stern realities, go to make up our changeful lives! From infancy to youth, from youth to old age, we are ever chasing the phantom, pleasure, too frequently to grasp the reality, pain. The little toddling infant tries in vain to catch in its wee, dimpled hands the bright sunbeams that dance playfully over the carpet before its delighted eyes. But how soon smiles give place to tears on that childish face when it fails to gather the brightness in its eager little palm! Fit emblem is this of life—the clouds and sunshine that brighten and darken life's pathway. Smiles and tears, clouds and sunshine, still follow us as we tread the intricate mazes of infancy and youth.

Now the future, with all its brightness, looms up before us. We wonder how we could have been content with the trivial things of the past, when such a glorious future awaits us. The busy world holds out her allurements to our enthusiastic senses. Happiness, the one great object which the possession of wealth or fame but just precedes, seems almost within our grasp, only a little beyond. We hasten on; we may perhaps seize its concomitants; but the boon that we have toiled for, our end, our aim, before we reach that bright beyond, is swept from our sight, and we look around us in the same sorrowful amazement as when we failed to catch the sunshine in our baby fits, and wondered how it had eluded us.

Ah! the bright threads and the sombre ones we daily weave into a web of our strange lives! Past experience has taught us that life holds not for us only sunshine. Tempests come, clouds must gather, stern battles must be fought; but after the tempest there comes a calm—after the clouds sunshine—after the battle, victory. Then there comes a time in the history of us all when the world and the things of the world recede from our vision. We call it Death. The throbbing heart is stifled, the life current ceased to flow, and the third soul has gone to try the realities of the spirit world. Mirth gives place to mourning, prayers are said, the procession finds its way to the cemetery. "I am the ressurrection and the life," is read by the clergyman, the coffined clay is lowered into its narrow bed, and all of mortality is left alone to silence and decay:—

"So shalt thou rest; and what if thou shalt fall
Unnoticed by the living, and no friend
Take note of thy departure? All that breathe
Will share thy destiny. The gay will laugh
When thou art gone, the solemn brood of care
Plod on—and each one, as before, will chase
His favorite phantom; yet all these shall have
Their mirth and their employments, and shall come
And make their bed with thee."

Yes, "that breathe must share thy destiny;" but to fall unnoticed by the living, with no friend to take note of our departure seems a death almost too grievous to be borne. Ah! methinks that death would be divested of half its pangs, could we but know that some one will mourn us, that some heart-throne will be vacant, that some one will miss our tender ministrations, our words, our presence!—*Home Journal*.

The Last Years of Confucius.

He then moved from city to city, unable to find in the rulers of the various states any princes who were disposed to be guided by his maxims. He had refused all offers of money. He held no place, and received no stated income; so, in the course of his wanderings, he was often in the deepest poverty. He worked assiduously at the revision and arrangement of the ancient books. The precious literary remains of the Yu dynasty, especially the Shoo-king, or "Book of History," employed a large share of his attention. There are possibly, traces of his hand in the Lee-Kee, or "Book of Rites." The "Book of Odes," 311 ballads, which occupy in Chinese literature the venerable place which the Homeric poems maintain in that of Hellas, were selected and arranged under his superintendence. To the Yih-King, or "Book of Changes," he devoted himself with enthusiastic ardour, and to the last he found it the rich quarry which it was always profitable to explore. "If some years were added to my life," he said, "I would give fifty to the study of the Yih, and then I might come to be without great faults." There is, of course, considerable

difficulty in discovering what portions of these works come from the the hand of the sage. He was probably a conscientious restorer and collater of original texts. He may have added connecting links to the arguments of the ancients, and illustrated their obsolete expressions with annotations, but he is the entire author of only one of the great classics, viz., " The Chun-Ts'eu, or Spring and Autumn Annals," a history of his native state of Loo. Without his labours, the older works would probably have been lost; but he is their editor, not their author. The historical volume which he added (and which, strangely enough, gives China a Pentateuch), ranks with the four other books in the estimation of posterity; but the modest sage would probably have deemed his works too highly honoured by being placed in company so august. The completion of this book occupied the last years of his life. Only once again did he take a prominent part in politics, and the reception he met with was his crowning disappointment. The Prince of Ts'e was murdered by one of his officers.The event was so startling, and the circumstances so atrocious, that the sage implored his own sovereign to avenge the outrage. The Prince of Loo declined to interfere with his neighbour's quarrels, and pleaded the weakness of his own resources. The treason on the Chinese Zimri seemed, however, to Confucius so dark, and the probable effects of his importunity so mischievous, that he urged his plea for vengeance in other quarters. But the policy of non-intervention was in favour everywhere and the appeal met with no response. Tsze-Loo, his favourite pupil, died about this time. The news of this loss broke the little spirit that the sage had left. Years and trouble were bowing him to the dust. " Early one morning," we are told, " he got up, and with his hands behind his back, dragging his staff, he moved about by his door, crooning over:—

'The great mountain must crumble;
The strong beam must break,
And the wise man wither away like a plant.' "

With these words he lay down on his bed. He never left it again. His favourite pupil Tsze-Kung watched and tended him, but his sedulous affection could not prolong his master's life. A week after he had taken to his bed he died, having just completed his seventy-third year. He was buried about a mile to the north of Kio-fou-hien, " his own city, " where a superb temple with marble columns and porcelain roof commemorates his fame. His tomb is a grassy mound overgrown with trees and shrubs, approached by long avenues of cypress, and guarded by colossal figures of sages holding bamboo scrolls. Successive emperors have added tablets, and offered sacrifices at the sacred spot, and the fiercest of the rebel leaders, when asked if he purposed violence to the shrine, repudiated as the grossest insult the idea that he could desecrate the place where rests the spirit of " the teacher of ten thousand ages, " " the most holy prescient sage Confucius."—*Edinburgh Review.*

SCIENCE.

Spectrum Analysis.

An entirely new branch of chemical analysis, of great delicacy and importance, has recently been developed, chiefly by the researches of Bunsen and Kirchhoff, the principles of which may here be shortly stated.

It has long been known that certain chemical substances, especially the salts of the alkalies and alkaline earths, when strongly heated in the blowpipe, or other nearly colorless flame, impart to that flame a peculiar color, by the occurrence of which the presence of the substance may be detected; if many of these substances are present together the detection of each by the naked eye becomes impossible, owing to the colors being blended and thus interfering with each other. Thus, for instance, the sodium compounds color the flame an intense yellow, whilst the potassium salts tinge the flame violet; the yellow soda color is, however, so much more intense than the purple potash tint, that a small trace of soda prevents the eye from detecting the purple, even if large quantities of potash salts are present. This difficulty is altogether overcome, and this method of observation rendered extremely sensitive, if, instead of regarding the flame with the naked eye, it is examined through a prism. This consists of a triangular piece of glass, in passing through which the light is refracted, or bent out of its course—each differently colored ray being differently refracted, so that if a source of white light, such as the flame of a candle is thus regarded, a continuous band of differently colored rays is observed—the compound white light being resolved into all its variously colored constituents. This colored band is termed a *Spectrum*, and each source of pure white light gives the same *continuous spectrum*, stretching from red (the least refrangible) to violet (the most refrangible) color, identical in fact with the colors of the rainbow.

If these colored flames are examined by means of a prism the light being allowed to fall through a narrow slit upon the prism, it is at once seen that the light thus refracted differs essentially from white light, inasmuch as it consists of only a particular set of rays, each flame giving a spectrum containing a few *bright bands*. Thus the spectrum of the yellow soda flame contains only one fine, bright, yellow line, whilst the purple potash flame exhibits a spectrum in which there are two bright lines, one lying at the extreme red, and the other at the extreme violet end. These peculiar lines are always produced by the same chemical element, and by no other known substance; and the position of these lines always remains unaltered. When the spectrum of a flame tinted by a mixture of sodium and potassium salts is examined, the yellow ray of sodium is found to be confined to its own position, whilst the potassium red and purple lines are as plainly seen as they would have been had no sodium been present.

The colored flames which are exhibited by the salts of lithium, barium, strontium, and calcium, likewise each give rise to a peculiar spectrum, by means of which the presence or absence of very small quantities of these substances can be ascertained with certainty when mixed together, simply by observing the presence or absence of the peculiar bright bands characteristic of the particular body.

The advantage which this new method of analysis possesses over the older processes lies in the extreme delicacy, as well as in the great facility, with which the presence of particular elements can be dedected with certainty. Thus a portion of sodium salt less than the $\frac{1}{180000000}$th part of a grain can be detected; and compounds are found to be most widely disseminated throughout the earth, which were supposed to occur very seldom. The extreme delicacy of the method is seen when we learn that every substance which has even been exposed to the air for a moment gives the soda line, when placed in a colorless flame; and when we find that the lithium compounds, which were formerly supposed to be contained in only four minerals, by aid of spectrum analysis are found to be substances of most common occurrence, being observed in almost all spring waters, in tea, tobacco, milk, and blood, but existing is such minute quantities as to have altogether eluded recognition by the older and less delicate analytical methods. $\frac{1}{6000000}$th part of a grain of lithium can thus be detected. A still more striking proof of the value of spectrum analysis lies in the fact of the recent discovery of four new elementary bodies by its means; two new alkaline metals, rubidium and cæsium, having been found, together with potash and soda in certain mineral springs, and two new metals, thallium and indium, having been respectively detected in iron pyrites and zinc ores. The new alkaline metals resemble potassium so closely in their properties, that it would be nearly impossible to have detected them by the ordinary analytical methods, although their spectra exhibit very distinct bright bands not seen in the potassium or any other known spectrum. The metal thallium was discovered by observing a splendid green line which did not belong to any known substance; whilst indium was recognized by the presence of a hitherto unobserved fine dark blue line.

It is not only those bodies which have the power of imparting color to a flame which yield characteristic spectra, for this property belongs to every elementary substance, whether metal or non-metal, solid, liquid, or gas; and it is always observed when such element is heated to the point at which its vapor becomes luminous, for then each element emits the peculiar light given off by it alone, and the characteristic. Most metals require a much higher temperature than the common flame, in order that their vapors should become luminous; but they may be easily heated up to the requisite temperature by means of the electric spark, which, in passing between two points of the metal in question, volatilizes a small portion, and heats it so intensely as to enable it to give off its peculiar light. Thus all the metals, among others iron, platinum, silver, and gold, may each be recognized by the peculiar bright lines which their spectra exhibit.

The permanent gases also yield characteristic spectra when they are strongly heated, as by the passage of an electric spark; thus, if the spark be passed through an atmosphere of hydrogen gas, the light emitted is bright red, and its spectrum consists of one bright red, one green, and one blue line; whilst in nitrogen gas the spark has a purple color, and the peculiar and complicated spectrum of nitrogen is observed when this spark is examined with a prism.

The instrument used in these experiments is termed a *spectroscope.* It consists of a prism, fixed upon a firm iron stand, and a tube carrying the slit through which the rays from the colored flame fall upon the prism, and being rendered parallel by passing through a lens. The

light, having been refracted, is received by the telescope, and the image magnified before reaching the eye. For exact experiments, the number of prisms and the magnifying power are increased, and arrangements made for bringing two spectra into the field of view at once, so as to be able to make any wished-for comparison of the lines.

As none of these lines overlie one another, if any number of different substances were present together in a flame, it would be easy to detect the presence of each ingredient by the appearance of all its characteristic lines.

SOLAR AND STELLAR CHEMISTRY.

If sunlight be allowed to fall upon the slit of the spectroscope, it is observed that the solar spectrum thus obtained differs essentially from the spectra which we have hitherto considered, inasmuch as it consists of a band of bright light, passing from red to violet, but intersected by a very large number of *fine black lines*, of different degrees of breadth and shade, which are always present, and always occupy exactly the same relative position in the solar spectrum. These lines indicate the absence in sunlight of particular rays, and they may be considered as shadows, or spaces where there is no light; they are called "*Fraunhofer's*" lines, after a German optician, who first satisfactorily mapped and described them.

In the last few years the existence of these lines has become a matter of great importance and interest, as it is by their help that the determination of the chemical constitution of the sun and far-distant fixed stars has become possible. The spectra of the moon and planets (reflected sunlight) are found to exhibit these same lines in unaltered position, whilst in the spectra of the fixed stars, dark lines also occur, but these stellar lines are different from those seen in direct and reflected sunlight. Hence the conclusion has been long drawn that the Fraunhofer's lines are in some way produced in the body of the sun itself; but it is only recently that the cause of their production has been discovered by Kirchhoff, and thus the foundation laid for the science of solar and stellar chemistry.

If the positions of these dark lines in the solar spectrum be carefully compared in a powerful spectroscope with those of the bright lines in the spectra of certain metals, such as sodium, iron, and magnesium it is seen that each of the *bright* lines of the particular metal coincides not only in position, but also in breadth and intensity, with a *dark* solar line; so that if the apparatus be so arranged that a solar and metallic spectrum be both allowed to fall, one below the other in the field of the telescope, the bright lines of the metal are *all* seen to be continued in dark solar lines. In the case of metallic iron alone more than sixty such coincidences have been observed, and the higher the magnifying power employed, the more striking and exact does this coincidence appear.

With other metals—such, for instance, as gold, antimony, lithium no single coincidence can be noticed, whilst all the lines of certain other metals have their dark representatives in the sun. From these facts, it is clear that there must be some kind of connection between the bright lines of these metals and the coincident dark solar lines, as such coincidences cannot be the result of mere chance. Is the coincidence of the *dark* solar lines with the *bright* iron lines caused by the presence of iron in the sun? And if so, how do the lines come to appear *dark* in the solar spectrum.

The explanation of this, is given by an experiment, in which the bright metallic lines are *reversed*, or changed into dark lines. Thus the bright yellow soda lines (coincident with Fraunhofer's lines D) can be made to appear as a dark line, by allowing the rays from a strong source of white light (such as the oxyhydrogen light) to pass through a flame colored by soda, and then to fall upon the slit of the spectroscope. Instead of then seeing the usual soda spectrum of a *bright* yellow double-line upon a dark ground, a double *dark* line, identical in position and breadth with the soda line, will be seen to intersect the continuous spectrum of the white light. Here then the yellow flame has absorbed the same kind of light as it emits, a consequent diminution of intensity in that part of the spectrum occurred, and a dark line made its appearance. In like manner the spectra of many other substances have been *reversed*, each substance in the state of vapor having the power of absorbing the same rays it emits, or being opaque for such rays.

The explanation of the existence of dark lines in the solar spectrum coincident with bright metallic lines, now becomes evident: these dark lines are caused by the passage of white light through the glowing vapor of the metals in question, present in the sun's atmosphere, and these vapors absorb exactly the same kind of light which they are able to emit. The sun's atmosphere, therefore, contains these metals in the condition of glowing gases, the white light proceeding from the solid or liquid strongly-heated mass of the sun which lies in the interior.

By observing the coincidences of these dark lines with the bright lines of terrestrial metals. we arrive at a knowledge of the occurrence of such metals in the solar atmosphere with as great a degree of certainty as we are able to attain to in any question of physical science. The metals hitherto detected in the sun's atmosphere are nine in number, viz., iron, sodium, magnesium, calcium, chromium, nickel, barium copper, and zinc. Hydrogen is also known to exist in the sun.

Stellar Chemistry. The same methods of observation and reasoning apply to the determination of the chemical constitution of the atmospheres of the fixed stars, as these are self-luminous suns; but the experimental difficulties are greater, and the results, therefore, are as yet less complete, though not less conclusive, than is the case with our sun.

The spectra of the stars all contain dark lines, but these are for the most part different from the solar lines, and differ from one another; hence we conclude that the chemical constitution of the solar and stellar atmospheres is different. Many of the substances known on this earth have been detected in the atmosphere of the stars, by Mr. Huggins and Professor W. A. Miller, to whom we owe this most important discovery. Thus the star called Aldebaran contains hydrogen, sodium, magnesium, calcium, iron, tellurium, antimony, bismuth, and mercury; whilst in Sirius only sodium, magnesium, and hydrogen have with certainty been detected.

In examining the spectra of some of the nebulæ, a striking difference is observed: the stellar spectra, it will be remembered, resemble the spectrum of the sun, inasmuch as each consists of a *bright* ground intersected with *dark* lines; the spectra of the nebulæ, on the other hand, consist simply of *bright lines*, like the spectra of hydrogen, nitrogen, or any of the metals. Hence we conclude that the nebulæ are masses of glowing gas, and do not consist, like the sun and stars, of a solid or liquid mass, surrounded by a gaseous atmosphere.

The whole subject of solar and stellar chemistry is still in its earliest infancy, but the results already obtained lead to the belief that our knowledge of the chemical composition of those far-distant bodies will become more intimate as the methods of experiment and observation are gradually perfected.—*Roscoe's Elementary Chemistry.*

Geological Notes on Coal.

(From Lecture by M. A. Moon, F. G, S.)

Has the thought ever occurred to the reader that the vegetation which has been converted into coal must have been vastly, yea immeasurably, abundant? True, the vegetation now in some parts of the globe is luxuriant to a degree of which we in these latitudes have little conception; but even that, we believe, is trifling in comparison with the thick masses of vegetation that grew on the islands and fringed the shores of the old world. When you think of the number of coal-beds (being more than forty in some coal-fields), and the thickness of many of them—when you think of the areas occupied, not only by the British coal-fields, but by those of Europe, and especially of the North American States—the latter forming, it is said, an area of more than 200,000 square miles—you are lost in astonishment at the prodigious accumulation of vegetable substance. That feeling of astonishment is however increased when you try to realize the quantity accumulated before it was pressed down and hardened by the overlying rocks into a stratum of coal; say, for example the Ten-yard seam of South Staffordshire. We may form some faint idea of the compressing, squeezing power of the immense pressure of rock masses when it is remembered that quantities of stone left in worked-out mines have during the period of a few years been reduced from 6 or 8 feet to 2 or 3 feet in thickness, and become so hard and consolidated that when their removal has been necessary the workmen could not penetrate them without blasting. Then, if heaps of stones could be reduced to such dimensions by compression, what shall we say about the compression of soft, pulpy vegetable matter? It needs no telescopic eye to perceive that even to form an acre of coal 1 foot thick, an enormous supply of vegetable substance would be needed; but to produce a stratum of 30 feet in thickness, and covering an area of hundreds of square miles, like that in South Staffordshire, how much greater the supply still!

But whence arose this luxuriant vegetation that must have flourished during the coal era? Some have attempted to account for it by supposing that the earth was then placed in various unusual circumstances—that its interior heat affected its surface in a remarkably powerful manner—that it was then revolving through warmer regions of space, and the like. But a rapid, rich flora would adorn the earth's surface without calling in the aid of these unusual conditions: A warm moist climate—not such a climate as we now find at the equator but one free from extremes of heat and cold—a climate like that found on islands in the temperate latitudes, and far away from large

continents, would be sufficient, perhaps, for the production of the carboniferous flora which formed our coal.

It is also possible that then a larger quantity of carbonic acid floated in the atmosphere, thrown off from the lime deposits, which the plants would readily take up, and with which they would rapidly build up their organic structures. Judging from the various plants embedded in the coal, and beautifully preserved in the dark-coloured shales, one would naturally suppose they were not hard in their wood; in fact they appear to have been, as we have already intimated, of a soft, pulpy nature, like cactus plants and sugar canes, many of which must have grown large in diameter, lofty in height, and, we have not the slightest doubt, beautiful in form. . . .

Another form of vegetation seen wherever coal is found is a gigantic reed, otherwise called a calamite. These trees evidently resembled the cane or bamboo, and had tall, hollow-jointed stems, marked with numerous parallel furrows. Their place of growth was unquestionably in swamps, and in the soft silt of the banks of rivers and bays. But many of the coal trees were different in some respects from the trees that now adorn the earth's surface. The present race of fir-trees have a small pith, but the coal fir-trees had piths of an enormous size. The Aracaria tribe of trees, to which the Norfolk Islands pine belongs, is now confined to a small portion of the globe, when, during the carboniferous age, it was the prevailing form. There are other details respecting the flora of that interesting period, into which we cannot at present enter. But we find not only plants embedded in the coal and perserved in the dark-coloured shales, but also the remains of insects, fishes, and reptiles. As Professor W. W. Smyth has observed, " We but recently knew that among these giant stems of sigillaria the busy hum of flying insects and merry chirp of the cricket were heard, that scorpions curled their ominous tails, that land shells crept slimily along, and that several genera and many species of reptiles either pursued their prey along the ground or climbed the trees, where hollow trunks have formed the casket to contain their remains. Here, then, is a goodly population to vivify the scene which only a few years ago was held to be almost wanting in all but vegetable life; and when we consider the accidents which, amid the great decomposition of organic matter, preserved to us these remains, generally inclosed in ironstone nodules, we must feel confident that coming years will have many au additional fact to disclose." But, before leaving the coal plants, there is one fact, to which we must beg to call attention; and that is, that nearly the same plants we have in our coal-fields are to be found in all the coal measures of Europe, North America, and even of China and Japan. Aud what is the significance of that fact? Does is not show that a similar climate, which we have said must have ben a warm, moist one, prevailed over the northern regions of the world during the coal period? And, if so, what must have been the condition of the land with the same climate prevailing over the northern hemisphere? We answer, there must have been a different arrangement of land from that which now obtains in the region of the north, and consequently a different climate from that which now prevails. Instead of having immense continents the whole area was dotted over with a countless number of islands, of various sizes, and at no great distance from each other. " These islands, as has been observed, if at no great distance apart, and if connected by marine currents, might easily have a similar vegetation; they might even possess identical species. That such islands should have a rapid succession of forest growth, and a quick accumulation of trees and vegetation in their hollows, is probable; and that they should have been subjected to occasional depression is only what we find now in the southern seas. There is no reason to doubt that there would be warmth and moisture enough under such circumstances to account for a rank growth of ferns and palms, mixed with gigantic pines, and a few forest trees, such as those which we still possess."

Thus in theorizing about the past, we seek to be guided by the present; and as Nature now works out results apparently similar through distinct paths by various processes, so we may presume Nature has done the same aforetime in reference to the formation of coal. The forces of Nature never alter in the march of ages.

English and Foreign Standards of Coins, Weights, and Measures.

The Board of Trade—either *cum* Mr. Bright or *ante* Mr. Bright—has put forth a useful bit of information on a subject which often puzzles general readers. We all know that, during our schoolboy days, " Tables of Weights and Measures" graced our arithmetic books; and many of us thought that some of those tables were both difficult to understand, and rather useless when understood. If it was a pleasure, it was certainly a dull pleasure to know that a fodder of hay is 19½ cwt., and that a roll of parchment is 60 skins; that a boll of wheat is 4 firlots, and a drum of figs 24lb. Nor did we feel great delight in knowing that a chest of soap is 3¼ cwt., a cask of rice 6 cwt., and a barrel of soft soap 256lb. And if we one day committed to memory the facts that the old ale gallon is larger, and the old wine gallon smaller, than the imperial gallon, very likely we either forgot the facts or inverted them on the following day. However, such information is unquestionably useful for many practical purposes, and it is proper that our arithmetic books should tell us something on the subject. But the matter to which the Board of Trade draws attention is the relation between English standards and those of the chief foreign countries. It is certainly a most bewildering thing, when travelling abroad, or when reading accounts of events in foreign countries, to understand the coins, weights, and measures, and to assign equivalent values to them in English. This is an embarrassment which has led many able men to advocate international arrangements on the subject, with a view to the assimilation of the various standards. A French writer well illustrates the difficulties which his countrymen experience in this matter:—" When a French merchant reads in a newspaper that the price of coffee at Cuba is 20 piastres the quintal, and that of cotton at New Orleans $80 the bale of 145 kilogrammes, he is obliged to do a rule-of-three sum to bring the moneys of one country into those of another before he can see that the prices are equivalent to 116 francs for the coffee and 424 francs for the cotton." He illustrates the matter further by pointing out that when we read in the public journals that the budget of England is 70 millions of pounds sterling, of France 2 milliards of francs, of Austria 437 million florins, and of Prussia 160 million thalers, we cannot compare the relative burthens of the four countries until we have brought the pound, franc, florin, and thaler to equivalent coins of some one denomination. There are difficulties in the way of any simplification of this subject; but the probable advantages would amply justify an attempt in such a direction. Meanwhile, the new list furnished by the Board of Trade is unquestionably useful. It has been compiled from information verified by the British Consuls at the various ports. Let us take about twenty different States, and see what are the usual money standards therein adopted; we shall thereby appreciate the difficulty of committing to memory such a mass of heterogeneous figures:—

Russia—Silver rouble = 3s. 2d.
Sweeden—Rix thaler mynt = 1s. 1⅛d.
France—Franc, 25 = £1.
Norway—Specie rix thaler = 4s. 6d.
Denmark—Rix bank thaler = 2s. 3d.
Belgium—(Same as France.)
Spain—Real vellon, 100 = £1.
Portugal—Mil reis = 4s. 6d.
Prussia—Thaler = 3s.
Greece—Drachma = 8½d.
Austria— { Florin convention = 2s. / Florin standard = 1s. 10¾d. }
Italy—Lira, 25 = £1.
Turkey—Piastre, 117 = £1.
Switzerland—(Same as France.)
Holland—Gulden = 1s. 8d.
Hamburg— { Mark current = 1s. 2¾d. / Mark banco = 1s. 6d. }
Bremen—Rix thaler = 3s. 4d.
Lubeck—Mark current = 1s. 3d.
China—Tael = 6s. 8d.

By a little arithmetic we could ascertain the nearest number of pence and farthings equivalent to the franc, real vellon, lira, and piastre, and so give something like symmetry to the above list. But what confusion there is at the best! Take the foreign thaler, the foreign mark, the foreign florin, and see how much they each and all vary. And if our attention happens to be directed to weights and measures instead of moneys and coins, we find the designations and the values vary in a still more bewildering way. Let us take such a weight in each country as makes the nearest approach to an English pound avoirdupoise, and let us pity the poor people who have to go into such calculations:—

Sweden—Skâlpund = 0·936lb.
France—Kilogramme = 2·20lb.
Norway—Pund = 1·1lb.
Denmark—Pund = 1·101lb.
Portugal—Libra = 1·012lb.
Prussia—Mark = 7½oz.
Greece—Oke = 2·80lb.
Austria—Mark = 9oz.
Holland—Pond = 2·2lb.
Bremen—Pfund = 1·10lb.
Lubeck—Pfund = 1·07lb.

Do we want to know the names of the liquid measures employed in continental countries, and the equivalent of each in imperial gallons? Alas, what a wild turmoil of designations we should encounter! Oxhurft, anker, vedro, kanna, tonneau, litre potte, viertel, almude, eimer, baril, steehkanne, tonne; and all of them differing in quantity in the most provoking way. So it is with dry measure, long measure, weight, land measure—no approach whatever to uniformity. Really, there is ample ground for wishing that the wise heads of Europe could somewhat simplify this deplorably complex state of affairs. Meanwhile we thank Mr. Bright's department.—*Civil Service Gazette.*

ART.

Gold and Gilding.

It is difficult to limit the class of work in which gold can be admitted. It naturally is employed for purposes of festivity, but it has obtained admittance into churches and tombs. The sepulchre of Prince Albert is a recent illustration of this. Many legitimate grounds can be named for a use seemingly so inconsistent with mourning. One is its durability, another its power of defining emblems and inscriptions; another relates to its treatment with a large surface of white marble, as white and gold. Gold in the open air of London, exposed to the London smoke, and used in the ordinary way, will stand its two centuries, or longer. It is true St. Paul's ball and cross, the grasshopper of the old Exchange, the dragon of Bow, and other crowning ornaments of Wren's buildings, have been regilt in this century, but this has been chiefly to get a smarter surface. There are examples of gilding in different cities standing for three or four centuries or upwards. Where the gold is laid on with some liberality, its duration may be much extended.

As an internal ornament there is not an old basilica or cathedral in Europe which does not give evidences of the lasting powers of gold and gilding. When properly applied, gold work ought to endure as long as the decorations of the building. This is notably the case when employed in gold mosaic, a very useful variety of ornament for vaulting. As a surface decoration, there are examples in Santa Sophia and many old Byzantine edifices, where it is treated as a gold ground. Gold will certainly last longer than paint for decorations, the cases of pictures forming no exception. Although we have very old specimens of decorations in paint, there are many influences unfavourable to paint which the metal gold resists. Pictures are otherwise taken care of and preserved as objects of adoration or as works of art, but in whatever shape, of distemper or oil, the colours are more affected than gold. Thus gold becomes a suitable medium to the designer of a mausoleum, because it gives him permanence of record for his inscriptions and his emblems.

Gilt inscriptions on black and white marble are effective, and, looking to the authorities we have, it is questionable whether they cannot be more freely employed in panels and cartouches for churches and large halls. For hotel and banquet halls a proper provision of such tablets would save some of the unseemly interferences with the design. In ancient temples and basilicas inscriptions were counted upon as matters of course; but neither in our mediæval nor modern buildings have they been adequately provided for. They are treated as an afterthought, though there is not a club where they are not required. The time comes, and some unsightly painted board mars the palazzo. Hotel entrance-halls must need such appliances, but architects rarely provide adequate means for putting up the names outside of any building. The name should be always designed by the architect. Our foreign brethren are in this respect more careful than ourselves. This brings to mind many happy arrangements of gilt ciphers on metal work in grilles, gates, and windows, of which we have not got examples enough. Gilding in free combination with metal work opens up a long series of applications to which we may refer by-and-by.

Taking price as an element, gilding answers, because it is worth paying for the effect, and worth paying for its durable character as much as marble is. It is, however, an article easily cut off from an estimate, and is, therefore, liable to be suppressed. White and gold we have referred to in the suggestion of tombs, but it is varied in its treatment and admits of a wide range of expression. In the case of a mausoleum of white marble, a deadly paleness is apt to lessen its magnificence, for the shadows of the sculptures being also a negation of colour, give no real support. Gilding not only affords relief in a white marble building, but it may be so adjusted as better to define the sculptures or proportions. This defining power, already referred to, is one of the valuable properties of gold. Black lines and lines of other colours are used under certain circumstances, but a thin line or leading of gold can be made to tell by able hands. Gold can likewise be employed in hollows to bring them out. Thus the whole character of a marble mausoleum may be redeemed without its solemnity being diminished.

The treatment of white marble either in this or other instances depends on its polish, gloss, clearness, cleanness, crystalline character, or exposure to light, and the proportion of gilding required will be regulated by attention to these qualities. There are cases where the gold may by its quantity or disposition create too great a glitter or cut up the architectural features. This is a matter for the discretion of the artist concerned. On the other hand, if the subject is a white marble hall for purposes of show and festivity, the very characteristics of gold enable life and brilliancy to be given. If, too, the hall be small, gold judiciously applied is one means of producing for it greater effect. The general principles applicabe to frittering away details apply forcibly to gold, because it can be applied in very small proportions, and thereby a number of points of disturbance be created.

Here, however, is a conventional compensation, though more available in the case of azure than of white. The eye being accustomed to the stars in the firmament will bear a very liberal distribution of gilt stars or points in a ceiling, though perhaps on some other standard the quantity might be considered to be in excess. Conventionality cannot, however, be disregarded in art; it is a power in itself, for associations determine the effect of an object. It is said that an eye painted without an eyelid cannot be made to produce expression, but certainly conventionalities communicate expressions without reference to the labour of the artist.—*Building News.*

The Etruscans.

The characteristic vitality of the Etruscan effigies is worthy of observation in two respects. First, it displays the skill of their artists in rendering individual likeness—making their figures natural without diminishing aught of the solemnity of their purpose. They are the veritable persons they represent, receiving us moderns with the same polite dignity which would have distinguished them had our call been two thousand years earlier, while they were still in the flesh. Secondly, we learn from it that they believed their dead entered at once on a new life without any intermediate sleep or purgatorial probation. I interpret the Etruscan in his tomb to mean that he still regarded himself in all respects as his old identical earthly self called to a new part in life, but retaining every original characteristic and experience, and holding that future changes in him must be the result of processes of growth and development in accordance with laws analagous to those that regulated the formation of his personality on earth. Meantime he remains himself and none other, at our gracious service, if I read the lesson in stone aright. It seems to me that pagan Etruscans recognised this vital principle of creation more decidedly, or at all events more practically, than we Christians do. They may have sensualized their faith in immortality overmuch by their funeral feasts, games, and music, or other exhibitions of their enjoyment of the good things of life, with the evident expectation of something corresponding to these pleasures and honours hereafter. But, as the moral qualities of the departed were made the test of his spiritual condition, the lesson was a salutary and hopeful one. The base of the chief monument of the Volunni is, to my apprehension, as completely a spiritualized motive in art of this sort as exists, uniting consummate simplicity of treatment to a sublimity of character, excelled only in this respect by Blake's design of Death's door, which is the highest conception in the most chaste and suggestive form that the Christian mind has yet achieved to embody its idea of eternal life. The figures do not so much express the new birth as the mysteries attending it. On each side of the door, which represents the passage from the tomb to the life beyond, sits a colossal, winged female figure, in whom the nobility of both sexes is harmoniously united, devoid of any sexual feeling proper, chastely draped, wearing sandals, a burning torch uplifted in one hand, the other slightly turned towards the door, and with an expression that seems to penetrate the secrets of eternity. I say colossal figures, though in reality they are very small, but so grand is their treatment that nothing actually colossal as to size excels the impression they make of supernal force and functions. They are in a sitting attitude, with the feet drawn up and crossed; but the artist has succeeded in giving them a self-supporting look, and also of taking away from the spectator the feeling that they could need any material support. As they will they are in rest or motion. This is a real sublimity of art, because it diverts the mind from thought of material laws to sole cognizance of its loftiest spiritual functions. In

this subtle superiority of spirit over matter, these figures, perhaps, surpass the sculptures of Michael Angelo, and in other respects are akin to his extraordinary power, devoid of the physical exaggeration which obtains in so much of his work, but which further stamps him as a genuine descendant of ancient Etruscan masters now unknown to us by name. Even with his finest symbolical statues, Night and Day, it is difficult, on first view, to get rid of an unwelcome sense of weight, size, and solidity, though this finally disappears as their full meaning and nobleness flow into the mind. The superiority of their Etruscan prototypes is manifest at once from the fact that they suggest nothing below the standard of their conception. We feel the trembling awe of the four shadowy figures, now dimly seen, issuing from the tomb with an anxious, inquiring look at the mystical guardians of the gates of Eternity. Modern learning calls them Furies. Their countenances, nevertheless, are benevolent and inviting. If we meet no more unkindly faces than theirs on being ushered into the other life, it will be a desirable welcome.—*Cornhill Magazine.*

OFFICIAL NOTICES.



Ministry of Public Instruction.

APPOINTMENTS.

COUNCIL OF PUBLIC INSTRUCTION.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council dated the 5th August last, has been pleased to appoint the following Gentlemen to form,—with the Hon. the Minister of Public Instruction,—the Council of Public Instruction for the Province of Quebec :—

Catholic Members.

Right Revd. Charles Larocque, Bishop of St. Hyacinthe ;
Right Revd. Jean Langevin, Bishop of Rimouski;
Côme Séraphin Cherrier, Esq., Q.C., LL.D. ;
The Revd. Patrick Dowd, P. P. St. Patrick's Church, Montreal ;
The Revd. Alexandre Elzéar Taschereau, V. G., D. C. L.
Jacques Cremazie, Esq., LL. D. ;
Louis Léon Lesieur Desaulniers, Esq., M. D. ;
Cyrille Delagrave, Esq. ;
The Hon. Thomas Ryan, Senator ;
The Revd. Olivier Caron, V. G. ;
Charles André Leblanc, Esq. Q. C. ;
Joseph Lachaine, Esq., M. D.,
Marc Antoine Girard, Esq., and
Alfred Basile Routhier, Esq.

Protestant Members.

The Right Revd. James William Williams, D. D., Bishop of Quebec ,
The Hon. Christopher Dunkin, D. C. L. ;
The Revd. John Cook, D. D. ,
The Hon. Sir Alexander Tilloch Galt, K. C., M. G. ;
The Venerable Archdeacon, William Turnbull Leach, D. C. L., LL. D.;
The Hon. Charles Dewey Day, LL. D., and
The Hon. James Ferrier, Senator.

JOINT-SECRETARY TO THE COUNCIL.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council dated the 13th August last, has been pleased to appoint Louis Giard, Esq., M. D., and Henry Hopper Miles, Esq., LL.D., D. C. L., Joint-Secretary of the Council of Public Instruction, *vice* Henry Hopper Miles, Esq., LL.D., D.C.L., resigned.

SCHOOL COMMISSIONERS.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council dated the 4th August last, has been pleased to appoint the following School Commissioners :—

Acton Vale, Co. of Bagot : M. Hilaire Dubreuil in the room and stead of Eusèbe Dufault who has finally quitted the Municipality—no *election* having been held within the legal time.

Ste. Hélène, Co. of Bagot : Messrs Joachim Poitras and Charles Berthiaume, in the room and stead of Messrs. François Dupuy and François Trottier who have finally quitted the Municipality,—no *election* having been held within the legal time.

Percé, Co. of Gaspé : The Revd. Mr. Narcisse Thivierge in the room and stead of the Revd. Mr. E. Guilmet who has finally quitted the Municipality, —no *election* having been held within the legal time.

St. Athanase, Co. of Iberville ; Mr. Jean Bouchard, in the room and stead of Mr. Michel Massé, fils, who has left the Municipality,—no *election* having been held within the prescribed time.

Ste. Anne Lapocatière, (No. 1) Co. of Kamouraska : Messrs. Antoine Dionne and Adolphe Roy, in the room and stead of Messrs. Clement Rouleau and Nicholas Aubert, whose terms of Office had expired,—no *election* having been held within the prescribed time.

Township of Ripon, Co. of Ottawa : Mr. Joseph Bissonnet in the room and stead of Mr. Leandre Lavigne, deceased,—no *election* having been held within the prescribed time.

Roxton Falls, Co. of Shefford : Mr. Patrick Kearney, in the room and stead of Mr. Charles Taite, who has left the Municipality,—no *election* having been held within the prescribed time.

St. Antonin, Co. of Témiscouata : Mr. Prudent Pinet in the room and stead of Mr. Joseph Bélanger who has left the Municipality,—no *election* having been held within the prescribed time.

Ste. Arsène, Co. of Temiscouata : Messrs. Joseph Roy and George Derome, in the room and stead of Messrs François Pelletier and Pierre Dumont whose terms of office had expired,—no *election* having been held within the prescribed time.

Ste. Jeanne de Niverville, Co. of Portneuf : Messrs. Theophile Mercure, François Bedard, Narcisse Boivin, François Bussière and Pierre Elzéar Gingras,—a new Municipality, erected to day.

St. Donat, Co. of Rimouski : Messrs. Didace Morriset, Octave Lavoie, Joseph Reust, Eusèbe Hallé and Godfroi Bernabé,—a new Municipality, erected to day.

St. Côme de Kennebec, Co. of Beauce : Messrs. Gaspard Bélanger, fils de Pierre, and Gaspard Bélanger, fils de Jean ; in the room and stead of Messrs. John McHalleth and Jean Letourneau,—these two Gentlemen were elected in July last, but notice of the election was not given within the prescribed time.

ERECTIONS, SEPARATIONS, ANNEXATIONS, &c., OF SCHOOL MUNICIPALITIES.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council dated the 4th August last, has been pleased

To erect the Township of Armagh, Co., of Bellechasse, into a School Municipality, with its present limits. This erection was asked on the 8th March 1861, as well as several others, but was omitted, however, in the Order in Council of the 14th of the same month :

To separate from the Municipality of Ste. Cécile, in the Co. of Beauharnois, that part of it which had already been detached for religious and civil purposes,—bounded on the North-West by Lake St. Francis, commencing at the Township line of Godmanchester, running as far as lot 72 exclusively,—following the line of said lot 72 to its junction with the *trait carré* of the double range, thence following the said *trait carré* as far as lot 79 included in the first range,—thence as far as lot 45 included in the second range, thence by the line of said lot to the Petit Canal, thence by said canal to Rivière St. Louis, ascending the stream as far as Chemin Bague, thence following by the *trait carré* of the lands of the 7th range of Ormstown as far as the line of the said Township of Godmanchester, and thence following the said line to Lake St. Francis, and annex it to the Municipality of St. Stanislas de Kotska, Co. of Beauharnois ;

To annex also to the said Municipality that part of St. Anicet which had already been annexed for religious purposes,—namely, the first thirteen lots of the 1st and 2nd ranges of the Township of Godmanchester ;

To separate, from the School Municipality of Shawenegan, Co. of St. Maurice, the 1st range and to annex it to Ste. Flore, Co. of Champlain ;

To erect the new Parish of Ste. Jeanne de Niverville into a School Municipality with the same limits it had when erected for civil puposes by proclamation of the 13th January, 1868 ;

To erect the new Parish of St. Donat, Co. of Rimouski, into a School Municipality, adding to its limits for civil purposes the lands of Messrs. Ignace Clareau, Joachim Paquet, Benjamin Dupont, Ferdinand Gagnon, F. X. Gagnon, and Widow Pierre Berubé, situated in the 13th range of Ste. Luce,—these residents finding it impossible to send their children to the School of the latter place ;

To annex to the School Municipality of Maskinongé all the lands of St. Justin, starting from the property of Mr. Charles Carufel inclusively, to the North-West as far as the Seigniorial line which divides the two said School Municipalities to the South-East.

DIPLOMAS GRANTED BY THE NORMAL SCHOOLS TO THE PUPIL-TEACHERS IN TRAINING.

LAVAL NORMAL SCHOOL.

June 30th, 1869.

Academy Diploma.—Messrs. Chs. Chartré, Jos. Rouleau, Edmond Rousseau, Ls. Dion, Chs. Trudel, Onésime Thibault et Louis Laroche.

Model School Diploma.—Messrs. Alphonse Drouin, Marcel Brochu, Ths Gravel, Théophile Bélanger, Louis Vallée, Cléophas Talbot, Louis Savard, Louis Lamarre, F. X. Grenier, John Ahern et Wilfred Allard.

Elementary School Diploma.—Messrs. Eucharistie Audet, Phidime Simard, Séraphin Truchon, Jos. Marquis, Auguste Nadeau, Moise Laplante, Nérée Levesque, Hippolyte Filteau, Jean Guité, René Beaulieu, Louis Marquis, Philéas Blouin and Chs. Ed. Gauvin.

—

Model School Diploma.— Misses Hermine Bouchard, Emma Beaupré Marie Levesque, Eléonore Lépine, Catherine Lespérance, Clarisse Monpas Azélie Caron, Prazède Boulanger, Marie Levasseur, Léontine Dionne, M. Louise Lessard, Caroline Chevalier, Georgiana Verreau, Hedwidge Carou, Henriette Gobeille, Marguerite Maltais, Agnès Lapointe, Antonia De Guise, Amaryllis Blais, Aurélie Blanchet, Georgiana Lavergne and Joséphine Malouin.

Elementary School Diploma.—Misses Emma Simard, Olympe Proulx, Odile Côté, Belzémire Marchand, Elizabeth Topping, Philomène Roberge, Aurélie Cormier, Céliua Blanchet, Joséphine Vallières, Adéline Rhéaume, Célina Bard, Arthémise Leclerc, Anna Paquet, Eusèbe Picard, Odile Simoneau, Hermine Fortin, Joséphine Garneau, Emma Belley, Malvina Langlois, Arthémise Parant, Cath. Smith, Hélène Lapierre, Adéline Pelletier, Orpha Généreux, Georgiana Dorion, Odélie Tremblay, Alphonsine Gagné, Belzémire Larose, Joséphine Larose, Délima Bédard and Cordélia Adam.

—

JACQUES CARTIER NORMAL SCHOOL.

July 19th, 1869.

Model School Diploma.—Messrs. Jos. Guérin, H. Boire, N. Paquin, E. Girardot, E. Labelle, M. Ethier and Max. Guérin.

Elementary School Diploma.—Messrs. J. Lefebvre, A. Gougeon, E. Le Roy, P. Nantel, J. Miller, W. Guillemette and A. Cléroux.

—

DIPLOMAS GRANTED BY BOARDS OF EXAMINERS.

QUEBEC PROTESTANT BOARD.

Session of May 4th, 1869.

Elementary School Diploma, (E.) *1st Class*:—Miss Dora Brown.

2nd Class:—Misses Margaret Elliot and M. Thomas Parks.

D. Wilkie,
Secretary.

—

MONTREAL CATHOLIC BOARD.

Session of the 3rd and 4th, August, 1869.

Model School Diploma, (F) *1st Class*:—Misses Marie Antoiuette Béïque, Marie Chaput and Adéline Richer.

Elementary School Diploma, (F), *1st Class*:—Misses Christine Allard, Arzélie Archambault, Alphonsine Barrette, Adele Beauchemin, Rosalie Bélanger, Marie Bonin, Catherine Brady (E), Olivina Carrières, Rose Délima Clairmont, Célina Croisettière, Virginie Desautels, Hélène Desparais, Exilda Dorval, Eugénie Duteau dit Grandpré, Julia Dwyer (E), Marguerite Filiatreault, Marie Galipeau, Albina Gauthier, Mélina Gauthier, Zoé Giroux, Athelia Goodman (E), Georgina Laforet, Marie Lallande, Mélanie Langevin, Exilda Lapierre, Séraphine Leroux, Valerie Longpré, Célina Mailloux, Adéline Marchessault, Catherine McGarry, Ellen Teresa, McGillis (E), Hermeline Mandor Mathilde Ouimette, Adèle Perrier, Mr. Léger Provost, Misses Guilhelmine Raizenne, Nazarine Rivet, Victorine Rouleau, Arménie Salva, Eléonore Thibodeau, Jane Elisabeth Weir (F. and E.), Messrs. Etienne Stanislas Lussier and Leger Prévost.

2nd Class:—Misses Louise Brodeur, Olive Brunet, Anna Bellerose dit Ménard, Malvina Cadot, Eugénie Charpentier, Malvina Doré or Dauray, Marie Desorcy, Perpetue Godin, Virginie Goyer, Joséphiue Lachapelle, Adélaïde Lacombe, Célina Laplante, Henriette Laurendeau, Honorine Laporte, Célanie Marois, Dorothé Payette, Anne Payette, Marie Olive Perrier, Pamela Poirier, Virginie Reid (F and E), Elmire Trudeau, Clémence Trudel, Messrs. Gilbert Boucher and Alexis Morel.

F. X. Valade,
Secretary.

MONTREAL PROTESTANT BOARD.

Session of August 3rd, 1869.

Model School Diploma, (E), *1st Class*:—Mr. David F. Hawley.

2nd Class:—Mr. Thomas Holiday.

Elementary School Diploma, *1st Class*:— Misses Matilda A. Cowan, Helen C. Davis, Mary M. Gilmore, Jennie Glasgow and Louisa S. McFee.

2nd Class:—Misses Christiana S. Busby, Mathilde Busière (F), Jane P. Campbell, Amelia Reay, Sarah Somerville, Elizabeth Wilson, and Mr. James Cruickshank, Mary M. Finlayson, Joan Gold, Helen Melville.

T. A. Gibson,
Secretary.

—

RIMOUSKI BOARD.

Session of August 3rd, 1869.

Elementary School Diploma, (F.) *2nd Class*:—Misses Caroline Bérubé, Eloïse Desjardins, Malvina Forbès and Cléophée Fontaine.

P. G. Dumas,
Secretary.

—

SHERBROOKE BOARD.

Session of August 3rd, 1869.

Model School Diploma, (E) *1st Class*:—Mr. Alonzo Lee Holmes and Miss Sarah Gillies,

Elementary School Diploma, *2nd Class*:—Misses Sarah L. Cutter, Margaret Curran (E. and F.), Christina McLeod and Agnes Wilson.

S. A. Hurd,
Secretary.

—

GASPÉ BOARD.

Special Session of July 21st, 1869.

Elementary School Diploma, (F) *1st Class*:— Anne Alfred Edmond Brasset.

2nd Class (E. and F.):—Mr. Joseph Alphonse Chevrier.

Session of August 3rd, 1869.

Elementary School Diploma, (E) *1st Class*:—Miss Ellen Maria Coffin.

E. J. Flynn,
Secretary.

—

RICHMOND CATHOLIC BOARD.

Session of August 3rd, 1869.

Elementary School Diploma, (F) *1st Class*:—Messrs George Allard and Louis H. W. Gill (F. and E.)

2nd Class:—Misses Marie Flore Duclos, Marie A. Z. Dumas and Adéline Grégoire.

F. A. Brien,
Secretary.

—

WATERLOO AND SWEETSBURGH PROTESTANT BOARD.

Session of August 3rd, 1869.

Elementary School Diploma, (E.) *1st Class*:—Misses Ellen Brown. Sophia L. Blake, Anu Eliza Gilbert Clarinda Joyal, Miss Mr. Azariah W. Lawrence and Emma Marston (E.)

2nd Class:—Misses Marinda Streeter, Philomène Saindon (F), Viola V. Smith, Nancy V. Smith and Isabella Ainslie.

Wm. Gibson,
Secretary.

—

AYLMER BOARD.

Session of August 3rd, 1869.

Elementary School Diploma, (E), *1st Class*:—Misses Margaret Foran, Elizabeth Symmes and Mary S. Smith.

2nd Class (F.)—Miss Anisée Phébée Beaudry.

John R. Woods,
Secretary.

—

THE JOURNAL OF EDUCATION.

QUEBEC, (PROVINCE OF QUEBEC,) AUGUST AND SEPTEMBER, 1869.

Our Readers

will observe that our present issue, which is for the months of August and September, is a double one of thirty-two pages.

This was unavoidable in order to continue, — from our last, —the reports of the midsummer examinations of the Educational Institutions of the Province. We have given only the English speaking, save Laval University, as all the others will be found in the last and forthcoming numbers of the French Journal.

As we remarked in our last, we regret being unable to find any report of the McGill Model Schools, and if any others are omitted it is for the same reason.

In the *Educational* department of the Journal will be found two articles, — Normal Schools, and Essay on Teaching Reading, Writing and Arithmetic. The first of these we selected for this number of the Journal as it and our last contain the reports of our three Normal Schools for the scholastic year just ended. It is worth the attention of the friends and opponents of such institutions. The second is an eminently practical subject for live Teachers.

We do not mean to say that the subjects treated of in the Essay are by any means exhausted, but we do say that the writer is a man of large experience in the school-room and received from the Publisher of the Irish Teachers' Journal, Dublin, a first prize of five pounds sterling for the article. We shall give the second prize Essay in our next.

Arrival of Bishop Oxenden.

His Lordship the Bishop of Montreal and Metropolitan of Canada arrived this morning (August 31) in Montreal in the Directors' car furnished through the politeness of Mr. Brydges.

He was accompanied by Rural Deans Slack and Duvernet, and by Mrs. Oxenden and child, and four servants. A large body of the clergy and laity greeted him on his arrival, and were severally introduced to him before he left the train. His Lordship and Mrs. Oxenden, the Dean of Montreal and Mr. Hutton treasurer of the synod, drove to His Lordship's residence, in Drummond street, in Mrs. Holland's carriage, which was kindly loaned for the occasion, preceded and followed by carriages containing members of the clergy and laity. The addresses of the clergy will be presented in the afternoon at half-past two in the chapter house, adjoining the Cathedral, and that of the laity to-morrow afternoon at five o'clock, in the Cathedral school-room.

Public Examinations and Distribution of Prizes in the Universities, Colleges, Normal and Model Schools, Convents &c., &c.

LAVAL UNIVERSITY.

After the distribution of prizes to the pupils of the College or Petit Séminaire de Québec, and as the conferring of Diplomas on the Students of the University was about to take place, His Excellency, the Governor-General and Lady Young, the Lieutenant-Governor and Lady Belleau, the Hon. the Minister of Public Instruction and Madame Chauveau entered the hall, the band of the Seminary playing God save the Queen. After Sir John and Lady Young, and Sir Narcisse and Lady Belleau had taken their seats on the dais prepared for them, surrounded by their suite, Abbé Méthot, Rector of the Laval University and of the Seminary of Quebec accompanied by the Professors of the several faculties approached His Excellency and welcomed him in the following terms :

" Excellencies,

" Before opening this annual *séance* of the Laval University, it is to me a pleasing duty to express to you in my own name and in the name of the members and Professors of the University, the sentiments of joy and gratitude, that your presence at this moment inspires.

" We feel deeply moved by this gracious act of condescension on your part.

" No sooner had your Excellencies entered the old city of Champlain, than you deigned to visit the Laval University, thus giving a public and signal mark of your esteem for the labours of the intellect, the great work of the education of youth, and of your good will towards this institution, which already owes its existence and its privileges to the royal munificence of our August Sovereign.

" It is an act, Excellencies, which the University will carefully enregister in its annals, and one which it will not fail to treasure as a grateful souvenir.

" We know, that in visiting this institution, your Excellencies will not find the spendlid edifices, the rich collections, and the magnificent libraries which are the ornament and the glory of the ancient Universities of Oxford and Cambridge, but we do hope, at least, that your Excellencies, even in this hurried visit, will be convinced of the efforts of the founders and directors of the Laval University, to respond to royal favors and to attain the great object of the institution.

" Your presence, Excellencies, in this literary solemnity, will be a new stimulus to our zeal and ardour, as well as a powerful encouragement both to Professors and students.

" With your Excellencies' permission me shall now proceed with the closing exercises of the year."

At the close of the address, the Rector and the Professors sat down, when Mr. Langelier, advocate and professor of Civil Law read a paper on the difference between the present examination of Candidates for the liberal professions and those required before the establishment of the University, after which he paid a well merited tribute to the founder of the University, Mr. Casault.

Now came the conferring of Diplomas and honors won by the students.

LICENCIÉS—FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. Paul E. Granbois, with great distinction.
M. Cyrille Lacombe ;
J. B. Boldue ;
Albert Pouliot ;
Bénoni Guérin-Lafontaine ;
Zotique Rousseau, — with distinction.

BACHELIERS.—FACULTÉ DE MÉDECINE.

M. Doherty ;
M. G. Turcotte ;
M. Hector Marchildon.

BACHELIERS ÈS-ARTS.

M. Charles Bourque ;
M. Ed. Marcoux.

BACHELIERS ÈS-LETTRES.

M. Henri Têtu ;
Apolinaire Gingras ;
Narcisse Proulx ;
Onésiphore Turgeon.

BACHELIER ÈS-SCIENCES.

Zoël Lambert.

The following are the names of the Morrin Prize men :

Students of the fourth year.

1er prix, M. E. Granbois ;
2nd do, M. Archambault.

Students of the second year.

1er prix, M. Emile Dubé :
2nd do, MM. Malcolm Guay et A. Collet.

The Rector, after having thanked their Excellencies for assisting at the ceremony, addressed the successful candidates, reminding them

that the man who embraces a professional career has a high mission to fulfil. To stand at the head of his profession, it is not enough to be versed in science; he must, moreover, have those exalted ideas which dignify the character of the man and gain him the esteem and respect of the people; he must especially have well-grounded religious sentiments, which should be visible in his every day life.

His Excellency, Sir John Young then spoke in French as follows:

"I regret not having responded, at once, to your kind words, Revd. Rector, but since my arrival in Quebec, I have been so occupied, that I have had no time to prepare a special discourse. I may be permitted, however to say that I have great pleasure in being present at this ceremony. As it is very difficult for me to make an impromptu response in French you will allow me to say a few words in English.

"With every thing that I have seen, since I entered this great institution, I have been particularly struck; I am astonished to see such a noble monument reared to science, such a striking proof of the love of learning.

"Face to face with this great work, I cannot refrain from paying a tribute of homage to the illustrious man, who, two centuries ago, laid the foundation of an institution which to day does honor to the country. Thanks to his great force of intellect, he triumphed over every obstacle found in his way. His confidence in the future has not been misplaced; his great work, continued by his successors, worthy inheritors of his virtues, stands out a lasting monument of his great wisdom.

"In alluding to Mgr. de Laval, I must not forget the great number of other excellent institutions of this city, and their advantages to the community. When I see these colleges and these institutions, in which the youth of the country are so carefully trained, I must say that those whom Providence called to guide the destinies of the country, have not failed in their duty to provide the means of acquiring knowledge, and of learning obedience and the science of life.

"All who have taken part in these noble works deserve our best thanks, and you, Revd. Rector, in particular, will permit to congratulate you on your successful direction, in the ways of science and religion, of so many of the youth of the country as I see assembled around you to day.

"I am certain that they will not fail to profit of your teachings, and to remember that the country eventually counts on their services. They know, moreover, that they are now in the golden days of youth, and that it is in this happy epoch that they must prepare for the future, by sowing the seeds of good principles, by adorning the mind with knowledge and the heart with virtue.

"May the vacation which they are about to enjoy be to them a happy one, and may they return, Revd. Rector, to once more place themselves under your guidance to continue their useful and necessary labours."

This speech of the Governor drew forth reiterated applause from the audience.

The *Journal de Quebec*, to which we are indebted for an account of the proceedings says: We were pleased to see that His Excellency had the good taste and courtesy to address the audience at first in French, and particularly to see that the interest he takes in the cause of education induced him not only to honor our institutions by his presence, but to study the history and progress of public instruction in Canada.

After the address of the Governor-General, the Rector invited the parents and friends of the students to repair to the Cathedral, according to custom, to terminate the ceremony by chanting a *Te Deum.*

Montreal College.

This institution is under the charge of the Reverend Fathers of the Seminary of St. Sulpice. On the first of July the year closed by the usual exhibition and distribution of prizes, the *seance* being presided over by the very Reverend M. Bayle, V. G. and Superior of the Seminary. A large body of the clergy were also in attendance.

The literary exercises were also varied and entertaining, discourses by the pupils having been delivered upon the following subjects:— "*The Last of the Romans and the Barbarians. The Middle Ages and the Renaissance.—Modern Times*" The speakers being MM. Major, Joynt, and Harold. Various pieces of music well executed by the College band, diversified, and gave additional pleasure to the day's proceedings, which were brought to a close by the distribution of the prizes, and an appropriate address from the venerated Superior of the Seminary.—

St. Mary's College, Montreal.

Yesterday morning the second of the literary fetes in connection with this institution took place in the hall of the College, the Rev. F. Vignon presided, having on his right the Rev. Alexander Truteau Administrator of the Diocese, and a number of other gentlemen clerical and lay. The entertainment consisted of a debate upon the question "Should the Press be Free?" varied by vocal and instrumental music.

Mr. Pilette, the chairman, opened the debate in French by stating and explaining the question. He stated that the press was the saviour of a country when properly directed. Its duties were to watch carefully over the interests of country, of religion, and of private reputation &c.

Next followed Nap. Renaud, son of Hon. L. Renaud. He said the press should not be subjected to censorship, Why should his conscience be fettered when he thought he was right? Why should he be tied down? He showed what censorship had done for Socrates. It had put him to death. He spoke well—vigorously—perhaps a little too quick.—Music, singing by College choir.

Ed. Rottot, son of Dr. Rottot of this city, followed for the negative in French. He carried the audience with him, who fairly hung on his lips. His style was nervous, quick and overwhelming. He showed that there should be a censorship over the press. How could the progress of evil be arrested? Look at the evil arising from bad books, bad principles disseminated by the press. He spoke against liberalism. Force even should be used to prevent the evil arising from a misdirected press.

The entertainment was here varied by a musical production.

Next followed John Henchey, of Quebec, in the affirmative. He said the Church had alone the right to censure. Now the Church was banished from the State—the State is fallible, therefore it has no right to pronounce on questions of right or wrong.

The Band of the College then favoured the audience with another selection of music, after which,

John McDonald, from Troy, N. Y., spoke in favor of the press being amenable to censure should its power and influence be exerted in the dissemination of poisonous principles. This would be an evil. The state to preserve itself must strike at its root. Besides nothing in the world was wholly free, and why should the press be the exception? He illustrated his argument by reference to the French Revolution.

The Chairman then gave his decision in favour of the negative.

After the distribution of prizes the audience went to the Church where a solemn Te Deum was sung. The celebrant, was the very Rev. Administrator of the Diocese; he was assisted by the Rev. Messire Raymond, of St. Hyacinthe, as Deacon, and the Rev. Mr. Servis, Vicar of St. Roch, Quebec, as Sub-Deacon. The Deacon of Honour being the Rev. Aug. Langcake. When the Te Deum was finished, and Benediction given, the students went to bid adieu to their Masters and Prefects.— *Montreal Herald.*

Laval Normal and Model Schools.

This year the annual meeting for the distribution of prizes and Diplomas in this Institution took place in the hall of the school, on Wednesday 30th. June. The Hon. the Minister of Public Instruction presided, and amongst others present may be mentioned the following,— G. V. Cazeau, the Consuls-General of France and Spain, G. V. Thibault, the Curé of Quebec, the Revd. P. Larcher, Drs. Meilleur, Landry, and Baillergeon, and Lieutenant-Colonel Casault.

To see that the public were not overlooked in the evening's entertainment, it is only necessary glance at the following programme,—

Prière de Christophe Colomb .... F. David.

Distribution des prix aux élèves de la 3e division.

Ah! mon fils! Solo du "Prophète" .... Meyerbeer.
Le Savetier et le Financier (fable déclamée) .... J. B Savard.

Distribution des prix aux élèves de la 2e division.

Chœur et prière de la "Perle du Brésil .... F. David.
Simpliee—(déclamé) .... L. Dion.
Trio du "Barbier de Séville" .... Rossini.

Distribution des prix aux élèves de la 1ère division.

Le Docteur Grégoire (chanson) .... N. Mercier.
Un mot d'histoire (composition) .... A. Drouin.
Solo du "Barbier de Séville" .... P. Plamondon.
Discours de G. Canning (déclamé) .... Chs. Chartré.
Titi à "Robert le Diable" .... N. Mercier.
La Côte de Beaupré (composition) .... Ed. Rousseau.
Cavatine de "Robert le Diable" .... Meyerbeer.

Distribution des prix aux élèves de la 1ère division et aux Académiciens.
Chœur, récitatifs et couplets des "Diamants de la Couronne".. Auber.
Collation des Diplômes ....,.................. ....

At the close of the programme, the Hon. the Minister of Public Instruction presented thirty-one Diplomas to the Pupil-Teachers,—whose names will be found amongst the Official News,—after which he spoke somewhat as follows :—

The last part of the programme, said he, should be omitted as I do not intend addressing the pupils particularly as has been my wont, but refer them to the collection of the *Journal de l'Instruction Publique* and the audience to my speech in the Legislature when the Normal Schools were attacked. Nevertheless, I believe I only interpret the sentiments and wishes of the audience, in congratulating the Principal on the variety of the programme of the evening, and the pupils on the able rendering of its different parts.

I cannot refrain, he added, from complimenting the pupils on their progress in pronunciation and declamation.

This is not all : I assisted this afternoon at a military review of the Pupil-Teachers, in presence of Col. Bagot, Lieutenant-Colonel Casault, Lieutenant-Colonel Lamontagne, and Senator Miller. The pupils were put through a number of company and batallion movements, on the execution of which they were complimented by Col. Bagot.

Considering the increase in numbers of the Pupil-Teachers, and the numerous audience that have assembled this evening to testify the lively interest they take in the Laval Normal School ; I must say that it is to be regretted that the Building is so small. I cannot say when the Government may be able to remedy this, but I hope, (my Hon. friend Mr. Dunkin aiding) that pretty soon a building more spacious and commodious may be at the command of the Laval Normal School.

Grand Vicar Cazeau then followed saying,—I believe at all times I have spoken in favor of the Normal Schools, and when necessary have even defended them. I consider them useful and noble institutions that have already done great good, and whose motto is progress.

The meeting of this evening is a convincing proof of this if one were needed, therefore is it a pleasure for me to congratulate the Pupils, as well as the Principal and Professors on the successful termination of their labours for the year.

The séance was then brought to a close.

A few hours later in the evening the distribution of prizes and Diplomas to the Female Pupil-Teachers of the Normal School took place at the Ursuline Convent, in the presence of pretty nearly the same audience as were present at the preceding. The Hon. the Minister of Public Instruction, who presided, presented 53 Diplomas, 21 of which were for model and 32 for Elementary Schools.

The programme was as well chosen as it was rendered. In the literary part, the declamation of a piece entitled "*La Dernière Œuvre*" by Miss Hermine Bouchard was loudly applauded, as well as several pieces by Misses E. Simard and Catherine Lespérance. In the musical part a song, "*Les Rivales*" sung by Misses De Guise, Parent, and Emma Beaupré was very much admired.

After the presentation of Diplomas, the Principal announced that Miss Hermine Bouchard had won the Prince of Wale's Prize. Two young Ladies had obtained the absolute number of marks necessary, and Miss Bouchard had only gained the prize after a close competition with her rival, Miss Emma Beaupré. The Minister then presented the medal to the victor, after which he congratulated the Pupils and Professors on the successful termination of their labours for the scholastic year.

—

PRIZE LIST.

MALE DEPARTEMENT.

PUPILS OF THE THIRD YEAR.

Universal History, Rhetoric, French, Latin, Mathematics and Philosophy—1st prize Chs. Chartré and Jos. Rouleau; 2 Edm. Rousseau and Ls. Dion.

PUPILS OF THE SECOND YEAR.

Excellence—1st pr Alphonse Drouin, 2 Marcel Brochu; 1st acc Ths. Gravel, 2 Louis Vallée, 3 Louis Savard. Religious Instruction —1st pr F. X. Grenier, 2 Théophile Bélanger; 1st acc Alphonse Drouin, 2 Ths. Gravel et Cléophas Talbot. Theory and Practice of Teaching—1st pr Louis Vallée, 2 Ths. Gravel; 1st acc Alphonse Drouin, 2 John Ahern. Dictation (French)—1st pr Alphonse Drouin, 2 Marcel Brochu; 1st acc Ths. Gravel, 2 Cléophas Talbot, 3 Théophile Bélanger. Grammatical Analysis—1st pr Alphonse Drouin, 2 Marcel Brochu; 1st acc Ths. Gravel, 2 Louis Vallée, 3 Ls. Savard. Logical Analysis—1st pr Alphonse Drouin, 2 Marcel Brochu; 1er acc Ls. Savard, 2 Ls. Lamarre, 3 Louis Vallée. Literature—1st pr Alphonse Drouin, 2 Cléophas Talbot, 3 Ls. Savard and John Ahern; 1st acc Theop. Bélanger and Marcel Brochu, 2 Ths. Gravel and F. X. Grenier. Mythology—1st pr Théop. Bélanger, 2 Cléophas Talbot and A. Drouin; 1st acc Louis Vallée, 2 John Ahern, 3 F. X. Grenier History of France—1st pr Ls. Savard and J. Arch. McDonald, 2 Wilfrid Allard; 1st acc Alphonse Drouin, 2 Théop. Bélanger, 3 Cléophas Talbot and John Ahern. History of England—1st pr Théophile Bélanger, 2 Ths. Gravel; 1st acc Ls. Savard, 2 Alph. Drouin and Ls. Vallée, 3 Ls. Lamarre. Geography—1st pr Louis Vallée, 2 Théop. Bélanger; 1st acc Ths. Gravel, 2 John Ahern, 3 F. X. Grenier. Arithmetic—1st pr Thomas Gravel, 2 Louis Vallée; 1st acc Marcel Brochu, 2 Phidime Simard, 3 John Ahern. Book-keeping—1st pr Louis Vallée, 2 John Ahern, Théop. Bélanger, Ths. Gravel and Ls. Lamarre; 1st acc J. Arch. McDonald, 2 F. X. Grenier, 3 Léon Pouliot. Algebra—1st pr Ths. Gravel, 2 F. X. Grenier; 1st acc John Ahern, 2 J. Arch. McDonald. Geometry—1st pr F. X. Grenier, 2 Ths. Gravel; 1st acc Cléophas Talbot, 2 Wilfrid Allard, 3 Louis Lamarre. Astronomy—1st pr F. X. Grenier and Ls. Lamarre, 2 Alphonse Drouin; 1st acc Théop. Bélanger and Ls. Vallée, 2 J. Arch. McDonald. Natural Philosophy—1st pr Théophile Bélanger, 2 John Ahern; 1st acc J. Arch. McDonald, 2 F. X. Grenier, 3 Cléophas Talbot. Chemistry—1st pr Théop. Bélanger, 2 Cléophas Talbot; 1st acc J. Arch. McDonald and Alph. Drouin, 2 Ls. Savard, 3 John Ahern. Calligraphy—1st pr Alphonse Drouin and M. Brochu, 2 J. Arch. McDonald, Ls. Lamarre and Théop, Bélanger; Acc F. X. Grenier and Cléophas Talbot. Dictation (English)—1st pr John Ahern, 2 J. Arch. McDonald, 3 Alphonse Drouin; 1st acc Marcel Brochu, 2 Cléophas Talbot. English Grammar – 1st pr Alphonse Drouin, 2 John Ahern; 1st acc J. Arch. McDonald, 2 Jos. Marquis, 3 Marcel Brochu. English Analysis—1st pr J. Arch. McDonald, 2 John Ahern, 3 Alphonse Drouin; 1st acc Marcel Brochu, 2 Télesphore Bélanger. Translation—1st pr J. Arch. McDonald, 2 Alphonse Drouin, 3 Jos. Marquis; 1st acc John Ahern, 2 Cléophas Talbot.

PUPILS OF THE FIRST YEAR.

Excellence—1st pr Jos. Marquis, 2 Auguste Nadeau; 1st acc Moïse Laplante, 2 Jean Guité, 3 Chs. Ed. Gauvin. Religious Instruction—1st pr Jos. Marquis, 2 Chs. Ed. Gauvin; acc Nérée Levêque. Theory and Practice of Teaching—1st pr Auguste Nadeau, 2 Louis Marquis; 1st acc Nérée Levêque, 2 Jean Guité. Dictation (French)—1st pr Hippolyte Filteau, 2 Jos. Marquis; 1st acc Moïse Laplante, 2 Auguste Nadeau, 3 Henri Germain. Grammatical Analysis—1st pr Jos. Marquis, 2 Hipp. Filteau and Philéas Blouin; 1st acc Jean Guité, 2 Daniel Blais, 3 Auguste Nadeau. Sacred History—1st pr Jos. Marquis, 2 Chs. Ed. Gauvin; 1st acc A. Pinard, 2 Jean Guité, 3 Alphonse Lelaidier. History of Canada—1st pr Chs. Ed. Gauvin, 2 Aug. Nadeau and Jos. Marquis; 1st acc Moïse Laplante, 2 Réné Beaulieu, 3 Jean Guité. Arithmetic—1st pr Réné Beaulieu and Jean Guité, 2 Aug. Nadeau and Jos. Marquis; 1st acc Télesp. Bélanger and Nérée Levêque, 2 Alfred Trudelle, 3 Ls. Marquis. Book-keeping—1st pr Pierre Lépine, Ls. Marquis and D. Blais, 2 Jean Guité; 1st acc Auguste Nadeau, 2 Moïse Laplante and Chs. Ed. Gauvin, 3 Jos. Marquis. Geography—1st pr Jos. Marquis, 2 Aug. Nadeau and Ls. Marquis; 1st acc Jean Guité, 2 Nérée Levêque, 3 Moïse Laplante. Natural Philosophy—1st pr Moïse Laplante and A. Nadeau, 2 Jos. Marquis and Phileas Blouin; 1st acc Jean Guité, 2 Chs. Ed. Gauvin, 3 Alph. Lelaidier. Calligraphy—1st pr Chs. Ed. Gauvin, 2 Alfred Reny; 1st acc J. Bte. Savard, 2 Pierre Lépine. Remarkable Progress —pr F. X. Bélanger and Réné Beaulieu. Dictation and Translation (English)—1st pr Alf. Reny, 2 Nérée Levêque; acc Ths. Gravel. Reading and Pronounciation—1st pr Simon Reny, 2 Ths. Gravel; 1st acc J. B. Savard, 2 Aristide Pinard.

THE FIRST AND SECOND DIVISIONS UNITED.

Piano and Harmonium—1st division—pr Chs. Chartré; 1st acc Ls. Dion and Edmond Rousseau, 2 J. Arch. McDonald, 3 J. Bte. Sévigny and Onésime Thibault. 2nd division—pr Alexis Boivin; 1st acc Jos. Marquis, 2 Auguste Nadeau, 3 Alphonse Drouin and Moïse Laplante. Singing—pr J. B. Savard; acc Marcel Brochu. Plain-chant and Solfeggio.—1st division—1st pr J. Arch. McDonald, 2 Marcel Brochu; 1st acc Edmond Fortier, 2 Ls. Savard and Jos. Marquis, 3 Alexis Boivin. 2nd division—1st pr Auguste Nadeau, 2 Jean Guité et Alphonse Drouin; 1st acc Simon Grenier, 2 Séraphin Truchon, 3 Nérée Levesque et J. B. Savard. Military Tactics—Prize George Mayrand. Company — Prize Jean Guité, Auguste Nadeau, Chs. Chartré and Léon Pouliot. Batallion—1st pr Edmond Fortier, 2 Cléophas Talbot. Military Instruction—Prize Jos. Maltais.

FEMALE DEPARTMENT.

PUPILS OF THE SECOND YEAR.

Excellence—1st pr Hermine Bouchard, 2 Emma Beaupré; 1st acc Marie Lévêque, 2 Eléonore Lépine, 3 Cath. Lespérance. Religious Instruction—1st pr Hermine Bouchard, 2 Emma Beaupré, 3 Clarisse Monpas; 1st acc Eléonore Lépine, 2 Marguerite Maltais, 3 Azélie Caron. Theory and Pratice of Teaching—1st pr Catherine Lespérance, Hedwidge Caron, Hermine Bouchard, Emma Beaupré and P. Boulanger, 2 Agnès Lapointe, Marie Levasseur, C. Chevalier, Léontine Dionne, Clarisse Monpas and Azélie Caron; 1st acc Georg. Verreau, Marie Lévêque, M. Lse. Lessard and Eléonore Lépine. Dictation (French)—1st pr Hermine Bouchard, 2 Emma Beaupré; 1st acc Eléonore Lépine, 2 Azélie Caron, 3 Catherine Lespérance. Grammatical Analysis—1st pr Emma Beaupré, 2 Hermine Bouchard; 1er acc Marie Levesque, 2 Caroline Chevalier, 3 Georgianna Verreau. Logical Analysis—1st pr Emma Beaupré, 2 Hermine Bouchard and Catherine Lespérance; 1st acc Eléonore Lépine, 2 Marie Levesque, 3 M. Louise Lessard. Literature—1st pr Hermiue Bouchard, 2 E. Beaupré, 3 Catherine Lespérance; 1st acc Eléonore Lépine, 2 Praxède Boulanger, 3 Clarisse Monpas. History of Canada—1st pr Clarisse Monpas, 2 Catherine Lespérance and Caroline Chevalier; 1st acc Marie Levêque, 2 Hermine Bouchard, 3 Emma Beaupré. History of France—1st pr Catherine Lespérance, 2 Clarisse Monpas, and Azélie Caron; 1st acc Eléonore Lépine, 2 Hermine Bouchard and Léontine Dionne, 3 Emma Beaupré. History of England—1st pr Emma Beaupré, 2 Hermine Bouchard, Eléonore Lépine and Catherine Lespérance; 1st acc Georgiana Lavergne, Léontine Dionne and Praxède Boulanger, 2 Azélie Caron, 3 Agnès Lapointe. Arithmetic—1st pr Hermine Bouchard and Léontine Dionne, 2 Eléonore Lépine; 1st acc Clarisse Monpas, 2 Emma Beaupré, 3 Caroline Chevalier. Book-keeping — 1st pr Hermine Bouchard, 2 Hedwidge Caron; 1st acc Praxède Boulanger, 2 M. Lse. Lessard, 3 Eléonore Lépine. Measurement—1st pr Hermine Bouchard and Cath. Lespérance, 2 Eléonore Lépine; 1st acc Clarisse Monpas, 2 Marie Levasseur, 3 Praxède Boulanger. Geography—1st pr Catherine Lespérance, 2 Azélie Caron; 1st acc Emma Beaupré, 2 Clarisse Monpas and Marie Levasseur, 3 Hedwidge Caron. Calligraphy—1st pr Léontiue Dionne, Eléonore Lépine, M. Louise Lessard. 2 Caroline Chevalier aud Josephte Malouin; 1st acc Catherine Lespérance and Clarisse Monpas, 2 Hermine Bouchard, Marie Levesque. Map Drawing—1st pr Catherine Lespérance and Amaryllis Blais, 2 Clarisse Monpas; 1st acc Léontine Dionne, and Josephine Malouin.

PUPILS OF THE FIRST YEAR.

Excellence—1st pr Belzémire Marchand, 2 Elizabeth Topping; 1st acc Phil. Roberge, 2 Aurélie Cormier, 3 Célina Blanchet. Religious Instruction—1st pr Aurélie Cormier, 2 Belz. Marchand; 1st 1cc Anna Pâquet, 2 Herm. Fortin. Theory and Practice of Teaching—1st pr Anua Paquet, 2 Eusébie Picard and Célina Blauchet; 1st acc Célina Bard, 2 Amélie Cormier, 3 Joséphine Garneau. Dictation (French)—1st pr Belzémire Marchand, 2 Aurélie Cormier; 1st acc Arthémise Leclerc, 2 Phil. Roberge, 3 Joséphine Vallières. Grammatical Analysis—1st pr Joséphine Vallières, 2 Elizabeth Topping; 1st acc Belz. Marchand, 2 Aurélie Cormier, 3 Célina Blanchet. Sacred History—1st pr Joséphiue Garneau, 2 Belz. Marchand, 1st acc Anna Pâquet, 2 Odile Simoneau. History of Canada—1er pr Georgiana Dorion and Cél. Blanchet, 2 Olympe Mercier; 1st acc Belz. Marchand, 2 Elyse Lavoie, 3 Arthémise Parent. Arithmetic—1st pr Arthémise Leclerc, 2 Elizabeth Topping; 1st acc Célina Bard, 2 Belz. Marchand, 3 Malvina Langlais. Book-keeping — 1st pr Aurélie Cormier, Phil. Roberge, Arthémise Leclerc and Belz. Marchand, 4 Eliz. Topping, Jos. Garneau, Geo. Dorion and D. Bédard; 1st acc Célina Bard, Malvina Langlais, Belz. Larose and Sophie Massée. Geography — 1st pr Philomène Roberge, 2 Célina Blanchet; 1st acc Belz. Marchand, 2 Odile Simoneau and H. Lapierre, 3 Adéline Rhéaume. Calligraphy—1st pr Georgiana Dorion, 2 El. Topping, Arth. Parent and A. Cormier; 1st acc Philomène Roberge, 2 Arth. Leclerc and Célina Blanchet, 3 Orpha Généreux. Map Drawing—1st pr Odile Simoneau, 2 Philomène Roberge; 1st acc Hermine Fortin, Emélie Trudel. Remarkable Progress—1st pr Célina Blanchet, 2 Cordélia Adam.

PUPILS UNITED.

Drawing.

Study of Physiognomy—1st pr Odile Côté, 2 Antonia De Guise and H. Bouchard; acc Aurélie Cormier. Landscape—1st pr Philomène Roberge, 2 Célina Bard, 1st acc Adéline Rhéaume, 2 Odélie Tremblay. Piano—1st pr Antonia De Guise, 2 Aurélia Cormier. Singing—1st pr Emma Beaupré, 2 Arthémise Parent, 3 Antonia De Guise.

FIRST ENGLISH CLASS.

Reading—1st pr Georgiana Dorion, 2 Cordélia Adam; acc Philomène Roberge and Emélie Brock. Dictation—1st pr M. Lse. Lessard, 2 Cath. Lespérance; acc Marie Lévêque and Belz. Marchand. Translation—1st pr Georgiana Verreau, 2 Henriette Gobeil; acc Cordélia Adam and Eliz. Topping. English Grammar—1st pr Emma Beaupré, 2 Joséphine Malouin; acc Emma Simard and Cath. Lespérance. English Grammar—1st pr Clarisse Monpas, 2 M. Lse. Lessard; acc Mary Carroll and Amélie Blanchet. Literary Composition—1st pr Mary Carroll, 2 Clarisse Monpas; acc Emma Beaupré anc G. Dorion.

SECOND DIVISION.

Reading—1st pr Hermine Bouchard, 2 Marguerite Maltais; acc Azélie Caron and Eléonore Lépine. Dictation—1st pr Léontine Dionne, 2 Auna Gagnon; acc Hermine Bouchard and Adéline Rhéaume. Translation—1st pr Léontine Dionne, 2 Marie Levasseur; acc Caroliue Chevalier and Azélie Caron. Recitation—1st pr Caroline Chevalier, 2 Praxède Boulanger; acc Hedwidge Caron and C. Blanchet.

Laval Model (Males) School Prize List.

ENGLISH DEPARTMENT.

Senior Division.

Excellence—1st pr John Beresford, 2 Daniel McSweeney; 1st acc Louis Brown, 2 Edward English. Religious Instruction—First class—1st pr John Beresford, 2 Louis Brown; 1st acc Daniel McSweeney, 2 John Ryan. Second class—1st pr Charles McSweeney, 2 James Thomas; 1st acc Patrick Walsh, 2 Robert McDonald. Reading—Third class — 1st pr Alfred Dion, 2 Joseph Chandonnet and Paul Blouin; 1st acc Philéas Barbeau, 2 Arthur Chartier. Fourth class — 1st pr Philip Roux, 2 Narcisse Roy and Joseph Cloutier; 1st acc Alexis Chandonnet, 2 Thomas Chandonnet. Fifth class—1st pr Elzébert Roy, 2 Ludger Parent; 1st acc Alfred Cimon, 2 Lonis Langlois. Dictation—First class—1st pr Daniel McSweeney, 2 John Beresford. Second class—1st pr Edward English, 2 Robert McDonald; 1st acc Patrick Walsh, 2 Louis Brown Third class—1st pr Alfred Dion, 2 Philéas Barbeau; 1st acc Arthur Turcotte, 2 F. X. Lapointe. Fourth class—1st pr Alexis Chandonnet, 2 Narcisse Roy; 1st acc Philip Roux, 2 Thomas Chandonnet. Fifth class—1st pr Ludger Parent and Elzébert Roy, 2 Alfred Cimou; 1st acc Louis Langlois, 2 Elzéar Richard. Translation—English into French—First class—1st pr Daniel McSweeney, 2 John Beresford. Second class—1er pr Charles McSweeney, 2 Robert McDonald; 1st acc Napoléon Parent, 2 Patrick Walsh. First class—1st pr Nap. Parent and Alf. Dion, 2 Philéas Barbeau. Second class—1er pr F. X. Lapointe, 2 Laliberté. Third class—1er pr Philip Roux, 2 Alexis Chandonnet; 1st acc Jos. Martel, 2 Jos. Cloutier. Fourth class—1st pr E. Roy, 2 Ludger Parent and Ls. Langlois. English Grammar—First class—1st pr Johu Beresford, 2 Daniel McSweeney. Second class—1er pr James Thomas and Patrick Walsh, 2 Louis Brown; 1st acc Charles McSweeney, 2 Robert McDonald. Third class—1st pr Alfred Dion, 2 Paul Blouin; 1st acc Alexis Laliberté, 2 F. X. Lapointe. Fourth class—1st pr Philip Roux, 2 Joseph Martel and Thomas Chandounet; 1st acc Alexis Chandonnet, 2 Victor Orieux. Parsing—First class—1st pr Daniel McSweeney, 2 John Beresford. Second class—1st pr Louis Brown, 2 Napoléon Parent; 1st acc Edward English, 2 Robert McDonald. Third class—1st pr Alfred Dion, 2 Paul Blouin; 1st acc Philéas Barbeau, 2 Alexis Laliberté. Book-keeping—1st pr Daniel McSweeney, 2 John Beresford; 1st acc Louis Brown, 2 Edward English.

Junior Division.

Religious Instructiou—1st pr John Maguire, 2 Joseph Chandonnet; 1st acc Martin Hannon, 2 Alfred Turcot. Reading and Spelling—First class—1st pr John Maguire, 2 Martin Hannon; 1st acc William Walsh, 2 Louis Généreux. Second class—1st pr Victor Lemieux, 2 Henry McSweeney; 1st acc Robert Cantwell, 2 Hector Valin. Third class—1st pr Eugène Leclerc, 2 Joseph Gingras; 1st acc Joseph Rochette, 2 Siméon Grondin. Fourth class—1st pr Louis Vanfelson, 2 Louis Parent; 1st acc R. Richard, 2 Eugène Deslauriers. Dictation—First class—1st pr John Maguire, 2 Martin Hannon; 1st acc William Walsh, 2 Louis Généreux. Second class—1st pr Victor Lemieux, 2 Henry McSweeney; 1st acc Robert Cantwell, 2 Victor Valin. Vocabulary—1st pr John Maguire, 2 Arthur Balzaretti; 1st acc Louis Généreux, 2 Martin Hannon.

FEMALE SENIOR CLASS.

FIRST DIVISION.

Excellence—Catherine Hetherington, 1st acc Mary Ann Quinn, 2 Mary Kelly. Good Conduct and Assiduity—1st pr Catherine Hethe-

rington, 2 Mary Kelly; 1st acc Mary Ryan, 2 Mary Vincent Nolan. Religious Instruction—1st pr Mary Ann Quinn, 2 Catherine Hetherington; 1st acc Emma Trumble, 2 Mary Kelly. Grammar and Dictation—1st pr Catherine Hetherington, 2 Emma Trumble; 1st acc Mary Ann Quinn, 2 Mary McEnry. English Analysis—1st pr Margaret Trumble, 2 Mary Kelly; 1st acc Mary Vincent Nolan, 2 Sophia Ross. Arithmetic 1st pr M. A. Quinn and M. V. Nolan, 2 Mary McEnry; 1st acc Emma Trumble, 2 M. Kelly and Bidelia McNamara. Sacred History and History of Canada—1st pr Emma Trumble, 2 Catherine Hetherington; 1st acc Margaret Trumble, 2 Bidelia McNamara. Geography—1st pr Bidelia McNamara, 2 Catherine Hetherington; 1st acc Julia McEnry, 2 Mary McEnry. Writing—1st pr M. V. Nolan and B. McNamara, 2 Margaret Trumble; 1st acc Catherine Hetherington, 3 Mary Kelly.—Grammar and Dictation (French)—1st pr Mary McEnry, 2 Mary A. Quinn; 1st acc Emma Trumble, 2 Audélie Audy. Grammatical Analysis—1st pr Emma Trumble, 2 Mary Kelly; 1st acc Catherine Hetherington, 2 Mary McEnry. Reading and Vocabulary—1st pr Eugénie Bouchard, 2 Mary Kelly; 1st acc M. A. Quinn and M. McEnry, 2 Catherine Hetherington. Translation—1st pr Catherine Hetherington, 2 M. A. Quinn; 1st acc M. McEnry and M. Kelly, 2 Bidelia McNamara.

SECOND DIVISION.

Good Conduct and Assiduity—1st pr Ellen Nolan, 2 Sophie Dubé; 1st acc Catherine Mylett, 2 M. A. O'Mally. Religious Instruction—1st pr Mary Ryan, 2 Bridget Hawley; 1st acc Ellen Nolan, 2 Mary Noonan. Grammar and Dictation—1st pr Catherine Mylett, 2 Annie Proctor; 1st acc Ellen Nolan, 2 Kate Clancy and M. Noonan. Translation—1st pr Catherine Mylett, 2 M. A. Montgomery; 1st acc Ellen Nolan, 2 Mary Ryan. Geography—1st pr Mary V. Nolan, 2 Mary Noonan; 1st acc Sarah Newton, 2 Mary Ryan. Grammar and Dictation (French)—1st pr Julia McEnry, 2 Sophia Ross; 1st acc Mary V. Nolan, 2 Sophie Dubé. Reading and Vocabulary—1st pr Julia McEnry, 2 Amanda Chandonnet; 1st acc Amanda Déry, Catherine Mylett. Arithmetic—1st pr Ellen Nolan, 2 Audélie Audy and E. Bouchard; 1st acc Mary Noonan, 2 Sophie Dubé and C. Mylett. Sacred History—1st pr Ellen Nolan, 2 Annie Proctor; 1st acc Catherine Mylett, 2 Mary Noonan. Writing—1st pr Julia McEnry, 3 Bridget Hawley; 1st acc Catherine Mylett, 2 Kate McGobrick.

THIRD DIVISION.

Good Conduct and Assiduity—1st pr Catherine Hogan, 2 Julia O'Mally; 1st acc Margaret Hearn, Margaret Mulcare. Religious Instruction—1st pr Catherine Hogan, 2 Eliza Jennings; 1st acc Margaret Mulcare, 2 Margaret McNamara. Grammar and Dictation—1st pr Catherine Hogan, 2 Kate Proctor; 1st acc Alice Ryan, 2 Adrienne Plamoudon. English Reading—1st pr Ellen Atherdon, 2 Ellen Murphy; 1st acc Margaret Mulcare, 2 Margaret Hearn. Geography—1st pr Ellen Nolan, 2 Mary A. O'Mally; 1st acc C. Mylett and M. McNamara, 2 C. Hogan and Kate Clancy. Writing—1st pr Eliza Jenuings, 2 Sophie Dubé; 1st acc Margaret Mulcare, 2 Ellen Murphy. Reading and Vocabulary—1st pr M. A. Montgomery, 2 Mary Noonan; 1st acc Ellen Nolan, 2 Kate Clancy.

FOURTH DIVISION.

English Grammar—1st pr Margaret Mulcare, 2 Margaret Hearn; 1st acc Susan Mullin, 2 Ellen Murphy. Geography—1st pr Mary A. Swindel, 2 Elizabeth Denery; 1st acc Sophie Dubé, 2 Susan Mullin. Reading and Vocabulary—1st pr Kate McGobrick, 2 Susan Mullin; 1st acc Margaret Mulcare, 2 Joanna Walsh. Sacred History—1st pr Margaret Hearn, 2 Susan Mullin; 1st acc Kate McGobrick, 2 Joanna Walsh. Arithmetic—1st pr Susan Mullin, 2 Adrienne Plamondon; 1st acc Margaret Hearn, 2 Joanna Walsh.

JUNIOR CLASS.

FIRST DIVISION.

Good Conduct—1st pr Annie Workman, 2 Florence Loftus; 1st acc Minnie Noonan, 2 Bridget Walsh. Assiduity—1st pr Florence Loftus et Minnie Noonan, 2 Bridget Walsh. Religious Instruction—1st pr Jane Hawley, 2 Honorah Reed; 1st acc Florence Loftus, 2 Minnie Noonan. English Reading and Spelling—1st pr Honorah Reed, 3 Margaret Donovan; 1st acc Bridget Walsh, 2 Jane Hawley. Sacred History—1st pr Florence Loftus, 2 Annie Workman; 1st acc Minnie Noonan, 2 Honorah Reed. Geography—1st pr Florence Loftus, 2 Minnie Noonan; 1st acc Isabella Watters, 2 Jane Hawley. English Reading—1st pr Annie Workman, 2 Minnie Noonan; 1st acc Clarisse Chandonnet, 2 Honorah Reed. Arithmetic—1st pr Bridget Walsh, 2 Isabella Watters; 1st acc Jane Allen, 2 Fanny Walsh. English Grammar—1st pr Annie Workman, Minnie Noonan; acc Honorah Reed. Writing—1st pr Bridget Walsh, 2 Lizzie Craig; 1st pr Fanny Walsh, 2 Annie Workman.

SECOND DIVISION.

Good Conduct—1st pr Ellen Cannon, 2 Louise Mylett; 1st acc Ellen Crotty, 2 Alice Murphy. Assiduity—Eliza Drouin, 2 Lizzie Noonan. Religious Instruction—1st pr Ellen Crotty, 2 Alice Murphy, acc Lizzie Noonan. English Reading and Spelling—1st pr Ellen Cannon, 2 Louisa Mylett; 1st acc Lizzie Noonan, 2 Alice Murphy. Arithmetic—Lizzie Noonan, 2 Eliza Drouin; acc Louisa Mylett. History and Geography—1st pr Alice Murphy, 2 Eliza Drouin and Ellen Crotty. Writing—Rosanna Crahms, 2 Clarisse Chandonnet.

THIRD DIVISION.

Good Conduct and Assiduity.—1st pr Fanny Hogan and Agnes Foley, 2 Ellen Carmody; 1st acc Sarah Hart, 2 Ellen Nolan. Reading and Spelling (English)—1 pr Ellen Carmody, 2 Jane Donovan; 1st acc Sarah Hart, 2 Ellen Nolan. Sacred History—1st pr Ellen Carmody, 2 Sarah Hart; 1st acc Agnes Foley, 2 Margaret Donovan. Arithmetic—1st pr Joannah Collins. Writing—1st pr Lizzie Noonan. Religious Instruction—1st pr Agnes Foley, 2 Ellen Carmody and Fanny Hogan; 1st acc Sarah Hart, 2 Ellen Nolan.

FOURTH DIVISION.

Religious Instruction—1st pr Julia Dubé, 2 Jane McLane. English Reading—Esther Casgrain, 2 Emma Fisher; 1st acc Jaue McKlane, 2 Julia Dubé. Arithmetic—1st pr Esther Casgrain, 2 Julia Dubé; acc Emma Fisher. Writing—1st pr Jane McKlane, 2 Bridget Hogan, 1st acc Emma Fisher, 2 Jane Donovan.

—

Jacques Cartier Normal and Model Schools.

Monday, the 19th of July last, brought the labours of the year of the above named institution to a close.

The Chair was occupied by the Hon. Attorney General Ouimet, and amongst the others present were C. S. Cherrier, Esq. Q. C.; Canon Lamarche, Revd. Mr. Lenoir, Director of Montreal College; Revd. Mr. Tassé, Superior of Ste. Thérèse College; Revd. Jos. Aubry, D. D., several Gentlemen of the Seminary of S. S.; the Jesuit Fathers, the Oblate Fathers, numbers of the Clergy from the city and country, besides the parents of the pupils and frieuds of education.

The *Séance* was opened by music, instrumental and vocal under the able direction of Professor Brauneis.

Before the distribution of prizes the Revd. Abbé Godin, gave a very interesting recital of his mission to Europe.

After this, the distribution of prizes to the pupils of the Model School took place. Then came the distribution to the Pupil-Teachers of the Normal School, in the presentation of which the Revd. Principal paid some delicate and well merited compliments to several of the Teachers. Now may be said to have arrived the most interesting portion of the *séance*, namely the presentation of Diplomas, kindly performed by the Hon. Attorney-General Ouimet,—the names of the successful Candidates will be found under the head of Official News.

The whole audience applauded the new Teachers; and the Principal's remarks, eulogistic of the labour and good conduct of the pupils during the year just ended, were warmly received by the assembly. Never, said he, since I became Principal of the Normal School, have I had greater reason to be satisffed with students. If any credit is due to others than the pupils it must be shared in by the Professors, who have laboured zealously and successfully for the advancement of their pupils.

One of the staff, who has ably assisted the Principal during the last three years, is about, to leave the Normal School, to assume the responsible duties of Director of Ste. Thérèse College, a post held by the present worthy Principal, before he was selected by the Hon. Minister of Public Instruction to fill the important position of Principal of the Jacques-Cartier Normal School.

The Hon. the Attorney-General Ouimet being called upon to address the audience, said, he regretted exceedingly that the enemies of the Normal School, if it had any, were not present at this seance, as they undoubtedly would have become convinced that it is not only an excellent Institution but one indispensable to the country, because it has for its object the preparation of Teachers, who will spread the benefits of a good education over the country, thereby contributing powerfully to make good citizens.

The Normal School has acquitted itself of its task, in a manner that reflects credit on our country. Many old prejudices still exist in the minds of many againsts teachers, and by consequence against institutions where they are trained; these prejudices have caused teaching to be regarded as an humble career in which devotedness to the cause has not been rewarded by the esteem and gratitude it deserves.

It is only just, however, to remark that all right thinking men to day, appreciate the honorable calling of the Teacher, thanks to the institutions in which they have been specially prepared for their mission, and to the Teachers themselves who have done much to ennoble the profession while in it, as well as to shed lustre on other professions after leaving it.

It is with great pleasure, said Mr. Ouimet, that I have heard the Principal eulogize the application and good conduct of the Pupils.

May these young men thus continue ; it will maintain the credit of the Normal School that has trained them, and reflect honor on the Government that supports the Institution.

Mr. Ouimet regretted that unavoidable circumstances prevented the presence of the Hon. the Minister of Public Instruction, who, it is well known, takes a warm interest in the institution.

He (Mr. Ouimet) would not fail to convey to Mr. Chauveau the great pleasure he had experienced in being present at the proceedings of this day.

In concluding, Mr. Ouimet, thanked the Principal for having invited him to preside at the meeting for the distribution of prizes, and at the same time hoped the pupils would accept his best wishes for their success in their new sphere of life.

Mr. Cherrier who is a devoted friend of education and the Normal School was present this year, as usual, to encourage, by the voice of experience, the growing progress of the institution.

He said it was unjust for those, who saw material progress march with railway speed, to expect that an institution so recently founded as this was, could produce all the fruits of promise. They forgot, he said, that time is always necessary to establish anything good and durable. The Institutions of a country, are like its laws which must not be hurriedly made, nor when made destroyed before they have had time to produce the results expected. Eleswhere Normal Schools have given a victorious answer to those who say we have done too much for this Institution.

The *séance* was terminated by singing *God save the Queen.*

MODEL SCHOOL PRIZE LIST.

English Department.

4TH CLASS.

Spelling.—1st pr John Kelly, 2 John Kavanagh ; 1st acc Henri Lamoureux, 2 David Belair, 3 Jos. McLoughlin. Versions (French into English)—1st pr D. Belair, 2 F. Martin; 1st acc H. Lamoureux, 2 D. Colorette, 3 E. Vannier. Reading—1st pr J. Kelly, 2 ex acquo Jos. McLaughlin, R. Ranson ; 1st acc J. Kavanagh, 2 F. Francis, 3 D. Belair. English Grammar—1st pr J. Kelly, 2 J. Kavanagh ; 1st acc Jos. McLoughlin, 2 H. Lamoureux, 3 D. Belair. Geography—1st pr J. Kelly, 2 J. Kavanagh ; 1er acc H. Lamoureux, 2 F. Martin, 3 E. Vannier. Application—1st pr E. Vannier, 2 L. Belanger; 1st acc D. Belair, 2 D. Colorette, 3 J. Kavanagh.

3RD CLASS.

Spelling—1st pr Jos. Drouin; 1st acc J.-Bte. Rolland, 2 James Kelly. Reading—1st pr Louis Gauthier; 1st acc J. Kelly, 2 F. Gadoua.

2ND CLASS.

Spelling—1st pr John Hughes ; 1st acc A. Boivin, 2 A. Chartrand. Reacing—1st pr A. Boivin; 1st acc John Hughes, 2 A. Chartrand.

1ST CLASS.—1ST DIVISION.

Spelling and Reading—1st pr G. Couillard; 1st acc A. Charbonneau.

2ND DIVISION.

Spelling—Prize—P. Bourque ; 1st acc Z. Mathieu, 2 W. Colorette. Accessits Henri Lamoureux and David Belair.

College of St. Laurent.

The annual distribution of prizes of the St. Laurent College took place on the 7th instant. The weather was beautiful, and the friends of the pupils and of the institntion, came in force to see the attendant ceremonies.

The *séance* was presided over by the Rev. Father Saurin. Among the distinguished visitors were Hon. Att'y-General Ouimet, Hon. Judge Beaudry, Rev. Mr. Bayle, Superior of the Seminary of St. Sulpice, Monseigneur Vinette, Father Sache, S. J., Mr. Deguise, Dr. Tasse, and the Hon. Mr. Lacoste.

The ceremonies were opened by the band of the College, which, during the day played several well chosen pieces. An address on Eloquence was given in French by Mr. Brodeur, a pupil, and one in English, on 'Reputation,' by M. P. Sisk. Dramatics formed no small part of the entertainment, two pieces being played, one in English, the other in French. The particular excellence of these consisted in the accuracy with which the parts were learned. After the light and amusing part of the programme, came the distribution of prizes, which were many, and evidently very acceptable to those who received them.

After the prizes had been given, farewell addresses were spoken by D. Rosaire, Montreal, in French and English, and by Edward Mahon, New York in English. Hon. Att'y-General Ouimet then spoke at considerable length in French, recommending the teachers in the College for their excellence, and for the proficiency which their scholars had attained. He also mentioned the commercial course which he said was very thorough, and of great value to the young men studying there.

The Rev, Father Saurin, of Notre Dame du Lac thanked the Attorney-General for his kind remarks concerning the teachers, and testified to the interest which he took in the school. After a pleasant morning spent in the college, the party broke up. A very fine dinner was served in the refectory of the College, to the invited guests.—*Gazette* July 8th.

Montreal Collegiate School.

EXAMINATION PRIZE LIST.

First Class.—Alexander Robertson, Beeton's Universal Dictionary; Charles Berthelot, Half Hours in English History.

Second Class.—Robt. Nicholson, Half Hours with the Best Authors ; E. E. Gilbert, Half Hours with the Best Authors.

Third Class.— Henry Reindhart, Men of History ; Henry Reindhart, School Boy Honour.

Fourth Class.—Ebenezer Muir, A Year at the Sea Shore, Ebenezer Muir, The World at Home.

Fifth Class.—George Baxter, Shepherd of Bethlehem, George Baxter, Voyage Round the World.

Sixth Class.—T. C. Miller—Round the World.

T. W. Wilson—Smith's Round the World.

French Prizes.—Alex. Robertson—Œuvres Choisies de J. Racine.

James Shannon—Guillaume le Conquérant.

George Pratt—Voyage dans l'Inde Anglaise.

E. Muir—La Chaumière Irlandaise.

Honourable mention was made of John McLennan, James Morgan, Ernest Lacroix, J. Shannon, J. Dunn, W. McLennan, F. McLennan, Jas. Walker, Robt. Lindsay, D. McLennan, H. Buchanan, Chas. Clare, John Garth, Jno. Swan, A. Tidmarsh, B. Moserip, E. Milloy, A. Tylee, A. Seybold, J. Barclay, Robt. Auld.

Additional Prizes.—John Dunn, Percy's Tales of the Kings and Queens of England ; James Rea, Buckland's Noble Rivers; John McGill, Afar on the Forest; Lewis D. Ross, Little Harry's Troubles.

Christian Brothers' School, St. Lawrence Ward, Montreal.

The distribution of Prizes to the English speaking portion of the Brothers' School, St. Lawrence Ward, came off on Friday, the 16th July. The large Hall was tastefully decorated, and the friends and acquaintances of the scholars filled every available seat, in order to witness the ceremony of the distribution, etc.

There were a good many gentlemen of the city present, amongst whom we observed Rev. Father Dowd, of St. Patrick's, and several other clergymen; C. S. Rodier Esq., ex-Mayor, and Marcus Doherty, Esq., Advocate. The Rev. Father Dowd occupied the chair.

Several dramatic and musical pieces were performed in an admirable manner, and all seemed highly pleased with the proficiency and ability displayed by the young performers. After the distribution of prizes, the Rev. Father Dowd complimented the pupils on their ability and industry, and said that he was chary of giving praise, unless where he was satisfied that praise was due; but he had no hesitation in saying, on the present occasion, that the pupils of St. Lawrence School merited the very highest enconiums he could give them. C. S. Rodier Esq., next addressed the scholars, in French.—He expressed himself highly delighted with what he had seen, and hoped that they would go on increasing their store of useful knowledge, and, by so doing, reflect credit on themselves and honor on the institution that was sparing no pains or expense to implant in their minds the germs of piety and learning.

Marcus Doherty, Esq., rose to pay his tribute of praise to the unmistakable evidences of talent and ability he had observed during the

performances that had just terminated. He said he could not help contrasting the advantages youth had at the present day of becoming instructed in all that elevates and refines the mind, with the disadvantages that had to be encountered when he was a school boy, by those who desired to learn even the ordinary branches of an English edueducation.

He remarked that they should feel grateful for the facilities afforded them of becoming so well instructed in all that was necessary for their future success, and exhorted them never to forget the obligations they were under to their devoted masters, who so unceasingly labored for their advancement.

The proceedings were brought to a close about noon, having commenced at about half-past nine in the morning.

In the afternoon, at 5 o'clock, the musical and dramatic performances of the French pupils of the School commenced. The inside of the building was filled with anxious spectators, an hour before the appointed time.

We noticed amongst the invited guests, Rev. Mr. Rousselot, who occupied the chair, Rev. Mr. Barbarin, and other gentlemen of the Seminary; Mr. J. J. Curran, Advocate, Mr. Leblanc, Advocate, Dr. Beaubien, Mr. D. Barry, and others.

In giving an account of such entertainments as the present one, people are always more or less inclined to say something *couleur de rose;* but really the singing and acting, on the occasion, were so good that the most fastidious critic could scarcely find fault. The programme was so well carried out, and the pieces, from beginning to end, so well performed that it is not easy for us to say which was the better.

The distribution of prizes occupied about twenty minutes, at the end of which Rev. Mr. Rousselot, of the Parish Church, eulogized the pupils on their general proficiency, and on the very great success of their entertainment. He said that their very fine singing at Mass and Vespers, during the year, had attracted the attention of all, and, no doubt, many would miss them from their accustomed places, but he hoped to see them all back again, when Vacations were over. He returned thanks to Brother Facile, the founder of the Christian Brothers in this country, and to the masters who conducted the school for their labors in bringing such encouraging results, and he hoped that their persevering endeavours to diffuse the blessings of education amongst those who were most in need of instruction—the poor—would meet with the rewards that God had promised to all who would labor " for his sake."—*True Witness.*

Brothers' School, St. Ann's Ward, Montreal.

The annual distribution of prizes took place at the above school, on Thursday, the 15, July.

The large Hall of the institution was literally crammed with the parents and friends of the pupils; and scarcely was there standing room for those who crowded the passages wishing to get a view of the performance.

The stage erected at the upper end of the Hall was very appropriately decorated with flags and banners on which were inscribed mottoes suiting the occasion. Immediately in front of the stage were placed the seats intended for the clergy and invited guests, amongst whom we noticed the Rev. Father Hogan, St. Ann's Church, who occupied the chair, Rev. Father Bakewell, St. Patrick's Church, and Rev. Father Barbarin and others of the Parish Church whose names we could not learn; Bro. Facile, Superior of the Brothers in America, Bro. Hosea, Visitor of the Brothers in Canada, Bro. Anthony, Director of the Schools of Montreal, Dr. Hingston, J. J. Curran, Esq., D. Barry Esq., P. J. Coyle Esq., and many others.

At about half-past one o'clock, the performance commenced by a Grand Overture, very artistically executed, by the Brass Band of the Brothers' boys.

The next piece on the programme, " Vacation," a chorus by the pupils, was nicely sung and brought forth frequent rounds of applause.

The singing and dramatic performances being brought to a close, the distribution of Prizes commenced. The names of the successful competitors were called out, and one after another came forward to receive, from the hands of the clergymen and visitors in turn, the rewards of their talents and industry, Rev. Father Hogan complimented the pupils on the very great progress they had made during the year in the different branches of their studies. There was one fact, he stated, that gave him great pleasure, and that was that, in solving the questions given to the various Brothers' Schools, as a test of mathematical ability—the students of St. Ann's School carried off the palm from all the others, thereby showing their greater proficiency in mathematical branches.

He impressed upon their minds, in a very feeling manner, the great obligations they were under to their masters for their endeavors to educate and make them fit to discharge the duty of any situation they may be called upon hereafter to fill in the business world.

The rev. gentleman concluded by wishing them a happy Vacation, hoping to see them all back again, when the school opened in September.—*Ib.*

Deaf and Dumb Asylum.

There was given an interesting display of the progress in their studies made by the afflicted pupils of this institution, on Thursday the 1st, July. The examination was searching, and the proficiency of the pupils was most apparent. At the close of the ceremony a very interesting address was delivered by Mr. O. Dominique once a pupil of, and now a teacher in, the institution. M. Cherrier also gave a short and pithy address at the request of the Director, and the proceedings were terminated by a few appropriate words from the Reverend Canon Moreau.—Great credit is due to M. Belanger for the good results of this charitable institution upon the unfortunate Deaf and Dumb.—*Ib.*

Female Institutions.—Villa Maria.

On Wednesday last, the annual distribution of prizes, medals and diplomas took place at the Convent of Villa Maria (Monklands) in the presence of a large and fashionable audience. Did space permit we would dwell on the charming *coup-d'œil*, the vast hall presented, decorated with flowers and festoons of summer foliage these latter forming a suitable back ground to the rows of graceful young girls seated in semi-circle on the elevated platform.

The introductory piece Grand Overture to Henri Quatre, was performed on six pianos and three harps, by the Misses Pouliot, Desbarats, Holden, Carr, Leblanc, Newcomb (piano) Vennor, Leprohon and Tremblay (harp) Then came a well spoken dialogue in French, followed by a musical quatuor, performers, Misses Coyle, Desbarats, Chaput, and Tremblay.

The part of the entertainment, however, which seemed to enlist most fully the interest of the audience, and which called forth the most animated and repeated applause was a Charming Operette composed for the occasion, and founded on a page from the early annals of the Congregational Convent. The personages in this latter piece were the Misses Desbarats, Leprohon and Migneault, three very attractive looking squaws, in faultless Indian costume, forming a most *piquant* contrast to their pale-face sisters, the Misses Leblanc, Kinton, Judah, Vennor, Orr, Clerk, Mullarky, Leveille, Murphy, Cunningham, Walsh and Chrystal, who attired in spotless white, took part in the same Operette. The music, vocal and instrumental, as well as the declamation, were really faultless.

The graduates were then called up to receive their diplomas, gold medals and prizes. Their names were the Misses Kinton, Joly, Leblanc, Archambault, Gordon, Walsh, Leveille, Chaput, Gauthier, and Migneault.

A brilliant Fantasia from Masaniello, for one piano and three harps followed, then honours and prizes were distributed to the young ladies of the superior course, as also of the first, second, third, fourth, fifth and sixth classes.

Special prizes were also awarded for proficiency in those all important branches of feminine education, the culinary art, domestic economy and plain needle work. Particular attention has of late years been given in this institution to those oft-neglected yet eminently useful accomplishments, and we have been assured that the taper fingers that can draw such ravishing melody from harp or piano, can ply the needle, and prepare culinary dainties with equal skill. We feel assured that in our earnest approval of this important innovation, we will not be singular, and that others, as well as ourselves, will listen in the future to the " concourse of sweet sounds," or gaze on dainty embroidery, artistically finished drawings, with all the more enjoyment, knowing that the fair beings to whom we owe the pleasure of the moment, can with equal skill, direct when called on, our homes and households.—*Montreal Gazette,* 31st June, 1869.

St. Antoine Street Academy.

Montreal owes to the Sisters of the Congregation not only the two first class educational institutions of Villa Maria and Mount St. Mary's but also two Superior Academies for day scholars and half-boarders, that of St. Denis street, and another established in St. Antoine street two years ago. At the public distribution of honors and prizes to the

pupils of the latter Academy, which took place on July 7th, we had the pleasure of assisting, and were delighted with the proficiency displayed by the pupils.

The distribution was held in the large hall at Mount St. Mary's for the sake of more spacious accomodation, and the apartment, which was gracefully decorated for the occasion with flowers and foliage, was crowded with spectators to its fullest extent. The first part of the programme was rendered by the junior pupils, and one could not help speculating, as the youngest members of the smiling band came forward, and singly or collectively, as the case might be, acquitted themselves of their different parts, either in music or recitation, of the great amount of skilful training and patient instruction the good Sisters must have bestowed on them, to have enabled the little ones to acquit themselves so well. After the distribution of prizes to the sixth and seventh classes of the preparatory course, crowns for good conduct were given, and when the happy winners of these latter honorable distinctions had re-taken their seats, some excellent vocal music followed, succeeded by a brilliant *morceau* performed on two pianos and harmonium. A French dialogue entitled "L'Étude et le Plaisir," in which the speakers well sustained their parts, was followed by another, equally well spoken, in English, "Hommage a Marguerite Bourgeois." Honors of the first course were then awarded, and prizes distributed to the elder classes, as also the prizes of proficiency in religious instructions and that of good conduct. These two latter handsome rewards, as well as some others, were generously given, we understand, by the Rev. Canon LeBlanc, under whose spiritual direction the Academy is placed. There was much changing of position and stretching of necks to see who were the fortunate recipients of these latter distinctions, as well as those who obtained the honors of the first course, and we regret that owing to our not knowing the names, we cannot give them to our readers. The performances were interspersed throughout with excellent music, both vocal and instrumental, which elicited, more than once, warm applause from the audience. Very handsome specimens of fancy work, embroidery, and plain sewing were exhibited, proving that the Academy of St. Antoine, in this respect as well as in others, is certainly deserving of the favorable reputation it has already acquired.—*True Witness.*

Hochelaga Convent.

On Saturday 3rd July last, the Sisters of the Convent of Hochelaga gave a grand *Matinée Musicale* well worth noticing. Indeed, we are sorry that the unfortunate circumstance of the Superior General being sick, prevented the display of the other branches taught in this establishment.

As we arrived a little before the time appointed, one of the ladies (Sister Marie Thais) had the kindness to show us through the Establishment. It is seldom in an Institution of this kind everything is so well arranged for the comfort and health of the pupils. In this the division of the apartments is perfect. The classes, a magnificent *suite* of rooms well ventilated, are only equalled by the well divided dormitory where every convenience is to be found.

The concert was given in the grand parlour. Fifteen young ladies performed the Grand March from Czerny with an admirable *ensemble.* —Miss F. Hewbach sung the "Grand Air" from La Juive. This young lady has a pretty Soprano voice, well developed and of a pleasing effect. The overtures to *Zampa* and *Oberon* for piano, the first executed by four and the second by six young ladies, were very satisfactory, some very good Duets were sung with correctness and taste. Miss Carmel in "Le Souvenir du Théâtre Italien," was perfect; her delicacy, vigor, brilliancy, and style, in this brilliant Morceau, were equally demonstrated. She promises to become a first class pianist. The duet from "Trovatore," played by Misses Valois and Carmel, evinced talent, and these young ladies deserve great credit for the manner in which they executed their part.

A grand duo "Norma," by Miss Hewbach and Miss McGlynn, followed, Miss Hewbach sung well, and Miss McGlynn sung her part in this duet admirably.

The Matinée given at the Convent of Hochelaga does great credit to Madame Petipas, the Professor of piano and singing, at the Establishment. This Lady deserves the thanks of the Montreal public for devoting herself to imparting to others what she possesses to so high a degree, and her reputation as a Professor will certainly be on a par with her reputation as an artist.—Knowing the great difficulty of this admirable art of singing, the change effected by this lady is surprising. Purity of tone and suppleness in execution, the difficult art of breathing in proper places, without which singing ceases to be pleasing: all these Madame Petipas communicates to her pupils, but to these fine qualities of her pupils in singing, must be added that broad conception of the subject, that agility in execution, that true accentuation which are characteristics of her pupils in the piano. Thus in a very short period, thanks to Madame Petipas, there will be here a number of first rate pianists endowed with that rarity in musical circles.—*Herald.*

Educational Endowment.

There is no subject that is so much talked about as education. Every one has an idea about it, which is more reasonable than every body else's. Every one thinks he has a right to find fault with existing systems, and sets forth his own pet theory as a panacea for all moral ills. The most ignorant School Commissioner, the most shallow diploma-furnished preceptor, the most empty-headed payer of school-rates, —each in turn has his say in the matter. None of them is satisfied. Nothing is right. "Reform it altogether" is the general outcry. And yet very few set themselves earnestly and practically to the work of reform. Here and there a teacher turns aside from the rut of custom and prejudice and puts life and energy into the ordinary dull routine of his duties, and succeeds, perhaps, in awakening an interest in the *laissez faire* fault-finders around him, —a very hard thing to do, for the most persistent grumblers are generally the most inactive and irrational when real service is required. Now and then a Parish or Municipality thus roused, may come to the point of acting out, or at least, co-operating with the teacher's plans, even, it may be to the point of liberality. They may be brought to see that croaking, however loud and long-continued, cannot take the place of exertion and enterprise, so they furnish themselves with all needed educational appliances, material and intellectual. It is thus only that any really good schools have been established in any part of this Province; it is thus that Ontario has its regular gradation of Elementary, Model, and Grammar schools, culminating in the College and University. Local efforts,—the feeling of educational needs leading to endeavor to supply them—has been the cause of their success. In Quebec here, it is our indifference to education,—practical indifference, nothwithstanding all our mutterings and bickerings– that has left us, in this respect, so far behind our co-provincials.

Every step in progress must arise *ab intra*—from conviction, from principle. No outward pressure awaits to produce a thoroughly right action, no force of example can compensate for the absence of conscientious motives. This is true in the matter of education as in everything else. If in any town or village or parish there is a poor school building, and an indifferent, because badly paid teacher, we are generally told that it is all the fault of the Government. Sometimes, no doubt, the Government is slack or one-sided. It has its sins to answer for, and we are not its apologist. But we hold that in some respects it has borne more than its merited burden of abuse. In this one of education, perhaps, amongst others. At any rate we believe that, whatever power has been brought to bear on them, our sages of the ancient capital have been trying to do their duty fairly, in this particular, for some months past, so at present we will leave the government alone.

What we wish to lay before our readers is the almost total want of public spirit displayed by our wealther citizens, and their extreme unwillingness to put their hands into their pockets. They will grumble and fume and point to abuses uncorrected and needs unsupplied,— but when it comes to the sticking point of doing something themselves towards either correction or supply, they will not move a finger. We refer especially to the paucity and poverty of school endowment in this province. With two or three noble exceptions, none of our princely merchants have contributed anything to this purpose. It does not seem to have entered their heads as a good way of adding to the prosperity of the country. They all seem to have sought some other channels of benevolence, and yet none, we think, could be of more practical benefit to the country.

Let us take one instance to which our attention was lately directed, that of Masson College, Terrebonne, which is doing an immense amount of good, in the diffusion of sound, practical knowledge—hitherto a want among institutions of its class. Of course, it is not every one that could found so palatial a structure as the Masson College, but why not combine, if necessary? Good works do not lose their merits by being done in company, and a tolerable education might be imparted in a less imposing edifice. We merely mention it, in fact to shew what may be done by good will with ample means rightly directed. And what we deduce from its existence and present prosperity is that no place, however inconsiderable, would be without educational facilities suited to its wants, if those who ought and were able to supply them, would vie with each other in generous effort and desire to set matters right rather than in vapid declamation against existing ills.

Almost every town or village rejoices in the presence of a few rich persons whose charitable feelings are stagnant for want of some proper mode of egress. How they spend their money, though, no doubt, that is their own business, is often a mystery. Sometimes they leave it to be spent after their death with a rapidity of disbursement which they had never imagined. Now, if only such as these could be brought to invest some of their spare treasure in educational endowments, to be repaid them in thankful interest even in their lifetime, what a glorious net-work of schools and academies would cover the map of this province.

Nil durum amanti. If we really desire good and efficient education. we can have it. The Government, will do their part if we do ours.—*St. John's News* July, 30th., 1869.

Books and Current Exchanges Received.

From Dawson Bros., Montreal, Text Book of Geography, by Dr. James Douglas, Teacher of English, Edinburgh. In our next we shall take occasion to say a word of this work. From what we have read of the work we are much pleased with is matter and arrangement.

The Maine Normal for August.
The Canadian Journal for July.
The Minnesota Teacher for August.
Hearth and Home up to latest date.
Peter's Musical Monthly for August.
The American Journal of Science and Arts for July.
The Cincinnati Medical Repertory for July.
Advertisers Gazette for August.
The Schoolmaster for July.
New Dominion Monthly for August.
The Massachusetts Teacher for August.
Journal of Education (St. Louis), for July.
The California Teacher for July.
The Pennsylvania School Journal for August.
Indiana School Journal and Teacher for August.
Packard's Monthly for August and September.
New Dominion Monthly for September.
The Young Crusader (No. 9) for September.

MONTHLY SUMMARY.

EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

—*New School on Workman and Delisle Streets.*—The citizens will be glad to hear of the progress the Protestant School Commissioners in Montreal are making under the Act of last session of the Legislature of Quebec. That Act empowered them to issue debentures to build school houses and the Goverument of Quebec, by Order in Council, has authorized them to issue debentures to the amount of $25,000. The interest on these debentures is to be paid on the first of May and the first of November every year, being the same days on which the interest on City of Montreal debentures is paid; and it is to be paid by the City Treasurer, the city guaranteeing the payment, and protecting itself by deducting an amount necessary to pay the interest and sinking fund, which it collects, handing the balance over to the Commissioners. The arrangement is an excellent one. The city, in fact, endorses the obligation of the School Commissioners, and manages the transaction, thus making their school bonds as good as the city bonds; and it is perfectly secure in doing so, seeing that it has the means of repayment in its own hands. There is, moreover, propriety in its doing so, as the schools to be erected are really the property of the city, and intimately connected with its welfare.

The use the Commissioners have made of the advantage thus obtained the citizens will soon see. Besides improvements to existing schools one large new School House is being erected at the extreme west end of the city one side of which will face on Workman Street, the other on Delisle Street, the school site occupying the entire space between these streets, with ample ground secured for trees and playgrounds for boys and girls respectively. The building is contracted for to be finished by the first November next, and is now very rapidly going up. Its cost, without furniture or heating apparatus, is to be $20,000. Its length will be 97 feet, its breadth in the narrowest place 53 feet, and the extensions at the two ends 60 feet. It is to have a tower. The building material is pressed brick, with stone facing. It is intended that in the interior construction and its adaptation for the purposes of a school every improvement which science and experience have up to this day discovered shall be brought into play, to secure the comfort, the health, and cleanliness of the scholars. Particular attention will be given to the warming and ventilation. The best teachers that can be obtained will be engaged at the highest salaries. The number of scholars to be taught in this school is calculated at 500. The school fee will be put as low as twenty cents per month per scholar, and in cases where more members than one of a family go to the school the fee will be ten cents a month for each of the others after the first.

It may be well to say a few words respecting the site selected by the Commissioners for building this school. It is on the tract of ground recently laid out by Messrs. W. Workman and A. M. Delisle for building lots, and a new town is rapidly springing up there. There are already located in this place large glass works, tin factory, Mechanic's Institute Reading Room, &c., and it will undoubtedly very soon be the centre of a dense population. The site is elevated, being on a bank of gravel five feet above the highest point the Griffintown flood has ever reached. The streets are sixty feet wide and well gravelled. Gravel furnishes one of the best road materials. For all these reasons this site has been judiciously selected by the Commissioners, and there cannot be a doubt that the opening of such a school will be a great blessing to the locality, the influence of which will be widely felt.

The Commissioners also intend to enlarge the British American School in Cotte street, so as to enable it to accomodate 500 children. This is a thoroughly well conducted school and the teaching is very effective

The Panet Street School is also to be enlarged. The upper part of the building used as a dwelling is to be converted into a school room capable of containing 450 children. This is to be made fifteen feet high, and in every sense commodious. The intervening lots between the school and De Salaberry street are to be purchased, and the buildings on them taken down so as to obtain a place for a play ground. This school is very succesful and the teachers in it are excellent.

All this progress is ground for profound satisfaction.—*Montreal Gazette.*

—*The Cost of Public Education.*—The account has been published of the sums expended out of the moneys voted by Parliament for public education in England and Wales between the 31st of March, 1858, and the 1st of April, 1868. The votes granted by Parliament were in an inverse ratio to the sums actually expended for the purposes of public instruction. In other words, while the parliamentary grants in 1858-9 amounted to £609,072 6s. 9d., and for the year ending March 31, 1868, to £573, 794 5s. 4d., the actual expenditure of money derived from subscriptions, school-pence, and other sources, which in the year ending in March, 1859, amounted to £788,461 16s. 4d., in 1868, had increased to £1,021, 184 0s. 1d. The total expenditure of public money during the ten years, ending in March, 1868, was £6,070,135 0s. 11½d; and this sum was supplemented by private contributions amounting to £8,991,405 8s. While the public grants for Scotland have for six years out of the decade remained nearly the same, the revenue from private sources show a healthy increase, having risen from £107,883 11s. 6d. in 1859 to £178, 390 7s. 11d. in 1868. The total of the grants during the ten years for Scotland was £1,012,452 17s. 5d.

—*University of Cambridge Local Examinations.*—Lord LYTTLETON presided at a public meeting held, May 14th, at the London University Buildings, Burlington Gardens, for the distribution of the certificates and prizes obtained at the last examination of students in the London centre, not members of the University. The Report of the Syndicate appointed to conduct the local examinations held in December last at 30 centres, states that 1,783 students entered, of whom 401 were girls, against 1,704 in the previous year, of whom 252 were girls. In the number of junior boys there is a decrease of about 3 per cent, and in the seniors about 20 per cent; while in the number of junior girls there is an increase of about 71, and of seniors of about 77 per cent. The per centage of failures among the seniors boys and junior girls is considerably beneath that of the previous year. About 16 per cent of the junior boys and 10 per cent of the junior girls were under 14 years of age; three of the senior boys and two girls had not completed 15 years. The subjects are English generally, religious knowledge, Latin and Greek, French, German, mathematics, chemistry, zoology and drawing. The noble Chairman, in opening the business, remarked that the Oxford and Cambridge local examinations were important features in the movement in favour of what was popularly called middle-class education. Glancing at the efforts made of late years to promote education, the institution of the system of public examinations at the two ancient Universities, its recent extension to the middle-classes, and its advantages, he turned to the report of the Royal Inquiry Commissioners, which he said had placed the whole subject of national education upon a footing altogether different from that on which it formerly stood, and added that if their recommendation should receive effect it would render it impossible that the important question of the education of the people should depend any longer upon mere voluntary effort, one of the proposals being that the whole of the endowed and the private schools of the country should be placed under some general management, which should embrace the whole country. He hoped that these local examinations would receive permanent establishment in any general measure that might be adopted because nothing could compete with the *prestige* which the high character, the antiquity, and acknowledged authority of the two great Universities of Oxford and Cambridge necessarily conferred in their certificates and honours. He recommended in order to test the efficiency of the instruction, that in future whole classes should be sent up for examinaation, instead of a few prominent boys from each school. He claimed credit for the University of Cambridge in having been the first to introduce an examination for girls, whose capacity for dealing with almost all educational subjects was, he believed, quite equal to that of boys. He deprecated the system of cramming, and

quoted from the report of the Syndicate to show that in too many instances the pupils sent up from some of the private schools were little better than parrot-taught, knowing nothing really of the subjects in which they were examined, while in respect to some of the girls, it was astonishing how ingenious they proved themselves in filling whole sheets of paper with well and grammatically written sentences having no meaning whatever.—*Papers for the Schoolmaster.*

—*Boston.*—The Boston Committee have voted to open a city school for deaf mutes under the charge of two Female Teachers, using the method of articulation in their instruction.

—*Westfield, Mass.*—The Normal School Building in Westfield is to be remodeled this season, with another story added, which will cost $12,000.

—*Stoneham, Mass.*—At a recent meeting it was voted to build a new School house for the High and Grammar Schools, the entire to cost about $20,000. and to be commenced immediately.

—*San Francisco, Cal.*—Teachers are to be employed to instruct the Chinese girls in San Francisco, where they are rapidly increasing.

—*Middlebury, Vt.*—The friends of Middlebury College have succeeded in raising an endowmtnt fund of over $100,000. Among the donors are John C. Baldwin, Orange, N. J., $22,500, with the wish that it be used for the endowment of a Professor ship; and Thaddeus Fairbanks of St. Johnsburry, $24,000 of which $20,000 is to establish two scholarships.

—California has been organising the Faculty of her University since last winter, and has advanced so far as to have secured four Professors, but still wants the following chairs filled; Mathematics; Modern Language; Agricultural and Horticultural Chemistry; Civil Engineering and Moral Phliosophy; Ancient and Modern History. They have elected Prof. John Lincoln, President, *pro tem.* at a salary of $6,000 per an, in gold. The four Professors elect, receive a salary of $3,600 each in gold. It is supposed the endowment will yield an annual income of near $75,000.

Chicago proposes to spend $795,000 on her schools, the coming year.

The Catholics in the United States have raised $168,000 to endow the American College in Rome.

—*The Indiana School Journal and Teacher* says: "It is witb no little educational State pride that we record the fact that Indiana, through her citizens, is joining ber sisters in educational donations. Ovid Butler, Esq., of Indianapolis, has recently endowed a chair in the N. W. C. University, by a donation of $10,000. Washington De Pamo, Esq, of New Albany, has within tbe last two years donated from $10,000 to $20,000 to the De Pamo College. Hon. John Purdue of Lafayette, donated last April $150,000 to the Purdue University.

— The return ordered recently dy the House of Lords, on the motion of Lord Russell, shows that in the last ten years sums amounting to £6,070,135 have been expended upon public education in England and Wales, out of moneys voted by Parliament, and in connection therewith, £8,991,405 obtained from other sources; of this latter sum, £4,554,333 came from subscriptions, and £3,241·326 from school pence. In Scotland, in the ten years, the expenditure upon public education out of moneys voted by Parliament has amounted to £1,012,452, and in connection therewith, £1,426,466 from other sources; £501,660 of it from subscriptions, and £667,985 from school pence. Of the expenditure in England and Wales, £2,650,102 went in building and administration, and in Scotland, £234,621.

—The amount required for public education, according to the estimates for the year ending March 31, 1870, in Great Britain, is £840,711, which is thus appropriated:—Administration: Office in London, salaries, £22,930 (increase on the estimate for last year, £398); extra copying, £2,000 (decrease, £500); incidental expenses, £700 (decrease, £750)—Inspection: Salaries, £36,995 (increase, £1,330; travelling allowances, £26,420 (increase, £362); poundage on Post-office orders, £450.—Elementray school, Code 1860, Scotland, augmentation of salaries of certificated masters and mistresses, stipends to pupil-teachers and gratuites to their teachers, stipends to assistant-teachers, £79,700 (increase, £1.200). —Great Britain, unexpired pensions, £560 (decrease, £20)—Revised Code, 1867, England and Wales, annual grants for day and evening scholars, £560,046 (increase, £49,367).—Great Britain, building and furnishing school premises, £38,000 (increase, £8,000).—Normal schools, annual grants to training colleges. £73,000. The details of this estimate give the salaries of 74 officers, including that of tbe vice-president, at £2,000; secretary, £1,500; two assistant secretaries, £2,000; ten examiners, £5,200. The details of the mode in which these sums are employed are very elaborately rendered, giving the population of school age, ages of scholars, proficiency of scholars examined, numbers of day and night scholars, school-houses built, enlarged, or improved, and number of teachers employd; of which last the total is 25,702, an increase of 2,904 upon the number of last year. The number of scholars present, on the average of the year, in Great Britain, was 1,163,368.

—*Endowed Schools Bill.* — The *Times* (June 29) thinks from the tenour of yesterday's debate in the House of Lords it may be taken for granted that the Endowed Schools Bill will become law without difficulty or delay. Another and an important advance will thus have been made towards supplying what every one admits to be one of the greatest wants of the country—a general diffusion of education. The unanimity with which the Bill, as amended by the select committee of the Commons, has been received may be taken as a proof that it does not embody the theories of very advanced reformers. There is a good deal yet to be fought over, and for some future session are reserved the controversies concerning compulsory attandance, Government control, graduated instruction, a Minister of Education, and the like. On these matters each man may reserve his opinion, and employ the time that will elapse before their reappearance in improving his knowledge of the subject, so as to be ready for it when it comes. The present Bill receives general support because it is a well-drawn measure, with a purpose on which all honest people must be unanimous.

— *Examinations in Science.* — The annual science examination of the Science and Art Department were brought to a close on Saturday, the 29th of May. This was the ninth general examination that bas been held since the establishment of the system of aid to instruction in science in 1859. The examinations are superintended by local committees. They were in this way held at 437 centres this year, whilst last year they were only held at 261. At that time there were about 15,000 students under instruction, this year tbere were 25,000; and the number of papers worked shows a similar increase, having risen from 13,112 to 23,997. The number of candidates in the various subjects was as follows:—In geometrical drawing there were 2,547, last year there were 1,337; in machine drawing 2,997, last year 1,671; in building, construction, and naval architecture 1,993, last year 1,206; in elementary mathematics 2,302 last year 1,390; in higher matheamtics 85, last year 33; in theoretical mechanics 631, last year 353; in applied mechanics 284, last year 167; in acoustics, light, and heat 1,350, last year 769; in magnetism and electricity 2,480, last year 1,038; in inorganic chemistry 2,166, last year 964; in organic chemistry 210, last year 123; in geology 609, last year 309; in mineralogy 67, last yerr 38; in animal physiology 2,227, last year 1,182; in zoology 303, last year 298; in vegetable anatomy and physiology 144, last year 112; in systematic and economic botany 90, last year 73; in mining 48, last year 41; in metallurgy 120, last year 81; in navigation 303, last year 219; in nautical astronomy 107, last year 86; in steam 148, last year 106; and in pbysical geography 2,786, last year 1,516. This is the first examination at which the scholarships of £100 per annum, founded by Mr. Whitworth, bave been competed for. There bave been about 120 candidates for them, and as soon as the results of all the theoretical examinations have been made known, tbe practical examination will be proceeded with in the manner detailed in the minutes of the Lords of the Committee of Council on Education.

—*Technical Education.*—A Conference on Technical Education took place recently in the theatre of the School of Mines, Jermyn Street, under the Presidency of Lord Elcho. Several representative working men and others interested in the question were present. The noble Chairman in his opening address said it was absolutely necessary that we sbould bave something in the way of Technical Education, if our manufacturers and artisans were to hold their own in the face of foreign competition. Since 1851 be had taken a deep interest in art as applied to manufacture. At that time we were behind our continental rivals, but be was glad that this country took warning by what was then shown in the Exhibition in Hyde Park; and tbrough tbe Kensington Schools which had been spread throughout the country a great stride had been made in bringing art to bear upon our manufactures. The subsequent exhibitions showed that our success in tbat respect had been very great, for unquestionably there were branches in which formerly we were inferior to our competitors, but in which we were now unrivalled as regarded art in its application to manufactures. Our earthenware and glass were superior to those of any other country, and be thought it unnecessary to dilate upon the quality of our china. But while it was a fact that we had made tbis improvement, it was no less true that so far as machinery and products in which this country was supposed to be unrivalled were concerned foreign countries were running us very hard, and a great deal of attention was paid to the necessity of enabling English manufacturers and artisans to compete with the foreigner, and if possible to gain supremacy in important branches of manufacture. He found that in other countries Technical Education was supplied in a great measure through the action of Government, and without being a paternal despotism in this country our Government ought to make similar provision for the requirements of our manufacturers aud artisans. He tbought that instead of applying for new machinery we should utilize the means at our disposal, and take advantage of facilities offered by South Kensington. The noble lord, after enforcing the necessity of compulsory primary education, referred to trades unions and their bearing upon manufactures, and expressed a hope that tbe Bill introduced by Mr. Hughes and Mr. Mundella would not be passed to a division this season. Papers dealing with the question of Technical Education were then read by Mr. Buckmaster and others, and several resolutions were

subsequently introduced. The movers proposed, in effect, that the Workmen's Technical Education Committee should be a permanent organization, under the name of the 'Workmen's Technical School Union;' that the necessity for providing Technical Education for their workmen and apprentices should be urged upon the great employers of labour; that the trade societies be recommended to establish Schools, Night Classes, Museums, and Libraries for the apprentices in their respective industries; and that all corporate bodies like the guilds of the City of London be asked to apply a portion of their funds to a similar purpose; that the Government be urged to establish a certain number of superior Schools of Arts and Trades, similar to those in France, for the education of foremen and other high-class workmen; that application be made for the establishment of chairs for instruction in the evening, precisely similar to that given in the day tims at the School of Mines, and that provision be made in the Primary Schools for instruction in the elements of Science and Art.—*Papers for the Schoolmaster.*

LITERARY INTELLIGENCE.

—*Dr. Todd.*—The Revd. James Henthorn Todd, D.D., Senior Fellow of Trinity College, Dublin, Professor of Hebrew in that University, and Precentor of St. Patrick's Cathedral, Dublin, whose death occurred recently, at Silveraere, Rathfarnham, Dublin, was the Son of C. H. Todd, Esq., a distinguished Surgeon of Dublin. He was born in 1805. After taking the usual degrees at Trinity College, Dublin, he became a fellow of that body in 1831, and was elected a Senior Fellow in 1850. He was formerly president of the Royal Irish Academy for the usual term of five years. Endowed with great and versatile talents, Dr. Todd achieved distinction in almost every department. He was a profound Hebraist, a deeply-read Divinity Student, and in his knowledge of the Irish language, history and archæology few equalled, none surpassed him. Dr. Todd was the author of many valuable works, and edited many ancient historical manuscripts; but the literary productions by which his name will be transmitted to posterity are his "Life of St. Patrick" and "Discourses on the Prophecies relating to Antichrist." He, at the time of his death, wars also engaged in editing for the Master of the Rolls an account of the wars of the Danes and Norsemen from MSS. in the Burgundian Library at Brussels, and in the library of Trinity College, Dublin. He has published papers on the *Transactions* of the Royal Irish Academy, and was the founder of the Irish Archæological Society.

The Indian Office Librarianship.—We see announced that among the persons likely to succeed Dr. Hall in the librarianship of the Indian Office are Dr. Badger, Dr. Goldstücher, and Professor Rost. We should like to know why a German is to be thrust into such a post when we believe we have Englishmen among us whose claims to reward for their linguistic attainments have been most unfairly disregarded, although their knowledge of Oriental language is equal, if not superior, to that possessed by any Germans here. Two of the above-named Germans, we believe, now hold similar appointments to the one just vacated by Dr. Hall. One English gentleman we may allude to as fitted to succeed Dr. Hall would be Mr Charles Wells, and we submit that if any desire exists at the Indian Office to recognize learning and native ability, his right to the appointment is incontestably higher than that which any German professor can urge. Germans have too long in this country monopolized lucrative educational posts which ought to have been bestowed as encouragements on our countrymen, whose claims have been hitherto shamefully neglected. We trust the Duke of Argyle, in filling up Dr. Hall's vacancy, will at once see the necessity of considering the claims of some Englishman such as Mr Wells; for, with regard to him, we can safely say that his proficiency in Oriental languages is not surpassed, if, indeed, it is equalled, by that of the most renowned German professors. — *Morning Star.*

—The eightieth annual festival of the royal Literary Fund, took place recently under the presidency of Lord Stanley. Several persons not much known for their services to literature, including Lord Colchester, Lord Stafford de Redcliffe, Reverdy Johnson, and Lord Justice Giffard, delivered speeches. The subscriptious announced amounted to about £1,100.

—*Dr. W. H. Russell* who accompanied the Prince and Princess of Wales on their visit to Egypt, Turkey, Greece and the Crimea, is preparing for immediate publication a narrative of his tour.

—*Burns' Cottage.*—Some alterations have recently been made in Burns' Cottage, Doonside, by the Corporation of Shoemakers of Ayr, who are in the possession of the interesting "Biggin'." The establishment of the place as an inn has proved a great convenience to accomodation, it has been felt desirable that the cottage should not be wholly appropriated as a place of public entertainment. With this view, one of two apartments has been fitted up for the exhibition and sale of Mauchline woodwork and other objects of interest, and to this purpose it is to be entirely devoted. The kitchen is still preserved in its original state. In the course of the alterations it was necessary to remove one of the old beams of the cottage, and from the little sound wood that remained in this the corporation have succeeded in getting a few ornamental articles made for distribution as mementoes of the place.

—*Bismarck*—made a translation of the first six books of the Æneid twenty-six years ago. It is to be published this autumn.

—*Mr. Tennyson*,—we hear, has a new volume nearly ready, on which he has been engaged for some months past. It will be published by Messrs. Strahan & Co.

—The first newspaper printed in America was issued in Boston, April 4th, 1704. Only one complete copy is in existence.

—"*Early Years of the Prince Consort*"—Her Majesty has been graciouly pleased to present a copy of this work, with the royal autograph on the fly-leaf, to the Radcliffe Infirmary, Oxford.

—The death is announced of Mr. Peter Cunningham, whose name is familiary known in connection with literature. He was the eldest son of Allan Cunningham, the poet. In early life he was presented by the late Sir Robert Peel to a clerkship in the Audit Office, where he afterwards rose to a high position, but he retired from the public service in 1860. He was lately engaged on a new edition of Pope, in conjunction with the Right Hon. J. W. Croker. He was a large contributor to the *Athenæum*, *Fraser's Magazine*, and other periodicals.

SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

—*Longitude determined by Telegraph.*—It is thought, the *Athenæum* says, that the time has arrived when the longitude of places in England, especially of our principal ports, should be determined by electric telegraph. If this were systematically carried out, the errors or discrepancies which at present exist would be corrected, as when the difference of longitude between Greenwich and Cambridge was ascertained in 1828, by geodetic measurement, the observatory at Cambridge was 24″·6 east of Greenwich; but the Chronometer proved it to be 23″·24, a difference of 1″·06. A similar rectification might of course be made for every place within the four seas by telegraph; and if the longitude of all the ports were known to a certainty, a ship's departure could be taken with more confidence than at present. The question is interesting and important, and may be said only to need discussion to bring it to a practical solution Perhaps the astronomer Royal will take it in hand when the telegraphs of the Kingdom shall have passed into the hands of the Government.

— *The United States Coast Survey.— Interesting Experiments.*—For some time past, the United States Coast Survey officers, have been engaged in making astronomical observations between Cambridge University and the cities of the West, using the telegraph to aid in their labors. In order to arrive at the mean time between the Atlantic and the Pacific, the one represented by Boston and the other by San Francisco, the wires of the Western Union Telegraph have been nightly brought into use for nearly a month past. The wires were connected with a chronometer at Cambridge in such a manner that the main circuit is broken and instantly closed again at every beat or tick of the time-piece and the result is that each second of time, as marked by the chronometer at Cambridge, goes forth from the university on the Atlantic coast, with almost the speed of light itself, hurries on over the magic wire, passing through intermediate cities, towns, and villages, across rivers, over mountains and along the open country, until it finally reaches the recording instrument on the Pacific coast, in all its original fullness of pulsation. Think of it once! The ticks of a clock in Boston are heard and recorded in San Francisco almost in the same instant that they reached the ear of the observer in the first named placed!

So perfect were the connections and the workings of the wires that had any one gone into the office of the Western Union Telegraph in this city, at any time during the time when the experiments were going on, he could have heard the ticking of the Chronometer at Cambridge, as the signals were rapidly transmitted to the Pacific seaboard. For five minutes the tick! tick! tick! goes on, and then all is quiet. Presently San Francisco telegraphs Boston "All right; your second signals came good and have been recorded for five minutes; Go ahead five minutes more," Again, tick! tick! tick! for five minutes, and then San Francisco says again: "All right, are you ready to take my signals?" And the answer from Boston is: "Yes, go ahead." "Tick! tick! tick!" says San Francisco for the allotted five minutes, and Boston says, in his turn: "All right!"

The signals are perfect, yet the question is not solved. The loss of time in the transmission of the signals between one point and another is to be computed, and the experimenters have the problem of how to measure that time for solution. This is, however, only a small part of the labor. Another wire is switched on at Coston, a repeater is added, and the question is solved. In a trifle less than sixty seconds, one minute, the signals go to San Francisco and return to Boston, having travelled about six thousand miles.

The experiments are now closed, but they have been entirely successful. The route is from Boston through Albany, Buffalo, Cleveland, Detroit Chicago, Omaha, Cheyenne, Salt Lake City, Virginia City in Nevada, to San Francisco and return.

This triumph of art over what appeared to be insurmountable difficulties has been the greatest yet recorded, inasmuch as space so to speak, has

been totally annihilated. The true difference in the mean time between the two points has not yet been fully announced.—*Scientific American*

— *Warmth From The Stars*—It would scarcely be thought by most persons that the stars supply the earth with an appreciable amount of heat.

Even on the darkest and clearest night, when the whole heavens seem lit up by a multitude of sparkling orbs, the idea of heat is not suggested by their, splendour. It will therefore, seem surprising to many that men of science should assign no inconsiderable portion of our terrestrial heat-upply to those distant twinkling lamps. It is not many years since Professor Hopkins, of Cambrige, went even farther, and expressed his belief that if the earth's atmosphere were but increased some 13,000 yards in height, so as to have an increased power of retaining the warmth poured upon it from outer space, we might do without the sun altogether so far as our heat-supply is concerned. As a glass house collects the sun's heat and renders it available during the time that the sun is below the horizon so he held that the additional layer of air would serve to garner the warmth of the stars in quantities sufficient for all our requiments.

But until lately all these views, however plausible they might have seemed, had not been founded upon facts actually observed. It has been reserved for these days in which discoveries of the most unexpected kind are daily rewarding the labours of our physicists, to see that established as a certainty which had before been founded merely upon considerations of probability. Mr. Huggins, the physicist and astronomer, has just published the results of a series of inquiries addressed to the actual measurement of the heat which we receive from the leading brilliants of the nocturnal sky. The instrument called the galvanometer, which has been made more or less familiar to many of us by the researches and lectures of Mr. Tyndal, was made use of by Mr. Huggins in these investigations.

We need not consider the construction of this instrument, or the manner in which heat acts upon it through the agency of what is called the thermo-electric pile; all that is necessary to be known is the fact that the qualities of the instrument as a measurer of delicate heat-effects, are thoroughly established, so that no doubt can exist as to the significanee of its indications. The instrument was fixed to Mr. Huggins's large refractor, so that the image of a star formed by the 8-inch object-glass might fall upon the surface of the thermopile. It will give some token of the care required in researches of the sort to mention that the apparatus had to be left attached to the telescope for hours, sometimes for days, until the needle whose motions mark the action of heat had come to perfect rest. When the time came for making an observation, the shutter of the dome which covers the telescope was opened, and the telescope was turned upon a part of the sky near to some bright star, but not actually upon the star when the needle was watched to determine whether the change of position had produced any effect. For clearly it is necessary, in a case of this sort, to see that no cause except the one to be examined is exercising any influence. If in four or five minutes, no signs of change were shown, the telescope was moved over the small distance necessary to bring the image of the star directly on the face of the pole. Almost always, the needle began to move as soon as the image of the star fell upon it. The telescope was then moved slightly away again from the star ; the needle was then seen to return to its place. In this way, from twelve to twenty observations would be made upon the same star, so that no doubt might remain as to the motion of the needle being really due to the star

In this way it was found that the bright Arcturus moved the needle three degrees in about a quarter of an hour. So did Regulus, the leading brilliant of Leo, the constellation at present adorned by the splendour of ruddy Mars. Pollux gave a deflection of 1½ degree ; but, singularly enough, his twin brother Castor produced no effect at all upon the needle. The splendid Sirius gave a deflection of only two degrees : but as the star is always low down, and so shines through a greater proportion of the denser atmospheric strata, it is not surprising that its heat should not be proportioned to its brillancy.

These inquiries are singularly interesting, the more so when we remember that the full moon, which outshines so many fold the stellar glories of the heavens, gives us either no warmth whatever, or so little that no experiments have ever certified us that we receive any from her. Mr. Huggins has tried the moon with his powerful galvanometer, with results which are not by any means satisfactory or accordant, but which are sufficient to show that we receive scarcely a trace of heat from the pale. faced orb.—*Express.*

—*Comets' Tails.*— Theories by scores, and wild enough to make a philosopher's hair stand on end, have been proposed to account for the formation of comets' tails. Herschels, and Airys are pestered with them, whenever a bearded star makes its appearance ; and almost invariably the proposers are in a state of utter ignorance regarding the working of physical laws. It will be a treat to the astronomers to discuss a hypothesis which, if it should not eventually prove true, is at least philosophical, and based upon data acquired by experiment. Professor Tyndall has developed a cometary theory out of his late researches upon the actinic power of light. It will be remembered, says *Once a Week,* that he has found that a beam of light is capable of forming a bright glowing cloud in its course through a space containing a modicum of vapour, the said cloud being first reduced by the chemical action of the light, and then rendered visible by illumination of the condensed particles.

The application of this principle to the explanation of cometary phenomena is as follows :— A comet is held to be a mass of vapour decomposable by the solar light, the visible head and tail being an actinic cloud resulting from such decomposition. The tail is not matter projected from the head, but matter precipitated on the solar beams which traverse the cometary atmosphere ; nothing being carried from the comet to form the tail, but something being deposited from the interplanetary space through which the body is coursing. But this explanation supposes that the sunlight has a different power when it has passed through a vapoury comet to that which it possesses when it has traversed no such medium ; otherwise all space would be lit up like a comet's tail. To account for such a peculiar property, Professor Tyndall assumes that the sun's heating and chemical powers are antagonistic, and that the calorific rays are absorbed more copiously by the head and nucleus than the actinic rays. This augments the *relative* superiority of the actinic rays behind the head and nucleus, and enables them to bring down the cloud which constitutes the tail. Thus the caudal appendage is in a perpetual state of renovation as the comet moves through space ; the old tails being dissipated by the solar heat as soon as they cease to be screened by the nucleus. Nearly all the phenomena observed in those mysterious bodies are accounted for by Dr. Tyndall. One, however, he has not mentioned : I allude to the peculiar luminous envelopes, familiar to comet-gazers, which surround the nucleus like a series of cloudy glass cases. No theory can be called complete which does not account for those remarkable and evidently important features.

—*Absorption of Light by the Air.*— Professor H. Wild has continued his interesting investigations upon this subject in Germany, and the conclusion at which he has arrived is highly remarkable. The *Scientific Review* states, he finds that dry air is rather more transparent than damp air, though common observation of the clearness of the atmosphere after a shower, or in dry weather without fog would induce a contrary belief. He gives for the coefficient of dry air, quite exempt from dust in suspension, and seen through thickness of one meter at 10° C., and 719 millimètres of pressure $a=0.99178$. In air likewise deprived of dust, at 13° C. and 719 m. m. pressure, but saturated with damp, $a=0.99030$. It is therefore evident that in ordinary circumstances, dust in suspension in the air diminishes its transparency in a very marked manner, and that if the atmosphere appears more transparent after a shower, it is because it is cleansed of this dust, and not, as some have thought, because it is saturated with damp.

Professor Tyndall delivered his fourth lecture on "Light." last week, at the Royal Institution. He said that the fluid luminiferous ether was the principle of light and heat. Of the seven colours composing the solar spectrum, red was the warmest, and violet the coldest. Red was the slowest of all in producing impressions on the vision, and violet the swiftest. The eye as an optical instrument was useless—it was the brain which formed the vision. Magnesium light could be made capable in its intensity of setting fire to the whole of the metropolis ; it would reduce to ashes instantly all substances exposed to its foci, yet it had no injurious effect upon the human eye. Any individual primitive colour was capable of counteracting the light of the other and had the greatest sympathy with substances of its own hue.

—The Royal Geographical Society has given graceful testimony to the value of Mrs. Somerville's labour in the field of Science, by awarding to her the Victoria Medal of the Society, for her Treatise on Physical Geography.

—*Padre Secchi,*—It is announced that P. Secchi intends to sum up, in a work which is already announced, his latest discoveries with regard to the spots on the sun. The conclusions of the learned Jesuit are, that the maximum appearance of the number of spots occurs once in nearly every ten years ; that the spots are cavities filled with heavy metallic vapors forming the solar atmosphere ; that the quality of these substances being the same as that of the general mass of the more subtle atmosphere which we see above on a level with the cavities, the difference of appearance proves the diversity of density ; that the most brilliant photosphere is composed of matter held in suspension in the gaseous solar atmosphere, in a state of precipitation, solid or liquid, as we see vapor remain suspended in the air ; that the degrees of luminous intensity, observed in different regions, of the spots and their nuclei, can be explained by the greater or less number of the strata of vapor, which lie one above the other at different heights.

—*The Age of Writings in Common Ink* —Mr. F. Carré has communicated to the French Academy remarks on an approximate determination of the age of writing made with ink having like those in common use an iron base. He says, that writing, eight or ten years old may be copied with an ordinary press, if the copying paper is moistened with water to which one twelfth of hydrochloric has been added.

In this case the copying is almost as easy, as when it is done upon fresh writing in the usual way. The facility of the copying process diminishes

with time, and a writing thirty years old did not give a legible copy, while one dating 1787 scarcely yielded a perceptible trace.

When writings are washed with, or soaked in dilute hydrochloric acid of the strength mentioned, an inverse action is noticed. Those made from a few months to ten years ago disappear after an immersion of from a few hours to a few days, while a writing thirty years old could be read after fifteen days maceration. When copies are made with acidulated paper, they should be held over a dish containing liquid ammonia for a few seconds to neutralize the acid.

—*A Cure for Somnambulism.*—Professor Pellizzari, of Florence, has hit upon a cure for somnambulism. It simply consists in winding once or twice round one's legs, on going to bed a thin flexible copper wire, long enough to reach the floor. Eighteen somnambulists treated in this way have been either permanently or temporarily cured. The *Gazzetta Medica* of Venice, which reports the fact, says that copper wire is known to dissipate magnetic somnambulism, and that this circumstance led the professor to have recourse to this strange remedy.

ARTS INTELLIGENCE.

—*The National Portrait Gallery.*—The twelfth report of the Trustees of the National Portrait Gallery was published on March 23. The list of seventy-four donations, given in former reports, is continued, as follows; —William Pitt, first Earl of Chatam, 1708—1778; painted by Richard Bromton (a repetition of the picture now at the Chevening); presented June, 1868, by Earl Stanhope. William, first Earl of Craven, 1606—1667 painted by Honthorst; presented December, 1868, by the Earl of Craven. Sir Henry R. Bishop, the musical composer, 1786—1855; painter unknown; presented February, 1869, by Mrs. C. H. Smith. The purchases were stated by the Trustees in their former report as amounting to 178. They are now increased to 203. The total number of visitors to the gallery during the year 1868 was 25,344, being 692 in excess of the previous year, and 678 in advance of the year 1866.

—Ancient Medals of great historical value have recently been discovered in excavations made in the vicinity of Tarsus in Asia Minor. The medals were struck A. D. 230 in honor of Alexander the Great, by order of the Emperor Alexander Severus, and contain portraits and symbolic heads of the conqueror of the ancient world.

The Emperor Napoleon has paid $10,000 for four of these medals, and presented them to the Imperial Library of Paris.

—A Clock has been completed tor the Cathedral of Beauvais, France which far surpasses all the existing specimens of the clockmaker's art.

It contains no less than 90,000 wheels, and indicates, among many other things too numerous to recite, the days of the week, the month, the year, the signs of the zodiac, the equation of time, the course of the planets, the phases of the moon, the time at every capital in the world, the moveable feasts for a hundred years, the saints' days &c &c.

Perhaps the most curious part of the mechanism is that which gives the additional day in leap year, and which consequently is called into action only once in four years. The clock is wound up every eight days. The main dial is twelve feet in diameter, and the total cost exceeds $50,000.

—*House Decoration.*—At the Society for the Encouragement of the Fine Arts, Dr. Dresser gave a lecture, the subject of which was how to decorate and garnish a house from an art point of view. The lecturer commencing with the general principles that all art should be truthful in its utterance, all decorated objects appear to be what they are, and all excessive decoration avoided, proceeded to point out how this might be carried out in the furnishing and embellishment of a house. Amongst his suggestions were the following :—That of a creamy buff colour, with stars stencilled upon it, to replace the cold whiteness of our ceilings; the rejection of floral mural patterns that aped relief, being mere repetitions or pictorial objects, and therefore objectionable as backgrounds. In lieu of these last he recommended simple patterns having a bloomy effect, and he concluded his discourse by impressing upon his audience the importance of seeking after general harmony, and cautioning them against stong colours in larges masses, repose, not glitter, being the great object.

—The French Mint is at present occupied striking medals in commemoration of the centenary of Napoleon the First. Proofs of the medal have been submitted to the Emperor. Every blood relative of the Napoleon family will be presented with this medal in gold, silver ones being reserved for courtiers and distinguished strangers

— Nearly six thousand visitors paid their shilling at the exhibition of the Royal Academy on the opening day, and catalogues were sold to the amount of about £150. Add the free list to the number, and it will not be surprising that the galleries,spacious as they are, were at some parts of the day somewhat overcrowded.

—Mr. Boxall, R. A., has resigned the post of director of the National Gallery, which he has held since the death of Sir Charles Eastlake.

—A prize of $30,000 has been instituted by the French Academy of Fine Arts to be given every year to the Artist whose work shall do the most honor to France.

—A Museum of Natural History is to be established in Central Park, New York City, $50,000 having already been subscribed for that purpose The Commissioners of the Park have offered the use of the large hall of the Arsenal Building as a place where the collections may be deposited until a suitable structure can be erected. It is proposed to erect a museum building on Ninth Avenue.

—T. G. Appleton of Boston, now in Rome, has purchased the collection of engravings, ten thousand in number, of the late Cardinal Tosti, and presented them to the Public Library of Boston.

—*Statue of the Queen for Montreal.*—This colossal statue was cast at the foundry of Messrs. Holbrook & Co, Chelsea. The figure, which is 10ft. in height, was designed by Mr. Marshall Wood, and is an admirable representation of her Majesty, who stands in an erect and commanding position, crowned and clothed in a classic manner, a wreath of oak-leaves aud acorns being held in one hand. The statue has been cast in Florentine bronze metal, which consists of forty-five parts copper, fifty parts fine yellow brass, four parts tin, and one part antimony. This mixture produces a yellow metal having a rosy tint, and which is capable of taking a brilliant polish. One part of the mould gave some trouble and that was the wreath, which from its intricate foliage entailed considerable complication. Skill and perseverance, however, overcame all difficulties, and enabled the statue to be run in one piece—a point of great importance in this class of casting.—*The Engineer.*

— The progress of excavations at Rome, commenced last winter by Mr. H. Parker, F. S. A., has been resumed in the neighbourhood of the Esquiline Hill. By permission of Baron Visconti, the search is to be resumed for the remainder of the " Marble Plan of Rome," which if it can be recovered,wlll settle very many disputed questions as to the actual sites of several of the temples and other public and private buildings which have hitherto been so many bones of contention among antiquaries. Mr. Parker himself writes : " I have reason to expect that the crypt of the Church of San Podenzia will also be emptied this season by the Roman authorities themselves, and not at our expense. I have been invited also to clear out the ' house of Sallust', but we must wait for that also until funds are replenished. The excavations at the Porta Cassena, and the Templum Urbis Romæ are now going on. We have found the doorway of the time of Hadrian, and the pavement of the street on which it opened There was a cross street on the south side of the Temple. The marble Plan was on the east wall, and is now in another property." He adds, that, in his opinion, another excavation ought to be made at the Porta Trigemina. We hear also of two very interesting excavations in Rome, now in progress by the Papal Government; the one the Marmorata, the old Roman marble landing-place, upon the banks of the Tiber, not far from the Temple of Vesta; and the house of Polione ; adjoining the baths of Cavacalla, where, at the depth of some 30 ft. or 40 ft., the workmen recently came upon some elaborate frescoes and statues and exquisite mosaic floors, at two separate ends of a vine-yard. The intermediate portion, it is fully expected, will bring to light the entire residence of a wealthy Roman citizen.

MISCELLANEOUS INTELLIGENCE.

COLONIAL HONOURS.—*The Order of St. Michael and St. George.*—The *London Gazette* contains three Orders of the Queen in Council, in which the following appoinments are made in connection with this Order :—

To be Knights Grand Cross : The Duke of Edinburgh, the Earl of Derby, Earl Grey, Earl Russel, and Lord Monck, late Governor-General of Canada.

To be Knights Commanders : Mr. Francis Hincks, C. B., late Governor of British Guiana; Mr. James Walker, C. B., Governor of the Bahama Islands ; Major-General Charles Hastings Doyle, Lieutenant-Governor of Nova Scotia ; Mr. Paul Edmund de Stezeiecki, C. B. ; Lord Lyttleton, the Right Honorable Frederick Peel, the Right Honorable Charles Bowyer Adderly ; Sir Frederick Rogers, Bart. ; Sir Hercules Robinson, Governor of Ceylon; Mr. Alexander Tilloch Galt, late Minister of Finance in the Dominion of Canada ; Mr. Henry Taylor, of the Colonial Department ; Mr. Thomas Frederick Elliott, late Assistant Under-Secretary of State for the Colonies ; and Colonel Thomas Gore Brown, C. B., late Captain-General and Governor-in-Chief of the Island of Tasmania.

To be Companions of the Order :—Mr. Charles Cowper, late Chief Minister of New South Wales ; Mr. William Charles Gibson, late Colonial Secretary of Ceylon ; Mr. Felix Bedingfield, late Colonial Secretary of Mauritius ; Mr. John Bayley Darval, late Attorney-General of New South Wales ; Mr. John Sealy, Attorney-General of Barbadoes ; Mr. John Lucie Smith, Attorney-General of British Guiana ; Mr. Thomas Skinner late Civil Engineer and Commissioner of Roads for the Island of Ceylon, Mr. Theophilus Shepstone, Secretary of Native Affairs in Natal ; Mr. Ferdinand Mueller, Government Botanist for the Colony of Victoria , Mr. Macleay, of New South Wales.

METEOROLOGICAL INTELLIGENCE.

— Meteorological observations taken at Quebec during the month of July, 1869—Lat. 46°48′30″ North; Longitude 71°12′15″ West; height above St. Lawrence, 230 feet; by John Thurling, A. H. C., Quebec.

Barometer, highest reading on the 31st	30.069	inches.
„ lowest „ 11th	29.099	
„ range of pressure	.970	
„ mean for month reduced to 32°	29.585	
Thermometer, highest reading on the 26th	88.2	degrees.
„ lowest „ 1	47.1	
„ range in month	41.1	
„ mean for month	67.9	
„ mean of maximum in sun's-rays, black bulb	114.8	
„ mean of minimum on grass	55.9	
Hygrometer, mean of dry bulb	69.8	
„ wet bulb	63.2	
„ dew point	58.2	
Elastic force of vapour	.485	inches.
Vapour in a cubic foot of air	5.3	grains.
„ required to saturate, do	2.7	„
Mean degree of humidity (Sat. 100)	66	
Average weight of a cubic foot of air	515.8	grains.
Cloud, mean amount of (0-10)	6.6	
Ozone „ „ (0-10)	2.3	
Wind, general direction	S. W. and W.	
Mean daily horizontal movement	119.6	miles.
Rain, number of days it fell	18	
Amount collected on ground	5.06	inches.

— From the Records of the Montreal Observatory, Lat. 45° 31′ North; Long. 4h. 54m. 11sec. West of Greenwich, and 182 feet above mean sea level for July, 1869,—By Charles Smallwood, M.D., LL.D., D.C.L.

DAYS.	Barometer corrected at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	
1	29 811	29 800	29 701	53.1	59.7	56.0	W	W	W	89.90
2	.652	.657	.661	60.1	73.2	66.0	W	W	W	261.10
3	.570	.611	.450	63.1	77.3	70 1	W	S W	S W	197.29
4	.449	.617	.764	67.1	84.0	60.0	S W	W	W	104.00
5	30.000	.991	.989	55.7	78.2	60.1	W	W S W	W	84.11
6	.049	30.021	.974	60 0	76 2	67.0	W	W	W	91.00
7	29.961	29 866	.849	59.4	80 3	69.1	W	W	W	101.40
8	.827	.790	.700	65.0	60 0	67.0	W S W	W S W	W S W	88.00
9	.601	.569	.571	64 1	65.0	63.4	N E	N E	W	79.11
10	.610	.619	.511	61.7	75.2	67.2	W	W	W	161.74
11	.275	.411	.612	70.0	74.1	65.0	W	W	W	120.14
12	.747	.805	.850	60.1	77.4	63.9	W	W	W	217.10
13	.911	.874	.851	59.4	73 2	63 0	W	W	W	92.24
14	.800	.798	.800	60.1	75.6	68.4	W	E	E	88.12
15	.748	.704	.663	66.2	73 0	70.6	E	W	W	90.11
16	.525	.501	.500	68.9	77.1	68.7	S W	S W	S W	104.12
17	.681	.642	.660	64.0	73.0	60.4	W	W	N E	191.12
18	.691	.675	.710	67.2	80.3	69.2	wby N	W	W	89.79
19	.799	.800	.800	59.3	79.0	62.2	N E	N E	N E	101.10
20	.761	.700	.662	59.0	79.1	70.0	N E	S W	S W	89 76
21	.576	.558	.564	68.2	74.7	64.1	S W	W	W	104.29
22	.650	.774	.800	62.7	75.9	65.2	W	W	W	127.91
23	.801	.811	.825	61.7	74.7	66.2	W	W	W	201.10
24	.799	.750	.750	68.9	67.3	68.7	S W	W S W	W S W	97.74
25	.800	.781	.801	58.7	76.1	72.9	W	S W	W	97.29
26	.760	.711	.698	70.1	84.4	72.0	W	W S W	W	87.24
27	.700	.697	.700	68.3	81.1	69.1	W	W	W	101.12
28	.700	.697	.661	68.0	75.0	69.1	W	W	W	108 00
29	.584	.551	.589	66.0	66.0	63.3	S W	W	W	100.44
30	.764	.901	30.042	60.2	68.3	61.7	W	W	why N	124.11
31	30.250	30.219	.300	61.0	73.4	68.3	W	W	W	119.00

REMARKS.

The highest reading of the Barometer was on the 31st day, and indicated 30.200 inches; the lowest reading was on the 11th day, and was 29.275 inches, giving a monthly range of 1.145 inches.

The mean temperature of the month was 68 ° 31 degrees, which is 5 ° degrees lower than the *Isotherm* for Montreal, and 7 ° 69 degrees lower than the mean temperature of last July.

Rain fell on 13 days, amounting to 4,995 inches, which exceeds by nearly 3 inches the amount which fell in July, 1868.

PRINTED BY EUSÈBE SENÉCAL, MONTREAL.



THE JOURNAL OF EDUCATION.

Devoted to Education, Literature, Science, and the Arts.

Volume XIII. Quebec, Province of Quebec, October, 1869. No. 10.

TABLE OF CONTENTS

EDUCATION.

Extracts from an Address delivered before the County Superintendents of Iowa, by Hon. A. S. Kissell, Superintendent of Public Instruction.

The supreme work of this hour and of this generation is to create an enlarged public sentiment in the interest of education. How shall it be done? is the important question. Happily, we can all do something, but chiefly school-officers and those in authority can, by addresses and through the press, widely disseminate the truths with which they themselves are deeply impressed. They can encourage the election of intelligent, efficient school-directors, who shall make a judicious but liberal use of the people's money. They can largely overcome the antagonism of tax-payers, convincing them that their money, by its wise use, has been transformed into a vital power for good.

. . . .

Teaching is the most important part of school-work; for it is of little consequence that we construct fine school-houses and furnish them with all the modern appliances which facilitate instruction, unless we have competent teachers to use them. We are daily becoming conscious of the fact that we are without any adequate supply of well-qualified teachers. This glaring deficiency is the burden of school-reports from all parts of the Union.

Let me here say that I would by no means disparage the labors of those faithful and conscientious teachers to whom we are indebted largely for all the good that has been accomplished in our schools. These teachers have brought to the profession eminent qualifications both natural and acquired, and natures largely endowed with love and Christian charity. They have struggled against indifference and opposition, and have accomplished a permanent and enduring work.

But if any class of workers in the world will have cause to rejoice in the good time coming, it is that of teachers. Yet among those who are to rejoice, I include none who dislike the vocation; none who teach because they must do something, and this is the least disagreeable employment they can think of; none who teach for purely pecuniary considerations; none who make a convenience of it to eke out college expenses or limited incomes from profitless professions; in short, none of those unlucky fellows, born insolvent to all inherent fitness for any thing, to whom teaching has been a mere make shift. I mean none of these, but only those noble, well-equipped and uncompromising men and women who, having resolved on faithful work, ample compensation, and fair appreciation, are determined to fight it out on that line if it takes a lifetime.

But the deficiency in the number of well-qualified instructors is not entirely the fault of teachers, since the question naturally resolves itself into one of political economy—that of supply and demand. In large portions of our country, a lamentable ignorance or indifference exists with reference to the character and ability

of the teachers. Any body can teach who can keep the children inside of four walls; and whoever will occupy the time of school-hours for the least money is sure of the position. With these people, education is a mere plaything, something with which to divert their children till they are old enough to be put to some profitable employment. Now what encouragement have such teachers to give time and money and preparation for the school-room? It would bring them no better position as teachers, no social distinction, no increase of salary, and what little income they did receive would be grudgingly given.

What is this but setting a premium upon ignorance? Recently the demand for good teachers is improving. How are we meeting this demand? The great State of Illinois, one of the leading ones in education, will furnish us an example. She is justly regarded as an example of educational progress, and she is certainly in earnest in making provision for better teachers. Her Normal University and County Normal Schools are crowded with teacher-students, who come flocking as doves to their windows, far beyond the capacity to receive them. Yet, we learn from one of her late school-reports that the annual increase in the number of her schools is greater than the annual number of graduates from her different normal schools. She has already 10,000 schools, and, by her own confession, only 1,000 thoroughly-qualified teachers. Now, Illinois employs over 19,000 teachers; deduct the 1,000 good ones, and you have over 18,000 teachers, none of whom are thoroughly qualified. The whole number of pupils drawing public money is over 800,000. This makes, as you will see, one thoroughly-qualified teacher for over 800 children. Only think of it! What a splendid soil for crime and pauperism! What wonder is it that we have so much folly and selfishness and civil strife, when we take so little interest in providing well-qualified instructors for our youth? But what can be done to remedy the evil? You have all heard of a king who, going to war, sat down first and considered whether he was able with only 10,000 to meet him who was coming against with 20,000. Now if this difference of 50 per cent was worth considering, what shall we think of poor Illinois as she goes into this contest against nearly a million with only 1,000 disciplined soldiers and over 18,000 stragglers in the rear? And yet we have faith in these 1,000 teachers. We believe they are the Gideon band that will put the hosts of Philistines to flight. But this is not her only disadvantage. The entire amount paid to her common-school teachers last year was $3,592,643; allowing the 1,000 to be all male teachers, each receiving the highest monthly compensation paid by the state, $250, their total salaries would amount to $2,500,000. Deduct this from the whole amount paid teachers, and we have the round sum of over $1,000,000, every cent of which was paid to these 18,000 unqualified teachers.

I have represented Illinois in stead of Iowa, because our picture would be too sad a one. For where she counts her good teachers by hundreds, we must count ours by tens. Many of her unqualified ones will compare favorably with some of those in our state who are regarded among our best, and her educational liberality in every department, when compared with our own, augments our insignificance. This being the case, you begin to wonder what you are to do to secure efficient teachers. Where are they to come from? They will come as soon as you are ready for them. When you invite a friend to your house, you do not expect him to eat and lodge with the servants. You do not dread his arrival, and take a long breath when he goes; but you set your house in order, and spread your table with abundance and the choicest of viands, and put your children on their best behaviour. You receive and entertain him with honor, and he goes forth with your benediction. This, is in some sense, what you are to do for your teachers. Enlarge your hospitalities. Establish your normal schools, attach to them ample and convenient living accommodations, secure the most competent instructors for them, and invite your teacher-students to this mental repast. Give them the opportunity of broad and generous culture on as easy terms as they now get homesteads on government lands, and make it free to all those promising ones whose hearts are in the work, yet whose pecuniary circumstances are limited. Let all these young and ardent persons see that you regard them with respect, and give them the assurance that, as the instructors of your children, if they do their work well, they shall be liberally and amply remunerated. When you have done all this, you need ask for good teachers; you will be justified in *demanding* them.

A fruitful source of poor teaching is inadequate compensation. The income of many teachers, after deducting their expenses, is less than that of a common house-servant. It has been said "We say what grade of qualification we desire by the salaries we pay." Now we know in business that nothing demoralizes good workmen sooner than under-pay. The same principle holds good in teaching. For there is a law of equivalents in the moral as well as in the spiritual world, which will not be forced. If we disturb its harmonies, we produce only discord and confusion. To make the labor of the head and of the hand equal is to do this. It is to degrade the master and exalt the servant. Men of culture feel this, and naturally seek fields of labour where their abilities are recognized and their services remunerated. Our educators are yearly leaving the ranks for remunerative positions, and their places are being filled by those less competent, because, it is said, "we ca'n't afford to pay higher salaries." This narrow policy extends to school-officers and district directors. The latter are required to perform school-duties gratuitously, and many of the former at starving salaries. County supervisors, legislators, county and state officers, constables, jail-keepers, are all liberally compensated; but who ever heard of a salaried school-board? We pay a street-cleaner, and give perquisites to the man who keeps the pound; but to pay a school-board—how absurd! And so through all the range of school-officers, from first to last; they are pinched to actual penury.

Do the people think that the way to keep a man honest is to keep him poor? to make him work without wages? Will dishonesty and bribery be any less a temptation because he owns nothing? Now what is our condition, as the result of this penny-wise policy which we have been practising? Our schools are not gaining in influence, and their progress is constantly retarded. Their moneyed interests are in a state of perpetual panic; for, whatever be the financial condition of the country, with them it is always hard times, and a crisis is for ever impending. Teaching has been driven from the business area and robbed of its professional character by making its labor unprofitable. This has destroyed its stability. Now, the moment you destroy its permanency, you dismiss the best and wisest workers, and open the vocation to adventurers of every kind. More than half of our public schools—nurseries of liberty, we are proud to call them—are to-day in the hands of novices and inexperienced young people. The majority of our population enjoy no other educational advantages than those offered by the public schools; and this business of developing the mental wealth of the nation, this work of laying the foundation of our moral and religious prosperity, we have given over to undisciplined boys and girls whom we would consider incompetent for the common business transactions of life. What do they know about that invisible, intangible power they are set to work upon? How can they discover the secret springs of virtue or the covered avenues where vice lurks? What ability have they to perceive the characteristic through which mind is to be reached? Their idea of the development of a child's mind is very much like their idea of a ball of butter—something to be patted and squeezed and stamped, and got ready for use. But if it be true that the foundation of character is chiefly laid in early life, if the tastes, the affections, are all shaped at the pliant period, if virtue can die and folly ripen even before maturity, if the seeds of right thinking and right living can only be successfully cultivated in child-hood, what a terrible waste is all this labor! Its results are every where apparent in the incomplete character and insufficient lives of every one of us.—*Illinois Teacher.*

An English Master's (1) View of School Punishments.

In these days, it is difficult to know whether the subject of punishmemt should be approached with tears or laughter. There is something so comic in the reaction against the old-fashioned hang-draw-and-quarter-him process, which certainly was no laughing matter, that it is almost impossible to be grave. A school is pictured by some as a troop of little angels, eager to learn, more eager to imbibe goodness, all hanging on the lips of their still more angelic preceptors. If these celestials ever do need rebuke, shame is at once sufficient; and shame is produced by a gentle but piercing glance (all schoolmasters have eyes of forty-angel power): the victim retires to weep in silence, until he is ready to receive the forgiveness the thoughtful teacher yearns to give, and who is only waiting till the fourth pocket-handkerchief is wetted through to give it.

But in sober seriousness, this very difficult question merits the closest attention, is full of practical puzzles, and cannot be disposed of lightly, whatever the conclusion arrived at may be.

As a fact, a great school from time to time receives all the evil of the worst homes, as well as all the good of the best. What is to be done with it? The boys are sent to be trained: the angelic theory obviously will not work. The easy way of getting rid of the difficulty is to cut the Gordian not, and dismiss a boy directly, as soon as he gives real trouble. But if this is done, what becomes of the training? Clearly, the boys who are dismissed are not trained: neither are those who stay behind; for is this summary process likely to have a good effect, when they see every difficult case got rid of instead of conquered? Besides, boys know little of the future, and think less; if the present is unpleasant, they are almost always ready to leap in the dark—that is, bad boys are: and dismissal would soon lose its terrors for the bad in consequence. Moreover, boys are very jealous about justice, and there is a rude rough sense of what is just amongst them, that is seldom far wrong in its verdict. They will not consider this clearing process justice. No boy ought to be dismissed from a great school until he has given cause for judging that the school-power and influence will not reclaim him. The school is a little world of training, because good and evil are in their proper positions in it—good encouraged and predominant, evil discouraged and being conquered,—not because evil is rudely pitchforked out of it. This, if hastily done, destroys the true training power. There is no doubt that the getting rid of a bad boy at once, without trying to train and reclaim him, saves masters a great deal of anxiety and a great deal of loss. If masters consulted their immediate worldly interests, they would get rid of a bad boy at the first opportunity. There is nothing so disastrous at the time as keeping a bad boy. As long as he is in the school unreclaimed, he is putting their best plans and hopes in jeopardy—bringing discredit on his house and class, and risking their reputations. The more so, if he is really bad, more frequently than not, when in the school and after he leaves it, both he and his are vilifying everything there with an animosity that only disappointed evil can supply. All this protracted danger, and occasional heavy loss, is got rid of at once by the dismissal system; for much cannot be said in that case. As a part of ordinary discipline, however, dismissal is out of the question, being no training for those who are dismissed, and giving a wrong idea to those who stay behind. It is not right in a master to escape from a difficulty in this way. And it is a grievous injury to the boy, if dismissal carries with it the disgrace it now does; a grievous wrong to schools, if an abuse of this power makes it cease to be terrible. There would still remain the question where the dismissed are to go, and what Norfolk Island is to receive them, if the practice become common. How, then, is punishment to be inflicted?

The efficacy of all punishment depends, first, on the certainty of its being inflicted; secondly, on its being speedy. Severity is quite a minor point, and may be very much diregarded in considering the main question. The deterring effect of punishment is by no means proportionate to its cruelty.

Certainty of punishment is the first necessity. On this turns very much the goodness or badness of the government as regards its treatment of its criminals. An uncertain government can never be sufficiently severe: it will proceed from cruelty to cruelty, and nevertheless fail to terrify. Such is human nature; let there be the slightest chance of escape, and ninety-nine men out of a hundred will run the risk, however great, for a very incommensurate temptation... On the other hand, certainty is conclusive. It acts as a complete extinguisher; whereas, great risks sometimes act as a stimulant. The difference between a good and a bad system of punishment, and a good and a bad master, consists in the vigilance with which wrong is detected and dealt with, the certainty of there being no escape for the wrong-doer. If the master is inattentive, no severity will prevent his boys from being idle and undisciplined; or if, being attentive, he is capricious, the result will be the same. *A good master does require to be severe, because he is certain.*

But certainty is not all: quickness of punishment is equally necessary. We need not look far for an illustration: it is certain that all men die; but yet, because the time of death is uncertain, and may be far off, this certainty has not the slightest effect on the lives of most men. They live entirely forgetful and regardless of it. Nay more, we often see during life, men wantonly incur a certainty of protracted wretchedness for a few short years or even hours of pleasure; the spend-thrift, for instance: the short time close to them being more in their eyes than the long time only a little farther off. Neither has the certainty of punishment any effect, in too many cases, if the punishment is not close at hand also. Indeed, cruel and lasting punishment hardens instead of training or reforming its victims, without in any way benefiting society, or deterring others. It is essential that punishment should be certain, speedy, and sharp, not cruel or lasting; for, however cruel or lasting the punishment will be when it comes, if it does not come quickly, a very slight temptation will in many cases entirely overbear all the remoter consequences. There is no accounting for such insanity, but it is the fact. Where fear is the only restraining motive, a severe punishment a little way off is no match for a slight temptation close at hand. There are, then, two great necessities in all forms of punishment. Punishment must be certain. Punishment must be speedy. Severity without this is always useless, and with it always needless—a bungler's attempt to make up for want of power and influence.

These considerations affect schools exceedingly, and in many ways. In their simplest form they amount to this. No school can punish in a satifactory manner, where faults are likely to be overlooked and unnoticed, and punishment is occasional and capricious in consequence.

Before proceeding further, it will be necessary to see clearly what the object of school-punishment is. Now, school-punishment is not vengeance. Its object is training: first of all, the training of the wrong-doer; next, the training of the other boys by his example. Both he and others are to be deterred from committing the offence again. Hence, if training is indeed the object, no *useless* punishment should be inflicted, that is, no punishment which shall not have something in it beneficial in the doing. But, on the other hand, no punishments can be inflicted which take up much of the master's time. This cannot be wasted on offenders to any great extent. Tried by the first of these laws, the common school-punishment of setting a boy to write out and translate his lessons signally fails., It is not beneficial, but the contrary. It is wearisome without exercising the mind; this not good. It injures the handwriting; this is not good. It encourages slovenly habits; this is not good. It contains no corrective element, excepting that it is a disagreeable way of spending time. But time is very precious: a chief part of right training is the teaching a right use of time; wasting time, therefore, is not satisfactory in a good school. The one

(1) Edward Thring, M. A., Head-Master of Uppingham School.

advantage it possesses, and that is not unimportant, is this, it gives no trouble to masters, and does not take up their time.

Then comes the setting extra work; but this does not reach far. In the first place, if a school is really properly provided with work, there is something inexpressibly absurd in setting a boy to do more work because he can not or will not do the work he has already. This difficulty may, indeed, be partially got over by making the work not strictly additional, but by compelling a boy to spend more time on it. But this is only a partial remedy, for two reasons.

Beyond a certain point, and that a very early one, work cannot be compelled; you can make a boy sit in his room, but you cannot make him work; an idle or obstinate boy soon reaches this point: what is to be done, then? It is, moreover, an absolute necessity of the gravest kind that punishments, as has been stated above, should not take up too much of a master's time. These two reasons soon bring extra work to a standstill in bad cases. Learning by heart, perhaps, is the best form of work-punishment, as the task takes a long time to learn, and a short time to hear, is thoroughly useful, and cannot be evaded if done at all. But supposing it is not done, what then? All work-punishments with an obstinate boy soon accumulate and clog the wheels till everything comes to a dead-lock; the victim cannot do the accumulated heap, but if he does not do it, he is conqueror, and has baffled the master. Thus the range of work-punishments is narrow, and their power soon exhausted in difficult cases. Depriving a boy of part of his play-time is of some use, but health again prevents this being pressed far. For the same reason, depriving a boy of food, or putting him in solitary confinement, are both out of the question. Very heavy punishment, however, can be inflicted in a good school by taking away the privileges and liberties of the offenders. If severity by itself had any great power in punishment, this would be thoroughly effectual, but it has not, as has been shown above; and this kind of punishment labors under the defect of not being speedy enough, but often delayed for some time, till holidays and so forth occur. It is also too protracted; it keeps a boy too long in disgrace, and thus tends to harden. Still, this power of deprivation is very effectual, when wisely and sparingly used.

All kinds of public disgrace cut away the very root of good punishment, destroying self-respect, and making criminals, not mending them. Excepting in rare cases, as a deterrent measure for others, rather than corrective to those who suffer, public disgrace must not be thought of. Any one who studies the question will find that the range of good punishments is exceedingly limited. There are but few to chose from, and those few soon lose their efficacy by repetition; and though effectual enough in dealing with heavy and exceptional cases, they soon break down utterly under the daily wear and tear; and cannot resist the friction of many and constant faults, which are simply inevitable in the complicated difficulties created by many untrained wills and intellects requiring training. It follows, then, from what has been said, that if the school-work is slack and loose, it is easy to punish: a boy who is virtually doing nothing, can be made to do something; or if the beneficial effect of punishment is disregarded, tasks useless but vexatious can very easily be imposed. But if the school-work is sufficient and good, setting more work as a punishment is in theory absurd, and in practice very soon becomes impossible. In all these punishments, also, limited as their range is, there is an entire want of the great element of speed and decisive impression. Lasting torture is no substitute for a single sharp impression, even if it be thought wise to inflict lasting torture. For the above-mentioned reasons, flogging in some form or other is a necessity in a great school. It is certain, it is speedy, it is much feared, and yet is soon over.

The common argument that flogging is a degrading punishment to boys, will not bear investigation...... A school punishment is degrading for one of two reasons. Either it is in itself degrading, or it is degrading on account of the circumstances attending it. If a flogging is in itself degrading, as being an outrage on the person, it is manifest that in any society which considers an outrage on the person degrading, there will be a total absence of blows, and every kind of personal chastisement. The idea of striking and of personal chastisement is of course utterly foreign to the boy-mind! No blows are ever struck in boy-society; boy never punishes boy by resorting to the ready fist! Now all this may be, and is, in many cases, very wrong; but this does not affect the question under discussion in the least: that question is not whether corporal punishment is wrong, but whether it is degrading in itself apart from the circumstances attending it. Whoever is prepared to say it is, may be a very wise man, but he has never been a boy. No boy ever feels the least mental infliction because he has been struck, or even kicked, by another boy, though the bodily infliction may be considerable, and the feelings with which the inflicter is regarded far from pleasant. The whole boy-life, from beginning to end, is so utterly regardless of inviolability of body, whether in play or in earnest, in fun or anger, that only theorizers of mature age could entertain the notion of almost any form of bodily correction being in itself degrading. The circumstances which accompany or cause it, may certainly render it degrading. If received for gross offences, a flogging is obviously degrading; but then it is the offence that degrades not the punishment. This is a distinction often lost sight of, as if disgrace consisted in being found out and punished, and not rather in deserving punishment. It is degraceful to be in prison, if prison means conviction for theft; but if prison means refusal to betray your country, is it not disgraceful. Whether flogging is disgraceful or not, therefore, obviously depends on the class of faults for which it is the penalty.

There is a general floating notion that flogging should be reserved for grave moral offences, to brand them with ignominy. Let us examine this.

It will readily be granted that every punishment of the young should be inflicted with a view to correct and train either the boy punished, his companions, or both. And still more readily will it be granted that no punishment should be needlessly severe; for, if there was no other reason, it would be a waste of power: and waste of power signifies the employment of means you may want for a great thing in a little thing, so that when the great thing comes there is nothing left to do; or employing the wrong means, as using a pen-knife to cut sticks, so that it will not fulfil its daily duty of pen-mending afterward.

Grave moral offences, lying, theft, and so forth, do not form part of the daily life. This is more important than it seems at first sight, for a daily recurring offence, by frequency, much increases the difficulty of punishing it, as punishment has to be provided not only with a view to a single occasional act, but to meet many acts and their growing power. Again, with the young, grave, moral offences, when detected, are felt keenly and bitterly, sometimes with exceeding bitterness; but in all cases conscience is roused to aid any right corrective, and there is great danger that wrong measures will deaden instead of improve boys fresh to sin. The object in view in all such cases is to assist conscience and the inborn shame, and to keep the impression alive as long as possible; whereas, in ordinary punishment, the direct contrary is the case: the punishment impression should be over as soon as possible, or the effect will not be good. Protracted feeling, instead of sharpness, is wanted in dealing with sin. Unless it is a wrong to society, as well as a sin, which may therefore require public acknowledgment and atonement, what end is served by a sharp and disgraceful punishment in the case of a boy who has sinned? A boy, unless hardened, ought not to have repentance made difficult, almost impossible, by public disgrace. If he is fit to remain in the school at all—for no school is bound to keep a rebel to its laws and spirit—conscience, and the bitterness of inward shame, make the task of punishment easy and utterly forbid public disgrace. A boy ought never to be allowed to think that masters can punish sin as they can intellectual or discipline-faults. Unless the society laws have been broken also, flogging a boy for a sin as a disgrace seems utterly subversive of the right object of punishment, namely repentance; and unnecessary, as quiet and more protracted punishments are

better; and a waste of power, as the first impression is strong enough without it. Ignominy cannot be good for heart-offences in the young, in a sphere of training. On all accounts, then, flogging should not be the punishment of sins.

The faults which principally call for the rod are discipline-faults and wilful faults. For instance, when a boy persists in coming late to school; when a boy is impertinent; when a boy, by wilful idleness, accumulates book-punishments until the work comes to a dead-lock. These and similar cases require the rod; the more so, as they are entirely in a boy's own power, and no one need incur the penalty unless he chooses. Thus, whether flogging is degrading or not, confining the punishment to voluntary and repeated offences, removes any reasonable objection to it, for it becomes a boy's own choice; whilst offences of this sort require a sharp and speedy corrective, as the temptations are constant and sometimes so strong as to be painful to resist, and a little counter-pain acts as a very salutary check. Moreover, the daily recurrence of opportunity very soon makes offences of this kind, unless summarily disposed of, become impracticable to deal with. And though often venial in themselves, taken singly, they are utterly subversive of all order, rule, and training when repeated, and the school would break up like snow in a thaw unless some decisive check is found. That there is sensitiveness about being caned is certain, but it is bodily not mental pain that causes it, unless it is administered on wrong principles and in a capricious way. Abstract the pain, and boys would not be troubled by the imaginary disgrace. If the real disgrace of shameful idleness, or repeated disobedience is despised, the imaginary disgrace of a flogging will matter little. The theory always imagines a sensitive, innocent, unlucky boy flogged, but the fact presents an impudent, idle, or guilty boy who has despised warning, as being flogged. All the evil of homes comes into schools, as well as all the good. School-life is real, earnest work both for masters and boys, and not a matter of rose-water theories. At one time or another, every evil that boys can do will have to be faced by the masters; and every temptation that boy-life is subject to, faced by the boys. This requires a strong government.

Moreover, one of the advantages of school is, that a boy finds himself there in a world of law and order, and constitutional rights and penalties, whilst still surrounded by friendly and loving influences; instead of under a despotic will as at home, however sweetened by love, and indeed identical with it. He will have in after-life to live by law; it is good that he should learn to do so early, and not to expect to find everything free from discipline, or hardship even. How much bitterness would be saved if the vagaries of undisciplined nature, which few neighbourhoods are without, had been checked in boyhood, when law could be applied to such childish ebullitions! Spoiled children of mature years are like grit in the wheels, both in society and in public life.

For the reasons which have been mentioned, caning or flogging is an absolute necessity for working the ordinary discipline of a school well. But certain precautions should be taken against its being hasty or unjust. No caning or flogging ought to be inflicted at the moment the offence is committed; or by the master under whom it is committed. The headmaster should have the unenviable prerogative of inflicting it in all the more important cases. A lower master should be empowered to do so for petty offenses in the lower classes. It should be inflicted at one stated time, and in the presence of all who choose to witness it. These are necessary safeguards against temper and haste. Even where there is no doubt about the offence, the question often is, not what a fault *deserves, but what is best for the culprit and the school.* And a little reflection will often decide, that what is best, is an entirely different thing from what is deserved. Be this as it may, whatever are the opinions on this subject, it cannot be disposed of in a hurry by a whiff or a sneer. The whole question of punishment is full of difficulty, and must meet with earnest treatment from every wise and practical man.

It would be easy to draw a very true and not very bright picture of boys and the difficulty of dealing with them, but it is our purpose to show a trainer's duty, rather than his trials. Nevertheless, it would be well to bear in mind that no words can exaggerate the spoiled nursery-tempers, the selfishness, the indolence, the low morale, the carelessness of consequences, the transcendent folly of some boys, united with a conceit coextensive with their folly. The power of not learning, too, is quite a gift, which must be experienced to be credited; the power by which boys, and not bad boys either, will daily be brought in contact with knowledge to no purpose. How, like the children's toy, the same rabbit is moved by the same wires, into the same mouth, down to the same stomach, of the same wooden bear, *ad infinitum*, always swallowed, never digested, a perpetual revolution of purposeless seeming feeding.

And in the matter of punishment, practice brings to light that the choice of wise and effective punishment is very limited; whilst serious mental mistraining may easily be brought about unawares by bad punishments, which produce habits of slovenly work and haste, and distaste for writing and reading. At all events, exceeding waste of time is often the result, though the main object in life is to learn never to waste time. And all this takes place, because men are seeking to avoid a phantom, dressed up by popular opinion to be knocked down and abused.

Grave professional questions are sure to be full of practical difficulties, requiring experience and knowledge to estimate and deal with them. Indeed, most frequently, in actual life and practice, there is no actual good possible: a choice of the least evil is the only thing open for the wise man to make.—*American Educational Monthly.*

Mr. Huxley and Scientific Education.

In a recent number of *Macmillan's Magazine* is contained a speech by Mr. Huxley, in which he criticises with much vivacity the modern system of education,—not, however, without showing in what way, in his opinion, it might be improved. Whatever Mr. Huxley's views may be, enemies—and we expect he has not a few—cannot but admit there is no atom of fear in his composition. What he thinks he speaks; and that with no feeble or uncertain sound. There is in him a genuine English hatred of cant and untruthfulness in all its phases, whether scientific or religious, that has rarely found such vigorous expression; and if he sometimes wounds the sensibility of the pious, he at least commands their respect by his earnestness. Perhaps, on the whole, it is fortunate for him that the hierarchy are restrained from ecclesiastical retaliation, or we fancy he would long ago have been chewing the cud of sweet and bitter fancy in the Lollards' tower, and might even now be placed on the rack, for the amusing division of the clergy, in the present speech, into an immense body who are ignorant and speak out, a small proportion who know and are silent, and a minute minority who know and speak according to their knowledge. Passing, however, to the main point of his speech, we find Mr. Huxley urging most strenuously the introduction of a systematic culture of science into our schools. The recent inquiries that have been instituted for the purpose of ascertaining the general results of school education, and the experience of all examiners on this point, are most uniform, and, we are sorry to add, most lamentable. They all tend to show that the amount of knowledge obtained by boys of from sixteen to eighteen years of age on leaving school is almost *nil*, and that which has been acquired is eminently unserviceable in after-life. A smattering of Greek and Latin, which does not enable him to translate the simplest sentence of his mother tongue into those languages, or to give the derivation of a single scientific term—the merest modicum of mathematics—and a jumble of history and geography, or none at all,—is about what the average boy has acquired when he is removed for the purpose of entering one of the professions. Is it extraordinary that each generation makes such small advances on the prece-

ding? And might we not ask, with Lord Bacon, whether we "are the richer by one poor invention by reason of all the learning that hath been learnt for these many hundred years in schools"? Instead of such work as this, says Mr. Huxley, let every child be instructed in those general views of the phenomena of nature which would teach him what is on the earth and in it and about it; and after he has become familiar with the use of the tools of knowledge—reading, writing, and elementary mathematics,—let him pass on to what is in the more strict sense physical knowledge, as botany, chemistry, and elementary physiology, on the one hand; and physics—*i. e.*, natural and mechanical philosophy—on the other. Surely this is both sensible and practical. Is it not better to teach a boy, at the period of his life when his powers of observation and his memory are the keenest, what he would regard as a pleasure rather than a task, and which would eminently fit him, by truly educating his mind and giving him comprehensive views of the outer world, for any career he may subsequently select,—than to teach him that which is so dry and unpalatable that he detests it from the bottom of his heart, that he never half acquires, that demands the intelligent appreciation of much riper age to perceive its value, and is then acquired in one-tenth of the time? Mr. Huxley's observations on this point are excellent:—"The great peculiarity of scientific training," he says,—"that in virtue of which it cannot be any other discipline whatever,—is the bringing of the mind directly into contact with fact, and practising the intellect in the completest form of induction; that is to say, in drawing conclusions from particular facts made known by immediate observation of nature." But such training should be real. The teachings of books, if not discarded, should be strictly compared with the objects themselves, and nothing should be taken for granted. The chief difficulty that strikes us in the matter is that which occurred to the old Scotch lady, who exclaimed, when she heard of the introduction of gas, "What is to become of the puir whales?" What is to become of the present race of schoolmasters?—*Lancet.*

STUDY.

(*Concluded from our last*)

A few practical suggestions on subjects of study and the use of books, will still further illustrate our subject, and serve to set forth some special modes of study.

First, as to *Subjects of Study*. There is a kind of advice often offered with which we can go but part of the way. It is based on the fact, that although all minds are alike in their general features, yet there is a great diversity among them as to the strength of particular powers. Hence some are fitted to excel in one thing, and some in another. Hence the advice to give your attention chiefly to those things in which you have a reasonable prospect of excelling. Now, this is good advice with a limitation. If what has been said about the inertia of mind is true, then your dislike of a subject may proceed from this, and not from any inaptitude in yourself. Hence, you may carry the maxim of considering your idiosyncrasy too far. Such a rule may become a mere screen of indolence, a mere excuse for idleness. You should hesitate to reject a good subject because you do not like it. You should bring yourself to like it. Be determined to like it. Work at it till you like it. By doing so, you will be preserved from an exaggerated estimate of any branch of study—a fault to which those are liable who confine themselves too exclusively to a particular class of subjects.

A second remark on the choice of subjects is, you must remember that there is the same difference in them as in food, some are more nourishing than others. The same remark applies to authors. Two men, dealing with the same subject, do not in a given time set forth the same amount of aliment. Be careful then, not only that the subjects are nutritive, but that the authors are stimulating.

While on this point, let me say, that if young men would form the habit of study, they must not read easy literature, books that demand no effort, such as many of the serials, and most of the fictions in circulation. Nor must they read much of ephemeral interest, like the 'leaders' in newspapers. When they do such things, it should be as a relief from things on hand, which require a long and heavy pull.

A third remark is, avoid books that profess to give royal roads to learning, that put forth pretensions of making things easy, which they usually do by leaving out the difficulties; so that the student who trusts to them, often finds that he has not only not mastered the subject, but has laid up difficulties in the way. The only way of making a subject easier is by having it treated on a good method and in a careful graduation. No one ever becomes a student by shirking difficulties. But many are prevented from attaining what they might by aiming at too much at a time. Let us take a lesson from the way a judicious mother trains her little one. Not able to walk, he is laid on a carpet, and a ball or other plaything is placed where the child, on full stretch can touch it with the tips of his fingers, and he is then encouraged to stretch and stretch until the prize is grasped. So do you. Let there be a subject that you can just touch as it were, with the tips of your mental fingers, and then make effort after effort till it has become your own. Or, to vary the figure, bring to the pedestal that you are building for yourself, not rubble and slush, but large, massive, well cut stones, that require all your strength to lift and carry, and an extra effort to put them in their place.

Another important thing is to approach each subject of study from the proper stand point. Students of any subject are of all grades. Some are novices, just entering on the path; others have advanced on the way; while others have completed the course. Now there will be found in the world of literature books to suit each class, and it must be obvious that some that would be very proper books for one class must be very unsuitable for another. There are few things so necessary for young men as getting the right books, or beginning at the right point. There are many books and many subjects that cannot be studied, until other books or other subjects have been mastered. *e. g.* Some of Emerson's writings or of Carlyle's, must be either unintelligible or very misleading, to such as have been unprepared to grapple with them by a previous course of psychological, ethical, or other study. Such writings have often a fascination about them to a certain order of minds; but it is a fascination growing out of what they do not understand, for many admire in proportion to their want of comprehension. But really the conduct we now condemn is as silly as would be that of a French lad wishing to learn English, first addressing himself to the pages of Milton or those of Locke.

Now as to the *Use of Books*. First, do not be ambitious to read many books. It is not the amount of his reading that makes a student, but the quality. Two evils flow from reading many books. One is in the habit of passing over a book to see what is said, rather than to examine its truth. So that reading becomes a device for passing away time, instead of an instrument of personal improvement, while of such a practice we may say with Butler, 'that there is no time spent with less thought, than great part of that which is spent in such reading,' and the consequence almost invariably is, that the reader of many books has a much lighter mind, and one not nearly so vigorous as the reader of few. That is, one good book thoroughly mastered in a given time, yields more than a dozen read through in the same time.

But another evil grows out of the practice of reading many books cursorily, rather than a few well. There comes not only the indisposition to read with thought, but the inability to do so. The mind gets burdened, the faculties get clogged, and the effort to move is as vain as it would be for a gymnast, whose limbs were shackled with heavy weights. Perhaps no better instance could be adduced than that of the late Mr. Buckle. For quantity of philosophic and scientific reading, he perhaps never had his equal. Every page of his writing is crowded with indications of his vast lore; at the same time, there is abundant evidence of the want of power of real thought, often ludicrously shown in

statements that prove he had not caught the sense of the author on whom he is animadverting, or the principles of a system on which he is dealing out sweeping condemnation.

Second, avoid *fast* reading, that which springs from the desire to get through a book, and which in operation is an obstacle to that careful and attentive reading, without which you had better not read at all. To young students we would say, that no book is worth reading, that is not worth reading three times ; and for the young student we would lay down the rule that every book should be read three times. After reading a book, you should be able to give its general scope and mode of treatment. You should be able to state anything that the author holds, to recal the places where it is treated, and to show how it is illustrated or argued ; and you should be able to state the grounds on which you assent to his views or dissent from them. Now we hold that these three things are, for the young student, best pursued separately. Hence we would have a book first read through consecutively with attention. At the end of every three or four pages, the reader to close his book and review what he has read ; and also frequently to write from memory a synopsis of what he has read, with occasionally a fuller statement. At the end of a chapter he should do the same, and also at the end a part or book, if his author has so ordered the treatment of his subject. After going through a book in this way, we would have the student read it by its index, and if the book has no index, let it be a part of his plan in the first reading, to make one. Reading by the index brings before the student all the places where a topic is treated, and helps him to form correct opinions of his author's views. Often by this means, obscurities are cleared up, weak points are strengthened, and what may have appeared objectionable, does not remain so. After thus making himself master of what a book contains, the higher end remains—to sit in judgment upon it—to read it as a critic—to examine its statements and its arguments—to take it up sentence by sentence, and paragraph by paragraph, in order to test the truth or falsehood of its contents, or the conclusiveness or inconsequence of its arguments. In doing this, two rules should ever be present to the mind. First, while we avoid a captious spirit, we must not be too hasty to accept what we read; for an indispensable rule in study is to hold the mind in doubt, to put one's self in the position, not of an antagonist, but of one who wishes to find the truth, and not merely to be convinced. If this is not done, there is the danger of passing over too readily weak arguments, or of accepting conclusions on insufficient grounds. A second rule in reading is, not to allow ourselves to be too much influenced by authority. That a person who has given much attention to a subject is in favour of it, is a reason and a very strong reason why we should hesitate to reject it—why we should hold our judgment in supense, but can be no reason for our accepting without sufficient proof. It may be that the, proof is complete, that it is irrefutable, but if it is not to us, it is not truth to us.

Finally, to the right use of books, we must read by topics. No mode of study is more valuable, but it can be only iudicated. All science or knowledge is distributable into certain and uncertain, the first including all those subjects in which the most perfect reliance can be placed on the process and on the result; the second comprising all other branches of human investigation—many of them being of the utmost importance to human well-being.

Now it is well to understand in what the uncertainty of these things consists. It does not exist in the things themselves. For instance, it may be uncertain to you or to me, whether the ground of moral obligation is in the fitness of things or in the will of God? but there can be no uncertainty in the thing itself, it must be either in one or the other ; that is, it must either be true that a thing is right because God wills it, or that God wills it because it is right. Hence, it follows that things that are absolutely certain in themselves, are uncertain to us, either because of our inadequate knowledge, or because our powers are inferior to the task.

But besides these grounds of uncertainty, there are others proceeding from the medium in which truth is investigated or communicated. That medium is language. Now language, except in the certain sciences, is never a fixed or a constant quantity, For no two men does any one term contain precisely the same thing. Hence it is always uncertain in reading any book whether you have got all the meaning or the precise meaning of the author.

It is in the light of these acknowledged facts that we hold there is no better plan to approximate towards truth than to do, what we have called reading by topics. Suppose for instance, you are a student of theology, and let us further suppose that you are going to master the arguments for the existenee of God. Collect all the books you can that contain this, or part of this argument. Then, as the complete argument embraces several distinct points, take one of these points and work it up through all your authors. Bring together all they say. Compare every statement, every assertion, snd every piece of reasoning. You will find as the result, first, that your mind is clear on the point itself. You have been saved from half-notions, from vague notions, and from mistaken notions, because one author has helped you to correct or supplement another. Secondly, you will find yourself in possession of an impregnable position, which you may use as a post for a further advance. Thus proceed with every point, until the whole argument has become your own.

In bringing this address to a close, we may just notice a few subsidiary aids to the formation of habits of study. It is well to have a subject of thought, independent of regular reading, kept before the mind, and taken up in the intervals between more regular labour, and then when the subject is fairly familiar, to have these thoughts arranged into some order and committed to paper.

Many young people require the aid of external stimulus to keep them at work, For these, the practice of several studying the same subject, and meeting together to compare results, is commendable. Of the same nature, and having the same purpose, is the practice of working examination papers. Hence one could wish for the advantage of the younger members of our Association, that a system of examinations might be established,—leaving each to read any books within his reach, but fixing the topics beforehand on which the papers would be set.

As the mind gets wearied by attention to one subject, and is refreshed by change, it is well to have several subjects on hand, and to give daily a fixed time to each.—*Papers for the Schoolmaster.*

LITERATURE.

MARCELLA.

What it wrong, dear Lady Abbess,
That I spent the night in prayer,
That the Rosary you gave me
Numbered every bead a tear ?
I but wept until the Watchman
Passing in the street below
Slowly chimed the midnight *ave*,
Then I gave to God my woe.

Thrice I sued the Saints for slumber,
Still I could not keep away
From the narrow window facing
The little Chapel where he lay.—
Where the funeral torches flickered
Through the ever-opening door,
As around their silent Poet,
Pressed the throng of rich and poor.

Yes, I meant to sleep, dear Mother,
But morning came so soon,
As I watched that lighted Chapel
Shining back upon the moon :
Once, methought I lay beside him,
'Neath the sable and the gold,
Bending o'er my minstrel Father
As I used in days of old:

And a light—the same that trembled
O'er his lips and o'er his brow
When he sang our San Isidro,
With the Angels at the plow——
And a smile—the same that shone there,
When he bade the Mother Mild,
Hush the wings that shook the palm-trees
Rustling o'er her sleeping child....!

Oh, 'tis hard that all may follow
The mute Minstrel to his rest,
Save the nearest and the dearest,
Save the daughter he loved best!
I alone, his own Marcella,
Cannot touch dead Lope's bier,
Cannot kiss the lips whose music
None but Angels now may hear!

Still I feel, dear Lady Abbess,
You will grant me what you may;
Since your smile first hailed me Novice,
It is fourteen years to day:
Have I shrunk from fast or vigil,
Have I failed at matin bell,
Have I clung to earthen image,
Since I bade the world farewell?

Nine long days I've heard the tolling
Of the bells he loved to hear,
Nine long days I've heard the wailing
Of Madrid around his bier;
And to day, he will be buried,
For I catch the deepening hum
Of the people, and the stepping
Of the soldiers as they come.

Never once I begged you lead me
To the consecrated place,
Where, between the triple tapers,
I might gaze into his face—
Grant me, then, sweet Lady Abbess,
Only this—but this, alas!
'Neath Marcella's cloister window
Let her father's funeral pass.

Not one look, not one, I promise,
For the Princes in their might,
For the war-horse proudly curving
To the spur of sworded Knight:
Though all Spain in tears surround him,
I shall know her Minstrel dead
And my eyes—they will not wander
Far from Lope's silver head.

Look, the Chapel doors are parting,
See the lifted torches shine
And the horsemen and the footmen
All the swarming pathways line.
Can it be.... these poor tears blind me....?
Ah, you know what I would pray,
And have granted ere I asked it—
Yes, they come—they come this way!

GEORGE H. MILES.

SUMMER DYING.

BY W. O. HOSMER.

Beauty is waning, a voice of complaining
Comes from the hill side and dell;
Dirge notes are ringing, and crickets are singing
To summer a song of farewell!
Day brightly closes, and where are the roses
June wreathed with her tresses of gold?
Soft winds are sighing, where darkly are lying
Their rain-beaten leaves on the mould.

Sadness comes o'er me, for barren before me
Lie fields that I loved when a boy;
No more in the shadows of oaks on the meadows
Stout mowers their nooning enjoy.
The stubble, how lonely! weeds shooting up only
Where grain clothed the generous soil,
And reapers were swinging their cradles and singing
Blithe strains to enliven the toil.

Cattle are wading, where willows are shading
The low shallow bed of the stream;
Thistledown floating, is sadly denoting
That summer will pass like a dream.
The harvest moon sailing through mist, is unveiling
Her disc like a blood-painted shield.
While school-boy and maiden, their baskets full-laden,
Hie home from the blackberry field.

Dark swells of ocean, with long measured motion,
Moan, as they break on the shore;
Airy tongues wailing, for beauty's cheek paling,
Chime in with the desolate roar,
Stars have grown dimmer, less dazzling the glimmer
Of fire-fly lamps on the lawn;
Flower cups unfolding, are honey-drops holding,
But light from the landscape is gone.

Throned on the thistle the bobolink's whistle
Made cheerful the meadows of June;
Mead larks saluting the morn with their fluting
Replied to his rapturous tune.
Hoarse crows are calling and first leaves are falling,
But still a mild loveliness reigns;
A sweet haunting sadness, though vanished, a gladness
And glory from nature remains.

Life in North Australia.

According to an interesting account in the columns of a Brisbane paper, there is no reason to suppose that the work of colonization is more difficult in North Australia than it is in other parts of the continent. A writer who has had considerable experience in the Gulf country, and who is familiar with its climate and resources, gives a very favourable description of its prospects and affairs in general. He says the appearances of the country round the Gulf are very similar to the descriptions given of the large Pampas of South America. For hundreds of miles the traveller may wander over immense plains, seldom timbered except along the banks of the rivers. Sometimes the coarser grasses, which extend inland for 100 miles, grow higher than the head, so that it is difficult to distinguish a companion at the distance of a few yards. But in addition to this grass there is a "beautiful short and mixed herbage, sweet and as nourishing to stock as the best oaten or lucerne hay, and, to tell the truth, very nearly as dry;" for it is stated that three months after the wet season the grass has ceased to be such and has become good hay through the drying effects of the tropical sun. This hay is highly nutritious, and strangers who visit the district are surprised to find that instead of their horses falling off from the dried-up state of the country, they begin to improve in firmness and condition.

With regard to Sweer's Island, which is situate in the Gulf of Carpentaria, and which is fast becoming an important trading depot, this writer describes it as a healthy and pretty place; and thirty miles N.N.E. from Sweer's Island are situated the Beautiful Islands, which are said to swarm with unlimited supplies of turtles and oysters. With regard to the climate of North Australia, the experience of this writer is that the seasons are remarkably regular. A man, it is said, who has lived a few years in the Carpentaria district can judge with the greatest precision as to the weather. From the beginning of March to the end of November is the dry season. During this time there is scarcely any rain, the water-holes begin to dry up, and towards the end of this season the grass becomes exceedingly sapless. The squatter then begins anxiously to look for rain, and stock begin to fall off in condition. Towards the beginning of November, however, thunder-clouds appear on the horizon nearly every evening, with many threatenings and promises of rain. But none falls until after a few weeks, when the wet season sets in in earnest, and then the country is deluged. Speaking now more particularly of the immediate neighbourhood of the Gulf of Carpentaria, it is said that when the rain begins the traveller must stop where he is, unless, indeed, he can find a river to float down, as Mr. McKinlay did. The teamster sometimes for two months at a stretch has to live on the top of his dray. For miles around him the country is covered with water, and he must manage to live on the rations with which he was returning to the station; or, if caught in the rain whilst going down with wool, he must live as best he can on pigweed and other vegetable dainties. "This," it is said, "is no coloured sketch; it is the truth. All communication by land is cut off; it takes a bold man with pressing business who will now venture to travel, even if he be able. The chances are, if he makes the attempt, that his beast is frequently bogged; he has then to walk and drive his animals. He may have to wait days, nay weeks, for the subsiding of a stream, only to find

after crossing it that a few miles—say ten, fifteen, or twenty—bring him to another independent water-shed, which is still flooded, and the tedious task of waiting commences again. As a rule, therefore, all business in the Carpentaria district must be transacted during the dry season, and then the settler shuts himself up, and if he has nothing better to do, watches the grass grow at the rate of about an inch per day after the first fall of rain. Towards the end of January the roads become passible again, and the bushman begins to be tormented by musquitoes and flies, which tease him day and night.

But in spite of these drawbacks, the writer states that no healthy man or woman need be deterred from living in the country, for "people who live according to reason may remain on the Gulf as free from disease as in most parts of Northern Queenslaud." The rain and the heat are undoubtedly troublesome; but there is a season which the writer describes as being very fine. He says, "by the time we have arrived at the end of April the sun is a long way north. The days and nights are pretty equal in duration; blankets are in demand for the nights, and thick Crimean shirts for the days. The flies are becoming less troublesome, the mosquitoes have been driven back to their native swamps; king ague is leaving the bones, the bushman grasps his axe, and feels himself every inch a man, and flatters himself he can do as good a day's work as ever. The meat is young aud tender, and his appetite is excellent, and if not he takes a little quinine, which puts all to rights. The flocks and herds are increasing in numbers, and are in splendid condition; the squatter looks forward to a good lambing, and consequently is in excellent spirits, and so all goes merry as a marriage-bell.

As regards the industry and resources of the district, it is stated that shearers, shepherds, and bushmen can obtain the highest wages there that are paid in the Australian colonies; that stockholders on the look-out for a grazing country may find it to an enormous extent and of excellent quality; that the country is by no means badly watered, and that the wet seasons are always wet. But as regards agriculture, it is admitted that in the neighbourhood of the Gulf "the district does not come out very strongly. The country along the shores of the Gulf that is open to the agriculturist or selector is totally unfit for any, even the meanest, form of agriculture; two-thirds of the belt of land is unavailable for any purpose, even grazing, being nothing but low mud-flats, inundated by the sea during the summer months, and being intersected by a complete network of saltwater inlets. The remaining third, though suitable enough for grazing purposes, is totally unfit for agriculture, being for the most part open plains, with a stiff clay soil."

But the mining prospects of Carpentaria seem to be very promising. It is said that the Great Australian Copper Mine, lately opened by Messrs. Sheaffe & Henry on the head of the Cloncurry River, is the richest copper-mine in Australia. The whole of the ranges at the head of the Cloncurry are said to be more or less copper bearing, and the ranges on the Gregory River are described as being rich in copper ore......

These particulars relative to the country which lies adjacent to our own Northern territory, are at all events encouraging as to the resources of the place; and then, instead of there being so much disorder and drunkenness as spoken of by former writers, it is said that "it would be a difficulty to find in any part of the colony (Queensland) a more orderly and decent population."

—*Adelaide Observer.*

SCIENCE.

The Eyesight and the Miscroscope.

BY HENRY J. SLACK, F.G.S., SEC. R.M.S.

I have lately heard of several cases of persons purchasing microscopes, and soon becoming afraid to use them, lest they should permanently injure their sight. Now, if the instruments they used were of even moderate merit, the fault of not seeing objects comfortably lay entirely with themselves. It often happens that a beginner with a microscope operates chiefly with transparent objects, and floods the field with excess of light. Any of the paraffin lamps in ordinary use for microscopical purposes, of such excellent oil lamps as those which Mr. Pillischer supplies, give an immense deal more light than is wanted to exhibit any ordinary objects properly, either by transmitted or reflected illumination, and when this light is concentrated by a bull's-eye, and reflected by the stage mirror in full blaze, it is by no means wonderful that the eye is speedily fatigued. A few objects may be advantageously shown under brilliant illumination, for the display of remarkable beauty in the variety of colours they present. The wing case of the diamond beetle and iridiscent minerals belong to this class, and they should be viewed as we look at flashing fireworks, or the lustre of jewels, for a brief space only, and not in a prolonged stare. As soon as it is desired to make out details of their structure, the light should be reduced to a moderate pitch.

There are microscopic difficulties which involve prolonged effort to decipher obscure markings, or indications, with which beginners should have nothing to do, and which experienced microscopists must cautiously deal with if they value their own natural optical apparatus. Men who will sit up night after night, poring for hours over vexatious diatoms, have no right to complain of the microscope if they experience a deterioration of vision. Had they spent the same time in attempting to read very small print in a strong blaze, they would have been equally successful in wearying their visual organs. Such practices are an abuse of the eye, to which, no doubt, a penalty is attached.

The perfection of microscope work consists in its imitation of natural vision. The instrument should exteud the range of action of the eye upon small objects; but should not—except for brief purposes of display—materially alter its character. Now, the first thing to be attended to is to keep both eyes open, whether the microscope be used for single or binocular vision. It is unnatural for two-eyed people to shut one eye, and then make a prolonged observation. There are occasions on which it is very desirable to shut one eye for a few moments, as in taking an accurate aim with a rifle, but with the microscope, or telescope, all that is necessary is to acquire the habit of paying attention to the impressions made upon the eye which looks through the instrument, and to disregard what the other may see. Some people have no difficulty in so doing, while others can only succeed if assisted by a little contrivance which many observers have long employed. I mean a shade covered with black cotton velvet, of which several forms have been devised. The simplest, which I have used for many years, is made of a piece of thin cardboard about as big as a small quarto page, covered with black cotton velvet, and pierced with a hole through which the tube of the microscope, jnst below the eye-piece, is introduced. I have found that everyone upon whom I have experimented, and who felt it difficult to keep both eyes open, aud only *look* with one, could easily accomplish it by this means. There is no doubt that the eyes suffer considerably from the common practice of closing one, while looking through a microscope, or telescope, for any length of time, with the other, and it is, therefore, well worth while to acquire the more prudent habit I have described.

The next point to be considered is the method of modifying the light, and diffusing it agreeably through the field. When artificial light is employed to show transparent objects, it is rarely advisable to throw it as it comes from the lamp, or the bull's-eye, direct upon the object. For low powers and large objects, the best contrivance I know is one which Mr. Browning made by my direction a few years ago. It consists of two discs of glass, ground on one side only. The two ground sides are placed in contact, and the edges cemented, to keep them in position and exclude dust. A freshly ground surface of good glass is remarkably pleasant to the eye; the cool dead white appearance it gives to transmitted light is very agreeable, but its performance is deteriorated by handling the ground surface, or by impact of dust. To keep the surface in a fresh state I adopted the method just described, which works excellently with 4-inch, 3-inch, 2-inch, and $1\frac{1}{2}$-inch powers. For two-thirds and half-inch powers, and smaller objects, I take an ordinary slide, and place in the middle of it, on one side, a piece of white foreign post paper, as wide as the slide, and place in the middle of it, on one side, and about an inch long, saturated with spermaceti, and covered with a piece of thin glass, to keep it clean. A few thin chips of spermaceti are placed upon the paper, and melted into it over a lamp. When this spermaceti-paper slide is employed, the side bearing the paper is turned *downwards*, and the slide carrying the object placed on the uppermost side. By this means the texture of the paper is kept out of focus.

Those who have an achromatic condenser should use the small stops to moderate the light, as well as to obtain sharper vision. I have recently been in the habit of placing below the condenser a modification of Mr. Rainy's light moderator, which Mr. Browning made to my pattern with some excellent grey glass in his possession. This apparatus consists in a short tube fitting into the sub-stage of my microscope, and capable of going under the condenser, or of being used without it. The bottom of this tube is covered by a brass plate, with a round hole in the middle. Two brass arms, moving upon a pivot, carry two discs of the grey glass, and one or both can be turned so as to cover the round hole, and moderate all the light throwu up by the stage mirror. This contrivance is very effective in reducing glare.

Mr. Collins makes a good moderating diaphragm, by which the

aperture through which the light comes can be enlarged, or reduced to a mere point, at will. Messrs. Beck have adapted to the microscope a very elegant *iris diaphragm,* imitating the action of the pupil of the human eye, and preserving a nearly round aperture, whether dilated or contracted. These instruments have a double use. They enable the quantity of light to be nicely graduated, and thus save the eye from fatigue, and they permit us to observe with great delicacy the varying degrees of transparency different objects, or different parts of the same object, possess.

With diatom markings, and many other objects, a plan just introduced by the Rev. J. B. Reade, F.R.S., President of the Royal Microscopical Society, will be found very valuable as an aid to distinct and pleasant vision. He places below the object an equilateral prism, with one side parallel to the object. The light is thrown on to another side, by means of a bull's-eye, in parallel rays, and being reflected by the third side of the prism, enters the object with moderate obliquity. It is not easy to explain why this illumination is so remarkably effective as it is found to be, but no one who has seen it in use can avoid being at once delighted and surprised.

There are many objects which can only be properly shown by sending a very strong light through them, and if the whole field is illuminated in the same proportion, the effect is wearisome and painful. In such cases I strongly recommend the eye-piece made at my suggestion by Mr. Ross, and known as my Diaphragm Eye-piece. In this eyepiece four shutters can be adjusted by small milled heads, conveniently situated, so as to leave the entire field open, or to shut off any portion of it that can be bounded by square, oblong, or rhombic figures. By this means the object is, as it were, framed in black, with just as much of light margin as may be desirable. The adjustments are easily made to suit long, thin, round, or square objects, as the case may require.

All the contrivances mentioned are adapted to binocular, as well as to monocular vision.

Various modes of obtaining dark ground illumination, by the spotlens, parabola, etc., are much to be commended for certain objects, not only for the beauty of the display, but for the comfort of the eye; and a small spot-lens may be advantageously used with the binocular as a light-distributor, with powers that can take in its whole pencil of rays.

It is much more common for persons to injure their sight by the misuse of transmitted light with transparent objects, than for them to experience inconvenience from any excess of reflected illumination; and this results, not so much from any greater facility in the exhibition of objects by the last-named method, as from its being one less frequently employed in conjunction with lamps. The reflected illumination obtainable in open daylight, out of the direct sun, is never too strong, and is well adapted to objects of considerable size. To see smaller opaque objects clearly and comfortably several contrivances are advantageous. Lieberkuhns have lately been neglected by many observers to an unreasonable extent. For low powers, a silverside reflector, mounted on a brass stand with universal motions, is extremely handy. Messrs. Beck made an admirable parabolic reflector to fit to a $1\frac{1}{2}$ or $\frac{2}{3}$ objective, and furnished with a moveable arm which brings a flat mirror into such a position that the illumination is instantly changed from slanting to nearly vertical, which enables some surface markings—on metals, etc.,—to be made out with great distinctness. Mr. Crouch has constructed a parabolic silver reflector (like Beck's), with a universal joint to suit different powers, but without the flat mirror, which for special purposes is invaluable. A lieberkuhn works beautifully with Ross's $\frac{1}{2}$-inch, Beck's small-angled $\frac{4}{10}$ths, and similar glasses of Powell and Lealand.

No microscopist should be satisfied without acquiring skill in all the methods of illumination I have mentioned, and where objects admit being seen in a variety of ways, all should be tried, as each will bring out some special feature. While an object is indistinct, the observer should avoid paying much attention to it. He should simply watch the changes he can effect in attempts to show it properly, and reserve steady examination until all the adjustments are in order. Few persons are aware how much the eye is under control of the mental faculty of attention, and what advantages they may gain by acquiring the habits recommended in the preceding remarks.—*The Student.*

ART.

The Uses of Music.

The social uses of music are often forgotten when its value as an art is being estimated. In one of his novels, Douglas Jerrold records a dispute between the performers in a band employed at an election, the question being whether the drum or the trombone did most toward returning a member to the House of Commons. The idea may at first seem far-fetched, but it expresses a truth in a coarse way. The influence of music everywhere, of the piano in the house, even of the thin sentimental songs of the day, might be found to produce practical results of a deep and abiding kind. In a theatre they can do nothing without music. A hero declares his love to a sympathetic though suppressed murmur of the violins in the orchestra. The heart-strings and the fiddle-strings are worried simultaneously. In melodrama, the villain stabs to a tune; in opera, the whole business of life is represented in major and minor keys, affection is set in B-flat, and eating and drinking goes on in F-sharp. In the stalls and the boxes, the gusts and the zephyrs of sounds alternately stir another cast of emotion; and it is the strange mission of this wonderful art to be all things to all men and all women, full of suggestiveness to most, but dumb or mere ear-tickling to many.

Perhaps the most beautiful combination which the fashionable world can affect in the season is a flower-show. The music chimes in well with the ladies and the rare plants. It is music, too, of a filigree and fragile pattern—a dainty waltz of Gungl's, a delicate *polonaise* or a swift rustling galop. If the trombone in the band mentioned by Jerrold had to answer through his instrument for making a member of parliament, the clever cornet of Mr. Godfrey's band deserves a testimonial from the associated Belgravian mothers. No one can guess at the romance set afloat by a clarionet, considered from this point of view, and there may be even a virtue in the clashing cymbals, the jingling triangle, or the rattling kettle-drum. When working with their allies at a flower-show, even these unpromising instruments might produce as important a consequence as the efforts of the passionate Italians who sing their souls out to each other on the stage at Covent Garden. Music lends itself to war in stirring songs and marches; Dibdin's ballads were employed to recruit the navy, and from the dismal trenches of the Crimea might be heard the snatches of song with which the soldiers cheered their spirits. Nor does it cease to aid us at the most solemn periods of devotion and worship, not alone under the roof of a temple, but abroad at the concerts, where the magnificent choruses chant the profound interpretations of Handel. That which Bishop Beveridge found the best recreation, both to mind and body, whenever either stood in need of it was music, which exercised at once both body and soul. It called in his spirit, composed his thoughts, delighted his ear, recreated his mind, and so not only fitted him for after business, but filled his heart at the present with pure and useful thoughts. People say it is nonsense to talk of music being representative, and the question has been asked, Did you ever hear a sonata descriptive of a man going abroad and changing his religion? Of course, music can not of itself define a material notion, but it is from this nature it derives its power of exalting the mind into a sphere of indefinite longing and luxurious melancholy. It may be insisted on at least that music, orchestral music, has a distinctive character, and that there is such a thing as a vulgar tune, and a vulgar, we had almost written vicious, arrangement of it. There is a French composer, more or less popular here, whose conceptions seem to leap from his brain fully equipped for burlesque. The airs are indicative of roystering animalism, and of nothing else; so are some of the ditties of comic singers, which, if torn from the words, would still exhibit a kind of tipsy manner irresistibly suggestive of a gentleman with a nonsensical swagger and ridiculous clothes.

"Heaven reward the man," wrote Hood, "who first hit upon the very original notion of sawing the inside of a cat with the tail of a horse." The world knows not half the power and the occult and remoter influences of the art. In a letter of Mendelsohn's, we find a paragraph stating that, when he became acquainted with Goethe, the Poet often asked him to play for him in the twilight, his eyes gleaming like those of a lion out of the gloom. So the tune poet and the world-poet wove their fancies into shape side by side, and one, we may be sure, was an inspiration to the other. The poet owes to music system, form, and his finest phrases; we can not speak of the painter's picture without referring its beauties by comparison to music; sculpture, we are told, is but frozen music, and indeed the word harmony, we should bear in mind, originally signified proportion of shape, and not a combination of strains. It is our servant in grave or gay moods, just as we will have it. It is also, as Johnson says, the only sensual pleasure which is completely innocent. We should not, however, degrade it from being an art into a mere fashion. There are numbers of people who attend concerts simply to see others, and to be seen, who are utterly forgetful of the performances. Like other arts, too, music, to be duly appreciated, must, in some degree, at least, be understood. A good deal of trouble is taken by parents to have their children taught a technical acquaintance with an instrument, and it frequently happens that pupils are put to such hard practising at an

immature age that they afterward get a distaste if not a disgust for the accomplishment it was proposed to teach them. Then, again, it is utterly a waste of time, temper, and money to endeavor to make a child without a musical ear fond of music. It is as foolish as to try and teach a thick-headed boy to write poetry, except that in the latter case a step may be made in facility of expression. Yet it is rare, indeed, to find people who are destitute of the faculty. Lamb humorously described himself as being without an ear for music ; but in his further explanation and apology he clearly shows that he was deeply sensitive to the impressions of the art. It is almost impossible to believe that a man of genius could be deaf to music. We know what Shakespeare said with reference to him who hath no music in his soul. Pythagoras was represented by the modern poet, who told us—

" There's music in all things, if men had ears :
This earth is but an echo of the spheres. "

" When she had passed, it seemed like the ceasing of exquisite music," writes Longfellow. Byron speaks of the music breathing from Zuleika's face ; Mr. Tennyson, of a woman " musically made, " and so on and on. We should bear a few of these notions in mind when attending many of the tempting music feasts that go on around us. Nor should we be ungrateful to the artists who bring to us gifts from the masters. Singers or players sincere and accomplished in their respective vocations are worthy not only of patronage but of esteem, and should not be subjected to the flippant inattentions which so often mortify and disturb them in the concert-rooms.—*Daily News.*

OFFICIAL NOTICES.



Ministry of Public Instruction.

APPOINTMENTS.

SCHOOL COMMISSIONERS.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council dated the 20th September last, was pleased to appoint the following Gentlemen, as School Commissioners and Trustees of the following School Municipalities :—

St. Albert de Warwick, County of Arthabaska : The Rev. Mr. Gédéon Béliveau and Mr. Narcisse Gélinas, to replace Messrs. Magloire Bussière and Fidèle Demers.

St. Norbert, County of Arthabaska : Messrs. Eusèbe Drouin and Fédime Lemieux, to replace Messrs. David Poisson and Vital Talbot.

Stanfold, County of Arthabaska : Messrs. Louis Lachance and Théophile Nanet, to replace Messrs. Ignace Gagnon and Moïse Réault.

Jonquière, County of Chicoutimi : Mr. Tréflé Bergeron, to replace the Revd. Mr. François Gagné.

St. Edouard de Frampton, County of Dorchester : Mr. Michael Smith, to replace Mr. Martin Miller.

Rivière au Renard, County of Gaspé : Messrs. Gualbert Renaud dit Lavergne and Louis Chrétien, to replace Messrs. Narcisse Ouellet and Bénoni Francœur.

Ste. Anne Lapocatière, County of Kamouraska : (No. 1) Messrs. Antoine Dionne and Adolphe Roy, to replace Messrs. Nicolas Aubut and Clément Rouleau.

Village of St. Martin, (No. 1) County of Laval : Mr. Laurent Verdon, to replace himself, and Mr. Joseph Côté, to replace Mr. Amédée Gaboury.

Ireland, County of Megantic : the Rev. Mr. R. G. Ward, to replace himself, and Mr. Harvey Bennett to replace Mr. Thomas Gill.

St. Pierre de Broughton, County of Megantic : Messrs. Cyrille Vallée and Patrick Doyle, to replace Messrs. William Pier and Magloire Drouin.

St. Laurent, County of Montmorency : Mr. Pierre Laprise to replace Mr. Pierre Lapierre.

St. Célestin, County of Nicolet : Mr. Joseph Béliveau, fils, to replace M. Papin Béliveau, and Mr. Damase Poirier to replace Mr. François Béliveau.

Aylmer East, County of Ottawa : Alexander Bourgeau to replace Mr. J. Coleman, and Mr. John R. Woods to replace the Reverend Mr. Michel.

Waterloo, County of Ottawa : Messrs. Joseph Galipeau and Joachim Lafontaine to replace themselves.

Ste. Luce, County of Rimouski : The Reverend Edouard Guilmet and Messrs. Pierre Tremblay, Alexis Dutremble, Joseph Lévêque and Célestin Dechamplain.

Sorel, (Parish) County of Richelieu : Mr. Michel Peloquin dit Felin, (son of André,) to replace Mr. Olivier Latraverse.

Terrebonne, (Town) County of Terrebonne : Mr. François-Louis-Rodrique Masson to replace himself.

Ste. Thérèse, (Parish), County of Terrebonne : Messrs. Antoine Payment and Grégoire Labelle, to replace Messrs. Léon Filion and Pierre Dion.

Rigaud, County of Vaudreuil : Mr. Joseph-Emilien Cherrier, to replace Mr. Hilaire Mallet.

Ste. Marthe, County of Vaudreuil : Mr. Thomas Murphy to replace Mr. Thadée Merleau.

Ste. Bridget des Saults, County of Yamaska : Messrs. George Jutras and John O'Meara, to replace Messrs. Isaïe Jutras and Edward Kane.

SCHOOL TRUSTEES.

Cox, County of Bonaventure : Mr Edward Huard, to replace Mr. Marcel Caron.

Côte des Neiges, County of Hochelaga : Mr. John Cullen to replace himself.

St. Laurent, County of Jacques Cartier : Mr. George Muir to replace Mr. John Bremner.

St. Félix de Valois, County of Joliette : Mr. Edmund Page, to replace himself.

Notre Dame de Hull, County of Ottawa : Mr. William J. Louks, to replace Mr. Christopher Wright.

SEPARATIONS, ANNEXATIONS, ERECTIONS, &c., OF SCHOOL MUNICIPALITIES.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council dated the 20th September last, was pleased :

1. To detach from the township of Tewkesbury, in the County of Quebec, the first four ranges of the said Township now included in the School Municipality of Stoneham, to form a separate School Municipality under the name of School Municipality of Tewkesbury No. 2, the former Municipality of Tewkesbury to be known as the Municipality of Tewkesbury No. 1.

2. To erect into a School Municipality the new Parish of St. Simon, in the County of Charlevoix, with the same limits that it has as a Parish, and which are described in the *Official Gazette* of the thirty-first of July last.

3. To separate from the Municipality of Ste. Eulalie, in the County of Nicolet, the new Parish of St. Samuel, in the County of Arthabaska, to form thereof a distinct Municipality with the limits such as described in the Canonical Decree of the nineteenth of October, one thousand eight hundred and sixty-six, to wit :

The territory hereinafter mentioned, part of which is situate in the County of Nicolet, District of Three-Rivers, and part in the County and District of Arthabaska, to wit :

1. The eighth and ninth ranges of the augmentation of the Township of Bulstrode, part of the fifteenth range of the Township of Aston, comprised between the augmentation of the Township of Bulstrode, and lot number twenty-six of the said fifteenth range of Aston, exclusively ; that part of the second range of the Township of Horton, situate to the north-east of the north-eastern branch of the Nicolet river ; these three parts of the said territory shall be, and are hereby dismembered from the Parish of Ste. Eulalie.

2. Lots numbers twenty-six, twenty-seven and twenty-eight of the fifteenth range of the augmentation of Aston, shall be, and are hereby dismembered from the Parish of St. Léonard.

3. All that part of the third range of the Township of Horton, situate to the north-east of the by-road crossing the nineteenth lot of the said range, lots number twenty-seven and twenty-eight in each of the tenth, eleventh and twelfth ranges of the Township of Bulstrode ; these two latter parts of the said territory shall be and are hereby dismembered from the Parish of St. Valère de Bulstrode :

4. Lots numbers twelve, thirteen, fourteen, fifteen, sixteen, seventeen, eighteen, and the south-west half of lot number nineteen in the third range of the Township of Horton ; lots numbers twelve, thirteen, fourteen, fifteen, sixteen, seventeen, eighteen, nineteen, twenty and twenty-one in the fourth range of the Township of Horton ; lots numbers sixteen, seventeen and eighteen in the fifth range of the Township of Horton.

DIPLOMAS GRANTED BY THE BOARD OF EXAMINERS.

CHARLEVOIX AND SAGUENAY BOARD.

Adjourned Session of August 25th, 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (F) 1*st Class* :—Misses Marie Victoire Simard and Lydie Tremblay. *Miss Tremblay received a Second Class Diploma in May last.*

M. BOIVIN,
Secretary.

KAMOURASKA BOARD.

Session of August 3rd, 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (F) *1st Class:*—Misses Elise Roy and Exorée St. Laurent.

P. DUMAIS,
Secretary.

—

BEAUCE BOARD.

Session of August 17th, 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (F) *1st Class:*—Misses Marie Olive Vallée and Mathilde Garant.

2nd Class:—Emilie Grondin, Lucie Lessard and Clotilde Lessard.

J. T. P. PROULX,
Secretary.

—

Correction.—Amongst the Official Notices in our last issue the name Mr. Hilaire Dubreuil will be found instead of Mr. Hilaire Dubrule; Mr. George Derome instead of Mr. George Dionne; Mr. Charles Taite, instead of Mr. Charles Tarte; Ste. Jeanne de Niverville, instead of Ste. Jeanne de Neuville, and Mr. Godefroi Bernabé, instead of Mr. Godefroi Bérubé.

WANTED.

A situation by a Teacher possessing the requisite Diploma and qualifications. She has had several years' experience in Model Schools. Address "Journal of Education, Quebec."

A master competent to conduct an Academy in which the usual branches of a liberal and general education are taught. Salary about $500. Applications and testimonials to be addressed "Journal of Education, Quebec."

THE JOURNAL OF EDUCATION.

QUEBEC, (PROVINCE OF QUEBEC,) OCTOBER, 1869.

Gilchrist Scholarship Examination for 1869.

The readers of the Journal are aware that one of these Scholarships is assigned annually for competition in the Dominion of Canada. The successful Candidate becomes entitled to £100 sterling a year for three years, and prosecutes a Collegiate course of study in one of several British Universities from amongst which he selects at his own option.

This year there were Candidates at Quebec, Montreal, Ottawa, Toronto and Fredericton.

The successful Candidate was Mr. John Logan McKenzie, of Quebec, a pupil of the High School of that City, and subsequently a student of Morrin College.

At the examination, which was held simultaneously in the above named cities, in the first week of July, sets of questions and papers were prescribed on the following subjects; Latin; Latin Grammar and Composition; Greek; French or German; Arithmetic and Algebra; Geometry; English Language; English History; Natural Philosophy, and Chemistry. The time allowed for each paper was three hours, except Latin, Latin Grammar and Composition, for which the time was two hours.

Report of the Minister of Public Instruction of the Province of Quebec, for the year 1867, and in part for the year 1868.

To His Excellency the Honorable
SIR NARCISSE FORTUNAT BELLEAU,
Lieutenant-Governor of the Province of Quebec.

I have the honor to submit to Your Excellency my report on the State of Public Instruction in the Province of Quebec for the year 1867.

Following this report will be found those of the three Normal Schools, of the Agricultural College of l'Assomption, of the School of Arts and Manufactures at Montreal, and those of the Inspectors of Schools.

Some of these documents relate to the year 1868, and, while all the Statistics belong to the year 1867, for which, agreeably to the understanding which existed before Confederation, the report will be more in detail, I shall frequently have occasion to make allusion to the Acts which were passed in the year 1868.

The publication of a *triennial* report, giving the Statistics of Schools by Municipalities, and the details of all information collected respecting the Schools for Superior Education as well as the reports of the Inspectors was deemed sufficient by the Committee of the two Houses charged with the superintendence of printing, and it was agreed to publish for the other two years, for the sake of economy, only a summary of the Statistics. This summary, for the year 1868, will be soon published.

It will be seen by the report of the Principal of the Laval Normal School, that the number of pupils of the Normal School, properly so called, increased, in 1868, to 122; namely: 49 in the male teacher's division and 73 in the female. The model schools furnished 529 pupils; so that this institution, in the year 1868, afforded instruction to 651 persons.

I would draw attention to the following passages in the reports of the two other Normal Schools.

"I have the pleasure of announcing to you," says the Principal of the Jacques Cartier Normal School, "that all our teachers furnished with diplomas and who completed their course (last year) are engaged in teaching at this moment."

The Principal of the McGill Normal School, says: "The reports sent to the School shew that 253 of the pupils who have obtained diplomas, are now devoting themselves to teaching, or are about to do so; 12 have returned to the school to obtain diplomas of a higher degree. Most of the others, I doubt not, have been engaged in teaching without sending me word."

The Principal of the Laval Normal School complains, with reason, in his report, of the insufficiency of the premises in which the numerous pupils of this institution are crowded together. The ancient Chateau, which has, for the second time, been converted to the uses of a Normal School, is not only a very old building, but is further, ill adapted for the purpose; whenever the finances of the Province permit, there will be much advantage in constructing an edifice worthy of the important objects to which this institution is devoted.

The progress of the Normal Schools during the year 1867, and since their first establishment, is exhibited in the following tables: the first shewing the number of pupils, the second, that of the diplomas granted.

TABLE of the number of Pupils who have attended the Normal Schools.

School years.	Jacques-Cartier.	McGill.			Laval.			Number of Male Pupil Teachers.	Number of Female Pupil Teachers.	Grand Total.
	Pupil Teachers. (male.)	Pupil Teachers. (male).	Pupil Teachers. (female).	Total.	Pupil Teachers. (male.)	Pupil Teachers. (female).	Total.			
1st Sess. 1857	18	5	25	30	22	....	22	45	25	70
Sess. 1857-1858	46	7	63	70	36	40	76	89	103	192
Sess. 1858-1859	50	7	76	83	34	52	86	91	128	219
Sess. 1859-1860	53	9	72	81	40	54	94	102	126	228
Sess. 1860-1861	52	5	56	61	41	53	94	98	109	207
Sess. 1861-1862	41	10	58	68	39	52	91	90	110	200
Sess. 1862-1863	57	8	72	80	39	52	91	104	124	228
Sess. 1863-1864	56	7	67	74	34	49	83	97	116	213
Sess. 1864-1865	56	5	60	65	43	55	98	104	115	219
Sess. 1865-1866	43	2	73	75	39	57	96	84	130	214
Sess. 1866-1867	35	2	73	75	43	55	98	80	128	208

Diplomas granted to Pupils of the Normal Schools since the establishment of these institutions.

Class of Diplomas Granted.	Jacques-Cartier.	McGill.			Laval.			No. of M. Pupil Teachers.	No. of F. Pupil Teachers.	Grand Total.
	Male Pupil Teachers	M. Pupil Teachers	F. Pupil Teachers.	Total.	M. Pupil Teachers	F. Pupil Teachers.	Total.			
Academies.......	20	12	10	22	13	...	13	45	10	55
Model Schools....	98	15	130	145	81	102	183	194	232	426
ElementarySchools	85	28	254	282	36	129	165	149	383	532
Totals.	203	55	394	449	130	231	361	388	625	1013

The introduction, in the Normal Schools, of a more complete and a more practical system of teaching Agriculture, has been recommended in a report of a Committee of the Legislative Assembly charged with the inquiry into Agriculture and Colonization, and a sum of $12,000 has been voted for this object.

The results obtained in some parts of France and Belgium by the teaching of agriculture and horticulture, in the Normal Schools, and, above all, the success of the Model-Farms in connection with the Central Normal School of Dubliu, and with the Model Schools of the other great towns of Ireland, have induced me to recommend the establishment of Model-Farms in connection with our Normal Schools, as one of the best means of diffusing agricultural instruction. Doubtless the pupil teachers of the Normal Schools, after acquiring at least a certain theoretical and practical knowledge of agriculture and horticulture, would be very apt and well disposed to contribute powerfully to the progress of those branches. It is not only the dissemination of agricultural knowledge which would result from the direction of schools being under these Pupil-Teachers, it is not only the importance of this noble pursuit, easily instilled into the minds of young scholars, that we have to consider, but there is also the propagation of knowledge which each teacher would occasion in his neighbourhood, and the influence which his advice would exercise, and his example, in case he should be able to procure for himself a small lot of land for cultivation.

Some seem to prefer a system of Model-Farms distributed through the different counties. Instruction in practical agriculture given in the Normal Schools, so far from being an obstacle to such a measure, would naturally lead to it. It may be assumed that the pupils going forth from the Normal Schools would be directors already prepared for those institutions; that at least a certain number of them would imbibe a particular taste for agriculture, and that in the case of their abandoning teaching instead of embracing one of the other liberal professions or of leaving the country, as has been the case with several former teachers, they should become here trained agriculturists, and in fact model-farmers if not directors of model-farms.

These motives, which have decided the Government and the Legislature to vote the sum which has been granted, have, since last Session, led me to concern myself in giving immediate effect to the vote. Meanwhile, as that would be making a new experiment in this country, the Government has thought proper to consult, before acting, as well respecting the mode to be followed as the details, the Members of the Council of Public Instruction, those of the Board of Agriculture, and distinguished practical Agriculturalists; and, finding a great difference of opinion upon several important points, while requiring from the directors of the Normal Schools special reports about the manner of making these practical studies accord with the programmes of these Schools, it has appointed M. l'Abbé Godin, former director of the Model-Farm of Ste. Thérèse, to study analogous Institutions in Europe and particularly the Model-Farms connected with the Normal and Model Schools of Ireland.

There is every reason to hope, that, if the Legislature be willing to vote anew the sum demanded last year, this project, to which I attach the greatest importance, will be soon matured.

The following Table contaius a summary of the general Statistics of Public Instruction since the year 1853. The increase in the whole number of pupils for the year 1867 will be observed to be inconsiderable. There is even a slight decrease for several districts of inspection, although in some cases merely apparent aud the result of errors in the preceding report. The decrease of 114 Institutions upon the returns of 1866 is also, in part, merely apparent, new Inspectors having changed the classification of Schools and omitted to assign as distinct Schools the Primary Schools attached to other Institutions.

Table of the progress of Public Instruction in Lower Canada, since the year 1853.

—	1853	1854	1855	1856	1857	1858	1859	1860	1861	1862	1863
Institutions..............	2352	2795	2868	2919	2946	2995	3199	3264	3345	3501	3552
Scholars................	108284	119733	127058	143141	148798	156872	168148	172155	180845	188635	193131
Contributions............	165848	238032	249136	406764	424208	459396	498436	503859	526219	542728	564810

Table of the progress of Public Instruction in Lower Canada, &c.—*Continued.*

—	1864	1865	1866	1867	Increase over 1853.	Increase over 1856.	Increase over 1858.	Increase over 1865.	Increase over 1866.	Decrease from 1866.
Institutions..............	3604	3706	3826	3712	1378	811	745	24	......	114
Scholars................	196739	202648	206820	208030	99963	65106	51375	5599	1210	......
Contributions............	593964	597448	647067	728494	562646	321730	269098	131046	81426	......

The following table indicates the progress made in teaching the most essential branches; it comprises the Institutions of Superior Education as well as the Elementary Schools. Book-keeping, Geography and History are now taught in all the Model and in a great number of the Elementary Schools.

COMPARATIVE TABLE of the number of children learning each branch since the year 1853.

	1853	1854	1855	1856	1857	1858	1859	1860	1861	1862	1863	1864	1865	1866*	1867	Increase over 1853.	Increase over 1858.	Increase over 1862.	Increase over 1866.
Scholars reading well	27367	32861	43407	46940	48833	52099	64362	67753	75236	77108	77676	75555	96491	98706	101166	73799	49067	24058	2460
Do writing.....	50072	47014	58033	60086	61943	65404	80152	81244	87115	92572	97086	99351	107161	111703	112191	62119	47797	20619	488
Do learning Simple Arithmetic...	18281	22897	30631	48359	52345	55847	63514	63341	69519	74518	75719	14197	83930	84201	84544	66263	28697	10026	343
Do learning compound Arithmetic	12428	18073	22586	23431	26643	28196	30919	31758	41812	44357	45727	46529	52892	53726	54660	42232	28017	10303	934
Do learning Book-keeping.......	.....	799	1976	5012	5500	6689	7135	7319	9347	9614	9630	9615	10381	10430	10825	10825	4136	1211	395
Do Geography...	12185	13326	17700	30134	33606	37847	45393	49462	55071	56392	60585	66412	64718	64998	65616	53431	27769	9224	618
Do History......	6738	11486	15520	17580	26147	42316	45997	46324	51095	54461	59024	66894	71153	71453	71965	65227	29649	17504	512
Do French Grammar	15353	17852	23260	29328	39067	43307	53452	54214	50426	61312	63913	68564	76097	76264	76996	61643	33689	15684	732
Do learning English Grammar..	7066	7097	9004	11824	12074	15348	19773	25073	27904	28464	27358	29428	30453	30648	31748	24682	16400	3284	1100
Do learning Analysis of Grammar.	4412	9283	16439	26310	34064	40733	44466	46872	49460	50893	52244	60311	66237	66341	68172	63760	27439	17279	1831

(To be concluded in our next.)

Sixth Annual Convention of the Provincial Association of Protestant Teachers of the Province of Quebec.

This body held its annual session at Waterloo, commencing on the morning of Wednesday, August 25th. After prayer, and the disposal of routine work, the Address of the President being deferred until the afternoon, a discussion took place on the question "Are the Natural Sciences too much neglected in our High Schools." Several gentlemen, amongst whom Prof. Duff, Inspectors Hubbard and Parmalee, and the Reverends Messrs. Duff, Lindsay and Jones, took part in the debate which ensued.

SESSION OF WEDNESDAY AFTERNOON.

The Hon. C. Dunkin, President, took the chair. After prayer by the Rev. A. Duff, the Chairman addressed the Association, taking for his subject some of the peculiarities of Protestant Teachers in the Province of Quebec. He said:

The great mass of the schools were, of course, common schools; this term including model schools. Model schools were just what all common schools should be. Above these, all education might be termed superior—that taught in academies, high schools, or grammar schools, which were all the same, and which were meant to fit a pupil for college, or to make him an educated man. Then, there were the universities. with the three old-established professional faculties. These, however, did not cover all classes. There were now faculties of applied science, and there were schools for the purpose of fitting pupils for the profession of the teacher, than which one could not aspire to a more responsible, more respectable, or more difficult pursuit. His field of operation, although not quite so wide as that of the clergyman, embraced responsibilities that were in many respects greater.

The arrangements of society were, in this country, more like those of our neighbors in America than like those of the population of the old country. Here, the population was often very sparse, a thing unknown in many parts of England. There were here, in the country at least, none of those distinctions of rank which made common schools an impossibility in England. Again, our municipal institutions were much further advanced than those of England, where schools were either the private enterprise of those who lived by them in the best way they could, or of an eleemosynary nature. Government there could only interfere when necessary. Here, education must be urged forward by law, or be left hopelessly behind. The chief evil likely to arise from the condition of things was too much dependence on law and too little on private beneficence.

Here, in Lower Canada, Protestants were a small and numerically speaking, a weak minority. This difficulty is increased by a diversity of language. We might some day become a bi-lingual people, but meantime we were in language almost as small a minority as we were by religion. It is idle for us to talk of our all using the same common schools. We may be willing, but no wish of ours can very materially affect the honest preferences of our neighbors, which they have a right to hold. We cannot pretend that our views should influence the course of those portions of the country where others were almost a totality of the people; and where were we in a similar majority we could not admit the authority of other people. Minorities who do not like the views of the majority must have every opportunity of dissent, and in this matter we had, perhaps, as good a general system as any other would be.

There is a danger here of people relying too much on the machinery and aid of the government, to the ignoring of the earnest personal effert of the community itself. We also, as a minority, must not show a tendency to aggressiveness. And an earnest desire should be felt to overcome our own differences among ourselves. Our difficulties were great enough to maintain our system even if we were all united. We must do all we can to make private effort supplement the law in developing education,—doing even more than the law makes us do. Endowment was a very important means of carrying out this; and in this, we might take our pattern from the magnificent endowments of the Old World.

If the law makes people pay for their schools they should get the good of them—no matter how sparse or how poor the population, they must have schools within reach, and if, as a rule, we must expect for poor pay poor preach, we must make the pay as good as we can possibly make it. It was desirable that we should have a large class of permanent school teachers. We could never have a good system without this; and to this end we must pay better,—until that we must, as we do now, depend principally on our educational militia, and the fact that a large number passed through years of such service as this was far from an unmixed evil. We could not for generations have any other system, and it was to be deplored that people should regard such employment as in any respect a coming down. It was not, and this feeling should be reformed. When he knew Harvard, thirty years ago, it was considered the correct thing for the most aristocratic young men to give months every year to teaching. This elevated both the schools, and the men, and gave the latter a character, as having obtained the confidence of their professors, who gave them liberty to do so.

Teachers were not only to be as well paid as possible, but we ought to treat them with respect. The most honorable calling were always those which were worst paid. An English officer's recompense for his time, was not in his pay, but in his rank; and such was properly

the position of the teacher, whose rank in society should supplement his miserable pay.

There existed at present a most serious heresy about superior education. It was utterly wrong to think that universities and higher education were for the higher classes. The European universities were originally established to give education to the poor, not only free but rewarded. If this was the case where ancient distinctions of rank were known, it should be where there were no such distinctions of station or rights. These higher educational institutes should be territorially and otherwise within easy reach of all, even the poorest. You have not only to make them free, but to give substantial advantages to poor pupils who attend, rather than leave them to the idle sons of the rich. These higher institutions would not take care of themselves any more than the lower. They must be endowed by the rich, and helped by the state. What raised the calling of the lawyer or doctor was the great prizes attainable. Such prizes should be open also to teachers. There was a duty incumbent on all of us to develope a teacher-class by every means in our power.

Our community had now to be measured with other communities; we must do it with intellectual and, still more, moral eminence, and to this end, we must give abundant material and moral support to our teachers.

At the conclusion of the President's address, the first subject taken up for discussion was—"Is not a national system of schools essential to a free people." Mr. Sanborne said the subject, if discussed, should be honestly approached. To say that a national system of education was essential to a free people was a mistake—thoroughly free peoples had existed without it; but, undoubtedly, the tendency of freedom was towards it, and it was a great good, but not an unmixed good. The Prussian system was, though manly, painfully stereotyped. We could here properly give our individual views without offending anybody. He would desire to see all our schools in the Province of Quebec based on a common principle. The difficulty was not one of language, but of creed. It was impossible for us to have a common system for all. Protestants generally express themselves satisfied with moral teaching without religion, but the Roman Catholics would not agree to this, and we need not insist on what we can't get.

Mr. McLachlan, M. A., of Sutton, said schools were established in this country, not according to the wants of the country, but according to the possibily of obtaining grants. System was utterly unknown.

Mr. D. R. Roberts, M. A., of Phillipsburgh, agreed with those who said that the present state of things was about as good as could be expected, but we might look forward to improvement. The natural effect of the present state of things would be to perpetuate differences; we must look forward to sweep away distinctions. We are, and must ever be, the moving power in this province, and must not rest satisfied with that which is imperfect. We must, at least, maintain a protest.

Rev. Mr. Fessenden, of Bolton, said that in the United States it was now found, as a free people, differences must ever be permitted to exist; and such differences must ever be permitted among us. The tendency of freedom was not toward unity, but diversity; and the only way that any progress could be made towards unity would be by making the people think alike, by intelligent conviction.

Rev. C. P. Watson, of Cowansville, said that no system could be such as to interfere between a man's conscience and his God; and, therefore, severed entirely from religion, it was possible to have a uniform system.

Professor Duff, the indefatigable Secretary of the Association, said that the higher schools should not be forgotten. Our academics had no system whatever. Our high schools are not high schools. In our laws we have hardly a word about them. There was no provision there for either their working or their management. The teachers were not provided for. There was no adequate provision for their examination. In every family there were those who had a right to academy training, and there should be properly qualified teachers, adequate support and systematized training. Our University, which filled the country with young men who had had advantages equal to the best in the world, was supported by gentlemen in Montreal, and had no national character. Those who were educated there had not the remotest knowledge either of the men or the thoughts that led our French neighbors.

Mr. Lay, of Waterloo, urged a national system, pure and simple.

The President said a stump orator had once been complaining that the country was not a free country. He was asked if he could not do as he liked. Yes, he said, but he could not make other people do as he liked; and a good deal of the language which has been used would give us a system such as the majority would choose.

Mr. Trenholme said a national system should be a combination of the common elements in all portions of the people. Acknowledge any other mode and there is a disintegrating element introduced which would make every sect a state within the state.

Prof. Robins read a brilliant Essay on teaching arithmetic, urging the teaching of the science as well as the art of calculating. The most rapid calculation was the most exact, as it was simply a mechanical movement of the mind free from the agency of fallible volition. How to teach the greatest facility in this operation was explained and illustrated on the blackboard in a very able way. He urged especially that children should learn to associate the relations of numbers with the written and not with the oral expression of them, so as to enable them to operate without needing always to translate a written symbol into the name by which it is known.

As previous arrangements prevented an evening session, the Convention adjourned to Thursday.—(*Waterloo Advertiser* and *Montreal Witness.*) (1).

(To be concluded in our next. Report of School-Pic-nic at Shefford in our next.)

Current Exchanges Received.

It is impossible in this number to do more than acknowledge *receipt* of the following though many more are to hand.

The Notre Dame Scholastic, devoted to the interests of the Students;—Vol. III, No. 2. This is the first that has come to hand, and to which we say welcome.

The National Normal, an educational monthly, edited and published by R. A. Holbrook, 176 Elm St., Cincinnati, O. We received the first number of this excellent monthly, issued October, 1868, but none after until February, 1869, from which time they have been regularly received, but by some unaccountable oversight, we omitted to put it on our *exchange* list. We now make the *amende honorable*, and will send our current volume. But for the formidable words, *copyright secured*, attached to a series of articles entitled "School Management," which have appeared in the National Normal, we would have laid its pages under contribution.

American Educational Monthly, devoted to Popular Instruction and Literature, for October, 1869, J. W. Schermerhorn & Co., 14 Bond St. New-York, only $1.50 per annum. It ranks amongst the foremost of our exchanges. Those Teachers who are not already subscribers should become so at once.

The Manufacturer and Builder, Vol. 1, Nos. 8, 9 and 10 for August, September and October, 1869. The first half-volume of this Journal ended with June last. In that period the publishers, have given 500 COLUMNS OF MATTER, from the pens of the best writers in the country, and presented in connection therewith upwards of 150 ENGRAVINGS, at an aggregate cost to themselves of over $25,000, but to its readers only 75 CENTS, and in cases where they have joined in clubs, at 50 CENTS AND LESS. Send your subscriptione at once to Western and Company, No. 57 Park Row, N.-York, P. O. Box 5969.

Journal of Education, St. Louis, September, 1869.

Leisure Hours, a monthly magazine, devoted to History, Biography, Prose, Poetry, Wit, Romance, Reality and Useful Information for August, September and October, 1869. A series of valuable articles entitled Facts Worth Knowing, have appeared in this periodical, which to the practical Teacher, are worth the year's subscription. The October no. commences a new Volume, so now is the time to subscribe. Send $2 00 American currency to O'Dwyer & Co. 59, 4th Avenue Pittsburgh, Pa.

Hearth and Home, to latest date.—We would take this opportunity of recommending this journal as an excellent family paper. Matter to suit all ages will be found in its pages,—and always moral too, which is more than can be said all of the weeklies published now-a-days. Read the following and see if you will not be tempted to subscribe:—

To all who subscribe before next January, for one year, at the Reduced Rates printed below, *Hearth and Home* will be sent from the date of their subscription to the end of the year *Free*, so that all such yearly subscriptions will end January 1st, 1871.

Therefore, those who subscribe earliest will get the most for nothing.

Our only terms hereafter are the below reduced rates for 1870, *Invariably in Advance.*

Single Copies	$4
Three " all at one time	9
Five " " "	12

All over Five Copies at same rate.

Making *Hearth and Home*, to a Club of Five Subscribers at $2.40 each, *The Cheapest*, as it is the most complete, *Family Weekly Newspaper* in the world.

---

(1) Want of space has obliged us to confine ourselves to these outlines of the speeches and other proceedings of the Sixth Annual Meeting of the Protestant Teachers' Association. In particular, the paper by Mr. W. E. Jones, on Technical or Scientific Education, would be well worthy of a perusal by those who did not hear it read. We should desire, if possible, to give it entire in a future number of the Journal.

METEOROLOGICAL INTELLIGENCE.

— From the Records of the Montreal Observatory, Lat. 45°31 North; Long., 4h. 54m. 11 sec. West of Greenwich, and 182 feet above meansea level,—for August, 1869,—by Chas. Smallwood, M.D., LL.D., D.C.L.

DAYS.	Barometer corrected at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	
1	29.271	29.207	29.249	64.2	70.9	69.1	W	W	W	70.12*a*
2	.261	.254	.301	69.0	79.7	67.9	W	W	W	101.10*b*
3	.451	.547	.599	62.4	84.6	69.2	W	S W	S W	87.41
4	.768	.827	.850	63.1	82.7	67.9	W	N E	N E	77 10
5	.951	.957	.960	65.1	87.9	69 4	N E	E	N E	66.29
6	.957	.912	.850	65.2	87.9	70.0	N E	S E	S E	67.21
7	.807	.649	.499	68.9	85.9	68.2	S E	S E	N E	91.12
8	.479	.432	.562	68.3	75.4	65.0	S E	S W	S W	86.71 *c*
9	.397	.411	.450	65.9	73.7	65.6	W	W	W	81.29*d*
10	.616	.674	.699	60.0	69.4	63.2	W	W	W	114.10
11	.674	.607	.648	60.3	61.4	60.0	W	N E	N E	91.10 *e*
12	.662	.670	.699	57.2	69.9	61.7	N E	N	E	77.10
13	.651	.644	.650	53.2	70.4	63.9	N	W	W	88.21*f*
14	.660	.652	.649	62.0	73.9	68.0	W	W	W	104.24*g*
15	.600	.644	.510	65.0	70.1	63.7	W	W	W	211.10*h*
16	.789	.800	.848	56.7	68.2	56.0	N E	N E	N	197.41
17	.872	.894	.900	53 3	75.1	52.5	N by W	W S W	W S W	99.11
18	.849	.824	.700	58.0	69.4	73.0	W	W S W	W S W	84 29
19	.549	.584	.589	70.0	83.1	70.9	W S W	W S W	W S W	99.74*j*
20	.601	.647	.689	70.1	82.1	69.0	N E	W S W	W	101.24
21	.710	.849	.884	62.3	83.2	68.0	N E	N E	N E	111.21
22	.897	.846	.800	63.1	83.0	68.2	N E	N E	N E	77.29
23	.801	.744	.672	66.3	83.0	72.4	W	W	W	88.20
24	.575	.634	.662	65.2	87.6	76.0	S W	S W	S W	117.24
25	.766	.717	.749	68.0	87.9	75.0	S W	S W	W S W	212.10
26	.750	.847	.901	68.7	85.7	58.8	W S W	W S W	N E	91.21*k*
27	30.061	30.049	30.001	53.0	77.7	58.7	N E	N E	N E	77.49
28	29.864	29.810	29.926	56.6	74.3	67.4	N E	S W	S W	66.24
29	.614	.502	.462	63.7	80.1	70.2	S W	S W	S W	71.10*
30	.610	.662	.711	63.0	87.1	69.2	W	W by N	N	84.29
31	.844	. 60	. 11	60.1	78.6	69.4	N E	N E	N E	66.24

Rain in inches.—*a*, 0.343; *b*, 0.734; *c*, 0114; *d*, 0.111; *e*, 0.102; *f*, *g*, Inapp.; *h*, 0.217; *j*, 0.395; *k*, 0.320; *, 0.036.

The mean temperature of the month was 60° 94, which is scarcely a degree lower than the *Isothermal* for Montreal for the month of August, reduced from observations during a long series of years.

The highest reading of the Barometer was 30.061, and the lowest 29,207, giving a range of 0.854 inches.

Rain fell in 11 days amounting to 2.662 inches, and was accompanied by thunder on three days.

— Meteorological observations taken at Quebec during the month; of August, 1869—Lat. 46°40′30″ North; Longitude 71°12′15″ West; height above St. Lawrence, 230 feet; by Sergt. John Thurling, A. H. C. Quebec.

Barometer, highest reading on the 1st	30.150	inches.
,, lowest ,, 3rd	29.444	
,, range of pressure	0.706	
,, mean for month reduced to 32°	29.684	
Thermometer, highest reading on the 11th	80.2	degrees.
,, lowest ,, 6	46.0	
,, range in month	34.2	
,, mean for month	62.6	
,, mean of maximum in sun's-rays, black bulb	104.9	
,, mean of minimum on grass	51.9	
Hygrometer, mean of dry bulb	64.8	
,, wet bulb	58.2	
,, dew point	52.2	
Elastic force of vapour	.400	inches.
Vapour in a cubic foot of air	4.5	grains.
,, required to saturate, do	2.3	”
Mean degree of humidity (Sat. 100)	65	
Average weight of a cubic foot of air	523.0	grains.
Cloud, mean amount of (0-10)	7.1	
Ozone ,, ,, (0-10)	2.1	
Wind, general direction	S. W. and W.	
Mean daily horizontal movement	126.8	miles.
Rain, number of days it fell	15	
Amount collected on ground	2.93	inches.

—From the Records of the Montreal Observatory, lat. 45° 31 North; Long. 4h. 54m. 11 sec. West of Greenwich, and 182 feet above mean sea level, for Sept., 1869,—By Chas. Smallwood, M.D., LL.D., D.C.L.

DAYS.	Barometer corrected at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	
1	30.147	30.199	30.201	49.7	62 3	54.0	W by N	W by N	W by N	101.11
2	.301	.301	.251	54.1	69.4	57.8	W by N	W by N	W by N	91.10
3	.200	.114	.061	58.0	73.0	61.1	N E	W	W	89.91
4	.042	.040	.052	58 4	74.2	67.7	W	W	W	114.10
5	.049	.021	.000	64.0	84.2	71.6	W	W	W	121.20
6	.047	.014	.030	65.2	76.1	70.0	W	S W	S W	90.00
7	.060	29.947	29.825	68.0	77.9	72.1	S W	S W	S W	89.44
8	29.671	.600	.549	69.1	75.2	62.7	S W	S W	N E	204.21
9	.651	.842	.970	54.1	60.1	52.4	N E	N E	N E	194.12
10	30.049	30.025	30.026	53.7	61.3	58.0	W	W	W	99.27
11	.099	.061	.100	54.2	78.4	61.0	W	S W	S W	77.00
12	.151	.243	.250	64.0	78.0	66.7	W	W by N	W by N	91.10
13	.325	.337	.349	61.1	84.1	70.2	W	N E	N E	41.27
14	.375	.335	.300	67.0	82.1	71.0	W	W S W	S W	50.42
15	.269	.174	.079	63.1	82 2	73.0	N E	W S W	S W	99.24
16	.075	.097	.110	64.0	86.1	67.7	S W	S W	N E	60.00
17	.161	.159	.212	63.0	67.1	64.0	W	W	W	57.71
18	.301	.292	.287	62.0	77.9	66.1	W	S W	W	91.00
19	.201	.177	.101	65.7	81.6	77.0	W S W	W S W	W S W	101.14
20	.067	.121	.150	68.7	82.6	69.8	N E	N E	N E	207.10
21	.150	.154	.160	58.1	59.2	58.2	N E	N E	N E	91.11
22	.247	.277	.300	56.1	64.6	59.1	N E	N E	N E	104.24
23	.351	.340	.311	59.0	80.4	61.7	N E	W	W	81.11
24	.342	.311	.241	56.4	82.1	68.2	W	W	W	77.43
25	.212	.114	.060	64.3	75 0	68.1	W	S W	S W	99.14
26	29.764	29.600	29.799	63.0	65.0	47.0	S W	S W	S W	157.24
27	.849	.899	.961	41.0	47.8	45.0	W	W by N	W by N	145.10
28	30.147	30.112	30.149	37.4	57.7	46.7	W by N	W S W	W S W	211.21
29	.169	.174	.199	49.1	67.9	57.5	W	W	W	101.10
30	.160	.061	.125	55.7	75.7	62.9	W	W	W	199.27

REMARKS.

The Barometer indicated a high reading during the month, and attained on the 14th day 30.375 inches; the monthly range was 0.726 inches.

The mean temperature of the month was 65° 53 which was 12° 41 higher than the mean of last September, and 7° 0 higher than the mean annual temperature for September for Montreal.

The highest reading was 86° 01 on the 6th day, and the lowest 35o° on the 28th day.

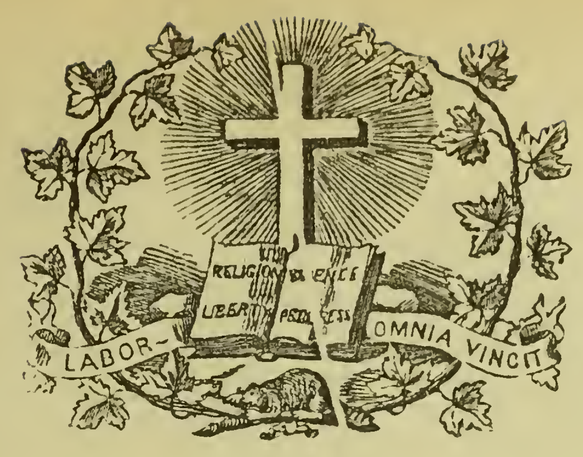
First frost of the Autumn occurred on the morning of the 28th day, and a very small amount of snow fell on the 27th day.

Rain fell on 10 days, amounting to 4.096 inches, and was accompanied by thunder on one day.

— Meteorological Observations taken at Quebec, during the month of September, 1869; Latitude 46° 48′30′ North; Longitude 71° 12′15 West; Height above St. Lawrence 230 feet, by Sergt. John Thurling, A. H. C. Quebec.

Barometer, highest reading on the 13th	30.181	inches.
“ lowest “ “ 9th	29.387	
“ range of pressure	0.794	
“ mean for month	29.833	
Thermometer, highest reading on the 8th	82.0	degrees.
“ lowest “ “ 28th	34.3	
“ range in month	47.7	
“ mean for month	61.8	
“ Maximum in Sun's rays, mean of (black bulb.)	100.7	
“ Minimum on Grass mean of	51.6	
Hygrometer, mean of dry bulb	63.4	
“ “ wet bulb	58.7	
“ “ dew point	54.9	
“ elastic force of vapour	.439	inches.
“ vapour in a cubic foot of air	4.9	grains.
“ “ required to saturate do	1.5	
“ mean degree of humidity (Sat. 100)	74	
“ average weight of a cubic foot of air	527.8	grains.
Cloud, mean amount of (0-10)	7.0	
Ozone, “ “	1.4	
Wind, general direction	S. W. & N. E.	
“ mean daily horizontal movement	115.4	miles.
Rain, number of days it fell	15	
“ Amount collected on ground	3.96	inches.

PRINTED BY EUSÈBE SENÉCAL, MONTREAL.



THE

JOURNAL OF EDUCATION.

Devoted to Education, Literature, Science, and the Arts.

Volume XIII. Quebec, Province of Quebec, November, 1869. No. 11.

TABLE OF CONTENTS

EDUCATION.

On Infant Education.

In a former paper we sketched the leading features of what an infant school ought to be, and the kind of a person who, in our opinion, ought only to be chosen as the teacher of one. At present we propose to go through, in detail, the various subjects which should form the programme of an infant school.

A Love of Truth.—The forming of the youthful mind, in so far as it can be formed under the maternal eye, is one of the first duties of an infant schoolmistress. It is not always an easy task to succeed satisfactorily in this. With some children it is easy enough. The child who has at home a mother who instils into its mind a love of truth, is gentle and docile in the school. The teacher must endeavor by every means in his or her power to instil a high principle of morality. This must be commenced by making the child love the truth for the sake of the thing itself. Allow no opportunity to pass of pointing out the value of truth. On no account punish a child for a fault which it candidly and without evasion admits. As we said in our last paper, if we would inflict corporal punishment at all (and the benefit to be derived from it under any circumstances is very problematical) it would be for a breach of truth. Whatever is the most severe punishment inflicted in the school, let it be for this fault. The enormity of it will then be understood, and an impression formed as to the value of truth, which will remain in the child's mind till the day of its death. Make it difficult for the untruthful child to win your favour, but not impossible. Keep it at a distance for a time and bestow on it no smiles, but do not act harshly by it. It will think in its own way, and after some days, if its home associations are not altogether depraved, a proper moral tone will begin to appear. Let your reserve then disappear. We once knew two children in a school —a little boy and a little girl—who were constant companions. The little girl was remarkable for a love of truth, but the boy had only an indifferent character in this respect. One day, on their way to school, they committed a trivial fault, viz,—pulling some flowers which hung over the paling of a garden. The owner of the flowers thought it a heinous crime, and complained to the teacher who took the very view we would take of it—that the fault was a very natural one. The little girl was asked did she pull the flowers, and at once acknowledged that she did. The boy stoutly denied that he did so. The punishment the judicious teacher inflicted on him was to prohibit him speaking to, or walking home, with his little companion. This so affected him, that in a few days he went to the mistress, acknowledged his fault, and was ever after known to be the most truthful boy in

the school. We give this as an example of how a teacher may find far more effectual expedients than the rod to win a child back to the right path.

READING.—Though we place this subject here, it by no means follows that it should be the first thing taught to a child. A wise teacher will exercise her discretion as to when she should commence to teach a child to read. All children should not be set down to the alphabet the moment they enter the school. In fact we would allow the infant to commence that task just when its natural curiosity had been excited by seeing its playmates engaged in giving a name to these symbols. The greater portion of tho alphabet children pick up from one another without the intervention of the teacher at all, provided they are not disgusted in the outset by making a task of what can be turned into a source of enjoyment. Various plans have been put forth for teaching the alphabet, all differing, except on one very material point—their utter impracticability. The practical teacher needs none of those artificial aids. The only one of them we ever knew to be of the slightest advantage was a plan we saw in an infant school, conducted by an experienced mistress. She never asked a child to learn more than the names of three letters at a time—*giving to each child a separate lesson*—then examined them on the black board by making the letter with a piece of chalk in a style that would do credit to a professional engrosser. She never found any difficulty in this way in making the children learn the alphabet.

There is one thing we would suggest to the chiefs of inspection, to recommend at once; it would aid the teacher very much if the child had the alphabet constantly before it; and for this purposo we would recommend that it should be printed in medium type by itself, on a slip about the size of a page of the first book. The teacher could have this pasted on a strong pasteboard, a piece of leather, or a square of wood, and make each child who had not thoroughly learnt the alphabet, have one in its hand. Teachers will not give books to small children, for they are sure to be torn or lost in a day or two; and, except when at lessons, the tablets are inaccessible to the children. We trust that in case the inspectors do not see the necessity for adopting our suggestion that the proprietor of the TEACHRRS' JOURNAL will print some of those slips. They would be a great boon to every teacher; and we venture to say that if they came into general use, the alphabet would be learned in about one-third of the time it at present occupies. The advantage would be that the children during their leisure minutes would be examining each other to see which knew the most letters. They could also, when lost or defaced, be replaced much easier than books. Besides, the child having only before it exactly what it requires to learn, would not be distracted by turning over the leaves of a book. In fact we believe the same sy-tem would be found useful with all the lessons in the first section of the first book. As the child progresses we would be very much inclined to follow the plan indicated in the article,—"INDIVIDUAL *versus* CLASS TEACHING." We have seen it succesfully practised in more than one school, and these were schools which were noted for the good readers they produced. Never allow a child to leave a lesson till it is thoroughly conquered. It is a great mistake to imagine that because a child can read the greater portion of a lesson it should be *encouraged* by giving it a new one. In fact you are *discouraging* it, for you make its after progress the more difficult. Do not be satisfied with having a child read one sentence of the lesson, and the next child another sentence, and so on. Make each child read the lesson (which should be very short) through. Some of the lessons in our first book might be conveniently broken up into parts. Encourage by every means the attentive child, and the child who seems to have prepared its lesson, but do not by any means cast a slur on the backward ones. Make them promise to be better next day, and when they improve have a kind word for them. They will soon find out that it is much easier, and more pleasant, to be attentive than idle. Never permit the pupil to get into the sing-song when reading. The best way to avoid this is to make each child keep its eye fixed on the word it is uttering. Of course natural reading with a *proper* regard to the meaning, cannot be acquired at this stage, but a bad habit should not be allowed. Make the child spell *every word* in the lesson. We do not believe that while in the first book *clause-spelling*, or spelling several words at a time, is of much service; but as soon as the first book is conquered it should be introduced. It is a very amusing thing, and one that interests the children very much, for the teacher to put one of the infants to examine the others on the spelling, she herself of course standing by. There should be *four* reading lessons every day while children remain in the first book, each of not more than twenty minutes' duration. As little of the teaching of those lessons as possible should be left to monitors, not that we by any means decry their usefulness in the school, but that we look upon the teaching of reading as *the most important* portion of the business in every school. It should not therefore be left in inexperienced hands.

As soon as the children reach the second book, their progress from lesson to lesson will be much more rapid. They may now be left more to monitors, but the principal teacher should hear them read as often as possible. Three reading lessons in the day will now be quite enough, each of twenty-five minutes' duration. The lessons, until they have gone over half the book, should, as a rule, consist of only one page or thereabouts. A long reading lesson is a great mistake, and the compilers of the Irish National School books have fallen into the error of making nearly all their lessons too long. Young teachers imagine that when a lesson is of a certain length in the book that they are bound to give the whole of it to the child. By so doing they aim at too much, and to their chagrin often fail altogether. Spelling should be more attended to now than ever, and when the reading is over at the *last* reading lesson in the day, the teacher should put a few judicious questions on the subject matter. They should be such questions as would interest the children and would cost a little thought, but not much, to answer.

If the first and second be properly taught, the child's progress in reading is afterwards all plain sailing; and this is the reason why we have dwelt so long on them. Spare therefore no pains to make those books be thoroughly conquered.

SINGING.—We assign to singing the place after reading in the infant-school curriculum, and we are doubtful but we should have placed it first. Nothing enlivens a crowd of little people so much as a song. You will see the infant toddling a whole street after a ballad singer, and going into raptures when it hears a fiddle, or that pest of our cities,—a barrel-organ. The taste for music is natural in most Irish-born children. Whether it is a peculiarity of our climate, or from whatever cause it proceeds, we are a musical people. The tender plaintiveness of the music of Ireland has passed into a proverb. In fact nature has done as much for us in that way as art has for the Italians. This taste therefore should be developed, and it is with reluctance we say that the school-teachers of Ireland have not done their part in doing so. We may allude to this more fully in a separate paper, but now we have only to do with the infant-school. It is a pleasure to go into the infant departments attached to our district model-schools, and hear the little voices all joining in chorus. Of course the music is not always the most accurate. The teacher of an infant-school should be a good singer, and there should be songs sung at various intervals during the day. Little marches are very popular with children. They at once take the ear, and are admirably suited to the time of changing from floor to gallery. Pains should of course be taken to have them sing in time, and a very little pains will have this effect. We have seen in some infant-schools formidable rollers printed over with "Hullah's System," and the mistress busily engaged teaching the "notes" to the poor bewildered children. This was making a task of a pleasure with a vengeance. We felt very strongly tempted to throw the whole machinery

into the fire, and would undoubtedly do so could we afford to put up with the consequences. To begin and teach infants to sing by note is simple nonsense. Banish "Hullah" and "Wilheim" and all the rest of the "Doctors" out of your infant-school, and cultivate the ear. Leave the notes till they reach the boys or the girls' school. Try also and teach them to sing some of our old Irish airs. They are not so difficult, and after a short time the children will feel a pleasure in them which they never can feel in the greater number of the things they sing, which, by way of courtesy, are called music. Mr. Keenan, Chief of Inspection, has done a great deal to popularise the Irish airs in our schools, but the mistresses of the infants-school, and of the ordinary national schools can do a vast deal more, if they will but try. It is in the infant-school it must be begun—the task will be comparatively easy afterwards.

But we find that the matter of our paper has grown on us, and we must therefore hold over our hints on other subjects for another number.—*Irish Teachers' Journal.*

Physical Education.

It is a sad reflection, forced upon us by evidence too strong to be resisted, that the very progress of civilization is frequently purchased at the cost of evils only a trifle less grave than those which it removes. The most wholesome distrust in rose-colored views of the olden time cannot protect us from occasionally being rudely reminded that we are still a good way from the Golden Age, and that in this or that particular point our "benighted ancestors" had clearly the advantage of us.

In some lines of advancement modern science and co-operation have achieved such bewildering marvels, that sobering reflections of this sort are necessary to keep the slightly over-confident spirit of the present age in a modest frame of mind. Our triumphs are unquestionably immense. But we need to be reminded that our defeats and losses tend to be on a commensurate scale. In numberless trades and occupations, all having for their object the good of society at large, the lives, health, and happiness of the human beings who follow them are one steady, continued sacrifice for the benefit of others. And setting aside such essentially injurious trades, all the social body, it is beginning to be perceived, is paying a very considerable price for the mere convenience and rapidity of locomotion alone which it now enjoys, which is beyond question one of the greatest achievements of modern times. To this, in a very high degree, is owing that want of calmness and leisure, that high-pressure speed which makes life in the great centres of modern civilization more exhausting than old-fashioned campaigning. In former days, people who had to go long distances either walked or rode on horseback, and, even if they availed themselves of the new-fangled luxuries of the coach or the wagon, the whole proceeding was so slow and deliberate that it resembled rather a picnic than a journey, while the alternative was plenty of vigorous exercise and abundance of fresh air.

Travelling now is not exercise, but a process,— convenient and, with our modern requirements, indispensable no doubt, but as far as possible removed from exercise, and not necessarily connected with a mouthful of fresh air. Business or caprice causes us to resolve that this afternoon or to-morrow morning we will go 100, 200, 300 miles from our present position. No sooner thought than done. We are carried to the railway station, and then, after going though certain formalities, a process is commenced which rarely fails to deliver us at the spot we wish to appear at in the allotted time. Our energies have not been called forth, except, perhaps, for one brief momentary spasm of hurry. if we happened to be late at the ticket office. Not a muscle has been used and strengthened, not one deep draught of oxygen has been inhaled; we have had a nightmare vision of fields, trees, and earth-cuttings, broken occasionally by the sulphurous twilight of the tunnels, and having for a period wearied and blunted our eyes with attempting to read a book or a paper, we await, with cold feet or dust-begrimed skins, according to the season, the moment of deliverance.

No one will suppose us ill-advised enough to be querulous over this; but the point which we wish to emphasise is that modern times, by the mere progress of discovery in locomotion, have lost one of the chief sources of health and strength. All animals get their sufficient exercise by the necessity they are under of moving about in search of food, and domestic animals are less vigorous and healthy than their wild congeners, simply because this exercise is curtailed by the services they receive from man. But, further, men are not only under the necessity of exercising their bodies much less, but by the conditions of modern life they are under the necessity of exercising their minds a great deal more than ever they did before. The battle of life has now to be fought with brains, and with brains too often lodged in flaccid and feeble bodies. No doubt there have been at all times persons who worked their minds and nerves too much and their muscles too little. But, by the nature of the case, they were the exceptions, not the rule. The misfortune of our day is, that what was the exception is becoming the rule. In proportion as people "get on," as it is called, in any walk or profession, are they, for the most part, introduced to a sedentary, nerve-exhausting form of life,—a form of life from which every conception of old-fashioned hardships or privations has been triumphantly excluded by modern science, but which now shows itself none the less dreadful and destructive. How to combat these destructive influences has long engaged the attention of thoughtful men, who have solved the problem as to how artificial evils could best be met by artificial remedies. The science of physical education professes, in a great measure, to supply the remedy required.

It is to be regretted that on this point many are by no means duly informed, and that a considerable mass of prejudice still reigns on the subject. People still exist who hold decided and hostile views to physical training pursued on a system. We do not allude to the feeble folk of former days, who considered delicacy genteel and poetical, and strength of body a coarse endowment,—"the pale, melancholy, and interesting school" who spoke by preference of a poet's "pale and fevered brow," and thought that if pretty women had good appetites, they at least should not indulge them before company. A well-known reaction was led against these persons some years ago, and they are comparatively rare and unimportant now.

There are very robust and healthy people who, having done without any particular attention to physical training themselves, rather inconsiderately condemn attention to it on the part of others. They have a rooted idea that all the reported good results of a physical training are "mere theory," and will compliment you on your faith, if you maintain that at any rate they are stubborn facts. They like exercise, and will take it themselves, provided it is of a natural kind. Field sports, cricket, and the like are unobjectionable. There is nothing new-fangled and theoretical about them; what they do, with their whole hearts, object to, is the silly illusion that wrenching the arms out of the sockets by means of pulleys and ropes can possibly do any body any good least of all any weak or young person. Was it ever contended, it is asked, that the children of respectable parents should swing by the arms and turn upside down like monkeys or acrobats? In a word, they have not patience with such nonsense.

However, all this is nothing more than might have been expected. The changed conditions of modern life demand a change of domestic habits and education, and it is no wonder if the latter change lags considerably behind the former. Moreover, no friend to physical education can have a moment's doubt concerning its ultimate, or rather its speedy triumph. The "mere theories" have already become so widely realized in concrete facts and healthy, vigorous bodies, to be met in all localities, preaching more eloquently than any words what physical education has done for them, and what it does every day of their lives that it is impossible to feel otherwise than good-humored with

objections. The healthy mind in a healthy body is not easily ruffled even by unintelligent opposition.

While exercise is certainly not more important than food, clothing, and fresh air, it is as important; while it is capable of being overlooked and neglected in a way of which none of the other sources of life and health at all admit. A man who goes without his dinner is soon made aware that there is something amiss; an insufficiency of clothing, again, soon makes itself felt: intentional faults in these particulars are not often committed; but an insufficiency of exercise, although the punishment is as severe, is not always as clearly traceable to the transgression. Error here, in a great majority of cases, may arise from actual want of knowledge. A vague feeling may be entertained that exercise is a thing to be taken; but to what extent, at what time, or in what manner, are points on which few really consider it necessary to possess any adequate information. The regular urgent reminders which follow on the neglect of the other agents are missing here, or if they do occur, it is only as they affect some one of them. For want of exercise, appetite fails; comfortable bodily warmth is not sustained; refreshing sleep is not obtained; but these, reminders though they be, come indirectly, and, as it were, incidentally only.

All the tonics, beef-tea, and good food in the world will not add a half-inch to the narrow chest of a sickly boy. All the "airing" he may get from morning to night in southern climes will not infuse stamina and real improvement into him, unless intentionally or otherwise exercise happens to be combined with them. No marvels are pretendend to. The weakly offspring of unhealthy parents will never, under any training, become an athlete; nor does he want to become one. But it is simply certain that if he takes proper exercise in the proper way he will become a healthy, serviceable man, instead of passing through a delicate youth into a valetudinarian manhood.

What modern men in civilized countries want is not strength but health, which is indeed a general and equally diffused strength over all the organs and functions of the body. Disproportioned strength, whether centred in the arms, or the legs, or the trunk, or generally in the muscular as compared with the other systems, is to be held in reprobation, though regarded by many as the highest result of gymnastics. Men go about fancying they are strong because they have big biceps, whereas, taken as a whole, they are as feeble as infants. It is tone, stamina, endurance, which modern conditions attack most, and these it should be our chief aim to maintain or increase. From the nursery to the school from the school to the college, or to the world beyond, the brain and the nerve strain goes on continuous, augmenting, intensifying. These are the exigencies of the campaign of life for the great bulk of our youths, to be encountered in the school-room, in the study, in the court of law, in the hospital, in the asylum, in the day and night visitations in court and alley and lane; and the hardships encountered in these fields of warfare hit as hard and as suddenly, sap as insidiously, and destroy as mercilessly as the night-mare, the scanty ration, the toil, the struggle, or the weapons of a warlike enemy. It is not the power to travel great distances, carry great burdens, lift great weights, or overcome great material obstructions, which we now require; but simply that condition of body and that amount of vital capacity which shall enable each man in his place to pursue his calling and work on in his working life with the greatest amount of comfort to himself and usefulness to his fellow-men.—*Educational Gazette.*

The Educational Importance of History.

A child, reared in some "happy valley" beyond whose boundary his infantile footsteps have never been permitted to wander, and, unlike Rasselas, deriving no knowledge of the outer world from books or instruction, would be apt, as far as he may be supposed to reason at all, unconsciously to conclude that those rocky summits and verdant slopes which circumscribe his vision, are the limits of the actual world; that the impassable circle of cloud-piercing mountains on which he has gazed from infancy, include within their inpenetrable zone all that is to be seen, felt, or enjoyed; that the trees, plants, flowers, and animals of his narrow world are of vegetable or animated nature that creation has produced; that the people amongst whom he finds himself placed, with their toils and their pleasures, their wants and their luxuries, their loves and their hates, and all their small ambitions and petty interests, circumscribed by, and centred in, this narrow spot of earth, form the sum total of that great human society for whom the sun and moon were made to shine, and for whose benefit rains are sent in due season. Here, in short, is his universe; and confined within its narrow bounds, his intelligence can scarcely be expected to attain to much higher development than that of the animals which he tends or with which he gambols. But when advancing years have given strength to his limbs and vigour to his frame, and impelled by growing curiosity, he on some happy day climbs to the summit of one of those giant peaks surrounding his childhood's world, almost fearing to complete his venturous task, in dread of the scene of blank vacuity or wild desolation that is to meet his bewildered gaze; how he stands entranced at the prospect that presents itself to his enraptured view! Other valleys teeming with busy life and a different people; immense and fertile plains stretching out and abounding in cultivation and industry as far as his gaze can pierce; magnificent cities, nurseries of the arts and elegancies of life; the blue ocean spreading away in the distance like the crystal floor, and bearing on its glittering surface those white and vision-like objects, which he is told, flee on their snowy wings across that vast deep as mediums of communication between the land and people on which he looks, and other lands and peoples far away beyond the rising or the setting sun. What a different being is that youth descending from his lofty eminence! Morally and intellectually he is changed, and like Plato's captive returning to his dungeon after having gazed on the realities of the glorious world, his mind can never again return to the contemplation of shadows, or be again circumscribed within the narrow limits to which ignorance, prejudice, or selfishness would confine it.

And such an awakening and expansion does an extensive and judicious study of history exercise on the human mind; for if, as the poet sings,

"The proper study for mankind is man,"

history must be regarded, at least in the moral sense, as the most pregnant of all the sciences in the elements of such study, as being the exhibition of man and the display of human life in all the ages that have rolled by and under all the diverse circumstances through which our race has passed. The study of history enlarges the mind, expands the ideas and eradicates those narrow and illiberal prejudices which dim and warp the understanding. By developing the causes which influence and direct the opinions and conduct of men in the several ages and countries, and under the different social and political circumstances that have existed, it tends to inspire liberality of sentiment and to foster a spirit of toleration and universal benevolence. In perusing the history of nations we have an opportunity of investigating the circumstances which gave rise to their existence, conduced to their grandeur, or precipitated their fall. But the most rational entertainment and valuable instruction afforded by the study of history, are to be drawn from the opportunity it affords of tracing through succeeding ages the origin, progress, and influence of arts and sciences, literature and commerce, and the progressive advancement of man from a savage state to the culminating points of learning and civilization; as also the frequent instances of retrogression in these respects which history discloses, with the remote or immediate operating causes of such advancement or retrogression. History is so essential a part of a good education that no literary or in many cases even scientific acquirements can be complete without it; the orator, the poet, the divine, and the professor,

make frequent allusion to historical subjects, so that a person ignorant of history, must, in many instances, miss the full force and point of what he reads and hears. Besides, without a knowledge of history, the reader or hearer is often at the mercy of the sophist, who, in support of whatever view he is endeavouring to impress, may introduce some historical fact, true, perhaps in itself but which a knowledge of the state of society, the political institutions, and the literature, science, and philosophy of the period referred to, would deprive of all its force as an argument.

A knowledge of history is calculated on the one hand to abate much of our pride in the superiority of our own over former ages, and on the other to moderate the gloomy anticipations of those who are ever expatiating on modern degeneracy. A Codrus or a Decius, devoting himself to certain destruction; a Lycurgus voluntarily expatriating himself for life from a country for whose welfare alone he existed; a Brutus triumphing over one of the strongest principles of our nature; a Regulus returning to a death of excruciating torture; are examples of patriotism, the knowledge of which should not be confined to the age or region in which they were enacted, nor be left the exclusive property of college halls. In arts and science we have the splendid example of that remarkable people, the ancient Egyptians, in the stupendous works undertaken and achieved by them for the distribution of the waters of the Nile, and in those magnificent structures of theirs which still exist, and to this day sublimely indicate, in that far back age, the struggles of the human mind after the infinite in grandeur and duration. To a later, but still ancient people, we trace the elements of our school philosophy which we have improved upon just so far as to clothe some of its most important principles in different terms; their literature has furnished the standard on which that of all succeeding generations has been modelled; and of their triumphs in architecture, sculpture, and the plastic art, the most beautiful and splendid efforts of modern times have been but mere reproductions. Later still the astonishing defence of a city by the genius of a single philosopher against the forces of the greatest military power the world had ever seen, demonstrates the extent to which natural science had been cultivated more than two thousand years ago. We have set down, in fact at mere random, those examples out of multitudes that occur to us, all tending to show that in arts, sciences, literature, and philosophy, we are but the heritors of the ages and peoples that have gone before us; and if, like thrifty heirs, we have added something to the patrimony bequeathed to us, we should not be ungrateful for, nor ignorant of, the splendid capital we had to commence with.

The man who is ignorant of history is ignorant of himself; for he is a component unit of society which is but a continuation, a development, of that which existed thousands of years ago, and to which the present owes not only its existence, but, in greater or less perfection, all the principles, arts, sciences, conveniences and embellishments which render that existence tolerable; and a man might as well endeavour to establish a moral identity with his former self, with all the years and incidents of his life previous to his last birth day totally obliterated from his memory, as to assume association with a race that has a history of thousands of years of which he is completely ignorant. Savage nations have no history; their traditions extend back hardly a couple of generations, in some instances not so far;—therefore, wherever the civilized man establishes himself the savage disappears. The Hindoo has been conquered times o'er; both Moslem and Christian have in turn dominated his fertile plains; in succeeding waves–at times all three together—famine, pestilence, and the sword, with desolating force have swept the land; but the Hindoo had a history, its records were engraven on his memory, and he is there still, more numerous than when the victorious Mogul assumed dominion over the conquered soil. The little state of Greece,—at its most glorious period not numbering over half a million free men, deprived of its liberty, crushed successively under the heel of the Roman, the Saracen, and the Turk,—we have seen in our own days, after two thousand years of degrading subjection, restored to political life and autonomy by the mere force and influence of its ancient history. It is not the preservation of its language so much as its history that influences a nation's destiny in its struggles with the misfortunes and vicissitudes it may have to undergo; language is continually changing; the poetry of Virgil is as unintelligible to an ordinary Italian as is that of Homer to an average Greek; and how many Englishmen can now read Chaucer's

'Well of English undefiled?'

If then, the preservation of its history be of such vital importance to a state, how great is the duty of every member of the community to be well acquainted with its leading facts! Nor is it the history of one's own country alone that should absorb all his attention: the printing-press, the steam-engine, and the telegraph are every day bringing distant countries into such close proximity, and their commercial and even social relations are becoming so intimate, that a knowledge of each other's historical antecedents is every day becoming to each a matter of the liveliest interest and importance.

In another paper we shall enter further into this subject and endeavour to point out to young readers preparing for the teaching profession the best course and method that occur to us to recommend them to pursue in their historical studies, with a view to their professional advancement and intellectual profit.—*Irish Teachers' Journal.*

Learning a Trade.

It is stated in the report of the Prison Association, lately issued, that of 14,596 prisoners confined in the penitentiaries of thirty States, in 1867, seventy-seven per cent, or over ten thousand of the number, had never learned a trade. The fact conveys a lesson of profound interest to those who have in charge the training of boys, and girls too, for the active duties of life.

Why is it that there is such a repugnance, on the part of parents, to putting their sons to a trade? A skilled mechanic is an independent man. Go where he will, his craft will bring him support. He needs ask favors of none. He has, literally, his fortune in his own hands. Yet foolish parents, ambitious that their sons should 'rise in the world,' as they say, are more willing that they should study for a profession, with the chances of even moderate success heavily against them, or run the risk of spending their manhood in the ignoble task of retailing drygoods or of toiling laboriously at the accountant's desk, than learn a trade which would bring them manly strength, health, and independence. In point of fact, the method they choose is the one least likely to achieve the advancement aimed at; for the supply of candidates for positions as 'errand-boys,' drygoods clerks, and kindred occupations is notoriously overstocked, while, on the other hand, the demand for really skilled mechanics, of every description, is as notoriously beyond the supply. The crying need of this country to-day is for skilled labor; and that father who neglects to provide his son with a useful trade, and to see that he thoroughly masters it, does him a grievous wrong, and runs the risk of helping, by so much, to increase the stock of idle and dependent, if not vicious, members of society.

And the same is true of the other sex. It is said that there are thirty or forty thousand poor women in New-York city who are starving for want of work. Why is this? It is just because, in the vast majority of cases, they do not know how to do any thing well. They have no knowledge beyond the simplest rudiments of plain sewing. They were taught nothing when young—perhaps their parents thought it not 'respectable' for their daughters to learn a trade—and here they are, dragging out a miserable existence in semi-starvation, or going to perdition for food and raiment, when housekeepers are crying out for help, and the land teems with opportunities for healthful, pleasant, remunerative employment, suitable for the most 'respectable' woman. In the case of most of these poor creatures, but little can be done to lift them out of their hard fate; for their own false pride, confirmed carelessness, and lack of energy are their worst enemies. But their condition preaches loudly against the folly of leaving

children, in this "work-a-day world," without knowledge of any useful art.

It is the solemn duty of every parent, to his child and to the state, to provide the son or daughter with the means of earning an honest livelihood. The false and pernicious idea that it is more *respectable* to measure tape than to drive a plane, to live in a garret and make shirts at twenty-five cents a day, than to cook in a clean, bright kitchen at two or three dollars a week, with board and lodging, ought to be thoroughly exploded. Let fathers consider this point, and hesitate long before launching their sons and daughters upon the world with unskilled hands, to join the vast army of starving scramblers for places demanding the minimum of knowledge, for work yielding barely enough to keep soul and body together. Alas! for the vanquished in such a contest. With starvation at the door, and *nothing to do!* No wonder that, of the criminals in our prisons, seventy-seven per cent were those who had never learned a trade. It is not the skilful mechanic who is a burden or a pest to society, but the man who knows no trade and must 'live by his wits.'—*Examiner and Chronicle, N.-Y.*

A Word to Boys.

My young friend, did you ever know—can you call to mind a single case of a person, who having his own way to make in the world, spent his time in the street, in billiard saloons, around hotels, or in any form of dissipation or idleness, to succeed in an eminent degree in any enterprise? Look over your list of friends and acquaintances and note their course. Do you not find upon examination that those who to-day are men of influence and honor were the youths who made the most valuable time, turning it to good account, and on the other hand do you not find those who stood at the corners with a cigar or pipe in their mouths went from bad to worse, from worse to ruin? Sadly must the answer be made—oh, that it were not so—they have failed. Will you not profit by the experience of others? Go not that way. Never be idle. Every moment of your time is a golden one, use it as such; improve the mind; fix your eyes on some noble object; be men. The call is for men, will you not be one of that number who can say—"I am a man."—*Exchange.*

LITERATURE.

POETRY

CHILDREN.

BY H. W. LONGFELLOW.

Come to me, O ye children
For I hear you at your play,
And the questions that perplexed me
Have vanished quite away.

Ye open the eastern windows,
That look toward the sun,
Where thoughts are singing swallows,
And the brooks of morning run.

In your hearts are the birds and the sunshine,
In your thoughts the brooklets flow,
But in mine the winds of Autumn,
And the first fall of the snow.

Ah! what would the world be to us
If the children were no more?
We should dread the desert behind us
Worse than the dark before.

What the leaves are to the forest,
With light and air for food,
Ere their sweet and tender juices
Have been hardened into wood.

That to the world are children;
Through them it feels the glow
Of a brighter and sunnier clime.
Than reaches the trunks below.

Come to me, O ye children!
And whisper in my ear
What the birds and the wind are singing
In your sunny atmosphere.

For what are all our contrivings
And the wisdom of our books,
When compared with young caresses
And the gladness of your looks?

Ye are better than all the ballads
That ever were sung or said;
For ye are living poems,
And all the rest are dead.

I'M GROWING OLD.

BY JOHN G. SAXE.

My days pass pleasantly away,
My nights are blessed with sweetest sleep,
I feel no symptom of decay,
I have no cause to mourn or weep;
My foes are impotent and shy,
My friends are neither false or cold;
And yet, of late, I often sigh—
I'm growing old!

My growing talk of olden times,
My growing thirst for early news,
My growing apathy to rhymes,
My growing love of easy shoes,
My growing hate of crowds and noise,
My growing fear of catching cold,
All tell me, in the plainest voice—
I'm growing old!

I'm growing fonder of my staff,
I'm growing dimmer in the eyes,
I'm growing fainter in my laugh,
I'm growing deeper in my sighs,
I'm growing careless of my dress,
I'm growing frugal of my gold,
I'm growing wise, I'm growing—yes—
I'm growing old!

I feel it in my changing taste,
I see it in my changing hair,
I see it in my growing waist,
I see it in my growing heir;
A thousand hints proclaim the truth,
As plain as truth was ever told,
That even in my haunted youth
I'm growing old!

Ah me! my very laurels breathe
The tale in my reluctant ears;
And every boon the hours bequeath
But makes me debtor to the years;
E'en Flattery's honeyed words declare
The secret she would fain withhold,
And tell me in "How young you are!"
I'm growing old!

Thanks for the year whose rapid flight
My sombre muse too gladly sings;
Thanks for the gleams of golden light
That tint the darkness of their wings;
The light that beams from out the sky,
Those heavenly mansions to unfold,
Where all are blest, and none may sigh:
"I am growing old!"

Our English Dictionaries.

Bailey's "Universal Etymological English Dictionary" was the first worthy attempt at the making of a word-book of our language; and a very creditable attempt it was for the time of its publication, 1726. For those who care to do more about language than to see how "the dictionary" says a word should be spelled or what it

means, Bailey's work has never been entirely superseded. There was some reason that the compiler should say that he had enriched his book with "several thousand English words and phrases in no English dictionary before extant;" for the English dictionaries that preceded his were so small and deficient that as representatives of the vocabulary of our language they were of little worth. But the boasting of subsequent dictionary-makers is, like most other boasting, empty and ridiculous in proportion to the magnitude of its pretensions. When we are told that Webster's Dictionary contains sixteen thousand words not found in any similar preceding work, and then that the Imperial Dictionary contains fifteen thousand more words than Webster's, and yet again that the Supplement to the Imperial Dictionary contains twenty thousand more words than the body of the work, we might well believe that our language spawns words as herrings eggs, and that a mere catalogue of its component parts would soon fill a shelf in an ordinary library, were it not that when we come to examine these additions of thousands and tens of thousands of words thus set forth as made in each new dictionary, and in each new edition of each dictionary, we find that not one in a hundred of the added words, hardly one in a thousand, is really an item unnoticed before of the English vocabulary. Our estimate of the worth of an addition that proceeds by columns of four figures is further lowered by the discovery that these dictionaries, with all their ponderous bulk and verbal multitudinousness, do not fully represent the English of literature or of common life; that they give no aid to the reading of some of our standard authors; that, while they set forth with wearisome superfluity and puerile iteration, that upon which every one who has sense and knowledge enough to use a dictionary at all needs no information, they pass by as obsolete, or vulgar, or colloquial, or what not, that upon which people of intelligence and education do need instruction from the special students of language; and that while they spot their pages with foreign words and phrases, the use of which by some writers has shown, if their knowledge of other tongues, their ignorance of their own, they neglect home-born words that have been in use since English was a language. That works to which the foregoing objections can be justly made—and they will apply in a greater or less degree to every existing English dictionary—can have no real authority is too plain to need insisting upon with much particularity. As to dictionaries of the present day, that swell every few years by the thousand items, the presence of a word in one of them shows merely that its compiler had found that word in some dictionary older than his own, or in some not indecent publication of the day; the absence of a word from one of these dictionaries shows merely that it has not thus been met with by the dictionary-maker. Its presence or its absence has this significance and nothing more. Word-books thus compiled have the value which always pertains to a large collection of things of one kind, even although they may be intrinsically and individually of little worth; but the source of any authority in such word collections it would be difficult to discover.—*Galaxy*.

Birds of the Guano Islands.

A writer in the *New York Times*, who in a letter of several columns tells the story of "Life on a Guano Island," thus speaks of the feathered population in the country of his exile:—Among the chief objects of interest on Baker's Island to a visitor are the birds, and they are well worthy of study. During the first night of my stay on this forlorn spot it seemed at times as if the house were besieged by innumerable tom-cats; then the tumult resembled the suppressed bleating of goats, and I heard noises as of bats grinding their teeth in rage; again it was the querulous cooing of doves; and soon the chorus was strengthened by unearthly screams, as of ghouls and demons in mortal agony. But on going forth into the darkness to learn the cause of this infernal serenade, all was apparently calm and serene, and the radiant constellation of the Southern Cross, with the neighbouring clouds of Magellan, looked me peacefully in the face, while from another quarter of the heavens the Pleiades shed their "sweet influence" over the scene. The most quiet time of night with the birds is about day break, when they seem to subside into "cat-naps," preparatory to the labours of the day. By day many of the birds range on tireless wing over leagues of ocean in quest of fish. But still the number of those that remain about the island is so great as to defy computation; and as you pass through their haunts, in some places they rise in such clouds as actually to darken the air above you. The eggs of some of the birds are of fine quality, and are much esteemed by the Americans, as well as the Hawaiians on the island. Those of a bird called the nu-e-ko are the most valued. This name is an imitative word, derived from the cry of this restless creature, and is applied to it by the Hawaiians, who have quick intuitions in onomatopoetic matters. In regard to moral character, the birds of Baker's Island may be divided into two classes—those which make an honest living, and those which are robbers. The gannet stands at the head of the respectable birds, and is a thrifty and honest citizen of the air. The representative of the thievish class is the frigate-pelican, or man-of-war hawk (*Tachypetes aquilus*). This bird has a dense plumage of gloomy black, a light, wiry body, that seems made for fleetness, and wings of even greater spread than the gannet's. Its tail is deeply forked, its bill is long, sharp, and viciously hooked. Audubon regards the frigate-bird as superior, perhaps, in power of flight to any other. It never dives into the ocean after fish, but will sometimes catch them while they are leaping out of the water to escape pursuit. It is often content to glut itself with the dead fish that float on the water, but it depends mostly for a subsistence upon robbing other birds. It is interesting to watch them thus occupied. As evening comes on, these pirates may be seen lying in wait about the islands for the return of the heavily-laden fishing birds. The smaller ones they easily overtake, and compel them to disgorge their spoils; but to waylay and levy blackmail upon those powerful galleons, the gannets, is an achievement requiring strategy and address. As the richly-laden gannet approaches the coast of his island home, he lifts himself to a great height, and steadily oars himself along with his mighty pinions, until he sees his native sands extending to dazzling whiteness below. Now sloping downward in his flight, he descends with incredible velocity. In a moment more he will be safe with his affectionate mate, who is awaiting his return to the nest. But all this time he is watched by the keen eye of the man-of-war hawk, who has stationed himself so as to intercept the gannet in his swift course. With the quickness of thought, the hawk darts upon him, and, not daring to attack boldly in front, he plucks him by the tail and threatens to upset him, or he seizes him by the back of the neck and lashes him with his long wings. When the poor gannet, who cannot manœuvre so quickly as his opponent, finds himself pursued, he tries to buy his ransom by surrendering a portion of his fishy cargo, which the hawk, swooping down, catches before it has had time to reach the earth. If there is but one hawk, this may be sufficient toll; but if the unwieldy gannet is set upon by a number of these pirates, he utters a cry of real terror and woe, and, rushing through the air with a sound like a rocket, in his rapid descent, he seeks to alight on the nearest point of land, well knowing that when once he has a footing on *terra firma* not even the man-of-war hawk dares come near him. The man-of-war hawk is provided about its neck and chest with a dilatable sack, of a blood-red colour, which it seems to be able to inflate at pleasure. On calm days, about noon, when the trade-wind lulls, giving place to a sea breeze that gently fans the torrid island, these light, feathery birds may sometimes be seen at an immense height balancing themselves for whole hours without apparent motion on their outstretched vans. Whether they are able to increase their specific levity by inflating their pouches with a gas lighter than the atmosphere, or whether they are sustained by the uprising column of heated air that comes in on all sides from the ocean, is a question I am unable to answer. While floating thus, this bird has its pouch puffed out about its neck, giving it the same appearance as though it had its throat muffled in red flannel.

SCIENCE.

The Tidal Wave.

The approach of one of the highest Tides which the combined attraction of the sun and moon can possibly raise has made many of us look up our acquaintance with the laws of Tidal Motion. Every one has satisfied himself why the coming spring tide will be higher than usual. We know that the moon will be near the equinoctial when new, and also near her perigee; and that the combination of these circumstances at a season of the year when the tidal wave raised by the sun is unusually high, must necessarily result in causing a very remarkable tide, even though the winds should be unfavorable. For if we do not have a particularly high tide, owing to the influence of the winds being opposed to the progress of the tidal wave, there will be the equally significant phenomenon of a singular withdrawal of the water at the time of low tide. A few years ago, when a very high tide was expected on the shores of France, the winds drove back the sea, and many who had come from far inland to witness the great influx of water returned disappointed. But had they waited for six hours or so, they would have been well rewarded for their journey, since at the time of low tide the water withdrew far within the usual limits, and

strange sights were revealed to the wondering fishermen who lived along that shore.

Wrecks of forgotten ships were to be seen half buried in the ooze and slime of a bottom which had remained sea-covered for centuries. Old anchors were disclosed to view, with the broken cables attached to them, on which the lives of many gallant men had once depended, so that every parted strand seemed the record of a lost life. And crawling things and stranded fish showed how far the great sea had retreated within its ordinary bounds. We may, therefore, expect that results well worth noting will under any circumstances accompany the tidal action of October 6th, on which day the effects of the conjunction of the sun and moon on October 5th will be most strikingly manifested.

But our object at present is less to consider the effects of the great tidal wave of October 6th, than to dwell upon some interesting effects and peculiarities of tidal motion. When we learn that astronomers for the most part recognize in the tidal wave a cause which will one day reduce the earth's rotation so effectually that instead of twenty-four hours our day will last a lunar month—while many astronomers believe that the same wave will at a yet more distant day bring the moon into collision with our globe—it will be seen that the laws of the tides have a cosmical as well as a local interest. They involve more important considerations than whether the water in the Thames will rise a foot or two higher than usual at Vauxhall Bridge on any particular day. And though many thousands of years must elapse before either of the events looked forward to by astronomers shall have happened, yet we cannot but look with deep interest into the long vista of the coming centuries. To the astronomer, at any rato, the study of what will be, or of what has been, is as interesting even as the study of what is.

But at the very threshhold of the inquiry we are met by the question, " do any of us know the law of the tides ?" The reader may be disposed to smile at such a question. Does not every book of geography, every popular treatise on astronomy teach us all about the tides ? Cannot every person of average education and intelligence run through the simple explanation of the tidal wave ?

Certainly it is so. Most of us suppose we know in a general way (and that is all that we at present want), how the moon or sun draws a tidal wave after it. The explanation which nine hundred and ninety-nine (at least) out of every thousaud would give runs much in this wise. Being nearer to the water immediately under her than to the earth's centre the moon draws that water somewhat away from the earth ; and again, being nearer to the earth's centre than to the water directly beyond, the moon draws the earth away from that water. Thus, underneath the moon a heap of water is *raised*, and at the directly opposite point a heap of water is left (so to speak). So that were it not for the effects of friction, the water would assume a sort of egg-shaped figure, whose longest diameter would point directly towards the moon.

And not only is this the explauation which is invariably given in popular treatises, but scientific men of the utmost emiuence have adopted it, as correctly exhibiting the general facts of the case. Recently, for example, wheu Mr. Adams had published his proof that the moon's motion is gradually becoming accelerated in a way which the lunar theory cannot account for Mr. Delaunay, a leading French astronomer, endeavored to prove that in reality it is the earth's rotation which is diminishing instead of the moon's motion which is increasing. He thought the tidal wave, continually checked by the earth's friction as it travels against the direction of her rotation, would act as a sort of ' break,' since its friction must, in turn, check the earth. Aud in discussiug this matter, he took, as his fundamental axioms, the law of tidal motion commonly given in our books of geography and astronomy. This presently called up the Astronomer Royal, who gave a very clear and convincing demonstration that there would always be *low* water under the moon, if there were no friction.

But this is not all, uor is it even the most remarkable part of the case. Eminent as the Astronomer Royal deservedly is, and especially skilful as we know him to be in questions such as the one we are considering, yet if he were *solus contra mundum*, we might readily believe that there was some flaw in his reasoning since, as every one knows, the most eminent mathematicians have sometimes misconceived the bearings of a perplexing problem.

But, as Mr. Airy himself pointed out, Newton and Laplace were both with him.

How is it that the views of Newton and Laplace, admittedly the very highest authorities which could be quoted, have found no place in our treatises of astronomy ? Their views have never been disproved. In fact, as we have seen, one of the most eminent of our mathematicians, in re-examining the question, has come to precisely the same conclusiou. Can it be that the explanation actually given is preferred on account of its greater smiplicity ? That would be reasonable, if the two explanations were accordant, but they happen unfortunately to be wholly opposed to each other, and therefore one of them must be false. Those who teach us our geography and astrouomy ought to look to this.

The worst of it is, that the most of consequences which astronomers ascribe to the action of the tidal wave depend on the choice we make between the rival theories. If the ordinary view is right, the moon's motion is continually being hastened by the attraction of the bulging tidal wave, and this hastening will bring the moon into a smaller and smaller orbit until at last she will be brought into contact with the earth, unless, as Professor Alexander Herschel suggests, she should crumble under the increased effects of the earth's action, and so come to form a ring of fragments around our globe. If, however the other view is right, the moon's motion will be continually retarded, her orbit will gradually widen out, and some day, presumably, we shall lose her altogether. This retarding and hasteniug refer to the rate at which the moon completes her revolutions round the earth. As a matter of fact, paradoxical as it sounds, it is a continual process of retarding which eventually hastens the moon's motion. Every check ou the moon's motion gives the earth an increased pull on her, and this pull adds more to her velocity than she lost by the check. And *vice versa.*

Again, if tho views commonly given are just, the earth's friction should cause the tidal wave to lag behind its true place. But if Newton, Laplace, and Airy are right, then, to use the words of the last-named astronomer, ' the effect of friction will be to accelerate the time of each individual tide.'

We apprehend that there is room for improvement in the current account of the tides. Many eminent men, as Whewell, Lubbock, and Haughton, have discussed in the most elaborate and skilful manner the laws according to which the actual tidal wave travels along the great sea-paths. But as yet no one has tried to reconcile the theory of Newton, which may be called the dynamical theory of the tides, with that commonly given in our books, which may be called the statical theory.—*London Spectator.*

Weather Wisdom.

The theory of the circulation of the atmosphere recognises two grand currents of air, blowing respectively from the equatorial and the polar regions of the earth. Hadley was the propounder of this theory, which has stood the test of all subsequent research and observation. It explains why equatorial winds come from the south-west, and polar winds from the south-east, in the northern hemisphere ; why the equatorial come from north-west and the polar from south-south-east in the southern hemisphere. The polar current, having a region geographically cold, and advancing into warmer latitudes, always feels cold, and is usually dry and heavy; while the equatorial current, having a reverse course, is warm and often moist, and light with vapour. These characteristics of the two primary wind currents are experienced generally over all the world. In the temperate zones, sometimes called also the zones of variable winds, the polar current at times prevails at the earth's surface, aud, at other times, the equatorial, and one or the other may be superposed at any given region. The place of contact, whither these currents flow side by side or one above the other, is not well defined, but is the seat of veering winds and the birthplace of storms. Regarding the north-east and the south-west as the normal winds of the north temperate zone, winds from all intermediate directions are found to bear characteristics more or less common to both normals. The place of contact or intermingling is usually marked by precipitation of rain, hail, fog or snow, resulting from the cold of the polar current condensing the vapour borne by the equatorial current. The weather features of the polar current are generally high barometer, low thermometer for the season, dryness and clear sky ; those of the equatorial are a more frequent low state of the barometer, high thermometer, rain or humidity, and overcast sky. Thus Bacon's sayings—" Every wind has its weather," and " North wind cold, east wind dry, south wiud warm and often wet, west wiud generally rainy "—have been confirmed by subsequent philosophy. The chief motor of the air is undoubtedly heat, but it is not easy to trace its connection with the changes of wind in regard to direction and force, although a direct estimate of the statical forces which coutrol the dynamical force of the wind is very much needed. Such an estimate in the present state of science is best obtained by means of barometers at places about 100 miles or so apart. Whenever, from any cause, a gradual lightening of the atmosphere occurs over an area of some hundreds or thousands of miles of the earth's surface, shown by barometers there falling gradually, an influx of air must of course take place to restore equilibrium. Now it is a remarkable fact that the direction of this flow is indicated by the motion of

the mercury in the barometers, and the relation between the wind and the atmospheric pressure is such that the wind comes nearly at right angles (with tendency towards the place of deficiency) to the line joining the place of highest and the place of lowest barometer, the place of least pressure being on the left of the wind's course. This comprehensive law for the winds of the northern hemisphere (left having to be altered to right for the southern) was first proved to be generally applicable to all winds by Dr. Ballot, of Utrecht. The intermingling of polar and tropical winds causes condensation of vapour, and also electrical action. These processes set free sensible heat. On the other hand evaporation renders heat latent, and therefore causes chilliness. Heat thus rendered alternately latent and active is virtually a statical force, and must affect the dynamical condition of the air. Thus the moving force of wind must result from disturbed equilibrium of atmospheric pressure, from evaporation of water, condensation of vapour, electrical action; and besides the direct influence of solar heat, there may be other agents active beyond our earth, as the attraction of the sun, moon, &c., of which, however, nothing definite is known. The polar current when uppermost may produce a chilling effect, and cause the lower and warmer current to part with some of its moisture; and, where the tropical current is thrown into the higher and colder region of the atmosphere there rain must happen. Thunder storms are always the result of the conflict of two dissimilar currents of air. The contact may take place vertically, horizontally, or more or less so. When it occurs under the former circumstance, the progress of the storm marks very closely the advance of the predominant wind. Under the latter circumstances the battle cannot be charted down, and we are left to conjecture the state of affairs. The presence of the upper current is shown only by the motion and visible features of clouds, most notably so by the cirrus and cirro-cumulus. The necessity for the existence of opposing winds for the concurrence of thunder storms has been strangely overlooked, although it is recognised even in the Psalms :—"He causeth the vapours to ascend from the ends of the earth, He maketh lightnings for the rain, He bringeth the wind out of His treasures." Mr. Glashier, the veteran meteorologist, observed during a balloon ascent, made in the middle of January, a strong current of air from the south-west over our country, having a depth of nearly one mile. This tropical current continued many days. "The south-westerly current thus observed," says Mr. Glashier, "is of the highest importance, as bearing upon the very high mean temperature we experience during the winter, so much higher than is due to our position on the earth's surface; and it is highly probable that to its fluctuations the variations of our winters are due. . . . So long as these winds blow we have no frosts or intense colds; but the moment the wind changes during the winter to an easterly, north-easterly, or northerly direction, we have both frost and snow, and more or less intense cold. The south-west winds in their course meet with no obstruction in coming to us, but they blow directly to us and to Norway over the Atlantic; and hence we enjoy a much milder climate during winter than any other lands not similarly situated with regard to such winds."—*Mechanics' Magazine.*

ART.

Music cultivates the taste and refines and elevates the moral feelings.—TATE

Czerny's Letters to a Young Lady.

FIRST RUDIMENTS OF THE PIANO.

The first principles, namely, a knowledge of the keys and the notes, are the only really tedious and unpleasant points in learning music. When you have once conquered them, you will every day experience more and more amusement and delight in continuing your studies.

Consider the matter as if you were for a time compelled to wend your way among somewhat tangled and thorny bushes, in order to arrive at last at a charming prospect and a spot always blooming in vernal beauty.

The best remedy against this disagreeable necessity is, to endeavor to fix these preliminary subjects on your memory as firmly and quickly as possible. Such pupils as manifest, from the very outset, a desire and love for the thing, and who strongly and rationally apply their memories to the matter, will acquire a perfect knowledge of the keys and notes in a few weeks; while others, frightened at the apparent tediousness of the acquisition, often lose several months in attaining the same object. Which, then, of these two ways is the better ?

Before any thing else, I earnestly entreat you to acquire a graceful and appropriate position, when sitting at the piano-forte. The seat which you use must be just so high that the elbows, when hanging down freely, may be a very little less elevated than the upper surface of the keys; and if your feet should not reach the ground, have a dwarf stool, or ottoman, made of a proper height; upon which to place them. You must always seat yourself exactly facing the middle of the key-board, and at such a distance from it that the tips of the elbows may be a little nearer to the keys than the shoulders.

Equally important is a graceful position and carriage of the head and upper part of the chest; it must neither be stiff nor bent. Some of my former little pupils, whom I used to tease with the reproach of *making a cat's back*—that is, sitting with their backs bent and oblique —have, in later days, thanked me for the strictness which I showed in this particular.

It is not merely that an awkward position is disagreeable and ridiculous, but it also impedes, if not prevents, the development of a free and elegant style of playing.

The fore-part of the arm (from the elbows to the fingers) should form a perfectly straight, horizontal line; for the hand must neither rise upward like a ball nor be bent so as to slope downward.

The fingers are to be so bent that the tips of them, together with that of the thumb, when extended outward, may form one right line: and so that the keys may always be struck with the soft and fleshy tips of the fingers, and that neither the nails nor the flat surface of the fingers shall touch the keys. In striking the black keys, the fingers must be stretched out a little more; but even in this case they must always remain sufficiently bent.

The percussion on the keys is effected solely by the fingers, which, without any actual blow, must press each key firmly down; and in doing this, neither the hand nor the arm must be allowed to make any unnecessary movements. The thumb should always strike the key with the external narrow surface, and in so doing, it must be but very little bent.

The white keys are to be struck on the middle of their anterior broad surfaces, and the black keys pretty close to their nearest extremities or ends.

You must take great care that you do not strike any key sidewise or obliquely; as otherwise a contiguous and wrong key may chance to be touched, and in music nothing is worse than *playing wrong notes.*

While one finger strikes, the other fingers must be kept close to the keys, but always bent, and poised quite freely in the air; for we must not touch any key before the moment in which it is to be struck.

The most important of the fingers is the *thumb*; it must never be allowed to hang down below the key board; but, on the contrary, it should always be held *over* the keys in such a way that its tip may be elevated a little higher than the upper surface of the black keys; and it must strike from this position.

To observe all these rules exactly, it is requisite that the elbows should never be too distant from the body; and that the arms, from the shoulder downward, should hang freely, without being pressed against the body.

The necessity of all these rules you will not be able to comprehend till a future period.

The knowledge of the notes is a mere affair of memory; and for for every note you must endeavor to find and strike the proper key, on the instant, and without the least hesitation. In music, this constitutes what is called *reading the notes*; and when you shall have acquired this readiness, you will have overcome the most difficult thing which elementary objects in music will be likely to present to you.

At first you will naturally learn only the notes in the treble clef; and for this purpose, we may employ the following means :—

First,—When you look at a note, you must name it aloud, and then seek for and strike the key which belongs to it.

Secondly,—When you strike at hazard any white key on the treble side of the key-board, you must name it aloud, and seek directly for the note belonging to it.

Thirdly,—After having struck any white key at hazard, you must describe aloud, in words, on what line or in what space the note belonging to it must be written.

Fourthly,—You must often play through, slowly, some of the easiest pieces for beginners, note by note, and with great attention, naming each note as you proceed.

Fifthly,—I must also recommend you to adopt the following expedient: since you are already much advanced in writing, as it becomes a young female of education to be, you must learn to write music. The little trouble that this will cost, you will find amply recompensed by great advantages. Notes are much easier to write than letters; and, if you daily devote a short quarter of an hour to this task, in a couple of weeks, you will become sufficiently expert at it.

Your teacher will give you the instructions requisite for this

purpose; and when you have been in this way accustomed to place the notes as they come, exactly on or between the lines, copy out daily one of the easiest elementary lessons, and then write in letters over each note its proper denomination; after which, play the piece over.

When, in this way, you have learned to know perfectly all the notes in the treble clef, and are able to play slowly but correctly, with both hands, all those little pieces in my *School* which are written for both hands, in the treble clef, then take the base notes, and proceed with them just in the same manner.

You must practise each piece, paying the strictest attention to the fingering indicated, till you are able to execute it without stopping or stumbling. Each day, you should read through a couple of fresh little pieces to accustom the eye and the fingers to the various and ever new passages which are formed by means of the notes.

At first, after each note, we must also look at the key which is to be struck; but afterward, when we have attained a tolerable certainty in finding the keys, it is better to fix the eyes on the notes, rather on the keys.

And now, allow me in this letter to offer this last very important remark: the best knowledge of the notes avails us very little, if, *at the same time*, the fingers do not begin to develope that degree of flexibility which is requisite for striking the keys, and for playing in general. I therefore most earnestly recommend you to practice daily, with untiring diligence and the greatest attention, all the five-finger exercises, in both hands, which you will find at the beginning of my *Piano Forte School*, and which your instructor will explain to you, in order that your small and delicate, though still sufficiently powerful fingers, may speedily acquire that pliability, independence and volubility which are absolutely necessary to playing.

Do not be alarmed at the little trouble and application that this may require; try three or four times every day, for at least a quarter of an hour each time, to play through the exercises with attention. In fact, it is as impossible to play the piano-forte well with stiff and untractable fingers, as to dance well with stiff and untractable feet. *Volubility of finger is one of the chief requisites in piano-forte playing.*

It is very proper that your teacher gives you an hour's lesson every day. If, in addition to this, you daily dedicate another hour—or, if possible, two hours—to practising by yourself, you will in a few months have forever conquered all that is difficult or tedious in the elementary branches of playing; and you will each day see augmented the pleasure which the delightful art of music so richly bestows on its votaries.—*Peters' Musical Monthly.*

What is a Singer?

A person with a rich musical voice, who can give an artistic rendering to any song he may attempt to sing. He should be able to impress his hearers, and rivet their attention, no matter what his subject may be. If sad, then must he use pathos and tender feeling; if gay, he must himself be cheerful, joyous, and lively; if the strain be martial, he must also be martial in look, word, and action, full of fire and brilliancy. He must be able to declaim in a clear and masterly style; too much attention can not be paid to this; for if he merely sing in tune and the words are not heard, he but does that which an instrument is capable of. The soul of the singer must rise with every emergency; and if he be clever, he will sway the minds of his hearers as the wind plays with the leaves. At one moment his audience will be roused to the highest pitch of enthusiasm, the next may see them melted even unto tears. But to achieve this he must lose sight of himself and for the time being become as it were the individual whose feelings he endeavors to portray; in short, he must feel and speak from the earth; and unless he does so, his labors are thrown away. What wonderful effects are created by merely paying attention to light and shade, or *piano* and *forte*! One person with a capital voice will sing a song without paying attention to the above, and ere it is finished, it becomes monotonous and even painful to the ear. Another, with not nearly so good an organ, will use it with judgment, one moment thrilling his hearers with soft plaintive utterings, and anon electrifying them with his stirring denunciation. This, let it be remembered, is the secret of our greatest singers; there must be life, soul, and contrast. Having a fine voice and using these aids, he may attain the highest position as a singer: but without them he is poor indeed.—*Cottam's Advice to Young Singers.*

OFFICIAL NOTICES.

Ministry of Public Instruction.

APPOINTMENTS.

SCHOOL COMMISSIONERS.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council dated 19th of October last, was pleased to make the following appointments:

Paspebiac, County of Bonaventure: Mr. André de la Rosbille to replace Mr. Louis Denis.

Gaspé North, County of Gaspé: Messrs. Alexander Aska and Félix Miller to replace Messrs. William Miller and Robert Aska.

Grande Vallée, County of Gaspé: Mr. George Brousseau to replace Mr. Joseph Langlois.

Ashford, County of l'Islet: The Reverend Mr. Alph. Casgrain and Messrs. Elzéar Pelletier, Louis Fournier, François Levêque and Jean-Baptiste Jean.

St. Grégoire, County of Nicolet: The Reverend M. Léandre Tourigny to replace the Reverend M. Jean Harper.

St. Roch (South), Co. of Quebec: Mr. George Pâquet to replace himself, and Mr. Joseph Leclerc to replace Mr. François Bélanger.

Tewkesbury No. 2, Co. of Quebec: Messrs. James Whalen, Alexander McKee, James Cullen, Michael Whalen and James McKee.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council dated the 10th inst., was pleased to appoint the following:—

St. Pierre de Broughton, County of Beauce: M. Laurent Paquet to replace the Revd. Nicolas Mathias Huot who has removed from the Municipality,—no *election* having taken place within the *prescribed* time.

St. Stanislas, County of Champlain: M. Pierre Trefflé Gouin, to replace the Revd. George Louis Eusèbe Dubault, deceased,—no *election* having taken place within the *legal* time.

St. Pierre de Durham, County of Drummond: M. Ephraim Charpentier to replace Mr. William H. Miller who has declared himself a Dissentient,—no *election* having taken place within the *legal* time.

St. Sylvestre (South), County of Lotbinière: Messrs Clément Payer and William Wilson, to replace themselves,—no *election* having taken place within the *prescribed* time.

Pointe aux Esquimaux, County of Saguenay: Messrs. Julien Boudreault, Vital Vignon, André Vignon, Vital Boudreault and Charles Lebrun,—no *election* having been held since eighteen hundred and sixty-three.

North Ely, County of Shefford: M. Noah Brock, to replace Mr. George Hodgeson who has joined the Dissentients,—no *election* having taken place.

Belœil (village), County of Verchères: The Revd. L. H. Lassalle, to replace the Revd. J. P. Dupuy, retired from office,—no *election* having taken place within the *legal* time.

SCHOOL TRUSTEE.

In virtue of the powers conferred upon him by the 20th Victoria, Section 1st, Art. 3rd, the Lieutenant-Governor, on the 19th ult., was pleased to appoint William Mead Pattison, Esq., to be Trustee for the Freligbsburg Grammar School, in the County of Missisquoi, to replace Jane Freligh.

ERECTION, BOUNDARIES AND ANNEXATIONS OF SCHOOL MUNICIPALITIES.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council dated the 19th of October last, was pleased

1. To erect into a School Municipality the Township of Ashford, in the county of l'Islet, including therein the part of Ste. Louise, in the same county, known under the name of "Reste du quatrième Rang."

2. To assign to the School Municipality of Ste. Louise, in the County of l'Islet, the limits such as described and set forth in the Canonical Decree, dated the twelfth November, one thousand eight hundred and fifty-nine, to wit: 1. The line of the Grand Trunk Railway will form the separation between the waste lands of the Parish of St. Roch des Aulnets and that of the Parish of Ste. Louise, from the Parish of St Jean Port-Joli to the By-road leading from the church of the first to that of the second. 2. From the By-road above mentioned to the Parish of Ste. Anne Lapocatière, the line of separation between both the waste lands will be the same as that separating the said Parishes of St. Roch and Ste. Louise, such as set forth in the said Decree, erecting the Parish of Ste. Louise aforesaid except that the emplacements which are already or will be in future conceded, north of the By-road of the "Haute-Ville," will belong to the Parish of Ste. Louise aforesaid.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council dated the 10th inst., has been further pleased

To annex, to the Parish of St. Médard de Warwick, County of Arthabaska,—the following lots, for School purposes, namely,—numbers, eleven, twelve, thirteen, fourteen, fifteen, sixteen, seventeen, and eighteen of the sixteenth Range of St. Albert de Warwick in the same County.

DIPLOMAS GRANTED BY BOARDS OF EXAMINERS.

PONTIAC BOARD.

Session of July 6th, 1869.

Elementary School Diploma, (E) *2nd Class*:—Miss Isabella Armstrong and Mr. John Baird.

Ovide Leblanc,
Secretary.

—

SHERBROOKE BOARD.

Session of November 2nd, 1869.

Academy Diploma, (E) 1*st. Class*:—Mr. Alonzo Lee Holmes.

Model School Diploma, (E) 1*st. Class*:—Miss Eliza A. Loring.

Elementary School Diploma, (E) 1*st Class*:— Miss Mary L. Munn, Messrs. Robert Scholefield and William Robert Ward.

2*nd Class*:—Messrs. James Broughton and Henry Cunningham.

S. A. Hurd,
Secretary.

Correction.—In our issue for August and September we inadvertently credited Misses Sarah L. Cutter, Margaret Curran, Christina McLeod and Agnes Wilson with having obtained from this Board *Second Class* instead of *First Class* Elementary School Diplomas.

—

GASPÉ BOARD.

Session of November 2nd, 1869.

Elementary School Diploma, (F) 1*st Class*:—Miss Clémentine Bossé and Mr. François Xavier Blouin.

E. J. Flynn,
Secretary.

—

WATERLOO AND SWEETSBURGH PROTESTANT BOARD.

Session of November 2nd., 1869.

Elementary School Diploma (E.) 2*nd Class*:— Miss Mary J. Bridges, Messrs. Charles J. Chandler, Hiram G. Fay, George H. Hulburt and John McNeill.

William Gibson,
Secretary.

THE JOURNAL OF EDUCATION.

QUEBEC, (PROVINCE OF QUEBEC,) NOVEMBER, 1869.

Gilchrist Scholarship.

The following is a list of the candidates who have passed the recent matriculation examination for the University of London held in Canada.—June Matriculation.—Pass List.— Honours Division: John Logan McKenzie (Gilchrist Scholar), High School and Morrin College, Quebec; William Steward Macfarlane, University of New Brunswick; Robert Gregory Cox, Trinity College, Toronto. First Division: Samuel Ainsley Chesley, Wesleyan College, Sackville, N. B.—*Illustrated London News*.

Report of the Minister of Public Instruction of the Province of Quebec, for the year 1867, and in part for the year 1868.

(*Continued from our last.*)

For the first time, the report of the Model Schools aided are published among the Statistics of Superior Education.

These institutions, although naturally forming a part of the primary schools, are aided from the funds for Superior Education and transmit their reports in the same form as the Colleges and Academies. Nevertheless, although they are inserted as the fifth division of secondary schools in the table of superior instruction and of secondary instruction, in the general recapitulation of the whole Statistics of Public Instruction, the Model Schools figure as they ought to do among the primary; they are, in effect, equivalent to those of the class styled in France *"Superior Primary Schools,"* being merely one degree higher than the simple Elementary Schools.

The total number of scholars of these Model Schools is 22,461. A certain number of the charity schools in the cities have been classed among them, although the most of their scholars study only the subjects required for the Elementary Schools. The remark which I have made several times in my preceding reports on the subject of the lower forms in the colleges applies to these schools; the greater portion of their scholars ought to be included in the category of Elementary Schools. Of scholars attending the Model Schools receiving aid, (strictly speaking the *Superior Primary Schools*) there are 12,442 boys and 10,019 girls. Most of these schools are conducted by instructors belonging to the religious orders, or by teachers possessing the Model School Diploma granted by the Normal Schools or by the Boards of Examiners. The possession of a Diploma of this class, whether of the Normal School or of those Boards, is always required on the part of the lay teachers; the law exempts ministers of religion, ecclesiastics and persons of the religious orders. A large share of the most useful and profitable instruction which is given with the aid of government is attributable to these schools, distributed, to the number of 194, in all the counties of the Province. A more regular classification of these Institutions, and of the Academies for girls and for boys, and a special surveillance of the carrying out of a course of study more strict and less varied than that which has been pursued up to the present time would be very desirable.

The following table of the sums levied for scholastic contributions and of the voluntary contributions shews a considerable increase for the year, due principally to the increase of the supplementary taxes and of those for the construction of school-houses. Much of the increase has occurred in the new and distant parishes which have given proof of great zeal in behalf of public instruction.

Table of sums levied for Public Instruction in Lower Canada, from 1856 to 1867.

Years.	Assessment to equal grant.	Ass. over and above amount of grant and special assess.	Monthly fees.	Ass. for the construction of buildings.	Total levied.
	$ cts.	$ cts.	$ cts.	$ cts.	$ cts.
1856..........	113884 87	93897 90	173488 98	25493 80	406765 55
1857...........	113887 08	78791 17	208602 37	22928 63	424209 25
1858...........	115485 09	88372 69	231192 65	24646 22	459396 65
1859...........	115792 51	109151 96	251408 44	22083 57	498436 48
1860...........	114424 76	123939 64	249717 10	15778 23	503859 73
1861...........	113969 29	130560 92	264089 11	17000 00	526219 82
1862...........	110966 75	134033 15	281930 23	15798 84	542728 97
1863...........	110534 25	134888 50	307638 14	11749 76	564810 65
1864...........	112158 34	144515 61	321037 30	15553 12	593264 37
1865...........	112447 09	147158 23	324801 87	13041 57	597448 76
1866...........	113657 35	153732 98	356691 53	22985 32	647067 18
1867...........	113909 64	196098 58	394068 37	24417 46	728494 05

Table shewing the sources whence comes the difference of increase or decrease between 1. 1864 and 1863, 2. 1865 and 1864, 3. 1866 and 1865, 4. 1867 and 1866.

—	—	—	—	—	Total of increase.
	$ cts	$ cts.	$ cts	$ cts.	$ cts.
Increase of 1864 over 1863..............	1624 09	9627 11	13399 16	3803 36	28453 72
Increase of 1865 over 1864..............	288 75	2642 62	3764 67	....	....
Decrease of 1865 from 1864	....	....	....	2511 55	4184 39
Increase of 1866 over 1865......	1210 26	6574 70	31733 36	9943 75	49618 40
Increase of 1867 over 1866..............	252 29	42365 84	37376 84	1434 14	81426 87

The Boards of Examiners continue their important task and there is reason to hope they will shew themselves more and more disposed towards a just strictness in regard to a large number of Candidates, and above all to those who armed with a too easily obtained Diploma cause a deplorable competition with teachers really capable. A glance at the following table will shew that some of the Boards appear still to dispose a little too rapidly of the number of Candidates who present themselves for examination.

ANNUAL Statistical Summary of the Boards of Examiners of the Province of Quebec for 1867.

BOARD OF	Number of days the meetings lasted.	Number of Candidates examined.	Mean number of teachers examined per day.	Number of Diplomas granted for Academies, 1st. class.		For Academies, 2nd class.		For Model Schools, 1st. class.		For Model Schools, 2nd class.		For Elementary Schools, 1st class.		For Elementary Schools, 2nd class.		Number of Candidates admitted, and class of Diplomas.			Grand Total.	Number of Candidates rejected.
				Male teachers.	Female teachers.	Male teachers.	Female teachers.	Male teachers.	Female teachers.	Male teachers.	Female teachers.	Male teachers.	Female teachers.	Male teachers.	Female teachers.	Academies.	Model schools.	Elementary Schools.		
Montreal (Catholic)	9	205	23					1			1	3	135	2	46		2	186	188	17
Montreal (Protestant)	6	52	8			1		3		1	2	7	14	3	15	1	6	39	46	6
Quebec (Catholic)	5	61	12										11		38			49	49	12
Quebec (Protestant)	5	11	2									2	2	3	4			11	11	
Three-Rivers	4	89	22					1	8		1	1	39	1	20		10	61	71	18
Sherbrooke	4	36	9			3			1	1			9	3	15	3	2	27	32	4
Kamouraska	4	45	11										16		18			34	34	11
Gaspé	3	3	1									1	...	1	1			3	3	
Stanstead	4	43	11									6	15	2	19			42	42	1
Ottawa	4	19	5									5	2	2	8			17	17	2
Beauce	3	18	6										9		5			14	14	4
Chicoutimi	3	10	3										5		1			6	6	4
Rimouski	4	26	6									7	14		1			22	22	4
Bonaventure	3	6	2									2	3	1	0			6	6	
Pontiac	2	4	2					2							2			4	4	
Richmond	2	21	10										15	2	4			21	21	
Waterloo (Catholic)	3	22	7									1	9		8			18	18	4
Waterloo (Protestant)	3	15	5									1	9		5			15	15	
	71	680	10			4		7	9	2	4	36	307	20	210	4	20	575	599	78

The following Table shews the number of Dissentient Schools in each District of Inspection. The Protestant Dissentient Schools have an increase of 8 and the Catholic a decrease of 15.

TABLE of Dissentient Schools and of their Scholars.

No.	Names of Inspectors of Schools.	Protestant Dissentient Schools.	Number of Scholars.	Catholic Dissentient Schools.	Number of Scholars.
1	J. B. F. Painchaud				
2	Rev. R. G. Plees	6	160		
3	L. Lucier	2	84	2	75
4	Th. Tremblay	2	64		
5	Vincent Martin				
6	G. Tanguay				
7	S. Boivin				
8	John Hume	5	229	1	15
9	P. F. Béland	1	45		
10	F. E. Juneau	3	151		
11	J. Crépault				
12	P. M. Bardy	3	122		
13	P. Hubert	4	145		
14	W. Alexander			7	163
15	B. Maurault				
16	H. Hubbard	7	204		
17	M. Stenson			9	270
18	R. Parmelee	15	386	11	363
19	J. N. A. Archambault	2	96		
20	Chs. Decazes	5	114		
21	Michel Caron	18	545		
22	L. Grondin	13	521		
23	C. Thompson	6	330	12	494
24	F. X. Valade	22	775		
25	A. D. Dorval	6	177	1	37
26	C. Germain	7	200	1	37
27	C. B. Rouleau				
28	Bolton McGrath	19	670		
		146	5018	44	1463

The following Table shews the increase of the Fund for Superannuated Teachers since its establishment.

SUPERANNUATED TEACHERS' FUND.

Years.	Number of Teachers who subscribed each year.	Number of Pensioners each year.	Rate of pension for each year of teaching.	Total of pensions paid.
			$ cts.	$ cts.
1857	150	63	4 00	886 90
1858	74	91	4 00	2211 74
1859	17	128	4 00	3115 36
1860	9	130	3 00	2821 57
1861	9	160	3 00	3603 58
1862	10	164	1 75	2522 09
1863	13	171	2 25	3237 00
1864	7	170	1 75	2727 00
1865	11	160	1 75	2587 00
1866	13	173	1 75	2724 00
1867	5	176	1 75	3036 00

I still entertain the hope that the Legislature will augment the aid accorded to this fund. There is reason to expect that such augmentation would lead a great number of teachers to subscribe.

In any case it is desirable that a somewhat higher pension should be afforded to aged teachers retired from teaching, who have contributed according to their ability, to the maintenance of their *confrères* and who have made this use of their small savings.

The clergy, school commissioners, and inspectors of schools would render a real service to teachers in acquainting them with the conditions of subscription to this fund. In spite of all the pains taken to do this in *The Journal of Education* and in the *Journal de l'Instruction Publique*, there seems to be an impression that, in order to have a right to a pension it is sufficient to have taught a certain number of years.

Among the subjects which should occupy the teachers at the meetings of their associations, I take the liberty of indicating this as one of the most important.

I have here to express again my regret that so small a number of teachers attend meetings whose utility is so great, and, in behalf of which, a certain number among them, and especially the Principals and Professors of the Normal Schools, make such commendable efforts.

The whole respectfully submitted,

Pierre J. O. Chauveau,
Minister of Public Instruction.

Quebec, 24th March, 1869.

Report of the Sixth Annual Convention of the Provincial Association of Protestant Teachers of the Province of Quebec.

(*Concluded from our last.*)

SESSION OF THURSDAY.

The meeting, this morning, after discussing at some length questions of order, listened to a speech from Hon. Judge Day, Chancellor of the McGill Universisty.

JUDGE DAY'S ADDRESS.

Judge Day said : These assemblages of the teachers of the Province, which ought to be extended to similar meetings for the Dominion should bring about important results. They should guide the legislator and the executive officer as well as the teacher. In order to attain practical usefulness, the Association should aim at being a substantial power, which would control Protestant education, and influence all the education of the country. All that it did should look forward to results in the legislature or otherwise, and it would lose the respect of the people, should it waste time in unavailing debates. He spoke with much regret with regard to those who ought to be here. The leaders of public opinion should be here. The universities should be represented here. This should be our educational parliament. This could be done by the honest efforts of intelligent and thoughtful men. This was an age of combinations. Combinations were to-day the power which ruled the world. Combinations, which resulted only in material advancement, might only lead men back to barbarism, without the co-operation of those which worked upon the mind. Material Rome had passed away, but the mind of ancient Rome exercised a wonderful power over the world to-day. Nothing remains of nations passed away but their recorded thoughts ; and such was the capital which this Association worked, and its responsibility should be remembered.

The subject of Prof. Robins' paper on arithmetic was then taken up.–Inspector Hubbard urged the importance of oral teaching of simple calculations. Prof. Hicks, advised the use of paper in preference to the slate. Mr. McLaughlin of Sutton advocated the use of the slate.

TEXT BOOKS.

The next question taken up was ; "Is the Character of our Canadian Text-books all that could be desired?" The question was ably discussed by Mr. Williamson, Montreal ; Inspector Hubbard, of Saint Francis ; Inspector Jones of Brockville ; Messrs. McLaughlin and Watson, Rev. Mr. Slack, Prof. Robins of Montreal,—the weight of argument being to the effect that Canadian Text books are not all that could be desired. An essay was then read by Mr. Marsten of St. Johns.

SCHOOL HOURS.

The question of the length of daily attendance in schools was next opened by Prof. Hicks, who said that when young he taught many of his scholars seven hours and a half per day. More modern views were in favor of a complete change, and three hours has been urged. He did not favor the change in all cases ; the system might suit for the children of educated persons who were in all circumstances learning. In some places, the longer you could keep the children from what they learned at home the better. Many now worked all sorts of new subjects—an arrangement which did not comport with the shortening of hours. Some thought a teacher might give his attention to leading the sports of the children in the afternoon, but this was impossible, in towns, at least. Prof. Robins urged the shortening of the hours. School instruction was a very minute part of education—Physical education would be best carried on in the play ground, and even moral culture depended more on that than on the restraint of the school-rooms, even the faculty of application and thought the schools could not form within its walls. In schools the business was following the thoughts of others, not the training of the mind to original thought.

Mr. Lay, of Waterloo, followed with a recommendation to grade the hours of school attendance to the power of the scholars. Mr. Doak said this was tried in his part of the country but sometimes the boys early dimissed got into scrapes.

Mr. Watson, recommended only five hours' school, and every Saturday for a holiday.

Mr. Jones thought that the shortening of hours might be made the reward of application.

AFTERNOON OF SECOND DAY.

The meeting this afternoon commenced by choosing Montreal as the next place of meeting, and electing the following officers for the coming year : — President, Hon. Mr. Justice Torrance ; Secretary, Mr. F. Hicks ; Treasurer, Mr. Jas. McGregor—all of Montreal.

Prof. Robins reported from a committee instructed to open communication with the Lower Provinces, with a view to the formation of a Dominion Association. He said that any formal action in the matter appeared to the committee to be premature. The committee was discharged.

Mr. Doak of Compton then read an essay on the best way of promoting attendance at schools. This could be done by parents giving to their children correct ideas of the attractions of school life, and the managers of schools could do much by embellishing the school house and grounds. The teacher could also do much do induce regular attendance. In the discussion of this question Messrs. Williamson, Hubbard, Marsten and Roberts, Mr. Hemming, M. P. P., Hon. L. S. Huntington, Rev. Messrs. Constable and Whitten took part.

Mr. Brown late of Durham Academy introduced a slate used in the Boston schools and pointed out its advantages.

ELOCUTION.

An animated discussion took place upon the Question "Should more time and attention be devoted to elocution in our schools?"

Mr. Hubbard opened the discussion and advocated the devotion of more time and attention to elocution. Rev. Mr. Fesseuden of Bolton was opposed to the prevailing system declaring that Declamation was the best means of making children unnatural and theatrical. Prof. Duff, the Chairman and Hon. Mr. Huntington, also took part in the discussion.

EVENING SESSION.

Mr. Jones of the Richmond *Guardian*, opened the proceedings with an able essay upon "Technical Education."

HOW MANY STUDIES?

Prof. Robins opened the discussion on the question. "How many studies could be wisely carried on at once?" He traced in an interesting manner the natural growth of the mind in youth. We should introduce first those studies which require the perceptive faculties then those which require the logical powers, and, lastly, those which educate the taste. Of course there were some subjects, such as reading writing, and arithmetic, which must be taught because needed, but outside of such the above order should be followed.

Prof. Hicks gave a list of what subjects were required now-a-days of a common-school pupil, and asked how it was to be managed. He thought good, easy, correct composition would be a good test of the efficiency of a common school, for those who had attained to this must have a foundation.

Mr. Doak of Compton read a paper on the causes which tend to retard the improvement of education. The first of these being a lack of permanent teachers.

RELIGIOUS INSTRUCTION.

The next question advanced was,—"Ought religious instruction to be introduced into common schools?"

The Rev. Mr. Lindsay, Rector of Waterloo said that as a minister of the gospel he could not but desire that there should be some degree of religious education in public schools. Government money should not be spent in teaching anything of a sectarian nature, but the instruction should be as catholic as the scripture itself. Scripture history should always be taught. The managers of schools in one district had actually been bullied out of reading the Bible. This was not only required in Upper Canada, but a form of prayer was furnished. Some very simple text-books on religion might be introduced.

Mr. Roberts, of Philipsburgh, thought there was nothing in this question to awake pugnacity. He had not been able to find a tangible or sound argument in favor of religious instruction. If the question meant teaching the doctrines of the Bible, it could be no part of the duty of the teacher. Scripture history, or devotional exercises, did not come into the question at all. A text-book could not be devised that would not tread on somebody's toes.

Rev. Mr. Armstrong, of Waterloo, thought the Word of God was not denominational, and would itself teach religion.

Prof. Robins said the Bible was of all books the most important, either in the light of history or literature, and it was a book of which the people were lamentably ignorant. Neither the Churches nor Sun-

day schools had taught them. Leaving religion out of the question, this ignorancce was evidence of a national want.

Prof. Hicks thought religion should be taught and that largely.

Rev. Mr. Duff was amazed at the idea that this question should breed disquietude. In reply to Prof. Robins he thought that scripture was well taught in Sunday-schools, where the Professor might ask almost any scripture question without failing to get an answer. The Bible was the secret of Britain's greatness. Religion was not taught in our district schools; as, what one would think the vital principles of Christianity, another would conscientiously oppose. A teacher who was religious would however, teach in a religious spirit. Religious tests had all been abolished in the Scotch Universities, but, happily, those Institutions had lost nothing in the piety of their instructors. The state had nothing to do with religion.

The Hon. L. S. Huntington thought the question very difficult. We must look at the facts as they are. The question can only be applied to the Protestant population. Even in this the difficulty was great. All Christians agreed on some points, but how very few—and how was the teacher who should go the first step beyond simple reading of the Bible, to answer the questions of the inquiring mind? He had written and suffered much for the principle of non-sectarian education but it could not yet be generally carried out. Whatever was done, the question of education should be thrown much more directly on the shoulders of the people.

Rev. Mr. Fessenden, of Bolton, was in favor of religious education. Sundays were, to a great extent, devoted to purely devotional training. There were union Sunday-schools and union question-books. This showed we could combine. If we could carry this out we might do much to heal the breaches of the Churches. Rev. Mr. Constable said there was a wide difference between elementary schools and higher seminaries. Those at the common school were under the parental eye, but in the higher schools they were separated from their homes.

Rev. Mr. Montgomery, of Philipsburgh, recommended teaching the scriptures in every way, except doctrinally, where the school commissioners found it agreeable, and that, left in this way, the question would regulate itself.

J. G. Robertson, M. P. P., spoke affirmatively, after which the Chairman summed up with much ability. No one would say religious instruction should be banished, but all would agree that no standard could be established for all. All would teach religion as largely as they could but that would go no further than the divided opinions of communities would allow. It would be equally wrong to require an irreligious teacher to teach religion, and to deny the right to one who felt constrained to do so.

The usual votes of thanks were then passed; the final minutes were read, and the meeting closed with the doxology and benediction.

School Picnic—Shefford.

We take the following from the "Waterloo Advertiser" of the 2nd September.

The Fourth annual Picnic of the Common Schools of the Township of Shefford, was held here on Saturday last. Notwithstanding the unfavorable appearance of the weather, there was a large attendance of pupils as well as spectators. The proceedings opened in the grove by some introductory remarks by the Rev. Messrs. Lindsay and Phaneuf, and J. B. Lay, Esq. On accouut of the rain, the Picnic and examination were transferred to the new school house—the first being the disposal of dinner,—the examiners being provided for by Mr. O. Lincoln the indefatigable manager of the Village schools. After dinner, Dr. Erskine addressed the pupils dwelling upon the advantages of education and pointing out some who have risen to eminence both here and in the U. S. who received their education in the Common Schools of the Townships. Mr. J. Dougal of the *Witness* followed congratulating the School Commissioners of Shefford for their zeal in the cause of education in introducing gatherings of the kind before him as part of their system. He had before him men, women and childreu of different nationalities, and creeds as well as ministers of different denominations. Such a sight he never had the pleasure of witnessing before and he had no doubt that the example set by the people of Shefford would have a good effect on the surrounding country. This gatheriug showed that before all they loved theircountry and he hoped that their example would be followed throughout the Dominion. Prof. Duff followed in an able and eloquent speech encouraging parents, teachers aud pupils in the work of education. The examination was then proceeded with, concluding with the distribution of prizes at about 5 P. M.

The prizes awarded were for English Reading, Spelling and Grammar, Arithmetic, Geography, Writing, French Reading, Spelling and Grammar; History and Geography, and Punctuality.

After the distribution of the prizes, the Chairman called upon the Hon. L. S. Huntingdon to address the pupils.

Mr. Huntingdon, who was greeted with applause, addressed some words of advice and encouragement to the children and their teachers; and proceeded to call attention to the peculiar character of the meeting that day. He doubted if a similar gathering had ever occurred outside the good old Township of Shefford. It pointed a moral which ought to be proclaimed throughout the broad Dominion. The Township of Shefford lived up to the letter of the law. She had Commissioners to represent her Protestant majority; and yet a large body of her citizens were represented by Dissentient Trustees. But they took no account of sects or denominations in their schools. The Chairman of the Protestant Board was his friend, Mr. Mahedy, an earnest and consistent member of the Roman Catholic Church. He had been for many years a popular officer, indefatigable in the discharge of his onerous duties—and having held office before the French inhabitants dissented—nominally on account of faith to meet the law, but really because their language was different—Mr. Mahedy had been, year after year, elected by his Protestant constituents—and the Roman Catholics who spoke English had patronized the schools. Nobody thought of asking any questions about religion as a qualification for the choice, and nobody's religion had been interfered with; and every body felt that public gratitude was due to the worthy chairman for the intelligent interest he had manifested in the management of our Common Schools. Who did they think was the efficient Secretary-Treasurer of the Protestant Board? Why, that excellent Notary and staunch French Canadian Roman Catholic, Thomas Brassard, Esquire! Nobody had suffered; good Protestants were as plenty as ever! The test that the people applied to their choice was good citizenship; and all races and creeds within their confidence. But the Protestants were not alone in this noble rebuke which they had thus quietly and unconsciously administered to religious bigotry and intolerance. Their Roman Catholic fellow citizens were equally dispused towards toleration and good fellowship. There was a gathering of all the schools in the Municipality—French and English—Protestant and Catholic—under one roof—the large and commodious rooms of the French Catholic Model School. Parents of all religions were there with their children, encouraging them while they emulated to love and respect each other, no divided citizenship was cultivated there; nor were the seeds of bitterness and estrangement sown there. The clergy of all creeds—the Catholics and Protestants were there, like neighbors and christians, to assist and cheer on the good work—to show how pleasant it was for brethren to dwell together in unity. They were laboring together, on common ground, leaving to other fields the work in which duty and opinion divided them. And the children within those walls, under an influence so benignant and harmonious, would grow up to respect and tolerate and love each other. Here was the practical christian solution of the great question which all over the world was puzzling priests and statesmen. This was the way to educate the children of our mixed populations. While others were building high partition walls and cultivating divisions and estrangements among the youth of the land—they were affording the example of a wise and noble people, yielding none of their peculiar views, but training their children to occupy the common ground of citizenship in harmony and good will. The spectacle was rare but it was magnificent. He wished the whole country could see it as he saw it that day. He did not doubt but other communities, if the way were made plain to them, would follow the worthy example; and he ventured to hope the noble spirit they were displaying would permeate our old educational system, and that an era of peace and brotherhood, among all our religious communions, would, for all time, reign over the land.

Books and Current Exchanges Received.

The National Normal, for October, 1869.

Hearth and Home, for November 27, 1869.

Journal of Education, N. S , for October, 1869.

The Minnesota Teacher and Journal of Education, for November, 1869.

The Michigan Teacher, a Monthly Journal devoted to Educational Intelligence, to the Practical Work of the School-room, and to the Philosophy of Education, for October, 1869.

The Pennsylvania School Journal, Organ of the State Teachers' Association, and of the Department of Common Schools, for November, 1869.

Ohio Educational Monthly, a Western School Journal, for November, 1869

New Dominion Monthly, for December, 1869.

The Illinois Teacher, Devoted to Education, Science, and Free Schools for October, 1869.

The Massachusetts Teacher, a Journal of School and Home Education, for November, 1869.

The Young Crusader, vol. I, No. 10, for October, 1869.

The Weekly Spirit of the Times and Northampton Educator, Bethlehem, Pa., October 2nd, 1869. We do not receive this, on the average, once a month.

The Schoolmaster, a Journal of Education, Literature and News, for October, 1869.

The Maine Journal of Education, for November, 1869.

The California Teacher, for November, 1869.

Southern Illinois Teacher, for September 1869.

The Cincinnati Medical Repertory, edited by J. A. Thacker, M.D., for November, 1869.

Packard's Monthly, for November, 1869. Contents varied and good.

Journal of Education, Province of Ontario, for November, 1869.

The Phonic Advocate,—A Magazine of Spelling Reform, Vol. 1, No. 2.

Peters Musical Monthly, for November, 1869. An excellent number.

Rhode Island Schoolmaster, for October and November, 1869. We congratulate the readers of the Schoolmaster, and more particularly the *Teachers* of Rhode Island on the reappearance of their old and well tried friend, after a rest of six months. May it be long before it requires another siesta.

What has befallen the *Philadelphia Educational Gazette?* We have received no exchange since May last.

Leisure Hours, for November, 1869.

American Educational Monthly, for November, 1869.

The Philosophy of Teaching.—The Teacher, the Pupil, and the School, by Nathaniel Sands. New-York, Harper and Brothers. 8 vo. pp. 60.—Hear what Mr. Sands says upon Book teaching as commonly taught to the Young :—

" The true teacher does not seek to teach by simply putting books into the child's hands, and bidding it to learn ; he addresses himself to those faculties and powers of the child's mind, which bring it in relation with the world in which it lives.

Sight, hearing, touch, taste, smell, and thence observation, judgment, perception, reason, memory, hope, imagination, and the love of the beautiful are appealed to, developed and strengthened by natural exercise, even as the organs and limbs of the body are developed and strengthened by gymnastic and other appropriate exercises."

First Annual Report of the Board of Inspectors of Asylums, Prisons, &c., for the Province of Quebec, for the years 1867 and 1868.

A Pamphlet on some causes of the excessive mortality of young children in the city of Montreal, by Philip P. Carpenter, B. A., Ph. D.

The Nursery, for December, 1869 Every page illustrated,—just the thing for the little ones.

From Dawson Bros., Montreal, Elements of the Greek Language, by James Hadley, Professor in Yale College, New York, D. Appleton & Co., 1869.

Upham's Mental Philosophy, N .Y., Harper Bros., 1869, 2 vols.

The writings of Madame Swetchine, edited by Count de Falloux of the French Academy, translated by H. W. Preston, Boston, Roberts Bros. 1869.

History of Joseph Bonaparte, by John S. C. Abbott, N. Y., Harper Bros.

Meteors, Aerolites, &c., from the French of Zürcher and Margollé, by 1869.

William Lackland, illustrated with wood cuts, by Lebreton, N. Y., Appleton & Co., 1870.

Arms and Armour in Antiquity and the Middle Ages, also a descriptive notice of modern weapons, translated from the French, by Charles Boutell, M. A., N, Y , Appleton & Co , 1870.

A Greek Grammar for Beginners, by W. H. Waddell, Professor in the University of Georgia, Harper Bros, N. Y , 1869.

Appleton's Illustrated Almanach for 1870.

Appleton's Journal Monthly Part, No. 5.

Also, from the Literary and Historical Society of Quebec :

1. Transactions of the Society, Session of 1867-8 and 1868-9, New series, part 6.

2. Manuscripts relating to the early History of Canada, published under the auspices of the Literary and Historical Society of Quebec, Middleton & Dawson, 1866.

The Polar World, a popular description of man and nature in the Arctic and Antarctic regions of the Globe, by Dr. G. Hartwig, N. Y., Harper Bros., 1869.

We have to thank E. Montague Grimké, Esq., Secretary to the Board of Commissioners of Free Schools of the City of Charleston, S. C., for a copy of their Annual Report, for the year ending September 30th, 1868.

Our thanks are due to the Hon. Oramel Hosford, Sup't of Public Instruction, Michigan, for a copy of The School Laws of Michigan with Notes and Forms to which are added designs for School-Houses, and styles of furniture.

Miscellaneous.

University of McGill College : Opening of the Museum.—An informal gathering of members and friends of McGill University took place at the buildings, Sherbrooke Street, Wednesday afternoon, to commemorate the opening of the new Museum, which contains, with others, the splendid collection of shells presented by Dr. Carpenter.

Addresses were made by Principal Dawson, Rev. Dr. Jenkins, Dr. Carpenter, and Judge Torrance.

The Museum is fire-proof, and cost $2,200.

The following generous donations were received in its behalf :—Peter Redpath, Esq. 500 dollars; Wm. Molson, Esq , 500 do. ; H. Stephens, Esq., 100 do. ; Mrs. John Redpath, 100 do ; R. J. Reekie, Esq , 100 do. ; J. H. R Molson, Esq , 100 do. ; Sir W. E Logan, F. R. S , 100 do. ; J. Molson, Esq., 100 do.: Thos Workman, Esq , M. P., 100 do. ; G. Frothingham Esq., 100 do ; Wm. Dow, Esq , 100 do. ; Thos. Rimmer. Esq., 100 do. ; Beniah Gibb, Esq , 50 do. ; Hon. John Rose, 30 do.

Debating Society.

The election of officers of the Burnside Literary and Debating Society takes place this evening, in the Arts Faculty Building of McGill College.

The want of an efficient Debating Society in the University has long been felt. Nearly all the best educational institutions have encouraged and fostered such societies, and there is no reason why *our* University should dispense with so important an element in education.

The study of oratory is too much neglected in Montreal. There are not a few B. A.'s and B. C. L.'s who have never acquired the art of speaking well in public, whatever may be the honors they have taken at the University. This might be remedied to a great extent by taking part in the discussions of a good debating society, such as McGill might easily have, considering the ability and number of its graduates and students. Until the present want is supplied, the student will be without an almost indispensable part of his education, and the real value of a university course will be disparaged in the eyes of the public.

An attempt is now made to remedy this state of things, and all graduates and students who have an interest in "good old McGill," are requested to be present this evening

McGill University.—The Corporation of McGill University have pleasure in acknowledging the following donations to the Faculty of Arts during the quarter ending Oct. 27, 1869 :

1. *To the Library.*

From Chas. Alexander, Esq.—221 volumes, comprising classical and philological standard works.

From Peter Redpath, Esq.—207 volumes, including valuable historical works, and the continuation of the Public Records in the "Peter Redpath Historical Collection."

From Messrs. MacMillan & Co.—134 vols., comprising works on miscellaneous subjects.

From R. A. Ramsay, Esq.—104 volumes, comprising the Journals of Parliament of L C. from 1792, and several works of a historical and literary character.

From the Norwegian University, Christiania—Morkinskinna, containing one of the most ancient collections of Norwegian sages, 8vo, pap. Materials for the History of the Symbol of Baptism and of the Rule of Faith, in German, pam , 8vo. Calendar of the Royal Norwegian University for 1867, pam. 8vo, with an Index Scholarum, pam 4to.

From the Minister of Public Instruction, Quebec—Report on Education for 1867 and in part for 1868, pam. 8vo.

From the Philosophical Society, Philadelphia.—Proceedings of the A. P. Society, 5 pam. 8vo. Report of the U. S. Commissionners at the Paris Universal Exposition, 1867, upon Wool and Manufacturers of Wool, pam. 8vo.

From the Boston Society of Natural History—Memoirs of the B. Society of Nat. Hist. New series, parts 1 and 2 vol. 1st. 4to.

From the Provincial Government—Statutes of the Province of Quebec for 1869, 8vo.

From the executors of the late H. Christie, Esq.—Reliquiœ Aquitanicæ ; parts 8 and 9, 4to.

From the Superintendent of the U. S. Coast Survey—Report of the U. S. Coast Survey for the year 1866, 4to

From Messrs. Gilman, Cushing, Trenholme, Bullock, Welch, Holton and Davidson—Virgilii Maronis Bucolica et Georgica, fol.

From the American Academy of Arts and Sciences—Proceedings, June, 1867, to May, 1868, pam. 8vo.

From W. J. Patterson, Esq —Commercial Statistics of Canada, 1863 to 1869, 8vo.

From W. Stevens Perry, D. D.—Journal of Proceedings at the General Convention of the Prot. Epis. Church in the United States, 1868, 8vo. Journal of the General Convention, 1862, 8vo. pap.

2. *To the Museum.*

From G. Du Berger, Esq, Murray Bay—Specimens of *Solaster* and *Alcyonium.*

From Dr. W. J. Anderson, Quebec—Specimens of copper ores from Harvey Hill Mine.

From H. McKay, Esq , Montreal—Specimens of Copper Nickel from Terra Nova Mine, Newfoundland.

From P. Redpath, Esq.—Trunk of Royal Palm from Cuba.

From Chas. Gibb, B. A.—Animals from Mammoth Cave, Kentucky.—(*Gazette*, October 29.)

METEOROLOGICAL INTELLIGENCE.

—From the Records of the Montreal Observatory, lat. 45° 31 North, Long. 4h. 54m. 11 sec. West of Greenwich, and 182 feet above mean sea level, for October, 1869,—By CHAS. SMALLWOOD, M.D., LL.D., D.C.L.

DAYS.	Barometer corrected at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	
1	30.199	30.177	30 099	57.0	73.0	63.1	W	W	W	99.24
2	.0 6	29.951	29.947	58.2	82.0	66.8	W	W	W	77.29
3	29.900	.871	.900	57.0	85.6	53.7	S W	W	W	114.00
4	.663	.401	.349	53.3	84.6	50.0	N E	N E	N E	81.14
5	.600	.779	.851	45.0	52.9	44.0	N E	W by N	N by E	89.12
6	30.026	30.000	30.041	40.0	64.0	48.0	W	W	W	104.00
7	.151	.147	.123	44.0	64.7	53.0	W	W	W	67.77
8	.243	.901	.151	45.2	68 9	57.0	W	W	W	51.10
9	.199	.117	.034	49 0	78.3	63.0	S W	S W	S W	91.11
10	29.999	29.971	29.900	55.0	69.4	85.9	S W	S W	S W	101.44
11	.650	.600	.653	46.0	63.2	81.9	W	W	W	91.21
12	.842	.701	.710	49 0	57.0	48.1	W	S W	S W	104.20
13	.662	.549	.500	45.0	45.3	43.0	S W	N	W	91.10
14	.682	.662	.697	36.1	48.9	43.0	W	W	W	104 24
15	.729	.800	.811	43.0	52.1	48.0	W	W	W	67.24
16	.801	.800	.800	42.3	53.1	44.1	W	W	W	109.10
17	.780	.614	.770	38.1	57.9	41.0	W	S W	W	88.00
18	.775	.760	.820	38 1	49.4	39.8	W	W	W	77.11
19	.911	.762	.781	57.0	40.0	35.7	W	W	W	64.10
20	.851	.800	.752	31.0	53.0	41.0	W	W	W	77.29
21	.800	.711	.751	39.3	49.2	41.1	W	W	W	97.20
22	.899	.911	.950	41.2	54.9	45.7	W	W by N	W	71.11
23	.871	.714	.499	41.0	42.0	42.0	W	S W	S W	101.00
24	.772	.821	.840	40.2	43.7	35.8	W by N	W	W	219.10
25	30.152	30.193	30.249	31.0	50.3	34.4	W	W	W	104.24
26	.111	.054	.060	31.9	36.4	32.7	W	W	W	94.69
27	.049	.024	.000	27.0	36.0	28.1	N by W	N by W	N by W	90.00
28	30.710	29.662	29.554	28.0	28.7	30.3	W	W	W	56.24
29	.852	.860	.700	32.1	37.2	33.0	W	S W	S W	29.24
30	.852	.910	30.053	51.7	34.9	30.2	N E	W	W	69.00
31	30.150	30.101	.049	26.0	38.6	29 7	W	W	W	77.28

REMARKS.

The highest reading of the Barometer was on the 9th day, and indicated 30.249 inches; the monthly range was 0.900 inches.

The highest temperature was 82°; the lowest 24° 7. The mean temperature of the month was 46° 13, which is a fraction of a degree higher than the *Isotherm* for Montreal for the month of October, deduced from observations during a long series of years.

Rain fell on ten days, amounting to 6 827 inches. Snow fell on five days, amounting to 6.49 inches, which is a very large amount for the month of October.

— Meteorological Observations taken at Quebec, during the month of October, 1869; Latitude 46° 48′30′ North; Longitude 71° 12′15 West; Height above St. Lawrence 230 feet, by Sergt. John Thurling, A. H. C. Quebec.

Barometer, highest reading on the 8th	30.076	inches.
" lowest " " 4th	29.156	
" range of pressure	0.920	
" mean for month (Reduced to 32°)	29.626	
Thermometer, highest reading on the 10th	72.2	degrees.
" lowest " " 28th	19.5	
" range in month	52.7	
" mean for month	44.3	
" Maximum in Sun's rays, mean of (black bulb.)	69.2	
" Minimum on Grass mean of	37.2	
Hygrometer, mean of dry bulb	45.2	
" " wet bulb	41.8	
" " dew point	37.9	
" elastic force of vapour	.228	inches.
" vapour in a cubic foot of air	2.6	grains.
" " required to saturate do	0.8	
" mean degree of humidity (Sat. 100)	75	
" average weight of a cubic foot of air	543.4	grains.
Cloud, mean amount of (0-10)	7.3	
Ozone, " "	1.4	
Wind, general direction	S. W.	
" mean daily horizontal movement	127.8	miles.
Rain, number of days it fell	12	
" Amount collected on ground	6.33	inches.
Snow, number of days it fell	4	

THE JOURNAL OF EDUCATION

FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

The Journal of Education,—published under the direction of the Hon. the Minister of Public Instruction and edited by H. H. MILES, Esq., LL.D. D.C.L. and P. DELANEY, Esq., of that Department,—offers an advantageous medium for advertising on matters appertaining exclusively to Education or the Arts and Sciences.

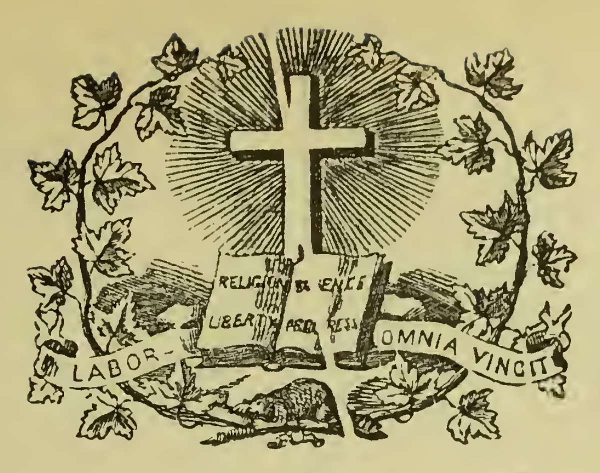
TERMS.—Subscription per annum $1.00; Public School Teachers *half price*; School-Boards &c., *free*.

Advertising.—One insertion, 8 lines or less $1.00, over 8 lines, 10 cents per line; Standing advertisements at reduced charges, according to circumstances, but not less than $10 per annum.

Public School Teachers advertising for situations, *free*. School-Boards &c., *free*.

All communications relating to the *Journal* to be addressed to the Editors.

PRINTED BY EUSÈBE SENÉCAL, MONTREAL.



THE

JOURNAL OF EDUCATION

Devoted to Education, Literature, Science, and the Arts.

Volume XIII. Quebec, Province of Quebec, December, 1869. No. 12.

TABLE OF CONTENTS

EDUCATION.

On Teaching English.

(By Professor Bain, Aberdeen University).

I.

Three subjects comprehend every thing that can be brought into a course of instruction in English: (1) Grammar, (2) Composition and Rhetoric, and (3) English Literature. We have, therefore, to consider the respective claims of these three branches, and what parts of each should receive especial prominence depends much upon the parts selected. It is quite possible for a teacher, without travelling out of the field thus defined, to be perfectly useless.

Before entering on the subjects in detail, let us inquire whether there be any governing principle, any chief or crowning end, paramount in settling the work of the English class-room. In proposing any one object as a crowning end, we are likely to find ourselves at once embarked in controversy. The sooner, then, we begin, the better.

The end here maintained, as predominant under all circumstances, is, *training in prose composition;* in other words, to improve the pupils to the utmost in expressing themselves well, whether in writing or in speech. If there be any ends besides, either they should be minesterial to the crowning end, or, supposing them to have an independent value, they are to stand on one side when that end is concerned. The cultivation of taste is partly ministerial to composition, and partly a source of enjoyment; but composition first, pleasure afterward. Intellectual discipline is supposed to be an end; still, it should be, above all other things, a discipline in the art of expression in language.

A wide scope is to be allowed to the meaning of composition. It is not confined to mere business composition, nor even to that coupled with the expository art for the purposes of science; it takes in the graces and amenities of style, as an art for refining social intercourse, and for aiding in oratory. But I do not intend it to include the express culture of poetical composition; that being the specialty of a few, not the habitual diction of life I would not make this exclusion absolute under all circumstances, any more than I would exclude the secondary ends; I mean only that these things *are* secondary, and must wait till full justice is done to what is primary.

It is proverbially difficult to argue an end. Indeed, a final end cannot be argued at all; for argument consists in quoting something more fundamental than the point argued, which the hearers are supposed to admit. If you deliberately and consistently hold that the art of composing well is not the highest end of instruction in English—that, if not subordinate, it is at least only coördinate with other ends, such as taste and intellectual discipline—I can have nothing to say. I might adduce instances

of the mention of this as a great and crowning end; and of its being frequently accepted in that character. But to the consistent and conscientious dissenter, there is no basis for reply.

Nevertheless, it will be conceded, that this is *one* end of a leading kind; and, consequently, a course of instruction that does not point to it in a very considerable degree is insufficient as a system of English teaching. Even on this qualified assumption, the following remarks will perhaps not be devoid of force.

First, then, as to ENGLISH GRAMMAR. All will admit that one use of English grammar is correct composition. To say the least, grammar is the means of making us more steady and consistent in our adherence to the conventions and idioms of the language, than the generality of us would be, if we had no grammatical training. It goes a little further, and considers the quality of clearness or perspicuity; but the full attention to that and to other merits comes under the higher departments called composition, rhetoric or the laws of style.

Now, as regards grammar, there are two questions open to debate. The one relates to grammar considered as an intellectual discipline in a wider sense than the discipline in composition—a scientific or logical discipline. The second is, how early should grammar begin to be taught?

The first is the greater question. The assertion is constantly repeated that grammar is a discipline in accurate reasoning, having a distinct value on that score. Indeed, more stress is frequently laid upon this function, than upon the subservience to correctness in the conventions of the language. The supposed intellectual training of grammar is tendered as the most powerful reason for studying Latin, in which hardly any one has ever any occasion to compose, and few even to read. Yet, whether as regards English, or as regards Latin, Greek, or any other language, I hold that the allegation as to mental discipline is subject to very great qualifications.

I can see two ways that the discipline of grammar may be supposed to operate. For one thing, there is, in all composition, a necessity for fulfilling a certain number of conditions, indicated to some extent by general rules, which rules must be understood and correctly applied. You cannot write a good sentence, conveying a meaning, without attending to a variety of considerations; and, therefore, you must exert a certain amount of intelligent effort. In learning a foreign language, by grammar and dictionary, one is still more completely thrown upon the understanding and the applying of rules.

Now, this may be fairly called an intellectual exercise. But is it an exercise peculiar to grammar, or to language, to English, to Latin, or to Greek? Is it not rather the very thing demanded in every art and profession above the commonest manual labor? A clerk in a counting-house has a great many conditions to observe—rules to interpret and comply with. A lawyer writing a business letter, or drawing up a deed, has a still larger number of considerations to bring together with understanding. There is no profession that we can be engaged in, without undergoing such a discipline; and, in most, it is far more stringent than in grammar. This, therefore, is a discipline that will never be wanting to any one educated for a business of the smallest importance. The mistress of a household has abundant scope for the intelligent combining of means to ends, and for the application of rules to cases.

The point to be insisted on, then, is, that no study is justified merely by the circumstance that it contains a field for understanding and applying rules. We can cultivate this avocation in so many ways, that we are never driven to seek it on grounds in other respects barren. It adds nothing to the recommendation of grammatical studies; if these have no specific utility in regard to composition by pen or by mouth, they have no utility at all. As to the habit of overcoming difficulties, we need never make difficulties on purpose; we can always find some work fruitful in itself, as well as calculated to inure us to patient and intelligent combinations.

Besides, it does not follow that, because we have gone through a certain training in one line, we shall transfer that training to other and different things. We may, or we may not. The only sure discipline is a discipline in the very subject on which we are to be occupied. A clerk is trained, not by grammar, but by accounts. A medical man is trained not by the Greek verb, but at the hospital.

The other way that grammatical study may be supposed to operate as a mental discipline, apart from its immediate purpose, is in exemplfying the processes of scientific reasoning—such as classifying, defining, generalizing, induction, and so on. Now, this granted, the foregoing remarks are still to the point; there are so many fruitful studies, so many useful branches of knowledge, more or less perfectly cast in the scientific mould, that we can always couple utility and discipline in the same exercise. We need never seek for examples of scientific method in an intrinsically unprofitable region; the valuable forms of science may be found in conjunction with valuable matter. There exist fruitful studies of every grade of difficulty for exemplifying all the reasoning processes; it is enough to instance mathematics, the wide compass of natural history, and the versatile studies comprised under natural philosophy.

But I do not concur in the assertion that grammar is a good model of scientific method. I find that its definitions have long been bad, and are only now in the course of being slowly amended; its inductions are still defective; the rules are often wanting both in accuracy and in perspicuity, while the qualifications and exceptions are insufficiently worked out. Even in that future day, when the subject shall attain its perfection, as to scientific form, it will be very unsuitable for initiating beginners in scientific method. Any science that thoroughly encompasses the vast structure of a cultivated language, accommodating itself to all the caprices of usage, as well as bodying forth the deep and subtle relationships, will not be an elementary science. If grammar is easy and elementary now, the result is gained by superficiality, by evading all serious difficulties, by leaving unexplained the very things most in want of explanation.

The truth is, that a certain amount of this ground is covered by the rules of grammar, and all the rest is left to be gathered in detail, like our English spelling. Between the two, a pupil may be tolerably educated in the languages, but he will not have seen any thing that can be called good science. Nor could the very best teacher accommodate the subject to scientific or logical discipline for beginners. The utmost that can be gained by grammatical training—the *forms* of classifying, defining, induction, and deduction—will not start forth from the *matter* of language in that clearness of manifestation that would make them easy to apply to other matter—to law, to medicine, or to theology. (1)

---

(1) Extraordinary eulogiums are occasionally passed on the power of grammar-rules to impress scientific or logical method. The pupil, it is said, has a rule set before him, with a certain number of examples, and he has to stretch the application to new cases, which is the substance of all scientific deduction. Thus, take the rule, or rules, for the formation of the plural. There is (1) the general rule (adding *s* to the singular); then (2) certain exceptional rules; and, finally, (3) a number of irregularities to be learned piecemeal. This instance typifies a large part of grammar. But how many pupils, we may ask, conceive this process in its scientific character or method? Most teachers would probably answer, none at all. The comprehending of such a scheme belongs essentially to the post-grammatical age, and is not aided by the examples furnished in grammar. The ordinary pupil does not even remember the rules themselves in after-life; our knowledge of the greater part of the grammatical proprieties is against our individual instances. We write "babies," not so much from the instigation of the rule learned at school, as from having repeatedly seen the form in the word itself, and in the close analogies, "ladies," etc.

A logical discipline, to be successful, must be worked like every other discipline; it must begin with simple forms, and proceed by degrees to the complex. Easy classifications and definitions, in the first instance, succeeded by more and more difficult; and inductions, on the same plan; deductions, on the same plan; deductions, first, for perfect rules, and, next, for rules liable to qualifying rules and exceptions—would be a scheme of logical discipline, such as a young pupil might follow. But

The conclusion, therefore, on the whole is, that grammar has no secondary end that needs to be taken into account in estimating its educational value. In so far as it does not serve the primary end of aiding us in the use of our own language, it has no reason of existence.

There is a second question connected with grammar, viz., at what age should it be entered upon? The answer is, as soon as a pupil can be made to comprehend the structure and parts of a sentence. When you can explain with effect that every communication by speech takes the form of a sentence, that a sentence is made up of a subject and a predicate, that the predicate may be completed by an object, and that both subject and object may be qualified by secondary words—when all this can be understood, grammar can be understood. You have, then, and not till then. a basis for the parts of speech, and all the rest will easily follow, But, to define a noun without reference to the sentence, is futile and misleading; and, if grammar had any efficacy in suggesting scientific method, such a definition would only pervert and corrupt the reasoning faculties. To call a noun "the name of a person, place, or thing"—John, London, book—is not even a decent approximation; it is not a respectable compromise. If all nouns were names of objects in the concrete—as man, skylark, town, table—the definition, although still taking the wrong aspect, would not be so far from including the things. But as, in addition to the concretes of the outer world, we have the whole vocabulary of *mind*—love, passion, conscience, thought, etc.—which no pupil could recognize as persons, or as places, or as things; also the vocabulary of *actions*, as expressed by nouns—work, cry, flow, drive, and so on; and, farther, the *abstractions*—as time, space, goodness, beauty—you must pass in silence probably the largest half of the noun vocabulary, or else drop the definition, or, finally, slip into the real definition, that is, the junction of the noun as subject of the sentence.

A final word as to grammar: If the sole end of the grammatical system is correctness in composition, there is yet much to be done in accommodating our grammars to the end. An extensive technical machinery has been contrived, and we are still adding to it; but there is no corresponding zeal in directing it to guide composition. Of recent additions, I may mention the analysis of the sentence, which is the indispensable complement of the whole grammatical structure-system, as giving the only basis of the parts of speech. It has a further utility in calling attention to the structure of sentences. But why should attention be called to this matter? Mainly, as I conceive, to help us to see the difference between a good sentence and a bad. It may serve the additional end of enlarging our stock of sentence forms, so as to increase our compass of effective expression. Yet to neither purpose has analysis been, as yet, studiously directed. Very admirable manuals of analysis are now to be had—indeed, the formulæ are brought almost to an ideal perfection. Yet we seldom employ the new nomenclature to say, "This form of sentence is good, that is bad; this is adapted for one use, that for another; this is a form that might be beneficially extended," and so on. Now, until we proceed to this further stage, the machinery is otiose (excepting always the bearing on the parts of speech). It has capabilities not turned to account. Mr. Dalgleish has continued a valuable supplement to analysis, in the form of synthesis, which still further seems to impress the mind with the part and organization of sentences. Yet even this does not bring us up to the main chance—the discrimination of good and evil in sentence structure.

now, in teaching a subject having other ends in view, we cannot obtain the indispensable gradation from the simple to the complex; we are just as likely to have, at the very outset, the most complicated instances of logical method. Thus, the grammarian, at the very outset, has to settle the parts of speech; of them he must commence with the definition and classification of nouns; whereby he is already plunged into complex defining and cross classifications, which are by far too subtle and difficult to be presented as the first introduction to logic. They may be intelligible as grammar, but certainly not beyond.

Another recent addition to grammar is the subject of derivation in its two branches—the sources of the vocabulary, and the composition of words. The sources of the vocabulary must be considered as curious rather than as practically useful; for, although susceptible of being rendered useful as well as curious, much of that remains to be done. Generally speaking, the history of a word does not add to our knowledge of its meaning; our only safe guide is present use. Much information as to national history and manners may be gained from noting the changes in the meaning of words; still, the English master has a more urgent vocation than being the historian of national customs. Moreover, that subject does not seem to need a special tutor, or the intervention of the living voice. Any branch of knowledge that happens to be perfectly easy to an ordinary mind, and at the same time possesses a self-sustaining interest or charm, may very well dispense with the schoolmaster. This remark will be again called for, ere we are done; and we might extend it beyond our present object. It applies most emphatically, for example, to the whole department of history, which might be learned, one would suppose, from such writers as Arnold, Macaulay, Milman, Grote, Carlyle, and Kinglake, by every person of fair attainments and mature age, without either professor or coach.

In attending to the sources of the vocabulary, there is one incidental advantage—to impress the memory with the vocables themselves, which is a very large part of our cultivation in language. The effect, however, that any teaching can have upon this immense acquisition is surprisingly small. Our command of vocables is an attainment spreading itself over the whole life; the English teacher has but a moderate share in it, as could be proved by an arithmetical computation. We imbibe vocables most readily when we are intensely interested with any thing that we hear or read; and the teacher has occasional opportunities of operating in this way, as well as by mere dunning and repetition. Yet, unless the course of English were extended much beyond its present limits, the whole efficacy of teaching in this matter is too confined to be taken into account in the education of a cultivated person.

A further subject of no small interest connected with the sources of words is general philology. In learning a foreign language, this may be an aid to the memory of vocables; in learning our own language, the utility in this way is but slender. I do not think that the English teacher has time to spare for this department; its bearing on its chief end is too remote. What has been alone remarked as to the immediate sources of words, and the small connection between these and present use, applies with far greater force to the first origin of speech. That subject is eminently calculated to stimulate the curiosity of the mature man; and a teacher may occasionally advert to it, just as a lecturer in physiology may make a passing allusion to the Darwinian doctrine of development.

The other part of derivation, now worked up in our grammars to a high pitch of completeness, is the composition of words—the addition of endings and of prefixes to the primary roots, whereby there are framed new vocables with various shades of meaning. In favor of this study can be pleaded a high practical utility—the avoiding of a class of serious errors. No fault is commoner than the misuse of suffixes. If consistency in this point had been studied, we should not have the word "sensible" employed to signify "possessing good sense;" the termination has a passive meaning, and the word should mean only what can be felt—as, a sensible taste, an insensible pressure. Now, by arraying under each suffix and each prefix a series of characteristic examples, we enable the pupils to make their induction as to the prevailing signification, and so to check themselves in deviating from the consistency of the language in a matter of some importance.

Teach Children to Draw.

Nearly all children have a propensity to make figures on their slates or on pieces of paper. This practice should be encouraged. It should not be allowed to encroach upon time devoted to other lessons, but it may well employ their leisure.

Their first pictures will doubtless be quite rude. Their houses will be lop-sided, their trees stiff and dead, their men and women all awry, their animals mere skeletons perched on sticks. Smile at these beginnings, if you will, but don't discourage them. One or more of these children may develop into artists of consummate abilities; and if not, they will become men and women of nice perceptions and cultivated taste.

This fondness of drawing should be controlled and guided by a teacher. Instruct them how to make straight lines; then to connect them into squares, triangles, parallelograms; then to make curved lines; then to represent light and shade; then proceed to fences, trees, rocks, flowers, men, and animals. A majority of your pupils will not care to go beyond the rudiments of "the fine arts," though a few will be likely to go further than parent or schoolmaster can lead them. They will need little further encouragement—nay, you cannot hold them back if you try. Watch their course, and ere long you will hear of the exploits of a Cole, a Church, a Kensett, a Huntington.

Yet these are the exceptions, and it is not chiefly for their sakes that we say, teach children to draw. It is for the majority. Instruct them to draw, in order to cultivate their powers of observation, their sense of proportion, harmony, fitness, and beauty. The mechanic and farmer, and, indeed, every man of business has frequent occasion to make drawings of objects, and it is of great value to him to be able to do so without employing a professed draughtsman. Every body travels now-a-days, and it is no light and worthless accomplishment which enables one to sketch the scenerey through which he is passing. By all means, let the children draw, likewise teach them how to do it.—*Hearth and Home.*

Illinois Industrial University.

This institution is one of those organized under the Congressional grant of lands for education in agriculture, mechanics, etc. It is now just entering upon its second year of work, and has in attendance one hundred and twenty-two young men, forty-six of whom are in the agricultural course, thirty-six in the course in mechanical engineering, forty in the military, civil engineering, and general courses. The students dress in uniform, and all participate in the military dress three times each week. The labor of the students is not compulsory, but a large number have voluntarily joined the labor groups, which work two hours each day. One group works on the experimental farm, another on the gardens, a third on the ornamental grounds and in the propagating-house, and a fourth in the shops. The maximum wages paid are twelve and a half cents an hour, and many of the students are nearly or quite paying their expenses by this and some over-work. The University has over a thousand acres of excellent land. Four hundred acres are used as a grass and stock farm, one hundred and sixty acres as an experimental farm and orchard, about forty acres as garden, nursery, and arboretum, and about fifteen as an ornamental and parade ground. An apple orchard of over three thousand trees, of about fifteen hundred varieties, was planted last spring, and is now in a very thriving condition, less than one half of one per cent, having died, and most of the trees showing an unusual growth.

An appropriation was made to the University by the last Legislature of $60,000—$30,000 for developing and stocking the farms, $20,000 for the horticultural department, $5,000 for furnishing the chemical laboratory, and $5,000 for library and apparatus. Considerable collections of books, cabinets, and apparatus have already been made, and the President made large purchases this summer in Europe.

There were tested upon the farms and gardens this season ten varieties of corn, eleven varieties of potatoes, nine varieties of wheat, and several varieties each of oats, barley, peas, beans, and other vegetables. An extensive system of underdraining has been undertaken, and the work is already begun.

The Faculty of the University embraces at present, exclusive of superintendents, eleven men, and others are under appointment. The tuition is free in all the practical departments. The growth of the institution has been steady from the outset, the number of students increasing each term, and its friends are intertaining strong hopes of its permanent success in its peculiar fields. There are many interesting features in its constitution which we may some day detail.—*Ib.*

Stick to One Thing.

"Unstable as water, thou shalt not excel," is the language of the Good Book. Whoever expects to succeed in any undertaking, must enter into it with a hearty and earnest will to do his best. When a trade or profession is chosen, obstacles, be they large or small, must not be allowed to stand in the way of mastering that trade or profession. However much we may deprecate the old time custom of indenturing apprentices, the system in its practical results operated almost always for the lasting good of the apprentice. Generally, it insured to him a good trade and a wholesome discipline that fitted him for success in business. At the present time, very many young men undertake to acquire a trade, and after a brief trial abandon it, because there are unpleasant duties to be performed, and obstacles to be overcome. They consider themselves accountable to no one, and go and come at the bidding of caprice, or an unsettled, uneasy mind. The result of this is to send out into the world young men who have not half learned their trades, of unstable character, who drift from post to pillar, and who succeed in nothing but strewing along the highways of life melancholy wrecks of men. We would earnestly entreat every young man, after he has chosen his vocation, to stick to it; don't leave it because hard blows are to be struck or disagreeable work performed. The men who have worked their way up to wealth and usefulness do not belong to the shiftless and unstable class, but may be reckoned among those who took off their coats, rolled up their sleeves, conquered their prejudices against labor, and manfully bore the heat and burden of the day. Whether upon the old worn-out farm, where our fathers toiled, diligently striving to bring back the soil to productiveness, in the machine-shop or factory, or the thousand other business places that invite honest toil and skill, let the motto ever be, perseverance and industry. The baby training of the nursery was good in its place, but it won't answer all the demands of an active life. This is not a baby world. We must expect to be jostled and knocked about in the stern conflict, and get run over, if we are not on the look-out and prepared to meet the duties of life with a purpose not to shirk them, but to fulfil them. A young man with a good trade or honorable profession, as he goes forth into the world with his mind made up to stick to his trade or profession, is not obliged to ask for many favors. He will hew his way to success, while the unstable and shiftless will grow tired, despair and fail.—*Catholic Standard.*

Teaching Spelling.

The great object of learning to spell is to be able to spell correctly in writing. Occasionally a person is called upon to spell a word for another, and among the thousands who go to school, here and there one, in after-years, engages in teaching—spelling, perhaps, as well as other things. But the great mass learn to spell with a view of writing orthographically. To make instruction in orthography, therefore, a practical thing, spelling should undoubtedly be taught through the point of the pen or pencil. This, we believe, has now become a very general mode with small classes. With classes numbering from four to twelve

it does very well to dictate to them short sentences for five or ten minutes, according to the degree of their advancement, requiring them to capitalize, punctuate, put in hyphens, apostrophes, etc., as well as "spell" their words correctly. Then let them exchange slates or papers, and correct each other's work, without any communication between them. This will consume about ten minutes more. Let the teacher then examine the entire work, if not in the recitation-room, after the class is dismissed,—the writer as well as the corrector of each having signed his name thereto, before the exercises are delivered over to the teacher for examination. The one who makes the most corrections should be credited accordingly—allowing always one correction to counterbalance one error, if the scholar be so unfortunate as to have made any. Let every error (whether in spelling, or in punctuation, or in the overlooking of an error, or in any other respect) made in attempting to correct another s work, be accounted the same as a mistake in writing the exercise. A daily record should be kept of all this. At first the mistakes will be so numerous that but little can be given out and attended to. But in a few weeks, if this system is faithfully persevered in, it will be surprising to see what progress is made, and how the errors decrease in number.

One cannot, however, always have small classes. And even if he can, the following method affords a pleasing variety. Say a class of twenty-five has just been organized. The lesson has been assigned, and is supposed to have been studied. The class assemble, and are arranged alphabetically, or by lot, or according to age, as may seem best: if according to age, the youngest at the head, the next in years next, and so on to the oldest, who takes the foot. The lesson begins. It may be in single words, or in sentences. Suppose the latter. The sentences should be short, each complete in itself. The spelling is to be done orally. The sentence is given out distinctly, and the whole class is expected to attend, as it is not to be given out again, even though it is missed. We will suppose numbers 1, 2, 3, 4, and 5 successively spell their sentences correctly, capitalizing, punctuating, etc., as necessary. Number 6 misses. The teacher is to take no notice of it, otherwise than quietly and in a manner unobserved by the class to put a dot with a lead pencil opposite the name of the one who has thus missed, and in the proper column for the day, in his record-book, which should be open before him all the time as well as the book from which he dictates. Instead of giving the misspelt sentence to the next one to spell, give out another sentence, just as if no mistake had been made. This, the class should understand beforehand, is to be the case. The first one who observes the mistake, instead of spelling the sentence given to him when his turn comes, pronounces the sentence that was missed, then spells it. If correct, he passes up and takes his place above the one who missed it. If not, the next one may try it; if he misses it, the next; and so on until the work is correctly done. If it should pass the foot uncorrected, and number 1 spells it right, he "goes up" and takes his place above the one that first made the mistake. That is, if number 6 made the mistake, and it passed around uncorrected to number, 1, number 1, who corrects it, takes his place just above number 6. He has virtually passed from one below the foot up to within four of the head again. For passing the head, he is credited one. Should he pass the head again before the recitation is over, he is credited with two "heads." Thus several scholars may pass the head during one recitation; and each therefore is credited accordingly. At the close of the exercise the class are numbered, their numbers recorded, and when they next come together they take their places in the order in which they stand at the close of to-day's recitation. If any are absent for a day or more, when they appear in the class again they take their place at the foot, relatively to each other in the order in which they were when they were present last, which is readily decided by a reference to the record-book. To-morrow's recitation, if possible, should begin at that point in the class at which to-day's left off. In this way, all are dealt by equally, and the one who passes the head the most times during the quarter or the session, if not positively the best speller, is the most attentive and most deserving.—At the end of the quarter or the session, or oftener if desirable, the record, so far as the number of heads gained is concerned, may be read off; and once or twice a year it does very well to make something of a present to the best one or two in the class. Grown people work better, as a general thing, if they expect to be well rewarded for their labor; and children do better too, if something tangible in the form of a prize is held out for their attainment.

It will be found that the giving out of a word or sentence but once is an excellent exercise for gaining the attention as well as strengthening the memory of the pupils. Occasionally I have found it beneficial to interrupt the spelling exercise by asking reasons for certain things; as why *America*, in a sentence like "Columbus discovered America," should begin with a capital; why *web-footed* should be spelt with a hyphen; or *can't*, or *'tis*, or *John's*, with an apostrophe; why the *i* should follow, and not precede the *s* in *business;* why *queen* should begin with a capital in such a connection as "We were introduced to Queen Victoria," and not in such as "We were introduced to the queen;" etc., etc. If *fuchsia*, or *sibyl*, or some similar word occurs, explain its etymology, especially if the class is composed of more advanced pupils. Questions and explanations like these tend to fix the orthography of certain words, or of words under certain conditions, indelibly upon the mind, if they do not really for the first time call the scholar's attention to it.

When any of the class display inattention or a lack of proper study, and in consequence make a certain number of mistakes during the recitation, say three, or even more according to circumstances, an excellent penalty is to require them to copy *literatim et punctuatim* a page of foolscap at the close of the day from their Reader —*American Educational Monthly.*

Rugby School.

The Trustees of this School were occupied on the 20th ult., in the election of a successor to Dr. Temple as Head-Master. There were nine candidates, but the issue lay between Mr. Theodore Walrond, M. A., of Baliol College, Oxford, and the Revd. Henry Hayman, B. D., of St. John's College, Oxford, Head-Master of St. Andrew's College, Bradfield. The latter was chosen. Mr. Hayman was educated at Merchant Tailors' School, where he obtained the chief Greek verse prize in 1840, and chief Latin prose prize in 1841. In this year he was elected Probationary Fellow of St. John's College, Oxford, of which society he afterwards became full fellow. In 1845, he obtained a second class in classics and a second in mathematics under the old system. In 1854 he was appointed assistant preacher at the Temple Church. In 1855 he became Head-Master of Queen Elizabeth's Free Grammar School in St. Olave's, Southwark; in 1859 he was appointed Head-master of Cheltenham Grammar School; and in 1868 Head-Master of St. Andrew's College, Bradfield. He is the author of an edition of Homer's "Odyssey" (of which the first volume only has appeared), and of "Passages in Greek and Latin Composition."

The following is an abstract of the honours gained at the Universities by Rugbeians during the twelve years of Dr. Temple's Head-Mastership:— Fellowships— Oxford, 14; Cambridge, 8. Scholars, Classical or Mathematical—Oxford, 38; Cambridge, 39. Exhibitioners—Oxford, 14; Cambridge, 28. Scholars, Natural Science – Oxford, 4. University Scholars, Classics —Oxford, 1; Cambridge. 3. Ditto, Mathematics —Oxford, 2. Ditto, Science, Law, or Modern Languages—Oxford, 4. University Prizemen, Oxford, 7; Cambridge, 8. Chancellor's Medallists—Cambridge, 5. Ditto, for Law—Cambridge, 1. Wranglers—Cambridge, 12. First-Class, Classics—Cambridge, 10. First-Class Final Schools, Classics—Oxford, 14. Ditto, Mathematics—Oxford, 4. First-Class Law and Modern History—Oxford, 6. Ditto, Science—Oxford, 2- Ditto, Moderations, Classics—Oxford, 28. Ditto, Mathematics—Oxford, 6. Indian Civil

Service, 10. Total—Oxford, 144; Cambridge, 114; India, 10 grand total, 268.—*Rugby Meteor.*

The assistant masters of Rugby School have commissioned Mr. Woolner to execute a bust of Dr. Temple, to be placed in the Arnold Library. The boys intend presenting him with a testimonial. Old Rugbeians have also signified their desire to testify their personal regard for Dr. Temple. He will also receive a congratulatory address from the friendly societies of the neighbourhood at a public dinner on the 1st, instant.

LITERATURE.

POETRY

CHRISTMAS.

A happy Christmas to every one!
Though from the festal board some guests are gone
And yet not gone, for to each vacant place
There cometh one who hath an angel's face!
And there is left a store of life and love—
Links which unite us here to those above.

A happy Christmas tide; and let the poor
Turn with a thankful heart from every door
If in our heart there's strife with kith or friend
For Jesus' sake let the contention end—
So ere the year is hidden with its pall
Thank we the Lord to be at peace with all.

—*Cornhill Magazine.*

HYMN TO THE NATIVITY.

Gloomy night embrac'd the place
Where the noble Infant lay;
The Babe look'd up and show'd His face—
In spite of darkness it was day.

We saw Thee in thy balmy nest
Bright dawn of our eternal day!
We saw Thine eyes break from the East,
And chase the trembling shades away.
We saw Thee, and we bless'd the sight,
We saw Thee by thine own sweet light.

She sings Thy tears asleep, and dips
Her kisses in Thy weeping eye;
She spreads the red leaves of Thy lips,
That in their buds yet blushing lie.

Yet when young April's husband-show'rs
Shall bless the faithful Maia's bed,
We'll bring the first-born of her flow'rs
To kiss Thy feet and crown Thy head:
To Thee, dread Lamb! whose love must keep
The shepherds, while they feed their sheep.

Richard Crashaw.

The Philology of the English Language.

In an interesting review of Cleasby's Icelandic Dictionary, the *Times* remarks that if anything is certain in English philology it is this—that numberless forms and words and phrases come into our modern English from a Norse, and not from any Anglo-Saxon, influence. How in the name of Saints Priscian and Scholastica could it be otherwise? Did the Danes, who conquered and owned half of Britain from the Firth of Forth into the heart of Mercia, who left their mark behind them in Rug*by*, and who had settlements all round the coast—at Ten*by*, for instance—strangely, enough, Cleasby in York-shire, owes its name to Scandinavian settlers—did the Danes, we say, forget their own tongue and learn that of the conquered race? We know that they did not; we know, on the contrary, that many forms of the verb substantive, *are*, for instance, are Norse, and not Saxon terms; that *egg* is not Saxon, but Norse; that the termination *by* is no Saxon ending—*Whitby*, for instance, changed its name from Streoneshalch, and Derby did the same; that the *or* in Upn*or*, and Bogn*or*, and Walsing*or*, near Portsmouth, and the *er* in Walm*er* are Norse terminations, meaning a raised beach of shingle; that "ait" is Norse with the final *t* which marks the neuter gender of the substantive added. It is needless to multiply examples. The fact is known to every true philologist, and this dictionary will still further establish it. What is *gowpen* in Scotch—that strange word for the hollow of the hand, or the hollow of both palms turned outward—but the Icelandic *gaupn*, which means the same thing, and is pronounced in the same way, and what is *glair* but the Icelandic *gler?* What are all the adverbs in *a-* but remains of the Scandinavian â, a form which has been falsely ascribed to the Anglo Saxon *on?* Is it not more natural to suppose that such forms as *a-thwart*, *a-broad*, *a-long*, *a-ground* should be Scandinavian remains, as their Icelandic representatives still exist, than that they should be derived from Anglo-Saxon equivalents which have nothing to show for themselves either in the old or the modern language? The fact is that even before the Norman conquest the Anglo-Saxon had yielded to the Scandinavian infusion in the north of England. As the races were governed by their own laws, so they had their own forms of speech, understanding one another, perhaps, as Swede and Dane partially understand one another at the present day, but still distinct and different. After the Conquest there was a general scramble of race and dialect, and in many cases, as there was no longer any court and official West Saxon dialect to coerce it, the Scandinavian forms and words got the better of pure Anglo-Saxon not only in the north, but all over England. It is because there is so large an infusion of Scandinavian into modern English that the appearance of this dictionary is so valuable to an English philologist.

Uncertain Distribution of Honours.

We have seen how extremely unequal and uncertain is the commemoration, or absence of commemoration, of our famous men. It is this which renders the interment or notice within our walls a dubious honour, and makes the Abbey, after all, but an imperfect monument of greatness. But it is this also which gives to it that perfectly natural character of which any artificial collection is entirely destitute. In the Valhalla of Bavaria every niche is carefully portioned out; and if a single bust is wanting from the catalogue of German worthies, its absence becomes the subject of a literary conversation, and the vacant space is at last filled. Not so in the Abbey; there, as in English institutions generally, no fixed rule has been followed. Graves have been opened or closed, monuments erected, from the most various feelings of the time. It is the general wave only that has borne in the chief celebrities. Viewed in this way, the absences of which we speak have a touching signficance of their own. They are eloquent of the force of domestic and local affection over the desire for metropolitan or cosmopolitan distinction—eloquent of the force of the political and ecclesiastical prejudices at the moment—eloquent also of the strange caprices of the English public. Why are men so famous as as Burke and Peel amongst statesmen, as Pope and Gray, Wordsworth and Southey amongst poets, not in the Statesmen's or the Poets' Corner? Because the patriarchal feeling in each of these men, so different each from the other, yet alike in this, drew them from the neighbourhood of the great, with whom they consorted in the tumult of life, to the graves of father and mother, or beloved child, far away to the country churchyards where they severally repose—in each, perhaps, not unmingled with a longing desire for a simple resting place which is expressed in Pope's epitaph on himself at Twickenham. Why is it that Montague, Earl of Sandwich, Monk, Duke of Albemarle, restorers of the monarchy, Archbishop Usher, the glory of the Irish Church, Clarendon, the historian of the Great Rebellion, rest here with no contemporary monument, three of them with none at all? That blank void tells again in the bare stones the often-repeated story of the ingratitude of Charles II. towards those to whom he owed so much and gave so little. Why is it that poets like Coleridge, Scott, and Burns, astronomers like Herschel, discoverers like Harvey and Bell, have no memorial? Because, for the moment, the fashion of public interment had drifted away from the Abbey, or lost heed of departing greatness in other absorbing interests, or ceased to regard proportion in the distribution of sepulchral honours. It is well that this should be so. Westminster Abbey is, as Dr. Johnson well said, the natural resting-place of those great men who have no bond elsewhere. Its metropolitan position has, in this respect, powerfully contributed to its fame. But even London is, or ought to be, insignificant compared with England. Even Westminster

Abbey must at times yield to the more venerable, more enduring claims of home and of race. Those quiet graves far away are the Poets' corners of a yet vaster temple; or may we take it yet another way, and say that Stratford-on-Avon and Dryburg, Stoke Pogis and Grasmere are chapels of ease united by invisible cloisters with Westminster Abbey itself?—*Dean Stanley's Memorials of Westminster Abbey.*

Surnames.

—The first movement towards distinctive family titles seems, indeed, to have been made in a different direction, and to have consisted, not in the adoption of a second name at all, but in the modification of the personal or fore-name. A prefix was selected, which was made common to the appellations of all the members of a family; and with this prefiex the different and distinguishing terminations were compounded. Æthel-, Æd-, and Ælf-, were prefixes of this description; and these, with many other similar ones, were employed in a great variety of combinations. This system, however, was but rarely employed, and was not even perfectly carried out by those who in a measure adopted it. The year 1000 has been mentioned as the probable period at which surnames—in the present acceptation of the word—were first regularly employed. To the Normans belongs the credit of having instituted them; and they may be said to have been formally introduced into this country at the Conquest. It appears, however, on good evidence that they were not wholly unknown here prior to that event. The feudal system naturally tended to create surnames out of landed possessions, and at the same time to limit their use to the upper classes. For a long time, therefore, they were the privileged titles of the few, and not the means of family distinction employed by the people in general. It may be said that five centuries elapsed from the date of their importation to that of their general adoption throughout the country—during which interval they were but slowly spreading downwards through society. It is difficult now to follow closely the gradual process by which the ancient forms of designation became as it were crystallized into the consistency of permanent and hereditary surnames; but it is certain that a large proportion of our family titles of to day are substantially indentical with the mere descriptive terms used to distinguish individuals, from the early years of Anglo-Saxon history downwards. Thus it has happened that names representing mere personal caprice and popular fancy have taken their places amongst those originated in more regular ways, and that the patronymics, the titles derived from lands, from situation of residences, from trades and qualities have been handed down to us amidst a heterogeneous multitude of other appellations, which, as we have seen, are surprising from their variety, and often perplexing from their extreme oddness. The process by which the ancient personal names of pre-Norman times have been perpetuated in the form of surnames demands a moment's separate consideration. It was probably a not uncommon practice, among such of the Anglo-Saxon race as were enabled by their energy of character to obtain their deliverance from serfdom under Norman rule, and to regain something of the social position which they had lost at the Conquest, to recur, in choosing their family name, to the honoured title of some ancestor of their own. Had it not been for this loving adoption of ancestral names, we should probably find amongst those of our family denominations which follow the patronymic form scarcely anything of a Saxon character; for by the time that surnames were beginning to come into general use the old Saxon baptismal appellations had mostly given way to the Johns, Jameses, Thomases, Williams, and Roberts of Norman introduction.—*Cornhill Magazine.*

Origin of Great Men.

St. Andrew, Apostle, was the son of a fisherman. St. John, was also the son of a fisherman. Pope Sixtus V was the son of a swineherd; he was also one. Aristotle, of a doctor. Boccacio, of a merchant. Columbus, of a wool-comber. John Basth, of a fisherman. Diderot, of a cutler. Cook, of a servant. Hampden, of a carpenter. Talma, of a dentist. Gesner, of a book-seller. Salvador Rosa, of a surveyor. Euripedes, of a fruit-woman. Virgil, of a baker. Horace, of a denizen. Voiture, of a tax collector. Lamothe, of a hatter. Fletcher, of a Chandler. Masillon, of a turner. Tamerlane, of a Shepherd. Quinault, of a baker. Rollin, of a cutler. Molière, of an ulphosterer. J. J. Rousseau, of a watchmaker. Sir Samuel Borrich, of a silversmith. Ben Johnson, of a mason. Shakespeare, of a butcher. Sir Thomas Lawrence, of a Custom House officer. Collins, of a hatter. Gray, of a Notary. Beattie, of a labourer. Sir Edward Sugden, of a barber. Thomas Moore, of a swordmaker. Rembrandt, of a miller. Benjamin Franklin, of a chandler. Cardinal Woolsey, of a butcher. Napoleon of a farmer.

Extinct Families.

Robert Stephenson leaves no family behind him. His wife died many years ago, and he remained a widower, so that the direct line from George Stephenson, the eminent English engineer, has died out James Watt, the noted English inventor, left no descendants. It appears that the men noted for mechanical genius, like many of those famous in literature, science and government in Great Britain, leave no children to perpetuate their names.

Shakespeare, Milton, Bacon, Newton, Harvey, Pope, Mansfield, Pitt, Fox, Gray, Cowper, Collins, Thompson, Goldsmith, Congreve, Hume, Bishop, Butler, Locke, Hobbs, Adam Smith, Bentham, Davy, Sir Joshua Reynolds, Sir Thomas Lawrence, Byron, Lord Clyde, and others well known to fame in British annals, have no lineal representative now living.

SCIENCE.

The Recent Eclipse of the Sun.

If astronomers have during the last year blamed the weather for too often hiding the sun from them as effectually as if he were eclipsed, they ought to thank the moon for performing the operation in her own manner apparently much more frequently than she used to do, and with the most brilliant results. Formerly, indeed, astronomers were very thankful for a good total eclipse of the sun within the civilized area every ten years or so, and the years 1842, 1851, 1860, and 1868 are all of them marked with a red letter in scientific history; but, besides the now famous eclipse of 1868, we have been favoured with one in 1869, and we are informed by Mr. Hind that we are to have another in 1870. It is not often that celestial phenomena present themselves so entirely at the precise moment at which they are wanted, and surely, if a good large comet would also obligingly present himself, the cup of astronomical bliss would be full to overflowing.

Our present object is to chronicle some of the scientific work done at this year's eclipse, which was observed in America; but for its right understanding it is essential that we should first say a few words on eclipse teachings generally, and give an idea of the state of our knowledge on the subject prior to, and of the questions which had to be put to the sun during, the eclipse to which we refer. To begin at the beginning; time out of mind, when the sun has been totally eclipsed, a strange halo of light has been seen surrounding the dark body of the moon, and to this halo, or corona, were added in 1706 other strange things since called, variously, red flames, prominences, or protuberances. With regard to these things seen in eclipses, but not at other times, the first question was, were they solar, lunar, or terrestrial? In the case of the red flames, the eclipse of 1842 failed to settle the question, and it was not till 1860, when Mr. De la Rue, one of the members of the Government Eclipse Expedition sent out to Spain in that year, photographed them, and showed how the dark moon passed over them, that they were acknowledged on all hands to be real solar appendages. In the case of the corona, it had been observed many times that its light was polarized; this was imagined to prove that this also was solar and at last it settled down into a solar atmosphere. So that in the year 1860 we may say that the current notion was that the corona was solar, and was in fact the solar atmosphere; and that the red flames were solar, and existed in that atmosphere. Then came the next question, What were these red flames, assuming them to be solar?

Already, in 1866, we find Mr. Lockyer imagining them to be masses of gas, and feeling for them with a small spectroscope, but the instrument was too small. The settlement of the problem was in consequence delayed, and it was not until the eclipse of 1868 that their nature was demonstrated. They were really masses of gas; and this gas was shown both by Mr. Janssen and Mr. Lockyer, independently, to be hydrogen, and by a method which makes us very much more independent of eclipses than we were formerly. So that, after the eclipse of 1868, the notion was that the red flames were masses of hydrogen floating in a solar atmosphere represented by the corona. One of the first results of Mr. Lockyer's method of observing the sun without an eclipse, by which method the red flames

can be seen every day, indicated that it was extremely improbable that the solar atmosphere was as extensive as some drawings of the corona would appear to require; and at a meeting of the Royal Astronomical Society the extreme variation in the drawings of the corona, as seen by observers of the same eclipse in different places, was pointed out in support of the spectroscopic evidence, which goes to show that in the *chromosphere*—the outer solar envelope of which the red flames are the higher waves—the pressure is extremely small, though the temperature is still comparatively high. The importance of this evidence will be obvious in a moment when we consider that an excessive outer atmosphere would require a greater pressure at its apparent base, and that a high temperature would render the outer atmosphere itself incandescent, and it would probably be as visible spectroscopically, as the red flames themselves.

Here, then, was one point at all events for the next eclipse. Another, scarcely of less interest and importance, was to compare the evidence of the spectroscope with that of the eye; to translate, as it were, the language of the spectroscope into the vulgar tongue, and thus utilize the former eye-records of the eclipses which happened in the pre-spectroscopic age.

We now come to the American eclipse which happened on the 7th of last August. It swept over the North American Continent diagonally, from Behring's Straits to a point in lat. 34 degrees N. on the Washington Meridian. It is stated that, although it traversed a central belt of well populated territory, there seems to have been scarcely a town of any considerable magnitude along the entire line which was not garrisoned by observers having some special astronomical problem in view. The Government, especially the Navy Department, and the various railway companies threw themselves into the inquiry with the utmost liberality, and the result is an enormous gain to science, of which America may well be proud; certainly an eclipse has never been so magnificently and extensively observed before. Of course, sufficient time has not yet elapsed to enable us to receive the results obtained by all the observing parties. In fact, the only report *in extenso* received up to the present time, so far as our knowledge extends, is that of Professor Morton's party, which is so full of interest that it deserves to be dwelt upon at some length. The spectroscopic results demand our first attention, as we have especially led up to them in what has gone before.

Premising that the conclusion is not endorsed by other observers, if we are to believe the uewspaper accounts, we may commence by stating that the result arrived at by Professor Morton's party as to the nature of the corona—the most important inquiry—is, we may almost say, of a most *bizarre* description. In the first place, it is stated that the light of the corona is *not* polarized, thereby upsetting all the previous work on which the theory of the corona being a solar appendage was supposed to rest. Professor Pickering, in fact, found that while the sky was strongly polarized all round close up to the corona, that object itself was not a source of polarized light; the corona was observed colourless, projected on a ground of tints complementary in the two images of the corona and the surrounding sky, seen in the polarizing apparatus. Next we learn that the entire light from the totality phase gave a continuous spectrum; and uext, most startling thing of all, Professor C. A. Young states that he has evidence that the *solar corona is a permanent solar aurora*! so that, to quote Professor Morton's report, "It would thus seem almost certain that the corona is simply an electric discharge, no doubt varying with great rapidity, as we see in the case of the aurora and to its variations we may attribute those apparent motions of the prominences which have been observed by so many, but which our large series of phothographs so conclusively shows not to have any actual existence."

The evidence for this statement lies in the fact that the bright lines which Professor Young states he saw in the spectrum of the corona are apparently, "by graphical construction," coincident with the bright lines observed by Professor Winlock in the spectrum of the Aurora Borealis. Of the nine bright lines seen by Professor Young in a prominence, three remained visible when the image of the prominence itself was removed from the slit,and the other lines disappeared. Professor Harkness, of Washington Observatory, states that he saw *one* bright line in the spectrum of the corona on a continuous-spectrum background. Now, although these observations deserve to be treated with the utmost respect, it is clear that with such a startling hypothesis resting upon them, they will have to undergo a very severe criticism, and some of this criticism lies on the surface. In the first place, the polariscope observation stands alone. In all prior eclipses in which that instrument has been employed, a directly opposite result has been obtained. Secondly, the fact that the spectrum of the light of the totality phase was continuous proves too much, if it proves anything; for, granting it not to arise from a faint light and a wide slit, a solar aurora could not give such a spectrum, and one of bright lines too. And, finally, Professor Young and Professor Harkness might have been analysing a high-level prominence when they thought they were analysing the corona, for one at least of the lines they attribute to the corona is among those already chronicled by Mr. Lockyer in the chromosphere spectrum.

Confining ourselves merely to these considerations, this at all events is clear—that the eclipse of 1870 must be well observed. The new method, so far from rendering observations of eclipses unnecessary, lends a vastly increased interest and importance to them, and we trust soon to hear that an eclipse expedition is being organized by the Government for 1870, on the 1860 model. There can be little doubt that it will be as rich in results as was its prototype.

We now come to the more ordinary observations of the eclipse made by Professor Morton's party. The photographers were extremely fortunate, and the history of the eclipse is written in an unbroken series of photographs. No less than thirteen pictures were taken during the totality by three instruments; these show abundant detail and, in some cases, much of the corona. Some special photographs were taken of the corona by means of a long exposure, and the result was to give almost as full a development to the object as that observed by the eye, the curved structure of the rays, and the varying intensity with which they shine in different points, being very marked. Professor Morton gathers from these photographs that the brightest outbursts of the corona light are associated with those prominences which are of a pointed and flame-like shape, those of a massive description appearing to cast a shadow on the eorona. Another idea which Professor Morton gathers from the photographs is that an increase of light ou the solar surface in contact with the edge of the moon indicates really, as Professor Challis has before suggested, a very rare lunar atmosphere. The prominences observed are described as follows:—

"The most conspicuous prominence is that which, at a hasty glance, seems to resemble the letter X, but, on more careful inspection, is perceived to be like an ear of corn. It consists of a solid central mass inclined at an angle of about 45° to the normal at the solar surface, and with three branches from near its upper end, one sweeping backwards in a direction generally parallel to the solar surface, another forward, as concerns the direction of the general mass, and a third branching out a little below and running in the same direction as this last. The appearance of the main body, which is of a spindle shape, and with spiral markings, is highly suggestive of a vortical motion which has swept these whiffs of light matter into their peculiar positions.

"It was believed by several observers, that this object moved rapidly while they were watching it; but as the same positions are shown in the eight different negatives, (taken at Burlington and Ottumwa,) which contain it, there can be no doubt of its permanent character.

"It appears, however, beyond doubt that motion, amid the light surrounding the sun, was observed, as there is much accordant testimouy on the subject. But this motion, as we shall presently see, there is every reason to believe existed in the corona, and not in the prominences, which, however, might easily have the appearance of movement, if seen against a background of shifting light.

"Immediatly to the right of this ear of corn, was seen a region of soft light, among which rose two similar spindle-shaped masses inclining towards the corn ear.

"To the left appeared a mass of rolling cloud disposed in beautiful streams and curls, like the smoke from a bonfire or burning meadow, swept gently toward one side by a light wind. In connexion with these were some small masses, entirely detached and floating above the general body, as was the case in De la Rue's pictures.

"Other solid nodular masses appeared at other points; but the next most notable prominence was one which attracted the attention of all observers, and appeared to occupy a position on the lowermost edge of the sun. It is most clearly shown in the last pictures taken at each station, and resembles, in shape, a great whale with a body made up of dense, cumulous cloud matter, with a long tail clinging close to the solar edge, and stretching some 40,000 miles along. The length of the entire mass is about 110,000 miles, and the height of its more bulky portion about 28,000 miles, while its length being about 70,000 miles, we would have for its cubic capacity, assuming that its extent in the remaining direction is equal to its height, about 54,880,000,000,000 cubic miles.

"To the right of this, and only showing its entire length in the last picture of each series, was a caterpillar-like mass of cloud matter, very much like the solid rolls of horizontal vapor which are sometimes seen passing over a sheet of water. At one end rose a

projecting head, but the rest clung closely to the solar edge, and was indented with ring-like divisions, giving it much the aspect of a huge worm."

We do not gather that the chromosphere was observed by the spectroscope either before or after the eclipse, or that any observations as to the colour of the various prominences were made. This is to be regretted. But, on the other hand, we are indebted to Professor Young for a beautiful method of determining the moments of the commencement and end of the eclipse, with an accuracy hitherto undreamt of. This method consists in keeping the slit of the spectroscope directed to the point at which the contact is to take place, and noticing the extinction and reappearance of the base of the bright line C in the spectrum of the outer solar envelope, which Mr. Lockyer has named the chromosphere. In this way, the time of the first contact was determined five seconds before it was evident by any other method.

After what we have stated, we may venture to express a hope that the other reports, when they arrive, will be as rich in food for thought and for work during the next eclipse as this, the first which has been received,—*Saturday Review.*

ART.

(*Music cultivates the taste and refines and elevates the moral feelings.*—TATE)

Czerny's Letters to a Young Lady.

LETTER II.—ON TOUCH, TONE, AND THE MODE OF TREATING THE PIANO-FORTE.

Continue daily to decipher a couple of new little pieces, and at the same time to practise still more those which you have already learned, so that these latter ones may go off quicker and quicker, and that you may each week study at least two fresh pieces. For, as you have an earnest wish to attain to a high degree of excellence in piano-forte playing, you must look upon all that has been given to you as yet only as a *means to that end*, and, indeed, as that means which will conduct to this end *as quickly and as agreeably as possible.*

I could not refrain from laughing a little, if I may be allowed to tell you so, at your complaining to me how much your master vexed and tormented you with finger-exercises, with rules relating to touch, to the position of the hands, to clearness, volubility, etc., etc.

"Ah!" exclaim you, in a manner quite touching, "must all this really be so?"

Yes, such is indeed the case; and here I can not assist you. Your teacher is quite right in being so strict as to all these points, and I will explain the reason why. From every musical instrument we may produce either a fine tone or a detestable one, *according as we handle it.* The same excellent violin which, in the hands of a clever player, sounds so delightfully, will, when handled by a clumsy person, yield as disagreeable sounds as if a number of kittens were squalling. It is the same with the piano-forte. If it is not properly handled by the player, or if we merely thump and bang the keys, the best instrument will sound hard and unpleasant. On the other hand, if we employ too little force, or do not know how to use this power in a proper manner, the tone will be poor and dull, and the performance unintelligible, and without soul or expression.

The interior mechanism of the keys is such that the strings will only sound well when we—

First,—Strike each key perpendicularly; that is, straight downward and exactly in the middle, and therefore not sidewise and obliquely.

Secondly —When, after the percussion, each key is so firmly pressed down as to cause the full tone of the instrument to be audible.

Thirdly,—When, before the percussion, we do not raise the finger too high; as otherwise, along with the tone there will be heard the blow on the key.

Fourthly,—When the hand and arm, even when striking with considerable force, do not make any jumping, chopping, or oscillating movement; for you will find that the fingers can not possibly play pleasantly and tranquilly when the hands and arms are unsteady.

Fifthly and lastly,—When the player observes all these rules in rapid runs, or even in skips and extensions, as strictly as in slow and quiet passages.

All the finger-exercises, and particularly the *scales*, have no other end than to accustom the fingers to the application of these rules so thoroughly that the player shall practise all that he studies in future strictly according to the principles we have given.

"*Ah! the scales,*" you write to me; "*that* is truly a tedious story! Are these things then really as necessary as my teacher says?" Yes, these scales are the *most necessary point of all,* not only for beginners, but even for pupils who are much advanced: and indeed, the most expert players do and must constantly have recourse to and practice them. Permit me to demonstrate this to you,

You know, already that the passing of the thumb *under* the other fingers, and of the three middle fingers *over* the thumb, is absolutely necessary, and that it is the only means by which we are enabled to strike a long series of keys quickly one after the other.

But this passing of the thumb and fingers, even in the most rapid passages, must be effected in a manner so natural, equal, and unlabored that the hearer shall not be able to distinguish the smallest interruption or equality. This, however, is almost the greatest difficulty in piano-forte playing; and it is possible only when neither the arm nor the hand makes the smallest movement upward or sidewise, and when the joints of all the fingers attain gradually and by long practice so great a degree of flexibility and address that, in a rapid run over the key-board, one is almost tempted to think that the player has at least fifty fingers on each hand. To attain this highly necessary property, there is no other means than the most diligent, uninterrupted daily practice of the scales in all the keys.

But these scales have many other various uses. There are few musical compositions in which they are not introduced by the author in some shape or other. In every piece, whether written to-day or one hundred years ago, they are the principal means by which every passage and every melody is formed. The diatonic scales, or the chords broken into arpeggios, you will everywhere find employed innumerabe times.

You will now easily imagine what an advantage it gives a player when he is perfectly acquainted, in all the keys, with these FUNDAMENTAL PASSAGES, from which so many others are derived; and what a command over the entire key-board, and what an easy insight into any musical piece, he gains thereby.

Further, no property is more necessary and important to the player than a well-developed *flexibility, lightness, and volubility* of the fingers. This can not be acquired in any way so quickly as by the practice of the scales. For, if we were to try to attain those qualities by the merely studying of different musical compositions, we should spend whole years to accomplish our purpose. Many beautiful pieces require to be executed in a very quick degree of movement, and with great volubility of finger. But how tiresome and detestable would not these same pieces sound if played slow, stiff, and unequal! And even those compositions which are slow on the whole, still contain many occasional runs and embellishments which require great rapidity of finger. All these he has *already* conquered who is able to play the scales well and with sufficient quickness.

At present you can not form an idea of the beauty and effect which is produced by a pure, clear, rapid, and *strictly equal* execution of such runs; they are musical rows of pearls; and many great artists are more particularly distinguished on account of their peculiar excellence in the performance of them. You will no doubt have already remarked that correct *fingering* is a very important part of piano-forte playing, and one which costs every pupil a good deal of labor. Now, the scales contain all the principal rules of fingering, and they are in themselves sufficient, in almost all cases, to show the pupil the right path. What do you say to all these advantages? Is it not well worth the while to occupy yourself seriously with these same tiresome scales?

I must now tell you in what way you ought to proceed to do this. For, if *studied in a wrong manner,* the scales may prove as injurious as they are capable of being serviceable when properly practised. You know that the five fingers are by no means equal to each other in natural strength. Thus, for example, the thumb is much stronger than any of the other fingers; the first finger is much stronger than the little finger; and the third finger, on the contrary, is, with almost every person, the weakest of all. The *pianist*, however, must know how to employ these various degrees of power, so that in playing the scales all the fingers may strike their appropriate keys *with perfect equality of strength*; for the scales sound well only when they are played in every respect *with the most exact equality.*

This equality is *threefold*; namely:

First,—Equality of strength.

No one note ought to sound, in the smallest degree, louder than another, whether it be struck with the thumb, or the first, second, third, or little finger.

Secondly,—Equality in point of quickness.

Each note must follow the preceding one strictly in the same degree of movement, whether we apply the scales slow or quick.

Thirdly and lastly,—Equality in holding the notes down.

No key must be held down for a longer or shorter time than the rest; that is, each finger must only keep its keys pressed down till the

following one is struck, and it must then be taken up exactly at the very moment that the next finger comes in contact with its key. This must, of course, also be observed, in *passing the thumb under* the the middle fingers, or in passing the latter *over* the thumb.

If we offend even against only *one* of these three principal rules the equality and beauty of the run is destroyed, and the utility of the practice lost. Each scale, therefore, must be practised first with the right hand only, and then with both hands, and, *at first, extremely slow*, always consulting the judgment of your teacher, or taking the counsel of your own good ear, as to whether the fingers sufficiently observe all the rules.

From week to week you must increase the degree of rapidity, till at last all the fingers are in condition to fly over the keys with lightness, firmness, and distinct and beautiful execution. Every day when you seat yourself at the piano-forte, let the *scales* be, for one half-hour, the first thing which you attack; as by this means the fingers will be got in readiness for every thing else.

But I will not torment you longer to day, for I hope soon again to receive intelligence of your further progress.—*Peters' Musical Monthly.*

OFFICIAL NOTICES.



Ministry of Public Instruction.

APPOINTMENTS:

SCHOOL COMMISSIONERS.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council, dated the 16th ult., was pleased to make the following appointments:

Arthabaskaville, (village) County of Arthabaska: Messrs. Calixte Leblanc and Edouard Pouliot, to replace Messrs. Antoine Gagnon and Elisée Martel

Ste. Germaine du Lac Etchemin, County of Dorchester: Messrs. Thomas Breton and Laurent Bouchard, to replace Messrs. Olivier Raucourt and Antoine Raucourt.

Standon, County of Dorchester: The Reverend William Richardson, and Mr. François Gosselin, to replace Messrs. Isaac Holt and John Nicholson, junior.

Roseville, County of Gaspé: Messrs. David Baby, senior, and John Lemesurier, to replace Messrs. John Rose and William Mosher.

St. Jérôme du Lac St. Jean, County of Saguenay: Messrs. Léon Villeneuve, Côme Harvey, Napoléon Baillargeon, Edouard Boivin and François Gagnon, (new Municipality).

—

SCHOOL TRUSTEE.

St. Hyacinthe, County of St Hyacinthe: Mr. Orpheus F. Barnes, to replace himself.

—

GASPÉ BOARD OF EXAMINERS.

The Reverend Jean Josué Lepage, to replace the Reverend Alphonse Winter, resigned.

—

ERECTION OF SCHOOL MUNICIPALITY.

The Lieutenant-Governor, by an Order in Council, dated the 16th ult., was pleased to erect into a School Municipality, under the name of St. Jérôme du Lac St. Jean, the portion of each of the Townships of Caron and Metabetchouan, in the country of Saguenay, bounded as follows, to wit:

North by the Lake St. John; East by Hébertville, commencing at the twenty-fifth lot, in the first, s cond, third and fourth ranges of the Townships of Caron, and at the sixty-eight lot in the North and South Ranges of the above Townships; West by river Metabetchouan, and South by mountains and uncleared lands, serving as limits to the fourth Range of the Township of Caron.

—

DIPLOMAS GRANTED BY BOARD OF EXAMINERS.

RIMOUSKI BOARD.

Session of November 2nd, 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (F.), 2*nd class:* — Miss Josephine Brisebois.

P. G. DUMAS,
Secretary.

RICHMOND (CATHOLIC) BOARD.

Session of November 2nd, 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (E.) 1*st Class:*—Mr. Patrick Daly.

F. A. BRIEN,
Secretary.

—

QUEBEC (CATHOLIC) BOARD.

Session of August 3rd, 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (F.) 1*st Class*:—Misses M. Zélie Collin, M. Henriette Dugal, M. Hermine Fortin, Marie Guy, and Mr. Jean Garneau.

2*nd Class*:—Misses M. Exilda Beaudet, M. Henriette Paméla Beruier, M. Rose de Lima Bertrand, M. Agnès Célina Blais, Adéline Boutin, Félicité Léda Bussière, M. Léa Bryère, Odile Caron, M Emélie Côté, Luce Emélie Couillard Desprès, M. Euphémie Joséphine Fortier, M. Philomène Gagnon, M. Adéline Gaumont, M. Emma Germain, M. Elmina Grégoire, M. Esther Grénier, Adéline Laverdière, Célina Henriette Leclerc. Rose de Lima Leclerc, M. Athalie Levasseur, M. Alvina Ouellet, Zélie Petit dite St. Pierre, M. Aurélie Roy, Virginie Roy, M. Adèle Roy, M. Clarida Savard, M. Lse. Thivierge, Wilhelmine Tremblay, M. Henriette Trépanier, and Catherine Fitzgerald (E.)

N. LACASSE,
Secretary.

—

Session of November 2nd, 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (F. and E.) 1*st Class*:—Misses Elizabeth Neville and M. Anne Mathilde Tardif; (F.), Rose de Lima Boutin, Caroline Alphonsine Gagné, Lse. Alphonsine Huot, M. Luce Michaud Catherine Adélaïde Paré, and Mr. Patrick Murphy. (E.)

2*nd Class* (F.):—Misses M. Anne Dion, M. Esther Dumont, M Philomène Fauchon, Adélaïde Paméla Frenette, Julie Sara Landry, Victoire Morin, Henriette Roy, and M. Caroline Roy.

N. LACASSE,
Secretary,

—

MONTREAL (CATHOLIC) BOARD.

Session of November 2nd, 1869.

MODEL SCHOOL DIPLOMA, (F.) 1*st Class*:—Mr. Désiré Brodeur and Miss Thérèse Plamondon.

2*nd Class*:—(F. and E.) Mr. William Riley.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, (F.) 1*st Class*:—Misses Marie L. Charlotte Bédard, Mathilde Richer, and Marie Salva, Hélène Desjardins, Adéline Girard, Marg. Adélaïde Hébert, Rosalie Lamoureux, Anne Lanthier, Rachel Alice Leblanc, Mélanie Lefebvre, Malvina Martel, Mélanie Morin, (E. and F.) Hélen Nichols and Mary Corcoran.

2*nd Class* (F):—Marie Louise Bissonnet, Célina Leclair, Rose de Lima Miran, Célina Pilotte, and Malvina Prevost.

F. X. VALADE,
Secretary.

—

MONTREAL (PROTESTANT) BOARD.

Session of November 2nd, 1869.

ACADEMY DIPLOMA, (E) 1*st Class*:—Mr. F. C. Emberson.

MODEL SCHOOL DIPLOMA, 1*st Class*:—Mr. James Cruickshank.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA, 1*st Class*: — Misses Christina Blair, Susanna Cowan, Annie Eliza Moore, Alice Robinson, and Mrs. Eliza McDonald.

2*nd Class*:—Misses Margaret A. Beattie, Eliza Anna Grant, Maria Owens, Jane Remington, Delia Robson, and Cynthia Traner.

T. A. GIBSON,
Secretary.

—

BONAVENTURE BOARD.

Session of November 2nd., 1869.

ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA (F & E) 1*st Class*:—Miss Flore Lefebvre.

J A. LEBEL,
Secretary.

THE JOURNAL OF EDUCATION.

QUEBEC, (PROVINCE OF QUEBEC,) DECEMBER, 1869.

To the Readers of the Journal.

In December 1868, we took occasion to bespeak for this Journal a more particular attention to its character and aims—to its usefulness as a vehicle of educational, literary and scientific information—its value as an instrument necessary for the promotion of educational interests generally in the Province. Were it not for the want of space, we might, it is believed, appropriately reproduce in this, the last monthly issue for 1869, nearly the whole observations then made. But we must here content ourselves with repeating a quotation of the few closing sentences, which are, at any rate, not less applicable now than last year namely, " Such a publication, a monthly compendium of Litera-" ture, Educational, Official Information and Science, and one " that faithfully keeps in view its professed character as indicated " by its title, is indispensable to the teachers and their coadju-" tors in the business of Education. To all connected with them " in the exercise of their vocation, it is no less useful than neces-" sary, because it keeps them informed upon educational matters " elsewhere, while, at the same time, it furnishes whatever interests " them locally; and, it would be well indeed, if the circle of " regular readers of such a Journal included, not merely teachers " and the parents or guardians of youth, the Clergy, School " Commissioners &c, but likewise all those whose function it is " to legislate for the whole people."

In presenting the closing number for the outgoing year, the conductors of the Journal may be permitted to point with satisfaction to the character of the selections and articles contained in the several monthly parts. On each subject embraced in our list of topics, it will be seen that care has been taken to set nothing before the reader but that which, on perusal, commends itself by its great merit and suitability. In particular, under the heads of Education, Literature and Science, our Index shews a number of most important and interesting articles. We have the ably stated views, on points more or less debateable, but still of extreme interest, of some of the most eminent public men and educationists of the age. Then we have various subjects introduced forming the staple questions of the day in regard to practical education such as Infant Education, Physical Education, the Teaching of Science in Schools, Systems of rewards and punishments &c. &c., and, in addition to selections from the principal Educational periodicals of England and America, made with due care as to our own wants, and their usefulness and literary merit, we have attempted, in the past year, to afford more complete information of our leading Public Institutions, so far as this can be rendered by reports of their annual meetings, public examinations and closing exercises.

We might further particularize by specifying the titles of our selections on Literature and on Science; and we might refer to Revd. Æneas McD. Dawson's valuable papers on the British and French Canadian Poets, Principal Dawson's articles on Science Addresses before the Literary and Historical Society of Quebec, and Capt. Ashe's papers on Astronomy as well as several other essays and original contributions.

As heretofore, in the educational periodicals published in the United States, we find our selected and other articles not unfrequently reproduced without any acknowledgement of their having been taken from our Journal. Whether or not this be a just ground of complaint we shall not undertake to decide; but we may at least claim the thing itself as evidence in favour of the character and standing of our Journal amongst our enterprising neighbours.

The foregoing remarks are made solely with a view to fortify our claim for a more extended circulation amongst our own people—especially our teachers and those whose duty and wish it is to further the interests of education in this Province.

To one other point, not alluded to in the remarks addressed to our readers last December, it seems desirable to use this opportunity of adverting. Our journal is prepared for the use of our English readers, Protestant and Catholic alike, and for neither exclusively. While, therefore, we claim in its behalf a more extended circulation, on the grounds that it furnishes, at an extremely low cost, a large body of valuable and varied information, and of most profitable reading, appropriate in such a publication, and not to be found in any other accessible to the generality of readers in this country, merely controversial articles, touching on matters of creed are necessarily, and carefully excluded. Unlesss such a course were rigorously followed its usefulness would be sadly interfered with by the danger of rousing unfriendly susceptibilities, under the influence of which the true interests of Education might be forgotten.

We must not omit, in conclusion, to tender thanks to those who have contributed to the columns of our journal during the past year. The meterological papers, as heretofore, have been regularly furnished by Dr. Smallwood of Montreal, and Sergeant Thurling of the Army Hospital Corps, Quebec. To them, for their pains and care in keeping the journal supplied with the interesting facts of Canadian Meterology, as indicated at two principal stations of the Province of Quebec, our readers cannot but feel greatly indebted.

We also take this opportunity of returning thanks to the conductors of various educational periodicals who have kindly continued to forward their valuable publications in exchange for ours.

Report of the Committee of Council on (English) Education, for 1868-69.

We present our readers with an abstract of this Report, which the Office has just presented to her Majesty.

My Lords commence with a series of tables, showing the sustained progress which has marked the past year.

The increase in the number of inspected schools in England and Wales, has been 820, of which 25 are simply inspected: and in Scotland, 161, of which 13 are simply inspected. The number of scholars present on the day of inspection, in schools receiving annual grants, has been increased in England and Wales by 114,378, of which 12,533 were evening scholars; and in Scotland by 18,301, of which 161 were evening scholars. The average number attending such schools has increased in England and Wales by 76,159, of which 9,319 were evening scholars; and in Scotland by 15,460, of which 321 were evening scholars. In schools simply inspected, the increase of children present at inspection, in England and Wales, was 2,398, of which 61 were evening scholars; and in Scotland, 1,488, no return of evening scholars being made. The increase in the average number

attending such schools, in England and Wales, was 1,566, of which 158 were evening scholars; and in Scotland, 1,142, there being again no return for evening scholars.

In England and Wales, the increase in the number of certificated teachers was 592; of assistants, 92; of pupil teachers, 1,315; in Scotland, there was an increase of 182 certificated teachers, and 353 pupil teachers, but a decrease of 23 assistants.

After some general remarks on the various classes of schools, one of which is entirely independent of Government control, two are only partially subject to it, and one alone in full connection with the Department, the Report proceeds to state that the average number of day scholars attending schools of this class, in Great Britain, during the year ending August 31st, 1868, was 1,163,368, or 4·6 per cent. of the estimated population for 1868. The number (1,685,168) of scholars on the books of the same schools was 6·7 per cent., and the number (1,914,440) of scholars whom they would hold was 7·6 per cent. of the same population. The maintenance of annual grant schools, during the same year, cost £1,552,542, of which £484,010 came from Government; £66,812 from endowments; £508,779 from scholars' fees; £492,941 from the voluntary contributions of 194,745 persons, who, having at heart the right education of their countrymen, not only give this large sum, but perform gratuitously all local duties in connection with the schools. And in addition, £144,547 was subscribed for building schools, and £28,540 was raised for the support of Training Colleges, about £5,800 of which was paid as fees by students or their friends. An addition at the rate of 52,104 per annum has been made, during the last three years, to the annual average number of day scholars in annual grant schools, and an addition of 83,971 per annum to the number present on the day of inspection.

My Lords than notice the simple inspection schools.

Last year the Inspectors had on their lists 2,779 such schools, and visited 748, and found in them 45,520 day scholars. The process of changing them into annual grant schools is constantly going on. Quotations are made from the reports of twelve Inspectors in various parts of England, Scotland, and Wales, to show that such schools are far inferior as a rule to those schools which receive annual grants. Indeed though some consider simple inspection as producing a good effect upon schools, others (Mr. Bellairs for example) regard it as, in most cases, wasted. My Lords notice with approval a scheme described by Mr. Parez, as existing in the Diocese of Carlisle, for aiding small schools not receiving Government grants, by making money payments to Teachers on a system of payments for results, similar to that of the Revised Code. These payments vary from 5s. to £3 or £4. And after calling attention to the fact that the simple inspection schools are not unfavourable representatives of that part of elementary education lying outside of the annually aided schools, they speak of the grave consideration that the description of the state of the children in such schools applies to 1,017,632 other children in other schools not inspected.

Building.—On this head the report states that £179,010 was spent in the year ending December 31st, 1868, of which £34,463 was public money. Thus 208 new schoolrooms and 82 Teachers' residences were built, 73 schools were enlarged or improved, accommodation provided for 29,811 children, showing an increase under each head on the previous year. Out of 103 Church of England Schools built nine were under a Conscience Clause.

Examinations.—In the year ending 31st August, 1868, there were 1,685,168 children on the registers of annually aided schools in Great Britain, of whom 747,898 were examined; 512,973 or 68·59 per cent. passed without failure. From the investigations of passes and failures in the respective standards, with regard to the age of the children examined, the conclusion is drawn that of four-fifths of those about to leave school, either no account, or an unsatisfactory one, is given by an examination of the most elementary kind; while with respect to those not examined there are many reasons for thinking these less proficient than those examined. My Lords again therefore call the notice of Her Majesty to the small proportion of scholars over ten years of age who pass with complete success in any one of the three higher standards.

Reading.—In Great Britain, 91·03 per cent. passed.

Writing.—In this sudject 88·49 per cent.; and in

Arithmetic, 77·7 per cent. passed.

In each case a slight increase is shown on the returns of the preceding year; and in each case the results were better in Scotland than in England and Wales. But considering that 20·7 per cent. of children over 10 years of age were examined in Standards I. and II., My Lords don't regard the increase with much satisfaction, though they allow the arduousness of the task of securing that the great majority of any scholars shall reproduce fairly well the instruction received.

Objections made by Inspectors to the working of individual examinations are then noticed. In spite of these, My Lords hold that no other method will equally well secure that the greatest possible number of the scholars shall be raised to the point of passing. And they declare their opinion that the school which obtains fewer passes is *pro tanto* the worse school; that it is the Manager's own loss if the number presented does not bear a proper proportion to the average attendance, and that it is the Inspector's fault if the higher Standards are evaded; and that however unpopular deductions from the grant may be, public money should not be paid under circumstances where it was never meant to be given.

The Revised Code is generally regarded with favour by the Inspectors, though some complain that there is no serious increase in the number of inspected Schools.

The complaints of some Inspectors about the management of schools, lead My Lords to notice that this uncertainty of voluntary action is its weak side, and causes a heavy burden to the clergy, who as the visible representatives of a common duty, are often left to choose between seeing it go undone, or doing it themselves in some wholly disproportionate degree. This difficulty exists in an even greater degree in Roman Catholic Schools, where the population is usually immigrant, very poor, and the priests frequently changed, and a larger area of management is recommended, with district boards of clergy and laymen for particular schools.

The Inspectors generally report favourably of certificated teachers. The employment of mistresses as recommended strongly by Mr. Tregarthen and Mr. Pryce, for rural and mixed schools, is approved by My Lords. The increase in the uumber of pupil-teachers, viz., 1,982, and the steady rise of salaries—specially those of masters—are matters of congratulation. Five Inspectors' reports are referred to as still complaining of the difficulty of procuring pupil-teachers and the decline in their attainments; and five others, as noticing recovery, or the beginning of it. Three are quoted as insisting upon the superiority of girls over boys for the office of pupil-teacher.

The difficulty of procuring pupils is asserted to be, to a considerable extent factitious, and to proceed from the practice of school farming, which is strongly condemned. And it is stated, that, while deductions under Art. 52 Cap. 1, were made last year, to the amount of £2,695, the income of the school had, in more than one instance, been improperly (to use no harsher term) exaggerated in the returns. Mr. Corry's Minute (28th Feb., 1867, Arts. 46, 54, 99) is approved in principle by all Inspectors, and though its conditions are said to be too intricate, yet the Minute promotes efficiency, and has produced considerable effect. The sum of £13,235 has been granted under it. Small schools having an average below 64 specially benefit by it, and 744 got extra grants: 1,870 larger schools also received grants. Altogether 9,073 schools or departments (*i. e.*, 28·8 per cent. of those examined) were paid extra sums under it, being an increase of 10·7 per cent. on those examined in the five months of 1867, during which the Minute was in operation. The grants for evening scholars have risen to £17,664 on 52,499 scholars examined, against £14,134 on 40,572 scholars in the year before. The estimate for this year is 23,395. The increase arises from the permission given to the Managers to conduct the examination (Arts. 142-9). The result of these examinations is not considered satisfactory, because of the lowness of the Standards in which the scholars were presented, and the number of the failures. In Standard I and II, 56·9 per cent. were presented.

In *Reading*—7·98 per cent. failed;
" *Writing*—15 69 " "
" *Arithmetic*—19·92 " "

taking the whole number in all the Standards.

The Inspectors who notice the subject of Compulsory Education are favourable to its principle. Mr. Tregarthen speaks of it as regards attendance of scholars and provision of schools. Mr. Routledge and Mr. Du Port concur with Mr. Tregarthen in recommending indirect compulsion in rural districts in the form of an enactment prohibiting the employment of children who have not passed some educational test. Mr. Sandford shows that without a local rate the poorer class in his district cannot be educated, nor schools properly provided with assistant and pupil teachers. Mr. Bowstead says that 300 additional elementary schools are wanted in his district, and cannot be provided by the action of the present system within any reasonable time. Mr. Mitchell, Mr. French, Mr. Howard, Mr. Waddington advocate some kind of compulsion. Mr. Steele, while pointing out a defect in the Factory Act, agrees with the proposal of requiring some education to have been given to a child ere he is permitted to labour.

The sum of money granted to Normal Schools last year was—

£72,045 13s. 10d. meeting
28,540 14s. 3d. from other sources.

There were 906 male students and 1380 females resident, while

accommodation exists in them for 1694 males and 1567 females. The accommodation for students was increased last year by 50 in Homerton Congregational College, and 6 in the Episcopal Church College in Scotland, while 298 vacant places are due to the Presbyterian Colleges in Scotland, and (with the exception of a small number of female students at Edinburgh) do not represent empty colleges, but the absence of so many students lodging by themselves. The total number of resident students is 29 more than the previous year's number.

Of candidates for admission in 1868 (615 males, 910 females) 457 males passed and 788 females, being an increase of 16 male candidates and 3 passes over the year before, and an increase of 31 female candidates and 74 passes.

The number of pupil teacher candidates is less than in 1867, and the quality of the male candidates worse: males being in 1868, 413 candidates and 69 failures against, 445 candidates and 57 failures in 1867; and females 631 and 56 in 1868, against 674 and 99 in 1867. After noticing that the pupil teachers who came up last year were apprenticed during the panic caused by the Revised Code, and that the number of pupil teachers is now steadily rising, the Report again adverts to Mr. Corry's Minute as exercising a beneficial influence here, stating that the grant under its two sections amounted after Examinations of 1868 to £2,536.

They conclude by quoting Mr. Tinling's and Mr. Stokes' condemnation of the proposed abolition of the Admission Examination.

The Report is signed by—

De Grey and Ripon,
W. E. Forster.

McGill University.

FOUNDER'S FESTIVAL.

The 26th ult. was the birth-day of the founder of McGill University, and was celebrated in the evening by the Governors, graduates and friends of the University by the usual entertainment, now so well known as "Founder's Festival." Guests began to arrive at eight o'clock, and soon the halls of the University were thronged with a fashionable assembly. The Prince arrived about half-past eight, and was received in the Library by Principal Dawson, who presented to His Royal Highness the Professors and Governors of the University and the President and a number of the members of the University Society. This ceremony over, the Prince was conducted to the Upper Hall, the band playing the National Anthem. On reaching the platform, Peter Redpath, Esq., on behalf of the Governors of the University, read the following address to His Royal Highness.

To his Royal Highness Arthur William Patrick Albert:

May it please Your Royal Highness.

We the Governors, Principal and Fellows of the McGill University beg leave to express on behalf of the University and more especially of its graduates and students our gratification in receiving your Royal Highness as our guest on the occasion of the annual celebration in memory of our founder, a man whom the youth of Canada delights to honor as the originator of our earliest University and as one whose wise generosity has been the means of securing not merely facilities for the higher education, but also, that Royal Charter granted nearly half a century ago, and under which our students are rewarded with the same degrees given for similar proficiency in the Mother Country. Our pleasure on this occasion is enhanced by the recollection that we see in Your Royal Higness a representative, both of our Gracious Sovereign and of one now departed, but whose memory is revered througout the Empire as that of an eminent Patron of Education, Literature and Science; and, also a representative of that cherished connection with the Mother Couutry which we would wish to see constantly drawn closer and cemented by mutual good offices and by a friendly rivalry in all that can elevate and ennoble whether those of Her Majesty's subjects who remain at home, or those who are the pioneers of a new civilization in this and other dependencies of the Empire.

J. W. Dawson, LL.D., &c, Principal.
William T. Leach, Vice-Principal.
J. J. C. Abbott, D.C.L., Q. C.
Chas. D. Day.
James Ferrier.
William Molson.
Peter Redpath.
George Moffatt.
A. Robertson.
John H. R. Molson.
David Torrance.
T. B. Anderson.
John Frothingham.
G. H. Campbell, M.D.
Henry Wilkes, D.D.
Henry Aspinwall, Howe, M.A
Alexander Johnson, LL.D.
George Cornish, M. A.
P. R. Lafrenaye, B.C.L.
Robert A. Leach, M.A. B.C.L.
R. A. Ramsay, M.A., B.C.L.
C. P. Davidson, M.A., B.C.L.

His Royal Highness read the following reply:

To the Governors, Principal and Fellows of the McGill University:

Gentlemen,—It affords me sincere satisfaction to be the guest of a Corporation so learned and distinguished, more especially on an occasion like the present, when we are assembled here to pay a just tribute to real worth, by honoring the memory of the great and true-hearted founder of this noble institution—one who was esteemed alike for his soundness of judgment as for his liberality and goodness of heart.

Sincerely do I trust that this University, which has so thoroughly carried out the views of the founder, may continue to prosper, that it may be the means of spreading widely the blessings of a sound and liberal education, and that the exertions of teachers as well as of students may enable it soon to number on its rolls, names as distinguished in the field of scieuce and literature as is that of the founder for liberal munificence.

Pray accept my thanks for the welcome you have given me within the walls of this College.

Arthur.

After an Overture by Thorbahn's Band,

W. B. MALLOCH, Esq., M.D., C. M., President of the University Society, delivered the following address on its behalf:

Ladies and Gentlemen,—Another year having passed, we are again assembled, accordiug to the custom of years gone by, to celebrate the founding of this University—our *Alma Mater*. As President of the University Society, I have the pleasure, on behalf of it and the under graduates of McGill College, to welcome you to join us in this our anuual celebration, and to thank you for favouring us with your presence on this occasion. Our festival of to-night is given a higher honour than those of previous years have been able to boast. We give welcome with feelings of profound gratification to a scion of that Royal house, whose benign sway over this Empire has made us one and all to love her who sits upon the throne of England. In the beginning of the present century when Canada was more sparsely settled than now, and Montreal was a comparatively small but flourishing town, but in all parts making rapid strides to become a wealthy and powerful commonwealth, the advantage and necessity for a high education began to be felt. At this time the Hon. James McGill, a wealthy merchant and a member of the Legislative Council, with far-sighted wisdom for the highest welfare of the city and country, by his generosity bequeathed a large sum of money and extensive lands for the foundation and maintenance of a University and College in this city. In 1821, a Royal charter was obtained, and the University established in accordance with the wishes of its generous founder. The College continued in existence till 1852, when the charter was amended, and the University increased in its powers. Since that time under the able management of its present talented Principal, the University has gone on increasing in its sphere of usefulness, disseminating knowledge broad-cast over the land by the hands of well-trained alumni, who issue from its halls year after year. Some ten years ago a few of the graduates, feeling the advantage they had derived from the opportunities presented by the University, desired to celebrate, in a pleasant way, the birth of their *Alma Mater*. In this way, the present series of annual re-unions was commenced by these Alumni, who have since risen to a high aud useful position in society. I am sure these gentlemen will pardon me for mentioning their names. One is Dr. Hingston, our eminent physician in this city; the second, Brown Chamberlin, Esq., a member of the House of Commons, and the third, the Honorable Alexander Morris, Minister of Inland Revenue, and a member of the Privy Council. From the members present here to-night, I am happy to find that these reunions of the graduates, students, and their friends are still enjoyed, and if but one pleasant hour is enjoyed in this way, I can heartily assure you that the efforts of the Committee will have been repaid.

I will not attempt to delay you by making further remarks, but will leave you to enjoy the more pleasant part of the Programme. In conclusion, I again thank you for favoring us with your presence this evening.

Miss Eastty then sang very sweetly the song "Bid me Discourse," which was well received by the audience.

The best part of the programme was the singing of the accompanying song, composed by the students expressly for the occasion. Mr. John Campbell sang the Solo, and the students joined in the chorus. The song, set to the tune of "God bless our New Dominion," was sung in splendid style, and rapturously applauded.

Mr. Wolfred D. E. Nelson having been introduced by Principal Dawson to His Royal Highness, addressed him as follows;

I have much pleasure in presenting Your Royal Highness with this song, composed, by our students, and dedicated to yourself.

His Royal Highness graciously accepted the song, and briefly expressed his thanks to the students for the honour.

The following is the song:

"GOD BLESS OUR SOLDIER PRINCE,"

A Song and Chorus composed for the Founder's Festival, 1869, and dedicated to H. R. H. Prince Arthur, by the Students of McGill College.

CHORUS.

Let Students' Songs of Welcome,
Our joyousness evince;
Hurrah! for youthful Arthur,
God bless our Soldier Prince!

Though young our *Alma Mater*—
Its fame is yet to be—
What time in ages later
"The twig becomes the tree."
Let Students' Songs of Welcome, etc.

Those arts of antique temper,
Whose study sages say
Emollit mores semper
Controls our passions' sway,
With Galen's art of healing,
Have votaries here by score
With others their paths feeling
Through mists of legal lore.
Let Students' Songs of Welcome, etc.

We love old England's glory
And race from which we sprung—
Her ancient maxims hoary
Are precepts for the young.
Tell Her whose kindly wisdom
Soars petty things above—
Our speech is no lip service,
Our loyalty is love.
Let Students' Songs of Welcome, etc.

The entire management was without a flaw, and the Stewards may be congratulated on the complete success of the entertainment.

The entrance to the College building was brilliantly illuminated by a number of Chinese lanterns hanging from the bushes in front. Guests were announced at the head of the stairs leading to the Molson Hall, and were received by the ladies of the Principal and the Chancellor, and of some of the Governors of the University. The Hall was handsomely decorated. During the intervals of the programme His Royal Highness was conducted through the Museum, and he spent some time in examining the collection of curiosities therein contained. At ten o'clock he and the other guests sat down to a splendid supper, served in two of the Rooms in the east end of the College.

We append the names of the Stewards, and all our word of commendation for the handsome and successful manner in which they discharged their duties:

John Bell, M.A., M.D.; R. A. Ramsay, M.A., B.C.L.; C. P. Davidson, M.A., B.C.L.; J. J. Maclaren, M.A., L.L.B.; D. R. McCord, M.A., B.C.L.; F. Mackenzie, B.C.L.; E. Holton. B.C.L.; W. DeC. Harnett, D. McCormick, E. C. Monk, W. D. E. Nelson, N. Mathieson, J. B. Birks, G. W. Major, J. S. Tupper, J. D. Cline.
Daily News.

School of Art and Design, Montreal.

On two evenings during last week the writer visited the classes in connection with the School of Art and Design, recently established by the Board of Arts and Manufactures, in the Molsons Bank buildings. We were pleased to see the practical evidence of the success which has attended the effort of the board to establish this school, in the large attendance of pupils, the interest evinced in their studies, and the orderly manner in which all the classes are conducted. In the Freehand class there are 76 pupils, the Architectural 48, Practical Geometry 64, Mechanical Drawing 33, Linear Perspective 21. A class for modelling has also been commenced this week, which gives promise of being very valuable as a means of developing the latent talent of many of our young men. The beautiful casts obtained from the South Kensington museum form excellent examples from which to copy. With the exception of the latter class, which is, as yet, without a regular teacher, all the classes are provided with teachers, who give explanations in both the English and French languages.

Although the means at the disposal of the board are very limited, it is in contemplation to open a class for practical chemistry, as applied to the mechanical arts. This will be of great value also, and we hope it will be attended with the same success as the others. It is gratifying to see so many of the young men avail themselves of the opportunity thus afforded for acquiring technical knowledge that will be invaluable to them in their future business career. If the commencement, so well begun, is followed up, the benefit to the country will be sensibly felt in a few years. It is to the credit of these young men that they had the good sense to act upon the advice so judiciously given by Dr. DAWSON and the other gentlemen who spoke on the inauguration evening.

It is only fifteen or sixteen years since the orgzaniation of a similar institution in England where the absolute necessity for it had been developed. The movement was encouraged and fostered by the Imperial Government, and now it has its ramifications in almost every manufacturing town in the Kingdom, and gives material assistance to similar institutions throughout the Empire, by supplying models, copies, &c., at reduced prices.

We trust that the Board of Arts and Manufactures will meet with the same enlightened encouragement and support, and that it will, before another year, be in a position to open classes in other branches of technical studies for the operative mechanics of the country. The Board is now doing an important work, the future advantage of which cannot be over estimated.

It is but right to mention that some one of the Committee gives a personal supervision of the rooms each evening. Visitors, we believe, would be welcome to examine the progress being made and an hour could be very profitably spent in doing so.—*Montreal Gazette, November* 22nd, 1869.

Armorial Bearings for the Dominion.

The following appeared in an Extra of the *Canada Gazette*, of November 20, 1869.

VICTORIA R.

VICTORIA, by the Grace of God, of the United Kingdom of Great Britain and Ireland, QUEEN, Defender of the Faith, &c.

To Our Right Trusty and well beloved Councillor Edward George Fitzalan Howard, (commonly called Lord Edward George Fitzalan Howard), Deputy to Our Right Trusty and Right entirely beloved cousin, Henry Duke of Norfolk, Earl Marshal and Our Hereditary Marshal of England—GREETING:

WHEREAS by virtue of, and under the authority of an Act of Parliament, passed in the Twenty-ninth year of Our Reign, entitled "An Act for the "Union of Canada, Nova Scotia, and New Brunswick, "and the Government thereof," We were empowered to declare, after a certain day therein appointed, that the said Provinces of Canada, Nova Scotia, and New Brunswick, should form one Dominion under the name of Canada. And it was provided that on and after the day so appointed, Canada should be divided into four Provinces, named: Ontario, Quebec, Nova Scotia, and New Brunswick; that the part of the then Province of Canada, which formerly constituted the Province of Upper Canada, should constitute the Province of Ontario; and the part which formerly constituted the Province of Lower Canada, should constitute the Province of Quebec; and that the Provinces of Nova Scotia and New Brunswick should have the same limits as at the passing of the said Act. And whereas we did by Our Royal Proclamation, bearing date the Twenty-Second day of May last, declare, ordain and command that, on and after the First day of July, 1867, the said Provinces should form and be one Dominion under the name of Canada accordingly.

And forasmuch as it is Our Royal will and pleasure that, for the greater honor and distinction of the said Provinces, certain Armorial Ensigns should be assigned to them.

KNOW YE, therefore, that We, of our Princely Grace and special favor have granted and assigned, and by these presents do grant and assign the Armorial Ensigns following, that is to say:

FOR THE PROVINCE OF ONTARIO.

Vert a Sprig of three Leaves of Maple slipped, or on a chief Argent the Cross of St. George.

FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

Or an a Fess Gules between two Fleur de Lis in chief Azure, and a sprig of three Leaves of Maple slipped vert in base, a Lion passant gardant or.

FOR THE PROVINCE OF NOVA SCOTIA.

Or on a Fess Wavy Azure between three Thistles proper, a Salmon Naiant Argent.

FOR THE PROVINCE OF NEW BRUNSWICK.

Or on Waves a Lymphad, or Ancient Galley, with Oars in action, proper on a chief Gules a Lion passant gardant or, as the same are severally depicted in the margin hereof, to be borne for the said respective Provinces on Seals, Shields, Banners, Flags or otherwise according to the Laws of Arms.

And we are further pleased to declare that the said United Provinces of Canada, being one Dominion under the name of Canada, shall, on all occasions that may be required, use a Common Seal to be called "Great Seal of Canada," which said seal shall be composed of the Arms of the said Four Provinces quarterly, all which armorial bearings are set forth in this Our Royal Warrant: Our Will and Pleasure therefore is that you, Edward George Fitzalan Howard, (commonly called Lord Edward George Fitzalan Howard), Deputy to our said Earl Marshal, to whom the cognizance of matters of this nature doth properly belong, do require and command that this Our Concession and Declaration be recorded in our College of Arms in order that Our Officers of Arms and all other Public Functionaries whom it may concern may take full notice and knowledge thereof in their several and respective departments. And for so doing this shall be your Warrant given at Our Court at St. James, this twenty-sixth day of May, in the thirty-first year of Our Reign.

By Her Majesty's Command,

(Signed,) BUCKINGHAM & CHANDOS.

Current Exchanges Received.

The Canadian Journal of Science, Literature, and History: vol. XII. No. 1. (New series, whole No. LXX.),—November, 1869.

The Illinois Teacher, Devoted to Education, Science, and Free Schools,—December, 1869.

The Rhode Island Schoolmaster,—December, 1869.

Hitchcock's New Monthly Magazine of Choice Music, Art Notes, and Select Reading for the Family Circle,—November, 1869.

Howe's Musical Monthly;—Each no. has 32 large quarto pages. The contents of the present no. (6) are 12 instrumental pieces and 10 songs, Piano accompaniment, all for 35 cents. Terms, $3.00 per annum; to Clubs, 7 copies for $18 00. Single copies sent by mail, post paid, on receipt of 35 cents, or 7 for $2.00. Published aud sold by Elias Howe, 103 Court Street, Boston. Mass.

Advertisers Gazette, 40 Park Row, N. Y.,—December, 1869.

The Manufacturer and Builder,—November, 1869. This work,—only $1 50 a year,—is a marvel of cheapness.

The Michigan Teacher,—November, 1869.

The National Normal,—November, 1869.

The Pennsylvania School Journal,—December, 1869.

The Young Crusader,—December, 1869.

The American Journal of Science and Arts,—November, 1869.

American Educational Monthly, Devoted to Popular Instruction and Literature,—December, 1869.

Peters' Musical Monthly,—December, 1869. One of the best numbers issued in 1869.

The OKead of Mount Carroll Seminary, Carroll County, Illinois,—November, 1869,—Vol. 1. No. 8 The first no. received.

The Minnesota Teacher,—December, 1869.

Ohia Educational Monthly,—December, 1869.

The Maine Journal of Education,—November, 1869.

Packard's Monthly,—January, 1870,—is promptly to hand, and up to its usual mark.

The Cincinnati Medical Repertory,—Edited by J. A. Thacker, M. D.,—December, 1869.

Report (No. 2.) of The Eighteenth Annual Session of the Teachers' Institute of Lancaster County, Pa.,—November, 1869.

Miscellaneous.

—*Her Majesty's Gift to Scotland.*—The *Telegraph* says that on the people about Balmoral the Queen has announced her intention of conferring a boon which will be highly prized by those who, being imbued with the traditions of Scotland, attach a high value to education: Out of the profits derived from the Sale of the "The Leaves from a Journal," she has set aside the sum of £2,500 to provide schools and college bursaries for the benefit of scholars belonging to the district round Balmoral. Three or more bursaries of £5 each, tenable for four years, will reward the zeal of deserving students at the schools of Crathie and Girnock. To the University of Aberdeen will be allotted three bursaries of £25 each, tenable for the same period, and open to the relatives of any persons who are or have been servants, retainers, tenants, or cottiers upon the estates at Balmoral, Abergeldie, or Birkhall; and, if no such students apply for the bursaries, the prizes will fall to the sons of any person residing in the parishes of Crathie and Braemar. A greater boon her Majesty could hardly confer on the poor students who seek the facilities of the parish school, and who then go to the University of Aberdeen.

— The following are the handsome bequests of the late James Gibb, Esq, to Quebec Institutions and charities:—$20,000, to Morrin College; $20,000 to the High School; $20,000 to Findlay Asylum; $20.000 to Jeffrey Hale Hospital; $20,000 to the Ladies' Protestant Home; $6,000 to St. Bridget's Asylum; $6 000 to the Sisters of Charity, and $6,000 to the Congregation of St. Roch. These sums are payable at the decease of his widow, who is left a life interest in all his estate, and the remainder, said to the about $120.000, is to be distributed between English and French Catholics,—St. Andrew's, Chalmer's, and St. Roch's Churches,—in similar proportions to those allotted to the above charities.

ECLIPSES.

—In the year 1870 there will be four Eclipses of the Sun, and two of the Moon.

I.—A total eclipse of the Moon. January 16–17, 1870.

No eclipse will be visible at Halifax, as the Moon will be set before the first contact with the Penumbra. The Moon will also set at Halifax and London and all intermediate stations before thé first contact with the shadow. Hence the only phase visible will be the first contact with the Peuumbra, which occurs at the local astronomical time given in the following table:—

PHASE.	Frederict'n	Quebec	Montreal	Kingston	Toronto	London
First contact with the Penumbra, Jan. 16..	h. m. 19 31·3	h. m. 19 11·0	h. m. 19 1·4	h. m. 18 49·7	h. m. 18 38·3	h. m. 18 30.6

II.—A partial eclipse of the Sun, January 31, 1870, invisible in Canada

III.—A partial eclipse of the Sun, June 28, 1870, invisible in Canada.

IV.—A total eclipse of the Moon, July 12, 1870.

The total phase will end before the Moon rises in Canada. The last contact with the shadow will be seen at Halifax and Fredericton soon after the rising of the Moon; and the last coutact with the Penumbra will be visible at all the stations in the following table.

The following table gives the local mean astronomical time at which the above named phases occur:

PHASE.	Halifax	Fredericton	Quebec	Montreal	Kingston	Toronto	London
Last contact with the Shadow...	h. m. 8 9.4	h. m. 7 59.3	h. m. ...	h. m. ...	h. m. . .	h. m. ...	h. m. . .
Last contact with the Penumbra.	9 8.0	8 57.9	8. 37.6	8 28.0	8 16.3	8 4.9	7 57.2

V.—A partial eclipse of the Sun, July 27, 1870, invisible in Canada.

VI.—A total eclipse of the Sun, December 21–22, 1870, visible (as a partial one) in some parts of Canada.

From a point in or near Halifax, in latitude 44° 44′ N. and longtitude 4h. 14m. 44s. W.

The sun rises partially eclipsed.

The magnitude of the eclipse at sunrise 0·205 (Sun's diameter = 1).

Last contact occurs December 21, 19h. 55·5m. mean astronomical time at Halifax.

Angle from the North Pole at last contact 80° towards the East (for direct image).

As seen from a point in or near Fredericton, in lat tude 46° 3′ N. and longitude 4h 24m. 32sec. a space of about ten seconds of arc will intervene between the limbs of the Sun and Moon at the time of sunrise.

The eclipse will be invisible at Quebec and Toronto.

METEOROLOGICAL INTELLIGENCE.

—From the Records of the Montreal Observatory, lat. 45° 31 North; Long. 4h. 54m. 11 sec. West of Greenwich, and 182 feet above mean sea level,—For Nov., 1869,—By CHAS. SMALLWOOD, M.D., LL.D., D.C.L.

DAYS.	Barometer corrected at 32°			Temperature of the Air.			Direction of Wind.			Miles in 24 hours.
	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	7 a.m.	2 p.m.	9 p.m.	
1	29.861	29.914	30.019	39.6	32.6	33.0	S W	S W	S W	78.21
2	30.049	30.225	.261	34.1	40.0	36.1	S W	S W	S W	80.00
3	.126	.049	.050	36.0	42.6	40.2	S W	S W	S W	71.11
4	.000	29 873	29.775	38.3	66.2	45.6	S W	S W	S W	67.29
5	29.561	.599	.610	48.2	52.3	47.2	S W	S W	S W	67.24
6	.611	.672	.701	46.0	47.6	36.0	S W	whyN	W	102.29
7	.445	.212	.211	50 1	29.7	28.0	N E	N E	NbyE	114.11
8	.151	.299	.411	25.1	32.0	29.9	W	W	W	247.10
9	.501	.511	.560	26.9	32.0	31.9	W	W	W	211.44
10	.620	.649	.749	29.1	31.0	28.0	W	W	W	104.00
11	.752	.759	.772	21.3	32.0	27.2	W	W	W	97.74
12	.800	.911	.948	26.0	32.0	28.7	W	W	W	101.00
13	30.050	30.062	30.100	25.9	40.0	29.9	W	W	W	99.74
14	.030	29.992	29.990	29.0	29.1	25.6	N E	N E	N E	87.20
15	29.948	.998	30.011	23.1	25.5	23 0	W	W	W	91.00
16	30 801	30.197	.225	20.9	29.9	22.9	Nby W	Nby W	Nby W	157.74
17	29.660	29.510	29.315	24 0	52.1	31.9	N E	N E	N E	97 10
18	.251	.772	.851	28.1	50.2	25.9	W	W	W	211.24
19	30.017	30.001	.952	24 6	32 1	39.0	W	N E	N E	304.10
20	29.550	29.422	.964	33.0	45.6	34 7	E	E	W	91.44
21	.801	.917	30.000	26.2	28.3	24.1	W	W	W	199.20
22	30.201	30.157	.148	12.2	31.3	23.0	W	W	W	89.94
23	29.951	29.996	.021	23.0	26.2	25.2	N E	N E	N E	104.21
24	30.257	30.372	.391	24.0	30.4	22.0	W	N	Nby W	65.10
25	.462	.412	.375	11.8	21.9	20.2	W	Nby W	W	77.00
26	.311	.247	.191	15.6	22.4	21.7	N E	N E	N E	94.10
27	29.921	29.910	29 850	21.7	24.7	23.0	N E	N E	N E	70.44
28	.961	30.011	30.042	24.2	32.0	26.0	W	W	W	81.11
29	30 060	.042	.000	26.5	32.1	31.9	W	W	W	97.10
30	59.558	29.541	29.575	35.0	38.1	38.4	S W	S W	S W	77.20

REMARKS.

The highest reading of the Barometer was on the 25th, and indicated 30.462 inches; the lowest was on the 8th, and was 29.151, giving a monthly range of 1.311 inches.

The highest temperature was on the 4th, and was 66° 2′; the lowest occurred on the 25th, and was 11° 1′, givinga monthly range of 55° 1′. The mean temperature was 30° 25′, which is 2° lower than the *Isotherm* for Montreal for the month of November, deduced from a long series of observations.

Rain fell on three days amounting to 0.654 inches. Snow fell on nine days, amounting to 13.96 inches which, added to 6.49 inches which fell in October, gives 20 45 inches, which is a very large amount for the season.

— Meteorological Observations taken at Quebec, during month of November, 1869; Latitude 46° 48′30″ North; Longitude 71° 12′15″ West; Height above St. Lawrence 230 feet,—by Sergt. John Thurling, A. H. C., Quebec.

Barometer, highest reading of, was on the 25th........	30.225 inches.
" lowest " " 7th..............	28.667
" range of pressure................	1.558
" mean for month (reduced to 32°).........	29.603
Thermometer, highest reading on the 4th..............	53.0 degrees.
" lowest " " 25th............	7.8
" range in month........................	45.2
" mean for month........................	29.1
" Maximum in Sun's rays, mean of (black bulb.)	44.5
" Minimum on Grass, mean of,................	23.8
Hygrometer, mean of dry bulb........................	29.3
" " wet bulb........................	27.4
" " dew point........................	20.6
" elastic force of vapour..................	.111 inches.
" vapour in a cubic foot of air..............	1.3 grains.
" " required to saturate do...........	0.6
" mean degree of humidity (Sat. 100)......	68
" average weight of a cubic foot of air.......	562.0 grains.
Cloud, mean amount of, (0-10)........................	8.1
Ozone, " "	2.4
Wind, general direction..............................	S.W. and W.
" mean daily horizontal movement...............	143.2 miles.
Rain, number of days it fell..........................	3
" Amount collected on ground...................	0.27 inches.
Snow, number of days it fell..........................	16

ADVERTISEMENTS.

THE JOURNAL OF EDUCATION,

FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

The Journal of Education,—published under the direction of the Hon the Minister of Public Instruction and edited by H. H. MILES, Esq , LL.D., D.C.L. and P. DELANEY, Esq., of that Department,—offers an advantageous medium for advertising on matters appertaining exclusively to Education or the Arts and Sciences.

TERMS.—Subscription per annum $1.00; Public School Teachers *half price;* School-Boards &c., *free.*

Advertising.—One insertion, 8 lines or less $1.00, over 8 lines, 10 cents per line; Standing advertisements at reduced charges, according to circumstances, but not less than $10 per annum.

Public School Teachers advertising for situations, *free.* School-Boards &c., *free.*

All communications relating to the *Journal* to be addressed to the Editors.

PRINTED BY EUSÈBE SENÉCAL, MONTREAL.

EDUCATIONAL ALMANAC, PROVINCE OF QUEBEC, FOR 1869.

JANUARY.

This month takes its name from the God Janus, to whom it was devoted.

RETIRED TEACHERS must apply for pension between the 1st of this month and the 1st April.

DAYS.		REMARKABLE EVENTS, &c.
Frid	1	CIRCUMCISION. Holiday of obligation. Quebec Mercury estab., 1805.
Satur	2	**Semi-Annual Reports Due.** Burke born, 1730.
SUN	3	*2nd Sunday after Christmas.* Cicero born B.C. 107.
Mond.	4	Sir Isaac Newton born, 1642. War between French and Eng. Col., 1690.
Tuesd	5	Vigil of the Epiphany. Duke of York died, 1827. Ed. Conf. d., 1066.
Wedn.	6	EPIPHANY, feast of obligation. Benjamin Franklin born, 1706.
Thurs	7	Princess Charlotte born, 1796. Calais taken, 1558.
Frid	8	**Laval University.** 2nd term commences. Galileo died, 1642.
Satur	9	Lord Nelson b., 1806. (11) [illegible] cond. to death at Montreal, 1839.
SUN	10	*1st Sunday after Epiphany.* Sir Chs. Bagot arrived in Canada, 1842.
Mond	11	Linnæus died, 1778. 11th Prov. Parl. votes £1,200 for cultiv. of hemp.
Tuesd	12	Catholics arrived first in Maryland, 1632. Coron. of Q. Eliz., 1559.
Wedn	13	*Times Newspaper* established, 1785. McKenzie on Navy Island, 1838.
Thurs	14	Halley, Astronomer, died, 1742. Oxford Lent term begins.
Frid	15	British Museum op., 1759. Tricolore, adopt. as N. Flag of France, 1794.
Satur	16	L. J. Papineau elected Speaker, 1817. Battle of Corunna, 1809.
SUN	17	*2nd Sunday after Epiphany.* Holy Name of Jesus. Mozart born, 1756.
Mond.	18	Mgr. Denault died, 1806. Mutiny of the military at Madrid, 1835.
Tuesd	19	James Watt, Inv. of St. Engine, b., 1736. 1st Eng. Parliament, 1265.
Wedn.	20	Capture of the Dutch fleet by the French hussars, 1795.
Thurs	21	Louis XVI beheaded, 1793. Vaccination introduced, 1799.
Frid.	22	Lord Byron born, 1788. Comm. treaty between France and Eng., 1860.
Satur	23	Marriage of B. V. M. Duke of Kent died, 1820. Pitt died, 1806.
SUN	24	*Septuagesima Sunday.* Burning of Chateau St. Louis, 1834.
Mond	25	Conversion of St. Paul. Princess Royal married, 1858.
Tuesd.	26	(25) Consecration of Mgr. Lartigue, 1st Bishop of Montreal, 1821.
Wedn	27	Mgr. Plessis, Bp. of Quebec, 1806. Greece declared independent, 1822.
Thurs	28	Peter the Great died, 1725. Henry VIII died, 1547.
Frid	29	**Teachers' Convention.** (Jacques-Cartier Normal School.)
Satur	30	**Teachers' Convention.** (Laval Normal School.)
SUN	31	*Sexagesima Sunday.* Cape Horn, doubled, 1616.

FEBRUARY.

Februarius, from *Februa*, name of the sacrifices which took place during this month, was the last month of the year during the earlier ages of Rome, but the *Decemvirs* placed it next to January.

DAYS.		REMARKABLE EVENTS, &c.
Mond	1	Charlevoix died, 1761. Dr. Lemprière (Auth. Clas. Dic.) d., 1788.
Tuesd	2	**Meeting of the Boards of Examiners.** P. of the B. V., C. Day.
Wedn	3	Union of the Canadas, 1841. The Indp. of Greece recognized, 1830.
Thurs	4	Discovery of electricity, 1469. (4) Occupation of Seville, 1810.
Frid.	5	General earthquake in Canada, 1663. Sir Robert Peel born, 1788.
Satur	6	Death of Charles II., and accession of James II., 1685.
SUN	7	*Quinquagesima Sunday.* Prince of Wales visited the Pope, 1859.
Mond	8	Mary, Queen of Scots, beheaded, 1587. Royalty abol. in England, 1649.
Tuesd	9	SHROVE TUESDAY. Canada ceded to G. Britain, 1763.
Wedn	10	ASH WEDNESDAY. Queen Vict. m., 1840. Sir D. Brewster d., 1868.
Thurs	11	London University chartered, 1826.
Frid	12	Lewis, arrested at Prescott, was executed at Kingston, 1839.
Satur	13	Revolution in England, 1688. Massacre of Glencoe, 1692.
SUN	14	*1st Sunday in Lent.* St. Valentine, Bishop and Martyr (A. D. 270).
Mond	15	Pope driven from Rome, 1798. Cardinal Wiseman died, 1865.
Tuesd	16	Hotel-Dieu founded at Montreal, 1644. Dr. Kane, Arctic exp., d., 1857.
Wedn	17	*Fast. Ember Day.* Russians defeated at Eupatoria, 1855.
Thurs	18	Luther died, 1546. Canada settled by the French, 1534.
Frid	19	*Fast. Ember Day.* Lundhill colliery explosion, 187 men killed, 1857.
Satur	20	*Fast. Ember Day.* American Independence acknowledged, 1783.
SUN	21	*2nd Sunday in Lent.* Creation of the Superior Council at Quebec, 1663.
Mond	22	Nap. esc. from Elba, 1815. Cap. of Ogdensb. 1813. Washington b., 1732.
Tuesd.	23	Handel born, 1684. Sir Joshua Reynolds, died, 1792.
Wedn	24	St. Matthias, Ap. & Martyr. (26) Hon. Sir L. H. LaFontaine, d., 1864.
Thurs.	25	Peace Conf. at Paris, 1856. Deaf and dumb School at Quebec, 1832.
Frid	26	Thomas Moor, poet, d., 1852. Gov's Mes. to L. C. Leg. on Educ. 1792.
Satur	27	Sir John Colborne, Governor, 1838. Earthquake at Lisbon, 1798.
SUN	28	*3rd Sunday in Lent.* Indian mutiny commenced, 1857.

MARCH.

[Martius] was the first month of the Romulean year, and was so named because Romulus dedicated it to Mars.

DAYS.		REMARKABLE EVENTS, &c.
Mond	1	St. David's Day. (3) Louis Philippe escpd. to England, 1848.
Tuesd	2	St. Chad. Pothier died, 1772. John Wesley died, 1791.
Wedn	3	Inauguration of the Jacques-Cartier and McGill Normal Schools, 1857.
Thurs	4	First American Congress, 1789. Lincoln elected Presid. of U. S., 1861.
Frid	5	Boston massacre, 1770. Thames Tunnel opened, 1843.
Satur	6	Michael Angelo born, 1474. New South Wales discovered, 1606.
SUN	7	*4th Sunday in Lent.* Demonts and Champlain sail from Havre, 1604.
Mond	8	Layard, Antiquarian, born, 1817. William III, died, 1702.
Tuesd	9	First elections to the United Parliament of Canada, 1841.
Wedn	10	Nap. at Lyons, 1815. Prince of Wales m., 1863. Treaty of Paris, 1763.
Thurs	11	Napoleon 1st m. Marie-Louise, 1810. First daily newsp. print., 1702.
Frid	12	Tuscany annexed to Sardinia, 1860. Desjardins Canal accident, 1857.
Satur	13	[illegible] beheaded, 1858. 13,000 houses burnt in Peru, 1701.
SUN	14	*Passion Sunday.* Cæsar invades Eng., 55 B.C. V. Emm. born, 1820.
Mond	15	Death of Jean Joseph Careau, 1800. Capture of Lucknow, 1858.
Tuesd	16	Prince Imperial of France born, 1856. Duchess of Kent died, 1861.
Wedn	17	St. Patrick's Day. Gr. Banquet at Ottawa to Hon. T. D. McGee, 1868.
Thurs	18	Princess Louisa born, 1848. Sir R. Walpole died, 1745.
Frid	19	Feast of St. Joseph, 1st Patron of the country. Nankin taken, 1853.
Satur	20	Sir Isaac Newton died, 1727. Great eclipse of the sun in England, 1140.
SUN	21	*Palm Sunday.* Imprisonment of Mr. Taschereau, 1810.
Mond	22	Solemnity of St. Joseph. The Recollets arrive in Canada, 1615.
Tuesd	23	Revolution in Greece, 1821. Treaty of Vienna, 1815.
Wedn	24	Savoy annexed to France, 1860. Queen Elizabeth died, 1603.
Thurs	25	HOLY THURSDAY. Burning of the Sem. of Quebec, 1865.
Frid	26	GOOD FRIDAY. Founding of Quebec Seminary, 1663.
Satur	27	HOLY SATURDAY. Amer. civil war com., 1861. Peace of Amiens, 1802.
SUN	28	EASTER SUNDAY. Canada ceded to France, 1632. Raphael b., 1483.
Mond	29	John Keble, died, 1866. (30) Siege of St. Jean d'Acre, 1799.
Tuesd	30	Iroquois signally defeated on Place d'Armes, Montreal, 1644.
Wedn	31	Hayden born, 1732. Beethoven died, 1827.

APRIL.

April, *Aprilis*, derived from the word *aperire*, to open, because, in this month, the earth seems to open and bring forth fresh products.

DAYS.		REMARKABLE EVENTS, &c.
Thurs	1	**Teachers' Pension List Closed.** Opening of Paris Exh., 1867.
Frid.	2	Battle of Copenhagen, 1801. R. Cobden died, 1865.
Satur.	3	Mr J. Lenoir, an officer of this Department, died, 1861.
SUN	4	*1st Sunday after Easter (Low Sunday).* Goldsmith died, 1774.
Mond.	5	Canada discovered, 1493. Princess Victoria of Hesse, born, 1863.
Tuesd.	6	**Laval University,** com. of 3rd term. Dep. of Sir G. Provost, 1815.
Wedn	7	Decimal system estab. in France, 1795. Hon. T. D. McGee, ass. 1868.
Thurs	8	Abdication of Napoleon, 1814. King of Denmark born, 1818.
Frid.	9	Mgr. Pontbriand, Bishop of Quebec, 1741. Lord Bacon, died, 1626.
Satur.	10	Maximilian accepts the crown of Mexico, 1864. Cath. Emanc. Bill, 1829.
SUN	11	*2nd Sunday after Easter.* Canning born, 1770. Holy Family, J. M. J.
Mond.	12	Gold disc. in Australia, 1851. Princess Frederica of Prussia, b., 1866.
Tuesd.	13	Funeral of Hon. T. D. McGee, 1868. Handel died, 1759.
Wedn	14	Assass. of President Lincoln, 1865. Princess Beatrice, born, 1857.
Thurs.	15	Mutiny at Spithead, 1797. Oxford term begins.
Frid.	16	Franklin died, 1790. Battle of Culloden, 1746.
Satur	17	Napoleon III visited England, 1855. Brock's monument dest., 1840.
SUN	18	*3rd Sunday after Easter.* American Revolution, 1775.
Mond.	19	Lord Byron died, 1824. (18) Patronage of St. Joseph.
Tuesd	20	Napoleon III. born, 1808. 1st voyage of Jacques-Cartier, 1534.
Wedn.	21	Congregation of Notre Dame founded at Montreal, 1660.
Thurs	22	Garibaldi and sons leave London, 1864. Odessa bombarded, 1854.
Frid.	23	St. George, Martyr. Shakspeare died, 1616.
Satur	24	Bank of Eng. founded, 1694. Edinburgh University chartered, 1582.
SUN	25	*4th Sunday after Easter.* St. Mark. Princess Alice born, 1843.
Mond	26	Ursulines of Three Rivers estab., 1697. Guillotine first used, 1792.
Tuesd.	27	Treaty of Paris, ceding sovereignty of Elba to Napoleon I, 1814.
Wedn.	28	Second Battle of Plains of Abraham, 1760. W. Pitt born, 1759.
Thurs	29	Franklin, Chase & Carroll at Montreal, 1776. War with France, 1803.
Frid.	30	Louisiana ceded to the U. S., 1803. G. Washington sworn Pres., 1789.

MAY.

Dedicated to *Maia*, mother of Mercury, messenger of the gods.

The apportionment of the assessment is made between the 1st of this month and the 1st of July, and becomes due after 30 days' notice.

DAYS.		REMARKABLE EVENTS, &c.
Satur	1	Consecration of Mgr. Langevin, Bishop of Rimouski, 1867.
SUN	2	*5th Sunday after Easter. Rogation.* M. Talon, 1st Int. in Can., 1665.
Mond	3	Pope died, 1714. Meyerbeer died, 1864. Thomas Hood, poet, d., 1845.
Tuesd	4	Siege of Quebec raised, 1776. Irish rebellion commenced, 1798.
Wedn.	5	Napoleon died, 1821. Mr. de Mésy, died, 1665.
Thurs.	6	ASCENSION DAY. Port Royal (Ann.) fd. by Demonts & Champlain.
Frid	7	Proclam. of div. U. & L. Can. and div. of L. Can. into Counties, 1792.
Satur	8	Paper duty abolished, 1860. Battle of Rio Grande, 1846.
SUN	9	*Sunday after Ascension.* 1st Lower Canada Parliament prorogued, 1793.
Mond.	10	Pontifical Govmt. reestab. at Rome, 1814. Jeff. Davis arrested, 1865.
Tuesd	11	William Pitt died, 1778. Massacre at Delhi, 1857.
Wedn	12	Inauguration of Laval Normal School, 1857. Strafford beheaded, 1641.
Thurs.	13	Henry Grattan died, 1820. Nat. Monument to P. Albert com., 1861.
Frid.	14	Montcalm arrived in Canada, 1756. First pub. of *Illus. L. News*, 1842.
Satur	15	*Fast.* D. O'Connell died, 1847. Edmund Kean died, 1833.
SUN	16	PENTECOST—WHIT SUNDAY. Eruption, Mount Ætna, 8 vill. d., 1830.
Mond.	17	WHIT MONDAY. Maisonneuve founded Montreal, 1642.
Tuesd	18	Mass celebrated for the 1st time at Montreal by Père Vimond, 1642.
Wedn	19	*Fast. Ember Day.* Sir Charles Bagot died at Kingston, Ont., 1843.
Thurs	20	Christopher Columbus died, 1506. Lafayette died, 1834.
Frid	21	*Fast. Ember Day.* M. Edgeworth died, 1849.
Satur	22	*Fast. Ember Day.* Baronetcies first created in England, 1611.
SUN	23	*Trinity Sunday.* Establishment of Joliette College, 1846.
Mond	24	THE QUEEN'S BIRTH DAY. (25) Princess Helena born, 1846.
Tuesd	25	Departure of the French fleet from Toulon for Algiers, 1830.
Wedn.	26	Augustine, first Bishop of Canterbury (A. D. 604).
Thurs.	27	CORPUS CHRISTI. Venerable Bede born (A. D. 735). Calvin d., 1564.
Frid	28	**Teachers' Convention.** (Jacques-Cartier Normal School).
Satur.	29	**Teachers' Convention.** (Laval Normal School.)
SUN	30	*1st Sunday after Trinity and 2nd after Pentecost.* Chs. II. rest. 1660.
Mond.	31	Cholera in America, 1832. (28) Grt. fire at Quebec, 1200 hs. d., 1845.

JUNE.

Consecrated to *Juno*, consort of Jupiter, the sovereign of the gods.

The half-yearly reports are to be made up in the course of this month.

DAYS.		REMARKABLE EVENTS, &c.
Tuesd	1	Arr. of Abbe de Queylus, Gd. Vic. of Rome, 1644. Fenian inv., 1866.
Wedn.	2	Gordon Riots, 1780. Occup. of Milan, 1800. Bat. of Ridgeway, 1866.
Thurs	3	Recollets establish their House at Quebec, 1620. Cobden born, 1804.
Frid	4	Battle of Magenta, 1859. George III born, 1738.
Satur	5	King of Hanover born, 1791. (6) Cavour died, 1861.
SUN	6	*3rd Sunday after Pentecost.* Battle of Burlington, 1813.
Mond.	7	Violent shock of Earthquake in Jamaica, 1868.
Tuesd	8	Inauguration of Toronto University, 1843. Nova Scotia settled, 1622.
Wedn.	9	**Council of Public Instruction Meets.**
Thurs	10	Attempt to shoot the Queen, by Oxford, 1840. Syd. Palace op., 1854.
Frid.	11	St. Barnaba's Day. Sir J. Brook, K.C.B. Rajah of Sarawak, d., 1868.
Satur	12	Emp. Maximilian enters Mexico, 1864. Corsica taken by France, 1746.
SUN	13	*4th Sunday after Pentecost.*
Mond.	14	Battle of Marengo, 1800. Battle of Naseby, 1645.
Tuesd.	15	Mississippi discovered by Joliette, 1673. Magna Charta signed, 1215.
Wedn.	16	Election of Pius IX, 1846. Duke of Marlborough died, 1722.
Thurs	17	John Wesley born, 1703. United States declare war against Eng., 1812.
Frid.	18	Battle of Waterloo, 1815. Inauguration of Victoria College, 1836.
Satur.	19	Maximilian, Emperor of Mexico, shot, 1867. William IV died, 1837.
SUN.	20	*5th Sunday after Pentecost.* Departure of Governor Craig, 1811.
Mond.	21	Q. Victoria procld., 1837. 1st N. Paper (Q. Gaz.) appears in Can. 1764.
Tuesd	22	Champlain arrived at Quebec, 1st time, 1603. Grt. fire in Lond., 1861.
Wedn.	23	Trial of Queen Caroline, 1820. Capitulation of Louisburg, 1745.
Thurs.	24	St. John Baptist's Day. Midsummer-Day.
Frid	25	Battle of Bannockburn, 1314. Mass 1st celebrated at Quebec, 1615.
Satur	26	Founding of the 1st Eng. Colony in Virginia, 1585. George IV d., 1830.
SUN	27	*6th Sunday after Pentecost.* Erection of *Bon Pasteur* at Montreal, 1844.
Mond	28	Queen Victoria crowned, 1838. Second great fire at Quebec, 1845.
Tuesd	29	Sts. Peter and Paul. (30) Rome captured by the French, 1849.
Wedn	30	Great Comet, 1661. Edict of Nantes, 1598.

JULY.

[Formerly] named *Quintilis*, received the name of *Julius*, under the consulate of Antony, in memory of Julius Cæsar.

[Election] of School Commissioners and Trustees. Reports of colleges and institutions of superior education must be made this month.

DAYS.		REMARKABLE EVENTS, &c.
Thurs	1	**Semi-An. Reports due. Also Rep. of Col. and Academies.**
Frid	2	(1) Dominion Day. Sir Robert Peel died, 1850.
Satur	3	J. Cartier ent. Bay of Chaleurs, 1534. Quebec fd. by Champlain, 1608.
SUN	4	*7th Sunday after Pentecost.* Declaration of Independence, U. S., 1776.
Mond	5	(7) Battle of Carillon gained by Montcalm, 1758.
Tuesd	6	Bat. of Wagram, 1809. (1) Fort Necessity cap. by French troops, 1754.
Wedn	7	Sheridan d., 1816. Mulready d., 1863. (4) Death of d'Iberville, 1706.
Thurs	8	Edmund Burke died, 1797. Braddock defeated, 1755.
Frid	9	Departure of Prince of Wales for America, 1860. H. Hallam, b. 1777.
Satur	10	First Parliament of Lower Canada meets, 1792. Calvin born, 1509.
SUN	11	*8th Sunday after Pentecost.* Arrival of Mr. d'Argenson, 1658.
Mond	12	**Laval University.** 3rd term ends.
Tuesd	13	Quebec erected into an Archbishopric, 1844.
Wedn	14	Capture of the Bastile, 1789. Marat ass. by Charlotte Corday, 1793.
Thurs	15	St. Swithin's Day (A. D. 971).
Frid	16	1st French Rev., 1789. Mass 1st celeb. at Bout de l'Ile, Montreal, 1615.
Satur	17	The Acadians dispersed, 1755. Cawnpore retak. by Havelock, 1857.
SUN	18	*9th Sunday after Pentecost.* Capture of Gaeta, 1806.
Mond	19	Buenos-Ayres declared independent, 1816.
Tuesd	20	Margaret, Virgin and Martyr, at Antioch (A. D. 278).
Wedn	21	Battle of the Pyramids, 1798. 1st Battle of Bull Run, 1861.
Thurs	22	S. Mary Magdalen. Battle of Salamanca, 1812.
Frid	23	Union of the Canadas, 1840. Prince of Wales at St. John N. F., 1860.
Satur	24	Gibraltar taken, 1704. Battle of Aboukir, 1799.
SUN	25	*10th Sunday after Pentecost.* Grt. Conf. with Indians at Montreal, 1701.
Mond	26	Duke of Richmond, Governor, lands at Quebec, 1818.
Tuesd	27	French Revolution, 1830. (31) Ignatius Loyola died, 1556.
Wedn	28	Death of Hon. Judge Morin, 1865. Robespierre guillotd., Paris, 1794.
Thurs	29	Quebec surrendered to the English, 1st time, 1629.
Frid	30	Sir Etienne Paschal Taché died, 1865. William Penn died, 1718.
Satur	31	**List of Superior Education Grant Closes.**

AUGUST.

At first named *Sextilis*, because it was the 6th month of the Romulean calendar. The name of *Augustus* was given to it in honor of Augustus, the Roman Emperor.

DAYS.		REMARKABLE EVENTS, &c.
SUN	1	*11th Sunday after Pentecost.* Arr. of the Ursul. and Hospitalières, 1639.
Mond.	2	(3) Columbus set sail from Palos, 1492.
Tuesd.	3	**Meeting of the Boards of Examiners.**
Wedn	4	Visit of Prince William Henry to Canada, 1787.
Thurs	5	Q. Victoria visited Cherbourg, 1858. Transatlantic cable laid, 1858.
Frid.	6	Pius VII reestab. the ord. of the Jesuits, 1814. Pr. Alfred born, 1844.
Satur	7	NAME OF JESUS. Queen Caroline died, 1821.
SUN	8	*12th Sunday after Pentecost.* Canning died, 1827. Ed. Burke, d., 1797.
Mond	9	First message by Atlantic Telegraph, 1858.
Tuesd	10	J. Cartier ent. Gulf of St Lawrence, 1535. Bat. of Lake Champlain, 1814.
Wedn	11	Greenwich Observatory established, 1675. Dog days end.
Thurs.	12	Napoleon banished to St. Helena, 1815. George IV born, 1762.
Frid.	13	Prince Edward (Father of Queen Victoria) landed at Quebec, 1791.
Satur.	14	*Fast.* Lord Clyde died, 1863. First book printed, 1457.
SUN	15	*13th Sunday after Pentecost.* ASSUMPTION of B. V.
Mond.	16	Capture of Detroit by English and Canadian troops, 1812.
Tuesd.	17	M. Olier formed the Montreal Company, 1640.
Wedn.	18	Prince of Wales at Quebec, 1860. Steamboats invented, 1807.
Thurs.	19	First steamboat shot the Lachine Rapids, 1840.
Frid.	20	Ashburton Treaty, 1842. Dr. Maginn died, 1842.
Satur.	21	Battle of Vimiera, 1808. Dr. Adam Clark died, 1832.
SUN	22	*14th Sunday after Pentecost.* Burning of Constantinople, 1782.
Mond.	23	American war commenced, 1775. Duke of Buckingham assass., 1628.
Tuesd.	24	St. Bartholomew. Prince of Wales at Montreal, 1860.
Wedn.	25	Lachine massacre, 1689. Louis Philippe died, 1850.
Thurs	26	Prince Consort born, 1819. Lord Gosford, Governor, arrived, 1835.
Frid	27	**Teachers' Convention,** (Jacques Cartier Normal School).
Satur	28	**Teachers' Convention,** (Laval Normal School).
SUN	29	*15th Sunday after Pentecost.* (28) Duke of Richmond died, 1819.
Mond.	30	The Royal George sunk at Spithead, 1782. W. Paley born, 1743.
Tuesd	31	John Bunyan died, 1688. (27) Revolt in Belgium, 1837.

SEPTEMBER.

Seventh month of the Romulean year.

From the 1st of this month to the 1st of October, the census of children of school age is to be taken and reported to the Minister of Public Instruction within 10 days after 1st of October.

DAYS.		REMARKABLE EVENTS, &c.
Wedn	1	Cartier discovered the Saguenay, 1535.
Thurs	2	(1) Eclipse of the sun, eleven twelfths of disc obscured at Quebec, 1663.
Frid.	3	Laying of the first stone of Parish Church, Montreal, 1823.
Satur.	4	Calais surrendered, 1347. Battle of Worcester, 1651.
SUN	5	*16th Sunday after Pentecost.* First Congress at Philadelphia, 1774.
Mond.	6	Flight of Francis II, King of Naples, 1860. Lord Metcalf died, 1846.
Tuesd	7	Dr. S. Johnson, born, 1709. Battle of Moscow, 1812.
Wedn.	8	NATIVITY OF B. VIRGIN. Capitulation of Montreal, 1760.
Thurs.	9	The Lord Bishop of Montreal and Metropolitan of Canada d., 1868.
Frid	10	Battle of Flodden Field, 1513. Battle on Lake Erie, 1813.
Satur	11	Battle of Malplaquet, 1709. Hungarian Revolution, commenced 1848.
SUN	12	*17th Sunday after Pentecost.* Battle of Baltimore, 1814.
Mond	13	Battle of the Plains of Abraham,—Wolf & Montcalm died, 1759.
Tuesd	14	Cartier arrived at Stadacona, 1535. Duke of Wellington, died, 1852.
Wedn	15	*Fast. Ember Week.* **Laval University,** 1st. term commences.
Thurs.	16	Fahrenheit died, 1736. (15) Mgr. de Mornay, Bishop of Quebec, 1728.
Frid	17	*Fast. Ember Week.* Reorganization of the Polytechnic School, 1822.
Satur.	18	*Fast. Ember Week.* Capitulation of Quebec, 1759.
SUN.	19	*18th Sunday after Pentecost.* Lord Sydenham died at Kingston, 1841.
Mond.	20	Peace Congress of Brussels, 1848. Battle of Alma, 1854.
Tuesd.	21	St. Matthew's Day. Inauguration of Laval University, 1854.
Wedn.	22	Theodore Hook born, 1788. George III crowned, 1761.
Thurs.	23	Revolution in Belgium, 1830. (24) Arrival of Lord Dorchester, 1793.
Frid.	24	England recognized the independence of the United States, 1783.
Satur	25	Archbishop Turgeon, died at Quebec, 1867.
SUN.	26	*19th Sunday after Pentecost.* Capture of Philadelphia, 1777.
Mond	27	Lord Nelson born, 1758. Peace between England & United S., 1783.
Tuesd.	28	Consecration of Mgr. Blanchet, Bishop of Nesqually, 1846.
Wedn	29	St. Michael. Invasion of Pontifical Territory, by Garibaldi, 1867.
Thurs	30	St. Jerome (A. D. 420). Richard III, deposed.

OCTOBER.

Eighth month of the Romulean year. It received under Antoninus, the name of *Faustinus*, in honor of Faustina, his wife; Commodus named it *Invictus*; Domitianus *Domitianus*; but the people continued giving it the name of *October*.

DAYS.		REMARKABLE EVENTS, &c.
Frid.	1	Wheat first sown in Canada, 1648. Pierre Corneille died, 1684.
Satur.	2	Telegraph estab. between Montreal & Quebec, 1847. Coleridge b. 1772.
SUN.	3	*20th Sunday after Pentecost.* Solemnity of St. Michael.
Mond	4	(3) Cartier gave the name Mont-Real to Hochelaga, 1535.
Tuesd.	5	The Pacific discovered by Vasco Nunes, 1513.
Wedn.	6	Peace with the United States, 1783. (7) Edgar Allan Poe, poet, d., 1849.
Thurs.	7	Confederate Steamer Florida captured, 1864.
Frid.	8	[illegible]
Satur.	9	Bat. of Savannah, 1779. (12) Return of Gov. Frontenac to Queb., 1689.
SUN	10	*21st Sunday after Pentecost.* Maternity of the B. Virgin.
Mond.	11	**School Census Due.** Battle of Camperdown, 1797.
Tuesd.	12	America discovered by Christopher Columbus, 1492.
Wedn.	13	**Council of Public Instruction Meets.** Canova d., 1822.
Thurs.	14	Fire in Quebec, 2500 hs. burnt, 1866. (15) Letitia E. Landon d., 1838.
Frid.	15	English laws promulgated in Upper Canada, 1792.
Satur.	16	Phipps appr. before Quebec, 1690. Lord Palmerston died, 1865.
SUN.	17	*22nd Sunday after Pentecost.* Siege of Sebastopol commenced, 1854.
Mond.	18	St. Luke Evangelist. (20) Great eruption of Vesuvius, 1857.
Tuesd.	19	Battle of Leipsic, 1813. Raid on St. Albans, 1864.
Wedn.	20	Departure of Prince of Wales for America, 1860.
Thurs.	21	Phipps defeated at Quebec, 1690. Battle of Trafalgar, 1805.
Frid.	22	Moscow retaken by Russians, 1812. Locke died, 1704.
Satur.	23	Phipps finally repulsed, 1690. Sir John Colborne leaves Canada, 1839.
SUN.	24	*23rd Sunday after Pentecost.* First Baptism in Canada, 1627.
Mond.	25	Lord Macaulay born, 1800. Battle of Agincourt, 1415.
Tuesd.	26	Hogarth died, 1764. Battle of Chateauguay, 1813.
Wedn.	27	Great fall of snow at Montreal, 1843. Captain Cook born, 1728.
Thurs.	28	Attempt to abolish the French language in Canada, 1796.
Frid.	29	Government confiscates the property of the Jesuits, 1800.
Satur	30	Battle of Fort Erie, 1812. Mgr. Bourget born, 1799.
SUN.	31	*24th Sunday after Pentecost. Fast.* All Hallow's Eve.

NOVEMBER.

Ninth month of the Romulean year.

[Demands] for supplementary aid to poor Municipalities must be transmitted to the Ministry of Public Instruction by the first of this month.

DAYS.		REMARKABLE EVENTS, &c.
Mond	1	ALL SAINTS' DAY. **Applications for poor Munic. Due.**
Tuesd.	2	ALL SOULS' DAY. **Boards of Examiners Meet.**
Wedn.	3	Seat of Government removed from Kingston to Montreal, 1843.
Thurs.	4	Martial Law in Montreal, 1838.
Frid	5	Gunpowder Plot, 1605. Battle of Inkermann, 1854.
Satur	6	Meeting of Confederate Parliament of Canada, 1867.
SUN	7	*25th Sunday after Pentecost.* First Newspaper, 1663.
Mond	8	Milton died, 1674. (7) Brothers of Christian Sch. in Montreal, 1837.
Tuesd	9	Prince of Wales born, 1841. Lord Mayor's Day.
Wedn	10	Martin Luther born, 1483. Beauharnois affair, 1838.
Thurs	11	2nd Parliament meets at Quebec, 1793. Arrests at Quebec, 1838.
Frid	12	Charles Kemble died, 1854. Rossini died, 1868. Baxter born, 1615.
Satur	13	Curran died, 1817. William Etty, painter, died, 1849.
SUN	14	*26th Sunday after Pentecost.* Montgomery before Quebec, 1775.
Mond	15	Arnold landed at Quebec, 1775. Arrival of Sister Bourgeois, 1653.
Tuesd	16	Arrests in Montreal, 1837. Affair of Prescott, 1837.
Wedn	17	Lucknow finally relieved, 1857. Affair of Longueuil, 1837.
Thurs	18	Proclamation of the new Constitution of Canada, 1791.
Frid	19	Departure of Cortes for Mexico, 1518. Chs. I of England born, 1600.
Satur	20	Lord Elgin died, 1863. Battle of Chrysler's Farm, 1813.
SUN	21	*27th Sunday after Pentecost.* Princess Royal born, 1840.
Mond	22	St. Cecilia. The Ursulines take poss. of their Conv. at Quebec, 1614.
Tuesd	23	Battle of St. Denis, 1837. U. S. Banks susp. spec. payment, 1860.
Wedn	24	The Pope driven from Rome, 1848. John Knox, Reformer, died, 1572.
Thurs	25	Gen. Havelock died, 1857.
Frid	26	Marshal Soult died, 1850. (28) Frontenac died, 1698.
Satur	27	First Sch. at Mont. (Bonsecours) 1657. (29) Polish Insurrection, 1830.
SUN	28	*1st Sunday in Advent.* Goldsmith b., 1728. Washington Irving d., 1859.
Mond	29	Engagement at St. Charles between the troops and insurgents, 1837.
Tuesd	30	**Poor Municipalities' List Closed.** St. Andrew's Day.

DECEMBER.

Tenth month of the Romulean year.

The half-yearly reports must be made up in the course of this month.

DAYS.		REMARKABLE EVENTS, &c.
Wedn.	1	*Fast.* Sir Jn. Young, 2nd Gov.-Gen. of Dom. Canada, sworn in, 1868.
Thurs.	2	Coup d'Etat of Napoleon III, 1852. Queen Adelaide died, 1849.
Frid.	3	*Fast.* St. Francis Xavier, 2nd Patron of Canada.
Satur.	4	Mgr. Plessis d., 1825. Nap. 1st Emp., 1804. Pretender at Derby, 1745.
SUN.	5	*2nd Sunday in Advent.* Martial Law in Montreal District, 1837.
Mond.	6	St. Nicholas, (feast of Scholars). Rebellion in Canada, 1837.
Tuesd.	7	Marshal Ney shot, 1815. Engagement at Moore's Corner, 1837.
Wedn.	8	*Fast.* IMMACULATE CONCEPTION, feast of obligation.
Thurs.	9	Milton born, 1608. [illegible]
Frid.	10	*Fast.* Sir John Colborne, Governor, 1838. Hogarth, painter, b., 1697.
Satur.	11	Chas. Wesley, musician, b., 1757. Chas. XII of Sweeden killed, 1718.
SUN.	12	*3rd Sunday in Advent.* Mgr. Panet appointed Bishop of Quebec, 1825.
Mond.	13	Lucy, Virgin & Martyr. Dr. Samuel Johnson died, 1784.
Tuesd.	14	Dr. Chénier died, 1837. Prince Consort died, 1861.
Wedn.	15	*Fast. Ember Week.* St. Eustache destroyed, 1837.
Thurs.	16	George Whitfield born, 1714. Divorce of Napoleon I, 1809.
Frid.	17	*Fast. Ember Week.* First Parliament in Lower Canada, 1792.
Satur.	18	*Fast. Ember Week.* Sam. Rogers, poet, died, 1855. Bolivar d., 1830.
SUN.	19	*4th Sunday in Advent.* Louis Napoleon elected President, 1848.
Mond.	20	(27) The Ladies of the Sacred Heart at St. Jacques, 1842.
Tuesd.	21	St. Thomas' Day. (20) First Post Office at Montreal, 1772.
Wedn.	22	*Fast.* Pilgrims landed at Plymouth, 1620.
Thurs.	23	Funeral of His Royal Highness, Prince Consort, 1861.
Frid.	24	*Fast.* The 1st **Term of Laval University** ends.
Satur.	25	CHRISTMAS DAY. Champlain died, at Quebec, 1635.
SUN.	26	St. Stephen. New Constitution of Canada comes into force, 1791.
Mond.	27	St. John the Ev. Opening of the 1st Parl. of the Prov. of Queb., 1867.
Tuesd	28	Holy Innocents. (26) Condemnation of Lamennais, 1840.
Wedn	29	The Caroline burn. by Sir A. MacNab, 1837. Sir A. Allison, hist., b., 1792.
Thurs.	30	Establishment of the Society of Jesus, 1534. Lord Macaulay d., 1859.
Frid.	31	Death and defeat of Montgomery before Quebec, 1775.

MINISTRY OF PUBLIC INSTRUCTION FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

Hon. Pierre J. O. Chauveau, LL.D., D.C.L., L.D., Provincial Secretary and Minister of Public Instruction.

Louis Giard, Esq., M. D., Secretary; Henry Hopper Miles, Esq., LL.D., D.C.L., Assistant-Secretary; Pierre Chauveau, French Corresponding Clerk, Librarian and Assistant Editor of *Le Journal de l'Instruction Publique*; P. Delaney, English Corresponding Clerk and Assistant Editor of the *Journal of Education* for the Province of Quebec; Alfred Thomas, Clerk of Accounts and Statistics; Leopold Devisme, Assistant French Corresponding Clerk; Jean-Baptiste Marcoux, Assistant Clerk of Accounts and Statistics; Jacques Lapparé, Copying Clerk and Storekeeper; Paul Blouin, Messenger.

COUNCIL OF PUBLIC INSTRUCTION.

Côme Séraphin Cherrier, Esq., Q. C., LL. D., President.—Hon. P. J. O. Chauveau, LL.D., D.C.L., L.D., Provincial Secretary and Minister of Public Instruction,—The Right Revd. Joseph Larocque.—Hon. Louis Victor Sicotte, Judge of Superior Court,—Hon. Thomas Jean Jacques Loranger, Judge of Superior Court,—Hon. Christopher Dunkin, D.C.L., Treasurer, P. Q.,—Revd. Patrick Dowd.—Revd. John Cook, D.D.,—Revd. Elzéar Alexandre Taschereau, D.C.L.,—Jacques Cremazie, Esq., LL.D.,—Hon. Alexander Tilloch Galt, D.C.L.,—Louis Léon Lesieur Desaulniers, Esq., M. D.,—Cyrille Delagrave, Esq.,—The Venerable Archdeacon Leach, LL.D., D.C.L.—Henry Hopper Miles, Esq., LL.D., D.C.L., Recording-Secretary.

JACQUES CARTIER NORMAL SCHOOL, MONTREAL.

M. l'Abbé H. A. J. B. Verreau, Principal, Professor and Director of Students' Boarding School; M. l'Abbé O. Routhier, Prefect of Discipline and Associate Professor; Joseph O. Cassegrain, Professor; Dominique Boudrias and William Fahey, Associate Professors and Teachers of Boys' Model School; François J. V. Regnaud, Associate Professor; J. C. Brauneis, Associate Professor; J. Godin, Associate Professor, Secretary and Accountant to the Principal.

McGILL NORMAL SCHOOL, MONTREAL.

J. W. Dawson, LL.D., F.R.S., &c., Principal, and Associate Professor; W. H. Hicks and Sampson Paul Robins, B. A., Professors; P. J. Darey, M. A., J. Duncan, R. A. Fowler, Associate Professors; James McGregor, B. A., and J. Andrew, Instructors.

LAVAL NORMAL SCHOOL, QUEBEC.

M. l'Abbé Thomas A. Chandonnet, Principal, Professor and Director of Students' Boarding School; F. X. Toussaint and N. Lacasse, Professors; M. l'Abbé F. Cartier, Prefect of Studies; Ernest Gagnon and Norbert Thibault, Associate Professors; J. B. Cloutier and D. McSweeney, Associate Professors and Teachers of Boys' Model School; Fortunat Rouleau, Associate Professor and Secretary to the Principal.

SCHOOL INSPECTORS.

Names and limits of Inspection.	Residences.
J. B. F. Painchaud, Magdalen Islands, in the County of Gaspé	Havre-Aubert, Gaspé.
Ludger Lucier, County of Bonaventure	Carleton.
Thomas Tremblay, County of Gaspé	Grande-Rivière of Gaspé
Vincent Martin, County of Chicoutimi	Chicoutimi.
G. Tanguay, Counties of Kamouraska, Rimouski and Temiscouata	St. Gervais
S. Boivin, Counties of Charlevoix and Saguenay	Baie St. Paul.
John Hume, County of Megantic	Leeds
P. F. Béland, Counties of Beauce and Lotbinière	Ste. Julie of Somerset
E. Carrier, Counties of Lévis and Dorchester	St. Joseph de Lévis.
J. Crépault, Counties of Bellechasse, Montmagny and l'Islet	St. Vallier
F. E. Juneau, Counties of Quebec, Montmorency, Portneuf, and Catholic population of the City of Quebec	Quebec.
Rev. R. G. Plees, Protestant population of the City of Quebec	Quebec
P. Hubert, Counties of St. Maurice, Maskinongé and Champlain	Three-Rivers
W. J. Alexander has charge of the schools of the Counties of Drummond and Arthabaska, (the Protestant schools of Chester, Tingwick, Kingsey, and Durham excepted) also of the schools of the Township of Bagot, in the County of Bagot, and of the Catholic schools of the County of Shefford	Roxton, Shefford
B. Maurault, Counties of Nicolet and Yamaska	Gentilly
H. Hubbard, Protestant schools of the Counties of Richmond, Wolfe, Compton, and Stanstead, also the Protestant schools of the Electoral Town of Sherbrooke	Sherbrooke
Michael Stenson, Catholic schools of the Counties of Richmond, Wolfe, Compton, and Stanstead, also, the Catholic schools of the Electoral Town of Sherbrooke	Danville, Richmond
R. Parmelee, Counties of Missisquoi and Brome, and the Protestant schools of the County of Shefford	Waterloo, Shefford
J. N. A. Archambault, Counties of Richelieu, Verchères and Chambly	Varennes
J. B. Delage, Counties of Bagot, Rouville and St. Hyacinthe	St. Césaire.
Michel Caron, Counties of Napierville, St. John's and Iberville	St. Johns.
L. Grondin, Counties of Beauharnois, Laprairie and Châteauguay, (the Protestants of Ormstown and St. Jean Chrysostôme not included)	Laprairie
George Thompson, District of Huntingdon	Lachute.
F. X. Valade, Counties of Jacques Cartier, Hochelaga, Vaudreuil, Soulanges, and the Catholic population of the City of Montreal	Longueuil
A. D. Dorval, Counties of Berthier, Joliette, Montcalm and l'Assomption	L'Assomption
C. Germain, Counties of Laval, Terrebonne, Two Mountains and part of Argenteuil	St. Vincent-de-Paul
Bolton Magrath, Protestant Schools of the Counties of Ottawa and Pontiac	Aylmer.
C. B. Rouleau, Catholic Schools of the Counties of Ottawa and Pontiac	Aylmer.

TERMS OF ADMISSION TO THE NORMAL SCHOOLS.

Three [Normal Schools] have been established in the Province of Quebec by Government, v. c. the Laval at [Quebec], and the McGill and Jacques-Cartier at Montreal.

Persons intending to devote themselves to teaching for at least three years are alone admitted.

The course is divided into three years, so that Pupil-Teachers may obtain 1st—The Elementary Diploma after the first year; 2ndly—The Model School Diploma after the second year; 3rdly—The Academy Diploma after the [third year].

[illegible] M. of Natural History, Lab[oratory], &c. A Model School [is attached to each], the Pupil-Teachers every day [illegible] to practice [illegible] and to familiarise themselves with the management of children.

Pupils are admitted on the following conditions:

1st—Application must be made to the Principal, and applicant should produce a Certificate of Baptism showing that he is sixteen years of age, and testimonials to moral character from the Minister of Religion under whose care he shall have been during the six months immediately preceding.

2ndly—The applicant must undergo an examination to show that he possesses at least an elementary knowledge of the principles of his mother tongue, and that he is conversant with arithmetic as far as the Rule of Proportion.

3rdly—If the examination is favorable, the applicant must sign an agreement in due form in presence of two witnesses (who shall also sign the same) and make a written application for admission to the Minister of Public Instruction.

By this application, which must be subscribed in good faith, the applicant shall bind himself to observe certain conditions as follows: (1) To conform to the Rules of the School; (2) to undergo the examinations and do his utmost to merit the Diploma; (3) to teach during three years on leaving the School, or to refund to Government the cost of his training, besides paying a fine of forty dollars, ($40).

The pupils of the McGill Normal School receive from [illegible] to $36 towards paying their board and lodgings, which are not provided for them in the School; those who do not reside with their parents are bound to occupy approved lodgings.

The Jacques-Cartier and Laval Normal Schools have special accommodation for the pupils, who are not allowed to reside elsewhere except by permission of the Principals. To Male Pupil-Teachers the charge for board is $70.00, and to Female Pupil-Teachers $56.00, payable by quarterly instalments in advance.

The Laval Normal School is divided into two departments, one for male, the other for female Pupil-Teachers. Bursaries for the benefit of the former are of $32, of the latter $24.

The Government has founded a limited number of bursaries, for the benefit of poor pupils who shall have produced certificates from their Clergymen showing that they are too poor to defray the full cost of board.

THE JOURNALS OF EDUCATION.

The Price of subscription to the *Journal of Education* and to the *Journal de l'Instruction Publique*, published by the Ministry of Public Instruction for the Province of Quebec, is ONE DOLLAR per annum, EACH.

To TEACHERS only HALF-PRICE.

As the two Journals are sent to all the Municipalities in the Province of Quebec free of charge, and as besides other subscribers almost every Teacher in this Province takes one at least of these publications, Booksellers will find in them an excellent medium for advertising in the country.

For Rates of advertising, (which have been reduced) see the Title page of each Monthly number of the Journal commencing with January 1869.

No advertisement can be inserted unless having reference to Education, Science, Literature or the Fine Arts.

The Ministry has for sale several series of the above Journals, handsomely bound, at the following prices: Complete series—both Journals bound together, for each year, cloth, gilt—eight volumes, $18. Complete series—one Journal (English or French), bound separately for each year; cloth, gilt—Eight volumes $12. Complete series—one Journal, as above, in boards—$[illegible]

Volumes published before 1861, sold separately. Both Journals: Bound together for each year: cloth, gilt $3.50 *per vol.* One Journal: English or French; cloth, gilt $2 *per vol.* One Journal: English or French: boards, $1.50 *per vol.*

Volumes for 1861 and published subsequently, sold separately. Both Journals: Bound together for each year, cloth, gilt $2.25 *per vol.* One Journal, English or French, cloth, gilt $1.25 *per vol.* One Journal, English or French, boards, $1.10 *per vol.*

Rules and Regulations for the Examination of Candidates for Teachers' Certificates or Diplomas in the Province of Quebec

EXTRACTS.

Article First.—All Boards of Examiners shall meet on the first Tuesday in the months of February, May, August and November, in each year, and not at any other time, except, however, in case there should be no quorum, when the members present, or the Secretary, may adjourn the meeting to a time at least fifteen days later, and notice of such adjournment shall be given to each member at least eight days in advance. It shall not be necessary to give public notice in newspapers of meetings of the Boards of Examiners.

Article Second.—Each candidate must, at least fifteen days before the appointed time, give notice to the Secretary of his intention to present himself for examination, and the names of candidates shall be entered upon a list by the Secretary as their notices are received, and on the day of examination they shall be called in the order in which they are inscribed. The notices of candidates may be made according to form A.

Article Third.—No candidate shall be admitted to an examination without having previously deposited with the Secretary of the Board of Examiners, a testimonial of good morals and religious instruction, signed by the *Curé* or the Minister of his place of residence; and also, an extract from the register of baptisms or the civil register of births of his place of nativity, showing that he is at least fully eighteen years of age; in case, however, a candidate can show that it is not in his power to obtain a certificate of birth, it shall suffice if he produce a certificate proving that he is eighteen years of age. The candidate must also declare in writing that he has not undergone an examination before any other Board of Examiners to obtain a teacher's diploma for the Province of Quebec within the previous six months.

Article Sixth.—Candidates must first write from dictation at least half a page of printed text from the third Reader of the progressive series which shall have been approved by the Council of Public Instruction; or until such books shall have been so approved in French from *le Devoir du Chrétien* or *l'Abrégé de l'Histoire du Canada*, by Garneau, approved for schools, and in English from *Borthwick's British Canadian Reader*. This half page shall be drawn by lot at the time of the trial, and no other mode of indication shall be used in the dictation than simply reading. If the result of the test contain too many mistakes in orthography or if the handwriting be not found good the candidate may be rejected without further examination. The test shall be applied in the two languages when candidates are desirous of obtaining diplomas authorizing them to teach English and French.

Article Seventh.—Candidates must next read aloud one page, selected by lot, in the third Reader of the series approved by the Council of Public Instruction or in one of the books designated in the preceding article, in a manner showing their capacity to teach reading, and they must also explain the matter read in a way to show they could make it intelligible to pupils. This test must be undergone in the two languages by candidates who desire to obtain diplomas authorizing them to teach in both.

Article Eighth.—The certificates or diplomas of each degree, to wit: for Elementary schools, Model schools, and Academies, shall be subdivided into certificates of a first and second class, and shall specify whether the holder is authorised to teach English and French. The wording shall be as in the form, schedule D.

Article Ninth.—When the candidate shall have undergone in a satisfactory manner the two first tests prescribed, the Secretary shall by order of the Board write down in the Record folio and column destined for the purpose, the figures 1, 2 or 3: figure 1 shall indicate that the test was very satisfactory in its results, figure 2 that it was sustained sufficiently well, and figure 3 that the result was not satisfactory. It shall be necessary to take the handwriting into account in summing up the result of the dictation, independently of orthography. The members of the Board shall then proceed to examine the candidate upon the different branches, in the manner indicated in the article following, and the Secretary shall, as before, enter upon the Record, by order of the Board, the figures 1, 2 or 3 indicating the result of the examination on each subject. To be entitled to receive the second class certificate it shall be necessary to obtain at least the figure 2 in all tests and subjects of examination. To be entitled to the first class certificate, it shall be necessary to obtain the figure 1 in the two first tests, and in at least two thirds of the subjects of the examination. Candidates who may have failed in only *two* subjects of examination, shall, however, be permitted to demand another trial in each of these subjects; and if the result of this fresh trial be favorable, it shall be substituted for that of the first.

Article Tenth:—Candidates for the Elementary School Certificate must undergo an examination in each of the programmes of schedule F, to wit: French Grammar, English Grammar, Geography, Sacred History, History of Canada, and the Art of Teaching. The questions shall be drawn by lot from among those of the programmes, and not less than four in each programme shall be put. The candidate shall, moreover, solve a problem in fractions and another in the rule of simple interest. Candidates for the Model school certificate, if they be not already in possession of an Elementary school diploma, shall undergo the tests above prescribed, and also answer at least four questions in each of the programmes of schedule G, to wit: French Grammar, English Grammar, Geography, Sacred History, History of Canada, Universal History or Histories of England and France, Literature, Book-keeping, Elements of Algebra and Geometry, the Art of Teaching and Agriculture, which questions shall be drawn by lot, and candidates shall, moreover, solve a problem in compound interest, a problem in algebra, and another in mensuration. They shall also be required to write a literary composition upon a subject indicated; for which exercise the maximum time allowed them shall be two hours, during which they must not receive the aid of any person, nor have any book at their disposal, except a dictionary. Candidates for diplomas to teach in Academies shall, if not possessed of the Model school certificate, undergo the same examination as that required for Model schools; and further, shall answer four questions in each of the programmes of schedule H, to wit: Natural Philosophy, Chemistry, Natural History, Algebra, Geometry, Trigonometry, Astronomy, Universal History, History of France and History of England, Moral and Mental Philosophy, which questions shall be drawn by lot, and the candidate shall also translate from Latin about half a page of Cæsar's Commentaries, and from Greek, one of Æsop's fables, or a passage corresponding in length to one of Æsop's fables, from Xenophon's Anabasis or from the Greek New Testament with grammatical analysis: the pages shall also be drawn by lot.

Table Showing the Jurisdiction of Boards of Examiners in each County.

COUNTIES.	BOARDS GRANTING DIPLOMAS FOR ELEMENTARY SCHOOLS.	BOARDS GRANTING DIPLOMAS FOR ACADEMIES AND MODEL-SCHOOLS
Argenteuil	Montreal	Montreal.
Arthabaska	Montreal—Quebec—Three-Rivers	Montreal—Quebec—3 Rivers.
Assomption, L'	Montreal	Montreal.
Bagot	Id.	Id.
Beauce	Quebec—Ste. Marie de la Beauce	Quebec.
Beauharnois	Montreal	Montreal.
Bellechasse	Quebec	Quebec.
Berthier	Montreal	Montreal.
Bonaventure	Quebec—Gaspé—New-Carlisle	Quebec.
Brome	Montreal—Sherbrooke—Stanstead—Sweetsburg & Waterloo	Montreal—Sherbrooke.
Chambly	Montreal	Montreal.
Champlain	Montreal—Quebec—Three-Rivers	Montreal—Quebec—3 Rivers.
Charlevoix	Quebec—Chicoutimi	Quebec.
Chateauguay	Montreal	Montreal.
Chicoutimi	Quebec—Chicoutimi	Quebec.
Compton	Montreal—Sherbrooke—Stanstead	Montreal—Sherbrooke
Two Mountains	Montreal	Montreal.
Dorchester	Quebec	Quebec.
Drummond	Montreal—Quebec—Three-Rivers—Richmond	Montreal—Quebec—3 Rivers.
Gaspé	Quebec—Gaspé—New-Carlisle	Quebec.
Hochelaga	Montreal	Montreal.
Huntingdon	Id.	Id.
Hyacinthe, St	Id.	Id.
Iberville	Id.	Id.
Islet, L'	Quebec	Quebec.
Jacques-Cartier	Montreal	Montreal
Johns, St.	Id.	Id.
Joliette	Id.	Id.
Kamouraska	Quebec—Kamouraska	Quebec.
Laprairie	Montreal	Montreal
Laval	Id.	Id.
Lévis	Quebec.	Quebec.
Lotbinière	Id.	Id.
Maskinongé	Montreal—Quebec—Three-Rivers	Montreal—Quebec—3 Rivers.
Maurice, St	Id. Id. Id.	Id. Id. Id.
Megantic	Id. Id. Id.	Id. Id. Id.
Missisquoi	Montreal—Sherbrooke—Stanstead—Sweetsburg & Waterloo	Montreal—Sherbrooke
Montcalm	Montreal	Montreal
Montmagny	Quebec.	Quebec.
Montmorency	Id.	Id.
Napierville	Montreal	Montreal.
Nicolet	Montreal—Quebec—Three-Rivers.	Montreal—Quebec—3 Rivers.
Ottawa	Montreal—Ottawa	Montreal
Pontiac	Montreal—Ottawa—Pontiac.	Id.
Portneuf	Quebec.	Quebec.
Quebec.	Id.	Id.
Richelieu	Montreal	Montreal.
Richmond.	Montreal—Sherbrooke—Stanstead—Richmond.	Montreal—Sherbrooke
Rimouski	Quebec—Kamouraska—Rimouski	Quebec.
Rouville	Montreal	Montreal
Saguenay	Quebec—Chicoutimi.	Quebec.
Shefford	Montreal—Sherbrooke—Stanstead—Sweetsburg & Waterloo	Montreal—Sherbrooke
Soulanges	Montreal	Montreal.
Stanstead	Montreal—Sherbrooke—Stanstead.	Montreal—Sherbrooke
Temiscouata	Quebec—Kamouraska	Quebec
Terrebonne	Montreal	Montreal
Vaudreuil	Id.	
Verchères	Id.	
Wolfe	Montreal—Sherbrooke—Stanstead—Richmond.	Montreal—Sherbrooke.
Yamaska	Montreal	Montreal
Charlevoix & Sag.	Quebec—Parish of Baie St. Paul	Quebec.





JOURNAL OF EDUCATION 1869